SEXE
RACE & COLONIES

LA DOMINATION DES CORPS
DU XVe SIÈCLE À NOS JOURS

LA DÉCOUVERTE

SEXE,
RACE & COLONIES

Sous la direction de
Pascal Blanchard, Nicolas Bancel,
Gilles Boëtsch, Christelle Taraud
& **Dominic Thomas**

Préface de

Achille Mbembe
& **Jacques Martial**

Postface de

Leïla Slimani

Égypte/Esclave [Alexandrie, Égypte], photographie attribuée à Andreas Reiser, tirage argentique, 1900-1903.

Ouvrage réalisé avec le soutien du
Commissariat général à l'Égalité des Territoires (CGET)
Délégation Interministérielle à la Lutte Contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Haine anti-LGBT (DILCRAH)

Coordination éditoriale
Emmanuelle Collignon

Direction artistique
Thierry Palau

Suivi éditorial
Tiffany Roux

Documentaliste recherchiste images
Farrah Boukhoubza
Audrey Guyonnet
Fabrice Héron

Iconographie
Dorothée Guilhem
Cindy Lermite

Assistées de
Rémi Baille
Marion Charroppin
Hanbyol Jeon
Marina Nunes d'Aiuto

Légendes
Zoé Isle de Beauchaine

Éditions La Découverte
9*bis*, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris
www.editionsladecouverte.fr
ISBN : 978-2-348-03600-2

© Éditions La Découverte, Paris, 2018
© Groupe de recherche Achac, Paris, 2018

© Couverture : Thierry Palau & © 4e de couverture : Galerie Au Bonheur du Jour, Paris/DR.

SEXE, RACE & COLONIES

En collaboration avec

Rachel Jean-Baptiste, Jennifer Anne Boittin, Elisa Camiscioli, Sylvie Chalaye, Jean-Noël Ferrié, Arlette Gautier, Christine de Gemeaux, Olivier Le Cour Grandmaison, Sandrine Lemaire, Pierre Ragon, Alain Ruscio, Tracy Sharpley-Whiting, Jean-François Staszak, Jérôme Thomas & Françoise Vergès.

Avec les contributions de

Farid Abdelouahab, Bruno Nassim Aboudrar, Robert Aldrich, Elaine Kathryn Andres, Julie d'Andurain, Lancelot Arzel, Gilles Aubagnac, Olivier Auger, Olivier Barlet, Matthias Bjørnlund, Christian Benoit, Capucine Boidin, Catherine Brun, Antoine Champeaux, Romain Chasles, Mériam Cheikh, Julia Clancy-Smith, Emmanuel Cohen, Jennifer Cole, Andrew Cowell, Kellina Craig-Henderson, Anne Crémieux, Catherine Coquery-Vidrovitch, Magali Delaloye, Marcel Dorigny, Elsa Dorlin, Christine Douxami, Juliette Dumas, François Durpaire, Claude Estèbe, Deborah Gaitskell, Yvan Gastaut, Martine Geronimi, Fabio Giomi, Sue Gronewold, Martial Guédron, Dorothée Guilhem, Marie-Paule Ha, Kaoutar Harchi, Jane Hathaway, Anne Hugon, Hilary Jones, Shahin Kachwala, Dominique Kalifa, Kathryn Kleppinger, Amandine Lauro, Véra Léon, Juliette Milner-Thornton, Patrick Minder, Arnaud Nanta, Claire Nicolas, Rebecca Peabody, Delphine Peiretti-Courtis, Jyoti Puri, Zahia Rahmani, Florence Renucci, Gwénola Ricordeau, Diane Robinson-Dunn, Fanny Robles, Tiffany Roux, Christophe Sabouret, Raymond San Diego, Todd Shepard, SA Smythe, Barbara Spadaro, Federica Tamarozzi, Jean Gelman Taylor, Serge Tcherkézoff, Violaine Tisseau, Isabelle Tracol-Huynh, Christina Wu & Jennifer Yee.

Préface **6-11**

Introduction générale **12-39**

Partie 1 | **Fascinations** | **1420-1830** **40-137**

Les corps de l'« Autre ». Les représentations des Africains et des Amérindiens 42-65
De la désirabilité de l'« Autre » à la hantise du métissage 66-89
L'iconographie sexuelle des « sauvages » et la passion exotique et érotique 90-113
Possessions et érotisation violentes des femmes esclaves 114-137

Partie 2 | **Dominations** | **1830-1920** **138-269**

Disposer des corps : contrôler, surveiller et punir 140-165
Économie politique de la sexualité coloniale et raciale 166-191
La lente fabrication des stéréotypes de l'*Orientale* et de l'*Oriental* 192-217
Hygiène coloniale, sexualité et métissage 218-243
Érotisme colonial et « goût de l'Autre » 244-269

Partie 3 | **Décolonisations** | **1920-1970** **270-391**

Spectacles ethnographiques, pornographie exotique et propagande coloniale 272-301
Fascinations et répulsions pour le corps noir 302-331
Sexualité, couple et mariages interraciaux dans le colonial tardif 332-361
Violences sexuelles au temps des décolonisations 362-391

Partie 4 | **Métissages** | **depuis 1970** **392-505**

Métissage et Métis : sexualité, sociabilité et politique de l'identité 394-421
Mondialisation, immigration et nouvelle identité : libérer le regard 422-449
Les nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale 450-477
Reconstruire l'« *Autre* » *corps* : émancipation et création contemporaine 478-505

Postface **506-509**

Annexes **510-543**

◄ *Il n'y avait plus que des couples s'embrassant dans l'herbe*, dessin signé Maurice Lalau [Paris, France], pierre noire et crayon, rehaussé à la gouache et l'aquarelle, 27x40 cm, 1905-1910.

Préface

Achille MBEMBE & Jacques MARTIAL

Il se pourrait qu'en colonie comme ailleurs, la fonction copulatoire, activité physique et fantasmatique s'il en est, ne mène finalement qu'à un seul constat : l'impossibilité de la jouissance absolue, brûlante et fusionnelle. Devrait-on en déduire que la scène sexuelle est par nature irreprésentable, un simple nom sur le bout d'une langue, ou encore sur la pointe d'une lèvre ? Ou que de remontée vers la source et l'origine, il n'y en a point véritablement, puisqu'en fin de compte, aller à la rencontre de cela qui nous a conçus relève strictement du mythe ?

Ces questions se posent pour plusieurs raisons, et la première tient à la nature même de la colonie. Qu'est-ce en effet la colonie sinon un trou bizarre, un complexe paradoxal dont l'une des caractéristiques est de fournir, à ceux et celles qui le désirent, un angle absolument direct sur le sexe, ce grand imaginaire d'objets dont le propre est d'éveiller le désir ? On rentre dans la colonie comme on tombe dans une trappe, d'un corps à l'autre — le surgissement brutal, la prise de contrôle tantôt perverse et tantôt sadique, le transfert en force, toutes sortes de déjections associées à l'agressivité, au racisme et à la haine, la haine de soi y compris.

Il en est ainsi parce que coloniser, c'est introduire systématiquement de la différence aussi bien dans la parure que dans la cosmétique des corps, dans la chair et par extension dans la structure même du fantasme. C'est tout fendre, y compris le regard. C'est, enfin, instaurer une coupure entre ce qui se voit en soi, et ce qui ne doit apparaître dans le champ de vision que sous la figure de l'« Autre », c'est-à-dire un corps appelé à soutenir une jouissance qui le déborde, et qui n'est pas nécessairement la sienne. Au regard du sexuel, la colonie se distingue par conséquent des autres scènes sur plusieurs plans.

D'une part, elle est un lieu où le sexe ne se rencontre pas que dans l'acte sexuel. Sexe d'homme ? Sexe de femme ? Ou sexe par-delà les deux et suspendu dans l'indétermination ? En réalité, sexe-saumon, schizo-paranoïde, anal et sadique s'il le faut, polyvalent, n'appartenant à personne en particulier. Sexe pêcheur de coquillages, matière inflammable et usine de possibilités, il excède toute définition.

◄ *Interracial couples in the Gold Coast (Ghana) in the British empire* (*Couples mixtes sur la Côte d'Or dans l'Empire britannique*), photographie, tirage argentique, 1915.

D'autre part, si en colonie, le sexe ne se rencontre pas que dans l'acte sexuel, et donc si, pour reprendre Jacques Lacan, il n'y a pas de rapport sexuel à proprement parler, tout, par contre, est sexuel.
De fait, la colonie est loin d'être un désert de jouissance. Au demeurant, il n'est pas rare que la séduction se mêle à la perversion. En tant que parent et force traumatique, le colon est capable de mettre ses cibles dans son lit, sentir leurs corps et leurs odeurs, puis, le phallus indégonflable, de profiter à vue d'œil, de les user et les mouiller de ses pollutions.
Il faut donc tourner le dos à certains mythes. En matière de sexualité, la colonie est le pays des séparations refusées et des alliances disjonctives, de la confusion des langues et des lèvres. Ici, nulle place pour l'autoérotisme. L'« Autre », c'est un sexe dont la vue a immanquablement des effets d'excitation. L'on ira y chercher sa jouissance. Du reste, jouir, c'est se-jouir. Et se-jouir passe nécessairement par l'« Autre ». Peu importe que les organes génitaux soient restés ou non d'aspect animal, tous les investissements faits du corps de l'« Autre » souvent n'ont point d'autre but sinon se retoucher indéfiniment soi-même.
Car la colonie n'est pas *d'abord là*. À la limite, la colonie ne précède rien. Ce qui précède la colonie ne fait pas partie d'un stade présexuel. Du sexe, il y en avait avant la colonie.
Avec l'avènement de la colonie cependant, au moins deux événements ont lieu. Et d'abord, les lieux où se tient le sexuel — son périmètre et ses objets — se déplacent considérablement, et sa puissance en ressort décuplée, résultat de la névrose bourgeoise et du primitivisme fuyant. Par ailleurs, il n'est plus possible d'échapper au sexe de l'« Autre », à sa langue, à ses lèvres et à ses noyaux, la perle. Les modalités selon lesquelles on vit la sexualité changent en même temps que les représentations et fantasmes soutenant les pratiques sexuelles. Plus que jamais, le sujet doit faire face à son manque.
La colonisation constitue, de ce point de vue, un grand moment d'intrusion et de clivage, de prise sur le vivant. Si cette prise est susceptible d'ouvrir la voie à la perte, ce n'est cependant pas tout et ce n'est pas que cela. Elle est aussi l'occasion de broder des mythes, de fomenter des contes, d'inscrire de nouveaux signifiants sur les corps et d'entremêler des images dont on espère qu'elles ouvriront la fenêtre sur l'« Autre » par-delà l'écran qui le cache. Du coup, pour atteindre le corps et en faire le point d'appui des fixations libidinales, il faudra le déshabiller. Il faudra aller directement à la dénudation, affronter le nu, ce sans quoi il n'y a nulle présence, il n'y a que manque.
Ceci dit, dans la mise en fonction de la sexualité en situation coloniale, il n'y a pas que le plaisir d'objet, et le *phallos* n'est pas le tout du désir. Tout ne se ramène pas à la ponction et au prélèvement sexuel. La capacité d'éprouver des émotions, d'avoir des attachements, d'éprouver l'amour demeurent, même si, à cause de la structure raciste de la colonie, elles se manifestent de manière nette sous une forme opaque. Le risque de destitution, *n'être que ça*, reste omniprésent.
La grande question est donc de savoir comment passer par le fantasme, sans y rester. Comment échapper à la langue et aux lèvres de l'« Autre » dès lors qu'elles sont devenues ce par quoi se manifeste désormais le sujet sexuel, et à l'aide de laquelle il rentre désormais dans la vie ?
En se défaisant de soi-même, au-delà du contact peau à peau. En retrouvant une partie de soi dans l'« Autre » — l'être dans l'« Autre » ; pas d'être sans « Autre ». ■

« En matière de sexualité, la colonie est le pays des séparations refusées et des alliances disjonctives, de la confusion des langues et des lèvres. »
Achille MBEMBE

► *Femme mulâtre de la Martinique accompagnée de son esclave*, gravure signée Jacques Grasset de Saint-Sauveur et Jeune Lachaussée [Paris, France], taille douce, 1805.

Rachel Pringle of Barbadoes, gravure colorisée signée Thomas Rowlandson d'après un dessin de E. D. [Londres, Angleterre], 1796.

De leur arrivée aux Indes occidentales et de leurs premières rencontres avec les Amérindiens, les premiers explorateurs européens nous rapportèrent leur étonnement : « *Ils sont nus, sans rien pour se couvrir. Ils ne se soucient nullement de cacher ou de montrer leurs parties honteuses. Ils ont sur ce point la même innocence que pour ce qui est de montrer leur visage*[1]. » Alors qu'en Europe, la chair, marquée du sceau de la déchéance d'Adam et Ève, se devait d'être cachée, couverte, celle de ces femmes et de ces hommes se donnait à voir, provoquant au-delà de l'étonnement, une réelle fascination.

Fascination devant ces corps épilés et tatoués, oints d'huile et de roucou, ornés de plumes, de perles ou de bijoux. Fascination devant cette nudité non-honteuse, fière de montrer ses apprêts, ces corps superbes et bronzés que l'Occident crut à peine sortis du jardin d'Éden. Mais très vite revenus de leur surprise et de leurs premiers abus de ces chairs offertes, ces explorateurs, troquant le compas contre le poignard, ainsi que le dira Aimé Césaire, devenus prédateurs, se métamorphosèrent en *sauvages conquérants* et en intraitables colons. Alors les us américains, mesurés à l'aune de la morale chrétienne et de l'Inquisition, furent rectifiés par le fer, le feu et le sang plutôt que de les comprendre et de les respecter.

Furent dites « démoniaques » et marquées d'infamie, les nuits du cacique haïtien Béhéchio dormant sur la même couche que ses trente épouses avant que sa sœur et héritière Anacaona, que l'on surnomma la « libidéesse », ne soit pendue car jugée trop « accorte » avec certains conquérants quand elle n'œuvrait qu'à préserver l'intégrité de son royaume. Et tous ces hommes habillés en femmes, mi-chamanes, mi-« invertis » que Vaso Núñez de Balboa jeta à ses molosses lors de la conquête de la Terre Ferme. Et nos irréductibles Caraïbes ou Kalinagos très tôt condamnés à l'esclavage perpétuel pour triple crime de cannibalisme, d'idolâtrie et de sodomie.

Mais pourtant, ce que la morale chrétienne réprouvait, la guerre, la conquête puis le droit du plus fort l'autorisèrent. Peut-être est-ce là, la véritable position du missionnaire ? L'appropriation des corps, l'abus, le viol comme symbole de la force du pouvoir mâle, est une des modalités du triomphe de l'Européen sur l'Indien comme sur les corps de ses femmes, de ses filles ou de ses sœurs.

À l'aune de la science moderne et de la génétique, qu'il soit prouvé que les premiers convois de conquérants des Grandes Antilles ne comportaient aucun contingent féminin nous éclaire sur le fait que près de 60 % des habitants d'une île comme Porto Rico disposent de gènes prouvant une ascendance amérindienne. Mais il demeure cependant curieux que cet ADN amérindien ne leur soit transmis que par les femmes alors qu'une analyse rigoureuse du chromosome Y transmis par les pères ne comporte aucun gène amérindien mâle alors qu'il est à plus de 80 % européen. Il y a là comme l'indice d'un échange fort peu équitable entre preneurs de femmes toujours blancs et donneurs de femmes toujours indigènes.

Et que dire du *Code noir* qui inscrit dans la loi, des siècles durant, la non-humanité des femmes, des hommes et des enfants réduits en esclavage ? « *Déclarons les esclaves être meubles et comme tels entrer dans la communauté* […][2]. »

Que penser de ces corps étampés des initiales de leurs propriétaires, portés par des individus qui ne s'appartenaient pas et qui, en plus d'être notoirement abusés, pouvaient être mutilés ou scarifiés par le fouet à la moindre manifestation d'un désir de liberté. Là encore, l'acte sexuel sur ces corps dépossédés intègre les modalités de la construction des esprits. Il est un moyen récurrent d'affirmation ou de réaffirmation d'une tentative de possession des âmes comme des corps ; une arme de soumission au pouvoir absolu du maître qui ne dit pas seulement un simple droit de cuissage mais modèle la relation maître/esclave annonçant celle du colon/colonisé.

Et si la littérature consacre quelques ouvrages aux abus sur les femmes, elle reste peu diserte sur ceux pratiqués sur les hommes ; ceux du *Buck breaking* ou de la sodomisation des esclaves mâles par leur maître que d'aucuns disent prévalent à la Jamaïque.

Il paraît alors étrange à un héritier direct de cette histoire et de ces phénomènes de préfacer un ouvrage intitulé ***Sexe, race & colonies*** tant ce titre ne le renvoie pas seulement à des concepts historiques et sociologiques mais fait écho à une parentèle méconnue dont l'histoire ou plutôt une partie de l'histoire est narrée, décrite, analysée et commentée, impudique, à travers ces pages. N'ayant que de maigres connaissances de ma généalogie, l'histoire de mes ancêtres se confond avec l'histoire générale des Antilles. Une histoire où sexe, vie et viol se télescopent puis s'enchevêtrent et se cristallisent pour former origines, familles et société ; les miennes, celles dont il faut que je me réclame l'héritier et dont je ne suis que le rejeton.

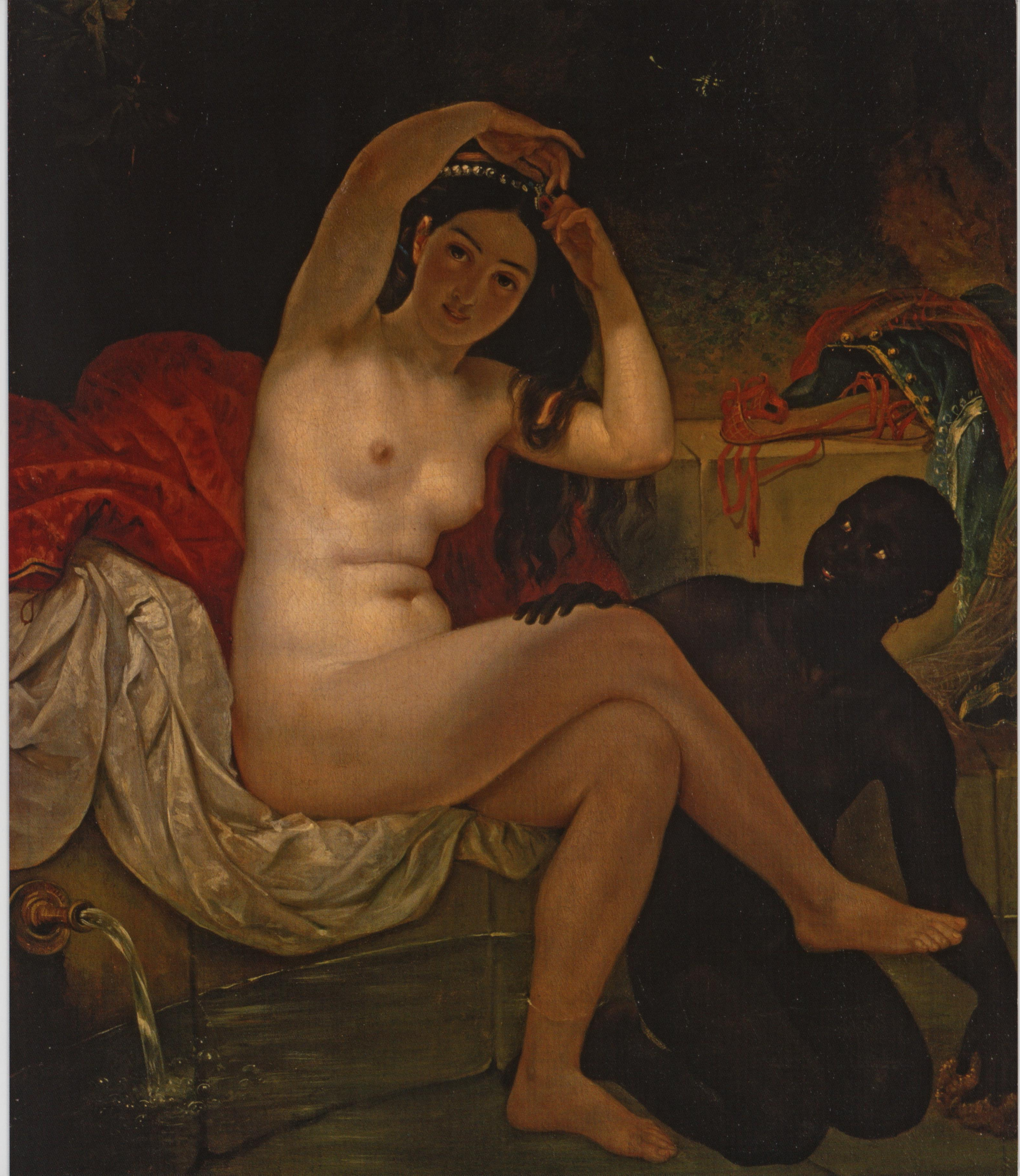
Et puisque je n'ai pas la naïveté de me croire moins pourvu en déterminants socio-historiques que mes grands-parents vivant en colonie, c'est bien cette histoire-là qu'il me faut, qu'il nous faut regarder en face, pour douloureuse ou dérangeante qu'elle soit. C'est bien elle qu'il nous faut connaître pour mieux comprendre comment certains modèles sociaux et sociétaux se sont construits, nous ont construits et nous animent encore. C'est au prix de cet effort que l'on pourra peut-être les déconstruire et ainsi se libérer des chaînes mentales qui, aujourd'hui encore, entravent notre liberté. *Désapparition* n'est pas disparition. Souvent invisibles car perdues dans les nuits d'un autre temps, leur force de coercition est d'autant plus puissante qu'inapparente. Les faire émerger pour les analyser et forger des outils pour mieux les briser, faisant du savoir et de la conscience des outils d'émancipation, tel est le but comme l'intérêt de cet ouvrage majeur. ■

« C'est bien cette histoire-là qu'il me faut, qu'il nous faut regarder en face, pour douloureuse ou dérangeante qu'elle soit. »

Jacques MARTIAL

1 Extrait de la lettre de Pêro Vaz de Caminha au roi dom Manuel, Porto Seguro, Brésil, vendredi 1er mai 1500.

2 Extrait de l'article 44 du *Code noir* de 1685.



Bethsabée au bain, peinture signée Karl Pavlovitch Brioullov [Rome, Italie], huile sur toile, 173x125 cm, 1832.

Introduction

Sexe, race & colonies

Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Gilles BOËTSCH, Christelle TARAUD & Dominic THOMAS

> « *Partout, la domination a produit des images et des imaginaires essentialisant et objectivant des corps « indigènes » présentés comme « naturellement » offerts aux explorateurs, aux voyageurs et aux colonisateurs.* »

Sexualité, domination et colonisation. Trois termes qui se croisent et s'enchevêtrent tout au long des six siècles de pratiques et de représentations qui composent ce livre. Or, si l'histoire des sexualités aux colonies est un sujet de recherche depuis plus de trente ans, il reste méconnu dans son ampleur. Pourtant, la domination sexuelle, dans les espaces colonisés comme dans les États-Unis de la ségrégation, fut un long processus d'asservissement produisant des imaginaires complexes qui, entre exotisme[1] et érotisme, se nourrissent d'une véritable fascination/répulsion pour les corps racisés. Les multiples héritages contemporains de cette histoire conditionnent, encore largement, les relations entre populations occidentales du Nord et celles des ex-colonisées du Sud. Car, si les imaginaires sexuels coloniaux ont façonné les mentalités des sociétés occidentales, ils ont aussi conditionné celles des dominé.e.s[2]. Aussi, un travail de déconstruction devient, aujourd'hui plus que jamais, nécessaire[3]. On mesure, en effet, le poids de ce passé par le prisme de débats très contemporains : de l'activisme visionnaire de l'Africaine-Américaine Tarana Burke contre les violences sexuelles, ou bien celui de l'ONG Ecpat contre le tourisme sexuel dans les pays du Sud, en passant par l'affaire Oxfam à Haïti. Ces affaires, parmi bien d'autres, suffisent à montrer, s'il en était encore besoin, l'importance des problématiques développées dans cet ouvrage. Certes, la sexualité n'a pas été un instrument de pouvoir uniquement dans les cadres esclavagiste, colonial, ségrégationniste ou postcolonial : l'Occident connaissant, de ce point de vue, des processus similaires de domination sexuelle[4] dont les ravages sont répliqués dans notre monde contemporain comme en attestent les hashtags #BalanceTonPorc et #MeToo. Mais aux colonies, cette domination s'est appuyée *en sus* sur des systèmes objectivement ségrégationnistes, qu'ils soient légaux ou sociaux. Ici, la « race »[5] a donc bien constitué le cœur de l'organisation de l'ordre sexuel et de ses représentations. Partout, la domination a produit des images et des imaginaires[6] essentialisant et objectivant des corps « indigènes » présentés comme « naturellement » offerts aux explorateurs, aux voyageurs et aux colonisateurs. C'est pourquoi ce livre, reposant sur le postulat qu'il était possible de mettre à jour cette configuration en même temps systémique et mondialisée, disposant de ses propres paradigmes, reposant sur des continuités/ruptures identifiables tout autant que sur des transformations visibles et des paradoxes questionnables, s'est imposé à nous.

1 Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.
2 Abdelwahab Bouhdiba, *La sexualité en islam*, Paris, PUF, 1975.
3 Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, Londres/New York, Routledge, 1990.
4 Monique Wittig, « La pensée straight » [« The Straight Mind »], *in Nouvelles Questions Féministes & Questions Féministes*, février 1980 ; Jean-Louis Flandrin, *Le sexe et l'Occident : évolution des attitudes et des comportements*, Paris, Seuil, 1981.
5 Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas (dir.), *L'Invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.
6 Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Laurent Gervereau (dir.), *Images et colonies*, Paris, MHC/BDIC/Groupe de recherche Achac, 1993 ; Andrew S. Curran, *The Anatomy of Blackness: Science and Slavery in an Age of Enlightenment*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2011 ; voir aussi l'exposition *Blind Spots: Images of the Danish West Indies Colony* à la Royal Danish Library de Copenhague de mai 2017 à février 2018.

Casta painting containing complete set of 16 casta combinations, racial classifications in Spanish colonies in the Americas (*Peinture de casta composée de seize cases, classification racialisée des castas et colons espagnols aux Amériques*) (détail) [Mexique], peinture, huile sur toile, 148x104 cm, 1720-1740.

Rita, a celebrated black beauty in Rio de Janeiro (*Rita, une célèbre beauté noire*) [Rio de Janeiro, Brésil], peinture signée Auguste Earle, aquarelle, 29x20 cm, 1822.

Un livre-monde pour explorer les imaginaires

Traitant de l'histoire des cinq continents dans leurs rapports complexes avec l'esclavage, la colonisation et/ou l'impérialisme et le postcolonialisme, l'ambition de ce livre est donc bien de retracer six siècles de « rencontres coloniales ». Dans cette perspective, une équipe de spécialistes internationaux réunissant plus de cent auteur.e.s a été mobilisée pour analyser un corpus d'images sans précédent. ***Sexe, race & colonies*** est en effet une somme inédite, tant par son ampleur chronologique (du XVe siècle à aujourd'hui), la densité de son iconographie, sa diversité géographique (tous les empires sont représentés) que par les multiples approches proposées.

Au regard des travaux majeurs qui précèdent cet ouvrage[7], on mesure cependant l'importance de ce champ de recherche, qui s'est fixé en moins de trois décennies et qui permet de confronter l'objet sexualité à l'histoire de la domination coloniale et postcoloniale. Ce champ de recherche a aussi nourri des relations fécondes avec un autre espace scientifique : celui de l'analyse des images et des imaginaires au sein des *Postcolonial Studies* naissantes, rendant possible l'émergence d'un courant critique puissant marqué par des essais radicaux[8], mais aussi par une kyrielle d'ouvrages novateurs. Il va aussi conduire, dans la foulée, au développement d'œuvres collectives souvent adossées à des expositions d'envergure, telles *Images et Colonies* (Paris, 1993), *Black is Beautiful: Rubens to Dumas* (Amsterdam, 2008)[9], *Exhibitions. L'invention du sauvage* (Paris, 2011), *Artists and Empire* (Londres, 2015) ou *German Colonialism: Fragments Past and Present* (Berlin, 2016)[10]. C'est donc bien au croisement de ces travaux pionniers que le travail *complexe* de ce livre a été entrepris.

Complexe parce que les nombreuses images mobilisées, troublantes, bouleversantes, choquantes et, parfois, très violentes en constituent le cœur tout en étant encore porteuses d'une charge virale évidente qu'il nous faut affronter : l'approche revendiquée, ici, interrogeant explicitement la manière dont les pays colonisateurs et les États-Unis, mais aussi les Empires ottoman et japonais, ont (ré)inventé *leur* « Autre » en utilisant une multitude de supports, tels la littérature, la presse, la peinture, le dessin, la gravure, la sculpture, l'affiche, la photographie, la carte postale, la chanson, la radio, le cinéma, la vidéo, la télévision, le web… et bien sûr les nombreux objets du quotidien. Travailler, simultanément, sur l'ensemble de ces supports est d'ailleurs indispensable tant ceux-ci ont irrigué massivement et, pendant plusieurs siècles, les cultures des métropoles coloniales et celles des espaces colonisés par elles[11]. Au sein de cette riche production, la dimension iconographique est fondamentale. Les images, en effet, se massifient et se diversifient à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, particulièrement dans la confrontation avec l'Orient[12] mais aussi du fait des nouvelles vagues de conquêtes coloniales qu'accompagnent d'abord l'invention de la photographie puis, ensuite, le développement de la carte postale et du cinéma, qui font, conjointement, entrer l'Europe, l'Occident et l'ensemble du monde dans ce que l'on a, alors, appelé la civilisation des images[13].

Concomitante de cette diversification des supports iconographiques, la duplication, à l'infini, des représentations de l'« Autre »[14] a été utilisée pour asseoir le pouvoir des métropoles coloniales tout en nourrissant leurs fantasmes et en commercialisant un érotisme et une pornographie exotisants très rentables financièrement. Cette immense production devient d'ailleurs un genre à part entière qui irrigue l'Occident et rapproche les métropoles de ces « paradis sexuels » que sont supposés être, alors, les espaces colonisés. Ceci explique sans doute pourquoi tous les artistes majeurs du XIXe siècle et du premier XXe siècle vont puiser dans cette « passion de l'*Ailleurs* » : Paul Gauguin et ses « désirs troubles », Sir Franck Barngwyn et sa passion pour le Maroc, la découverte orientaliste de William Holman Hunt,

7 Angela Y. Davis, *Women, Race and Class*, New York, Random House, 1981 ; Fatima Mernissi, *Sexe, idéologie, islam*, Paris, Éditions Tierce, 1983 ; Ann Laura Stoler, *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule*, Berkeley, University of California Press, 2002.

8 Malek Alloula, *Le harem colonial. Images d'un sous-érotisme*, Paris, Éditions Slatkine, 1981.

9 Vincent Boele, Elmer Kolfin, Esther Schreuder (dir.), *Black is Beautiful: Rubens to Dumas*, Zwolle, Waanders, 2008.

10 Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Nanette Snoep (dir.), *Exhibitions. L'invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011 ; David Brown, Carol Jacobi, Alison Smith (dir.), *Artists and Empire: Facing Britain's Imperial Past*, Londres, Tate Publishing, 2015 ; Sebastian Gottschalk, *German Colonialism: Fragments Past and Present* au Deutsches Historisches Museum de Berlin d'octobre 2016 à mai 2017.

11 Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS Éditions/Autrement, 2008.

12 Lynne Thornton, *La femme dans la peinture orientaliste*, Paris, ACR Édition, 1994 ; Reina Lewis, *Gendering Orientalism: Race, Femininity and Representation*, Londres, Routledge, 1996 ; Christelle Taraud, *Femmes orientales dans la photographie coloniale (1860-1910)*, Paris, Albin Michel, 2003.

13 Melissa Banta, Curtis Hinsley, *From Site to Sight: Anthropology, Photography and the Power of Imagery*, Cambridge, Peabody Museum Press, 1986.

14 Joachim K. Bautze, *Das koloniale Indien. Photographien von 1855 bis 1910*, Cologne, Fackelträger, 2007.

de Frank Dillon ou d'Edward Lear, de l'art de l'Ukiyo-e du Japonais Kitagawa Utamaro au regard sur l'Orient d'Étienne Dinet et des caricaturistes anglo-saxons comme Isaac Robert Cruikshank et Thomas Rowlandson, ou de peintres italiens comme Giulio Aristide Sartorio[15], mais aussi portugais comme Cristóvão de Morais et José de Avelar Rebelo. À ceux-là s'ajoutent notamment Auguste Rodin et ses représentations de danseuses cambodgiennes, Alexandre Iacovleff lors de la Croisière noire puis de la Croisière jaune, ou bien encore Pablo Picasso et les « arts nègres » ainsi que Man Ray et la photographie mythique *Noire et Blanche*. Une création artistique qui traverse les siècles, les arts et les styles. Face à un tel flot ininterrompu d'images et d'artistes, on le comprend, l'ouvrage ***Sexe, race & colonies*** est une première tentative pour comprendre ce passé et appréhender ses héritages au présent. Nulle intention d'exhaustivité, ici, tant dans le choix des images montrées que dans celui des textes qui les accompagnent. À ce titre, même si nous mesurons parfaitement les limites des recherches entreprises, les dizaines de milliers d'images collectées, cataloguées et analysées — issues de plus de trois cents collections publiques et privées —, la compréhension de leur contexte de production, l'appréciation de leur diffusion, de leur réception (lorsque cela a été possible), de leur importance dans l'histoire visuelle locale et/ou nationale, régionale et/ou internationale nous permettent toutefois d'en proposer une sélection qui renvoie, incontestablement, à la profondeur cumulée de leurs impacts respectifs, mais aussi à leurs dimensions politiques, sociales et culturelles[16].

> « De facto, *nous pensons qu'il est impossible de déconstruire ce qui a été si minutieusement et si massivement fabriqué pendant près de six siècles, sans montrer « les objets du délit ».* »

Décaler le regard

Émerge alors, de la masse iconographique traitée, la prédominance d'imaginaires raciaux et sexués extrêmement normatifs[17] qui mettent en lumière, depuis le XVe siècle, des rapports concrets et symboliques de pouvoir, insérés dans de puissants dispositifs de domination[18]. C'est pourquoi nous avons choisi d'articuler ce travail d'analyse des imaginaires à l'histoire politique, sociale et culturelle des aires dans lesquelles ils se déploient, en cherchant à établir un rapport dialogique entre images montrées, commentaires sur celles-ci et contributions écrites ou remises en contexte. De même, il nous a paru essentiel d'insister sur les circulations transnationales des représentations[19] puisque, très tôt, les systèmes coloniaux s'interconnectent, formant, dès le XVIe siècle, la configuration inédite d'une première mondialisation des imaginaires, de la sexualité et des corporalités. Ce livre oblige, dès lors, à décaler notre regard. Dans ce cadre, la sexualité et ses représentations en contexte esclavagiste et/ou colonial ne peuvent plus être considérées comme des données périphériques des sociétés étudiées — colonies comme métropoles —, non plus qu'une affaire privée ou intime des individus ou des groupes qui les composent, mais bien comme *un enjeu majeur*, hier comme aujourd'hui, de la domination, et ce à l'échelle mondiale.

C'est pourquoi il nous a paru essentiel de donner à voir, de la manière la plus équilibrée possible, la production iconographique de chaque espace géographique et de chaque époque, au travers des supports, créés par des artistes connus, oubliés ou inconnus, qui la dominent[20]. Au travers de cette extraordinaire profusion d'images produites et diffusées, auprès de larges publics, s'esquisse alors un autre questionnement, central pour notre propos, sur leur violence intrinsèque, et sur le choix de les montrer aujourd'hui, dans le souci d'enrichir l'histoire des sexualités et de leurs représentations en contextes esclavagistes[21] et coloniaux[22]. Certain.e.s spécialistes considèrent, en effet, qu'il faut analyser ces imaginaires sans montrer les images — toujours porteuses d'une puissance de destruction et d'aliénation — sur lesquelles ils s'adossent. *De facto*, nous pensons qu'il est impossible de déconstruire ce qui a été si minutieusement et si massivement fabriqué,

15 On pense à son incroyable *La Gorgone e gli eroi* de 1899 conservée à Rome à la *Galleria nazionale d'arte moderna*.
16 Anne McClintock, *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Contest*, Londres/New York, Routledge, 1995.
17 Gilles Boëtsch, « La Mauresque aux seins nus : l'imaginaire érotique colonial dans la carte postale », *in* Pascal Blanchard, Armelle Chatelier (dir.), *Images et colonies (1880-1962)*, Paris, Syros, 1993.
18 George M. Fredrickson, *Racism: A Short History*, Princeton, Princeton University Press, 2002.
19 Nupur Chaudhuri, Ruth Roach Pierson (dir.), *Nation, Empire, Colony: Historicizing Gender and Race*, Bloomington, Indiana University Press, 1998.
20 Frantz Fanon, *Peau noire, Masques blancs*, Paris, Seuil, 1952 ; Frantz Fanon, *Les Damnés de la Terre*, Paris, François Maspero, 1961.
21 Gwyn Campbell, Suzanne Miers, Joseph C. Miller (dir.), *Women in Slavery: The Modern Atlantic*, Athens, Ohio University Press, 2007.
22 Alfredo Castiller, *Conquista, evangelización y resistencia*, Panama, Editorial Mariano Arosemena, 1995 ; Manuel Hidalgo Huerta, *España en Hispanoamérica*, Madrid, Editorial Complutense, 1998.

« Le capitaine néerlandais Sebalt de Weert accostant en Guinée », gravure signée Théodore de Bry, *in Historia Americae sive Novi Orbis* (*Histoire de l'Amérique ou du Nouveau Monde*) de Théodore de Bry, édité par M. Meriani [Francfort, Allemagne], 1634.

Départ pour les isles [France], gravure signée Pierre Dupin d'après un dessin d'Antoine Watteau [Paris, France], 28x36 cm, 1723-1726.

La Blanche et la Noire, peinture signée Félix Vallotton [Paris, France], huile sur toile, 114x147cm, 1913.

Série de deux gravures colorisées signées Thomas Rowlandson [Angleterre] : *Sea stores* (*Commerce portuaire*), 1812 ; *Jack Tar admiring the Fair Sex* (*Jack Tar admirant le beau sexe*), 1815.

Tobacco plantation in Virginia [États-Unis], gravure, éditée par Richard Holmes Laurie [Londres, Angleterre], 1821.

pendant près de six siècles, sans montrer « les objets du délit ». Ceci rend vaine l'idée de *se passer*, de *marginaliser*, de *dissimuler*, ou pire encore de *détruire* ces images produites et/ou diffusées à l'époque au prétexte qu'elles seraient (trop) violentes[23].

À cet égard, nous pensons que l'interdit mis en images, siècle après siècle, est révélateur de non-dits coloniaux, de schèmes de pensées particulièrement puissants, comme de l'organisation sociale et politique des sexualités[24]. Que cet interdit soit euphémisé, parce qu'esthétisé, dans le « harem orientaliste[25] » des peintres européens du XIXe siècle[26] ou bien brutalement exposé dans les photographies ultra-violentes de castrations et de lynchages aux États-Unis[27] ou dans la production d'un *porno* colonial et postcolonial racisé au XXe siècle, il est nécessaire de le montrer (à l'exception, pour d'évidentes raisons, des nombreuses images pédophiles) pour le déconstruire.

Dans ce travail global et mondial, nous avons privilégié deux grands ensembles géopolitiques : les États-Unis et la France. Tous les deux sont des empires, ils ont développé des imaginaires spécifiques, et ont promu des modèles qu'ils voulaient universels. Le choix de la France est aussi légitimé par la très forte production d'images exotiques/érotiques dans l'Hexagone et dans son Empire : production qui domine, par exemple, le marché international de la photographie et de la carte postale des années 1860 jusqu'aux années 1920 à tel point que, pour nommer une carte postale érotique/exotique, l'expression *French postcard* s'est imposée dès la fin du XIXe siècle.

La France couvre également, sur un temps long durant lequel se succèdent plusieurs générations d'artistes, toute la gamme des productions iconographiques (peinture, sculpture, gravure, dessin de presse, affiche, photographie, carte postale…) et des spectacles (cabaret, cirque, danse, exhibition ethnique, expositions coloniale et universelle, théâtre, cinéma…), permettant un ancrage global de représentations qui s'exportent ensuite vers les autres métropoles impériales européennes. En outre, les autres empires, hormis l'Empire britannique, n'étaient pas de dimension équivalente[28] : l'Empire allemand disparaît après la Grande Guerre et les Empires belge et espagnol restent modestes. Quant aux Portugais (après 1940) et, dans une moindre mesure, les Italiens (avec la conquête de l'Éthiopie en 1936) et les Néerlandais (en Indonésie exclusivement), ils ont certes eu une production iconographique importante, mais réduite tant en termes de périodisation que de territoires. Enfin, les Britanniques ont produit et diffusé d'importants corpus d'images, mais bien moindres que ceux diffusés par les Français sur ce thème (à l'exception notable de l'Égypte et de Ceylan), probablement du fait d'une vision plus moralisatrice des échanges sexuels, plus pudique aussi vis-à-vis des images sexualisées, notamment durant la longue ère victorienne[29].

Les États-Unis, puissance esclavagiste s'il en fut (avec une politique raciale continue[30]), peuvent apparaître comme un choix plus étonnant dans un ouvrage portant le nom de ***Sexe, race & colonies***. Plus étonnant, mais pas moins légitime, puisque l'on peut à juste titre considérer, d'une part, que la conquête de l'espace états-unien, entre les XVIIe et XIXe siècles, procède d'une véritable *colonisation* des terres au détriment de peuples amérindiens et, d'autre part, que les États-Unis vont également procéder à l'annexion de territoires tels les Philippines, Porto Rico ou Hawaï qui deviennent des quasi colonies ; tout en mettant sous tutelle, au début du XXe siècle, certains espaces caribéens comme Haïti et Cuba (ou sud-américain à Panama par exemple) et en ayant ensuite, notamment pendant la Guerre froide, des soldats positionnés dans toute l'Asie et dans une grande partie de l'Amérique du Sud. Enfin, que dire de la question de la « colonisation intérieure » que subissent, aux États-Unis, des catégories entières de la population, à l'image, en forme de symbole, de la condition historiquement discriminée des Africains-Américains ?

23 Ann Laura Stoler, *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule*, Berkeley, University of California Press, 2002.
24 Frederick Cooper, *Colonialism in Question: Theory, Knowledge, History*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 2005.
25 Leslie Pierce, *The Imperial Harem: Women and Sovereignty in the Ottoman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1993.
26 Joan DelPlato, *Multiple Wives, Multiple Pleasures: Representing the Harem, 1800-1875*, Madison/Teaneck, Fairleigh Dickinson University Press, 2002.
27 James Allen, *Without Sanctuary: Lynching Photography in America*, Santa Fe, Twin Palms Publishers, 1999.
28 Catherine Hall (dir.), *Race, Nation and Empire*, Manchester, Manchester University Press, 2010.
29 Charles-Henri Favrod, *Étranges étrangers. Photographie et exotisme (1850-1910)*, Paris, Centre national de la photographie, 1989.
30 George M. Fredrickson, *The Black Image in the White Mind: Character and Destiny, 1817-1914*, Middletown, University of New England Press, 1971.

France[31] et États-Unis ont, par ailleurs, également connu de fortes immigrations — coloniales ou non —, et donc la présence d'importantes minorités, et ont produit, dans ce contexte, des législations et des pratiques liées à la régulation des sexualités interraciales — dans les colonies[32] et sur leurs territoires — qui s'accompagnent d'une large production graphique, artistique ou publicitaire. Ces deux espaces — France et États-Unis — se positionnent ainsi comme les pivots à partir desquels s'articulent l'ensemble des analyses développées dans cet ouvrage, pivots dont la vocation est de mieux faire ressortir, par effet de comparaison, les spécificités des autres Empires européen, japonais ou ottoman.

La colonie, territoire de la domination sexuelle

Derrière les représentations d'institutions sexualisées que le lecteur va découvrir dans les pages de cet ouvrage, comme le harem dans l'Empire ottoman[33], la plantation esclavagiste dans les Caraïbes[34], aux États-Unis ou au Brésil, les lieux de prostitution au Maghreb[35], au Kenya, en Chine, à Porto Rico[36]... ou les catégories érotisées de l'altérité féminine — telles la *mulâtresse* qui *attendrait lascivement* le maître, la *petite Congaï* qui *s'offrirait* au colon, ou bien la *Mauresque aux seins nus* qui *attiserait* l'appétit sexuel du Blanc —, apparaît tout un monde de fantasmes résultant de la supposée « potentialité sexuelle sans limite » des colonisateurs outre-mer, renvoyant aussi à des pratiques concrètes sur lesquelles ces images sont adossées.

La sexualité aux colonies n'est bridée par aucun tabou, y compris celui de l'enfance : les images proposées exhibant souvent des jeunes filles non-pubères (ainsi, bien que plus rarement, des jeunes garçons) dans des mises en scène fortement sexualisées. La violence des fantasmes projetés sur les populations colonisées est donc sans limite, puisque le corps de l'« Autre » est lui-même placé en dehors du champ licite des normes, plus proche de l'animal et du monstre que de l'humain, plus en affinité avec la nature qu'avec la culture. Ceci explique pourquoi le corps de l'« Autre » est pensé simultanément comme symbole d'innocence *et* de dépravations multiples : un corps qui excite autant qu'il effraie. Dans ce contexte, les femmes « indigènes » sont ainsi revêtues d'une innocence sexuelle qui les conduit avec constance au « péché » ou à une « dépravation sexuelle atavique » liée à leur « race » : tout ceci confortant la position conquérante et dominante *et* du maître *et* du colonisateur.

L'existence de ces femmes « Autres » toujours vues comme faciles, lascives, lubriques, perverses et donc *forcément* insatiables[37] permet aussi de construire, en miroir, l'image de l'épouse blanche idéale, pudique et chaste, réduite à une sexualité purement reproductive[38]. La liberté sexuelle des hommes blancs aux colonies ne saurait, en effet, être transférée aux femmes issues des métropoles coloniales. Celles-ci y sont, *a contrario*, plus surveillées encore, du fait qu'elles doivent nécessairement incarner l'exemplarité sexuelle et morale de la colonie, à laquelle les hommes blancs dérogent en général. Ainsi, le « gigantesque lupanar » figuré par la domination esclavagiste et coloniale permet-il aux colonisateurs de se penser et de se vivre en maîtres dans des espaces où leurs possibilités sexuelles sont maximisées au regard des normes et des interdits de leurs propres sociétés tout en excluant *leurs* femmes de ce même droit. Ceci explique pourquoi les pratiques sexuelles, amoureuses et conjugales se superposent, presque partout, aux règles, aux décrets et aux lois édictées par ceux-là même qui les transgressent allégrement et continûment. Cette liberté sexuelle du maître et/ou du colonisateur se heurte pourtant, paradoxalement, aux préceptes moraux, aux interdits raciaux, au refus des femmes blanches d'accepter la cohabitation, jugée humiliante et

> *« Les pratiques sexuelles, amoureuses et conjugales se superposent, presque partout, aux règles, aux décrets et aux lois édictées par ceux-là même qui les transgressent allégrement et continûment. »*

31 Elsa Dorlin, *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2009.
32 Martine Spensky (dir.), *Le contrôle des corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empires, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.
33 Alain Grosrichard, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Seuil, 1979 ; Leslie Pierce, *The Imperial Harem: Women and Sovereignty in the Ottoman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1993.
34 Myriam Cottias, « La séduction coloniale. Damnation et stratégie des femmes antillaises (XVIIe- XIXe) », *in* Cécile Dauphin, Arlette Farge (dir.), *Séduction et sociétés. Approches historiques*, Paris, Seuil, 2001.
35 Christelle Taraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003].
36 Eileen Findlay, *Imposing Decency: The Politics of Sexuality and Race in Puerto Rico, 1870-1920*, Durham/Londres, Duke University Press, 1999.
37 Christelle Taraud, « Le rêve masculin de femmes dominées et soumises », *in* Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahi (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.
38 Malek Alloula, *Le harem colonial. Images d'un sous-érotisme*, Paris, Éditions Slatkine, 1981 ; Jean-Michel Belorgey, Leïla Sebbar, Christelle Taraud, *Femmes d'Afrique du Nord. Cartes postales (1885-1930)*, Paris, Bleu Autour, 2011 [2006] ; Albert Boime, *The Art of Exclusion: Representing Blacks in the Nineteenth Century*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 1990.

Janissary and Eunuch, peinture signée Jean-Joseph Benjamin-Constant [France], huile sur toile, 39x46 cm, 1876.

Jeune noir à l'épée, peinture signée Pierre Puvis de Chavannes [Paris, France], huile sur toile, 105x73 cm, 1848-1849.

Virginie donnant à boire au nègre, boîte circulaire avec couvercle orné d'une gravure de William Say [Angleterre], d'après une gravure de 1796, sans date.

Femme africaine assise, peinture signée Henri Regnault [France], huile sur toile, 57x47 cm, 1860.

The Merchant Uncovered her Face (an illustration for The Story of Gulnare of the Sea) (*Le marchand découvrit son visage* (*une illustration pour* L'histoire de Gulnare de la mer)), peinture signée Franck Brangwyn [Angleterre], aquarelle et tempera sur carton, 58x38 cm, 1896.

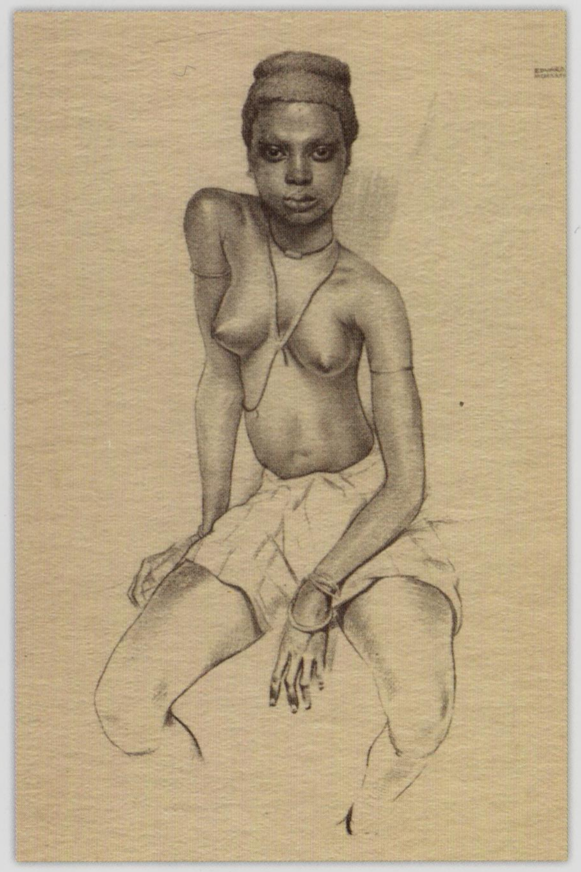
L'Olympia, peinture signée Édouard Manet [France], huile sur toile, 130x191, 1863-1865.

Ignez. Danseuse Bijagoz [Guinée], carte postale, d'après un dessin d'Eduardo Malta, sans date.

déshonorante par la plupart d'entre elles[39], avec d'autres femmes et d'autres familles ; et, *in fine*, à la peur croissante, dès la seconde moitié du XIXe siècle, d'un métissage qui fait écho à l'idée de dégénérescence[40] et de disparition de la « race » blanche. Cette nouvelle configuration moralisatrice, hygiéniste et prophylactique complexe va conduire néanmoins à un appel croissant, quoique tardif, aux *femmes blanches* pour peupler les empires, assurer des descendances sans métissage et moraliser les mœurs coloniales. Ces véritables campagnes de recrutements d'épouses — ou de prostituées pour les maisons de tolérance — vont souvent s'effectuer, dans un premier temps, dans les marges des sociétés européennes — orphelinats, hospices, asiles, prisons, bordels... — parmi des catégories de femmes stigmatisées, telles les délinquantes, les filles-mères ou les prostituées : les métropoles coloniales se débarrassant ainsi d'éléments supposément « asociaux » et/ou « immoraux ». De surcroît, partout dans les espaces colonisés, la question raciale est au cœur de la construction des sexualités[41] puisqu'elle y est le pivot central de l'organisation politique, économique et sociale, particulièrement dans les configurations esclavagistes des Caraïbes, du Brésil[42] ou des États-Unis. Ainsi, toute l'économie de plantation du sud des États-Unis repose, entre le XVIe siècle et le XVIIIe siècle, sur l'institutionnalisation progressive de l'esclavage : celle-ci s'appliquant à édifier des frontières raciales strictes (les fameuses *color lines*[43]) établies sur des hiérarchies socio-économiques inégalitaires et des rapports sexués asymétriques. Au Brésil sous domination portugaise, il en va de même avec le développement, au XVIIIe siècle, de la plantation esclavagiste. Cette situation détermine des stratégies matrimoniales endogamiques : les relations sexuelles hors groupe relevant soit de la transgression, soit de la prostitution, soit, dans le cadre de la plantation, du viol des esclaves. Quant à la situation dans les Caraïbes, elle est comparable, puisque l'on y retrouve aussi une organisation sociale marquée par la prédominance de la couleur de peau (qui s'attache de fait à des statuts sociaux différenciés), manière de hiérarchiser une société qui, comme au Brésil, se métisse rapidement entre le XVIIIe siècle et le XIXe siècle.

Sur cet ensemble de questions concernant toutes les aires géographiques et tous les empires coloniaux, et ce quelle que soit l'époque, les écrivains et les artistes ont laissé leurs empreintes tout en participant à la construction du regard des métropolitains sur les « Autres ». Les allégories de l'Amérique, de l'Océanie, de l'Afrique, de l'Asie, telles celles, par exemple, de la manufacture bruxelloise de tapisseries d'Albert Auwercx, au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles, témoignent de ce mélange d'admiration et de curiosité pour l'*Ailleurs*, tout comme les gravures du récit des *Grands voyages* de Théodore de Bry, au XVIe siècle, ou bien celles du *Voyage autour du monde* de Louis-Antoine de Bougainville, au XVIIIe siècle, sans oublier les atlas imprimés par le Néerlandais Dirk Jansz van Santen ou ceux du cartographe portugais Lopo Homem au XVIe siècle.

Très tôt, en effet, comme le montrent les œuvres rassemblées dans cet ouvrage, des maîtres de la peinture, comme l'Allemand Albrecht Dürer, avec son *Portrait de Katharina* en 1521, ou comme le Flamand Pierre Paul Rubens, avec *La Vénus au miroir* en 1615, s'attachent à dépeindre des « personnages exotiques ». Portés par un classicisme typique des représentations du Nouveau Monde, ces derniers rejoignent des peintres espagnols comme Diego Vélazquez et Juan Rodríguez Juárez ; italiens tels Vittore Carpaccio, Jacopo Zucchi, Paolo Veronese, Annibale Carracci ou Tiziano Vecellio (dit « Le Titien ») ; ou bien encore les premiers illustrateurs de la Nouvelle-Espagne comme Miguel Mateo Maldonado y Cabrera (né au Mexique), Andrés Sánchez Galque (né en Équateur) et, bien entendu, Felipe Guamán Poma de Ayala (né au Pérou) qui propose dans sa « *Nouvelle chronique* », parue en 1615, des dessins et des cartes en tous points exceptionnels.



39 Régine Goutalier, Yvonne Knibiehler, *La Femme aux temps des colonies*, Paris, Stock, 1985.

40 Claude-Olivier Doron, *L'homme altéré, races et dégénérescence (XVIIe-XIXe siècles)*, Cézérieu, Champ Vallon, 2016.

41 L'attrait pour l'« Autre » et l'*Ailleurs* se diffuse par le livre et les illustrations qui les accompagnent. Les noms se succèdent dès le XVIe siècle, tels Jean de Mandeville, Abraham Ortelius, André Thevet, Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés ou Nicolas de Nicolay. Puis au XVIIe siècle apparaissent des artistes qui signent des œuvres majeures comme Isaac de La Peyrère, Gabriel Sagard, Antonio de Herrera, Thomas Gage, Jean-Baptiste Du Tertre, Edward Long, Robert Challe, William Betagh, Maximilien Dralsé de Grandpierre, Louis-Antoine de Bougainvillle et, bien entendu, Antoine Galland avec son livre, publié en 1704.

42 Sonia Maria Giacomini, *Femmes et Esclaves. L'expérience brésilienne (1850-1888)*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 [1988].

43 Paul Gilroy, *Against Race: Imagining Political Culture Beyond the Color Line*, Cambridge, Harvard University Press, 2000.

An Ethiopian chief, photographie de Fred Holland Day [États-Unis], platinotype, 1897.

Casamance-Sénégal. Flirt [Sénégal], carte postale, 1910-1914.

Comble nègre. Culotte sa pipe au lieu de se culotter soi-même [Philippeville, Algérie], carte postale (détail), éditée par V. Mattarése, 1906.

Are you Fond of tennis? [Durban, Afrique du Sud], carte postale, éditée par Epstein, 1910.

Tentative de rapprochement [Côte d'Ivoire], carte postale, éditée par Chevrier et Cie [Bordeaux, France], 1903.

Een straat met prostituees in Batavia (*Une rue avec des prostituées à Batavia*) [Djakarta, Indonésie], photographie, tirage argentique, 1891-1894.

Jeux dans les rochers [Sidi Bou-Saïd, Tunisie], photographie de Rudolf Lehnert & Ernst Landrock [Tunis, Tunisie], tirage argentique, 1907.

Ces artistes montrent souvent une autre société qui, malgré les interdits, évoque les métissages tout en éclairant les hiérarchies sociales indexées sur le taux de mélanine des différentes populations[44]. Fondées sur des préjugés, notamment religieux, ces hiérarchies ont alors légitimé la domination raciale de l'époque moderne formant ainsi le premier substrat d'un racisme qui s'incarnait à la fois dans la couleur de peau et dans le statut socio-économique. Néanmoins, les premières images produites, du début du XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIe siècle, invitent aussi au rêve et témoignent, très majoritairement, d'une admiration et d'une fascination pour les peuples « exotiques » et leur corporalité. Cependant, la généralisation de l'esclavage entre l'Afrique et les Amériques[45], les relations conflictuelles dans l'espace méditerranéen, la montée en puissance des empires coloniaux et l'émergence du racisme scientifique vont progressivement effacer ce « temps de la sidération » au bénéfice de représentations de plus en plus souvent dévalorisantes. Au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, s'opère, en effet, une mutation décisive de sens qui va transformer le « préjugé de couleur » en raciologie. Initiée d'abord en Europe, acclimatée ensuite aux États-Unis, puis transposée enfin en Afrique du Sud et au Japon, la raciologie irrigue alors les recherches scientifiques des principales nations esclavagistes et/ou colonialistes, leur fournissant un argumentaire à même de légitimer, tout en la rationalisant, leur domination. Ceci explique pourquoi certaines « races attardées », comme les Hottentots, les Pygmées, les Aborigènes, les Fuégiens ou les Aïnous, ont été considérées comme « non-désirables » sexuellement car présentant une altérité raciale « radicale » trop proche de l'animalité.

« Dans les imaginaires comme dans les pratiques sexuelles outre-mer, le moment de basculement semble se produire, presque partout, dans les années 1820-1840, dans la foulée de la naissance des nouveaux empires. »

Un tournant majeur au début du XIXe siècle

Une extraordinaire cartographie raciologique s'ébauche au début du XIXe siècle : le classement de l'humanité en catégories devenant l'approche privilégiée pour lire le monde. Cette nouvelle configuration renforce l'idée que si la sexualité interraciale peut être, dans certains contextes et sous certaines conditions, tolérée, le métissage, quant à lui, doit être proscrit parce qu'il y a toujours un risque que le mélange des « races » abâtardisse et finalement souille la « race supérieure »[46]. La frontière étant ainsi fixée entre mondes coloniaux *et* métropolitains, des genres spécifiques de femmes — la Vahiné[47], la Congaï, la Mauresque, la Négresse, la Doudou… — vont émerger puis devenir des figures fantasmatiques récurrentes des imaginaires sexualisés. Ainsi s'opère, par étapes, un glissement décisif entre l'iconographie des « paradis terrestres » de l'époque moderne et celle des « paradis sexuels » propre aux XIXe et XXe siècles[48].

Au demeurant, dans les imaginaires comme dans les pratiques sexuelles outre-mer, le moment de basculement semble se produire, presque partout, dans les années 1820-1840, dans la foulée de la naissance des nouveaux empires. S'ouvre alors une seconde ère coloniale tournant la page des explorations lointaines et de la période esclavagiste. Nombre d'artistes accompagnent ce mouvement, à partir de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle, fixant une véritable frontière visuelle entre ces *Ailleurs* colonisés et leurs métropoles coloniales respectives. C'est notamment le cas de peintres français comme Antoine Coypel, Jean-Baptiste Carpeaux, Alexandre de Batz, Nicolas Colibert, Jean-Baptiste Debret, Hyacinthe Rigaud… ou du dessinateur Jean-Gabriel Charvet, mais aussi d'artistes suisses, comme François Aimé Louis Dumoulin ou Jean-Étienne Liotard ; et d'artistes italiens tels Agostino Brunias, Stefano Torelli et Gaspare Diziani. À ceux-là s'ajoutent le peintre officiel de la cour de Suède, Carl Frederik von Breda, le Russe Karl Pavlovitch Brioullov, les Britanniques John Webber, George Dawe, William Daniell, William Elmes et Henry Singleton, le Japonais Katsushika Hokusai[49] ou des artistes allemands

44 Bien d'autres artistes pénètrent cet univers pictural. On pense, aux XVIe-XVIIe siècles, aux Néerlandais Albert Eckhout – maître du genre et qui a fait un voyage au Brésil –, Aelbert Cuyp, Cornelis Corneliszoon van Haarlem, Jan Harmensz Muller, Nikolaas Verkolje, Jan Mytens, Andries Beeckman, Gérard Dou ou Peter Lely, qui dominent la création en Europe et, à la fin du XVIIe siècle, à Dirk Valkenburg, mais aussi au Suédois David Klöcker Ehrenstrahl, aux Allemands Albrecht Dürer et Lucas Cranach l'Ancien. S'imposent aussi le graveur praguois Wenceslas Hollar, les artistes flamands Jérôme Bosch, Philips Galle, Maarten de Vos et Jan van Kessel ainsi que le graveur Theodoor Galle, aux côtés du Danois Karel van Mander III, du dessinateur anglais John White et des peintres français Pierre Mignard, Jean-Antoine Watteau et Philippe Vignon.

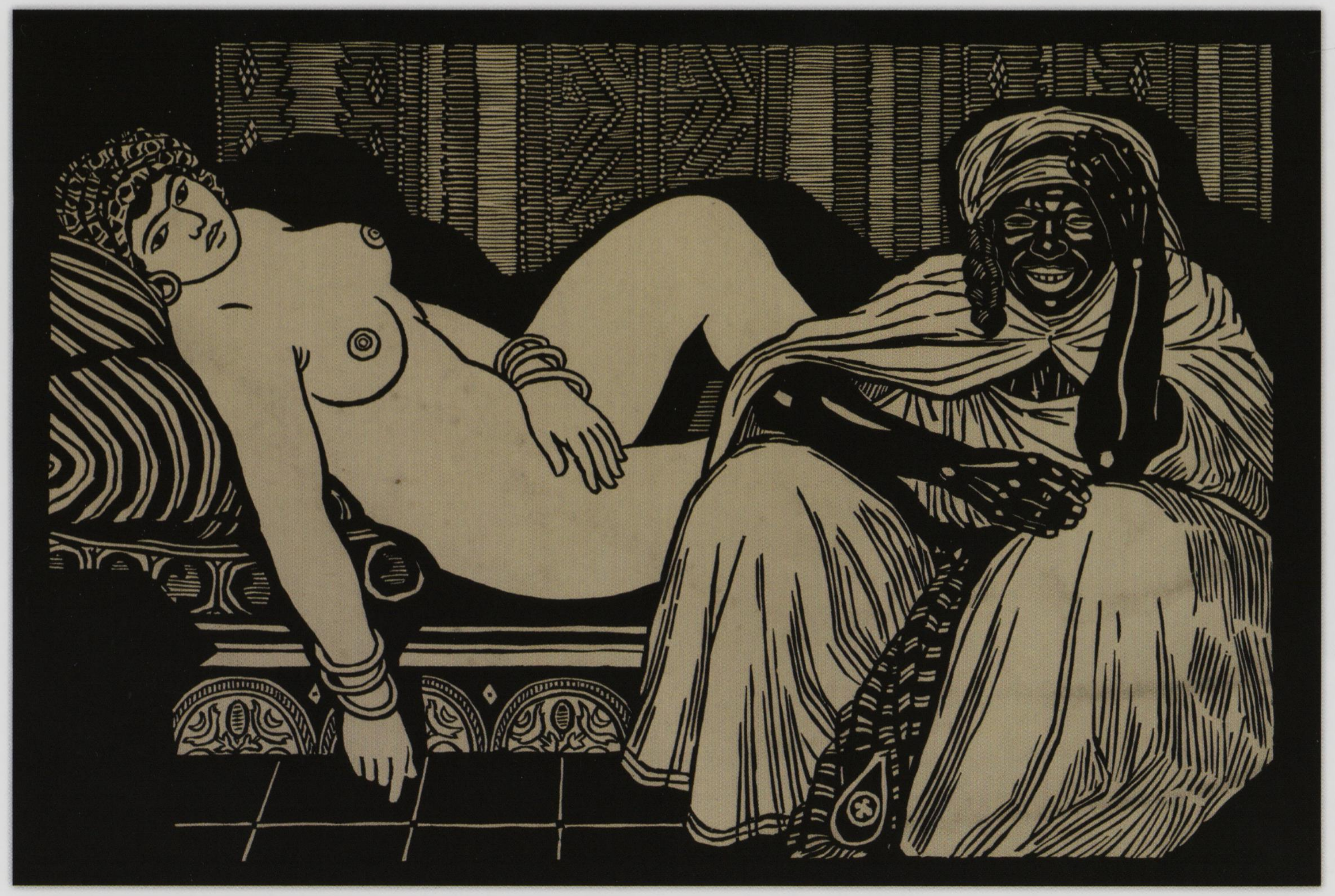
45 Clarence J. Munford, *The Black Ordeal of Slavery and Slave Trading in the French West Indies, 1625-1715: The Middle Passage and the Plantation Economy*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1991 ; Caroline Oudin-Bastide, *Travail, capitalisme et société esclavagiste. Guadeloupe, Martinique (XVIIe-XIXe siècles)*, Paris, La Découverte, 2005 ; Gregory D. Smithers, *Slave Breeding: Sex, Violence and Memory in African American History*, Gainesville, University Press of Florida, 2012.

46 Britta Rupp-Eisenreich, « La "science nouvelle" de Christoph Meiners (1747-1810) », *in* Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas (dir.), *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.

47 Serge Tcherkézoff, *Le mythe de la sexualité polynésienne*, Paris, PUF, 2001.

48 Gayatri Chakravorty Spivak, « Imperialism and Sexual Difference », *in Oxford Literary Review*, n° 8, 1986.

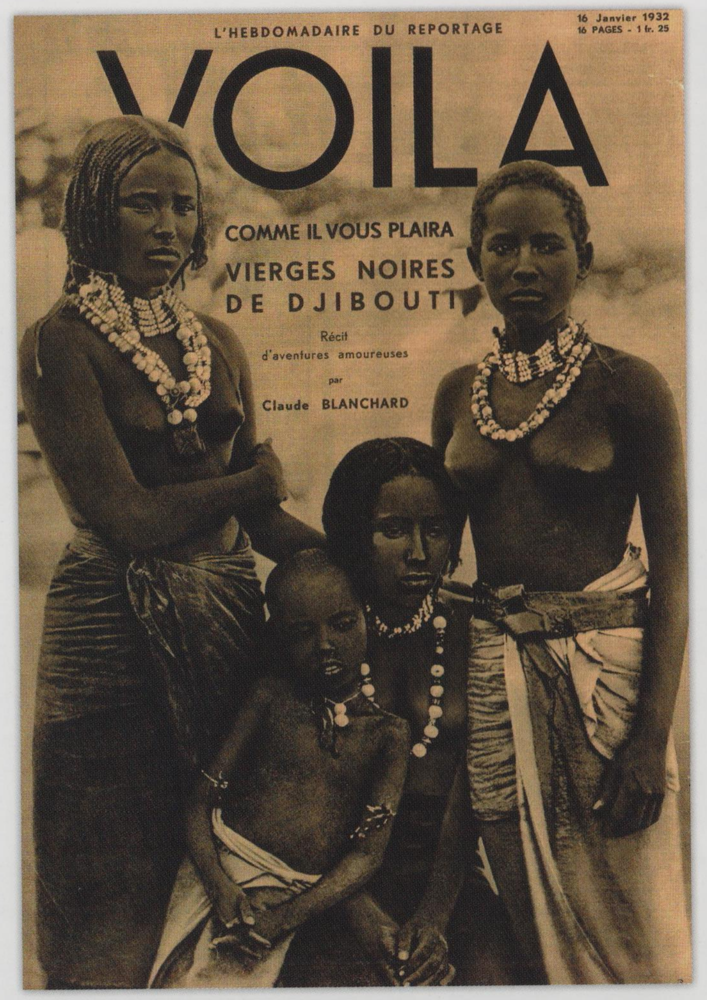
49 S'affirment aussi des céramistes comme les Allemands Johann Friedrich Böttger et Franz Conrad Linck ; des graveurs français tels Charles-Nicolas Cochin (fils), Jean-Michel Moreau, Victor-Jean Adam et Bernard Picart, ainsi que des tapissiers flamands comme Albert Auwercx.



Vénus Mauresque, xylographie signée Jules Migonney [Paris, France], 49x59 cm, 1912-1913.

Women nudes in brothel in Lagos (*Femmes nues dans un bordel à Lagos*) [Nigeria], photographie, tirage albuminé, 1888.

« Enfant regardant une femme à travers la fenêtre d'un "harem" », photographie de Rudolf Lehnert & Ernst Landrock [Tunis, Tunisie], tirage argentique, 1910.



« Comme il vous plaira. Vierges noires de Djibouti », couverture du magazine *Voilà*, 1932 [16 janvier].

« Femmes vendues au poids », couverture du magazine *Détective*, n° 473, 1937 [novembre].

La fête [Allemagne], peinture signée Elfriede Lohse-Wächtler, crayon et aquarelle, 65x60 cm, 1931.

Bal Nègre [Paris, France], peinture signée Jan Wiegers [Amsterdam, Hollande], pigments et cire sur toile, 87x60 cm, 1930.

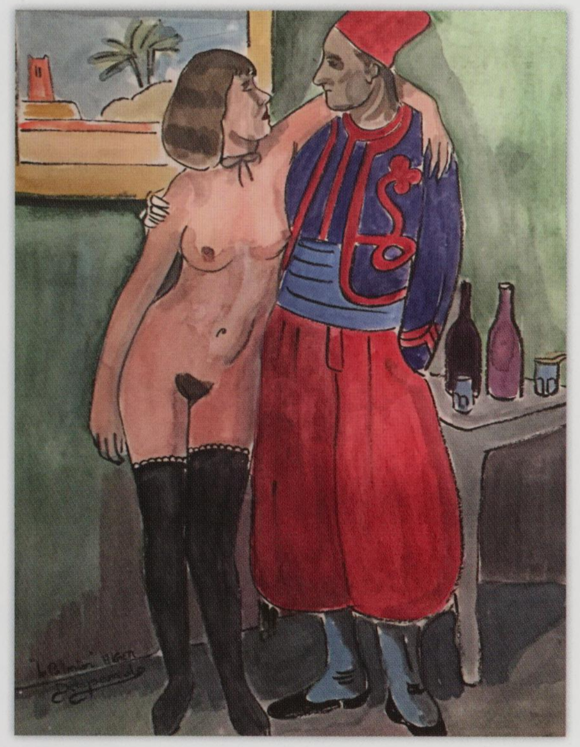
Le palmier [Algérie], peinture signée Delaparaolo, huile sur toile, sans date.

comme Johann Samuel Mock, ou l'aquarelliste néerlandais Jan Brandes. Tous vont bâtir une vision du monde qui bouleverse les représentations de ces *Ailleurs*, jusqu'à la rupture majeure consécutive à l'émergence de nouveaux supports visuels tels la photographie, les affiches illustrées et les objets du quotidien bon marché, diffusant très largement, désormais, le goût orientalisant, africaniste ou japonisant, tout en exotisant, érotisant et/ou pornographiant l'« Autre » à outrance.

La photographie[50] marque, ici, un tournant majeur dans l'histoire de la figuration des « univers exotiques » et des femmes « Autres »[51], s'emparant de la « passion de l'*Ailleurs* », dès le milieu du XIXe siècle. Grâce à elle, un monde nouveau, en images, va ainsi émerger au travers de grandes agences photographiques, comme Léon & Lévy, Neurdein frères, Félix Bonfils, Stillfried & Andersen, Bourne & Shepherd ou Skeen & Co, mais aussi de photographes de renom comme Jean Geiser (en Algérie), Rudolf Lehnert et Ernst Landrock (en Tunisie et en Égypte), Marcelin Flandrin (au Maroc), François-Edmond Fortier (au Sénégal), Pierre-Marie Dieulefils, Georges Victor Planté et Émile Gsell (en Indochine), Lucien Gauthier (à Tahiti) et Paul-Émile Miot (en Océanie), Wilhelm von Gloeden (spécialiste du nu masculin) ; mais aussi Dolphus Wilhelmus, Wilhelm von Plüschow, Joannès Barbier, Philippe Derussy, Joseph Boussuge, Richard Buchta, Pierre Petit ou encore Roland Bonaparte…

Dans le même mouvement, la démultiplication des Expositions universelles (dès 1851 en Grande-Bretagne) et coloniales (à partir de 1883 aux Pays-Bas) reconstituent palais des mille et une nuits et rues orientales : des images qui se diffusent rapidement grâce à la naissance d'une presse de voyage illustrée à très grand tirage — elle-même liée à l'essor de la littérature coloniale[52] — qui va bientôt alimenter un « tourisme exotique » en pleine expansion. Le monde est alors irrigué par d'innombrables images exotiques dont certaines sont portées par un art pictural qui se prolonge tout au long du XIXe siècle, avec son cortège de harems et de hammams, et sa cohorte d'odalisques offertes et de danseuses lascives, de femmes « sauvages », « insatiables », « dévorantes » et d'hommes « bestiaux », « décadents », « efféminés »… Dans ce contexte émergent pourtant des œuvres majeures pour l'histoire de la peinture, telles *Femmes d'Alger dans leur appartement* d'Eugène Delacroix, *Le Bain turc* de Jean-Auguste-Dominique Ingres, *Intérieur d'un harem* de Théodore Chassériau, l'*Odalisque* de Jean-Joseph Benjamin-Constant, *Almée, an Egyptian dancer* de Gunnar Berndston. Tous les grands noms de la peinture se risquent alors à la représentation de l'*Ailleurs* tels Édouard Manet, William Blake, Jean-Baptiste Debret, Louis Devedeux, Jean-Léon Gérôme, George Cruikshank, Fabio Fabbi, George Morland et, bien entendu, Gustave Courbet et Étienne Dinet[53]. On voit aussi émerger, à cette époque, des artistes renouvelant le genre, comme l'Africain-Américain Robert Scott Duncanson, l'Uruguayen Juan Manuel Blanes ou des illustrateurs de renom comme Henry Louis Stephens ou Pierre Jacques Benoit, ainsi que des sculpteurs comme le Belge Louis Samain ou le Français Léopold Pierre Antoine Savine[54].

Au même moment, les questions sexuelles s'affirment au cœur des biopolitiques coloniales, qu'il s'agisse de durcir les législations contre la multiplication des unions mixtes ou bien de nier ou d'occulter l'existence d'enfants métis. En Afrique de l'Ouest comme dans la future Indochine pour la France[55], dans les Indes britanniques pour les Anglais[56], en Afrique de l'Est pour les Italiens, dans les Indes néerlandaises pour les Hollandais et, plus tardivement, au Congo pour les Belges, ces biopolitiques ont pour but de réguler les relations interraciales, tout en limitant ou prohibant toute mixité sexuelle dans les métropoles coloniales. On comprend que, dans ce contexte qui met au pas les unions légales et les couples légitimés par les coutumes locales et/ou coloniales, le marché du sexe tarifé se généralise aux colonies. Alimenté par des prostituées, tant en milieu civil (maisons de



50 Sylvie Aubenas, « Les photographes en Orient (1850-1880) », *in* Sylvie Aubenas, Jacques Lacarrière (dir.), *Voyage en Orient*, Paris, BNF Éditeur, 2001.

51 Lionel Gauthier, « Femmes orientales et photographes commerciaux. La construction d'un imaginaire dans la production photographique des années 1860-1880 », *in Cybergeo: European Journal of Geography*, n° 545, octobre 2011.

52 Jennifer Yee, *Clichés de la femme exotique : un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; Philip Holden, Richard J. Ruppel (dir.), *Imperial Desire: Dissident Sexualities and Colonial Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003.

53 On peut également citer des artistes aujourd'hui moins connus (ou oubliés), comme Ernest Normand, Léopold de Moulignon, Alexandre-Gabriel Decamps, Louis-Pierre Spindler, Charles-Édouard de Beaumont, Alfred Dehodencq, Edouard Manduau, Joseph Noel Paton, Jean Lecomte du Nouÿ, François-Auguste Biard, René Beeh, Théodore Bray, Jules-Robert Auguste, Rafael Bordalo Pinheiro, Jules Migonney, Richard Bridgens.

54 À la fin du XIXe siècle, le regard orientaliste se perpétue, avec des peintres comme les Français Jules Migonney et Louis Simil, ou des artistes néerlandais comme l'expressionniste Jan Wiegers ou le Finlandais Gunnar Fredrik Berndtson avec son style *salon*.

55 François Guillemot, Agathe Larcher-Goscha, *La colonisation des corps. De l'Indochine au Vietnam*, Paris, Vendémiaire, 2014.

56 Ronald Hyam, *Empire and Sexuality: The British Experience*, Manchester, Manchester University Press, 1991 ; Durba Ghosh, *Sex and the Family in Colonial India: The Making of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

> « *Sexualité, prostitution, homosexualité et « race » s'entremêlent donc inexorablement durant cette période, qui commence en 1830-1840, traverse tout le XIXe siècle et s'achève autour de 1920.* »

tolérance et quartiers réservés) qu'en milieu militaire (bordels militaires de campagne), ce marché est organisé dans le cadre de réglementarismes coloniaux qui touchent autant les Empires français, belge, néerlandais, allemand que japonais[57]. Aux États-Unis s'organise aussi, dans les interstices des lois Jim Crow, une prostitution pluriraciale réglementée qui prend fin avec l'entrée en guerre des États-Unis en 1917[58]. Une ville en devient alors le symbole, notamment par la diffusion de ses célèbres *Blue Books* : la Nouvelle-Orléans, ville créole par excellence, qui voit l'institutionnalisation, à partir de 1897-1898, de Storyville, *Red Light District* le plus célèbre des États-Unis[59]. C'est aussi le moment où les colonies deviennent des territoires privilégiés d'expression de l'homosexualité blanche, comme le montrent les récits d'écrivains homosexuels tels l'Irlandais Oscar Wilde ou, plus tard, le Français André Gide[60]. Leurs écrits, nourris de leurs expériences *in situ*, vont largement participer à la production et à la diffusion d'un vaste et prolixe marché d'images homo-érotiques, dont certaines — à l'instar des images hétéro-érotiques — flirtent clairement avec la pédophilie[61]. Cet imaginaire homo-érotique questionne cependant les notions de virilité et de masculinité (hétérosexuelle ou homosexuelle), et construit, par exemple, la figure de la domination homosexuelle : celle du *boy* « indigène ».
Sexualité, prostitution, homosexualité et « race » s'entremêlent donc inexorablement durant cette période, qui commence en 1830-1840, traverse tout le XIXe siècle et s'achève autour de 1920[62]. Car les Années folles, qui sont certes marquées par les premières mesures de prohibition (dans les empires comme aux États-Unis face aux pressions des ligues morales), voient aussi s'affirmer, dans le même temps, des espaces de rencontres structurant l'exercice d'un désir d'altérité toujours très prégnant[63]. Le premier conflit mondial a été ici, comme en bien d'autres domaines, le déclencheur d'une nouvelle dynamique.

Le tournant de l'après-Grande Guerre

La Grande Guerre va, en effet, réaffirmer avec force la nécessité vitale, dans et pour les métropoles coloniales, de protéger les femmes blanches des hommes « Autres ». Une nécessité qui avait déjà conduit, dans la période précédente, à une mise au pas extrêmement violente de ceux qui avaient pu oser regarder et/ou toucher la femme du dominant : crime puni, presque partout, par le fouet, la castration, le lynchage ou l'exécution publique[64]. Car le déclenchement de la Grande Guerre a permis à des hommes « Autres », soit depuis les empires coloniaux à partir de 1914, soit depuis les États-Unis après leur entrée en guerre en 1917, d'arriver en nombre en Europe. Ce qui a conduit à une multiplication sans précédent des rencontres mixtes et donc des métissages.
De facto, cependant, du fait que le premier conflit mondial se passe surtout sur son territoire, la France devient l'épicentre de cette « révolution sexuelle ». Si la réaction est forte du côté des autorités états-uniennes, qui ne peuvent tolérer un tel franchissement de la *color line*, elle est aussi vive dans certains pays européens. Ainsi, en Allemagne, au moment de l'occupation de la Rhur par les Français en 1919-1924, les troupes coloniales — et tout particulièrement les tirailleurs sénégalais — sont-ils accusés, du fait de leurs supposées « pulsions sexuelles incontrôlables » de violer les femmes allemandes. Une « Honte noire »[65], selon les groupes *völkisch* qui composent l'extrême droite nationaliste allemande[66], dont les Allemands se souviendront[67] lors de la Seconde Guerre mondiale. Ces dénonciations sont étroitement corrélées aux spectacles ethniques mettant en scène des « sauvages » — popularisés en Occident depuis l'exhibition entre 1810 et 1815 de Saartjie Baartman sous le nom de la Vénus Hottentote, toujours très en vogue dans l'Europe de l'après-guerre. Participant autant du développement de l'industrie des loisirs et des plaisirs que de celle du spectacle, ces attractions reposent explicitement sur la

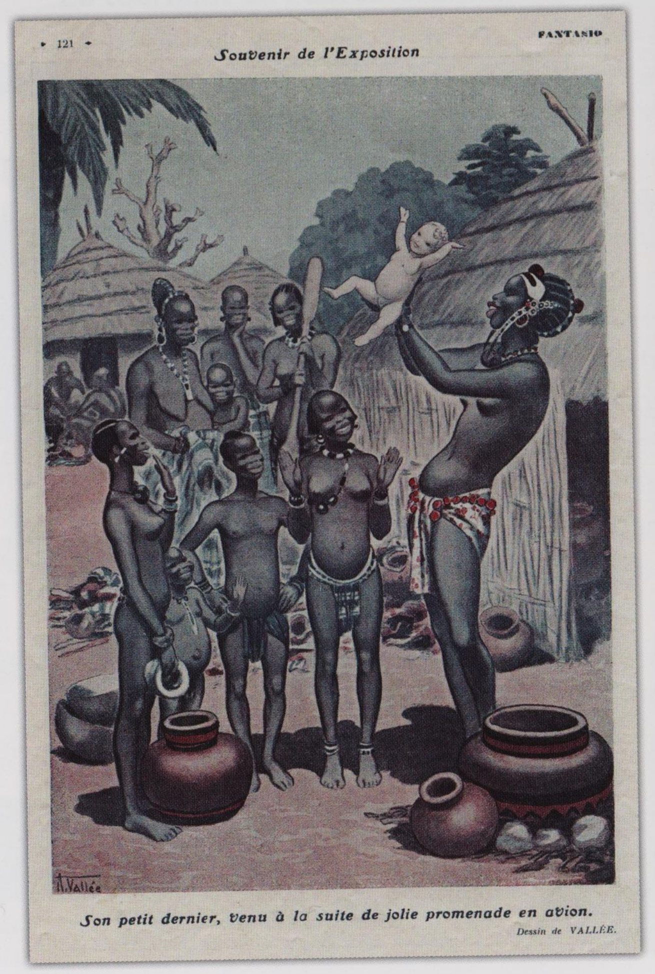
57 Christelle Taraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003] ; Philippa Levine, *Prostitution, Race, and Politics: Policing Venereal Diseases in the British Empire*, New York, Routledge, 2003.
58 Ruth Rosen, *The Lost Sisterhood: Prostitution in America, 1900-1918*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990.
59 Al Rose, *Storyville, New Orleans: Being an Authentic, Illustrated Account of the Notorious Red Light District*, Tuscaloosa/Londres, University of Alabama Press, 1978 ; Martine Geronimi, « Storyville et le tourisme sexuel : une tradition inventée ? », *in Téoros*, vol. 22, n° 1, 2003.
60 Robert Aldrich, *Colonialism and Homosexuality*, Londres, Routledge, 2002.
61 Nicole Canet, *Lehnert & Landrock. Tunis intime, Portraits et Nus (1904-1910)*, Paris, Éditions Nicole Canet/Au Bonheur du Jour, 2007 ; Pascal Blanchard, *L'invention de l'Orient*, Paris, La Martinière, 2016.
62 Elisa Camiscioli, *Reproducing the French Race: Immigration, Intimacy, and Embodiment in the Early Twentieth Century*, Durham, Duke University Press, 2009 ; Jennifer Anne Boittin, *Colonial Metropolis: The Urban Grounds of Anti-Imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010.
63 Elisa Camiscioli, « Women, Gender, Intimacy, and Empire », *in Journal of Women's History*, vol. 25, n° 4, 2013.
64 Hazel Carby, « À l'orée de l'ère de la femme : lynchage, Empire et sexualité dans la théorie du féminisme Noir », *in Les cahiers du Cedref*, n° 17, 2010 ; Sonia Maria Giacomini, *Femmes et Esclaves. L'expérience brésilienne (1850-1888)*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 [1988].
65 Jean-Yves Le Naour, « La "honte noire". La haine raciale des Allemands à l'encontre des troupes coloniales de l'armée française (1914-1940) », *in Quasimodo*, n° 8, printemps 2006.
66 Stefan Breuer, *Die Völkischen in Deutschland. Kaiserreich und Weimarer Republik*, Darmstadt, Wiss Buchges, 2008.
67 Johann Chapoutot, Jean Vigreux, *Des soldats noirs face au Reich : Les massacres racistes de 1940*, Paris, PUF, 2015 ; Raffael Scheck, *Une saison noire : les massacres de tirailleurs sénégalais, mai-juin 1940*, Paris, Tallandier, 2007.

Le Pilou-Pilou, illustration des Frères Clérice, couverture de partition, éditée par Auguste Bosc [Paris, France], 1907.

Nos marins. L'escale à Bizerte. Chez la belle Fatma, la danse du ventre, carte postale, d'après un dessin d'A. P. Jarry [Paris, France], 1920.

Journal des voyages. Aventures de terre et de mer. Romans. Explorations, affiche signée Louis-Charles Bombled [Paris, France], 150x110 cm, 1900.

« Hein ! Quelle femme ! Vraiment elle est étonnante ! Ma foi ! On ne peut pas dire le contraire ! », lithographie d'après un dessin d'H. Ferran, *Le Sourire* [Paris, France], 1909 [mai].



Concours de beautés [Bambari, Moyen-Congo, actuelle Centrafrique], photographie, tirage albuminé, 1912.

« Souvenir de l'exposition », lithographie d'après un dessin d'Armand Vallée, *Fantasio* [Paris, France], 1931.

La belle négrière, couverture du roman de Peter Marsh [Pierre Marchand], édité par Métal [France], 1955.

fascination exercée par le « corps sauvage » et ont largement contribué à la fixation d'un ensemble de stéréotypes[68]. Parallèlement, des images de plus en plus obscènes et pornographiques sont produites et les publics auxquels elles sont destinées se diversifient en se massifiant, répondant à une demande de plus en plus pressante des métropolitains et des coloniaux de retour au pays. Paris et la France, jusqu'en 1920, ont largement dominé ce marché de la pornographie, de la grivoiserie et de l'érotisme[69]. Cette production d'un *porno* colonial a tout d'abord été commercialisée sous le manteau ou dans des circuits privés, à travers des photographies et des cartes postales, puis dans des films, censurés pour partie. Mais la majeure partie de cette production se diffuse sans contraintes ni interdits, et même par voie postale, à la vue de tous, avec des commentaires, des ajouts de dessins et moult sous-entendus.

Face à l'ensemble de ces évolutions, l'éloignement géographique des colonies perd alors de sa signification : les « spectacles ethniques », érotisés ou non, la présence de combattants non-blancs dans les zones de front et d'occupation et celle de prostituées « exotiques » dans les bordels d'Europe et des États-Unis, ainsi que le développement massif d'un *porno* colonial, facilement accessible grâce à la carte postale coloniale, rendent désormais proche le lointain.

Rupture des indépendances, nouveaux imaginaires

La démocratisation du *porno* colonial, à la charnière des XIXe et XXe siècles, figure les colonies comme des « empires du vice », thème présent également dans la fiction romanesque ou pseudo-scientifique, comme en témoigne le célèbre livre du docteur Jacobus, *L'Art d'aimer aux colonies* (1893). Très vite, l'industrie cinématographique[70], qui s'impose comme le grand média de masse de la période tant en Europe qu'aux États-Unis, va utiliser le potentiel érotique des colonies[71] mettant en images de manière récurrente des hommes blancs présentés comme les maîtres incontestés des espaces colonisés, les « protecteurs » des femmes blanches, et les « séducteurs » et les « libérateurs » des femmes « indigènes », mais aussi de mythiques « femmes fatales » orientales ou asiatiques.

Au cœur de cet immense *tumulte exotique* que sont les Années folles dans les grandes métropoles coloniales, ce phénomène s'accompagne de la naissance d'une nouvelle esthétique avant-gardiste qui se nourrit de son rapport aux corps « Autres » comme le montre, par exemple, le cubisme de Pablo Picasso. De nombreux artistes fixent, comme lui, ce nouveau regard. Souvent méconnus et oubliés, ils ont pourtant tous marqué leur époque comme le dessinateur flamand George van Raemdonck, les illustrateurs français Maurice Lalau et Georges Paul Albert, le dessinateur italien Enrico De Seta, le caricaturiste autrichien Ferdinand von Oezníaek ou le peintre suisse Félix Vallotton. Au sein de ce milieu, on trouve aussi des dessinateurs engagés comme Jules Grandjouan (pour *L'Assiette au beurre* notamment), ou le caricaturiste Chagny en Algérie, spécialiste de la carte postale « humoristique », des peintres comme Jacques Majorelle et des affichistes comme René Lataste ou Luigi (dit « Gino ») Boccasile qui apportent tous, à leur manière, un regard puissant sur l'« Autre » colonisé, aidé, il est vrai, par un second degré qui tourne en dérision les rapports entre Occidentaux et non-Européens.

Ainsi, le XXe siècle accouche d'un nouveau paradigme en forme d'utopie qui trouve son expression en de nombreuses images reflétées sur des supports multiples : celui d'une « beauté métisse ». Mais partout, de l'Asie du Sud-Est aux Indes, de l'Afrique subsaharienne au Maghreb, des Antilles à la Polynésie, ces mutations s'accompagnent de vifs questionnements, tels celui concernant la place à donner aux enfants métis : ceux-ci

> « *La démocratisation du* porno colonial, *à la charnière des XIXe et XXe siècles, figure les colonies comme des « empires du vice »…* »

68 Francis Affergan, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987.

69 Maxence Rodemacq, « L'industrie de l'obscénité à Paris (1855-1930) », *in Romantisme*, n° 167, janvier 2015.

70 Catherine Servan-Shreiber, « Inde et Grande-Bretagne : deux regards sur un passé colonial à travers le cinéma », *in Hermès*, n° 52, 2008 ; Stéphane Chauvin, « Le cinéma colonial et l'Afrique (1895-1962) », *in Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 1, n° 43, juillet-septembre 1994.

71 De *Morocco* (États-Unis, 1930) à *Trader Horn* (États-Unis, 1931) ; de *The Lives of a Bengal Lancer* (Grande-Bretagne, 1935) à *Pépé le Moko* (France, 1936) ; de *Les hommes sans nom* (France, 1937) à *Carl Peters* (Allemagne, 1941).

> « Cette dernière phase de l'histoire coloniale, enclenchée après 1945, est une période marquée par le déploiement frénétique des violences sexuelles. »

devenant les « enfants perdus » de sociétés encore très majoritairement fracturées par les *color lines*, légales ou non. Ces nouveaux enjeux, enclenchés par la Grande Guerre, sont ensuite démultipliés par la Seconde Guerre mondiale[72] sur fond de crise migratoire en Europe et aux États-Unis et de contestations anticoloniales de plus en plus vives dans les empires coloniaux. Cette dernière phase de l'histoire coloniale, enclenchée après 1945, est une période marquée par le déploiement frénétique des violences sexuelles[73], notamment contre les femmes colonisées, au sein des populations civiles, en représailles : comme s'il fallait marquer et violenter les corps des colonisés et, ainsi, les punir de leur désir de se débarrasser de leurs oppresseurs. Comme s'il fallait, aussi, détruire ces femmes-indigènes devenues les icônes graphiques des mouvements de libération (et de leurs alliés du moment en Chine, en URSS, en Corée ou en Inde) et des combattantes actives militairement et politiquement dans toutes les luttes anticoloniales. Ainsi, la pratique du viol, au sein du corps expéditionnaire français, durant la guerre d'Indochine (1946-1954) est-elle désormais bien renseignée[74], comme celle des derniers lynchages — souvent accompagnés d'émasculations — aux États-Unis dans les années 1950. Ailleurs, en Afrique, c'est dans l'Empire britannique que cette violence se révèle à l'occasion de la révolte des Mau-Mau au Kenya entre 1952 et 1960, où des centaines de cas de violences sexuelles sur les femmes (dont des viols) et sur les hommes (dont des castrations) sont recensés[75]. Des pratiques d'ailleurs communes, entre 1954 et 1962, à la guerre de libération nationale en Algérie[76] avec la mise en place, par l'armée française, d'un véritable système de torture dans lequel le viol des femmes est utilisé comme une arme de guerre ; mais aussi à la libération du Congo belge et lors des décolonisations tardives de l'Empire portugais en Angola, au Mozambique, en Guinée Bissau et au Cap-Vert[77], comme le suggèrent les lettres de guerre d'António Lobo Antunès[78].

Héritages et mutations postcoloniales

Ces moments d'ultra-violence sexuelle entrent aussi en résonance avec certains conflits contemporains postcoloniaux, comme le montre l'usage du viol par les troupes états-uniennes et leurs alliés durant la guerre du Vietnam, de 1955 à 1975, mais aussi par les Soviétiques pendant la première guerre d'Afghanistan, entre 1979 et 1989 et, plus récemment encore, par les troupes alliées en Irak, les Russes en Tchétchénie ou les *Peace Corps* de l'ONU en République démocratique du Congo.

La fin de la domination coloniale *stricto sensu* dans les années 1950-1970, l'abolition progressive de la ségrégation raciale légale aux États-Unis au cours de la même période, l'éradication des régimes d'exception — tel l'*Apartheid* en Afrique du Sud en 1991 —, et la massification des immigrations postcoloniales ont mis fin à la domination sexuelle coloniale. Mais celle-ci n'a pas totalement disparu des sociétés postcoloniales[79]. Les lois interdisant ou limitant les unions interraciales ont certes été abrogées, mais dans le cas des États-Unis, on ne saurait négliger l'impact historique de l'héritage de l'esclavage sur le devenir de la société américaine. La persistance d'un racisme endémique, tout comme la place constamment minorée et marginalisée des Africains-Américains, perpétuent la racialisation d'une société dans laquelle franchir sexuellement la *color line* relève encore souvent de la transgression. À cet égard, le film de Stanley Kramer, *Devine qui vient dîner ce soir ?*, sorti aux États-Unis en 1967, est un bon indicateur de la lenteur du processus. Une question qui sera aussi reprise, avec une grande acuité, par plusieurs romans tels les célèbres ouvrages de Toni Morrison, *L'Œil le plus bleu* (1970)[80] ou bien d'Alice Walker, *La Couleur pourpre* (1982)[81]. En Afrique du Sud, la question des unions interraciales est aussi traitée par des auteur.e.s majeur.e.s, comme

72 Renee C. Romano, *Race Mixing: Black-White Marriage in Postwar America*, Gainesville, University Press of Florida, 2006.
73 Raphaëlle Branche, Fabrice Virgili (dir.), *Viols en temps de guerre*, Paris, Payot, 2011 ; Catherine Brun, Todd Shepard, *Guerre d'Algérie. Le sexe outragé*, Paris, CNRS Éditions, 2016.
74 Michel Bodin, « Le plaisir du soldat en Indochine (1945-1954) », *in Guerres mondiales et Conflits contemporains*, n° 222, 2006.
75 Cora Ann Presley, *Kikuyu Women, the Mau Mau Rebellion, and Social Change in Kenya*, San Francisco, Westview Press, 1992.
76 Danièle-Djamila Amrane-Minne, *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Karthala, 1994 ; Raphaëlle Branche, « Des viols pendant la guerre d'Algérie », *in Vingtième Siècle*, n° 75, 2002.
77 John P. Cann, *Counterinsurgency in Africa: The Portuguese Way of War, 1961-1974*, Pontevedra, Hailer Publishing, 2005.
78 António Lobo Antunès, *Lettres de la guerre*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2006.
79 Azadeh Kian, « Introduction : genre et perspectives post/décoloniales », *in Les cahiers du Cedref*, n° 17, 2010.
80 Toni Morrison, *L'Œil le plus bleu*, Paris, Robert Laffont, 1970 [Holt, Rinehart & Winston, 1970].
81 Alice Walker, *La couleur pourpre*, Paris, Robert Laffont, 1984 [Harcourt Brace Jovanovich, 1982] (livre adapté au cinéma par Steven Spielberg en 1985).

Up to date [Le Cap, Afrique du Sud], carte postale, éditée par PS&C, 1907.

Elle - C'est derrière l'éventail des Mandarins que je vous ai promis l'obéissance, tenez-le bien près de nous, pour que dans l'ombre et le mystère, je vous donne tous les baisers de mon cœur !, carte postale, 1904.

« BMC au Maroc », photographie, tirage argentique, 1930-1933.

Hula Girls [Hawaï], photographie de studio, tirage argentique, 1943.

Vie coloniale d'opérette !... musique... femmes... alcool... [Guinée], photographie, tirage argentique, 1933-1935.

Sans titre [Léopoldville, ancien Congo belge], photographie de Jean Depara, tirage au bromure d'argent, 1950.

Peter Abraham avec *Le Sentier du tonnerre* (1948), Dan Jacobsen avec *The Evidence of Love* (1960)[82] ou Nadine Gordimer avec *Occasion for Loving* (1963)[83]. En Europe, également, c'est l'ouvrage de la Française Claire Etcherelli, *Élise ou la vraie vie*, qui fait rupture. Publié en 1967, et porté à l'écran en 1970, le livre plonge les lecteurs dans le quotidien d'un couple franco-algérien, en France, pendant la guerre d'Algérie. Ainsi découvre-t-on aux quatre coins du monde, en ces années 1960 finissantes, un nouveau moment de basculement et une production culturelle qui en est le reflet[84], notamment autour du moment « Mai 1968 », qui apparaît partout comme une époque de liberté et de « révolution sexuelle » à la fois pour les corps et les sexualités se détachant d'une lourde emprise morale, pour la censure qui s'efface en Europe et outre-Atlantique, mais également pour les populations non-blanches qui affirment désormais leur visibilité dans les sociétés occidentales. Signe des temps, la revue *Playboy* édite, sur sa couverture de mars 1965, sa première *playmate* noire, Jenny Jackson.

Cette évolution va se refléter, par la suite, dans les arts et la culture : de nombreux artistes ayant engagé un travail de déconstruction en prenant comme objet central le corps — tels l'artiste français Jean-Paul Goude ou l'un des papes de la Pop anglaise Peter Thomas Blake, mais aussi l'ancien membre du *Black Panther Party*, Emory Douglas —, les institutions sexualisées (harem ou bordel) ou bien la violence sexuelle et le viol. Ainsi, Coco Fusco et Guillermo Gómez-Peña, au travers de leur célèbre installation *The Couple in the Cage* (1993), ou bien encore le Sud-Africain Brett Bailey, avec *Exhibit B* (2014)[85], cherchent-ils à déconstruire la puissance des représentations de la domination sexuelle coloniale. La Vénus hottentote est ainsi au cœur de certaines œuvres postcoloniales, telles *Venus Baartman* de Tracey Rose, *Venus* de Suzan-Lori Parks, *On t'appelle Vénus* de Chantal Loïal, *Hottentot Venus 2000* de Renee Cox, dénonçant son calvaire mais tentant de la restituer dans sa dignité, comme dans le film d'Abdellatif Kechiche, *Vénus noire*. Sur tous les continents, des artistes vont porter un œil critique sur ce passé[86] : tous souhaitant dépasser les héritages coloniaux en analysant les effets que les images s'y référant produisent encore aujourd'hui sur les individus et les sociétés. D'autres, comme Walid Bouchouchi, Nour Ballouk ou Raeda Saadeh interpellent ces héritages et, avec leurs détournements photographiques, ont à cœur de révolutionner l'imaginaire postcolonial de l'« Autre »[87].

Dans un tout autre registre, les héritages coloniaux se perpétuent aussi dans les pays des Suds avec le tourisme sexuel[88]. Celui-ci s'est développé avant les indépendances puis lors des conflits de décolonisation et/ou issus de la Guerre froide (en Asie notamment), et constitue désormais une véritable économie globalisée. De très nombreux pays anciennement colonisés se sont ensuite « spécialisés » dans l'offre sexuelle à destination des Occidentaux, mais aussi des nouveaux pays industrialisés, tels la Chine, la Turquie ou les Émirats du Golfe. Héritier de la prostitution coloniale — et des quartiers réservés comme celui de Bousbir au Maroc ou des bordels destinés à l'armée états-unienne en Thaïlande et aux Philippines... — le tourisme sexuel véhicule toujours les mêmes fantasmes et mobilise les mêmes imaginaires érotiques et pornographiques éculés[89]. Dans un mouvement inverse, des formes diverses de prostitution et d'arrangement sexuel s'insèrent dans les flux migratoires venant des pays du Sud vers ceux du Nord au travers du « commerce international des promises » et des mariages arrangés.

Notons également que les migrations Sud/Nord peuvent aussi provoquer des événements où la violence sexuelle extrême est convoquée. En témoigne, par exemple, l'affaire du nouvel an à Cologne, en 2016, impliquant plus de mille victimes allemandes et européennes qui furent sexuellement harcelées et/ou violentées par des immigrés

82 Peter Abrahams, *Le Sentier du tonnerre*, Paris, Gallimard, 1950 [1948] ; Dan Jacobsen, *The Evidence of Love*, Londres, Little & Brown, 1960.

83 Nadine Gordimer, *Occasion for Loving*, Londres, Viking Press, 1963.

84 Dominic Thomas, *Noirs d'encre. Colonialisme, immigration et identité au cœur de la littérature afro-française*, Paris, La Découverte, 2013 [2007] ; Beate Collet, Emmanuelle Santelli, *Couples d'ici, parents d'ailleurs. Parcours de descendants d'immigrés*, Paris, PUF, 2012 ; Jean Déjeux, *Image de l'étrangère. Unions mixtes franco-maghrébines*, Paris, La Boîte à documents, 1999.

85 Maxime Cervulle, « Exposer le racisme. *Exhibit B* et le public oppositionnel », *in Études de communication*, vol. 48, n° 1, 2017.

86 On pense notamment aux plasticien.ne.s Ayana V. Jackson, Annabel Guérédrat, Bharti Kher, Manit Sriwanichpoom, Latifa Laâbissi, Souad El Maysour, Kara Walker, Nadia Valentine, Omar Victor Diop, Kiluanji Kia Henda, Lalla Essaydi, Majida Khattari, Billie Zangewa, Aida Muluneh, Yasmina Bouziane ou aux chorégraphes Bintou Dembélé et Robyn Orlin.

87 La photographie peut aussi prolonger ce travail de déconstruction ou chercher de nouvelles esthétiques, comme chez Annie Leibovitz, Dennis Corteza, André Sas, Jean Depara, Pierre et Gilles, John Florea, Robert Mapplethorpe, Thierry Le Goues ou Oliviero Toscani. Il y a enfin des grands photoreporters qui vont porter un regard neuf sur ces *Ailleurs*, tels Marc Riboud, Jürgen Schadeberg, Charles Moore ou David Fenton.

88 Corinne Cauvin-Verner, « Du tourisme culturel au tourisme sexuel. Les logiques du désir d'enchantement », *in Cahiers d'Études africaines*, n° 193-194, 2009.

89 Jean-François Staszak, « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel », *in L'Information géographique*, vol. 76, 2012.

maghrébins et, plus marginalement, par des réfugiés originaires du Moyen-Orient, inculpés pour agressions sexuelles et viols. Une situation que d'autres villes en Allemagne comme Hambourg, Stuttgart ou Düsseldorf et d'autres pays, comme la Finlande, la Suède, la Suisse, l'Autriche, ou encore la Grande-Bretagne, ont connue. L'imaginaire pornographique sur les femmes européennes au Machrek et au Maghreb est tel — le Maroc est, par exemple, le cinquième consommateur mondial de pornographie sur internet[90], et six des huit pays qui visionnent le plus de pornographie dans le monde sont des pays musulmans — que certains de ces migrants ont une lecture biaisée de la liberté sexuelle en Europe. Des configurations complexes qui doivent être, comme les autres, déconstruites de manière synchronique et systématique, car elles sont aussi le produit de rapports de domination en partie liés aux héritages coloniaux et/ou impérialistes, d'enjeux sociaux, culturels et religieux, mais aussi de fantasmes qui sont transposés d'une société à l'autre à travers les représentations de sociétés régies par une plus ou moins grande liberté sexuelle.

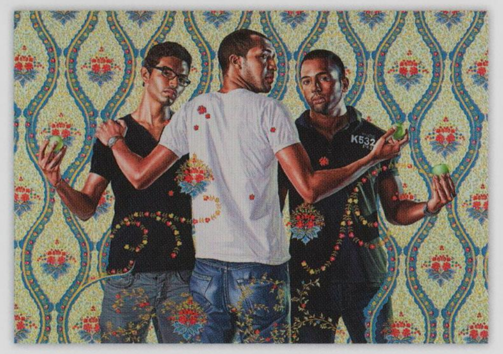
> *« Ainsi découvre-t-on aux quatre coins du monde, en ces années 1960 finissantes, un nouveau moment de basculement et une production culturelle qui en est le reflet notamment autour du moment « Mai 1968 »... »*

Sociétés métisses, altérités en débat

Ces exemples interrogent en tout cas ce « *droit global* » des hommes à s'accaparer, y compris par la violence sexiste et raciste, *toutes* les femmes : celles considérées, par eux, comme étant les *possessions* des « Autres », mais aussi évidemment celles *appartenant* à leur propre famille, groupe, culture, nation, « race »... Angela Davis le soulignait déjà, dans le contexte de l'émergence du mouvement des Black Panthers aux États-Unis dans les années 1970 : « *Ils pensaient — et certains continuent à le penser — que le fait d'être un homme noir leur donnait des droits sur les femmes noires*[91]. » Pourtant, dans la nouvelle réalité qui est la nôtre en ce XXIe siècle naissant[92], si des structures de domination perdurent incontestablement, d'autres processus inverses se déploient simultanément. Les migrations postcoloniales, au moins dans l'ensemble des anciennes métropoles coloniales, ont ainsi provoqué, presque mécaniquement, la multiplication des unions mixtes et leur acceptation progressive[93]. Dans la foulée, ce processus a donné corps à un cosmopolitisme globalisé. Que la simple existence de ceux-ci ait déclenché, tout au long de cette *longue histoire*, des réactions xénophobes plus ou moins constantes[94] ne doit pas faire oublier que la figure des métis.ses est devenue, dans le même temps, un modèle esthétique de référence dans les cultures médiatiques mondiales[95]. Un modèle contesté et/ou récusé, partout, par les suprémacistes de tout bord et les intégristes de toutes religions qui rejettent migrations et minorités au travers de « replis communautaires » polymorphes et accompagnés, le plus souvent, de forts conservatismes culturels et sociétaux, notamment en termes de mœurs[96]. Quant aux femmes « Autres » toujours catégorisées en *types* à l'image des « Beurettes » en France, des « Congolaises » en Belgique, des « Pakistanaises » au Royaume-Uni, elles restent assujetties, aussi bien pratiquement que symboliquement, aux rôles prédéfinis par les héritages patriarcaux et/ou coloniaux.

On comprend désormais que la réduction des femmes *et* des hommes « Autres » à leur sexe/sexualité, principe fondateur de la *doxa* coloniale depuis l'origine mais aussi des modèles sociaux de nos cultures désormais globalisées[97], est loin d'avoir totalement disparu. Et, pourtant, dans le même temps, le métissage est aussi devenu l'horizon d'une utopie censée préfigurer, pour certain.e.s en tout cas, l'éclosion d'une véritable société mondialisée, postraciale et égalitaire, par un effet boomerang que les colonisateurs n'avaient certes pas imaginé quand ils ont, pour la première fois, foulé les terres de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie... ■

90 Leïla Slimani, *Sexe et mensonges. La vie sexuelle au Maroc*, Paris, Les Arènes, 2017.
91 Angela Y. Davis, *An Autobiography*, New York, International Publishers, 1974 ; Angela Y. Davis, *Women, Race and Class*, New York, Random House, 1981.
92 Kellina Craig-Henderson, *Black Women in Interracial Relationships: In Search of Love and Solace*, New York, Transaction Publishers, 2010.
93 Wendy Wang, *The Rise of Intermarriage Rates: Characteristics Vary by Race and Gender*, Washington, D.C., Pew Research Center, 2012.
94 Thilo Sarrazin, *L'Allemagne disparaît*, Paris, Éditions du Toucan, 2013.
95 Laurent Baridon, Martial Guedron, *Corps et arts. Physionomies et physiologies dans les arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 1999.
96 Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Ahmed Boubeker, *Le Grand repli*, Paris, La Découverte, 2015.
97 Peter Lehman, *Pornography: Film and Culture*, New York, Rutgers University Press, 2006 ; Maxime Cervulle, « De l'articulation entre classe, race, genre et sexualité dans la pornographie "ethnique" », *in MEI « Médiation & Information »*, n° 24-25, 2006 ; Maxime Cervulle, Nick Rees-Roberts, *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin, 2010.



Devotees and demons, photographie d'Ayana V. Jackson [États-Unis], tirage pigmentaire, 112x112 cm, 2012.

Jean-Baptiste Belley, Projet Diaspora (Autoportraits), photographie d'Omar Victor Diop [Sénégal], impression jet d'encre pigmentaire sur papier, 60x40 cm, 2014.

The Three Graces, 1881-1956, série *The World Stage France*, huile sur toile de Kehinde Wiley [États-Unis], 213x282 cm, 2012.

Rider, photographie de Hassan Hajjaj [Maroc/Angleterre], tirage lambda métallisé sur Dibond blanc 3 mm, emballages Knorr sur cadre en bois, 48x72 cm, 2010.

Partie 1
Fascinations I 1420-1830

Les corps de l'« Autre ». Les représentations des Africains et des Amérindiens 42-65
Gilles BOËTSCH & Jérôme THOMAS

La cartographie, un regard sexualisé sur le monde
Gilles BOËTSCH

Africains au Portugal et en Italie
Farid ABDELOUAHAB

Des Africaines subjuguées par des singes
Dorothée GUILHEM

Conquistadors et Amérindiennes
Dominic THOMAS

Les missionnaires et la sexualité des néophytes en Amérique espagnole
Pierre RAGON

Pré-orientalisme dans les récits d'explorateurs
Romain CHASLES

De la désirabilité de l'« Autre » à la hantise du métissage 66-89
Gilles BOËTSCH

Rencontres et mise en scène des corps
Farid ABDELOUAHAB

Les *Signares*, femmes métisses de Sénégambie
Hilary JONES

La Noire antillaise, un objet de désir ?
Arlette GAUTIER

Relations sexuelles et métissage dans les colonies américaines
Françoise VERGÈS

Les tableaux de castas
Capucine BOIDIN

De la « reine » à l'odalisque. Sexualisation de la « femme orientale »
Juliette DUMAS

L'iconographie sexuelle des « sauvages » et la passion exotique et érotique 90-113
Pierre RAGON & Tracy SHARPLEY-WHITING

Corps brésiliens et Brésil colonial
Christine DOUXAMI

Rapports sexuels et imaginaires dans les Indes néerlandaises
Jean Gelman TAYLOR

Variétés dans l'espèce humaine…
Elsa DORLIN

Les *Shunga* au Japon
Christophe SABOURET

Les eunuques dans le harem ottoman
Jane HATHAWAY

La femme « primitive » et les voyageurs européens
Gilles BOËTSCH

Possessions et érotisation violentes des femmes esclaves 114-137
Arlette GAUTIER

Sexualité, civilisation et fantasme colonial
Andrew COWELL

Le mythe de la sexualité polynésienne : la Vahiné à Tahiti
Serge TCHERKÉZOFF

Une anatomie racialisée du sexe
Dorothée GUILHEM

Les femmes de couleur chez Louis Élie Moreau de Saint-Méry
Marcel DORIGNY

Échanges sexuels au temps de l'*esclavage atlantique*
Catherine COQUERY-VIDROVITCH

Corps asiatiques dans les récits de voyage
Pascal BLANCHARD

◄ *A negro overpowering a buffalo* (*Un Noir maîtrisant un buffle*), peinture signée George Dawe [Angleterre], huile sur toile, 204x205 cm, 1809-1811.

Les corps de l'« Autre ». Les représentations des Africains et des Amérindiens

Gilles BOËTSCH & Jérôme THOMAS

La découverte des populations africaines — contrairement à celle des populations amérindiennes — n'a jamais constitué un choc culturel puisque ces dernières étaient connues et représentées depuis l'Antiquité en Europe. Pour autant, les « barrières raciales » s'installent dès le XVe siècle, notamment avec la conception d'une « pureté du sang » définie par la municipalité de Tolède en 1449 qui imposera une définition « préraciale » de l'« Autre », qu'il soit maure, juif ou africain. Les effets en seront visibles avec la fin de la *Reconquista,* le 2 janvier 1492, scellant la chute de Grenade, l'année même où le Nouveau Monde est découvert.

À cet instant, l'homme occidental chrétien devient, pour l'Europe, la *référence* identitaire. Il servira de paradigme lors de la conquête de l'Amérique, ou avec la présence croissante des puissances européennes sur les côtes de l'Afrique. Les corps amérindiens suscitent étonnement, admiration, fascination chez les premiers Européens débarqués dans le Nouveau Monde, avant que ne s'engage une mise à distance. Cet « Autre » n'a rien de commun avec les populations rencontrées jusqu'à présent, leur altérité et la méconnaissance de leurs mondes marquent donc une rupture nette. L'iconographie des récits de voyage va forger, tout au long du XVIe siècle, une image spécifique des habitants du Nouveau Monde qui répond à trois caractéristiques dominantes : la nudité, les types de parures et le cannibalisme. Avec le temps, ce sera le rapport à la chrétienté qui fera évoluer les représentations iconographiques et l'image des peuples des Amériques ; c'est ensuite l'esclavage qui forgera durablement celle des Noirs d'Afrique.

Bethsabée au bain, peinture signée Cornelis van Haarlem [Haarlem, Pays-Bas], huile sur toile, 77x64 cm, 1594. Prenant son bain, nue, dans la nature, la Blanche Bethsabée est accompagnée par sa domestique noire dont la présence donne à la scène un caractère puissamment érotique.

▲ *Chasseurs arrêtés*, peinture signée Albert Cuyp [Pays-Bas], huile sur toile, 93x131 cm, 1650.

▶ « Reine de Saba », peinture sur vélin, *in Bellifortisde Konrad Kyeser* [Allemagne], 1403-1404. La figuration de la mythique reine de Saba renvoie, ici, aux représentations révérencieuses de l'Afrique et des royaumes africains du XIVe siècle au XVIe siècle.

▶▶ *L'Afrique*, gravure signée Audran Gérard [France], 42x30 cm, 1681.

▶ « Bustes de l'Afrique et de l'Europe » [France], camée, sardonyx et or, 3 cm, 1560-1580.

L'image de l'« homme noir » dans l'art européen

Les représentations iconographiques des Africains noirs dans les arts européens forment, du XVe siècle au XVIIe siècle, un corpus hétéroclite et massif. Peintures, gravures, sculptures, figurines ou éléments décoratifs de bijoux ou de services de table, figurant des « personnages de couleur », suscitent chez les observateurs européens des réactions contrastées : la curiosité, le désir, l'amusement, la crainte mais aussi le dégoût.

Cet imaginaire a cependant des origines lointaines. Bien avant d'entrer en contact et de nouer des relations avec les populations africaines, les savoirs européens acquis sur ce continent se sont construits, tout au long des siècles précédents, sur un imaginaire élaboré depuis l'Antiquité grecque et romaine[1]. Pour appréhender l'altérité, les mythologies antiques, puis les légendes médiévales, élaborent de nombreux jeux morphologiques utilisant la monstruosité et l'hybridation. Suite aux descriptions d'Hérodote et de Pline l'Ancien[2], les figurations des Africains, dans les gravures et les enluminures, présentent divers bestiaires humains[3]. Le traitement pictural des

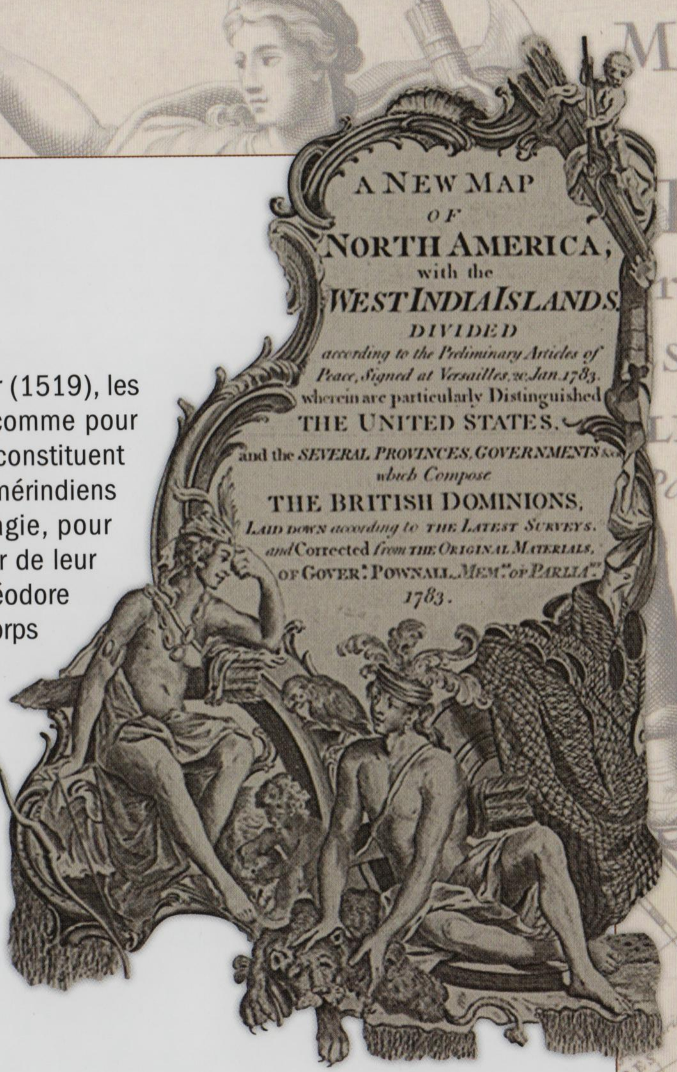
Africains ne diffère guère, alors, de la manière dont l'Europe met en images les autres « humanités exotiques » peuplant le monde, telles celles décrites, pour l'Asie, par Jean de Mandeville entre 1355 et 1357 ou bien par Marco Polo en 1477[4].

Les corps sont dénudés, les artifices esthétiques existent, mais lorsqu'il s'agit des Africains (du nord ou du sud du Sahara), ils sont réduits *a minima*. La couleur de leur peau peut être brune ou noire, comme le portrait réalisé par l'École d'Utrecht au XVIIe siècle intitulé *Moor with silver cup* ou celui de Karel van Mander III, *A moor* en 1640. Cette carnation décrite par les qualificatifs « mor » ou « maure » va servir, au Moyen Âge, de terminologie « ethnique » pour désigner les populations d'Afrique du Nord, du Moyen-Orient et les musulmans de l'Espagne[5]. Les images portraiturées des sultans de l'Afrique du Nord, aux XVe et XVIe siècles, les gratifient d'une pigmentation brunâtre et de larges vêtements recouvrant leur tête et leur corps à l'instar des figures des Sarrasins orientaux. On en trouve des exemples dans les portraits de Moulay Hassan, souverain hafside de Tunis en 1526, et de l'ambassadeur du Maroc, Abd el-Ouahed ben Messaoud, à la cour d'Elisabeth Ire, en 1600.

La cartographie, un regard sexualisé sur le monde

Gilles BOËTSCH

Depuis la création de la cartographie, destinée à faciliter traversées et navigations sur terre et sur mer, l'illustration des régions dites « exotiques » s'était enrichie de dessins représentant formes humaines et corporelles. Les portulans, destinés à la navigation, possédaient en général une iconographie des peuples exotiques et chaque territoire était symbolisé par la représentation d'un corps. Ceux-ci seront souvent accompagnés d'animaux réels comme chez Alexis Hubert Jaillot (1694) avec des lions, des éléphants, des dromadaires et des singes, mais aussi des lamas et des phoques chez Arnoldus Montanus (1671) ; d'autruches comme chez Thomas Jefferys (1789) ; de rhinocéros, panthères, oiseaux et reptiles divers mais aussi d'êtres fabuleux comme les dragons, les griffons, les géants, les licornes et autres monstres dans l'*Atlas Miller* (1519) ou chez Joan Martines (1583) et Mateus Prunes (1559). Alors que l'Européen, l'Asiatique ou le Proche-Oriental sont quasi toujours vêtus, l'Africain et l'Amérindien sont généralement nus ou quasi nus (John Stafford, 1625-1635, Edmund Bohun, 1688, Bernard Picart, 1720 et Thomas Pownall, 1786). Dans l'*Atlas Miller* (1519), les Indiens sont nus ou couverts de plumes comme pour souligner leurs liens à la nature, dont ils constituent un des éléments. Ailleurs, la nudité des Amérindiens s'accompagne de scènes d'anthropophagie, pour en stigmatiser la sauvagerie et faire douter de leur humanité (Guillaume Le Testu, 1556 et Théodore de Bry, 1592). Ce sont généralement des corps d'hommes dans l'action, car les femmes apparaissent plus rarement, nues ou peu vêtues (Thomas Jefferys, 1789). Dans la *Cosmographie universelle* de Guillaume Le Testu (1556), on remarque d'ailleurs une scène de chasse et de combat située en Mauritanie où les hommes sont nus et très noirs de peau. Plus le corps est foncé, plus la nudité est mise en avant et, avec elle, le sentiment de liberté sexuelle. L'Afrique est évidemment le continent le plus représenté sous cet angle.



A new map of North America, with the West India Islands (*Une nouvelle carte de l'Amérique du Nord, avec les Îles antillaises/de la Caraïbe* [détail]), carte de Thomas Pownall (cartographe), éditée par Robert Sayer et John Bennett [Angleterre], 100x117 cm, 1786.

« Nova Orbis Tabula Ad Usum Serenissimi Burgundiae Ducis » (Description du globe terrestre et aquatique présentée à Monseigneur le duc de Bourgogne), gravure signée Alexis-Hubert Jaillot, recolorisée postérieurement, *in Atlas françois* d'Alexis-Hubert Jaillot, édité par Nicolas de Fer [France], 1695.

« Océan Atlantique Nord-Est et Europe du Nord », carte de Lopo Homem, peinture sur vélin, *in Atlas nautique du Monde* (dit *Atlas Miller*), de Pedro Reinel, Jorge Reinel, Lopo Homen et António de Holanda [Portugal], 1519.

L'Afrique, gravure signée Adriaen Collaert d'après un dessin de Maarten de Vos [Anvers, Belgique], 1588-1589.

« America », gravure signée Théodore Galle, *in Prosopographie, ou esquisse des vertus, de l'esprit, du corps, des vices et des émotions* de Philips Galle [Anvers, Belgique], 1586-1588.

Série d'assiettes des quatre continents, faïence émaillée, à partir d'une gravure de Cornelis van Daten le Jeune, d'après des dessins de Dirck Barendsz, 22 cm, 1670-1680 : *America* ; *Africa* ; *Asia* ; *Europa*.

Dans l'imaginaire médiéval, leur couleur de peau — foncée — est corrélée à la malhonnêteté et à la perfidie, traits de caractère emblématiques d'une « race » maudite[6] qui conquit le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord puis l'Espagne et imposa une religion jugée « hérétique » par l'institution ecclésiastique européenne, l'islam. Les représentations de ce corps ennemi, à la fois proche et lointain des frontières, corrèlent son état de sauvagerie à une absence de raison. Ils ne sont jamais beaux, ni attirants, aucune fascination sexuelle ne ressort de ces univers visuels, comme s'il était nécessaire de les mettre à distance, de les inscrire dans un autre registre d'humanité. L'image du Maure croise celle du Noir (comme chez Rubens), avant de s'en distinguer nettement dans les siècles suivants.

De fait, malgré une intensification des explorations durant le XVIe siècle, les populations subsahariennes restent peu visibles (sauf au Portugal) jusqu'à l'installation de négociants français dans l'embouchure du fleuve Sénégal à partir de 1630. Les illustrations des cartes marines, comme celle dite « de Christophe Colomb » représentant des guerriers du golfe de Guinée en 1488 ou celle de Guillaume Le Testu montrant des scènes de chasse et de bataille en Mauritanie en 1556, laissent voir des corps qui se caractérisent par la noirceur de leur peau et leur nudité. Si les représentations se veulent désormais plus « naturalistes », elles perpétuent l'image d'un sauvage polygame et païen.

L'important corpus d'iconographie chrétienne, qui se constitue entre l'époque médiévale et le début de l'ère moderne, participe désormais à un travail de constructions idéologiques visant à définir « l'essence » des Noirs et à les incorporer dans une représentation préétablie du monde. Même si Saint Augustin plaçait les Éthiopiens dans une « *fraternité chrétienne*[7] », les Africains subsahariens sont, selon une interprétation biblique, les descendants maudits de Cham. Déjà, le corps s'articule comme objet de plaisir et de drame. Cham voulant aider son père appela à la rescousse ses frères aînés, mais ceux-ci, contrairement à lui, se précipitèrent pour couvrir la nudité de leur père. Noé, réveillé de son ivresse, maudit son plus jeune fils pour son insolence : « *Maudit soit Canaan* [fils de Cham] *! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves !* » Cette malédiction divine, inscrite sur la peau par un stigmate, corrèle la noirceur du corps à celle de l'âme, en lien étroit avec la nudité. Sur elle repose un des fondements de la théologie chrétienne pour laquelle la couleur noire est directement associée à l'Afrique, à l'obscurité et à la féminité, comme le montre Jan Harmensz Muller avec *The Separation of Light and Darkness* (1589) qui associe le jeune corps masculin blanc à la lumière et le corps féminin noir à l'obscurité. Dès lors, les habitants du continent africain sont représentés comme des êtres moralement pervertis, « mahométans » ou idolâtres[8].

Katharina, 20 ans, dessin signé Albrecht Dürer [Anvers, Belgique], pointe d'argent, 20x14 cm, 1521. Quoiqu'exceptionnel dans l'œuvre de Dürer, ce dessin contribua à la diffusion de portraits d'Africains durant la Renaissance en Europe.

Un gentleman suédois instruisant un prince noir (*L'abolitionniste Carl Bernhard Wadström et le prince du Libéria Peter Panah*), peinture signée Carl Frederik von Breda [Londres, Angleterre], huile sur toile, 67x88 cm, 1789.

Saint Maurice [Allemagne], peinture signée Lucas Cranach l'Ancien [Allemagne], huile sur toile, 137x40 cm, 1522-1524. La représentation du premier saint noir, Saint Maurice, a été commandée pour orner l'aile d'un retable pour une église de la ville de Halle.

Nouvel imaginaire, nouvelles représentations

À partir de l'époque médiévale, l'art chrétien occidental promeut et diffuse aussi un imaginaire autour du Noir chrétien. Apparu au XIVe siècle, le thème de l'adoration des mages a donné lieu à de nombreuses productions artistiques tout au long des XVe et XVIe siècles dans le registre pictural ; les corps sont, cette fois-ci, beaux et gracieux et ils forcent le regard, suggérant un exotisme avant l'heure. Des sculptures, des vitraux, des tapisseries et même des médaillons représentent l'émissaire du continent africain, le jeune Balthazar, venu honorer et célébrer la naissance de Jésus[9]. Mais c'est surtout à travers la peinture que cet imaginaire s'affirme, comme avec Lorenzo Monaco et *L'Adoration des Mages* en 1422 ou avec Jérôme Bosch et *L'Adoration des Mages* en 1500. Ces représentations témoignent de la volonté de l'Église chrétienne de rassembler en son sein l'humanité entière et de civiliser le corps noir, offrant un autre regard sur le « continent obscur ». On retrouve d'ailleurs une volonté analogue dans la valorisation de l'image de la reine de Saba, sexualisée à outrance et hyperféminisée dans l'allégorie religieuse. Dans les miniatures du *Bellifortis* de Konrad Kyeser (Göttingen) du XVe siècle, la reine éthiopienne est représentée avec une couleur de peau sombre et une chevelure blonde. Ce qui ne l'empêche nullement d'être belle et séduisante.

De même, le culte du légionnaire Saint Maurice, originaire de la Thébaïde (Égypte), érigé en martyr et défenseur des chrétiens persécutés, prospère dans l'Europe médiévale. Représenté dans sa cotte de mailles comme le montre la statue de la cathédrale de Magdebourg réalisée au XIIIe siècle, ou dans les peintures de Matthias Grünewald et de Carlo Crivelli au début du XVIe siècle, il devient le saint patron des chevaliers chrétiens, et s'affirme comme une figure « positive », héroïque et chevaleresque.

Die vier Flüsse des Paradieses (*Les quatre fleuves du paradis ou les quatre continents*), peinture signée Pierre Paul Rubens [Anvers, Belgique], huile sur toile, 208 x 283 cm, 1614-1615.

La toilette de Vénus, peinture signée Pierre Paul Rubens [Anvers, Belgique], huile sur toile, 124x98 cm, 1615. Allégorie de la beauté blanche, la narcissique Vénus de Rubens trouve son antithétique contrepoint dans la noirceur d'une domestique caressant le désir de lui ressembler.

Jeune Noir, peinture signée Hyacinthe Rigaud [France], huile sur toile, 57x44 cm, 1698-1700. Jeune esclave portant la livrée verte de la famille de Conti et un collier de métal, symbole de son statut d'esclave.

Africains au Portugal et en Italie

Farid ABDELHOUAHAB

À partir de la seconde moitié du XVe siècle, sélectionnés en fonction de leur âge et selon les critères de beauté de l'époque, les esclaves (en majorité des jeunes femmes) sont présents en nombre dans la société portugaise et les cercles privés des familles les plus riches. Ainsi commencent, accompagnés de nouveaux interdits, commerce sexuel et métissage entre hommes blancs et femmes africaines (les relations homosexuelles ou entre femmes blanches et hommes noirs n'ayant laissé quasiment aucune trace à cette époque). L'historien Antonio de Almeida Mendes constate, dans un article consacré à la question : « *La spécificité par âge et par sexe de cette première traite insuffla une dynamique [...]. Les femmes furent à la fois servantes et maîtresses. La recherche de jeunes femmes noires s'inscrivait dans la fermeture des marchés de l'Orient mais aussi dans un changement des valeurs esthétiques et un nouveau goût pour l'exotisme né avec la découverte de l'Autre.* » L'espace laïc n'est pas le seul à connaître cette situation nouvelle qui enfreint les règles prescrites de la monogamie, car on constate à tous les échelons de la hiérarchie religieuse, grande possédante d'esclaves, plusieurs exemples de condamnations pour fornication. Outre l'aspect purement économique, la jouissance sexuelle que les maîtres tirent des esclaves participe donc pleinement aux premiers temps de la traite. Les agressions sexuelles, de même, semblent une pratique courante, ainsi que l'indique la succession de décrets des rois du Portugal, tout au long du XVIe siècle, qui interdisent à des groupes d'hommes de s'introduire chez les esclaves affranchies pour les voler et les violer. Dans la même période, à Florence, en Italie, l'importante part des enfants naturels issus des relations entre les maîtres et leurs esclaves, dans les classes aisées de la ville, est avérée par le nombre de nourrissons abandonnés aux portes des hôpitaux. Ici comme ailleurs, la grossesse des esclaves contrarie la toute-puissance des propriétaires.

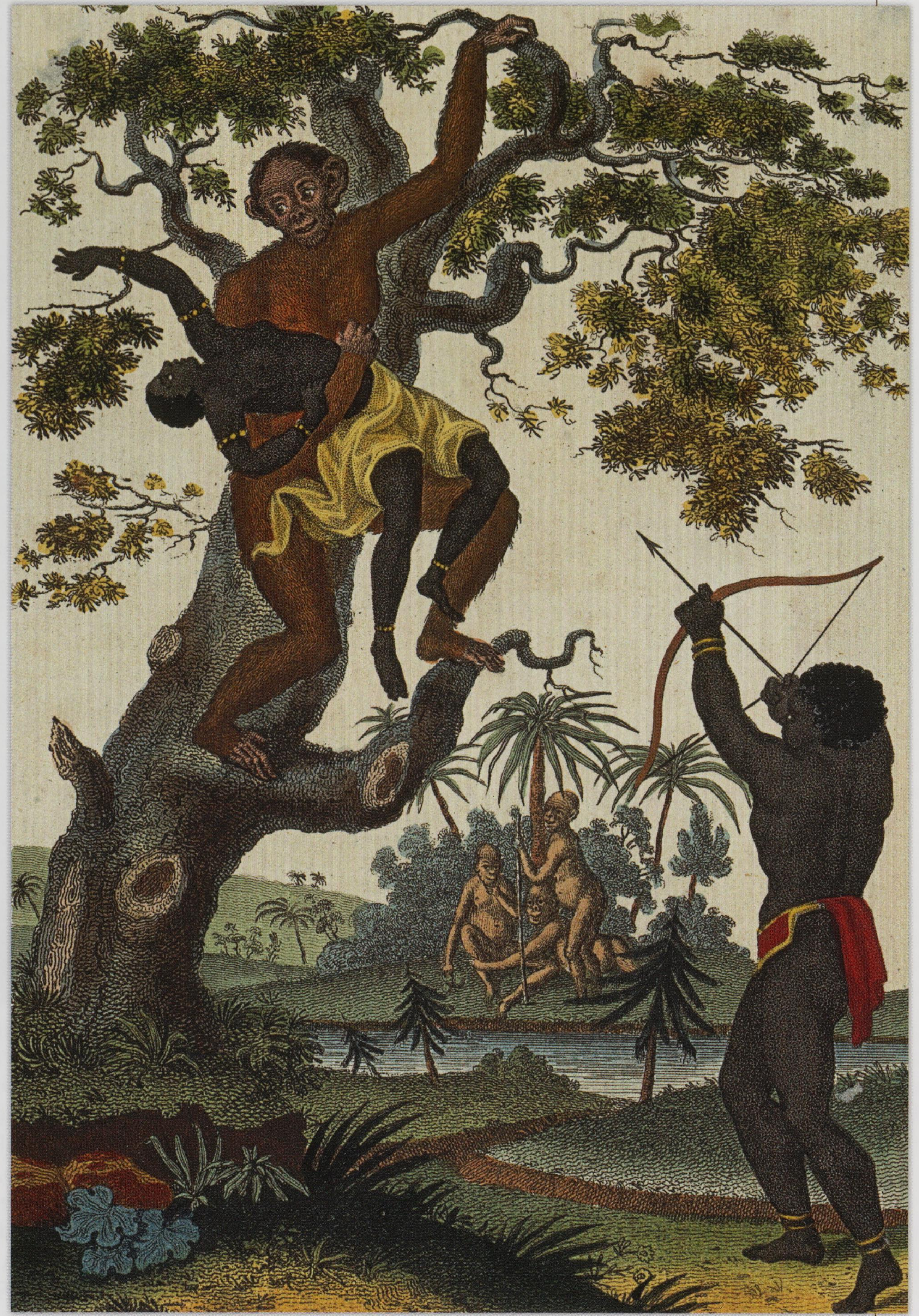
« Servante noire près d'une fontaine », bas-relief peint [Sintra, Portugal], 1520-1540.

Vue du monastère des Hiéronymites de la plage de Belém [Lisbonne, Portugal], peinture signée Filipe Lobo, huile sur toile, 112x185 cm, 1657. Le monastère des Hiéronymites, au Portugal, a formé plusieurs moines qui sont partis en mission en Amérique du Sud.

Des Africaines subjuguées par des singes

Dorothée GUILHEM

« *Il n'est pas improbable que dans des pays chauds [,] des singes aient subjugué des filles* » déclare Voltaire. Comme le philosophe, les naturalistes et les médecins européens du XVIIIe siècle accordent du crédit aux assertions relatées dans les récits de voyage concernant l'impudicité, le rapt et le viol de femmes par des primates anthropoïdes. Cette impulsion présupposée des singes pour les femmes, « observée » en Abyssinie, en Afrique méridionale, aux Indes, à Ceylan, à Sumatra, à Java et à Bornéo, intéresse les savants qui veulent reconstituer le principe organisateur de la chaîne des êtres vivant dans la nature. Dans les études d'anatomie comparée entre l'homme et les anthropomorphes, cette inclination intègre ainsi un questionnement sur leur apparentement éventuel, sur la fertilité de leur union sexuelle et sur l'existence possible d'êtres hybrides. Au sein des cultures coloniales européennes en élaboration, ces relations sexuelles interspécifiques concourent à la production d'un ordre racial hiérarchique, en postulant que certains peuples comme les Hottentots d'Afrique du Sud sont le fruit d'un croisement des espèces humaine et animale. Si ces discours contribuent à une fabrique scientifique et politique des Européens et d'« Autres » racialisés, ils soutiennent également des asymétries de sexe et de genre. Sous le climat chaud de la Guinée, du Gabon, du Congo, de l'Angola et de l'Afrique du Sud, ce serait en effet la complexion psychophysiologique par nature lascive des femmes qui les inciterait à s'accoupler avec des primates dits « méchants nègres ». Ces unions charnelles, consensuelles et non plus contraintes, concourent à assigner aux femmes noires une nature lubrique et bestiale, elle-même révélatrice de l'infériorité de l'ensemble du corps social. Cette édification du sexe, du genre et de la « race », par la sexualité féminine, permet aux savants du siècle des Lumières de conceptualiser la proximité typologique entre les Africains et les singes anthropomorphes, et aux politiques coloniales de justifier l'asservissement des premiers.



The Orang-Outan carrying off a Negro Girl (*L'orang-outan emportant une jeune femme noire*), gravure signée John Chapman d'après un dessin de Johann Eberhard Ihle [Allemagne], 19x12 cm, 1795.

Pacification with the Maroon Negroes in the Island of Jamaica (*Négociation avec les Nègres marrons de l'île*) [Jamaïque], peinture signée Agostino Brunias [Italie/Angleterre], huile sur toile, 56x61 cm, 1770-1772.
Ce peintre italien s'installe à Londres avant d'explorer l'île de la Dominique et les Caraïbes.

La fabrique de ces représentations iconographiques et religieuse assigne donc, très tôt, une place particulière et prestigieuse à ces personnages christianisés d'origine africaine. Ainsi le protecteur de la ville de Palerme, Saint Benoît dit « l'Africain » ou « le More »[10], descendant d'un esclave yoruba, appartenait à l'ordre religieux des Mineurs. Or, selon la légende, afin d'échapper à la tentation de luxure, il supplia Dieu de le rendre hideux et fut transformé en « Noir »[11]. Le développement du culte des vierges noires[12], comme celle du Puy-en-Velay en France (datant du XVIIe siècle), veut réaffirmer et pérenniser, dans le contexte de la Contre-Réforme, le statut octroyé à la vierge Marie. Il concourt désormais à une valorisation des vertus féminines chrétiennes des personnes d'origine africaine.

Du XVe siècle au XVIIe siècle, deux imaginaires s'entrecroisent et s'opposent sur les peuples noirs. Ces imaginaires s'attachent aussi aux premières présences d'Africains ou de leurs descendants en Europe comme l'illustrent les célèbres scènes de rue de Vittore Carpaccio, dans *Hunting on the Lagoon* en 1490, ou la peinture anonyme *Chafariz d'El-Rei* en 1575. Depuis l'Antiquité, de nombreux souverains africains dépêchent leurs ambassadeurs à des fins diplomatiques dans les grandes capitales européennes, et on sait qu'en 1551, près de 10 % des habitants de Lisbonne étaient noirs. On en trouve une illustration dans les portraits réalisés par Albert Eckhout de Don Miguel de Castro, ambassadeur du Congo en 1643, et par Antoine Coypel de Mohammed Temin, ambassadeur du sultan du Maroc en 1682[13] ou les trois mulâtres d'Esmeraldas de Andrés Sànchez Galque. Dans son tableau *The Four Rivers* (1615), Pierre Paul Rubens montre une naïade africaine, mystérieuse par la noirceur de sa peau et ornée de bijoux, représentant le Nil aux côtés d'autres naïades figurant le Gange, le Tigre et l'Euphrate et renvoyant aux origines de la création du monde[14] tout comme à son unité et à sa fécondité. Ces deux images, entre la présence réelle d'Africains au sein des cours royales européennes et la vision fantasmée de l'« Autre » noir, se superposent ainsi dans les imaginaires collectifs. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la légende d'Inkle et Yarico popularisée en Angleterre et en Europe à partir d'un ouvrage de Richard Ligon (1657) construit le récit d'un naufragé aux Antilles qui sera sauvé et aimé par une « jeune Indienne ». L'histoire se termine en drame : il lui fait un enfant puis la vend comme esclave.

Los tres Mulatos de Esmeraldas (*Les trois mulâtres d'Esmeraldas ; don Francisco de Arobe au milieu et ses fils don Pedro et don Domingo*), peinture signée Andrés Sánchez Galque [Équateur], huile sur toile, 92x175 cm, 1599.

Cariatide, élément de meuble en noyer, 60x12 cm, 1540-1560.

Inkle and Yarico, gravures signées Robert Pollard, d'après des peintures d'Henry Singleton, publiées par James Birchall [Londres, Angleterre], 1788.

En héritage de ces premières représentations, la noblesse européenne se figure à côté de ses serviteurs noirs dans de nombreux tableaux qui agrémentent le décor intérieur de leurs hôtels particuliers. Apparaissant souvent sous les traits de jeunes enfants, de nains ou d'adolescents de sexe masculin et richement vêtus, ces serviteurs sont peints en train d'effectuer diverses tâches pour leurs maîtres et maîtresses, remplissant les fonctions de palefrenier, musicien ou domestique apportant une missive, un bijou, de la nourriture ou des fleurs, à l'image du *Portrait de Laura dei Dianti* par Tiziano Vecellio (dit « Le Titien ») en 1523 ou du *Portrait de Juana of Austria, daughter of Charles V* de Christóvão de Morais en 1555, ou encore celui de *Louise de Kerouallе, duchesse de Portsmouth* peint par Pierre Mignard en 1682.

À cet égard, le port de luxueux vêtements par ces serviteurs, comme dans la peinture d'Aelbert Cuyp, *Huntsmen Halted* en 1650 ou *Portrait of Margaretha Van Raephorst* de Jan Mytens en 1668, témoignent désormais, de leur inclusion sociale mais aussi de leur différenciation iconographique avec les habitants de l'Afrique. Plusieurs mondes de l'esthétique « noire » s'entrechoquent créant dans le même mouvement de l'attirance et de la répulsion.

Cet équilibre, instable, va être bouleversé par le développement de la traite négrière en Europe, qui s'accroît au cours du XVIIe siècle. Rédigé en 1648 par l'administration royale française sous le règne de Louis XIV, le *Code noir* affirme désormais juridiquement la non-humanité du Noir esclave. Si les représentations iconographiques des traites négrières apparaissent et s'imposent au XVIIIe siècle, certaines peintures représentent déjà le phénomène aux siècles précédents, tel le portrait peint par Annibale Carracci d'une femme africaine esclave en 1580, ou celui d'un *Jeune noir avec son collier d'esclave* d'un peintre anonyme allemand au XVIIe siècle. Celles-ci promeuvent la puissance des nations européennes qui, depuis les découvertes et les conquêtes territoriales, se donnent à voir dans la captation des corps colonisés.

Inhérents aux contacts interculturels, l'existence d'une sexualité interraciale n'est, à cette époque, guère mise en image du fait de son caractère transgressif, tant d'un point de vue moral, social que religieux. Outre les relations adultérines, certains mariages ont pourtant été contractés comme celui, au XIIIe siècle, de la Soudanaise Ismera avec Robert d'Eppes, de sang royal, ou celui, au XVe siècle, d'une femme originaire de Gao avec Anselme d'Ysalguier[15]. Dès le XVIe siècle, les artistes européens exécutent des dessins et des peintures de personnes métisses, comme le portrait de *Katharina*, métisse portugaise, d'Albrecht Dürer en 1521, *La Mulata* de Diego Vélasquez en 1618 ou *The Mulatto* de Frans Hals en 1627. Certains métis ont une ascendance illustre et appartiennent à la haute noblesse européenne. C'est le cas du duc de Florence, Alexandre de Médicis, dit « le Maure », né de l'union d'une esclave africaine, Simonetta de Collevecchio, et du duc Lorenzo de Médicis (ou de Giulio de Médicis)[16].

Malgré ces inclusions ponctuelles d'Africains et de métis dans les sociétés européennes, la notion d'exotisme dans les arts a toujours été omniprésente dans les allégories graphiques et le terme même s'affirme en Europe, notamment en France dans l'œuvre de François Rabelais, en 1552, pour qui il signifie un « *mélange intime d'émerveillement et de déception*[17] ». Diverses études et peintures en sont alors la plus parfaite expression, comme celles d'Albrecht Dürer, *Portrait Study of a Black Man* en 1508, de Paolo Caliari (dit « Véronèse »), *Study of a Black Boy Eating* en 1570 ou de Jacob de Gheyn III, *Studies from Plaster Casts* en 1640, qui toutes restituent les spécificités morphologiques associées à la couleur noire par les Européens. Certaines productions artistiques jouent sur une altérisation des corps à travers un jeu de différences et de ressemblances entre Européens et Africains, comme par exemple les peintures de Cornelis van Haarlem avec *Bathsheba dans son bain*, en 1594, ou celles de Pierre Paul Rubens avec *Vénus au miroir*, en 1615.

Quant aux peintures des domestiques noirs, déjà évoquées plus haut, elles renouvellent le registre exotisant, les représentant très souvent avec des boucles d'oreilles, comme Jan Mytens avec le portrait de la *Princesse Van Maria Van Oranje* en 1665, ou Gérard Dou avec son *Portrait of a Black Courtier* au début du XVIIe siècle. Ces domestiques sont présentés à côté de petits animaux exotiques, oiseaux ou singes, évoquant le continent africain, comme le *Portrait du page noir* d'Antoine Pesne au XVIIe siècle ou *Negro with Parrots and Monkeys* réalisé par David Klöcker Ehrenstrahl en 1670.

D'autres peintures introduisent un objet symbolisant l'Afrique, comme des défenses d'éléphant dans le *Servo de Dom Miguel de Castro con presa de elefante* d'Albert Eckhout en 1641. Les gravures, les fresques murales, les tapisseries ou les peintures déclinent le genre sous des formes multiples, multipliant les mises en scène du corps, comme celles peintes par Jan Boeckhorst dans *Allegory of Africa* de 1640, ou chez Jan van Kessel, en 1672, dans un tableau intitulé *The Continent of Africa*. Dans ce ballet de corps et de couleurs, la fascination l'emporte sur le rejet et suggère une forme d'exotisme (et une sexualité de divertissement) propre à l'Afrique qui offre autant d'exubérance que de puissances sexuelle et musculaire ; elles n'ont d'égal que l'affirmation progressive d'une autre altérité : celle des Amérindiens.

Diego Bemba (*Serviteur de Dom Miguel de Castro*) [Pays-Bas], peinture signée Albert Eckhout, huile sur toile, 86x73 cm, *c.*1643.

Pojke med markattor och papegojor (*Page noir avec perroquets et singes*), peinture signée David Klöcker Ehrenstrahl [Pays-Bas], huile sur toile, 144x120 cm, 1670.

Elizabeth Murray, Lady Tollemache, Later Countess of Dysart and Duchess of Lauderdale with a Black Servant (*Elizabeth Murray, Lady Tollemache, puis comtesse de Dysart et duchesse de Lauderdale avec un domestique noir*) [Angleterre], peinture signée Peter Lely, huile sur toile, 124x119 cm, 1651-1654.

Louise de Keroual, duchesse de Portsmouth [Angleterre], peinture signée Pierre Mignard [France], huile sur toile, 121x95 cm, 1682. Soutenant un imaginaire du pouvoir, l'appartenance de Louise de Kerouallе à la noblesse britannique est figurée par la présence à ses côtés d'un serviteur noir.

Charlotte-Élisabeth de Bavière, princesse Palatine, duchesse d'Orléans (1652-1722), peinture signée François de Troy [France], huile sur toile, 148x177 cm, 1680.

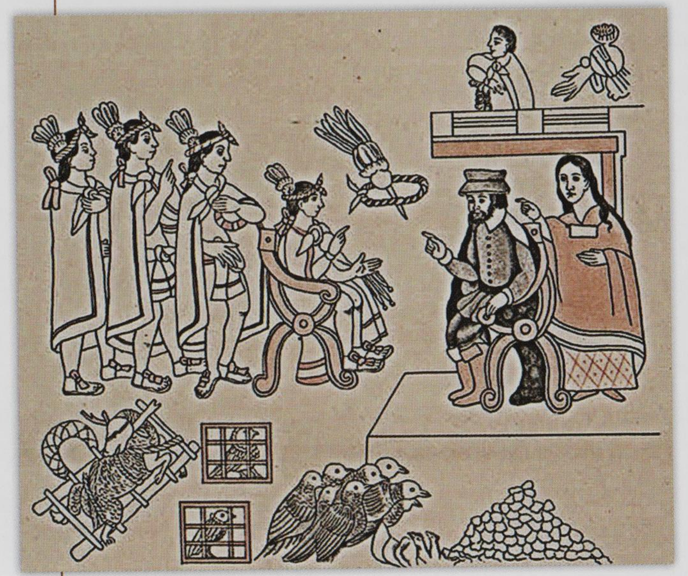
Portrait de la princesse de Zanzibar, peinture signée Walter Frier [Angleterre], huile sur toile, 67x124 cm, 1731. La princesse de Zanzibar est blanche : sa domestique noire, parée à l'occidentale et dénudée, figurant l'ordre et la hiérarchie des couleurs.

VIRTUS
NOBILITAT

Conquistadors et Amérindiennes

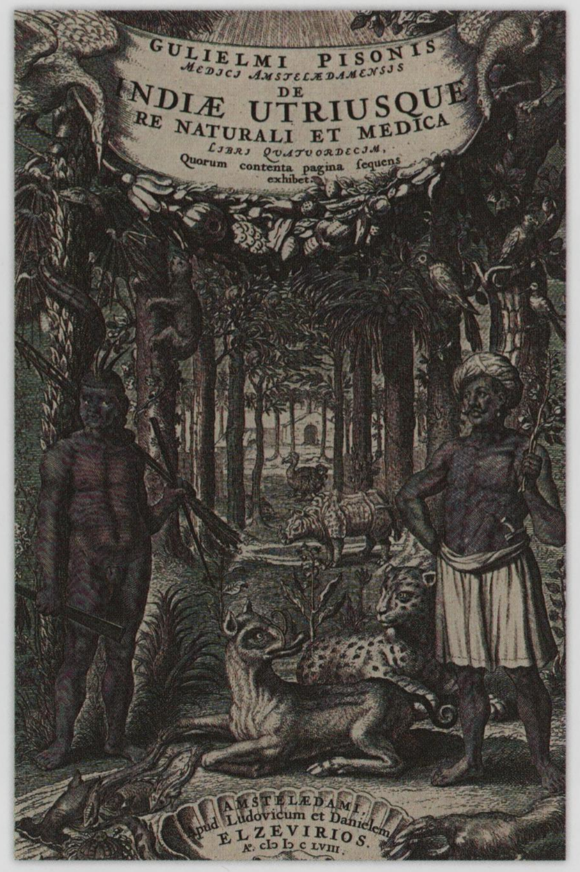
Dominic THOMAS

Entre 1492 et 1502, l'explorateur et navigateur Christophe Colomb, parti à la recherche d'une route vers les Indes, débarque sur les rives des Amériques. Son voyage ouvre rapidement la voie à des expéditions mercantiles et militaires ainsi qu'à des missions de christianisation et d'évangélisation du Nouveau Monde. Partis de la péninsule Ibérique (Espagne et Portugal), ces *conquistadors*, menés par des personnages aussi illustres qu'Hernán Cortés et Francisco Pizarro, attaquèrent et saccagèrent les villes et villages des empires aztèque et inca dans toute l'Amérique centrale et du Sud, durant la première partie du XVIe siècle. Les envahisseurs *conquistadors* amassèrent des quantités considérables de biens et de ressources — essentiellement de l'or et d'autres métaux précieux —, tout en tuant systématiquement les « indigènes », en qui ils ne voyaient rien de plus que des « sauvages ». Ces actes conscients et délibérés visaient également, pour les *conquistadors*, à disposer des Amérindiennes sur lesquelles ils avaient projeté des fantasmes qui réduisaient celles-ci à une sexualité « ensauvagée ». Toutefois, ces femmes étaient aussi échangées ou offertes en guise d'esclaves aux *conquistadors* par les « indigènes » eux-mêmes, ou utilisées, dans le cadre d'unions plus ou moins légalisées, comme atouts stratégiques pour consolider des alliances. Le mélange des peuples d'origines européenne et amérindienne — qu'il ait été le produit de viols, de mariages ou d'autres types d'arrangements sexuels — donna naissance à une importante population métisse, processus confirmé par les découvertes les plus récentes de la recherche scientifique sur l'ADN. L'histoire et les représentations de la conquête espagnole et de la colonisation des Amériques abondent, dans les arts et la littérature, sur ces « indigènes » qui semblaient « s'offrir » aux Européens, tant par leur âme que par leur corps.



« Tenochtitlan Terres de Nopal. Entrée d'Hernan Cortés, attestée le 8 novembre 1519 » [Mexique], dessin (reproduction des peintures murales des maisons royales de Tlaxcala), *in Codex Lienzo de Tlaxcala*, *c.* 1590.

« Hommes sauvages », gravure sur bois, *in Mundus Novus*, édition allemande de Amerigo Vespucci [Nuremberg, Allemagne], 1509-1510.



Le corps amérindien : de la monstruosité à l'anthropophagie

L'iconographie primitive des Amérindiens s'appuie sur les récits de Christophe Colomb, Antonio Pigafetta et surtout Amerigo Vespucci. La première imagerie qui se met en place est celle des « hommes sauvages », dans le droit fil des traditions antique et médiévale[18]. En effet, celles-ci rejetaient hybrides et monstres aux confins du monde connu[19]. Mais, rapidement, l'idée des « races monstrueuses » comme les cynocéphales — les hommes à tête de chien — est abandonnée. Dès 1525, Lorenz Fries les associe aux cannibales[20] et, à la fin du XVIe siècle, Walter Raleigh mentionne les Blemmyes ou acéphales de Guyane, dont le visage se trouverait au milieu de la poitrine[21]. Mais c'est surtout l'anthropophagie des Caribes, avérée ou supposée, qui renforce cette croyance en la sauvagerie des Amérindiens.

Dans *Mundus Novus*, Amerigo Vespucci fixe une image des indigènes qui fera fortune[22]. Ces populations sont essentiellement les Caribes de Guyane et les Tupinambas du littoral brésilien[23]. Ces « beaux » sauvages peuvent devenir symboles de cruauté et de bestialité lorsqu'ils pratiquent l'anthropophagie. De fait, les premiers témoignages

Indios Gentiles (*Indiens païens*) [Mexico, Mexique], peinture signée Miguel Mateo Maldonado y Cabrera, huile sur toile, 75x54 cm, 1763.

« Un Indien et un homme avec un turban », gravure signée Theodor Matham, édité par Lowijs (III) Elzevier [Pays-Bas], 32x21 cm, 1658.

picturaux renforcent cette idée d'une terre peuplée de « sauvages » à demi-nus[24]. La plus ancienne représentation date de 1493. Cette gravure sur bois (*La lettera di Amerigo Vespucci dell'isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi*) montre un groupe de sept Indiens qui semblent fuir à la vue des caravelles. La représentation reste approximative et empreinte d'imaginaire : ils sont nus, armés de lances ou de massues et portent de longs cheveux et la barbe — symbole de sauvagerie en Europe — pour certains d'entre eux. C'est la représentation traditionnelle de l'homme sauvage, comme sur ce chêne sculpté d'une maison de Rouen figurant un Brésilien abattant et transportant du bois[25].

Vers 1550, le stéréotype médiéval de l'*Homo sylvestris* disparaît[26]. Mais des caractéristiques physiques et ornementales propres aux Indiens sont mises en évidence : une haute taille, une musculature puissante, les labrets et pierres incrustées et surtout les plumes, comme sur un bois gravé datant de 1505 de Johann Froschauer illustrant le *Mundus Novus*. Viendront ensuite les peintures corporelles et les tatouages.

La nudité est aussi un thème récurrent dans l'iconographie du début du XVIe siècle. Elle symbolise la liberté sexuelle et la dépravation des mœurs dans l'imaginaire occidental, et elle est souvent liée à l'anthropophagie. C'est visible dans l'imagerie du « cannibale brésilien » qui deviendra une véritable *doxa*. Dans une gravure sur bois qui illustre le *Mundus Novus*, des femmes peu vêtues symbolisent cet érotisme débridé associé au sadisme du repas cannibale. La nudité amérindienne, également signe d'infériorité, est un cliché qui puise ses origines dans les descriptions des peuples des Caraïbes et du Brésil au XVIe siècle et qui s'étendra ensuite aux peuples andins[27].

« Indiana Arrowukas » (« Indienne d'Arawak ») [Guyane], gravure signée dell'Acqua d'après un dessin de William Blake, *in Viaggio al Suriname nell'interno della Guiana* de John Gabriel Stedman, éditée par Giambattista Sonzogno [Milan, Italie], 1818.

Indiens Tupinamba accueillant un Français [Brésil], dessin signé John White, 39x26 cm, 1585-1593.

L'Amérique, tapisserie tissée à l'atelier d'Albert Auwercx d'après le carton de Lodewijck van Schoor et Pieter Spierincx [Bruxelles, Belgique], 341x497 cm, 1690-1695.

Les missionnaires et la sexualité des néophytes en Amérique espagnole

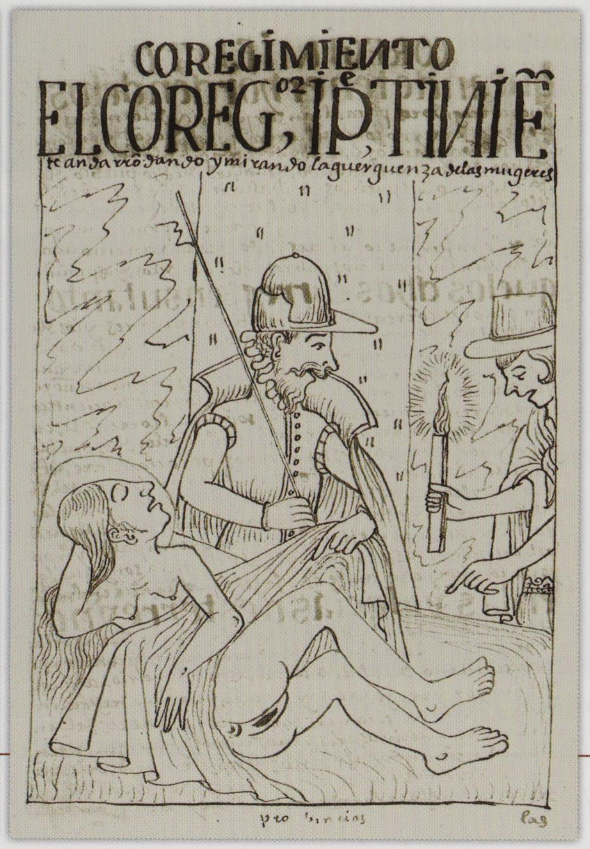
Pierre RAGON

À la suite des *conquistadors*, les missionnaires découvrent les sociétés amérindiennes. Il leur faut alors prendre la mesure de l'écart qui sépare les morales indigènes de la morale chrétienne. De ces observations, nous est parvenu un certain nombre de témoignages directs ou indirects : chroniques religieuses, descriptions de civilisations indigènes et récits de mission, comptes-rendus des assemblées synodales, correspondances administratives des ordres mais aussi traités de théologie, dictionnaires, catéchismes et manuels de confession. Toutes ces sources indiquent que, dans un premier temps, le contrôle de la sexualité et l'imposition des règles du mariage chrétien (que les missionnaires considèrent comme le seul cadre légitime de l'activité sexuelle) constituent une difficulté majeure. Comme les laïcs, les missionnaires sont sensibles à des codes de comportement qui leur paraissent licencieux : pratiques sexuelles variées, relations hors mariage, liaisons « incestueuses », polygamie, répudiation... Le chroniqueur franciscain du Mexique, Juan de Benavente Motolinia ne consacre pas moins de sept chapitres de ses *Mémoires* à la question des unions indigènes et de leur christianisation : de très loin, le sacrement du mariage est celui dont la mise en place est alors la plus délicate. De fait, le plus important des ouvrages théologiques qui est rédigé au sein de l'Église missionnaire est le *Speculum conjugiorum* d'Alonso de la Veracruz, un lourd traité de près de sept cents pages publié à Mexico, en 1556. Mais on ne se contente pas de marier chrétiennement : les missionnaires entendent aussi conformer les pratiques sexuelles. Catéchismes et manuels de confession témoignent de l'énergie qu'ils déploient en la matière et dans ces textes, l'observation du sixième commandement (« *Tu ne commettras pas d'adultère* ») fait, fort symboliquement, l'objet de plus d'attention que celle du premier (« *Tu n'auras qu'un seul Dieu* ») !

« Spanish conquerors meeting native woman in America » (« Conquérants espagnols rencontrant une indigène en Amérique »), gravure signée Théodore de Bry, *in Admiranda Narratio* (*Une histoire merveilleuse*), 1590.

« Balboa jette aux chiens des indigènes accusés de sodomie », gravure signée Théodore de Bry, *in Americae nona et postrema pars* (*L'Amérique*, partie IX), édité par Apud Matth. Beckerum [Francfort, Allemagne], 1602.

« L'archevêque Juan Solana marie Sayri Tupac et la reine inca Doña Beatriz » et « La ronde de nuit de l'administrateur royal et son lieutenant » [Pérou], dessins signés Felipe Guaman Poma de Ayala, 1615. Ce chroniqueur péruvien adresse au roi d'Espagne son récit sur la destruction de l'Empire inca. Œuvre unique, elle n'a été redécouverte qu'en 1908 dans les archives de la Bibliothèque royale de Copenhague.



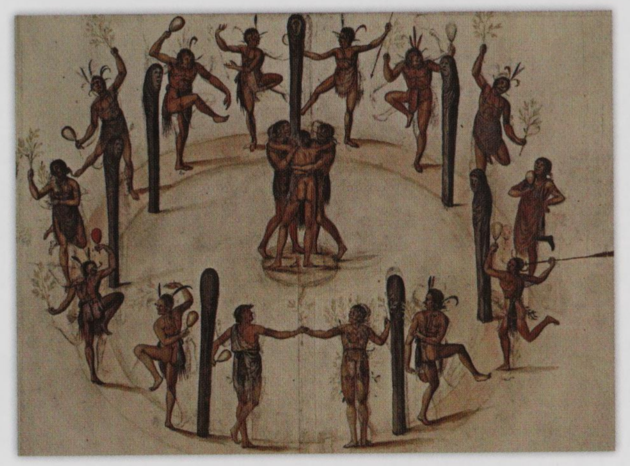
Pré-orientalisme dans les récits d'explorateurs

Romain CHASLES

Si l'on a coutume de parler d'« orientalisme prémoderne » au sujet des œuvres de François Rabelais ou de Molière, les voyages et les récits d'explorateurs des XVIe et XVIIe siècles influencent aussi considérablement, en irriguant l'art européen, les représentations de l'Occident sur l'Orient, notamment en ce qui concerne les femmes orientales. Pour reprendre les mots d'Edward Said, on pourrait proposer le terme de *pré-orientalisme*, afin de définir ces représentations stéréotypées qui se systématisent au fil des explorations, des contacts et de la colonisation des Indes. Les écrits de Vasco de Gama, de Robert Challe et des premiers colonisateurs reflètent une fascination à l'égard des femmes orientales érotisées, *a contrario* de l'esprit du temps puritain et précieux qui s'affirme sur le continent européen. Alors que le mythe du *bon sauvage* tient bonne place dans les récits sur les Indes occidentales (les Amériques actuelles), les représentations des femmes de l'Inde deviennent un exutoire fantasmatique qui construit l'imaginaire des explorateurs et des colonisateurs. Néanmoins, tous naviguent, pendant la période coloniale, entre fascination corporelle et répulsion culturelle. Il ne s'agit pas ici seulement de découvrir et de contempler. Dans les discours portugais, néerlandais, français et anglais, l'appropriation des espaces indiens et de leurs richesses se prolonge par une description des rites et des coutumes indiennes où la femme, objet de désir, est nécessairement érotisée et sexualisée. Ainsi, les XVIe et XVIIe siècles constituent une période d'ouverture à l'ensemble du monde oriental et à ses représentations. Dans ce cadre, la place des femmes indiennes est à repenser au cœur d'un pré-colonialisme qui vise à assurer la « mission civilisatrice » occidentale et à identifier puis hiérarchiser les populations. La configuration est complexe. Elle est marquée par une attirance marquée pour les femmes indiennes de haute distinction et un dégoût exprimé pour la culture des populations à laquelle elles appartiennent.

Femme Tapuya [Brésil], peinture signée Albert Eckhout [Pays-Bas], huile sur toile, 165x159 cm, 1641. Image du « paradis terrestre », cette « nouvelle Ève » tapuya figure un exotisme féminin récurrent dans l'iconographie des Nouveaux Mondes.

« Homme et femme brésiliens » [Brésil], gravure signée Jacob van Meurs, *in De Nieuwe en Onbekende Weereld* (*Le nouveau monde inconnu*) d'Arnoldus Montanus, éditée par Jacob van Meurs [Angleterre], 1671.



Danse d'Indiens Secotan en Caroline du Nord [Île Roanoke, actuels États-Unis], peinture signée John White, aquarelle, 1585-1586. Cette aquarelle compte parmi les plus anciennes sources iconographiques relatives à l'Amérique du Nord.

« Autochtones du Nouveau Monde » [États-Unis], estampe, 1600-1610.

La naissance du bon « sauvage »

Dès son premier voyage, Christophe Colomb ramène une dizaine d'indigènes. Tout autant vivants cadeaux offerts au roi d'Espagne que trophées et curiosités exotiques, ils sont les premiers d'une longue liste d'individus qui débarquèrent dans l'*Ancien Monde* et éveillèrent l'intérêt des artistes[28]. Les Indiens divertissent alors les cours européennes. Entre 1516 et 1519, est réalisé un arc de triomphe en l'honneur de l'empereur Maximilien. Parmi la série de gravures qui le décorent, trois, intitulées *Les habitants de Calicut*, figurent des Indiens. En 1526, ces dessins, réalisés par Hans Burgkmair l'Ancien, ont été imprimés. La seconde xylographie qui présente des Tupinambas vêtus seulement de jupes et la tête couronnée de plumes, portant des arcs et des massues fixe un peu plus l'image « sauvage » de l'Amérindien.

Mais c'est le retour triomphal d'Hernán Cortés, en 1528, qui marque les esprits. Trente-six Indiens sont exhibés ; ils suscitent admiration et fascination. Ils font même une démonstration de jeu de pelote, illustrée par deux gravures de Hans Weiditz[29]. Ce spectacle est imité dans toute l'Europe, particulièrement en France lors de l'entrée d'Henri II à Rouen en 1550 ; une fête brésilienne y est ainsi organisée avec une quarantaine de Tupinambas ramenés du Brésil[30]. Aidés par des marins locaux déguisés en « sauvages », ils offrent aux roi de France un spectacle qui connaît un grand succès. Au début du XVIIe siècle, ce type de spectacle passe de mode. Il est peu à peu remplacé par des bals, fêtes et opéras, alors que les cabinets de curiosités exhibent des pièces rares aux décors exotiques, comme cette corne de rhinocéros sculptée et enchâssée dans une monture d'argent acquise pour le *Kunstkammer* de l'Électeur de Saxe en 1668[31].

Ces contacts directs et continus entre Européens et Amérindiens forgent une image plus nette, et favorisent l'établissement de nouvelles relations et une perception différente de l'« Autre ». Des artistes tels qu'Albrecht Dürer, Hans Weiditz ou John White s'entretinrent avec les Amérindiens[32]. Une image plus positive s'impose dans l'esprit des penseurs du temps comme chez Michel de Montaigne[33]. Mais, au milieu du XVIe siècle, les Amérindiens sont encore considérés de manière homogène, sans tenir compte de leur diversité culturelle. Il faut attendre la publication à Francfort, à partir de 1590, de la plus importante réalisation éditoriale consacrée au Nouveau Monde, les *Grands voyages*, dont le dernier volume est publié en 1634, pour que leur image s'affine. Théodore de Bry, initiateur de ce projet, cherche à montrer une image plus proche de la réalité du continent américain. À cette époque, l'iconographie française porte essentiellement sur le Brésil[34]. Le premier livre paru est *Singularitez de la France Antarctique* (1558) d'André Thevet qui publie quelques années plus tard la *Cosmographie universelle* (1575). Des images de « sauvages » brésiliens, présentés comme anthropophages, agrémentent les ouvrages. En 1578, Jean de Léry publie une *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* qui reprend des gravures d'André Thevet[35]. C'est surtout au Brésil que prend corps l'image d'une Amérique fantasmée (comme chez Albert Eckhout au XVIIe siècle), avec des habitants emplumés, peinturlurés, couverts d'ornements et qui vivent à moitié nus dans une nature luxuriante. La sauvagerie inquiétante est gommée et la beauté du « sauvage » magnifiée. La beauté physique, dans des descriptions assujetties aux canons esthétiques de l'Antiquité, marque les écrits, fixant des traits physiques et moraux qui deviennent un « idéal type ». Théodore de Bry puise également dans la série floridienne de Jacques Lemoyne de Morgues et dans l'œuvre de John White qui portraiture les Indiens algonquins de Virginie, en 1585.

Série de deux peintures signées Albert Eckhout [Pays-Bas], huiles sur toile : *Homme africain* [Brésil], 273x167 cm, 1641 ; *Femme africaine* [Brésil], 267x178 cm, 1641. Le peintre néerlandais, invité par le gouverneur du Brésil, y séjourne de 1636 à 1644.

Durant deux siècles, les gravures de Théodore de Bry seront la référence visuelle des Européens qui ne connurent pratiquement des Indiens d'Amérique que les Algonquins de Virginie, les Timucuas de Floride et les Tupinambas du Brésil. Cet émerveillement est renforcé tout au long du XVIIe siècle par des peintres talentueux tels que les Hollandais Albert Eckhout[36] et Frans Post, qui peignent les Brésiliens de manière très réaliste. Peter Mason emploie d'ailleurs l'expression de « portraits ethnographiques » pour qualifier l'œuvre d'Albert Eckhout[37]. Ces populations serviront de modèles pour représenter l'ensemble des indigènes américains et le continent fera l'objet d'une figuration et de choix esthétiques spécifiques symbolisés, par exemple, en représentant une femme nue ou demi-nue, toujours emplumée.

Les allégories de l'Amérique se fixent dès la fin du XVIe siècle[38]. En 1570, *Le Grand Atlas* d'Abraham Ortelius, *Theatrum Orbis Terrarum*, représente les quatre continents avec une *America* totalement nue, seulement parée d'une couronne de plumes et d'un collier. Elle tient une tête coupée et une flèche[39]. Cette esthétique décorative sera le sujet de séries peintes, gravées, sculptées ou tissées : en céramique ou dans l'orfèvrerie, et même sur des cartes à jouer ou des chopes. Dans cette iconographie, *America* est, comme dans *Le Grand Atlas* d'Abraham Ortelius cité *supra*, une jeune fille nue ou à peine vêtue, parfois parée d'une longue chevelure, d'un diadème ou d'un bonnet de plumes, de perles ou de pierreries. À ses pieds, sont disposés un bras ou une tête d'homme. Elle peut être armée d'une javeline, d'un arc et de flèches. Un perroquet multicolore, une tortue ou un tatou géant l'accompagnent.

L'image archétypale de l'Amérique sera définitivement fixée par Cesare Ripa qui publie, en 1603, une *Iconologia* dans laquelle il ordonne et compile toutes les figures allégoriques connues. Traduit en plusieurs langues et maintes fois réimprimé jusqu'en 1764, son ouvrage sera une référence pour les artistes. Il définit les règles canoniques et dépeint l'Amérique comme une femme au corps nu à peine couvert d'une écharpe, tenant d'une main une flèche et de l'autre un arc, portant un carquois sur le côté. À ses pieds, une tête percée d'une flèche et un alligator. Parée de plumes, quasiment nue, l'Indienne du Brésil va devenir, pour deux siècles, le modèle des allégories du continent[40].

À la veille du XVIIIe siècle, les représentations de l'Amérique sont plus positives. L'étrangeté et la sauvagerie anthropophages sont progressivement gommées. Les corps deviennent gracieux, beaux, généreux. Le continent et ses richesses sont magnifiés à travers le corps de ses habitants. L'Amérindienne, désormais, est séduisante (comme les Polynésiens), à la différence de l'Africaine. En 1670, le frontispice de l'ouvrage d'Arnoldus Montanus *De Nieuwe en Onbekende Weereld* montre une Amérique triomphante représentée par une Indienne emplumée, au corps puissant et harmonieux, qui déverse son or sur la foule. À l'orée du XVIIIe siècle, les représentations iconographiques glorifient les richesses du Nouveau Monde, oublient le cannibalisme et voilent les corps, comme dans cette tapisserie intitulée *L'Amérique* de la Manufacture bruxelloise d'Albert Auwercx.

Les imaginaires qui se sont construits sur ces deux archétypes « exotiques » et qui vont structurer la représentation du monde des siècles suivants s'imposent en à peine deux siècles, fabriquant une matrice où les corps sont au cœur des fantasmes de l'Occident. Si le modèle dominant est le Blanc, les corps dénudés des Amérindiens et des Africains ont désormais une place dans l'atlas du monde. Celle de corps « Autres » fascinants, de corps offerts qui anticipent, peut-être, la légitimité que s'octroie l'Occident à en prendre possession tout autant que les terres qu'ils occupent. ■

Louis-Antoine de Bougainville et son équipage rencontrent les habitants de Tahiti [Polynésie], gravure [France], 1795-1805.

L'Amérique assise sur un alligator (*Symbole de la Louisiane française*), porcelaine à pâte dure d'Eberlein d'après Peter Reinicke [Meissen, Allemagne], 28 cm, 1745.

Le traitement des prisonniers de guerre des Tupinamba [Brésil], peinture, huile sur panneau, 33x189 cm, 1630-1635.

« Amérindiens accueillant des Européens avec de la musique et de la danse » [actuels États-Unis], gravure signée Théodore de Bry, *in America pars octava* (*L'Amérique*, partie VIII) de Théodore de Bry, édité par Pieter Van Der Aa [Leiden, Pays-Bas], 1599.

« Marina et autres femmes données à Cortés » [Mexique], gravure signée Maurice Baquoy d'après un dessin de Charles-Nicolas Cochin fils, *in Histoire générale des voyages* d'Antoine-François Prévost [Paris, France], 1754.

Arrivée des Européens dans les Amériques, gravure signée Nicolas Colibert d'après un dessin d'Amédée Fréret [Paris, France], 1795.

« Le premier voyage d'Amerigo Vespucci, 1497-1499 » [Paria, Venezuela], gravure signée Théodore de Bry, *in Americae pars decima (L'Amérique*, partie X) de Théodore de Bry, édité par Oppenheimii, 1619.

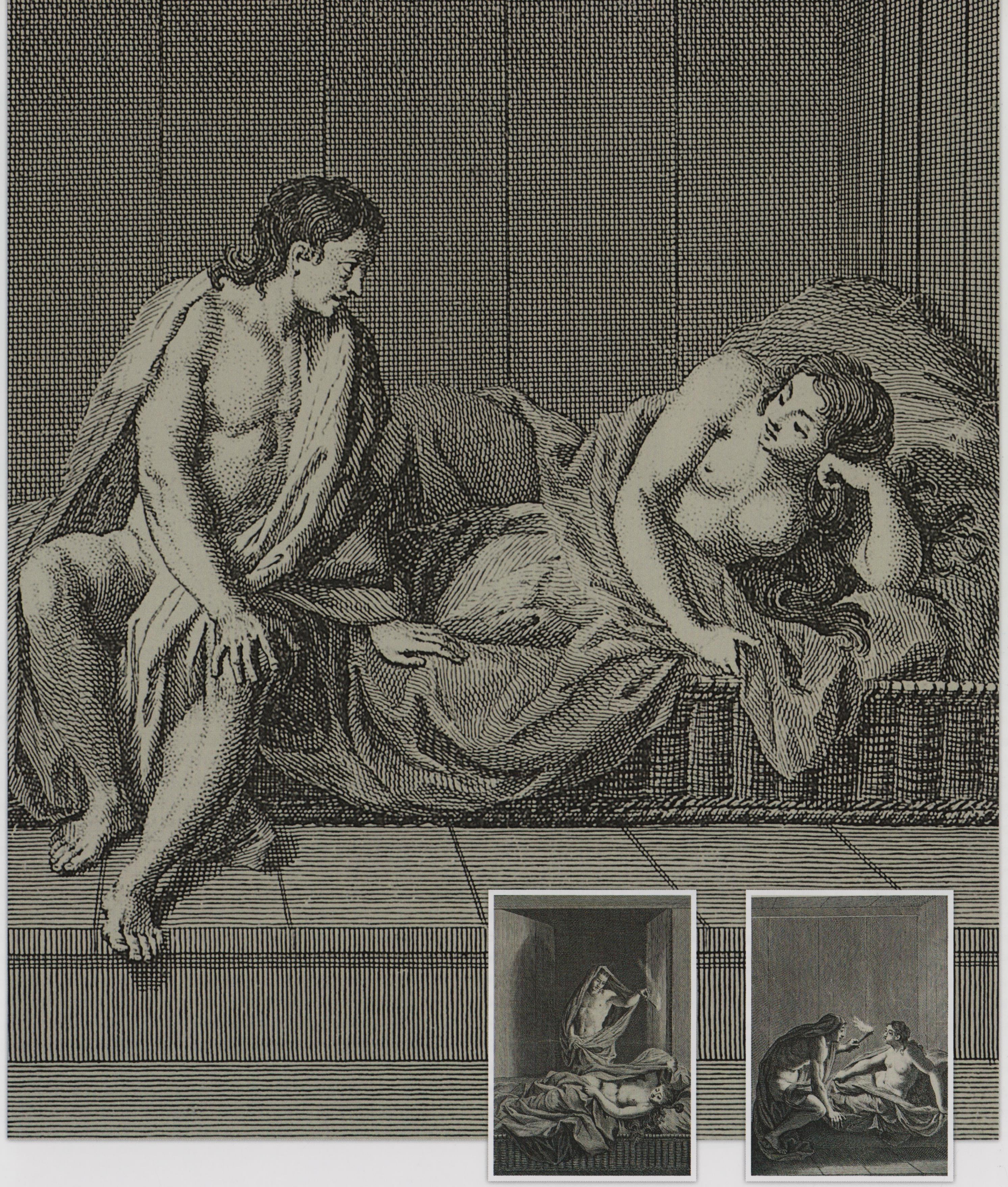
1 Frank M. Snowden, 1970.
2 Marcel Benabou, 1973.
3 Guillaume Le Testu, 2012 [1556].
4 Jean de Mandeville, 2000 [1355-1357] ; Marco Polo, 1477.
5 Michel Pastoureau, 2008.
6 Christopher Lucken, 2004.
7 Melanie Hanan, 2006.
8 Jean Devisse, Michel Mollat, 1979(b).
9 Ignacy Sachs, 1969.
10 Giovanna Fiume, 2008.
11 Roger Bastide, 1967.
12 Louis Bréhier, 1935.
13 Hans Werner Debrunner, 1979.
14 Esther Schreuder, 2008.
15 William B. Cohen, 1981.
16 John Brackett, 2005.
17 Frank Lestringant, 1997.
18 Richard Bernheimer, 1952 ; John Block Friedman, 2000 ; Santiago Sebastián, 1992 ; Santiago Sebastián, 1990.
19 Alden Vaughan, 1992.
20 Lorenz Fries, 1525.
21 Bernadette Bucher, 1977 ; Santiago Sebastián, 1992.
22 Ilda Mendes Dos Santos, 2000.
23 Frank Lestringant, 1994.
24 Ricardo E. Alegría, 1978.
25 Hugh Honour, 1976.
26 Stéphanie Chaffray, 2006.
27 Ingreet Juliet Cano, 2003.
28 Éric Taladoire, 2014.
29 Christoph Weiditz, 1927.
30 Beatriz Perrone-Moisés, 2008.
31 Hugh Honour, 1976.
32 Christian Feest, 1997 ; Stephanie Pratt, 2009.
33 Michel Eyquem de Montaigne, 1580.
34 Jean-Paul Duviols, 2006.
35 Frank Lestringant, 2004.
36 Rebecca Parker Briennen, 2006.
37 Peter Mason, 1998.
38 Huguette Joris de Zavala, 1980.
39 Frontispice de Abraham Ortelius, 1570.
40 Fabien Ferrer-Joly, 2016.

De la désirabilité de l'« Autre » à la hantise du métissage

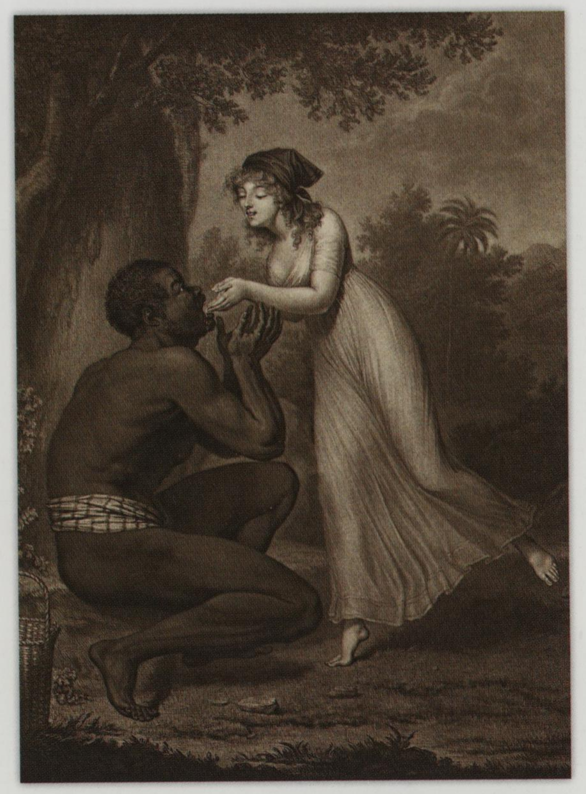
Gilles BOËTSCH

Avant le voyage de Christophe Colomb vers les Amériques en 1492, la production des savoirs, des discours et des figurations des continents exotiques et lointains est alimentée par un univers fantasmagorique hérité de l'Antiquité et du bas Moyen Âge, par des récits de voyage antiques, puis plus modernes avec ceux de Marco Polo (à la fin du XIIIe siècle)[1] et de Jean de Mandeville (au siècle suivant)[2]. Les interprétations des réalités qui s'offrent aux yeux des Européens corrèlent une conception de l'univers peuplé de personnages de la cosmogonie antique (sirènes, centaures et autres merveilles) à des descriptions relatives aux mœurs et aux coutumes de l'« Autre ».

Les représentations et les figures de l'altérité reflètent un questionnement sur les critères et marqueurs définitoires de l'humain, du monstrueux, du merveilleux et de l'animalité. Elles présentent une multitude de formes corporelles « extrêmes » proposant une diversité humaine beaucoup plus étendue qu'elle n'est conçue et imaginée aujourd'hui. Les hommes hybrides, marqués par une animalité exacerbée, foisonnent tels les « hommes à queue » d'Afrique centrale, de la péninsule indienne, d'Asie du Sud-Est et de la Terre de Feu[3] ou les cynocéphales, « hommes à tête de chien » du nord de l'Europe, des Amériques ou des îles Andaman et Nicobar. Outre la possession d'attributs animaliers, les populations dépeintes mettent en relief des singularités corporelles, comme les acéphales, « hommes sans tête » de l'Éthiopie, de la péninsule indienne, de la Guyane et de l'Amérique[4]. Certaines se caractérisent par des anormalités corporelles comme le nanisme des Pygmées d'Afrique centrale,



Série de trois gravures [actuels États-Unis], signées Bernard Picart, 12x17 cm, 1723-1725 : *Sauvage en conversation avec sa maîtresse ; Sauvage dont la maîtresse se cache dans sa couverture ; Sauvage dont la maîtresse éteint l'allumette pour le recevoir.*



Virginie donnant à boire au nègre, gravure signée William Say [Angleterre], 1796.

Hydaspe et Persina devant le tableau d'Andromède, peinture signée Karel van Mander III [Copenhague, Danemark], huile sur toile, 110x220 cm, 1640-1650. Le roi Hydaspe et la reine Persina d'Éthiopie (Nubie) sont les parents de Chariclée.

Chariclée montre à Persina et Hydaspe la marque sur son coude pour prouver sa descendance, peinture signée Karel van Mander III [Copenhague, Danemark], huile sur toile, 109x194 cm, 1640-1650.

« Giovanna » [Suriname], gravure signée dell'Acqua d'après un dessin de William Blake, *in Viaggio al Surinam e nell' interno della Guiana* (*Voyage au Suriname et dans l'intérieur de la Guyane*) de John Gabriel Stedman, édité par Giambattista Sonzogno [Milan, Italie], 1818. Cette image s'inspire d'une autre de ses gravures, datant de 1760, pour un autre récit de voyage (page 136 du présent ouvrage).

L'Afrique, porcelaine signée Johann Friedrich Eberlein [Meissen, Allemagne], 15 cm, 1745-1750.

L'Amérique, porcelaine à pâte dure de Franz Konrad Linck [Frankenthal, Allemagne], 20 cm, 1765-1770.

d'Éthiopie et de la péninsule indienne, ou le gigantisme de certains habitants du Rio de la Plata et de Patagonie décrits, en 1522, par Antonio Pigafetta[5], chroniqueur de Fernand de Magellan (XVIe siècle). Ces différentes constructions de l'altérité s'efforcent de penser les possibles variations et les merveilles de la nature humaine tout en interrogeant les acceptations du normal et du pathologique.

La conquête rapide de l'Amérique remet en cause la vision dogmatique de Saint Augustin, datant du IVe siècle, en proposant un autre monde — à défaut d'une autre humanité — selon lequel l'homme vivait dans une nature paradisiaque mais complexe où il régnait à la fois une apparente liberté sexuelle et le cannibalisme. Dès lors, les descriptions des environnements végétal, animal et humain mettent en évidence un travail idéologique de classement gradué des humanités en différenciant la culture de la nature, l'homme de l'animal, l'homme du monstre, le chrétien de l'idolâtre ou de l'infidèle (juif et musulman). L'indigène sera tour à tour l'ange et le diable, l'avant et l'après péché originel. C'est la nudité qui constitue le lien entre l'esclave, le démon, le barbare et la femme[6].

Cette nouvelle lecture de l'humanité, en particulier concernant la nature des peuples « sauvages » d'Amérique, trouve une illustration dans l'ouvrage d'Isaac de La Peyrère sur les préadamites[7] ou peuples « préhumains » qui auraient existé avant Adam et Ève. Cette théorie pseudo-scientifique — augurant le futur courant de pensée du polygénisme qui sera développé au XIXe siècle par Charles Caldwell, Samuel George Morton, Josiah Clark Nott, George Robbins Gliddon et Louis Agassiz, puis par Joseph Arthur de Gobineau — a servi de base idéologique au racisme et à l'esclavagisme. Un exemple probant nous en est offert, en 1774, par *The History of Jamaica* d'Edward Long[8] dans lequel l'auteur, adoptant une perspective polygéniste, affirme que les Européens n'appartiennent pas à la même espèce que les Noirs, soutenant ainsi la politique esclavagiste de son gouvernement et condamnant, par essence, toutes relations sexuelles interraciales.

Des corps et de la sexualité

Dans le contexte de l'expansion européenne, le corps de l'« Autre » devient un espace, dans et au travers duquel, s'inscrivent différents rapports de pouvoir, de sexe, de genre et de « race ». Les représentations de la sexualité, réelle ou supposée, des peuples autochtones jouent alors un rôle essentiel tant dans la fabrication corporelle des Européens et d'un « Autre » lointain que dans celle de leurs identités respectives. Dans la littérature de voyage, du XVe siècle au XVIIIe siècle, les différentes formes de sexualité apparaissent dans des assertions anecdotiques, contradictoires et controversées, oscillant constamment entre incongruité, fascination ou répulsion. Elles modèlent une altérité exotique et désirable et/ou bestiale et amorale, selon leur conformité avec les normes sexuelles prônées par le christianisme et par les règles patriarcales définissant les rôles de genre.

Dans les discours des voyageurs, le tempérament « naturellement » lascif octroyé aux peuples de l'*Ailleurs* fournit une évidente explication aux pratiques licencieuses observées ou bien rapportées. La sexualité des Noirs de l'Afrique[9] apparaît à cet égard, pendant toute l'époque moderne, comme un exemple paradigmatique d'un appétit sexuel immodéré et déviant. Celui-ci se donne à voir dans un développement anormal des organes de la reproduction[10], comme en atteste le stéréotype encore actuel du pénis surdimensionné des Africains. Cette disposition « naturelle » aux plaisirs charnels et à une hypersexualité, affichée notamment dans la nudité des corps et lors de danses sensuelles, est reliée par les observateurs étrangers à l'absence de règles civiles et religieuses, ou de morale, en matière de rapports sexuels, concernant la chasteté, la virginité ou la pudeur. James Cook et Henri de Boulainvilliers, au XVIIIe siècle, décrivent ainsi la pratique de relations sexuelles, en public, des Polynésiens ou le don de très jeunes filles aux membres d'équipage en guise d'hospitalité[11]. Signe, pour eux, d'immoralité et de déviance, les Européens sont confrontés à une sexualité qui n'a pas pour seule finalité la reproduction et qui témoigne de rapports au corps différents.

« Femmes turques avec leurs esclaves », dessin signé François-Marie Rosset [France], *in Mœurs et Coutumes turques et orientales*, 1790.

De español y mestiza, castiza (D'un Espagnol et d'une métisse, une castiza), huile sur toile signée Miguel Mateo Maldonado y Cabrera [Mexique], 132x101 cm, 1763. D'origine zapotèque, l'artiste, qui fonda, en 1753, la première académie de peinture du Mexique, fut aussi l'un des maîtres incontestés de la Pintura de Castas.

Ceci explique pourquoi les commentaires, dans les récits de voyages, en Orient comme dans les Amériques, tendent souvent à corréler la « nature lubrique » des « Autres » à une liberté sexuelle, évaluée principalement à partir des règles d'alliances locales et de la sexualité présumée des femmes. Dans les différentes sociétés décrites, en effet, les comportements sexuels de celles-ci sont définis dans le cadre d'une inversion des valeurs, des normes, et des rôles genrés constituant la morale sexuelle, religieuse, bourgeoise et patriarcale européenne : les jeunes filles ou les femmes prenant l'initiative de l'acte sexuel et choisissant, au gré de leurs envies, différents partenaires. Marc-Antoine Caillot, qui séjourne en Louisiane en 1730 raconte ainsi : « *Il y a aussi ces natchezes qui poussent si loing leurs libertinages quelles vont trouver les françois jusque dans leurs lits pour y soulager leurs ardantes passions, elles ne vous laissent point de repos que vous ne les ayez satisfaites*[12]. »
Perçu comme transgressif par les Européens, ce comportement sexuel actif — qui rompt avec la supposée sexualité passive des femmes — associé à un tempérament ardent explique que les Amérindiennes — comme la plupart des femmes dans les pays colonisés — furent assimilées à des femmes à la moralité douteuse ou à des prostituées. La critique acerbe de Robert Challe en atteste, lorsqu'il qualifie les filles ou femmes de Pégu en Birmanie de « *publiques* » et les compare à « *des égouts de*

Rencontres et mise en scène des corps

Farid ABDELOUAHAB

Une des conséquences des explorations portugaises sur les côtes de l'Afrique est l'arrivée sur les terres ibériques, entre 1440 et 1640, de plus de trois cent mille hommes, femmes et enfants noirs issus de la traite. Les premiers découvreurs et témoins sont, dans un premier temps, stupéfaits de la nudité d'une partie de ces populations qui se déplacent sans vêtements, ce qui ébranle leur idée chrétienne des « bonnes mœurs ». À propos d'une attaque surprise lancée en 1453, le chroniqueur portugais Gomes Eanes de Zurara raconte : « *Et revenant vers la mer, ils ne cheminèrent pas longtemps sans voir un homme nu qui suivait un chameau et tenait deux sagaies à la main. Les nôtres se mirent à sa poursuite...* » Vasco de Gama, dans le journal de son premier voyage (1497-1498), décrit un individu qui porte « *une petite pièce de coton dont il se couvre les parties naturelles* ». Dans les premiers temps de ces rencontres, les descriptions anatomiques ou relatives à la sexualité sont quasi inexistantes, tandis que plane le mythe d'une population de l'intérieur du continent, des hommes « sauvages » assimilés aux satyres de l'Antiquité et dont les capacités ithyphalliques ne font aucun doute. Arrivés à destination et sortis des cales des bateaux, les esclaves de cette *première traite* — dont la composition était majoritairement féminine — étaient promenés nus aux yeux de tous dans les rues de la ville, avant d'être vendus aux enchères. Beaucoup de ces esclaves allaient bientôt vivre sous l'autorité et le même toit que leurs maîtres... Au même moment, à Palerme en Sicile, on forçait, le 15 août, les esclaves noirs à courir entièrement nus dans la ville, dans le cadre de la célébration de la sainte patronne. Étranges démonstrations publiques qui prennent ici la forme d'une domination visuelle sur les corps, dont le voyeurisme et le sous-entendu sexuel sont évidents.

« Marché d'esclaves », gravure signée Laurent, *in Le commerce de l'Amérique par Marseille* de Chambon [Avignon, France], 1764.

Le repas chez Levi, peinture signée Paolo Véronèse [Italie], huile sur toile, 555x1310 cm, 1573. Dans ce tableau qui eut à subir, à l'époque, les foudres de l'Inquisition, la figuration de domestiques noirs ou orientaux montre une présence visible dans la société.

Chasse sur la lagune, peinture signée Vittore Carpaccio [Italie], huile sur panneau, 75x64 cm, 1490-1495.

lubricité toujours prêt[s] à recevoir l'offrande du premier venu[13] ». L'absence supposée de contraintes explicites en matière de relations sexuelles pour les deux sexes entre également en contradiction avec la monogamie et l'indissolubilité du mariage chrétien. Les sociétés exotiques ignorent, pour les Occidentaux, l'institution sacrée du mariage au profit du concubinage, et autorisent des « *mariages à l'essai* » ou la contraction d'alliances éphémères. Dans *Mundus Novus* (1503-1504), Amerigo Vespucci décrit les femmes du Nouveau Monde comme « *nues, libidineuses, et belles* » et précise que, chez les « sauvages », « *chaque homme* [vit] *avec la première femme venue. Ils rompent leurs mariages aussi souvent qu'ils veulent, et n'observent à cet égard aucune loi*[14] ». La polygamie en Abyssinie et en Turquie comme la polygynie en Asie sont, dès lors, interprétées comme des alliances ponctuelles ayant, pour seul dessein, la satisfaction d'un désir libidinal dégradant pour l'un des deux sexes au profit exclusif de l'autre.
Les voyageurs s'insurgent également contre diverses transgressions sexuelles recouvrant une panoplie d'actes considérés, par eux, comme « contre nature », contraires à la norme hétérosexuelle et donc sources de désordre social. Comme Gabriel Soares de Sousa pour le Brésil, en 1587, André Thevet condamne les mœurs sexuelles des Atumes du Mexique qui ignorent la prohibition de l'inceste, quels que soient les degrés de parenté pris en compte : « *comme de s'entretuer l'un l'autre, manger chairs humaines, avoir compagnie à la première femme qu'ils trouvoient, sans avoir aucun égard au sang et parentage, et autres semblables vices et imperfections*[15]. » Parmi les actes les plus graves recensés par les voyageurs, figurent les vices abominables et abjects de la masturbation et de l'homosexualité masculine et féminine. Depuis les écrits antiques d'Hérodote et de Léon l'Africain, les Égyptiennes et les Marocaines sont connues pour pratiquer dans les hammams, comme dans les harems, des activités saphiques[16]. Il en est de même pour les femmes turques qui s'adonnent, selon Nicolas de Nicolay, dans les sérails à des plaisirs analogues[17]. Quant à l'étendue de la pratique de l'homosexualité masculine, elle témoigne, pour la majorité des observateurs, de la corruption morale et sexuelle des hommes aussi bien en Chine, dans les pays du Levant, en Afrique du Nord qu'au Nouveau Monde.
Les descriptions de la sexualité d'autrui promeuvent aussi, en miroir, une moralité sexuelle et des principes sur lesquels s'élabore l'identité européenne, gage de la supériorité des Blancs. Elles opèrent conjointement un rappel à l'ordre d'une éventuelle décadence morale et sexuelle vis-à-vis des Européens qui seraient désireux de s'adonner à de telles relations sexuelles « déviantes » au sein des colonies alors en construction.

Des unions sexuelles interraciales
Dans les premiers temps des expansions coloniales (comme en Indonésie), le célibat et l'absence ou la rareté de femmes européennes dans les territoires étrangers expliquent les différentes formes d'arrangements sexuels et domestiques : le concubinage, les alliances civiles et religieuses ou bien encore la courtisanerie et la prostitution. Si les contextes coloniaux constituent *a priori* un environnement favorable aux relations sexuelles interraciales[18], les politiques coloniales vont définir et réguler différemment la sexualité en fonction des périodes et des besoins impériaux[19]. Elles reflètent les enjeux de pouvoir divergents d'ordre religieux, démographique, économique et culturel à l'œuvre selon les configurations sociopolitiques des colonies. Les discours contradictoires tenus sur ces arrangements alimentent des controverses éclairant à la fois les conflits d'intérêts existant entre les autorités métropolitaines et coloniales et ceux déchirant les institutions séculaires et religieuses.

« A Ronggeng or Dancing Girl » (« Une Ronggeng ou une femme dansant ») [Java, Indonésie], gravure colorisée signée William Daniell, *in The History of Java* (*Histoire de Java*) de Thomas Stamford Raffles [Londres, Angleterre], 1817.

« Femme Caraïbe des Antilles de l'Amérique » [Antilles], gravure signée Jean-Baptiste Labat, *in Nouveau Voyage aux isles de l'Amérique*, édité par Guillaume Cavelier Père [Paris, France], 1722. Missionnaire dominicain, l'auteur a visité les Antilles françaises, néerlandaises et anglaises. Il a décrit, dans ses récits, de nombreux aspects de la société caribéenne, dont l'esclavage.

Portret van een vrouw van gemengde etnische afkomst (*Portrait d'une femme métisse*) [Sri Lanka], gravure signée Hendrik Causé [Anvers, Belgique], 1675-1680.

De Chino cambujo y de India, Loba (*D'un Chinois cambujo et d'une Indienne, une Loba*), peinture signée Miguel Mateo Maldonado y Cabrera [Mexique], 134x101 cm, 1763

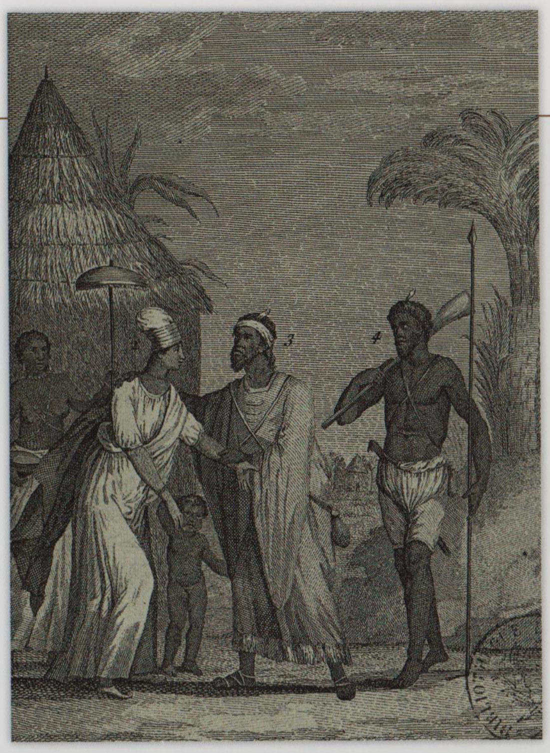
Série de deux peintures, huiles sur toile : *De Español y Mulata, Morisco* (*D'un Espagnol et d'une mulâtre, un Maure*), 50x64 cm, 1775-1785 ; *Escena de mestizaje. De Lobo y Negra, Chino* (*Scène de métissage. Un Lobo et une négresse, un Chinois*), 50x70 cm, 1790-1800.

L'infant Dom Afonso et un page noir [Portugal], peinture signée José de Avelar Rebelo [Portugal], huile sur toile, 114x159 cm, 1653-1656.

Les *Signares*, femmes métisses de Sénégambie

Hilary JONES

Le terme *Signare* (qui dérive du mot *Senhora*) est le titre donné, par les Portugais, à partir du XVIe siècle, à des femmes noires et métisses des îles et îlots côtiers de Sénégambie, et désigne des femmes de rang social élevé issues de la classe possédante. Les récits rapportés par les voyageurs européens au tournant du XIXe siècle décrivent des femmes envoûtantes dont les charmes séduisent les militaires et les employés des compagnies marchandes. Les auteurs évoquent leurs habits somptueux, leur penchant pour les bijoux fabriqués par des orfèvres locaux et la beauté de leur peau, dans des nuances allant de l'ébène à l'albâtre. Si les récits ont créé un fantasme autour des femmes sénégambiennes, historiquement, les *Signares* servaient d'intermédiaires pour les étrangers – britanniques, portugais et français, selon la période – qui n'étaient pas au fait des us et coutumes de ces comptoirs africains. Des hommes européens contractaient des unions avec des *Signares* dans le cadre de mariages « à la mode du pays », inaugurant un nouveau type de relations interraciales. Ces alliances étaient d'ailleurs conformes aux préceptes matrimoniaux africains, sauf sur un point : les *Signares* avaient le droit de se remarier après le décès ou le départ définitif de leur époux. Elles offraient ainsi un foyer aux hommes européens, veillaient sur leur santé et à leurs besoins alimentaires, et facilitaient leur adaptation à un nouvel environnement linguistique et culturel. En outre, ces femmes leur donnaient accès aux réseaux commerciaux qui s'opéraient par le biais de liens de parenté et de relations patron-client. En tant qu'entrepreneuses, les *Signares* lançaient leurs propres expéditions commerciales en amont du fleuve Sénégal, louaient des esclaves aux cadres des entreprises coloniales et avaient le monopole sur l'immobilier dans les ports stratégiques de Saint-Louis et Gorée.



« Types humains et costumes du Sénégal » [Sénégal], gravure, *in L'Affrique et le peuple affriquain considérés sous tous leurs rapports avec notre commerce & nos colonies* de Dominique Harcourt Lamiral, édité par Dessenne [Paris, France], 1789.

« Signare ou Femme de couleur du Sénégal », gravure signée René-Claude Geoffroy de Villeneuve, *in L'Afrique ou histoire, mœurs, usages et costumes des Africains. Le Sénégal*, de René-Claude Geoffroy de Villeneuve, édité par Nepveu [Paris, France], 1814.

« Un bal de Signares (mulâtresses) à Saint-Louis (Sénégal) », gravure signée Philippe, d'après une aquarelle inédite de Nouveaux [1844], *in Côte occidentale d'Afrique : vues, scènes, croquis* d'Henri-Nicolas Frey et Pierre-Georges Jeanniot [France], 1890.

La Noire antillaise, un objet de désir ?

Arlette GAUTIER

Les premiers récits de voyageurs sur les Antilles ne cessent de s'étonner de l'élan sexuel qui jette l'homme blanc sur l'esclave noire alors même que celui-ci devrait, au contraire, éprouver une profonde horreur pour celle-ci, suivant en cela les descriptions terrifiantes de l'époque moderne. Ainsi, Guillaume Coppier, un engagé lyonnais, écrit en 1645 un « *panégyrique des antiperfections des nègres* » épouvantablement difformes, leurs cheveux sont rudes, leur nez camard et écrasé pend sur des grosses lèvres et le reste de leur visage est si effroyable qu'il est presque impossible de les regarder sans horreur et étonnement ; leur voix est semblable au mugissement des taureaux. Pour les missionnaires, dont le jésuite Pierre Pelleprat en 1655, ils ressemblent à des « *diables qui sortent des enfers* », car ils sont « *puants comme des charognes et si hideux et si mal faits qu'ils causent de l'horreur* ». Quant aux Africaines, nous dit le même récit, il est impossible de les regarder de face car elles ressemblent à des « *mouches dans du lait* ». Le dégoût vis-à-vis du corps des Africains est imputable à ce qui le différencie de celui des Européens : la couleur et l'odeur. Pourtant une attirance ambiguë est très vite née, qu'un auteur comme le père Labat tente d'expliquer par le fait que « *les négresses sont fort bien faites, surtout quand on s'est fait à la couleur* ». Des auteurs reconnaissent aussi la beauté et même la majesté de quelques femmes ou même d'ethnies entières comme le naturaliste Michel Étienne Descourtilz à la fin du XVIIIe siècle, pour qui : « *Le plus beau sang a formé ces peuples.* » Il n'en critique pas moins le désir pour les Antillaises noires car il ne s'agit, pour lui, que de « *machines animées et instrument de la brutalité* ». Ainsi, le physique soi-disant repoussant et la religion au XVIIe siècle puis, au siècle suivant, les différences raciales sont mises en avant pour justifier une absence de désir que les faits infirment largement.

Série de quatre boutons peints signés Agostino Brunias [Italie/Angleterre] pour Toussaint Louverture [Saint-Domingue, Haïti], 1x4 cm, 1771-1772 : *Femme blanche au buste nu* ; *Le joueur de tambour* ; *Homme noir saluant deux femmes noires* ; *Au bord d'un plan d'eau.*

« Homme européen et femme asiatique », porcelaine [Jingdezhen, Chine], 23x12 cm, 1775-1780.

Lord Jonimo with the Moorish Woman Friederica Poland (*Lord Jonimo avec la femme maure Friederica Poland*), peinture signée Johann Samuel Mock, huile sur toile, 172x198 cm, 1737-1738.

Françoise-Marie de Bourbon, Mademoiselle de Blois et Louise-Françoise de Bourbon, Mademoiselle de Nantes [France], peinture signée Philippe Vignon, huile sur toile, 80x90 cm, 1676-1683.

Tête africaine, lampe à huile signée Andrea Briosco [Padoue, Italie], bronze, 9x12 cm, 1525-1530.

Pour les autorités commerciales et coloniales, les relations sexuelles interraciales ont d'abord pour vocation de servir, de multiples façons, leurs intérêts propres. Généralisées dans les Caraïbes, au Canada, en Guinée, au Brésil au XVIIe siècle, à la Martinique[20], aux Indes[21], en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud au XVIIIe siècle[22], elles permettent une implantation durable des Européens dans des territoires éloignés des métropoles coloniales, en pourvoyant à leurs besoins matériels et à leur bien-être psychosexuel. De surcroît, elles favorisent un apprentissage des langues et des coutumes locales nécessaires à une diplomatie réussie et à un développement durable des rapports commerciaux. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, des femmes telles les *Vadimbazaha* à Madagascar et les *Signares* au Sénégal ont, dès lors, été les interprètes, autant que les indispensables médiatrices, des tractations financières et économiques que les agents des sociétés commerciales européennes négociaient avec les communautés locales.

Ces concubines « temporaires », acquérant parfois le statut d'épouse, obtenaient, grâce à ces arrangements, des avantages matériels parfois substantiels et accédaient ainsi à un statut socio-économique influent dans les domaines diplomatique, financier et religieux locaux[23]. Si les arrangements sexuels avec des femmes « indigènes » suscitent des assentiments, des inquiétudes, ou des antipathies, ils n'en sont pas moins soutenus par les autorités coloniales qui y voient, à cette époque, tant un moyen d'intégrer progressivement les autochtones au projet colonial, qu'un outil pour s'assurer de leur loyauté, tout en prévenant d'éventuelles conspirations, notamment dans les colonies à plantation. Ces unions sexuelles n'ont pas dans un premier temps perturbé la base raciale existante comme en témoigne l'histoire de la colonisation portugaise du Brésil, française en Louisiane[24] et en Nouvelle-France au XVIIe siècle[25], anglaise dans les Caraïbes ou hollandaise au Suriname. Elles ont également constitué un moyen de contrôle social des sexualités, en limitant les pratiques homosexuelles et prostitutionnelles. Les autorités religieuses ont, elles aussi, incité, dès le début de l'expansion coloniale, les hommes à contracter des unions interraciales exclusives, sanctifiées et hétérosexuelles. Ces alliances, dans les colonies latines et catholiques, avaient, alors, pour objectif premier de maintenir la religiosité chez les Européens en empêchant la licence des mœurs tout en concourant, conjointement, à une christianisation des populations locales[26].

Relations sexuelles et métissage dans les colonies américaines

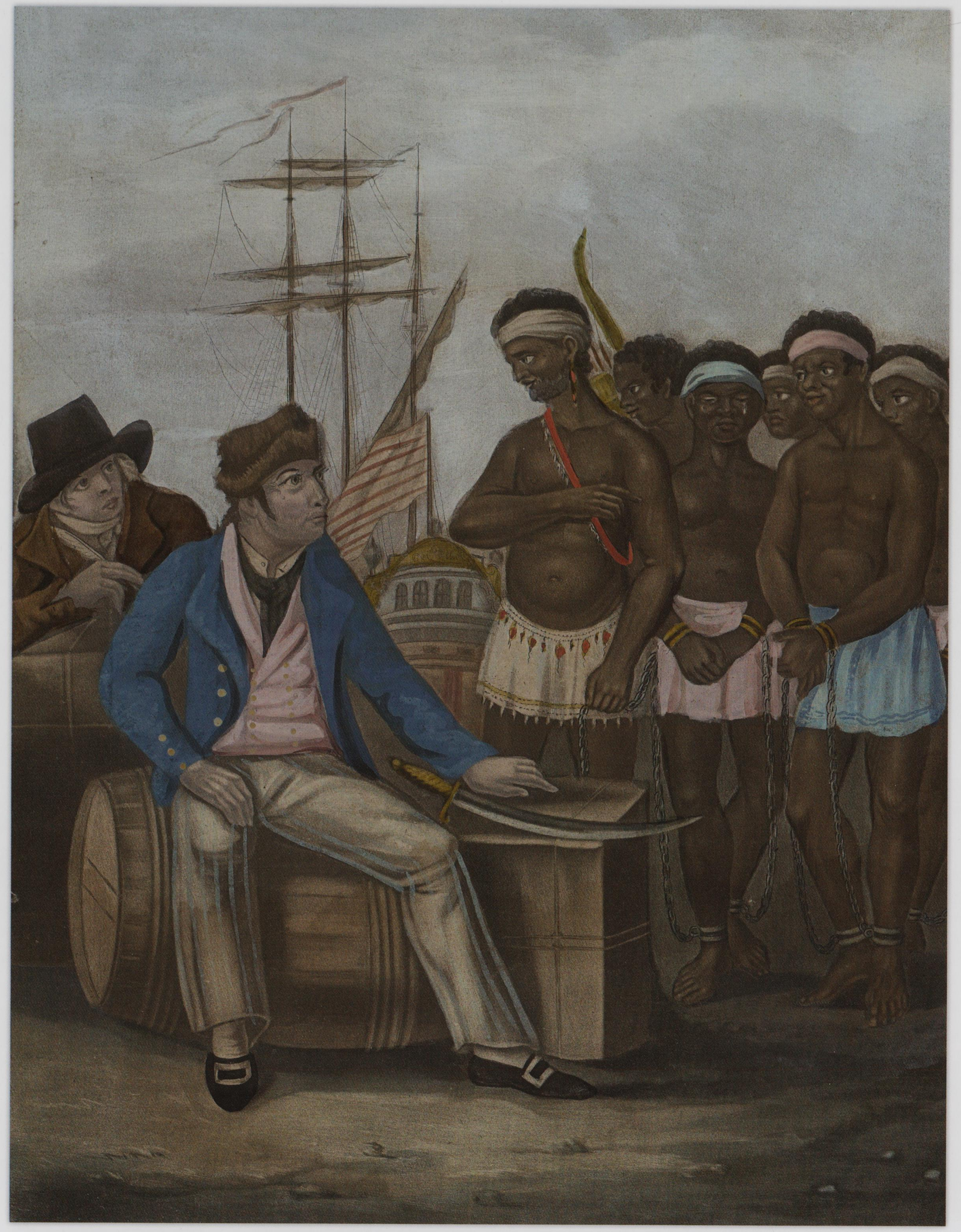
Françoise VERGÈS

Au XVIIIe siècle, dans les colonies américaines, le métissage focalise les angoisses des sociétés coloniales, devenant, à la fois, objet de fascination et de répulsion. Dès le XVIe siècle, avec l'esclavage colonial, le métissage, qui révèle concrètement la réalité des relations sexuelles entre hommes européens et femmes d'origine africaine, constitue un sujet d'inquiétude autour duquel lois, régulations, interdits sociaux et culturels se multiplient. Entre les XVIe et XVIIIe siècles, les textes contre le métissage sont de plus en plus restrictifs dans *toutes* les colonies et proscrivent clairement les relations entre hommes blancs et femmes noires (mais aussi amérindiennes et métisses) : quant aux relations entre hommes noirs et femmes blanches, elles sont de l'ordre de l'impensable et de l'interdit moral et légal. Cette évolution a des conséquences concrètes sur la place qu'occupent, dans l'espace public, les femmes noires et leurs enfants : les relations sexuelles avec elles étant perçues comme une menace contre l'identité masculine européenne, un site de corruption de son caractère. Sang et sexualité acquièrent alors une « couleur », la « pureté du sang blanc » étant le signe d'une domination sexuelle, elle-même métaphore de la suprématie blanche, particulièrement de celle de *l'homme blanc*. Ainsi le concubinage est-il toléré tant qu'il ne remet pas en cause cette suprématie. Les normes de la sexualité « respectable », blanche et bourgeoise, construisent cependant, en miroir, une sexualité noire, dangereuse et menaçante. Et la possibilité qu'un.e métis.se passe pour une personne « blanche » provoque l'épouvante. Bien que cette notion soit rejetée par les Afro-descendants parce qu'elle masque le viol des femmes noires et le régime colonial racial, l'étude du métissage permet néanmoins de mettre en lumière les processus de racialisation de la sexualité dans les colonies des Amériques et des Caraïbes.

◄ « Un Anglais de la Barbade vend sa maîtresse », gravure signée Jean-Michel Moreau, *in Histoire philosophique des établissements européens dans les Deux Indes* de l'abbé Guillaume-Thomas-François Raynal [Paris, France], 1780 [1770]. Les condamnations de l'ouvrage par arrêt du Conseil assurent une grande notoriété à ce texte anti-esclavagiste et contraignent son auteur à l'exil.

◄◄ *Scarcity in India* (*Denrée rare en Inde*), gravure signée Charles Knight [Londres, Angleterre], 1794.

► « The American Colonies », gravure signée George Bickham, *in A Short Description of the American Colonies belonging to the Crown of Great Britain* (*Une courte description des colonies américaines appartenant à la couronne de Grande-Bretagne*) de George Bickham [Londres, Angleterre], 1749.



◄ *Treating for Slaves* (*La traite des esclaves*), gravure colorisée [Londres, Angleterre], 1798.

►► *Virginian Luxuries* (*Voluptés de Virginie*) [États-Unis], peinture, huile sur toile, 1825.

VIRGINIAN LUXURIES.

◆ *Negroes, Aborigines of Africa*, gravure colorisée signée John Chapman, 24x18 cm, 1797.

◆ *Combats et jeux d'esclaves*, peinture signée François Aimé Louis Dumoulin [Vevey, Suisse], aquarelle, 1788.

◆◆ *William Penn's treaty with the Indians, when he founded the province of Pennsylvania in North America, 1681 (Le traité de William Penn avec les indiens lors de l'établissement de la Province de Pennsylvanie en Amérique du Nord, 1681)* [États-Unis], gravure signée John Hall, d'après un tableau de Benjamin West [Londres, Angleterre], 1775.

◆ *L'Amérique*, coupe et soucoupe, porcelaine à pâte dure émaillée et dorée [Meissen, Allemagne], 1730-1740.

Cette perspective assimilationniste adoptée par les élites coloniales se transforme progressivement en une politique plus ségrégationniste en matière d'unions officielles interraciales. Tout au long des XVIIe et XVIIIe siècles, les autorités politiques et les administrations coloniales exercent, désormais, des formes de contrôle accru sur les sexualités, par l'instauration de législations et de sanctions sociales ou juridiques. Au début de ses activités, la Compagnie des Indes orientales (créée en 1600) encourage les colonisateurs britanniques à épouser ou à vivre en concubinage avec des femmes indiennes, afin de réaliser auprès d'elles un apprentissage de la culture indienne, alors valorisée[27]. La formation d'une communauté anglo-indienne est perçue comme un pont entre les Britanniques et les Indiens, nécessaire à une compréhension et un respect mutuels de leurs différences socioculturelles. Dès le XVIIIe siècle pourtant, le statut légal et religieux de ces unions sexuelles interraciales, comme celui octroyé à leur descendance, est débattu. Les politiques locales opèrent alors une limitation du nombre de femmes indiennes auxquelles est accordé le statut de sujets britanniques afin de protéger les distinctions sociales, morales et raciales qui structurent, dès lors, la société blanche. Elles adoptent une même législation concernant les enfants métis, qui sont, quant à eux, interdits de séjour en Grande-Bretagne.

Dans l'État de Virginie au début du XVIIe siècle, des unions interraciales étaient même contractées, entre des servantes blanches et des esclaves noirs ainsi qu'entre des hommes blancs et des esclaves noires, ces dernières étant vendues comme épouses aux colons pour le prix de leur traversée[28]. Selon les sources administratives et judiciaires, ces relations sexuelles consenties, maritales ou extra-conjugales entre femmes blanches et esclaves noirs suscitent des inquiétudes de la part des élites de planteurs blancs mais ne sont pas sanctionnées par des actes punitifs à condition

qu'elles ne donnent pas lieu à la naissance d'enfants illégitimes[29]. Vers le milieu du XVIIe siècle, la rigidification de l'esclavage, comme la diffusion d'une vision racialiste du monde, définit des lignes de couleur, mettant fin à cette période de relative flexibilité. Après avoir instauré, en 1662, des sanctions financières envers des individus de « races » différentes ayant des relations sexuelles, une loi du Maryland, datant de 1664, permet d'asservir les enfants des femmes anglaises qui « *se marient avec des esclaves nègres* ».

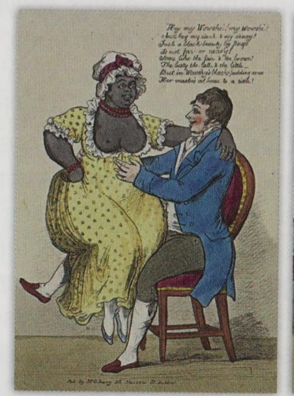
Au XVIIe siècle et jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, dans les rapports spécifiques induits par l'esclavage en Amérique, à Saint-Domingue ou en Jamaïque, aucune femme esclave ne peut se dérober aux exigences sexuelles des maîtres, ces relations étant souvent mises sur le compte de la voracité sexuelle des Africaines qui contraste singulièrement avec l'image de la respectable femme européenne[30], alors qu'en réalité elles bouleversent les hiérarchies dans les plantations et provoquent dans certains cas des ascensions sociales non anticipées par l'ordre en place, introduisant un futur affranchissement et des avantages pour les enfants mulâtres[31].

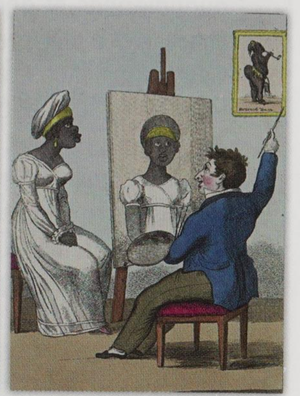
Ces exemples permettent de comprendre comment s'opère, alors, le passage entre préjugés de couleur et idéologies racistes au travers du prisme de la stigmatisation et de la criminalisation de la sexualité interraciale suite aux politiques adoptées par les élites coloniales et/ou esclavagistes. Les législations et restrictions mises en place redéfinissent les critères d'une sexualité dite « licite » ou « illicite » en des termes qui deviennent, au cours des siècles, de plus en plus fortement politisés et racialisés. Bien que les relations sexuelles entre les hommes européens et les femmes esclaves et/ou colonisées soient courantes, concubinage et mariage deviennent dès lors des actes socialement et sexuellement transgressifs. En dépit des préjugés raciaux, des lois et des sanctions sociales ou juridiques en cas d'infraction, de nombreuses unions interraciales demeurent contractées dans des contextes coloniaux divers comme dans les Caraïbes, en Afrique, au Brésil, et au Mexique.

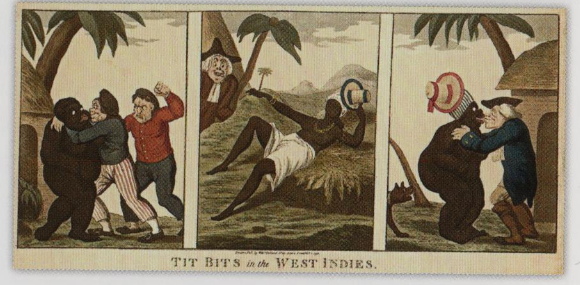
Lord Chatham et l'Amérique, porcelaine [Derby, Angleterre], 37x29 cm, 1767.

Femmes de couleur libres avec leurs enfants et serviteurs [Saint-Domingue], peinture signée Agostino Brunias [Italie/Angleterre], huile sur toile, 51x66 cm, 1780.

Angelo Soliman, gravure signée Johann Gottfried Haid [Allemagne], 1748-1751.







De la dégénérescence culturelle à la dégénérescence raciale

Dès la fin du XVIIe siècle, l'intimité partagée entre les hommes européens et les femmes « indigènes » soulève les questions de la dégénérescence de la « race blanche » et de la stabilité de la « blancheur » du pouvoir colonial[32]. Dans les récits de voyage et dans les discours savants en Europe, la notion de dégénérescence se réfère à une mise à mal de l'intégrité socioculturelle des « races », consécutive aux unions interraciales et au séjour prolongé des Européens dans les colonies.

Les voyageurs signalent ainsi fréquemment la présence d'Européens exilés parmi les Indiens dans les confins occidentaux de la Nouvelle-France (Canada français). Si leur « déculturation » transparaît dans l'adoption de nouvelles pratiques corporelles (semi-nudité, coupe de cheveux, tatouages…) et dans une érosion linguistique, les récits insistent aussi sur le fait que le « libertinage » des Indiennes serait à l'origine d'un « ensauvagement » des colons qui perdraient, à leur contact, toute probité morale. Le trappeur Pierre-Charles Le Sueur, lors de sa remontée du Mississippi à destination du territoire sioux-dakota, en 1700, évoque des renégats « *françois qui aiment la vie libertine des sauvages* [ici les Omahas] *et qui se retirent parmi eux* ». Les matelots indianisés rencontrés par Henri Joutel, à la fin du XVIIe siècle, « *s'accommodoient fort bien avec les Sauvages tant à cause de la vie molle et oisive, dans laquelle ils se plaisoient, que du libertinage des femmes, qui ne font pas grande difficulté de s'abandonner*[33] ».

Le frère récollet Gabriel Sagard, en mission chez les Hurons en 1623-1624, ne dit pas autre chose dans sa critique des Français qui fréquentent les jeunes Indiennes « *pour pouvoir toujours en jouir à cœur saoul, comme bêtes brutes, de leurs charnelles voluptés, en lesquelles ils se vautraient, jusqu'à avoir en plusieurs lieux des haras de garces*[34] ».

Les arrangements domestiques contractés avec les colonisées peuvent générer une « contamination » morale et culturelle, perçue comme dangereuse tant pour l'édification

L'embarras du choix ou Le roi de Tombouctou offrant une de ses filles en mariage au capitaine [Tombouctou, Mali], gravure colorisée signée George Cruikshank, publiée par George Humphrey [Londres, Angleterre], 1818.
Caricature de la « sauvagerie » physique et sexuelle des « Nègres », l'image renvoie aussi, par effet de miroir, au capitaine, symbole viril et moral de la « civilisation britannique ».

The Dairy Maid's Delight (Le plaisir de la laitière), gravure signée Thomas Rowlandson [Londres, Angleterre], c. 1790-1800.

Série de trois gravures colorisées : *Every One To His Liking (Chacun à son amour)*, signée McCleary [Dublin, Irlande], 33x24 cm, 1800-1810 ; *The Power of Beauty, or the Painter Enamoured (Le pouvoir de la beauté, ou le peintre épris)*, signée McCleary [Dublin, Irlande], 33x22 cm, 1800-1810 ; *Tit Bits in West Indies (Friandises dans les Indes occidentales)*, éditée par William Holland [Londres, Angleterre], 25x57 cm, 1798.

Les tableaux de castas

Capucine BOIDIN

Au XVIIIe siècle, le terme *casta*, initialement synonyme de lignage noble ou pur, change de sens pour désigner le petit peuple métissé des villes du Nouveau Monde. Stigmatisant, ce terme dit le désordre occasionné par les unions ayant lieu entre les trois « races » (espagnole, indienne et noire) dont on pense, désormais, qu'elles doivent rester séparées. Tableaux de mœurs destinés à un public européen, les *castas* montrent le glissement d'une conception morale à une conception phénotypique de la « race ». Les tableaux de *castas* représentent généralement seize scènes intimes familiales, quotidiennes et domestiques. Le plus souvent, chacune des scènes est associée à des métiers, des vêtements différenciés suivant le rang social, à des fruits, une faune et une flore « typiques ». En haut à gauche, se situent les « races » les plus pures et les plus blanches, tandis que les « races » les plus mélangées et colorées se trouvent à l'opposé en bas à droite. Y dominent les couples où le différentiel de couleur confère plus de blancheur à l'homme et de couleur à la femme. Comme l'analyse la sociologue mexicaine María Elisa Velázquez dans son ouvrage *Mujeres de origen africano en la capital novohispana* (2006), dans les tableaux mexicains, les femmes noires sont toujours mises en relation avec la cuisine, tandis que les femmes mulâtres sont davantage associées aux activités ludiques, voire festives. Les femmes noires et mulâtres – jamais les Indiennes ou les métisses – préparent le chocolat – une boisson associée à l'ensorcellement amoureux – et leur petit mulâtre aide le père à fumer ou priser du tabac, signe ambigu de distinction et de « vice ». La volonté de mettre en garde les Espagnols contre les unions mixtes avec des femmes noires est très claire. Mais ce qui frappe le plus est la manière dont certains tempéraments sont associés à la couleur de peau : le Blanc est dit « *habile et hautain* » ; la Noire est présumée audacieuse, élégante, au tempérament fort, voire sauvage ; la mulâtre, combinant les deux, est dépeinte comme une arrogante, pleine de suffisance.

Casta painting containing complete set of 16 casta combinations, racial classifications in Spanish colonies in the Americas (Peinture de casta composée de seize cases, classifications racialisées des castas et colons espagnols aux Amériques) [Mexique], peinture, huile sur toile, 148x104 cm, 1720-1740.

De la « reine » à l'odalisque. Sexualisation de la « femme orientale »

Juliette DUMAS

Aux XVIe et XVIIe siècles, le Moyen-Orient est décrit par de rares voyageurs, familiers des sociétés de cour. C'est un monde qui fascine. Au-delà d'inévitables formes d'exotisme, largement commentées, le *palais impérial* est perçu comme une structure curiale : les femmes du harem sont considérées comme des figures politiques, qu'il convient d'amadouer. « Reines » ou favorites, leur statut éclipse volontiers leur condition servile. Au XVIIIe siècle, *a contrario*, une profonde transition s'opère : l'Orient échappe aux observateurs directs pour devenir un sujet de prédilection des artistes et écrivains. Le « harem » et les secrets qui l'entourent invitent à toutes les mises en scène : l'orientalisme artistique est né. La fascination s'abreuve du sentiment de transgression, tandis que la peur du Turc cède la place aux *turqueries*. Avec la philosophie des Lumières, la figure du despote prend corps. La femme orientale et le harem imaginaire deviennent les symboles d'une société réputée tyrannique, fondée sur la servilité, la réclusion des femmes étant la preuve évidente de leur entière soumission à l'homme. Le lectorat s'émeut tout particulièrement du sort réservé aux jeunes femmes d'origine chrétienne, commuées en esclaves dans ces mêmes harems. S'affirme alors un mouvement profond duquel disparaît la figure de la « reine »-concubine, au profit de celle de l'odalisque, oisive et lascive, préoccupée par la seule satisfaction des désirs de son maître, privée de toute raison politique, prête à tous les excès (jalousie, violence, trahison), car d'origine vile. Quelle noble action attendre d'une esclave, qui ne doit son élévation qu'à ses prouesses sexuelles ? Victime malheureuse, elle est aussi coupable. Dans cet imaginaire, où la diversité et la complexité n'ont pas leur place, la « femme orientale » devient donc un archétype participant de la mise en scène d'un « monde merveilleux », regorgeant d'une multitude de femmes fortement érotisées et sexualisées, exclusivement soumises et passives.

Odalisque, faïence signée Ulrich von Dassel [Allemagne], 1745. Cette faïence met en scène un thème très rare : celui d'une odalisque de harem se donnant du plaisir dans une pose auto-érotique.

Série de deux gravures [Empire ottoman] signées Gérard Jean-Baptiste Scotin, *in Recueil de cent estampes représentant les diverses nations du Levant, tirées d'après nature en 1707 et 1708 par les ordres de M. de Ferriol, ambassadeur du Roy à la Porte* d'Élisabeth-Sophie Chéron, édité par Le Hay et Duchange [Paris, France], 1714 : « Femme turque » ; « Tchinguis ou Danseuse turque ».

des sociétés coloniales que pour leur cohésion. Ils menacent potentiellement les autorités politiques coloniales en occasionnant des transferts de la loyauté des Européens à leur épouse et à leur famille locale au détriment de leur pays et de leur « race »[35]. Autrefois pensées comme une adaptation des Européens et une assimilation des autochtones, les unions interraciales menacent ainsi désormais la stabilité des catégories coloniales distinctives entre gouvernants et gouvernés, dominants et dominés, et opèrent, ce faisant, un brouillage des frontières raciales et culturelles.

La racialisation progressive du colonialisme, observable notamment dans la promulgation des législations susmentionnées, donne naissance à des régimes disciplinaires dont l'objectif principal est de créer, puis de pérenniser, une distance sociale et sexuelle croissante entre les uns et les autres : distance *in fine* nécessaire à l'affirmation de la supériorité raciale et nationale des colonisateurs sur les colonisés.

Le concept de dégénérescence s'inscrit, dès lors, dans une lecture sociale, mais surtout biologique, du métissage. D'après les discours savants, les enfants d'un couple blanc et noir sont pensés stériles ou détenant une fécondité très faible, d'où le terme de « *mulatto* », mulâtre, emprunté, pour les désigner, à la zoologie. Toutefois, la figure du métis n'en reste pas moins significative, dans les chroniques de l'expansion européenne outre-Atlantique, orientale et extrême-orientale. Dès la seconde moitié du XVIe siècle, on comptera, dans le Nouveau Monde, vingt mille « sang-mêlés » d'ascendance espagnole et indienne à Mexico puis cinquante mille au début du siècle suivant[36]. Au Mexique, l'adoption des lois anti-miscégénation, au XVIIIe siècle, est concomitante de l'augmentation spectaculaire des mariages interraciaux et du nombre d'enfants métis[37]. Les célèbres tableaux de *castas* du peintre mexicain Luis de Mena, datant de la fin du XVIIe siècle, comme ceux de Miguel Mateo Maldonado y Cabrera, au début du XVIIIe siècle, présentent, à partir de trois souches « pures » d'Espagnols, d'Indiens et d'Africains, la variété des classifications raciales des métis résultant de la conquête de l'Amérique ibérique[38].

En 1774, Cornelius de Pauw estime, quant à lui, que les mariages entre Européens et « *sauvages et abrutis* » d'Amérique — qui altèrent de surcroît la constitution physique « supérieure » des « Blancs » — sont tous voués à l'échec. En 1781, Thomas Jefferson recommande même de ne pas « *altérer par le mélange des* "races" *la dignité et la beauté de l'espèce humaine* [par l'affranchissement des Nègres][39] ». Ce débat scientifique s'intensifiera au XIXe siècle en s'appuyant sur des exemples pris précisément dans des contextes coloniaux antérieurs[40]. La question sera alors de savoir si les métissages participent à un processus de reproduction positif[41], en favorisant une vigueur et une amélioration des attributs raciaux (aussi bien en Europe qu'au Japon), ou bien négatif[42] en induisant une dégénérescence héréditaire. Bien que les croisements entre les « races » soient diversement appréciés selon les politiques coloniales européennes entre 1810 et 1840, les métis incarnent, alors, une forme de dégradation morale et de décivilisation allant à l'encontre du projet colonial initial et de sa « mission civilisatrice ». Ils mettent en jeu les constructions identitaires et idéologiques des catégories de « colon » et de « colonisé » (mais aussi des Occidentaux et des non-Occidentaux comme au Japon ou au Moyen-Orient), mais aussi de « maître » et d'« esclave », du fait qu'ils appartiennent à deux ensembles distincts, en position de subordination l'un par rapport à l'autre. Les déterminations de leur statut, par les administrations coloniales et/ou racialistes, renvoient à des réalités sociales complexes et dynamiques — malgré la pluralité des territoires colonisés — qui se révèlent tributaires de politiques d'exclusion ou d'inclusion, âprement disputées du XVIe siècle au XXe siècle. ■

Señora principal y su esclava negra (Dame noble et son esclave noire), peinture signée Vicente Albán [Équateur], huile sur toile, 80x109 cm, 1783.

« Danse de bayadères à Pondichéry » [Inde], lithographie de Pierre Langlumé d'après un dessin de Jean-Victor Vincent Adam, *in Album pittoresque de la frégate* La Thetis *et de la corvette* L'Espérance, édité par Bulla [Paris, France], 1828.

L'Afrique, peinture signée Atelier de Gaspare Diziani [Venice, Italie], huile sur toile, 56x56 cm, 1728-1735.

1 Marco Polo, 2011 [1298].
2 Jean de Mandeville, 2001 [1355-1357].
3 Alonso de Ovalle, 1646.
4 François-Joseph Lafitau, 1624.
5 Antonio Pigafetta, 2007 [1522].
6 Christine Davenne, 2004.
7 Isaac de La Peyrère, 1655.
8 Edward Long, 1774.
9 William B. Cohen, 1980 ; Winthrop D. Jordan, 1977.
10 Pieter de Marees, 1602 ; Richard Ligon, 1673.
11 Cité par Maurice Godelier, 2007.
12 Marc-Antoine *Caillot*, 2013 [1730].
13 Robert Challe, 2002 [1721].
14 Cité par Tzvetan Todorov, 1989.
15 André Thevet, 1575.
16 Guy Turbet-Delof, 1973.
17 Nicolas de Nicolay, 1585.
18 Ronald Hyam, 1991.
19 Philippa Levine, 2004.
20 Jacques *Houdaille*, 1981.
21 Durba Ghosh, 2006.
22 Martin Daunton, Rick Halpern, 1999.
23 Dominique Bois, 1997 ; George E. Brooks, 1976.
24 Jennifer Spear, 2003.
25 Arnaud Balvay, 2006.
26 Merry E. Wiesner-Hanks, 2002.
27 Durba Ghosh, 2006.
28 Howard Zinn, 1980.
29 Joseph D. Deal, 1993 ; Martha Hodes, 1997 ; Werner Sollors, 2000.
30 Simon Katzenellenbogen, 1999.
31 Barbara Bush, 1990 ; Arlette Gautier, 2010.
32 George M. Fredrickson, 2005.
33 Cité par Gilles Havard, 2008.
34 Gabriel Sagard, 1632.
35 Ann Laura Stoler, 1991.
36 Nelly Schmidt, 2003.
37 Patricia Seed, 1988.
38 Ilona Katzew, 2004.
39 Thomas Jefferson, 1787 [1781].
40 Paul Broca, 1859-1860.
41 Theodor Waitz, 1859.
42 Louis Büchner, 1866.

L'iconographie sexuelle des « sauvages » et la passion exotique et érotique

Pierre RAGON & Tracy SHARPLEY-WHITING

L'Amérique, biscuit de porcelaine signé Simon Louis Boizot [Paris, France], 1750-1760.

Découverte de l'Amérique, peinture signée Jacopo Zucchi [Italie], huile sur cuivre, 52x43 cm, 1575.

Les premières images sont paradisiaques. Au temps de l'expansion européenne, lorsque s'ouvrent à la fin du XVe siècle les routes transocéaniques, les informations rapportées sur les contrées lointaines évoquent la découverte d'humanités heureuses, jeunes, vivant dans l'innocence d'un âge d'or perdu partout ailleurs. Christophe Colomb et ses compagnons sont les premiers à les mentionner. Ils rencontrent dans les Caraïbes des foules heureuses et pleines d'innocence qui se pressent sur les plages, attirées par la nouveauté. Le navigateur génois note dans son *Journal*, à la date du 16 décembre 1492, qu'« *ils ne possèdent pas d'armes et sont tous nus* ». De fait, ces « *gens tout à fait innocents qui ne connaissent pas la guerre* » lui apparaissent tout à la fois craintifs et généreux[1].

Amerigo Vespucci, de son côté, souligne à plusieurs reprises la nudité des habitants du Nouveau Monde ainsi que le caractère doux et pacifique de populations qui n'expriment aucune agressivité[2]. L'absence de pilosité qu'il croit observer chez eux complète le tableau d'une humanité asexuée et dénuée d'agressivité. D'autres témoignages suivent : celui de Giovanni da Verrazzano qui longe les côtes de l'Amérique du Nord dans les années 1520, ceux d'André Thevet, en 1557, ou de Jean de Léry, publié en 1578, sur les Tupi de la France antarctique[3]… Seuls les Anglais semblent globalement résister à de tels élans.

Cette première vision des Amérindiens se diffuse rapidement en Europe puisque, dès 1493, un imprimeur inconnu reproduit la lettre que Christophe Colomb a adressée à son commanditaire Luis de Santángel. Ce document sensationnel est maintes fois

Isole trovate nuovamente per il re di Spagna (*Les îles découvertes pour le roi d'Espagne par Christophe Colomb*) [Guanahani, actuel San Salvador], xylographie signée Giuliano Dati [Florence, Italie], 1495.

« Fête brésilienne et Triomphe de la rivière » [Rouen, France], peinture signée Louis de Merval, aquarelle, *in Relation de l'entrée de Henri II, roi de France, à Rouen, le 1er octobre 1550*, imprimé par Henry Boissel, 1868.

Poetua, fille d'Orio [Polynésie], peinture signée John Webber [Londres, Angleterre], huile sur toile, 115x10 cm, 1784-1785. Accompagnateur du troisième voyage de Cook, l'artiste peint aussi des portraits — admiratifs — de « sauvages » d'Hawaï, de Nouvelle-Zélande ou du Canada.

America, peinture signée Stephan Kessler d'après une peinture de Charles Le Brun [São Paulo, Brésil], huile sur toile, 153x250 cm, 1650.

Arrestation de Hans Staden par les Indiens Tupinambas [Brésil actuel], gravure signée Théodore de Bry, 1592.

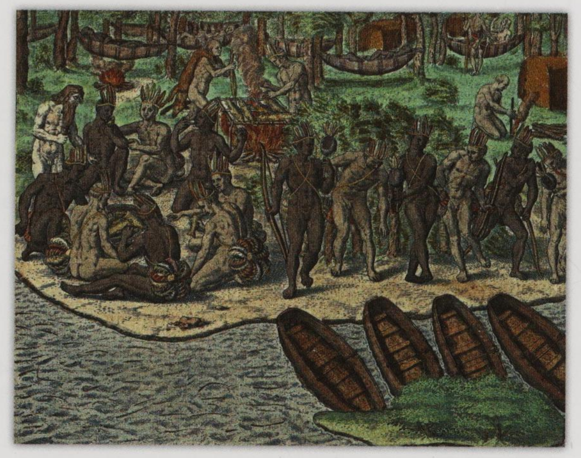
réédité au cours des mois et des années qui suivent. Dans sa première version, ce petit opuscule est rapidement illustré sur sa première feuille d'une gravure en pleine page qui donne à voir les propos du découvreur. Deux masses d'autochtones entièrement nus, l'une prenant la fuite, l'autre s'avançant pour offrir ce qu'elle possède, montrent effectivement des populations innocentes, à la fois craintives et généreuses.

Entre innocence et lubricité

La liberté de la rencontre amoureuse accomplie en toute innocence renvoie, dans certaines représentations, au jardin d'Éden. Tel est le cas sur la gravure qui immortalise les festivités organisées en l'honneur de l'entrée officielle d'Henri II à Rouen en 1550. Cette gravure foisonnante, qui restitue en principe les scènes représentées dans les rues de Rouen et sur la Seine en cette occasion, fait une large place aux mœurs indigènes. De très loin, les scènes de guerre dominent : l'une d'elle occupe le premier plan, deux autres, en haut et à droite, en haut et à gauche, surplombent l'ensemble. Mais d'autres thèmes sont également traités à travers de petites saynètes dispersées

sur tout l'espace : des scènes de chasse, des scènes de cueillette ainsi qu'une autre, évocatrice de la valeur économique de la collaboration avec les « indigènes » du Brésil qui assurent eux-mêmes la coupe et le transport jusqu'à la côte du bois *brazil*. Mais ce n'est pas tout, pas moins de cinq saynètes renvoient à l'innocence amoureuse des « indigènes ». Un groupe d'hommes et de femmes, tous dans le plus simple appareil, fait une ronde autour d'un arbre, un couple joue à cache-cache, un autre est voluptueusement étendu dans un hamac, un troisième échange un baiser assis au pied d'un arbre tandis que le dernier s'éloigne, apparemment en quête d'un nid douillet où s'aimer.

Cependant, la lecture des mœurs amérindiennes — à l'égal, comme nous le verrons, de celles des autres peuples par la suite rencontrés en Afrique ou en Océanie — n'est pas exempte d'ambiguïtés et surtout elle ne dure pas. Cette humanité *innocente* apparaît aussi d'emblée comme une proie aisée. Christophe Colomb, en même temps qu'il admire la nudité des corps et la simplicité des mœurs, calcule les profits possibles : ces populations si dociles ne pourraient-elles pas fournir des travailleurs malléables



Corps brésiliens et Brésil colonial

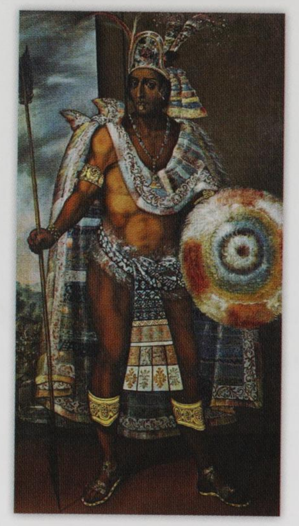
Christine DOUXAMI

La question du corps au Brésil passe nécessairement par une prise en compte de sa situation raciale et culturelle propre, liée à la cohabitation de trois visions distinctes : amérindienne, luso-européenne et africaine. Selon le sociologue et anthropologue français Roger Bastide, la colonisation portugaise à dominante catholique se distinguait de la colonisation anglaise, majoritairement protestante, dans la mesure où le colon portugais venait seul dans les colonies et était autorisé à recréer une famille auprès des populations locales. Cette relative « permissivité » des relations engendre un corps métis, non pour autant exempt d'une hiérarchisation raciale très claire : le Blanc se situant en haut de l'échelle, et le Noir et l'Amérindien en bas. L'Église catholique chercha toutefois à dresser les corps amérindiens, puis africains, notamment en les habillant et en les convertissant. Pourtant, d'après l'historienne brésilienne Mary Del Priore, aux XVIe et XVIIIe siècles les corps nus des femmes noires et indiennes — nudité justifiée officiellement par leur extrême pauvreté — cohabitaient avec ceux vêtus des femmes blanches qui, elles, étaient soumises au code strict de l'Église catholique et de son « *Manuel du confesseur* ». Cependant, même dans le milieu blanc, l'intimité des corps était très peu présente. L'historienne brésilienne Ana Lucia Araujo indique que le début du XIXe siècle a été marqué par l'imagerie de deux peintres français, Jean-Baptiste Debret et François-Auguste Biard, qui figurèrent les corps souffrants d'esclaves torturés ainsi que ceux des femmes noires habillées de longues jupes, les épaules ornées de *pano da costa* (étoffe de la Côte) : une représentation devenue, grâce à eux, dominante par la suite. Le corps amérindien, quant à lui, reste jusqu'à aujourd'hui représenté semi-nu suivant, en cela, la « traditionnelle » imagerie du « bon sauvage ».

« Brésiliens », xylographie signée Johann Froschauer, *in Mundus Novus* d'Amerigo Vespucci [Augsbourg, Allemagne], 1505.

« Habitants du Brésil et du pais des Amazones » [Brésil], gravure signée Rogers Woodes, *in Voyage autour du monde* [Amsterdam, Pays-Bas], 1716.

Esclaves nègres, de différentes nations, lithographie colorisée signée Thierry Frères d'après un dessin de Jean-Baptiste Debret, *in Voyage pittoresque et historique au Brésil* de Jean-Baptiste Debret [Paris, France], 1830 [1834].



voire des esclaves ? D'autres parmi ses compagnons à l'instar de Michele da Cuneo au cours du second voyage (1493-1496)[4], sans regret de l'innocence originelle qu'eux-mêmes ont perdue, se prennent à convoiter les corps nus des plus belles indiennes et entreprennent de les posséder, non sans violence.

Puis, on ne tarde pas à voir dans la nudité, non pas la preuve de l'innocence, mais la marque de l'inhumanité. Les gravures qui accompagnent les éditions des lettres et des voyages d'Amerigo Vespucci, en 1509, ou, en 1557, celles du récit de Hans Staden mêlent Indiens nus et cannibales. La nudité devient oubli de soi, négligence et saleté, preuve de sauvagerie. Sur l'une des images accompagnant le texte d'Amerigo Vespucci, apparaît un solide gaillard entièrement nu qui empoigne fermement son sexe et urine tout à côté de ses semblables occupés aux tâches de la vie quotidienne et totalement indifférents à ce qui se passe tout à côté[5].

Ainsi au fil des années, bien des événements remodèlent le regard que les Européens portent sur les populations dont ils découvrent l'existence. En Amérique, les *conquistadors* emboîtent le pas aux explorateurs et s'engouffrent dans la Caraïbe, le Mexique, l'Amérique centrale et la zone andine. Puis des groupes de colons issus de diverses nations s'installent des côtes du Brésil méridional à la vallée du Saint-Laurent. Dès lors, les projets changent, les regards aussi. Dans les Indes occidentales — nom alors donné par la couronne d'Espagne, à ses possessions américaines — les jugements primitifs sur l'*innocence* des anciens habitants s'inversent brutalement. Partout désormais, l'on croit avoir à faire à des humanités vivant dans la débauche. Gonzalo

De Español y de India produce Mestiso (*Un Espagnol et une Indienne donnent un métis*), peinture attribuée à Juan Rodríguez Juárez [Halpshire, Angleterre], huile sur toile, 104x147 cm, 1715.

Allégorie de l'Amérique (Frontispice de l'œuvre de Arnoldus Montanus, *Te nieuwe en obekende wereld*), gravure [Amsterdam, Pays-Bas], 1671.

Portrait de Moctezuma II [Tenochtitlan, Mexique], peinture signée Antonio Rodriguez, huile sur cuivre, 201x123 cm, 1680-1687. Le peintre s'est probablement appuyé sur des récits de voyageurs mais aussi sur des représentations indigènes pour ce portrait de Moctezuma II en majesté.

Fernández de Oviedo y Valdés est sans doute le premier auteur à faire la publicité des Indiennes avenantes. Il affirme, dans son *Sumario de la natural historia de las Indias,* paru en 1526, qu'en Castille d'Or (région de Panama), toute la noblesse des femmes consiste à s'offrir aux premiers venus. On trouve, sous sa plume, des exemples de femmes amérindiennes capables d'une telle fougue amoureuse qu'elles épuisent les hommes qui ont l'imprudence de céder à leur charme[6].

Mais sur cette question, les opinions n'étaient pas encore totalement arrêtées. Un peu plus tard, dans les années 1601-1615, c'est au contraire à leurs époux que l'historien Antonio de Herrera prête un excès de sensualité[7]. Ce dernier, qui parle de « *foires aux femmes* », pense aussi les harems des îles comme peuplés d'autant de femmes qu'il existe de manière de pécher avec elles. D'un bout à l'autre du continent, les témoignages des Français sont à peine plus nuancés. Même si, pour leur part, ils tentent de l'expliquer et de la relativiser, la liberté de mœurs des « sauvages » les surprend et leur inspire de sévères jugements. André Thevet est le premier à en témoigner : tout en concédant aux Tupi quelque connaissance des lois du mariage, il s'offusque de les voir offrir leurs filles aux premiers venus. Jean de Léry confirme le fait et note que « *les pères et parents avant que marier leurs filles ne font grande difficulté de les prostituer au premier venu* ».

Au début du XVIIe siècle, Jean Lescarbot rassemble toutes les observations faites des côtes du Brésil à celles de l'Acadie et aux rives du Saint-Laurent et arrive à la conclusion que cette pratique est générale car « *les filles du Brésil ont licence de se prostituer sitôt qu'elles en sont capables tout ainsi que celles du Canada. Voire les pères en sont maquereaux et réputent à l'honneur de les communiquer à ceux de deçà pour avoir de leur génération*[8] ». Un rituel d'alliance somme toute banal fait ici l'objet d'une assimilation hâtive mais sans appel au proxénétisme…

Frontispice d'El peregrino septentrional atlante (*Portrait d'Antonio Margil de Jesus*) [Guatemala], gravure signée Isidro de Espinosa, éditée par Joseph Bernardo de Hogal [Providence, États-Unis], 1742.

« Indien marchant, vêtu d'un pagne, portant une coiffe et tenant un arc et un carquois » (au revers est représenté le buste de Louis XV), pièce de monnaie gravée par Duvivier, cuivre, 3 cm, 1751.

« Un Amérindien embrassant un missionnaire mourant », peinture sur verre, 19x24 cm, 1730-1750.

Sodomies amérindiennes et cythères coloniales

Dans les premiers temps de la conquête espagnole des Amériques, un thème, celui de la sodomie, connaît une fortune particulière. Ne tient-on pas cette pratique pour la manifestation la plus extrême de la luxure ? On l'identifie tout d'abord chez les terribles Caraïbes, ces Indiens cannibales des Antilles qui la pratiqueraient sur leurs ennemis afin de les humilier selon Michele da Cuneo[9].

Plus tard, certains écrivent, à la suite de Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, qu'ils l'ont « enseignée » à leurs voisins Arawaks. Pour ce chroniqueur de l'histoire des Indes occidentales, le cacique Goacanagari « *s'unit avec certaines de ses femmes à la façon des vipères, une abomination jamais entendue qu'il n'a pu apprendre que de ces animaux*[10] ». Puis, on trouve des sodomites sur le continent, en Amérique centrale, au Mexique, et jusque dans les Andes. À cet égard, un épisode de la campagne que Vasco Núñez de Balboa mena en 1513 dans la région de l'isthme de Panama est resté célèbre. C'est Pierre Martyr d'Anghiera qui le rapporte. Alors que le *conquistador* explore les forêts tropicales du Darién, il doit affronter un cacique dénommé Cuarecua qui le combat avec six cents de ses hommes. Une fois l'ennemi vaincu, l'Espagnol investit le village et trouve la « *la maison du cacique souillée par une sensualité abominable. Il blesse le frère du cacique et beaucoup d'autres, parés d'habits de femme ; selon le témoignage des Indiens c'est pour s'adonner à la licence. Il ordonne d'en faire dépecer une quarantaine par les chiens*[11] ».

Sur les côtes du Mexique, ce sont tout d'abord des figurines de bois et de terre cuite retrouvées dans des temples abandonnés, à l'approche des Espagnols, qui donnent les premières informations. Avant même l'expédition d'Hernán Cortés, en 1517 ou 1518 selon des témoignages qui divergent, on en découvre une qui montre « *un homme en chevauchant un autre à la manière de l'abominable et infâme péché de sodomie* » et une seconde où « *un individu apparemment circoncis se tient la nature des deux mains*[12] ». Hernán Cortés et ses hommes, en particulier Bernal Díaz del Castillo et un auteur inconnu, le *Conquistador Anonyme*, semblent convaincus que cette pratique est universellement répandue chez les Indiens du Mexique central et ils persuadent leurs correspondants européens que tel en est bien le cas. À plusieurs reprises, dans les lettres qu'il envoie à Charles Quint, Hernán Cortés évoque les mises en garde qu'il adresse à ses hôtes qu'il pense ou feint de croire souillés par ce péché. Un de ses soldats, Bernal Díaz del Castillo accuse tout particulièrement les prêtres des cultes « indigènes » de se livrer à cette forme de débauche. Alors que les Totonaques du golfe de Veracruz furent les premiers alliés de Cortés, Bernal Díaz del Castillo n'hésite pas à accabler les gardiens de leurs temples de tous les maux, affirmant notamment que « *s'ils n'avaient pas de femmes, ils pratiquaient le métier de sodomite*[13] ».

De quelle réalité l'accumulation de ces jugements témoigne-t-elle ? Pour une part, elle renvoie à l'écart qui sépare les normes morales, celles des populations marquées par les interdits propres au christianisme de celles des populations qui les ignorent. Longtemps la « *course à l'allumette* » (un marivaudage poussé entre jeunes gens célibataires), que l'on pratique dans les cabanes amérindiennes du Canada, ravira les coureurs des bois et provoquera l'indignation des missionnaires. Mais il y a plus. Sous certaines plumes espagnoles, l'invraisemblance des récits renvoie tout autant à la construction d'un monde à l'envers, où toutes les licences et toutes les perversions interdites en chrétienté deviennent possibles, qu'à l'étonnement de la découverte ethnographique. Au demeurant, il ne faut pas négliger les usages politiques de telles considérations. La sodomie, péché « contre nature » par excellence et mal absolu, autorise tous les

Série de trois dessins signés Théodore de Bry, *in Americae nona et postrema pars* (*L'Amérique*, partie IX), édité par M. Beckerum, 1602 : « De varii generis tripvdiis, avt saltationibvs, Indisconfuetis » ; « Qvomodo hollandi regvlvm qvendam littoralis tractus Guineaeinuiferint » ; « Hifpani cum mulieribus quas in caftis & balneis fuperato Atabaliba repererunt, libidinem fuam explent ».

Rapports sexuels et imaginaires dans les Indes néerlandaises

Jean Gelman TAYLOR

Les relations sexuelles dans les Indes néerlandaises ont principalement été influencées par les Hollandais qui s'y installent à partir de 1595. Ils sont arrivés dans un monde majoritairement musulman, au sein duquel les autorités qui gouvernaient la compagnie de commerce hollandaise, puis la colonie qui lui a succédé en 1816, ont longtemps restreint l'immigration féminine. Les Hollandais, de ce fait, ont cherché à nouer des relations, temporaires ou permanentes, avec des Asiatiques. L'islam interdisant aux musulmanes d'épouser des chrétiens, les futures épouses étaient donc recrutées dans les communautés non-musulmanes : les fiancées asiatiques devant être libres ou affranchies ainsi que baptisées. Après le mariage, les autorités néerlandaises leur accordaient le statut juridique d'Européennes. Les fantasmes sexuels, désormais, avaient plus à voir avec les questions de classe sociale et de pouvoir qu'avec la couleur. Les archives visuelles nous renseignent d'ailleurs sur l'ordre moral colonial en vigueur ; la pudeur était de mise dans les familles, mais au-delà, s'exprimaient tous les excès – en particulier sexuels – des climats équatoriaux. Les artistes de rue et les prostituées y sont grossièrement représentés dans des drapés ou complètement nus. Quant aux romanciers, ils décrivent des femmes indigènes lascives qui piègent les malheureux hommes blancs à l'aide de magie noire et de potions ; *a contrario*, des romancières évoquent sobrement les femmes abandonnées et les enfants métis confrontés à la pauvreté. Ce sont donc les questions de religion, de classe sociale, d'âge et de genre qui façonnent l'ordre moral sexuel dans les Indes néerlandaises et ce, dès les premiers siècles de la conquête coloniale. À la suite de l'ouverture de la colonie à l'entreprise privée, en 1870, des Hollandaises ont commencé à émigrer dans les Indes néerlandaises, mais le *ratio* hommes-femmes, parmi les immigrants, n'a jamais atteint la parité.

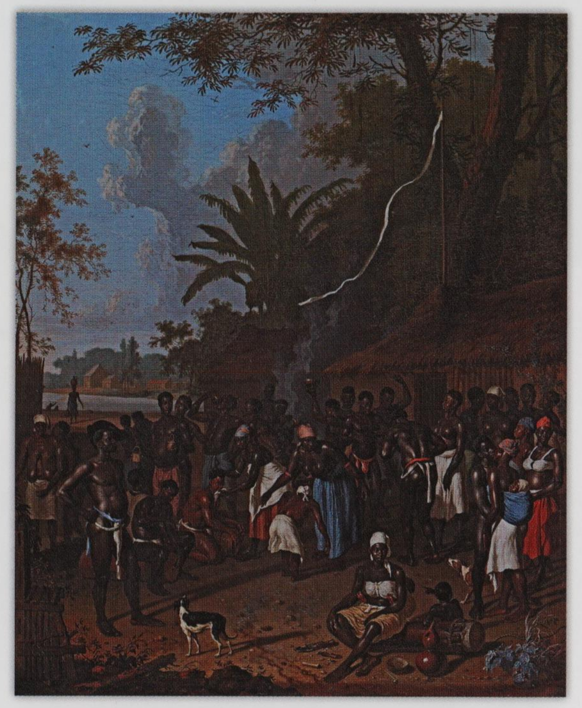
Javaanse ronging of danseressen (*Danseuses Ronggeng javanaises*), dessin signé Jan Brandes [Pays-Bas], 20x16 cm, 1779-1785.

Le château de Batavia, peinture signée Andries Beeckman [Pays-Bas], huile sur toile, 108x151 cm, 1661-1665.

Variétés dans l'espèce humaine…

Elsa DORLIN

Dans le texte sur les *Variétés dans l'espèce humaine* de Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1769), on trouve de nombreuses remarques sur les femmes des diverses régions du monde, remarques pour la plupart empruntées aux traités ou aux récits de voyage sur lesquels s'appuie l'auteur. Toutes ces considérations sur les femmes sont relatives à leur sexualité : soit elles ont trait aux objets que ces femmes jugent les plus désirables, soit aux attitudes qu'elles et leurs compagnons ont par rapport à la sexualité. À quelques exceptions près, en dehors des femmes des pays dits « tempérés », il insiste sur la laideur des habitantes de certaines régions, ou sur leur lascivité et leur manque de pudeur. Ou bien les femmes sont lascives et se donnent volontiers, ou bien ce sont les hommes qui les offrent. Dans ce dernier cas de figure, comment interpréter un tel geste ? Pour Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, il est clair que c'est là, de la part de ces peuples, un aveu de leur propre laideur : en offrant leurs femmes, les Lapons reconnaissent la beauté des « étrangers » – autrement dit, des Blancs. [...] Buffon montre donc qu'il existe une norme universelle du Beau partagée par toute l'humanité : ce qui tend doublement à prouver son unité. Premièrement tous les hommes possèdent le même sens de la beauté : pour preuve, même les peuples les plus laids sont disposés à reconnaître leur laideur, et sont honorés que des hommes mieux faits désirent leurs femmes. Deuxièmement, la laideur des peuples des climats non tempérés est bien l'effet d'une « dégénération » ; dégénération que ces populations tentent presque instinctivement de palier, en se mélangeant à de beaux hommes. Il y a dans le texte de Buffon, une tendance à déviriliser subtilement les peuples qu'ils jugent peu policés. Ces hommes qui « *offrent souvent aux étrangers leurs femmes, leurs filles, ou leurs sœurs* », font à la fois l'aveu de leur laideur, mais aussi de leur incapacité à satisfaire sexuellement leurs lascives compagnes. Cette tendance à la dévirilisation des hommes et à l'érotisation outrancière des femmes a pour conséquence de les exclure des définitions normatives de la masculinité et de la féminité, telles qu'elles fonctionnent dans la société européenne[1].



Slave Play on a Sugar Plantation in Surinam (*Fêtes d'esclaves dans une plantation de sucre*) [Suriname], peinture signée Dirk Valkenburg, huile sur toile, 58x64 cm, 1707.

Les peuples du monde (Tableau des peuples polynésiens d'après les découvertes du capitaine Cook et de La Pérouse), gravure colorisée signée Jacques Grasset de Saint-Sauveur [Paris, France], 45x54 cm, 1798.

1 Extrait in Elsa Dorlin, *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, La Découverte, 2009 [2006].

Les *Shunga* au Japon

Christophe SABOURET

Les estampes *shunga* (littéralement « images du printemps ») représentent le plus souvent des couples aux sexes hypertrophiés et copulant allégrement. L'une des plus renommées aujourd'hui — *Le Rêve de la femme du pêcheur* (d'Hokusai) — met en scène le cunnilingus d'une femme nue par une pieuvre sur fond de calligraphie. Entre l'importation de l'estampe érotique chinoise au Japon au XVIIe siècle et 1814, date de l'œuvre suscitée, le public des *Shunga* s'est élargi, allant de jeunes nobles tout juste mariés et sexuellement inexpérimentés aux individus de toutes conditions pouvant les acquérir, en passant par les esprits frondeurs. Entre ses débuts et 1765, date à laquelle l'impression polychrome est apparue, la hausse de la vente des *Shunga*, en feuillet ou sous forme de livres, a accru leur qualité par rapport à celle en rouleau, où la couleur pouvait être ajoutée aux copies, à la main. Entre le début d'Edo (1603) et la disparition du *Shunga* associé à l'estampage en tant que tel et coïncidant avec l'apparition, dans l'archipel, de la pornographie (fin du XIXe siècle), la satire sociale et politique a trouvé à se satisfaire, à travers cet art coïtal, régulièrement interdit par le régime shogounal, du fait de ses représentations hétérosexuelles, homosexuelles et zoophiles — explicites, contorsionnistes mais rarement en dénudé intégral, qui plus est avec un animal — de l'intime. L'essor de la diffusion du *Shunga* a aussi accompagné l'élargissement de sa symbolique : il devient pour tous un élément protecteur contre les incendies, contre la mort pour les samouraïs et contre la solitude, notamment sexuelle, pour leurs épouses. Le maintien d'une relative aisance matérielle procurée, par ces estampes, à ses artisans, a permis aux plus hétérodoxes de s'affranchir de la règle, en l'absence de tabou du nu, tout en soulignant l'hypertrophie des organes génitaux par un enchevêtrement des vêtements.

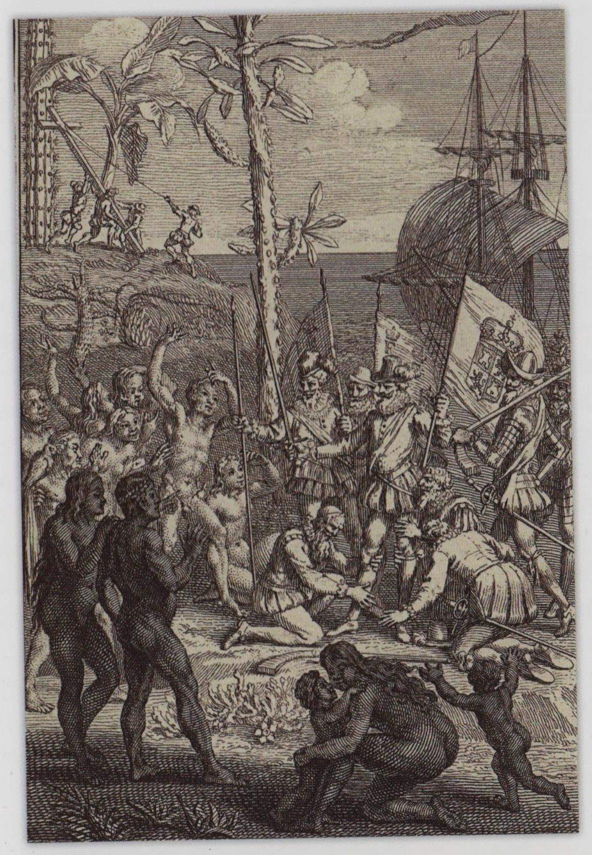
« Le Rêve de la femme du pêcheur ou L'Ama et le Poulpe », estampe signée Katsushika Hokusai, *in Kinoe no Komatsu* [Japon], 1814. Peintre, dessinateur, graveur et auteur d'écrits populaires japonais, son œuvre influença de nombreux artistes européens, en particulier Paul Gauguin, Vincent van Gogh, Claude Monet et Alfred Sisley.

châtiments et légitime la guerre de conquête que l'on livre aux Amérindiens. Ces dénonciations des sodomites « indigènes » s'inscrivent directement dans l'héritage des *excitatoria* médiévaux qui servirent à mobiliser les chrétiens contre les musulmans au temps des croisades[14]. Passé le temps de la conquête, c'est aussi la société coloniale elle-même — et singulièrement les élites des capitales — qui, au regard des voyageurs étrangers, apparaît comme pervertie par le luxe et la débauche.

Puisque les Amériques sont la source des métaux précieux et l'Orient la terre du luxe et du raffinement, puisqu'en vertu d'anciens préceptes moraux hérités de l'Antiquité classique, la richesse est mère de l'oisiveté et donc de tous les vices, les élites créoles, imagine-t-on, se vautrent dans la luxure. Quels que soient leur origine et leur rang, les femmes y cultivent la beauté et l'élégance. La vie y est figurée comme facile, le faste ostentatoire et la débauche généralisée. Les tables de jeux autour desquelles hommes et femmes se pressent, les promenades où l'on déambule lascivement en s'aguichant (*l'Alameda* à Lima, *le paseo de la Jamaïca* à Mexico), les salles de théâtre aussi constituent les plaisirs ordinaires de ces mondes décadents. À Goa, dans les Indes orientales, au début du XVIIe siècle, Pyrard de Laval s'efforce de garder la tête froide en contemplant ces femmes qui, chez elles, ne portent qu'une « *jupe qui est plus claire et fine que le crêpe le plus délié de deçà de sorte que leur chair paraît là-dessous aussi bien que si elles n'avaient rien sur elles*[15] ». Ces dames au demeurant sont, dit-il, fort lascives et passent leur journée à chanter et à jouer de la musique.

Allegory of the Amsterdam Chamber of Commerce of the VOC (*Représentation allégorique de la chambre d'Amsterdam de la Compagnie hollandaise des Indes orientales*), peinture signée Nicolaas Verkolje [Amsterdam, Pays-Bas], huile sur toile, 60x85 cm, 1710-1730.

Sans titre, sucrier, porcelaine émaillée, réalisée par la manufacture de porcelaine de Worcester [Angleterre], 5x4 cm, 1775.



« Christophle Colomb descend à terre ; et prend possession de l'Isle Guanahani au nom de la Couronne de Castille » [actuel San Salvador], gravure signée Bernard Picart, *in Histoire de l'Isle espagnole ou de S. Domingue* de Pierre-François-Xavier de Charlevoix [Amsterdam, Pays-Bas], 1732.

El Cacique de Tabasco presenta á Cortés veinte indias y entre ellas á Doña Marina (*Le cacique de Tabasco présente à Hernan Cortés vingt indiennes et, parmi elles, Doña Marina*), gravure, 1825.

Christophe Colomb : « Parle, que voulois-tu dans ton audace extrême ? », gravure signée Jean-Charles Larcher et Pierre-Marie Nyon [Blérancourt, France], 1826-1830.

Elles sont volages et usent de leur beauté ainsi que de leur richesse afin de séduire les hommes de passage, déployant mille ruses pour échapper à la surveillance de leur mari y compris celles de drogues qui leur font perdre l'usage des sens.

Dans l'autre hémisphère, sur les rives du Pacifique, plus d'un voyageur de passage honore Lima du titre de capitale des jolies femmes. Les plus libres s'en délectent, les autres, ecclésiastiques ou grincheux, condamnent le libertinage de ces femmes qu'ils jugent pécheresses ou dévoyées. L'Anglais William Betagh croit pouvoir conclure que les hommes « *sont si sérieusement préoccupés de leur galanterie que les femmes occupent la plus grande partie de leur temps, empêchant toute relation publique*[16] » et le Français Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais, très acide, estime, en 1727, qu'« *il n'y a pas de pays au monde où un homme vicieux puisse mieux se consommer dans le vice et où un homme sage court plus de risque d'oublier sa vertu*[17] ». L'opulence et la douceur du climat de Mexico ne cèdent en rien à celles de Lima. Les élites y paradent vêtues d'étoffes précieuses et couvertes de chaînes d'or ou d'argent, de colliers de perles et de pierres précieuses capables de faire perdre la tête aux plus vertueux. Comment dans ces conditions ne pas céder à la « *débauche des femmes* » (Dralsé de Grandpierre) et aux « *vices de la volupté* » (Monségur)[18] ?

Au tournant des années 1620 et 1630, Thomas Gage voit dans Mexico « *une seconde Sodome* » que Dieu ne manquera pas de châtier le moment venu : « *ses habitants seront quelque jour fauchés comme le foin et sécheront comme l'herbe verte que l'on a coupée*[19]. » Il est vrai que l'auteur est un moine défroqué passé à la réforme et qu'il a la condamnation facile… Mais ce témoin, d'une certaine manière, fait figure de précurseur en accusant le clergé catholique d'encourager le vice par sa mauvaise conduite. De fait, la critique des mœurs des clercs ne fait que s'amplifier tout au long du XVIIIe siècle. Les couvents sont dès lors décrits comme des lieux de débauche, ceux des hommes, qui ne prennent même pas la peine de dissimuler leur descendance, comme ceux des femmes « *dont le libertinage est si grand, qu'il semble qu'elles se soient mises en religion plutôt pour pratiquer le monde que pour le fuir* » accusent Amédée-François Frézier en 1716[20] et Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais en 1727[21].

Au fil du temps, les colonies des Portugais et celles des Espagnols apparaissent donc de plus en plus comme les conservatoires d'un catholicisme ancien, réfractaire aux principes de la réforme. Aux jugements communs qu'inspire l'exotisme d'une vie facile, s'ajoute alors la critique d'une institution que l'on juge dépassée et présente comme la source de tous les maux.

« Portrait d'une femme africaine tenant une horloge », peinture signée Annibale Carracci [Bologne, Italie], huile sur toile, 60x40 cm, 1583-1585. Rare, ce tableau dépeint une Africaine dont la beauté subtile est rehaussée tant par les atours luxueux que par le caractère direct et affirmé du regard.

Portrait of a young woman (*Portrait d'une jeune femme*), dessin signé Jean-Étienne Liotard dit Le peintre turc [Suisse], pastel, 41x32 cm, 1740-1745.

Les Sauvages de la mer Pacifique, papier peint panoramique à partir des dessins de Jean-Gabriel Charvet, édité par Joseph Dufour et Cie [France], 320x1000 cm, 1804.

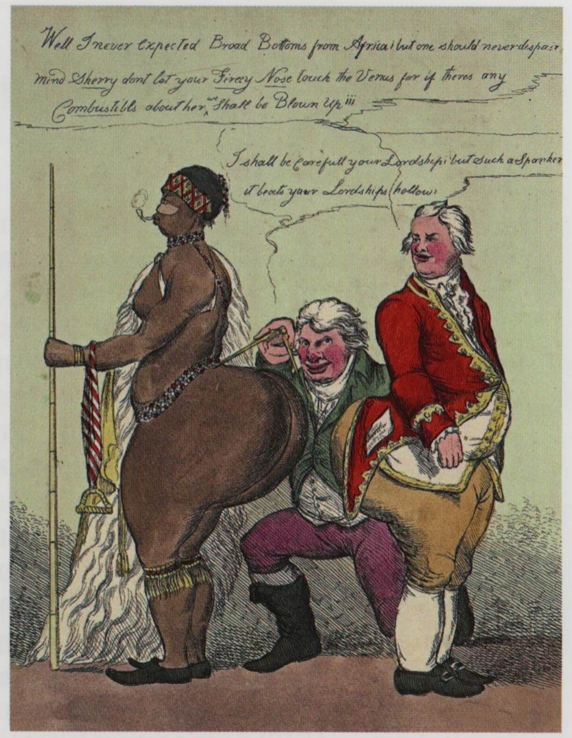
Les eunuques dans le harem ottoman

Jane HATHAWAY

À la fin du XVIe siècle, dans le palais ottoman, les eunuques étaient divisés entre ceux qui gardaient le harem (six à huit cents) et ceux qui protégeaient la chambre privée du sultan (trente à quarante). Les gardiens de harem venaient d'Afrique orientale, principalement d'Éthiopie, tandis que les eunuques destinés à la chambre privée étaient d'abord originaires des Balkans, puis essentiellement du Caucase. Les eunuques de harems étaient castrés en Haute-Égypte. On leur retirait l'ensemble de leurs parties génitales, dans l'idée de compliquer, voire de rendre impossible plaisir sexuel et reproduction. Une fois entrés dans le harem impérial, ils essayaient de grimper dans la hiérarchie des eunuques, au sommet de laquelle se trouvait le puissant chef des eunuques du harem. Celui-ci devait une grande partie de son pouvoir, à partir de 1588, à son rôle de surintendant des fondations pieuses impériales pour les villes saintes de la Mecque et Médine. Les revenus des terres et des propriétés de tout l'Empire ottoman étaient affectés à ces fondations qui fournissaient du blé, de l'argent et des services aux pèlerins musulmans et aux pauvres des villes saintes. Grâce à la supervision de ces vastes dotations, le chef des eunuques du harem disposait d'un réseau de clients dans toutes les provinces de l'Empire. Au XVIIe siècle, son influence grandit, après la mort prématurée de plusieurs jeunes sultans qui ne laissèrent pas d'héritiers ou seulement des jeunes enfants mâles en bas âge. Dans cet environnement, le chef des eunuques s'employait, avec la mère du sultan, à modeler ce dernier, de façon à influencer ses nominations administratives et ses décisions politiques. Au XVIIIe siècle, alors que l'Empire était enfin sorti de cette crise dynastique, le chef des eunuques se retrouva soumis à la pression de grands vizirs, mais cela n'entama pas pour autant son influence sur la vie religieuse et intellectuelle ainsi que sur la politique économique et diplomatique.

Kisler Aga, Chief of the Black Eunuchs and First Keeper of the Serraglio (*Kisler Aga, chef des eunuques noirs et premier gardien du sérail*), peinture signée Francis Smith [Angleterre], huile sur toile, 55x39 cm, 1763-1779.

« Le grand Seigneur dans le sérail avec le Kisla Agassi » [Empire ottoman], gravure signée Le Hay d'après une peinture de Jean-Baptiste Vanmou, *in Recueil de cent estampes représentant les diverses nations du Levant* d'Élisabeth-Sophie Chéron, 1769.



Fantasmes sur l'Afrique et les Noirs à l'ère des Lumières (sexuelles)

De même que dans les Amériques, la rencontre de l'Europe avec l'Afrique subsaharienne à l'ère des explorations donne une nouvelle jeunesse aux collections ouest-européennes de « *cannibales sanguinaires* », de « *païens fantastiques* » et de « *sauvages sexuels* ». Les relations entre le Maghreb et l'Europe, ainsi que les incursions maures dans la péninsule Ibérique et le bassin méditerranéen, enflamment les images et les discours scientifiques, philosophiques et littéraires, peuplés de mécréants, de despotes, de hammams et de harems licencieux ; ce type de descriptions visuelles et narratives devient alors la pierre angulaire d'un orientalisme qui croise l'africanisme. Les premiers contacts ont commencé dès le XVe siècle, avec l'exploration portugaise de la côte occidentale de l'Afrique — Sénégal, archipel du Cap-Vert, Guinée, Congo —, puis de l'Abyssinie et de l'Éthiopie. Henri le Navigateur (1394-1460), prince du Portugal, pionnier et mécène de l'expansion coloniale portugaise, est particulièrement méthodique dans sa volonté de faire cartographier les contours du continent africain et d'ouvrir une route océanique vers les Indes. Les récits décrivant des terres riches en esclaves, en or et en épices — utilisés à des fins médicinales et culinaires en Europe à l'époque —, ainsi que le désir de propager le christianisme, sont les premiers moteurs de la constitution de l'Empire portugais au XVe siècle.

Les pêcheurs, série *Les Anciennes Indes*, tapisserie réalisée par la manufacture royale des Gobelins d'après le carton de Van Albert Eckhout et (possiblement) Frans Jansz [Amsterdam, Pays-Bas], 358x305 cm, 1710.

A pair of broad bottoms (*Une paire de larges fesses*), gravure signée William Heath [Angleterre], 1810.

Pendule aux Indiens, boîtier en bronze patiné et doré, laiton doré serti de strass, attribué à Jules-Simon Deverberie, cadran en émail blanc avec des mains en laiton et acier doré signé Laurent Ridel [France], 56x44x15 cm, 1800-1810.

La femme « primitive » et les voyageurs européens

Gilles BOËTSCH

Les relations sexuelles, chez les peuples primitifs, ont toujours fasciné les voyageurs car elles étaient perçues comme un marqueur d'étrangeté. Ainsi, l'explorateur Hans Staden (1557) évoquant, dans une perspective d'anthropophagie, les peuples d'Amazonie dont il fut fait prisonnier, montre les Amazoniennes comme des êtres que les hommes donnaient ou échangeaient lorsqu'ils n'en voulaient plus pour eux-mêmes. Un débat s'instaura parmi les voyageurs des régions septentrionales pour savoir si les Lapones (toujours décrites comme très laides, voire proches de l'animal pour François Bernier en 1684 ou dégénérées pour Georges-Louis Leclerc de Buffon en 1748) étaient offertes sexuellement aux voyageurs par leur mari (Sigmund von Herberstein, 1549) ou au contraire jalousement gardées par ces derniers (Pierre Hogström, 1747). Dans ses *Lettres édifiantes* de 1701, le père Tachard note, de même, que les bourgeoises nayras du Kerala, aux Indes, pouvaient se donner aux étrangers sans crainte des représailles de leur époux. François Pyrard (1611) avait déjà souligné le « goût » des Indiennes pour les Européens qu'elles « préféraient » même aux « indigènes » tout comme Pierre Sonnerat, en 1776, lors de son voyage en Nouvelle-Guinée. Les Égyptiens de la vallée du Nil avaient des maisons d'hospitalité hébergeant des filles destinées aux plaisirs des voyageurs (Paul Lucas, 1704), de même que les femmes wolofs du Sénégal qui « *sont très vives et très portées à l'amour pour tous les hommes et surtout les blancs qu'elles cherchent avec empressement, tant pour se satisfaire que pour en obtenir quelques présents* » (Dancourt Jacques-Joseph Lemaire, 1695). Si Georges-Louis Leclerc de Buffon (1749) pensait généralement que « *les sauvages manquaient d'ardeur pour leur femelle* », il soulignait qu'il en allait autrement avec les femmes des peuples plus « policés », ce qui le conduisit à dresser, dans la partie « Variété dans l'espèce humaine » de son *Histoire naturelle*, l'inventaire hiérarchisé, pour l'ensemble de l'humanité, de la beauté des femmes.

« A Portuguese merchant being greeted by his Indian household » (« Un marchand portugais étant accueilli par ses domestiques indiens »), dessin colorisé, *in Album di disegni, illustranti usi e costumi dei popoli d'Asia e d'Africa con brevi dichiarazioni in lingua portoghese* (*Les coutumes et les traditions des peuples d'Asie et d'Afrique avec de brèves déclarations en portugais*), 1540.

« Voyage à la Nouvelle-Guinée », gravure signée Marie-Thérèse Martinel d'après un dessin de Pierre Sonnerat, *in Voyage à la Nouvelle-Guinée* de Pierre Sonnerat, édité par Rualt, 1776.

Margaretha van Raephorst. Echtgenote van Cornelis Tromp (*Marguerite de Raephorst, épouse de Cornelis Tromp*) [Amsterdam, Pays-Bas], peinture signée Jan Mitjens [Pays-Bas], huile sur toile, 135x105 cm, 1668.

Regarde, quel beau petit visage !, peinture sur ivoire [France], 12x11 cm, 1803-1815.

Buste de servante mauresque, faïence majolique polychrome signée Luca Della Robbia [Faenza, Italie], 385x38x185 cm, 1460.

« Sauvage des îles de l'Amirauté » [Papouasie-Nouvelle-Guinée], gravure signée Nicolas Piron, *in Atlas pour servir à la relation du voyage à la recherche de La Pérouse* de Jacques-Julien Houtou de La Billadière, édité par H. J. Jansen [Paris, France], 1799.

Yndios Mecos nombrados Apaches (*Indiens meccos appelés Apaches*), peinture sur cuivre signée Ignacio de Castro [Mexico, Mexique], 40x52 cm, 1750.

« Une danseuse de Lucknow devant un groupe d'Européens » [Lucknow, Inde], dessin signé Charles Doyley, *in The European in India* de Charles Doyley, Thomas Williamson et Francis William Blagdon [Londres, Angleterre], 1811.

A meeting of connoisseurs (*Une réunion entre connaisseurs*), peinture signée John Boyne [Londres, Angleterre], aquarelle, 45x53 cm, 1807.

« Femme nue albinos », gravure signée C. Guttenberg d'après un dessin de Jacques de Sève, *in Histoire naturelle, générale et particulière* de Georges-Louis Leclerc de Buffon, 1777.

Dans les deux siècles suivants, aux XVIe et XVIIe siècles, Britanniques, Hollandais, Français et Espagnols vont ensuite s'engager dans de véritables luttes intestines pour le contrôle de la côte Atlantique africaine, riche en esclaves et en or, aidés en cela par le christianisme qui se fait rapidement l'auxiliaire de l'esclavage et de la colonisation, justifiant leur existence par-delà la réalité banale d'une course géopolitique et économique à la domination entre nations européennes ; devenant également, dans la foulée, l'instrument de récits sexualisés sur les colonies. Les païens sont impies, et l'impiété est nécessairement du domaine de la débauche. Les différences de couleur, les climats tropicaux et les pratiques socioculturelles singulières génèrent une cartographie et une iconographie du « sauvage sexuel » africain qui se répand en même temps que la colonisation elle-même.

L'ère des Lumières, au XVIIIe siècle, donne, quant à elle, naissance à la discipline anthropologique et à l'étude de l'histoire naturelle, discours importants dans la rencontre de l'Europe avec les Africains et leurs diasporas d'esclaves dans les Nouveaux Mondes.

L'émergence du racisme scientifique et l'étude de la différence raciale encouragent l'idée de comportements sexuels extra-européens basés sur le « laisser-aller ». Dans ses *Observations sur l'État de Virginie*[22], publiées en 1785, le spécialiste d'histoire naturelle, président et esclavagiste américain Thomas Jefferson explique que les femmes noires préfèrent les hommes blancs, ouvrant la voie à une explication rationnelle du *ratio* disproportionné d'accouplements entre Noires et Blancs dans les Amériques ainsi que dans les colonies européennes en Afrique. Il conclut que les femmes noires sont plus « ardentes » et « uniformément » préférées par le mâle « orang-outan » face aux femelles de « sa propre espèce ». Bien que les orangs-outans ne soient pas une espèce endémique en Virginie et qu'il n'en y ait eu aucun dans le comté d'Albemarle pour corroborer les observations de terrain de Thomas Jefferson, ces écrits témoignent d'une fascination particulière pour la vie érotique des femmes noires, à tel point que celles-ci finissent par incarner le parfait « sauvage sexuel » du fait de leur compatibilité, en ce domaine, avec les singes.

Francophile invétéré — ses *Observations* ont d'abord été éditées à Paris — Thomas Jefferson adhère au polygénisme de Voltaire. Il a lu le naturaliste Georges-Louis Leclerc de Buffon et entretient une correspondance avec lui sur la question de la lascivité des femmes noires. Ces idées, cependant, circulent partout, à la même fréquence que les voyages transatlantiques transportant la « cargaison humaine noire » — le « bois d'ébène » — qui est ensuite recrachée par les entrailles des navires dans les différents ports des colonies européennes dans les Amériques. Les États-Unis, qui viennent juste de se libérer de leur propre statut de colonisé de l'Angleterre (4 juillet 1776), vont dûment coloniser leurs diasporas africaines et faire bon usage des idéologies en vogue sur la sexualité.

L'expansion rapide des colonies européennes depuis le Pacifique jusqu'aux Amériques encourage donc la vision des colonies comme avant-postes d'activités exotiques et libidineuses entre hommes et femmes primitifs. Ceux qui n'ont pas pu voyager laissent ainsi leur imagination le faire pour eux, nourris par un flot régulier de récits de voyage, de lettres et de récits divers, de Christophe Colomb à Hernán Cortés en passant par Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville ou Louis-Antoine de Bougainville. Comme on l'a mentionné plus haut, les stéréotypes sur le « bon sauvage » sexuel abondent dans le *Voyage autour du monde* de l'explorateur français Louis-Antoine de Bougainville[23] ainsi que dans le *Supplément au voyage de Bougainville* du philosophe Denis Diderot[24]. Critique philosophique de la nature face à la culture, des mœurs et préceptes occidentaux des Blancs et du libertinage primitif, le *Supplément au Voyage de Bougainville* présente Tahiti comme un jardin d'Éden mûr pour les exploits sexuels masculins en particulier, où les pères offrent leurs filles nubiles et leurs épouses en guise d'hospitalité, où les jeunes filles tahitiennes demandent à servir et triomphent avec leurs « caresses » du sens moral et des protestations religieuses des ecclésiastiques français. Si Tahiti est un paradis de « suppliantes érotiques » dans le Pacifique, les colonies de la Nouvelle-Orléans et d'Hispaniola (aujourd'hui la République d'Haïti et la République dominicaine) constituent une véritable manne pour cet imaginaire sexuel convulsif qui se répand alors en Europe : des hommes noirs hypersexuels, libres ou esclaves, brûlant de désir pour toutes les femmes, dans leur diversité, mais particulièrement pour les inaccessibles Européennes ; et des femmes « indigènes », tout aussi sensuelles et exotiques, spécifiquement dressées pour répondre aux goûts des mâles européens. Les créoles noires et les métisses, libres et esclaves, sont cultivées comme des rizières pour servir de partenaires sexuelles aux colonisateurs blancs d'un certain statut social et leur permettre de répandre leur semence, grâce au système de « plaçage » alors endémique dans les colonies françaises et espagnoles.

Histoires orales, poèmes, caricatures, chants et tableaux racontent le destin de ces femmes dûment formées à aimer, flatter, charmer et pécher sur demande : leur beauté exotique, « incomparable » en raison de leur métissage ; leur volupté sans égale, supposée typique des Noires des Nouveaux Mondes, en font des sauvages sexuelles « rendues acceptables » pour les milieux cultivés en raison de décennies (en Louisiane) et de trois siècles (à Hispaniola) de relations sexuelles interraciales, forcées et consensuelles. Les récits sur les « placées » fascinent et émoustillent. Les présents dont on les couvre, que l'Européen de la rue ne peut se permettre, aiguisent toutefois l'imagination coloniale, à tel point que les « placées » finissent par devenir un signe distinctif de richesse dans les colonies, symbole rêvé et prisé des aspirations de chacun, ainsi que du mariage entre capitalisme, sexe/sexualité et masculinité coloniale blanche. ■

Série de trois gravures colorisées : *Royal George in the kitchen or high life below stairs* (*Le roi George dans la cuisine ou la grande vie au-dessous de l'escalier*), imprimée par J. Johnston [Angleterre], 1819 ; *A morning surprise. Why who the Devil have we got here!! It is only me Massa* (*Une surprise du matin. Pourquoi diable êtes-vous ici !! C'est seulement moi Massa*), imprimée par Isaac Cruikshank et George Moutard Woodward, 1807 ; *Susanna & the two elders (Suzanne et les deux vieillards)*, 1810-1815.

Portrait of young Grand Duke Pavel Petrovich (*Portrait du jeune grand-duc Pavel Petrovich*) [Russie], peinture signée Stefano Torelli [Italie], huile sur toile, 176x107 cm, 1765.

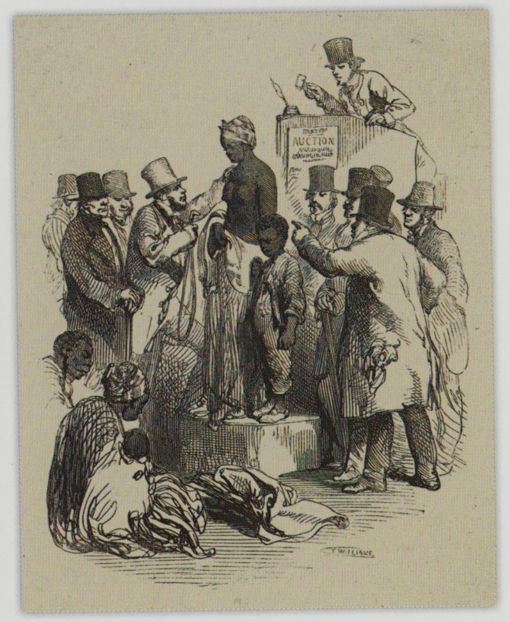
1 Christophe Colomb, 1992.
2 Amerigo Vespucci, 2005 [1509].
3 Giovanni da Verrazzano, 1946 ; André Thevet, 1997 [1557] ; Jean de Léry, 1972 [1578].
4 Michele da Cuneo, 1963.
5 Amerigo Vespucci, 2005 [1509] ; Hans Staden, 2005 [1557].
6 Gonzalo Fernández de Oviedo, 1950 [1526].
7 Antonio de Herrera, 1601-1615.
8 André Thevet, 1997 [1557] ; Jean de Léry, 1972 [1578] ; Marc Lescarbot, 1617.
9 Michele da Cuneo, 1963.

10 Gonzalo Fernández de Oviedo, 1959 [1535].
11 Pierre Martyr d'Anghiera, 1587 [1511].
12 Gonzalo Fernández de Oviedo, 1959 [1535].
13 Bernal Díaz del Castillo, 2015.
14 Pierre Ragon, 1992(a).
15 Pyrard de Laval, 1998.
16 William Betagh, 1728.
17 Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais, 1727.
18 Maximilien Dralsé de Grandpierre, *1726 ;* Jean de Monségur, 2002 [1709].

19 Thomas Gage, 1699.
20 Amédée-François Frézier, 1716.
21 Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais, 1727.
22 Thomas Jefferson, 1787 [1781].
23 Louis-Antoine de Bougainville, 1771.
24 Denis Diderot, 2002 [1796].

Possessions et érotisation violentes des femmes esclaves

Arlette GAUTIER



▲ *A slave market* (*Un marché aux esclaves*), gravure signée Thomas Williams [Londres, Angleterre], 1813.

► *The mode of training Blood Hounds in St. Domingo, and of exercising them by Chasseurs* (*Entraînement et exercice des chiens de chasse afin de débusquer et tuer les esclaves échappés*) [Saint-Domingue, Haïti], gravure signée Marcus Rainsford et James Barlow, 1805.

L'évocation de relations sexuelles entre hommes européens et femmes esclaves fait surgir des images aussi fortes que contradictoires. Celles de femmes fouettées et violées, qui paradoxalement peuvent faire jouir des voyeurs, mais aussi celles de « nuits chaudes »[1] d'où a disparu le fouet car les femmes esclaves désiraient, selon les colons, être pénétrées sans fin, parfois sous l'effet d'une constitution voluptueuse, parfois par intérêt. Enfin, plus rarement, on imagine de paisibles concubinages. Toutes ces représentations sont nées pendant la période esclavagiste moderne, à partir de la fin du XVe siècle, et sont reprises à des titres divers par les historiens, même si l'explication par la sensualité des Africaines-Américaines a disparu, dans les années 1970, mais était encore utilisée par l'historien Gilberto Freyre en 1933[2]. Aujourd'hui, l'étude de la sexualité — qui constitue un *continuum* allant du désir au viol — est redevenue un objet central des recherches sur l'esclavage[3]. Le premier livre de synthèse sur cette question conclut d'ailleurs que l'obligation d'accepter des relations sexuelles peut être vue comme une caractéristique première de l'esclavage[4].

Qu'en est-il dans le contexte spécifique de l'Amérique où l'esclavage a, dans un premier temps, un double objectif : la production dans les mines et les plantations et l'évangélisation, laquelle est contradictoire, en théorie, avec l'appropriation sexuelle ? Comment écrire cette histoire, du côté des esclaves, alors que tous les textes ont été écrits jusqu'au XIXe siècle par des hommes blancs, que les esclaves ne savaient pas écrire et que de plus, la honte du viol retombait sur elles et non sur leurs agresseurs ? Les sources seront de première main pour les colonies françaises, des monographies et des synthèses pour les autres colonies, ce qui permet d'explorer ces enjeux jusqu'au début du XIXe siècle (1830).

Le cruel traitement des esclaves* [Antilles], gravure colorisée signée Christian, 1773.

Cruelty of the Spaniards in St. Domingo (*Cruauté des Espagnols à Saint-Domingue*) [Saint-Domingue], gravure colorisée, 1820-1830.

« Scène de la récolte de tabac », crachoir, décor peint sur faïence [Delft, Pays-Bas], 9x12 cm, 1715-1725.

« Un désordre épouvantable et presque sans remèdes[5] »

Les écrits de l'époque considèrent tous que les relations sexuelles entre les femmes esclaves et les hommes blancs sont très nombreuses dans les colonies esclavagistes[6]. Les raisons évoquées n'en évoluent pas moins, selon cinq grandes explications : la lubricité de certains hommes, la stratégie des femmes esclaves, la nature voluptueuse des originaires d'Afrique, la constitution de paisibles relations domestiques et enfin la violence sexuelle inhérente à l'esclavage.

Au XVIIe siècle, les esclaves sont encore peu nombreux (le véritable tournant s'amorce dans les années 1670 avec la création, en Angleterre, de la Compagnie royale d'Afrique et, en France, de la Compagnie du Sénégal) et ils sont définis par un statut et non par une « race ». Leur captivité est justifiée par les nécessités en main-d'œuvre mais aussi de l'évangélisation ou encore par les conséquences d'une guerre sainte menée, en Afrique, contre des mécréants. Les relations sexuelles hors mariage, entre Blancs et esclaves, sont alors dénoncées et même punies, les missionnaires dénonçant simultanément la lubricité de certains hommes blancs et les viols subis par les femmes esclaves. Ainsi, le frère prêcheur Jean-Baptiste Du Tertre, qui a passé six ans aux Antilles françaises,

écrit en 1667 : « *Il faut pourtant avouer que si l'on pouvait excuser un crime que Dieu déteste, il n'y a personne qui ne portât compassion à ces pauvres malheureuses qui ne se laissent ordinairement aller aux désirs sales de ces hommes perdus que par des sentiments de crainte d'un mauvais traitement, par la terreur des menaces dont ils les épouvantent ou par la force dont ces hommes passionnés se servent pour les corrompre*[7]. » Il rapporte que deux esclaves refusèrent pourtant les propositions de leurs maîtres, l'une en le souffletant, l'autre en le menaçant d'un tison de fer. Cette « lubricité » masculine s'expliquerait par le très faible nombre de femmes blanches, ce qui n'est pas loin d'une justification par le caractère soi-disant irrépressible de la sexualité masculine. Cependant, la situation ne s'améliore guère au XIXe siècle alors que la proportion de femmes et d'hommes blancs s'équilibre.

Les officiels prennent toutefois des ordonnances pour « empêcher l'immoralité ». D'une part, les auteurs de violences sont punis par des coups de liane et peuvent même être marqués à la joue en cas de récidive. De plus, « leurs » enfants mulâtres sont libérés, ce qui induit une perte financière. D'autre part, dans les colonies françaises, espagnoles et portugaises, le mariage permet d'effacer la faute car ce qui

Sexualité, civilisation et fantasme colonial

Andrew COWELL

L'Europe a été soumise à deux chocs majeurs que sont les grandes explorations : la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb en 1492 et le voyage de Louis-Antoine de Bougainville à Tahiti en 1768. Ce dernier, dans le récit qu'il en fait en 1771-1772, y décrit une utopie supposée et pourtant existante : climat et paysage idylliques, nourriture à portée de main et, surtout, sexualité naturelle et libre que ne venaient pas compliquer les mœurs du monde « civilisé ». Étonnamment, ce monde ne se caractérisait pas par un plus grand niveau de civilisation, de connaissance et de raffinement social, mais par l'obéissance aux simples lois de la nature. L'idée d'une disponibilité sexuelle absolue des Tahitiennes — alliée aux récits circonstanciés de leurs charmes — a ainsi alimenté, dans l'imaginaire européen, l'explosion du romantisme et de l'exotisme tout en donnant naissance à un relativisme culturel dont la popularité ne cessera de croître. Elle a également marqué l'aventure coloniale avec la promesse fugace, pour les hommes blancs, d'une sexualité libérée, promesse dont elle ne s'est jamais complètement détachée. Denis Diderot, dans son *Supplément au voyage de Bougainville* (1796), a largement accepté ce récit et l'a même enrichi, utilisant cette image de Tahiti pour critiquer l'autoritarisme de la monarchie française et la vacuité des mœurs aristocratiques. Mais une lecture attentive de son livre montre qu'il a également pris ses distances avec une sexualité « naturelle », exclusivement gouvernée par l'utilité et le plaisir. En tant qu'homme des Lumières, il voyait bien que l'Europe ne pourrait, même si elle le souhaitait, retourner à l'état de nature (à supposer que celui-ci ait jamais existé). Les successeurs de Diderot semblent pourtant avoir absorbé ces images tout en passant à côté de la réflexion critique que ce dernier proposait sur les limites de cette utopie.

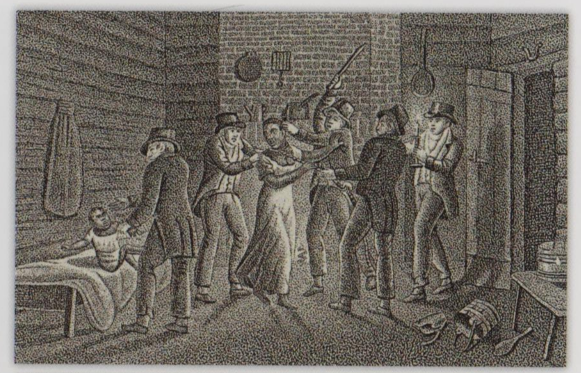
« Femme exécutant une danse traditionnelle dans une hutte observée par un homme », gravure signée William Hamilton, *in The Injured Islanders, or the influence of Art upon the Happiness of Nature* (*Les insulaires blessés ou l'influence de l'Art sur la nature*) de John Murray et Isaac Taylor [Londres, Angleterre], 1779.

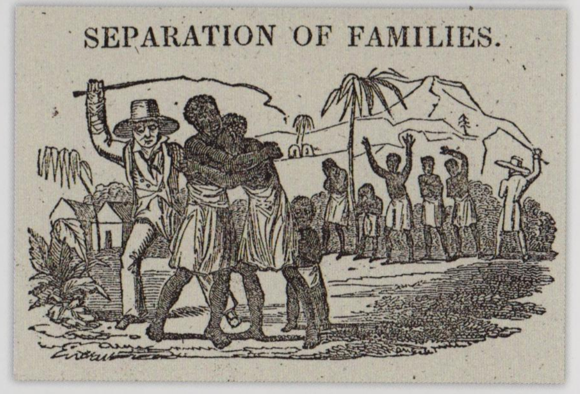
est condamné — et donc condamnable — n'est ni le viol ni la sexualité interraciale mais la relation sexuelle hors du sacrement du mariage. L'édit français de mars 1685 — rebaptisé le *Code noir* quelques décennies plus tard — encourage d'ailleurs les maîtres à affranchir et épouser leurs esclaves enceintes pour éviter les amendes. De fait, les mariages mixtes sont encore assez fréquents au milieu du XVIIe siècle, sans éveiller l'attention des autorités coloniales qui jugent la situation marginale.

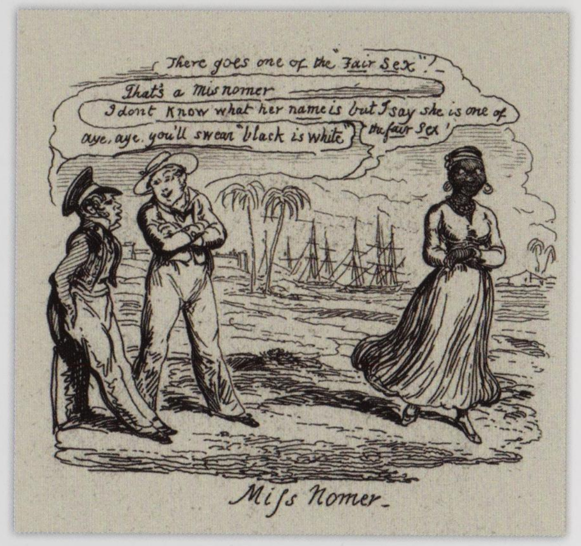
Cependant, avec le développement de l'économie de plantation et la déportation massive d'Africains, au XVIIIe siècle, l'esclavage se racialise. Ainsi, les différents codes coloniaux, tant français qu'anglais ou espagnols, instituent que les enfants des femmes esclaves appartiennent à leurs maîtres et non aux pères, et font ainsi de la sexualité un moyen de reproduction de l'esclavage, en le rendant héréditaire, et du genre, un élément essentiel du discours de la « race », puisqu'une femme blanche donne naissance à un enfant libre de naissance et une femme esclave à un esclave[8]. Le Conseil souverain de Martinique interdit, en 1670, de nommer les pères dans les registres de naissance, ce qui empêche ensuite les recherches en paternité. De plus, le mariage, s'il invalide le péché et permet d'accroître la population libre, n'est nullement une réponse au caractère forcé des relations sexuelles.

Cette politique se maintiendra pourtant dans les colonies espagnoles, dont seule Cuba deviendra une économie de plantation à la fin du XVIIIe siècle. En revanche, elle devient très rare dans les colonies françaises, où il faut désormais une autorisation administrative pour se marier avec une esclave, laquelle n'empêche pas d'ailleurs une forte stigmatisation. Seuls de rares hommes blancs créoles (nés dans les îles) de condition modeste se marieront encore avec des femmes esclaves. Dans l'Empire colonial français, les lettres patentes prises par le roi de France pour les îles de Mascareignes, en 1723, et pour la Louisiane française, en 1724, interdiront, purement et simplement, les mariages mixtes.

On trouve, dès 1680, une autre représentation des relations sexuelles entre hommes blancs et femmes esclaves dans un texte du Conseil de la Guadeloupe : « *la malice des négresses esclaves est parvenue jusqu'au point que la plupart des filles méprisent leurs semblables, refusent de les épouser et s'abandonnent facilement à des artisans et domestiques de maison, même à des garçons de famille dans l'espérance de concevoir des mulâtres libres et non esclaves, que d'autres négresses mariées s'adonnent à des gens libres dans l'envie de faire des enfants libres*[9]. » Ainsi, ces relations sexuelles deviendraient une stratégie de libération, au moins des enfants. Les termes changent également : on ne parle plus de « débauche », de « libertinage » ou de « concubinage » mais de prostitution (soit « *l'abandon à la lascivité* » selon le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694), ce qui fait de la femme esclave la principale responsable de ces comportements et dédouane le Blanc qui n'impose plus de relations sexuelles mais les achète[10]. L'argument est repris et généralisé dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : ce ne serait pas le maître qui abuserait de son esclave, mais celle-ci qui l'entraînerait au libertinage. Un administrateur de Saint-Domingue, Pierre-Victor Malouet, indique ainsi, en 1788 : « *Certainement le commerce et l'emploi des nègres produisent une grande licence de mœurs, mais c'est à cette espèce d'hommes et à leur constitution qu'est inhérent le goût du libertinage. Libres ou esclaves, chrétiens ou idolâtres, les hommes et les femmes noirs ont une propension invincible au plaisir, et la facilité de s'y livrer corrompt un grand nombre de Blancs*[11]. » On retrouve d'ailleurs ce type de description à travers toute l'Amérique des plantations. Cette racialisation préscientifique s'appuie donc sur l'idée que la sexualité des Blancs et des Noirs est, par nature, différente.







Série de deux gravures : *Slave catchers capture an escaped slave* (*Les chasseurs d'esclaves attrapent une esclave échappée*) ; *Separation of families* (*Séparation des familles*), 1800.

Miss Nomer, gravure d'après un dessin de George Cruikshank [Londres, Angleterre], 1829. « Miss Nomer » est un jeu de mot sur le terme « misnomer » qui signifie « appellation impropre » en anglais.

Mestizaje, De espagnol y negra : Mulato (*Métissage, d'un espagnol et d'une négresse : un mulâtre*), peinture, huile sur toile, 48x36 cm, *c.* 1760.

Une image distincte qui se déploie, à la fin du XVIIIe siècle, dans une littérature à la fois locale et de voyageurs philosophes, tant aux Antilles françaises qu'anglaises ou espagnoles (et aussi dans les colonies d'Amérique du Nord), vise à rendre plus présentables les colonies. Les relations entre Blancs et « femmes de couleur » y sont décrites comme des concubinages, ce qui permet d'indiquer que l'esclavage peut civiliser les esclaves[12]. Dans le même temps, les abolitionnistes font de l'appropriation sexuelle des femmes esclaves un de leurs arguments principaux pour dénoncer l'esclavage qui démoralise le Blanc comme l'esclave en permettant un accès sexuel illimité aux femmes. Une appropriation qui commence dès le bateau négrier où les femmes et les hommes déportés sont séparés et où marins et officiers choisissent leurs maîtresses pour la traversée : un processus faisant partie intégrante de la fabrique d'esclaves soumis et de la rétribution « en nature » des Blancs[13].

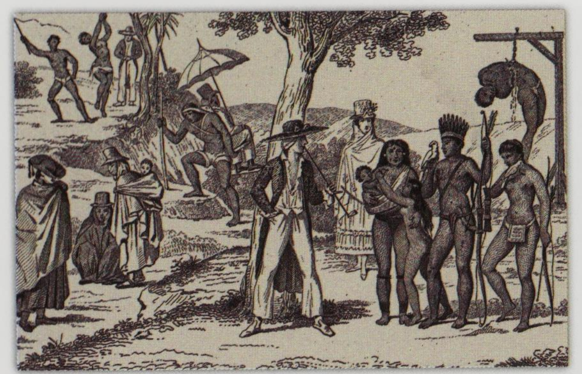
Le mythe de la sexualité polynésienne : la Vahiné à Tahiti

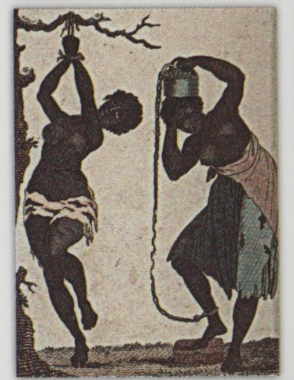
Serge TCHERKÉZOFF

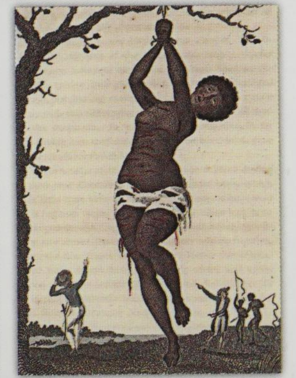
En 1768, lors de son tour du monde, Louis-Antoine de Bougainville croit découvrir une île, Tahiti. Le récit qu'il en fit fut commenté dans toute l'Europe, comme le montre, dans le présent ouvrage, Andrew Cowell. Il y raconte comment les Tahitiens présentèrent aux Français des cadeaux divers, puis firent avancer des jeunes femmes, dénudées, qui semblaient inviter ceux-ci à l'amour. Face à la stupéfaction que ces « usages » provoquent, une seule explication possible : ces « naturels » en étaient restés à l'âge d'or d'avant la chute, où l'acte d'amour était lui-même « naturel ». Louis-Antoine de Bougainville, ignorant que l'Anglais Samuel Wallis était venu en 1767, ne pouvait savoir que ce dernier avait fait jouer les canons contre les Tahitiens qui, ensuite seulement, persuadés de la nature surhumaine des nouveaux venus, avaient apporté des cadeaux et « offert » des jeunes filles dénudées. Mais pourquoi des filles ? Des récits longtemps restés inconnus indiquent que ces présentations n'étaient pas à l'initiative des « femmes » et n'avaient rien d'une « hospitalité sexuelle ». On peut penser qu'elles reproduisaient les fêtes offertes aux dieux, lesquels étaient régulièrement invités à venir féconder symboliquement les jeunes filles de l'île. Perçus comme les envoyés des dieux, les Européens furent donc probablement traités comme eux. Enfin, on négligea d'insérer le ravissement des Européens pour les corps des Tahitiennes (Vahinés) dans une vision dualiste de l'« Autre ». On opposait alors en effet les Africains (puis les Australiens), « *laids* » car « *tout noirs* » et vivant en « *bandes informes* » aux Indiens (Amérindiens), « *beaux* », « *plutôt clairs* », vivant en « *corps de nation* » dirigés par des chefs. Par contraste avec les Océaniens, qu'on appellera ensuite « Mélanésiens », les Polynésiens furent placés du bon côté de l'altérité « primitive », leurs corps étant désirés et leurs « coutumes » admirées.

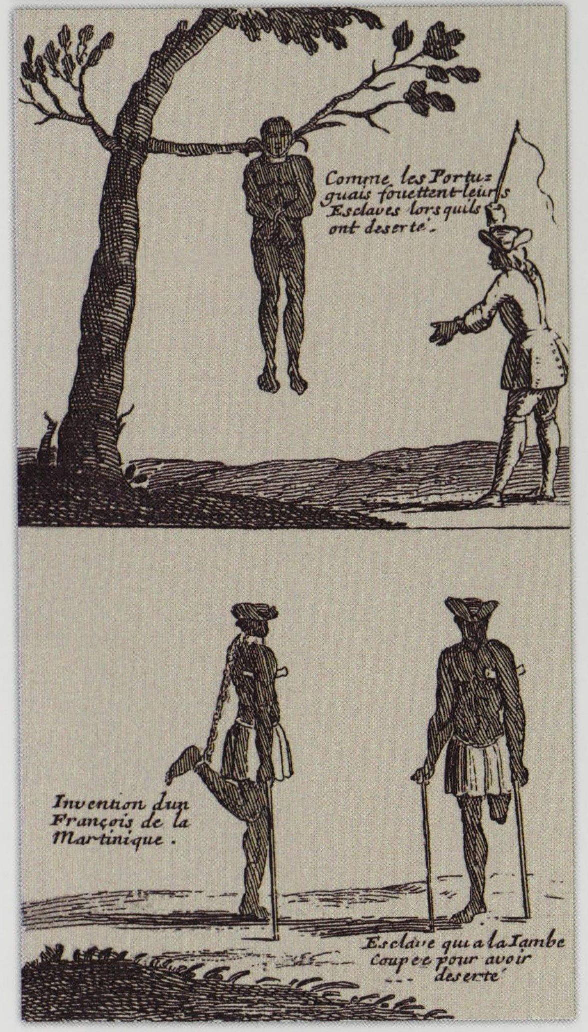
A dance in Otaheite (*Une danse à Tahiti*) [Otaheite, actuelle Tahiti], gravure signée J. K. Sherwin d'après un dessin de John Webber [Angleterre], 1768-1780.

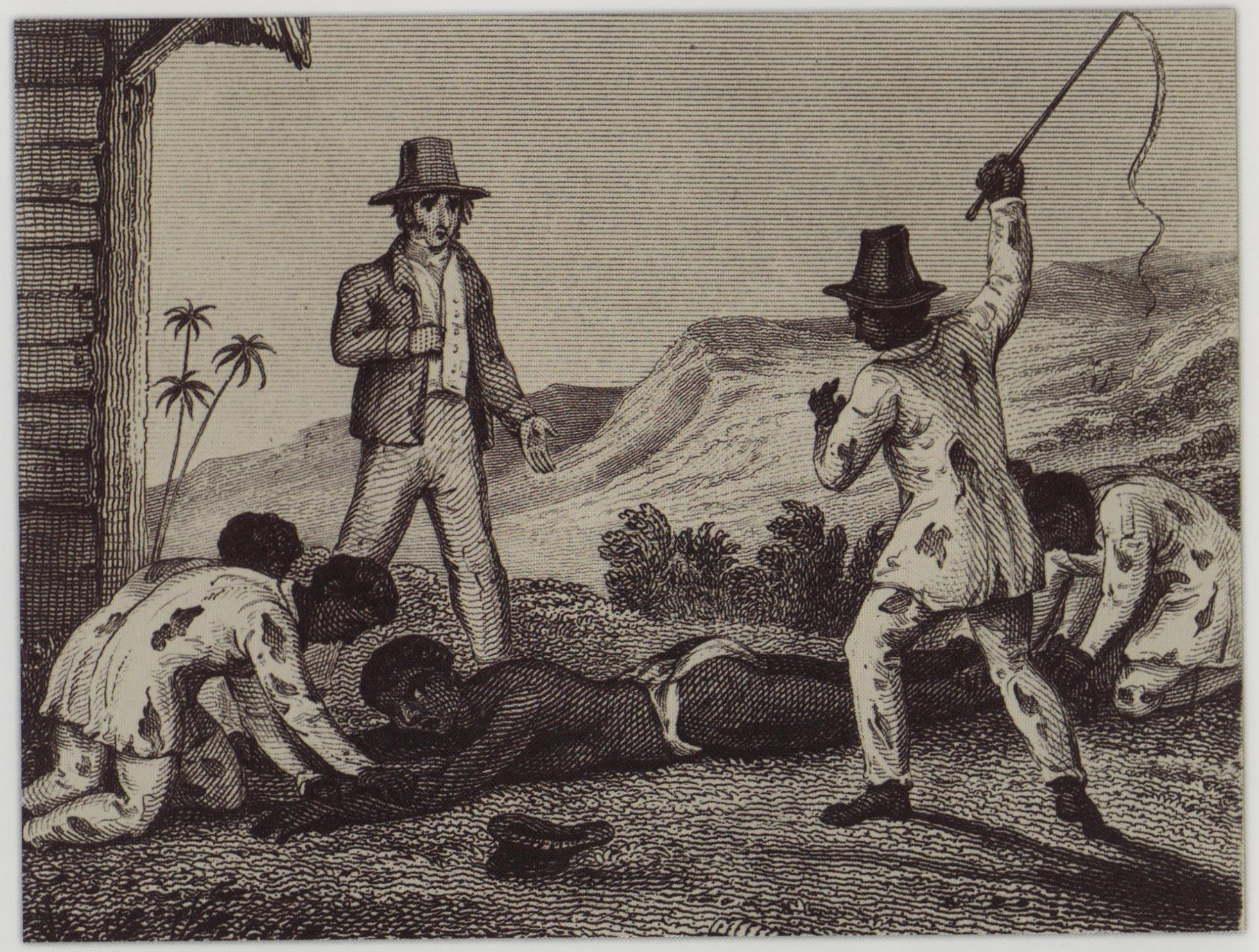
« Une jeune femme de O-Tahiti dansant » [Tahiti, Polynésie], gravure signée Bénard et J. F. de la Harpe, *in Abrégé de l'histoire générale des voyages* [Paris, France], 1780-1801.





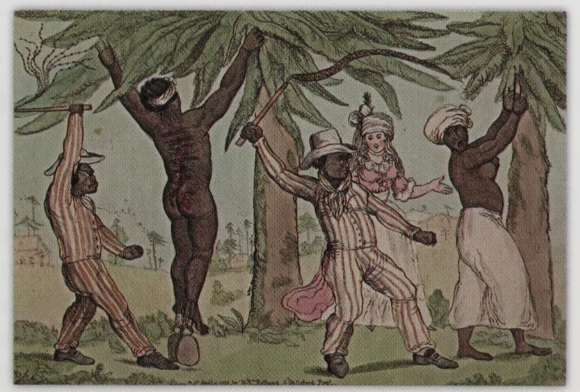






Témoignages, réticences et révélations

À la Jamaïque, à la fin du XVIIIe siècle où, selon les auteurs de l'époque, il n'y aurait pas de contrainte sexuelle et où le concubinage Blancs/esclaves déploierait ses vertus civilisatrices, un gérant de plantation, James Thistlewood[14], décrit précisément sa vie sexuelle dans son journal. Il vit trois concubinages, dont le dernier avec Phibbah, esclave de son propriétaire, lequel impose à celle-ci des relations sexuelles. James Thistlewood l'achète et peut lui imposer la fidélité. Malgré un concubinage de trente-sept ans, Phibbah n'a reçu qu'une fois la visite de voisines blanches, sa position restant donc marquée par son statut d'esclave. Elle deviendra propriétaire de deux jeunes esclaves et obtiendra la liberté mais seulement après la mort de son concubin.
Pendant leur vie commune, James Thistlewood a des relations avec cent trente-huit esclaves, la plupart étant sa propriété ou appartenant aux plantations qu'il gère. Il leur laisse souvent une petite somme, laquelle leur permet de combler leur faim et celle de leurs enfants, mais leur impose d'être définies comme prostituées. Il décrit parfois le viol, sans jamais employer le mot, comme méthode de punition dans le cadre du travail même, pour discipliner les femmes esclaves qui sont le plus souvent reléguées aux champs. Il raconte aussi des scènes de résistance. Ainsi, il impose trente-sept fois des relations sexuelles « *insatisfaisantes* » à Sally, à la suite desquelles elle fuit, mais elle est rattrapée, fouettée, affublée d'un collier et d'une chaîne et même marquée au visage. Il finit par la vendre. James Thistlewood est loin d'être le seul : il écrit que son patron organise deux viols collectifs, suite auxquels des esclaves marronnent (le marronnage consistant en la fuite d'un esclave hors de la propriété de son maître) et deux sont fouettées parce qu'elles ont résisté. La plupart des esclaves ne bénéficiaient guère des relations sexuelles qui leur étaient imposées puisque Phibbah est la seule des trois concubines et des multiples maîtresses de James Thistlewood qui en tire un « bénéfice ».
Malheureusement, nous ne disposons pas d'un tel texte pour les Antilles françaises à la même période. Le conseiller martiniquais Pierre Dessales, qui écrit au milieu du XIXe siècle, est moins honnête : il prétend être chaste, malgré les « racontars » colportés à son sujet et dont il se plaint, mais il décrit les turpitudes de ses voisins qui changent de maîtresses comme de chemises, couchent avec deux femmes esclaves en même temps ou avec un homme esclave[15]... Aux États-Unis, différents auteurs citent des marchands et des planteurs d'esclaves à la sexualité tout aussi vorace. Ainsi, James Henry Hammond, planteur — qui deviendra gouverneur de la Caroline du Sud en 1857 —, a des enfants avec une esclave et une de ses filles. Quant à certains marchands de Louisiane, devenus par la suite de gros planteurs, ils évoquent dans de longues correspondances leurs désirs et activités sexuels d'une façon où ils semblent être « *des pénis animés, érigés*[16] ». Tous considèrent qu'acheter une esclave c'est obtenir le droit de la pénétrer.
Propriétaires et gérants disposent d'ailleurs du corps des femmes esclaves à leur guise. C'est du moins ce qui ressort de plusieurs témoignages concernant Saint-Domingue à la fin du XVIIIe siècle. Ainsi, l'habitant sucrier Galliffet déclare à propos de son charpentier : « *Je lui ai au contraire permis de faire un choix sur mes négresses et il s'en est tenu là jusqu'ici.* » De même, le lieutenant de marine marchande Jacques Proa raconte, en 1781, que : « *Le soir on vous prépare un bain et le maître vous fait passer en revue les plus belles de ses esclaves, vous faites votre choix et ces négresses par vous choisies vont vous servir au bain et au lit*[17]. »



Série de quatre gravures : *Costumes* [Colombie], 1795-1805 ; *Négresses martyrisées*, 1770-1775 ; *Flagellation de l'esclave Samboe* [Suriname], signée William Blake, 1796 ; « Comment les Portugais fouettent leurs esclaves lorsqu'ils ont déserté » [Brésil], *in Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 et 1697 aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et isles Antilles, par une escadre des vaisseaux du roy* de François Froger [Paris, France], 1698.
La représentation de John Gabriel Stedman du supplice du fouet s'insère dans les expéditions successives menées contre les révoltes d'esclaves au Suriname entre 1772 et 1777.

The mode of blogging Slaves (*La manière de flageller des esclaves*) [Antilles] tel que décrit dans *The West Indies as they are* (1825) de Richard Bickell, gravure, 26x20 cm, 1829. Gravure politique abolitionniste dénonçant les violences dont sont victimes les esclaves noirs.

« Marché aux nègres » [Brésil], lithographie d'Engelmann d'après un dessin de Deroi, *in Voyage pittoresque dans le Brésil* de Johann Moritz Rugendas [Paris, France], 1827.

Série de deux gravures : *Barbarities in the West Indies* (*Barbaries dans les Indes occidentales ou Bassin des Caraïbes*), publiée par H. Humphrey [Londres, Angleterre], 25x35 cm, 1791 ; *A Forcible Appeal for the Abolition of the Slave Trade* (*Un appel forcé pour l'abolition du commerce des esclaves*), signée William Holland et Richard Newton [Angleterre], 1792.

Une anatomie racialisée du sexe

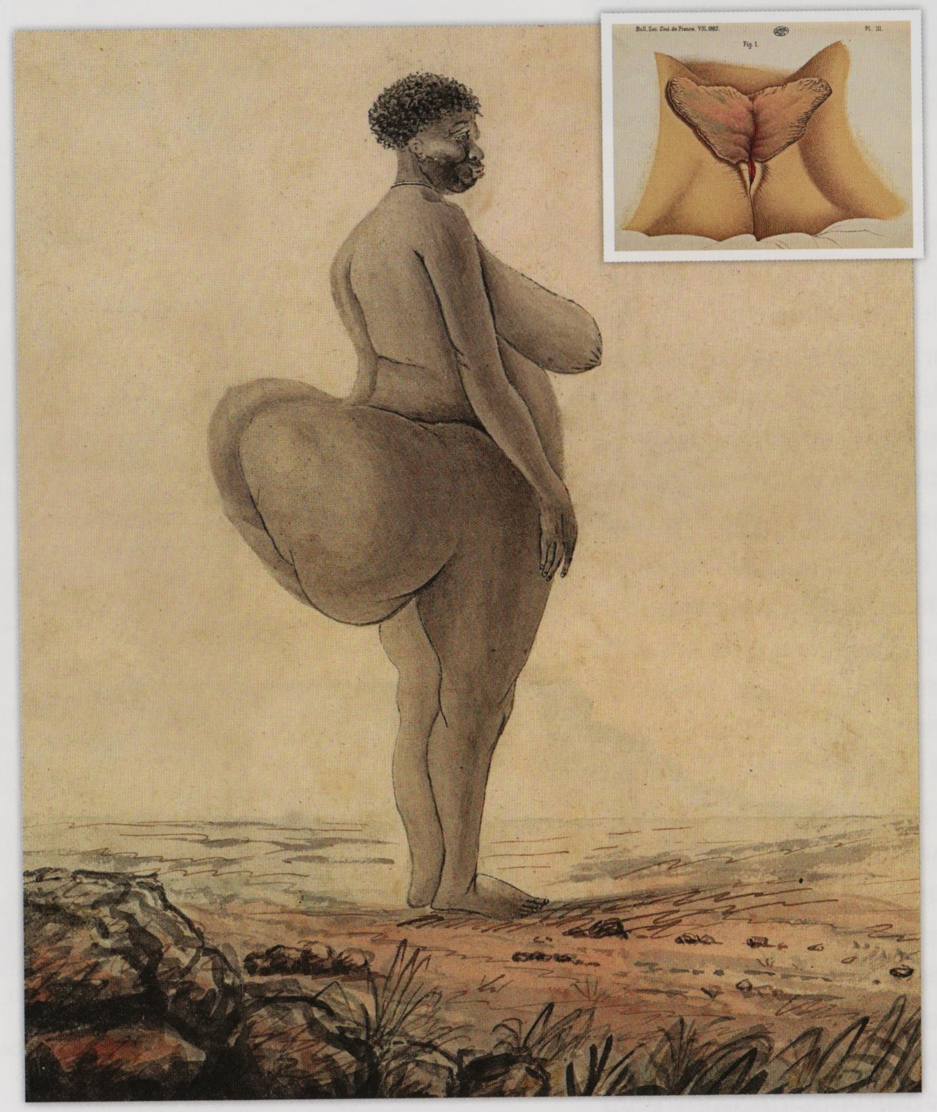
Dorothée GUILHEM

Sur fond d'intérêts idéologiques, politiques et économiques déployés dans le projet colonial, la production de savoirs médicaux en France fait apparaître l'enchevêtrement de l'histoire du sexe, du sexisme et du racisme à l'heure de la traite négrière. Dans les traités médicaux, la sensibilité reconnue du clitoris depuis le XVIe siècle en fait une source de voluptés et de pratiques licencieuses. Les descriptions de cet appendice s'articulent à une conceptualisation de complexions internes et de caractériologies qui se voient reliées au XVIIIe siècle à des affections à caractère sexuel, telles que la nymphomanie et l'hystérie. Ces dispositions physiopathologiques observables par un gonflement « *anormal* » et « *malsain* » du clitoris sont associées à des pratiques sexuelles « contre nature », la masturbation, le saphisme ou la prostitution. En élaborant des représentations normatives du clitoris, les autorités médicales placent ainsi la régulation de la sexualité au cœur d'une fabrique du genre féminin, défini selon des rapports hiérarchiques plus larges de sexe et de genre. Si cette particularité anatomophysiologique apparaît comme une caractéristique individuelle et pathogène chez les femmes européennes, elle est transposée en distinction raciale chez les Africaines. L'excroissance de leurs organes génitaux résulterait de leur conformation interne par nature lascive, de l'effet de la chaleur climatique et/ou de pratiques culturelles, à l'image de l'élongation du clitoris ou des nymphes en vue d'accroître le plaisir sexuel chez les Hottentots d'Afrique du Sud. Cet attribut anatomique fonde en nature une différence raciale par l'invention de corps africains spécifiques déterminés par l'excès génésique, la morbidité et la déviance sexuelle. En soutenant des normes androcentrées et hétérocentrées du désir et de la sexualité, les discours médicaux inscrivent en conséquence, dans la chair des corps, des rapports de pouvoir légitimant un ordre hiérarchique de sexe, de genre et de « race ».

►► *A Hottentot woman with prominent buttocks due to an abnormal accumulation of fat* (*Une femme hottentote avec des fesses proéminentes en raison d'une accumulation anormale de graisse*), peinture, aquarelle, 28x22 cm, 1815.

► *Tablier de femme hottentote avec petites lèvres de 10 cm*, gravure signée Charles Lesueur [France], 1804. Ce dessin sera de nouveau publié dans le *Bulletin de la Société de France* en 1883.

▼ *Sartjee, the Hottentot Venus* (*Saartjie, la Vénus hottentote*), gravure signée Frederick Christian Lewis [Londres, Angleterre], 1810.



L'effacement de la voix des femmes esclaves

Les témoignages d'esclaves sont, quant à eux, très rares, car très peu savent écrire, et ils datent généralement du XIXe siècle. Ils prennent donc trois formes : les récits, souvent publiés avec l'aide d'abolitionnistes, les entretiens réalisés dans le cadre du *Worker's Project* américain des années 1920-1930, parfois retranscrits par des Blancs assez méprisants, et les paroles transcrites durant les procès. S'y ajoutent les rares souvenirs de leurs descendants.

Mary Prince fut la première et la seule esclave antillaise à publier le récit de sa vie en 1831, à l'extrême fin de la période étudiée ici. Elle y évoque comment elle et une autre esclave, enceinte, étaient fouettées, nues, dénonçant ainsi le voyeurisme sadique de leur maître. Harriett Jacobs raconte dans *Les Incidents dans la vie d'une fille esclave* comment un maître essaie de forcer une esclave adolescente à avoir des relations sexuelles. La perte de la liberté sexuelle est montrée dans ce roman autobiographique comme la négation même de l'individualité[18]. Salomon Northup, militant abolitionniste, raconte dans ses mémoires (1853) le calvaire de Patsy, dont le dos est couvert de mille cicatrices à cause d'un maître libidineux et d'une maîtresse jalouse, ainsi que celui de sa tante, dont la famille est vendue parce qu'elle s'est refusée[19]. En revanche, les mille cinq cents témoignages de femmes esclaves américaines — sur les deux mille trois cents obtenus par le *Worker's Project Administration* en 1936 — sont assez allusifs.

◄ « Femme noire avec une corbeille de fruits », peinture, huile sur toile, 45x33 cm, 1770-1785.

▲▲ « Lowest life in London. Tom, Jerry and Logic among the unsophisticated Sons and Daughters of Nature at "All Max" in the East » (« Les bas-fonds de Londres. Tom, Jerry et Logic parmi les fils et les filles de la Nature au "All Max" dans l'Est londonien ») [Angleterre], gravure d'après un dessin de George et Robert Cruikshank, *in Life in London* de Pierce Egan [Londres, Angleterre], 1821. Caricaturiste et illustrateur britannique, George Cruikshank était considéré par ses contemporains comme le « Hogarth moderne ». Il fut très influencé par le travail du caricaturiste James Gillray.

▲ *Consolations philanthropiques, après le rejet de la proposition de loi abolissant le commerce d'esclaves* [États-Unis], gravure signée James Gillray [Londres, Angleterre], 1796. Caricature montrant l'évêque Samuel Horsley et le politicien William Wilberforce se consolant après la défaite de leur projet de loi sur l'abolition de l'esclavage.

►► *Slave Trade* (*Commerce des esclaves*), lithographie de John Raphael Smith d'après un dessin de George Morland, éditée parJohn Raphael Smith [Angleterre], 58x76 cm, 1814.

Les archives judiciaires américaines n'évoquent pas les violences sexuelles envers les esclaves et les Amérindiennes, car les juges ne les reconnaissent qu'envers les Blanches ayant un certain statut social. Cependant, le procès de Célia, en 1855 aux États-Unis, est l'occasion de dévoiler le calvaire vécu par une fille de 14 ans, violée entre 1851 et 1855 par son maître, qui lui fait deux enfants. Amoureuse d'un autre homme qui veut qu'elle lui soit fidèle, elle exige que cessent les agissements du maître à son égard ; ce dernier n'obtempère pas. Elle le tue et sera condamnée à mort. Il n'y a procès que parce qu'elle l'a assassiné. De même, l'analyse des archives judiciaires des colonies esclavagistes françaises ne trouve aucune trace de viol. Un seul cas de violence sexuelle contre une esclave est évoqué, dans les archives du Conseil souverain de la Guadeloupe en 1844, réalisé par une maîtresse, femme de couleur libre, statut qui explique sans doute que la plainte ait été prise en compte : « *Là, derrière son lit, elle a commandé qu'on perçât un trou pour me mettre aux fers et a appelé* "Sans nom" *pour me tenir les jambes écartées et fourrer ses mains dans mes parties génitales*[20]. »

Ce silence des archives souligne le travail d'effacement des violences réalisé par les élites. En revanche, à Lima, où les mariages interraciaux sont permis, des esclaves domestiques peuvent raconter leurs expériences de la violence sexuelle de leur

▲ *Remarks on the Methods of procuring Slaves, with a short account of their treatment in the West Indies* (*Remarques sur les méthodes pour acheter des esclaves, compte-rendu sur leur traitement dans les Indes occidentales*), gravure, 16x25 cm, 1785-1790. Cette gravure constitue un aperçu du traitement des esclaves et donne une idée des punitions que les femmes recevaient si elles se refusaient à leur maître.

Les femmes de couleur chez Louis Élie Moreau de Saint-Méry

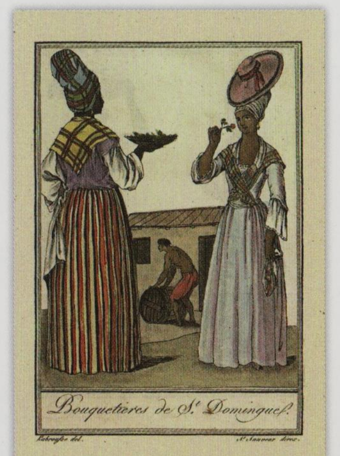
Marcel DORIGNY

Louis Élie Moreau de Saint-Méry, colon de la Martinique au XVIIIe siècle, a passé une grande partie de sa carrière prérévolutionnaire à Saint-Domingue. Son regard sur les « femmes de couleur » révèle toute la complexité d'une société où les « hommes blancs » étaient peu nombreux et où le fameux « préjugé de couleur » n'empêchait nullement la fascination pour l'exotisme et les charmes des « mulâtresses », libres, ou des esclaves noires. Ce dernier nous livre, en 1797, dans sa *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue*, un regard extrêmement précis sur les relations interraciales et sexuelles qui y ont cours : « *L'être entier de la mulâtresse est livré à la volupté, et le feu de cette Déesse brûle dans son cœur pour ne s'y éteindre qu'avec la vie. [...] Charmer tous les sens, les livrer aux plus délicieuses extases, les suspendre par les plus séduisants ravissements : voilà son unique étude ; et la nature, en quelque sorte, complice du plaisir, lui a donné charmes, appâts, sensibilité, et ce qui est bien plus dangereux, la faculté d'éprouver encore mieux que celui avec qui elle les partage, des jouissances dont le code de Paphos ne renfermait pas tous les secrets.* » Notant, au passage, que la plupart des mulâtresses « *demeurent chez un Blanc, où, sous le titre bien peu mérité de ménagères, elles ont toutes les fonctions d'une épouse, sans être fort disposées à accomplir les devoirs de ce titre* ». Quant aux autres, explique Louis Élie Moreau de Saint-Méry : « *Elles ont des logements qui leur sont propres.* » Elles ne sont que des courtisanes qui nourrissent un « *commerce illégitime qui offense les mœurs et la morale religieuse,* [tout en étant] *cependant regardé*[es] *comme un mal nécessaire dans les colonies où les femmes blanches sont en petit nombre* ». Ainsi, selon lui : « *C'est le concubinage des Blancs avec les négresses qui est la cause que les mulâtres affranchis sont aussi nombreux...* »

▶▶ *A West Indian flower girl and two other free women of color* (*Une fleuriste de la Caraïbe et deux autres femmes de couleur libres*) [Barbades], peinture signée Agostino Brunias [Italie/Angleterre], huile sur toile, 32x25 cm, c. 1769.

▶ Série de deux gravures signées J. Laroque d'après L. F. Labrousse, *in Encyclopédie des voyages de Jacques Grasset de Saint-Sauveur* [Paris, France], 1796 : « Bouquetières de Saint-Domingue» ; « Négresse et femme mulâtre de Saint-Domingue ».

▼ *The Barbadoes Mulatto Girl* (*Métisse en costume traditionnel*) [Barbades], gravure signée Agostino Brunias [Italie/Angleterre], 59x32 cm, 1810.



Échanges sexuels au temps de l'*esclavage atlantique*

Catherine COQUERY-VIDROVITCH

La fascination exercée sur les Européens par les Africaines noires sur la côte Atlantique est entachée d'horreur et de mépris : horreur car la couleur noire, assimilée à l'esclavage, incarne le mal (donc la luxure) ; mépris parce que les femmes côtoyées par les premiers Européens — voyageurs, trafiquants, marchands, ou marins — sont liées au commerce des esclaves. Les femmes qu'ils côtoient sont donc, soit esclaves elles-mêmes, soit considérées, par eux, comme telles. Il n'est pas question ici de mariage dans les relations qui naissent de ces rencontres, mais uniquement de l'achat d'une « négresse » pour satisfaire aux besoins sexuels et domestiques, à l'image des Portugais, premiers Européens à peupler, au XVe siècle, les îles désertes du Cap-Vert et à acheter des femmes sur les côtes où ils implantent leurs comptoirs. Le regard sur celles-ci est cependant bien plus ancien puisqu'il s'attache à l'usage des esclaves noires, en pays musulman, tel que décrit par des écrivains arabes. Quant aux missionnaires chrétiens, ils n'exprimaient qu'une volonté : « *Cachez ce sein que je ne saurais voir.* » Très vite pourtant, à la deuxième génération, la créolisation est en marche et, comme au Brésil notamment, la hiérarchie des couleurs s'établit, modifiant les rapports entre hommes blancs et femmes noires. Certaines métisses vont alors acquérir, par leur sens des affaires, un rôle social non négligeable. C'est le cas des *Senhoras* à Loanda et des *Signares* à Saint-Louis du Sénégal. En Angola, les marchands de la côte s'allient ainsi, par les femmes, aux chefs de l'intérieur pour favoriser leurs trafics. Partout et quelle que soit leur utilité, les mariages n'ont pourtant qu'une valeur symbolique car, officiellement, les compagnies européennes interdisent les unions mixtes. C'est ainsi que naîtra la « ménagère » à la fin du XVIIIe siècle, un statut officieux, qui va durer tout le temps de la colonisation contemporaine.

L'Afrique (*Les Anglais débarqués sur les côtes d'Afrique pour y faire la traite des Nègres*), gravure signée F. Bégat, 42x53 cm, 1822.

Adventures of Johnny Newcome, gravure colorisée signée William Elmes, éditée par Thomas Tegg [Londres, Angleterre], 1812.

The West India Washer-Women (*Les blanchisseuses des Indes occidentales*) [Barbades], gravure signée Agustinos Brunias [Italie/Angleterre], 22x18 cm, 1770-1772.

« Planteur en habit du matin » [Suriname], gravure signée Jean-Gabriel Stedman, *in Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane*, 1798.

Am I not a man and a brother (*Ne suis-je pas un homme et un frère*), boîte à mouches, émail sur cuivre [Angleterre], 1790-1795. Cette boîte reprend un dessin commandé en 1787 par le Committee for the Abolition of the Slave Trade. Il est considéré comme l'un des premiers logos à vocation politique et abolitionniste.

propre point de vue. Ainsi l'une d'entre elles précise-t-elle, au début du XIXe siècle : « *J'ai été forcée d'accepter pour deux raisons : la première, c'est qu'il était le maître, la seconde... parce qu'il est certain que plus le maître a d'intérêt pour vous, mieux il vous traite. J'ai cherché l'amélioration de mon sort en faisant semblant d'avoir du plaisir*[21]. » L'histoire orale est très controversée car elle peut faire l'objet de réécritures. À la lecture de l'ouvrage *Paroles d'esclavage. Les derniers témoignages*, paru en 2011, il est intéressant, cependant, de noter que sept des vingt-neuf descendants d'esclaves martiniquais disent descendre d'une relation entre un maître et une esclave, et surtout d'écouter ce qu'ils en disent[22]. Ces témoignages confirment à la fois la lubricité, non seulement de

« quelques » hommes mais de beaucoup, et surtout son acceptation par le système esclavagiste. Ce contexte de forte contrainte correspond à la définition actuelle des violences sexuelles, qui sont considérées aggravées lorsque l'auteur est en position d'autorité, ce qui est bien le cas du maître ou du gérant qui abuse de l'esclave ou qui dit à ses employés de « se servir parmi elles ». Dans ce contexte de grande coercition, il n'est même pas nécessaire qu'il y ait violence physique si la menace est présente et elle l'était, comme le soulignent les instruments de torture présents dans chaque habitation[23] mais aussi les souvenirs des esclaves. On peut, bien sûr, voir un anachronisme dans cette définition du viol, appliqué ici aux femmes esclaves, puisqu'il n'est condamné, à l'époque, que pour les femmes de l'élite blanche : les hommes le pratiquant alors, ayant les moyens de redéfinir la coercition en « consentement », ce qui interdit *précisément* qu'ils soient, dès lors, définis comme des violeurs. Toutefois, ne pas l'utiliser revient à accepter l'idée que le pouvoir de définir les catégories soit le monopole des hommes de l'élite blanche.

Slave market in Rio de Janeiro (*Marché aux esclaves à Rio de Janeiro*) [Brésil], gravure signée Augustus Earle d'après un dessin d'Edward Francis Finden, éditée par Longman & Co. & J. Murray [Londres, Angleterre], 17x24 cm, 1824.

Scène de mœurs, dit *Le rapt de la négresse*, peinture signée Christiaen van Couwenbergh [Delft, Pays-Bas], huile sur toile, 105x128 cm, 1632. Cette œuvre représentant le viol d'une femme noire choqua ses contemporains, non pas par sa violence, mais par la représentation d'une relation sexuelle interraciale, jugée déplacée à l'époque.

Corps asiatiques dans les récits de voyage

Pascal BLANCHARD

Les corps des Chinoises et des Japonaises entrent dans l'imaginaire occidental dès le début du XVIe siècle au travers des premiers récits de voyage tels celui de Juan Gónzalez de Mendoza, datant de 1586, ou des descriptions telles celles de Nicolas Trigault, publiées en 1617. Lors de son voyage au Japon, en 1562, le prêtre portugais Luis Frois rédige un journal intime, dans lequel il constate qu'en « *Occident, il est très important, que les jeunes filles ou les vierges restent strictement enfermées dans la maison. Au Japon, les jeunes filles sortent toutes seules pendant un ou plusieurs jours sans rien dire à leurs parents* ». Plus tard, les descriptions de Jean-Baptiste Du Halde (1708) ajoutent à l'étonnement devant les mœurs « étranges » décrites par Luis Frois et à la condamnation de la sexualité présente dans le discours religieux, particulièrement chez les Jésuites, où domine la description de la « monstruosité » des corps « jaunes ». Dès lors, « *l'inimaginable irréductibilité de l'Autre* » entre dans les fantasmes des voyageurs. À la fin du XVIIe siècle, l'*Histoire du Japon* élaborée par le médecin allemand Engelbert Kämpfer décrit, pour la première fois, les coutumes des femmes japonaises et marque un tournant majeur dans leur perception par les Occidentaux, comme dans l'*Atlas* d'Arnoldus Montanus en 1671. Dans *Giro del Mundo* (1699), le Napolitain Giovanni Francesco Gemelli Careri montre qu'il est troublé par ces Chinoises dont il ne comprend pas la « passion ». L'exotisme et la fascination imprègnent ces premiers écrits d'un Extrême-Orient « étrange » et source de danger. Il faut alors faire sensation pour intéresser le lecteur, d'où la généralisation progressive du portrait de la femme chinoise ou japonaise au sourire énigmatique et au comportement *par essence* fourbe, cruel et hypocrite. Condamnation des femmes mais aussi des mœurs de ces sociétés présentées, par certains chroniqueurs, comme des espaces où dominent orgies et sadisme, les hommes se mélangeant aux femmes et entre eux.

Hollandais et courtisanes [Nagasaki, Japon], peinture, 1800-1803.

Kanton [Canton, Chine], gravure signée Johannes de Ram [Amsterdam, Pays-Bas], 15x19 cm, *c.* 1680.

Des contextes variés

Si les discours tenus sur la sexualité dans les diverses colonies esclavagistes sont souvent assez proches, les contextes, eux, sont bien différents. Le contexte démographique mais aussi d'emploi implique des possibilités et des modes de relations sexuelles bien différents[24]. Ainsi, si l'on prend pour exemple la fin du XVIIIe siècle, il y a beaucoup plus d'esclaves par Blanc à Saint-Domingue — les esclaves représentant 88 % de la population et les Blancs seulement 5 % —, comme dans les autres Antilles françaises ou à la Jamaïque d'ailleurs, qu'au Brésil où il y a deux esclaves pour un Blanc et que dans le sud des États-Unis où il y a deux Blancs pour un esclave. Devenir concubine pour une esclave est davantage possible d'un point de vue purement démographique sur le continent qu'aux Antilles, où il y dix-sept esclaves pour un Blanc. Par ailleurs, l'affranchissement a été plus fréquent au Brésil et aux Antilles, où il y a à peu près autant de libres de couleur que de Blancs (au Brésil, il y a 25 % de Blancs et 25 % de libres de couleur), à l'opposé du sud des États-Unis, où leur nombre est insignifiant (les libres de couleur ne représentant que 2 % de la population). L'affranchissement, même féminin, peut être lié à des relations avec des libres, blancs ou pas, mais il est aussi très souvent le fruit de leur travail.

Les possibilités de relations diffèrent en effet selon le type d'emploi et la proximité qu'elle inclut ou pas avec les Blancs. Dans les grandes plantations, ce peut être le viol de la jeune esclave, par le maître, le gérant, un domestique blanc, un voyageur de passage. Ainsi, toujours à la fin du XVIIIe siècle, 60 % des femmes esclaves du sud des États-Unis risquaient, entre 15 et 30 ans, d'être « approchées » par un homme blanc[25]. Quelques-unes en garderont un enfant mulâtre, mais toutes les relations ne sont pas fécondes, de plus les esclaves connaissaient des procédés abortifs, certes pas toujours efficaces. Les plus jolies esclaves, d'après les opinions des maîtres, qui ont souvent la peau plus claire — et qui, de ce fait sont vendues à très haut prix par les marchands d'esclaves de Louisiane — deviendront domestiques à la *grand'case*, ce qui les rendra davantage soumises aux attentions des Blancs. Certaines formeront avec eux de véritables familles, dans l'ombre de la famille officielle, accompagnant même les colons-esclavagistes en France[26]. Elles auront plus de probabilités de devenir ménagères en titre et d'être affranchies si elles ont un enfant mulâtre à Saint-Domingue et à la Jamaïque où les jeunes hommes avides de faire fortune et de plaisirs sont plus nombreux et la proportion de femmes blanches plus faible, que dans les Îles du Vent françaises ou les colonies de peuplement américaines, où les épouses blanches luttent individuellement et collectivement contre leurs rivales de couleur, comme elles le firent à la Nouvelle-Orléans de 1731 à 1790. En revanche, le sud des États-Unis refuse la reconnaissance légale de ces familles. Un homme qui légitime publiquement sa maîtresse et ses enfants doit faire face à la disgrâce sociale. S'il meurt en demandant par testament qu'elle soit émancipée, ou hérite de ses biens, il y a de fortes chances pour que sa famille conteste et obtienne l'annulation de celui-ci. Ainsi, Thomas Jefferson, président des États-Unis de 1801 à 1809, n'offre que la liberté et une éducation de base à ses sept enfants nés de Sally Jamings, qu'il n'affranchit d'ailleurs pas[27]. De plus, dans le milieu des planteurs, lorsque ceux-ci possèdent plusieurs plantations, il n'était pas rare de les voir cumuler, dans chacune, des familles de l'ombre. Dans la plupart des cas, les femmes esclaves devenues « maîtresses de Blancs » ne sont considérées que comme des objets sexuels, certes très désirables, mais revendables au moment du départ ou quand elles ne plaisaient simplement plus, comme le montrent certaines annonces de journaux antillais ou les fréquents achats de *fancy maids* par des planteurs dans le sud des États-Unis. Certaines travailleront enfin dans des bordels, quand d'autres seront simplement renvoyées vers les champs, l'âge venant.

Woman nurses children before scene of European men beating black men (*Une femme allaitant devant une scène de violence de colons envers des hommes noirs*) [Caraïbes], gravure signée abbé Guillaume-Thomas-François Raynal, 18x13 cm, 1775.

Allegory of Africa, porcelaine à pâte dure émaillée et dorée signée Johann Wilhelm Götz, produite par la manufacture de Ludwigsburg [Allemagne], 37 cm, 1760.

Dans les villes, les esclaves ont plus de possibilités de négociations et sont plus fréquemment affranchis car ils ne travaillent pas à plein temps pour leurs maîtres et se louent contre un salaire. Ils ont aussi plus de possibilités de rencontres. Cela dit, les femmes sont parfois contraintes à la prostitution pour payer leur dû à leurs propriétaires. Toutefois, ces esclaves urbains sont peu nombreux, sauf à la fin de l'esclavage et au Brésil, pays qui compte l'histoire la plus longue de l'esclavage et le plus grand nombre d'esclaves, mais aussi de « gens de couleur libres »[28].

La comparaison des textes de l'époque, des témoignages et des données contextuelles permet donc de conclure en revenant sur les cinq explications concernant la fréquence et la nature des relations sexuelles entre femmes esclaves et Européens définies dans l'introduction de cette contribution. Selon la première, il s'agirait de viols essentiellement dus à la lubricité de « quelques » hommes ainsi qu'au trop faible nombre de femmes blanches disponibles. Cette dernière assertion ne semble guère convaincante alors que tous les observateurs de l'époque n'ont eu de cesse d'indiquer la fréquence constante de ces relations, y compris lorsqu'il y eut autant de femmes blanches que d'hommes.

La seconde prétend que les femmes esclaves recherchent ces relations pour leurs propres intérêts. Il faut cependant différencier les « gratifications » : une meilleure nourriture, quelques pièces ou cadeaux, des avantages plus substantiels ; l'affranchissement des enfants nés de cette union qui peuvent mieux prendre en charge leur mère, celui des femmes elles-mêmes, lequel a été plus fréquent au Brésil qu'aux Antilles et quasiment inconnu aux États-Unis. Cette stratégie est donc loin d'être ouverte à toutes les esclaves, mais elle a permis quelques « belles réussites ». La troisième met en avant la lascivité des femmes esclaves, discours repris par d'honorables écrivains et magistrats qui s'imaginent désirés par de ravissantes et jeunes mulâtresses. Les nombreux refus, au péril de leur vie, actés par ces femmes autant que leurs aveux de simulacres viennent pourtant contredire ce point de vue fondé sur des préjugés raciaux et patriarcaux servant surtout à justifier les violences sexuelles commises.

La quatrième éclaire « d'honnêtes concubinages », ce qui est parfois le cas. Pourtant, de nombreux contre-exemples indiquent qu'il ne faut pas trop s'y fier. Avoir un ou même plusieurs enfants avec un homme blanc ne signifie pas toujours être dans une relation établie, et vivre en concubinage avec lui ne veut pas dire que celui-ci se prive d'avoir des relations sexuelles avec d'autres esclaves. De plus, ces « concubinages » étaient le plus souvent, comme nous l'avons montré, synonymes de familles « de l'ombre », n'impliquant pas une vie commune du fait de la forte racialisation de la conjugalité dans les colonies esclavagistes.

Enfin, la cinquième explication axe le propos sur la violence sexuelle comme rouage essentiel de l'esclavage. L'existence d'instruments de torture et de cachots dans toutes les plantations, les textes légaux tout comme la pratique qui empêchent les esclaves de porter plainte, les délires érotiques enflammés des élites masculines blanches — comprenant autant les discours des magistrats que ceux des philosophes — concourent tous, en effet, à une forte érotisation hétérocentrée des « marchandises » féminines et à l'impossibilité de penser la réalité et la légitimité de leur refus sexuel.

L'appropriation sexuelle des femmes esclaves est donc à la fois justifiée par des discours savants, légitimée par des dispositifs légaux — comme les *Codes noirs* — et permise du fait des us et coutumes pratiqués par les marchands, les marins et les planteurs, que ce soit au Brésil, dans les Caraïbes ou dans le sud des États-Unis. Elle structure, dès lors, l'ensemble des expériences des femmes esclaves, et ce même si certaines d'entre elles pouvaient, évidemment, subvertir ce cadre. ■

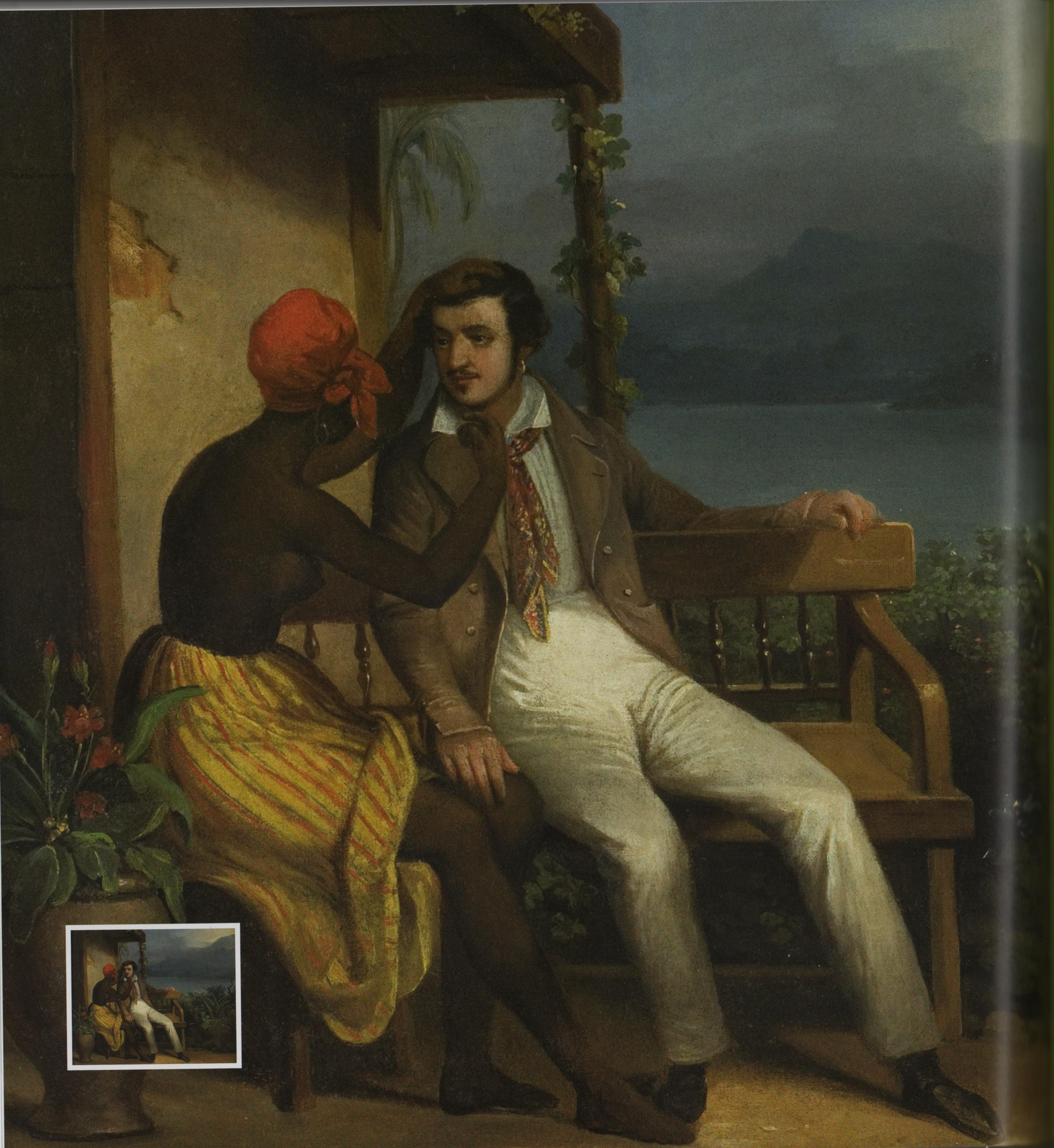
« Joanna une esclave émancipée », gravure signée William Blake, in *Narrative of a five years expedition against the Revolted Negroes of Surinam in Guiana, on the wild coast of South America from the year 1772 to 1777, elucidating the history of that country and describing its productions. Quadrupedes, Birds, Fishes, Reptiles, Trees, Shrubs, Fruits and Roots; with an account of the Indians of Guiana and negroes of Guinea* (*Récit d'une expédition de cinq ans contre les nègres révoltés du Suriname en Guyane, sur la côte sauvage de l'Amérique du Sud, de 1772 à 1777*), édité par J. Johnson et J. Edwards [Londres, Angleterre], 1760.

Portrait d'une négresse [titre dans les collections publiques : *Portrait d'une femme noire*], peinture signée Marie-Guillemine Benoist [Paris, France], huile sur toile, 81x65 cm, 1800. Ce portrait abolitionniste présente une servante noire dans une posture assez étonnante et non-conforme aux hiérarchies de sexe, de classe et de « race ».

1 Hugues Rebell, 1902.
2 Gilberto Freyre, 1974 [1933].
3 Gerda Lerner, 1975 [1972] ; Arlette Gautier, 2010 [1985] ; Barbara Bush, 1990 ; Sonia Maria Giacomini, 2016 [1988].
4 Gwyn Campbell, Elizabeth Elbourne 2014 ; Ronald Hyam, 1991 ; Merril D. Smith, 1998 ; Michel Foucault, 1976 ; Anne McClintock, 1995 ; Ann Laura Stoler, 2002.
5 Jean-Baptiste Du Tertre, 1667-1771.
6 Gilberto Freyre, 1974 [1933] ; Joshua D. Rothman, 2003.
7 Jean-Baptiste du Tertre, 1667-1671.
8 Gwendolyn Midlo Hall, 1971 ; Kathleen M. Brown, 1996 ; Jennifer Morgan, 2004.
9 Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry, 1784-1790.
10 Doris Garraway, 2005 ; Joan Dayan, 1998.

11 Pierre Victor Malouet, 1788.
12 Henrice Altink, 2007.
13 Marcus Rediker, 2008 ; Clarence J. Munford, 1991 ; Sowande M. Mustakeem, 2016.
14 Trevor Burnard, 2004 ; Douglas Hall, 2012.
15 Pierre Dessalles, 1987 ; Myriam Cottias, 2001.
16 Edward E. Baptist, 2001 ; David Brion Davis, 2014.
17 Jean-Jacques Proa, 1993 [1781].
18 Mary Prince, 2000 [1831] ; Harriet Jacobs, 1861 ; Aliyyah I. Abdur-Rahman, 2014 ; Patrick Minges, 2006.
19 Solomon Northup, 2013 [1853].
20 Ansom, 2015 ; Frédéric Régent, Gilda Confier, Bruno Maillard, 2015 ; Sharon Block, 2006.

21 Christine Hünefeldt, 1995.
22 Serge Bilé, Alain Roman, Daniel Sainte-Rose, 2011.
23 Caroline Oudin-Bastide, 2005.
24 Myriam Cottias, Hebe Mattos, 2016 ; Nathalie Dessens, 2003.
25 Herbert Gutman, Richard Sutch, 1976.
26 Jennifer Palmer, 2016.
27 Joshua D. Rothman, 2003.
28 Anne Pérotin-Dumon, 2000 ; Kathleen J. Higgins, 1999 ; Sandra L. Graham, 1992 [1988].



Partie 2
Dominations I 1830-1920

Disposer des corps : contrôler, surveiller et punir 140-165
Pascal BLANCHARD & Christine de GEMEAUX
Scandales sexuels dans l'Empire colonial allemand
Christine de GEMEAUX
Les « sauvages » à demi-nus du Londres victorien
Fanny ROBLES
La mythologie sexuelle de l'« homme noir »
Dominic THOMAS
La figure de la « danseuse-prostituée » Ouled Naïl
Christelle TARAUD
Représentations sexuées de l'« Autre » dans l'anthropologie physique
Martial GUÉDRON
La stéatopygie des Hottentotes, un stigmate sexuel et racial ?
Delphine PEIRETTI-COURTIS
Les « anges d'Albion » aux mains des Cipayes
Fanny ROBLES

Économie politique de la sexualité coloniale et raciale 166-191
Elisa CAMISCIOLI & Christelle TARAUD
Les violences sexuelles en Afrique centrale
Lancelot ARZEL & Amandine LAURO
Concubines, prostituées et colons dans l'Afrique italienne
Barbara SPADARO
La Suisse et les mondes exotiques
Patrick MINDER
Les couples mixtes à Madagascar, entre méfiance et acceptation
Violaine TISSEAU
Les *karayuki* en Indochine
Olivier AUGER
Prostitution et *kisaeng* en Corée colonisée
Arnaud NANTA
Mary Kingsley, une « *femme de race masculine* » aux colonies
Anne HUGON

➥ *Petit maître que j'aime*, peinture signée Julien Vallou de Villeneuve [France], huile sur toile, 58x68 cm, 1840.

La lente fabrication des stéréotypes de l'*Orientale* et de l'*Oriental* 192-217
Jean-Noël FERRIÉ & Gilles BOËTSCH
Le dernier âge du harem Diane ROBINSON-DUNN
Entre harem et modernité : la femme « turque » Juliette DUMAS
Corps chrétiens et corps musulmans dans les Balkans ottomans
Fabio GIOMI
Amours exotiques et littérature coloniale au XIXe siècle
Alain RUSCIO
Homosocialité et homosexualité au Maghreb
Rachel JEAN-BAPTISTE
Les Tunisiens musulmans : images et imaginaires
Julia CLANCY-SMITH
Les violences sexuelles durant le génocide arménien
Matthias BJØRNLUND

Hygiène coloniale, sexualités et métissages 218-243
Olivier LE COUR GRANDMAISON
L'exotisme colonial entre au bordel Pascal BLANCHARD
Paul Gauguin Jean-François STASZAK
Paris 1900, capitale de la licence photographique
Gilles BOËTSCH
La pédérastie en Indochine Christelle TARAUD
Blanches et Noirs en Afrique du Sud Deborah GAITSKELL
Les troupes coloniales et les femmes Antoine CHAMPEAUX
Les Alliés et la lutte contre les maladies vénériennes pendant la Grande Guerre Christian BENOIT

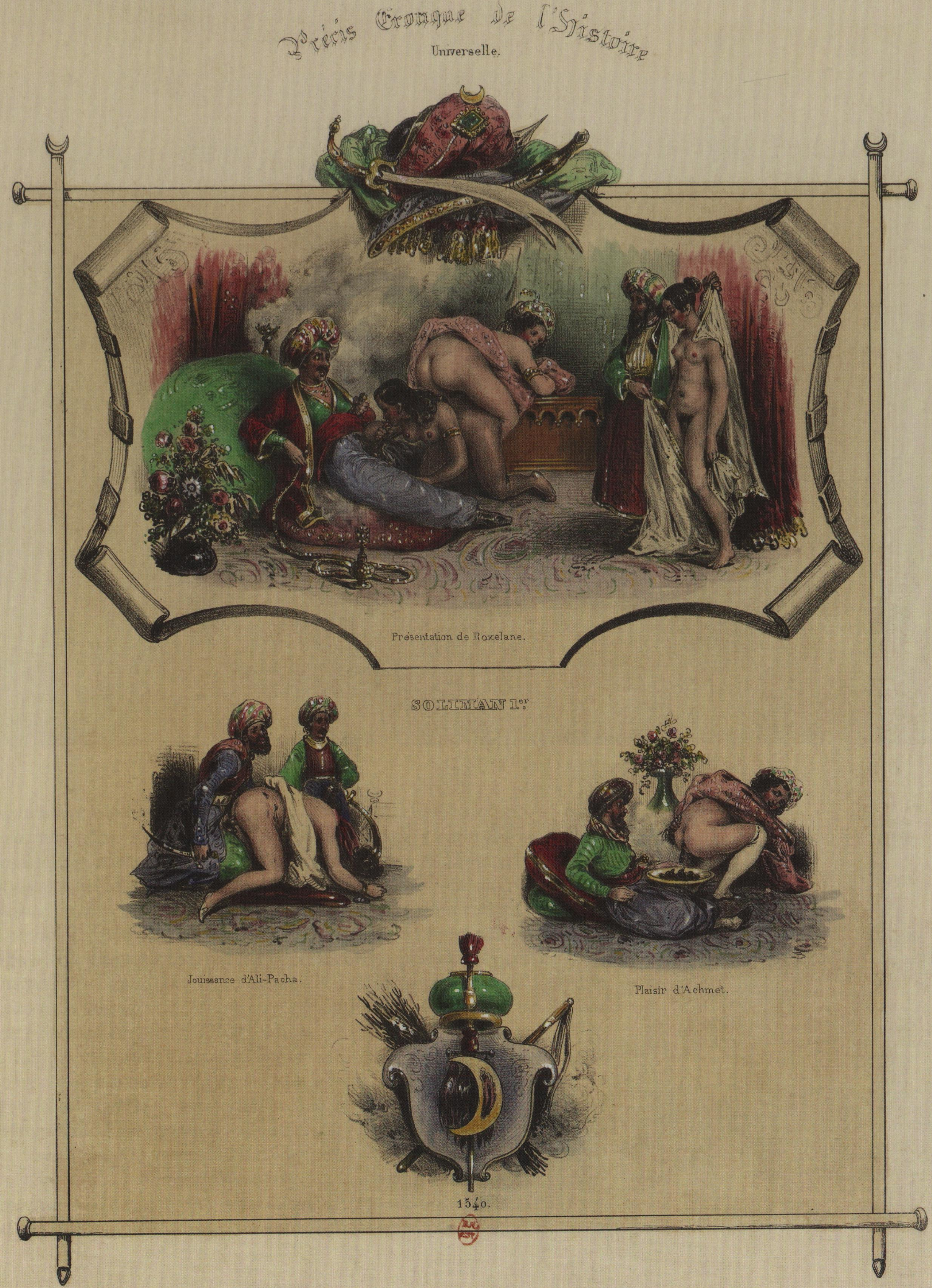
Érotisme colonial et « goût de l'Autre » 244-269
Jennifer Anne BOITTIN & Christelle TARAUD
Picasso et les corps primitifs nus Romain CHASLES
Les « *beautés* » des îles du Pacifique Serge TCHERKÉZOFF
La photographie commerciale : typification raciale et sexualisation coloniale Kaoutar HARCHI
Nectarine n° 9, une maison close photogénique dans le Japon de Meiji Claude ESTÈBE
L'officier blanc et son *boy* « indigène » dans l'armée des Indes
Christelle TARAUD
Le mythe de la femme du Sud-Est asiatique Christina WU
Storyville, un espace légal de prostitution interraciale aux États-Unis Martine GERONIMI
Entre hommes dans les bagnes coloniaux Dominique KALIFA

Disposer des corps : contrôler, surveiller et punir

Pascal BLANCHARD & Christine de GEMEAUX

Le XIXe siècle s'ouvre sur une nouvelle ère coloniale. Dans le prolongement de l'indépendance d'Haïti en 1804 et de la défaite de Napoléon Ier en 1815, la période 1820-1830 constitue un basculement qui annonce la fin progressive de l'économie de traite et des empires esclavagistes. Après avoir connu une période de reflux — depuis le traité de Paris (1763) —, la France commence son redéploiement en s'engageant dans l'expédition d'Alger en 1830. Dès la seconde moitié du XIXe siècle, le continent africain passe, peu à peu, sous la coupe des grandes puissances européennes qui entérineront leurs nouvelles prises de possession, lors de la conférence de Berlin, de 1884 à 1885, concrétisée par un traité qui vient conclure cinq décennies d'explorations et de conquêtes territoriales.

La Grande-Bretagne, quant à elle, étend son contrôle en Afrique mais aussi en Asie où elle occupe de nouveaux territoires autour de l'Empire des Indes — comme Singapour en 1819 ou la Birmanie en 1826 — au détriment des Empires perse, chinois et ottoman qui entament leur long déclin. L'Allemagne, pour sa part, a conquis sa « place au soleil » dès juillet 1884, s'installant en Afrique (actuels Namibie, Togo, Cameroun, puis Tanzanie, Rwanda et Burundi) et dans le Pacifique (îles Samoa, Nouvelle-Guinée allemande, îles Caroline, Marianne et Palau en 1899). En Amérique du Sud, la marche vers les émancipations a commencé et permet à Simón Bolivar de contribuer à l'indépendance des anciennes colonies espagnoles, dès 1813. Au Brésil, celle-ci est proclamée en 1822, devenant officielle en 1825 après trois ans de luttes. Ce grand siècle de conquête de nouveaux empires coloniaux — qui court jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale — va aussi être celui de la mise en ordre systématique des corps.



« Présentation de Roxelane, Jouissance d'Ali-Pacha et Plaisir d'Achmet », lithographie colorisée, *in Précis érotique de l'Histoire universelle* [Pays-Bas], 1843. Esclave devenue épouse du sultan Soliman le Magnifique, la figure de Roxelane ou « Khurrem » a incarné pour les Occidentaux les voluptés sexuelles d'un Orient fantasmé.

▲ *Le marchand d'esclaves* [Asie mineure], peinture signée Louis Devedeux [Paris, France], huile sur toile, 83x66 cm, 1867-1869. Peintre connu pour ses créations orientalistes, il a vécu de nombreuses années à Salonique.

◄ *Traite d'esclaves dans la côte ouest de l'Afrique*, peinture signée François-Auguste Biard [Paris, France], huile sur toile, 162x229 cm, 1833-1835. Peintre-voyageur, il voyage au Brésil, en Amérique du Nord et s'attache au thème de l'esclavagisme.

◄◄ *La toilette de l'odalisque*, peinture signée Léopold de Moulignon [Paris, France], huile sur toile, 47x39 cm, 1851-1853. Élève de Paul Delaroche, ce peintre-voyageur a rayonné en Algérie en 1851 et s'affirme dans le courant orientaliste jusqu'en 1870.

► *Gourde de réserviste allemand* [Namibie], gourde émaillée, 1900-1904.

Dans ce long processus de coercition commencé dans les décennies précédentes, le XIXe siècle fait rupture, puisqu'il marque un tournant décisif dans les bio-politiques[1] de contrôle des corps et des processus de reproduction des populations « indigènes » serviles et/ou colonisées aux Amériques, en Afrique, en Océanie et en Asie[2]. Face aux remises en question progressives des systèmes esclavagistes, la question se pose, en effet, de savoir comment maintenir une quantité suffisante de main-d'œuvre servile pour soutenir la productivité des économies capitalistes naissantes — et ce, alors même que les insurrections et les révoltes se multiplient dans la Caraïbe, dans les Indes, en Algérie ou dans le sud de l'Afrique — tout en développant de nouvelles politiques de gestion et de domestication des corps colonisés qu'il faut aussi, selon l'expression généralement usitée à l'époque, « mettre au travail ».

Pensés comme des espaces martiaux et carcéraux, les empires coloniaux qui émergent au début du XIXe siècle vont ainsi se voir appliquer des techniques de pouvoir visant à produire ségrégation et hiérarchisation sociales, en fonction de critères spécifiques de genre, de classe et de « race ». Passant du statut de simple *objet* au temps de l'esclavage, le corps du/de la colonisé.e va s'inscrire dans une nouvelle posture, celle du/de la dominé.e qu'il faut désormais surveiller, contrôler et punir dans son corps, voire violenter[3] si il/elle n'accepte pas le nouvel ordre colonial qui se met en place.

Discipliner et contrôler les « corps-machines »

Ce nouvel ordre vise d'abord à légitimer le « grand partage » entre dominants et dominés, colons et colonisés, qui s'effectue dès les débuts des conquêtes coloniales. Car, ainsi que le résume Auguste Billiard, administrateur colonial en Algérie, en 1899 : « *La minorité blanche doit établir un régime politique d'exception où l'ordre et la sécurité primer*[ont] *sur les droits de l'individu*[4]. » Promulgué en 1881 en Algérie — mais étendu ensuite, à partir de 1887, à l'ensemble des territoires de l'Empire colonial français — le *Code de l'indigénat* a ainsi pour vocation de constituer les populations autochtones en un « corps d'exception » soumis à une législation terriblement discriminante et raciste qui fait rapidement *système*.

L'identité de l'« Autre » se résume alors à la couleur de sa peau, à ses déviances et à ses pratiques sexuelles. Contrôler celles-ci, c'est contrôler la « race » et donc maintenir l'ordre colonial[5]. Ces *corps impériaux*[6] sont au cœur de la construction des nouveaux modèles coloniaux qui s'élaborent au XIXe siècle. Le corps du colonisé est progressivement démonisé[7] ; c'est soit un « sauvage » pour l'Afrique, soit un « métis sans conscience » pour l'Amérique du Sud, soit un « fourbe fanatique » pour l'Orient, soit un « danger » pour l'Extrême-Orient et l'Amérique du Nord. Mises en place un peu partout dans les espaces colonisés, ces législations,

Scandales sexuels dans l'Empire colonial allemand

Christine de GEMEAUX

L'histoire de l'Empire colonial allemand a été émaillée de scandales sexuels retentissants et deux cas particulièrement représentatifs ont associé sexe et violence. Le premier concerne l'administrateur Geo Schmidt à Atakpamé au Togo, au début du XIXe siècle, qui est accusé, notamment, d'avoir violé et forcé à la cohabitation une Africaine de 13 ans. Selon des témoins, il n'y avait pas une jeune fille à Atakpamé que Geo Schmidt n'eût pas contrainte et il était fréquent que les soldats aillent chercher des femmes la nuit pour les ramener à la station. Le deuxième, le plus connu, touche le gouverneur de l'Afrique orientale allemande, Carl Peters qui, une décennie plus tôt, fait cruellement exécuter sa concubine Jagogdja et son rival. Passé par la Grande-Bretagne où il se passionne pour l'idée coloniale, il lance une société pour la colonisation de l'Afrique orientale, signe des traités de protectorat avec les chefs locaux, puis obtient la reconnaissance de Berlin, en 1885, et le titre de Commissaire du *Reich* au Kilimandjaro. Héros colonial de la première heure, il est réputé pour son « harem » africain et sa cruauté envers les indigènes. Lorsqu'il décrète par jalousie la pendaison publique de sa favorite et de son rival Mabruk, en 1891, l'indignation éclate. Les supplications des jeunes condamnés et l'émotion générale n'y font rien, ils sont exécutés et leurs villages brûlés. Impitoyable, Carl Peters juge que les indigènes doivent être traités tels des animaux. Le scandale enfle jusqu'à provoquer des débats au *Reichstag*, en 1896, car les faits, dénoncés notamment par le socialiste August Bebel et le centriste Matthias Erzberger, détonnent par rapport à la *doxa* wilhelmienne qui prône la vertu supérieure des Allemands. La presse ne sera pas en reste, notamment les caricaturistes, et fera ses gros titres sur « Peters le pendeur » (« *Hänge-Peters* »). Carl Peters sera révoqué, avant d'être réhabilité par Adolf Hitler et le régime nazi, en 1937.

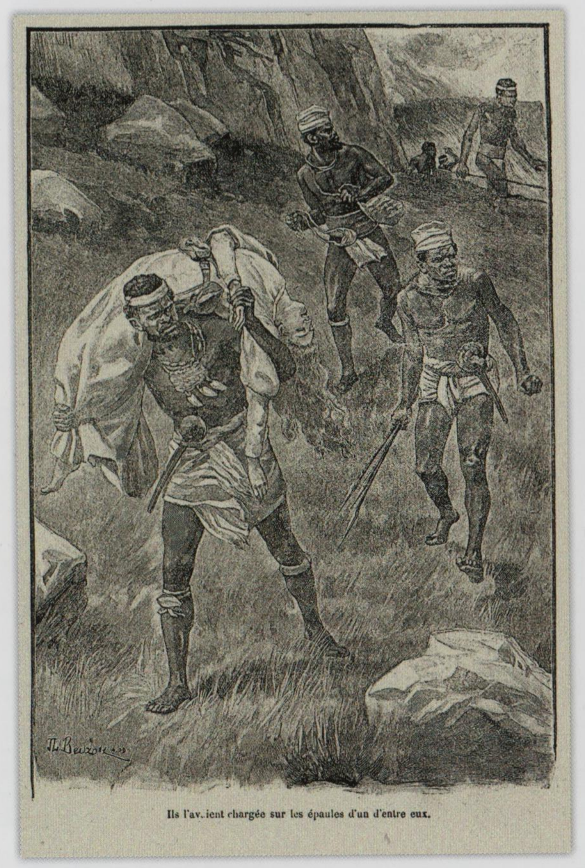
Dr. Carl Peters und sein diener Ramassan (*Dr. Carl Peters et son serviteur Ramassan*), photographie, tirage argentique [Allemagne], 1894.

« Dr. Carl Peters explains in Berlin that marriages in Africa are punished with death » (« Le Dr Carl Peters explique à Berlin que les mariages en Afrique sont punis de mort »), gravure, *in Beiblatt zum Kladderadatsch* [Berlin, Allemagne], 1897.

qui sont pour partie un héritage des différents *Codes noirs* promulgués à partir du XVIIe siècle, mettent en effet au pas, comme en Algérie, aux États-Unis, au Brésil, dans l'Empire colonial allemand ou dans l'Empire des Indes, les droits des colonisé.e.s (ou des Amérindien.ne.s) en exerçant d'abord une contrainte forte sur la mobilité des corps : les « indigènes » y sont désormais pourvus d'un « permis de circuler » et doivent demander l'autorisation de l'administration coloniale pour les actes les plus simples de la vie : se marier, circoncire les fils, hériter, se déplacer, organiser des funérailles…

Dans un siècle qui a érigé la productivité et la rentabilité économiques en icônes de la « modernité », être « naturellement » improductif renvoie ces corps à leur statut commun de « races inférieures ». Dans les colonies de peuplement, surtout, cette question apparaît vitale. Du côté des Européens, la proportion de populations féminine et masculine devient rapidement un enjeu majeur ; comme le disent de très nombreux partisans de l'expansion coloniale en Europe, « *point de colonisation sans femmes* ». Ainsi, le premier congrès colonial, tenu en septembre 1886 à Berlin, souligne d'ailleurs, avec force, la nécessité d'associer la femme allemande au processus de colonisation. On y met l'accent sur le rôle de la « femme germanique » comme représentante de la culture (*Kulturträgerin*), gardienne des valeurs et de la famille, éducatrice des enfants de colons[8].

L'enlèvement de la fille de Boone par les Indiens [États-Unis], peinture signée Carl Wimar, huile sur toile, 47x64 cm, 1855-1856.
Peintre germano-américain des peuples amérindiens, il est particulièrement connu pour ce tableau narrant la capture, en 1776, de Jemima Boone par des indiens Cherokee.



Dans ce contexte, les politiques de gestion des flux humains mises en place vont évidemment porter sur l'expatriation de femmes blanches (orphelines, veuves avec ou sans enfants, femmes de « mœurs légères » ou prostituées…) dont l'utilité sociale est contestée dans les métropoles, mais qui se voient offrir une « seconde chance » dans les Nouveaux Mondes qui s'ouvrent alors. Dans le même temps, s'affirme un interdit absolu, celui d'une sexualité entre les « indigènes » et les femmes blanches, et les images de punition se multiplient comme une sorte d'esthétisme sado-masochiste. Comme le précise Ann Laura Stoler, « *en tant que gardienne d'une communauté culturelle et morale spécifique, les femmes blanches devaient protéger leur honneur*[9] ».

En Algérie, seule véritable colonie de peuplement du second Empire colonial français (avec la Nouvelle-Calédonie), on multiplie les projets entre 1840 et 1900 : des « mariages au tambour » de Thomas Bugeaud (1842) à la Société française d'Émigration des femmes aux colonies (1897-1898)… Dans le Sud-Ouest africain, on envoie de jeunes Allemandes pour se marier ou servir de domestiques. La *Deutsche-Kolonialgesellschaft* mène, dès 1898, une campagne, reprise en 1907 par le *Deutsch Kolonialer Frauenbund*, puis en 1911 par le *Frauenbund der Deutschen Kolonialgesellschaft* à Berlin, pour palier, sans succès, le manque de femmes. Dans un roman magistral, *Au-delà du silence*, André Brink[10] narre de façon documentée le destin d'orphelines et de femmes nécessiteuses du port de Brême débarquées dans le Sud-Ouest africain ; certaines épouseront des fonctionnaires ou des soldats coloniaux et d'autres, jugées plus disgracieuses, finiront dans les bordels militaires, comme celui de Frauenstein, dans un contexte de violence exacerbée ; mais il existe aussi des départs volontaires. En Australie et en Nouvelle-Zélande, la Grande-Bretagne, sous l'impulsion de la *United British Women's Emigration Association* fondée dans les années 1880, déverse, elle aussi, son trop-plein de classes laborieuses féminines. Dans les Indes néerlandaises, la présence blanche (assez tardive) assure la pérennisation de l'édifice colonial au début du XXe siècle.

Enfin, les deux grands modèles d'importation de migrants que sont le Canada et les États-Unis vont faire de la gente féminine un objectif démographique majeur pour compenser la surpopulation masculine qui débarque en flux réguliers dans le Nouveau Monde. Partout, la volonté d'équilibre des sexes de « souches européennes » double les politiques de contrôle des unions métissées et les différentes stratifications de tolérance envers les couples non-officiels que ce soit à travers la prostitution, les emplois de maison « officieux » ou l'acception du viol institutionnalisé. Ce viol colonial et le mépris du corps-indigène ou du corps-esclave marquent d'ailleurs encore le présent de toutes les sociétés postcoloniales[11].

Cependant, les sociétés coloniales — et leur minorité blanche — ne peuvent se contenter de cette seule gestion démographique de l'entre-soi. Car, en vertu de la hiérarchisation raciale du travail alors en place dans les colonies, il apparaît très vite nécessaire de s'occuper de la valorisation de la reproduction des corps serviles et/ou colonisés *in situ*. Ainsi naissent, aux États-Unis, à Saint-Domingue ou dans certaines îles anglaises et françaises de la Caraïbe, des politiques natalistes visant à exploiter au maximum la main-d'œuvre déjà présente tout en limitant les coûts de son renouvellement.

Dans les sociétés post-esclavagistes, la favorisation des mariages entre (ex)-esclaves et la pression exercée sur les femmes pour qu'elles aient le plus grand nombre d'enfants — *via* l'interdiction des pratiques abortives, la plus grande sévérité vis-à-vis des infanticides ou la récompense faite aux mères de familles nombreuses — sont au centre des préoccupations.

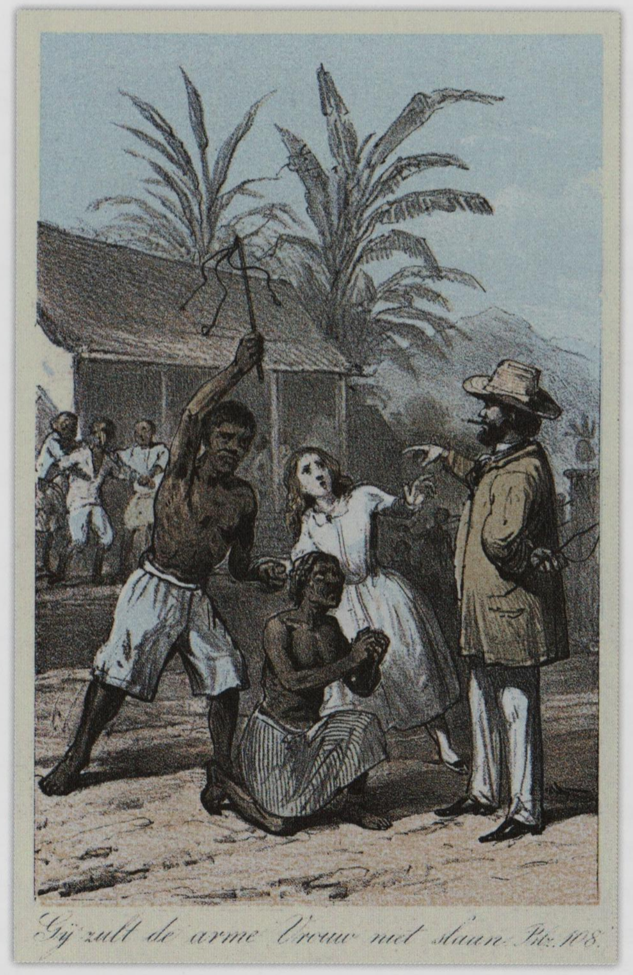
« Canaques enlevant une jeune fille » [Nouvelle-Calédonie], gravure signée Beuzon, *in Les filles du pionnier* de Marc le Goupils [Paris, France], 1910.

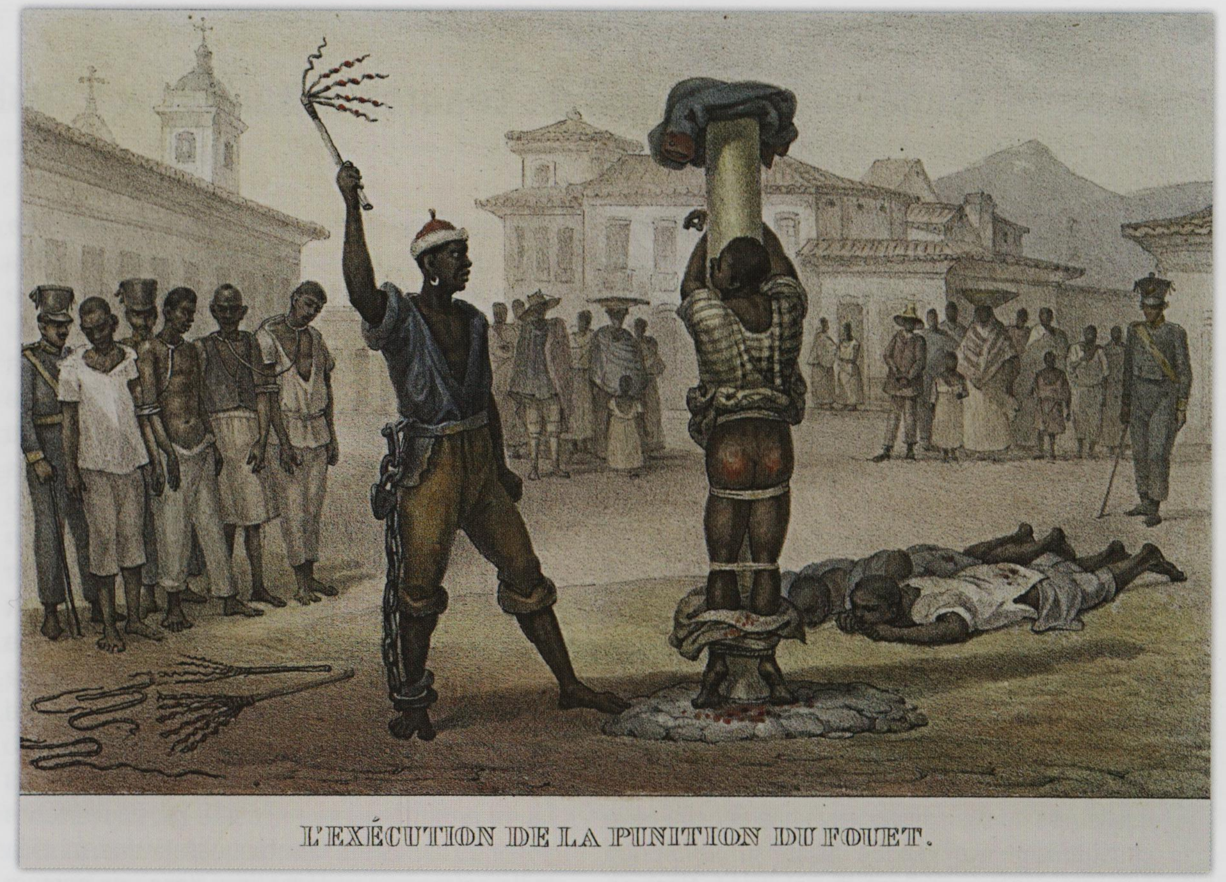
Gy zult de arme vrouw niet slaan (*Tu ne battras pas la pauvre femme*) [Indonésie], chromolithographie, 1870.

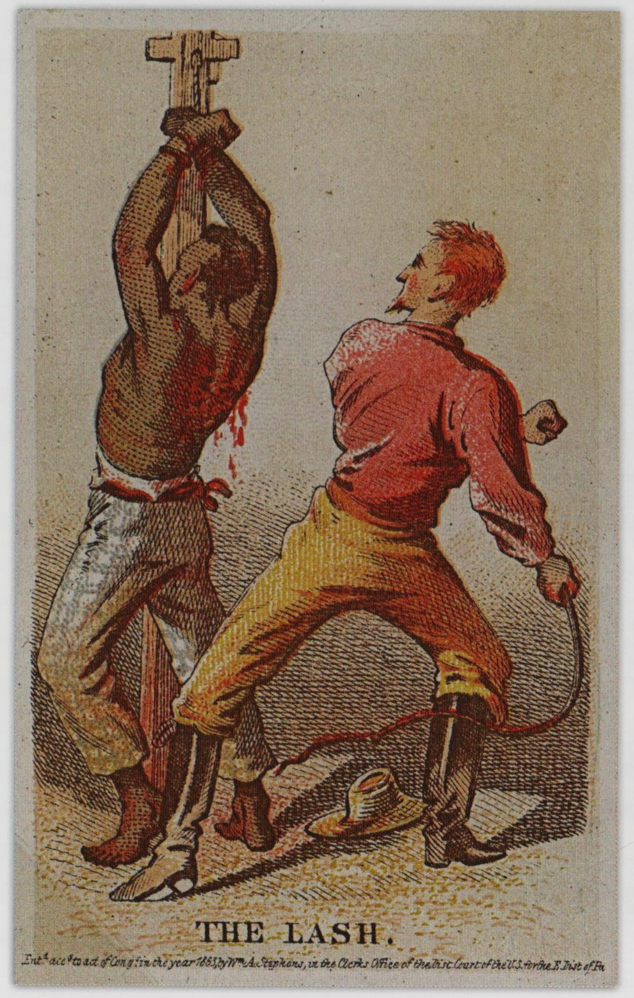
« L'exécution de la punition du fouet » [Brésil], lithographie de Thierry frères d'après un dessin de Jean-Baptiste Debret, *in Voyage pittoresque et historique au Brésil* de Jean-Baptiste Debret [Paris, France], 1834-1839.

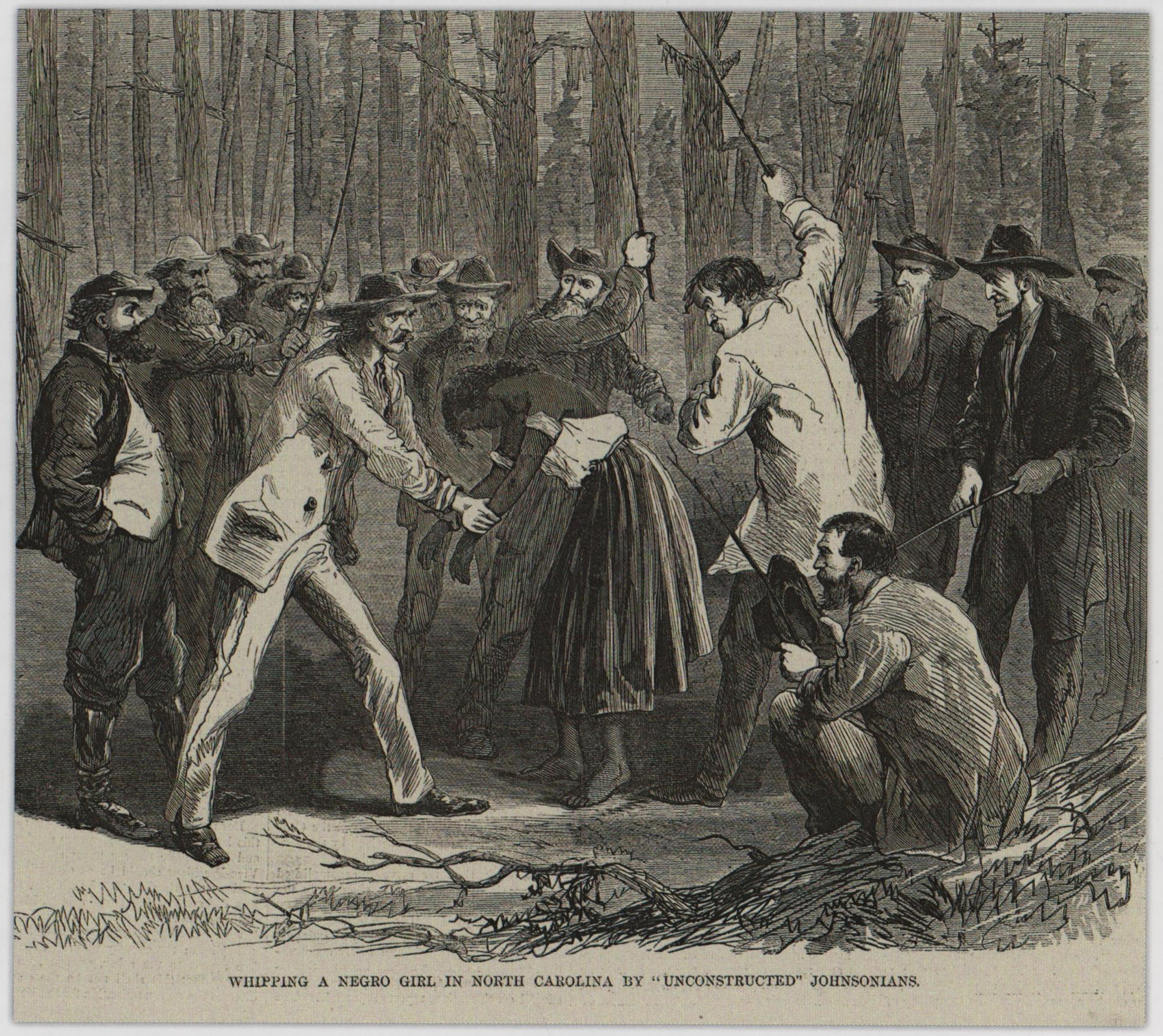
The lash (*Le fouet*), chromolithographie d'Henry Louis Stephens [États-Unis], 1863-1865.

Whipping a negro girl in North Carolina by "Unconstructed" Johnsonians (Une femme noire fouettée par des Johnsoniens en Caroline du Nord) [États-Unis], gravure, 1858.





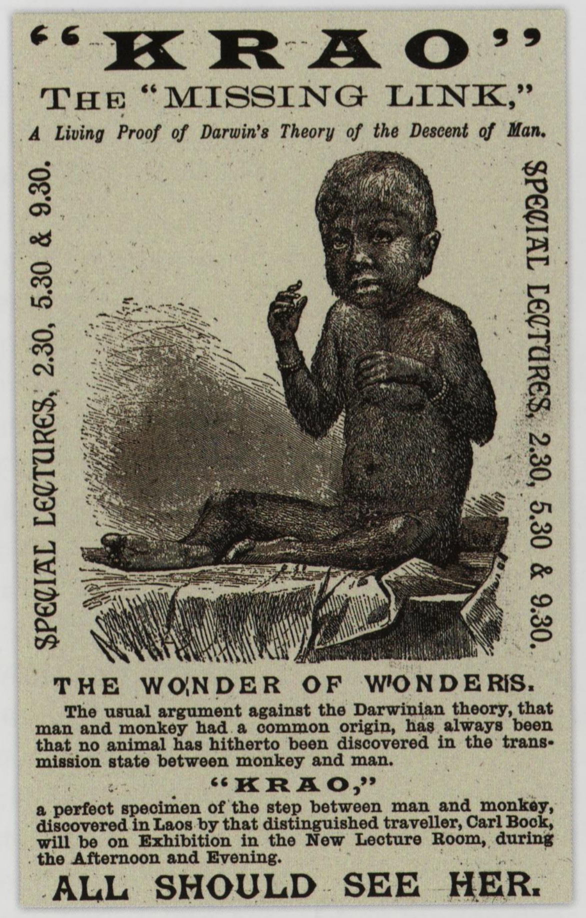


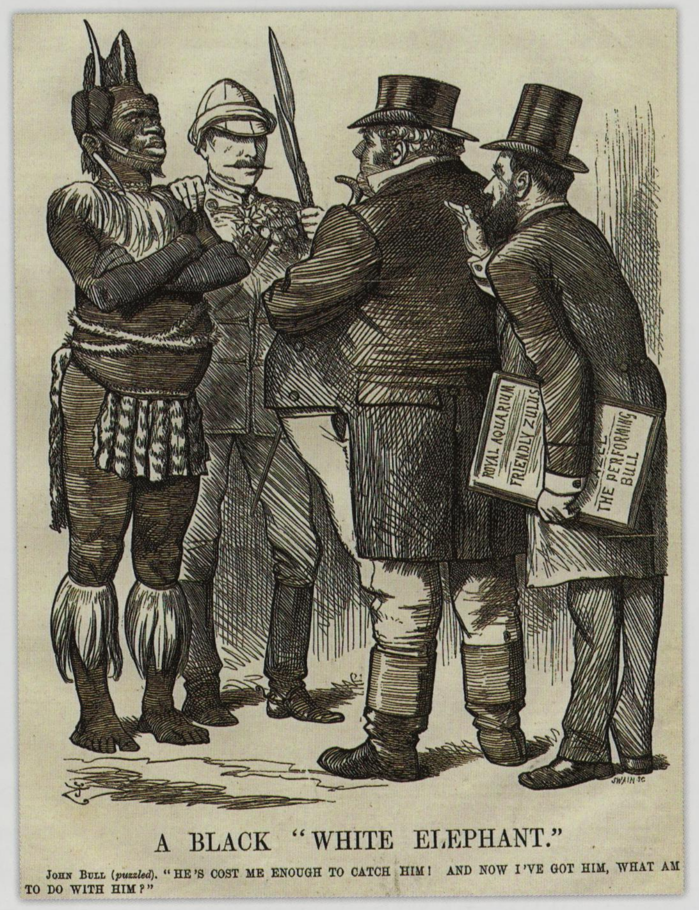


Les « sauvages » à demi-nus du Londres victorien

Fanny ROBLES

Au cœur d'un Empire britannique qui se mondialise, Londres est, au XIXe siècle, la capitale des spectacles ethniques, donnant à voir des « exotiques » du monde entier, dans les théâtres puis dans les expositions internationales et coloniales. Hommes et femmes exposés, seuls ou en groupe, sont la plupart du temps vêtus de leur costume traditionnel (ou présentés comme tels), laissant souvent apparaître des zones corporelles habituellement (très) recouvertes dans la société victorienne. Les comptes-rendus de l'époque insistent sur les nuances de couleur de peau des exhibé.e.s, parfois commentées en termes esthétiques. La légèreté des vêtements est attachée à la « sauvagerie » des populations mises en scène, mais la nudité totale pose problème, en particulier en raison des prétentions éducatives de ces spectacles, à une époque où le christianisme évangélique insiste sur le fait que les « sauvages » peuvent être civilisés. Ainsi, en 1854, l'ethnologue Robert Gordon Latham crée un département d'histoire naturelle au sein du *Crystal Palace* de Sydenham, dans la banlieue londonienne, où il expose notamment des moulages de Zoulous et « *Bushmen* » d'Afrique du Sud : populations alors exhibées dans la capitale anglaise. Son intention de laisser les modèles nus suscite une telle protestation de l'Église, qu'il finit par les recouvrir très légèrement. La semi-nudité relie aussi ceux qui sont exposés aux animaux, jusqu'à en faire des « chaînons manquants » entre le singe et l'homme, en particulier après la publication de *La Filiation de l'Homme* par Charles Darwin en 1871. C'est le cas de Krao, une Laotienne officiellement âgée de 7 à 9 ans souffrant d'hypertrichose (pilosité extrême), considérée, à partir de 1883, comme la « *Preuve vivante de la théorie de Darwin* ». Les dépliants de promotion montrent une très jeune enfant entièrement nue (et couverte de poils) ou une petite fille, tout aussi velue, mais la taille entourée d'un léger tissu dans une posture qui la sexualise, signe d'une érotisation des « sauvages » indissociable de ces spectacles.





Krao: The "missing link". A Living Proof of Darwin's Theory of the Descent of Man. The wonders of wonders. All should see her (*Krao : le « chaînon manquant ». Une preuve vivante de la Théorie de l'évolution de Darwin. La merveille des merveilles. Tous devraient la voir*), affichette de l'exposition au Royal Aquarium [Westminster, Angleterre], 22x14 cm, 1887.

Royal Aquarium: Cetewayo's daughters: Farini's Zulu Princesses, affiche [Londres, Angleterre], 50x70 cm, 1879.

« A black "white elephant" », gravure, *in Punch* [Londres, Angleterre], 1879.

La mythologie sexuelle de l'« homme noir »

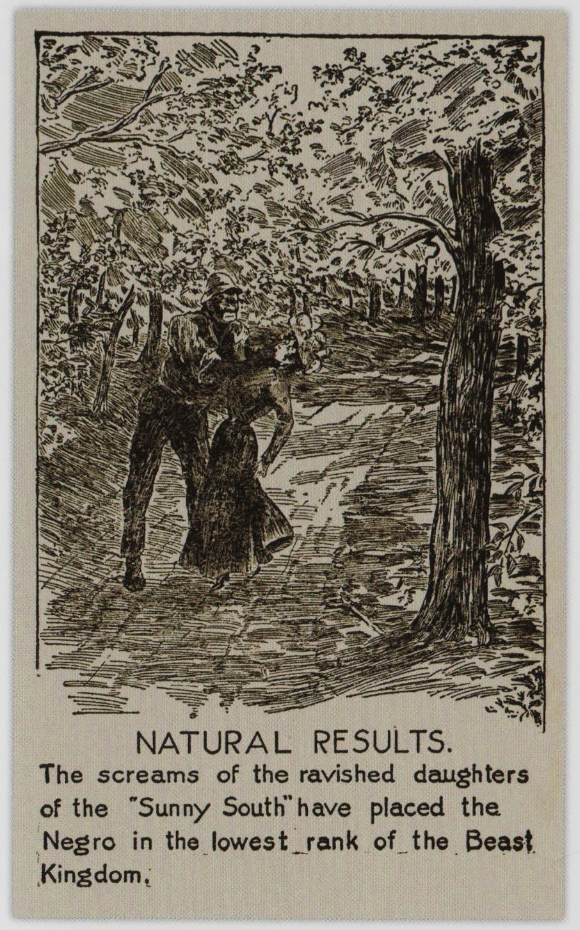
Dominic THOMAS

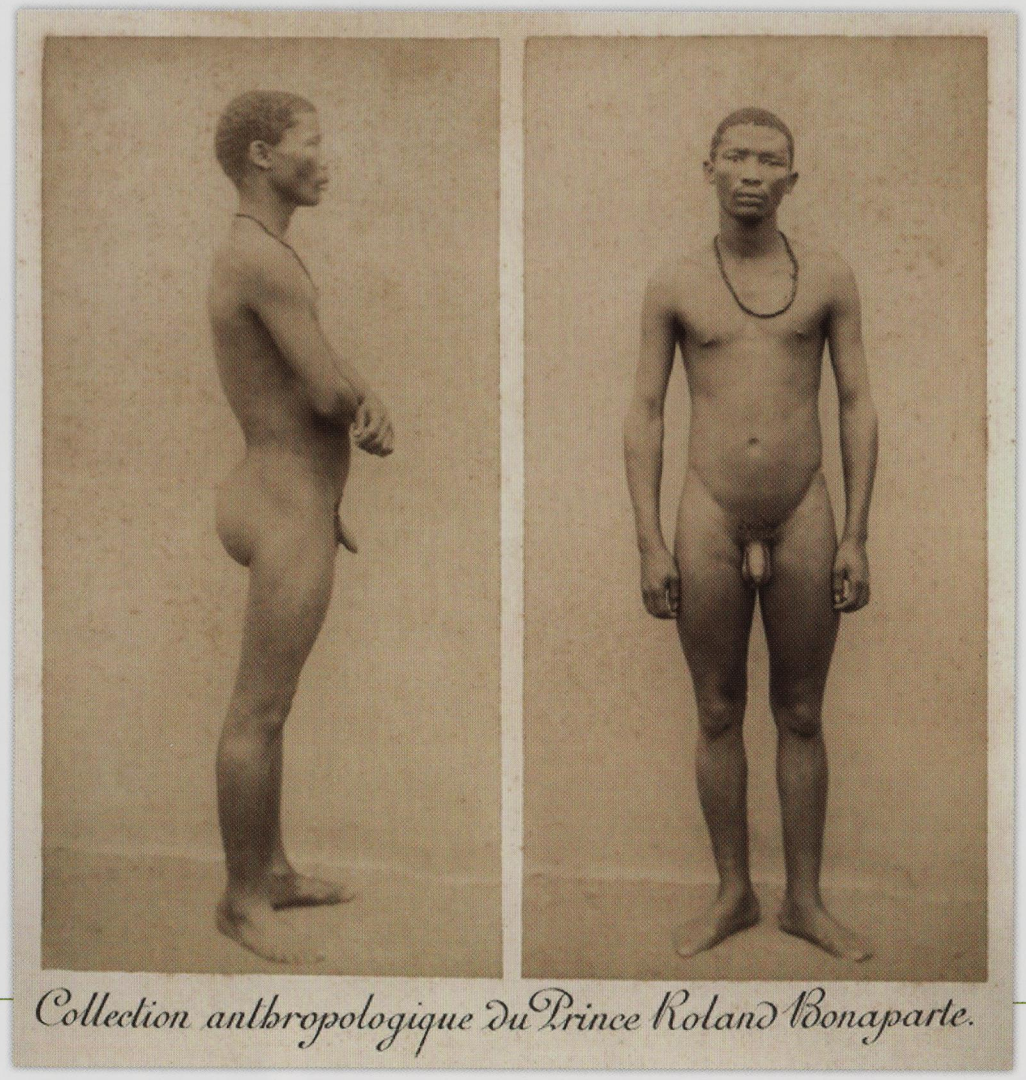
La question de la physionomie et de la sexualité de l'« homme noir » est fondée sur un équilibre précaire lié à un recyclage discursif qui a été associé à des stéréotypes, donnant naissance à un univers fantasmatique le concernant. On pense évidemment à la malédiction biblique de Cham et plus spécifiquement aux commentaires qui en ont été faits par la suite. L'un d'eux précise : « *Puisque tu as manqué d'égards pour ma nudité, tes enfants iront tout nus et leur membre viril s'allongera ignominieusement.* » Cette amplification des attributs sexuels devient indissociable des représentations de l'« homme noir », liant l'hypertrophie du pénis à des appétits, désirs, élans et instincts « sauvages », autant qu'à la primauté des plaisirs des sens sur ceux de la raison. Un discours d'animalisation qui justifie l'infériorisation des peuples noirs et l'esclavage. L'explorateur Richard Jobson, dans son *Témoignage sur la traite entre 1620 et 1623*, décrit les hommes mandingues de l'Afrique de l'Ouest comme étant « *pourvus d'un sexe tellement démesurément long qu'en fin de compte il devient encombrant* ». Le contrôle de cette sexualité menaçante devient alors essentiel, d'autant qu'il permet, de surcroît, un plus grand accès aux femmes. Les maîtres peuvent ainsi, malgré le cadre extrêmement corseté des sociétés esclavagistes en termes de morale et de mœurs, « user » sexuellement des femmes esclaves comme bon leur semble. Héritage de cette longue histoire qui connaît une généralisation dans toutes les aires coloniales dans le premier tiers du XIXe siècle, Frantz Fanon évoque cette fameuse « *puissance sexuelle du nègre* » dans *Peau noire, Masques blancs* (1952) : « *C'est dans sa corporéité que l'on atteint le nègre.* » Les psychiatres William H. Grier et Price M. Cobbs, dans leur ouvrage *Black Rage* (1968), reviennent sur cette « *colère noire* » liée à l'esclavage et aux mythes sexuels : « *Un thème récurrent est celui qui opère selon le schéma suivant : l'homme noir ayant recours au sexe comme poignard symbolique à plonger dans le cœur de l'homme blanc.* »

Ah ! C'est vous le nègre ?, gravure signée Louis Bailly [France], 1905-1907.

« Natural results. The screams of the ravished daughters of the "Sunny South" have placed the Negro in the lowest rank of the Beast Kingdom » (« Comme attendu. Les cris des filles violées du "Sud Ensoleillé" ont placé le nègre au rang le plus bas du royaume des bêtes »), gravure, *in The Negro a beast or In the image of God* de Charles Carroll [St. Louis, États-Unis], 1900.

Hottentot, homme de face, photographie anthropologique du prince Roland Bonaparte, réalisée au Jardin d'Acclimatation [Paris, France], tirage argentique, 19x20 cm, 1888. Géographe et botaniste, ce photographe n'a eu de cesse d'utiliser la photographie pour constituer l'une des plus riches collections de clichés ethnographiques.





La figure de la « danseuse-prostituée » Ouled Naïl

Christelle TARAUD

Figures classiques de l'orientalisme et de l'imaginaire colonial, les Ouled Naïl représentent la quintessence de la « femme fatale » en Algérie. Considérées, dès 1830, comme des « *tentatrices* » à la beauté « *sauvage* » et « *primitive* » et aux « *mœurs étranges* », les Ouled Naïl sont surtout connues par la dextérité ensorcelante de leurs danses et la luxuriance de leurs parures. Durant tout le XIXe siècle, celles-ci incarnent, en effet, l'un des motifs les plus récurrents de l'érotisme colonial français. Progressivement, leur image va toutefois se modifier, passant de la sidération à l'encanaillement, comme le montrent les œuvres et récits des écrivains, peintres, et photographes. À la fois réel et fantasmé, ce statut de « danseuse-prostituée » permettait cependant d'accéder à un univers peu connu, celui des « femmes libres », concubines et/ou courtisanes, de la région du mont des Ouled Naïl et du djebel Amour. Jusqu'à la mise en place d'une réglementation coloniale de la prostitution, ces femmes (en général divorcées et/ou veuves) étaient d'abord considérées comme des artistes et des hôtesses qui pouvaient de surcroît, selon une codification spéciale acceptée par leur société, avoir des relations sexuelles négociées avec des hommes. Considérées ensuite comme de « simples » et « vulgaires » prostituées par les autorités coloniales, celles-ci les relèguent aux marges de la société ; les Ouled Naïl sont dès lors obligées de s'adapter au développement simultané du marché du sexe et de l'industrie du tourisme. Ce faisant, leur statut décline drastiquement, à l'image des spectacles de nu qu'elles proposent alors aux voyageurs et aux touristes de passage (chose inimaginable au début du XIXe siècle) *en sus* de leurs prestations tarifées dans des rues dites des « Ouled Naïl » (à Bou Saada, à Biskra, à Djelfa, à Laghouat...), désormais réservées au commerce quasi exclusif de la chair.

Scènes et Types. Ouled Naïl, carte postale, cliché de LL (Léon & Lévy), éditée par Photo-Albert [Algérie], 1906.

Scènes et Types. Ouled Naïl, carte postale, cliché de LL (Léon & Lévy), éditée par Édition Idéale PS (Satragno et Le Deley) [Algérie], 1915 [1906].

Dans le Sud. L'Assimilation. Ouled Naïl en auto, carte postale, cliché de Jean Geiser [Alger, Algérie], 1908-1910.

Quartier des Ouled Naïl [Biskra, Algérie], carte postale, éditée par Bazar Suisse, 1870. Danseuses-prostituées Ouled Naïl du Sud algérien devant les portes des magasins où elles officient.

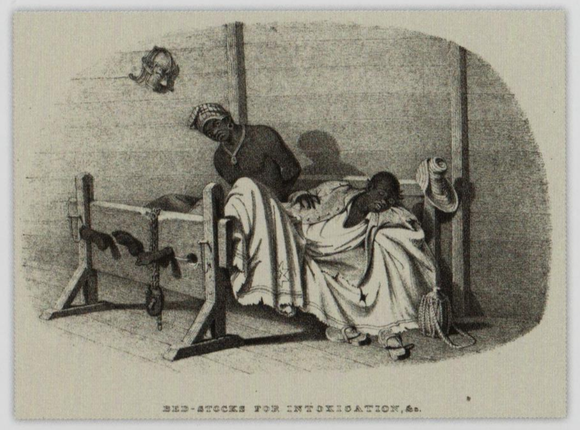
Série de deux planches d'études photographiques de Félix Jacques Antoine Moulin [Paris, France], tirages albuminés contrecollés sur carton d'époque : *Séduction*, 1852 ; *Odalisque*, 1853. Ce photographe français, pionnier de la photographie érotique, installé rue du Faubourg-Montmartre à Paris, a été condamné pour outrage aux « bonnes mœurs » pour ses travaux considérés comme « obscènes ». Il a ensuite voyagé en Algérie.

Maria l'Antillaise, photographie de Félix Nadar [France], épreuve sur papier salé à partir d'un négatif sur verre au collodion, 1857-1858. Photographie étonnante, issue d'une série avec ce même modèle Maria, où Félix Nadar décide de dénuder partiellement celle-ci pour exotiser son *sujet.*

Dans des colonies comme en Australie ou au Canada, par exemple, des dispositifs de gestion aussi divers qu'empiriques de la fertilité et de la natalité des populations assujetties peuvent conduire les autorités coloniales (étatiques ou missionnaires) à retirer aux mères « indigènes » leurs enfants, alors confiés à des institutions spécialisées, qu'elles soient publiques ou privées.

Produire et reproduire, telles sont donc les « missions » que les maîtres et les colonisateurs attribuent aux corps serviles et/ou colonisés dans la première moitié du XIXe siècle. Pour ce faire, les espaces post-esclavagistes et coloniaux, segrégués et carcéralisés, sont aussi pensés comme des lieux où, dans le rapport dominant-dominé, la force doit évidemment primer sur le droit. Ainsi, les violences corporelles — propres aux systèmes esclavagistes et aux premiers empires — qui touchent pêle-mêle femmes[12] et hommes[13], ne cessent pas avec les colonisations modernes et sont, tout au contraire, légalisées par les différents dispositifs tels le « régime d'indigénat » qui s'emploie désormais dans les Empires coloniaux britannique, français, portugais, allemand et néerlandais.

Ces dispositifs, qui disent le « permis » et « l'interdit » aux seules personnes définies comme « indigènes », dans des sociétés de cantonnements et de frontières raciales strictes, légitiment un système de peines qui échappe volontairement aux principes généraux du droit tels qu'ils sont observés en métropole. Supposés adaptés aux infractions commises par les corps serviles et/ou colonisés, ils viennent sanctionner ceux qui dérogent au sacro-saint ordre racial et sexuel[14].



Sanctionner les corps, brutaliser les sociétés

Ces législations racistes et leur régime de peines attenant structurent, en effet, dans les pratiques comme dans les mentalités, un « droit de punir » qui est aussi un « droit de vie et de mort », puissamment patriarcal *et* racial, et conduit à brutaliser les corps collectifs en sanctionnant les corps individuels.

Ainsi, dans ses colonies, comme plus tard à l'époque nazie, l'Allemagne met-elle en œuvre la *Sippenhaft* (responsabilité clanique/familiale) qui permet de punir collectivement des villages entiers. Toute solidarité en faveur du/des coupable.s doit être brisée[15] ; de même, dans la guerre de conquête en Algérie, la France applique la « responsabilité collective » à toute tribu dont un seul membre est considéré, par elle, comme rebelle à sa loi. Dans les périodes de conflits, d'ailleurs, à une époque où le « droit de la guerre » n'en est encore qu'à ses balbutiements en Europe, les « atteintes » faites aux corps sont non seulement banales mais banalisées : mutilations diverses, enfumades, exécutions sommaires, massacres, viols…

En temps de paix et de « mise en valeur » des territoires, ces législations n'en sont pas moins strictement appliquées, car l'ordre colonial repose sur elles. Cantonnés dans des « réserves » — comme les peuples amérindiens aux États-Unis ou au Canada, les Kanaks en Nouvelle-Calédonie, les Aborigènes en Australie, les Héreros et les Namas dans le Sud-Ouest africain allemand, dont on envoie les crânes à Berlin pour des mesures anthropométriques[16] et les Maoris en Nouvelle-Zélande… —, déportés dans des bagnes

La civilisation au Congo [Léopoldville, Congo], peinture signée Édouard Manduau, huile sur toile, 45x60 cm, 1884.

« Bed-stocks for intoxication » (« Lits-piloris contre l'intoxication ») [Trinidad-et-Tobago], lithographie de Richard Bridgens, *in West India Scenery* [Londres, Angleterre], 1836.

« Afrikanisches. Die deutsche kolonialpolitik kann ungeniert weiter fortgesetzt werden » (« Africain. La politique coloniale allemande peut être poursuivie sans vergogne »), gravure, *in Der Wahre Jacob* [Stuttgart, Allemagne], 1907.

Pirates africains enlevant une jeune femme, peinture signée Eugène Delacroix [France], huile sur toile, 65x81 cm, 1852.

coloniaux[17], — comme les Kabyles de la révolte de 1871 expatriés à Nouméa[18] —, ou bien parqués dans des ghettos, des « villages nègres » ou dans des quartiers « indigènes », à la périphérie des villes blanches, les corps serviles et/ou colonisés ne peuvent en sortir que sous certaines conditions[19].

À tous ceux qui auraient des velléités de passer outre les *color lines*, le *fouet* est là pour rappeler la place de chacun. Pour les colonies allemandes, on rappellera le rituel punitif des vingt-quatre coups de chicotte, plus — dérision douloureuse — « *un* [dernier coup] *pour le Kaiser* ». Dans l'ensemble des mondes coloniaux sous domination blanche, le fouet — comme instrument « phallique » de brutalisation et de domination — apparaît comme symbolique de ce régime de force, martial et viril, qui s'impose à tous les corps serviles et/ou colonisés. Dans les sociétés post-esclavagistes, il scande *toujours* le rythme du travail et reste l'outil privilégié pour « *tailler les Nègres* » selon l'expression couramment usitée à l'époque[20]. Aux États-Unis — avant l'abolition de l'esclavage —, les divers châtiments et sévices subis par les esclaves (port obligatoire de carcans et d'entraves, marquage au fer rouge pour les fugitifs, viol, castration et mutilation…) sont en effet si inhumains qu'ils entraînent révoltes et insurrections ; à l'image de celle menée, en août 1831, en Virginie par Nat Turner.

Comme aux États-Unis, l'Amérique du Sud, la Caraïbe (révolution des esclaves à Saint-Domingue, de 1791 à 1804, qui conduit à la naissance de la première République noire d'Haïti) ou encore l'Afrique (Cetshwayo kaMpande contre les Britanniques en pays zoulou, en 1876, ou bien Samory Touré contre les Français, en Afrique de l'Ouest, entre 1887 et 1898) et l'Océanie (révolte des Kanaks contre le cantonnement colonial, sous la direction du chef Ataï, en 1878) connaissent des mouvements contestataires liés soit à ces traitements des (ex)-esclaves dans les sociétés post-esclavagistes ou au refus de la violence extrême des conquêtes coloniales. L'Empire colonial allemand n'est pas en reste avec la révolte des populations de Tové au Togo contre le chef de la station de Missahöhe (1895)[21], la révolte des Wahehe en Afrique orientale[22], la féroce guerre Maji-Maji[23] (1905-1907), ainsi que les révoltes déjà mentionnées des Hereros et des Namas (1904-1907). Ces révoltes déclenchent, à leur tour, de nouvelles punitions, de plus en plus extrêmes, comme un cercle infernal justifiant *a priori* et *a posteriori* des processus de contrôle et de domestication fondés sur une *violence totale* car touchant simultanément les corps individuels *et* collectifs. Ainsi, la majorité des populations hereros est-elle anéantie suite à un « ordre d'extermination ».

Tant physique que psychologique, cette violence, quelle que soit la forme qu'elle emprunte, a bien sûr aussi une forte dimension sexuelle[24]. Ainsi les châtiments corporels correspondent-ils à une économie des peines en même temps genrée et sexualisée — aux hommes les émasculations ; aux femmes les viols — dont l'objectif est bien d'humilier et de réduire les corps serviles et/ou colonisés tout en produisant, notamment par des spectacles publics parfaitement orchestrés, « effroi » et soumission chez les uns, « excitation » et puissance chez les autres. Aux États-Unis, la pratique des viols de femmes et des castrations d'hommes noirs devient systémique avec la naissance du Ku Klux Klan, organisation suprématiste blanche fondée le 24 décembre 1865 qui organise de manière ritualisée des lynchages, individuels et/ou collectifs, de Noirs.

Le lynchage aux États-Unis — comme en Afrique du Sud à la même époque — a pour vocation de réassigner le corps servile et/ou colonisé à sa « juste » place après une « transgression » (notamment sexuelle) de l'ordre racial/colonial. C'est d'ailleurs le propos du film *Naissance d'une nation*, réalisé par David W. Griffith. Immense succès populaire à sa sortie en 1915, le long-métrage a marqué la conscience américaine, alors

qu'il opte, clairement, pour une défense du système esclavagiste, en manifestant un racisme débridé. L'une des scènes du film, décrit Gus, un ancien esclave noir — tous les acteurs noirs sont en réalité des Blancs grimés — tentant de séduire une jeune Blanche, Flora Cameron, laquelle, effrayée, fuit dans la forêt. Acculée à un précipice, elle s'y jette et meurt pour fuir le viol inévitable. Le Ku Klux Klan tue Gus en représailles. Les Noirs y sont uniquement présentés comme une menace politique et sexuelle.

Ce qui fait toute la spécificité du lynchage, c'est qu'il est un véritable « spectacle ». Il procède simultanément d'une vieille économie des peines, issue de la période esclavagiste, celle aussi des supplices publics d'Ancien Régime exportée, par les Britanniques, dans leurs treize colonies d'Amérique. Elle vient s'associer à un « goût » prononcé pour les exhibitions humaines et leur commercialisation qui mobilise les foules en nombre[25]. On ne s'étonne pas, dès lors, que des photographies de lynchages — comme celles du supplice que Jesse Washington, âgé de 17 ans au moment de sa mort le 15 mai 1916 à Robinson (Texas), eut à subir pendant de longues

Lady whipping a girl (*Femme fouettant une fille*), gravure sur bois signée George Bourne [États-Unis], 1834.

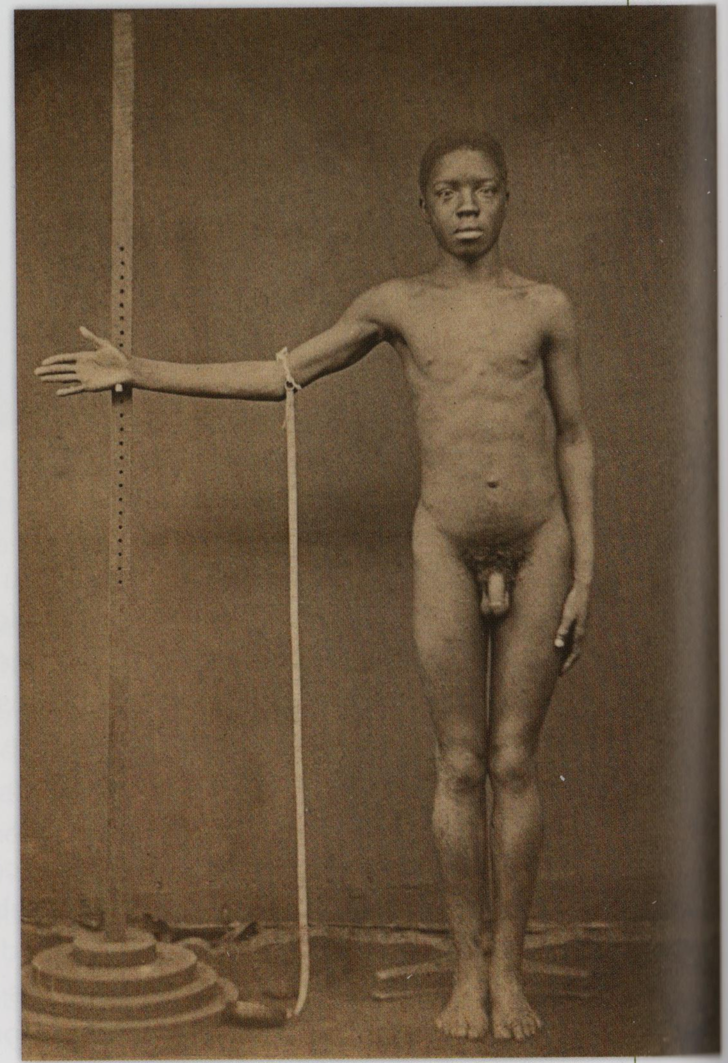
Étude de femme noire nue [France], daguerréotype, 1855-1859.

Groupe d'orphelins andamanais avec Jeremiah Nelson Homfray [Calcutta, Inde], daguerréotype de John Edward Saché, édité par Saché & Westfield [Londres, Angleterre], 1865. Précurseur de la photographie britannique aux Indes, il posera ses appareils dans de très nombreuses villes, dont Calcutta et Bombay.

Représentations sexuées de l'« Autre » dans l'anthropologie physique

Martial GUÉDRON

Au XIXe siècle, le déterminisme racial et la segmentation du genre humain restent tributaires de préjugés élaborés à la fin du siècle précédent. On l'observe dans les arguments des anthropologues, qui donnent à la notion de « race » une dimension toujours plus restrictive, mais aussi dans les illustrations de leurs traités, où l'affirmation d'une rationalité technologique se combine à un goût pour la stylisation. Avec, pour résultat, la promotion d'un idéal masculin qui interfère dans les représentations des peuples non-occidentaux : les figures du mâle « sauvage » apparaissent ainsi comme des contretypes de l'homme néoclassique. Désormais, l'explication des dissemblances entre les groupes humains se fonde sur le polygénisme, qui veut que nulle parenté ne les relie entre eux. Au moyen de schémas didactiques, de moulages de crânes et de photographies anthropométriques, certains savants, à l'image de l'anatomiste Georges Cuvier ou du biologiste Johann Friedrich Blumenbach, tentent d'élaborer une typologie des « races » et d'évaluer leurs aptitudes. Sur la base de pesées, de cubages et de statistiques invraisemblables, ils estiment – suivant les conclusions de l'anatomiste Paul Broca – que l'infériorité du poids du cerveau de la femme par rapport à celui de l'homme est comparable à l'infériorité du poids du cerveau des « races inférieures » par rapport à celui de la « race blanche caucasienne ». Selon une logique de la polarité entre le haut et le bas, non seulement la femme semble partager avec le « sauvage » un crâne étroit, mais, comme lui, elle révèle les stigmates de son tempérament impulsif, émotif et imitatif, preuve d'une même incapacité à élaborer des raisonnements abstraits. Avec l'influence de l'évolutionnisme, la femme et le « sauvage » représentent une sorte de reliquat des temps primitifs, qui trouve son incarnation hyperbolique dans l'image de la « femme sauvage » aux attributs sexuels hors normes, à l'image de la « Vénus hottentote » dans le Paris des années 1810, qui a fasciné les savants et le grand public.



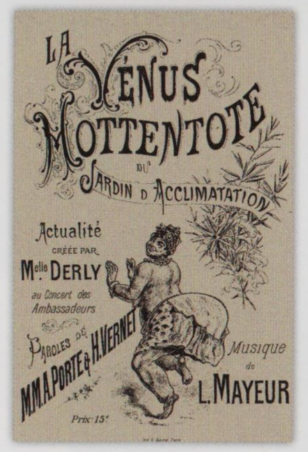
Kavere boys (*Garçons Kavere*) [Madras, Inde], photographies de Carl Wilhelm Rosset [Allemagne], tirages albuminés sur carton, 1881.

An Aku. 22 years old, West Africa Niger Basin (*Un Aku, 22 ans, Afrique de l'Ouest, bassin du Niger*), photographie anthropométrique de George William, sans date [1878].

La stéatopygie des Hottentotes, un stigmate sexuel et racial ?

Delphine PEIRETTI-COURTIS

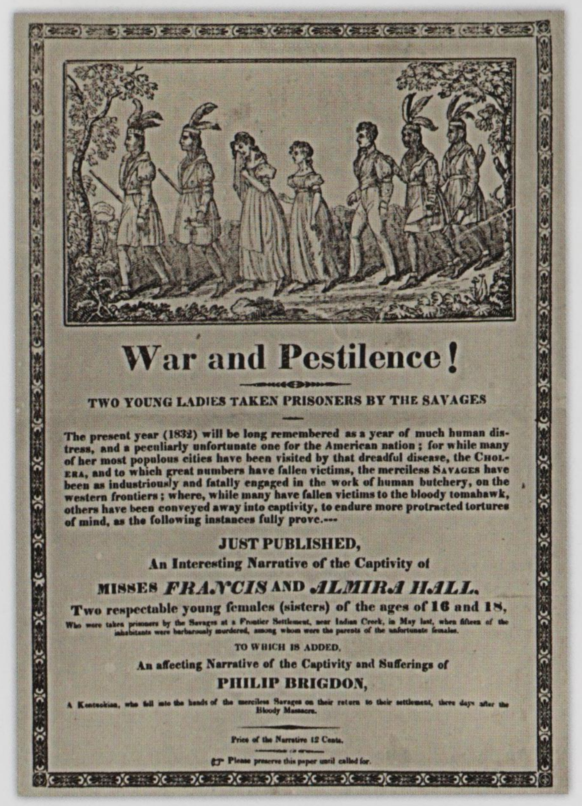
« Une des particularités les plus remarquables des femmes Bochimanes et Hottentotes, c'est incontestablement la stéatopygie, ou l'énorme développement du tissu adipeux dans la région fessière. On a beaucoup écrit sur cette question. » Cette citation du naturaliste et anthropologue français Joseph Deniker, datant de 1889, montre bien l'intérêt scientifique porté à l'hypertrophie graisseuse de la région fessière des femmes khoisanes d'Afrique du Sud. Les naturalistes, médecins et anthropologues français ont d'ailleurs abondamment étudié et décrit les femmes africaines depuis la fin du XVIIIe siècle et tout au long du XIXe siècle, en se focalisant sur leurs attributs sexuels, jugés « exubérants » constituant une véritable « fiche d'identité » raciale. Saartjie Baartman, appelée la « Vénus hottentote », va ainsi passer sous la coupe de scientifiques tels Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, Henri-Marie Ducrotay de Blainville et Georges Cuvier, en 1814, et devenir l'archétype de la féminité khoisane, son corps devenant un étalon de mesure pour toutes les femmes africaines. Les discours sur l'origine de cette particularité évoluent tout au long du XIXe siècle, cristallisant les oppositions entre polygénistes et monogénistes, entre les tenants d'un déterminisme naturel et racial et les partisans d'une explication culturelle et sociale. Caractère racial et stigmate de l'animalité pour certains, la stéatopygie est souvent assimilée à la croupe du cheval ou à la bosse du chameau, contribuant à déshumaniser et à inférioriser les femmes qui en seraient dotées. Elle incarne pour d'autres, au tournant des XIXe et XXe siècles, une caractéristique acquise par le port de l'enfant sur le dos, présente à l'état exceptionnel et pathologique, chez la femme blanche. En 1976, on retire le moulage de la « Vénus hottentote » des galeries du musée de l'Homme à Paris ; la même année, la stéatopygie reste définie, dans la *Grande Encyclopédie Larousse*, comme un caractère spécifique aux femmes de la race khoisane… signe que les fantasmes du XIXe siècle sont toujours tenaces.



Hottentote nommée Strinée, 32 ans, photographie de Louis Rousseau, tirage albuminé, 1855. Louis Rousseau, aide-naturaliste au muséum d'Histoire naturelle, est l'un des pionniers de la photographie anthropologique. Il est aussi l'un des membres fondateurs de la Société française de photographie en 1854, attestant du lien fort à l'époque entre photographie et anthropologie.

La Vénus Hottentote du Jardin d'Acclimatation [Paris, France], partition musicale, éditée par Henri Sicard, 15x22 cm, 1886.

Hottentots. Collection anthropologique [Paris, France], photographie du prince Roland Bonaparte, réalisée au Jardin d'Acclimatation [Paris, France], tirage argentique, 19x20 cm, 1888.



War and Pestilence!

TWO YOUNG LADIES TAKEN PRISONERS BY THE SAVAGES

The present year (1832) will be long remembered as a year of much human distress, and a peculiarly unfortunate one for the American nation; for while many of her most populous cities have been visited by that dreadful disease, the CHOLERA, and to which great numbers have fallen victims, the merciless SAVAGES have been as industriously and fatally engaged in the work of human butchery, on the western frontiers; where, while many have fallen victims to the bloody tomahawk, others have been conveyed away into captivity, to endure more protracted tortures of mind, as the following instances fully prove.---

JUST PUBLISHED,
An Interesting Narrative of the Captivity of
MISSES *FRANCIS* AND *ALMIRA HALL*,
Two respectable young females (sisters) of the ages of 16 and 18,
Who were taken prisoners by the Savages at a Frontier Settlement, near Indian Creek, in May last, when fifteen of the inhabitants were barbarously murdered, among whom were the parents of the unfortunate females.

TO WHICH IS ADDED,
An affecting Narrative of the Captivity and Sufferings of
PHILIP BRIGDON,
A Kentuckian, who fell into the hands of the merciless Savages on their return to their settlement, three days after the Bloody Massacre.

Price of the Narrative 12 Cents.

Please preserve this paper until called for.

Pénétration pacifique du Maroc, carte postale, d'après un dessin attribué à Chagny, éditée par J. E. [Algérie], 1910.

War and Pestilence! Two young ladies taken prisoners by the savages (*Guerre et pestilence ! Deux jeunes femmes faites prisonnières par les sauvages*) [Washington, D. C., États-Unis], gravure, 1833.

Discussion avec le maître [Suriname], peinture signée Théodore Bray, aquarelle, 30x23 cm, 1850. L'artiste, planteur et esclavagiste, était établi en Guyane hollandaise. Il laisse une série de dessins témoignant du quotidien de l'esclavage.

heures — soient couramment éditées et diffusées aux États-Unis. Commercialisés sous forme de photographies ou de cartes postales, les lynchages remplissent aussi les pages de certains journaux, accompagnés d'articles descriptifs.

Ainsi, en 1921, à l'extrême fin de la période qui nous intéresse ici, *Le Courrier de Memphis*, annonce-t-il à ses lecteurs un « *lynchage possible de trois à six Nègres en soirée* ». Véritable appel au « crime-spectacle », les lynchages deviennent viraux : on en dénombrera plus de trois mille dans le Sud des États-Unis, entre 1877 et 1920. Souvent perpétré en raison d'accusations d'agression sexuelle et/ou de viol contre des femmes blanches — comme ce fut le cas pour Jesse Washington, suspecté d'avoir violé et tué la femme de son employeur et dont le corps fut, devant dix-mille personnes dont de nombreux enfants, émasculé, mutilé, brûlé et finalement pendu —, le lynchage devient la punition sexualisée du crime sexuel sous couvert de « justice populaire ».

Dans le Raj Britannique, c'est la grande révolte des Cipayes, en 1857, qui marque la fin de la « tolérance sexuelle » et de la mise en place d'une *color line* tout aussi puissante. « L'Indien » — à l'image de « l'Arabe » dans l'Algérie française ou du « Noir » dans le

Transvaal ou dans l'État libre d'Orange[26] — est alors présenté comme un « prédateur sexuel », extrêmement dangereux pour les « Anglaises ». « Bestial » et « lascif », ce dernier, comme le décrivent à l'envi les histoires de viols de femmes blanches supposément perpétrés pendant la révolte, est en effet assimilé à une « sauvagerie sexuelle » qui doit être très sévèrement réprimée[27]. En Nouvelle-Calédonie ou en Australie, le viol — ou la tentative de viol — d'une « Blanche » conduisait d'ailleurs « l'indigène » concerné à la peine capitale. Aux îles Salomon, ainsi que le souligne James Boutilier[28], tout *manque de respect* aux « femmes blanches » est puni du fouet. Enfin, en Algérie, « l'Arabe » est associé à la figure du violeur, imaginaire qui accompagne les premiers migrants arrivant en métropole en 1905-1906 et le flux de combattants et de travailleurs pendant la Grande Guerre.

Le régime des peines appliqué aux corps serviles et/ou colonisés, à l'image du lynchage pour celui qui déroge à l'interdit de la « chair féminine blanche », est d'une violence inouïe, violence qui s'accroît tout au long du XIXe siècle. « Paroxystiquement banale », celle-ci nous conduit à interroger le lynchage sur un autre versant : celui du sadisme

Uncle Tom and Little Eva (*L'oncle Tom et la petite Éva*) [États-Unis], peinture signée Robert S. Duncanson, huile sur toile, 69x97 cm, 1853. Il est le premier artiste africain-américain qui ait pu s'exprimer au milieu du XIXe siècle.

Le pardon de l'esclave, peinture signée Louis-Pierre Spindler [Paris, France], huile sur toile, 31x26 cm, 1830.

Les « anges d'Albion » aux mains des Cipayes

Fanny ROBLES

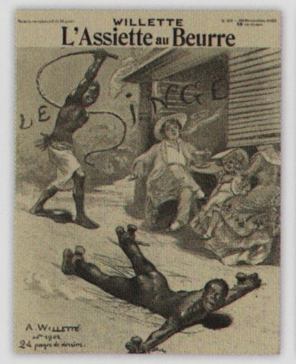
Au milieu du XVIIIe siècle, 90 % des hommes britanniques résidant aux Indes sont mariés à des Indiennes ou à des Eurasiennes, en dépit des efforts de la Compagnie des Indes orientales qui, depuis les années 1670, achemine des femmes européennes pour eux. À la fin du XVIIIe siècle, il devient de « bon ton » de prendre une épouse britannique, communément appelée *memsahib*, de l'anglais *ma'am* et de l'hindi/urdu *sahib* (« compagnon » ou « maître »). L'image de cette dernière est au centre de la « révolte des Cipayes » qui débute en mai 1857, lorsque les soldats (*sepoy*) des régiments indigènes de Meerut, déjà excédés par les réformes assimilationnistes imposées par la Compagnie, s'insurgent contre l'introduction de cartouches enduites de graisse de bœuf ou de porc (tabou pour les hindous et les musulmans) et tuent leurs officiers britanniques, ainsi qu'un certain nombre de femmes et d'enfants de leur.s famille.s. Ils prennent ensuite possession de Delhi et multiplient les massacres, assiégeant plusieurs villes, dont Lucknow et Cawnpore, où deux cents femmes et enfants sont exécutés à l'épée et à la hache. Nombreux sont alors les articles qui mentionnent le viol des « anges d'Albion », précédant leur torture et leur exécution : ces récits, souvent inventés, s'étalent dans de nombreux mémoires, poèmes et romans à travers une pornographie sadique inédite. Une fois Cawnpore reprise, les prisonniers indiens sont sommés de nettoyer le sang des victimes avec leurs mains ou leur langue avant d'être pendus. Les rebelles capturés sont régulièrement attachés à la bouche des canons avant d'être déchiquetés par les tirs. Cette répression cruelle fait environ cent mille victimes parmi les Indiens contre onze mille chez les Britanniques, selon les historiens Andrew Philips et Jason Sharman. La fin de la révolte est « officielle » le 8 juillet 1859 : certaines *memsahibs* rentrent en Angleterre mais beaucoup restent aux Indes, dans un climat de suspicion qui perdurera jusqu'à la fin du Raj britannique.

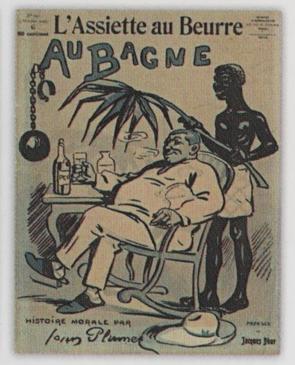
In Memoriam, dessin signé Joseph Noel Paton [Écosse], étude préparatoire, 1862. L'artiste est célèbre pour ses œuvres de style préraphaélite.

In Memoriam [Inde], peinture signée Joseph Noel Paton [Écosse], huile sur toile, 86x68 cm, 1862. Dans le tableau initial, les Cipayes descendaient l'escalier. L'artiste a modifié le dessin : les Écossais viennent délivrer les prisonnières anglaises.

« Miss Wheeler defending herself by shooting against the Sepoys at Cawnpore » (« Mademoiselle Wheeler se défendant elle-même en tirant sur des Cipayes à Cawnpore ») [Kanpur, Inde], gravure, *in The history of the Indian mutiny* de Charles Ball [Londres, Angleterre], 1858.

sexuel, incontestablement à l'œuvre dans les imaginaires comme dans les pratiques des sociétés esclavagistes et coloniales du XIXe siècle et du début du XXe siècle.
Il y a en effet, dans certains motifs sadiques — le fouet, les chaînes, les attaches, les carcans, les pendaisons —, associés à des supplices pour lesquels on utilise des technologies particulières — machines à broyer les cannes, fours, chaudières — vouées à martyriser des parties spécifiques des corps serviles et/ou colonisés — et notamment les orifices : bouche, vagin, rectum —, une répétition trop évidente et systématique pour ne pas être questionnée. De même, la fixation obsessionnelle et pathologique sur la castration physique — comme figurée sur le dessin sans titre réalisé au fusain, en 1935, par le peintre africain-américain Charles H. Alston — ne procède pas seulement de la volonté des hommes blancs de s'auto-reviriliser face aux « profanations » que le sexe de *leurs* femmes avaient ou auraient pu subir, ni même de pallier la supposée supériorité sexuelle de ces hommes « Autres » du fait, par exemple, de l'« hypertrophie de leurs organes génitaux » (question couramment discutée à l'époque dans les milieux élitaires et populaires), mais bien de leur ôter/dénier ce qui fonde, par « essence », le statut, la position et le rôle de l'Homme dans l'ordre sexuel et racial du XIXe siècle : son pénis.





Châtiment des quatre piquets, peinture signée Marcel Verdier, huile sur toile, 200x265 cm, 1849.

Série de deux lithographies, couvertures de presse, *L'Assiette au Beurre* : « Le Singe », d'après un dessin d'Adolphe Léon Willette, n° 90, 1902 [décembre] ; « Au Bagne », d'après un dessin de Jean Plumet, n° 340, 1907 [octobre].

La sexualité comme domination

Émasculés physiquement, les corps serviles et/ou colonisés le sont *enfin* aussi symboliquement au travers de l'usage sexuel que maîtres et colonisateurs font de *leurs* femmes[29]. Dépossédés *aussi* en ce domaine, aussi bien réellement — par l'accaparement des femmes, dans le cadre du concubinage et de la prostitution[30], et des enfants, du fait de la prolifération des métis[31] — que métaphoriquement, par la construction d'imaginaires racistes et sexistes, les hommes de ces communautés se voient durablement dévirilisés du fait de leur incapacité à protéger ce qui, droit du genre oblige, leur appartenait « normalement » : les femmes et les enfants.

Comme le suggère Ann Laura Stoler, dans ces nouveaux empires où l'intime est puissamment racialisé, « *qui couchait ou se mariait avec qui n'a jamais été laissé au hasard*[32] ». Ainsi la « matrice de la race[33] » se double-t-elle ici d'une « maîtrise des sexes » qui repose bien sur la prise de possession, généralisée et banalisée, de corps féminins altérisés et objectivés, exotisés et érotisés. Car les femmes, (ex)-esclaves ou colonisées sont aussi présentées comme d'autant plus « offertes » aux désirs des maîtres et des colonisateurs que leur tempérament (associé à la « *chaleur* »), leur nature « *lubrique* » et « *lascive* » et leur appétit sexuel « *insatiable* » les y poussent inexorablement.

Cet appétit sexuel supposé les « virilise » et les constitue en « corps-machines », réservés non au plaisir « noble » de l'amour mais aux vils désirs du ventre. Au demeurant, entre « droit de cuissage » et « droit au coït »[34], éléments essentiels — au sein d'un « harem colonial »[35] perçu et pensé comme hypertrophié — d'une *colonial way of life* qui est, à la fois, affaire de prestige racial et de virilité blanche[36], le pouvoir du maître est sans limites. En contrepoint, il y a « *l'honneur du Blanc* » qui est en jeu, un thème autour duquel les savants[37] et les médecins[38] n'auront de cesse de disserter dans leurs études. Une virilité *blanche* qui, malgré les interdits raciaux (et l'encadrement de toute sexualité, dont la prostitution[39]), fait partie de la mythologie de la domination, aux côtés de la peur du métissage trop visible[40]. Dans le journal de la Côte-de-l'Or, *Gold Coast Leader*[41], hebdomadaire publié à partir de 1902 et instrument de la résistance togolaise aux colonisateurs allemands, la perspective est nette : des Togolais anonymes critiquent les brutalités commises, notamment sexuelles.

Comme l'écrit, sans aucune retenue, Louis Malleret, un spécialiste de la littérature coloniale : « *Le sentiment du prestige de la race blanche fait que l'Européen n'envisage l'amour que comme une des formes de la domination. La possession fait partie de l'exercice de l'autorité*[42]. » Ainsi, la conquête — qui fut une affaire d'hommes, où « *l'Orient* [et avec lui tous les espaces assujettis] *fut pénétré, réduit au silence, et possédé* » comme le rappelle Edward Said — s'accomplit par l'accaparement sexuel des femmes.

Aussi émerge l'idée que le corps des femmes — qui, comme le souligne Anaïs Frantz, « *est confronté à un double mépris : en tant que corps esclave ou colonisé et en tant que corps de femme*[43] » — est devenu, pour les suprématistes blancs comme pour les « colonisateurs », un véritable champ de bataille... À tous les niveaux, les rapports coloniaux se lisent au filtre du genre. Martine Spensky conclut : « *Les* "rapports de race" *sont au cœur des inquiétudes coloniales. Le contrôle de l'accès au corps des femmes, des* "leurs" *comme de celles des* "autres", *est donc essentiel*[44]. »

À l'issue de ce XIXe siècle (1830-1920), la virilisation des femmes « indigènes » et la prise de contrôle de leur corps se sont accompagnées d'une féminisation des hommes qui surligne leur incapacité à satisfaire sexuellement les femmes colonisées ou à les protéger de leurs *agresseurs*. Ainsi s'écrit une gestion des corps qui fait de la sexualité une des armes de la domination coloniale au XIXe siècle, tout en structurant les relations interraciales du siècle suivant. ■

▲▲ Série de deux cartes postales : *None but the brave deserve the fair* (*Seuls les braves méritent l'amour*), publiée par J. I. Austen Co [Chicago, États-Unis], 1906 ; *Samoa Yielded without a Struggle* (*Les Samoa se sont livrés sans aucun combat*) [Nouvelle-Zélande], 1915.

▲ *Philanthropie moderne*, gravure, publiée par Smith [New York, États-Unis], 1830-1840.

► « *La Négresse captive* » *Pourquoi naître esclave ?*, sculpture signée Jean-Baptiste Carpeaux [France], plâtre, 46 cm, 1868. Le sculpteur laisse poindre ses opinions humanistes, le buste étant légendé par ce trait abolitionniste : « Pourquoi naître esclave ? ».

1 Michel Foucault, 1976.
2 Martine Spensky, 2015.
3 Georges Vigarello, 1998.
4 Auguste Billiard, 1899.
5 Sophie Dulucq, Caroline Herbelin, Colette Zytnicki, 2016.
6 Elizabeth M. Collingham, 2001.
7 Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello, 2005-2006.
8 Katharina Walgenbach, 2006.
9 Ann Laura Stoler, 2006.
10 André Brink, 2003.

11 Raphaël Confiant, 1993.
12 Arlette Gautier, 2010 [1985] ; Arlette Gautier, 2015.
13 Frederick Cooper, Ann Laura Stoler, 1997.
14 Sophie Dulucq, Caroline Herbelin, Colette Zytnicki, 2016.
15 Katharina Krämer, 2015.
16 Jürgen Zimmerer, Joachim Zeller, 2003 ; Ingolf Diener, 2010.
17 Dominique Kalifa, 2016.
18 Mélica Ouennoughi, 2008.
19 Peter Zinoman, 2001.
20 Anne McClintock, 2006.

21 Adjai P. Oloukpona-Yinnon, 2017.
22 Martin Baer, Olaf Schröter, 2001 ; Christine de Gemeaux, 2017.
23 Felicitas Becker, Jigal Beez, 2005.
24 Pascal Quignard, 1994.
25 Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Nanette Snoep, 2011.
26 Christelle Taraud, 2011.
27 Nancy L. Paxton, 1999.
28 James A. Boutilier, 1984.
29 Elsa Dorlin, 2006.
30 Philippa Levine, 2003 ; Christelle Taraud, 2009 [2003] ; Amandine Lauro, 2005 ; Isabelle Tracol-Huynh, 2012(a).

31 Sylvie Kandé, 1999 ; Tony Ballantyne, Antoinette Burton, 2005 ; François Guillemot, Agathe Larcher-Goscha, 2014.
32 Ann Laura Stoler, 2006.
33 Elsa Dorlin, 2009 [2006].
34 Christelle Taraud, 2008(a).
35 Malek Alloula, 1981.
36 Jane Collier, Sylvia Yanagisako, 1987.
37 Fabien Gouriou, 2010.
38 Olivier Le Cour Grandmaison, 2011.
39 Amandine Lauro, 2005 ; Isabelle Tracol-Huynh, 2012(a).
40 Tony Ballantyne, Antoinette Burton, 2005.

41 Essohanam Batchana, 2013.
42 Louis Malleret, 1934.
43 Anaïs Frantz, 2016.
44 Martine Spensky, 2015.

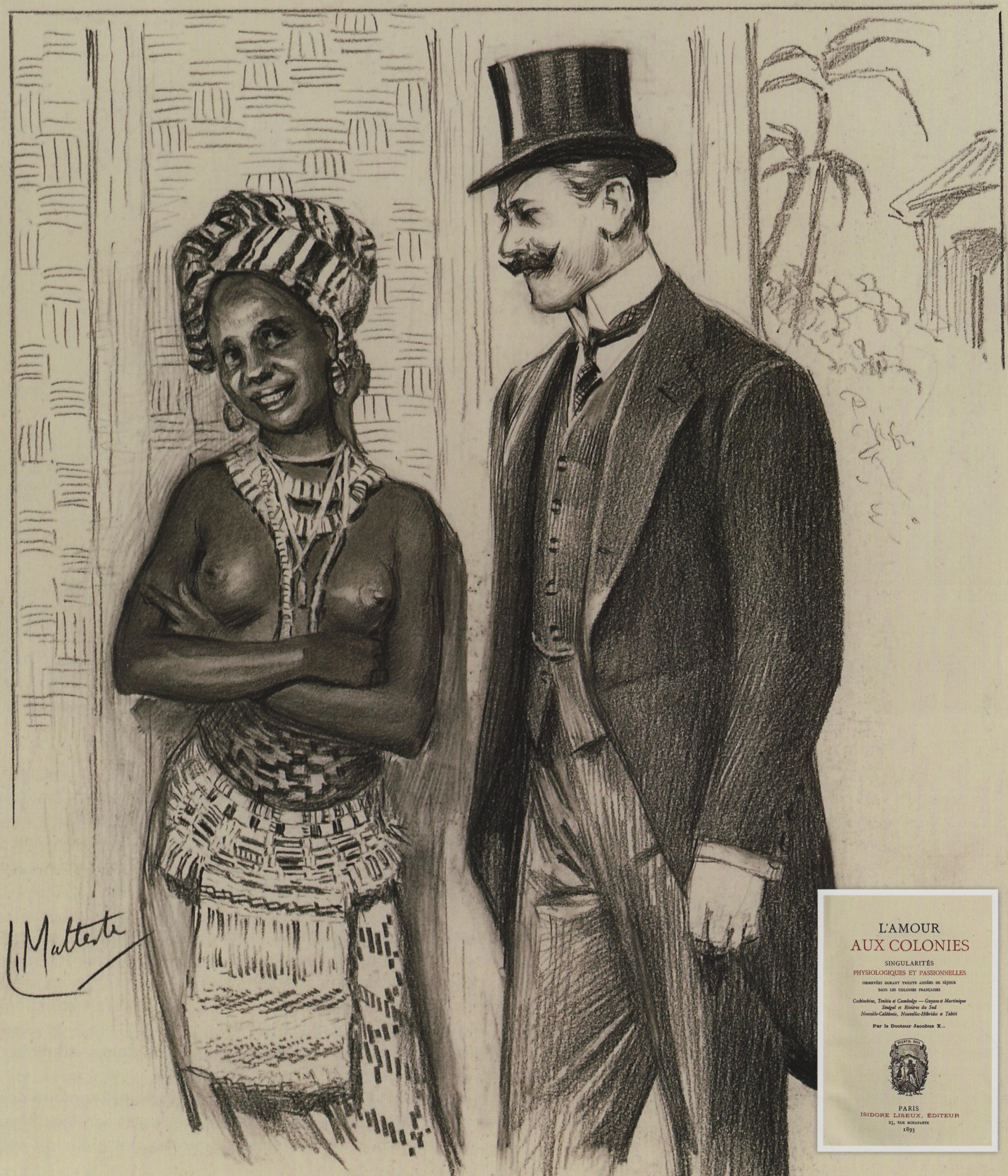
Économie politique de la sexualité coloniale et raciale

Elisa CAMISCIOLI & Christelle TARAUD

À la frontière entre les XVIIIe et XIXe siècles, les puissances européennes — et particulièrement l'Angleterre et la France — sortent de leurs « limites naturelles » pour se lancer à la conquête du monde, et la question du partage des femmes et de la sexualité « indigène » devient vite problématique. Considérée comme symbolique d'un état de civilisation « *inférieur* », cette dernière est alors présentée comme « *primitive* » et « *dangereuse* », ce qui permet, au passage, d'offrir une justification supplémentaire aux « *nécessaires* » interventions coloniales.

Quant au rapport entre les sexes, il met généralement en avant des femmes « Autres » pensées et perçues comme soumises, dociles et passives au travers d'un regard fortement érotisé, nourri par les différents imaginaires exotiques qui se constituent alors. Ceci explique pourquoi de nombreux Européens ont ou rêvent d'avoir des relations sexuelles avec des femmes colonisées dans des espaces qui leur sont souvent présentés, par ces mêmes imaginaires, comme des « paradis sexuels ».

Cependant, les Mauresques et Moukères d'Afrique du Nord, les Négresses et Moussos d'Afrique subsaharienne, les Tonkinoises et Congaïs d'Asie du Sud-Est, les Vahinés des îles océaniennes et les Doudous des Caraïbes n'irriguent pas seulement les représentations au travers d'images, comme les peintures orientalistes, les photographies et les cartes postales coloniales, ou bien les œuvres pseudo-scientifiques comme le très célèbre *Art d'aimer aux colonies* du docteur Jacobus, publié en France en 1893, mais font partie du quotidien de nombreux hommes blancs. En raison de la relative rareté des Européennes jusque dans l'entre-deux-guerres — en Algérie, au début de la conquête en 1833, on trouve trois cent trente-six Européennes pour mille hommes, en 1839, elles sont trois cent quatre-vingt-trois, et en 1842, quatre cent



L'AMOUR
AUX COLONIES
SINGULARITÉS
PHYSIOLOGIQUES ET PASSIONNELLES
OBSERVÉES DURANT TRENTE ANNÉES DE SÉJOUR
DANS LES COLONIES FRANÇAISES
Cochinchine, Tonkin et Cambodge — Guyane et Martinique
Sénégal et Rivières du Sud
Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides et Tahiti
Par le Docteur Jacobus X...
SCIENTIA DUCE
PARIS
ISIDORE LISEUX, ÉDITEUR
25, RUE BONAPARTE
1893

► *Les Marionnettes, la Panthère*, « Je peux aller partout, je pénètre dans l'enceinte réservée », dessin signé Louis Malteste [Paris, France], fusain, 1903-1905.

►► *L'Amour aux colonies. Singularités physiologiques et passionnelles observées durant trente années de séjour dans les colonies françaises,* couverture du roman du docteur Jacobus X, édité par Isidore Liseux [Paris, France], 1893.

soixante-quatorze ; alors que, dans le même temps, dans les Indes néerlandaises, le mariage avec une femme blanche était, jusqu'au XIXe siècle, interdit pour tous les colons, sauf pour les hauts dignitaires de la Compagnie unie des Indes orientales (1602-1799), et ce au moins pendant les dix premières années de présence dans la colonie — les femmes « Autres » jouent donc, dès l'origine, un rôle essentiel à l'équilibre de l'ordre sexuel, social et « racial » colonial.

Banalité des échanges économico-sexuels à l'aube du XIXe siècle

Avant les colonisations du XIXe siècle, les Européens avaient, en effet, installé de longue date des comptoirs commerciaux sur certains continents, en particulier l'Afrique et l'Asie. Dans ce contexte militaire, diplomatique, politique et économique, bien différent de celui qui se met en place avec l'occupation totale de la seconde partie du XIXe siècle, des relations entre hommes blancs (militaires, administrateurs et commerçants pour l'essentiel) et femmes « indigènes » avaient vu le jour. Ainsi, depuis la création par Élisabeth Ire, en 1600, de la Compagnie britannique des Indes orientales, les Britanniques utilisaient-ils des Indiennes qui, entre service domestique, sexuel et « conjugal », les aidaient à s'acclimater au pays et à « s'indigéniser » — c'est-à-dire à penser, à agir, et à vivre comme des Asiatiques — tout en faisant des affaires. Au début du XIXe siècle, et ce bien que certains chercheurs, dans leurs récits du caractère « hybride » et « collaboratif » de la culture anglo-moghole, aient romantisé les relations intimes entre les Britanniques et ces femmes indiennes en présentant celles-ci comme des « cohabitations familiales » classiques, il s'agissait encore, le plus souvent, d'un « concubinage sexuel » flirtant avec l'esclavage[1].

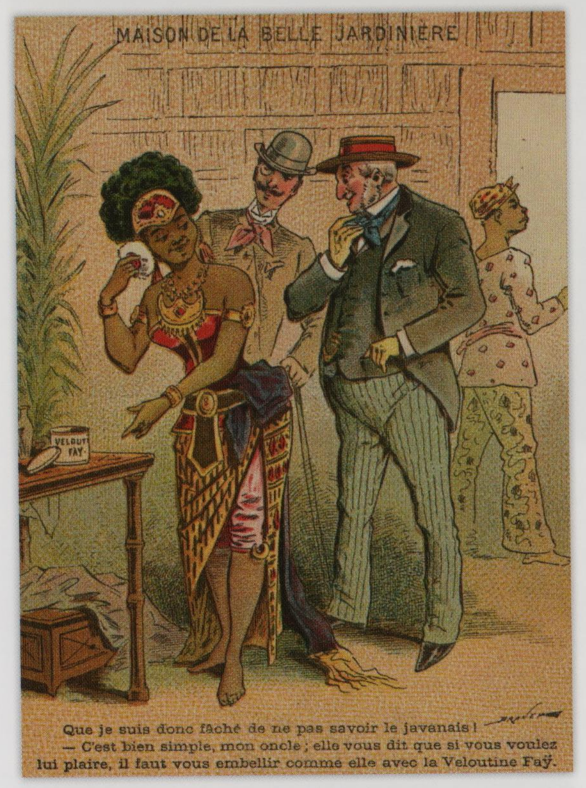
En effet, dans un contexte où travail domestique et travail sexuel étaient si enchevêtrés, rares étaient les unions légalisées par un mariage officiel ou qui recevaient une certaine publicité hors de la sphère privée[2]. Un peu partout dans les empires naissants, ces cohabitations intimes, à la fois domestiques, sexuelles et/ou familiales, sans être à proprement parler des « relations prostitutionnelles » relevaient cependant donc bien, comme nous venons de le voir à partir de l'exemple indien, d'une économie marchande du sexe reposant sur des échanges économico-sexuels divers, nourris, renouvelés et inégalitaires.

Le phénomène est d'ailleurs extrêmement banal et pérenne aux Indes, jusqu'en 1858, date à laquelle le pouvoir de gouverner est transféré de la Compagnie des Indes à la Couronne britannique, comme le montre l'historienne Mahua Sarka : « *En 1814,*

Esther, peinture signée François-Léon Benouville [Paris, France], huile sur toile, 122x162 cm, 1844.

L'épave, peinture signée Jules Arsène Garnier [Paris, France], huile sur toile, 150x237 cm, 1873. Dans ces deux tableaux, c'est le regard qui fait de la beauté blanche, une beauté supérieure à toute autre.

L'Europe et l'Afrique, peinture signée Jules-Robert Auguste (dit Monsieur Auguste) [France], aquarelle rehaussée à la gouache, 30x26 cm, 1825-1830. La figuration allégorique de l'Europe et de l'Afrique par deux femmes nues, enlacées et offertes, soutient un imaginaire érotique colonial.



La luxure, carte postale, d'après un dessin de Jules Pierre Ernest Godreuil, éditée par « Garde à vos ! » [France], 1920.

« As Meninas. Portugal e as colonias » (« Les filles. Le Portugal et les colonies »), lithographie d'après un dessin de Rafael Bordalo Pinheiro, *A Paródia* [Lisbonne, Portugal], 1902.

Maison de la Belle Jardinière, chromolithographie publicitaire, imprimée par Henry Sicard pour l'Exposition universelle [Paris, France], 1889.

un récit de voyage écrit par un commentateur britannique anonyme qui visitait le Bengale estimait que les trois quarts des officiers britanniques célibataires qui y vivaient avaient des concubines. Celles-ci indiennes — hindouistes ou musulmanes — étaient considérées, comme le souligne le récit, comme un bouquet de délices[3]. » On retrouve aussi, à la même époque, ce phénomène dans la Sénégambie des comptoirs commerciaux français mis en place par la Compagnie française des Indes occidentales, en 1664, puis par la Compagnie du Sénégal, à partir de 1674. Ici, les Français vont avoir des relations du même type que les Britanniques et leur *Bibi* (« *épouse* ») avec les *Signares* de Gorée et de Saint-Louis du Sénégal comme le montrent les travaux de George Brooks et d'Hilary Jones[4].

Une situation que connaissent aussi les Indes néerlandaises, comme le souligne Jean Gelman Taylor[5], puisque la Compagnie unie des Indes orientales va y restreindre, pendant près de deux cents ans, la venue de femmes hollandaises. Ceci veut dire que la grande majorité des familles interraciales qui s'y sont tout de même constituées, avant la seconde partie du XIXe siècle, étaient composées d'Européens et de leurs esclaves et/ou « petites épouses » asiatiques. Le gouvernement batave promeut d'ailleurs les « mariages » entre ses employés de niveau inférieur et ces femmes « indigènes ». Ce faisant, ce dernier, dans son exigence « d'achat de fiancées » pour les hommes qui le représentent, a comme double objectif, en même temps moral et honorable, que les nouvelles épouses soient simultanément affranchies et baptisées. Dans tous les cas, pour les officiels de la Compagnie, une société coloniale eurasienne pouvait ainsi être construite à moindre coût ; ce que le recours aux femmes blanches ne permettait pas, celles-ci ayant, *a contrario*, des besoins matériels bien plus importants que les hommes de leur propre société ainsi que les femmes « indigènes » avec lesquelles ces derniers s'installaient.

Ces relations, cependant, qui donnent couramment naissance à des enfants métis, plus ou moins légitimés selon les cas, sont rarement légalisées dans le pays d'origine des Européens — où ces derniers ne ramènent d'ailleurs que fort rarement leur « petite épouse » et leur « famille » locale — bien qu'elles soient, par contre, très souvent validées par des usages et contrats locaux comme le montre le recours, jusque tard dans le XIXe siècle, aux « mariages à la mode du pays » le plus souvent pensés comme temporaires même s'ils peuvent durer, pratiquement, fort longtemps. Extrêmement utiles, dans les temps d'occupation restreinte, les *Bibis*, *Signares* et autres « petites épouses » perdent leur attrait diplomatique, politique et économique — et donc leur pouvoir — à partir du moment où les Européens s'engagent, entre 1815 et 1875, dans une politique de colonisation totale. La fin de leur règne — qui ne signifie pas toujours leur disparition, mais leur relégation dans des catégories subalternes et stigmatisées plus proches de la courtisanerie libre ou de la prostitution *stricto sensu* — marque aussi une nouvelle étape de la domination de ces pays. Malgré cela, les « petites épouses » ne disparaîtront jamais totalement du paysage colonial européen du XIXe siècle. Ann Laura Stoler rappelle ainsi qu'à Java et Sumatra, dans les Indes néerlandaises, les *Nyai* (« petites épouses ») étaient légion, permettant, à la fin du siècle encore, acclimatation, stabilité, santé sexuelle, physique et mentale. Ce qui explique, selon elle, que « *dans les années 1880, près de la moitié de la population masculine européenne vivait avec des femmes asiatiques sans être mariée*[6] ». Ce phénomène, loin d'être isolé, se retrouve aussi, par exemple, dans l'Éthiopie italienne, comme le rappelle Giovanna Trento[7], ou bien dans les Nouvelles-Hébrides franco-anglaises, comme l'explique Virginie Riou[8].

Les violences sexuelles en Afrique centrale

Lancelot ARZEL & Amandine LAURO

À la fin du XIXe siècle, l'Afrique centrale connaît des guerres coloniales qui visent autant l'occupation territoriale que la mise au travail des populations, et les campagnes des armées prennent alors l'allure de vastes expéditions. Les femmes sont les trophées de guerre par excellence. Les autorités coloniales ne légitiment pas, formellement, ces « butins » mais les autorisent tacitement. Prises en otage pour faire céder l'ennemi, les femmes font ainsi l'objet de tortures spécifiques et de viols, dont l'objectif est de porter atteinte à la filiation et de profaner les liens de sang qui fondent les sociétés colonisées. C'est le sens d'une série de témoignages entendus par la commission d'Enquête de l'État Indépendant du Congo en 1904-1905, dont celui de la femme Mingo, à qui des soldats ont introduit de l'argile dans le vagin : « *ce qui m'a fait beaucoup souffrir* », confie-t-elle. L'objectif de ces actions est évidemment de déviriliser l'ennemi. Les hommes font eux aussi l'objet de violences sexuelles (émasculations, expositions de parties génitales et viols). En ce sens, les violences sexuelles ont été des techniques coercitives puissantes de l'ordre colonial appliquées à tous et à toutes. Au-delà de ces épisodes de violences extrêmes, plutôt observés en temps de guerre et dans les territoires d'exploitation extensive du caoutchouc, la manière dont sont traitées les violences sexuelles « ordinaires » par le pouvoir colonial, au tournant du XIXe siècle et du XXe siècle, est également révélatrice de rapports de domination genrés et racialisés. Ainsi, la justice coloniale s'appuie-t-elle sur un imaginaire populaire et savant figurant une sexualité centre-africaine « sauvage » et brutale, marquée du sceau de l'hyperhétérosexualité et de la masculinité « prédatrice », dont les femmes « indigènes » seraient les victimes plus ou moins aliénées.

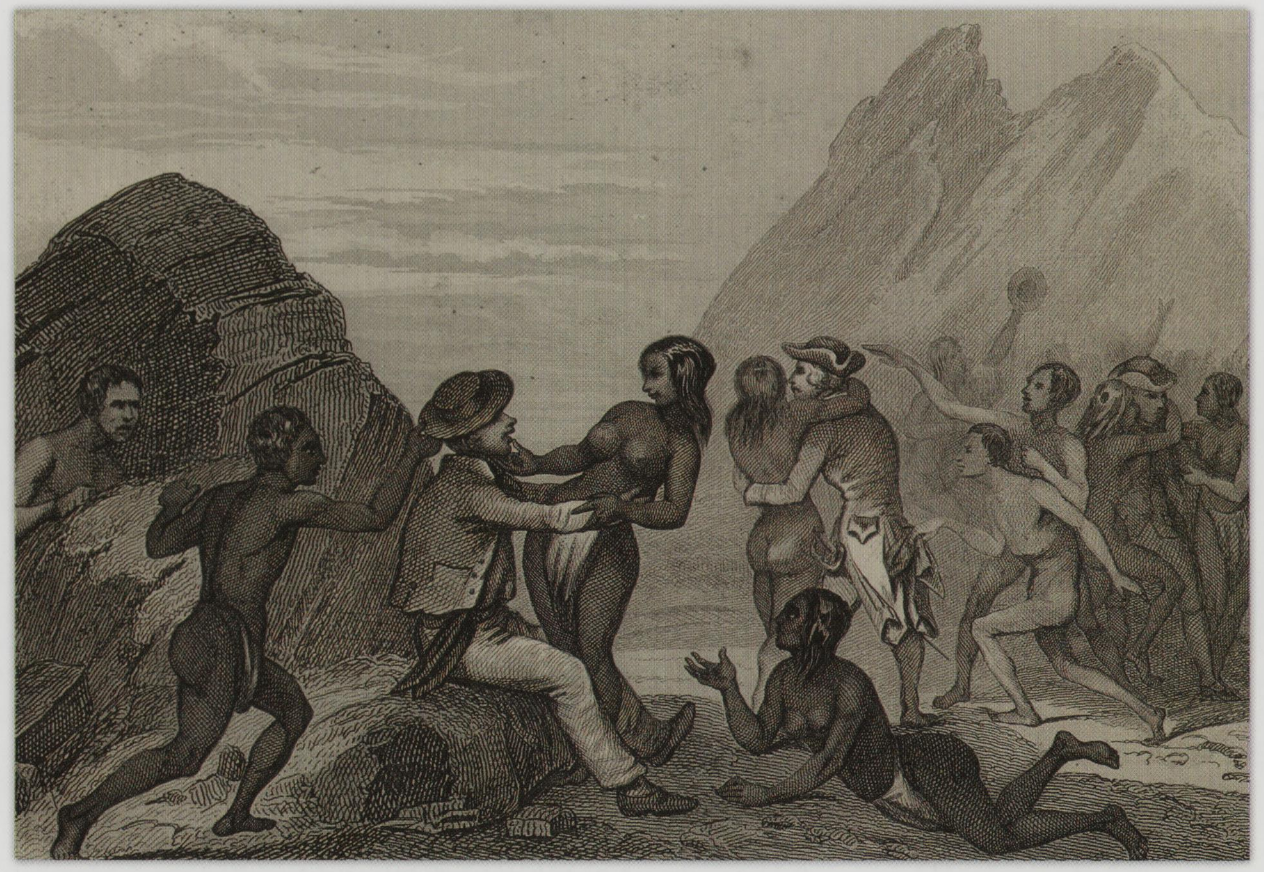
« Scène de massacre avec l'incendie d'un village de paillotes aux colonies », lithographie d'après un dessin d'Auguste Roubille, couverture de presse, *L'Assiette au beurre* [Paris, France], 1905 [21 janvier].

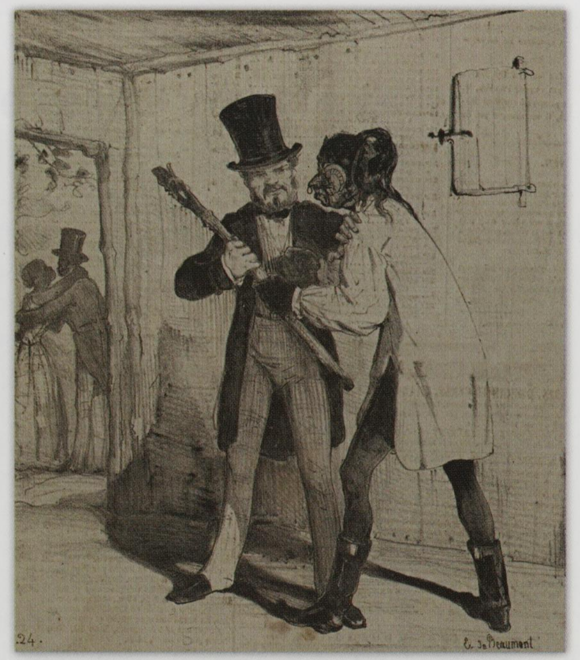
« Bon époux », lithographie d'après un dessin de Jean Villemot, couverture de presse, *L'Assiette au beurre* [Paris, France], 1908 [13 juin].

Black slave presenting a white girl for inspection (*Esclave noir présentant une fille blanche pour inspection*), dessin attribué à Louis Marie Sicard [France], plume et lavis, 41x31 cm, 1840-1847.

Two women (Scene from a Brothel) (*Deux femmes (Scène de maison close)*), dessin signé Edgar Degas [Paris, France], monotype à l'encre noire sur papier poli, 24x28 cm, 1876.

L'esclavage affranchi ou *Liberté, Égalité, Fraternité*, peinture signée Nicolas Louis François Gosse [France], huile sur toile, 40x26 cm, 1849.





Aux États-Unis de même, la domination sociale et raciale participe aussi largement d'une oppression sexuelle que subissent tout particulièrement, quoique de façon différente, deux catégories de femmes — les Amérindiennes et les Africaines-Américaines[9] — alors même, qu'en ce début de XIXe siècle, la sexualité interraciale y est encore omniprésente. Ainsi, dans le Sud esclavagiste, comme le rappellent les historiens Herbert Gutman et Ruchard Sutch, 60 % des femmes esclaves de 15 à 30 ans risquaient de se voir imposer une relation intime avec un « maître blanc »[10]. Face au caractère écrasant de ces chiffres, seule une minorité de chercheurs — tels Barbara Bush[11] — évoquent des relations qui pouvaient être « négociées » ou acceptées quand la plupart parlent d'un système économico-sexuel dont l'essence même est la contrainte et la violence. Ce que confirment aussi les rares témoignages de femmes à disposition tels ceux de « Madame Keckley », ancienne esclave devenue confidente de l'épouse du président Abraham Lincoln[12] ou bien de Mary Prince, autre ancienne esclave domestique qui, dans ses *Mémoires*[13], raconte que les trois quarts de ses maîtres l'ont brutalisée ou ont tenté d'abuser d'elle.

Néanmoins, aux États-Unis comme au Brésil — où de nombreux esclaves noirs étaient pourtant « loués », à des fins sexuelles, par leurs maîtres et maîtresses — en Afrique ou encore en Amérique latine, pour les Amérindiennes du Pérou, du Chili, d'Argentine..., le « consentement » des femmes pouvait être lié aux « bénéfices » que celles-ci pensaient ou pouvaient retirer de leur « intimité » avec un Blanc. Ainsi les relations interraciales ont-elles pu aussi mener, dans certains cas, à une ascension sociale réelle des femmes concernées. Une situation que l'on retrouve aussi, tout au long du XIXe siècle, dans toutes les sociétés caribéennes — et notamment dans les territoires français avant et après l'abolition de l'esclavage en 1848[14] — issues des premiers empires coloniaux européens et esclavagistes.

« Pendant que les femmes de l'île de Pâques agacent les soldats et les matelots des navires de La Pérouse, les hommes leur volent leurs mouchoirs et leurs chapeaux » [Île de Pâques, Chili], gravure, *in Voyages Autour du Monde* de William Smith [Paris, France], 1841.

Série de deux lithographies d'après deux dessins de Charles-Édouard de Beaumont, 1843 : *La civilisation aux îles Marquises*. « *Un mari vexé* » [Paris, France] ; *La civilisation aux îles Marquises*. « *Un fruit de la civilisation* » [Paris, France]. Peintre et lithographe, l'artiste est connu pour ses illustrations, souvent ironiques ou satiriques.

Concubines, prostituées et colons dans l'Afrique italienne

Barbara SPADARO

Jusqu'à l'entre-deux-guerres, les « colons » italiens étaient des militaires et des fonctionnaires isolés partant « à l'aventure » dans les avant-postes d'Érythrée et de Somalie, constitués à partir de 1869, et de Tripolitaine et Cyrénaïque, acquis lors de la guerre italo-turque de 1911-1912. Jeunes hommes utilisant tant le service colonial que l'émigration à l'étranger pour monter rapidement l'ascenseur social, ils se trouvaient, une fois sur place, confrontés à la gestion de leur sexualité. L'interdiction d'amener femme.s et famille.s aux colonies (en vigueur jusqu'en 1913) poussait en effet, *de facto*, les hommes qui en avaient les moyens à prendre des concubines, des « *Madame* », tandis qu'un système de gestion de la prostitution extrêmement invasif, carcéral, et punitif s'implantait entre les colonies et la métropole pour les soldats de la troupe. Respectant la sphère privée des Italiens, les autorités interviennent peu dans les « ménages » qu'ils constituent avec les Africaines ; en tout cas jusqu'à l'invasion de l'Éthiopie par Mussolini et la proclamation de l'Empire italien en 1936, le statut d'enfant métis demeure alors une zone grise et discrétionnaire de la vie aux colonies. Cette approche de la mixité sexuelle permet la naissance de véritables familles telles celle de l'ethnographe Alberto Pollera (1873-1939), auteur d'un livre remarqué intitulé *La donna in Etiopia* (1922). Elle laisse aussi aux Africaines restées seules avec des enfants « italiens », le soin de s'inventer une place dans la société locale, avec de nombreuses difficultés. Quant à la prostitution *stricto sensu* — minutieusement réglementée en Italie en tant que « service » de santé publique, mais aussi criminalisée comme d'autres sexualités « déviantes » par le *Code Pisanelli* (1865) et les théories de Cesare Lombroso (*La donna criminale*, 1893) — elle permet aux hommes, italiens et africains, de fréquenter les mêmes maisons d'Asmara à Tripoli. Des maisons où les prostituées, africaines et européennes, étaient souvent recluses et soumises aux contrôles sanitaires.

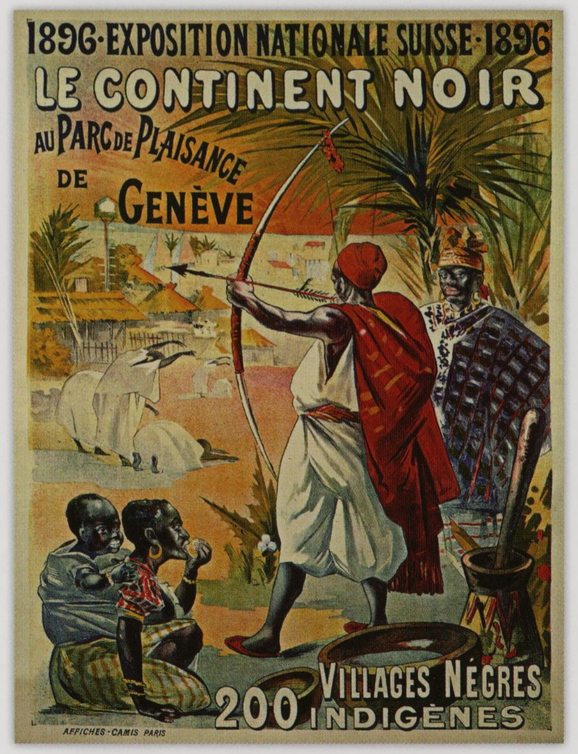
Les soldats découvrent les indigènes au marché de Massara [Maṣṣara, Abyssinie], photographie, tirage albuminé, 1899.

Portrait de famille [Abyssinie], photographie de Giorgio Boccacci [Italie], tirage albuminé, c. 1899.

La Suisse et les mondes exotiques

Patrick MINDER

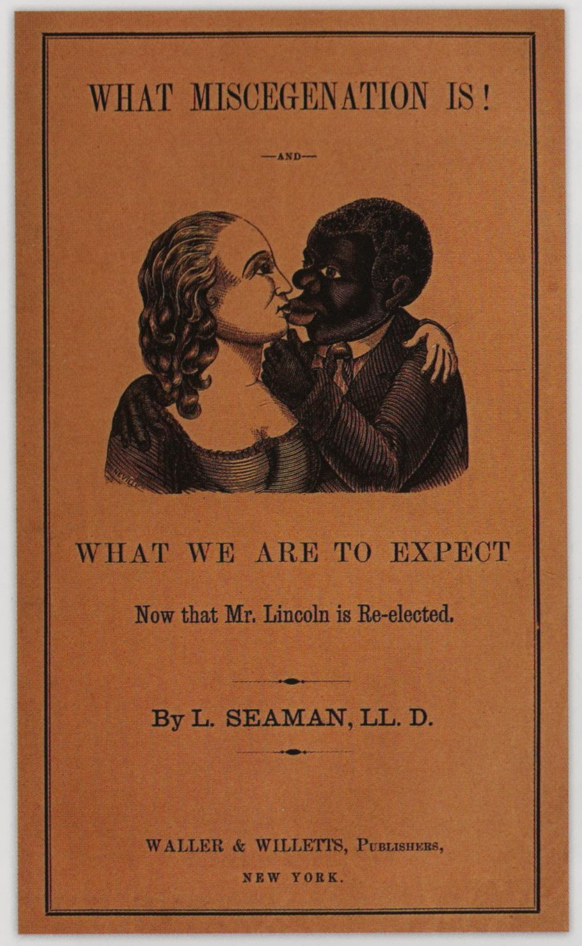
Quoi de plus invraisemblable que de traiter de la sexualité des Suisses dans les colonies dont l'originalité est de ne pas en posséder ? Des ressortissants helvétiques ont travaillé à titre privé, pour le compte de compagnies ou de gouvernements coloniaux, sous différentes latitudes et dans différents empires ; certains sont nés outre-mer, de couples métis ou non, d'autres ont voyagé ou se sont installés dans les colonies. Tout au long du XIXe siècle, cette histoire des relations entre la Suisse et les « mondes exotiques » s'est écrite en demi-teintes. L'intégration de « Suisses de couleur » est parfois documentée. On pense à Louis Henri Bourgeois, métis né de « mère inconnue » au Suriname qui arrive en 1803 en Suisse, dont le père a déjà ramené sa demi-sœur, métisse elle aussi. Louis Henri Bourgeois aux « *cheveux noirs et crépus* » devient inspecteur forestier avant de devenir député au Grand Conseil vaudois, puis élu au Conseil d'État en 1831. C'est le premier métis de la vie politique suisse. L'État indépendant du Congo sous la coupe du roi Léopold II, concurrençant les puissances européennes, recrute de nombreux agents en Suisse. Albert Béguin sera le premier métis de l'armée suisse, issu de la rencontre dans l'État indépendant du Congo entre son père et sa mère, une Congolaise. On retrouve, dans les photographies de l'époque, la manière dont la « Congolaise » était alors perçue. Le langage courant surnommait « ébénistes » ces Européens ayant une relation avec des « ménagères » en référence à ceux qui « *rabotent le bois d'ébène* ». Albert Béguin fera, après la Grande Guerre, l'école de recrues en Suisse. Lors d'exhibitions d'Africains en Suisse — à l'occasion de l'Exposition nationale suisse de Genève en 1896, et jusqu'à la Foire coloniale de Lausanne en 1925 —, les Africains sont soupçonnés de *séduire* des Suissesses. Dans la presse satirique, alors qu'il ne s'agit que d'une rumeur, on craint l'arrivée massive de « *nourrissons métis* », mettant en péril la nationalité suisse transmise par les mères.

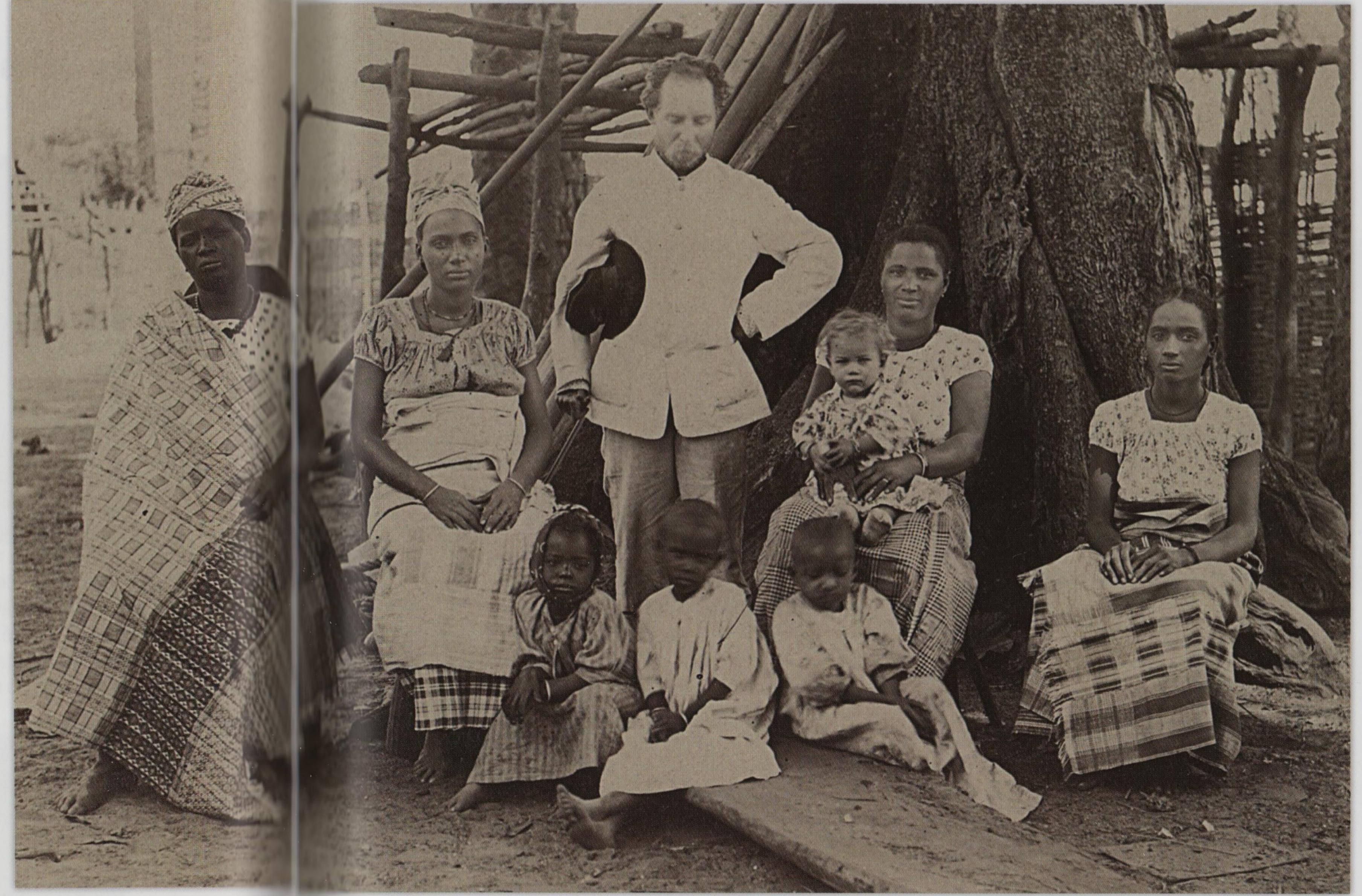


1896. Exposition nationale suisse. Le continent noir. Au parc de Plaisance de Genève. Villages nègres. 200 indigènes, affiche, éditée par Camis [Paris, France], 76x100 cm, 1896.

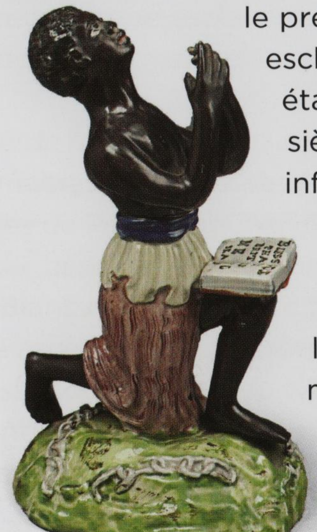
J. Cornu et sa famille. « La famille comprend le mari, sa pipe et sa femme », photographie de J. Cornu, tirage argentique, 1908.

Albert Béguin enfant avec sa mère N'Geli [Congo], photographie d'Yvan Lab, tirage argentique, 1907.





Dans le même temps, se développe, aux États-Unis, la lutte contre la « miscégénation », le mélange des « races », après que le terme ait été inventé, en 1863, par un journaliste du *New World*, David Goodman Croly, à partir des mots latins *miscere* (« mélanger ») et *genus* (« type »)[15]. Une lutte qui a, pour premier objectif, de remettre en cause le présupposé de la relation interraciale inhérente au couple maître blanc/esclave noire. Au-delà de la domination du premier sur la seconde, la société états-unienne du XIXe siècle est, en effet, fondée, *a contrario* de celle des siècles précédents, sur l'interdiction formelle des unions mixtes. Fortement influencée par les croyances religieuses issues du protestantisme, la ligne racialo-sexuelle qui s'établit alors sur le refus du métissage va perdurer durant un siècle et demi (1810-1960). Légalisé et vulgarisé au XIXe siècle — mais ayant des fondements bien plus anciens comme le montre l'instauration dans l'État du Maryland, à partir de 1664, des premières mesures contre les relations interraciales — le maillage juridique qui se met en place n'interdit pas seulement les unions entre Blancs et Noirs, mais aussi, dans la foulée, entre Blancs et Amérindiens, Japonais, Chinois, Philippins, Hawaïens, Hindous, Orientaux... À cette époque, en effet,



▲▲ *What miscegenation is! What we are to expect now that Mr. Lincoln is re-elected* (*Ce qu'est le métissage ! Ce à quoi nous devons nous attendre maintenant que M. Lincoln est réélu*), couverture du roman de L. Seaman [États-Unis], 1864.

▲ *Midwest brothel* (*Maison close du Midwest*), photographie de Joseph J. Pennell [Junction City, États-Unis], tirage argentique, 1900. Prostituées africaines-américaines d'une maison close de Junction City au Kansas.

► *Freed slave* (*Esclave affranchi*), faïence émaillée au plomb [Staffordshire, Angleterre], 18 cm, 1833-1836.

trente-huit États américains vont prendre la décision d'interdire les relations sexuelles ou les mariages interraciaux. En 1861, le Nevada prohibe de même, très spécifiquement, toute relation sexuelle — et par extension tout mariage — entre États-Uniens blancs et Chinois, suivi par l'Oregon et le Mississippi. Alors que la fin de la conquête de l'Ouest — qui a fait des États-Unis, après les guerres menées contre les peuples amérindiens, une puissance pacifique — se profile, le sentiment anti-asiatique s'accroît. La presse qualifiant alors régulièrement les femmes chinoises de « *prostituées* », dangereuses pour les hommes blancs, et faisant des Japonais de véritables « *satyres* » dont l'objectif est de « *pervertir* » la féminité blanche : « *la fille de Seattle cherche à divorcer de son mari japonais après un mois de mariage, après que ce dernier a tenté de faire d'elle une esclave sexuelle*[16]. »

Ainsi dans les sociétés post-esclavagistes — aux États-Unis, en Amérique latine, dans les Caraïbes — comme dans les seconds empires coloniaux naissants, en Afrique, en Asie, en Océanie, la ligne racialo-sexuelle se tend, à mesure de l'affirmation, de plus en plus tranchée, que la suprématie blanche ne peut se penser — et se vivre — que dans un isolement en même temps sexuel et racial... Cependant, ce postulat résiste mal — principe de réalité oblige — aux contingences de la vie réelle, notamment aux colonies.

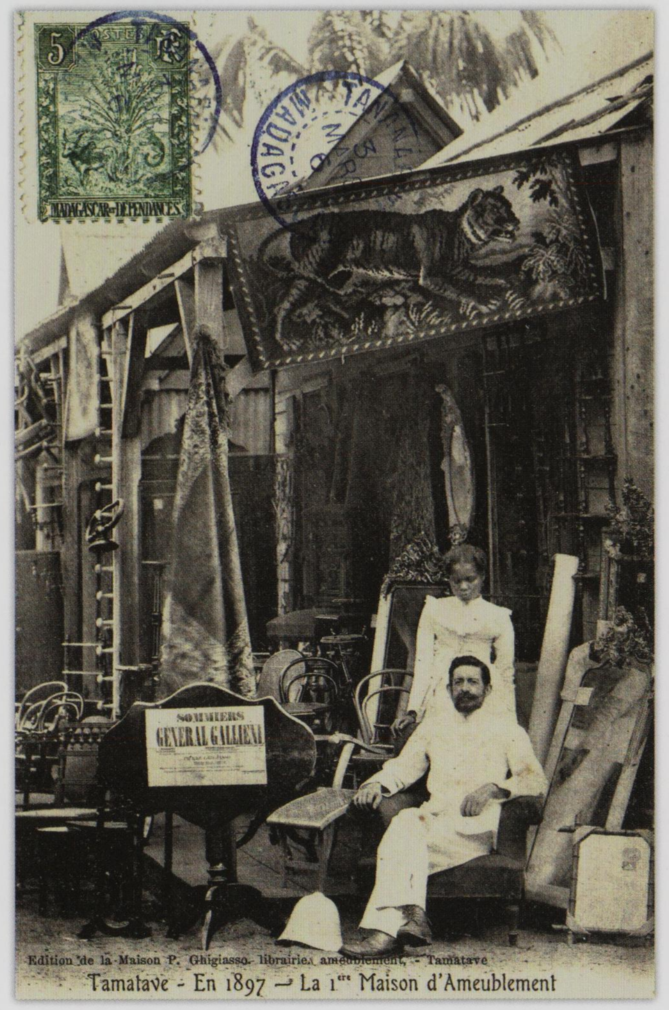
◄◄◄ *Le baiser*, photographie, tirage argentique, extrait d'une série pornographique avec le même couple [Paris, France], 1902-1905.

◄◄ *Bijoux 118* [probablement France], série de photographies pornographiques, planche imprimée, 1895-1900. Sous la forme de planche ou de petit carnet, les photographies pornographiques (interdites) étaient notamment éditées pour tenir dans les poches des clients.

◄ *Jules Roth et sa famille, colon français* [Casamance, Sénégal], photographie de M. G. Warenhorst, tirage argentique, 1888. Né à Gorée de parents français, Jules Chrétien Roth se fait photographier avec sa femme et ses enfants métis dans la colonie qu'il fonde en Casamance, « Roth-ville ».

▲ « *La légion étrangère* ». *Chansonnette créée par Paulus le chanteur populaire* [France], illustration de Candido Aragonez de Faria (dit Faria), couverture de partition, 1893.

►► *Vie coloniale en Indochine* [Asie du Sud-Est], photographie, tirage argentique, 1893.



Les couples mixtes à Madagascar, entre méfiance et acceptation

Violaine TISSEAU

Dès le XIXe siècle, des traitants européens s'installèrent sur les îles de Nosy Be et de Sainte-Marie, ainsi que sur la côte est de Madagascar où les *Vadimbazaha* (femmes d'Européens) jouaient alors un rôle essentiel, puisqu'elles étaient un élément central de la régulation des échanges commerciaux entre Européens et Malgaches, tout en leur permettant d'avoir accès aux terres et aux esclaves. La première guerre franco-malgache (1883-1885), puis la colonisation de l'île à partir de 1896, modifièrent ces équilibres sociétaux en raison de l'afflux d'hommes européens. Dès lors, la figure de la *Ramatoa* (concubine d'Européen) s'impose dans une opposition évidente avec celle de la *Vadimbazaha*. En effet, si les secondes étaient considérées comme des intermédiaires, attentionnées et sensuelles, les premières furent plutôt perçues comme des espionnes, intéressées et concupiscentes. Néanmoins, jamais interdites, les unions mixtes entre Européens et femmes « indigènes » restèrent relativement communes tout en prenant des formes diverses : des pratiques prostitutionnelles à la constitution de couples et de familles enregistrés à l'état civil. Même si Joseph Gallieni, premier gouverneur général de Madagascar voyait dans le métissage un instrument de la colonisation française, par la suite, la suspicion va s'accroître et les mariages mixtes seront de moins en moins fréquents. Ce processus aboutit, malgré tout, à des aménagements législatifs (1916) pour donner un statut aux enfants métis. Cependant, de telles alliances, tout en témoignant d'une relative proximité entre colonisateurs et colonisés, ont toujours suscité une certaine méfiance, à la fois des Européens et des Malgaches. Pour les uns, elles remettaient en question le cloisonnement et la hiérarchisation de l'ordre colonial. Pour les autres, elles n'obéissaient pas aux règles des mariages préférentiels et manifestaient la collusion avec les colonisateurs.

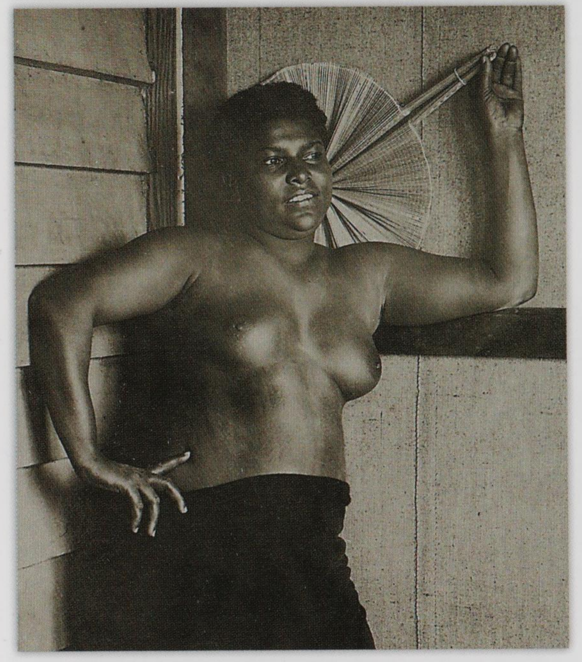
« Homme blanc et femme noire, avec leurs trois enfants » [Afrique de l'ouest, colonie anglaise], photographie, tirage argentique, 1900-1905.

En revenant de Madagascar, chansonnette créée par Caudieux, à la Gaîté Rochechouart, illustration de Candido Aragonez de Faria (dit Faria), couverture de partition, 1899.

« Tamatave (Madagascar). La première maison d'ameublement », carte postale, éditée par les Éditions de la Maison P. Ghigiasso, 1906.

Madagascar. Fiançailles européennes avec une Malgache (Noce) [Madagascar], carte postale, éditée par Goulamhousen Charifou Fils, 1904. Ce photographe d'origine comorienne tenait un bazar-droguerie-magasin d'alimentation à Nossi-Bé, puis à Antsirane et enfin à Diego-Suarez.

« Femme malgache et deux femmes sénégalaises » [Diego-Suarez, Madagascar], carte postale, 1901.



La « ménagère » : une situation intermédiaire de la sexualité vénale

Dans les différents empires, le profil de la « ménagère », et non plus seulement de la « petite épouse », va progressivement se généraliser et s'imposer, particulièrement dans les zones à faible présence européenne où les colonies sont essentiellement d'exploitation et non de peuplement — non seulement du fait que la relation domestique, sexuelle et « conjugale » interraciale, reste *nécessaire*, mais aussi qu'elle doit maintenant s'exercer dans un tout autre esprit que celui qui avait concouru à son existence entre le XVIe siècle et le début du XIXe siècle.

Héritières des premières « ménagères » de l'époque moderne — dont les activités n'avaient alors rien de « domestique » malgré l'appellation qui leur avait été accolée — que l'on pouvait encore retrouver, par exemple, à Madagascar au XIXe siècle avec les *Vadimbazaha* — qui, telles les *Bibis*, les *Signares* et les *Nyai*, étaient souvent « *autant des partenaires économiques que des intermédiaires et des interprètes*[17] » qui retiraient prestige et honneur du fait qu'elles étaient « épouses » de Blancs et mères d'enfants métis —, les « ménagères » du début du XIXe siècle vont voir leur statut rétrograder drastiquement, un peu partout, à partir des années 1860-1880, période de conquêtes militaires effectives et de pacification.

De plus en plus souvent assimilées à des « domestiques-concubines » — voire à des prostituées dans certains cas — de rang et de rôle subalternes, elles sont aussi quasi systématiquement objectivées sexuellement, de manière triviale et obscène. Ainsi Claude Farrère dans son livre *Les Civilisés*, publié en 1905, écrit que la *Congaï* (concubine « indigène ») est une « *fillette annamite, moitié servante, moitié épouse qui complète indispensablement le mobilier d'un Européen d'Indochine*[18] ». Si comme l'écrit Ann Laura Stoler, « *l'intimité* [est maintenant] *racialisée*[19] », la « ménagère » en devient, dans la seconde partie du XIXe siècle, un symbole *banalement* quotidien.

Série de deux photographies, tirages argentiques : *Jeune fille* [Sénégal], de François-Edmond Fortier (EF 1072) [France], 1904 ; « Femme de la Réunion aux seins nus appuyée contre une porte » [La Réunion], 1880.

Nubisches Tanzerinnen (*Danseuses nubiennes*) [non localisée], photographie de Richard Buchta [Allemagne], tirage albuminé, 1883.

Car désormais, l'Européen aux colonies se pense doublement en maître et entend agir comme tel. Les colonisées — triplement assujetties en tant que femmes, pauvres, et « indigènes » — deviennent alors les faire-valoir d'une virilité blanche agressive qui entend dominer et régner. Chosifiées, les femmes « indigènes » le sont certainement, comme le montre la pratique, certes antérieure à l'image de l'exemple indien, mais réifiée de manière beaucoup plus massive au XIXe siècle dans de nombreux espaces colonisés, qui consiste, en Afrique, en Océanie comme en Asie, à « léguer » à son successeur la femme avec laquelle « on a fait son temps ». Ainsi, comme le précise Anne de Colney, dans son livre *L'Amour aux colonies*, édité en 1932 (en réalité une reprise de l'ouvrage du docteur Jacobus *L'Art d'aimer aux colonies* publié quarante ans plus tôt) : « *L'Européen avisé préfère prendre la succession d'un ami ou d'un collègue qui quitte la colonie. Il possède* [alors] *une femme dressée, nippée et comprenant un peu le français*[20]. » Ce sont des « femmes d'Européens ».

C'est aussi qu'il est évidemment entendu, comme l'explique bien Amandine Lauro pour l'État Indépendant du Congo (EIC), propriété personnelle du roi des Belges, Léopold II, jusqu'en 1908, avant d'être géré par l'État belge : « *que le mâle victorien aux pays chauds* [ne saurait être contraint] *à la continence*[21]. » Entre « droit au coït » — du fait de son statut de conquérant —, rareté des femmes blanches et désir d'une altérité féminine assujettie supposée rétablir un rapport homme/femme « naturel » mis à mal, en Europe, par l'avancée des droits des femmes et la percée des féminismes, la « ménagère » devient ainsi, au Congo belge, comme dans d'autres espaces colonisés, une véritable institution (y compris dans les cartes postales) d'autant plus fondamentale que le nombre des coloniaux (toutes nationalités européennes confondues), dont l'écrasante majorité est masculine, plafonne encore, jusqu'à la Première Guerre mondiale, à trois mille personnes réparties sur un des territoires colonisés les plus vastes d'Afrique[22].

Femmes d'Européens [Léopoldville, Congo belge], carte postale, cliché de J.-N. Alçobia, éditée par Moura et & Irmão [Congo], 1912. Cette légende est assez exceptionnelle sur une carte postale, confirmant le quasi statut social de « femme d'Européen ».

Tonkin. Femme achevant sa toilette [Vietnam], carte postale, éditée par Pierre Dieulefils, 1907.

« Jeune femme » [Guinée], photographie, tirage argentique, 1893.

Les *karayuki* en Indochine

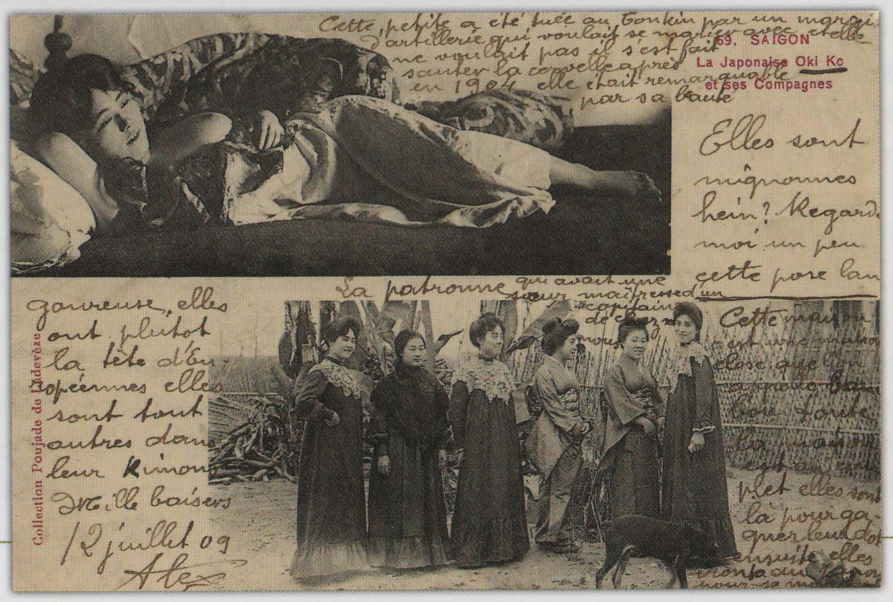
Olivier AUGER

Les *karayuki* japonaises – ces « *filles qui vont au loin* » présentes dans les bordels asiatiques, en provenance des régions pauvres du Japon – sont arrivées en Indochine vers 1880. Recrutées par des *zegen* (proxénètes), vendues aux enchères à Haïphong pour trois cents à huit cents piastres, elles furent quelques centaines en Indochine. Jusqu'au lendemain de la Grande Guerre, elles étaient principalement présentes dans les grandes villes (où leur maison de plaisir servait de consulat japonais officieux), ainsi que dans certains postes du Haut-Tonkin. Réputées « plus propres » et « plus saines » que les Annamites, elles coûtaient aussi plus cher pour les clients. Là où une passe avec une Annamite coûtait vingt cents, il en coûtait deux piastres avec une Japonaise. Elles étaient principalement « fréquentées » par les Européens et quelques-uns s'« *encongayèrent* » avec ces prostituées, parfois partagées à plusieurs. La Japonaise Oki Kou (« Madame Chrysanthème » en japonais) travaillait dans un bordel de Quang-Yen dont elle était le « principal ornement ». Elle sera assassinée en juillet 1905 par un maréchal des logis-chef marié et père de trois enfants restés en métropole, un homme fou amoureux d'elle, qui se suicida sur place. Dans la colonie, ce fait divers va marquer l'opinion. Les éditeurs s'en emparent : on connaît ainsi dix tirages différents de la carte postale « *Oki Kou et ses compagnes* » publiés chez Dieulefils, Poujade ou La Pagode, ainsi qu'une rare série de cinq cartes-photos du petit éditeur annamite local J. Chinh, interprète à la résidence. Les expéditeurs de ces cartes postales donnèrent des informations relatives à cet assassinat, avec plus ou moins de réalisme, au recto ou au verso de celles-ci. La présence de prostituées japonaises en Indochine était ainsi connue en métropole, témoignant par ailleurs des « hiérarchies raciales » dans le milieu prostitutionnel colonial.

Anita à Tapautau [Tsingtao, Chine], photographie, tirage argentique, 1906.
Anita est une jeune femme allemande, épouse d'un militaire allemand en poste à Tsingtao, posant habillée à la japonaise parmi un groupe de prostituées japonaises et une infirmière, devant l'hôpital spécialisé réservé aux prostituées.

Un jour de bombe chez les Japonaises [Vietnam], carte postale issue d'une série de cinq cartes, éditée par Madame Cauvin, 1914 [1908]. Mise en scène au cap Saint-Jacques dans le bordel de Madame Patalon, avec des officiers français habillés de kimonos.

La Japonaise Oki Kou et ses compagnes [Saïgon, Vietnam], carte postale, éditée par Poujade de Ladevèze 1909.



Prostitution et *kisaeng* en Corée colonisée

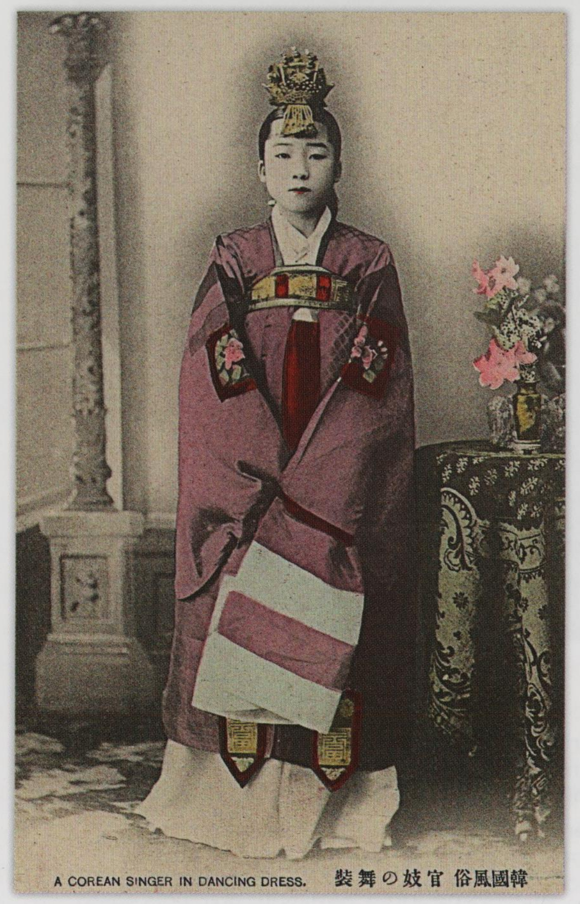
Arnaud NANTA

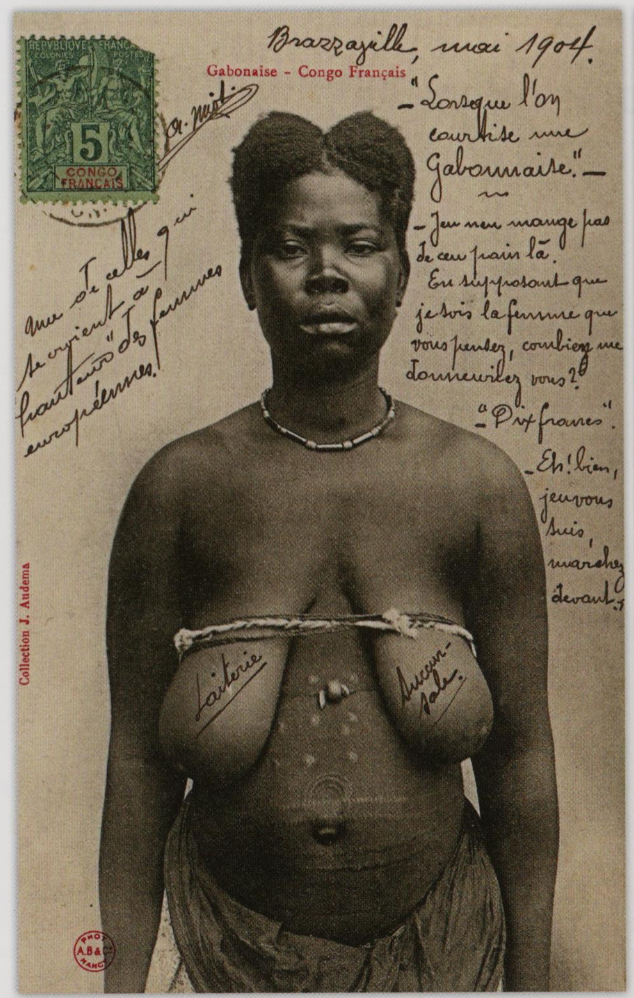
Avec l'établissement d'un protectorat, en 1905, sur la Corée, le Japon y intensifie la mise en place des quartiers réservés sur le modèle de ce qu'il avait déjà institué dans ses anciennes concessions (comme à Pusan dès 1881) ou de ce qui existait à Yoshiwara. Les « quartiers » se multiplient ensuite, en amont de l'annexion en 1910, qui voit le début de l'institutionnalisation de la prostitution officielle dans la péninsule. L'affaiblissement du statut des femmes au Japon même, du fait de la promulgation du *Code civil* japonais en 1898, qui fonde juridiquement l'infériorité des Japonaises, comme celle de la loi en 1908 sur le viol (qui ne le punissait pas), allait permettre des comportements exacerbés dans une Corée sous domination japonaise. Dès les réformes de la monarchie coréenne en 1894-1896, le Japon avait effectivement fait supprimer le statut héréditaire des courtisanes *kisaeng*. Quant aux prostituées coréennes (*kalbo*), elles ne pouvaient se libérer de l'asservissement légal. Dans ce cadre, le régime du protectorat réglemente, en 1908, les activités de plaisir. Puis, le Gouvernement général de Corée, légifère, par le décret de 1916, sur les « quartiers de plaisir » et leur implantation dans l'ensemble de la colonie. Les autorités coloniales ne se préoccupaient pas tant alors des prostituées que de la santé publique, ce qui explique qu'un contrôle sur toutes ces activités se soit mis en place. D'emblée, les guides touristiques et les médias japonais s'intéressent à ces quartiers, en mélangeant courtisanes et prostituées. Alors que les *kisaeng* deviennent l'objet des fantasmes exoticisants des résidents coloniaux, la police des mœurs surveille leurs activités, finissant par faire fusionner les deux catégories. Le pouvoir colonial va ainsi uniformiser le commerce de la chair. Perdant son sens originel, la *kisaeng* coréenne condense alors les représentations coloniales « orientalisées » de la « femme coréenne ».

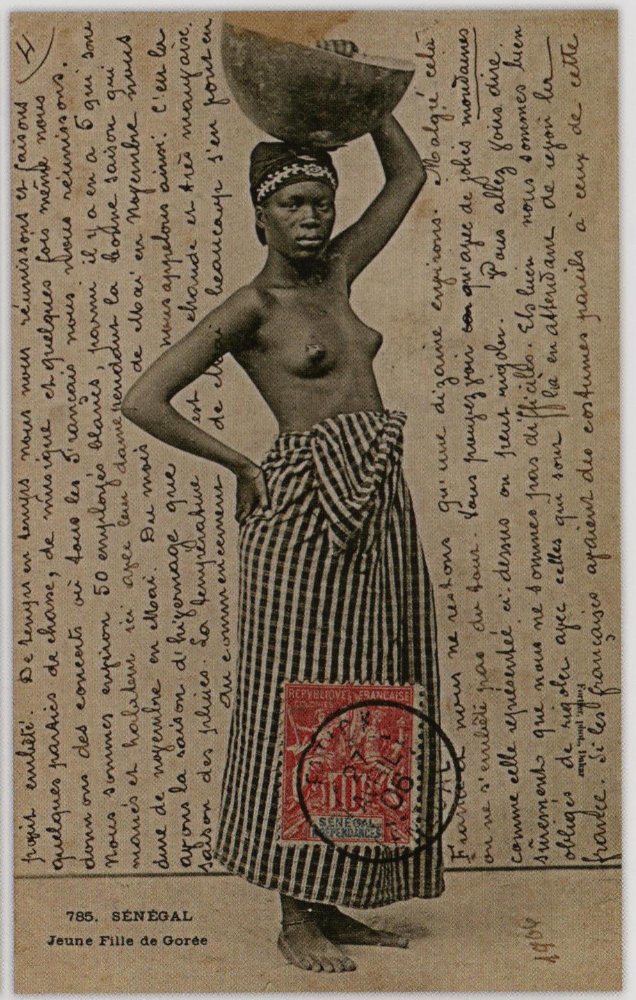
Corean beauty. A young kisaeng (singing girl) in full Korean traditional dress (*Beauté coréenne. Une jeune Gisaeng (femme chanteuse) dans une robe coréenne traditionnelle*) [Corée], carte postale, 1904.

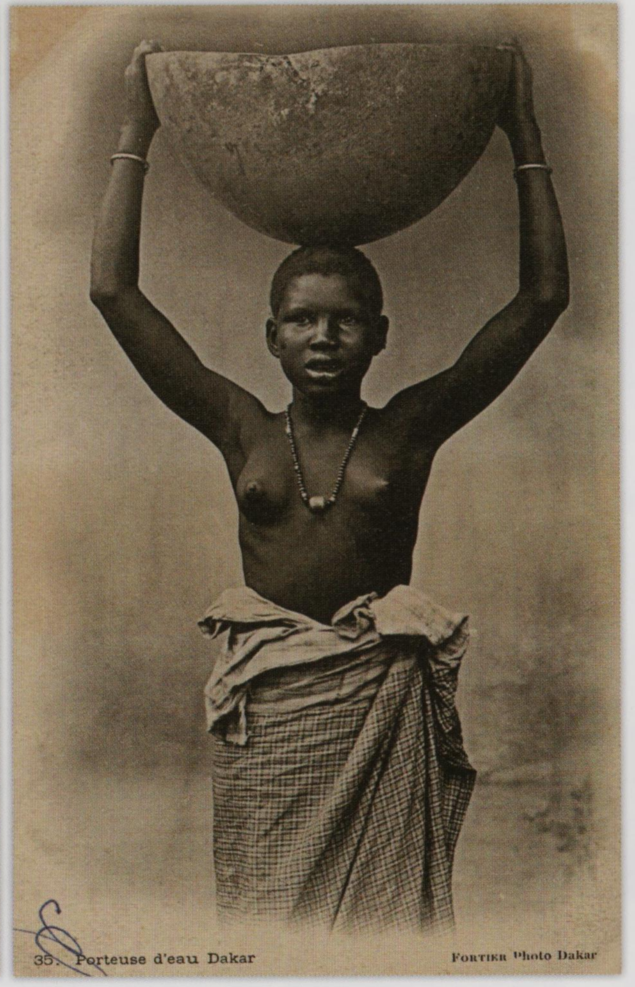
Une chanteuse coréenne en costume de danse [Corée], carte postale, 1907-1909.

Kisaeng practice [Corée], photographie d'Harold Hardy-Smith, tirage argentique, 1915-1916.





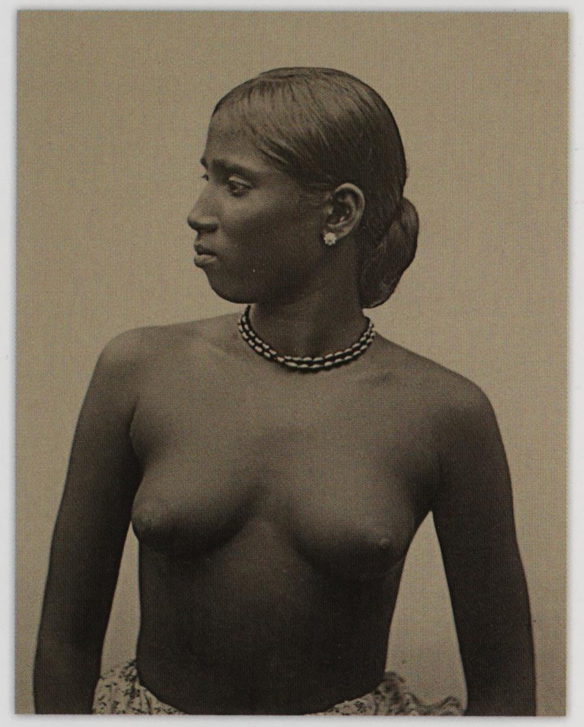




Série de deux photographies, tirages argentiques : « Femme indochinoise » [Vietnam], d'Émile Gsell, 1866 ; *Prostituée* [Algérie], 1892-1895.

Série de quatre cartes postales : *Gabonaise. Congo français*, cliché d'Alfred Bergeret [Nancy, France], 1904 ; *Jeune fille de Gorée* [Sénégal], 1906 ; *Djibouti. Mademoiselle... Ya bon !*, cliché de G. B., 1910-1913 ; *Porteuse d'eau. Dakar*, cliché de François-Edmond Fortier [Dakar, Sénégal], *c.* 1903.

À cela s'ajoute le fait, indépendamment du statut, du rôle et du traitement de la « ménagère », que cette dernière, supposée plus « propre » et donc plus « saine » — en milieu rural, où elle se trouve en général, il est entendu qu'elle réserve ses services, y compris sexuels, exclusivement à son « maître » — permet de lutter en même temps contre la sexualité « contre nature » (pédérastie) et contre le péril vénérien, marqué par l'angoisse récurrente, tout au long du XIXe siècle, de la syphilis (dont les prostituées sont supposées être les premiers agents de contamination). Ceci explique pourquoi le système des « ménagères » perdurera y compris quand les femmes européennes commenceront elles-mêmes à s'installer dans les colonies.
Cependant, couplé à une moralisation sexuelle croissante des espaces colonisés et à un « embourgeoisement » de plus en plus évident des classes populaires blanches notamment en termes de modèle conjugal/familial, le statut de la « ménagère » se modifie radicalement. En effet, d'institution fortement recommandée par les instances coloniales, tout au long du XIXe siècle, cette dernière — comme symbole d'un concubinage interracial désormais presque unanimement condamné — rétrograde, et bien qu'encore « tolérée » à la marge, se voit officiellement interdite dès le début du XXe siècle dans l'Empire allemand d'abord (1905) ; puis dans l'Empire britannique (*Lord Crewe's Circular* de 1909), l'Empire belge (circulaires de 1911, 1913 et 1915) et enfin dans l'Empire italien sous domination fasciste.



Temple prostitutes (*Prostituées du temple*) [Udhagamandalam, Inde], photographie d'Albert Thomas Watson Penn, tirage albuminé, 1890-1892.

Brahmanen-Mädchen in Indien (*Filles Brahmanes en Inde*), photographie, tirage albuminé sur carton, 1900-1905.

Femme cinghalaise [Sri Lanka], photographie, tirage argentique, 1890-1895.

Maori girls [Nouvelle-Zélande], carte postale, 1912.

Schilluck-Mädchen (*Fille Shilluk*) [Afrique de l'Est], photographie de Richard Buchta [Allemagne], tirage albuminé sur carton, 1890-1895.

Zwillingsschwestern von Christiansborg (*Sœurs jumelles de Christiansborg*) [Accra, Ghana], photographie, tirage albuminé, 1895.

Capitalisme sexuel, prostitution et moralisation des mœurs

C'est aussi la peur de la contamination syphilitique qui concourt à la mise en place des premières réglementations de la prostitution dans les espaces colonisés : particulièrement en milieu urbain où se trouvent concentrés, bien plus que dans le bled, la brousse, les îles ou le désert, la majorité des Européens des colonies.

Ainsi, dès la conquête de la ville d'Alger par le corps expéditionnaire français, le 5 juillet 1830, les autorités militaires s'inquiètent-elles des ravages que pourraient créer, dans leur rang, la « syphilis arabe ». Pour protéger l'armée du péril vénérien est donc alors mis en place, seulement une semaine après la prise de la ville, le premier service sanitaire de la prostitution sur le modèle de ce que l'on pouvait trouver dans certaines villes métropolitaines à la même époque. Institué dans toutes les « possessions françaises du Nord de l'Afrique » — nom donné alors à l'Algérie — dès 1831, grâce à un arrêté du lieutenant général commandant le corps d'occupation d'Afrique, le système réglementariste ainsi fondé permet de définir clairement ce qu'est une prostituée (une femme qui vend exclusivement du service sexuel pour un prix et un temps donné) ; et de créer un statut unique pour toutes les femmes étant associées, de près ou de loin, à une sexualité marchande (celui de « filles soumises »), des lieux précis de prostitution (bordels, quartiers réservés et BMC) et d'organiser les visites sanitaires tout en mettant en place la perception de la taxe qui en découle.

Mary Kingsley, une « *femme de race masculine* » aux colonies

Anne HUGON

Rudyard Kipling disait d'elle : « *En tant qu'être humain, elle connaissait sûrement la peur mais personne n'a jamais su découvrir de quoi.* » Mary Kingsley, voyageuse et anthropologue britannique, était donc admirée pour son intrépidité, sa vaillance, son courage — qualités considérées comme l'apanage des hommes —, dans une société victorienne très à cheval sur les assignations de genre. C'est l'une des seules femmes dans le domaine, aussi masculin que viril, des explorations en Afrique. Alors qu'elle est rarement sortie du domicile familial, elle s'embarque en 1893 pour l'Afrique occidentale, au prétexte de poursuivre des recherches entamées par son père. Elle effectue deux voyages en Afrique de l'Ouest et du centre, en 1893 et 1895. Lors de son second périple, elle s'aventure dans des régions peu connues des Européens, où elle va récolter spécimens de poissons et données ethnographiques. Elle souhaite étudier les religions africaines et ambitionne d'être reconnue comme scientifique — ce qui, pour une femme, à l'époque, ne manque pas d'audace. Revenue en Grande-Bretagne, elle atteint la célébrité en publiant *Travels in West Africa* en 1897, puis *West African Studies* en 1899. Elle s'impose alors comme experte africaniste dans un milieu pourtant très fermé aux femmes, faisant des tournées de conférences dans tout le pays et servant de consultante auprès du *Colonial Office*. Cette célébrité ne se fait pas, cependant, sans renoncements : pour mieux se faire accepter, elle prend grand soin de ne pas se déclarer féministe et professe un conservatisme pour des rôles sociaux de sexe qu'elle a personnellement bafoués avec application. Dans un étonnant mélange de registres, elle se décrit d'ailleurs elle-même comme « *une femme de race masculine* ». Mais, en 1900, pendant la guerre des Boers en Afrique du Sud, elle s'engage comme infirmière, optant ainsi pour un rôle résolument féminin. Ce sera le dernier : elle y meurt de la typhoïde, à l'âge de 37 ans.

Mary Kingsley with Sir Claude McDonald and his wife, Angola (*Mary Kingsley avec Sir Claude McDonald et sa femme*) [Angola], photographie, tirage argentique, 1880.

Les Britanniques — qui ont dans un premier temps adopté le système français organisé sous l'impulsion du docteur Alexandre Parent-Duchâtelet[23] en promulguant chez eux, entre 1864 et 1867, les *Contagious Diseases Acts* (lois sur les maladies contagieuses) — font d'abord de même dans leurs colonies comme le montre Luise White, pour le Kenya colonial[24]. En effet, confrontés à la croissance des taux de contamination vénérienne dans l'armée, ceux-ci mettent en place, au tournant du XIXe siècle, un système « d'hôpital fermé », pour surveiller et traiter les femmes malades. Un système qui ne fut pas toujours utilisé de manière très conséquente mais ne fut pourtant jamais abrogé dans les colonies britanniques et ce même quand la Grande-Bretagne choisira, dès 1886, de mettre fin, en métropole, au système réglementariste[25] : la question « raciale », morale, et sanitaire primant ici sur les revendications abolitionnistes.

Ce faisant, les Européens, toutes nations confondues, vont ainsi amalgamer, au statut de « filles soumises », des catégories de « femmes de réjouissance » différentes qui, bien que pratiquant toutes des relations sexuelles marchandes, n'avaient souvent que peu de contacts avec les prostituées *stricto sensu* : anciennes esclaves affranchies et courtisanes libres telles les *Almées* et *Chikhates* nord-africaines[26], les chanteuses et danseuses extrême-orientales, les *Dévadâsis* indiennes[27]... À Tunis, les agents du réglementarisme décident ainsi, en 1891, de réunir dans une même catégorie les filles publiques, les chanteuses et danseuses. Ces dernières réagissent à cette décision en pétitionnant largement. Huit cents d'entre elles refusent d'ailleurs le contrôle médical — ce qu'on appelle encore au XIXe siècle, la « visite des organes » comme le précise Alain Corbin[28] — l'inscription sur le registre des prostituées et le paiement de la taxe mensuelle de douze francs. Sans grand succès[29].

Soumises alors à un capitalisme sexuel organisé dans le cadre d'un système prostitutionnel carcéral et hygiéniste, genré et racialisé, qui vise autant la rentabilité de l'activité (séparation des services et développement généralisé de la passe, qui permet un rendement démultiplié de l'activité) et des établissements — et donc des investissements — que la moralisation du milieu prostitutionnel et la marginalisation croissante des individus, les prostituées « indigènes » sont progressivement transformées en « ouvrières du sexe » cantonnées dans ce qu'il faut bien appeler de véritables « usines sexuelles » (les quartiers réservés en zones civiles et les bordels militaires de campagne — BMC — en zones militaires). Couplé à une industrie du tourisme en formation qui propose ses propres clichés racoleurs au travers d'un riche et racialisé imaginaire colonial, le taylorisme sexuel, c'est-à-dire la forme la plus triviale du commerce sexuel, l'abattage (où dans certains cas les prostituées peuvent avoir de quarante à soixante passes par jour), tend à s'étendre du Maghreb français aux Indes britanniques au début du XXe siècle.

On comprend mieux, dès lors, dans ce contexte, que la prostitution n'ait plus alors été perçue et pensée, du côté des populations autochtones et plus encore des différents groupes nationalistes qui émergent, un peu partout dans les empires coloniaux à partir des années 1920, que comme une excroissance honteuse, malsaine et obscène de la colonisation elle-même, y compris au travers de la question très polémique de la « collaboration charnelle ». On ne s'étonnera donc pas qu'un peu partout dans les colonies, l'une des premières choses que feront d'ailleurs, fort symboliquement, les nouveaux États indépendants est précisément de fermer les maisons de tolérance, les quartiers réservés, et les BMC des réglementarismes coloniaux. ■

▲▲ *Ruhende Dirnen* (*Prostituées au repos*) / *Tanzende Gawazieh* (*Danse Ghawazi*) [Égypte], photographies de Richard Buchta, tirages argentiques [Allemagne], 1880-1890.

▲ *Rodiya Girls* [Sri Lanka], carte postale, éditée par Plâté & Co [Colombo, Sri Lanka], 1905. Les Rodiya sont des intouchables cinghalaises du Sri Lanka qui refusent de se couvrir le haut du corps. Elles étaient souvent des concubines de colons britanniques.

► *Le Miroir*, sculpture signée Joseph Carlier [France], marbre, onyx, bronze et mosaïque, 234x112 cm, 1897.

►► *Woman in shift* (*Femme en service*) [Trinidad, États-Unis], photographie de Peter Aultman, tirage argentique, 1890.

1 Indrani Chatterjee, 1999(a).
2 Durba Ghosh, 2004.
3 Mahua Sarkar, 2012.
4 George E. Brooks, 1976 ; Hilary Jones, 2005.
5 Jean Gelman Taylor, 2009.
6 Ann Laura Stoler, 2006.
7 Giovanna Trento, 2012 ; Richard Pankhurst, 1974.
8 Virginie Riou, 2012.
9 Arlette Gautier, 2001.
10 Herbert G. Gutman, Richard Sutch, 1976.

11 Barbara Bush, 1990.
12 Jennifer Fleischner, 1996.
13 Mary Prince, 2000 [1831].
14 Pierre Dessalles, 1987.
15 Lu Han, 2012.
16 Cité par Peggy Pascoe, 2009.
17 Amandine Lauro, 2005.
18 Alain Ruscio, 1996.
19 Ann Laura Stoler, 2006.
20 Anne de Colney, 1932.

21 Amandine Lauro, 2005.
22 Amandine Lauro, 2005.
23 Alexandre Parent-Duchâtelet, 1836.
24 Luise White, 1990 ; Philippa Levine, 2003.
25 Erica Wald, 2009.
26 Christelle Taraud, 2009 [2003] ; Barkahoum Ferhati, 2003.
27 Christian Henriot, 1997 ; Isabelle Tracol-Huynh, 2013.
28 Alain Corbin, 1978.
29 Christelle Taraud, 2009 [2003].

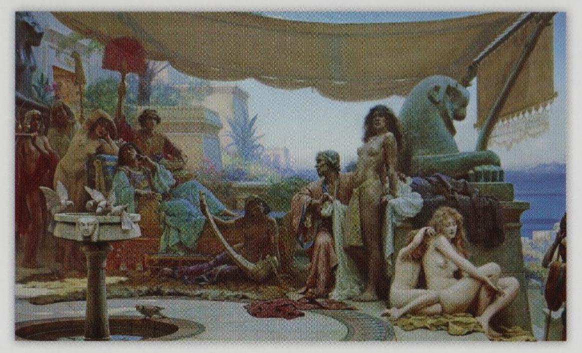
La lente fabrication du stéréotype de l'*Orientale* et de l'*Oriental*

Jean-Noël FERRIÉ & Gilles BOËTSCH

Il est difficile de ne pas situer la naissance de l'*Orientale*, dont le stéréotype et les variations vont s'épanouir et se transformer tout au long du XIXe siècle, avec la publication des *Mille et Une Nuits*, « traduites » par Antoine Galland, au début du XVIIIe siècle (1704). Toutefois, ce stéréotype — avec son double, celui de l'*Oriental* au masculin — ne se développe que très lentement, comme si sa naissance, semblable à celle du kangourou, n'eût d'abord donné le jour qu'à un embryon. Il se consolide tout au long du siècle suivant, en s'étendant sur de nombreux supports : de la littérature savante, il passe à la littérature populaire, de la peinture à la photographie et des femmes décrites aux femmes photographiées et omniprésentes dans les grandes expositions universelles du temps, il trouve son apogée visuel avec le cinéma naissant dans les deux premières décennies du XXe siècle.

Ainsi, les *Orientales* se multiplient-elles comme se multiplient les fictions qui les engendrent ou qui servent de prétexte à les montrer. Quel est le principe générateur de ce stéréotype et ses paradigmes ? L'idée convenue serait qu'il s'agit de la nudité ou de la sensualité des femmes des pays chauds, sorte d'avatar de la théorie des climats — mais ce n'est pas suffisant. Par contrecoup, l'*Oriental* apparaît, lui, bien moins présent, du moins dans la peinture ou dans la photographie, y compris dans les scènes de harem. Il y figure comme la manifestation ou, plus exactement, comme l'incarnation de l'ordre constitutif de l'*Orientale*, vis-à-vis duquel il ne jouit d'aucune autonomie ; il est « *dominé par sa domination*[1] ». Ceci explique pourquoi, dans les *Mille et Une Nuits*, le sultan Shahriar est le créateur de la « loi » dont triomphe Shéhérazade, loi cruelle dont il lui faut un millier de nuits pour s'émanciper. Cependant, lorsque l'*Oriental* est figuré — qu'il soit marchand d'esclaves du fait de sa violence « atavique », guerrier vaincu, et donc « passif », comme dominé par sa « race », ou bien encore éphèbe efféminé, révélant ainsi la part profonde de sa nature « orientale » et de ses mœurs « contre nature » —, il l'est presque toujours dans une position d'extrême subjugation.

L'Esclave blanche, peinture signée Jean-Jules-Antoine Lecomte du Nouÿ [France], huile sur toile, 146x118 cm, 1888. La fascination européenne pour l'exotisme du bain turc popularise le thème de la femme esclave à sa toilette.



Esclave d'amour et Lumière des yeux : Abd-el-Gheram et Nouriel-Aîn. Légende arabe, peinture signée Étienne Dinet [France], huile sur toile, 57x50 cm, *c.* 1900.

Bondage (*Captivité*), peinture signée Ernest Normand [Angleterre], huile sur toile, 184x307 cm, 1890. Peintre orientaliste ayant toujours insisté sur la sensualité dans son œuvre.

Le marché d'esclaves, peinture signée Jean-Léon Gérôme [Paris, France], huile sur toile, 85x63 cm, 1866.

Marché aux esclaves à Rome, peinture signée Jean-Léon Gérôme [Paris, France], huile sur toile, 92x74 cm, 1884. Un des principaux représentants de la peinture académique du Second Empire, qui apporte une relecture ostentatoire de l'Orient à travers un style pompier et une fascination pour les corps féminins.

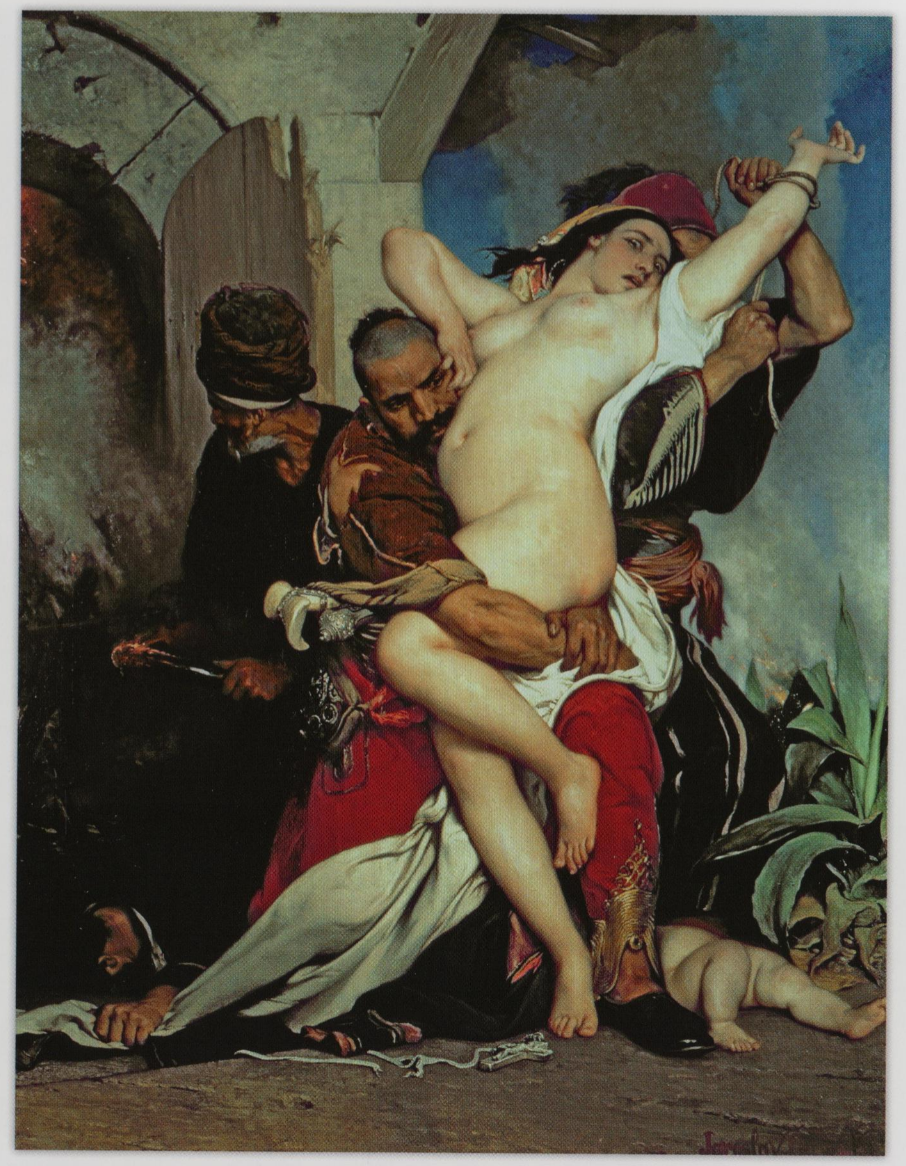
Razzia de bachi-bouzouchs dans un village chrétien de l'Herzégovine [Empire ottoman], peinture signée Jaroslav Čermák [Paris, France], huile sur toile, 250x190 cm, 1861. L'artiste s'attache aux rapports conflictuels entre l'Empire ottoman et l'Europe orientale, comme lors de cette capture d'une femme blanche chrétienne par des soldats ottomans.

Le Bain turc, peinture signée Jean-Auguste-Dominique Ingres [Paris, France], huile sur toile, 108x108 cm, 1862.

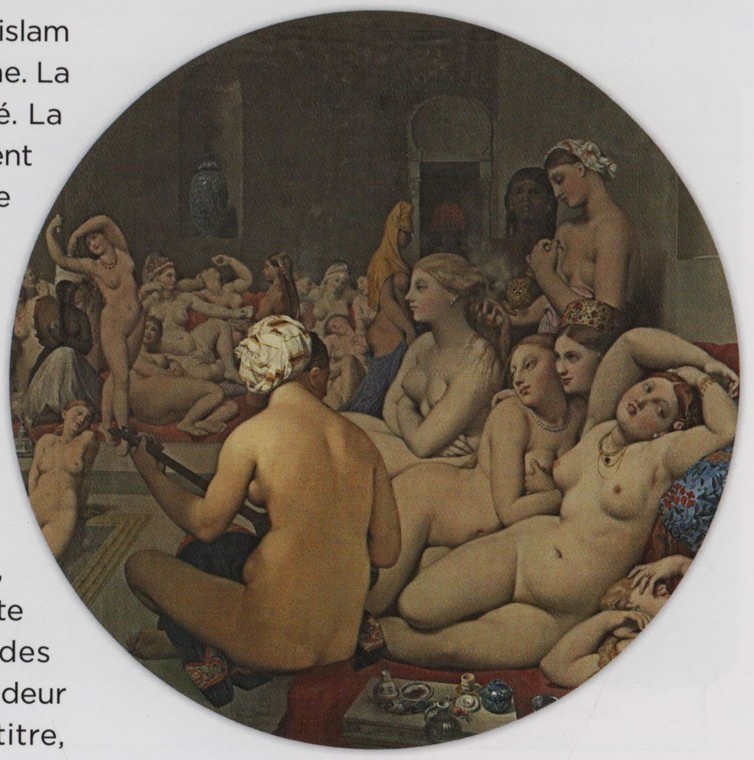
De l'*Orientale* à l'*Almée*, le fantasme du XIXᵉ siècle

Pour comprendre le cœur du stéréotype de l'*Orientale* et de l'*Oriental*, il nous faut considérer la formation même du fantasme qui leur permet d'exister. Celui-ci prend forme dans un classique de la littérature fantastique, un siècle après la publication des *Mille et Une Nuits*, à l'orée de la période qui nous intéresse. Jean Potocki termine, en effet, en 1804, un roman tenant à la fois de la tradition picaresque et des contes orientaux, le *Manuscrit trouvé à Saragosse*[2]. Le fil conducteur ténu de ce roman réside dans les amours d'un gentilhomme chrétien, Alphonse van Worden, Maure par sa mère, et de deux sœurs, ses cousines, Émina et Zibeddé, Mauresques de Barbarie, le désirant pour époux commun.

Au début du récit, celles-ci entretiennent une relation saphique ; un jour, leur mère leur annonce qu'une « *princesse du Tafilet* » est venue demander Émina en mariage pour son fils. Le désespoir des deux sœurs, ne supportant pas l'idée d'être séparées, est tel que leur mère leur promet qu'elle leur permettra de rester filles ou bien qu'il leur sera permis d'épouser le même homme, à condition que ce soit un de leurs cousins issu des Gomelez. La spécificité de l'*Orientale* prend ainsi véritablement corps dans cette histoire où sa sensualité découle, non pas de son inscription dans la licence ou dans la nature, mais, tout au contraire, dans la loi.



Il s'agit pourtant bien d'une fiction, puisque, dans le monde réel, faut-il le préciser, l'islam proscrit absolument le mariage simultané avec deux sœurs et, *a fortiori*, le triolisme. La polygamie islamique est strictement monogame dès lors qu'il s'agit de sexualité. La polygamie et le harem, chacun de ces termes étant la métonymie de l'autre, désignent donc la production institutionnelle d'une lascivité consciente d'elle-même, civilisée et, sinon « amorale », du moins parfaitement impudique ou, plus exactement, « a-pudique ». C'est cette fiction, ce fantasme qui va se dérouler tout au long du XIXᵉ siècle tant dans la littérature que dans la peinture, la sculpture et, enfin, dans la photographie. En bref, ce qui crée l'*Orientale* (et l'*Oriental*), c'est le harem orientaliste, le seul harem qui existe vraiment, c'est-à-dire le seul que chacun ait « vu » d'une manière ou d'une autre puisque la réalité du harem leur échappe.

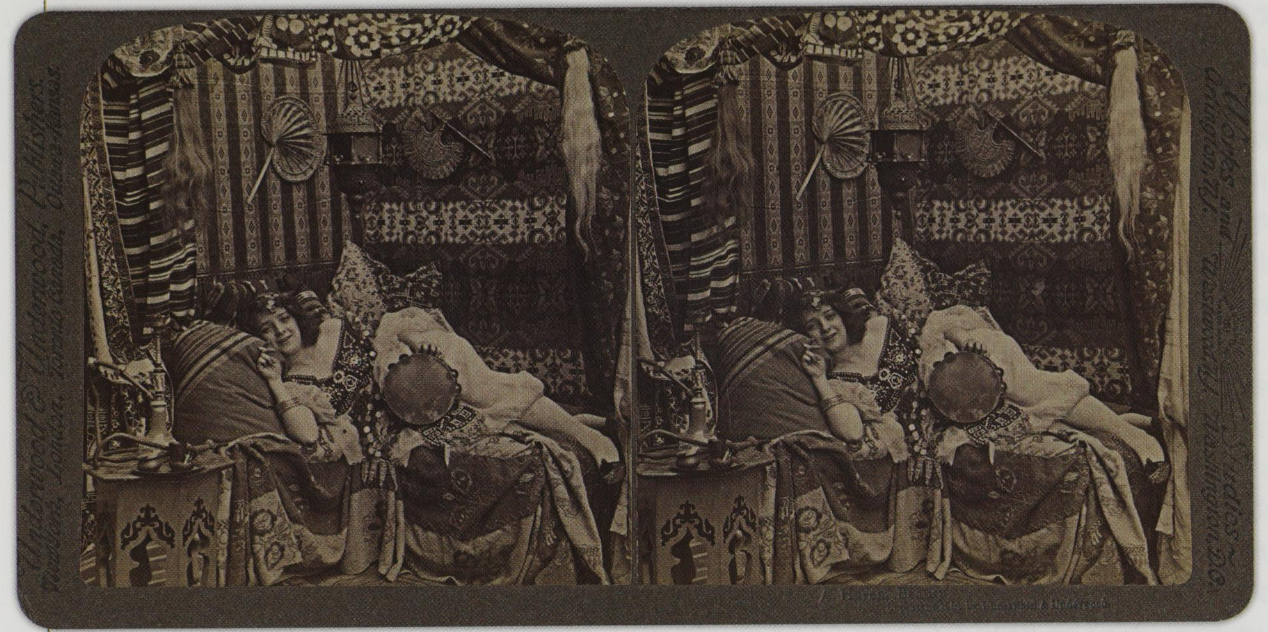


Pour préciser les choses, prenons quelques toiles d'un maître de l'académisme, Jean-Léon Gérôme. Celui-ci, spécialiste des scènes de genre, peint plusieurs tableaux dont le thème est le marché aux esclaves antiques et orientaux. La toile, réalisée aux alentours de 1884 et intitulée *Marché aux esclaves à Rome*, représente une femme entièrement nue, vue de dos, exposée sur une estrade à la foule des acheteurs ; elle cache son visage avec son avant-bras dans un évident geste de pudeur et de honte. Un autre tableau de Gérôme, plus tardif, mais portant le même titre,

Le dernier âge du harem

Diane ROBINSON-DUNN

Le terme « harem » est riche de sens aussi bien en Orient qu'en Occident. En arabe, il signifie « inviolable » et provient de la même racine que le mot utilisé pour décrire les espaces sacrés en Islam. De la même manière, le harem domestique, c'est-à-dire les appartements réservés aux femmes et aux enfants dans une maison musulmane, avaient pour vocation d'être des lieux privés, comme un sanctuaire protégeant du monde extérieur. Tandis que d'autres femmes étaient autorisées à visiter le harem, les hommes qui ne faisaient pas partie de la famille proche avaient interdiction d'y pénétrer. Les femmes britanniques et européennes qui étaient invitées à entrer dans les harems du monde musulman avaient tendance à les décrire comme ressemblant aux maisons bourgeoises, comme des espaces privés et féminins, dans le sens le plus positif du terme. Contrairement à elles, les hommes, en dépit ou peut-être à cause du fait qu'ils n'avaient pas accès à cet espace, y ont projeté un grand éventail d'idées et d'images, de peurs sexuelles et de fantasmes. Les discours associés à l'art et à la littérature orientaliste masculine ainsi que ceux des abolitionnistes occidentaux considéraient que cette institution constituait un obstacle à leurs efforts. Ces discours devenaient de plus en plus influents et/ou hégémoniques en raison de l'expansion impériale. Parallèlement à ce développement, la maison de la classe moyenne remplaça le harem ottoman en tant que modèle d'organisation sociale domestique. Alors que la première était décrite comme la base des sociétés modernes et progressistes au Moyen-Orient et en Europe, le second était associé à la polygamie, à l'isolement forcé et au concubinage avec des esclaves. À la chute de l'Empire ottoman après la Première Guerre mondiale, les rôles dynastique et politique du harem cessent immédiatement, mais pas l'imaginaire à son encontre. Cette institution spécifique ainsi que l'idée du harem en général ont dès lors été considérées comme la survivance archaïque d'un passé qui s'accordait mal avec le développement de nouvelles nations au XXe siècle.



La danseuse du harem, peinture signée Georges Clairin [France], huile sur toile, 1911.

Type mauresque, n° 33 [Le Caire, Égypte], cliché d'Aram Alban, éditée par CPT (The Cairo Post Card Trust/Joseph Max Lichtenstern), 1915 [1912].

Au harem turc [Paris, France], carte postale colorisée, issue d'une série de dix cartes, 1910.

A Harem Beauty (*Une beauté de harem*), stéréogramme, impression argentée albuminée, éditée par Underwood & Underwood [États-Unis], 1901.

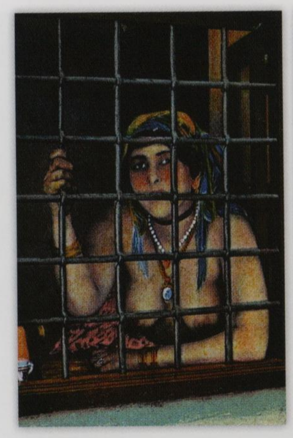
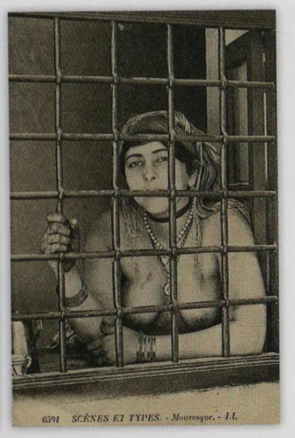
représente une scène semblable vue de face. On y voit une jeune femme nue, cachant aussi son visage avec son avant-bras et une autre, totalement dénudée, assise sur une estrade, ses jambes repliées contre elle et enserrées par ses bras. Son regard à peine discernable apparaît triste et abattu.

La nudité de ces femmes est liée à une institution, l'esclavage, mais cette dernière, si elle permet la vente des corps, n'exempte pas de la pudeur et de la honte. Prenons, maintenant, la version orientale du marché aux esclaves du même peintre (1866), où l'on voit une jeune femme entièrement dénudée, entourée par quatre hommes dont l'un semble vérifier l'état de sa dentition. Elle n'exprime aucune gêne et n'oppose pas le moindre geste de pudeur. C'est que nous nous trouvons, ici, sous l'emprise d'une autre institution, une institution parfaitement « a-pudique », le harem orientaliste qu'illustre Jean-Joseph Benjamin-Constant.

La nudité n'y a pas le même sens, de sorte que la psychologie de ses ressortissantes apparaît singulièrement différente : on n'y trouve ni embarras,

Les Chérifas, peinture signée Jean-Joseph Benjamin-Constant [Paris, France], huile sur toile, 114x195 cm, 1884.

Jeune femme arabe, statuette signée Léopold Pierre Antoine Savine [Paris, France], céramique émaillée, 45 cm, 1895-1900. Élève de Jean-Antoine Injalbert à l'École nationale supérieure des beaux-arts, il débute au Salon des artistes français en 1888.

Série de deux cartes postales, clichés de LL (Léon & Lévy), 1908-1910 : *Scènes et types. À la fenêtre* [Algérie] ; *Scènes et types. Mauresque* [Algérie].

Filles du harem, peinture signée Fernand Schultz-Wettel [France], huile sur toile, 1904.

Danseuses, photo-carte, sans date [*c.* 1900].

Série de quatre cartes postales : *Scènes et types. Jeune femme arabe*, cliché de LL (Léon & Lévy) [Paris, France], 1913 ; *Femme arabe, tenue de lutte*, éditée par Éditions Aqua-Photo L.V.S [Paris, France], 1908 ; *Danseuse égyptienne*, éditée par Ephtimios Frères [Port Saïd, Égypte], 1900-1905 ; *Belle Mauresque* [Algérie], éditée par ND Phot. [Neurdein], 1906-1908. Sur l'une des cartes postales, il a été ajouté, au tampon « Œufs frais ».

ni honte. En effet, chez Jean-Léon Gérôme, la nudité est l'état normal des femmes de harem ; il s'agit d'une nudité posée et parée. On retrouve cette même caractéristique dans de nombreuses peintures orientalistes, dont celles d'un orientaliste italien tardif, Fabio Fabbi, à qui l'on doit également différentes scènes de ventes d'esclave.s, ou bien *The Jade Sphinx* (1890) de l'orientaliste britannique Ernest Normand.

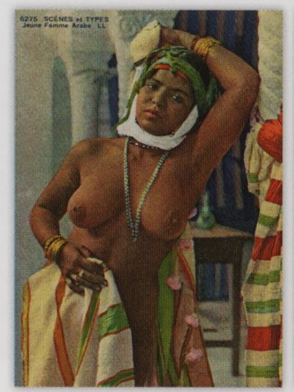
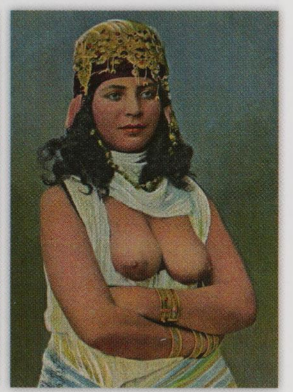
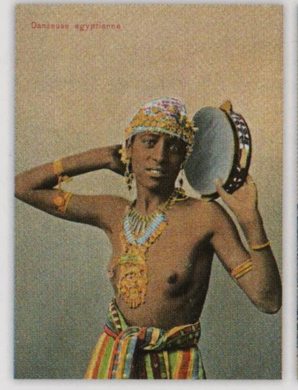
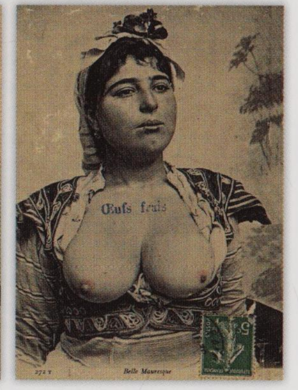
La scène se déroule dans l'Orient antique, sur la terrasse d'un palais où se trouve un groupe de femmes entourant deux hommes richement vêtus. Des quatre femmes, trois sont à la fois nues et parées, l'une, brune, est debout dans une pose provocante et les deux autres, brunes également, dans des poses alanguies. La dernière est accroupie, un enfant, également nu, contre elle ; elle donne une impression d'infortune mais, contrairement aux esclaves du marché de Rome, dans les tableaux de Jean-Léon Gérôme, elle ne cache pas son regard et ne tente pas de voiler sa nudité. C'est qu'elle n'est pas dénudée pour l'occasion mais que la nudité est supposée être son état normal. On retrouve les mêmes caractéristiques dans les œuvres de Benjamin-Constant avec le corps dénudé de l'*Odalisque* (1870) ou ceux des *Chérifas* (1884), dans l'ombre propice du harem. Le tableau représente trois jeunes femmes nues, dans des poses abandonnées et lascives sur le même divan qu'un homme, un Maure, un chérif, sans doute, le maître de ce harem. L'important dans ces scènes — au-delà donc du dénudement des corps et des postures des protagonistes — réside dans l'opposition « normal »/« naturel » que nous venons d'évoquer. Dans l'image du harem orientaliste, le triolisme, le saphisme, la nudité, la lascivité ne sont ni naturels ni intimes : ils sont censés être normaux et publics. Normaux, parce qu'ils s'inscrivent dans un ordre, des règles, une loi, une esthétique partagée ; et publics, parce que l'on y trouve toujours des spectateurs, c'est-à-dire des personnages, le plus souvent des hommes, qui y figurent sans être eux-mêmes dénudés, donnant l'impression de n'être que les « voyeurs » de cette offrande généralisée des corps.

Cette position, cette tenue des hommes est répétitive, leur nudité n'est jamais visible. On les imagine toujours avant ou après un épisode sexuel, mais ils demeurent, par leur posture même, à distance de celui-ci, suggérant que la sensualité n'est chez eux qu'intermittente — alors qu'elle est constante chez les femmes de harem — ou tout au moins qu'elles ne sont dignes d'être peintes qu'en cet état. On pourrait aussi supposer que l'*Oriental* se fait discret afin de ne pas gêner l'œil du spectateur mâle, ou alors qu'il est seulement là pour rappeler que ce que l'on montre est bien un harem, d'où la nécessité d'un gardien, d'un maître. Celui-ci, du reste, possède son propre domaine d'expression au-delà de la clôture de son lupanar privé : la cruauté qu'il exerce en public, comme le souligne *Le supplice des crochets* (1887) d'Alexandre Gabriel Decamps ou l'*Exécution d'une juive* (vers 1861) d'Alfred Dehodencq[3]. Nous restons dans le registre de Shahriar : la cruauté est le signe de la « loi », le harem orientaliste est ce que celle-ci institue et protège.

Comme on le voit, le harem orientaliste et sa régulation se déclinent, tout au long du XIXe siècle, en images picturales, qui sont chacune des variations les unes des autres. Il en découle une psychologie sommaire mais marquante de l'*Orientale*, que l'on retrouve dans l'ordre littéraire ainsi que le montre le roman de jeunesse de Pierre Loti, *Aziyadé* (1879), qui relate les amours d'un officier de marine et d'une jeune Turque enfermée dans le harem d'un vieil homme. La première description du personnage suggère ainsi une créature attachante mais sans profondeur : « *Elle est paresseuse comme toutes les femmes élevées en Turquie* ; *cependant, elle sait broder, faire de l'eau de rose et écrire son nom* [...]. *Aziyadé me communique ses pensées plus avec ses yeux qu'avec sa bouche*[4]. »

Ainsi, la « féminité orientale » fonde un imaginaire qui vient s'articuler selon des critères très normatifs de genre, de classe et de « race ». Il n'aura d'ailleurs échappé à personne que les femmes « orientales » qui peuplent la peinture orientaliste du XIXe siècle, tant dans les harems que dans les hammams, répondent dans leur immense majorité à des canons de beauté européens. On peut donc se demander, à l'instar de Christelle Taraud : « *Pourquoi la plupart des artistes orientalistes du XIXe siècle peignent-ils, avec une telle constance, des Européennes travesties en Orientales*[5] *?* » Sans doute faut-il y voir une volonté des artistes — pas toujours consciente au demeurant — de réordonner le monde selon la grille de lecture sexiste et raciste qui est la leur : les femmes blanches trônant forcément, puisqu'elles sont « supérieures » à *toutes* les autres, en haut de la hiérarchie des gynécées. C'est aussi plus spécifiquement parce que les modèles disponibles pour les peintres sont des Européennes.

Néanmoins, le harem orientaliste ne fit jamais consensus, bien au contraire. Peint comme un « éden », un véritable « paradis perdu », il est ainsi l'objet de nombreuses critiques par les contemporains. On peut ainsi citer, à l'appui de la controverse, l'écrivain André-D. Rebreyend : « *Le harem ! À ce seul mot, l'Européen monogame entrevoit un paradis sensuel, une luxure à jet continu, le summum des voluptés. Il imagine d'heureux mâles entourés de houris, en perpétuelle excitation, en bonheur affolant fait d'orgies sans fin et de baisers sans lassitude. Quelle illusion*[6] *!* »

Entre harem et modernité : la femme « turque »

Juliette DUMAS

Au XIXe siècle, la multiplication croissante des voyages dans l'Empire ottoman s'accompagne d'une production livresque sans précédent. Leur contenu à l'égard des femmes « turques » varie peu, trop marqué par l'héritage orientaliste et des interactions limitées à la population levantine ou aux membres de l'élite impériale, largement influencés par les cultures occidentales. En émerge une lecture binaire de la place et du rôle de celles-ci, oscillant entre mélancolie pour l'ancien ordre traditionnel, engouement pour la modernisation des mœurs et scepticisme face au succès de ces évolutions. Comme souvent, la figure féminine – par laquelle il faut d'ailleurs surtout entendre les femmes de l'élite, principalement stambouliotes ou levantines, réputées « turques » – symbolise les enjeux des transformations sociales en cours. La vieille génération, éduquée dans l'univers du harem, maintenue à l'écart de la société par un enfermement sévère et une profonde inculture, est opposée aux jeunes filles élevées dans la lecture des auteurs occidentaux, celles-ci étant dépeintes comme rêvant d'un amour conjugal au sein duquel le mari, compagnon de vie et de discussion, serait enfin disposé à les traiter en égales. Le voile, la polygamie et la réclusion deviennent alors les symboles d'une condition féminine sanctuarisée par des traditions musulmanes obscurantistes qui s'opposent à une émancipation des femmes supposée portée par les modèles occidentaux. Mais de quelle émancipation s'agit-il ? Le désir de liberté attribué à ces jeunes filles se concentre sur des aspirations bourgeoises – prendre part aux plaisirs des mondanités et établir librement des relations entre les deux sexes –, alors même qu'un mouvement féministe se constitue dans différentes parties de l'Empire, comme en Turquie ou en Égypte. Centré sur une vision orientaliste, le regard occidental se désintéresse pourtant de ces évolutions, pas plus qu'il ne se préoccupe des conditions de vie réelles des « Turques » des campagnes ou des cercles besogneux des villes.

Les femmes du harem partent en exil à Vienne, accompagnées par deux eunuques, après la déposition du sultan Abdülhamid II [Empire ottoman], photographie, tirage argentique, 1909. Cette photographie présente une partie des concubines du dernier harem du sultan Abdülhamid II avant sa dissolution en 1909.

Dames de harem chez le couturier [Égypte], photographie de Charles Chusseau-Flaviens [Paris, France], tirage argentique, 1900-1910.

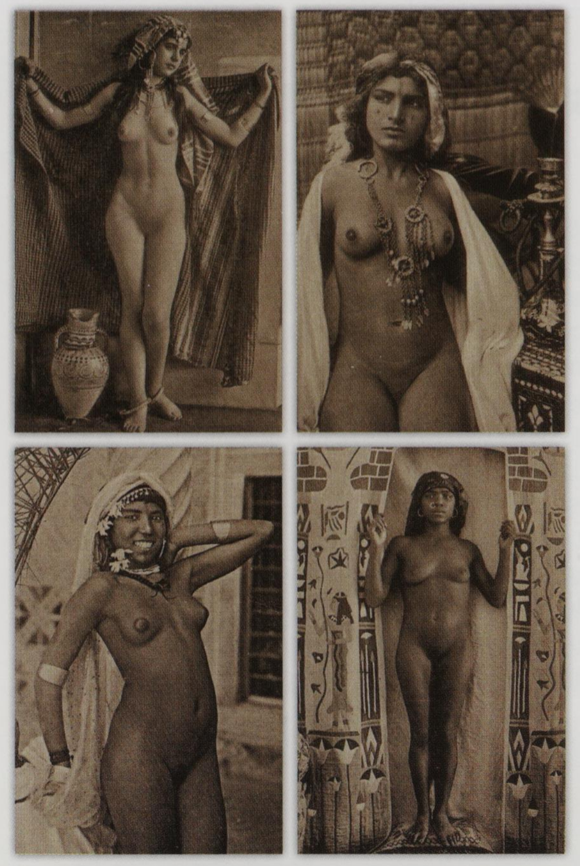
Corps chrétiens et corps musulmans dans les Balkans ottomans

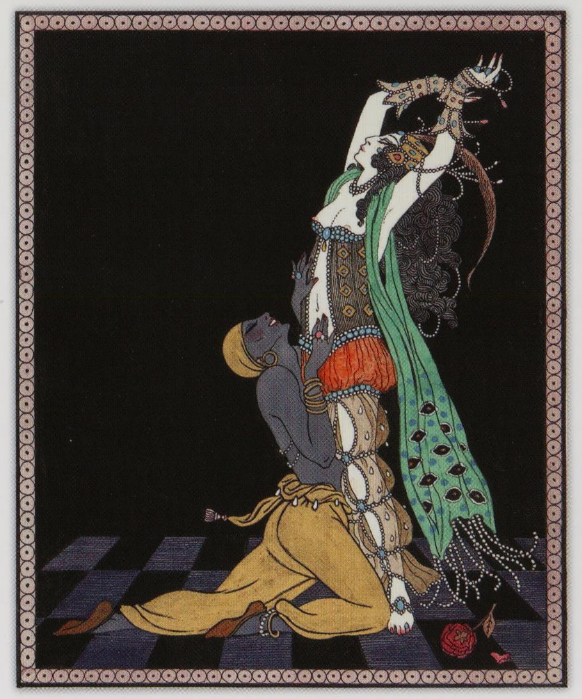
Fabio GIOMI

Ce n'est qu'à partir du XIXe siècle – période où l'Empire ottoman perd progressivement sa souveraineté sur les Balkans – que la rencontre entre les diplomates, voyageurs, savants venant du reste de l'Europe et les populations chrétiennes de la région, devient plus fréquente. De peau claire, parlant des langues indo-européennes, celles-ci sont alors perçues comme authentiquement européennes tout en étant régulièrement figurées comme « subversives », composées de brigands, de conspirateurs et de révolutionnaires. Ce regard alimente l'image de montagnards peu éduqués et virils – comme les membres des *čete*, ces bandes militaires qui vont ensuite former des armées régulières – mais bien décidés, montée des nationalismes oblige, à ne plus accepter la domination ottomane. Cette perception occidentale fait des populations chrétiennes des Balkans, une sorte d'« Autre intérieur » : ni complètement « civilisé », ni totalement « barbare ». Le regard sur les « Turcs » – terme vague, qui recouvre alors tant les musulmans locaux que l'administration ottomane –, reste, quant à lui, presque unanimement négatif. Ceux-ci sont en effet présentés comme capables de violences inouïes, y compris sexuelles, tout en étant supposés être « efféminés » car s'adonnant à des pratiques considérées comme « contre nature », notamment la sodomie entre hommes. C'est le cas, entre autres, du patriote bulgare Zahari Stoyanov, qui fait allusion à ces pratiques lorsqu'il décrit dans ses mémoires les conditions de son séjour dans les prisons ottomanes. Affublés, en outre, d'une puissance sexuelle stigmatisée, les « Turcs » n'en sont pas moins aussi délégitimés pour leur « impuissance » politique. À partir de 1908, cette idée sera aussi reprise par Les Jeunes-Turcs – dont les membres sont en grande majorité de jeunes officiers musulmans d'origine balkanique – qui construiront leur légitimité politique en discréditant, avant de le destituer en 1909, le sultan ottoman Abdülhamid, décrit comme un dépravé sanguinaire.

Portrait en studio d'une femme [Mostar, Bosnie-Herzégovine], photo-carte, 1895-1900.

Portrait d'un jeune Turc, peinture signée Grigori Grigorievitch Gagarine [Russie], huile sur toile, 94x76 cm, 1840.





Série de quatre photo-cartes, *in Oriental Academic Types, 12 Artistic SNAPS (Types académiques orientaux, 12 clichés artistiques)*, clichés de Rudolf Lehnert & Ernst Landrock [Le Caire, Égypte], 1906-1908.

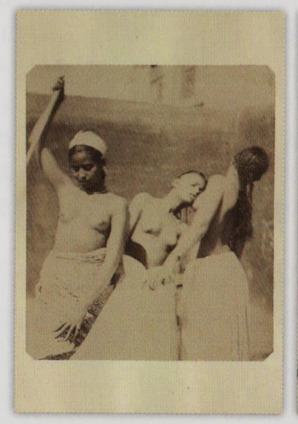
Ida Rubinstein et Vaslav Nijinski (dans les rôles de Salammbô et Mâto pour le ballet *Shéhérazade*), estampe colorisée au pochoir signée George Barbier [Paris, France], 1913.

Mort de Sardanapale, peinture signée Eugène Delacroix [France], huile sur toile, 392x496 cm, 1827.

De l'*Almée* à la « Mauresque »

Peu à peu, apparaît, dans la littérature française, italienne et anglaise comme dans la peinture puis dans la photographie (en Allemagne comme en France), une femme à la charnière de la réalité et de la fiction, l'*Almée* (que l'on retrouve parfois orthographiée *almeh*). L'*Almée* était une musicienne et/ou une danseuse, initialement égyptienne, se produisant à l'intérieur des harems pour la distraction de ses habitantes cloîtrées ou dans les sérails au gré du bon vouloir des hommes. Cette accointance initiale avec le monde du harem réel, en fit à la fois des personnages du harem orientaliste autant que des femmes-frontières, à la fois femmes de harem, plus ou moins recluses, et courtisanes, plus ou moins publiques. Le manuscrit reconstitué du *Voyage en Égypte* de Gustave Flaubert contient diverses descriptions de celles-ci en femmes explicitement vénales[7]. Si elles apparaissent vêtues dans les œuvres de Jean-Léon Gérôme — par exemple, l'*Almée* (1863) — ou dans celles, plus classiques, de l'illustrateur britannique David Roberts, on les retrouve nues dans d'autres, comme dans *Intérieur de harem* (1852) de Théodore Chassériau ou dans *Almée, an Egyptian Dancer* (1883) de Gunnar Berndtson. Ici, l'*Almée* danse devant deux hommes, deux Occidentaux, dont un en cravate. Ce point est important, puisqu'il montre que ces danseuses sont accessibles à un public européen et non pas simplement imaginables ainsi que l'étaient les créatures lascives du harem orientaliste. La peinture figure des êtres que les touristes, de plus en plus nombreux, peuvent rencontrer, comme le montre l'affiche de l'Exposition universelle de 1900 avec une danseuse orientalo-andalouse, qui s'offre désormais aux regards de millions de visiteurs. La pure fiction du *harem orientaliste* devient ainsi, sinon une réalité, du moins la fiction d'une réalité à portée de la main. Il n'est plus besoin de s'introduire secrètement dans un lieu privé et protégé : les *Orientales* se dévoilent, désormais, dans le monde ordinaire.

À l'*Almée* va rapidement s'ajouter un autre type de femme développant des caractéristiques semblables mais, désormais, sans quasiment plus de liens avec la peinture : la « Mauresque ». Le terme « Maure » servait à désigner les habitants des villes au début de la colonisation de l'Algérie. Il fut un temps en usage dans la littérature savante, mais dédaigné dans la deuxième partie du XIXe siècle, lorsqu'on s'aperçut qu'il ne désignait aucune *ethnie réelle* ou même tenue pour telle[8]. La « Mauresque », qui ne possédait donc plus de masculin, en fut la déclinaison tardive, figurant dans les cartes postales et les photographies de l'époque, avec ses seins dénudés et son sourire aguicheur.



Nu à la colonne et à l'éventail, photographie, tirage albuminé, 1890-1895.

Série de deux cartes postales : *Ti regardes... mais ti toche pas !...*, cliché de Marcelin Flandrin [Maroc], 1919 ; *Au cœur du harem, n° 31* [Le Caire, Égypte], cliché d'Aram Alban, éditée par CPT (The Cairo Post Card Trust/Joseph Max Lichtenstern) [Le Caire, Égypte], 1912.

Studies from the nudes in the court of Mussafir Khana (Études artistiques de nus à la cour de Mussafir Khana) (Le Caire, Égypte), photographie, tirage albuminé, 1876.

Egyptian woman (Femme égyptienne) [Égypte], carte postale, éditée par P. Coustoulides [Alexandrie, Égypte], 1908.

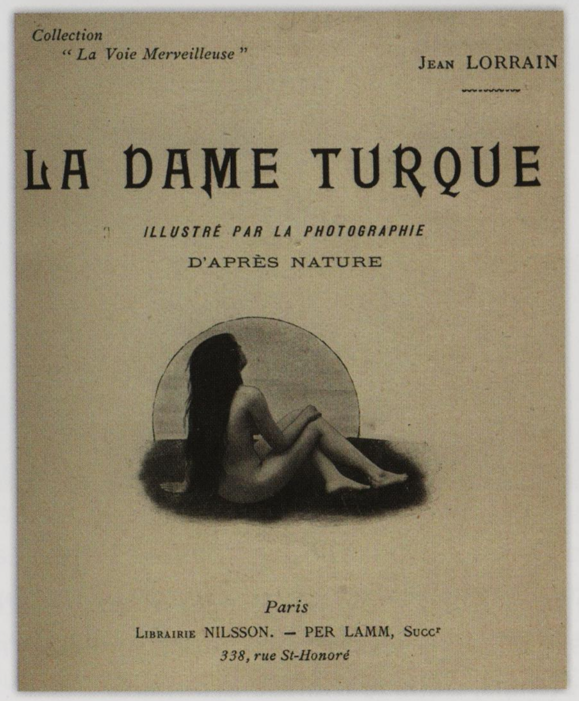
La Mauresque. Fine champagne algérienne, affiche, imprimée par Camis [Paris, France], 80x60 cm, 1890-1893.

Amours exotiques et littérature coloniale au XIXe siècle

Alain RUSCIO

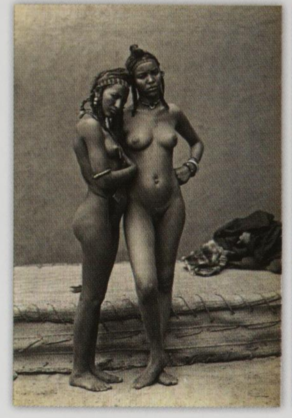
Pierre Mille écrivait, en 1908, que la littérature coloniale n'existait pas, d'autres écrivent que les histoires d'amour entre Orient et Occident sont impossibles, pourtant dans les représentations littéraires et fantasmées au XIXe siècle, l'aventurier et le voyageur croisent en permanence le corps féminin comme le raconte Gustave Flaubert dans son *Voyage en Orient* (1849-1852). La grande littérature, comme les romans populaires « de gare » n'auront de cesse d'offrir aux lecteurs des histoires dites « passionnelles ». Souvent, c'est le colon qui croise des passions féminines souvent brèves et tragiques. Pour Eugène Pujarniscle, dans son ouvrage-panorama sur la littérature coloniale publié en 1931, les deux tiers des romans offrent aux lecteurs des histoires de couples entre le héros colonial et les « jeunes indigènes ». On distingue des histoires d'amour réelles, comme avec *Aziyadé* de Pierre Loti (1879) se déroulant dans l'Empire ottoman ou *Le Mariage de Loti* (1880) en Afrique subsaharienne entre une jeune femme et un officier de marine ; des rencontres plus ponctuelles, comme dans le roman de Jean Ajalbert, *Raffin Su-Su. Mœurs coloniales*, publié à la fin de la période (1917), dans lequel le colon abandonne sa femme et ses enfants pour retourner en métropole. Si les histoires sous cette seconde forme dominent, c'est que pour la plupart des auteurs, l'amour était une invention des sociétés raffinées et occidentales, donc il eut été vain de vouloir le transposer dans les espaces coloniaux. Guy de Maupassant soutient cette thèse dans plusieurs de ses nouvelles, notamment dans *Marroca* publié en 1882 : « *Je ne sais si ce que vous appelez l'amour du cœur, l'amour des âmes, si l'idéalisme sentimental, le platonisme enfin, peut exister sous ce ciel : j'en doute même.* » Il y eut quelques exceptions. Au Maghreb, on pense avant tout à Isabelle Eberhardt (dans une nouvelle comme *Le Major*) avec ce jeune médecin et une jeune femme, mais aussi au récit autobiographique d'Eugène Fromentin, contant sa platonique histoire d'amour avec Haoua dans *Une année dans le Sahel*, publié en 1899 et réédité plusieurs fois.

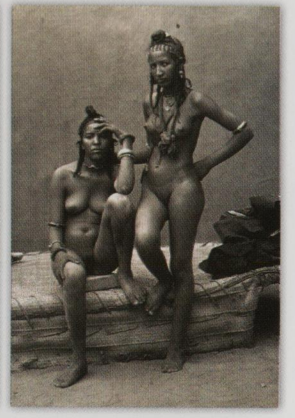
◄ « Frontispice », gravure signée Frédillo, *in La femme dans les colonies françaises* de Petrus Durel [France], 1898.

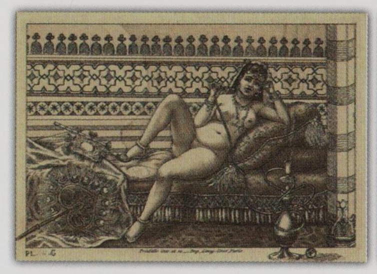


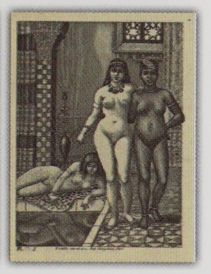
La petite esclave, illustration de Léonnec, couverture du roman d'Abel Hermant, édité par Édition Mignot [Paris, France], 1910.

La dame turque, couverture du roman de Jean Lorrain, édité par Librairie Nilsson-Per Lamm [Paris, France], 1898.









Ici aussi, une large distance a été prise avec la réalité tout en étant supportée par des êtres réels. À partir d'une posture orientaliste, est ainsi développé un peuple de femmes au statut incertain, « a-pudiques » comme celles qui les avaient précédées, mais libérées du harem. Ce sont ces femmes qu'on retrouvera en peinture avec Étienne Dinet dont l'un des motifs récurrents sera l'Ouled Naïl et bien avant, avec Théodore Chassériau et ses *Danseuses mauresques* (1849). En quelques mots, la « Mauresque », c'est l'*Orientale* émancipée du harem, même si elle n'est pas pour autant libérée de tout maître, puisqu'on passe alors d'une offre sexuelle vénale, dont l'*Almée* était en quelque sorte la représentation de la prostitution, avec ses « filles soumises » et ses maisons closes[9], dont la « Mauresque » des cartes postales fut l'image embellie — au moins dans sa forme la moins pornographique — et, en quelque sorte, la réclame.

Jeux dans le jardin, photographie, tirage argentique, sans date [*c.* 1900].

Série de trois photographies de François-Edmond Fortier [Sénégal], tirages argentiques : *Afrique occidentale. Femmes arabes* [Soudan, Mali actuel], 1908 [1906].

« Deux femmes s'enlaçant », stéréographie de Félix Jacques Antoine Moulin, 1855.

Série de deux gravures signées Frédillo, *in La femme dans les colonies françaises* de Petrus Durel [France], 1898 : « Femme orientale allongée fumant le narguilé » ; « Femmes mixtes au hammam ».

►► *L'odalisque allongée*, peinture signée Jean-Joseph Benjamin-Constant [Paris, France], huile sur toile, 115x149 cm, 1870. L'Orient est représenté en femme lascive et fatale, puissamment exotique, érotique et vénéneuse.

Homosocialité et homosexualité au Maghreb

Rachel JEAN-BAPTISTE

Dès l'installation de la France au Maghreb, entre 1830 et 1912, apparaît un malentendu qui fera long feu sur le statut de genre et sur l'orientation sexuelle des « indigènes ». Confrontés à des sociétés de ségrégation sexuelle — où les femmes sont peu visibles et peu accessibles — ces derniers avaient, en effet, développé une forte homosocialité qui les conduisait à se comporter entre eux, y compris publiquement, selon des règles jugées, à la même époque en Europe, comme fort peu compatibles avec les usages de la virilité. Ainsi, il n'était pas rare de voir dans les rues d'Alger, de Tunis et de Casablanca, des hommes se tenir par la main, par la taille, s'embrasser sur les joues... Cette attitude ne signifiait nullement que ces espaces étaient plus « homosexuels » que d'autres dans le monde, même si les relations sexuelles entre hommes — qui s'exerçaient d'ailleurs selon des codifications très strictes liées à l'âge, à la place dans la famille, au statut socio-économique... — y étaient sans doute plus nombreuses qu'on ne le dit. Fort répandue, l'homosocialité ne pouvait cependant être confondue, même dans sa dimension sexuelle (d'attente, de compensation ou de vénalité), avec l'homosexualité qui, tout en étant minoritaire, existait bel et bien comme l'attestent les sources, les témoignages et la littérature, mais aussi toute une iconographie à la fois érotique et/ou satirique. Confrontée à cette homosocialité généralisée, les Européens, particulièrement ceux qui sont définis, à cette époque, comme « pédérastes », font alors du Maghreb une plaque tournante des pratiques et de l'imaginaire « homosexuels » comme le suggère la photographie orientaliste et coloniale qui met en scène de jeunes éphèbes « arabes ». Ce faisant, les écrivains — tels André Gide et Jean Genet — construisent de véritables mythes, à l'image du « Tanger homosexuel », tout en nourrissant, *via* la naissance du tourisme homosexuel, le vaste et prolixe marché des corps « indigènes ».

Domestique paresseux [Le Caire, Égypte], photographie de W. Hammerschmidt, tirage albuminé au format carte de visite, 1860.

« Scène érotique entre deux hommes dans un décor orientalisant », photographie, tirage albuminé, c. 1880.

La séduction [Sidi Bou-Saïd, Tunisie], photographie de Rudolf Lehnert & Ernst Landrock, tirage argentique [Tunis, Tunisie], 1907.

Les Tunisiens musulmans : images et imaginaires

Julia CLANCY-SMITH

Les études sur les imaginaires ont ignoré les Tunisiens musulmans sous le protectorat français. Ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne les images du XIXe siècle, rarement analysées au prisme des masculinités et des sexualités. On peut cependant tenter une catégorisation de ces représentations. En haut de la pyramide sociale, certains des portraits les plus anciens sont consacrés à des officiels de haut rang, tels le pacha Kheireddine ou bien les beys husseinites — présentés comme moitié orientaux, moitié occidentaux —, le plus souvent dans des tenues militaires atténuant leur identité musulmane. Par contraste, les fidèles de la Zitouna de Tunis, enveloppés dans leurs vêtements traditionnels, sont associés aux classes populaires urbaines et musulmanes, et restent donc largement anonymes. De même, les images des citadins de la classe ouvrière suggèrent un lien « organique » entre pauvreté, arriération, immobilisme et islam. Quant à la paysannerie, on la figure, le plus souvent, dans des oasis qui offrent un fond luxuriant et exotique. À l'orée du XXe siècle, il se produit toutefois une transformation déterminante du fait de l'intérêt croissant pour les photographies homo-érotiques de jeunes Tunisiens comme celles réalisées par Rudolf Lehnert et Ernst Landrock, qui ouvrent leur studio à Tunis vers 1904. Les vêtements, mais surtout le brin de jasmin ornant discrètement l'oreille, vont constituer, dès lors, les marqueurs culturels de l'appropriation, en tant qu'objet de désir sexuel, du garçon tunisien. Ce qui conduit désormais à juger la production photographique de Lehnert & Landrock, à l'aune des intersections transnationales forgées par l'Empire colonial : ces photographies renvoyant ainsi aux nouveaux modes de commercialisation du sexe et du corps, et surtout aux représentations de l'islam et des musulmans, assimilés désormais à la pédérastie et à l'esclavage et/ou à la servitude sexuelle.

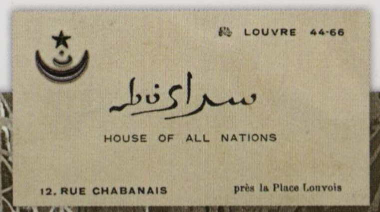
Portrait équestre du général de brigade Kheireddine, peinture signée Louis Simil [Tunis, Tunisie], huile sur toile, 275x219 cm, 1852.

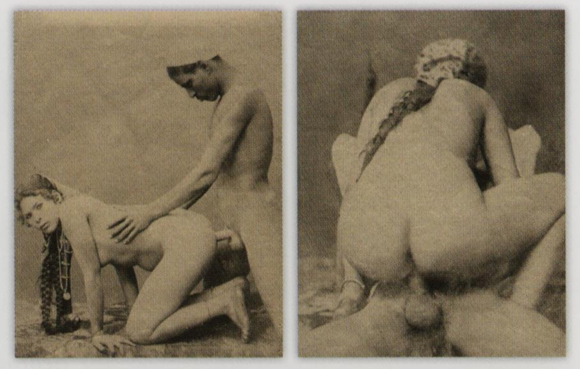
Jeune arabe [Algérie], carte postale, cliché de Rudolf Lehnert & Ernst Landrock, 1905.

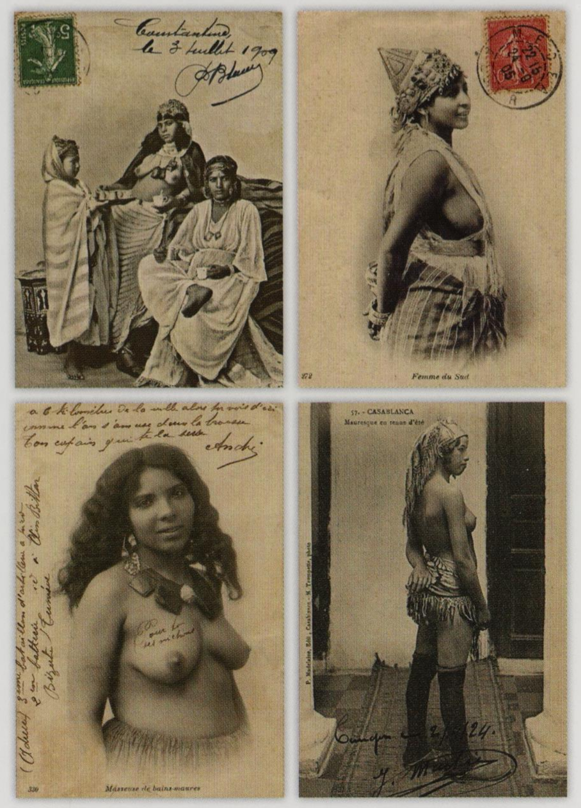
Deux grands phénomènes sont à l'origine de cette transformation. Il s'agit, tout d'abord, du développement de la photographie, laquelle multiplie les images tout en contenant l'attestation de leur véracité ethnographique, puisque celle-ci est supposée reproduire des choses existant tangiblement. Si elle montre une femme nue, c'est qu'une femme s'est dénudée pour être photographiée et donc que ces femmes aux mœurs aimables existent. Le deuxième phénomène, c'est, bien sûr, la colonisation. Elle va croissant. La France conquiert l'Algérie à partir de 1830 et en fait des départements en 1848 (sous la IIe République). Elle intervient au Liban (1860), mais doit renoncer à l'Égypte sur laquelle la Grande-Bretagne étend son autorité à partir de 1882. La IIIe République française établit, néanmoins, son protectorat sur la Tunisie (1881) avant de le faire au Maroc (1912) et les Anglais règnent dans le reste de l'Orient. L'Orient — dont les contours géographiques sont extrêmement flous et labiles puisqu'ils recouvrent aussi bien pour

Série de six cartes postales : *Native dancing girl* (*Danseuse autochtone*), de Lichtenstern & Harari [Le Caire, Égypte], 1900-1904 ; *Scènes et types. Buste de Mauresque*, 1913 ; *Une Almée*, cliché de Jean Geiser [Alger, Algérie], 1906-1907 ; *Casablanca. Comment les femmes portent culotte...*, cliché de M. Trompette, éditée par la maison d'édition Madelaine [Casablanca, Maroc], 1915 ; *Scènes et Types. Mériem fumant Narguileh.* « *Moi je la ferai fumer d'une autre façon* » [Algérie], de Paul Satragno/Ernest Le Deley [Maroc], 1915 [1906] ; *Types du Maroc. Belle Mauresque*, de Joseph Boussuge [Casablanca, Maroc], 1911 .

Les filles du bordel [Maghreb], photographie, tirage albuminé, 1902.







les Français et les Britanniques le Maghreb, le Proche, le Moyen-Orient et la Perse — devient une partie de l'actualité européenne, ce qui devrait impliquer une modification de l'imaginaire orientaliste, puisque l'exotisme et ses lois oniriques s'inscrivent désormais dans l'univers législatif réel qui organise prosaïquement le monde colonial. La terre des harems est, en quelque sorte, mise en coupe réglée.

Pourtant, il n'en est rien. De fait, c'est même le contraire qui advient : la colonisation permet, en effet, d'accréditer, voire de documenter, l'imaginaire du harem orientaliste en le faisant servir par des corps réels que l'ordre colonial émancipe suffisamment pour donner de la consistance au ressassement des mêmes fictions[10]. Nous assistons, en fait, à la formation d'un nouveau paradigme. Dans le dernier tiers du XIXe siècle, la production picturale va, peu à peu, être remplacée par l'image photographique qui décuple la puissance du regard et renforce l'impression de réalité tout en s'en détachant plus aisément que la peinture. Paradoxalement, puisqu'elle est née d'une inclusion de l'Orient dans l'ordre occidental et, partant, dans son système de connaissance, cette production n'a, en effet, « *aucune conscience de la complexité des sociétés dans lesquelles* [elle a] *été produite*[11] ». Dans ce contexte, l'écrivain Pierre Louÿs se rend en Algérie en 1894, collectionnant les amantes, en particulier Meryem bent Ali, jeune fille de la tribu des Ouled Naïl, qui aurait également été la maîtresse d'André Gide présent en Algérie à ce moment-là[12]. Par la suite, Pierre Louÿs revint en France avec une jeune fille algérienne, Zohra bent Brahim qu'il photographia dans des poses très érotiques et dont les séries photographiques sont devenues mythiques[13].

Le Chabanais. House of all nations (*Maison de toutes les nations*) [Paris, France], carte commerciale, 1913. L'enseigne orientalisante du Chabanais, maison close parisienne, est traduite en arabe et symbolisée par le croissant et l'étoile.

Le Harem, vue stéréoscopique, 1904-1905.

Série de deux photographies, tirages albuminés : « Scènes pornographiques » [Égypte], 1895-1900.

Série de quatre cartes postales : *Maroc. Type de femme arabe*, éditée par la maison d'édition Maille [Casablanca, Maroc], 1915 ; *Femme du Sud*, cliché de Jean Geiser [Alger], 1905 ; *Masseuse de bain maure*, cliché de Jean Geiser [Alger, Algérie], 1905 ; *Casablanca. Mauresque en tenue d'été* [Casablanca, Maroc], cliché de M. Trompette, éditée par la maison d'édition Madelaine, 1915 [1924].

Les violences sexuelles durant le génocide arménien

Matthias BJØRNLUND

Dans une lettre du 6 août 1915, un missionnaire américain, dans la ville d'Ourfa, écrit au consul des États-Unis à Alep : « *Toutes racontent la même histoire et portent les mêmes cicatrices : leurs hommes furent tous tués aux premiers jours des marches hors de leurs villes* [...]. *Leurs gardiens* [...] *furent leurs pires bourreaux, mais ils permirent aussi aux éléments les plus abjects de chaque village qu'ils traversaient d'enlever les jeunes filles et les femmes et d'en abuser.* » D'après des témoins oculaires occidentaux, le viol des Arméniennes faisait partie d'un plan en 1915-1916 visant à exterminer le peuple arménien, comme cela avait été le cas en 1909 lors des « événements » de Cilicie (ou d'Adana) qui firent près de trente mille morts. La violence sexuelle semble avoir été un « sous-produit » totalement accepté, souvent encouragé, du programme génocidaire global. Que l'Empire ottoman ou le Comité Union et Progrès ait, ou non, autorisé directement les abus sexuels en tant que politique séparée, ils faisaient partie intégrante des attaques systématiques (comme déjà, en 1894-1896, ce que montre une iconographie peu connue) et à grande échelle contre la population civile. Le but du viol organisé est de détruire les liens familiaux et la solidarité de groupe, de saper le moral des militaires en infligeant traumatisme, humiliation et peur, de bloquer la procréation du groupe et enfin d'imprégner les femmes de manière à affecter la composition ethnique des populations. Au sujet de l'assimilation forcée des Arméniennes, Henry Morgenthau, ambassadeur des États-Unis à Constantinople, le résume ainsi : « [...] *les jeunes filles arméniennes les plus belles et les plus robustes peuvent être enlevées, converties par la force à la religion de Mahomet, devenant les épouses ou les concubines de dévots sectateurs du Prophète. Leurs enfants deviennent alors automatiquement musulmans, renforçant ainsi l'empire, comme le firent jadis les janissaires. Ces jeunes Arméniennes représentent un type élevé de féminité et Les Jeunes-Turcs, avec leur manière grossière et intuitive, estiment que le mélange de leur sang avec la population turque exercera une influence eugénique sur l'ensemble.* »

Massacres d'Arménie : Arméniens égorgés à Ak-Hissar, chromolithographie publicitaire, éditée par la Chocolaterie d'Aiguebelle [Drôme, France] et la société des Tapioca de l'Étoile, 1896-1897.

Atrocités dans les Balkans, lithographies de Gottfried Sieben [Autriche], 1909. Ces dessins édités à 550 exemplaires, au nombre de douze unités dans cette série, portent sur les massacres par les Turcs en Cilicie (les Balkans, notamment le Kosovo). Les dessins insistent sur la violence sexuelle de ceux-ci.

Exposition universelle de 1900. Rue du Caire [Paris, France], affiche signée Robert Sallès, 130x94 cm, 1900. L'affiche réunit les stéréotypes orientalistes : la danseuse du ventre, le charmeur de serpent, le fumeur de narguilé.

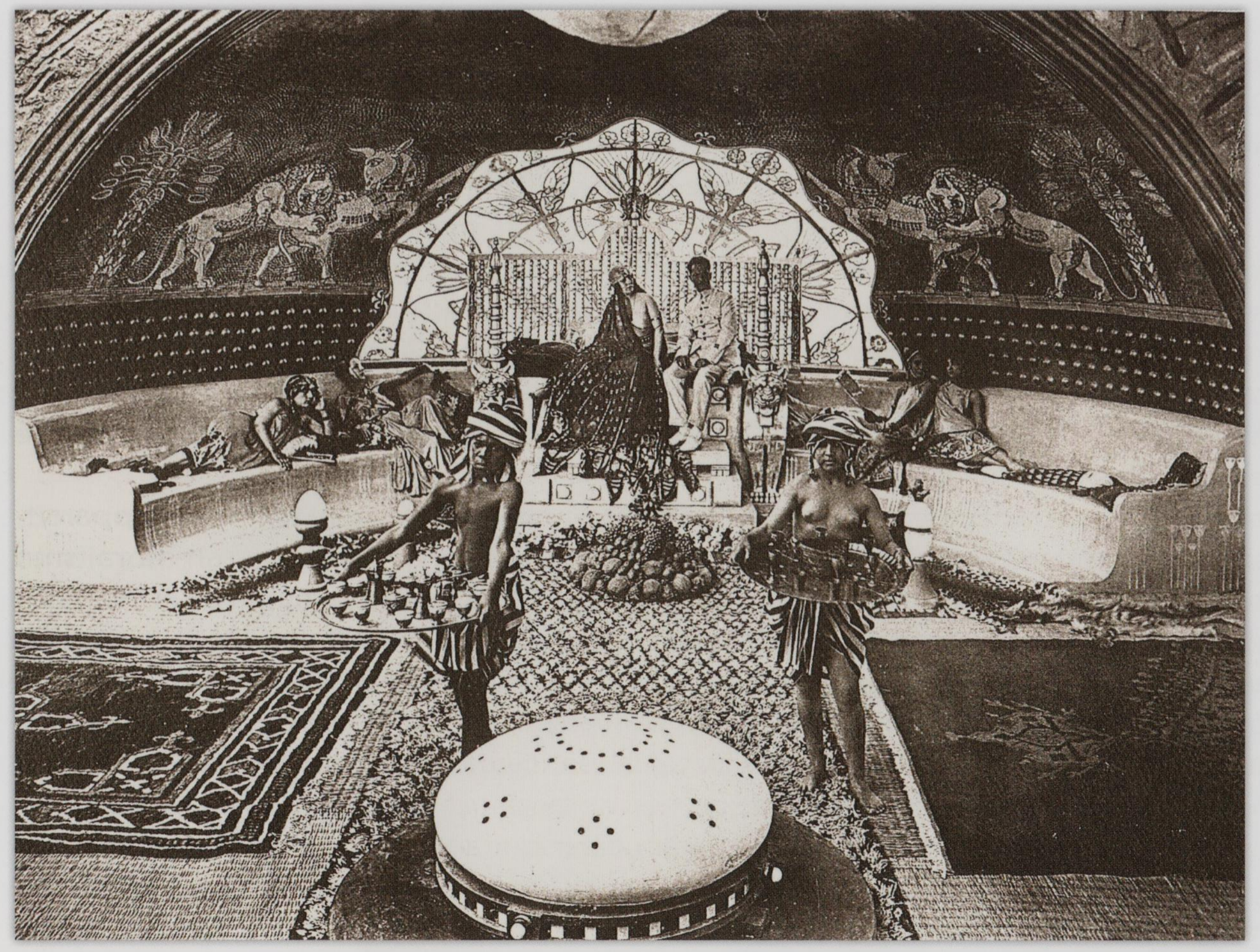
A Royal Harem, affiche signée William True, imprimée par David Allen & Sons Ltd [Londres, Angleterre], 75x50 cm, 1897.

Ainsi, il n'est pas étonnant que les grandes agences photographiques qui vont s'attacher à décrire l'Orient aient vu le jour durant cette période. On comptait — notamment, en France, Léon & Lévy et Neurdein frères — des agences qui, à partir des années 1860, envoient leurs opérateurs photographier le monde entier, éditant ensuite tirages, cartes postales, publications et coffrets de vues stéréoscopiques. Ces agences (et beaucoup d'autres tant en Angleterre, en Allemagne qu'aux États-Unis) produisent des images typiques — des images de cartes postales — et ces fameuses images de « Mauresques », entre la réalité des corps et l'imaginaire des postures. La production de Lehnert & Landrock, qui débute en 1904 en Tunisie, est probablement la plus connue, parce que la plus élaborée, et sans doute la plus obsessionnelle[14], notamment si l'on considère l'âge probable des sujets. Pascal Blanchard remarque que cet « *Orient rêvé n'est pas neutre,* [qu']*il est avant tout décorum et sensualité.* […] *Cet érotisme de harem invite à croire que l'Orient est peuplé de femmes lascives, qui s'offrent aux voyageurs et… aux colonisateurs. Ne nous y trompons pas, ces femmes sont des modèles, souvent même des prostituées*[15] ».

Dans le même temps, l'Orient colonial se déploie dans les expositions universelles, coloniales et internationales à travers les mises en scènes de palais, de rues et de souks. De la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'aux années 1930, des dizaines de millions de visiteurs déambulent dans cet Orient de carton-pâte, dans lequel évoluent également des « indigènes » arabes, véritables « *figurants de l'allégorie coloniale*[16] ». Il s'agit bien, ici, de divertir, de « faire voyager », mais aussi de justifier l'entreprise coloniale. À ce titre, l'Exposition universelle de Paris, en 1889, est le lieu fondateur du genre. Les visiteurs y découvrent, émerveillés, la célèbre « rue du Caire », imaginée par le comte Delort de Gléon. Cette rue — véritable modèle réduit d'Orient —, qui reproduit une vingtaine de maisons cairotes autour d'une reconstitution du minaret de Kaït-Bey, est animé par la présence de près de deux cents figurants, dont des musiciens, des âniers, des artisans… et les inévitables danseuses du ventre. Certains de ces figurants auront un tel succès auprès du public — notamment les avaleurs de sabre et les cracheurs de feu —, qu'ils seront ensuite recrutés par un imprésario américain pour l'Exposition universelle de Chicago en 1893. L'engouement est tel que cette « rue du Caire » s'impose comme un *modèle-monde* en termes d'exhibitions d'êtres « exotiques », une référence incontournable que l'on retrouvera dans toutes les grandes expositions ; celle de Chicago, donc, en 1893, mais aussi celles d'Anvers en 1894, de St. Louis en 1904 et de Gand en 1913.

C'est en 1900, à Paris également, lors de l'Exposition universelle, que se fixe durablement une véritable typification de l'Afrique du Nord et de ses populations. C'est le plus grand spectacle du siècle, mâtiné d'exotisme et d'esprit colonial (dans la continuité de l'Exposition coloniale de Lyon en 1894). Sur des centaines d'hectares, c'est la réalité de la puissance coloniale française qui se met en scène — et se glorifie — à travers les reconstitutions de monuments et de lieux *typiquement orientaux*. L'Algérie y est tout particulièrement mise à l'honneur ; le visiteur peut même, l'espace d'une journée, s'imaginer avoir fait le voyage dans la « *belle colonie* » française… Dans ce décor, pétri des clichés orientalistes éprouvés par la littérature, la peinture, la photographie et les cartes postales, se fabrique tout un ensemble de représentations stéréotypées qui prennent réalité pour les visiteurs.

Au même moment, le cinématographe donne encore un peu plus d'ampleur à l'Orient fantasmé par l'Occident. Ainsi, le « cinéma d'aventures coloniales[17] » se fait-il, au début du XXe siècle, le digne successeur de l'orientalisme pictural du grand siècle



précédent et divertit le public par la mise en images animées de territoires imaginaires et exotiques. Les studios réalisent alors, dans des reconstitutions pharaoniques, des films qui prennent pour thème cet Orient de pacotille tels *Cleopatra*, sorti en 1917, ou encore *Salomé* et *The Soul of Buddha*, sur les écrans états-uniens l'année suivante… deux films muets réalisés par J. Gordon Edwards.

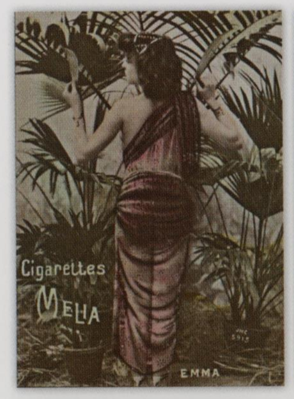
Le réalisateur y met d'ailleurs en scène une actrice emblématique du Hollywood des années 1910, Theda Bara, que l'on surnomme le *Serpent du Nil* : sa (fausse) biographie la faisant naître en Égypte où elle aurait même passé son enfance à l'ombre du Sphinx, dans le désert du Sahara… ce qui est en soi, un magnifique récit orientaliste. Véritable concentré de fantasmagorie projeté sur cette femme, donc, pour laquelle le terme de « vamp » aurait été inventé. Elle se glissera ainsi, avec la même aisance, dans la peau des trois personnages féminins les plus emblématiques de l'orientalisme : Cléopâtre, Salomé et Mata Hari. Les costumes du film *Cleopatra* sont d'ailleurs si osés qu'ils contribueront au fait que, quelques années plus tard, le film sera jugé — au regard des nouvelles normes imposées par le Code *Hays* (à partir de 1934) — trop obscène pour être diffusé au cinéma.

En France, l'adaptation au cinéma, par Jacques Feyder, du roman à succès de Pierre Benoit, *L'Atlantide* (1921), résume ce rapport fantasmé qu'entretient le cinéma à l'Orient ; il ne le résume d'ailleurs pas seulement, il participe de sa fixation dans les imaginaires. *L'Atlantide*, c'est le désert, infini et mystérieux, ainsi que le remarque le réalisateur et critique de cinéma Louis Delluc : « *Le grand acteur, c'est le sable*[18]. » *L'Atlantide*, c'est surtout le modèle du cinéma exotique et colonial qui se fonde, c'est le harem orientaliste et c'est un succès populaire sans précédent.

L'Atlantide, photographie de tournage du film réalisé par Jacques Feyder [France], tirage argentique, 1921.

Theda Bara, photographie de tournage du film *Cleopatra* réalisé par J. Gordon Edwards [États-Unis], 1917. Le film a été censuré pendant des décennies, et les dernières copies ont brûlé dans un incendie à la Fox. Il n'en subsiste aujourd'hui que quelques extraits.

Série de deux cartes postales : *La danse du ventre*, carte articulée, 1907 ; *Qui veut prendre ma belle paire de Fez ?…*, éditée par GV, 1905.



Du harem orientaliste à l'espace public

L'*Orientale* apparaît ainsi, non pas simplement comme un produit de l'exotisme et de l'orientalisme mais, bien davantage, comme la création d'un imaginaire de la norme qui s'exprime sur une diversité des supports capables de frapper les imaginaires et de toucher désormais un vaste public. Partant d'une conception floue du harem et de la polygamie, des fictions littéraires et picturales successives, des photographies, des cartes postales puis des films cinématographiques ont conçu un type de femme moins marqué par son intériorité et ses passions que par la régulation de son comportement par les lois issues de ces institutions et, surtout, par l'incorporation — au sens fort du terme — des règles constitutives de leur état. En découlait une attitude foncièrement « a-pudique » dont il est piquant que la régulation ait été considérée comme le *fait* de l'islam.

Dans le monde réel, y compris celui où vivaient les orientalistes, l'islam apparaît, en effet, parfaitement opposé aux mœurs du harem et porteur d'un moralisme sourcilleux. Mais ceci importait peu aux fabricants successifs du mythe de l'*Orientale* ; ce qui leur importait était de lier une gamme d'attitudes à une institution, afin d'élaborer des mondes fictionnels consistants où les interdits et les impossibilités de leurs sociétés étaient contrecarrés, non par le naturel ou le laxisme, mais par d'autres normes. Ces normes donnaient ensuite naissance à des images tout en soutenant, avec force, une certaine vision, sexualisée et racialisée, d'un *tout autre* monde.

Il serait tentant, une fois de plus, de soutenir que tout était déjà en germe chez Antoine Galland au début du XVIIIe siècle, de sorte que notre univers oriental ne serait que la duplication de ces premiers éléments constitutifs. Ce n'est toutefois vrai que jusqu'à un certain point, puisqu'avec la colonisation et le développement de la photographie, l'*Orientale* — et son double, l'*Oriental*, qui est soit féminisé soit passif dans les représentations — devient une femme « a-pudique » de proximité, l'*Almée* puis la « Mauresque » préfigurant la danseuse du ventre et la « Beurette » de l'imaginaire pornographique, dont la relation avec l'institution rêvée du harem s'effiloche au fur et à mesure que se densifie la réalité documentable des corps.

Et, pourtant, demeure l'idée que ces corps passés à l'espace public sont toujours mus par une norme, par une règle ou par une institution qui organise leur dénudement (dans les images) et leur accessibilité (dans les imaginaires), que c'est encore la mémoire du harem orientaliste qui les rend tels que nous aimerions qu'ils soient. L'*Almée* des peintures et la « Mauresque » des cartes postales, les jeunes filles Ouled Naïl des toiles d'Étienne Dinet reprennent les poses et certaines des attitudes des *Chérifas* de Jean-Joseph Benjamin-Constant et de leurs (trop) nombreuses compagnes de claustration ; ces attitudes transportent encore avec elles la mémoire d'une institution.

Les hommes, eux, les *Orientaux*, ont disparu depuis longtemps, incapables de survivre à la fin de ce harem dont ils étaient les farouches gardiens et/ou les maîtres cruels. On ne saurait mieux montrer que l'*Orientale* fut bien le fantasme paradigmatique des hommes d'Occident, comme l'*Oriental* en fut leur crainte enfouie, et pourtant pérenne, depuis le temps des Croisades au moins. Tout se termine dans la fiction cinématographique, où les frontières entre Orient et Occident se fissurent. On ne sait plus exactement où l'on se trouve, mais la porte du paradis ressemble désormais à s'y méprendre à un décor de carton-pâte. ■

◆◆◆ *Cigarettes Mélia. Emma (Tirage M n° 11)*, publicité, éditée par Mélia Frères [Alger, Algérie], 7x5 cm, 1900.

◆◆◆ *Cigarettes Mélia. Paula (Tirage J n° 8)*, publicité, éditée par Mélia Frères [Alger, Algérie], 7x5 cm, 1900. La marque algérienne Mélia distribuait des images de femmes dans ses paquets de cigarettes pour soutenir le moral des troupes françaises.

◆ *Poste des Ouled Naïl. La vie aux colonies. Un jour de repos* [Algérie], photo-carte, 1901. Le sous-officier du 3e régiment de zouaves basé à Philippeville présente à son destinataire, à Biskra, son « harem » personnel.

◆ *Tata. Maison close de la rue de l'Échelle* [Constantine, Algérie], photo-carte, 1903.

◆ *Nella Libia Italiana. Prime carezze (En Libye italienne. Premières caresses)* [Libye], carte postale, cliché de Rudolf Lehnert & Ernst Landrock [Tunis, Tunisie], éditée par la maison d'édition Giuseppe Cometto [Turin, Italie], 1906-1910.

1 Pierre Bourdieu, 1998.
2 Jean Potocki, 2008 [version de 1804].
3 Christine Peltre, 2014(b).
4 Pierre Loti, 1895 [1879].
5 Christelle Taraud, 2014(b).
6 André-D. Rebreyend, 1919.
7 Gustave Flaubert, 1991 [1850].
8 Gilles Boëtsch, 2006(a).
9 Christelle Taraud, 2009 [2003].
10 Edward W. Said, 1994(b) ; Tim Barringer, Geoff Quilley, Douglas Fordham, 2007.

11 Safia Belmenouar, Marc Combier, 2007.
12 Pierre Louÿs, 1992.
13 Jean-Paul Goujon, 1988.
14 Christelle Taraud, 2003.
15 Pascal Blanchard, 2016.
16 Pascal Blanchard, 2009.
17 Michel Serceau, 2009.
18 Louis Delluc, 1985.

Hygiène coloniale, sexualités et métissages

Olivier LE COUR GRANDMAISON

Au XIXe siècle, les puissances occidentales souhaitent transformer leurs colonies en territoires prospères dans le but d'y faire converger hommes, biens manufacturés et capitaux. L'avenir semble alors radieux ; les réalités le sont moins. Nombreux sont les soldats, les administrateurs et les colons qui meurent au cours « d'aventures » qui ont parfois débouché sur des désastres sanitaires et démographiques. Ainsi, en 1840, lors de la conquête de l'Algérie, « *227 soldats tombent au champ d'honneur. Mais dans les hôpitaux, il en meure 9 567, soit quarante-deux fois plus ! Sur un effectif total de 61 264 hommes, c'est donc 15,60 % du corps expéditionnaire qui succombe de maladie. Un soldat sur sept !* [...]. *L'espérance de vie d'un soldat de l'armée en Afrique serait donc d'une douzaine d'années, abstraction faite de la mortalité par le feu*[1] ».

Toutes nations confondues, les médecins connaissent parfaitement cette situation. Eux savent l'insalubrité du climat, la corruption des sols et des eaux, la dangerosité des « indigènes » porteurs de maladies tropicales, souvent transmissibles et incurables, et la virulence des épidémies, parmi lesquelles la malaria, la dysenterie, la fièvre jaune, sans même parler des maladies vénériennes qui font des ravages. Soigner et guérir ? Eu égard aux moyens de l'époque, la réalisation de cet objectif est très incertaine. Il faut donc *prévenir* de toute urgence pour assurer la sécurité sanitaire des Européens expatriés. Ainsi pourront-ils accomplir leur « mission civilisatrice » en s'adaptant à la diversité de climats souvent hostiles à leur « race », tout en luttant contre un autre mal redoutable : « *l'atonie générale* » susceptible d'affecter « *leur organisme* », précise le Belge Paul De Groote[2].

Quadricolore. Métropole, Indochine, Guyane, Soudan, série de quatre dessins signée Sellier [Paris, France], encre de Chine avec rehauts de gouache blanche, 28x46 cm, 1900.

« Aus einer Rede Dernburgs » (« D'un discours de Dernburg »), lithographie d'après un dessin de Ferdinand von Reznicek, *Simplicissimus* [Munich, Allemagne], 1907 [22 juillet].

Aus einer Rede Dernburgs

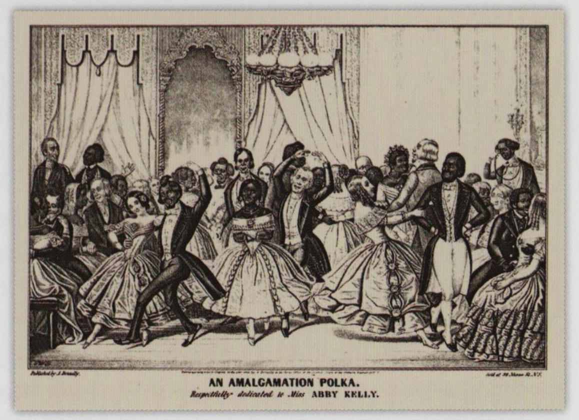
(Zeichnung von F. v. Reznicek)

Tel est donc le rôle imparti à l'hygiène coloniale. Mettant « à contribution » l'anthropologie, la climatologie, la géographie médicale, la chimie, la bactériologie, la parasitologie, les statistiques, la psychologie ethnique auxquelles viennent s'ajouter les compétences des pharmaciens, des architectes, des urbanistes et des ingénieurs, les médecins des différents empires font de l'hygiène coloniale une « science pratique » qui peut être qualifiée de *totale*. Totale, parce qu'elle vise à étendre ses prescriptions à l'ensemble des sociétés coloniales conçues comme un vaste corps économique, social, politique, urbain, rural, physique, psychologique et sexuel... dont chaque partie doit se soumettre à ses lois afin, explique le docteur français Allyre Chassevant en 1920, de « *procurer* » aux individus et à la collectivité « *le maximum de rendement*[3] ».

Entre autres motivée par l'extrême dangerosité sanitaire, morale et sexuelle des « indigènes », la somme des prescriptions élaborées par les hygiénistes coloniaux, tout au long du XIXe siècle dans les métropoles et dans les colonies des différentes puissances impériales européennes, va déterminer un véritable *mode de vie colonial* qui embrasse l'ensemble des comportements, privés ou publics. De là, cette attention sourcilleuse des médecins qui se traduit par de nombreux conseils exposés, notamment,

dans les guides et manuels à l'usage des colons, à l'image de celui rédigé par Pierre-Just Navarre en 1895[4]. Souvent donnés sur le mode de l'impératif, ces conseils concernent les vêtements, la nourriture, l'organisation de la journée de travail, l'architecture particulière de la maison coloniale et l'urbanisme.

Ils traitent aussi, de manière plus ou moins importante selon les cas, de la sexualité entre Européens et interraciale — jugée plus néfaste encore en raison de ses conséquences physiques et psychologiques désastreuses, de la corruption des mœurs, dont elle est tout à la fois l'expression et la cause, et des maladies vénériennes qu'elle favorise. Cette prolifération se caractérise par une production livresque très abondante dans les grands empires coloniaux, comme ceux des Britanniques, des Français, des Belges ou des Allemands mais aussi dans les pays — comme les États-Unis, le Canada, ou le Brésil — où la « colonisation intérieure » est une question majeure. Souvent exposées par des médecins prestigieux, plusieurs de ces recommandations concernent les relations entre Blancs, réputées précipiter le surgissement de l'anémie tropicale ; ce mal singulier qui, affirment les premiers, fait de nombreux ravages parmi les Européens des colonies.



Nieuwe ziekenzaal van het Centraal Hospitaal van de SCPM in Soemoeran (*Nouvelle salle de l'hôpital central du SCPM à Sumuran*) [Indonésie], photographie, tirage argentique, 1919.

Stricken with fever - more deadly than Filipino bullets - 1st Reserve, Hospital, Manila, Philippine Islands (*Frappés par la fièvre - plus meurtrière que les balles philippines - première réserve, hôpital, Manille, îles Philippines*), photographie de Underwood & Underwood [États-Unis], tirage argentique, 1900-1905. La grand majorité des malades étaient atteints de maladies vénériennes.

« Civilisation et Syphilisation », lithographie de Jules Grandjouan d'après un dessin d'Eugène Cadel, *L'Assiette au Beurre*, 1903 [janvier]. L'artiste inverse les mises en garde coloniales contre les relations interraciales : il dénonce ici la transmission, par les Européens, de maladies vénériennes aux « indigènes ».

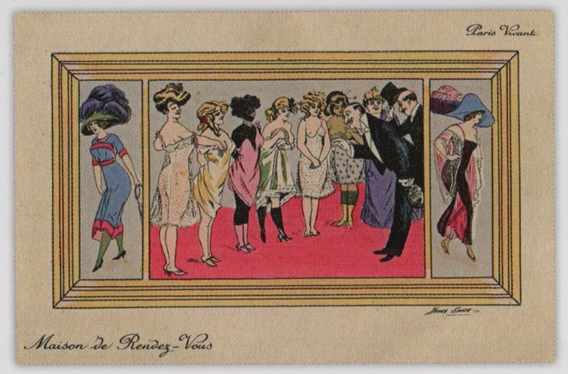
« Scènes d'amour. "Ma chère amie, préfères-tu être incinérée ou bouillie ?" », lithographie d'après un dessin d'Aristide Delannoy, *L'Assiette au Beurre*, 1905 [mars].

An amalgamation polka, Respectfully dedicated to Miss Abby Kelly (*Une polka du métissage, respectueusement dédiée à Mademoiselle Abby Kelly*), lithographie d'après un dessin d'Edward Williams Clay [New York, États-Unis], 30x46 cm, 1845.

L'exotisme colonial entre au bordel

Pascal BLANCHARD

Tout au long du XIXe siècle, on commence à trouver, dans les bordels européens, des prostituées en provenance des espaces coloniaux (asiatiques, africaines, maghrébines, antillaises ou sud-américaines) ; de même que les bordels, aux États-Unis, ne sont pas dépourvus de femmes noires, asiatiques et métisses, malgré l'interdiction des lois ségrégationnistes. S'il ne s'agit pas d'une présence majeure, c'est toutefois une constante de la sexualité tarifée. Avec la Première Guerre mondiale, la mode est à l'exotisme dans les bordels d'Europe. À Londres, à Berlin, mais aussi à Marseille, à Reims et à Paris, cet imaginaire s'incarne en des noms mythiques. Le plus célèbre reste *Le Chabanais*, ouvert à Paris en 1878, l'année de l'Exposition universelle. Il proposait à la haute société un salon japonais, des chambres turque, mauresque et indienne. Au-dessus des portes de celles-ci, un croissant et une étoile donnaient une touche orientalisante à l'ensemble, et on offrait aux clients réguliers un petit guide d'inspiration arabe intitulé *Secrets d'alcôves*, qui faisait l'article de l'ambiance exotique de chaque chambre. *Le Chabanais* reste le lieu à la mode (jusqu'à la Seconde Guerre mondiale), avec désormais la concurrence de bordels comme *Le Dinah* et *La Perruche* (1920), le *One Two Two* (inauguré en 1926, avec ses fresques exotiques, sa chambre égyptienne et sa cabine de l'*Orient-Express*), *Aux Japonaises* (avec des geishas sur des vitraux), puis par *Le Sphinx* (1931). En province, on retrouve *La Casbah*, *La Mauresque*, *À l'Orientale*, *Le Sultanat*, *La Taverne orientale*, *Le Harem* et, à Reims, le temple absolu de l'exotisme colonial, influencé par le XIXe siècle orientaliste, *Le Palais oriental* (1925). L'ensemble évoque un palais saharien, avec ses moulures, ses fontaines, ses plantes… Et ses fresques immenses, peuplées de lascives jeunes femmes exotiques dans des paysages de faune africaine ou dans des scènes japonisantes, avec ses imparables cerisiers en fleur, et son salon chinois. Ces lupanars de luxe offrent à leur clientèle un véritable voyage exotico-érotique, du pur fantasme colonial pour des esprits marqués par les récits des pratiques amoureuses, dites « raffinées », des Orientales ou des geishas japonaises. Toute la richesse fantasmatique du harem colonial, à portée de la main en quelque sorte…



Cinquième étage du Chabanais. La chambre indienne du prince de Galles (futur Edouard VII) avec ses panneaux hindous [Paris], photographie, tirage argentique, 1900.

Le Chabanais [Paris, France], carte de visite, 1910. Maison close parisienne, « La maison de toutes les nations », avec ses salons hindou, japonais et mauresque, d'où ce style orientalisant sur les cartes.

Paris vivant. Maison de rendez-vous « Le prince de Galles au Chabanais » [Paris, France], carte postale, à partir d'un dessin de Xavier Sager, 1890.

La Casbah [Mailly-le-Camp, France], jeton de maison close, 4 cm, 1912.

Où allons-nous ? Aux belles poules. Maison close. Maison réservée aux Européens [Périgueux, France], carte de visite, 1910-1914.

« Beau sexe » européen, « sobriété des sens » et anémie exotique

La chaleur d'abord — ce qui fait encore écrire à un auteur belge anonyme à propos du Congo : « *Avant la vue des vierges folles* [et] *la volonté d'agir* […] *il y a le soleil*[5] » perçu comme un véritable ennemi des Blancs —, des habitudes néfastes ensuite, un certain relâchement des mœurs favorisé par l'isolement, la dépression et la confrontation à des populations exotiques souvent considérées comme « lascives » et « perverses » enfin, tels sont les facteurs principaux à l'origine d'une « surexcitation » dangereuse des « fonctions génésiques ».

Chez les hommes, celle-ci peut être la cause d'une érotomanie fort dangereuse liée à l'exacerbation de leurs « besoins » sexuels et à la valorisation d'une hypervirilité jugée indispensable pour affronter les nombreuses difficultés des colonies. Ainsi stimulés, ceux-ci multiplient les rapports sexuels, en ignorant qu'ils sont la cause « *d'une débilitation nerveuse* » qui a des conséquences physiques fâcheuses pour l'organisme, lequel se trouve alors placé en « *état de réceptivité morbide* ». De là, une moindre résistance à « *l'agression des endémo-épidémies*[6] » et le risque de contracter de nombreuses maladies tropicales qui seront d'autant plus virulentes qu'elles affecteront des individus déjà anémiés par leur « *sexualité compulsive* ».

Si la mort n'est pas toujours l'issue de cet « affaiblissement général », la gravité des maux contractés, qui compromettent la santé et la moralité des individus et, au-delà d'eux, la société tout entière, ne fait aucun doute pour les médecins coloniaux. En témoigne le *Guide de l'immigrant à Madagascar*, ouvrage publié, en 1899, sous l'autorité de Joseph Gallieni, devenu gouverneur général de l'île au lendemain de la conquête française. Vantant les mérites de la colonie, les auteurs y affirment qu'elle comprend de « *vastes régions parfaitement saines* » où les adultes peuvent résider sans danger pourvu qu'ils observent « *une hygiène convenable*[7] ».

En croisière. Une réception à la cour du roi Kaka, carte postale d'après un dessin d'E. R., éditée par Halte là !, [Paris, France], 1913.

Série de deux cartes postales colorisées, 1904 : « Couple aux colonies : le marin et sa maîtresse », 1904.

Série de deux cartes postales dessinées, issue d'une série de huit cartes, 1901 : *Aux Indes* ; *En Afrique*.

▲▲ *Unsere Marine, Fahr mich hinüber schöner Schiffer ! Matrose, Eingeborene* (*Notre Marine. Emmène-moi au loin mon beau marin ! Matelot, indigène*), carte postale, 1910-1912.

▲ « Marianne n'est pas sérieuse. "*Tas de jaloux !... Eh bien ! Quoi ?... Un nègre, c'est un homme comme les autres !...*" », lithographie d'après un dessin de Leal de Camara, *L'Assiette au Beurre* [Paris, France], 1909 [mars]. Ce caricaturiste et peintre a publié de nombreuses caricatures contre la monarchie et l'aristocratie, ce qui lui vaudra la censure et l'exil.

◀ « Comment, toi avec un nègre ? Dame, ma chère, il faut bien que je porte le deuil de ma tante », lithographie d'Yves Barret et Suraner d'après un dessin de Jules Joseph Georges Renard Draner, *Le Charivari* [Paris, France], 1872 [30 septembre].

Comme la plupart de leurs contemporains, ceux-ci rappellent que les activités sexuelles fréquentes sont redoutables dans les « *pays chauds* » car elles engendrent d'importants « *désordres* » qui, dans certains cas, peuvent conduire « *au tombeau* ». Notons cependant que l'abstinence totale n'est pas non plus prônée par les praticiens. Ainsi le médecin colonial belge Dryepondt conseille-t-il, en 1895, aux candidats de l'École coloniale en partance pour le Congo de ne pas se priver *complètement* de toutes relations sexuelles, « *pour éviter la concentration en soi-même et l'hypochondrie, suites fréquentes d'une trop grande abstinence et qui sont deux affections terribles sous les climats torrides*[8] ». En ce domaine comme en bien d'autres, les médecins coloniaux sont donc favorables à un « juste milieu sexuel » qui permettra d'éviter les maux engendrés tant par une hyposexualité que par une hypersexualité. En se comportant de la sorte, les Blancs préserveront ainsi leur santé physique et morale en même temps que celle de leur colonie.

Paul Gauguin

Jean-François STASZAK

L'œuvre polynésienne de Paul Gauguin est indissociable des jeunes Vahinés dévêtues qui peuplent ses tableaux. En cela, elle reflète bien la place de Tahiti dans l'imaginaire géographique occidental. Depuis sa « découverte » à la fin du XVIIIe siècle, elle est présentée comme l'île de Vénus, où règnent la beauté et l'amour libre. La publication du *Mariage de Loti* (1880) provoque un nouveau rayonnement du mythe érotique de la Vahiné. Ces fantasmes comptent pour beaucoup dans la décision de Paul Gauguin, qui part en 1891 pour Tahiti, à la recherche d'un cadre de vie paradisiaque et de nouvelles sources d'inspiration. La composante érotique des toiles peintes par Paul Gauguin à Tahiti et, dans une moindre mesure, aux Marquises, est un des ressorts de leur succès. La nudité audacieuse et disponible des modèles trouve une excuse facile dans la chaleur du climat ou la prétendue légèreté des mœurs locales, alors que la société polynésienne, marquée par l'influence des missions, était très prude. Paul Gauguin faisait poser ses compagnes ou des prostituées indigènes. Il était coutumier pour les colons de prendre une « petite épouse », à l'image de la Rarahu du roman de Pierre Loti. Elle assurait des services sexuels et domestiques pour lesquels elle recevait diverses formes de rétributions. Les compagnes de Paul Gauguin étaient très jeunes, elles n'avaient parfois pas plus de 13 ans ; le peintre reconnaît dans les lettres écrites à ses amis qu'il s'agit d'une forme de prostitution, dont les amateurs de ses toiles sont d'indirects bénéficiaires. Le film d'Édouard Deluc, *Gauguin, voyage de Tahiti* (2017) raconte les amours du peintre (Vincent Cassel) avec Téhura (Tuheï Adams, elle a 17 ans lors du tournage), sur la base du récit très romancé qu'en fit le peintre lui-même. Le contexte colonial est à peine évoqué, le film développant sans perspective critique le mythe du peintre maudit vivant comme et parmi les « sauvages », que Paul Gauguin lui-même a participé à construire dans sa peinture. « *La pédophilie est moins grave sous les tropiques* », s'interroge le magazine *Jeune Afrique*.

◀ *Les Seins aux fleurs rouges ou Deux Tahitiennes* [Tahiti, Polynésie], peinture signée Paul Gauguin, huile sur toile, 94x72 cm, 1899.

➨ *Maison du Jouir*, bas-relief signé Paul Gauguin [Atuona, Les Marquises], bois de séquoia polychrome, 73x95x5 cm, 1902.

♦ *Practical amalgamation* (*Le métissage en pratique*) [États-Unis], lithographie d'Edward Williams Clay [New York, États-Unis], 1839.
Caricature politique américaine promulguant l'interdit des unions interraciales pour la préservation de la pureté et de la suprématie de la « race blanche ».

Pour frapper les esprits, les excès vénériens sont parfois comparés, par les praticiens, aux abus *alcooliques*[9] dont les ravages, parmi les populations européennes, sont bien connus alors. Il est donc recommandé aux expatriés de limiter leurs rapports sexuels dans les colonies et de respecter les règles de la tempérance. Outre-mer, les maux étant plus nombreux, plus sournois et plus graves, les règles de l'hygiène intime et de la morale sexuelle doivent y être plus sévèrement appliquées puisque des fautes, légères en apparence, ont des conséquences souvent catastrophiques, selon les « spécialistes ». Coupable lorsque trop libre ou excessive, y compris entre Blancs, la sexualité l'est plus encore quand les Européens fréquentent des femmes « indigènes » ; les conséquences de ces relations « mixtes » étant jugées plus désastreuses sur le plan sanitaire, moral et racial. À preuve, le Belge Edmond Picard qui, dans son livre *En Congolie*, publié en 1909, expose les dangers du « *concubinat* » avec « *une belle négresse aux belles épaules et aux pieds vermineux* »[10]. À preuve, également, les théoriciens anglo-saxons, qui dénoncent les couples mixtes détectant, chez ceux-ci, un risque pour les individus mais surtout pour la « race ». On pense notamment ici à l'eugéniste états-unien Madison Grant, l'auteur de l'ouvrage *Le Déclin de la grande race* (1916), dont l'influence, très importante, au sein des cercles intellectuels du début du XXe siècle, s'exerce aussi dans les milieux politiques. Une influence qui trouvera son application pratique aussi bien dans l'instauration du *Racial Integrity Act* par l'État de Virginie (1924) — qui interdit les mariages des Blancs avec des Noirs et des Indiens —, que dans l'*Immigration Act* la même année — qui assigne des quotas d'immigration aux divers pays d'Europe selon des critères racialistes.

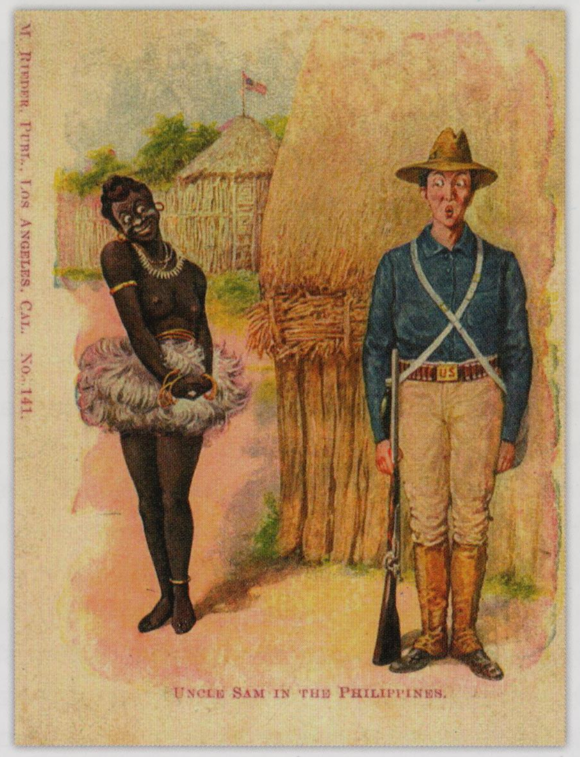
Concubinage, prostitution, et « péril.s vénérien.s »

Relativement à la préservation de la santé individuelle et publique, le recours aux prostituées « indigènes » et le concubinage interracial sont de surcroît considérés comme extrêmement dangereux en raison du « péril » vénérien que l'un et l'autre favorisent. Réputée endémique parmi les « populations » locales, la syphilis, en particulier, est au centre de l'attention. Dans l'Algérie française, l'absence d'hygiène des femmes « indigènes » entretient « *à l'état permanent des maladies de sang souvent syphilitiques* », souligne Pétrus Durel[11], en 1898, ce que confirme aussi Paolo Ambrogetti, en 1900, pour l'Érythrée italienne[12].

De même, les médecins coloniaux rappellent que les risques sont plus importants encore lorsque les Européens fréquentent des femmes « indigènes » se prostituant clandestinement. À la différence des « filles soumises », exerçant dans les maisons closes, les quartiers réservés et les bordels militaires de campagne (BMC) des réglementarismes coloniaux, celles-ci échappent, en effet, totalement aux contrôles médicaux. Au demeurant, même les prostituées assujetties aux réglementations, dans les différents empires, et qui sont forcées de se soumettre à ce qui est encore appelé, au XIXe siècle, la « visite des organes »[13], ne sont pas considérées comme « saines » : les administrations coloniales, civiles et militaires, mettant peu de moyens, humains et financiers, pour préserver la santé de ces femmes[14].

Du XIXe siècle au premier quart du XXe siècle, la situation, en ce domaine, n'évolue guère. Dans l'Empire colonial français, les maladies vénériennes occupent toujours une place de premier plan. Si les ports, les centres urbains et les villes de garnisons sont particulièrement touchés, les maladies vénériennes gagnent désormais aussi l'arrière-pays, en Afrique-Occidentale Française (A-OF), à cause de la multiplication des grands travaux et de la facilité accrue des communications. De même, en Afrique-Équatoriale Française (A-ÉF), dans l'Union indochinoise et dans les colonies africaines britanniques et belges, ou aux Philippines, puisque la lutte contre la prolifération des maladies vénériennes — parmi les soldats notamment — demeure une priorité des autorités sanitaires.

Entre autres liée au concubinage qui perdure — malgré la proscription des unions « mixtes » —, à l'extension de la prostitution et aux mœurs supposées « légères » des « indigènes », cette prolifération a pour conséquence la multiplication des infections vénériennes chez les Européens, civils et militaires. Cette situation pousse les autorités sanitaires et administratives à engager au plus vite un effort important de « propagande éducative » tournée vers la prophylaxie, notamment en milieu militaire. La réitération de telles recommandations — jusqu'à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle — témoigne cependant de l'impuissance relative des autorités sanitaires coloniales à



♦♦ *Grain-de-Sel. Chansonnette maritime*, illustration de Félix Tourte, couverture de partition [Paris, France], 1895-1897.

♦ « Philippine Islands. Filipino Belle flirting with a Sentry » (« Les Philippines. Beauté philippine flirtant avec une sentinelle »), chromolithographie, *Leslie's weekly*, 1898.

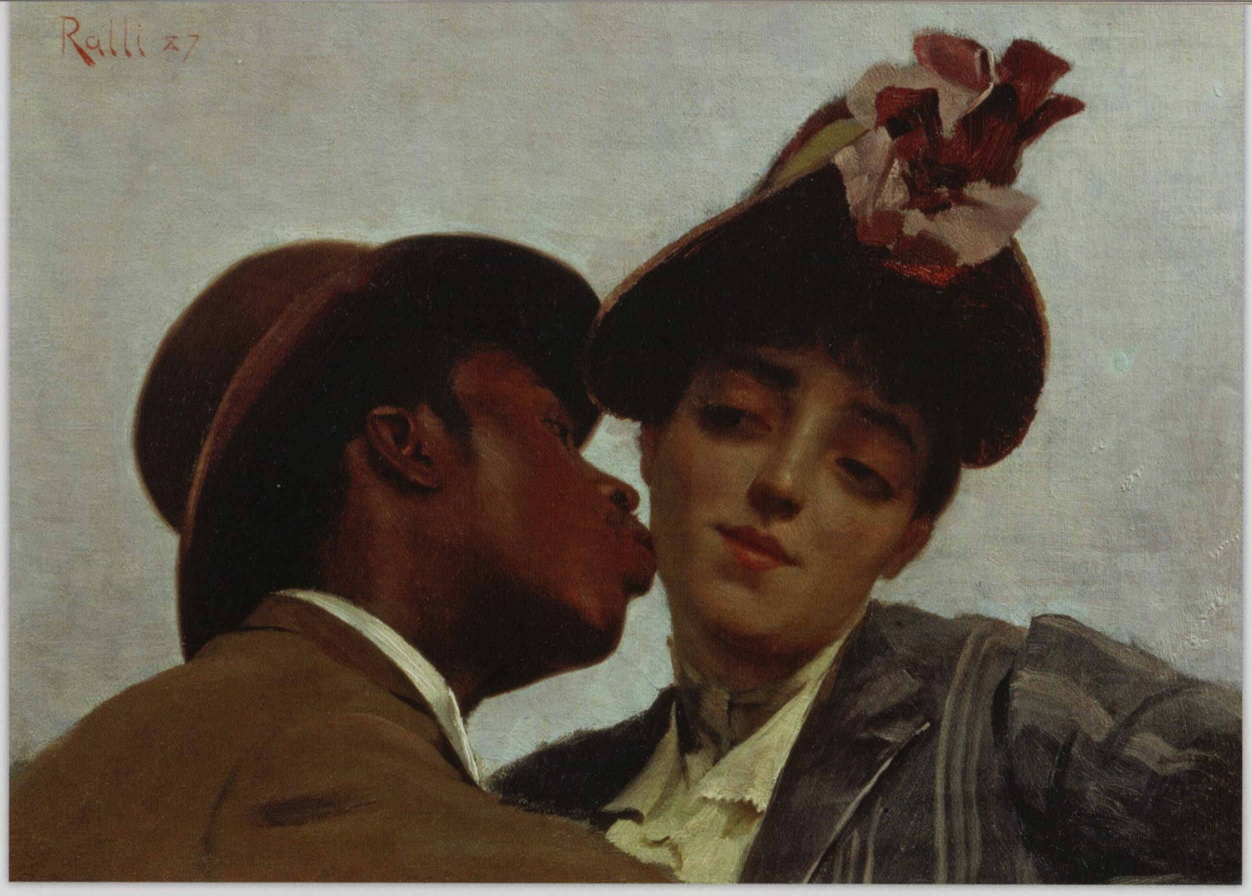
Paris 1900, capitale de la licence photographique

Gilles BOËTSCH

Depuis la naissance de la photographie, Paris est le temple de la production visuelle en matière d'érotisme et de pornographie. Les perfectionnements techniques permettant de tirer des épreuves en grande quantité et à moindre coût, des dizaines d'ateliers photographiques s'imposent comme les leaders mondiaux de cette production. Les *French Postcards* deviennent la signature du genre. Dans *La Gangrène pornographique*, paru en 1908, Émile Pourésy (alors agent général de la Ligue pour le relèvement de la moralité publique) parle de millions de cartes postales, photographies, dessins, cartes à jouer, livres et autres livrets de chansons obscènes qui se vendent discrètement et qui seraient, selon lui, une émanation de la propagande allemande. Dans cette industrie, l'« exotisme » ou le « colonial » représente moins de 2 % de la production et on a recours à de « fausses exotiques » mises en scène dans des décors orientaux de carton-pâte pour attirer les clients. Mais la production parisienne ne rivalise pas en volume avec celle des éditeurs algériens, tunisiens, égyptiens ou sénégalais, qui évite la censure au regard des « sujets exotiques ». La production érotique et pornographique fait l'objet d'une législation répressive en métropole qui s'applique aux modèles, aux distributeurs et aux photographes ; pour cette raison, ces derniers gardent leur travail anonyme en utilisant des signatures acronymes. Quelques noms sont néanmoins connus, comme Jean Agélou, Louis Amédée Mante, Julian Mandel, Charles Reutlinger ou Jacques Biederer. Le nombre d'affaires va d'ailleurs croissant après 1910 avec plus de cent soixante-quinze procès avant la guerre. Si la photographie, la carte postale, mais aussi les petits albums photographiques « de poche » dominent le marché, le cinéma pornographique commence à émerger, avec une cinquantaine de films français produits avant la Grande Guerre. Ce monopole parisien va décliner après-guerre, pour voir progressivement les États-Unis s'imposer sur le marché mondial de la pornographie.

Deux jeunes femmes [Paris, France], photographie, tirage albuminé, 1900-1905.

« Scène pornographique entre un homme et une femme sur un fauteuil » [France], photographie, tirage albuminé, 1900.



prévenir de telles infections ; de là, ces mises en garde multiples, mais de peu d'effet, adressées par de nombreux médecins appartenant à l'ensemble des nations coloniales. Dans tous les empires, de même que dans les pays où existe la ségrégation raciale, en Afrique du Sud et aux États-Unis, la situation est claire : « l'indigène » (ou l'(ex)-esclave) de sexe féminin, prostituée ou non, est pensée comme un « réservoir » infectieux susceptible de transmettre des maux nombreux et graves qu'il est difficile, voire impossible, de soigner. Aussi est-il demandé aux Blancs (et aux Blanches) de s'abstenir le plus possible de tout commerce charnel avec elles, comme de tout métissage. À la différence des relations sexuelles entre Européens qui ne sont pas en soi condamnées lorsqu'elles demeurent assujetties aux règles de l'hygiène et de la sobriété ainsi qu'au juste et honnête devoir de la procréation qu'il faut encourager dans les colonies de peuplement afin d'augmenter les effectifs de la population coloniale, il en va autrement des relations interraciales.

Dans les possessions britanniques, les pratiques établies — souvent citées comme modèles, par les praticiens français, en raison de leur efficacité à garantir la préservation des bonnes mœurs coloniales et à défendre, avec soin, le prestige des Blancs — ont pour but l'interdiction, de fait, des relations et des unions « mixtes ». La règle que les colons doivent respecter, s'ils veulent conserver leur santé physique, morale et « raciale », peut se résumer ainsi : « *Proscrivez toute relation "mixte", demeurez entre homme et femme du Vieux Continent ; là est votre bonheur, votre honneur, et votre intégrité physique et psychologique.* »

En 1924, le praticien français, François Jauréguiberry, affirme qu'en se comportant de la sorte, les Européens pourront échapper à « *l'indigénisation* », cette terrible déchéance qui frappe beaucoup de ceux qui vivent en ménage et ont des enfants métis avec des femmes « *indigènes* »[15]. *A contrario*, jusque dans les années 1920, dans les Indes néerlandaises, l'administration coloniale préférait, comme le souligne justement Ann Laura Stoler, « *la sexualité interraciale à la déchéance européenne*[16] ». Au début du XXe siècle, avec l'arrivée de femmes hollandaises dans les Indes néerlandaises — leur part dans la population totale de la colonie est passée de 18,7 % en 1905 à 40,6 % en 1915 —, la crispation autour des frontières raciales et sexuelles s'y accentue, comme dans les autres empires.

The Kiss (*Le baiser*), peinture signée Théodore Jacques Ralli [Paris, France], huile sur toile, 24x33 cm, 1887.

Un amour prussien [Allemagne], peinture signée Emil Doerstling, huile sur toile, 64x78 cm, 1890.

Série de quatre photographies, tirages argentiques : *Charles Henry and Hester Catherine (Freeman) Meehan* [Overton, États-Unis], 1898 ; *Geo. Bent and his wife* (*George Bent et sa femme*) [États-Unis], de George Bent, 1904-1926 ; *Johnny Callihoux with his wife Sophie and his baby* (*Johnny Callihoux avec sa femme Sophie et leur bébé*) [Edmonton, Canada], d'Ernest Brown, 1900-1905 ; *Buffalo soldier with native woman* (*Soldat africain-américain avec femme indigène*) [États-Unis], 1898.

Marché aux prostituées pour l'Armée italienne [Massaoua, Érythrée], photographie de Nicotra Premiata et J. M. Naric [Italie], tirage albuminé, 1887. Ce « marché » en plein air était destiné à l'armée italienne en Érythrée qui venait y « choisir » des prostituées pour les différents bordels de campagne (pour la troupe) et maisons closes (pour les officiers).

▲▲▲ Série de deux cartes postales : *À Madagascar. « C'est égal, avec une petite négresse qui vous comble de soins et de faveurs, on a, quoi qu'on en dise, de bons moments à Madagascar »*, issue d'un récit en cinq cartes, éditée par les éditions Bergeret [Nancy, France], 1908 [1906] ; *Tableau vivant d'Henry de Vry. Conquête d'outre-mer*, éditée par les éditions J. W. H. [France], 1900.

▲▲ *Camp d'Ambre. Idylle malgache* [Diégo-Suarez, Madagascar], carte postale éditée par G. Charifou Fils, 1909.

▼▲ « Frederick Alexander Charles Trutwein family portrait » [Birmanie], photographie, tirage argentique, *in The Silken East* de Vincent Clarence Scott O'Connor [Londres, Angleterre], 1904.

▲▲ *L'amour à Paris. En v'là un d'Afrique, c'est un vrai, celui-là. Y vient du désert !...* [France], lithographie de Nathan Berr [Boulogne, Paris], 36x28 cm, 1847.

▲ « Un Européen et sa femme devant une case en construction » [Congo], photographie, tirage argentique, 1915-1916.

Mixophobie et « bonnes mœurs » coloniales

Cette évolution aide à comprendre les raisons pour lesquelles certaines métropoles coloniales font le choix de prohiber la sexualité interraciale et les mariages mixtes. L'interdiction des unions civiles entre Allemands et « indigènes » est ainsi légalement établie, dès 1905, dans le Sud-Ouest africain, aux lendemains du génocide des populations Herero et Nama. La situation est comparable dans les colonies britanniques (avec la *Lord Crewe's Circular* de 1909) et belges (circulaires de 1911, 1913 et 1915), mais aussi dans les Républiques Boers du Transvaal et d'Orange, en Afrique du Sud, et, dans un tout autre contexte, au Nevada, où le mariage entre une personne de « race blanche » et un « Nègre », un « mulâtre », un « Chinois » ou un « Indien » est un délit pénal. Si la France, quant à elle, se refuse à recourir à la loi ou au règlement pour interdire formellement les relations sexuelles interraciales et les unions « mixtes », la norme sociale pallie fort bien l'absence de disposition juridique. En Algérie française, les femmes qui fréquentent des « Arabes » basculent ainsi immédiatement dans la catégorie des personnes « non-recommandables », dénoncées pour leurs « mœurs légères » et dont la mauvaise réputation affecte aussi les Français.e.s qui continuent à les voir.

Une ségrégation des communautés se met en place et ces dernières s'éprouvent comme telles grâce à cette endogamie et à cette confrontation mêmes, cependant que l'ostracisme social s'abat — tel un voile d'infamie — sur celles et ceux qui méconnaissent la proscription des relations et des couples interraciaux. À cela s'ajoute, dans une Algérie française « *cloisonné*[e] », où « *l'on se côt*[oie] *sans un regard* », une multitude de « *frontières* » religieuses, « *raciales et sociales* »[17] qu'il est dangereux de franchir. Il en va de même dans les Indes et en Birmanie, au temps de l'Empire britannique, comme en témoigne le roman, éclairant, bien que trop peu connu, de George Orwell, *Une histoire birmane*[18].

La pédérastie en Indochine

Christelle TARAUD

Dès les premiers temps de l'Union Indochinoise, dans l'Empire colonial français, le « pédéraste indochinois » devient l'une des figures récurrentes d'un imaginaire colonial qui met à mal l'identité virile des « indigènes » en associant un physique (corps menu, imberbe, de petite taille, cheveux longs...), une allure (présentée comme « féminine ») et un type d'habillement (androgyne car globalement commun aux deux sexes) à une orientation sexuelle (la pédérastie, comme on la nomme au XIXe siècle) extrêmement stigmatisée. Alors même que les Européens ont fait du dimorphisme sexuel un marqueur social fondamental, l'« androgynie » des populations de l'Union Indochinoise étonne, dérange, et inquiète. Ainsi Pierre Loti peut-il affirmer, en 1887, « *Homme ou femme ? Dans ce pays, on ne peut jamais savoir* ». Cette indifférenciation de genre s'accompagnerait, *en sus*, d'une pédérastie jugée d'autant plus importante que, *a contrario* de ce qui se passera au XXe siècle, les femmes indochinoises sont souvent présentées comme fort laides. Une « laideur » avantageusement utilisée pour expliquer le fait que les Européens, en mal de relations hétérosexuelles, seraient mus par un désir « conjoncturel » pour les hommes « Autres ». Présentée comme « atavique » et/ou « naturelle » chez les « indigènes », la pédérastie est donc considérée comme « pragmatique » quand ce sont des hommes blancs qui l'exercent comme le soulignent ces paroles d'une chanson militaire : « *Les officiers se payent des Japonaises... Nous nous payons c'qu'on appelle la terre glaise. Spécialité de nos girons niakoués* [...]. *L'armée nous rend enfin à nos foyers... le soir des noces, à l'humble créature. Nous lui dirons, va tourne-moi le dos. Le cul vois-tu c'est contre nature. Mais c'est si cher au cœur des coloniaux.* » Dans ce contexte, il est évidemment entendu que l'Européen qui « couche » avec un Annamite ne saurait être considéré comme « passif » et/ou « efféminé » — caractéristiques associées ici par « essence » à l'homme « Autre », « pervers » et « décadent » de surcroît — car, même dans ce cadre, il se doit de rester un homme, ce qu'il ne pourrait plus être s'il devenait la « femme » d'un colonisé. Associée à l'opiomanie, à la prostitution, et à la syphilis, la « pédérastie indigène » devient donc, dans l'Union indochinoise, un des éléments de la domination des uns par les autres.

◄◄ *Boy Annamite*, carte postale, 1912.

◄ *Jeunes Boys annamites* [Vietnam], carte postale colorisée, cliché de Madame Terray (épouse de Georges Wirth), éditée par Georges Wirth, 1912 [1908]. Carte postale issue d'une série de quatre cartes avec les mêmes jeunes garçons.

Quant à « l'indigène » de sexe féminin ou masculin, en dehors des relations imposées par les nécessités du travail et du commerce, il demeure un individu infréquentable avec lequel nul ne saurait durablement se compromettre sans perdre son honorabilité et son prestige. De là, cette culture — et ces pratiques — de l'entre-soi, « *au milieu des siens*[19] », entre Européens et/ou Blancs, cependant que les « indigènes » ou les ex-esclaves sont maintenus dans les marges, réelles et symboliques, des sociétés coloniales et des États où sévit la ségrégation raciale. Dans l'Union indochinoise française, également, le mariage entre un officier français et une Annamite est soumis à l'autorisation de la hiérarchie militaire, ce qui revient à l'interdire *de facto*. Les civils, qui échappent à cette obligation, n'en respectent pas moins la coutume établie.

À preuve, le nombre infime d'unions mixtes célébrées à la mairie d'Hanoï : une seule selon le recensement de 1909 ! Quant à ceux qui vivent en ménage, ils sont plutôt mal vus. Cette situation est également constatée dans les Indes néerlandaises et britanniques comme le précise Ann Laura Stoler[20]. Pour désigner une telle situation, les contemporains emploient d'ailleurs un terme méprisant destiné à rendre compte, une fois encore, de l'influence délétère des femmes « indigènes » sur les hommes blancs. « *S'encongayer* », telle est l'expression, raciste et sexiste, inventée à partir du « *mot vietnamien con gai*[21] » qui signifie « jeune fille ». Dans la langue des colons, il désigne les Européens qui concubinent avec des femmes locales et qui, ce faisant, sont accusés de favoriser la déchéance raciale de l'ensemble de leur communauté.

Aux États-Unis, les relations sexuelles interraciales s'inscrivent dans un cadre similaire. La législation, soutenue par les médecins, va maintenir une frontière stricte entre les Blancs et les autres « minorités », même si le mythe de l'Amérique tolérante domine l'imaginaire collectif depuis 1614, à travers la vision que l'on a du mariage de John Rolfe et de l'Amérindienne Pocahontas. Étonnamment, l'interdiction de tout « accouplement » entre Noirs et Blancs, entre Asiatiques et Blancs, est moins présente en ce qui concerne les natifs, puisque de nombreuses initiatives, publiques et privées, tentent de les civiliser en scolarisant notamment les jeunes Amérindiens, pariant ainsi sur leur « américanisation ». Les Français, au Canada ou en Louisiane, ont commencé par favoriser les mariages avec les Amérindiennes, car ceux-ci permettaient l'évangélisation des populations « indigènes ».

Cochinchine, femme de Saïgon [Vietnam], carte postale, cliché de Pierre Dieulefils, 1905.

Tonkin. Femmes en tenue matinale [Vietnam], carte postale, cliché de Pierre Dieulefils, 1905. C'est l'un des plus grand éditeurs de cartes postales et de photographies en Indochine entre 1888 et 1925.

« Savon Le Normal, Que désirez-vous M. le Français ? Je voudrais les aiguilles à tricoter que vous avez dans la tête, pour les offrir à ma sœur », carte postale, publicité de la Savonnerie Chauvet & Cie [Marseille, France], éditée par Chromo Sénécaut [Roubaix, France], 1895.

« A "cullud" Mormon » (« Un mormon "de couleur" ») [États-Unis], gravure, *in The mysteries of Mormonism: a full exposure of its secret practices and hidden crimes* d'Alfred Trumble [New York, États-Unis], 1881. Gravure visant à susciter la peur du mélange interracial afin de soutenir les lois interdisant les relations sexuelles entre Noirs et Blancs.

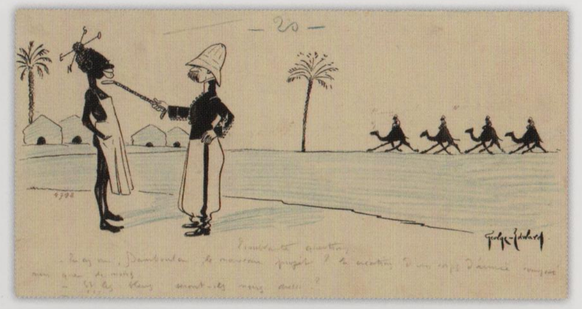
Série de deux cartes postales, clichés de J. du Montrut, éditées par P. H. & Cie [Nancy, France], 1902-1908 : *La négresse et l'officier.*

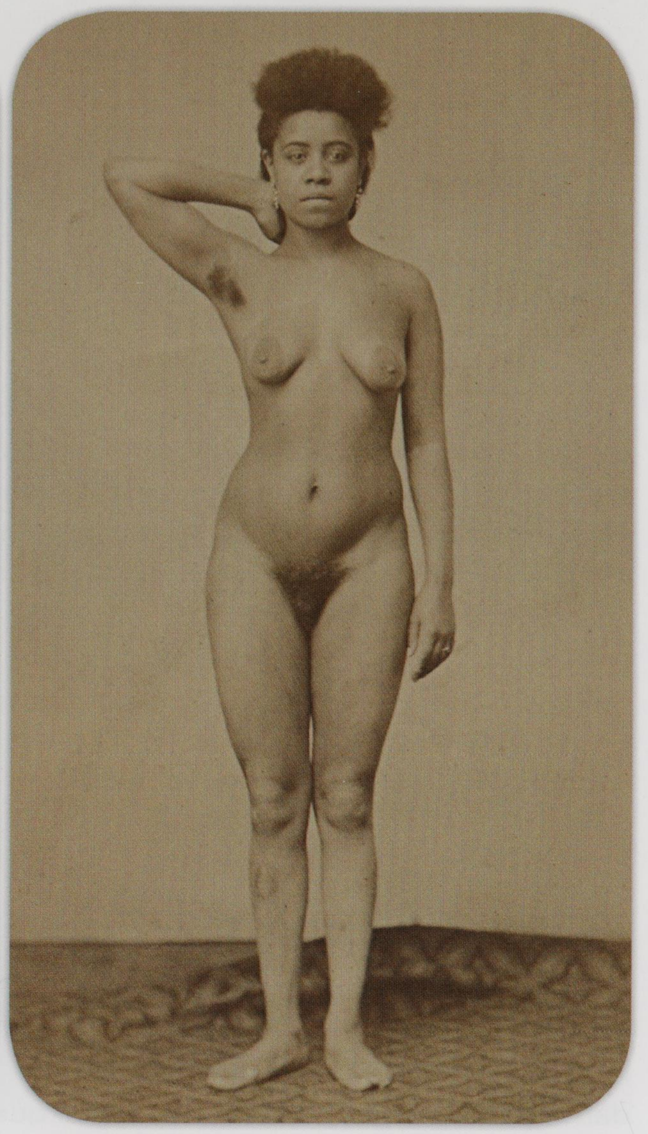
Blanches et Noirs en Afrique du Sud

Deborah GAITSKELL

En Afrique du Sud, à partir de 1652, nombre de colons hollandais, confrontés à la pénurie de femmes blanches, prirent des partenaires sexuelles — parfois de force — parmi la population « indigène » et servile. En outre, certains missionnaires européens épousèrent des autochtones. *A contrario*, les relations de ce type entre Blanches et Noirs étaient rares. Ainsi, les esclaves masculins étaient-ils violemment réprimés s'ils dérogeaient à l'interdiction des relations interraciales : les (quelques) cas de viol répertoriés étant alors punis d'une mort atroce. Dès le début du XIXe siècle pourtant, les quartiers du Cap où se concentraient les colons, grâce à l'arrivée croissante de femmes blanches, pouvaient maintenir une certaine endogamie raciale. Néanmoins, des figures religieuses et politiques de la communauté noire pouvaient encore y épouser des Blanches. À l'image du révérend Tiyo Soga, qui se maria, en 1857, avec Janet Burnside, une Écossaise rencontrée à Glasgow lors de ses études ; ou du docteur Abdullah Abdurahman, président de l'Organisation politique africaine (de fait, un bastion de *Coloured*), qui épousa Helen (« Nellie ») James, une autre Écossaise, en 1894. Par la suite, lorsque des hommes noirs travaillèrent, plus au nord, comme domestiques chez les colons, la peur de la vulnérabilité — et des risques de viols — des employeuses blanches face au « péril noir » se répandit, notamment lors des crises économiques au Natal (1872 et 1886) et au Transvaal (1906-1908 et 1912-1913). Ceci explique pourquoi les femmes blanches furent particulièrement touchées par certaines interdictions, datant du début du XXe siècle, concernant les relations « illicites » entre personnes de couleur différente, en particulier la prostitution blanche à destination de clients noirs. Mais il fallut attendre 1927 et l'adoption de l'*Immorality Act*, pour que toutes les relations entre Blancs et « indigènes purs » soient interdites dans l'ensemble du pays.

Jotello Soga and his wife Catherine Watson Chalmers, photographie, tirage argentique, 1892-1906.





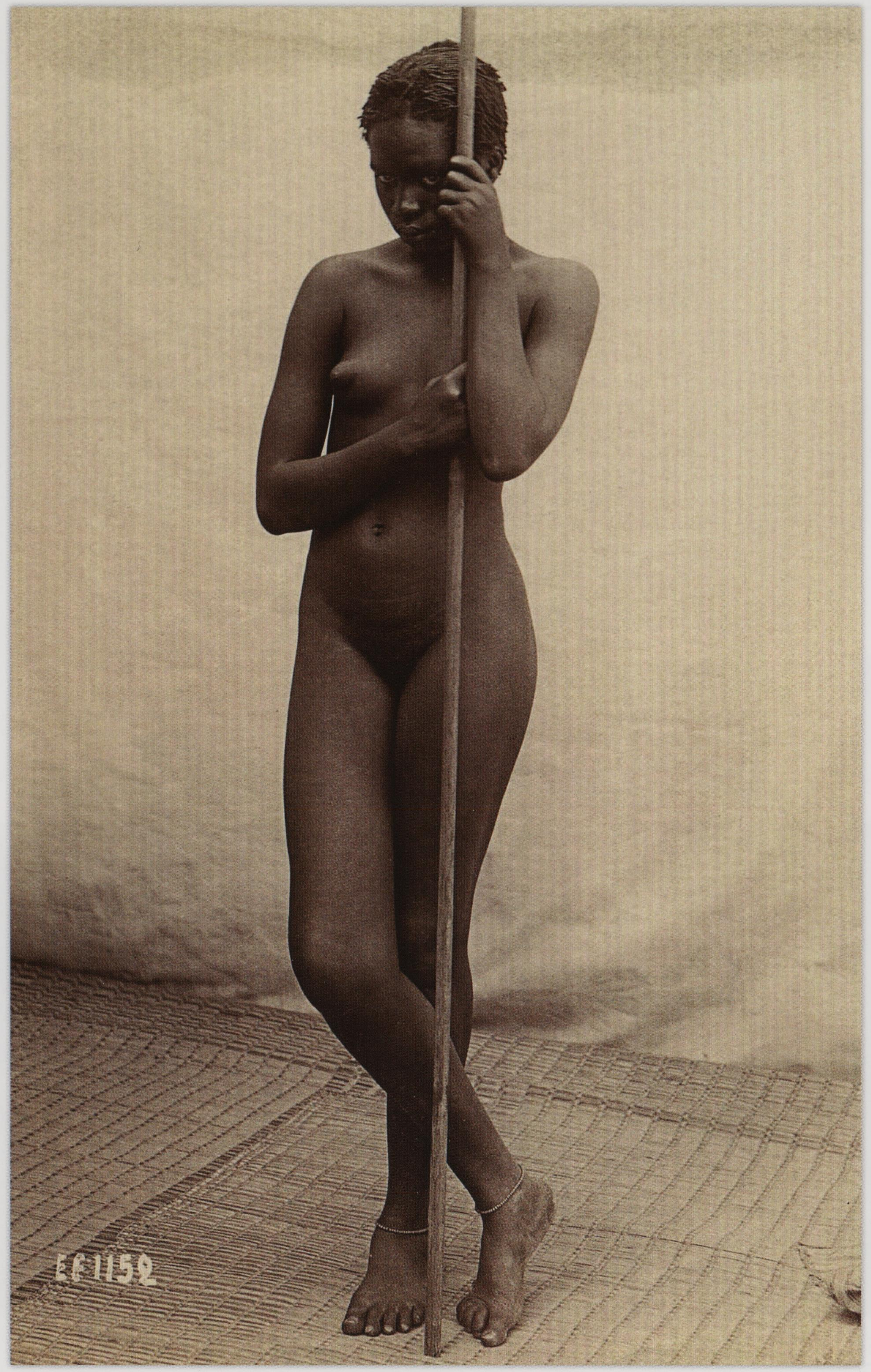
Danseuses indiennes [Inde], photographie de W. W. Hooper et G. Western, tirage argentique, 1860-1870.

Troublante question. « Tu as vu Bamboula, le nouveau projet ? La création d'un corps d'armée composé rien que de noirs. Et les bleus seront-ils noirs aussi ? », dessin signé George Edward, 1901-1903.

« Femme nue », daguerréotype de Philippe Derussy [Paris, France], colorisé et fixé au chlorure d'or, 1851-1852. On ignore tout de la vie de ce photographe qui travaillait dans un studio rue des Prouvaires, à Paris. Il a produit nombre de daguerréotypes et également des tirages stéréoscopiques sur papier salé.

Série de deux photographies d'Albert d'Arnoux Bertall, tirages albuminés : *Negress. Marie H., age 19, born of a negro from Port-au-Prince and a negress from St. Dominique, dorsal & frontal* (*Négresse. Marie H., 19 ans, née de l'union d'un nègre de Port-au-Prince et d'une négresse de la Dominique, de dos et de face*) [Paris, France], 1881. À partir de 1865, la Société d'ethnographie de Paris propose un panorama de la diversité humaine par une mise en évidence des différents « types humains ».

De fait, les « sang-mêlés », s'ils étaient blancs de peau, s'intégraient relativement facilement à la société américaine « blanche », au moins au XIXe siècle. Pour les métis noirs et indiens, ils connaissaient un « *rattachement aux ascendants de race inférieure* » et une exclusion sociale de fait, tout en étant un champ peu prioritaire pour les médecins et les anthropologues. L'école américaine d'anthropologie[22], renforcée par l'essor de l'eugénisme à la fin du XIXe siècle, condamne pourtant tout métissage, affirmant que les mulâtres étaient non-féconds et dangereux pour la pérennité de la « race blanche ».
À partir de 1865-1870, chez les médecins et les anthropologues américains, l'idée même de métissage et de sexualité interraciale devient le tabou absolu. La politique de séparation sexuelle entre Blancs et non-Blancs était devenue une telle évidence que, lors de l'annexion de Porto Rico et des Philippines par les États-Unis en 1898, la législation américaine proscrit toute assimilation par le métissage des couples et va même recommander de « protéger » les Blancs. Le modèle américain s'exporte dans les Empires coloniaux allemand, belge ou japonais — et britannique, dans une moindre mesure —, alors que les Français, les Italiens ou les Portugais s'inscrivent dans un double jeu permanent sur ces questions, notamment à partir du début du



Congo. Brazzaville. Tronc de baobab à Kinshasa [Congo belge], carte postale, cliché de Vialle, éditée par Mevrignac et Puydebois [Brive, France], 1905.

Studioportret van de familie Engelenburg (*Portrait en studio de la famille Engelenburg*) [Banyuwangi, Indonésie], photographie, tirage argentique, 1919.

« Deux Blanches et un Noir. Scène de harem » [Londres, Angleterre], carte postale, 1900.

Rudiya women (*Femmes Rudiya*) [Inde], photographie d'Adolphus William Andree, tirage argentique, 1900-1903.

Femme à la barre [Sénégal], photographie de François-Edmond Fortier (EF1152), tirage argentique, 1906.

Les troupes coloniales et les femmes

Antoine CHAMPEAUX

Si les soldats de l'Armée d'Afrique (tirailleurs algériens appelés Turcos) viennent servir en France dès le Second Empire et combattent en 1870-1871, il faut attendre la Première Guerre mondiale pour voir ceux des troupes coloniales les rejoindre. Combattants en France, leur statut de « soldat indigène » n'en est pas pour autant modifié. En revanche, l'environnement humain dans lequel ils évoluent en métropole est bien éloigné de celui qu'ils connaissent aux colonies. Les relations avec les femmes sont un des traits majeurs de ce bouleversement. Au-delà des images de la propagande, de comportements qualifiés parfois de « paternalistes » et malgré un désintérêt évident pour la question coloniale, force est de constater que la population française découvre ces soldats, venus pour combattre sur le front ou travailler dans les usines. Les garnisons, les camps militaires de transit, d'instruction ou de repos, les ateliers ainsi que les hôpitaux et autres sites de convalescence sont autant de lieux privilégiés où les tirailleurs croisent et rencontrent des femmes, ouvrières, infirmières, visiteuses de malades ou encore marraines de guerre… sans oublier les prostituées de « *Madame Bordel* » dont la fréquentation permettra de rentrer au pays, paré du *prestige d'avoir connu* « *Madame Blanc* ». L'imagerie populaire s'empare de ces idylles et, très vite, photographes et dessinateurs montrent des femmes françaises en compagnie de tirailleurs. Et si quelque esprit chagrin stigmatise les « *attendrissements regrettables* » de la gente féminine pour les héros militaires, soldats de l'Empire colonial, il n'en reste pas moins vrai que les mentalités commencent à évoluer. Il faudra toute la détermination de Georges Clemenceau, président du Conseil, pour refuser d'obtempérer à l'injonction des autorités états-uniennes qui veulent que soient appliqués aux troupes « indigènes » françaises les mêmes critères de discrimination qu'à leurs propres troupes africaines-américaines et leur voir interdire la fréquentation des femmes françaises.

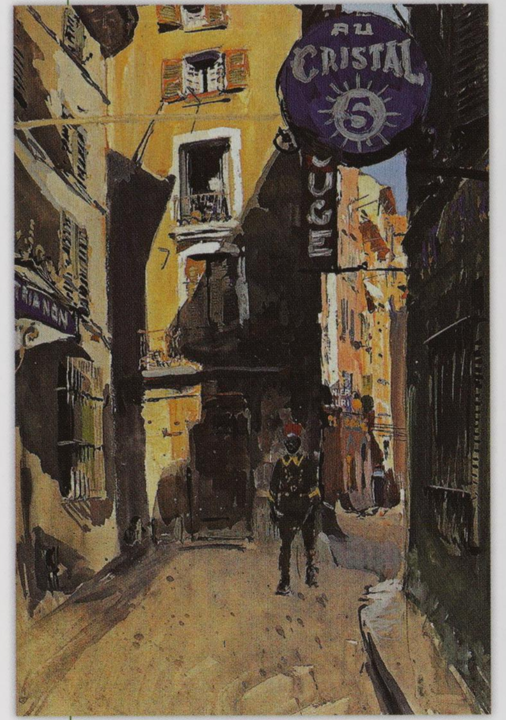
Série de deux cartes postales d'après des dessins d'A. P. Jarry [Paris, France] : *Nos marins. Une tasse de thé avec la mousmée (L'escale au Japon), 1917 ; Nos marins. Toujours amoureux (L'escale à Tunis)*, 1916.

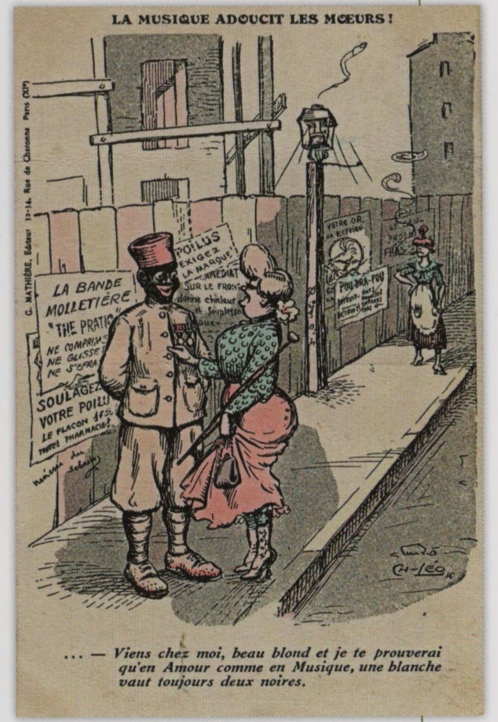
Au Cristal [France], peinture, huile sur toile, 85x150 cm, 1918.

Sœur blanche et frère noir, carte postale, d'après un dessin de AA, 1915.

L'enfant du désert et l'enfant de Paris, carte postale, d'après un dessin de Péro, éditée par Trajane [Paris, France], 1917.

La musique adoucit les mœurs ! « Viens chez moi, beau blond et je te prouverai qu'en Amour comme en musique, une blanche vaut toujours deux noires » [Paris, France], carte postale, d'après un dessin de Charles Léo, éditée par G. Mathière, 1916.

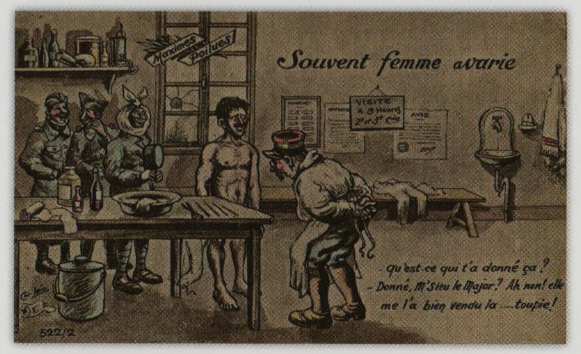




Les Alliés et la lutte contre les maladies vénériennes pendant la Grande Guerre

Christian BENOIT

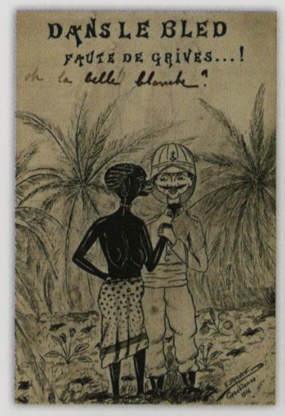
Parmi les soldats engagés en France, figurent des hommes venus des colonies françaises (quatre cent trente mille) et britanniques (cent mille Indiens) et, à partir de 1917, deux cent mille Noirs américains. S'ensuivent un développement de la prostitution et un rapprochement avec la population féminine en général, qui provoquent une épidémie de maladies vénériennes. En France, la prostitution est réglementée depuis le consulat. Les prostituées sont contrôlées par la police, soumises à des visites régulières et internées en cas de maladie. L'armée applique une politique de prévention (conférences, tracts), de prophylaxie (visites régulières) et de traitement (soins obligatoires). En Grande-Bretagne, cette politique adoptée en 1864 provoque une réaction au nom de l'*Habeas Corpus* contre cette atteinte à la liberté individuelle. Le taux de morbidité des soldats est tel que le général Dubois, commandant la subdivision d'Amiens et d'Abbeville, rapporte, le 21 mars 1917, que les « *pensionnaires* [des bordels] *se trouvaient amenées très fréquemment à refuser leurs services à des soldats anglais, canadiens ou hindous, plus ou moins avariés* ». Les progrès de la maladie font adopter, en mars 1916, une politique de santé publique, visant les soldats et la population civile. Enfin, le 13 mars 1918, le général Henri Mordacq, chef du cabinet militaire de Georges Clemenceau, ordonne la création de bordels militaires de campagne (BMC). Les Américains ont, pour leur part, une pratique fondée sur le contrôle des hommes dans des cabines prophylactiques, le suivi des soins et le rejet de ces BMC, accusés de propager les maladies. Les Britanniques prennent une seule décision, le 20 mars 1918, en consignant les maisons closes à la troupe. Aucune mesure spécifique n'est prise pour empêcher les troupes indigènes françaises de rencontrer les femmes blanches et la venue de prostituées nord-africaines, envisagée par les Français à l'automne 1918, n'est suivie d'effet qu'en 1919, en Allemagne pour les troupes d'occupation issues de l'Empire colonial.

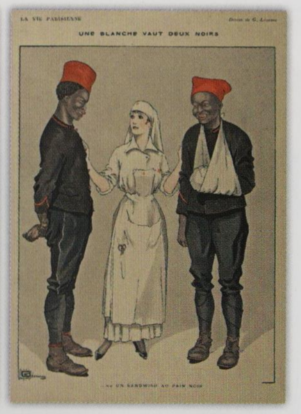


Maximes poilues. Souvent femme avarie, carte postale, d'après un dessin de Charles Léo, éditée par Mathière [Paris, France], 1914-1917.

Le quartier « réservé » de Marseille. Une rue [France], carte postale, éditée par Renaud Éditions [Paris, France], sans date. Cette carte est issue d'une série de vingt cartes postales publiées en deux carnets dépliants.

Chez ces dames [France], carte postale à déplier en huit rabats, d'après des dessins de Jules-Pierre Godreuil (J. P. God), issue de la série « Les gaietés de l'escadron », éditée par « Garde à vous ! », 1920. Carte humoristique pour prévenir les soldats des dangers des maladies vénériennes, notamment contractées auprès des prostituées « noires ».





XXe siècle[23]. À la même époque, l'objectif de l'hygiène coloniale pour les puissances européennes n'est plus alors seulement de lutter contre les maladies vénériennes et les relations sexuelles interraciales, mais d'empêcher la multiplication des métis, ces « êtres singuliers », réputés concentrer les défauts des deux « races » dont ils sont issus et qui deviennent des « déclassés » dangereux pour l'ordre sexuel, moral et « racial » des colonies. Au principe de ces condamnations — confusion nuisible des sangs oblige —, une même hantise du métissage que les travaux des anthropologues, des psychologues ethniques, des médecins et des spécialistes, comme Paul Giran, établissent sur des fondements que les contemporains jugent scientifiques. En 1913, ce dernier écrit : les métis sont « *partout* » un « *danger* » et un « *ferment de haine* » entre « *les races* »[24]. Ce que confirme le docteur Séverin Abbatucci, quand il soutient que les psychoses sont nombreuses chez les métis qui forment une « *classe* » de « *déracinés* » nuisibles[25].

La littérature exotique, quant à elle — à l'image de celle de Clotilde Chivas-Baron[26] —, met en récit ces amours coupables dont les métis sont le produit : ceux-ci étant pensés comme autant de « souillures » morales et « raciales » susceptibles de précipiter la dégénérescence et la déchéance de l'homme blanc. Combattre, en métropole et dans les colonies, les « *mélange*[s] *qui abâtardi*[ssen]*t notre sang qui a inscrit Verdun sur les registres de l'Histoire*[27] », tels sont les devoirs des Français, affirme le docteur François Jauréguiberry, en 1924.

Politisation remarquable de la sexualité qui subvertit les frontières de l'intime et des affaires publiques, jusque dans les métropoles désormais. Mixophobie d'État, aussi, qui fonde les prescriptions des autorités coloniales quand bien même les premières demeurent incitatives : les règles sociales et les opinions morales, dominantes outre-mer, comblent pour partie ces limites puisque le « déclassement racial » est synonyme de mort sociale. À la fin de notre période, avec la Grande Guerre — et ce, alors que les politiques coloniales avaient encouragé, à demi-mot, pendant une grande partie du XIXe siècle, le concubinage interracial considéré comme un « moindre mal » en comparaison de l'autre spectre qui hante les praticiens, celui de l'homosexualité, ce dernier est donc condamné dans les colonies et dans les métropoles.

À cet égard, la gestion de la sexualité, en fonction de l'appartenance « raciale », des soldats pendant la Première Guerre mondiale — tant chez les Britanniques avec l'*Indian Army*, chez les États-Uniens avec les GI's africains-américains et, dans une moindre mesure, chez les Français avec les troupes coloniales — ou bien des travailleurs coloniaux à l'arrière, montre bien qu'honneur viril et honneur national-colonial, partage des femmes européennes et suprématie mâle blanche, sont plus que jamais liés, en ce début de XXe siècle, en raison d'une « *incorporation raciale* [désormais généralisée] *de la sexualité*[28] » dans les empires eux-mêmes et dans les métropoles coloniales.

Partout, y compris dans les sociétés où la ségrégation raciale est légalement établie comme en Afrique du Sud et aux États-Unis, l'hygiénisme est donc inséparable du moralisme. Un moralisme qui est hanté par la peur des sexualités interraciales et du métissage : de la contamination et de la dégradation des femmes et des hommes blancs qu'elles favorisent. Autant de thèmes qui sont récurrents en ce début de XXe siècle. En contexte colonial, un principe cardinal fonde cet hygiénisme et ce moralisme affirme le docteur Adolphe Bonain, en 1907 : préserver l'intégrité sexuelle, raciale, physique et psychologique des Blancs, afin qu'ils restent Européens « *jusqu'au bout* » et qu'ils puissent ainsi « *mener à bien* [leur] *œuvre de civilisation*[29] ». ■

Dans le Bled, faute de grives ...!, carte postale, d'après un dessin de E. France, éditée par les Éditions Flandrin [Casablanca, Maroc], 1916.

« Une Blanche vaut deux Noirs », lithographie d'après un dessin de Georges Léonnec, *La Vie parisienne*, 1914 [décembre].

« Soldat noir et jeune femme blanche » [France], *carte à jouer*, 1915.

Hymne à la France [France], photo-carte, *c.* 1915.

« Seaside ». Mrs Jackson is Gone on the Corner Man in the Nigger Minstrels (*Madame Jackson s'en va avec le nègre sous le regard désapprobateur d'un raciste*), carte postale, d'après un dessin de Tom Browne, éditée par Davidson Bros. Pictorial Postcards [Angleterre], 1919-1920.

Branco e Negro. Black & White [Chinde, Mozambique], carte postale, cliché de C. Coutinho, 1907. Un des grands « classiques » du mépris colonial à l'encontre des femmes africaines : être habillées « à l'occidentale » et « prétendre » être en « couple » avec un Occidental.

1 Pierre Darmon, 2009.
2 Paul De Groote, 1887.
3 Allyre Chassevant, 1920.
4 Pierre-Just Navarre, 1895.
5 Anonyme, « Écran congolais », *in L'Avenir colonial belge*, 6 mars 1921.
6 Pierre-Just Navarre, 1895.
7 Pierre-Just Navarre, 1895.
8 Amandine Lauro, 2005.
9 Gouvernement général de Madagascar, 1899.
10 Edmond Picard, 1909 [1896].

11 Pétrus Durel, 1898.
12 Paolo Ambrogetti, 1900.
13 Christelle Taraud, 2014(a).
14 Christelle Taraud, 2009 [2003].
15 François Jauréguiberry, 1924.
16 Ann Laura Stoler, 2006.
17 Monique Rivet, 2002.
18 George Orwell, 2003 [1934].
19 Jean Cohen, 1955.
20 Ann Laura Stoler, 2006.

21 Dominique Rolland, 2006.
22 George M. Fredrickson, 1981.
23 Claude Blanckaert, 2003.
24 Paul Giran, 1913.
25 Séverin Abbatucci, 1924. Voir, sur ce sujet, Emmanuelle Saada, 2007.
26 Clotilde Chivas-Baron, 1927.
27 François Jauréguiberry, 1924.
28 Ann Laura Stoler, 2006.
29 Adolphe Bonain, 1907.

Érotisme colonial et « goût de l'Autre »

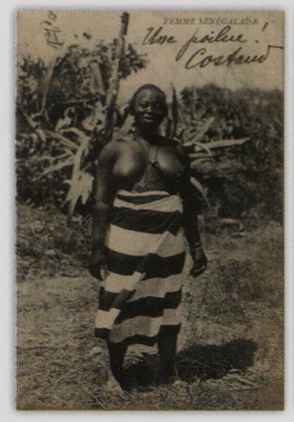
Jennifer Anne BOITTIN & Christelle TARAUD

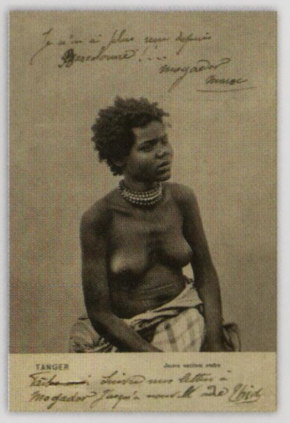
À première vue, l'érotisme colonial semble recouvrir un imaginaire assez simple — voire simpliste — alimenté par des figures stéréotypées, telles l'odalisque de harem, dévoilée par le regard du peintre ou bien la « Négresse » à demi-nue, immortalisée par l'objectif du photographe, participant de ce que Edward Said définissait, en 1978 déjà, comme la construction d'une « altérité féminine », exotisée, érotisée et sexualisée par un Occident blanc et viriliste[1]. Cependant, l'érotisme colonial ne se limite pas à cette représentation, par des hommes blancs, de femmes « Autres ». Il concerne aussi les hommes entre eux et met en scène un véritable homo-érotisme, comme le montre par exemple, dans le contexte de la Tunisie française, les photographies de jeunes « éphèbes indigènes » prises, entre 1904 et 1914, par Rudolf Lehnert et Ernst Landrock[2].

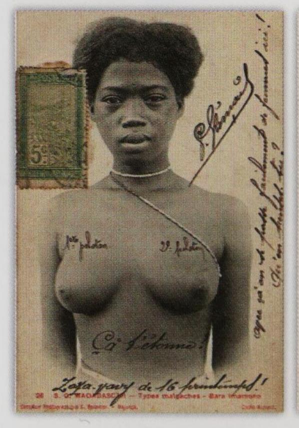
Construit par et pour les colonisateurs, l'érotisme colonial ne peut pourtant être réduit, là encore, à cette seule vision. Car il en existe un autre versant, moins connu et moins médiatisé, lié à l'existence d'un mouvement contraire — que l'on pourrait nommer « Occidentalisme » — altérisant le dominant devenu, à son tour, « Autre », et qui, ce faisant, renverse la dynamique présupposée d'un pouvoir colonial omniscient et univoque. Cet *autre* érotisme colonial produit par les « Autres » justement — et non plus seulement subi par eux/elles —, tout en invitant à un échange moins asymétrique, raconte aussi une autre histoire : celle de fantasmes, de désirs et de plaisirs mutuels incluant tous les citoyens et les sujets des empires, y compris les métropolitains qui en sont aussi une composante essentielle. Les productions de l'érotisme colonial et ses circuits de diffusion ont donc ainsi toujours été multidirectionnels, s'incarnant tant dans des textes et des images que dans des individus et des groupes circulant à travers les empires coloniaux et entre leurs métropoles.

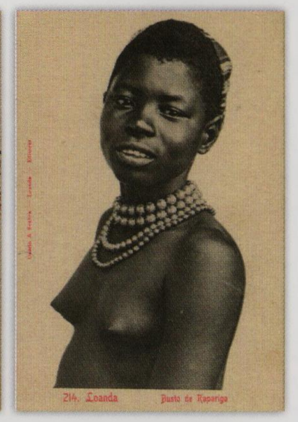
▲ « Le Maroc est très riche en mines (Frères Manesmann) », illustration de Henri Valensi, *L'Assiette au Beurre* [Paris, France], n° 552, 1911 [novembre].

► *Exposition coloniale de Lyon* [France], affiche signée Francisco Tamagno, imprimerie Camis, 120x80 cm, 1894. Cette affiche pour une exposition coloniale officielle met sur le même plan les richesses coloniales et l'exotisme-érotisme des personnages pour attirer le visiteur.









Un érotisme colonial « traditionnel » : masculin, élitaire, blanc

De la traduction des *Mille et Une Nuits* par le Français Antoine Galland, en 1704 — qui se répand dans la foulée, en Angleterre, sous le titre de *Arabian Nights' Entertainments* — à celle du *Kama Sutra* par le Britannique Sir Richard Burton en 1883, ce sont d'abord les grands textes érotologiques de l'Arabie et de l'Asie orientales qui ont été mis au service d'une certaine vision exotique et érotique de l'« Autre ». Cette vision participe alors largement d'une envie de liberté, d'inventivité et de raffinement sexuels — auxquels ces textes invitent évidemment — d'autant plus recherchée, notamment par les élites masculines qui prennent le pouvoir un peu partout en Europe au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, que l'idéologie bourgeoise qu'elles produisent et promeuvent, tout à la fois, apparaît comme fort pudibonde.

Dans un siècle marqué, en effet, par la schizophrène austérité victorienne — « l'impériale bégueule » dont parlait déjà Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité* en 1976[3], si éloignée des libertins du XVIIIe siècle qui, tels Choderlos de Laclos et Donatien de Sade, avaient nourri, de leurs textes, l'imaginaire érotique des hommes de leur époque[4] —, l'exotisme érotisé des « indigènes » offre un dérivatif vital aux hommes en [mâle] d'aventures sexuelles pittoresques. Cet « érotisme de l'*Ailleurs* » qui, dans le premier XIXe siècle, trouvait souvent son exutoire principal dans la « fugue sociale », auprès de la courtisane ou au sein du bordel, où le bourgeois « s'encanaillait » avec une fille du peuple, « racialisée » elle aussi, se voit rapidement doublé, à mesure que les Européens voyagent, explorent et conquièrent des continents entiers, de relations intimes avec des femmes « indigènes », là-bas et ici.

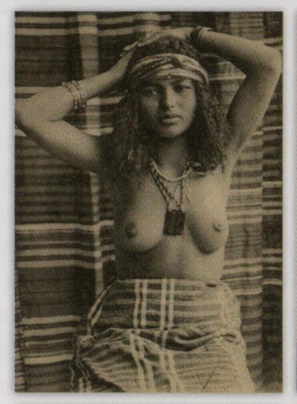
Série de deux cartes postales : *Femme sénégalaise* [Sénégal], 1912 ; *Jeune esclave arabe* [Tanger, Maroc], éditée par A. Benzaquen, 1909.

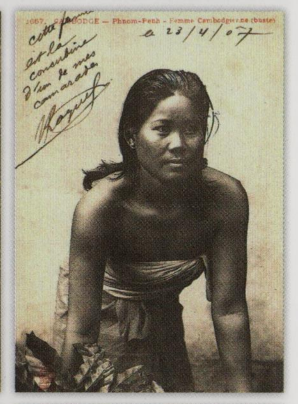
Type malgache. Bara Imamono [Madagascar], carte postale, cliché de Richard, éditée par G. Bademer, 1909. Les cartes postales sur l'Afrique vont populariser le « type » : celui de jeunes femmes aux seins nues conduisant les expéditeurs à ajouter de nombreux commentaires à caractère sexuel ou racialiste.

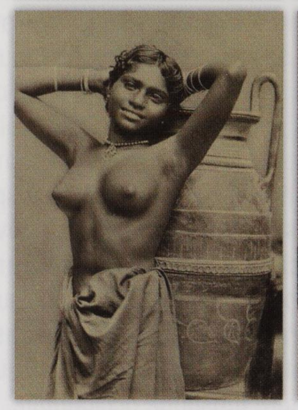
Busto de Rapariga [Luanda, Angola], carte postale, éditée par Osorio et Scabra, 1910-1913.

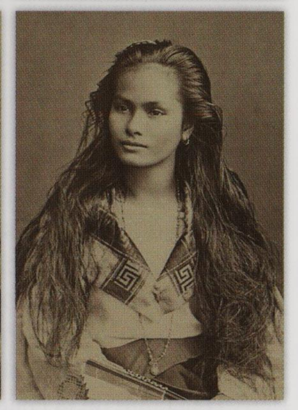
Guerre au célibat. Plus de vieilles filles. Faites votre choix mademoiselle, carte postale, éditée par Alfred Bergeret [Nancy, France], 1905.

Deux jeunes filles [Sénégal], photographie de François-Edmond Fortier, tirage argentique, 1903.









En effet, dès les débuts du XIXe siècle, des femmes « Autres » viennent ajouter leur touche « d'exotisme lubrique » au vaste et prolixe marché de la chair. Dans les maisons de tolérance des métropoles coloniales, on commence, en effet, à retrouver certaines d'entre elles. Et même si leur présence est encore anecdotique à Paris, comme le signale Alexandre Parent-Duchâtelet — sur les douze mille sept cents filles soumises de la capitale en 1816, seules onze venaient d'Afrique, dix-huit de la Caraïbe (Guadeloupe, Martinique, Haïti) et des Amériques (Guyane française...) et deux d'Asie[5] —, elle participe évidemment d'un imaginaire érotique qui se nourrit du désir d'ailleurs comme le montre, par exemple, la pièce écrite par Guy de Maupassant, au printemps 1875, *À la feuille de rose. Maison turque*[6].

Un désir si prégnant qu'il s'incarne aussi, dans les métropoles coloniales, au sein de la population féminine blanche. Dans l'ensemble de l'Europe, des femmes vont, en effet, s'approprier les motifs érotiques de cet orientalisme masculin, élitaire, et blanc pour se faire une place dans leurs sociétés, se construisant, au passage, pour certaines d'entre elles, de véritables carrières sur la base d'identités empruntées à l'outre-mer. Ainsi, la Russe Ida Rubinstein, qui se fait connaître en France, en 1909, grâce à son interprétation de la danse des sept voiles — emprunté à l'œuvre d'Oscar Wilde, *Salomé* — qu'elle termine nue devant son public. En 1910, dans la foulée de son interprétation de Salomé, elle joue dans *Shéhérazade*, un ballet basé sur les *Mille et Une Nuits*, qui fera, lui aussi, un triomphe. Aux côtés d'Ida Rubinstein, on trouve aussi la Néerlandaise Margaretha Geertruida Zelle — dite « Mata Hari » — qui, avant d'être arrêtée et exécutée comme « espionne » à la solde des Allemands en 1917, avait ravi Paris, la France, et l'Europe avec ses « danses javanaises » à l'exotisme érotique assumé.

« Femme indienne étendue sur une méridienne », photographie, tirage argentique, 1910-1911.

Mata-Hari dansant dans la bibliothèque du musée Guimet, photographie, tirage argentique, 1905.

Série de trois cartes postales : *Scènes et Types. Jeune Mauresque*, cliché de Levy Fils et Cie [Paris, France], 1905 ; *Pnom Penh, femme cambodgienne*, carte postale, cliché de Pierre Dieulefils [Hanoï, Vietnam], 1908 ; *Rodiya Girl* [Sri Lanka], cliché de Plâté & Co., 1903. Les cartes postales sur l'Indochine associent au début du XXe siècle le fantasme de la « petite épouse » et celui d'une liberté sexuelle « naturelle ».

Métisse tagalo-chinoise, île de Luzon [Philippines], photographie, tirage argentique, 1880-1885.

Picasso et les corps primitifs nus

Romain CHASLES

De Braque à Modigliani en passant par Man Ray, nombre d'artistes s'intéressent aux « corps primitifs » nus. Matisse, Derain et Picasso en étaient les précurseurs avant-guerre, mais ce dernier apparaît, en raison de son avant-gardisme artistique et de son rôle de collectionneur d'art africain comme le maître incontesté du changement de vision sur l'« Autre » dans les représentations picturales. Véritable source d'inspiration, les statuettes et autres masques africains influencent décisivement son travail artistique. Par ce biais, on assiste à une dé-hiérarchisation de l'art qui se traduit dans le discours sur l'art. On change ainsi de dénomination : d'un art nègre à un art exotique. On passe d'une pratique artistique occidentale, considérée comme supérieure, à des formes d'art mondialisées hybrides. Au-delà des *Demoiselles d'Avignon* (1907) – tableau inspiré d'une carte postale de l'éditeur Fortier réalisée au Sénégal et présentant des femmes africaines à demi-nues –, la brève aventure artistique de Picasso lors de son travail sur les corps primitifs nus est aux sources d'une décolonisation partielle de l'art occidental. Son *Nu debout*, en 1907, reprend ainsi une statue senufo de l'Ouest africain. Cette représentation simplifie les formes données au corps en y ajoutant une représentation du chamanisme africain. Ici, le précubisme et le primitivisme révèlent une culture de l'androgynéité des corps et, plus généralement, une critique majeure de l'art moderne. S'inspirer de l'art africain n'est pas seulement une nouvelle période pour Picasso – comme le montre l'exposition *Picasso Primitif*, en 2017, au musée du quai Branly à Paris –, c'est aussi l'occasion pour le peintre d'affirmer un tournant critique à l'encontre de la culture artistique occidentale. L'art africain permet à Picasso de détacher l'œuvre d'art de ses normes esthétiques occidentales et, par conséquent, il faut entendre son dessein comme une volonté de conférer au geste artistique une liberté formelle que ces mêmes normes limitaient jusque-là.

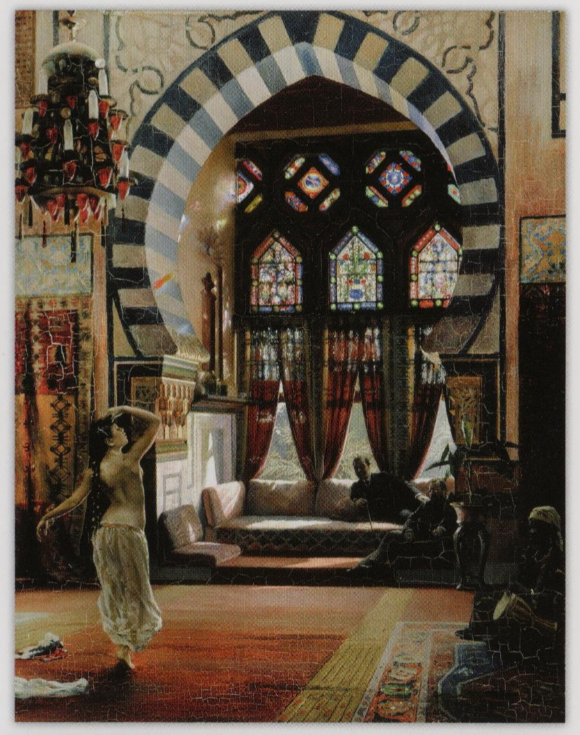
Les Demoiselles d'Avignon [France], peinture signée Pablo Picasso, huile sur toile, 243x233 cm, 1907.

Afrique occidentale. Types de femmes soudanaises [Dakar, Sénégal], carte postale, cliché de François-Edmond Fortier [France], 1905.

Le Paris de la Belle Époque s'est également enflammé pour deux beautés japonaises : les actrices Sada Yacco — qui, avec la pièce *La Geisha et le Chevalier*, jouée au *Théâtre de l'Athénée* en 1901, subjugue les spectateurs, un succès dont Pablo Picasso et André Gide se feront l'écho — et Hanako, qui se produit lors de l'Exposition coloniale de Marseille en 1906, dont les danses fascinent tout autant, notamment le sculpteur Auguste Rodin dont elle deviendra, par la suite, le modèle. Enfin l'écrivaine Elissa Rhaïs, — née Rosine Boumendil en 1876 à Blida, en Algérie, juive et donc française —, éduquée dans une école catholique et se faisant parfois passer, pour mieux vendre ses romans, pour une « *musulmane ayant fui un harem* ». La mode orientale et suggestive que celle-ci choisit pour construire son personnage lui permet de jouer d'une sensualité informée par son passé algérien et de trouver ainsi sa place dans les cercles littéraires parisiens fascinés par le « pittoresque » de sa figure.

Construit, par étapes, tout au long du XIXe siècle, cet érotisme exotique se nourrit aussi, dans les espaces colonisés, d'histoires d'« amour impossible », à très forte connotation sexuelle, voire pornographique, narrées par la littérature tous genres confondus. Des histoires mettant en scène des Européens et des Algériennes, des Égyptiennes, des Turques, des Indiennes, des Indonésiennes, des Japonaises, des Tahitiennes, des Kanaques... La correspondance privée des hommes du XIXe siècle, particulièrement dans les milieux littéraires, nous renseigne d'ailleurs sur le développement de cet érotisme dans les sociabilités masculines de l'époque. Ainsi des *Lettres d'Égypte* de Gustave Flaubert où ce dernier raconte à son ami Louis Bouilhet, dans un langage d'une grande crudité, les nombreuses relations sexuelles de son voyage en Orient (1849-1850) : « [...] *Nous sommes maintenant, mon cher Monsieur, dans un pays* [la basse Égypte] *où les femmes sont nues, et l'on peut dire, avec le poète, comme la main. Car pour tout costume, elles n'ont que des bagues. J'ai baisé des filles de Nubie qui avaient des colliers de piastres d'or leur descendant jusque sur les cuisses, et qui portaient sur leur ventre noir des ceintures de perles de couleur : en se frottant contre elles, cela vous fait froid au ventre* [...][7]. » À la littérature, privée ou publique, s'ajoute — et parfois même accompagne — une importante iconographie qui constitue l'autre grand corpus de l'érotisme colonial au XIXe siècle. La peinture, quoique réservée alors à un cénacle de privilégiés, est alors l'un des supports majeurs de son expression.

Par l'exposition de la nudité d'abord : celle-là même qui étonne et émoustille tant Gustave Flaubert en Égypte. Une nudité incarnée, vibrante et « réelle », à l'opposé de celle des déesses et des saintes abstraites, qui se laisse d'autant mieux voir qu'elle est supposée « consubstantielle » des femmes « Autres » ici figurées. Une nudité qui, parce qu'elle est rare en Europe, en dehors de la sexualité vénale, est alors, à elle seule, puissamment érotique. Ainsi, de la magnifique toile de John Webber, *Poedua, the Daughter of Orio* (1784) qui sera en Angleterre, comme ailleurs d'autres peintures en Europe, prélude à de très nombreux autres tableaux qui vont bientôt associer celle-ci — pensée comme « originelle » dans ce cas précis — à des caractéristiques érotiques telles la lascivité, la luxure, le stupre, la licence, l'orgie, le saphisme... Une nudité que l'on ne peut plus regarder alors, tant le regard est devenu voyeur, que par le trou de la serrure, à l'image du fameux *Bain turc* (1859-1863) de Jean-Auguste-Dominique Ingres. Cet érotisme colonial qui s'exprime de plus en plus massivement par l'image s'« ethnicise », alors, en même temps qu'il se « crapulise ». L'évolution à l'œuvre, visible déjà, par exemple, dans l'*Odalisque* (1862-1866) d'Édouard Manet qui figure une *Orientale* à la pause lascive, diadème de travers et sein débordant de la djellaba, va faire passer progressivement les hommes de la sidération à l'encanaillement. De la peinture



Almée, an Egyptian dancer (*Almée, une danseuse égyptienne*), peinture signée Gunnar Berndston [Helsinki, Finlande], huile sur toile, 45x37 cm, 1883.

Sada Yacco [France], affiche publicitaire pour une marque de kimono, plusieurs formats, 1901.

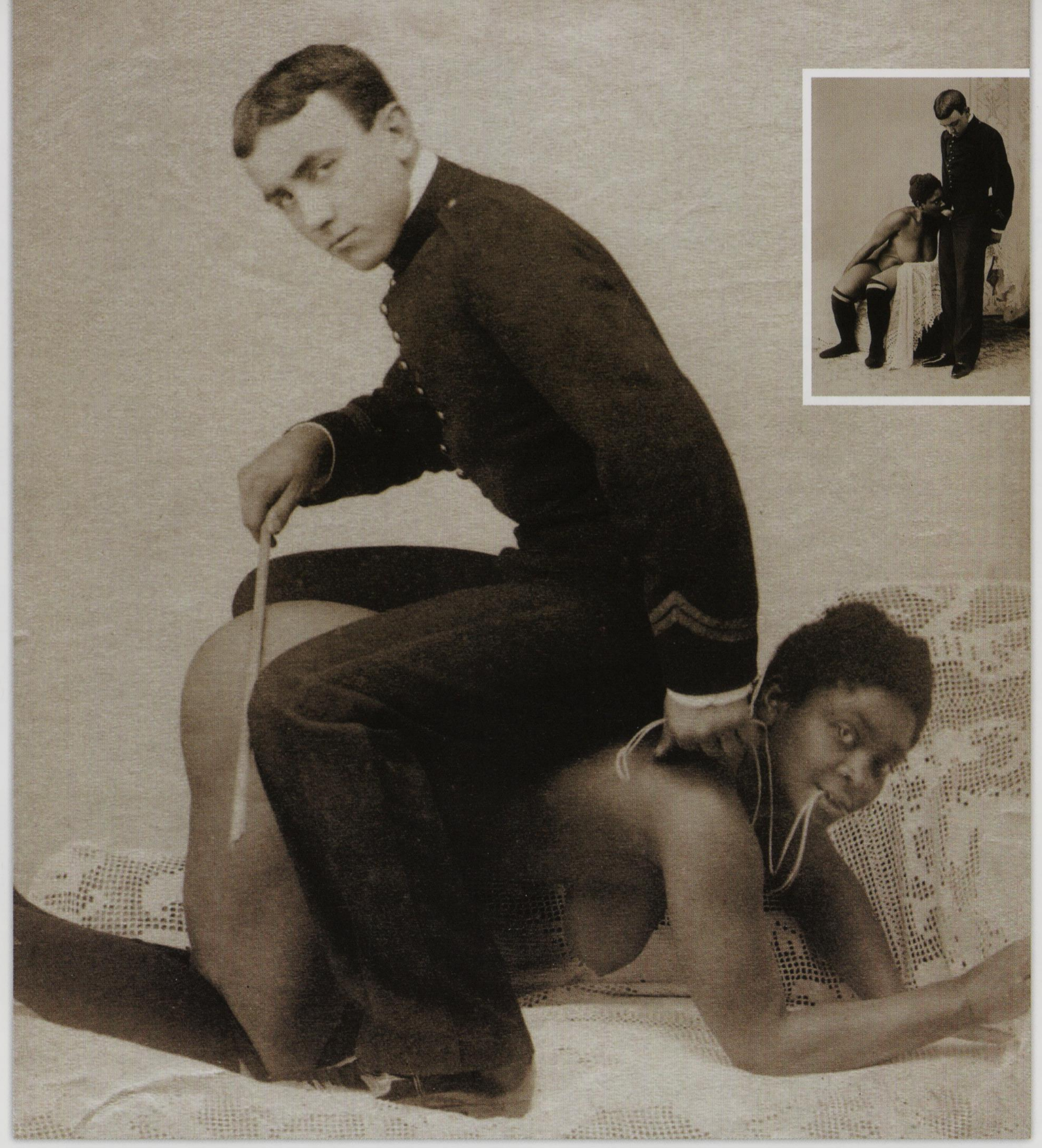
Danseuse cambodgienne, dessin signé Auguste Rodin [France], crayon, aquarelle, gouache rehaussée au crayon gras sur papier, 35x27 cm, 1906. L'artiste réalisa une série d'aquarelles des danseuses du Ballet royal qui accompagnaient le roi Sisowath en France à l'occasion de l'Exposition coloniale de Marseille.

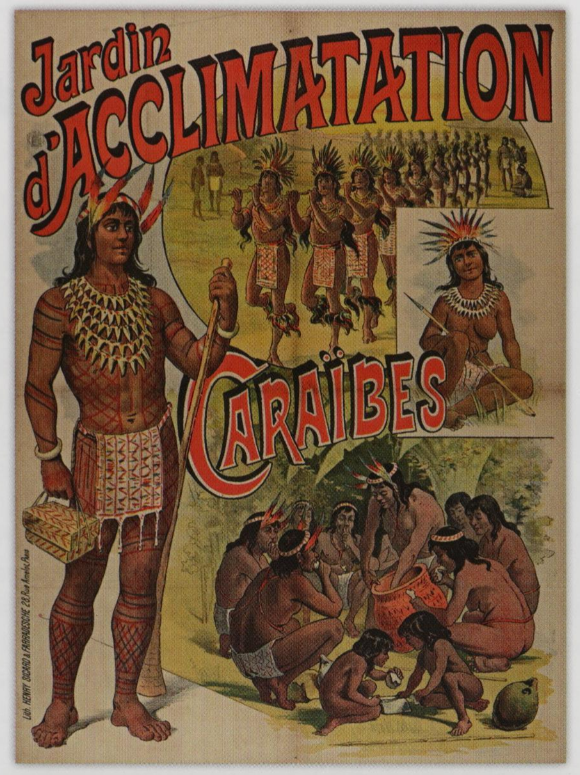
à la photographie, dont le développement, dans la seconde partie du XIXᵉ siècle, va durablement révolutionner le rapport à l'image, s'opère ainsi un glissement, progressif mais pérenne, d'un érotisme exotisé « soft » à un imaginaire pornographique de bordel, brutal et vulgaire. C'est que, en dévoilant et dénudant à des échelles de plus en plus vastes des femmes « indigènes » jusque-là peu visibles (Maghrébines, Moyen-Orientales, Asiatiques, Caribéennes), en objectivant et en érotisant à l'extrême la nudité des autres (Africaines, Américaines, Océaniennes...), les réduisant, toutes, *in fine*, à des caricatures « obscènes » et « grotesques », les Européens, en produisant un érotisme agressif (particulièrement visible dans la pornographie interraciale produite dans les ateliers photographiques en Europe et notamment à Paris), profondément inégalitaire, sexiste et raciste, ont appauvri leurs fantasmes et amoindri leurs désirs. Et ce faisant, ils ont aussi humilié, dans la foulée, par une domination sexuelle sans précédent, des sociétés entières au travers des femmes figurées, objectivées et « consommées » dans le réel comme au travers des mots et des images.

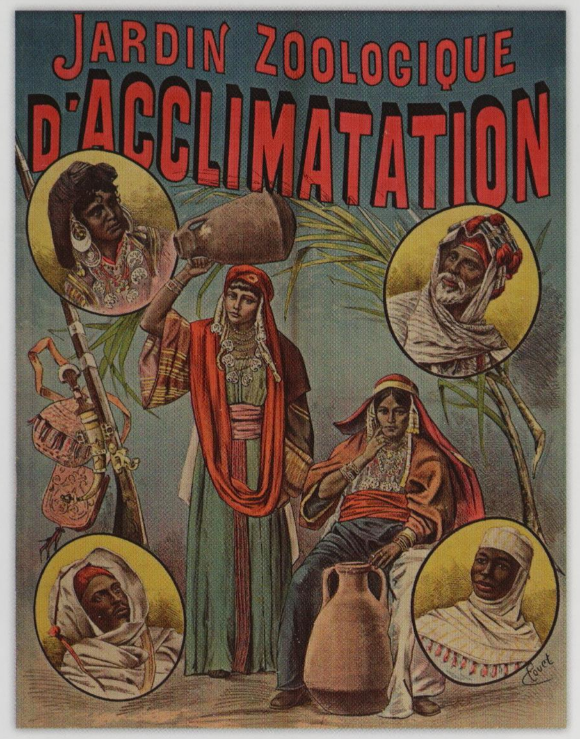
Le phénomène est particulièrement visible dans le cadre des « exhibitions humaines » qui fleurissent, un peu partout dans le monde, dans la seconde moitié du XIXᵉ siècle. Nourrissant une industrie du spectacle en plein essor, celles-ci présentent dans le cadre d'expositions universelles et/ou coloniales — à Amsterdam (1883), Paris (1889), Chicago (1893), Barcelone (1896), Bruxelles (1897), Osaka (1903)... — des « sauvages » dans une (semi)-nudité fortement exotisée qui devient un puissant ressort de leur commune érotisation. Ainsi est-on passé d'un imaginaire érotique virtuel — alimenté par la littérature, la peinture, la photographie, la carte postale et bientôt le cinéma — à une vision « réelle », et incarnée, de l'altérité érotisée féminine. Aussi bien dans les « exhibitions humaines » *stricto sensu* — comme le montre la fascination trouble pour les « métisses boer-hottentotes », photographiées par Pierre Petit, au Jardin zoologique d'acclimatation à Paris en 1888 — que dans les « spectacles exotiques » — comme ceux des Amazones du Dahomey dont plusieurs troupes sillonnent l'Europe dans les années 1890-1900 —, l'effroi et/ou la stupéfaction que provoquent ces « mises à nu », par leur puissance d'attraction, participent largement de l'érotisation des femmes « Autres ». Ainsi en est-il, pour ne prendre que deux exemples paradigmatiques du phénomène, de la Sud-Africaine Saartjie (Sarah) Baartman, la « Vénus hottentote », exhibée à Londres et à Paris dans les années 1810 ; et de l'Aborigène Jenny, portraiturée, seins nus, par Roland Bonaparte en 1885, qui se produisait alors, dans une troupe venue d'Australie, aux *Folies-Bergère*...

Série de deux photographies, tirages albuminés, 1900-1902 : « Scène pornographique, homme noir et femme blanche » [Paris, France].

Dans la case du colon [Côte d'Ivoire], peinture, aquarelle, 20x30 cm, 1914-1919.







Série de deux photographies, tirages argentiques, 1905-1910 : *L'officier et sa négresse* [Paris, France].

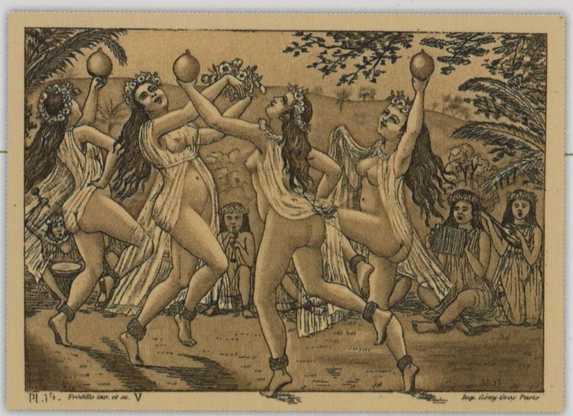
Jardin d'Acclimatation. Caraïbes [Paris, France], affiche, imprimée par Henry [Henri] Sicard & Farradesche, 952x1290 cm, 1882.

Jardin zoologique d'Acclimatation [Paris, France], affiche signée C. Pouet, imprimée par Henry [Henri] Sicard & Farradesche, 101x133 cm, 1891.

Les « *beautés* » des îles du Pacifique

Serge TCHERKÉZOFF

À la fin du XVIIIe siècle, l'admiration pour les Polynésiens s'inverse dans les imaginaires occidentaux. Jusqu'alors, un mythe prête à la culture polynésienne traditionnelle la valorisation de la liberté sexuelle. Les missionnaires font alors du thème de la *Vahiné*, un argument pour justifier leur travail afin d'« *éloigner Satan* ». L'épisode romancé du « massacre » de l'expédition de Jean-François de Lapérouse, lors de la « découverte » des îles polynésiennes de Samoa (1788), diffusé dans toute l'Europe, contribue aussi à enterrer le mythe du « bon sauvage » polynésien. Désormais, si un regard favorable mais condescendant est porté sur la partie « polynésienne » de l'Océanie — redéfinie et distinguée de la « Mélanésie » en 1831 —, par rapport à une accélération de la dévalorisation des Mélanésiens qualifiés de « race noire » de l'Océanie, on met en valeur des potentielles « évolution » et « éducation » de ces peuples. Dans ce nouveau contexte, on distingue « l'indolence » des « grands enfants » tahitiens, le caractère parfois brutal des Samoans — notamment dans les exhibitions ethnographiques en Allemagne — et l'aptitude au travail des Maoris de Nouvelle-Zélande. À la fin de ce processus, en 1928, paraît aux États-Unis, un livre sur l'« *Adolescence à Samoa* » de Margaret Mead, qui enterre les visions du XIXe siècle et ramène le lecteur occidental au mythe de la sexualité « polynésienne ». L'auteure, au cours d'une étude sur place, prétend que l'éducation y favorise la « liberté sexuelle » des populations locales. Le rapprochement avec Louis-Antoine de Bougainville est ici évident : le mythe de la *Vahiné* est restauré. Il traversera tout le XXe siècle, s'exprimant, notamment, dans l'ouvrage *Mutiny on the Bounty* (*Les Révoltés du Bounty*), un roman de Charles Nordhoff et de James Norman Hall publié en 1932 et dans le film éponyme (1962) porté par l'acteur Marlon Brando.



« Vahinés », série de deux gravures signées Frédillo, *in La femme dans les colonies françaises* de Petrus Durel [France], 1898.

Portret van een vrouw (*Portrait d'une femme*) [Les Tonga], photographie, tirage argentique, 1903-1907.

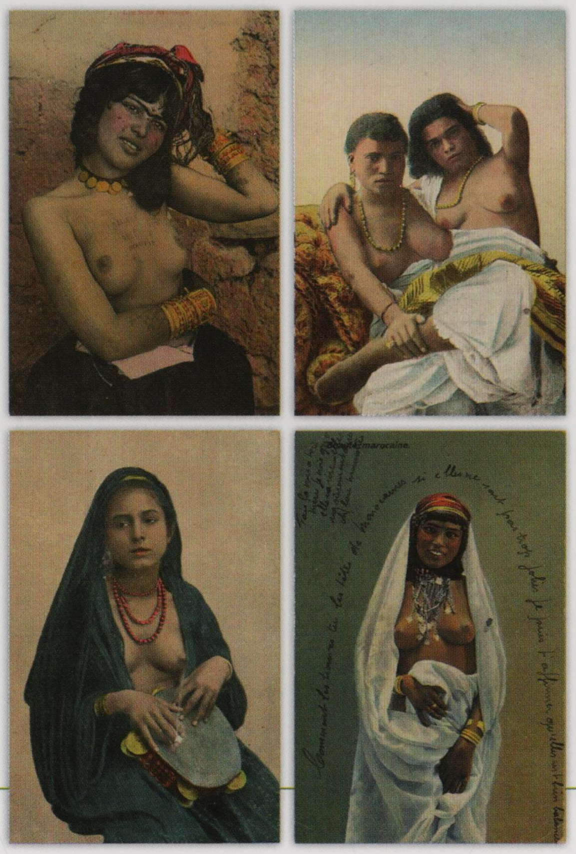
Jeune Tahitienne [Polynésie], photographie, tirage argentique, 1907-1911.

Belle Tahitienne [Polynésie], illustration d'après une photographie, 1908-1913.

La photographie commerciale : typification raciale et sexualisation coloniale

Kaoutar HARCHI

De 1860 à 1880, des centaines de photographes professionnels quittent l'Europe pour photographier « l'Orient ». Vendues individuellement ou compilées dans des ouvrages ou des revues généralistes ou spécialisés, leurs photographies bénéficient d'une large diffusion tant elles intéressent les publics métropolitains qui les perçoivent alors comme d'authentiques reflets de lointains mystérieux et inaccessibles. Paysages et monuments retiennent certes l'attention des photographes, mais ce sont surtout les populations « indigènes » qui les attirent. Les hommes « orientaux » sont, en général, photographiés au sein de l'espace public, espace ouvert sur les champs, les montagnes, les déserts ou les oasis, les rues et les boutiques des artisans, les mosquées et les zaouias des marabouts... Quant aux femmes « orientales », nombre de photographes les figurent au sein d'espaces clos — le studio photographique d'une part ou bien face à un fond monocolore d'autre part —, dont la « véracité toute orientale » est supposée être « scientifiquement » prouvée grâce à l'utilisation d'éléments exotisants définis comme « ethnographiques » : milieu naturel, environnement, mobilier, costume, bijou, tatouage... Par la suite, il s'agit de légender la photographie pour que les futurs acheteurs puissent bénéficier de quelques clés de lecture ; hommes et femmes étant cependant, collectivement, deshistoricisé.e.s et dépersonnalisé.e.s. Souvent dévoilées et/ou dénudées — leurs épaules, leur poitrine, voire leur buste en entier étant « mis à nus » —, les femmes « orientales » sont alors, entre domestication et objectivation, entre exotisation et érotisation, typifiées en « catégories » de la population féminine, elle-même symbole d'un Orient fortement sexualisé dont la féminisation, par l'image, a contribué au renforcement d'un imaginaire occidental viril et blanc participant largement de la domination coloniale.



Fatma au mur, photographie de Rudolf Lehnert & Ernst Landrock [Tunis, Tunisie], tirage argentique, *c.* 1909.

Série de quatre cartes postales : *Une belle Mauresque* [Algérie], cliché de P. Satragno, éditée par Idéale PS (Satragno et Le Deley), 1908 ; *Filles d'Abyssinie* [Le Caire, Égypte], éditée par CPT (The Cairo Post Card Trust/Joseph Max Lichtenstern), 1907 ; *Type mauresque, n° 33* [Le Caire, Égypte], cliché d'Aram Alban, éditée par CPT (The Cairo Post Card Trust/Joseph Max Lichtenstern), 1915 [1912] ; *Beauté marocaine. Collections orientales* [Tanger, Maroc], cliché de Rodolphe Neuer, *c.* 1914.

Jeune fille à la cigarette, n° 26 [Le Caire, Égypte], carte postale, cliché d'Aram Alban, éditée par CPT (The Cairo Post Card Trust/Joseph Max Lichtenstern), 1914.

Nectarine n° 9, une maison close photogénique dans le Japon de Meiji

Claude ESTÈBE

Bien que le Japon n'ait jamais été colonisé, les Occidentaux ont obtenu l'ouverture de ports en exterritorialité dès 1859. Le plus important, Yokohama, se développe rapidement et les autorités y accordent l'ouverture d'une maison close, le *Gankiro*, tenue par des Japonais. Des estampes fantaisistes le représentent alors comme un palais somptueux peuplé de beautés et d'étrangers hirsutes au long nez. Ce n'est pourtant, à cette époque, qu'un modeste bâtiment situé le long d'un marécage insalubre. En 1872, dans le Japon de Meiji (1868-1912) qui se modernise rapidement et où commencent à affluer les voyageurs, un nouveau bâtiment luxueux de deux étages, avec balcons et grandes baies vitrées, ouvre au cœur de Yokohama. Dénommé *Shinpuro* (神風楼 ; *Le pavillon du vent divin*), il est plus connu des visiteurs sous le nom de « Nectarine » ou de « n° 9 », surnom dû à son adresse. La maison, devant laquelle s'alignent les pousse-pousse attendant le retour de leurs clients, apparaît dans les albums de photographies touristiques (*Yokohama shashin*) des ateliers du baron Raimund von Stillfried ou de Kusakabe Kimbei. Outre des portraits de geishas ou de jeunes filles *(musume)*, des portraits de prostituées étaient également commercialisés avec une légende discrète comme « *Jinpuro girls* » ou « *n° 9 girls* ». En 1882, le bâtiment, jugé trop voyant, doit déménager et une annexe est construite près de Yokohama, à l'usage exclusif des étrangers. Les prostituées qui y travaillent, pour cette clientèle peu intéressée par les codes vestimentaires locaux, portent des bottines en cuir à talons. Leurs cheveux sont maintenus par un simple chignon, au lieu de chignons sculptés en coques durcies à l'huile de camélia des prostituées « traditionnelles ». Certaines d'entre elles dénouent même leur chevelure, un signe extrêmement érotique alors. Vers 1890, le « *n° 9* » était l'un des bordels les plus illustres de la planète. Rudyard Kipling, qui l'a visité, le cite même dans un poème épique, *McAndrew's Hymn*, en 1893.

◀ *Nectarine n° 9. Yokohama* [succursale de Kanangawa, Yokohama, Japon], photographie colorisée de Toshi Enami [Enami Nobukuni], 1908 [1892-1895].

▶ *Girls of n° 9. House at Yokohama* [succursale de Kanangawa, Yokohama, Japon], carte postale colorisée, cliché de Toshi Enami, 1910 [1892-1895].

▶▶ « Prostituées de la maison Nectarine n° 9 » [succursale de Kanangawa, Yokohama, Japon], carte postale colorisée, cliché de Toshi Enami, 1910 [1892-1895].

Série de deux photographies d'A. Deschacht, tirages argentiques : *Femmes Soussou* [Conakry, Guinée française], 1890-1900.

« Scène pornographique entre deux femmes sur un sofa » [Paris, France], photographie, tirage argentique, 1895-1900.

De la sensualité des « indigènes » et de l'homo-érotisme

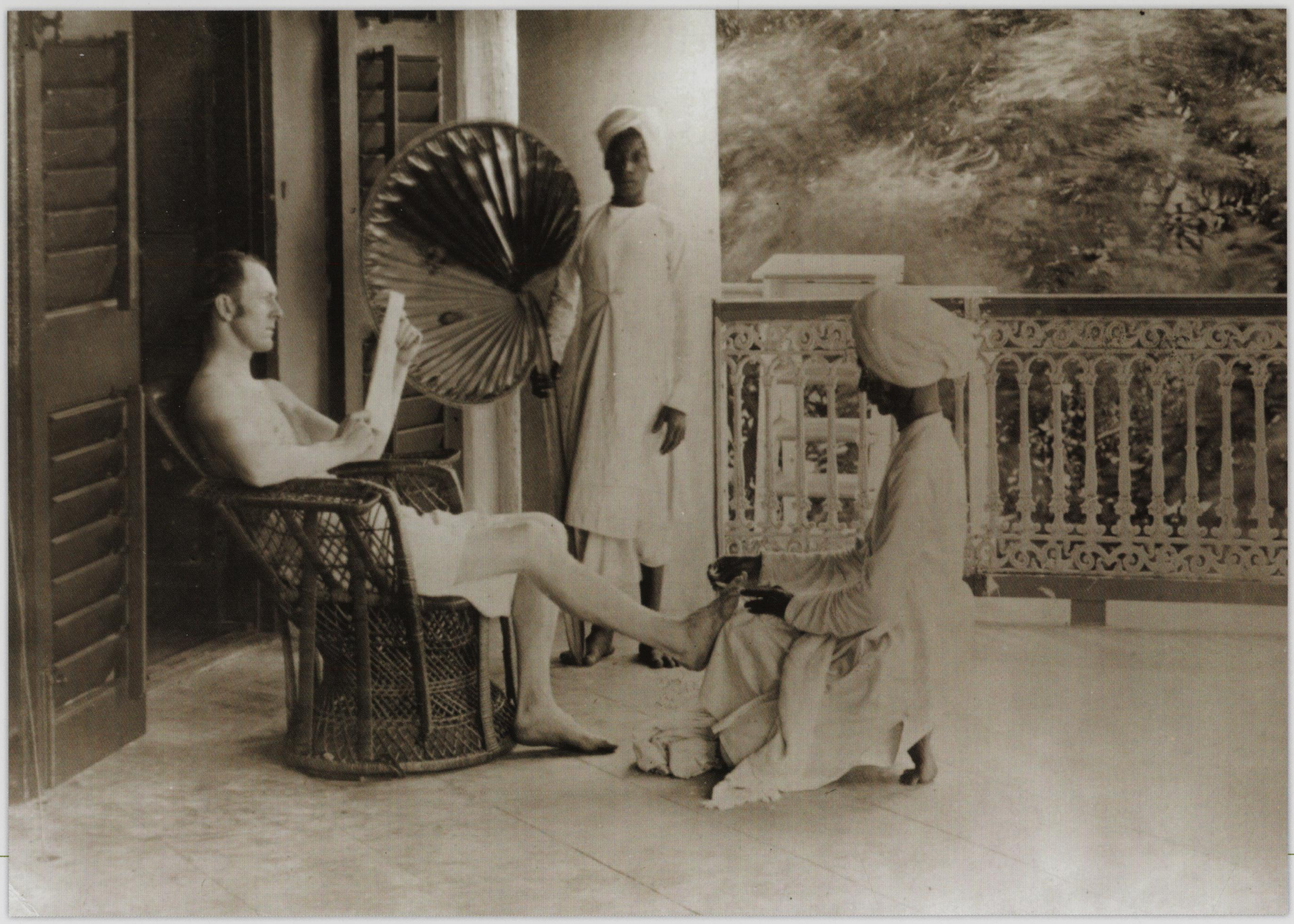
Si les femmes « indigènes » ont été, comme nous venons de le voir, le motif le plus récurrent et le plus pérenne de l'érotisme colonial pendant tout le XIXe siècle, les hommes sont loin d'en être totalement absents. Alors même que l'entreprise coloniale fut, dans l'ensemble de l'Europe, une aventure éminemment virile, la représentation, des uns par les autres, participe aussi largement d'une domination à la fois concrète et symbolique[8]. Mais au-delà de cela même, la beauté singulière de ces corps masculins « Autres », souvent dénudés, fascine et excite, tout à la fois. Ainsi du magnifique *Arabe assis* réalisé par Benjamin-Constant, dont la sensualité somptueuse appelle bien à une rêverie toute érotique. À mesure que l'occupation totale devient, au XIXe siècle, la règle des implantations coloniales, la littérature, comme la peinture, vont pourtant figurer, de manière beaucoup plus systématique, des hommes vaincus qui, entre « dégénérescence », « sauvagerie » et « domestication », sont aussi fortement érotisés. Si la sensualité « décadente », « vicieuse » et « perverse » de l'Arabe, de l'Indochinois ou de l'Indien est souvent convoquée comme un moyen de les délégitimer tous, elle sert aussi, on s'en doute, de ressort érotique, excitant les sens autant que les imaginations.

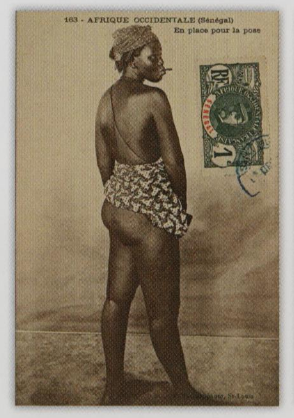
L'officier blanc et son *boy* « indigène » dans l'armée des Indes

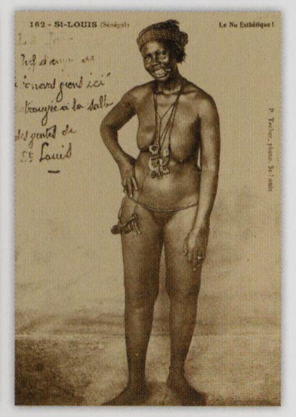
Christelle TARAUD

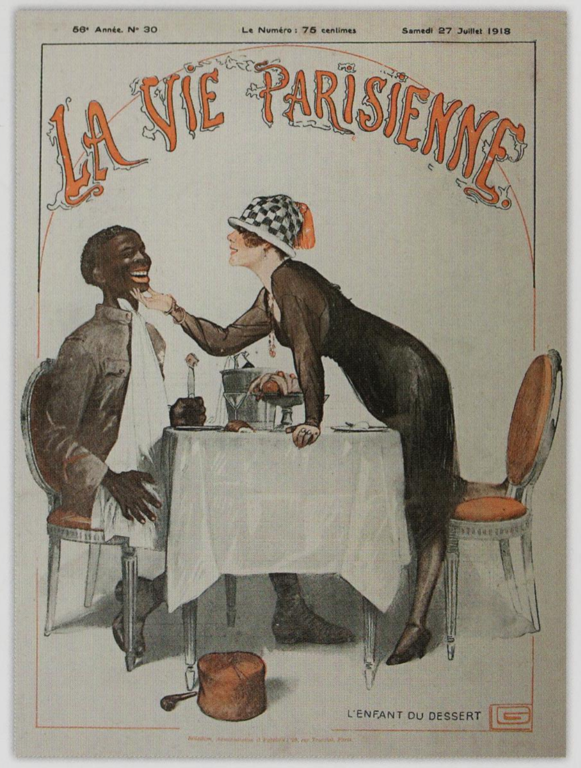
La répression de la révolte des Cipayes (1857-1859) voit l'écrasement de la rébellion contre l'occupation britannique, marquée par les exécutions aux canons des soldats révoltés – comme le montre, par exemple, le tableau du peintre russe Vassili Vereshchagin, réalisé en 1887. Les relations entre hommes se modifient alors au sein de l'armée des Indes. Celle-ci fait des officiers blancs les tenants d'une hypermasculinité martiale, conquérante et « civilisée » pendant que les « indigènes » sont, du fait de leur statut de vaincus, rejetés dans une identité masculine problématique, constituée de deux catégories repoussoirs éloignées du « juste viril » qui se structure justement en Grande-Bretagne dans la seconde moitié du XIXe siècle : le Bengali urbain, « décadent », et « efféminé » et le Sikh et/ou le Gurkha rural, « brutal » et hyper-viril. Quelle que soit cependant sa position au sein de ces catégories binaires et archétypales, « l'Indien » – à l'image de « l'Arabe » dans l'Empire colonial français – doit être « domestiqué » pour assurer simultanément la stabilité et la pérennité de l'ordre colonial. Cette domestication, qui construit et éclaire le rapport de domination raciale entre hommes dans le Raj Britannique et son armée, s'incarne tout particulièrement dans le couple que forment l'officier blanc et son *boy* « indigène » qui, bien que militaire lui-même, n'en fait pas moins office de serviteur chargé des questions domestiques. Cette relation particulière, d'une grande proximité, repose sur une véritable homosocialité pouvant se transformer, dans certains lieux et dans certaines situations, en relations homosexuelles. Celles-ci, toutefois, ne sont pas systématiquement assimilées à l'efféminement du *boy* « indigène », comme cela est souvent le cas en contexte civil, car elles correspondent alors plutôt à un idéal masculin, homophile et martial, servant à affermir l'esprit de corps en même temps que la hiérarchie militaire, raciale et coloniale de l'Empire britannique.

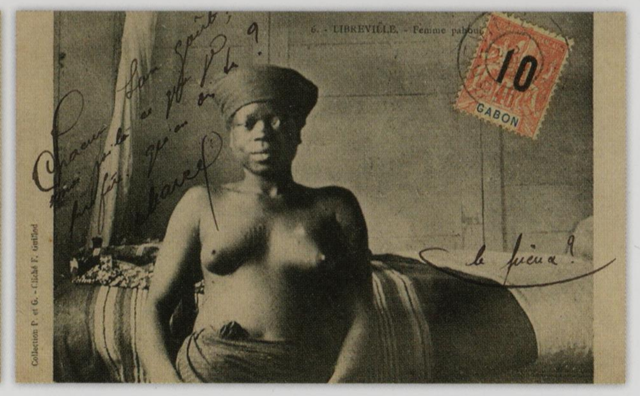
A throwback from the Raj: A British man gets a pedicure from an Indian servant (*Le repos du Raj : un homme britannique se fait faire une pédicure par un serviteur indien*) [Inde], photographie, tirage argentique, sans date.











De même, les stéréotypes sur les corps musculeux et l'hypertrophie des organes génitaux, sur la force brute, voire « brutale », et sur la « sauvagerie bestiale » des « Nègres » ou des Océaniens ne constituent pas seulement un outil de disqualification, mais participent de « l'usine à fantasmes » que les espaces coloniaux — pensés au XIXᵉ siècle comme des « paradis sexuels » — sont devenus pour beaucoup d'hommes. Aux nombreuses représentations mettant en scène la sensualité « primitive » et/ou « lascive » des « indigènes » — et ici la photographie, comme média multiplicateur d'images, est essentielle — répond en écho l'évolution des possibles sexuels, y compris entre hommes. La « supériorité » virile des Européens, autant que l'absence de femmes (y compris blanches), notamment dans les postes isolés, éloignés de la centralité urbaine, avaient en effet conduit ceux-ci à développer, dans l'entre-soi mais aussi, vis-à-vis des « indigènes », une certaine homosocialité. Excluant, dans la plupart des cas, la relation symétrique, cette homosocialité avait souvent entraîné une « domestication » et/ou un « efféminement » des hommes « Autres » — comme le montrent, par exemple, les nombreuses représentations de *boys* « indigènes » dans les Indes britanniques et néerlandaises ou dans les colonies françaises et belges d'Afrique centrale — où le fantasme, l'érotisme, et la sexualité n'étaient évidemment pas absents : le *boy* étant avant tout un « homme de maison » mais pouvant aussi devenir un « serviteur pour le lit »[9].

Ajoutons à cela que la supposée sensualité « atavique » des « indigènes » apparaît aussi comme un motif récurrent de l'imaginaire érotique homosensuel et homosexuel : les espaces colonisés étant considérés, dès la seconde moitié du XIXᵉ siècle, comme des lieux majeurs d'expérimentations et de tourisme homosexuels. Ainsi d'André Gide et d'Oscar Wilde qui se retrouvent ensemble en Algérie, en 1895, le premier y étant initié par le second à la « sexualité avec des Arabes ». Ainsi, aussi de Jean Genet dont les nombreuses relations avec des Algériens et des Marocains éclairent bien ce « goût de l'*Autre* » si présent et prégnant dans l'imaginaire érotique colonial, puis postcolonial, des homosexuels[10].

◀◀ Série de deux cartes postales, clichés de Pierre Tacher [Saint-Louis, Sénégal] : *Afrique Occidentale (Sénégal). En place pour la pose*, sans date [1910] ; *Le nu esthétique !*, 1911.

◀ « L'enfant du dessert », couverture de magazine, *La Vie Parisienne* [Paris, France], 1918 [juillet].

◀◀◀ Série de deux cartes postales, éditées par EP [Paris, France] : *Mais à se jeu n'voulant pas jouer. Les deux négresses voulurent se battre ; C'qui fit qu'sans le colon le même soir. Les deux négresses se firent deux noirs...*, 1902-1904.

◀ *Libreville. Femme Pahouine* [Gabon], carte postale de F. Guillod, éditée par P. & G., 1913. Carte postale issue d'une série de six cartes photographiées dans la chambre de cet Européen, avec en légende : « *Moi, voilà ce que je préfère. Qu'en dis-tu ?* »

◀◀ *Libreville. Pahouine* [Gabon], carte postale, cliché de F. Guillod, éditée par P. & G., 1913.

◀◀ *Reading the story of Aenone (Lecture de l'histoire d'Aenone)*, photographie de F. N. Tomlinso [Détroit, États-Unis], tirage albuminé monté sur carton, 1889-1892.

Le mythe de la femme du Sud-Est asiatique

Christina WU

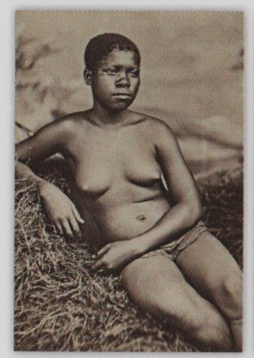
L'image des femmes d'Asie du Sud-Est, mythifiée dès le début de la conquête coloniale, est une invention de la fin du XIXᵉ siècle et du début du XXᵉ siècle. En produisant une ère d'interactions accélérées entre les Européens et les populations locales, le colonialisme a, en effet, en même temps tenté de cartographier, de réglementer et de comprendre cette région dont l'identité « originelle » lui semblait inexistante ou lui paraissait comme une simple combinaison de celles de ses grands voisins à l'est et au nord. Le mythe de la femme du Sud-Est asiatique reposait donc sur la dualité des perspectives européennes concernant les cultures indienne et chinoise : ce qui permettait de présenter les femmes de cette région autant comme des *Apsaras* (nymphes célestes), passionnées et nubiles, que comme des « poupées de porcelaine » chinoises. Ce sont ces images, véhiculées par la littérature, la peinture, la musique, qui ont nourri le public des métropoles coloniales. Dans le même temps, les colonisateurs imaginaient les femmes « indigènes » comme des « dictionnaires dormants » leur permettant d'acquérir les informations vitales à leur « acclimatation ». Toutefois, comme le suggère le terme, ces femmes étaient bien considérées comme des *objets*. Ainsi, dans les Indes orientales néerlandaises (Indonésie), les concubines (*nyais*) de colons hollandais étaient répertoriées comme meubles (*meubel*) ou objets d'inventaire (*inventarisstuk*). Ces projections orientalisantes sont d'ailleurs si prégnantes et intégrées qu'on en retrouve l'écho dans les réflexions de femmes locales telles l'aristocrate javanaise Kartini, qui regrettait que la « *Javanaise idéale* » ne soit considérée que comme une « *poupée en bois* » incapable de parler pour elle-même. D'autres, comme la danseuse hollandaise exotique Mata Hari (« soleil », en malais), racontaient des histoires fantastiques qui se jouaient de la mystique des femmes du Sud-Est asiatique, et ce faisant, participaient, au début du XXᵉ siècle, à la perpétuation des stéréotypes les concernant.

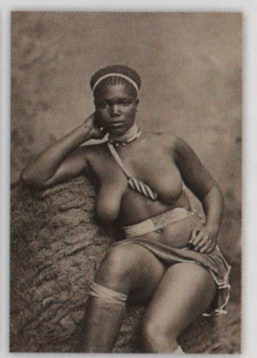
◀ Série de deux cartes postales : *Saïgon. Une « midinette » annamite*, éditée par Alexandre Francis Decoly [Saïgon, Vietnam], 1910 ; « Prostituée japonaise » [Tientsin, Chine], 1901.

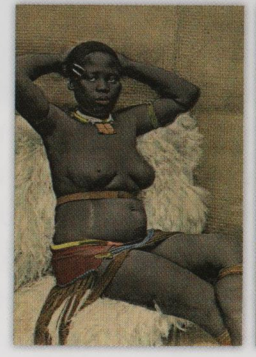
◀◀ *Une horizontale à Saïgon* [Vietnam], carte postale, éditée par Mottet et Cie (collection Phénix), 1916 [1903].

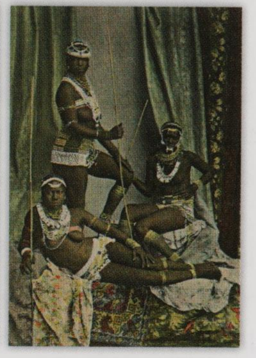
▲ *Prostituée chinoise* [Chine], photographie d'un marin américain, tirage albuminé, 1908-1911.

▲ *Soendanese vrouw uit Titre : Cianjur met bamboe (Femme sundanaise de Titan : Cianjur avec bambou)* [Indonésie], photographie, tirage argentique, 1894-1897.







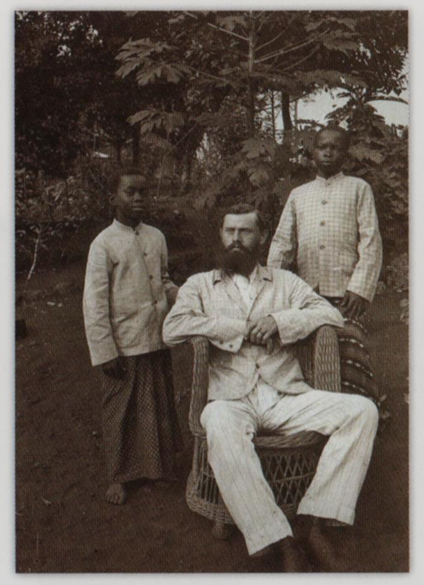


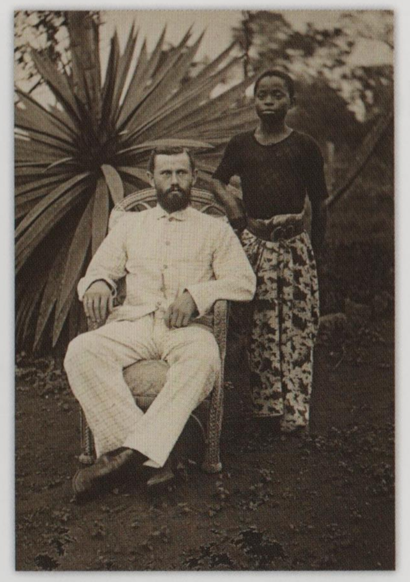
Une moderne Olympia, peinture signée Paul Cézanne [Paris, France], huile sur toile, 46x55 cm, 1873-1874.

Afrique du Sud (Zulu), série de deux photographies de B. W. Caney, tirages albuminés, 1880.

Série de deux cartes postales, sans date [1900] : *Beautiful country Girl,* éditée par Stewart & Schaefer [Cape Town, Afrique du Sud] ; *Basuto girls* (*Filles Basotho*) [Afrique du Sud], éditée par de Spanos & Tsitsias [Maputo, Mozambique].

Série de deux cartes postales : *Une bayadère annamite*, cliché de Georges Victor Planté [Saïgon, Vietnam], 1906 ; *Une horizontale de haute marque*, cliché de Georges Victor Planté [Saïgon, Vietnam], 1908-1912.





Un érotisme colonial « détourné », minoritaire et « subalterniste »

Ce « goût de l'*Autre* » cependant n'est pas le monopole, loin s'en faut, des seuls hommes blancs que ceux-ci soient hétérosexuels ou homosexuels. Dans les élites orientales, il existait, en effet, de longue date, un goût prononcé pour la « chair blanche » comme l'atteste la continuelle présence d'Européennes dans les harems et les gynécées du Maghreb, du Moyen-Orient et de l'Asie orientale depuis l'époque moderne au moins[11]. De Roxelane[12] à Aimée Dubucq de Rivery[13], en passant par Marthe Franceschini, dite « Davia », la « sultane corse du Maroc »[14], les exemples de cette présence abondent, dans l'histoire mais aussi dans les représentations orientales et occidentales à l'image de la somptueuse toile orientaliste de Jean-Jules-Antoine Lecomte du Nouÿ, *L'Esclave blanche,* peinte en 1888[15]. Ce « goût » — en grande partie alimenté par la traite musulmane venant, *via* l'Empire ottoman, des régions de l'Est de l'Europe ou de la course barbaresque — avait aussi, comme origine, les nombreuses ambassades et voyages que faisaient alors, en Europe, les hommes venant de l'Orient arabe ou asiatique. Au travers de leur présence, ces derniers construisaient en miroir, et ce d'autant plus facilement que les femmes étaient visibles, un érotisme lui aussi stéréotypé où l'Occidentale — pourvue de caractéristiques telle la liberté sexuelle associée à une certaine licence des mœurs du fait qu'elle se montrait « nue » en public — n'était pas moins objectivée que l'*Orientale*.

C'est en substance ce que raconte Idriss al'Amraoui — envoyé du sultan du Maroc Mohamed IV auprès de Napoléon III — dans son livre *Le paradis des femmes et l'enfer des chevaux. La France de 1860 vue par l'émissaire du Sultan*, quand il portraiture les Parisiennes : « *Qu'il suffise, pour improuver leur façon de faire et flétrir leurs manières, de voir comme les femmes les dominent* [les hommes], *comment elles courent effrénées dans les lieux de débauche* [en l'occurrence ici les salles de spectacles] *sans que personne ne puisse les empêcher de poursuivre ce qu'elles veulent ni n'ose user de force à leur égard.*[16] » Cette objectivation était aussi parfois directement érotisée comme chez Khalil Bey, diplomate égypto-turc installé à Paris dans les années 1860, qui commande à Gustave Courbet, pour sa collection de tableaux érotiques, *L'Origine du Monde* (1866). Avec cette toile, l'une des plus sulfureuses de l'histoire de la peinture française, l'Occidentale est donc bien réduite, comme souvent les Orientales, à son seul sexe et à la charge érotique de celui-ci.

Esombe u. Mambengo (*Esombe et Mambengo*) [Cameroun], photographie, tirage argentique sur papier à partir d'un négatif sur verre collodion, 1903-1907.

« Colon français et ses deux femmes » [Sénégal], photographie, tirage nitrate, 1915-1917.

Bilder für den Anschauungsunterricht: Afrika. Tafel I: Die Mission (*Image pour éducation picturale : l'Afrique. Illustration 1 : la Mission*) [Cameroun], photographie, tirage argentique sur papier à partir d'un négatif sur verre collodion, sans date.

Colon et sa famille [Guinée britannique], photographie, tirage argentique, 1910.

L'Origine du Monde, peinture signée Gustave Courbet [Paris, France], huile sur toile, 46x55 cm, 1866. Le diplomate Khalil Bey fut le premier propriétaire de cette œuvre. Il comptait déjà parmi sa collection de tableaux érotiques *Le Bain turc* d'Ingres.

Storyville, un espace légal de prostitution interraciale aux États-Unis

Martine GERONIMI

La Nouvelle-Orléans a mené une expérience d'encadrement de la prostitution en légalisant une portion de sa ville et en la dotant d'un statut d'avant-garde à la fin du XIXe siècle (1898). En effet, choqués par la diffusion des quartiers aux lanternes rouges un peu partout dans la ville, les élus de La Nouvelle-Orléans ont voulu préserver la distinction entre le centre historique et leur environnement bourgeois. Ils ont ainsi créé, sur le sol américain, un lieu hors temps et hors loi, une enclave légale dans laquelle des jeunes femmes, voire de très jeunes filles, étaient autorisées à se prostituer pour des touristes américains et internationaux. Le quartier de Storyville témoigne non seulement d'une double ghettoïsation de l'espace de la ville, par des espaces enclavés mais également d'une ghettoïsation sociale par une différenciation ethnoraciale. En réalité, aux États-Unis, en ces temps de ségrégation raciale et d'interdiction de rapports sexuels entre des personnes de « races » différentes, les maisons de tolérance étaient légalement scindées selon l'appartenance ethnique et ont permis ce type de sexualité prohibée par ailleurs. Non seulement les femmes blanches, de couleur ou métisses ne pouvaient cohabiter mais une maison de femmes noires ne pouvait être tenue par un homme de couleur. Néanmoins, des « maisons de luxe » dirigées par des tenancières métisses ou africaines-américaines feront la renommée de ce quartier. Celui-ci est le parfait exemple du développement d'une véritable industrie du tourisme sexuel dès la fin du XIXe siècle et une forme de reconnaissance institutionnelle de la prostitution interraciale. La publication intense des *Blue Books*, des guides pratiques pour les visiteurs de ce quartier, illustre bien ce phénomène. Dans ces différents guides, au fil du temps et, jusqu'en 1917, on voit que les éditeurs mettent en place un système de lettres pour indiquer la « race » ou l'origine des filles présentes dans ces établissements. Peu à peu, un grand nombre de photographies sont incluses dans le fascicule qui devient un véritable annuaire d'une centaine de pages.

◄ *Fiches de police de prostituées* [Storyville, États-Unis], série de trois photographies, tirages argentiques, 1900-1910.

▲▲ « Prostituées et leurs clients » [Storyville, États-Unis], photographie attribuée à Ernest J. Bellocq, tirage argentique, sans date.

▲ *Storyville* [Storyville, États-Unis], photographie, tirage argentique, 1911.

◄ « Prostituée sur une chaise » [Storyville, États-Unis], photographie, tirage argentique, 1906.

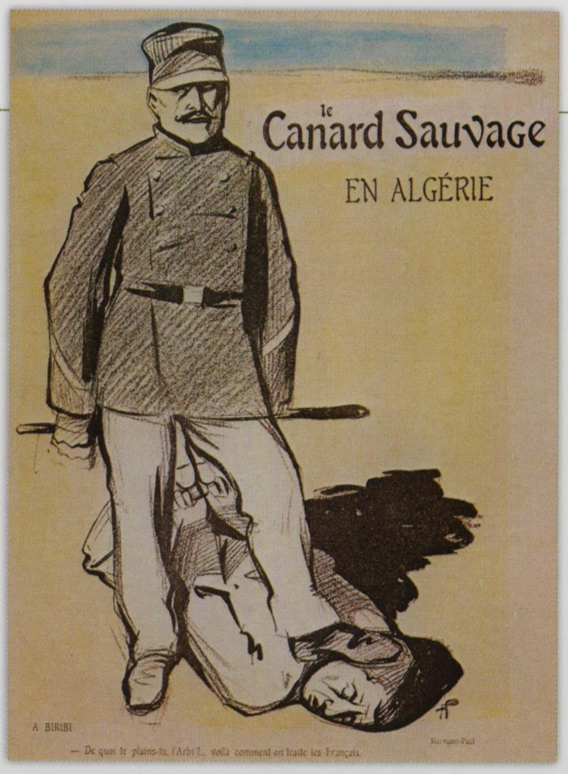
▲▲ *Minnie Bradley*, photographie d'identification judiciaire (attribuée à la police) [Omaha, États-Unis], 1902.

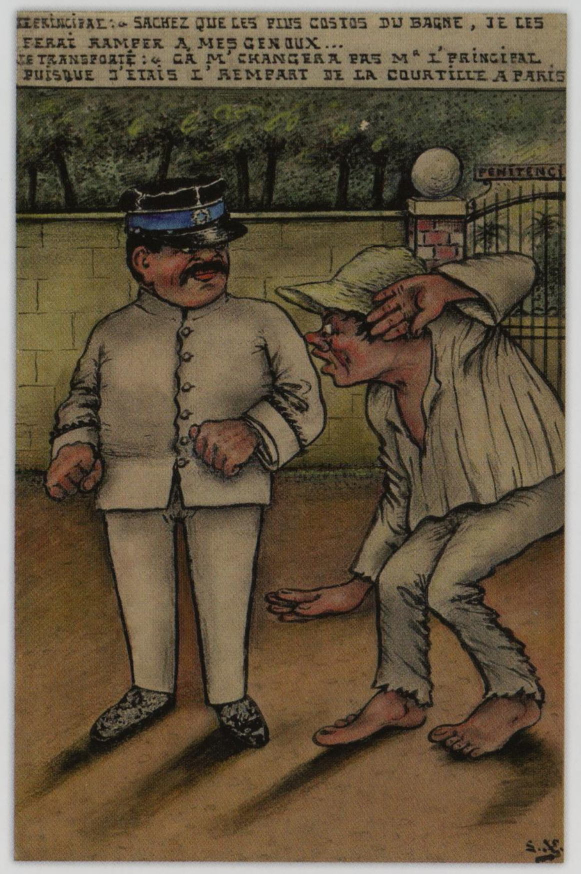
▲ *Prostituées dans une maison close de Denver* [États-Unis], photographie, tirage argentique, 1900-1901.

Entre hommes dans les bagnes coloniaux

Dominique KALIFA

Le XIXe siècle invente les bagnes coloniaux. L'armée française inaugure le phénomène en transférant, dès 1830, ses compagnies et bataillons disciplinaires en Algérie, aux sources de ce qui deviendra Biribi. Le Second Empire y adjoint les civils, « transportant » en Guyane et en Nouvelle-Calédonie, dès 1854, les condamnés aux travaux forcés. Ce système prospéra jusqu'au milieu du XXe siècle, des centaines de milliers d'hommes (forçats, relégués, soldats indisciplinés, antimilitaristes, homosexuels, nationalistes « indigènes »...) faisant ainsi l'expérience du bagne colonial. Structurellement, ses formes n'y différent pas vraiment de celles que suscite partout l'enfermement. Mais l'éloignement, le « cafard » et le sentiment d'abandon exacerbent les violences liées au « virilisme » carcéral. La sexualité y est, avec le muscle, le principal instrument de pouvoir. En effet, en vertu du principe du « caïdat », l'« Homme fort » règne sur la case ou le gourbi. Son autorité repose sur la force physique et sur l'aura que confèrent les fortes peines, la crânerie ou la résistance à l'autorité. C'est aussi le caïd qui définit la place des uns et des autres dans le groupe distinguant, dès l'arrivée, les « hommes », qui doivent faire montre de leurs vertus mâles, des « gonzesses » : le viol, individuel ou collectif, étant souvent l'aboutissement de ce moment où les rôles sexuels sont (re)distribués. Cette reconfiguration instaure une hiérarchisation des rôles de genre entre les « hommes », que l'on respecte, les « femmes », sexuellement dominées, mais protégées, et les souffre-douleurs, souvent d'authentiques homosexuels qui subissent les violences quotidiennes. « L'homosexualité » quoiqu'omniprésente apparaît surtout comme un mode d'organisation et de régulation sociales dont l'objectif est d'imiter, au maximum, les relations hétérosexuelles. Faute de femmes, on « féminise » donc certains hommes, sur lesquels s'abat à l'identique la domination physique, sexuelle et sociale.

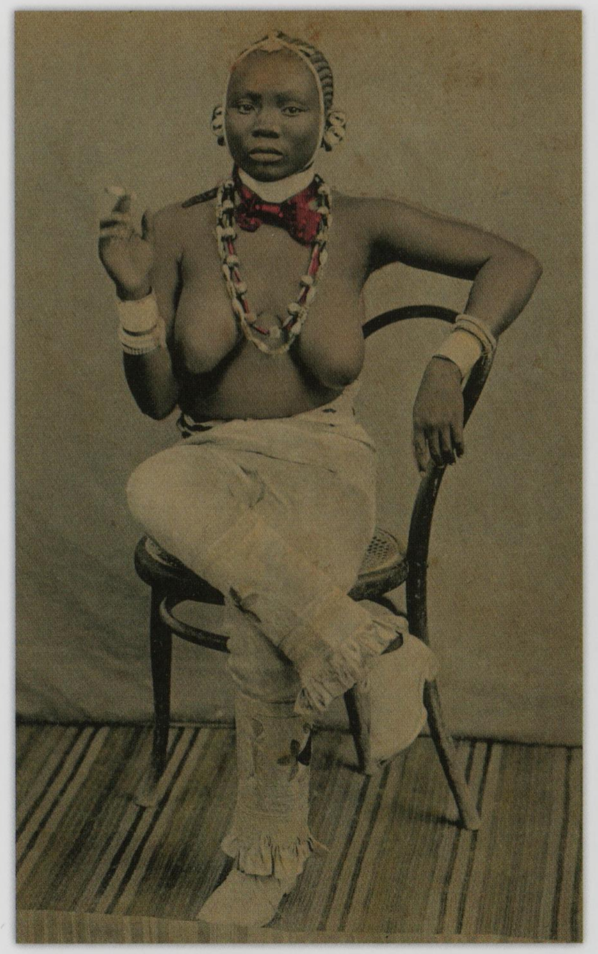




« À Biribi », lithographie d'après un dessin de René Georges Hermann-Paul, dit Hermann-Paul, *Le Canard sauvage* [Paris, France], 1903 [avril-mai].

« Sachez que les plus costos du bagne, je les ferai ramper à mes genoux... », peinture signée LK, aquarelle, 1919-1923.

Série de deux lithographies d'après des dessins de Bernard Naudin, *L'Assiette au Beurre*, n° 227, 1905 [août] : « Biribi » ; « Ménage. Monsieur et Madame... sans bébé ».



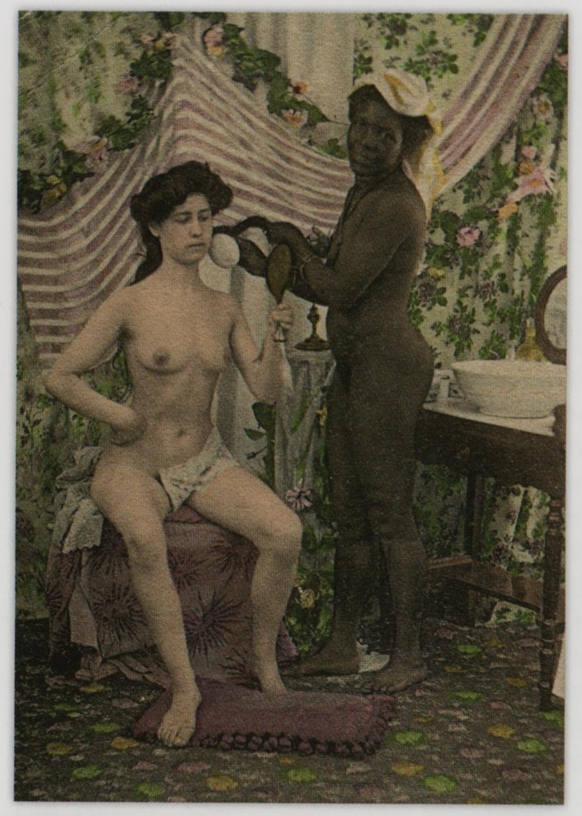
À la Belle Époque, quelques années plus tard seulement, le Cubain Rafael — clown et acteur passé à la postérité, à Paris, sous le pseudonyme de Chocolat —, même s'il ne fait pas carrière en mettant en avant l'érotisme associé alors aux Noirs, exerce pourtant un attrait sexuel certain auprès des Françaises. L'une d'entre elles, Marie Hecquet pourtant mariée au moment de leur rencontre, quitte le domicile conjugal pour vivre avec lui, provoquant ainsi, en 1895, un divorce prononcé à ses torts[17]. Si le fait de convaincre une femme blanche de quitter son époux pour vivre en concubinage avec un « Nègre » — chose honteuse et scandaleuse à l'époque — pourrait être interprété comme un exemple d'hypermasculinité noire, la fin très domestique de l'aventure est un autre renversement des stéréotypes. Il s'agit, en fin de compte, d'une simple histoire d'amour. Une histoire d'amour non exempte, cependant, de désir et de fantasmes réciproques en partie nourris par les stéréotypes érotiques que les un.e.s ont sur les autres.

Processus exemplifié, à plus vaste échelle encore, pendant la Grande Guerre, alors que des centaines de milliers de soldats issus des Empires britannique et français sont sur le front ou à l'arrière, et que les rencontres et les « unions » interraciales se multiplient. Majoritairement sexuelles et amoureuses, celles-ci s'écrivent, le plus souvent, dans des correspondances privées débordant d'autant plus de sensualité que la mort rôde et que la crainte de ne jamais se revoir est bien là. L'érotisme colonial, comme une urgence, transparaît alors dans ces mots échangés à brûle-pourpoint[18]. Ceci explique aussi pourquoi les courriers, mais aussi les images, sont particulièrement surveillés. Ainsi, le contrôle postal de la censure militaire bloque-t-il les images érotiques — photographies de Françaises dans des poses ou des tenues suggestives, qui pourraient nuire à l'honneur et à la grandeur coloniales — que les troupes « indigènes » (tirailleurs et

Suaheli-Schönheit (*Beauté Swahili*) [Rwanda allemand, Deutsch-Ostafrika], carte postale, éditée par C. A. W. G., 1912-1914.

Série de trois cartes postales : *Kaffernschönheit* (*Beauté Kaffir*) [Karibib, Namibie, colonie allemande], cliché de Von Ziegler, 1910 ; *Jeune fille au sofa* [Guinée espagnole], 1908 ; *Ragazza bilena* (*Fille de Bilene*) [Bilene, Mozambique], cliché d'A. Barratti [Asmara, Érythrée], 1935.

Nouveau Cirque. La Noce de Chocolat, affiche signée AF, imprimée par Chapt [Paris, France], 120x82 cm, 1890.



goumiers pour l'essentiel) tentent d'envoyer chez eux. Les autorités militaires censurent, de même, les correspondances de soldats « indigènes », envoyées aux colonies, où ceux-ci narrent, parfois crûment, leurs relations amoureuses et/ou sexuelles avec des femmes blanches, que celles-ci soient ou non des prostituées.

Au travers de ces traces émerge donc, grâce à une inversion du regard qui brise interdits et tabous, un double impensé des systèmes coloniaux : les femmes blanches peuvent devenir les objets d'un érotisme colonial produit par les « dominés », *mais aussi* les actrices d'un imaginaire sexuel qu'elles construisent à partir de leurs propres fantasmes et désirs pour ces hommes « Autres ». À l'image de ces paroles de chanson reproduites, en 1916, dans *Crache pas dans l'masque*, le journal de la 3e division coloniale : « *Depuis que dans l'Nord de la France et ailleurs. S'ont amenés des contingents étrangers. D'Tonkinois, de Bédouins, d'Malgaches, de Toucouleurs. Dans l'pays les p'tites femmes sont aux anges. Ell's ne peuvent s'empêcher de zyeuter l'pantalon. De ces noirs*[19]. » Cette idée, couramment véhiculée pendant la Grande Guerre, n'est cependant pas nouvelle puisqu'elle irrigue, en grande partie déjà, la seconde partie du XIXe siècle, comme le montre la figure du Turcos pendant le conflit franco-prussien de 1870, tout en alimentant une « concurrence virile » entre les différents types d'hommes qui combattent pourtant, côte à côte, sur les mêmes fronts entre 1914 et 1918.

Une concurrence aussi alimentée, on s'en doute, par les récits qu'en font les femmes elles-mêmes, y compris dans les colonies où certaines Européennes comme les Créoles blanches, de par l'influence présumée du climat tropical, sont pourvues, elles aussi, de stéréotypes réservés aux colonisé.e.s, tels l'oisiveté, l'indolence, et la sensualité excessive. Le poème de Charles Baudelaire, *À une dame créole*, écrit en 1841 à l'île de la Réunion en est un excellent exemple. Dans celui-ci, Baudelaire fait l'éloge de Madame Autard de Bragard qui ferait « *germer* [en métropole] *mille sonnets dans le cœur des poètes. Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos Noirs* » : une conclusion qui révèle bien toute l'ambiguïté sexuelle dans laquelle les femmes, blanches y compris, sont tenues outre-mer[20].

Quant aux femmes « indigènes », même si elles disent ou témoignent de leurs fantasmes ou désirs érotiques pour les colonisateurs, elles n'en laissent généralement que fort peu de traces tant dans les colonies que dans les métropoles coloniales. Et pourtant, la sensualité et l'érotisme sont bien présents dans les rares écrits de femmes à disposition. Ainsi, dans *Claire-Solange, âme africaine* — écrit par la Guadeloupéenne Suzanne Lacascade et publié en 1924 — la fille d'une mulâtresse martiniquaise et d'un Français blanc, Claire-Solange, quitte la Martinique pour la métropole où elle tombe amoureuse de Jacques Danzel, un Français blanc, mais ne s'en rend compte que lorsque ce dernier part au front. Confrontée aux élans sexuels d'autres couples, Claire-Solange se dit « *torturée que vous ne m'ayez pas étreinte ainsi !*[21] ». Son amour n'est donc pas que platonique. Il repose aussi sur « *une grande faim que vous, vous seul, pouvez apaiser* ». Par cette expression, clairement érotique, de la « faim qui la dévore », Claire-Solange nous permet d'éclairer l'inversion sans doute la moins (re)connue — parce que la plus taboue encore ? — et certainement la moins visible et la moins visibilisée de l'érotisme colonial : celle d'une femme de couleur disant, simplement et abruptement, *son* désir sexuel pour un homme blanc[22].

Au travers de ce long parcours, au cœur du grand XIXe siècle (1830-1920), on comprend que l'érotisme colonial fut bien un moteur majeur des fantasmes et des désirs des un.e.s sur les autres tout en étant une matrice structurante de ceux-ci. Ceci explique sans doute sa longue pérennité tant au XXe siècle que dans le XXIe siècle naissant. ■

« La toilette » [Paris, France], carte postale colorisée, issue d'une série de cartes, 1902.

Femme du Sénégal, photographie, tirage argentique de François-Edmond Fortier (EF1172) [Sénégal], 1906. Auteur de plus de trois mille cartes postales sur l'A-OF et le Sénégal, ce photographe a réalisé en parallèle de nombreux nus érotiques.

« Colon avec trois femmes noires aux seins nus tenant des parapluies », photographie, tirage albuminé, 1915.

1 Edward W. Said, 1994(b).
2 Nicole Canet, 2007.
3 Michel Foucault, 1976.
4 Annie Le Brun, 2014.
5 Alexandre Parent-Duchâtelet, 1836.
6 Guy de Maupassant, 2010 [1945].
7 Gustave Flaubert, 2002.
8 Christelle Taraud, 2011.
9 Christelle Taraud, 2009(a).
10 Joseph A. Massad, 2007 ; Todd Shepard, 2017.
11 Robert C. Davis, 2006 ; Leslie Pierce, 1993.
12 Isaure de Saint Pierre, 2002.
13 Michel de Grèce, 1982 ; Barbara Chase-Riboud, 1987.
14 Marie-José Loverini, 2005
15 Voir le film de Ferzan Oztepek, *Le Dernier Harem*, sorti sur les écrans français en 1999.
16 Idriss al'Amraoui, 2013 [1992].
17 Gérard Noiriel, 2016.
18 Tyler Stovall, 2003.
19 Claude Liauzu, Josette Liauzu, 2002.
20 Christopher L. Miller, 1985.
21 Suzanne Lacascade, 1924.
22 Valérie Orlando, 2005 ; Jennifer M. Wilks, 2008.

Partie 3
Décolonisations I 1920-1969

Spectacles ethnographiques, pornographie exotique et propagande coloniale 272-301
Nicolas BANCEL & Pascal BLANCHARD
Pages brûlantes et chastes couvertures italiennes
Federica TAMAROZZI
La « femme exotique », entre danger et attraction
Jennifer YEE
Gouverner la prostitution en Inde au temps de l'Empire britannique Romain CHASLES
L'armée coloniale et la propagande militaire aux colonies
Julie d'ANDURAIN
Le mythe en images de la « Mauresque » aux seins nus
Gilles BOËTSCH
Les « paradis sexuels » des soldats américains (1930-1950)
Dominic THOMAS
Bousbir, quartier réservé de Casablanca Olivier AUGER
Les masculinités dans l'Inde coloniale Shahin KACHWALA

Fascinations et répulsions pour le corps noir 302-331
Pascal BLANCHARD, Gilles BOËTSCH & Sandrine LEMAIRE
Bande dessinée et sexualisation de l'« Autre »
Dominic THOMAS
De la pédophilie en terres coloniales
Alain RUSCIO
Enfants métis et relations sexuelles interraciales en Afrique orientale italienne SA SMYTHE
« Race », mixité raciale et immigration coloniale dans l'entre-deux-guerres Elisa CAMISCIOLI
L'image genrée et sexualisée de l'« homme noir » dans la culture américaine Kellina CRAIG-HENDERSON
Séquestrations de femmes « blanches » par des « sauvages »
Gilles BOËTSCH
Le regard sexué sur les Africain.e.s-Américain.e.s en Europe dans l'entre-deux-guerres raconté par les Noir.e.s
Jennifer Anne BOITTIN
Sexualité interraciale dans la colonie britannique d'Afrique australe centrale
Juliette MILNER-THORNTON

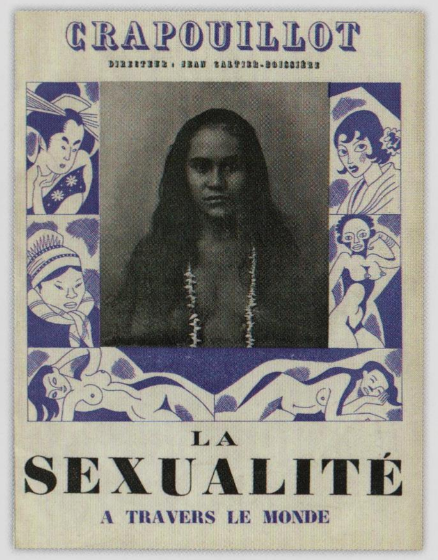
Sexualité, couple et mariages interraciaux dans le colonial tardif 332-361
Dominic THOMAS & Françoise VERGÈS
Homosexualité et colonisation Robert ALDRICH
La production culturelle liée à la sexualité des femmes asiatiques-américaines Elaine ANDRES & Ray SAN DIEGO
Prostitution chinoise et fascination européenne
Sue GRONEWOLD
Les troupes américaines dans le Pacifique
Pascal BLANCHARD
Mariages mixtes dans l'Algérie française
Florence RENUCCI
La société américaine et les rapports sexuels interraciaux
Claire NICOLAS
La découverte sexuelle des GI's noirs en Europe
Gilles AUBAGNAC
Angélique, le sultan et l'eunuque
Christelle TARAUD

Violences sexuelles au temps des décolonisations 362-391
Alain RUSCIO & Nicolas BANCEL
Les *ianfu*, « femmes de réconfort » de l'armée japonaise
Pascal BLANCHARD
Troupes américaines et imaginaires sur les geishas
Claire NICOLAS
Les bordels militaires de campagne durant la guerre d'Indochine
Isabelle TRACOL-HUYNH
Relations sexuelles interraciales en Indochine
Marie-Paule HA
Les exactions sexuelles pendant la guerre d'Algérie
Catherine BRUN
Voleur, violeur : la peur de l'immigré
Yvan GASTAUT
La controverse autour de Maria Hertogh
Christina WU
Black Panthers : entre virilisme et féminisme
François DURPAIRE

Noire et Blanche, photographie de Man Ray [Paris, France], tirage argentique, 1926.
Cette photographie de Kiki de Montparnasse a été publiée dans *Vogue* en 1926. Elle renvoie à l'influence des arts africains sur l'artiste et le mouvement surréaliste.

Spectacle ethnographique, pornographie exotique et propagande coloniale

Nicolas BANCEL & Pascal BLANCHARD



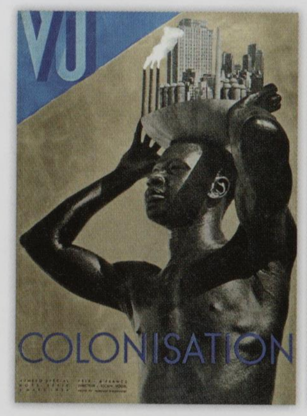
« La sexualité à travers le monde », couverture du magazine *Crapouillot* [Paris, France], 1951 [avril].

Young Balinese Dancers Perform the Djanger (*Jeunes danseuses balinaises dansant le Djanger*) [Bali, Indonésie], photographie d'Horace Bristol, tirage argentique, 1939.

Les expositions coloniales, les pavillons exotiques des expositions universelles et les exhibitions ethniques, sous des formes multiples, ont été des vecteurs majeurs de la diffusion des représentations des populations « exotiques » en Europe, aux États-Unis et au Japon. Dans ces exhibitions, les corps des « exotiques » ont été au centre des mises en scène : les visiteurs occidentaux sont alors face à une altérité incarnée[1], visible désormais dans les métropoles.

On vient voir le/la « sauvage », le/la « colonisé.e », mais aussi des corps étonnants et fascinants, des corps d'hommes et de femmes nus ou à moitié nus, des corps en mouvement ou fixes, des corps qui provoquent la répulsion ou la fascination. Dans le dernier tiers du XIXe siècle, ce phénomène constitue une rupture majeure, dynamisée par l'internationalisation des expositions. Le corps physique de l'« Autre » — et non plus seulement sa représentation — pénètre alors le champ visuel des Américains, des Japonais et des Européens. Le phénomène des zoos humains, initié dès le retour des premiers voyages des Européens vers les Amériques et l'Afrique à la fin du XVe siècle, trouve une dynamique nouvelle avec l'exhibition de la « Vénus hottentote » au début du XIXe siècle, se généralise après 1870, et connaît son apogée au lendemain de la Première Guerre mondiale à travers d'immenses expositions populaires et la mode des villages ethniques itinérants. Au total, ce sont des milliers d'exotiques qui font le voyage vers le Nord pour être exhibés.

C'est pourquoi dans le premier tiers du XXe siècle, le public est désormais coutumier de cette rencontre avec les corps exotiques ; les plus petites villes d'Europe ou d'Amérique reçoivent troupes et villages ethniques, tandis que les grandes expositions regroupent villages et pavillons coloniaux[2]. Dans toute l'Europe et au Japon, le récit



de l'entreprise coloniale alimente alors une formidable production culturelle : journaux illustrés, romans et ouvrages destinés à la jeunesse, jeux ou cartes postales forment progressivement une véritable culture coloniale[3]. Dès 1898, les États-Unis adoptent un modèle comparable, avec l'occupation des Philippines — après avoir chassé les Espagnols —, tout en entretenant un discours sur leur colonisation intérieure, à l'encontre des Indiens et des Africains-Américains. La passion pour les représentations de corps « exotiques » se développe, depuis l'Exposition internationale de St. Louis en 1904, dans la continuité des grandes tournées de Buffalo Bill dans le dernier tiers du XIXe siècle (tournées qui se prolongent ensuite dans toute l'Europe).

En France, c'est en 1899 qu'est définitivement institutionnalisée la propagande coloniale, avec la création de l'Office colonial, dépendant directement du ministère des Colonies, qui supervise notamment les pavillons coloniaux de l'Exposition universelle de Paris en 1900. Mais c'est après la Première Guerre mondiale, sous l'action d'Albert Sarrault, ministre des Colonies de 1920 à 1924, que la propagande coloniale en France va se systématiser. En Allemagne, la Ligue coloniale allemande, créée en 1882, rassemble les principaux intérêts coloniaux du pays et va progressivement fédérer le lobby colonial et organiser la propagande, notamment lors des grandes expositions coloniales alors

« Colonisation », couverture du magazine *Vu*, photomontage, numéro spécial hors-série, 1934 [mars].

« À propos d'un centenaire. La vraie conquête de l'Algérie », lithographie d'après un dessin d'Herouard, *Fantasio* [Paris, France], 1930 [15 mai].

Scène pornographique [France], carnet de retirages photographiques, petit format, 1922.

« La séance photographique » [Sénégal], photographie de Jean-Louis Chardans, tirage argentique [France], 1930.

qu'en Italie est créé, en 1906, l'*Istituto coloniale italiano* — regroupant toutes les forces du lobby colonial italien —, qui sera transformé, en 1928, en *Istituto coloniale fascista* par le régime mussolinien, donnant une plus grande ampleur à la propagande coloniale et un véritable contenu ethnographique aux expositions organisées par la suite. Au Portugal, l'action propagandiste de l'État s'institutionnalise au début des années 1930 avec la promulgation de l'Acte colonial en 1930, puis la création de l'Agence générale des colonies en 1934[4].

En Belgique, c'est avec l'exposition de Tervuren, en 1897, que s'organise la mécanique coloniale visant à soutenir l'action « civilisatrice » au Congo, sur les traces de leur voisin néerlandais qui, depuis l'Exposition coloniale de 1883, structure une propagande efficace pour mobiliser la population et recruter de futurs expatriés coloniaux. En Grande-Bretagne, l'organisation de la propagande est essentiellement contrôlée par les associations coloniales, en lien avec les municipalités à l'occasion de l'érection des grandes expositions, le *Colonial Office* ne s'engageant dans une action de propagande qu'au milieu des années 1930. Pourtant, le mécanisme de propagande coloniale est en place à l'issue de la Grande Guerre, et partout l'image exotisante de l'indigène s'affirme comme un modèle.

Foire de Bordeaux, affiche signée René Lataste, imprimée par Delteil Frères [Bordeaux, France], 160x105 cm, 1923.

En visite au village [Sénégal], photographie, tirage argentique, 1932-1934.

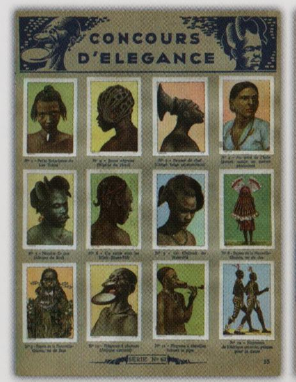
Pages brûlantes et chastes couvertures italiennes

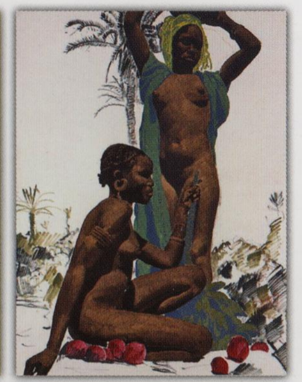
Federica TAMAROZZI

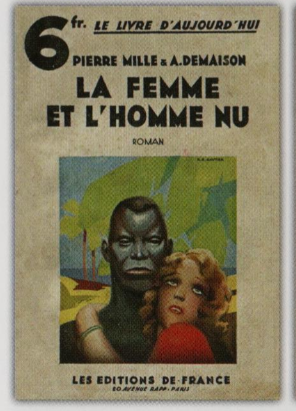
En Italie, la propagande fasciste a largement fait appel aux médias, mais la production littéraire coloniale est sans doute le champ dans lequel cette instrumentalisation a produit les résultats les plus décevants. La recette romanesque sert l'image du colonisateur et le récit se construit toujours autour de la rencontre de ce dernier avec une femme indigène : elle est, tour à tour, une partie du paysage, un objet de plaisir, une source de perdition et parfois la cause d'une bonne action… La relation charnelle se fait alors métaphore de la conquête territoriale. En 1926, Mario de Gaslini remporte le prix du meilleur roman colonial italien pour *Piccolo amore beduino*, qui fait de l'Afrique un « *paradis des sens* ». Il esquisse les contours d'un corps féminin qui oscille entre animalité et assimilation, traduisant non seulement la possibilité d'une rencontre mais aussi celle d'une co-pénétration. *A contrario*, des auteurs comme Gino Mitrano Sani, dans *Femina somala. Romanzo coloniale del Benadir* (1933), refusent cette perspective et décrivent l'attirance qu'éprouvent les colonisés, frappés voire éblouis par les colonisateurs. La femme devient alors, comme l'indique Giovanna Tomasello dans son ouvrage *L'Africa tra mito e realtà. Storia della letteratura coloniale italiana* (2004), la « *médiatrice d'une colonisation spécifiquement fasciste* ». Souvent, le contraste entre le contenu des romans et leur couverture est frappant : même des livres explicites se parent d'une jaquette sobre, non aguicheuse. Les récits des rencontres interraciales s'achèveront, d'ailleurs, avec la loi contre le métissage promulguée en 1940. Ce type de romans souffrira des injonctions contradictoires de l'idéologie raciale et de la politique expansionniste : déconnectées de la réalité de terrain, les « contraintes idéologiques » du fascisme appauvrissent davantage un imaginaire déjà sclérosé. Parallèlement à cette littérature suggestive mais conventionnelle, il existe une production d'images exotico-érotiques qui vire au sadisme en s'appuyant sur des caricatures dégradantes.

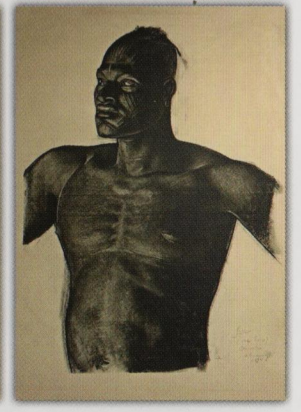
Piccolo amore beduino (*Petit amour bédouin*), couverture du roman de Mario Dei Gaslini [Milan, Italie], 1926.

« Soldati d'Italia alla Conquista dell'Impero » (« Soldats d'Italie à la conquête de l'Empire »), couverture de la revue *Faccetta Nera* [Rome, Italie], 1954 [octobre].









Le « clou » de l'Exposition coloniale. Le pavillon du Byrrh, publicité d'après un dessin de Georges Léonnec, 1931.

« Concours d'élégance », *in Les merveilles du monde*, album de collection de vignettes, édité par les chocolats Nestlé [Paris, France], 1932.

Ito et Zara [Marrakech, Maroc], peinture signée Jacques Majorelle [France], technique mixte et rehauts d'oxyde métallique sur carton, 71x54 cm, *c*. 1935.

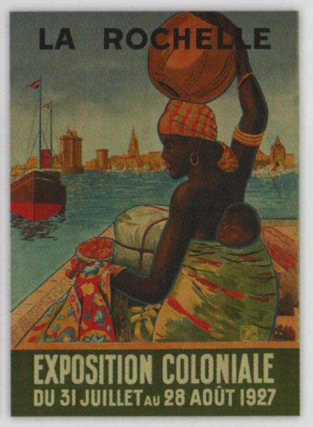
La femme et l'homme nu, couverture du roman de Pierre Mille et André Demaison [Paris, France], 1935.

Sara le pisteur d'éléphants (La Croisière noire) [Centrafrique], dessin signé Alexandre Iacovleff [Russie/France], fusain, 1925. Peintre officiel de la Croisière noire, cet artiste a produit plus de trois cents dessins durant sa traversée du continent africain.

Le Sphinx [Paris, France], cendrier en verre, 1933. Maison close, boulevard Edgar Quinet à Paris, ouverte en 1931, aux décorations orientalisantes.

Émergence d'une culture coloniale

Selon des modalités différentes en fonction des pays et des cultures, l'image de l'indigène se forme et se déploie tout au long de l'entre-deux-guerres sur de multiples supports (brochures, livres, affiches, manuels scolaires, cartes postales, films, revues spécialisées…). En parallèle, les expositions universelles, internationales et coloniales demeurent le vecteur essentiel de diffusion de l'« idée coloniale » et de la figure de l'exotique[5]. Ces expositions officielles s'articulent aux tournées organisées depuis le dernier quart du XIXe siècle dans toute l'Europe et aux États-Unis par des imprésarios privés qui, bien souvent, fournissent le « matériel exotique » pour les expositions officielles. Des deux côtés de l'Atlantique se forment ainsi des troupes professionnalisées d'« exotiques » qui, durant l'entre-deux-guerres, vont traverser tous



Mata Hari, affiche signée Kumpf du film réalisé par George Fitzmaurice [États-Unis], éditée par A. Haase [Prague, République Tchèque], 1931.

Série de trois affiches, plusieurs formats : *Fiera de Tripoli. Prima mostra internazionale d'arte coloniale (Foire de Tripoli. Première exposition internationale d'art colonial)* [Italie], 1931 ; *Burma. British Empire Exhibition. Wembley Park (Birmanie. Exposition de l'Empire britannique. Parc de Wembley)*, signée T. Martin Jones [Londres, Angleterre], 1924 ; *5e foire coloniale officielle internationale*, signée P. A. Wasui [Anvers, Belgique], 1928.

Visit International Colonial Exhibition [Paris, France], affiche signée Dransy, imprimée par Vercasson, 62x100 cm, 1931.

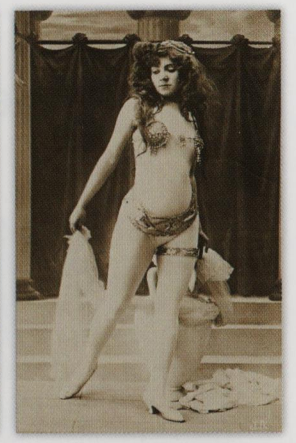
Exposition coloniale [La Rochelle, France], affiche signée Guy Genty, 105x74 cm, 1927.

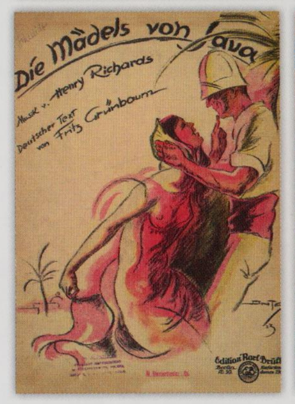
les pays occidentaux, faisant halte dans les grandes expositions nationales, universelles ou coloniales. Au croisement de la propagande coloniale et des exhibitions exotiques, le corps des « indigènes » est omniprésent.

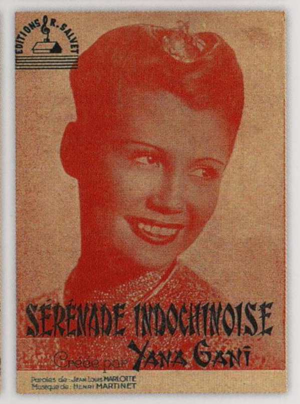
Jusqu'en 1940, les exhibitions exotiques vont prendre plusieurs formes. Il faut, en effet, distinguer les troupes et les individus présentés dans les « villages nègres », « indiens » ou « indochinois » des grandes expositions officielles qui se distinguent des premiers zoos humains : le « village ethnique » s'affirme alors comme une version « humanisée » de ceux-ci[6], et devient, sous des formes diverses, l'espace majeur de monstration des corps exotiques. Exposés sur des milliers de supports et de représentations en Europe, aux États-Unis ou au Japon, ces derniers se banalisent, dans la continuité de la Grande Guerre qui a provoqué un contact sans précédent entre les populations européennes et plus d'un million de colonisés ou d'Africains-Américains (essentiellement des hommes) venus dans les tranchées pour combattre ou dans les usines pour contribuer à l'effort de guerre. Dans les villages ethniques, tout l'artefact symbolique du zoo humain, qui caractérisait la frontière entre visiteurs et visités — grilles, enclos, signalétique —, s'efface progressivement, les visiteurs pouvant parfois même avoir des contacts avec les exhibés, les croiser en ville, leur parler et faire négoce avec eux en leur achetant des cartes postales ou des objets. Enfin, une troisième déclinaison du spectacle exotique s'est concrétisée dans un ensemble de représentations de cabarets, de théâtres, de reconstitutions historiques, à la manière du spectacle de Buffalo Bill sur l'« Ouest sauvage ». L'ensemble de ces dispositifs a contribué à édifier les représentations du colonisé (Africain ou Asiatique en Europe, Indien aux États-Unis) tout en réifiant un rapport complexe aux corps exotiques.

En France, l'Exposition coloniale nationale de Marseille en 1922 va mettre en scène des centaines de figurants exotiques et initier une phase de multiplication des grandes expositions coloniales, jusqu'au Salon de la France d'outre-mer en 1940, avec celles de Strasbourg, Nantes et Grenoble en 1925, La Rochelle en 1927, le Centenaire de l'Algérie en 1930 ou Vincennes en 1931 et Paris en 1937 avec l'Exposition coloniale internationale et le Salon de la France d'Outre-mer. À chaque fois, les « exotiques » s'imposent comme l'attraction majeure. À l'étrangeté des exhibitions ethniques, la propagande coloniale officielle préfère désormais la proximité relative avec les

figurants des villages. À chaque fois, les exhibés fascinent et divertissent. Ils évoluent dans des villages reconstitués (comme les Zoulous à Wembley en Grande-Bretagne), livrent des combats de lutte (comme les Sénégalais à la Rochelle en France), jouent de la musique et dansent (comme lors de l'Exposition française de 1931, avec les ballets du Cambodge et les danseuses foulahs), défilent et prient, mais surtout figurent des « sauvages » rédimés par la civilisation, accueillant le public ou le servant dans les bars et restaurants exotiques. Le corps de l'« Autre » est au service des métropolitains, il est source de puissance (militaire), de civilisation (avec l'acquisition de la langue et des manières occidentales de se vêtir), mais il est aussi un objet de désir sexuel (à travers, notamment, les serveuses ou les danseuses dans les expositions).







Souvenir du musée des Colonies (détail), peinture signée Louis Bouquet [Paris, France], huile sur toile, 162x156 cm, 1931. L'artiste réalisa les fresques du salon Paul Reynaud du musée des Colonies (1931). L'Afrique est, ici, symbolisée par une jeune femme noire, dénudée, au milieu des architectes.

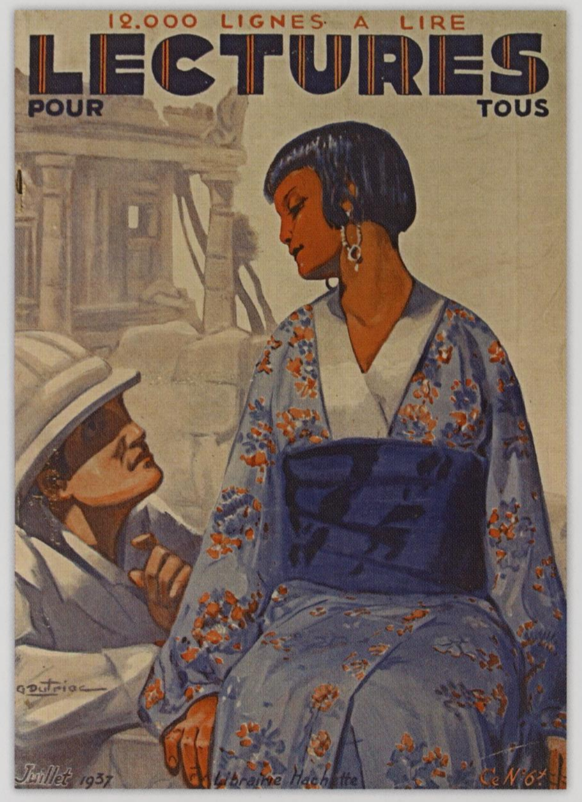
Série de deux photographies, tirages argentiques : « Charmeuse de serpent », 1910-1920 ; « Danseuse orientale », sans date.

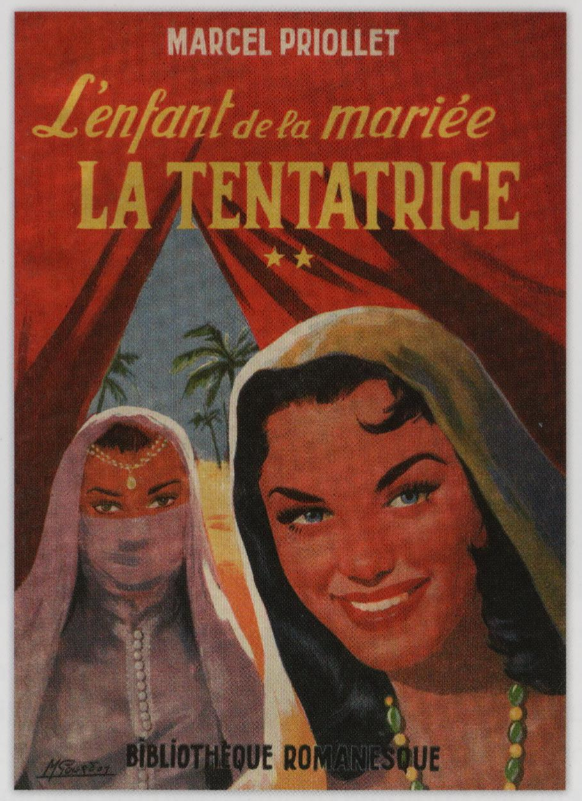
Série de quatre couvertures de partitions musicales : *La P'tit Lulu d'Honolulu*, illustration d'Arton Girbal, éditée par les éditions du Music-Hall [Paris, France], 1925 ; *La p'tite Moukère, step arabe*, illustration de Würth, éditée par les éditions Max Eschig [Paris, France], réédition de 1936 ; *Die Mädels von Java* (*Les filles de Java*), éditée par les éditions Rarl Brüll [Berlin, Allemagne], 1923 ; *Sérénade indochinoise*, illustration du Studio Erpé [Nice, France], éditée par les éditions Robert Salvet [Paris, France] et les éditions Deramond [Marseille, France], 1950 [1943].

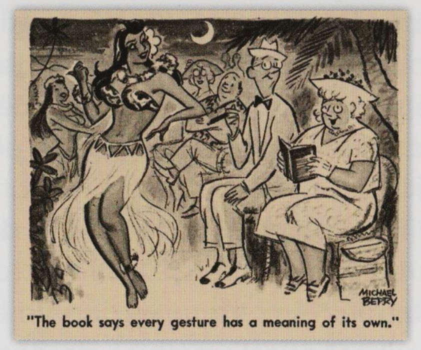
La « femme exotique », entre danger et attraction

Jennifer YEE

Au cœur de ce rapport synecdotique entre la femme et la terre colonisée réside pourtant une ambiguïté et une sourde menace. La femme indigène étant une figure de la terre à conquérir, sa possession par le colonisateur romanesque fait presque figure d'obligation patriotique. Mais en même temps, une telle union avec l'« Autre » représente une trahison du principe de l'appartenance. Elle ne peut donc que conduire à sa propre ruine. Ainsi, entre la conquête de l'« Autre » et la trahison de son propre parti, le rôle de l'union raciale dans le roman colonial est fondamentalement ambigu. Dans certains cas, cette union peut même mener à un manquement impardonnable au code de l'appartenance. C'est alors qu'on parle de « décivilisation » (ou, en Indochine, d'« encongayement ») : le colonisateur perd le sens de ses attaches à la civilisation occidentale. Grâce à cette synecdoque, la femme représente non seulement l'attraction, mais aussi les dangers du pays étranger. Ainsi un romancier peut parler de l'Afrique comme d'une « *âpre et étrange contrée que nous avons aimée, pourrais-je dire, ainsi qu'une maîtresse, en raison même de ses cruautés* ». Mais elle est également un rappel méprisant de la passivité du peuple à conquérir, cette « passivité » étant interprétée comme « féminine ». L'Indochine en est l'exemple même : l'homme annamite est le plus souvent décrit comme féminin et comparé à la virilité du Français. Dans les deux cas, l'indigène féminin ou efféminé reste une figure métonymique du pays conquis[1].







Femmes indochinoises, page d'album photographique, tirages albuminés, 1952.

Lectures pour tous, illustration de Georges Dutriac, couverture du magazine [Paris, France], 1937 [juillet].

L'enfant de la mariée. La tentatrice, couverture du roman de Marcel Priollet, édité par Joseph Ferenczi et fils Éditeurs [Paris, France], 1956.

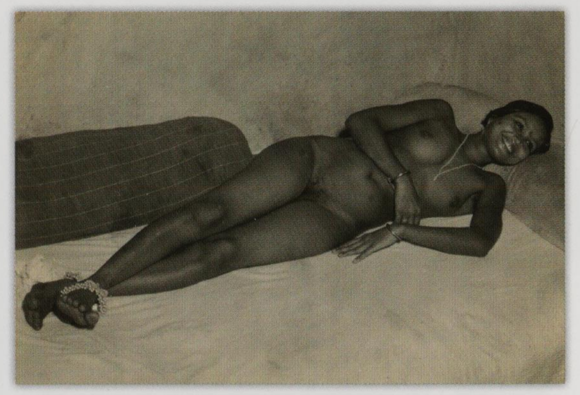
« The book says every gesture has a meaning of its own » (« Selon ce livre, chaque geste a une signification »), illustration de Michael Berry, *Bachelor*, 1958 [juillet].

1 Extrait *in* Jennifer Yee, *Clichés de la femme exotique : un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Gouverner la prostitution en Inde au temps de l'Empire britannique

Romain CHASLES

Le gouvernement de la prostitution dans l'Empire britannique est un fait majeur de l'histoire coloniale. Il prend sa source au cœur des *Cantonment Acts* (lois sur le regroupement) promulgués en Inde à partir de la fin du XIXe siècle et révèle la volonté d'imposer les normes occidentales de la sexualité et du genre en Orient par un encadrement politique, juridique et religieux. En somme, le gouvernement des corps, imposé en 1864, et développé jusqu'à la fin de l'Empire britannique en Inde, en 1947, apparaît comme un cas d'école des politiques sexuelles impériales. La prostitution constitue une pratique dont les usages sont emblématiques du racisme, de la domination masculine et, plus généralement, de l'étendue du pouvoir impérial sur ses périphéries ultramarines. La prostitution coloniale met en exergue une volonté de contrôler les corps orientaux et occidentaux dans les colonies et surtout les rencontres entre ces groupes pour servir l'hygiénisme local et l'orientation sexuelle des expatriés. Importées en Angleterre, entre 1864 et 1867, selon le modèle français, les *Contagious Diseases Acts* (lois sur les maladies contagieuses) accentuent le poids du gouvernement des corps autour d'une surveillance de la prostitution et de la sélection des prostituées. Ces actes légitiment la prostitution et permettent en particulier de répondre à la demande des militaires. Les *Devadâsî*, anciennes servantes sacrées sont, par exemple, soumises en 1925 à la réglementation de la prostitution par les autorités impériales. Parallèlement, l'entité coloniale se doit de répondre à une éthique de moralité – contre les « vices de la colonisation » –, par la possibilité d'un concubinage officiel pour les colonisateurs dont le statut ne permet pas le mariage. La prostitution en Inde coloniale est donc un cas classique de colonisation européenne en Orient qui nous rappelle, entre autres, la capacité du pouvoir des empires à régir toutes les facettes de la vie sociale et intime de leurs administrés.

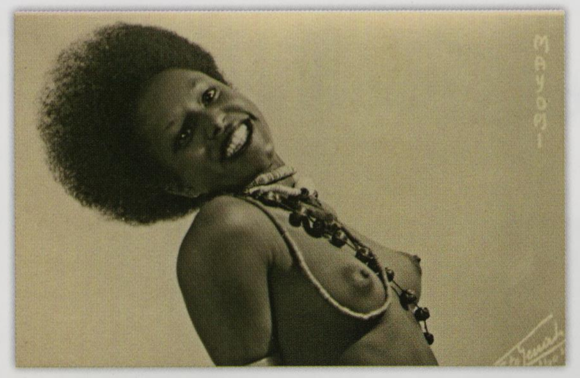


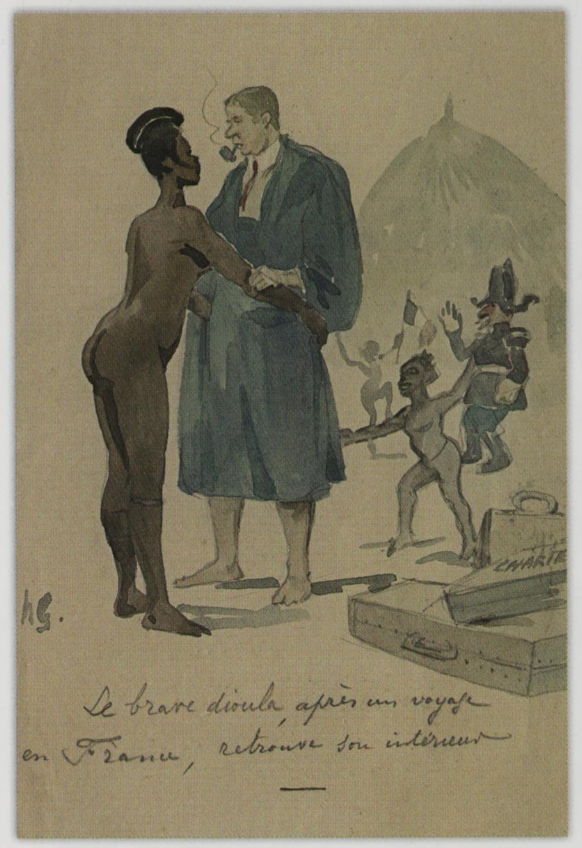
« Couple, soldat américain et indienne » [Inde], photographie, tirage argentique, 1938-1939.

Filles de joie en sari dans l'embrasure d'une porte à Bombay [Inde], photographie, tirage argentique, 1935-1938.

One view of what a guy gets for any price from 2 (about 5 cents) to 3 rupees (Une vue de ce qu'un gars peut avoir à n'importe quel prix entre 2 (environ 5 cents) et 3 roupies) [Inde], photographie, tirage argentique, 1944-1946.

« Prostituées » [Inde], photographie d'un soldat américain, tirage argentique, 1945-1946.





Mayomi (danseuse du café arabe du souk El Muscir), carte postale, éditée par FotoGenah [Tripoli, Libye], 1930.

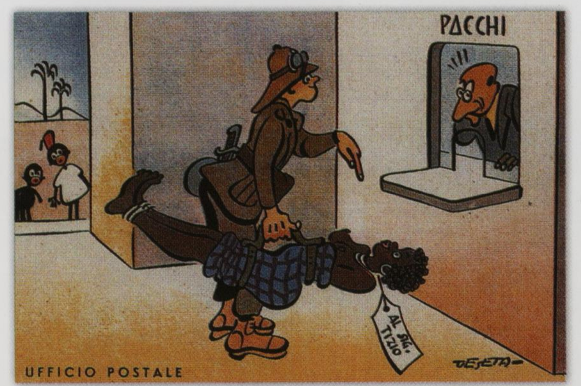
Le brave dioula, après un voyage en France, retrouve son intérieur, peinture signée HG, aquarelle, 1931.

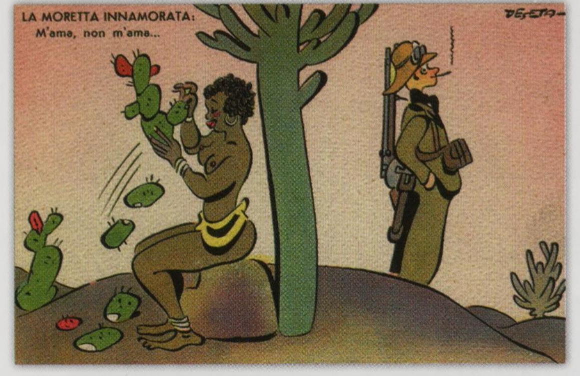
Hindoue à la toilette [Inde], photographie, tirage argentique, sans date [1900-1950].

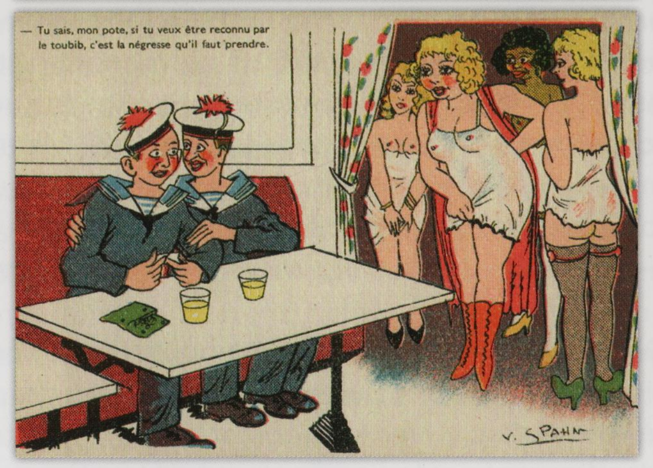
L'armée coloniale et la propagande militaire aux colonies

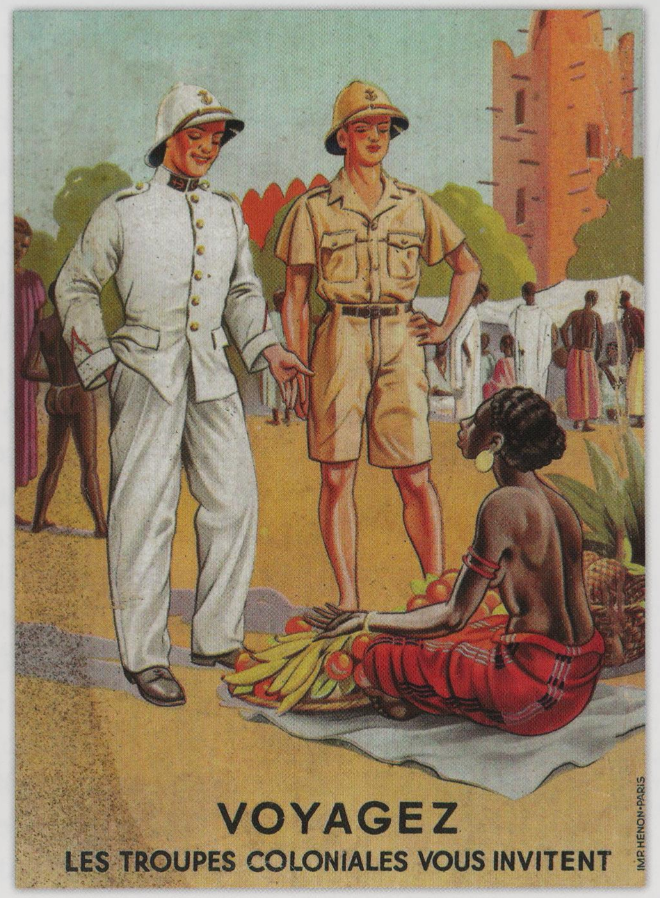
Julie d'ANDURAIN

L'idée que les colonies constituent un espace de « repos du guerrier » transparaît dans nombre d'images coloniales, quand bien même le principe ne serait pas soutenu explicitement par les autorités militaires. Les images de recrutement de l'armée coloniale, en France comme en Grande-Bretagne, en disent pourtant long sur les désirs présumés des militaires, les fantasmes des affichistes et sur l'imaginaire qui domine alors. Le principe d'une *propagande sexuelle* qui ne dirait pas son nom se retrouve dans le choix de présenter des jeunes gens ou jeunes filles à peine pubères sur des photographies transposées en cartes postales ou sur les affiches de recrutement. Ces affiches associent la jeunesse et la beauté des jeunes filles des colonies à l'abondance des richesses coloniales, matérialisée très souvent par une corbeille de fruits colorés et juteux. Des lieux comme Batna, son village nègre et ses cafés maures, dans lesquels les prostituées dites « Ouled Naïl » viennent faire la « danse du ventre », participent d'un folklore colonial qui charrie une vision caricaturale et géocentrée de ces femmes fantasmées : le khôl, les bijoux, le henné en Afrique du Nord ou la douceur soumise des « petites épouses » d'Asie. Mais c'est plus souvent par les bordels de garnisons ou les bordels militaires de campagne (BMC), mis à disposition des troupes par un commandement soucieux de surveiller ses troupes et d'éviter les maladies vénériennes et les relations homosexuelles, que les hommes reçoivent une information pratique. Là se trouve le cœur même de la propagande militaire coloniale, laquelle recommande aux hommes, par voie d'affiche, de se savonner, de se pommader (au calomel), d'utiliser des protections (capotes ou condoms) lors des rapports sexuels et enfin de se faire une injection de protargol, réputée capable de protéger des maladies. Les règlements qui contingentent les interdits sexuels des soldats apparaissent comme le reflet inversé des affiches de recrutement où sexe, armée et colonies forment un non-dit omniprésent.





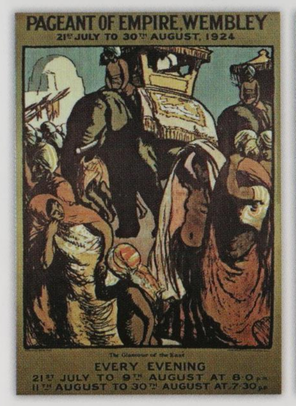




Série de deux cartes postales d'après des dessins d'Enrico De Seta, éditées par Edizioni d'Arte V. E. Boeri [Rome, Italie], 1935-1936 : *Ufficio postale. Vorrei spedire ad un mio amico questo ricordo dell'africa orientale...* (*Bureau de poste. Je voudrais envoyer ce souvenir de l'Afrique de l'Est à un de mes amis...*) ; *La Moretta innamorata : M'ama, non m'ama...* (*La brune amoureuse : il m'aime, il ne m'aime pas*).

Série de deux cartes postales : *Coquetterie. On lui a dit que le noir allait bien aux blondes !*, d'après un dessin d'André Warnod, éditée par A. Ternois [Paris, France], sans date ; « Tu sais, mon pote, si tu veux être reconnu par le toubib, c'est la négresse qu'il faut prendre », d'après un dessin de V. Spahn, éditée par MA/PC [Paris], 1946.

« Voyagez, les troupes coloniales vous invitent », brochure de recrutement pour les troupes coloniales, 1930.



Série de quatre couvertures de l'hebdomadaire *Voilà* [Paris, France] : « Éros en voyage », 1938 [mars] ; « Bousbir », 1936 [novembre] ; « Casbah », 1937 [juin] ; « Escales », 1934 [décembre]. L'hebdomadaire *Voilà*, créé par Gaston Gallimard, recrute dans les années 1930 de grandes plumes, telles Joseph Kessel ou Henri de Monfreid. Il illustre un érotisme colonial fortement sensationnel, aux côtés de sujets politiques ou de l'actualité des stars de époque..

Pageant of Empire (Parade d'Empire) [Wembley, Angleterre], affiche signée Gerald Spencer Pryse, imprimée par Vincent Brooks Day & Son Ltd. [Londres, Angleterre], 50x31 cm, 1924.

Völkerschau. Kolonial Ausstellung (Zoo humain. Exposition coloniale), affiche signée Herdtle, imprimée par Offsetdruck von Greiner & Pfeiffer [Stuttgart, Allemagne], 625x865 cm, 1928.

Une décennie après la fin de la Grande Guerre, la plus grande manifestation coloniale jamais organisée en Europe s'annonce à Vincennes. C'est l'Exposition coloniale internationale de 1931, qui va attirer plus de huit millions de visiteurs (avec trente-trois millions de tickets vendus, le public se déplaçant à plusieurs reprises) et rejoue la mise en scène marseillaise de 1922, avec démesure cette fois-ci. Le modèle est désormais connu et les féeries coloniales — de jour comme de nuit — vont offrir au public une touche d'exotisme et de fantasme sexuel sans précédent. Apogée de la propagande coloniale, l'exposition mobilise des moyens colossaux.

Ces dispositifs[7] induisent une proximité corporelle nouvelle, qui n'est pas sans susciter la production d'une multitude d'images suggérant le trouble physique des Européennes face aux corps exotiques. Les « indigènes » sont attirants, fascinants et certains commentaires de presse vantent leur beauté, leur esthétique, à l'image de la fascination évidente que provoquent les danseuses khmères. L'humanisation paternaliste des colonisés ouvre la possibilité — toujours perturbante — d'un rapprochement sexuel, et le regroupement dans l'enceinte de l'exposition de peuples jusqu'alors distants les uns des autres fabriquent un immense *melting-pot* corporel, inimaginable jusqu'alors. C'est ici une rupture nette avec les exhibitions de la fin du XIXe siècle, où la mise en scène de l'altérité radicale rendait impensable une telle proximité.

Ce rapprochement des corps des colonisés se retrouve outre-Manche à la *British Empire Exhibition* de Wembley en 1924-1925 — la plus importante exposition coloniale britannique, rassemblant vingt-sept millions de visiteurs —, où les figurants indigènes des différentes colonies britanniques sont « accessibles » aux visiteurs dans les pavillons coloniaux, tout comme à l'Exposition coloniale portugaise, présentée à Porto en 1934, ou à l'Exposition du monde portugais de Lisbonne en 1940, à l'Exposition coloniale de Naples en 1940 ou encore aux expositions de Bruxelles, de Liège et d'Anvers. Wembley marque, cependant, un tournant majeur dans la forme habituelle des expositions britanniques utilisant des exhibitions d'« indigènes » et des espaces reconstitués : le dispositif rend l'exhibé plus proche, plus banal aussi, dans le cadre des spectacles ou — en tant que figurant-artisan —, au sein des villages reconstitués.

Le processus est différent en Allemagne avec la perte de l'Empire colonial après la Grande Guerre. Cette situation favorise l'essor des entreprises privées de spectacle au détriment de la propagande officielle. C'est pourquoi les représentations ethniques développées par des entrepreneurs privés (comme Carl Hagenbeck) conservent un quasi monopole de la présentation des « exotiques » et une forte dimension raciste et exotique à la fois. Après avoir été présenté en France au Jardin d'acclimatation en marge de l'Exposition coloniale internationale de Vincennes en 1931, la tournée en Allemagne des « cannibales canaques » témoigne de cet attrait permanent outre-Rhin pour le « sauvage », effrayant, armé, et dégageant une forte puissance sexuelle — menaçante donc — dans les affiches de présentation des spectacles. L'année précédente, ce sont les corps des femmes d'Afrique centrale qui fascinaient, avec une troupe de « négresses à plateaux », fortement racialisées et exhibées à demi-nues. Ce type de spectacle — le zoo humain — disparaît à la fin des années 1930 en France et en Allemagne.

L'Exposition coloniale de Naples en 1940 reproduit et accentue le modèle des grandes expositions coloniales officielles, en faisant de l'Italie une puissance coloniale en devenir et revendiquant plusieurs territoires, à même de civiliser les populations locales[8], tout en construisant une image asexuée des figurants coloniaux présents. L'exotisme est certes présent, l'érotisme beaucoup moins.

Les expositions internationales japonaises visent, dans le même temps, deux objectifs : démontrer la modernité technologique et industrielle de l'archipel ; asseoir sa légitimité comme puissance coloniale tardive, à l'égale des métropoles européennes ou des États-Unis. Les expositions internationales japonaises se développent dès la fin du XIXe siècle, mais il faut attendre 1903, pour que soient présentées des populations étrangères et colonisées dans le cadre du pavillon d'anthropologie à l'Exposition d'Osaka[9]. Racisée, la présentation n'a rien d'exotique ou d'érotique, et il faudra attendre l'après-guerre pour voir se développer une part d'exotisme plus marquée dans ces expositions.

Dans le cadre de l'Exposition pour la commémoration de la Paix de Tokyo en 1922, les villages ethniques présentent principalement les populations récemment colonisées — les Coréens et les Formosiens (conquis après la guerre sino-japonaise de 1894-1895) — mais aussi les populations *devant être* colonisées : les Mandchous (qui seront assujettis dix ans plus tard avec l'annexion de la Mandchourie en 1931[10]) et les habitants des îles des mers du Sud (occupées durant la Seconde Guerre mondiale). Dans ce cadre, tout en reprenant les codes des villages ethniques européens, les Japonais demeurent au « premier stade » de l'exhibition des colonisés (ou futurs colonisés) : c'est d'abord leur sauvagerie — pour les Taïwanais ou les Mandchous — qui est mise en avant, garantissant la légitimité de la conquête coloniale (et des futures conquêtes). À l'Exposition de Tokyo, les Taïwanais sont présentés en tenue de guerriers, quasiment nus (un pagne de tissu et de fibre, de même qu'une coiffe « traditionnelle » les habillent), mimant des postures menaçantes[11].

« Jeune femme étendue sur un drap », photographie de François-Edmond Fortier (EF1054) [Sénégal], tirage argentique, 1920.

Scènes et types. Tout mais surtout pas le visage, carte postale, éditée par les éditions Jomone [Alger, Algérie], sans date.

Samoa Girl. « Une indigène [dojin] des îles Samoa. » [Japon], carte postale, 1935. Cette carte postale a été interdite de diffusion par la censure au Japon car jugée trop érotique.

« La séance photographique » [Sénégal], photographie de Jean-Louis Chardans, tirage argentique [France], 1930.

Exposition Coloniale Nationale de Marseille. Danseuses cambodgiennes [France], carte postale, cliché de F. Detaille, éditée par F. Detaille, 1922.

Touriste [Gold Coast, Ghana actuel], photographie, tirage argentique, 1935-1939.

Jeune Éthiopienne [Éthiopie], carte postale, éditée par Vietata [Italie], 1937-1938.

Escorted tour: Tahitian style (Excursion accompagnée à la manière tahitienne), publicité presse de T.A.I. (Air France) [Paris, France], 1963.

L'« Autre » colonisé ne doit pas être *désirable* dans l'Empire du Soleil levant où la hantise du métissage domine ; à l'inverse des présentations d'« exotiques » en Europe avec, par exemple, les danseuses cambodgiennes à Marseille en 1922, les Zoulous à Wembley en 1924 ou les Dogons à Vincennes en 1931. Aux États-Unis, à partir de l'Exposition internationale de San Francisco en 1915, la sexualisation de l'« Autre » est accentuée. Progressivement, comme à Chicago en 1933 ou à New York en 1939, la fête foraine a remplacé les anciennes mises en scène, et l'érotisme exotique est très présent. Le mythe de la danseuse hawaïenne, de la « fille » des îles ou celui de la danseuse du ventre est partie prenante du spectacle hollywoodien, alors que les Africains-Américains comme les Amérindiens y demeurent à la marge.

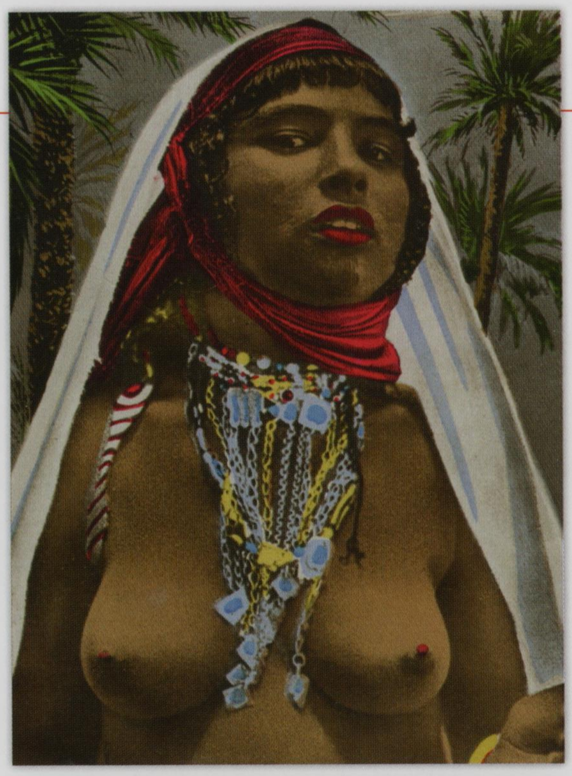
Une économie érotique des exhibitions

Dans les villages ethniques qui s'imposent dans toute l'Europe, durant l'entre-deux-guerres, comme le modèle dominant d'exhibition ethnographique, dénuder les femmes est la norme — sous prétexte de véracité ethnologique et de divertissement pour les visiteurs — et cette érotisation constitue l'un des attraits majeurs de ces villages, qu'ils soient cambodgiens, hindous ou africains. On retrouve cette volonté de dénuder les corps dans les brochures et dans les affiches, à l'image de celle de David Dellepiane en 1922, pour l'exposition marseillaise, dans l'affiche en 1931 pour le pavillon de l'Indochine à Paris et dans le dépliant publicitaire pour la Cité des informations, ou dans la plupart des affiches des spectacles d'Hagenbeck qui traversent toute l'Europe. Le corps des hommes « exotiques » doit être musclé, il est mis en scène dans des actions de force et son corps est au service des visiteurs (piroguiers, soldats, serveurs dans les restaurants, danseurs, musiciens ou figurants des shows coloniaux). Dans le même temps, toute une technologie liée à la mise en scène — jeux de lumières, jeux d'eau, usage de la pyrotechnie… — permet d'envisager une spectacularisation des représentations ethniques. Dans toutes les grandes expositions coloniales, internationales et universelles, ce goût pour l'*entertainment* se conjugue à une véritable curiosité pour les « traditions » et les « coutumes » des peuples extra-européens. Dès lors vont se multiplier les « danses traditionnelles » et « exotiques », qui deviennent un des moments-clés des mises en scène de ces villages reconstitués.

Le mythe en images de la « Mauresque » aux seins nus

Gilles BOËTSCH

La mise en scène du corps des femmes maghrébines et orientales, dans une perspective érotique, se fixe dans la production visuelle et érotique constituée par la carte postale dans les années d'entre-deux-guerres, destinée au grand public. L'introduction de la photographie puis de la carte postale à grand tirage, dans la première moitié du XXe siècle, a permis une massification des images de femmes orientales, essentiellement d'Afrique du Nord, par des éditeurs majoritairement européens comme Jean Geiser ou J. Garrigues. Tout un chacun pouvait, dès lors, avoir son harem sagement rangé dans un album, à une époque où les corps de femmes dévêtus pour le grand public étaient ceux des colonisées – tout du moins en Afrique noire et en Asie rurale mais non en Afrique du Nord – alors qu'il existait des photographies de femmes européennes dévêtues qui circulaient « *sous le manteau* », comme celles de Jean Agélou. C'est d'ailleurs la caractéristique de ces photographies que de montrer des corps féminins lascifs, dans un monde sans hommes. En réalité, ces corps féminins n'étaient pas abandonnés, ni au sens propre, ni au sens figuré. Ils étaient ceux des prostituées vivant dans l'espace très fermé des quartiers réservés voire des bordels militaires, c'est-à-dire sous haute surveillance. Cette mise en scène du corps des « Mauresques » dans l'iconographie coloniale nous étonne encore aujourd'hui, d'autant qu'elle est parée d'une légitimité pseudo-scientifique – reposant sur l'instrumentalisation des catégories ethniques des sociétés maghrébines de l'époque – « preuve » de son authenticité. La « Mauresque » a marqué durablement les imaginaires fantasmatiques et pornographiques, sur tous les supports et principalement les cartes postales. Pour autant, elle vit ses dernières heures de gloire visuelle, car ce sont désormais les corps de femmes africaines-américaines ou africaines qui s'imposent dans l'univers du fantasme exotique. Le harem laisse place à *La Revue nègre* et la « princesse des colonies » est désormais noire.



▲▲▲ *Femme kabyle devant des palmiers*, carte postale, sans date [1925].

▲▲ *Femmes kabyles*, carte postale, éditée par Photochrome A.D.I.A [Nice, France], sans date.

▲ *Le Collier d'Or*, carte postale, éditée par Chagny [Alger, Algérie], 1923.

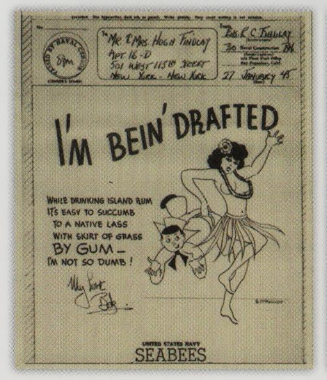
◄◄ *Beauté arabe. Jeune Kabyle* [Algérie], carte postale, éditée par la Compagnie alsacienne des arts photomécaniques (CAP) [Strasbourg, France], 1950.

◄ *Scènes et types d'Afrique du Nord. Deux jeunes filles du Sud*, carte postale, éditée par les éditions Jomone [Alger, Algérie], 1959.

Les « paradis sexuels » des soldats américains (1930-1950)

Dominic THOMAS

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les GI's présents en territoire étranger ont recours pour leurs permissions à des lieux de prostitution plus ou moins structurée, notamment en Asie (dont les Philippines depuis la conquête de 1898), dans le Pacifique mais aussi en Amérique centrale et en Amérique du Sud. À Honolulu (Hawaï), existait un quartier rouge (*Iwilei*) dans l'entre-deux-guerres qui donna naissance à la fin de la décennie à *Hotel Street*, dirigé par des Sino-Américains et destinés prioritairement aux soldats américains. Si la prostitution y est majoritairement « blanche », on trouve également des Hawaïennes, des Portoricaines et des Japonaises (avant 1942). Le système de prostitution pratiqué est celui de l'abattage industriel, organisé selon un principe d'« arène » composé de trois pièces où la prostituée circule de client en client (à l'exception des Africains-Américains qui ont interdiction de fréquenter ces établissements) à trois dollars pour trois minutes... Les « filles » y sont soumises à une réglementation si stricte qu'elles se mettent en grève le 28 août 1942. La prostitution s'est aussi développée au Panama avec sa réputation de « paradis sexuel », un commerce extrêmement lucratif accueillant des milliers de marines, marins, et soldats, ainsi qu'à Cuba (en lien avec la base de Guantanamo), au Brésil (Amapa et Belem), à Trinidad et Tobago, en Équateur (Guayaquil et Salinas), au Nicaragua (Fonseca et Corinto), au Honduras (Puerto Castilla), en Colombie (Barranquilla) et en Jamaïque (Portland Bight). Tout au long de ces années, l'angoisse est croissante face aux maladies vénériennes, et l'administration va fermer – grâce au *May Act* en 1941 – les différents établissements, et interdire la prostitution à proximité des bases militaires à l'exception de sites comme Hawaï qui ne fermera qu'en 1944. Tout change après-guerre, avec l'organisation officielle de la prostitution au Japon (1945) puis en Corée (1954), et avec la création des « centres de repos et de loisir » en Thaïlande et aux Philippines pendant la guerre du Vietnam.



▲▲▲ *« Liberty party Manzanillo »* [Mexique], photographie, tirage argentique, 1935-1937. Marines américains en escale dans un port mexicain.

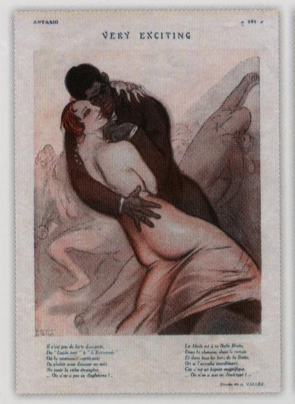
▲▲ *Rue Vasco de Gama. Prostituées* [Rio de Janeiro, Brésil], photographie de CH, tirée sur support carte postale [États-Unis], 1932.

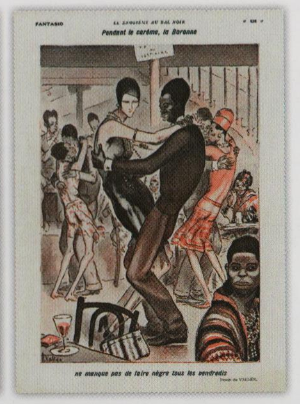
▲▲ *I'm bein' drafted* (*Je suis appelé*) [Hawaï], courrier photographique en microfilm de B. Mkallops [New York, États-Unis], tiré sur papier photographique, 1945 [janvier]. Le titre fait référence au tirage au sort de l'époque où le service militaire n'était pas obligatoire pour tous aux États-Unis.

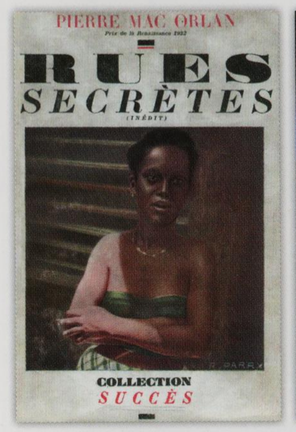
▲▲ *Hula Girl* [Hawaï], photographie, tirage argentique, 1942-1943.

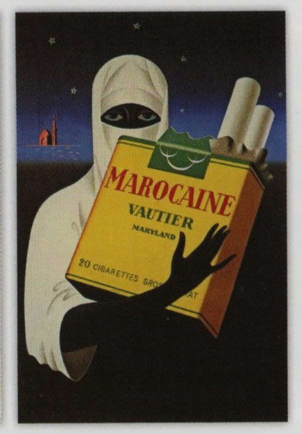
◄◄ *Escale à la Havane* [Cuba], photographie, tirage argentique, 1933-1935.

◄ *Hula Girl et Marines* [Hawaï], photographie, tirage argentique, 1944. Les Hula Girls se faisaient photographier avec les GI's et les Marines, devant des huttes factices et, en échange d'un dollar, dans des petites échoppes de Hawaï.









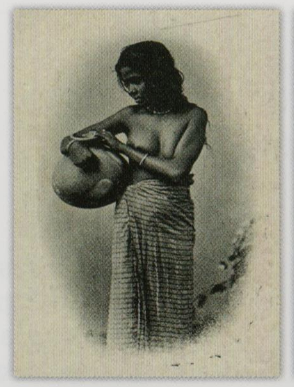
Série de deux lithographies [Paris, France] : « Very exciting », d'après un dessin d'Armand Vallée, *Fantasio*, 1924 ; « Pendant le carême la baronne ne manque pas de faire nègre », d'après un dessin d'Armand Vallée, *Fantasio*, 1926.

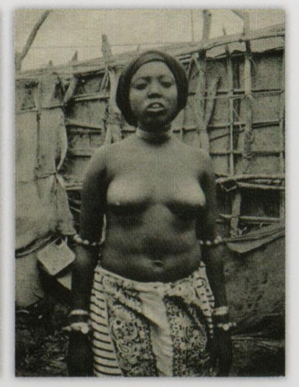
Rues secrètes, couverture du roman de Pierre Mac Orlan [Paris, France], 1934.

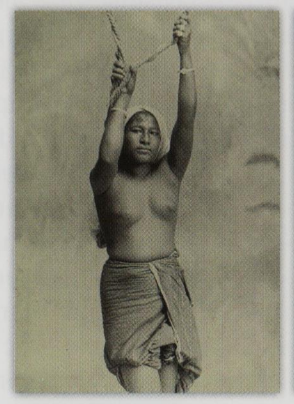
Marocaine Vautier, affiche signée A. Simon [France], *c.* 1945.

Le bal de la rue Blomet, aquarelle signée Sem [Paris, France], 1928.

Dans ce cadre, les danseuses foulahs d'Afrique de l'Ouest et surtout les danseuses balinaises du pavillon néerlandais de l'Exposition française de 1931 présentent chaque soir leur spectacle, fascinant les visiteurs. Les danseuses, très jeunes, sont conduites par une meneuse, plus âgée, dans une danse royale. Les costumes couvrent tout le corps, mais la « lascivité » de la représentation, l'effet hypnotique des gestes lents et des changements de rythme intriguent et suscitent l'admiration (Antonin Artaud en témoignera dans son ouvrage le plus célèbre, *Le Théâtre et son double*[12]).
On retrouve dans ce spectacle les catégories de l'exotisme analysées par Jean-François Staszak[13] : la propension au rêve provoquée par les artefacts (vêtements, bijoux, instruments de musique…) soulignant l'altérité culturelle ; l'érotisation — ici discrètement soulignée par les gestes — des danseuses ; l'indétermination entre enfance et âge adulte, renvoyant au fantasme d'une maturité sexuelle précoce des femmes « exotiques ». Ce fantasme est explicite dans le spectacle des danseuses foulahs, nubiles et très dévêtues puisqu'un pagne court masque, seul, leur sexe. La représentation des corps dansants symbolise aussi la colonie elle-même, telle que souhaitent la montrer les organisateurs de l'exposition : séduisante et offerte.
Après la Grande Guerre et le rôle joué par les troupes coloniales, le corps du combattant est présent dans toutes les grandes expositions coloniales et universelles, de Marseille en 1922 à Glasgow en 1938[14]. Les troupes coloniales évoquent la force guerrière et virile qui, avec les productions coloniales, renforcent la démonstration des apports coloniaux à la puissance économique et militaire de la nation.
La division des rôles de genre attribués aux colonisés est ainsi respectée : aux hommes, la force virile au service de la production et de la défense de l'Empire colonial, aux femmes la séduction et l'érotisme[15], promesse faite aux futurs colons et militaires qui « s'engagent », d'une vie riche en aventures sexuelles sans conséquence… Ces « spectacles » s'inscrivent aussi dans un univers iconographique où la pornographie exotique et/ou coloniale est devenue un genre à part entière, spécialisé et plus largement diffusé, bien au-delà de la morale et de ses interdits.







« Sur la terrasse », photographie, tirage argentique, 1930-1935.

Série de deux cartes postales : *A Rodiya woman* (*Une femme Rodiya*) [Sri Lanka], carte postale, 1929 ; *Femme Somalie*, carte postale, éditée par E. H. Schrenzel [Addis Abeba, Éthiopie], 1928.

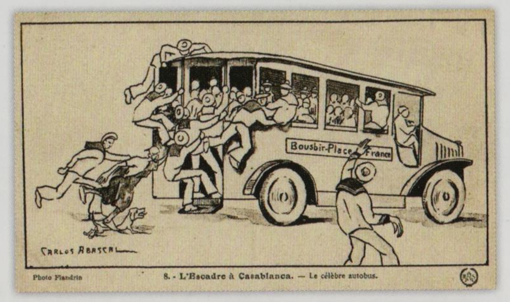
Indonesische vrouw met ontbloot bovenlijf houdt een touw vast in een fotostudi (*Femme indonésienne au torse nu tenant une corde dans un studio photo*), photographie de Isken [Indonésie], tirage argentique, 1935-1940.

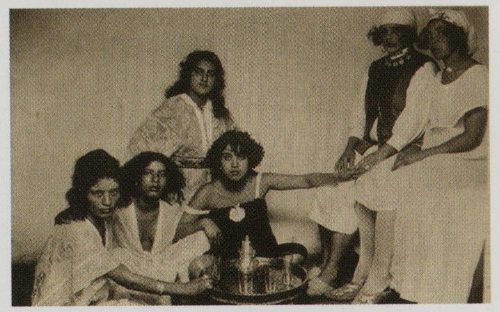
Colombo. Cinghalese women. Rhodiya Castle (*Colombo. Cinghalaises. Château Rodiya*) [Colombo, Sri Lanka], carte postale, 1923.

Bousbir, quartier réservé de Casablanca

Olivier AUGER

Bousbir, le quartier réservé de Casablanca, est un cas à peu près unique dans l'univers des Empires coloniaux, avec la création *ex nihilo* d'un quartier clos, entièrement dédié à la prostitution. Meknès, avec moins de succès, sera construit sur le même principe quelques temps plus tard. L'intention, pour les autorités coloniales, est de favoriser la lutte contre les maladies vénériennes en regroupant toutes les prostituées de l'ancienne ville dans un endroit qu'elles peuvent facilement surveiller. Construit à partir de 1922 par les architectes français Auguste Cadet et Edmond Brion, en même temps que la « Nouvelle Ville Indigène » de l'urbaniste Henri Prost, le quartier reprend les codes d'une médina traditionnelle avec ses portes et ses fontaines mosaïquées. Il comprend coiffeur, cinéma, photographe, plusieurs cafés, six restaurants, des hammams, des boutiques de fruits et légumes mais aussi de vêtements, un bureau de tabac, deux postes de garde et, bien sûr, un dispensaire. Il compte jusqu'à neuf cents prostituées en même temps, presque toutes marocaines, habillées soit « à l'ancienne » avec bijoux et foulards, soit au contraire de façon très « moderne » avec des jupes courtes, afin de satisfaire les goûts divers des clients. Une ligne de bus — devenant un thème récurrent pour les caricaturistes —, le dessert spécialement. Plusieurs photographes, dont Denise Bellon ou Marcelin Flandrin, y ont fait des reportages entiers, notamment dans la revue *Voilà* en 1936, ou sous forme de cartes postales. De nombreux touristes, civils ou militaires, vont prendre des clichés (parfois pornographiques) pour lesquels ces prostituées se faisaient payer. On ne connaît pas moins de huit carnets différents de cartes postales, avec dix, vingt ou trente cartes, et plusieurs dizaines de cartes vendues à la pièce, preuve d'un intense « marketing » pour promouvoir le quartier réservé. Symbole du réglementarisme colonial, Bousbir fut fermé et transformé en quartier d'habitation au moment des indépendances en 1955, longtemps après la fermeture dans l'Hexagone des maisons closes (avril 1946). La mythique porte d'entrée existe toujours.



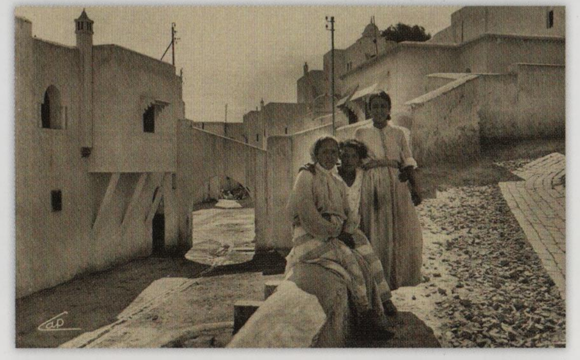


Vue aérienne du quartier réservé dit « Bousbir », carte postale de et éditée par Marcelin Flandrin [Casablanca, Maroc], 1928.

L'escadre à Casablanca. Le célèbre autobus, carte postale, d'après un dessin de Carlos Abascal, issue d'une série de douze cartes, éditée par Marcelin Flandrin [Casablanca, Maroc], 1928-1929.

Maroc, le quartier réservé de Casablanca, un thé original, carte postale, cliché de Marcelin Flandrin, éditée par Photo Flandrin [Casablanca, Maroc], 1923.

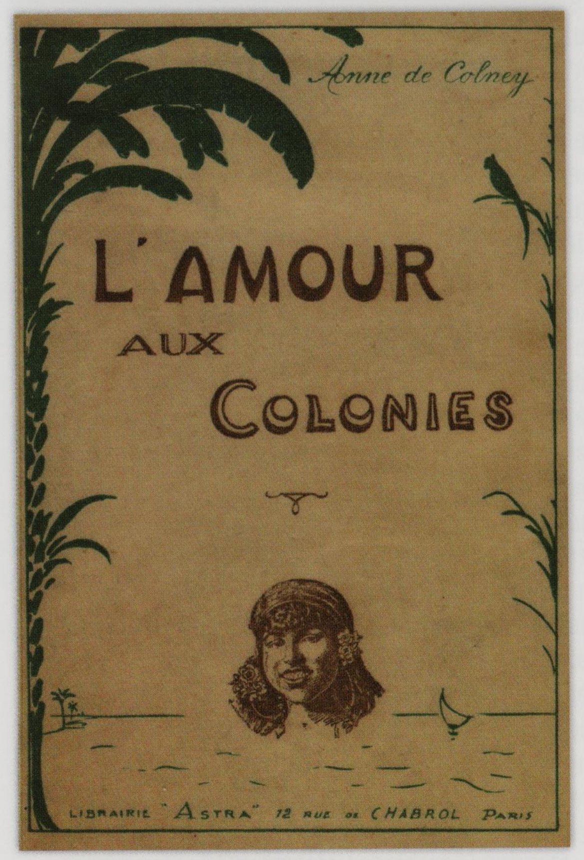
Maroc. Le quartier réservé de Casablanca. Une jolie porte, carte postale de et éditée par Marcelin Flandrin [Casablanca, Maroc], *c.* 1930.



Virée à Bousbir [Maroc], photographie, tirage argentique, 1935.

Série de trois cartes postales : *Quartier réservé à Casablanca. De bons camarades !*, cliché de Marcelin Flandrin, éditée par Photo Flandrin [Casablanca, Maroc], 1930 ; *Casablanca, quartier réservé 118,* éditée par La Cigogne [Casablanca, Maroc], 1925 ; *Casablanca. Trois internes du quartier réservé,* éditée par Real-Photo C.A.P [Strasbourg, France], 1923.

Le Q.R. (Le quartier réservé de Bousbir), couverture d'un carnet de vingt cartes postales, édité par Marcelin Flandrin [Casablanca, Maroc], 1927.



L'Art d'aimer aux colonies, couverture du livre du docteur Jacobus X, édité par les éditions Georges-Anquetil [Paris, France], 1927.

L'amour aux colonies, couverture du roman d'Anne de Colney [Paris, France], 1932.

À cet égard, l'ouvrage *L'Art d'aimer aux colonies* est emblématique. Véritable mythe livresque qui se diffuse durant l'entre-deux-guerres sous la plume d'un certain docteur Jacobus X, publié aux éditions Georges-Anquetil sous ce pseudonyme et à titre posthume, *L'Art d'aimer aux colonies* est illustré par seize photographies, montrant diverses femmes des colonies, dénudées, dans des postures érotiques. Il va connaître de nombreuses éditions et traductions (y compris en langue anglaise), depuis sa première parution en 1893. Pourtant, son titre original n'a guère assuré le succès de la première édition : *L'Amour aux colonies, singularités physiologiques et passionnelles observées durant trente années de séjour dans les colonies…* L'ouvrage est pourtant unique par son contenu et ses objectifs. Il livre aux lecteurs un regard d'une brutalité extrême sur les « femmes indigènes » et leurs supposées pratiques sexuelles. Fort de son expérience de terrain, l'auteur aurait établi un « catalogue » des fantasmes basés sur ce qu'il définit comme le « regard sexuel » des indigènes. En s'appuyant sur une pseudo-légitimité scientifique, il établit plusieurs classifications morphologiques qui alimentent ensuite ses thèses sur la « *Négresse d'Afrique reproductrice* » grâce à sa « *cuisse assez fournie* ». La congaï d'Indochine figure, quant à elle, l'absolue répulsion, du fait de son « *odeur répugnante* » et de son cœur impur. Bien que la mission annoncée du « docteur Jacobus » soit la préservation « morale » de l'homme blanc, il incite le lecteur à la pornographie, voire à la pédophilie : « *on s'y habitue, surtout lorsque l'on a la chance de tomber sur une fillette assez bien faite et dont les dents ne sont pas encore laquées.* »

« Galantes parisiennes » [Paris, France], série de trois cartes postales, éditées par CA [Bessèges, France], 1920-1925.

Série de deux photographies : *Groping Breasts* (*Tripotant les seins*) [Nigeria], tirage argentique, 1945-1950 ; « Colon et sa ménagère » [Guinée], tirage albuminé, 1933.

Nederlandse man met Afro-Surinaamse vrouw in Suriname (*Un homme hollandais avec une femme afro-surinamaise*) [Suriname], photographie, tirage argentique, 1929-1930.

Les femmes du bon docteur [Laos], photographie, tirage argentique, 1930-1935.

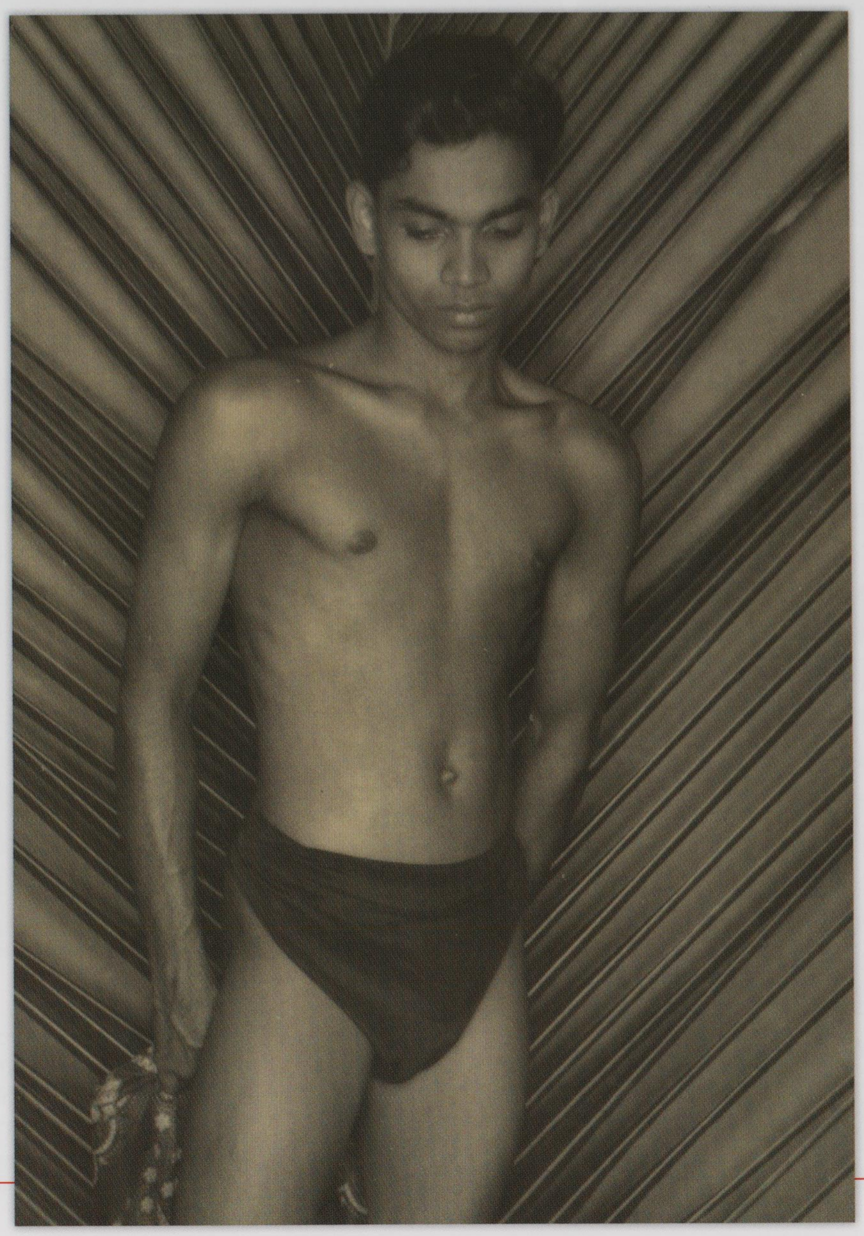
Les masculinités dans l'Inde coloniale

Shahin KACHWALA

La recherche novatrice d'Ashis Nandy (*L'ennemi intime*, 1983) sur la psychologie du colonialisme atteste que les sociétés indiennes précoloniales avaient des conceptions variées de la masculinité. Cette fluidité s'est rigidifiée et polarisée avec l'avènement du militarisme britannique. Réfutant les caractérisations souvent essentialisées de la masculinité britannique et indienne d'Ashis Nandy, Mrinalini Sinha (*Colonial Masculinity*, 1995) a ouvert une nouvelle voie dans l'étude de l'histoire du genre et de l'impérialisme. Elle replace l'histoire indienne et britannique dans un seul et même cadre, celui d'une « formation sociale impériale ». À travers l'analyse de différentes controverses politiques datant de la fin du XIXe siècle, Mrinalini Sinha démontre que la masculinité structurait un ensemble de relations sociales basées sur la sexualité, la caste, la classe, la religion et la « race ». La société coloniale britannique a généré les *tropes* de « l'Anglais viril » et du « Bengali efféminé ». Pour les Britanniques, l'« efféminement » des hommes bengalis était « évident » dans leur prétendu désir sexuel insatiable, se manifestant dans des pratiques dites « traditionnelles », comme les mariages avec des fillettes. Dans les Indes coloniales, ces anxiétés britanniques ont contribué à définir les relations hiérarchiques entre les deux sexes ainsi que celles entre les hommes appartenant à des communautés religieuses et à des classes sociales différentes. L'analyse de Mrinalini Sinha révèle la nature construite et changeante des représentations genrées du colonisateur et du colonisé jusqu'aux indépendances (1947). En outre, elle met en évidence la présence de représentations contradictoires de la masculinité au sein même de l'élite de la société bengalie, qui s'identifiait au régime colonial tout en le rejetant. Les politiques nationalistes étaient également patriarcales, revendiquant notamment les droits supérieurs des maris sur les femmes et dans les affaires familiales.

Male Figure (*Silhouette masculine*), photographie de Lionel Wendt [Sri Lanka], tirage au gélatino-bromure d'argent, 1938.

Hubert Stowitts in « Indo-Chinoise Dance » (*Hubert Stowitts lors d'une « danse indo-chinoise »*), photographie de Nickolas Muray [États-Unis], tirage argentique, 1921.



Du spectacle exotique à la fin de l'exhibition coloniale

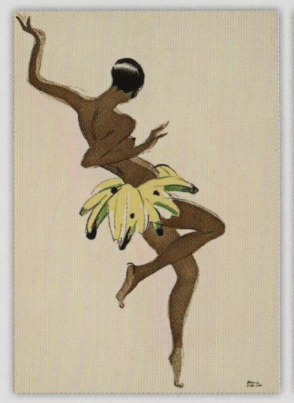
Le spectacle exotique va faire fureur dans les cabarets durant l'entre-deux-guerres. *La Revue nègre*, spectacle présenté en 1925 au *Théâtre des Champs-Élysées*, est un véritable triomphe et une rupture majeure. C'est la « danse sauvage » de Josephine Baker, marquée par une frénésie jubilatoire et des mouvements saccadés totalement inconnus du public qui commence à la faire connaître et marque les imaginaires. Mais c'est surtout son rôle dans la revue des *Folies-Bergère*, en 1926, qui fait d'elle une *star*. Elle y porte alors sa fameuse ceinture de bananes et entre sur scène en marchant à quatre pattes, jouant sur les branches du décor, dont elle descend « à la manière d'un singe[16] ».

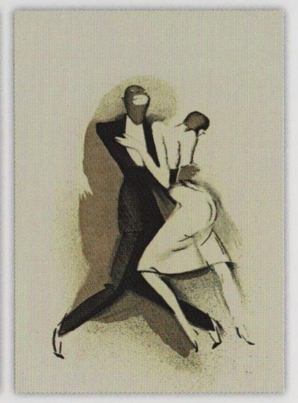
Depuis des décennies, dans la littérature de voyage et les romans coloniaux, les femmes africaines ou antillaises sont généralement décrites en femelles voraces, facilement conquises car toujours animées par un désir sexuel insatiable[17]. La nudité offerte de Josephine Baker s'inscrit dans ce contexte. L'identification de la danseuse à l'animal — au singe en particulier, mais aussi à la gazelle ou à la panthère — dénote une sexualité pulsionnelle, amplifiée par le caractère osé des mouvements du bassin et des jambes. Cette articulation est parfaitement métaphorisée par le mouvement très suggestif des bananes sur le bas du corps de Josephine Baker. Mais elle symbolise aussi à la fois la Noire « négroïde » — menée par ses instincts — et la mulâtresse — sensuelle et raffinée[18]. Corps accessible pour l'Européen, le corps de Josephine Baker est aussi un corps fascinant et libéré, qui attire et séduit.

Au-delà, l'apparition du personnage de Josephine Baker — comme de celui du danseur Féral Benga et des autres membres de *La Revue nègre* —, constitue aussi une évolution radicale, en ce sens que, pour la première fois, une « Noire » devient une véritable *star* et impose la corporéité et la motricité « nègre » comme une référence à l'intérieur d'une métropole et dans le milieu artistique[19]. On note aussi au même moment que les « danses exotiques » — particulièrement orientalisantes (pour la France), indianisantes (pour l'Angleterre) ou liées au jazz — deviennent à la mode, en partie importées des États-Unis où elles percent dès la fin du XIXe siècle[20]. Si ces danses font l'objet d'accueils bien différents en fonction des publics (et des chroniqueurs de presse), des villes où elles se diffusent comme à Paris, Londres ou Berlin, elles participent malgré tout d'une forme d'hybridation culturelle ambivalente — évidente avec la mode de la biguine antillaise ou des danses cubaines dans les années 1930 à Paris —, où l'érotisation et la sexualisation des corps est en même temps dépréciative (en référence à la sauvagerie) et méliorative (au regard de la grande liberté des corps).

Or, ces danses — non seulement « coloniales » au sens strict mais également « exotiques » telles la rumba et la conga cubaine, le tango argentin ou le fox-trot américain[21] —, que l'on retrouve dans les spectacles de music-hall dans toute l'Europe de l'Ouest au cours des années 1930, sont reprises dans les bals et participent d'un mouvement de libération des corps des danseurs — européens — tant ces danses composites qui mixtent les codes occidentaux, caribéens, africains ou américains permettent un rapprochement des corps[22]. Au fond, dans le spectacle de Josephine Baker, dans les performances de danses « orientales » ou « indiennes », dans les bals coloniaux ou exotiques, n'est-ce pas cette dimension sexuellement émancipatrice qui éclaire leur succès ?

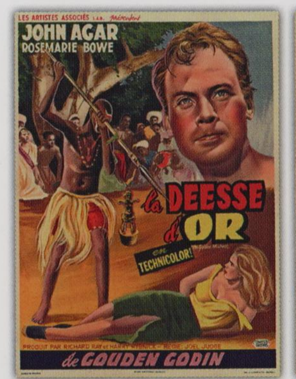
Un nouvel univers pornographique émerge parallèlement en puisant ses codes et fantasmes dans la production orientaliste du siècle précédent et dans les imaginaires

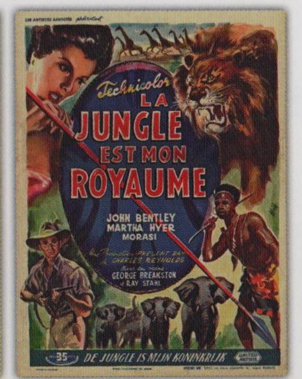


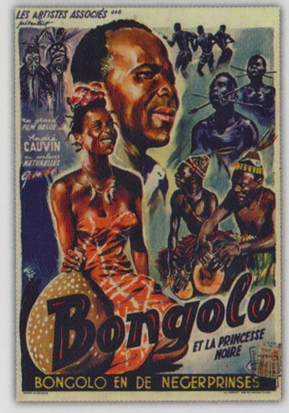


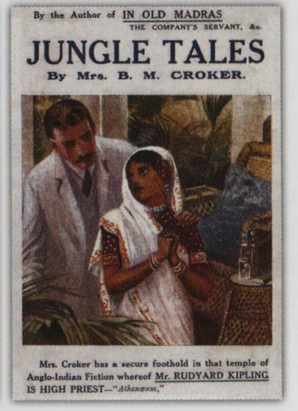
Josephine Baker aux Folies-Bergère *à Paris avec sa ceinture de bananes*, photographie de Waléry [Paris, France], tirage argentique, 1926.

Série de deux lithographies colorisées au pochoir, issues de la série *Le Tumulte noir* de Paul Colin [Paris, France], 1927 : *Josephine Baker in a banana skirt* (*Joséphine Baker avec une jupe de bananes*) ; *Dancing pair with woman in white* (*Couple dansant avec femme en blanc*).









coloniaux sur l'Afrique ou l'Asie du Sud-Est. La Mauresque aux seins nus ou l'Ouled Naïl se transforme en une jeune Maghrébine qui s'offre au désir de l'Occidental que ce soit dans les publicités pour cigarettes, les scènes pornographiques orchestrées et photographiées dans les bordels ou sur les couvertures de romans de gare. Le processus est identique pour les jeunes filles asiatiques qui, dans des poses lascives et provocantes, invitent à l'émotion sexuelle. Les jeunes Noires, qu'elles soient antillaises, africaines ou africaines-américaines s'inscrivent dans un registre toujours plus trivial en jouant de leur corps dénudé et provocant. Dans ce nouveau registre pornographique, les scènes métissées deviennent un genre à part entière : homme oriental avec une ou plusieurs femmes blanches, homme noir ou arabe avec femmes ou hommes blancs, scènes de bordel multiraciales et corps costumés « à l'orientale » pour attiser le fantasme sexuel « exotique ». Ce genre est encore marginal dans l'intense production érotique et pornographique coloniale, mais il fait désormais partie de l'éventail du champ des possibles.

Après la Seconde Guerre mondiale, le statut des corps colonisés va changer en profondeur. Dans la propagande coloniale, la dimension économique, déjà manifeste, devient omniprésente dans l'iconographie au détriment des spectacles exotiques et le corps du colonisé ne recouvre plus, dans les propagandes coloniales européennes, de dimension transgressive. La sexualisation des corps n'est plus de saison (sauf au cinéma), désormais l'industrie pornographique va puiser dans les présences des « minorités » une nouvelle matière pour offrir du sexe accessible et exotique à la fois. Dans le cadre des reconstructions et grands travaux de l'après-guerre, les Algériens (et beaucoup plus secondairement les Marocains et les Tunisiens) et les Antillais arrivent en France, les Indiens et Caribéens émigrent en Angleterre, les Indonésiens et les Surinamiens aux Pays-Bas et les Congolais, encore peu nombreux, en Belgique. Dans toutes les métropoles coloniales, les flux migratoires en provenance des Suds sont très majoritairement issus des colonies. Les « exotiques » plantent leurs tentes en Europe, ruinant en partie l'imaginaire exotique qui avait fait le lit des villages et spectacles ethniques et annonçant le métissage des cultures et des populations, mais provoquant aussi des inquiétudes xénophobes liées à ces transformations.

Jusqu'alors, les femmes colonisées étaient ostensiblement offertes aux futurs colons, l'angoisse de la concurrence sexuelle des colonisés étant perceptible dans la fascination pour les corps des exhibés masculins. Globalement, la relation interraciale entre femme blanche et homme « indigène » était encore taboue jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, mais les migrations bouleversent les équilibres anciens. Ceux-ci s'érodent progressivement avec les immigrations postcoloniales, composées majoritairement de travailleurs masculins. Désormais, la production érotique et pornographique va franchir toutes les frontières et bouleverser tous les codes établis. À chaque population exotique correspondent des codes. Des séries photographiques, des albums à thème et des couvertures de presse s'emparent du genre et offrent aux lecteurs une variété de corps offerts, sans véritables frontières : à chacun de choisir son type sexuel en Europe comme aux États-Unis.

Jusqu'alors montrer, exposer au regard, mettre sur scène, souvent de manière transgressive, permettait ostensiblement d'affirmer la possession et la domination des puissances impériales sur les corps des colonisés. La rupture entre les deux époques est donc majeure et les corps exotiques sont désormais présents dans les nations colonisatrices. Dès lors s'ouvre, malgré les inquiétudes xénophobes, la possibilité du métissage dans les métropoles. ■

Série de trois affiches de films : *La déesse d'or*, réalisé par Abner Biberman [États-Unis], 60x90 cm, 1954 ; *La jungle est mon royaume*, réalisé par George Breakston et Ray Stahl [États-Unis et Angleterre], plusieurs formats, 1954 ; *Bongolo et la princesse noire*, réalisé par André Cauvin [Belgique], 120x170 cm, 1953.

Jungle tales (*Contes de la jungle*), couverture du roman de Bithia Mary Croker [Londres, Angleterre], 1913.

Bousbir. Quartier réservé de Casablanca [Maroc], photographie de Goldner, tirage argentique [France], 1950-1952.

1 Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, 2011.
2 Robert W. Rydell, Nancy E. Gwinn, 1993 ; Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Nanette Snoep, 2011.
3 Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire, Nicolas Bancel, Dominic Thomas, 2013.
4 Yves Léonard, 1999.
5 Raoul Girardet, 1990.
6 Benoît de L'Estoile, 2007.
7 Sandrine Lemaire, 2004.
8 Nadia Vartaftig, 2016.

9 Arnaud Nanta, 2008(b).
10 Anne Lumet, 2004.
11 Arnaud Nanta, 2007(a).
12 Antonin Artaud, 1938.
13 Jean-François Staszak, 2008.
14 John M. MacKenzie, 1986.
15 Janell Hobson, 2005 ; Janell Hobson, 2012.
16 Anne Décoret-Ahiha, 2004.
17 Yvonne Knibiehler, Régine Goutalier, 1985.

18 Yann Le Bihan, 2006.
19 Anne Décoret-Ahiha, 1985.
20 Sophie Jacotot, 2008(a).
21 Sophie Jacotot, 2008(b).
22 Sophie Jacotot, 2008(a).

Fascinations et répulsions pour le corps noir

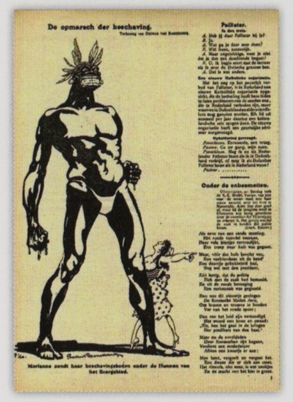
Pascal BLANCHARD, Gilles BOËTSCH & Sandrine LEMAIRE

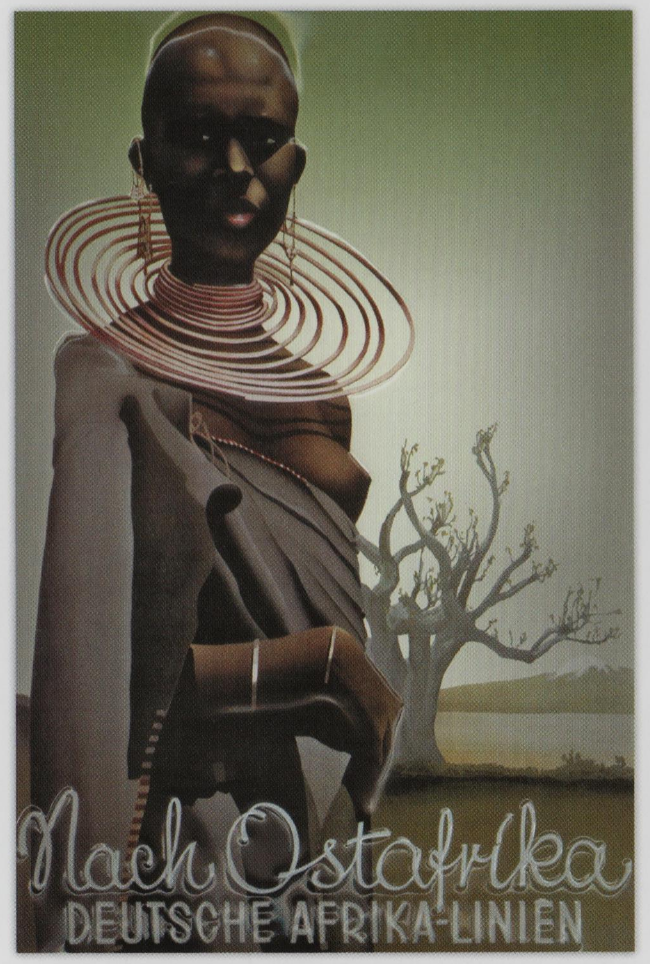
En Europe et aux États-Unis, la Première Guerre mondiale marque un tournant majeur dans la perception du corps noir. Pendant près d'un demi-siècle, de 1920 à 1970, une nouvelle fascination émerge et croise un discours de répulsion toujours vivace notamment aux États-Unis où la violence raciale est à son paroxysme tant dans les actes (lynchages) que dans les discours (ségrégationnistes). Cette période de mutation est aussi celle où émergent de nouvelles figures, de Josephine Baker aux dirigeants du mouvement *Black Panthers*, qui modifient en profondeur la perception du corps noir en Occident.

Aux États-Unis, le 2 novembre 1920, à Ocoee en Floride, des Africains-Américains appartenant à la petite bourgeoisie locale, emmenés par Mose Norman, veulent voter à la présidentielle américaine conformément au XVe amendement de la Constitution ratifié en 1870 ; une élection qui voit, d'ailleurs, les femmes voter pour la première fois. La réponse de la foule blanche est rapide et brutale : maisons et écoles brûlées, églises détruites, lynchages, exécutions sommaires, castrations… et fuite de la minorité noire de la ville pour échapper à la mort. Cet épisode tragique est connu sous le nom de « massacre d'Ocoee ».

Or beaucoup avaient cru que les temps avaient changé et que l'engagement des soldats afro-antillais et africains-américains dans la Grande Guerre avait brisé la *color line*, mais dans le sud des États-Unis, le Ku Klux Klan a mis en place un embargo autour des quartiers noirs pour démontrer que ces territoires étaient les leurs et que la ligne raciale était intangible. De fait, les théories raciales[1] développées au XIXe siècle s'étaient, aux États-Unis, inscrites dans la vie quotidienne. Aussi Noirs et Blancs ne pouvaient se mélanger, corps noirs et corps blancs étaient séparés dans les esprits, dans les images comme en pratique, jusqu'au refus d'appliquer la loi face aux urnes.

Jeune femme originaire du Congo [France], photographie, tirage argentique, 1958-1962.





En Europe, au même moment, les Empires coloniaux imposent encore leurs règles, leurs normes et leur pouvoir sur les corps indigènes, tolérant généralement les relations interraciales entre un homme blanc et une femme noire, mais stigmatisant celles impliquant une femme blanche et un homme noir. C'est l'interdit majeur des relations interraciales. Mais la guerre, puis les immigrations en provenance des espaces africains ou antillais, bouleversent cet ordre[2]. Les modèles du XIXe siècle, imposés par les empires, s'effritent. Si les revendications sont d'abord politiques ou économiques, elles impliquent des changements d'ordre sexuel. Libérer les corps noirs, comme le réclame le Congrès panafricain de Paris en 1919, présidé par l'Africain-Américain William Edward Burghardt Du Bois, chef de file de la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP) et par le député français du Sénégal Blaise Diagne, c'est aussi franchir la barrière de l'interdit sexuel et avancer dans les traces de ces combattants noirs qui ont parfois « connu » leurs marraines de guerre ou eu des relations sexuelles dans les bordels à soldats. Les autorités françaises ont beau renvoyer les Africains et les Antillais dans leurs territoires d'origine (comme les Britanniques avec les troupes hindoues qui ont fait, dès 1915, de cette question une priorité), après avoir limité les autorisations de mariage lors du conflit, contrôlé les courriers des tirailleurs et organisé la prostitution à l'arrière du front ou à proximité des lieux d'hivernage (comme à Fréjus ou autour de Bordeaux), il est désormais trop tard. Le choc a été majeur pour ces deux *empires blancs* d'avoir dû appeler sur le sol européen des troupes noires (et quelques dizaines de milliers de travailleurs notamment malgaches, antillais, chinois et indochinois). Le débat autour de la « Honte noire » en Allemagne demeure l'un des échos les plus évidents de ce basculement racial, au lendemain du conflit. Les ligues nationales allemandes s'opposent ainsi, dès 1919, à la présence de troupes noires lors de l'occupation française de la Ruhr et dénoncent les « viols » de femmes allemandes par ces soldats[3]. La propagande s'en empare et un film est même réalisé, *Die Schwarze Schmach*, qui rencontre un immense succès, jusqu'aux États-Unis. On accuse les Français de vouloir « négrifier » la « race allemande » et Adolf Hitler, dans *Mein Kampf* (1923), consacre plusieurs pages à ce qu'il considère comme une humiliation majeure pour la civilisation germanique et une insulte faite à la « race blanche ». Le monde, pris dans les convulsions idéologiques de l'entre-deux-guerres, entre dans une période charnière, qui voit vaciller la suprématie sexuelle blanche et, dans le même temps, s'élaborer un autre regard — sans doute plus nuancé et complexe qu'on ne l'imagine — sur les corps noirs, qu'ils soient féminins ou masculins.

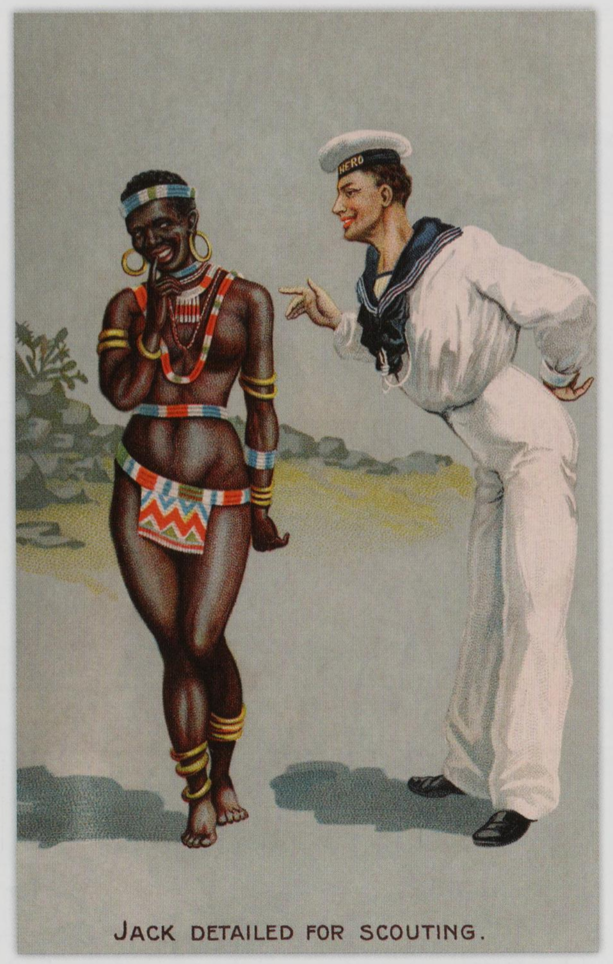
Série de quatre couvertures de romans [Paris, France] : *La maîtresse noire* de Louis-Charles Royer, 1928 ; *Tropiques de l'amour* de Guy Bellet, 1967 ; *La métisse au cœur tendre* de Paul Clerouc, 1954 ; *Fatou peau noire* de Roger-Francis Didelot, c. 1942.

« De Opmarsch Der Beschaving » (« Le développement de la civilisation »), [Allemagne], lithographie d'après un dessin de George van Raemsdonck, *De Notenkraker*, couverture de presse, 1920 [septembre].

Nach Ostafrika Deutsche afrika-linien (Pour l'Afrique de l'Est. Lignes africaines allemandes), plaque métallique d'après une affiche, c. 1935.

Loterie Coloniale [Belgique], affiche signée Jacques Gouppy, 100x60cm, 1950. Cette allégorie représente la fortune sous les traits d'une femme nue, les yeux bandés et portant une corne d'abondance. La loterie coloniale n'a existée qu'en Belgique.

Recto d'un médaillon en bronze doré signé Karl Goetz [Allemagne], 6x6 cm, 1920 : *« Die Wacht am Rhein » (« La garde sur le Rhin »).*



« Nudité africaine, Style "Exposition Coloniale" », lithographie d'après un dessin de Jacques Julien Leclerc, *Le Sourire* [Paris, France], 1929 [1931].

« Jack detailed for scouting » (« Marin taillé pour l'exploration »), carte postale, 1924.

« Der schwarze Terror in deutschen Landen » (« La terreur noire sur les terres allemandes »), couverture de presse [Allemagne], lithographie d'après un dessin de Frémiet, *Kladderadatsch*, 1920 [mai].

King Kong, affiche du film réalisé par Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack [États-Unis], 130x200 cm, 1933.

Verso d'un médaillon en bronze doré signé Karl Goetz [Allemagne], 6x6 cm, 1920 : *« Die schwarze Schande » (« La Honte noire »).* Pour dénoncer la présence de troupes noires en Allemagne, les ligues nationalistes ont édité ces médailles, représentant un soldat noir sous un casque français, doté d'un sexe immense.

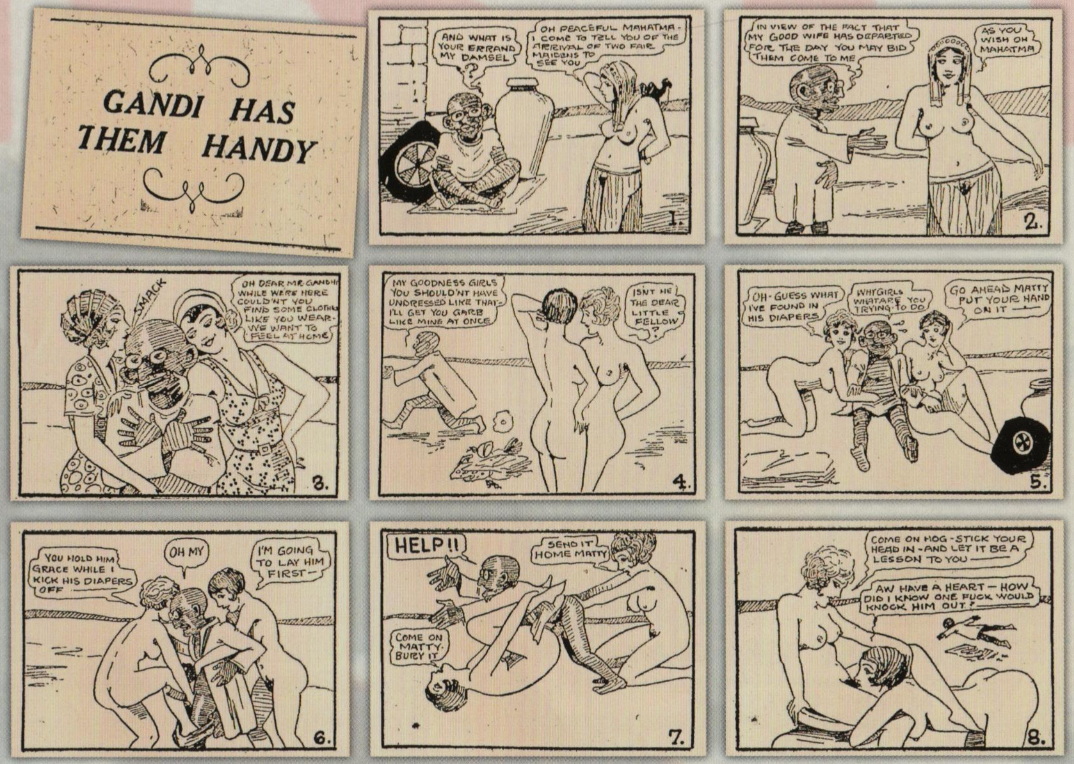
Bande dessinée et sexualisation de l'« Autre »

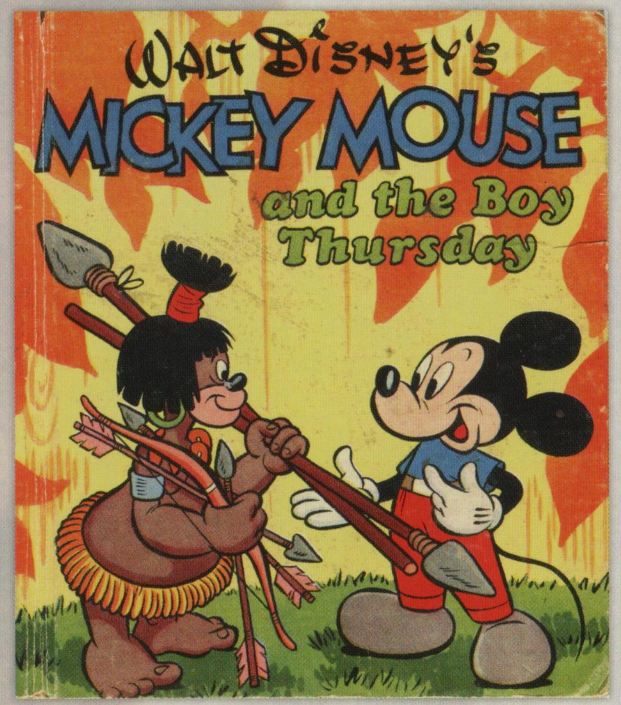
Dominic THOMAS

Sexe, « race » et bande dessinée, un bien curieux mélange ? Comme si *Le Lotus bleu* et *Tintin au Congo* d'Hergé nous parlaient de sexualité ! Foutaises… L'aventure du jeune reporter belge en Afrique – avec son guide Coco, à la non-sexualité *évidente* – est pour autant bien « toilettée », en 1946, de ses références racistes les plus outrées. Remontons le temps… En 1915, en pleine guerre patriotique, Bécassine « a [bien] failli » être séduite par son « doux et gai » tirailleur. Quelques années plus tard, dans les années 1920, la série « Captifs des rifains » des aventures de *Zig et Puce* d'Alain Saint-Ogan présente les Arabes comme des voleurs/violeurs de femmes blanches. En 1930, *La Semaine de Suzette* figurait « Simone et sa négresse », avec un infra-texte précisant : « *Une négresse ! Alors ce n'est pas une vraie personne* » et, en 1934, « Baïa la petite négresse ». Il y eut aussi ces « jeunes Noirs », aux postures toujours ambiguës, tels *Mars le Noir* dans la saga du Marsupilami et, plus tard, Cirage du duo *Blondin et Cirage* (notamment avec *Le Nègre blanc*, en 1952, qui présente en couverture des femmes africaines aux lèvres dévoreuses) et, enfin, Cassius le copain du *Petit Spirou*. Avec *Mickey l'Africain* (1939), immense succès, c'est l'Afrique tout entière qui devient le terrain de jeu des Blancs. Aux États-Unis, dans un registre pornographique, la mode dès l'entre-deux-guerres et jusqu'aux années 1940 sera au « Fuck Book » ou « Tijuana Bibles », des petites bandes dessinées de quelques pages que les Américains achetaient et rapportaient du Mexique. L'image dévalorisante et sexualisé des corps noirs (ou autres) s'estompe graduellement ; elle disparaît même de la bande dessinée avant de réapparaître, à la fin du XXe siècle, avec de nouveaux codes. *World of Wakanda*, ce *spin-off* de la série à succès *Black Panther* co-écrit par deux artistes africaines-américaines, Roxane Gay et Yona Harvey, impose désormais une image valorisante de ses personnages noirs.

Tarzan. Lost in the Jungles (*Tarzan. Perdu dans la jungle*), bande dessinée pornographique (*Tijuana Bibles*) [Mexique], 1934.

Aunt Jemina turns em on a hot griddle (Tante Jemina les fait tourner sur une plaque chaude), bande dessinée pornographique (*Tijuana Bibles*) de Frigser Finger [Mexique], 1933.



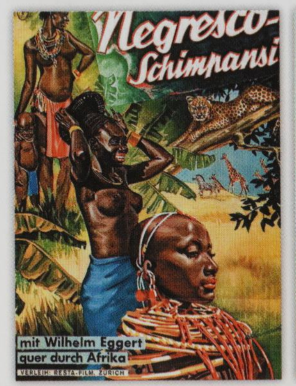


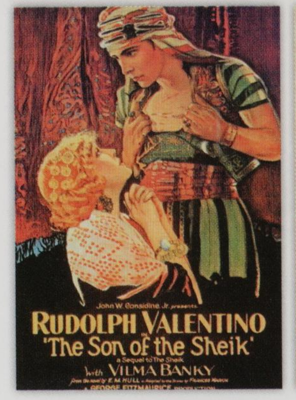
Drame d'amour dans le métro, couverture du roman de Jean Darvennes, édité par Imprimerie Paul Dupont [Paris, France], 1946.

Gandi has them handy (*Gandhi les a sous la main*), bande dessinée pornographique (*Tijuana Bibles*) [Mexique], 1930-1940.

Mickey Mouse and the boy Thursday, couverture de bande dessinée, éditée par Walt Disney Productions [États-Unis], 1948.

Joe Louis the Pride of Harlem (*Joe Louis, la fierté de Harlem*), bande dessinée pornographique (*Tijuana Bibles*) [Mexique], 1935.





Princesse Tam-Tam, affiche du film réalisé par Edmond T. Gréville, éditée par Dyva & Jeppesens Bogtrykkeri Aktieselskab [Copenhague, Danemark], 90x130 cm, 1935.

Série de trois affiches de films : *Negresco-Schimpansi*, réalisé par Wilhelm Eggert [Zürich, Suisse], 1939 ; *La Bandera*, réalisé par Julien Duvivier [Paris, France], 1935 ; *The Son of the Sheik* (*Le fils du Cheik*), réalisé par George Fitzmaurice [Los Angeles, États-Unis], 1926.

Le château du désert [Algérie], couverture du roman d'Anne des Beaux, édité par les Éditions du Puits-Pellu [France], 1935.

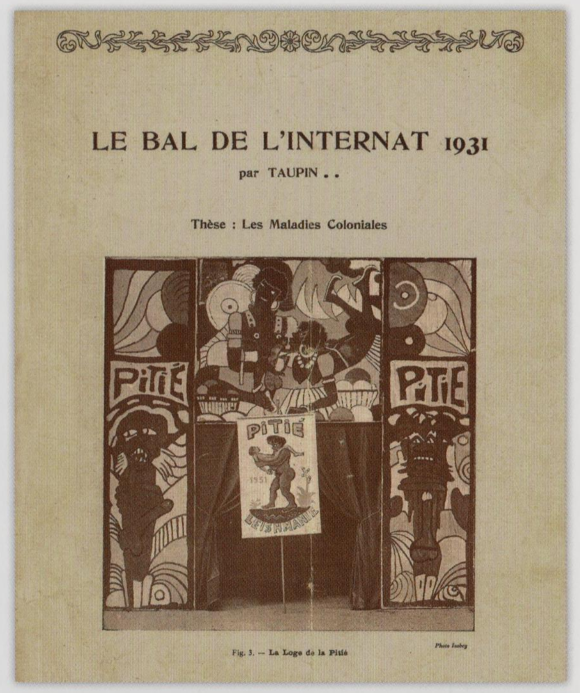
Le temps des ruptures ?

Entre Josephine Baker qui, en montant sur la scène des *Folies-Bergère* à Paris en 1925, invente une nouvelle sensualité noire, et Angela Davis, qui devient une icône du mouvement *Black Panthers* au tout début des années 1970 et s'affirme comme un symbole mondial de la lutte des « races dominées » et des femmes avec le film *Angela Davis : portrait d'une révolutionnaire*, réalisé par Yolande du Luart (1972), débute une longue histoire du rapport au corps noir qui traverse tout le XXe siècle.

C'est, dans le même temps, une société de l'image qui émerge avec un cinéma conquérant, des arts graphiques en mutation, l'apogée de la photographie reproduite et un music-hall plus audacieux qui révolutionne l'appréhension des corps. Les zoos humains — métaphore de la domestication des corps « indigènes » en général et noirs en particulier — n'ont pas disparu. Ils persistent dans la culture de l'*entertainment*, notamment sous la version euphémisée et moins « raciale » des « villages indigènes ». Si l'« Autre » n'est plus un « sauvage », ce n'est pas encore un « civilisé », et si son corps tente de se libérer de l'entrave coloniale ou de la ségrégation raciale, tout en se vulgarisant dans la production porno-érotique, les réactions conservatrices à ce début d'émancipation sont encore violentes et massives.

Au lendemain de la Grande Guerre, le regard occidental sur-érotise les peuples afro-antillais, sud-américains ou africains-américains, adossé à une triple dimension : il construit une sexualité du mépris pour la bestialité supposée du Noir ; projette sur ce corps l'exotisme qui lui est associé ; enfin le corps noir reste le « corps interdit », la frontière interraciale s'y incarne, dans les empires coloniaux comme aux États-Unis[4]. Cette triple représentation du « corps noir » constitue un obstacle à une émancipation qui, pourtant, à cette période, cherche à s'affirmer. Ce « regard blanc » sur le « corps noir[5] », si fortement et si profondément construit, s'exprime tout particulièrement dans le phénomène des zoos humains et des expositions universelles et coloniales, notamment à travers les affiches diffusées à l'occasion de ces événements. Elles ont été l'un des vecteurs privilégiés de la propagation de stéréotypes sur les « exotiques » auprès des populations métropolitaines[6]. C'est une véritable construction iconologique du *corps noir féminin* et du *corps noir masculin* qui s'y opère. Les affiches de spectacles ethnographiques comme celles du cinéma colonial, aux États-Unis, en France, en Allemagne, en Angleterre et, de manière générale, dans tous les pays « occidentaux » présentent des mécanismes communs. Destinées à séduire le public pour l'attirer, elles n'hésitent pas à utiliser des attributs, codes et images de corps excitant les regards et enflammant les imaginaires autour de la notion de sauvagerie (on pense ici autant à l'affiche du film *Princesse Tam-Tam* en 1935, qu'à celle de l'exhibition des « *Négresses à plateaux* » au Jardin d'acclimatation de Paris en 1930 et celle pour le film documentaire américain, dans sa version belge, *L'Afrique vous parle* en 1930).

Ainsi, l'élément visuel récurrent destiné à renforcer l'idée que les Noir.e.s sont plus proches de l'état de nature que de l'état de culture — et ouvrant à tous les fantasmes de sociétés occidentales de plus en plus soumises à des contraintes de « tenue » du corps —, est la quasi-nudité. Si les hommes sont représentés en guerriers virils à la musculature puissante, les femmes elles, aux seins souvent dénudés (comme dans l'affiche de l'Exposition coloniale internationale de Vincennes en 1931, signée Joseph de La Nézière ou celle du film documentaire suisse *Negresco-Schimpansi* en 1937), sont fréquemment figurées dans des poses lascives ou charmeuses (comme dans l'affiche de l'Exposition nationale coloniale de Marseille en 1922, signée David Dellepiane ou celle pour le documentaire américain *Africa Speaks* en 1930) et semblent inviter le spectateur



à en découvrir davantage, comme sur la couverture de la brochure de l'Exposition coloniale internationale de Vincennes en 1931, imprimée par Bouchet-Lakaha, mettant en scène une femme noire portant une corbeille de fruits, la poitrine nue et le sourire accueillant ; des codes repris, d'ailleurs, dans les affiches de recrutement du ministère de la Guerre, dans le but d'encourager les jeunes hommes à tenter l'aventure coloniale, ou dans la publicité pour des produits les plus divers.

Pourtant, dans le même temps, dans les sociétés occidentales et surtout aux États-Unis et en France, émergent des figures noires *émancipatrices* aussi bien dans le domaine des arts (Josephine Baker, Louis Armstrong, Donyale Luna, Féral Benga, Lena Horne,

Josephine Baker, photographie de Boris Lipnitzki [Paris, France], tirage argentique, 1926. Ce photographe des Années folles a proposé de nombreux portraits de nus et de vedettes féminines parisiennes du monde du spectacle et de la danse.

Le bal de l'internat, couverture du livret de Taupin [Paris, France], photographie d'Isabey, 1931.

« Scène pornographique avec trois femmes » [États-Unis], photographie, tirage argentique, 1951.

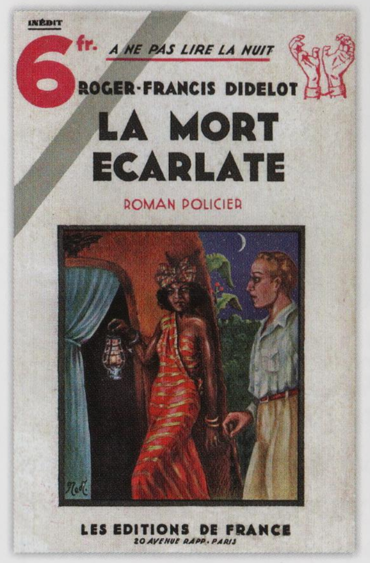
De la pédophilie en terres coloniales

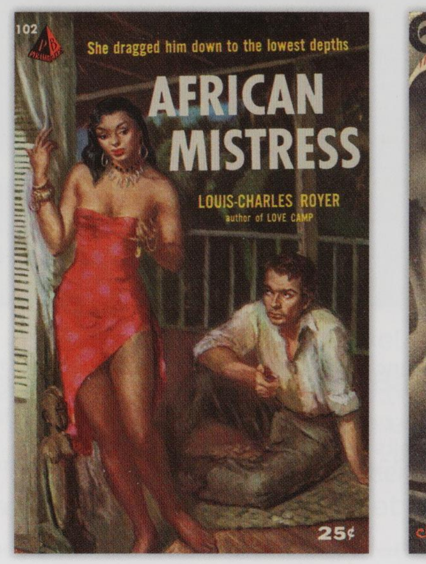
Alain RUSCIO

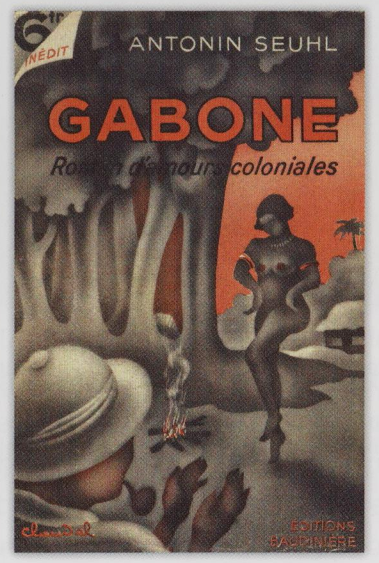
La pédophilie était monnaie courante en métropole au XIXe siècle, le mariage étant autorisé dès 15 ans, alors que bordels recelaient généralement d'une ou plusieurs « écolières » souvent très jeunes (12 à 14 ans). Une littérature en témoigne. Aux colonies, ce n'est pas tant la pédophilie en soi qui est nouvelle, mais plutôt sa généralisation, sa durée (jusqu'aux décolonisations) et la diffusion libre d'images érotiques montrant de très jeunes filles, notamment dans les séries de cartes postales, comme l'importance accordée par la littérature coloniale au thème pédophile. Ce qui frappe également est la chosification des jeunes colonisées, conçues comme biens meubles, disponibles pour les tâches ménagères et sexuelles. Ainsi, lors de la campagne d'Égypte, le général Louis Desaix écrit déjà, sans gêne particulière, à une amie : « *J'ai aimé la jeune Astiza, belle comme Vénus, blonde et douce. Elle avait quatorze ans, deux boutons de rose, elle m'appartenait de succession comme souverain du pays, son maître étant mort.* » Un siècle plus tard, Pierre Loti confie à son *Journal* : « *Une petite fille mauresque, délicieusement jolie, sous des habits de pauvresse — rencontrée dans le quartier arabe... Elle s'appelle Fizah — et son père l'a amenée à Oran pour la prostituer...* » (1880). Vertueux, il repousse la tentation... pour quelques heures. Puis descend en ville et allonge la « *petite fille mauresque* » près de lui. Étonnamment, ces tares, masquées par un système efficace lorsqu'il s'agissait du monde réel, étaient au contraire présentées avec cynisme par toute une littérature. Dans le roman *Un amour en Algérie*, écrit en 1848, sans doute l'un des premiers de ce type, le héros Marcellin de Bonal fait la conquête d'une « *petite Bédouine* » de 13 ans. Au XXe siècle, dans le roman *La Fête arabe* des frères Jean et Jérôme Tharaud, le protagoniste principal, un docteur militaire, s'éprend de la petite Zohira, 11 ans (très jeune donc, même au regard des normes de l'époque), et il en fait sa maîtresse. Après 1920, la situation fera toujours partie du regard romanesque et dans *Le Blanc à lunettes* de Georges Simenon, le colon, isolé dans la jungle congolaise, a comme maîtresse (et servante) Caligi, une « *petite négresse* » de 15 ans. Durant l'ère coloniale, au XXe siècle, en Indochine, dans les Amériques, en Océanie, au Maghreb, en Afrique, les jeunes, congaïs, fatmas ou moussos furent les victimes des colons et des militaires, une situation qui aurait alors été impensable dans les métropoles de ces mêmes colonies. Il n'y eut jamais de campagne de dénonciation publique, parfois quelques protestations individuelles... mais rarement des sanctions.

Kaloderma Rasier Seife (*Savon à raser Kaloderma*), affiche publicitaire signée Ludwig Hohlwein, éditée par F. Wolff & Sohn, Karlsruhe [Allemagne], 17x13 cm, 1925.

US Soldier groping breasts (*Soldat américain tripotant des poitrines*) [Îles Salomon], photographie, tirage argentique, 1943.







« Souvenir » [Côte d'Ivoire], photographie, tirage argentique, 1945-1950.

Campement dans l'archipel des Bijagos [Bissagos, Guinée Bissau], carte postale d'A. B. Geraldo, éditée par Confeitaria império, 1955-1957.

La mort écarlate, couverture du roman de Roger-Francis Didelot [Paris, France], 1935.

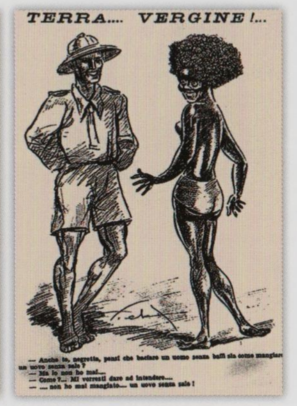
African Mistress (*La maîtresse noire*), couverture du roman de Louis-Charles Royer (version anglaise), édité par Pyramid Books [New York, États-Unis], 1954.

Gabone. Roman d'amours coloniales, couverture du roman d'Antonin Seuhl [Paris, France], 1933.

Enfants métis et relations sexuelles interraciales en Afrique orientale italienne

SA SMYTHE

Les hiérarchies raciales conçues en Italie, dans lesquelles les Européens étaient considérés comme supérieurs et les Africains arriérés, étaient largement mises en œuvre aussi bien dans la violence des conquêtes militaires que dans la gestion des populations ou les régimes juridiques ségrégationnistes appliqués dans les colonies italiennes. Connues sous le nom de *madamismo*, ces relations domestiques et sexuelles, entre les colons ou les soldats italiens et les colonisées d'Afrique orientale, prenaient la forme de relations de longue durée, de mariages conformes à la tradition locale ou de concubinages. La situation se complexifiait si ces unions, souvent forcées, avaient engendré ce que l'on appelait des *bambini meticci*, des enfants métis. En dépit des lois coloniales qui exigeaient une ségrégation raciale stricte, ces relations étaient largement répandues. Jusqu'en 1937, les enfants métis n'avaient accès à la citoyenneté italienne que s'ils avaient été légalement reconnus par leurs géniteurs. Or, un grand nombre de soldats italiens occupant la corne de l'Afrique avaient des familles « légitimes » en Italie. Après la Seconde Guerre mondiale, les Britanniques prirent le contrôle de l'administration des colonies italiennes. Les femmes qui avaient eu des enfants avec des hommes italiens, des *bambini meticci*, restèrent seules pour élever leurs enfants. Ces enfants sont depuis devenus l'incarnation de l'héritage sexuel de l'histoire coloniale italienne : non seulement les droits parentaux furent souvent retirés aux mères, mais les pères, dans leur immense majorité, ne reconnurent pas la progéniture née de leurs relations coloniales.



Série de deux illustrations, *Il 420* [Florence, Italie] : « Terra ... Vergine !... » (« Terre... Vierge !... »), d'après un dessin de Fernando Elefante, 1936 [janvier] ; « Le parole... e i fatti (al burro rancido) » (« Les mots ... et les faits (avec du beurre rance) »), d'après un dessin de Domenici, 1936 [juillet].

La famiglia Marincola [Italie], photographie, tirage argentique, sans date.

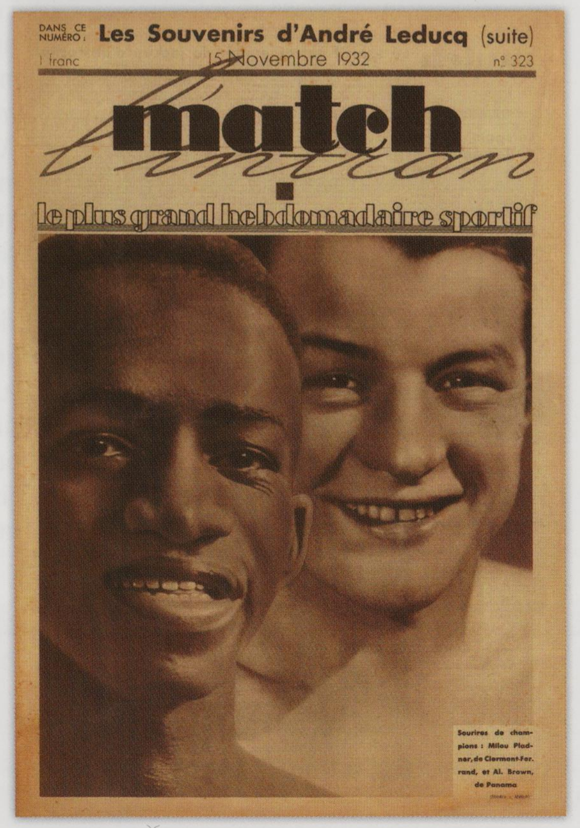
Habib Benglia, Sidney Poitier, Ella Fitzgerald, Harry Belafonte, Dorothy Dandridge...), du politique (Angela Davis, Blaise Diagne, Shirley Chisholm, Martin Luther King, Aimé Césaire, Malcom X...), des intellectuels (Léopold Sédar Senghor, Édouard Glissant, Gwendolyn Brooks, Richard Wright, Frantz Fanon, René Depestre, Paulette Nardal, James Baldwin...), que dans celui du sport (Panama Al Brown, Muhammad Ali, Jesse Owens, Battling Siki, Papa Gallo Thiam, Tommie Smith, John Carlos...). Ces figures participent à cette rupture avec le long XIXe siècle en franchissant la « frontière de couleur », ouvrant les possibles d'un nouveau regard sur le corps noir.

Dans le contexte de l'immédiat après-Première Guerre mondiale, Josephine Baker contribue ainsi à faire émerger ce nouveau regard en Europe. Avec elle, l'exotique n'est plus seulement une figure menaçante, bornée, puérile ou animale, il est aussi la part irréductible d'une liberté et d'un désir de dépasser les rigidités et les *contraintes corporelles* générées par l'émergence de la modernité[7]. Il est aussi la métaphore de l'innocence perdue ou d'un *Ailleurs* qui est la figure inversée de la rationalité invasive de la fin du XIXe siècle exprimant un au-delà à la parenthèse infernale et meurtrière que fut la Grande Guerre. Mais la réaction n'est pas la même entre la « vieille » Europe et les Amériques. Aux États-Unis, Josephine Baker reste une exception inacceptable[8].

Si en Amérique toute idée de couple métis est proscrite et même interdite par la loi (même si de célèbres exceptions s'affichent avant 1964), la frontière est franchie en Europe parmi les élites, y compris dans le monde des artistes gays avec un couple comme celui que forment Jean Cocteau et le boxeur Panama Al Brown. Une nouvelle mise en scène du corps noir émerge aussi à travers le sport[9], tout particulièrement la boxe. Les boxeurs sont alors définis par leur corporéité et le stigmate de la couleur les renvoie continuellement — comme dans le roman *Battling Malone, pugiliste*[10] — à la couleur de leur peau et à leurs origines. Lors des combats opposant un Noir et un Blanc, ce sont deux « races » qui s'opposent, comme en témoignent les comptes-rendus de la presse lors du fameux match opposant Jack Johnson à James J. Jeffries (qui avait promis une victoire de la « race blanche face au nègre »), à Reno (États-Unis) en 1910[11].

Nous pouvons relier ce match d'anthologie aux combats, en 1936 et en 1938, opposant l'Allemand Max Schmeling à Joe Louis, qui se soldent par la victoire puis la défaite du géant allemand, icône malgré lui du régime nazi. Les Jeux olympiques de Berlin en 1936 seront le point d'acmé de la lutte des corps. S'affirme alors la croyance fondatrice que les corps noirs sont capables d'exploits sportifs (et sexuels) hors normes — en opposition avec les « journées anthropologiques », durant lesquelles Geronimo était présent, tenues dans le cadre des Jeux olympiques en 1904 qui avaient « scientifiquement » prouvé l'inaptitude des « races » non-blanches aux épreuves sportives[12].

Le regard semble changer. La boxe est alors un panthéon de la virilité : la puissance musculaire s'articule au fantasme de la puissance sexuelle. Dans les combats opposant des Noirs à des Blancs, la crainte de la concurrence sexuelle et surtout de la transgression de l'interdit implicite condamnant les relations sexuelles interraciales sont omniprésentes. Les scandales déclenchés tant par Battling Siki que par Jack Johnson — qui eurent chacun des compagnes blanches, et ce dernier sera d'ailleurs incarcéré pour une année de prison en 1920 pour avoir franchi la *color line* avant-guerre — le rappelleront après-guerre. Brisant l'interdit racial et la ligne de couleur, la presse se passionne pour les « épouses » de ces boxeurs et lance un débat dans l'opinion.



« Femme devant un bananier » [Érythrée], photographie, tirage argentique, 1930.

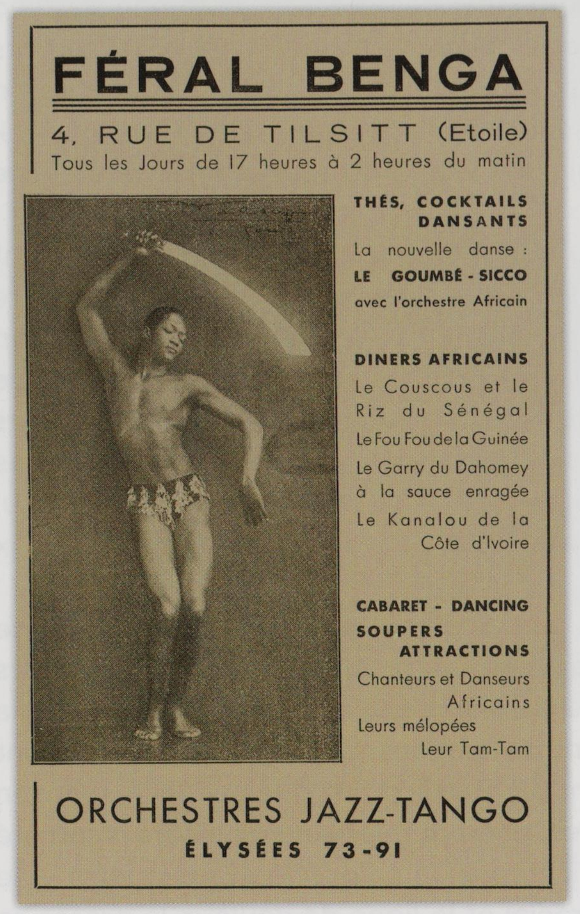
Femme somalienne [A.O.I. (Afrique orientale italienne), Érythrée], photographie, tirage argentique, 1929-1930.

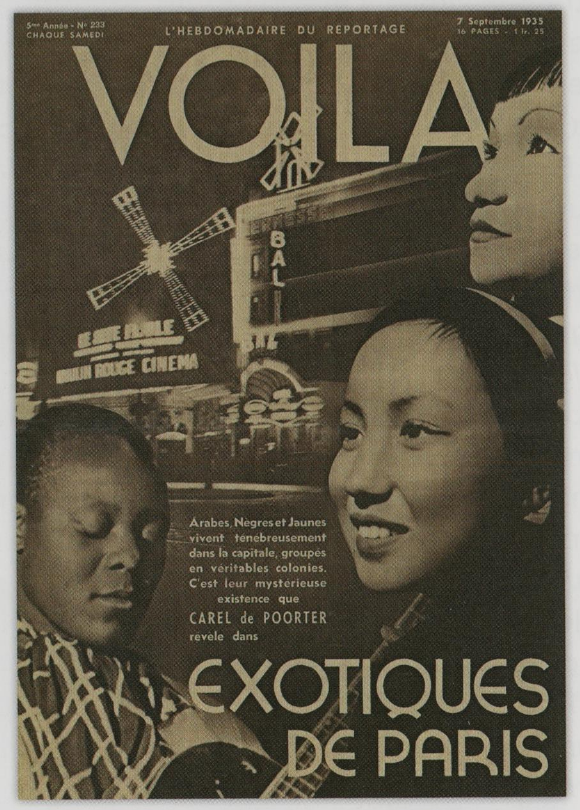
« Sourires de champions » (Panama Al Brown et Émile (dit Milou) Pladner), couverture de presse, *Match L'Intran* [Paris, France], 1932 [novembre].

« Race », mixité raciale et immigration coloniale dans l'entre-deux-guerres

Elisa CAMISCIOLI

Après la Première Guerre mondiale et dans son prolongement, un large spectre d'interactions avec des femmes françaises s'offre aux travailleurs coloniaux présents en France, incluant des rapports sexuels brefs, monnayés ou pas, des relations amoureuses et des mariages. Face à cela, certains travailleurs français réagissent parfois avec violence, regardant les hommes colonisés (et surtout les Africains) comme des concurrents tant sur le plan économique que sexuel. Ainsi, le renouvellement du recrutement d'une main-d'œuvre issue du monde colonial, expérimenté pendant le temps de la guerre, n'est pas considéré comme souhaitable dans les années 1920-1930. Ce rejet des « indésirables » — désignant en priorité les juifs d'Europe centrale et les travailleurs coloniaux — se retrouve dans le discours public concernant la hantise du déclin démographique de la France et la peur de la « dégénération de la race ». Les hommes politiques pronatalistes affirment ainsi le besoin d'une main-d'œuvre de travailleurs « assimilables » qui, par leur association avec des femmes françaises, pourraient produire des enfants qui seraient « bio-culturellement » français. Alors que l'assimilation est, ici, décrite en termes de compatibilité raciale, les anxiétés coloniales à propos de la mixité raciale se reflètent donc en métropole. Les immigrés « assimilables » tels les Italiens, les Espagnols et les Polonais sont encensés pour leur force de travail et leur potentiel reproductif, à la différence des « coloniaux » en priorité les Africains et les Antillais, mais aussi les Maghrébins ou les Indochinois. Ils sont, par opposition, considérés comme « partenaires acceptables » pour les femmes françaises. Le bilan humain de la Grande Guerre exacerbe la crise démographique, les migrants coloniaux sont désormais perçus comme non-assimilables et considérés comme non-désirables, et la politique migratoire s'inverse engageant une politique de restriction des venues en métropole.





Attention je suis noir !!!, objet en carton et celluloïd [France], 1933.

« Exotiques de Paris », couverture de l'hebdomadaire *Voilà* [Paris, France], 1935 [septembre].

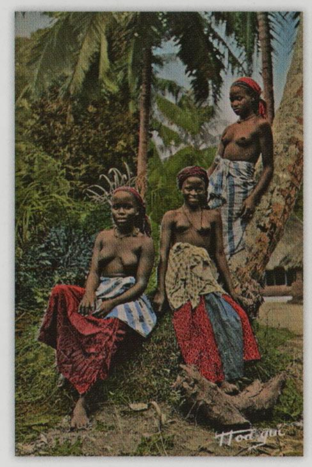
« Deux races, deux beautés, une même coiffure », couverture du journal *Ève* [Paris, France], 1927 [avril].

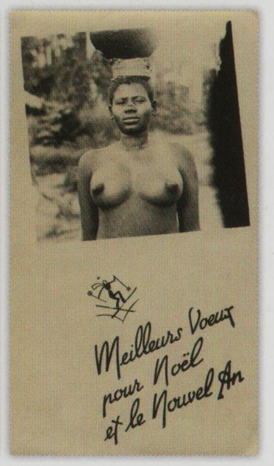
Féral Benga, photographie de Waléry, affichette des Orchestres Jazz-Tango [Paris, France], sans date.

Des corps noirs offerts aux métropolitains/Américains

C'est à Paris, beaucoup plus qu'à Londres ou à Berlin, que se retrouvent alors les intellectuels et les artistes noirs américains fuyant la ségrégation. On retrouve, dans le même temps, les premiers étudiants d'Afrique noire et des Antilles qui s'intéressent à la vie parisienne tout en commençant un long cheminement politique à travers une multitude de revues et mouvements politiques qui les amèneront, plus tard, à revendiquer l'indépendance[13].

C'est dans ce Paris noir[14] que se brisent les stéréotypes sur le corps et la sexualité des Noirs, alors que s'énonce une nouvelle forme de liberté et d'altérité sexuelles. Symptomatiquement, dans le cadre de la très officielle Exposition coloniale internationale de 1931 à Vincennes, les organisateurs esthétisent la nudité du corps noir. Dans une brochure d'information intitulée « La plus grande France », trois jeunes femmes symbolisent les trois espaces de la domination française (Afrique noire, Maghreb et Asie). L'Afrique domine l'allégorie (ce qui est inhabituel), tenant dans sa main une sculpture ; au premier plan, assise sur le sol, se trouve une jeune Indochinoise ; au milieu, une jeune femme censée symboliser l'Afrique du Nord. Les degrés de civilisation sont représentés par la nudité ou le code vestimentaire de chaque personnage stylisé. L'Africaine est pratiquement nue, sensuelle. Elle rappelle Josephine Baker, nouvelle « Vénus noire ». Cette esthétisation n'est pas fortuite, elle est le fruit d'une évolution des codes et archétypes sur le corps noir qui entre désormais en résonance avec les canons sexuels de l'Occident. Et c'est à Paris, loin de l'Empire — mais pourtant proche lorsque s'ouvre l'Exposition coloniale internationale en 1931 —, que naît un *tumulte* imprévisible. Une progressive *libération* du corps noir et de la sexualité du carcan colonial[15].





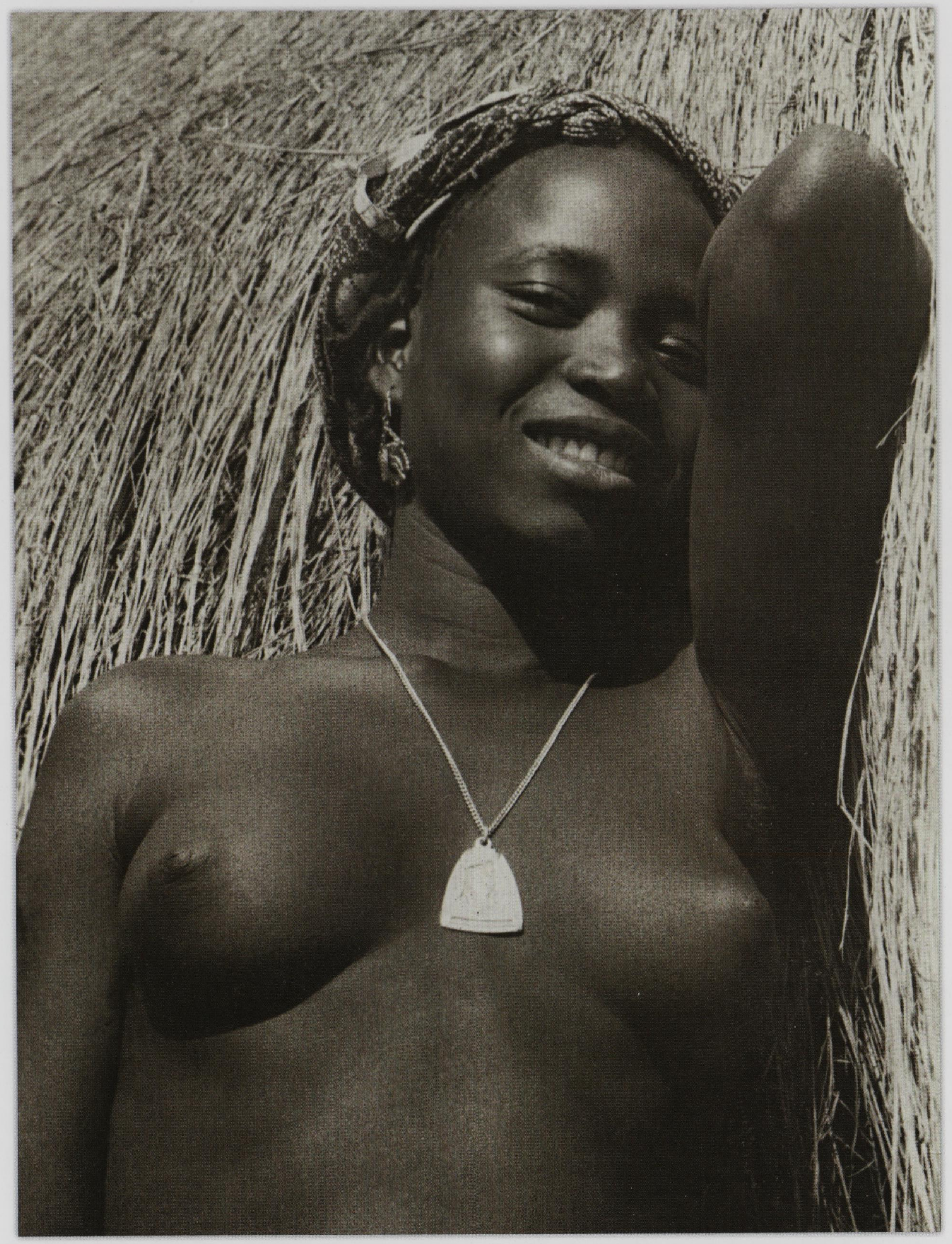
Ma petite copine [Sénégal], photographie, tirage argentique moderne, 1957.

La plus grande France, couverture du dépliant pour l'Exposition coloniale internationale [Vincennes, France], 1931.

L'Afrique en couleurs. Jeunes filles africaines [Dakar, Sénégal], carte postale, cliché de G. Cerbelot, éditée par Hoa-Qui, 1952-1954.

Meilleurs vœux pour Noël et le Nouvel An [Bangui, Centrafrique], carte postale sensible « Velox », 1951.

Les Apports de la France aux colonies, fresque signée Pierre-Henri Ducos de la Haille [Forum du Palais de la porte dorée, Paris, France], 1931.



Série de trois photographies, tirages argentiques : *Scènes érotiques au 59 rue du Château d'eau*, issus d'un carnet publicitaire de photographies érotiques [Paris, France], 1930.

Jeune fille [Bissagos, Guinée Bissau], carte postale, cliché d'A. B. Geraldo, éditée par Confeitaria império, 1955-1957.

Ce tumulte (noir) prend une forme imagée avec Paul Colin, en 1927. Le corps occupe le premier plan du portfolio de lithographies qu'il crée autour de Josephine Baker et de *La Revue nègre*, offrant un regard neuf sur la liberté des corps dans la jungle urbaine qu'est Paris. Ce n'est pas un livre, ni même un simple portfolio de lithographies. C'est un véritable lieu de mémoire. Dans ce temps complexe, négrophilie et négrophobie se heurtent, s'entremêlent, se confrontent... Paul Colin insiste sur les corps en

mouvement, la souplesse, l'énergie mais surtout sur la rencontre des couples au-delà de la frontière raciale. Le corps de la femme noire demeure aussi la métaphore d'un continent encore « enténébré », une terre de contrées mystérieuses qui demande toujours à être possédée et pénétrée par l'homme blanc comme le souligne, en 1925, le film *La Croisière noire*[16]. *A contrario*, l'« homme noir » est affublé dans la propagande coloniale de deux fonctions essentielles pour l'Empire colonial : soldat ou travailleur. Comme pour la « femme noire », il est inséré dans un système de représentations paternalistes dans lequel il est toujours dominé par le colon blanc ou des artefacts du pouvoir colonial et demeure proche de l'animalité, ainsi que le suggère Timothée Jobert[17]. C'est en fait un corps disponible, souriant, heureux d'être au service de la réalisation coloniale, mais qu'il faut maintenir à distance de la femme blanche. C'est aussi un corps combattant, domestiqué, mais dont la sauvagerie peut se révéler utile dans l'affrontement à l'ennemi, comme l'a mis en exergue la propagande militaire durant la Première Guerre mondiale[18].

Sept décennies plus tard, confrontée à la ségrégation persistante aux États-Unis, Angela Davis fit le constat amer de ce monde obscur. C'est dans son ouvrage *Femmes, race et classe*, publié en 1983, qu'elle souligne les similitudes et les liens qui unissent système de classes, suprématie masculine et pouvoir esclavagiste. Elle identifie ainsi les sous-systèmes d'oppressions que produisent ces différentes formes de domination en se mêlant et en se renforçant (intersectionnalité), participant en cela à l'élaboration du *black feminism*. Elle dénonce ainsi la fabrique des stéréotypes qui frappent les corps et les sexualités « noires » : « *Aux États-Unis et dans d'autres pays capitalistes, les lois sur le viol ont généralement été conçues pour protéger les hommes des classes dirigeantes dont la femme ou la fille se ferait agresser.* [...] *Par contre, les Noirs, coupables ou innocents, ont été aveuglement poursuivis. Ainsi, parmi les 455 hommes exécutés pour viol entre 1930 et 1967, 405 étaient noirs.* »

Jeune fille à la moto [Éthiopie], photographie, tirage argentique, 1936.

Moto Bianchi [Éthiopie], affiche signée Gino Bocassile [Italie] d'après une photographie, 1937. La publicité du constructeur de véhicules italiens Bianchi s'inspire de la chanson prisée des troupes coloniales *Frimousse noire, belle Abyssine* pour vendre ses produits à l'armée.

Lynchage de Duluth [États-Unis], carte postale, 1920.

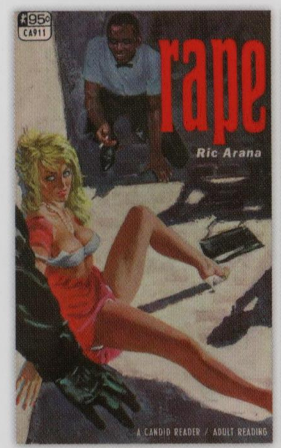
La Croisière noire, affiche du film de l'expédition Citroën Centre-Afrique réalisé par Léon Poirier [France], 500x800 cm, 1926.

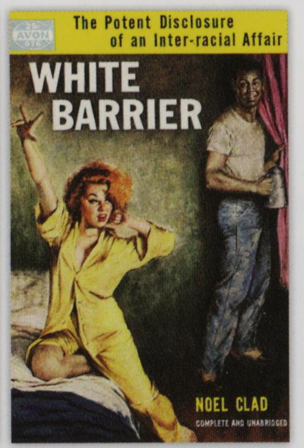
L'image genrée et sexualisée de l'« homme noir » dans la culture américaine

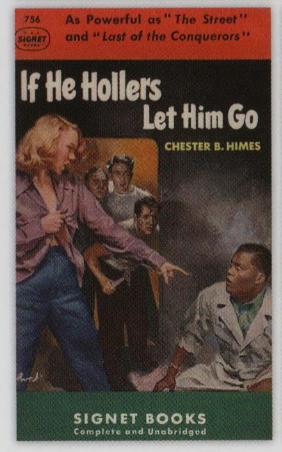
Kellina CRAIG-HENDERSON

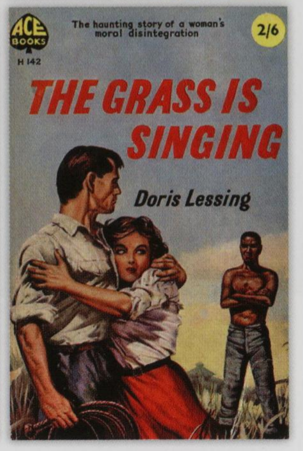
Depuis la fondation des États-Unis, l'image des hommes noirs a été largement, mais pas uniquement, caractérisée par la sexualité et la violence. Ils sont souvent décrits comme hypersexuels et animés par le désir animal de violer les femmes blanches. La crainte de la sexualité masculine noire a contribué à la rédaction des premières « lois raciales » à la fin du XIXe siècle, qui avaient pour but d'interdire les relations entre les hommes noirs et les femmes blanches. Bien que des viols et des relations sexuelles forcées aient eu fréquemment lieu entre des hommes blancs et des femmes noires, la progéniture potentielle résultant des relations entre les femmes blanches et les hommes noirs était la principale source de préoccupation des autorités. En raison de la nature patriarcale de la société américaine, dans laquelle les hommes blancs contrôlaient toutes les ressources économiques, les enfants métis compromettaient la stabilité de la hiérarchie sociale.

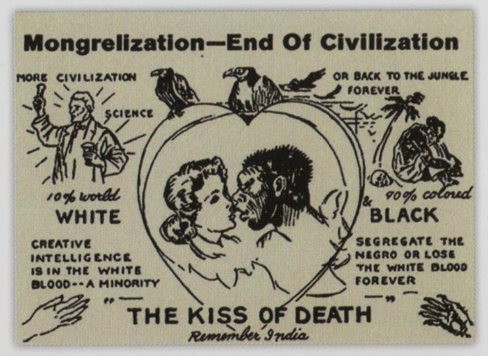
Les femmes blanches qui cherchaient à avoir des relations sexuelles avec des hommes noirs, malgré leur statut infériorisé, posaient un autre type de problème. Dans sa forme la plus meurtrière, la désapprobation publique des relations entre les hommes noirs et les femmes blanches prit la forme de *lynchages* jusqu'à l'entre-deux-guerres. En outre, dans de nombreux États américains, les relations sexuelles interraciales avec des hommes noirs sont restées illicites pendant la plus grande partie du XXe siècle. Il faut attendre 1967 pour que la Cour suprême invalide les lois interdisant les mariages interraciaux. Dans le dernier quart du XXe siècle, l'image des hommes noirs violeurs et prédateurs sexuels s'est complexifiée, pour inclure des croyances portant sur de prétendues aptitudes athlétiques et corporelles. Le poids des représentations des hommes noirs demeure un obstacle à leur mobilité sociale et continue de générer d'innombrables injustices aujourd'hui.











Série de quatre couvertures de romans : *Rape* (*Viol*) de Ric Arana, édité par A. Candid Reader [Angleterre] 1967 ; *White Barrier* (*Barrière blanche*) de Noel Clad, édité par Avon 676 [États-Unis], 1955 ; *If He Hollers Let Him Go* (*S'il braille, laissez-le partir*) de Chester B. Himes, édité par Doubleday [États-Unis], 1947 ; *The Grass is Singing* (*L'herbe chante*) de Doris Lessing, édité par Ace Books The Harborough Publishing Co. Ltd [Angleterre], 1950.

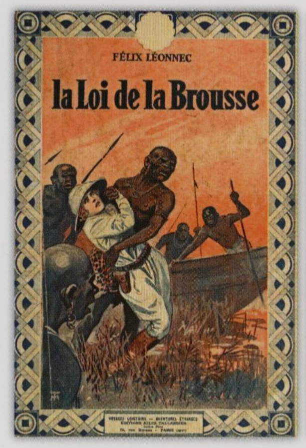
Mongrelization. End of civilization. The kiss of death (*Le métissage. Fin de la civilisation. Le baiser de la mort*), tract de propagande [États-Unis], 1962-1965. Dessin contre le métissage soulignant la « nécessaire » régulation de la sexualité féminine pour le maintien d'une séparation raciale stricte.

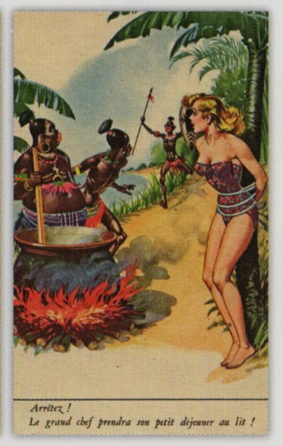
Série de deux affiches du film *Regeneration* réalisé par Richard E. Norman [États-Unis], 60x80 cm, 1923. Faisant partie des *Race movies* (films sur la « race »), cette romance dramatique narre les rivalités entre des survivants d'un naufrage échoués sur une île inhabitée des mers du Sud.

Séquestrations de femmes « blanches » par des « sauvages »

Gilles BOËTSCH

L'iconographie développée autour de la séquestration et du viol de la « femme blanche », aux lendemains de la Première Guerre mondiale, illustre l'idée que l'« Autre », non-blanc, ne peut accéder aux corps de ces femmes que par la violence. L'Africain, ou le Caribéen, serait rustre et bestial dans sa sexualité, tel que figuré sur les couvertures de romans tels *La Loi de la brousse* (1932), *Worrals et l'Opale noire* (1952) ou encore *Brûlante Haine* de la collection italienne Elvira (1968) et on retrouve cette imagerie dans les affiches italiennes dénonçant les troupes africaines-américaines en 1943-1944. On retrouve d'ailleurs très souvent, sur les couvertures, un homme noir agressant une « femme blanche », toujours dénudée, comme dans *XB391A* (1941), *Prisonniers des Ogooues* (1953), ou *White Captive* (1968), mais la torture du corps de la « femme blanche » peut être encore plus brutale, comme dans *Champion for Men* (1959) où celle-ci est suspendue nue au milieu de serpents. De même, les révoltes d'esclaves (comme aux États-Unis notamment) se retournent toujours contre les femmes et filles de colons négriers, à l'image de *Temptress in the Slave Quarters* (1978). Dans ce type de littérature, les agressions de « femmes blanches » par les Orientaux renvoient à la barbarie et au sadisme, non à la sauvagerie, avec des supplices parfois très raffinés, comme l'attestent tout au long des années 1950 les couvertures de magazines, comme *Adventure* (*The Case of the Deadly Doll*, 1959) ou *Exotic Adventures*. La « femme blanche » y est dénudée, contrainte, voire fouettée, un grand classique de l'univers flagellante. L'Extrême-Orient alimente des fantasmes de perversité encore plus sophistiqués (en lien avec le Japon ou le Vietnam), comme dans *La Révolte des Geishas* (1953) ou *Captive Nurses of the Vietcong* (1978) qui montre des femmes blanches nues enfermées dans une cage en bambou. Certaines revues populaires se font d'ailleurs une spécialité du corps de la « femme blanche » supplicié, telle la collection érotico-exotique américaine *Spicy Adventure stories* publiée entre 1934 et 1942, avec des titres comme *The Curse of Khufu* (1935) ou *The Golden Crocodile* (1936), ou les *fumetti* érotico-pornographiques italiens, avec des titres comme *La Chair et le Fer* ou *Les Touaregs*.





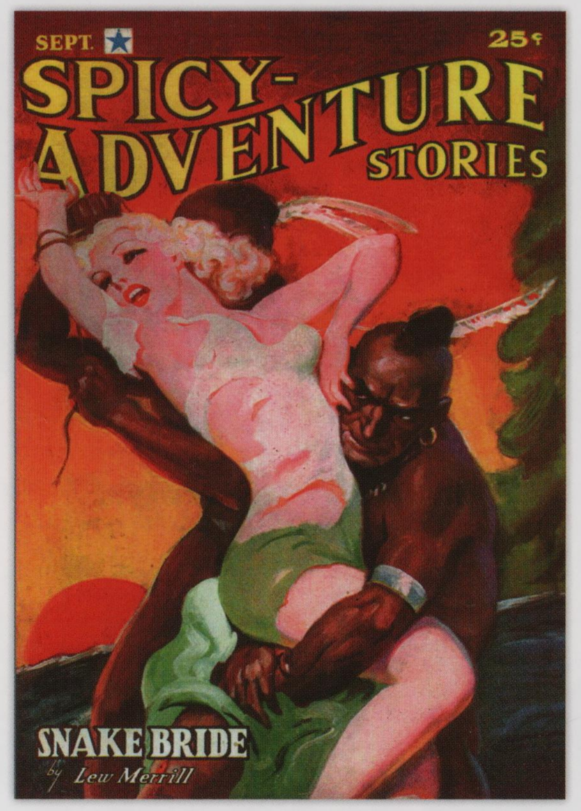
La loi de la brousse, couverture du roman de Félix Léonnec [Paris, France], 1932.

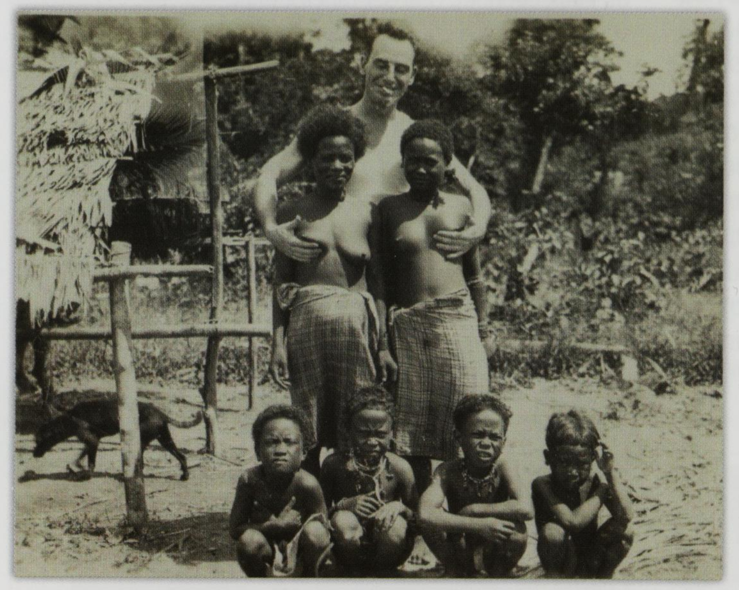
« Arrêtez ! Le grand chef prendra son petit déjeuner au lit ! », carte postale, éditée par M. D. [Paris, France], 1957.

« *Snake Bride* » (« *La fiancée serpent* »), couverture du magazine *Spicy Adventure Stories* [États-Unis], 1937 [septembre].

« *40 Fathoms* » (« 40 brasses »), couverture du magazine *Spicy Adventure Stories* [États-Unis], 1939 [décembre].

Difendila! Potrebbe essere tua madre, tua moglie, tua sorella, tua figlia (*Défend-la ! Elle pourrait être ta mère, ta femme, ta sœur, ta fille*), affiche de propagande signée Gino Boccasile [Italie], 60x90 cm, 1943.





« Souvenir de Djibouti (prostituées) » [Djibouti] photographie, tirage argentique moderne, 1948.

« Soldat américain avec ses mains sur les seins de deux jeunes filles » [Papouasie-Nouvelle-Guinée], photographie, tirage argentique, 1944.

Femme éthiopienne portant un fez de soldat de l'armée italienne [Éthiopie], photographie, tirage albuminé, 1938. Symbolisant l'engagement des soldats indigènes ascari pour l'Italie, cette femme éthiopienne à la poitrine nue était destinée à les galvaniser.

La persistance de la stigmatisation

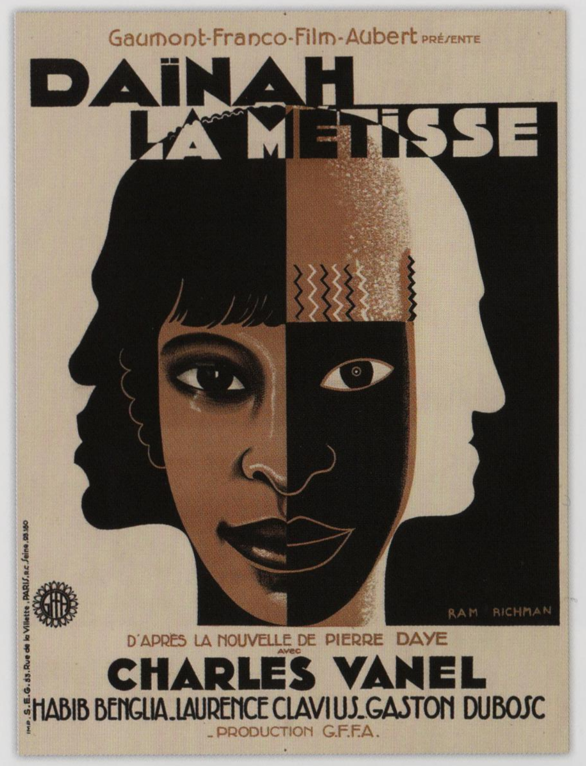
De fait, le regard sur le corps noir féminin, depuis le début des années 1920, a été inventé ou porté par des hommes blancs, à l'exception de quelques écrivaines ou de quelques artistes. C'est une construction qui reste, de toute évidence, racialisée et sexualisée. La « femme noire » est ainsi offerte au plus médiocre des hommes blancs, telle une « prostituée de l'Occident », alors que l'« homme noir » qui pénètre la « Blanche » lui fait perdre à jamais sa pureté. Après le temps des exhibitions ethnographiques[19], vient celui de la construction sociale d'une féminité noire asservie. L'animalité est omniprésente notamment dans la pornographie[20], faisant des corps noirs[21], une frontière de la sexualité occidentale, au même titre que l'homosexualité.

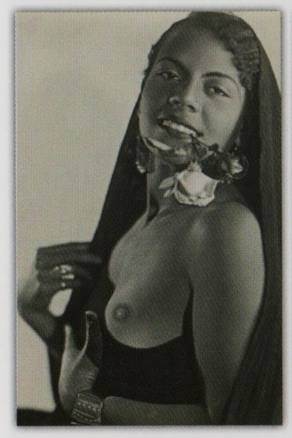
« En tournée » [Burkina-Faso], photographie, tirage argentique, 1935-1940.

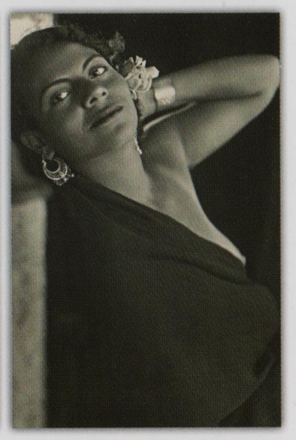
« Exhibition » [Soudan, actuel Mali], photographie, tirage argentique, 1945-1950.

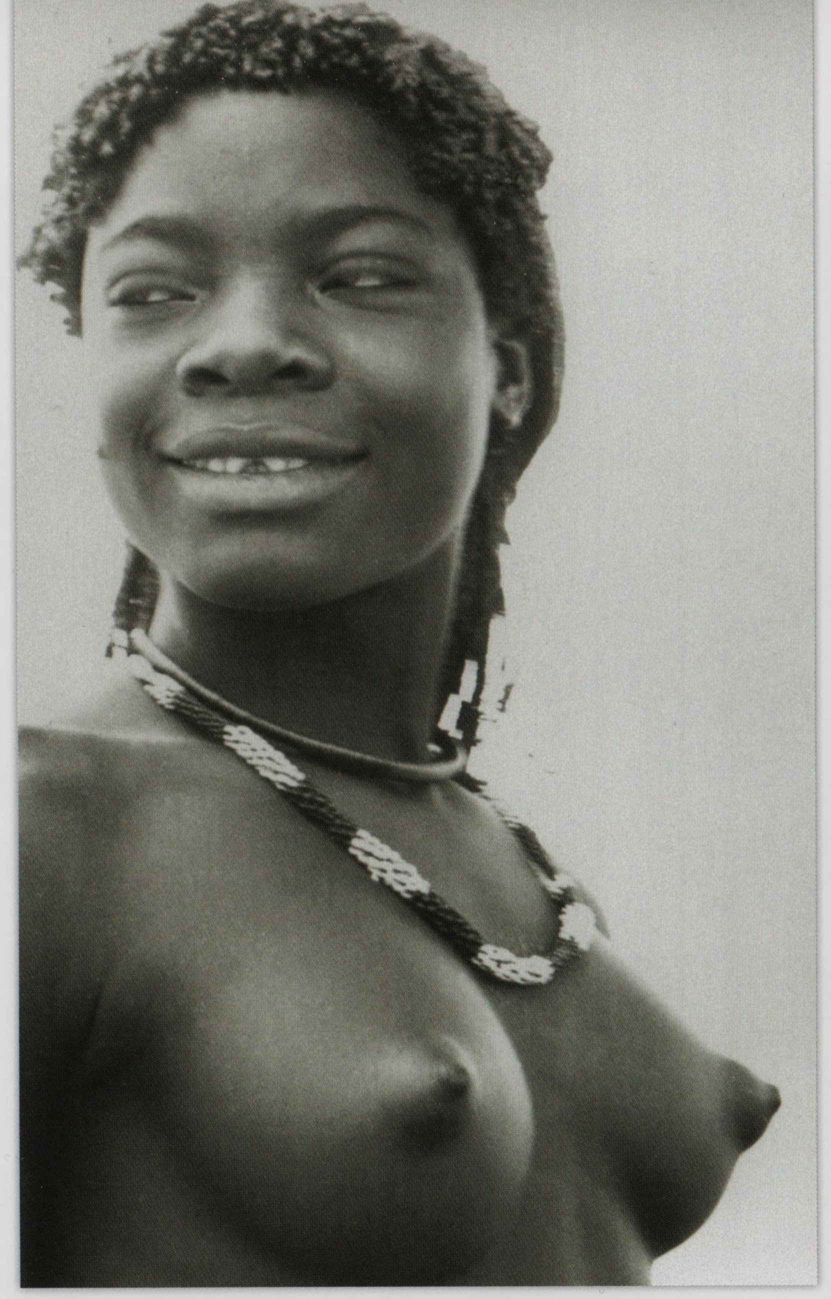
« Escale » [Djibouti], photographie, tirage argentique moderne, 1952-1953.

« Popaul et Virginette », lithographie d'après un dessin de Sacha Zaliouk, *Fantasio* [Paris, France], 1923.







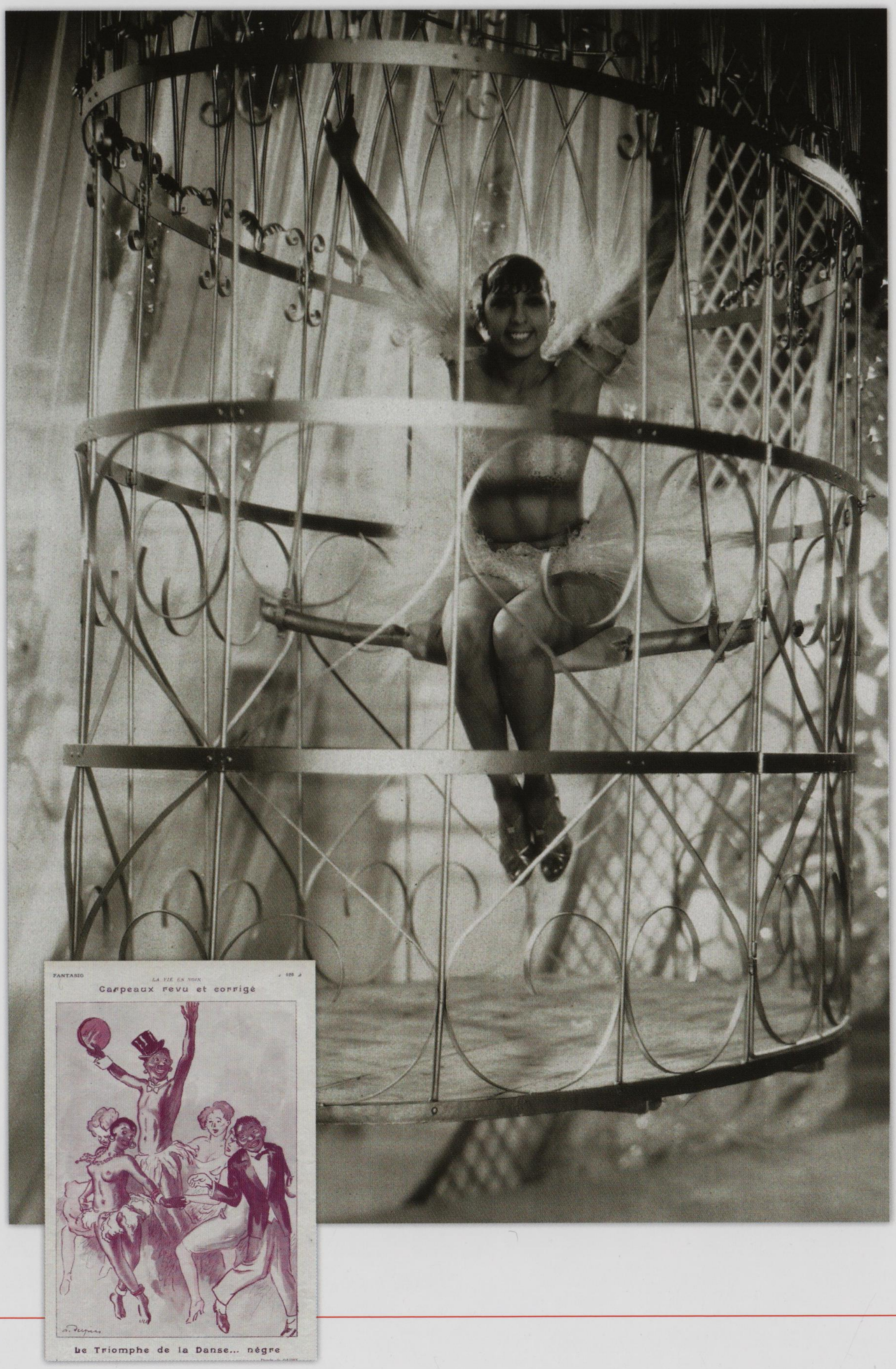


Au croisement de ces regards, la mulâtresse ou la métisse est difficilement classable. Valorisée au siècle des Lumières, car vouée à l'amour et à la beauté, elle est aussi symbole de vice et de perversion. Elle possède une sexualité complexe et trouble, un manque de pudeur, mais connaît les codes de conduite européens, ce qui la rend d'autant plus dangereuse. Si elle se rapproche de la civilisation des Blancs et de la société coloniale, elle perd sa nature profonde et devient un « *être factice*[22] ». C'est pourtant, pour les Blancs, la femme *presque* idéale, car mi-blanche, mi-noire, elle est attirante, offerte, tout en se parant de quelques vertus de la femme blanche[23]. Cette « sang-mêlé » reste néanmoins inquiétante, car elle symbolise l'impureté et la « race » troublée[24].
En fait, la beauté exotique est une beauté inaccessible, impossible et qu'il faut donc maîtriser. Le corps noir est à la fois le corps parfait (telle la reine de Saba, remise au goût du jour par le cinéma), en même temps qu'il symbolise le diable ou le monstre. L'« Autre » provoque désir et répulsion. On retrouvait, déjà, cette double articulation dans les films de l'entre-deux-guerres ; notamment dans ceux mettant en scène Josephine Baker, tels *Princesse Tam-Tam* (1935) ou *Zouzou* (1934). Dans l'univers cinématographique, la métisse occupe un espace spécifique, qui est maudit et conduit à la mort… du Blanc ou d'elle-même. Comme dans *Malaria* (1942), *Amours exotiques* (1925), *La Sirène des tropiques* (1927), *Peaux Noires* (1930) ou encore *Daïnah la métisse* (1931), dans lequel une femme métisse qui flirte avec des passagers blancs finit jetée à la mer.

Daïnah la métisse, affiche du film réalisé par Jean Grémillon [France], 120x180 cm, 1932.
Alexandrie. Femme indigène [Égypte], série de deux cartes postales, clichés de Ververis, éditées par S. N. Grivas [Grèce], 1950-1952.
« Jeune fille aux seins nus » [colonie portugaise], photographie, tirage argentique, *c.* 1925.
Meilleurs vœux [Sénégal], carte postale, 1955. L'érotisme, souligné par la pose lascive de la femme au premier plan, se pare ici d'une prétention ethnographique, dénotée par les personnages en arrière-plan.
Jeune fille [Éthiopie], photographie, tirage argentique, 1937-1939.

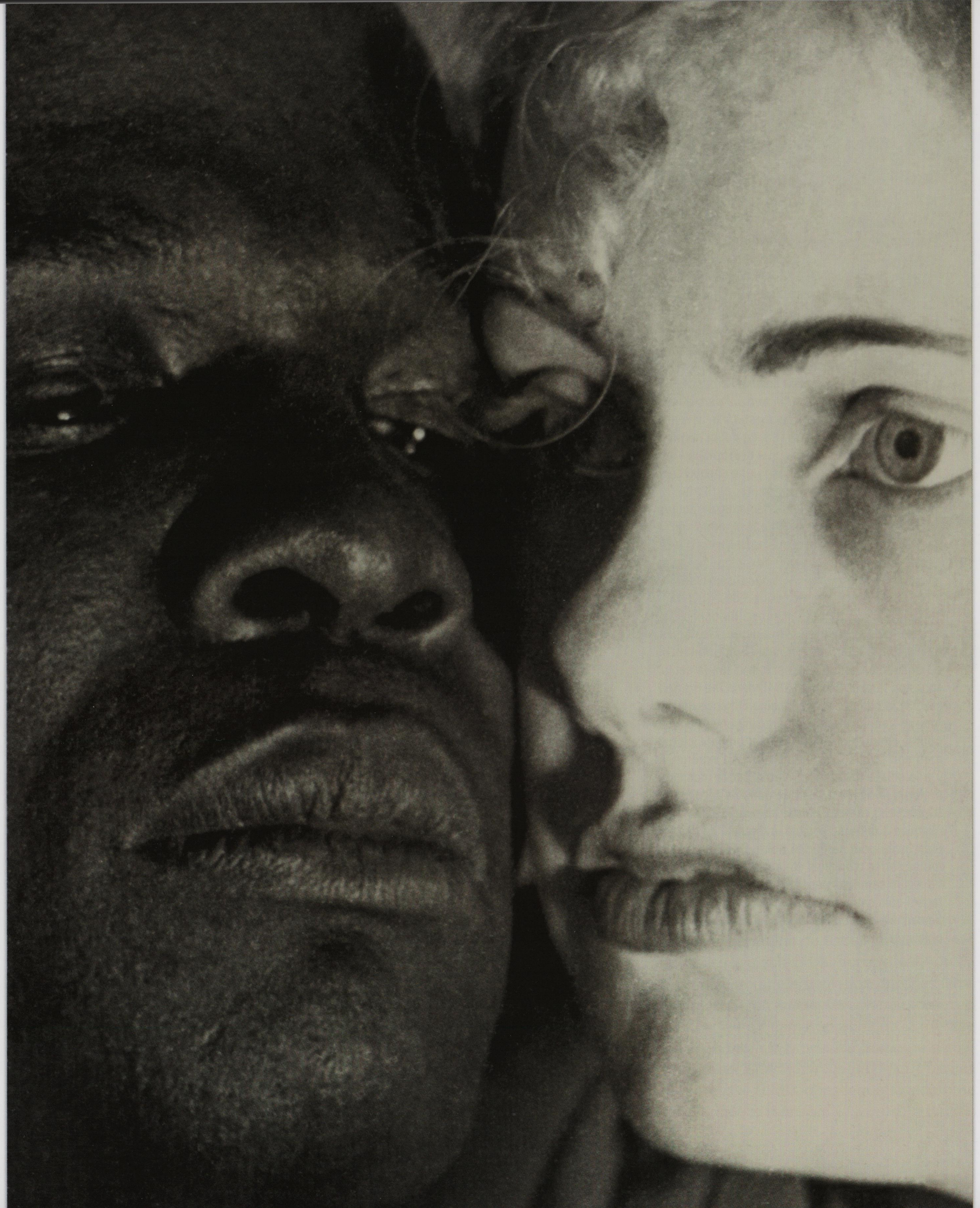
Le regard sexué sur les Africain.e.s-Américain.e.s en Europe dans l'entre-deux-guerres raconté par les Noir.e.s

Jennifer Anne BOITTIN



Pour comprendre à quel point le regard porté sur les Africain.e.s-Américain.e.s pouvait être sexué, il suffit de lire la Martiniquaise Jane Nardal qui, en 1928, dans l'article « Pantins exotiques » (*La Dépêche africaine*, 1928) prend l'artiste américaine Josephine Baker comme point de départ pour expliquer que « *tout le mal vient de ce que la vogue des nègres en ces dernières années les a surtout fait considérer comme des gens destinés à servir à l'amusement, voire au plaisir artistique ou sensuel du blanc* ». En quoi l'Africain.e-Américain.e est-il/elle lié.e aux colonies ? il/elle l'est à travers ce qu'on nomme à l'époque le tumulte noir, la « négrophilie » ou encore, en anglais, le « *jazz age* ». Cet engouement pour les arts d'origines africaine, antillaise et africaine-américaine a rapidement englobé toutes ces cultures et sociétés sous un seul terme : celui de « noir ». L'habileté de Josephine Baker est d'avoir compris qu'il fallait évoquer l'exotisme colonial et rester muette sur l'anti-impérialisme associé à beaucoup de sujets coloniaux. Elle a joué une Martiniquaise, une Africaine, une Indochinoise, une Berbère, et ce partout en Europe, face à une réception en alternance houleuse et admirative devant sa sensualité. Elle est loin d'être la seule. Langston Hughes décrit en 1940 dans *The Big Sea* (1993) la chanteuse américaine Florence Embry Jones comme n'étant pas particulièrement douée pour le chant, mais « *très belle et brune* », ce qui rend son public fou d'admiration. À l'extrême, il y a la soirée parisienne relatée par le musicien martiniquais Ernest Léardée dans *La Biguine de l'Oncle Ben's : Ernest Léardée raconte* (1989), orgie réservée à la haute société, à laquelle ce dernier était invité pour sa nudité noire. Des Noir.e.s de toutes sortes d'origines étaient très conscient.e.s du regard sexué qui pesait sur eux/elles en Europe, regard qui contribuait à leurs succès artistiques et personnels, tout en menaçant de les réduire à des objets de désir.

Josephine Baker, affiche du film *Zouzou* réalisé par Marc Allégret [Paris, France], 120x190 cm, 1934.
« La vie en noir. Carpeaux revu et corrigé. Le triomphe de la danse… nègre », lithographie d'après un dessin d'A. Dupin, *Fantasio* [Paris, France], 1927.



La fin du temps colonial n'a pas mis fin à la servilité sexuelle, trouvant de nouvelles formes de domination dans le tourisme sexuel, la prostitution ou les « couples » qui se forment dans le contexte de l'expatriation de cadres dans les ex-espaces coloniaux. Se joue, alors, un jeu complexe entre la « bonne Noire » soumise et désirable et la « mauvaise Noire », perverse, qui perd l'homme blanc[25]. La représentation d'un corps noir dominé par la nature n'a pas disparu, les sens s'imposent à la pensée et les corps sont pris au piège d'une *essence sauvage*, ainsi que l'explique Stephen Jay Gould[26]. Identifier les représentations de cette *corporalité subalterne* renvoie à la répulsion envers la couleur, le rejet de pratiques considérées comme hors normes, mais aussi à l'odeur, assimilée à la dégénération d'un corps quasi-animal[27].

Pourtant plus on approche de la fin du temps colonial et de la ségrégation, entre le milieu des années 1950 et le début des années 1970, plus les frontières vacillent. L'« homme noir » a franchi le Rubicon de la *color line* et pénètre dans l'espace fermé de la sexualité blanche, ce qui marque pour certains la fin de la suprématie blanche.

American couple on their honeymoon in Amsterdam (*Couple américain en voyage de noces à Amsterdam*), photographie d'Erwin Blumenfeld [Pays-Bas], tirage argentique, *c.* 1934..

« Couples mixtes » [États-Unis], photographie, tirage argentique, 1925.

« Jeu pornographique à trois » [Sénégal], carte postale photographique, sans date.

Série de deux cartes postales : *Zulu women*, éditée par H&B [Afrique du Sud], 1925 ; *The three graces*, éditée par The Valentine & sons Publishing Co. Ltd [Le Cap, Afrique du Sud], 1935-1939.

Sexualité interraciale dans la colonie britannique d'Afrique australe centrale

Juliette MILNER-THORNTON

Au XXe siècle, la sexualité interraciale était une question controversée dans la colonie britannique d'Afrique australe et, en particulier, en Rhodésie du Nord (Zambie moderne). Les administrateurs coloniaux étaient préoccupés par les relations sexuelles entre les hommes britanniques et les femmes africaines, les mariages et les naissances d'enfants métis eurafricains. Malgré le nombre relativement peu élevé de naissances, la phobie du métissage ne fit que croître parmi les autorités coloniales. À partir de 1928 et jusqu'à l'indépendance en 1964, le gouvernement colonial instaura graduellement des politiques visant à empêcher la création d'une « troisième race artificielle ». Les responsables britanniques étaient déterminés à purger les Eurafricains de leur paternité britannique et à les intégrer pleinement dans la société africaine. Ils refusèrent en conséquence (et à la différence des Français en Afrique de l'Ouest) de reconnaître la citoyenneté britannique de ces enfants. La législation sur le mariage en Rhodésie du Nord excluait la possibilité d'une union légale entre les hommes européens et les femmes africaines. Pourtant, un grand nombre d'hommes appartenant à l'élite coloniale épousèrent des autochtones selon les pratiques coutumières africaines et eurent, avec elles, des enfants. Nombre de ces femmes avaient des liens de parenté avec divers chefs africains. Pour autant, les responsables britanniques empêchaient l'accès à l'éducation aux enfants eurafricains en Rhodésie du Nord et les envoyaient dans des écoles missionnaires réservées aux « gens de couleur » en Rhodésie du Sud. Ces naissances hors mariage demeurent, encore aujourd'hui, un héritage douloureux dans les familles eurafricaines. Dans les années 1980, la Grande-Bretagne a modifié le droit de séjour pour les personnes ayant des liens de consanguinité. Ces dispositions ont permis aux descendants de citoyens britanniques d'immigrer en Grande-Bretagne, quel que soit le statut marital de leur ancêtre, à condition qu'ils puissent prouver leur ascendance britannique.

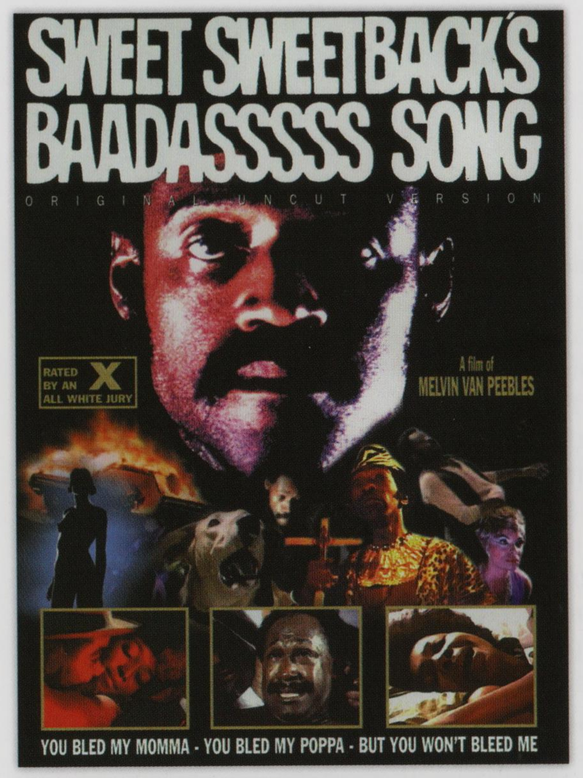
Le fermier rhodésien blanc Stuart Fuller-Sandys et sa femme africaine noire Margaret Dube à leur mariage près de Salisbury [Harare, Zimbabwe], photographie, tirage argentique, 1963.

Une rupture majeure repérable dans le film *Devine qui vient dîner ?*, en la personne de l'acteur noir Sidney Poitier (1967). On assiste au choc culturel profond entre l'Amérique « blanche raciste » et l'émancipation de la jeunesse qui dépasse le clivage « racial » pour considérer l'« Autre » comme une bienheureuse opportunité sociale, sexuelle et culturelle. Ce film annonce aussi un changement majeur de paradigme pour une société qui récusait, jusqu'alors, tout modèle positif de mixité raciale.

Les années 1960 voient ainsi s'élever les premières protestations des militantes noires contre le sexisme et le traitement dont elles sont l'objet, par leurs camarades masculins, au sein des mouvements de libération noirs. Débats qui rencontrent un violent mépris parfois même au sein de la lutte contre la ségrégation. Ainsi le militant noir Stokely Carmichael, chef, au début des années 1960, du *Student Nonviolent Coordinating Committee* (SNCC) puis du *Black Panther Party*, affirme que la seule position qui vaille pour les femmes au sein du SNCC, devrait être « couchée »... En 1965, le Bureau de recherche et de planification du département du Travail commande un rapport, *The Negro Family: The Case For National Action*, étude publiée par Patrick Moynihan (connue sous le nom de *Rapport Moynihan*) qui reprend ce mythe d'un « matriarcat noir » qui serait la cause des maux des populations noires sur le sol américain, faisant écho aux militants les plus conservateurs du SNCC.

Katharine Houghton et Sidney Poitier, photographie de tournage du film *Guess Who's Coming to Dinner* (*Devine qui vient dîner ?*) réalisé par Stanley Kramer [États-Unis], 1967.

Série de deux photographies, tirages argentiques [États-Unis] : *Black pin-up Lorraine Marriott*, de Ron Vogel, c. 1965 ; *Black pin-up Paulette Gines*, de John Kirk, 1974.



En Europe, comme dans les pays d'Afrique, les mouvements politiques de lutte de libération ont connu une situation comparable et les femmes afro-antillaises se trouvent reléguées au second plan, au moment de l'exercice du pouvoir. Ainsi que le remarque Fatou Sow, en Afrique, « *Les femmes ont été à la fois sujets et objets des projets nationalistes. Elles ont été des actrices dans la mesure où leur appui et leur engagement étaient indispensables au mouvement nationaliste qui a accepté qu'elles quittent leurs rôles traditionnels.* […] *Avec les indépendances, elles ont disparu des hautes sphères du pouvoir national*[28]. »

Dans ce temps de rupture et de transgression partielle des interdits, la place de la « femme noire » reste toujours incertaine par rapport à celle de l'« homme noir » qui trouve la sienne, au début des années 1970, dans l'espace visuel de l'Occident. L'image de la « femme noire », à l'heure des indépendances, est pourtant loin d'être entièrement décolonisée, comme le montre un film comme *Porgy and Bess* d'Otto Preminger, réalisé en 1959 avec Sidney Poitier et Dorothy Dandridge[29].

Ainsi, les films américains de la *blaxploitation* sont symptomatiques. Ce sont des productions à petits budgets et aux thématiques sensationnalistes qui usent — et abusent — de la nudité et de la violence. La *blaxploitation* s'affirme comme un véritable courant culturel des années 1970, dans la mouvance du « *Black is Beautiful* », en mettant en avant des acteurs africains-américains à destination du public noir[30]. Ainsi, en 1970, le réalisateur Ossie Davis, un militant du mouvement des droits civiques, réalise *Cotton Comes to Harlem*, un film précurseur de la *blaxploitation* tant il use des éléments et des types de personnages qui sont emblématiques du genre : maquereaux, mafieux, prostituées, dealers, gangsters… Mais c'est véritablement l'année suivante que naît la *blaxploitation* avec le film, aussi politique que sulfureux, de Melvin Van Peebles, *Sweet Sweetback's Baadasssss Song*. Le héros, Sweetback, ne fait que « *courir, se battre et baiser* », ce que Melvin Van Peebles considère être les trois conduites de base dans le ghetto… Un film coup de poing, militant et radical, qui s'articule autour de la résistance à la société blanche, mais dont le propos est très traditionnel en termes de rôles homme/femme.

Les femmes ne sont en effet pas les vedettes des films de *blaxploitation* : dans ce cinéma plein de testostérone, elles sont confinées dans des rôles de genre pour le moins stéréotypés. Une exception, toutefois, en la personne de Pam Grier, qui ne se cantonne pas au rôle de la femme noire sexy, mais incarne au contraire des personnages au caractère bien trempé et qui s'affirment, redéfinissant ainsi, elle-même, les contours de son identité de femme noire. C'est une telle icône, que sa présence dans le film de Quentin Tarantino, *Jackie Brown*, vingt-cinq ans plus tard, réussit à convoquer tout l'univers de la *blaxploitation*.

Le processus d'émancipation du modèle colonial se confirme et le cinéma, des deux côtés de l'Atlantique, en sera le reflet quinze ans plus tard : avec aux États-Unis *She's Gotta Have It* de Spike Lee (son premier film) où une femme noire décide de sa vie sexuelle et jongle entre les amants ; en Europe, c'est *Métisse*, premier long métrage de Mathieu Kassovitz, dans lequel l'héroïne hésite entre deux amants (blanc et noir) et ne sait pas de qui est l'enfant qu'elle porte. Malgré des résistances qui perdurent durablement dans les sociétés européennes et américaines, tout semble désormais possible, le corps noir quittant le carcan de l'imaginaire colonial. Mais cette rupture s'accompagne d'héritages et de stéréotypes qui vont se reconfigurer dans ce temps colonial. ■

Sweet Sweetback's Baadasssss Song, affiche du film réalisé par Melvin Van Peebles [États-Unis], plusieurs formats, 1971.

Sidney Poitier et Dorothy Dandridge dans Porgy and Bess, photographie de plateau du film réalisé par Otto Preminger [États-Unis], 1959. Ce réalisateur, metteur en scène classique, est un fervent défenseur de la démocratie toujours en conflit avec les conventions établies.

Jeune fille Kabyé [Afrique de l'Ouest], photo-carte, 1950-1960. La cérémonie Hakouema est pratiquée par l'ethnie Kabyé (située au nord du Togo) au moment de la puberté pour annoncer qu'une jeune fille est à marier.

1 Reginald Horsman, 1981.
2 Hugh Honour, 1989.
3 Jean-Yves Le Naour, 2004.
4 Robert M. Entman, Andrew Rojecki, 2000.
5 Yann Le Bihan, 2006.
6 Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire, 2008.
7 Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello, 2006.
8 Phyllis Rose, 1990.
9 Julie Gaucher, 2007.
10 Louis Hémon, 1925.

11 Geoffrey C. Ward, 2004.
12 Timothée Jobert, 2006.
13 Philippe Dewitte, 1984.
14 Pascal Blanchard, Éric Deroo, Gilles Manceron, 2001.
15 « L'amour sauvage », *L'Écho des savanes*, 1990.
16 Alain Ruscio, 2002.
17 Timothée Jobert, 2009.
18 Éric Deroo, 2003.
19 Catherine Coquery-Vidrovitch, 2003.
20 Jean-Louis Chevalier, Mariella Colin, Ann Thomson, 1994.

21 Robert M. Entman, Andrew Rojecki, 2000.
22 Yann Le Bihan, 2006.
23 Claudine Cohen, 1999.
24 Jean-Luc Bonniol, 1992.
25 Yann Le Bihan, 2006.
26 Stephen Jay Gould, 1996.
27 Alain Corbin, 1982.
28 Fatou Sow, 1997.
29 Sander L. Gilman, 1996.
30 *Foxy Bronx's Soul Street*, n° 1, novembre 2016.

Sexualité, couple et mariages interraciaux dans le colonial tardif

Dominic THOMAS & Françoise VERGÈS

En 1952, dans son ouvrage *Peau noire, Masques blancs*[1], le psychiatre d'origine martiniquaise Frantz Fanon consacre deux chapitres — « La femme de couleur et le Blanc » et « L'homme de couleur et la Blanche » — à la question des relations entre Blancs/Blanches et Noirs/Noires. Il les analyse comme des signes de névrose, comme les symptômes d'une infériorité que les Noir.e.s auraient intégrée et chercheraient à compenser à travers ces relations, ce qui n'est pour lui qu'illusion. Toute relation « interraciale » comporte une dimension psychique névrotique, écrit-il. En posant cette base théorique, Frantz Fanon encadre ces relations dans l'histoire raciale et coloniale. Son analyse, qui sera largement reprise, jette un trouble sur les couples interraciaux dans le monde anticolonial et antiraciste.

Avant de poursuivre, quelques précisions linguistiques : appeler ces couples des « couples mixtes » pose la question de ce que nous entendons par « mixte » à l'époque du colonial tardif — cette catégorie n'existant, par exemple, en France que depuis le recensement de 1962 — qui n'a pas forcément la même définition en fonction des espaces coloniaux[2]. Nous les appellerons « interraciaux », non pas parce que nous acceptons le concept biologique de la « race », ni que nous ne tenons pas compte de la manière dont il est adapté et instrumentalisé, mais parce qu'il est impossible d'ignorer comment la pensée racialiste structure le social et le culturel. Il est aussi impensable de parler de ces relations sans évoquer généalogiquement la loi esclavagiste et les systèmes coloniaux qui les condamnent de manière explicite, en font un crime, tout en ayant fermé les yeux sur les viols des femmes par les hommes blancs[3]. En d'autres termes, historiquement, les normes gouvernant ces unions n'ont jamais été fixes, elles obéissent à, ou subvertissent, un

« À la maison » [Togo], photographie, tirage argentique, 1950.

🩸🩸 Série de trois photographies, tirages argentiques modernes : « Un soldat portugais pince les seins d'une jeune fille » [Guinée], 1968 ; « En virée au bordel » [Gabon], 1952-1954 ; « Soldat portugais avec une femme » [Angola], 1965.

🩸 « Couple » [Roswell, États-Unis], photographie, tirage argentique, *c.* 1930.

ordre légal, culturel, politique, social et sexuel[4]. Et si cet ordre ne produit pas les mêmes interdits d'un régime à l'autre, d'un Empire colonial à l'autre, ceux-ci, qui peuvent être d'ordre légal, familial, religieux et idéologique, font cependant peser sur les unions interraciales un regard particulier[5].

Dans les colonies, au XXe siècle, les unions ne sont pas simplement celles des colons blancs avec les femmes des pays qu'ils occupent, elles concernent aussi des soldats coloniaux qui vivent avec des femmes des pays qu'ils occupent, des officiers qui ont des concubines, des intellectuels qui subvertissent les interdits. Mais c'est lors de congrès et de conférences anticoloniales et antiracistes siégeant dans les capitales européennes que les unions interraciales prennent un caractère plus « politique », plus visible et plus symbolique avec des colonisés en couple avec des femmes blanches. Elles signifient la fin « visible » de l'interdit colonial dans les métropoles et marquent une rupture majeure et symbolique.

En effet, à la première Conférence panafricaine à Londres en 1900, au Congrès panafricain à Paris en 1919, et ensuite dans tous les congrès et conférences entre ces dates et 1956 pour le premier Congrès des écrivains et artistes noirs à Paris, on voit des femmes blanches aux bras d'hommes noirs[6], comme dans les cercles anticoloniaux ou communistes, les mouvements anarchistes ou trotskystes. Dirigeants politiques et syndicaux, écrivains et artistes s'affichent avec un partenaire d'une autre « race ». Bien qu'aucun texte ne théorise ces unions — c'est dans la littérature et le cinéma que la question est abordée —, l'image qu'elles projettent interroge non seulement les politiques racialistes qui ont condamné ces unions depuis de longs siècles, les ont criminalisées, et les ont dépeintes comme l'expression de perversions sexuelles, mais surtout ce qui reste de l'ordre de l'impensable pour la pensée racialiste, en Europe comme aux États-Unis : la relation sexuelle et amoureuse entre un homme non-blanc et une femme blanche.

Sexualité, « race », genre et classe

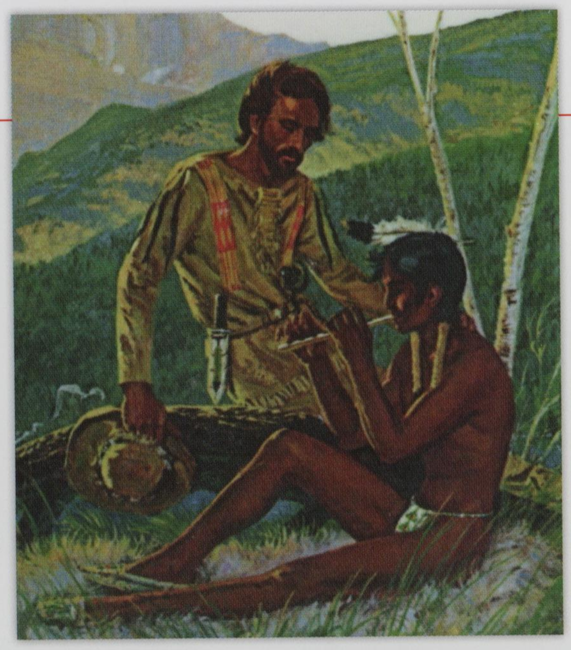
N'oublions pas que dans *toutes* les colonies européennes, les relations sexuelles et les mariages entre non-Blancs et Blanches (et vice versa) étaient interdits — ou tolérés de manière exceptionnelle et marginale — et punis par la loi. Cet interdit ne touche pas que les colonies elles-mêmes, puisqu'en France, par exemple, les mariages interraciaux sont officiellement interdits à partir de 1778. Si la Révolution abolit cette loi, Napoléon Bonaparte la rétablit en 1802. Dans la période coloniale post-esclavagiste, les lois coloniales explicites et implicites, la ségrégation (notamment aux États-Unis), le régime d'*Apartheid* en Afrique du Sud, les normes sociales et culturelles font des unions interraciales un champ de luttes, de débats, de controverses et de subversion de l'ordre. Ces unions touchent à un point névralgique de l'édifice colonial : les liens entre sexualité, « race », genre et classe. Il faut évidemment affiner l'analyse, tenir compte de l'époque, du lieu, du milieu social et des raisons pour lesquelles ces unions se nouent.

🩸 *Quartier réservé de Casablanca* [Maroc], photographie, tirage argentique, 1935-1937.

Homosexualité et colonisation

Robert ALDRICH

Les homosexuels se lient avec des *boys* (employés domestiques) en Asie ou des adolescents en mal d'amour au Maghreb, ainsi qu'avec de beaux soldats et autres Français à l'étranger ; et des auteurs tels Arthur Rimbaud qui souhaite même léguer tous ses biens à Djami Oudděï, compagnon de son séjour dans la Corne de l'Afrique. Des rumeurs circulent quant à l'intérêt pour les hommes et les mœurs suspectes du père de Foucauld, du général Gallieni, du général de Lattre de Tassigny et, surtout, du maréchal Lyautey. Les homosexuels peuvent faire des rencontres, semble-t-il, dans certains quartiers des grandes villes coloniales et le docteur Jacobus parle dans son livre (publié pour la première fois à la fin du XIXe siècle) des jardins publics et des bordels du Vietnam où de jeunes hommes offrent leurs services aux étrangers. Les autorités coloniales ne s'en soucient guère, à condition qu'une certaine discrétion soit respectée. Si plusieurs des défenseurs les plus ardents de la mission civilisatrice de l'Occident apprécient l'homosexualité des colonies, des voyageurs s'adonnent sans trop d'états d'âme aux plaisirs qu'ils peuvent obtenir. Tanger devient une véritable Mecque pour les expatriés homosexuels [...]. D'autres sont sensibilisés aux "maux" coloniaux par leurs expériences, y compris leurs rencontres amoureuses. André Gide, au retour de son voyage au Congo (qui avait aussi connu l'Algérie avec Pierre Louÿs à la fin du siècle précédent), critique l'exploitation coloniale en Afrique équatoriale, et Pierre Herbart avoue que ses prises de conscience politique et sexuelle vont de pair. Pour Daniel Guérin, l'émancipation des homosexuels et celle des colonisés font partie de la même lutte, ainsi qu'en témoignent ses ouvrages sur la guerre d'Algérie et sur la « révolution homosexuelle ». Les liaisons lesbiennes sont moins visibles à travers les sources disponibles. Isabelle Eberhardt, femme hétérodoxe, mariée avec un musulman mais se déguisant en homme arabe, est peut-être le type de la femme indépendante et ambivalente qu'attirent les colonies [...]. Dans l'iconographie française, les représentations de scènes à connotation lesbienne sont beaucoup plus fréquentes que les scènes d'amour entre hommes, mais elles visent plutôt à exciter les hommes hétérosexuels qu'à dépeindre la vie lesbienne[1].

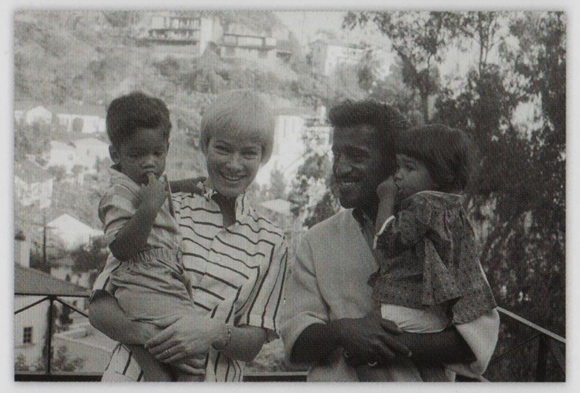


Song of the Loon, couverture du roman de Richard Amory, édité par Greenleaf Publishing [États-Unis], 1966.

L'immoraliste [Biskra, Algérie], couverture du roman d'André Gide, édité par les Éditions Flammarion [Paris, France], 1902. André Gide voyage de nombreuses fois en Afrique du Nord, où, à 23 ans, il découvre, avec un jeune Maghrébin, les plaisirs de la sexualité. Ses écrits louent ainsi la « prétendue » liberté que connaissent les homosexuels au Maghreb.

A European soldier and an African man (*Un soldat européen et un Africain*), dessin à la plume, 1945.

1 Extrait *in* Robert Aldrich, « Colonialisme » *in* Didier Eribon (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003.



Autour de la Seconde Guerre mondiale, le fait devient d'importance et des hommes non-blancs ont désormais le droit de s'afficher avec des femmes blanches, d'avoir des relations sexuelles avec elles, de les épouser. Mais cela touche uniquement les élites et le monde artistique. Miles Davis et Juliette Gréco, Léopold Sédar et Colette Senghor, Frantz et Josie Fanon, Sidney et Joanna Poitier, Ruth Williams Khama et Seretse Khama s'affichent alors publiquement dans un monde encore très structuré par l'interdit des relations sexuelles entre non-Blancs et Blanches, sans doute parce qu'ils sont des « personnalités ». L'histoire du couple entre Seretse Khama — alors l'héritier du royaume de Bechuanaland et étudiant en Europe — et une Anglaise, Ruth Williams, a marqué les esprits après leur rencontre en 1947. Sa demande en mariage a déclenché un scandale dans son propre pays et en Afrique du Sud, car cela menaçait l'ordre racial de l'*Apartheid* récemment établi. Seretse Khama bafouait les lois coloniales, sa tradition et les lois de l'*Apartheid* à travers sa demande en mariage ce qui, à l'époque, était encore une véritable révolution. Leur histoire deviendra, plus d'un demi-siècle plus tard, un film de fiction.

US soldier with Korean prostitute (*Soldat américain avec une prostituée coréenne*), photographie, tirage argentique, 1950.

Miles Davis et Juliette Greco [France], photographie d'André Sas, tirage argentique, 1928.

Sammy Davis Jr. et May Britt, sa femme, avec leurs enfants [États-Unis], photographie, tirage argentique, 1962.

Kwame Nkrumah, président du Ghana, avec son épouse, photographie, tirage argentique, c. 1957.

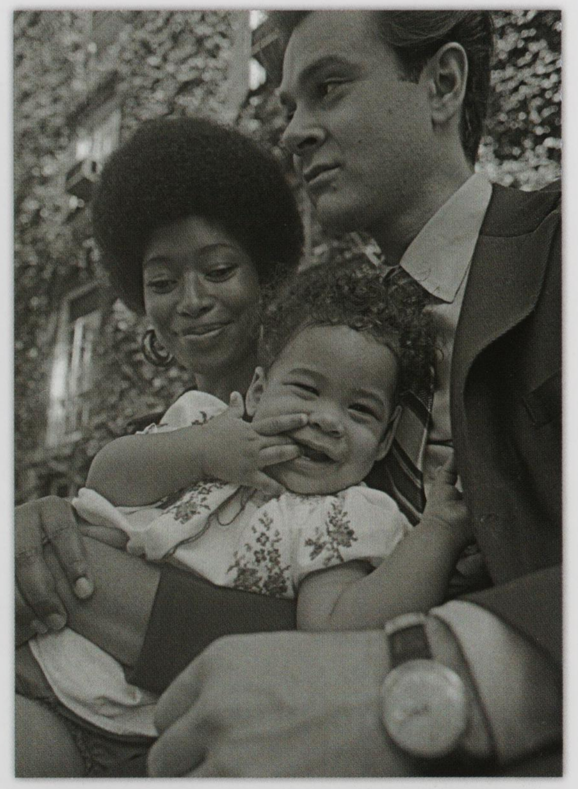
Avec Frantz Fanon, cependant, ces relations entrent dans le cadre théorique de la décolonisation des esprits et des mentalités : le désir de la « femme blanche » (parce qu'encore une fois c'est ainsi que se pose majoritairement le problème) n'est pas neutre, dit-il, il est le produit de siècles d'aliénation, de production de la « femme blanche » comme objet de désir et de beauté.

Ainsi, les unions interraciales n'ont cessé d'être un terrain de controverses, dans les milieux militants, pour les États, comme dans la littérature et le cinéma, notamment durant la période des décolonisations et de la fin des discriminations légales (1945-1975). Historiquement, le plus grand des interdits, celui qui a provoqué le plus de fantasmes et le plus de violence, et a fait l'objet de romans, d'essais et de films, reste la relation sexuelle entre un homme colonisé et une femme blanche. Cette matrice — le fantasme du viol de la femme blanche par un Noir, viol des femmes noires, sexualisation des corps noirs… — est inséparable de l'histoire raciale et marque celle des couples interraciaux. Les lois Jim Crow, qui établissent la ségrégation dans les États du Sud des États-Unis, s'opposent au mariage d'une femme noire avec un homme blanc et plus généralement au droit de choisir son partenaire sexuel, et concernent aussi bien les hommes noirs (mais aussi asiatiques) que les femmes et les hommes blancs. Les femmes blanches qui enfreignent cet interdit sont punies par le Ku Klux Klan et la société. Les lynchages sont l'occasion de fêtes, de pique-niques où la communauté blanche amène ses enfants voir ces « étranges fruits », comme l'évoque la chanson *Strange Fruit* (1939), écrite par le communiste Abel Meeropol et immortalisée par la chanteuse Billie Holiday. Jusqu'aux années 1960 aux États-Unis, les hommes noirs soupçonnés d'avoir simplement regardé une femme blanche sont torturés, lynchés et brûlés vifs[7].

Série de deux photographies, tirages argentiques [Hawaï] : « Deux soldats américains et une Hula Girl », 1944 ; *Hula Girl dans le tronc d'un arbre*, 1944.

« Marine et Indonésienne enlacés sous un arbre » [Indonésie], photographie, tirage argentique, 1939.

« La famille du colon » [Burkina Faso], photographie, tirage argentique, 1948-1952.



Mariage de Gordon K. Hirabayashi et Esther Schmoe [États-Unis], photographie, tirage argentique, 1942. C'est le principal opposant à la politique d'internement des Américano-Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale.

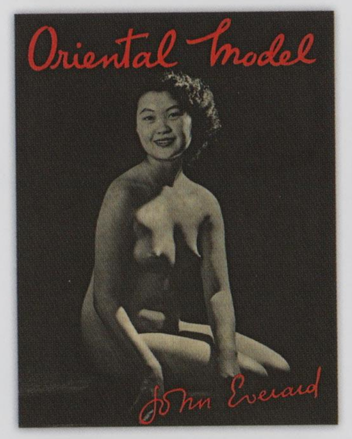
Alice Walker, écrivaine militante africaine-américaine, avec sa famille [États-Unis], photographie, tirage argentique, 1970.

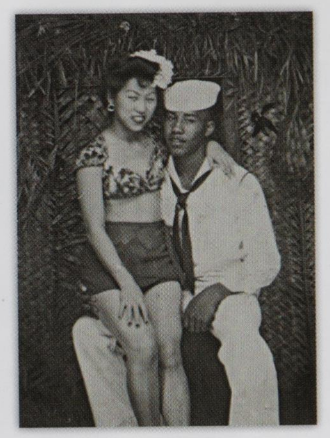
Soldat et femme [Indonésie], photographie, tirage argentique, 1947.

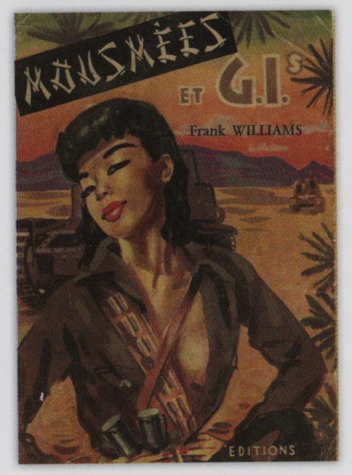
La production culturelle liée à la sexualité des femmes asiatiques-américaines

Elaine ANDRES & Ray SAN DIEGO

Dans la période contemporaine, les représentations *orientalistes* des femmes d'origine asiatique dans la culture américaine vont de la « femme dragon » hypersexuelle et intrigante, popularisée par l'actrice sino-américaine Anna May Wong dans des films comme *Le Voleur de Bagdad* (1924) et *Shanghai Express* (1932), à ses homologues dociles, la « fleur de lotus » et la « prostituée au cœur d'or », comme on le voit dans *Flower Drum Song* (1961) et *Le Monde de Suzie Wong* (1960). Ces clichés sont véhiculés par divers médias, notamment par le cinéma, le tourisme et les performances culturelles. Les femmes asiatiques sont représentées comme l'incarnation de « sexualités déviantes », à la fois désirantes et désirables, agressives et passives, étrangères et prenables. Ces représentations coïncident avec les incursions impériales et capitalistes américaines en Asie et dans le Pacifique. Ce sont d'abord des femmes artistes qui ont développé chez le public blanc un imaginaire racial et sexuel de l'Asie en proposant des spectacles exotisés, telles ces danseuses et musiciennes hawaïennes qui, dans les années 1890, avaient entrepris une tournée aux États-Unis, ou encore les revues exclusivement asiatiques qui se produisaient dans les boîtes de nuit à thème dans les années 1930-1940, connues sous le nom collectif de « Chop Suey Circuit ». Des femmes asiatiques-américaines comme l'actrice burlesque à succès Noel Toy, également surnommée la « Sally Rand chinoise », mobilisaient à dessein la fascination orientaliste pour gagner en audience. Noel Toy a proposé les fameuses danses « à l'éventail » et « à la bulle » dans des boîtes de nuit à New York et à San Francisco, se produisant nue, ou apparemment nue. Même si elles reproduisaient des stéréotypes, ces performances sexualisées et racialisées ont, dans le même temps, offert un créneau d'appartenance nationale aux Asiatiques des États-Unis. Les femmes asiatiques-américaines ont progressivement combattu ces stéréotypes, redéfinissant ainsi les contours de leur identité.







Noel Toy [États-Unis], photographie de Ralph Crane, tirage albuminé, 1945.

Oriental model, couverture du livre photographique de John Everard, édité par Robert Hale Edition [Londres, Angleterre], 1955.

« Un soldat noir et une Hula Girl » [Hawaï], photographie de studio, tirage argentique, 1942.

Souvenir de Hawaï [Hawaï], photographie de studio, tirage argentique, 1942.

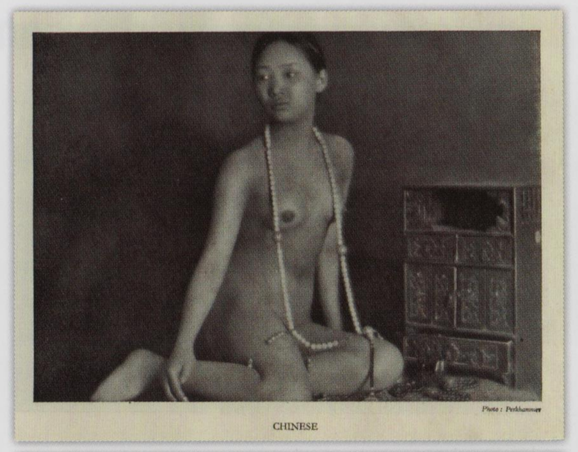
Anna May Wong, actrice sino-américaine, photographie de tournage du film *Daughter of the dragon* (*La fille du dragon*) réalisé par Lloyd Corrigan [États-Unis], 1931.

Mousmées et G.I.'s [Pacifique], couverture du roman de Franck Williams, édité par les Éditions de la Porte Saint-Martin [Paris, France], 1953.

Prostitution chinoise et fascination européenne

Sue GRONEWOLD

Bien que le statut « semi-colonisé » de la Chine ne permît pas d'utiliser à plein la machinerie impériale, cela n'empêcha pas les diplomates européens, les voyageurs, les marchands, les missionnaires, les médecins, les artistes et les écrivains en quête d'un travail ou d'un « moment de détente » de se rendre dans les villes portuaires chinoises de Hong Kong, Tsingtao, Canton, Shanghai ou Tientsin, au sein des concessions internationales, considérées alors comme relativement « sûres ». Shanghai en particulier, le « Paris de l'Orient », était perçu comme un véritable centre de commerce et de vie culturelle, s'affirmant au monde grâce à sa fastueuse culture cosmopolite à laquelle était associée la grande fascination pour le monde des « courtisanes-prostituées », comme pour celui des tripots et des fumeries d'opium. La littérature et les journaux européens font le récit de ces quartiers de divertissement, de leurs « salons de thé » sophistiqués et de leurs maisons de jeu, où les courtisanes servaient leurs invités, chantaient, et offraient, occasionnellement, des services sexuels. S'impose ainsi l'image de la prostituée-courtisane avec ses petits pieds liés, ses *chi-pao* de soie brodés et très ajustés (ou *qipao*, une longue robe fourreau), sa coiffure élaborée et son maquillage sophistiqué. Ceci explique pourquoi, les « quartiers de divertissement », particulièrement ceux de la Chine centrale et du Sud, étaient indiqués dans les guides touristiques et dans les récits des voyageurs. Une catégorie plus basse de prostituées, appelées avec mépris les « *sœurs de l'eau salée* », animaient de surcroît un marché très rentable officiant, pour les clients occidentaux, dans des « bateaux-bordels ». Les femmes blanches, quant à elles, particulièrement celles qui avaient des liens avec les milieux éducatifs ou religieux, considéraient comme navrante la présence de ces prostituées paradant dans les rues. À leurs yeux, cette présence apportait la preuve de l'urgence à « civiliser » et à « réformer » les femmes chinoises en mettant l'accent sur la nécessaire édification de la féminité de celles-ci. Cette situation rappelle le livre mythique d'Octave Mirbeau publié en 1899, *Le Jardin des supplices*, décrivant un monde de perversions, mais aussi la médiocrité de la société coloniale de son temps.



CHAIR MOON NO.2
(PROSTITUTION HOUSE)
No.31 SIN SEE ROAD KEELUNG
TAIWAN
WELCOME TO ALL CUSTOMERS
NEAT AND NICE GIRLS WELL SERVE
TO ALLIED FORCES
醉月特種酒家第二部
基隆市中正區信四路三一號

« Chinese », série de deux photographies, tirages argentiques, *in Nudes of all Nations. 48 Photographic studies* de Heinz von Perckhammer, édité par George Routledge & Sons Ltd. [Londres, Angleterre], 1939.

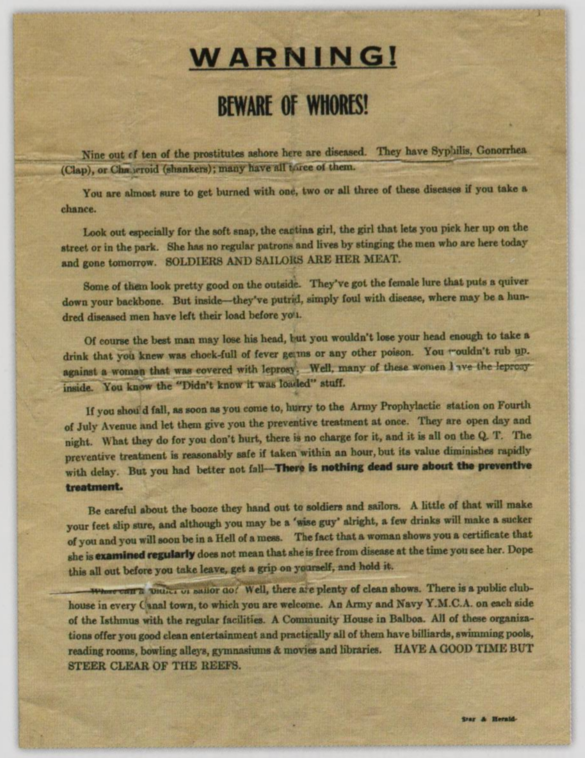
Chair Moon n°2. Prostitution House [Taiwan], carte de visite, 1950-1952. Il s'agit d'une maison close destinée aux soldats américains présents sur l'île après la victoire des communistes sur le continent.

Groupe de prostituées avec leurs clients dans un bar de Shanghai [Chine], photographie de Jack Birns, tirage argentique, 1948.

Les troupes américaines dans le Pacifique

Pascal BLANCHARD

L'armée américaine est présente tout au long de l'entre-deux-guerres dans le Pacifique à travers ses bases navales, mais aussi aux Philippines depuis que les États-Unis les ont conquises en 1898. Mais, avec la Seconde Guerre mondiale, l'occupation du Japon et la guerre de Corée, la présence militaire américaine va se déployer sur de nouveaux espaces. Dans ce cadre, l'organisation méthodique de la prostitution à travers les *camptowns* et *rest and recreation facilities* pour les GI's se met en place. Ils viennent à la suite, sur ces territoires, des bordels militaires de « réconfort » ou « centres de délassement » des militaires japonais institutionnalisés à partir de 1937 – suite aux premiers centres, en 1932, à Shanghai –, ou des BMC pour les troupes françaises en Indochine. Dès le débarquement sur l'archipel, en 1945, des « bordels de réconfort » sont ouverts au Japon par l'Association pour la création de facilités récréatives spéciales qui va « gérer » jusqu'à soixante-dix mille femmes (la fermeture de ces « maisons » sera ordonnée en janvier 1946). L'état sanitaire des troupes américaines va obliger aussi à revoir ce système à partir de l'été 1946, puisque 70 % des hommes sont testés positifs pour la syphilis et 50 % pour la gonorrhée, alors que le nombre de viols s'envole, perpétrés par des soldats des troupes d'occupation australiennes, britanniques, indiennes et néo-zélandaises présentes au Japon – et coordonnées dans les *British Commonwealth Occupation Forces* (BCOF). En Corée, une des clauses du traité signé en 1954 avec les États-Unis va prévoir l'organisation des *kijich'on* (prostituées) pour les soldats américains ainsi que le nombre de passes réglementaires par jour (une trentaine). Plus de huit mille Philippines seront « transférées » en Corée. Désormais, organisation structurée et prostitution locale vont suivre pas à pas l'armée américaine en Asie, notamment lors de la guerre du Vietnam, dans des pays comme les Philippines (ex-colonie américaine) ou à Okinawa (avec une majorité de prostituées originaires de Thaïlande ou des Philippines) ou dans les pays d'escale de la flotte (comme en Thaïlande après les accords de 1967). À l'heure de cet accord et en lien avec les sept bases américaines, près d'un demi-million de prostituées étaient concernées par cette organisation.



WARNING!

BEWARE OF WHORES!

Nine out of ten of the prostitutes ashore here are diseased. They have Syphilis, Gonorrhea (Clap), or Chancroid (shankers); many have all three of them.

You are almost sure to get burned with one, two or all three of these diseases if you take a chance.

Look out especially for the soft snap, the cantina girl, the girl that lets you pick her up on the street or in the park. She has no regular patrons and lives by stinging the men who are here today and gone tomorrow. SOLDIERS AND SAILORS ARE HER MEAT.

Some of them look pretty good on the outside. They've got the female lure that puts a quiver down your backbone. But inside—they've putrid, simply foul with disease, where may be a hundred diseased men have left their load before you.

Of course the best man may lose his head, but you wouldn't lose your head enough to take a drink that you knew was chock-full of fever germs or any other poison. You wouldn't rub up against a woman that was covered with leprosy. Well, many of these women have the leprosy inside. You know the "Didn't know it was loaded" stuff.

If you should fall, as soon as you come to, hurry to the Army Prophylactic station on Fourth of July Avenue and let them give you the preventive treatment at once. They are open day and night. What they do for you don't hurt, there is no charge for it, and it is all on the Q. T. The preventive treatment is reasonably safe if taken within an hour, but its value diminishes rapidly with delay. But you had better not fall—**There is nothing dead sure about the preventive treatment.**

Be careful about the booze they hand out to soldiers and sailors. A little of that will make your feet slip sure, and although you may be a 'wise guy' alright, a few drinks will make a sucker of you and you will soon be in a Hell of a mess. The fact that a woman shows you a certificate that she is **examined regularly** does not mean that she is free from disease at the time you see her. Dope this all out before you take leave, get a grip on yourself, and hold it.

What can a soldier or sailor do? Well, there are plenty of clean shows. There is a public club-house in every Canal town, to which you are welcome. An Army and Navy Y.M.C.A. on each side of the Isthmus with the regular facilities. A Community House in Balboa. All of these organizations offer you good clean entertainment and practically all of them have billiards, swimming pools, reading rooms, bowling alleys, gymnasiums & movies and libraries. HAVE A GOOD TIME BUT STEER CLEAR OF THE REEFS.

Star & Herald

Dans un bar [Japon], photographie, tirage argentique, 1945. Soldats américains de l'US Navy en virée dans un bar au Japon avec des prostituées.

« Warning! Beware of whores! » (Avertissement ! Prenez garde aux putains !) [Panama], affichette de l'armée américaine, 1923 [1919].

Airmen and their Japanese dates visit local points of interest in Tachikawa in May (Aviateurs visitant plusieurs centres d'intérêt à Tachikawa en mai en compagnie de Japonaises) [Japon], photographie, tirage argentique, 1952.

« Marin et deux femmes » [Indonésie], photographie tirage argentique, 1939.

US Soldier groping breasts (Soldat américain tripotant une poitrine) [Îles Samoa], photographie, tirage argentique, 1939.

Ma Tonkiki [Vietnam], photographie, tirage argentique, 1947.

« Un marin japonais et une prostituée chinoise » [Chine], photographie, tirage argentique, 1937-1939.

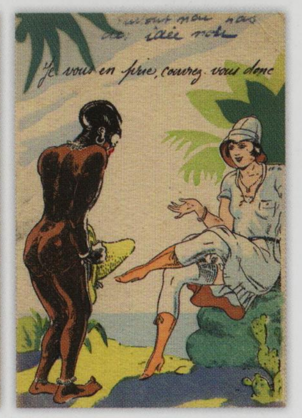
Baignade dans le fleuve [Sénégal], photographie, tirage argentique, 1956-1958.

Vers une évolution des mœurs

L'évolution des mœurs a été extrêmement lente[8]. En témoigne le débat autour du film de Stanley Kramer, *Devine qui vient dîner ce soir ?*, sorti en 1967, et qui fait suite à une décennie de films qui révolutionnent le regard aux États-Unis. L'intrigue développe l'histoire d'une jeune femme blanche (Peggy Cripps) qui présente son fiancé noir (Joe Appiah) à ses parents et qui montre que même dans les milieux *progressistes*, cette union ne va pas de soi. Mais l'homme noir joué par Sidney Poitier (qui avait lui-même épousé une femme blanche) ne fait pas l'unanimité. Les mouvements africains-américains dénoncent ce personnage falot qui masque la terrible répression s'abattant sur le mouvement des droits civiques au même moment. Pour beaucoup de militants, c'est « trahir la race » que de se lier à, ou d'épouser, une représentante de l'oppresseur.

Dix ans plus tôt, en 1957, John Cassavetes a débuté, dans les rues de New York, le tournage de *Shadows*, une œuvre dynamique, fiévreuse, qui déborde de jeunesse et de musique jazz. Ce dernier décrit lui-même le film comme « *l'histoire d'une Noire qui se fait passer pour une Blanche et qui perd son petit ami blanc quand il rencontre son frère à elle, qui est noir*[9] ». C'est Lelia Goldoni qui joue la jeune femme noire, alors qu'elle est d'origine sicilienne : « *Quand John a tourné* Shadows*, le fait que je ne sois absolument pas Noire devait montrer aux gens que s'ils croyaient que je l'étais, alors la ségrégation devenait impossible, puisqu'on ne pouvait trouver aucun critère de différenciation.* » Quelques années plus tard, en 1949, c'est le film *Pinky* (titre original) ou *L'héritage de la chair* — présenté en Europe sous le titre *Pinky, la négresse blanche* — qui annonce cette rupture dans la manière de représenter les couples ou la sexualité au cinéma. Ce film d'Elia Kazan avec Jeanne Crain et Ethel Barrymore raconte l'histoire de Patricia Johnson, une jeune femme noire à la peau très claire (qui est encore jouée par une Blanche), qui se fait passer pour une Blanche — d'où le surnom de Pinky. Confrontée au racisme et amoureuse d'un médecin blanc, elle finira par revendiquer haut et fort ce qu'elle est, rendant impossible toute histoire d'amour. Le film aborde de manière directe le sujet, sans interdit. Ce n'est qu'en 1956 que la clause de miscégénation sera supprimée de la loi et du Code *Hays*. Jusqu'à cette date, la loi dans le cinéma interdisait une scène de sexualité interraciale (alors que les reportages n'avaient de cesse de montrer des soldats américains avec des femmes en Asie), mais des passe-droits existaient lorsque le couple était formé d'une femme noire et d'un homme blanc. Jamais l'inverse.

Des femmes non-blanches ont pour leur part pris la parole à l'époque, dénonçant toutes les formes de misogynie, le viol par les hommes blancs dont elles ont été historiquement l'objet et qui fut toujours impuni, la sexualisation dont elles sont la cible — lascive ou passive —, la construction de la « beauté blanche », le machisme des mouvements antiracistes, et prônent une lutte antisexiste *et* antiraciste. Pourtant, elles ont participé à ce basculement dans les années 1960-1990.



Jeune femme japonaise et soldat américain partageant du chocolat [Japon], photographie de John Florea, tirage argentique, 1946.

Joe Appiah et sa fiancée Peggy Cripps, photographie de Terry Fincher [Angleterre], tirage argentique, 1955.

Guess Who's Coming to Dinner (*Devine qui vient dîner ?*), affiche du film réalisé par Stanley Kramer [États-Unis], plusieurs formats, 1967.

Pinky. La négresse blanche, affiche du film réalisé par Elia Kazan [États-Unis], plusieurs formats, 1949. Le film relate le destin d'une jeune infirmière de peau blanche mais d'ascendance noire, dans une petite ville du sud des États-Unis, à la fin des années 1940.

Le retour du guerrier [France], carte postale, 1950.

Je vous en prie, couvrez-vous donc, carte postale, éditée par M.T. [Rueil, France], *c.* 1950.

Départ des soldats américains et femme de réconfort japonaise [Hokkaidŏ, Japon], photographies du lieutenant Miller [États-Unis], tirages argentiques, 1945.

"NEW YORK
OR
BUST"
"PITTSBURG
GET
READY"
"BROOKLYN
'ERE WE
COME!"

Mariages mixtes dans l'Algérie française

Florence RENUCCI

Les « mariages mixtes » sont des unions légales entre citoyens européens et sujets autochtones. Cette question est, paradoxalement, à la fois *marginale* et *centrale* dans l'Algérie coloniale. Elle est *marginale* lorsque l'on observe les statistiques administratives coloniales à leur égard (à peine plus de quatre cents mariages entre 1873 et 1915), même si ces statistiques doivent être considérées avec prudence, car certaines unions se font uniquement devant les cadis, échappant ainsi à tout recensement. Les mariages mixtes constituent pourtant une question *centrale* pour quelques auteurs comme l'interprète Ismaël Urbain, le médecin militaire Lucien Bertholon ou encore le doyen de l'École de droit d'Alger, Marcel Morand, qui y voient un mode d'assimilation républicain d'envergure limitée, mais efficace. Parallèlement, les représentations des unions mixtes se diffusent auprès du grand public à travers les récits de vie de figures romantico-orientalistes telles celles d'Isabelle Eberhardt et de Slimène Ehni au début du XXe siècle. Ces mariages ont surtout suscité de la méfiance, voire de la réprobation, pour des raisons symboliques et politiques après la Grande Guerre. Elles traduisent la peur d'une « colonisation inversée », c'est-à-dire la crainte que les colonisateurs soient, par ce moyen, colonisés par les Algériens. Le médecin Henri Marchand, dans son ouvrage *Les Mariages franco-musulmans* (1954) et le juriste Camille Kehl, dans l'article « Le mariage mixte algérien » (1955), mettent l'accent sur ce phénomène dans les années 1950. Le premier insiste sur la méfiance dont ces familles font l'objet, tandis que la seconde met en évidence le fossé qui existe entre la volonté politique et la réalité sociale : « *C'est le milieu musulman qui attire et absorbe socialement des individus* [des femmes surtout] *d'origine européenne.* » Dans l'Algérie coloniale, la pratique reste minoritaire et ne mettra jamais en péril la « domination blanche » et, si le rejet demeure même après les indépendances, il est moins violent qu'aux États-Unis.

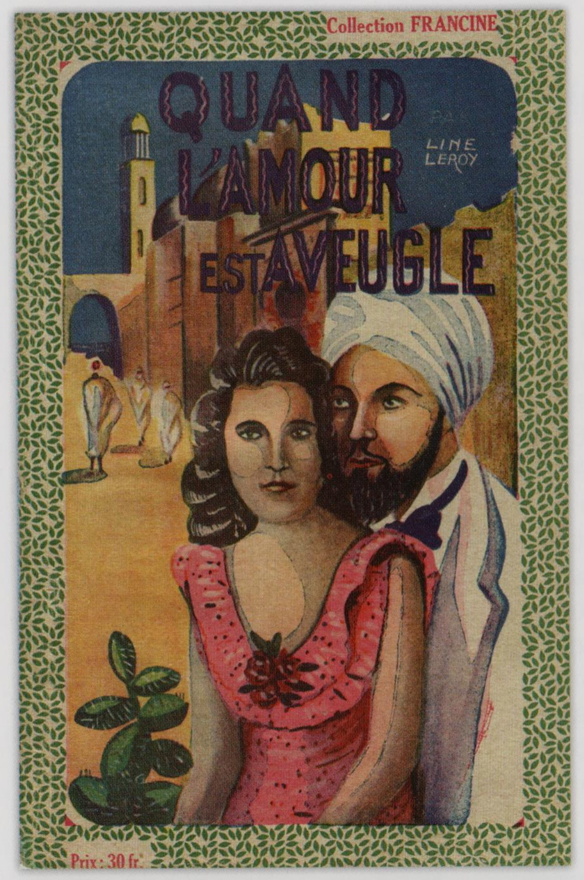
« Un berbère et une Européenne », photo-carte de Photo-Atelier [Berlin, Allemagne], 1952.

Émilie Busquant et ses enfants [Alger, Algérie], photographie, tirage argentique, 1942. La femme de Messali Hadj, leader nationaliste algérien, était une femme hors du commun à une époque (années 1920) où un tel engagement marital était aussi un acte « militant ».

Alors que Frantz Fanon — qui lui-même épousa une femme blanche — avait fait de l'union interraciale un symptôme névrotique, les débats autour de cette question montrent une plus grande complexité. En France, à l'interdit a succédé, dans le discours d'État, l'idée que le couple dit « mixte » prouve que « l'intégration » républicaine est une réussite (mais en 1956, Brigitte Bardot fait scandale en dansant le mambo devant des musiciens noirs) ; autrement dit, une interprétation légitimant l'idéologie d'État en vient à privilégier désormais les couples métis. Les romans qui sont consacrés à cette question oscillent entre la tragédie et le combat victorieux contre les préjugés. *Agar* d'Albert Memmi (1955) est ainsi le récit d'une union entre une Alsacienne catholique et un Tunisien juif, que l'arrivée d'un enfant jette dans la tourmente, alors qu'*Élise ou la vraie vie* de Claire Etcherelli (1967) décrit la situation tragique d'un couple franco-algérien à Paris en pleine guerre d'Algérie, confronté au racisme et à la xénophobie[10]. Dans le portrait filmé qui lui a été consacré[11], l'auteure guadeloupéenne Maryse Condé réagit à la fameuse critique de Frantz Fanon sur Mayotte Capétia — dont le roman *Je suis Martiniquaise* (1948) met en scène une femme noire entièrement aliénée à son amour pour un officier de marine blanc et pétainiste — en disant qu'il ne faut pas confondre l'objet de son désir avec ses choix politiques[12]. Elle-même, femme noire mariée à un Anglais blanc, a déclaré : « *Notre couple mixte faisait peur.* »

Et Dieu créa la femme, photogramme extrait du film réalisé par Roger Vadim [France], 1956.

Série de deux photographies, tirages argentiques [Paris, France] : *Club du Vieux-Colombier*, de Robert Doisneau, 1948 ; *Orchestre de musiciens noirs jouant au bal de la rue Blomet*, de Daniel Frasnay, 1955.



Quand l'amour est aveugle, couverture du roman de Line Leroy, édité par les éditions de Lutèce [Paris, France], 1948.

Série de quatre couvertures de romans : *Black Spice*, de Stewart Davenport, édité par Popular Library [New York, États-Unis], 1959 ; *Amours bizarres*, de Louis-Charles Royer, édité par Rabelais [France], 1961 ; *La déesse souriante*, de Maria von Kirchbach, édité par les Éditions Julliard [France], 1954 ; *Un beau rêve d'amour*, édité par les Éditions J. Ferenczi et Fils [France], 1950.

Le métissage dans la littérature coloniale et postcoloniale

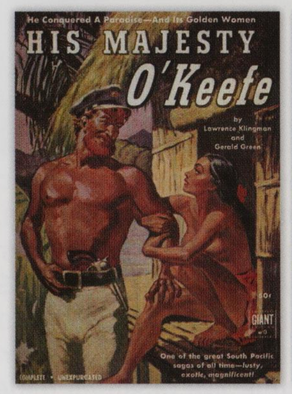
« *Le système colonial donne en fait naissance à un monde non pas métissé, mais scindé, où coexistent deux structures politiques, sociales et culturelles, dont l'une assujettit l'autre sans pour autant la faire disparaître*[13]. » Citant le protagoniste central Samba Diallo dans le roman du Sénégalais Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë* (1961)[14], Florence Paravy souligne l'importance de ces dynamiques : « *Je ne suis pas des Diallobés distincts, face à un Occident distinct, et appréciant d'une tête froide ce que je puis lui prendre et ce qu'il faut que je lui laisse en contrepartie. Je suis devenu les deux. Il n'y a pas une tête lucide entre deux termes d'un choix. Il y a une nature étrange, en détresse de n'être pas deux.* »

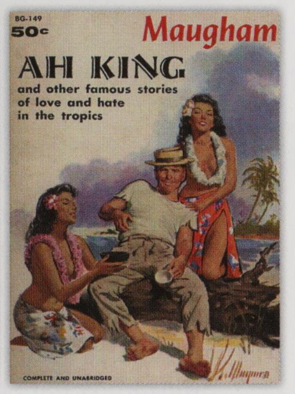
La littérature africaine et maghrébine, mais aussi africaine-américaine ou indienne, connaît un essor remarquable après la Seconde Guerre mondiale en Europe, et les références aux couples mixtes et au métissage vont se multiplier, surtout dans le contexte de l'Europe avec l'arrivée de travailleurs et d'étudiants des colonies. Le contexte colonial inscrit évidemment ces relations selon une grille d'interprétation inséparable des problèmes auxquels sont confrontés les couples interraciaux, associés à l'homogénéité culturelle, les préjugés liés aux traditions particulières de certains groupes ethniques, et ceci dans un cadre au sein duquel les « Blancs », les « Noirs », les Arabes, les Indiens, les Asiatiques sont capables de manifester chacun des tendances raciales et xénophobiques. Dans la quasi-totalité de ces écrits, le couple mixte est voué à l'échec (comme dans la littérature populaire occidentale qui est alors omniprésente), constat qui reflète la réalité de l'époque, mais qui contient aussi les germes d'une projection symbolique qui correspondrait aux potentiels d'une société *à venir* métissée.

János Riesz a étudié l'évolution de la littérature coloniale à la littérature africaine, et les questions que nous avons mentionnées sont aussi centrales à son projet, comme par exemple dans les romans coloniaux belges « *qui traitent de l'amour colonial et des couples mixtes, dans le genre de* Mambu et son amour, La Maîtresse noire *ou* La Femme et l'homme nu[15] ». Ainsi, le roman du Congolais Jean Malonga, *Cœur d'Aryenne* (1954), relate l'union entre Solange, une fille française, et Mambéké, un jeune Congolais[16]. Quelques années plus tard, Ousmane Sembène publie *Ô Pays, mon beau peuple* (1957), où Oumar Faye revient au pays natal après la Seconde Guerre mondiale accompagné de sa femme française Isabelle. Oumar Faye ne survivra pas, mais sa femme enceinte est porteuse d'un espoir pour un monde au-delà du colonialisme, un monde métissé[17].

Dans *Le Docker noir* (1956)[18], Ousmane Sembène consacre une partie du roman à la petite amie de Diaw Falla à Marseille, dans lequel ce dernier est accusé d'avoir tué une « célèbre romancière »[19]. Un article de journal a recours à un mode descriptif lié au discours colonial pour évoquer l'instinct sexuel de Diaw Falla : « *On peut facilement supposer comment le nègre, sous l'emprise d'une passion sexuelle, a saisi la pauvre Ginette Tontisane pour la violer avant de lui cogner la tête sur le rebord de la table*[20]. »

Au cours de la même période, les romanciers maghrébins sont également sensibles à la thématique des couples interraciaux et aux obstacles qu'ils rencontrent. Selon Jean Déjeux, « *Sur 514 romans maghrébins écrits en français* [...], *près de 50 parlent de la femme étrangère et quelques-uns traitent entièrement de l'histoire de couples mixtes* [...][21] ». Le roman de Driss Chraïbi, *Les Boucs* (1955), contant les relations de Waldik avec des femmes européennes, en est un exemple célèbre et symbolique[22]. Aux États-Unis, la question des couples interraciaux traverse une société gouvernée





Retour de flamme, couverture du roman de Jean Monteaux [France], 1965.

His majesty O'Keefe (Le roi des îles), couverture du roman de Lawrence Klingman et Gerald Green, édité par Mutual Pub Co [Hawaï], 1950.

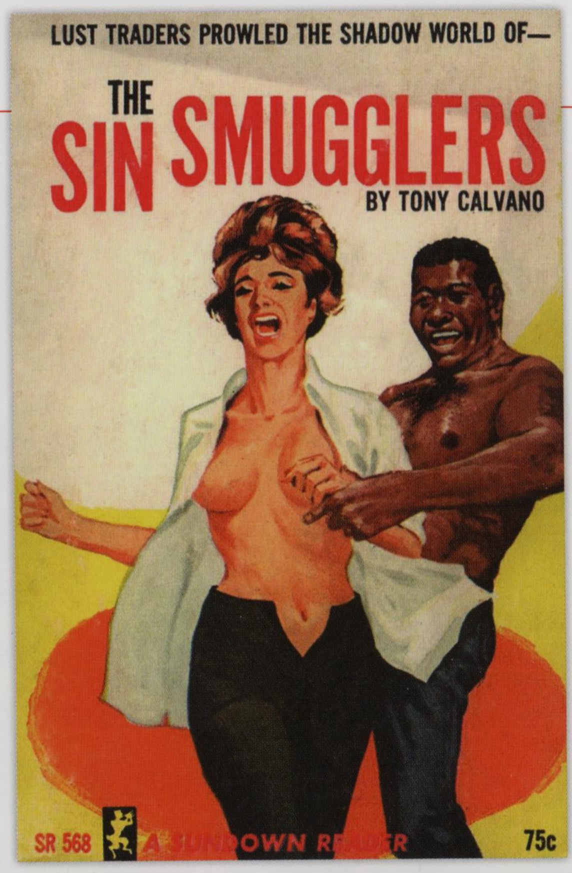
Ah King and other famous stories of love and hate in the tropics (Le roi et autres célèbres histoires d'amour et de haine sous les tropiques), couverture du recueil de nouvelles de W. Somerset Maugham, édité par Berkeley Books [États-Unis], 1958.

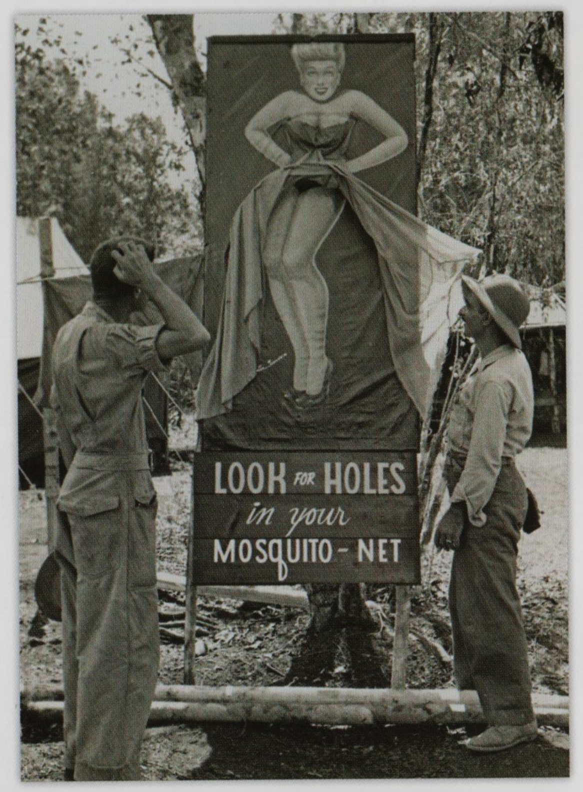
Série de deux photographies, tirages argentiques [Angleterre] : *Famille mixte à Londres*, de Wolfgang Kunz, 1970 ; *Famille mixte à Birmingham*, 1947-1952.

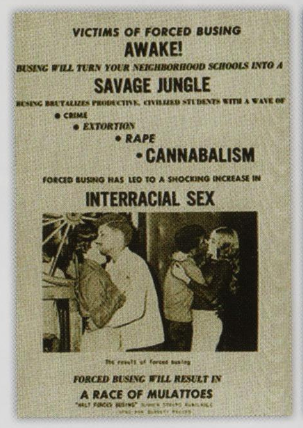
La société américaine et les rapports sexuels interraciaux

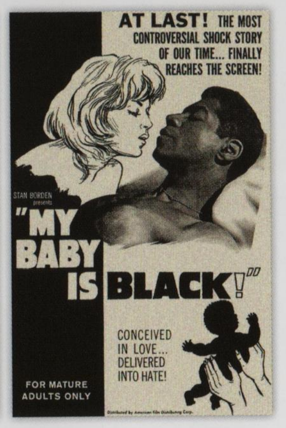
Claire NICOLAS

De *Light of August* (1932) de William Faulkner à *To Kill a Mockingbird* (1960) de Harper Lee, la transgression incarnée par les relations sexuelles interraciales (réelles ou fantasmées, imposées ou consenties) constitue un motif récurrent des œuvres artistiques du récit national américain en général et sudiste en particulier. Entre 1876 et 1965, le Sud des États-Unis vit sous le joug des lois Jim Crow qui institutionnalisent la ségrégation raciale. L'appareil législatif de ségrégation vise autant à réguler les « relations de race » que les relations de genre avec, pour objectif explicite, la préservation de la suprématie et de la pureté de la « race blanche ». Les mariages mixtes avec un.e partenaire blanc.he sont interdits, la naissance d'enfants métis légitimes mettant en péril la théorie du « *Separate but Equal* ». De même, les directives consacrées à la ségrégation dans les écoles publiques visent à éviter le péril de la « *race amalgation* » en inculquant, dès le plus jeune âge, la doctrine ségrégationniste. Si les États du Nord ne sont pas soumis au régime des lois Jim Crow, les préjugés quant à la « séparation des races » restent tenaces dans l'ensemble de la société américaine. Ainsi, de Jackson à Washington, les rapports sexuels interraciaux légitimes restent l'exception dans l'Amérique des années 1940. Toutefois, dans certains quartiers des grandes métropoles nord-américaines, *Zoot-suiters* et *Swingaroos* parlent le *Jive* (argot de Harlem), dansent et jouent du jazz ensemble, Noirs ou Blancs, et surtout, leur comportement sexuel est plus libre. Ils transgressent ainsi la frontière raciale et, par extension, l'idéologie raciale et sexuelle américaine. Comme le montre Chad Heap, dans son ouvrage *Slumming: Sexual and Racial Encounters in American Nightlife (1885-1940)*, le « *slumming* » va ainsi à l'encontre des normes de la société puritaine américaine et permet la prolifération de nouvelles identités sexuelles et raciales.









Look for holes in your mosquito-net (*Cherchez les trous dans votre moustiquaire : prévention contre la malaria*), photographie d'amateur, tirage argentique, 1942.

The Sin Smugglers (*Les trafiquants du vice*), couverture du roman de Tony Calvano, édité par les éditions A Sundown Reader [San Diego, États-Unis], 1965.

« Forced busing will result in a race of mulattoes » (« Le ramassage scolaire entraînera une race de mulâtres »), prospectus de propagande du *White People's Party* [Asheville, États-Unis], 30x45 cm, 1950.

My baby is black! (*Les lâches vivent d'espoir*) [France], affiche du film réalisé par Claude Bernard-Aubert [France], 1961. Ce film pose un regard sur les tabous sociaux de l'époque, liés aux relations interraciales, ainsi que sur le racisme en France.

Come up and see me! And bring your Atabrine (*Viens me voir et apporte ton Atabrine* (prévention contre la malaria)) [Îles du Pacifique], photographie, tirage albuminé, 1942-1945.

La découverte sexuelle des GI's noirs en Europe

Gilles AUBAGNAC

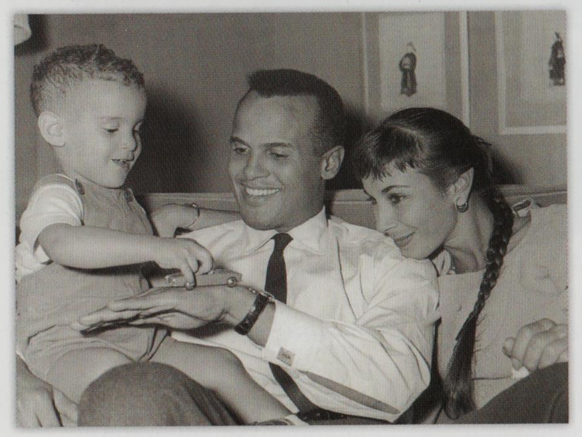
Après l'Italie, en 1943, les unités de combat américaines débarquent en France en 1944. Elles sont surtout composées de GI's blancs ; les soldats africains-américains sont majoritairement employés dans les unités de soutien, jusqu'à 75 % de leurs effectifs. Ces soldats noirs s'intègrent ainsi facilement à la vie des civils européens, bien plus que leurs homologues blancs des régiments qui combattent. La France est alors présentée dans l'armée américaine, comme par la grande presse, comme un paradis sexuel. En 1945, le magazine *Life* publie même un article sur ce sujet : « *La France est un gigantesque bordel, habité par 40 millions d'hédonistes qui passent leur temps à manger, boire et faire l'amour.* » Forte de cette idée, l'intendance US fournit des préservatifs dans le paquetage du soldat : la tentation sexuelle serait omniprésente et les maladies vénériennes possibles. Les GI's africains-américains constatent que les Européennes ne ressemblent guère aux Américaines blanches. Ceux-ci rencontrent assez facilement des Françaises. À partir de l'été 1944, partout bals et réjouissances réunissent la population locale et les libérateurs, qu'ils soient Français, tirailleurs sénégalais, Britanniques ou Américains, Blancs ou Noirs. Des rencontres d'un soir ou des amours plus stables se nouent en sus de la prostitution encore réglementée. Il est ainsi facile, pour quelques dollars ou quelques produits de « première nécessité » — parfum, bas —, ou du fait de trafics plus lucratifs — essence, alimentation —, d'obtenir les faveurs d'une prostituée française. Les soldats africains-américains découvrent ainsi une société bien plus libre, égalitaire et permissive qu'aux États-Unis. Toutefois, les Français apprécient peu les succès de « leurs » femmes auprès des soldats américains, blancs et noirs. Ils les ressentent comme une humiliation, une perte de virilité, qui va alimenter un certain anti-américanisme teinté de racisme, sentiment renforcé par les viols commis par certains soldats américains sur des Françaises.

Neri del Buffalo in Tombolo con sigiorine (*Un soldat de l'unité noire américaine Buffalo en compagnie d'une prostituée*) [Italie], photographie, tirage argentique, *c.* 1947.
À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'armée américaine s'installe dans la pinède du Tombolo (en Toscane), attirant déserteurs, contrebandiers et prostituées. Cette zone est ainsi devenue le symbole de la dégradation produite par l'attardement des troupes américaines après la libération.

G.I. noirs américains dansant avec des femmes blanches dans le club Bouillabaisse de Londres [Angleterre], photographie de Felix Man, tirage argentique, 1943.

« Soldat noir et la Vénus de Milo », affichette de propagande anti-américaine signée Gino Boccasile [Italie], plusieurs formats, 1944. Ce graphiste publicitaire était un fervent partisan du régime de Mussolini dont il fut l'affichiste attitré.

Embrassez-moi ! Kiss me quickly [États-Unis], carte postale, d'après un dessin de Jecferc, 1945.



Majbritt Morrison et son mari, Raymond [Londres, Angleterre], photographie, tirage argentique, 1958. Majbritt Morrison est connue pour avoir été victime de violence raciale qui a déclenché les émeutes de Nothing Hill en 1958.

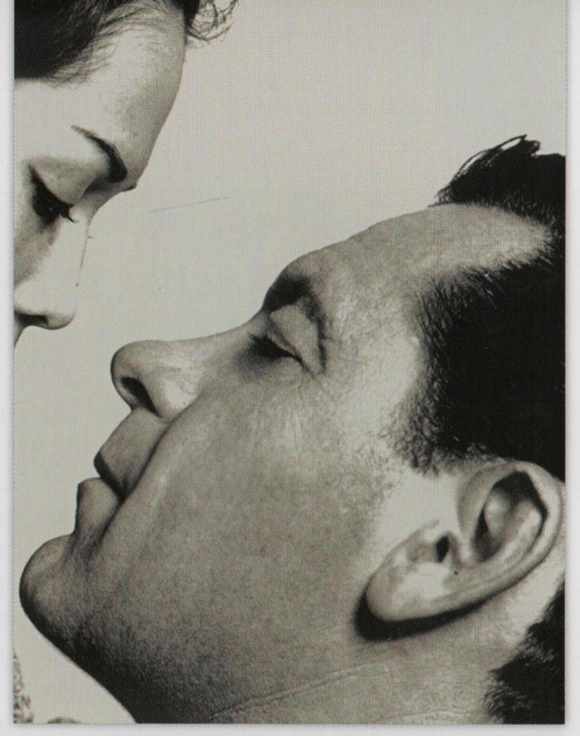
Harry Belafonte, acteur américain, avec sa famille [Londres, Angleterre], photographie de Paul Popper, tirage argentique, 1959.

Couple d'étudiants sur le boulevard Saint-Germain [Paris, France], photographie, tirage argentique, 1960.

par la ségrégation. La romancière africaine-américaine Alice Walker épouse Melvyn Rosenman Leventhal en mars 1967 à New York, un avocat blanc spécialisé dans la défense des droits civiques. En s'installant dans l'État du Mississippi cette même année, ils y furent le premier couple mixte légalement marié. Son roman, *La Couleur pourpre*[23], se penche sur la violence masculine, la sexualité, et l'inceste dans le contexte de la ségrégation. Dans *L'Œil le plus bleu* (1970) du prix Nobel Toni Morrison[24], une jeune Africaine-Américaine, Pecola Breedlove, violée par son père alcoolique, cherche à cacher sa laideur « noire » en rêvant d'avoir les yeux bleus, symbole supposé de beauté chez les Blancs qui l'entourent. Les thématiques, liées au viol, à l'inceste et aux liaisons interraciales, sont encore largement présentes et remontent à l'exploitation de la femme esclave noire par son maître. Mais aux États-Unis, nous passons pourtant du temps de l'interdit à la période de l'après-guerre et à l'obtention des droits civiques, conditionnant une acceptation nouvelle (mais violente) des couples interraciaux dans la société américaine[25].

Nous avons déjà souligné l'importance du film *Shadows* (1959) de John Cassavetes, mais avant lui, Elia Kazan avait réalisé *Pinky* (1949), une histoire d'amour entre une jeune Africaine-Américaine (jouée par une actrice blanche) et un médecin blanc. *Island in the Sun* de Robert Rossen avec Harry Belafonte (1957) se concentre sur la question de la « race » dans une île imaginaire colonisée par les Britanniques, ainsi que sur les défis liés aux unions interraciales. Une série de films suivront, tels *The Landlord* (1970), *Honky* (1971) ou encore *Together for Days* (1972), qui abordent tous le thème des couples interraciaux, tendant désormais à les banaliser. Il faut se souvenir également de la fameuse interrogation de Jean Genet, « *Mais qu'est-ce que c'est donc un Noir ? Et d'abord, c'est de quelle couleur ?* », formulée en France dans sa pièce *Les Nègres* (1958)[26], étude magistrale sur le racisme, la construction des stéréotypes et des préjugés raciaux, qui connut un immense succès à Broadway aux États-Unis dans les années 1960 et contribua à étendre la tolérance envers les couples interraciaux.

Le déclencheur dans le cinéma américain trouve ses premières traces dans un cinéma qui met en scène des couples de femmes asiatiques et des hommes blancs. Le tout premier film du genre, en 1957, est *Sayonara* avec Marlon Brando et Miiko Taka. L'année suivante, est réalisé *The Barbarian and the Geisha* avec John Wayne et Eiko Ando et, en 1959, *Hiroshima mon amour* avec Emmanuelle Riva et Eiji Okada, et l'année d'après *The World of Suzie Wong*. Trois films qui montrent désormais que les couples entre Asiatiques et Occidentaux s'affirment comme un modèle sur les



« Tu Do street. Des touristes américains devant un bar à hôtesses » [Saïgon, Vietnam], photographie de Richard Clark, tirage argentique, 1966.

The World of Suzie Wong (*Le monde de Suzie Wong*) [Hong-Kong, Chine], photographie de presse du film réalisé par Richard Quine [États-Unis et Angleterre], 1960.

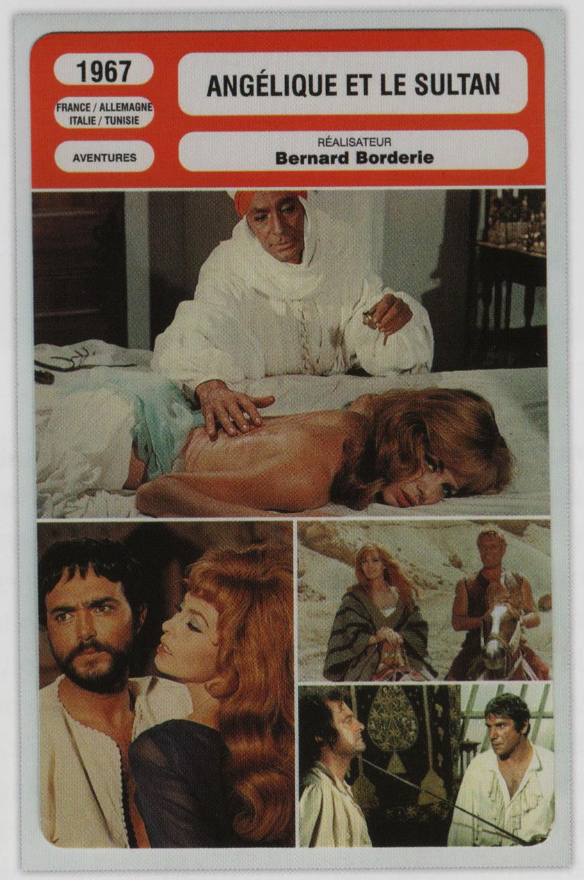
Sayonara, affiche du film réalisé par Joshua Logan [États-Unis], 120x160 cm, 1957. L'histoire d'amour interdite (après 1946) entre des soldats américains et des Japonaises. Un film majeur qui introduit la notion de couple mixte aux États-Unis dans l'univers cinématographique.

« Quel sale vent... Au secours, mon béret s'envole... », carte postale, d'après un dessin de Castel, 1960.

Angélique, le sultan et l'eunuque

Christelle TARAUD

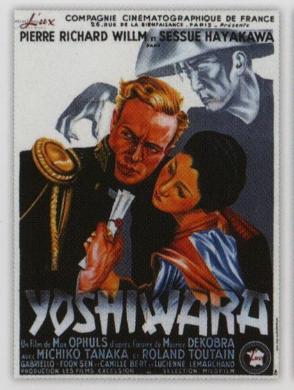
La série *Angélique* a connu, depuis sa création, un immense succès notamment grâce à son « exotisme oriental » particulièrement présent dans le dernier opus, *Angélique et le Sultan*, sorti en France en 1967. Si l'Orient – au sens orientaliste du terme – était déjà *très* présent dans la série entière, *Angélique et le Sultan*, voit son action centrée sur lui. Celle-ci se passe, en effet, dans le royaume de Miquenez (Meknès aujourd'hui), au XVIIe siècle, où règne alors le sultan Moulay Ismaël. Dès la première scène où il apparaît – figuré en être infantile et insatiable, envieux et cupide, cruel et fanatique – Moulay Ismaël va incarner *tous* les stéréotypes de « l'Arabe ». Pour canaliser ce prince « au sang chaud », colérique et exalté, Osman Ferradji – le grand eunuque de son harem – propose à Angélique une « alliance » que cette dernière refuse : refus qui la conduira à être livrée au sultan. Impuissant, cependant, à se « faire aimer » d'elle, celui-ci choisit alors le viol pour tenter de réduire sa « résistance ». Ce faisant, il tend à faire de la violence sexuelle une « marque de fabrique » des hommes de pouvoir en Orient. Ce qui l'oppose à Osman Ferradji dont la sensualité raffinée, mais « perverse », semble liée à son statut d'homme incomplet. En somme, *Angélique et le Sultan* impose une équation simple à l'efficacité redoutable : plus l'Oriental est en situation de pouvoir, plus il est violent, brutal, et antipathique (Moulay Ismaël) ; moins il est « puissant » (notamment sexuellement), plus il est raffiné, « pervers » et « décadent » (Osman Ferradji). Au travers des personnages de Moulay Ismaël et d'Osman Ferradji, le film *Angélique et le Sultan* impose donc, dans une typologie de « l'Arabe » toute coloniale, deux figures stéréotypées de l'Orient maghrébin. La seconde met en avant un homme castré, physiquement et symboliquement. La première repose sur une représentation qui fera long feu : celle du musulman « coupeur » de tête et « violeur » de femme blanche.

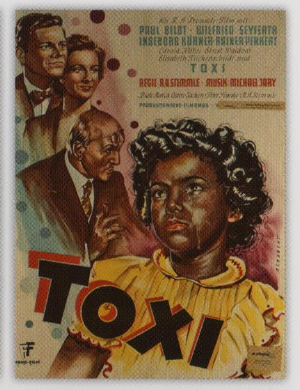


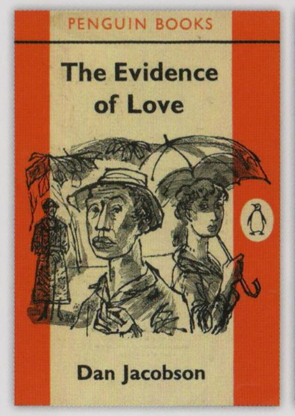
Angélique et le Sultan, affiche française du film réalisé par Bernard Borderie [France], plusieurs formats, 1968.

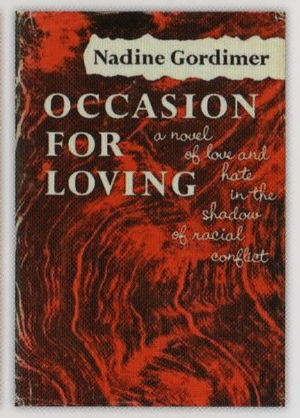
Angélique et le Sultan, fiche cinéma du film réalisé par Bernard Borderie [France], 1968.

Angélique et le Sultan, affiche belge du film réalisé par Bernard Borderie [France], plusieurs formats, 1968.









écrans de cinéma à la différence des couples entre hommes blancs et femmes noires. Il faudra attendre 1965 et *A Patch of Blue* avec Sidney Poitier et Elizabeth Hartman pour voir le cinéma enfin aborder une telle question sur les écrans dix ans après *Carmen Jones* (1954) avec Harry Belafonte et Dorothy Dandridge.

La situation en Afrique du Sud est toujours marquée par l'*Apartheid*, interdisant les unions interraciales depuis la promulgation de la loi *Prohibition of Mixed Marriages Act* en 1949 puis de l'*Immorality Act* en 1950 et qui, au-delà du processus des indépendances dans les empires coloniaux, maintient avec force l'idée de séparation totale des « races ». Pourtant, cinéma et littérature contribuent, ici également, à faire évoluer les mentalités. Ainsi, dans *Le Sentier du tonnerre* (1948), le romancier Peter Abrahams évoque les défis auxquels est confronté un couple mixte à l'époque de la ségrégation raciale alors que Dan Jacobsen, dans *The Evidence of Love* (1960), décrit l'amour entre un « *coloured* » et sa future femme blanche, transgression qui leur vaut la prison[27]. Nadine Gordimer, lauréate du prix Nobel en 1991, publia *Occasion for Loving* en 1963[28], récit d'une liaison illicite entre une femme blanche et un homme noir pendant l'*Apartheid*. D'une manière générale, films, pièces de théâtre et romans instillent désormais la possibilité sociale des couples mixtes, alors que les exemples de couples interraciaux célèbres se multiplient, provoquant un basculement progressif des mentalités dans les premières années du temps postcolonial.

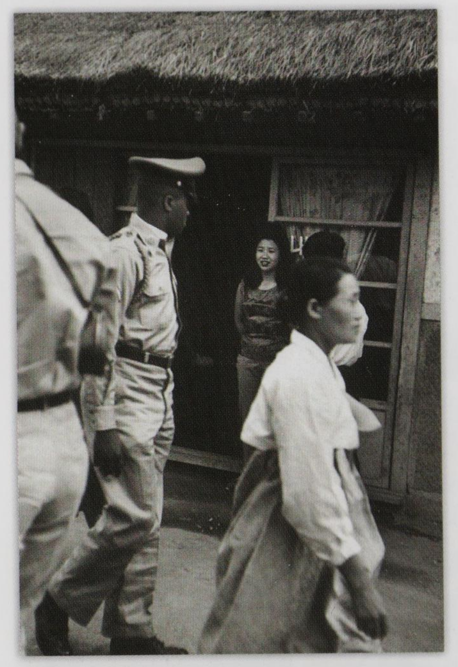
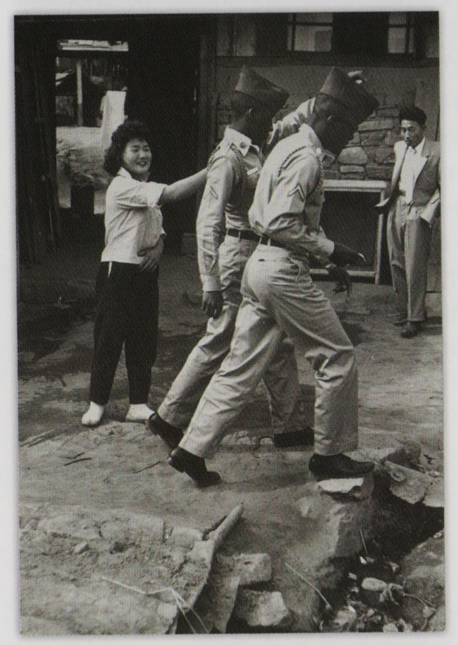
Harry Belafonte et Dorothy Dandridge dans Carmen Jones, photographie de presse du film réalisé par Otto Preminger [États-Unis], 1954.

Yoshiwara, affiche du film réalisé par Max Ophuls [Paris, France], 1937.

Toxi, affiche du film réalisé par Robert A. Stemmle [Allemagne], 120x170 cm, 1952. Ce drame cinématographique allemand traite des enfants métis (« Toxi ») issus des troupes d'occupation américaines.

The Evidence of Love, couverture du roman de Dan Jacobson, édité par Penguin Books [Harmondswort, Angleterre], 1986.

Occasion for Loving, couverture du roman de Nadine Gordimer, édité par Viking [New York, États-Unis], 1963.

Diasporas coloniales et postcoloniales

Très tôt, bien avant les mutations qui accompagnent la guerre du Vietnam, des femmes ont influencé, en Europe, les échanges culturels et politiques et les positions prises par leurs homologues africains-américains, les rapports avec l'élite intellectuelle qu'ils côtoyaient, leur statut par rapport aux autres Américains à Paris, l'interpénétration d'une vision du monde transatlantique, mais aussi les liens tissés avec d'autres artistes, écrivaines et féministes. Les Africaines-Américaines, dont il est question, ont connu en Europe des libertés individuelles, collectives et artistiques alors inconcevables aux États-Unis (ou dans les empires coloniaux). La « race » et/ou la question de l'identité raciale sont alors des sujets incontournables, associés à une période qui a vu la naissance d'associations et de fédérations luttant contre les discriminations et l'émergence d'activités et d'expressions de convictions anticolonialistes.

Dès le roman *Mirages de Paris* (1937), d'Ousmane Socé Diop, le lecteur accompagne Fara à l'occasion de son voyage en France et de sa visite, en 1931, à l'Exposition coloniale internationale à Vincennes[29]. En couple avec une « Française », nous découvrons une topographie parisienne organisée autour du monde noir, rythmée par la rumba et le jazz. Ces questions ont d'ailleurs fait l'objet d'une étude approfondie de Tracy Sharpley-Whiting, sur les présences africaines-américaines dans la capitale française durant l'entre-deux-guerres[30] qui montre la profondeur historique du sujet. Dans *Mirages de Paris*, « *on confère au métissage l'apparence d'un mélange de cultures positif et revigorant* », mais « *qui est compromis par deux sortes de problèmes : l'un est l'inégalité politique gouvernant les relations ; l'autre est le brouillard d'illusions dans lequel les échanges se déroulent*[31] ».

« Soldats américains dans le quartier des prostituées » [Corée], série de deux photographies de John Dominis [États-Unis], tirages argentiques, *c.* 1950

« Soldats américains et prostituées vietnamiennes » [Vietnam], photographie, tirage argentique, 1969.

« Soldat américain et jeune Vietnamienne à Vung Tau » [Vietnam], photographie, tirage argentique, 1969.

« Jeune Marine américain avec une prostituée vietnamienne », photographie, tirage argentique, 1971.

Série de trois photographies, tirages argentiques : *Des jeunes vietnamiennes accueillent avec des colliers de fleurs des soldats américains de la 25e division le 18 Janvier 1966* [Vietnam], 1966 ; *Soldat américain et jeune Japonaise lisant les restrictions d'accès aux trains* [Japon], de John Florea, 1946 ; *Homme blanc dans un bar avec une prostituée* [Shanghai, Chine], de Nik Wheeler, 1949.

La logique derrière l'émergence de ces couples métis contient l'implication que le « métissage » serait en théorie possible, mais contraire aux idéaux de l'« assimilation », étant donné que la rhétorique justifiant l'expansionnisme était fournie par l'objectif de l'impératif « civilisateur », revenant à « compenser » ce qui était perçu comme les faiblesses culturelles, linguistiques, politiques, religieuses et sociales du colonisé ou du dominé[32].

Comme nous l'avons vu, les congrès panafricains, notamment celui de Manchester en 1945, mais aussi le premier Congrès des artistes noirs en France en 1956 et, en 1959, le second Congrès international des écrivains et artistes noirs à Rome, puis le Festival mondial des arts nègres à Dakar au Sénégal en 1966, avaient abordé ces questions[33]. Ces rencontres ont stimulé un dialogue sur le « partage », sur la mosaïque des cultures et des appartenances culturelles, sur les valeurs communes, explorant des arrangements et des configurations liés au « métissage », ou à l'« hybridité », cadre dans lequel, la « *créolisation est la mise en contact de plusieurs cultures*[34] ». Ces questions ne sont pas absentes du cinéma en Europe comme aux États-Unis et dans les réalisations de ceux que désormais on présente comme « venant des Suds ». Dans *Afrique-sur-Seine* (1955), Paulin Soumanou Vieyra a recours à une voix off, et nous apprenons que « *Le monde au Quartier latin s'assemble, s'assimile* [...] *afin de se rapprocher, afin de se comprendre* ». Ce premier film sur les Noirs en Europe affirme « *qu'ensemble encore, amis noirs de jaunes, amis noirs de blancs, dans nos rondes d'amours, cœur à cœur, coude à coude, par-delà les ténèbres nous gagnons la bataille de la lumière à la face de Dieu, à la face de nous* ». Dans *Les Princes noirs de Saint-Germain-des-Prés* de Ben Diogaye Bèye, à la fin de la période (1975), le contexte semble avoir totalement changé. Désormais, la sexualité est au premier plan, et Saint-Germain-des-Prés est devenu un lieu de rencontre entre des jeunes hommes africains et jeunes femmes françaises et blanches. Ce contact sert à redéfinir les relations, à imposer le métissage de la société à travers la diversité.

Ce qui reste un étonnement, un demi-siècle après ce moment de basculement dans le colonial tardif, c'est de voir que les unions interraciales demeurent toujours un terrain de controverses et de débats au niveau des institutions et des États, mais aussi un espace de création majeure et donc de visibilité sans précédent. Le fait même que des couples « mixtes » — qu'ils soient ou non hétérosexuels —, dans le monde des arts, de la culture, de la musique, de la mode, du cinéma, du sport et de la politique, continuent à faire l'objet d'un intérêt médiatique ou de questionnements identitaires, témoigne de l'importance (et de la permanence) des structures raciales dans les mentalités. De nombreux films s'attacheront, par la suite, à ces récits de couples métis, à l'image de films comme *Jungle Fever* (1991), *Zebrahead* (1992), *Made in America* (1993), *Corrina Corrina* (1994), *Liberty Heights* (1999), *À l'ombre de la haine* (2001), *Save The Last Danse* (2001) ou *Loin du paradis* (2002).

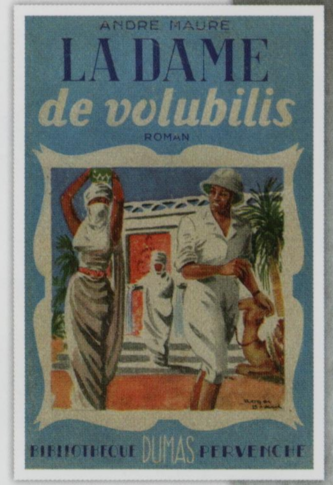
Cette période de transition (notamment avec la guerre du Vietnam ou la guerre d'Algérie) a été un moment de basculement majeur vers une nouvelle visibilité du métissage, avant d'entrer dans le temps d'une double dialectique dans les années 2000-2010, incluant la démultiplication des couples métis, la valorisation esthétique des corps métissés et, dans le même temps, l'émergence de nouvelles peurs identitaires : celle du « grand remplacement » en France, de « l'invasion » dans une grande partie de l'Europe ou au Japon, ou de la fin de la « suprématie blanche » aux États-Unis. ■

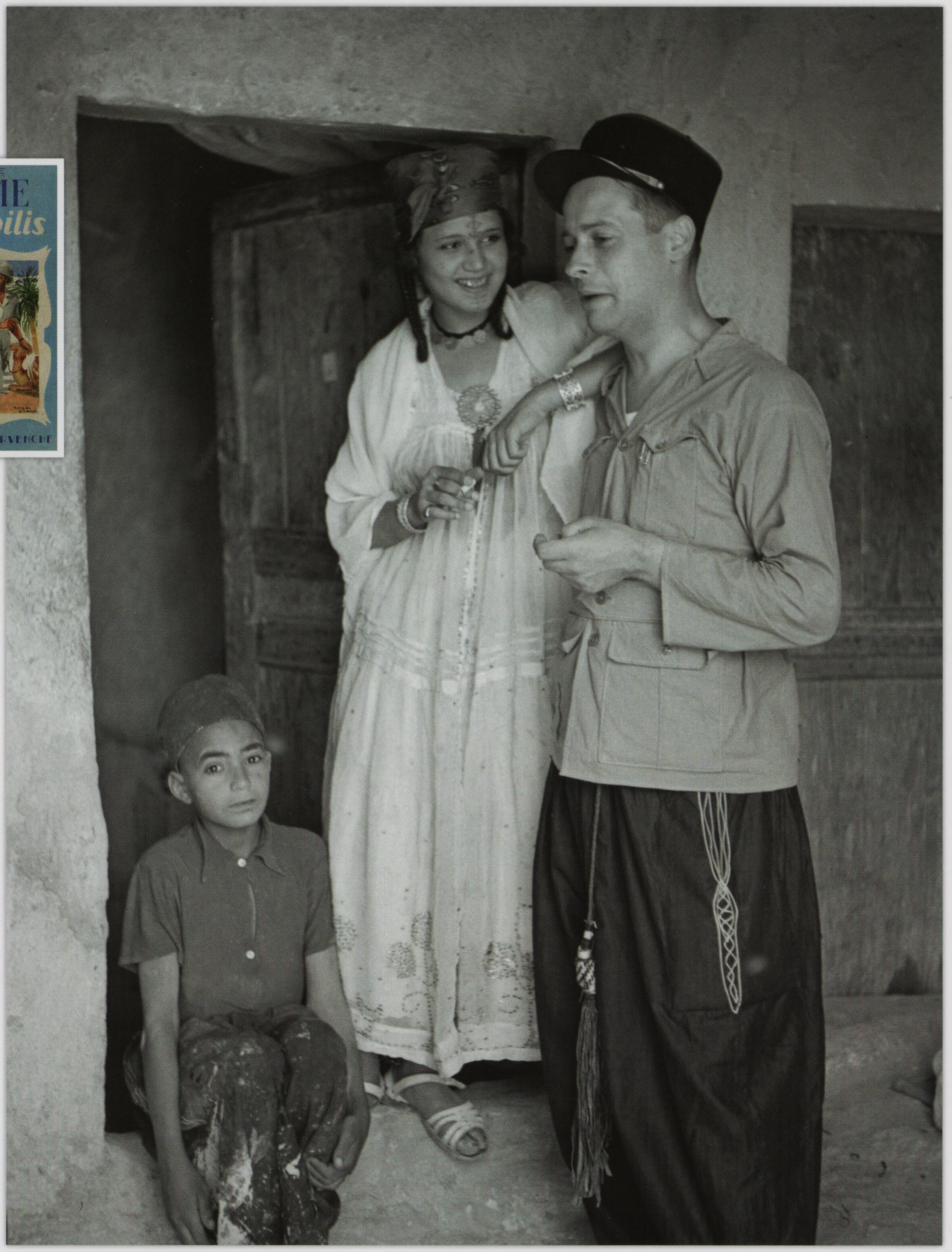
Hiroshima mon Amour, affiche du film réalisé par Alain Resnais [France], 120x160cm, 1959. Ce film brise les tabous sur ces femmes françaises coupables d'être tombées amoureuses de l'ennemi pendant la Seconde Guerre mondiale. La scène, où est filmé un couple en sueur après l'amour, est un choc pour l'époque.

« Sans titre », photogramme extrait du film *Afrique-sur-Seine* [France] réalisé par Paulin Soumanou Vieyra [Bénin/Sénégal], 1955.

La dame de Volubilis, couverture du roman d'André Maure, édité par les éditions Dumas [Paris, France], 1948.

Prostituée marocaine avec un soldat, photographie de Gaston Paris, tirage argentique, *c.* 1945.





1 Frantz Fanon, 1952.
2 Gabrielle Varro, 2012.
3 Marie-Christine Rochmann, 2000.
4 Françoise Vergès, 1999.
5 Ann McClintock, 1995.
6 Ralph Crane, Radhika Mohanram, 2013.
7 Hazel V. Carby, 2010.
8 Ellen Carol Dubois, Linda Gordon, 1984.
9 Doug Headline, Dominique Cazenave, 1994.
10 Albert Memmi, 1955 ; Claire Etcherelli, 1967.
11 Jérôme Sesquin, Maryse Condé. *Une voix singulière*, 2011.
12 Mayotte Capétia, 1948.
13 Florence Paravy, 2005.
14 Cheikh Hamidou Kane, 1961.
15 János Riesz, 2007.
16 Jean Malonga, 1954.
17 Ousmane Sembène, 1957.
18 Ousmane Sembène, 1956.
19 Dominic Thomas, 2013 [2007].
20 Bernard Mouralis, 1984.
21 Jean Déjeux, 1999.
22 Driss Chraïbi, 1955.
23 Alice Walker, 1984 [1982].
24 Toni Morrison, 1994 [1987].
25 Renee C. Romano, 2006.
26 Jean Genet, 1958.
27 Peter Abrahams, 1960.
28 Nadine Gordimer, 1963.
29 Ousmane Socé, 1937.
30 Tracy Sharpley-Whiting, 2015.
31 Christopher L. Miller, 1999.
32 Dominic Thomas, 2010.
33 Voir David Murphy, 2016.
34 Édouard Glissant, 1997.

Violences sexuelles au temps des décolonisations

Alain RUSCIO & Nicolas BANCEL

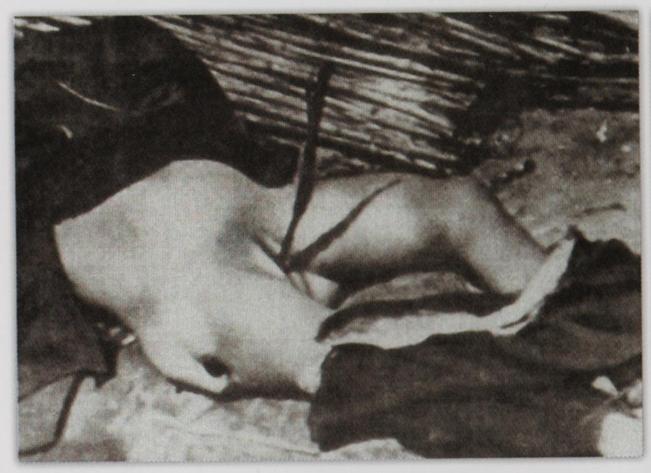
S'il n'y eut certes aucune guerre sans violences sexuelles, la *situation coloniale*[1] et ses moments paroxystiques — les conquêtes, les campagnes de *pacification*, enfin les conflits de l'ère de la décolonisation — amplifièrent encore le phénomène. La cause ? L'incommensurable mépris de la personne humaine inhérente à la situation coloniale, par définition inégalitaire sur les plans des droits politiques, sociaux et juridiques. Comme nous le savons aujourd'hui, la grande majorité des contemporains de l'événement ont adhéré au *credo* central de l'ère coloniale qui légitimait cet *Apartheid* de fait : l'inégalité raciale.

L'« indigène » était un être hybride, aux lisières de l'humanité, en proie à la chosification ou à l'animalisation. Ainsi les « races » *supérieures* — les Occidentaux et les Japonais —, avaient le droit d'imposer leur loi à toutes les autres. Par tous les moyens. Durant cette période se maintint, en parallèle du racisme, un *machisme* profond. Les femmes des « races » *inférieures* furent ainsi doublement victimes. Un essayiste, aujourd'hui oublié, Eugène Pujarniscle, Français d'Indochine, écrivit un jour, à ce propos, cette sentence définitive : « *Les femmes indigènes ont beaucoup de défauts. Elles sont femmes d'abord ; indigènes ensuite*[2]. » Précisons que l'auteur n'exprimait ici pas son opinion, mais celle du *colonial moyen*, qu'il dénonçait... Aussi les violences d'ordre sexuel ne prirent pas fin à la veille des indépendances[3].

Quel instinct morbide poussa alors les soldats français de ces guerres (Indochine, Algérie, Cameroun) ou de ces répressions sauvages (Madagascar, Tunisie, Maroc), mais aussi des militaires anglais au Kenya, japonais en Chine, portugais en Angola et au Mozambique ou belges au Congo, à franchir encore un cran en ce domaine ? Peut-être le sentiment confus qu'il s'agissait là des *derniers feux des empires*, et qu'à défaut

« Deux soldats français agressent une femme indochinoise », photographie, tirage argentique, 1948-1952.

Legion arrest (Arrestation par la légion) [Sidi Bel Abbès, Algérie], photographie, tirage argentique, 1955.



Série de deux photographies, tirages argentiques : *Le corps d'une femme chinoise âgée tuée par des soldats japonais, un roseau enfoncé dans le vagin* [Taierzhuang (Xuzhou), Chine], 1938 ; *Massacre de Nankin* [Japon], 1937.

Keep this horror from your home. Invest 10 % in war bonds. Back up our battleskies (Gardez cette horreur hors de votre maison. Investissez 10 % dans les obligations de guerre. Soutenez nos luttes aériennes), affiche de propagande de guerre, diffusée par le *War Production Board* [États-Unis], 35x55 cm, 1942.

This is the enemy (*Voilà l'ennemi*), affiche de propagande anti-japonaise [États-Unis], plusieurs formats, 1942.

de garder la possession des terres, celle des femmes était une ultime revanche ? Il est difficile de se représenter clairement ce que furent les motivations des criminels, aussi nous avons choisi de citer, parfois longuement, les acteurs et témoins de ces atrocités. Ces pratiques furent-elles isolées ? Longtemps, les autorités civiles et les états-majors tentèrent de le faire croire, et ce depuis les exactions japonaises en Chine avant la Seconde Guerre mondiale. Mais, à l'évidence, il s'agissait, dans certains cas, outre l'expression de la brutalité de certains hommes, d'un moyen *politique* de fragilisation psychique des populations, d'une pratique terroriste, au sens premier de ce mot. En Indochine, de 1946 à 1954 face au mouvement nationaliste et communiste dit du « *Viet-Minh* », la vieille pratique du viol sur les populations civiles, souvent collectif, fut perpétuée, sans que la hiérarchie s'en émeuve particulièrement[4]. Pas plus de réactions, d'ailleurs, dans les médias ou auprès des politiques. On peut citer les événements de Duc Hoa, en 1946 dans la plaine des Joncs, au sud du Vietnam, qui vient d'être investie par les soldats français : « *Un Annamite, qui demeure au bout du village, demande audience à grands cris. Le commandant le reçoit, entouré de son état-major. L'homme explique que deux de nos soldats ont traîné sa fille vers la rizière. On devine pourquoi. Le commandant lui demande* "quel âge a la donzelle ?" "14 ans" *dit le père.* "Bah !" *fait alors son interlocuteur avec un gros rire,* "c'est la belle âge"[5]. »
Vers la fin de ce même conflit, en 1953, un officier, de la lignée des *preux chevaliers* qui s'engageaient pour une *guerre propre*, au nom de la supériorité des *valeurs de l'Occident*, Philippe de Pirey, est littéralement effrayé par le spectacle qu'il a sous les yeux : « *Dans les pagodes pleines de femmes gémissantes, chacun entre et fait son choix. Les unes se frappent le ventre, psalmodiant* "békon ! békon !" *(bébé ! bébé !), les autres retroussant leurs jupes montrent dans l'entrebâillement de leurs cuisses des chiffons rougeâtres comme imbibés de sang, en réalité le jus de leurs chiques de bétel*[6]. » Le mythe d'une « guerre propre » en Indochine persista pourtant longtemps.

Les *ianfu*, « femmes de réconfort » de l'armée japonaise

Pascal BLANCHARD

En 1932, un document de la Marine japonaise fait figurer pour la première fois le terme de *ianfu*. Celui-ci désigne les « femmes de réconfort » offrant des services sexuels aux soldats de l'armée impériale (puis aux fonctionnaires coloniaux). Elles étaient les résidentes des *ianjo*, maisons de « réconfort ». À la différence des prostituées cependant, les *ianfu* n'obtiennent aucune rémunération, ni liberté, et sont (presque) constamment enfermées. Elles étaient d'ailleurs recrutées de force ou par la ruse par des agents. L'invasion de la Mandchourie, en 1931-1932, ainsi que les guerres sino-japonaises, qui ne prennent fin qu'au terme de la Seconde Guerre mondiale en 1945, ont été des épisodes majeurs du développement des *ianjo*. L'armée japonaise et les autorités locales ont institutionnalisé ces « centres de délassement », jusqu'à fixer des horaires et des jours de congé – correspondant aux menstruations des femmes ou aux désinfections des chambres-cellules ou bien encore aux visites médicales ; il était aussi prévu par règlement le nombre de passes qui se situait entre cinquante et soixante-dix par jour, en fonction des lieux qui, cependant, appartenaient tous au commerce d'abattage. Considérées comme appartenant à des « races inférieures », les *ianfu* ne bénéficiaient d'aucun droit. D'origines diverses, elles étaient néanmoins majoritairement coréennes (80 % des effectifs). Au cœur de ce système de viol institutionnalisé, les Japonaises (qui étaient toutes d'anciennes prostituées) étaient généralement réservées aux officiers, les autres catégories ethniques étant destinées à la troupe et aux petits fonctionnaires. À noter que les jeunes femmes et les vierges – parfois des enfants de 11 à 13 ans – étaient très prisées, la tranche d'âge moyenne étant située entre 14 et 20 ans. Le chiffre exact des *ianfu* demeure inconnu. On dénombre cependant près de quatre cents établissements en Chine et sans doute au moins deux cent mille femmes, enrôlées de force, dans les *ianjo* de l'ensemble des zones occupées.

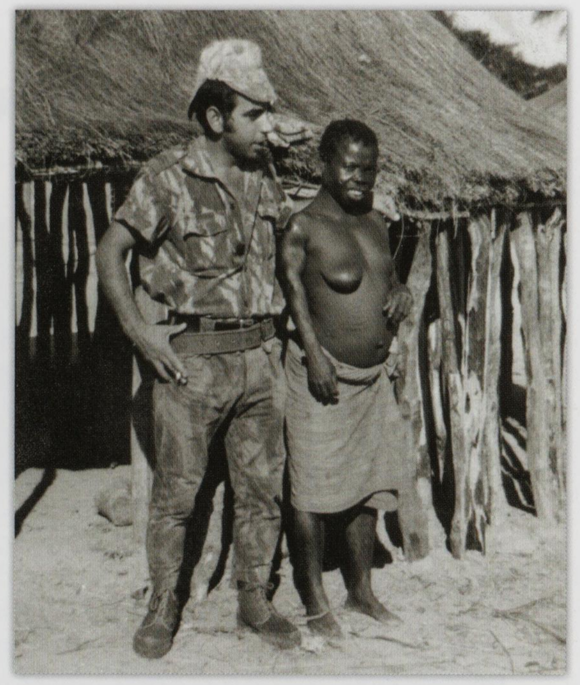
« Femmes de réconfort malaisiennes » [Îles Andaman, Inde], photographie, tirage argentique, sans date [1941-1943].

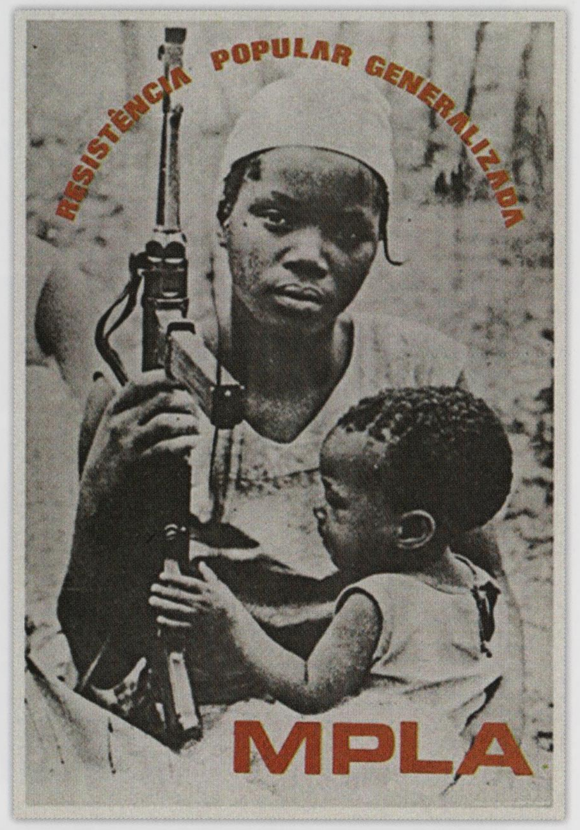
« Femmes de réconfort libérées par l'armée américaine » [Okinawa, Japon], photographie, tirage argentique, 1945.

« Femmes de réconfort » [Corée], photographie d'un soldat américain, tirage argentique, sans date [1938-1942].

Le fait est que les unités françaises et des unités auxiliaires « indigènes » usèrent de la torture comme moyen de renseignement et de pression sur les populations locales, et que les viols se multiplièrent dans la seconde partie de la guerre (1950-1954), sans que l'on puisse affirmer qu'il s'agissait alors d'une véritable stratégie militaire. La poursuite de celle-ci après le retrait français par les forces américaines allait perpétuer les mêmes atrocités. Utilisant en particulier les troupes coréennes alliées des États-Unis, ces dernières et certaines troupes régulières américaines utilisèrent clairement le viol comme arme de guerre, en meurtrissant parfois les parties génitales des femmes « soupçonnées » d'accointance avec le Viet-Minh. Si les statistiques fiables font aujourd'hui défaut, la pratique à l'encontre des populations civiles semble également s'être étendue à mesure que la guerre s'éternisait.

En Tunisie, durant les ratissages du cap Bon (1952), destinés à punir des *rebelles* tunisiens, des faits similaires furent également avérés. Le commandant en chef français en Tunisie, le général Pierre Garbay, eut ces paroles : « *Les femmes se vantaient — elles en sont revenues depuis — d'avoir été violées, et les étudiants, après s'être assurés qu'elles étaient mariées, s'offraient généreusement à les épouser pour "effacer l'outrage". On allait même jusqu'à photographier le sexe d'une femme qui avait des égratignures aux fesses et à présenter au Bey ce tableau suggestif que Son Altesse considérait d'ailleurs avec un intérêt évident* [...]. *Il ne faut surtout pas oublier que la tradition locale exige que chaque passage de troupe s'accompagne de pillages, de viols et, chose curieuse, d'avortements* [...]. *Les viols et les avortements font partie du folklore tunisien*[7]. »





Au Cameroun, l'interdiction par la France en 1955 du parti nationaliste, l'Union des populations du Cameroun (UPC), inaugura le soulèvement d'une partie des populations, dans la région de la Sanaga Maritime. Cette guerre oubliée (comme celle au Kenya), qui fit entre soixante mille et cent cinquante mille morts, fut le théâtre d'atrocités innombrables, désormais sérieusement documentées[8]. De 1955 à 1960, les autorités coloniales — armée et administration — déclenchèrent une répression d'une violence inouïe, aidée par des milices locales formées par la France. Puis, après 1960, celle-ci continua d'aider le régime d'Amadou Ahidjo mis en place par ses soins durant plus de quinze ans. Bombardements de villages, déportation de populations, massacres et tortures généralisés se déploient alors en parallèle du conflit en Algérie, mais s'étendent chronologiquement bien au-delà de 1962. Dans ce cadre, les atrocités visèrent évidemment les femmes, avec l'usage de viols collectifs massifs, et d'humiliations sexuellement inventives. Démonisés, les soutiens civils de l'UPC étaient susceptibles de recevoir tous les châtiments.

La décolonisation des colonies portugaises fut particulièrement longue et meurtrière, puisque la guerre en Angola commença en 1961[9], en 1963 en Guinée-Bissau et au Cap-Vert et, en 1964, au Mozambique, et ne s'achevèrent qu'à l'occasion de la révolution des Œillets en 1974 au Portugal, le nouveau gouvernement mettant fin, par la négociation avec le MPLA (Mouvement populaire de libération de l'Angola), le PAIGC (Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert) et le Frelimo (Front de libération du Mozambique), à ces trois conflits. Dans tous les cas, les Portugais envoyèrent des troupes régulières, aidés par des supplétifs locaux. Parmi les différentes unités recrutées localement, les *Groupes spéciaux* furent opérationnalisés en Angola et au Mozambique. Les techniques de contre-guérilla utilisées par l'armée portugaise[10] et ses troupes supplétives s'inspirent largement des théories mises en œuvre durant la guerre

Le parc aux buffles, boulevard Gallieni [Saïgon, Vietnam], photographie, tirage argentique, 1951.

Mission à Saïgon [Vietnam], illustration d'Asley, couverture du roman du commandant René [Paris, France], 1960.

La tournée en brousse [Cameroun], photographie, tirage argentique, 1942-1945.

« Soldat en compagnie d'une femme pendant la guerre d'indépendance d'Angola » [Angola], photographie, tirage argentique, 1969.

Resistência popular generalizada. MPLA [Angola], affiche, 60x80, *c.* 1967.

Troupes américaines et imaginaires sur les geishas

Claire NICOLAS

Au cours du XXe siècle, les GI's américains sont présents dans une large partie de l'Asie du Sud-Est, puisque la Ve flotte du Pacifique dispose de nombreuses bases dans les ports asiatiques (notamment en Chine). En arrivant dans ces bases et lors des permissions, ces jeunes soldats apportent avec eux un imaginaire postcolonial qui véhicule une image stéréotypée des Asiatiques, dociles et sensuelles, fascinante pour les Occidentaux. Les *pseudo-geishas* constituent le paroxysme de cette fascination, le symbole de la sensualité asiatique et les réalisateurs de films hollywoodiens utilisent cette fascination. À la même époque, des jeunes femmes asiatiques présentées à l'écran – mais aussi dans des *Picture brides* – ont des rôles prédéfinis dans lesquels elles cherchent à franchir la frontière ethnosexuelle imposée et sont punies pour cette transgression. Ainsi, les films avec l'actrice Anna May Wong, comme *The Red Lantern* (1919), *Mr Wu* (1927) ou *The Thief of Bagdad* (1924) et, plus tard, *Sayonara* (1957) avec Marlon Brando et Miyoshi Umeki ou *Le Barbare et la Geisha* (1958) avec John Wayne et Eiko Ando, montrent la soumission érotisée de jeunes Asiatiques, assimilées à des geishas, face à l'autorité d'hommes blancs. Or, à l'arrivée des GI's, dans les bases militaires et les lieux de plaisirs organisés dans leur périphérie, la réalité est tout autre, puisque leurs contacts avec les femmes asiatiques se limitent généralement à la prostitution militaire. Si ces femmes sont assimilées par les soldats à des geishas, les véritables geishas japonaises ne se prostituent pas et demeurent un fantasme inatteignable. À titre d'exemple, pendant l'occupation de la Corée du Sud (1945-1948), la prostitution des *camptowns* sera ghettoïsée et réservée aux étrangers. Ces maisons closes régulées par l'État et l'armée d'occupation restreignent le contact entre femmes coréennes considérées comme « respectables » et GI's. La représentation dominante de cette rencontre postcoloniale entre les GI's et des « geishas » continuera pourtant d'être celle d'une rencontre érotisée et exotisée. Certains artistes, comme le photographe japonais Osamu Nagahama dans *The Island of Long Hot Nights* (1972), offriront toutefois une vision beaucoup plus crue et critique de la présence américaine et des interactions entre GI's et prostituées asiatiques.

The Barbarian and the Geisha (*Le Barbare et la Geisha*) [Japon], affiche du film réalisé par John Huston [États-Unis], 130x210 cm, 1958. Le consul américain au Japon découvre le racisme des Japonais à l'encontre des Occidentaux et, par contraste, tombe amoureux d'Okichi, une jeune Geisha.

« Soldats américains et geishas » [Japon], photographie de George Silk [États-Unis], tirage argentique, 1945.

Une Japonaise dîne avec un soldat américain [Japon], photographie de John Florea, tirage argentique, 1945. Ces photographies commandées par les autorités des États-Unis sont destinées à modifier l'image des troupes américaines au Japon et à « normaliser » les relations de couples entre soldats et Japonaises.

Des couples envahissent le consulat américain de Tokyo [Japon], photographie de l'armée américaine, tirage argentique, 1952.

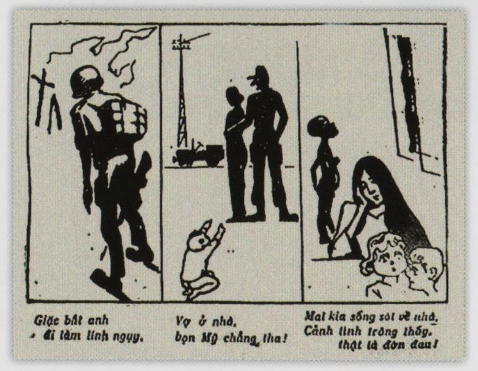
Les bordels militaires de campagne durant la guerre d'Indochine

Isabelle TRACOL-HUYNH

En Indochine, la réglementation de la prostitution a pour but essentiel de protéger les soldats des maladies vénériennes. Cette protection n'est, cependant, pas jugée suffisante car les moyens manquent aux autorités civiles pour créer un « milieu prostitutionnel sain ». La prophylaxie militaire, mise progressivement en place depuis le début de la colonisation, ne suffit pas non plus à protéger les soldats. Dans les années 1940, l'armée française décide alors de développer le plus clos des milieux clos du réglementarisme : le bordel militaire de campagne (BMC), maison de prostitution à l'usage exclusif des militaires et contrôlée directement par l'armée. La guerre d'Indochine (1946-1954) pose, en effet, avec encore plus d'acuité, le problème de la conservation des effectifs. Un nouvel enjeu apparaît, la question du « moral des troupes ». Il faut offrir aux hommes le « repos du guerrier » en leur fournissant des femmes, ce qui explique que, dans les archives militaires, les BMC apparaissent dans la section « moral ». Comme la guerre exacerbe les besoins des soldats, il faut canaliser leurs désirs pour éviter les exactions et les viols. En 1946, l'armée française décide de créer un BMC par bataillon ou escadron. Aboutissement du réglementarisme et du sanitarisme, le BMC devient le symbole de la domination masculine et coloniale. Ainsi est-il considéré comme normal qu'une petite dizaine de femmes, venues parfois d'autres espaces coloniaux comme le Maghreb, servent à remonter le moral de plusieurs centaines d'hommes avec des cadences de travail importantes. Normal, de même, qu'elles partagent le quotidien des troupes, les trajets éreintants au fond d'un camion sur des routes défoncées. Normal, enfin, qu'elles vivent l'angoisse de la guerre au plus près des zones de combat. Si les prostituées du BMC de Nà Sản ont eu la chance d'être rapatriées après la chute du camp en 1953, ce n'est pas le cas de celles de Điện Biên Phủ qui finirent massacrées par l'armée vietnamienne, en 1954. Enfin, à l'arrière et tout au long du conflit, le plus immense BMC d'Indochine, reste le « Parc à buffles », installé sur le boulevard Gallieni (aujourd'hui boulevard Tran Hung Dao) qui relie Saïgon à Cholon. Celui-ci était composé de nombreuses paillotes autour d'une cour en terre battue avec des centaines de filles surveillées par des mères maquerelles et, à l'entrée, par des infirmiers de l'armée.

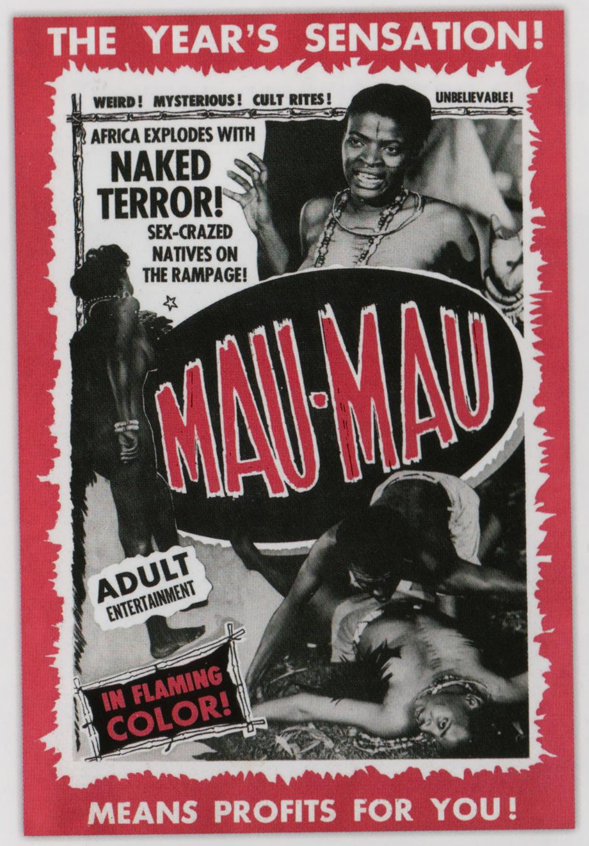
BMC Saïgon [Vietnam], photographie, tirée sur support carte postale, 1947.

Le « Parc à buffles », bordel de Cholon, faubourg chinois de Saïgon [Vietnam], photographie, tirage argentique, 1950.



« Sans titre » [Vietnam], tract, dessin à l'encre en trois parties, 1970. Ce tract met en garde la population féminine du Vietnam contre les relations sexuelles avec des soldats français en insistant sur le risque de devoir abandonner leurs enfants par la suite.

Rue des bordels à Saïgon [Vietnam], photographie, tirage argentique, 1946.



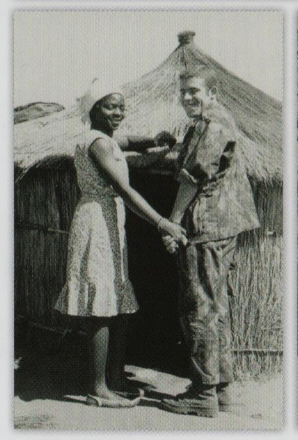
Mau-Mau, affiche du film documentaire sur les rebelles Mau-Mau au Kenya réalisé par Donald Swanson [Afrique du Sud], plusieurs formats, 1954.

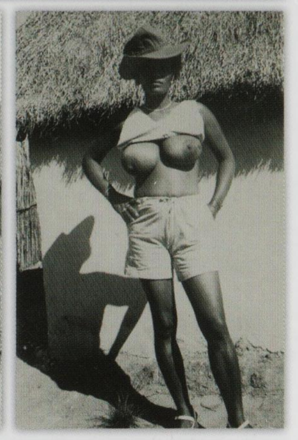
Qu'est-ce que tu regardes comme ça Jules ? T'as jamais vu de bananes ?, carte postale, 1947.

« Soldats français harcelant une Algérienne » [Algérie], photographie, tirage argentique, 1954-1962.

d'Algérie. À ces unités combattantes s'ajoutent des groupes de colons portugais, auto-organisés, qui commirent de nombreux crimes, particulièrement des massacres dans le nord de l'Angola, tout comme l'armée régulière portugaise, qui massacra de nombreux groupes de villageois soupçonnés de soutenir les insurgés, au Mozambique et en Angola. Dans ces conflits, les violences sexuelles furent nombreuses. Des milliers de viols furent commis sur les femmes — avec de nombreux cas de rites d'humiliation supplémentaires —, essentiellement des villageoises, et la torture fut également utilisée contre les indépendantistes, tous sexes confondus.

Le régime autoritaire portugais, l'*Estado Novo*, sous António de Oliveira Salazar (de 1933 à 1968) puis Marcello Caetano (de 1968 à 1974), ne reconnut pourtant jamais l'existence de la guerre. Ces territoires africains étant considérés comme des provinces





d'outre-mer et non comme des colonies, les mouvements indépendantistes qui s'y firent jour furent, *a priori*, perçus comme des groupes terroristes. L'auteur João de Melo témoigne de ces années de guerre — lui qui a été mobilisé en Angola, entre 1971 et 1974, comme infirmier — dans deux de ses ouvrages les plus significatifs, *Autópsia de um mar de Ruínas*, paru en 1984, et *Os Anos da Guerra. Os Portugueses em África*[11], publié en 1988. Dans l'ouvrage de fiction publié en 1984, il évoque les abus sexuels dont les femmes « indigènes » sont victimes de la part des soldats portugais à travers le personnage de Natália qui habite à Calambata, une ville du nord de l'Angola. Elle se souvient d'« *autrefois, quand trois colons m'ont pris contre un arbre et me violèrent. Petite fille de douze ans à peine, je me rappelle encore leur aspect et cette odeur de sueur des Blancs. Jamais je n'oublierai les six fois suivantes que j'ai reçu la mort/le meurtre et la cruauté de ces hommes* ».

La décolonisation de l'Empire portugais n'est pas seulement tardive par rapport aux autres Empires, elle est aussi tragique en termes de violences et d'exactions commises sur les populations « indigènes ». Elle vient sonner, pour le Portugal, la fin d'une histoire coloniale vieille de cinq siècles… Exception faite de Macao qui sera « restituée » à la Chine en décembre 1999.

Une politique de la violence sexuelle ?

Dans tous les cas, en Indochine (puis au Vietnam), en Tunisie, au Cameroun, au Mozambique, en Angola, au Kenya, au Congo ou en Ouganda, le viol se déploya comme une arme de guerre — planifiée ou non — destinée à humilier et briser la résistance des populations, à toucher le cœur des sociétés en visant les femmes, pourvoyeuses des enfants à venir, et fut autorisé, toujours, sur un fond « racial ». En effet, qu'il s'agisse des armées occidentales régulières abreuvées du concept de la supériorité blanche ou des auxiliaires locaux, l'antagonisme « racial » était mobilisé :

Un Européen et des supplétifs cherchant des membres du groupe terroriste Mau-Mau [Kenya], photographie, tirage argentique, 1953.

Soldats et Angolaises [Angola], photographie, tirages argentique, c. 1965.

Soldat et Angolaise [Angola], photographie, tirages argentique, 1968.

« Femme à soldats » [Angola], photographie, tirage argentique plastifié, 1971.

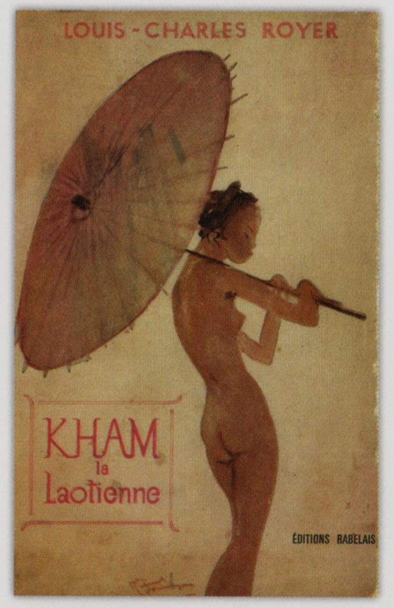
dans le cas du Cameroun, par exemple, les Bamilékés étaient présentés comme le principal soutien de l'UPC et devaient en conséquence être châtiés, l'administration coloniale activant les rivalités ethniques. La chosification de l'« Autre », sa stigmatisation, libérait de fait tous les comportements pathogènes, dans un processus cumulatif. Mais c'est durant la plus violente des guerres coloniales françaises, dans le prolongement du conflit indochinois, celle qui s'acheva par l'indépendance de l'Algérie, en 1962, que le phénomène du viol fut le plus massif et le plus fréquent. Cette pratique devint dans l'armée française sinon systématique (à l'inverse des pratiques du FLN en ce domaine, puisque seuls des viols sur des Européennes furent perpétrés au début de la guerre, le FLN déployant par ailleurs d'innombrables violences contre ses ennemis — villages réputés favorables aux Français, membres du MNA et soldats français capturés), du moins suffisamment généralisée pour qu'elle marque durablement les mémoires des victimes[12] — et probablement, des coupables, pour des raisons différentes. Il y a eu deux types de viols : sur les prisonnières, dans des locaux fermés, et lors des actions de représailles dans les *mechtas* ou

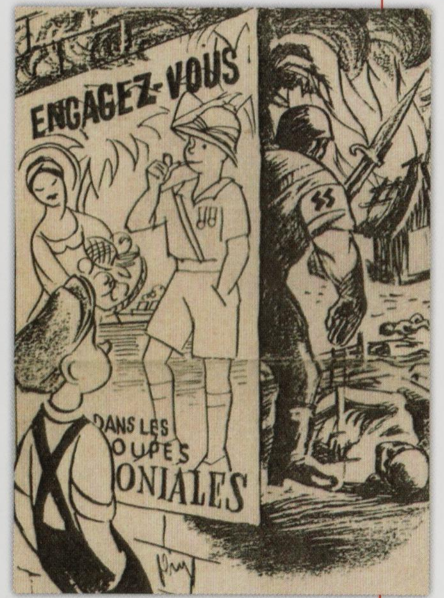
The Enemy [Province de Quang Tri, Vietnam], photographie de Steven Curtis, tirage argentique, 1968.

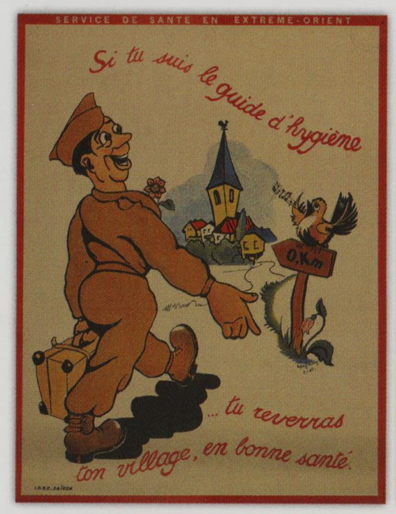
Relations sexuelles interraciales en Indochine

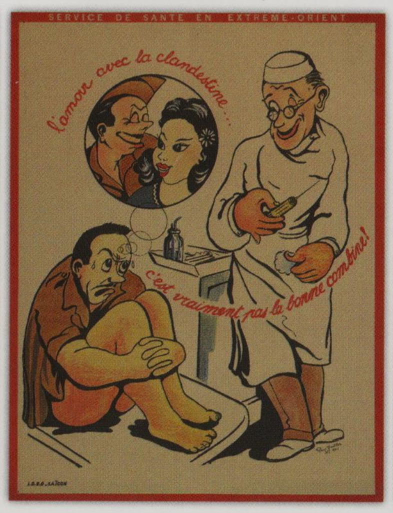
Marie-Paule HA

En Indochine, le concubinage entre hommes français et femmes « indigènes » s'avérait être le type de rapport sexuel interracial le plus pratiqué. Au début de la conquête, cette forme de cohabitation était assez bien tolérée dans la colonie car elle procurait à l'homme blanc, prétendait-on, un « foyer » temporaire où il pouvait avoir des relations sexuelles sans risques et jouir de la compagnie féminine et du confort domestique. Cette attitude de tolérance prit fin après l'implantation d'une administration civile dans la colonie à la fin du XIXe siècle. Pour les administrateurs coloniaux, ces unions interraciales « irrégulières » risquaient de porter atteinte au prestige et à l'autorité des Blancs et le partage d'un espace domestique pouvait avoir comme conséquence la transformation de l'Européen en « décivilisé ». Le grand nombre d'enfants métis issus de ces unions mixtes, abandonnés par leur père français puis placés dans des orphelinats, constituait un autre sujet d'inquiétude pour la société coloniale. Le statut juridique de la progéniture eurasienne non-reconnue par son géniteur français posait un autre problème épineux à l'administration coloniale. Les mariages interraciaux, contractés principalement entre des hommes français et des femmes « indigènes », étaient moins fréquents. Contrairement aux concubines « indigènes » qui étaient en majorité « de basse extraction », certaines de ces épouses appartenaient à une classe supérieure. Pendant et après la Première Guerre mondiale, un nombre de Français enrôlés entreprirent des démarches pour régulariser leurs relations avec leurs compagnes « indigènes » pour que celles-ci reçoivent l'aide financière que le gouvernement accordait aux familles des militaires. Il existait aussi un très petit nombre d'unions entre femmes européennes et hommes indigènes venus dans la métropole en tant qu'étudiants ou recrues de l'armée pendant la Grande Guerre ou même des histoires d'amour illicites, telles celles narrées par Marguerite Duras dans *L'Amant* (1984).







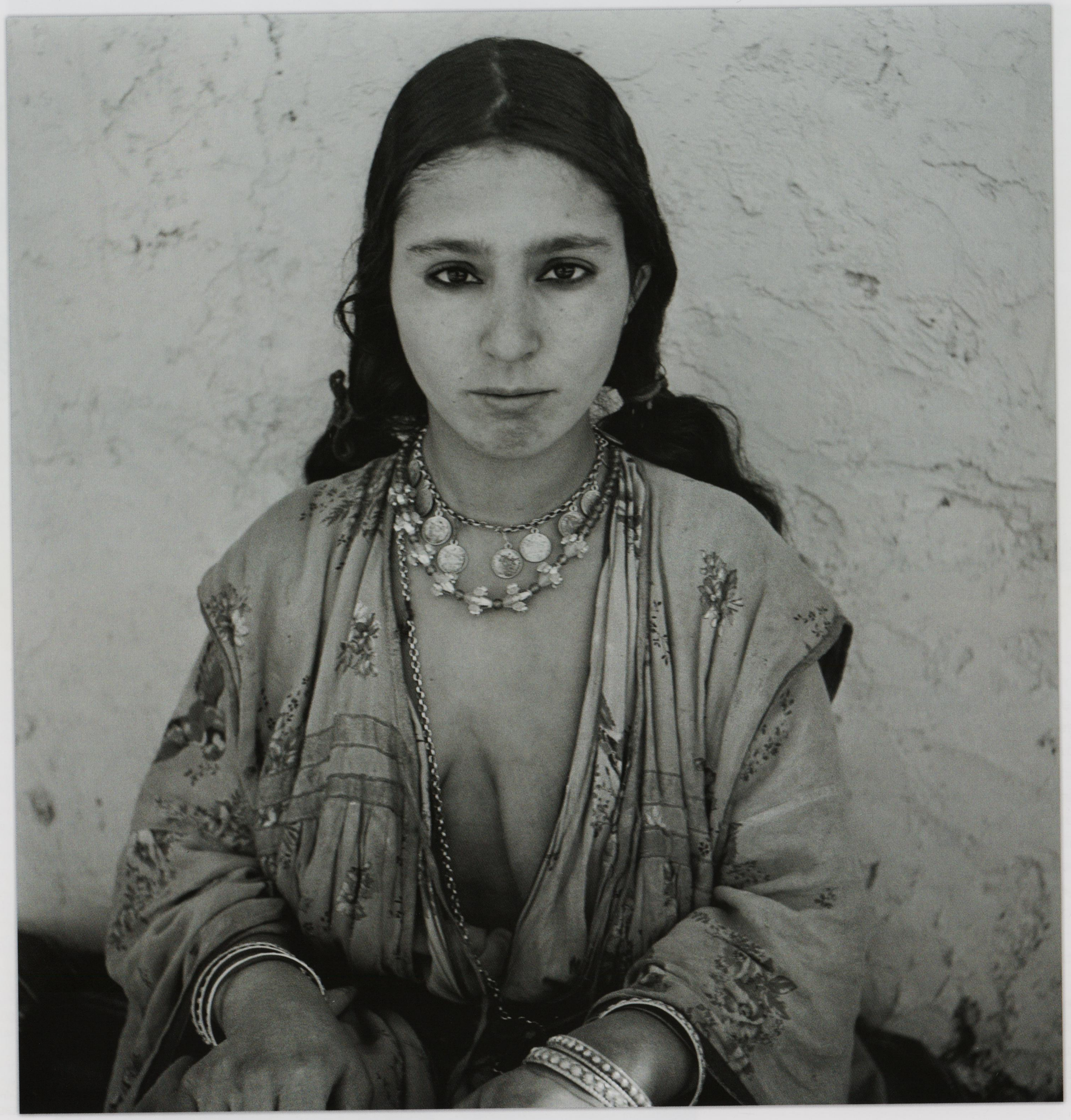


Kham la Laotienne, couverture du roman de Louis-Charles Royer [Paris, France], 1967.

« Engagez-vous dans les troupes coloniales », illustration, *La jeune garde*, 1947 [décembre]. Cette image anticolonialiste contre la guerre d'Indochine dénonce les violences et actes de torture, les comparant aux méthodes nazies.

Série de trois affiches signées Erns Zeitler, émanant du Service de santé en Extrême-Orient, éditée par I.D.E.O. [Saïgon, Vietnam], 47x62 cm, 1940-1945 : *Sans préservatif la médaille a son revers ; L'amour avec la clandestine... c'est vraiment pas la bonne combine ; Si tu suis le guide d'hygiène... tu reverras ton village, en bonne santé.*

Portrait d'une famille franco-asiatique [non localisée, *a priori* Vietnam], photo-carte, sans date [1950].



les quartiers des villes. Dans le premier cas, que pouvait bien devenir une femme algérienne prisonnière des soldats durant cette guerre sans pitié ? Gisèle Halimi, qui fut l'avocate de bien des Algériennes du FLN-ALN emprisonnées, estime que neuf sur dix furent violées[13]. Le témoignage d'un appelé, André Frémont, va ainsi dans ce sens : « *Entre les Français et les Arabes, le sexe tient lieu de vocabulaire commun, aux connotations profondément méprisantes* [...]. *Le viol jusqu'au bout* [...]. *Les villas des interrogatoires, à El Biar, les caves, les tortures, les corps nus et les injures, dans l'obsession d'une sexualité et d'un pouvoir devenus fous*[14]. » Lors des rafles effectuées, par exemple lors de la bataille d'Alger, en 1957, certains s'arrangeaient pour emmener jusqu'aux lieux des interrogatoires, outre les véritables suspects, les plus jolies des — parfois très — jeunes filles[15].

Dans le second cas, le viol délibéré et systématique fut considéré comme un moyen de briser une population — en Algérie comme au Maroc — en la frappant là où elle était le plus susceptible de souffrir : l'honneur. Un témoin décrit, ainsi, la pratique du viol dans une *mechta* d'un village du Constantinois. Dans un *gourbi* isolé, un « *vieux sergent-chef de retour d'Indochine et très content d'en avoir fait voir de toutes les couleurs aux* "naqués" » [« Nha qués », expression vietnamienne désignant à l'origine les « gens du peuple »], interroge une jeune femme : « *Où sont les hommes du village ?* » Silence. « *Et, si elle cachait une arme sur elle, la garce ?* » La fouille au corps était une consigne obligatoire. Certains officiers indiquaient même qu'il fallait toucher le sexe, afin de s'assurer qu'on n'avait pas affaire à un *fellagha* déguisé en femme... Comme l'écrit Pierre Leulliette en 1961 : « *Il a pris la femme dans ses bras. Elle est debout, sans vêtement, sauf son collier, plus que nue devant lui, mais comme au-delà de la honte, déjà, et paralysée ! Il la couche sous lui. C'est l'intérieur de ce grand corps blanc qu'il fouille, de toute la fiévreuse fureur de son grand corps de singe. Il n'a même pas ôté ses équipements ! La boucle de métal de son ceinturon défait déchire le ventre pâle de la jeune femme. Elle, inerte, toute blanche, les yeux fermés, semble attendre seulement que son supplice ait pris fin, jambes ouvertes. Je prends le sergent par le col. Mais ça le rend fou, cette inertie ! Remuement frénétique. C'est presque un cadavre qu'il couvre. Il râle. Il multiplie ses soubresauts, fait claquer la peau de son ventre*[16]... »

Mouloud Feraoun rapporte, lui aussi, dans son *Journal* ces *simples faits*. Suite à l'assassinat d'un jeune lieutenant des représailles ont lieu. Quatre-vingts hommes sont fusillés. Quant aux femmes... « [Elles] *sont restées dans les villages, chez elles. Ordre leur fut donné de laisser les portes ouvertes et de séjourner isolément dans les différentes pièces de chaque maison. Le douar fut donc transformé en un populeux BMC, où furent lâchées les compagnies de chasseurs alpins ou autres légionnaires. Cent cinquante jeunes filles ont pu trouver refuge au couvent des Sœurs ou chez les Pères Blancs... On ne retrouve aucune trace de quelques autres* » (8 janvier 1957)[17]... Et, plus tard encore : « *À Aït-Idir, descente des militaires pendant la nuit. Le lendemain, douze femmes seulement consentent à avouer qu'elles ont été violées. À Taourirt-M., les soldats passent trois nuits comme en un bordel gratuit. Dans un village des Béni-Ouacifs, on a compté cinquante-six bâtards. Chez nous, la plupart des jolies femmes ont subi les militaires. Fatma a vu sa fille et sa bru violées devant elle* » (20 février 1959)[18]. À la fin du conflit, la violence est toujours présente, toujours là. Le souvenir d'une épouse de harki dont le mari a été emprisonné par l'ALN-FLN en 1962 en témoigne : « *À sa sortie de prison, il m'a raconté que les femmes qui rendaient visite à leur mari étaient systématiquement violées avant de les rencontrer*[19]. »

◄ *Portrait de femme algérienne* [Algérie], photographie d'identité de Marc Garanger, tirage argentique, 1960. Marc Garanger a réalisé ces photographies d'identité dans les villages de regroupements, suite à une commande de l'armée française, demandant aux femmes de dévoiler leur visage.

▲ Série de deux photographies, tirages argentiques : « Bordel » [Algérie], 1958 ; « Érythrée, une femme et des marins » [Massaoua, Érythrée], 1935.

►► *Không có gì quí hon độc lập tự' do* (*Il n'y a pas d'autres moyens que de s'engager*) [Vietnam], affiche du Viet-Minh signée Phan Tong (détail), 60x52 cm, 1967.

KHÔNG CÓ GÌ QUÍ HƠN
ĐỘC LẬP TỰ DO

Les exactions sexuelles pendant la guerre d'Algérie

Catherine BRUN

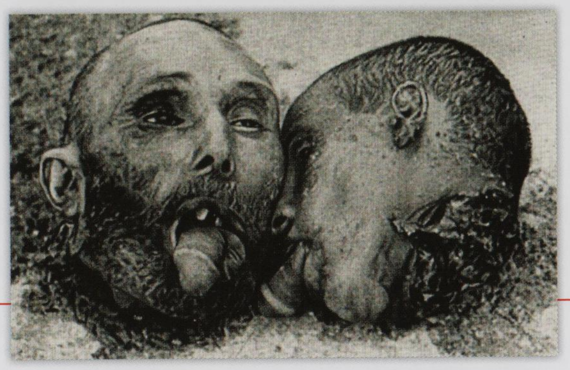
Les exactions sexuelles ont longtemps été regardées comme des dommages collatéraux des guerres, c'est-à-dire consubstantielles aux conflits armés, et donc secondaires. Or, les outrages majeurs portés à l'intégrité des corps et des êtres lors, par exemple, de cette « *guerre obscène* » que fut la guerre d'Algérie, telle que la nomme l'écrivain et poète algérien Rachid Boudjedra dans son livre *Hôtel Saint-Georges* (2011), ne peuvent être pensés hors du contexte colonial. Toujours, il s'agit d'*humilier*, de mortifier, de marquer sa domination sur et par le corps d'autrui. Les tortures (électricité, gégène, mutilations…) ciblent prioritairement les parties sexuelles. Les viols et autres contraintes sexuelles touchent principalement les femmes, dans les lieux de détention ou dans les campagnes. Au nombre des contextes « *facilitateurs* », on compte les interrogatoires, fouilles, ratissages, représailles. Quant aux émasculations d'appelés, elles constituent une terrible menace qui hante les imaginaires et alimente le fantasme d'indigènes primitifs et impulsifs. Sur ces exactions, qu'elles soient démonstratives (émasculations) ou étouffées (tortures, viols), les chiffres manquent. Les dossiers de justice militaire demeurent inaccessibles et les témoignages sont rares, tant la « *hontе d'obscénité* », pour citer Bernard Sigg, affecte aussi bien les victimes que les acteurs. L'affaire Djamila Boupacha, torturée et déflorée, fut immédiatement connue à l'époque (1960), mais il fallut attendre l'année 2000 pour que Louisette Ighilaziz dénonce le viol subi par elle dans les locaux de la 10e DP (division parachutiste) à Alger, ou — comme nous l'avons vu — que Mohamed Garne, né d'un viol collectif perpétré par des soldats français, obtienne le statut de victime civile de guerre (2001). Curatives ou visant le groupe à travers le sujet, ces exactions portent le trouble ; elles contribuent aussi à reconduire violemment la ségrégation sexuelle et raciale coloniale, la séparation et la différence, que la proximité des corps en guerre aurait pu mettre en péril en faisant apparaître l'« Autre » comme un semblable.

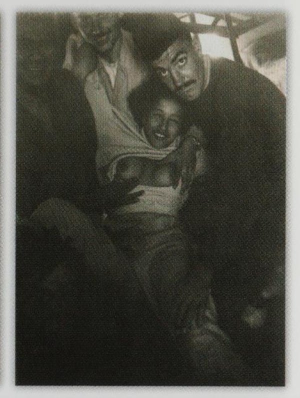
Femme algérienne humiliée par deux soldats [Algérie], photographie de Denise et Robert Barrat, tirage argentique, *c.* 1960.

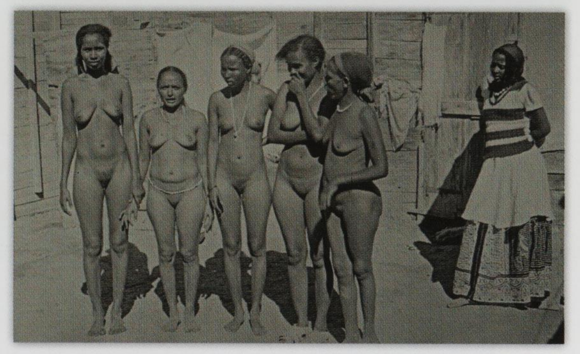
Arrestation d'une combattante pour l'indépendance algérienne [Algérie], photographie, tirage argentique, 1957.

« Exhibition d'une Algérienne nue, dans un djebel, par des soldats français » [Algérie], photographie, tirage argentique, 1957-1958.
Cette photographie — dont l'auteur est inconnu (sans doute un soldat français) — a été utilisée dans de nombreux ouvrages, articles et brochures pour dénoncer les exactions sexuelles et la violence contre les femmes lors du conflit en Algérie.

« Têtes coupées » [Alger, Algérie], photographie de propagande, *in Aspects véritables de la rébellion algérienne*, édité par le Gouvernement général de l'Algérie, 1957.
Les mutilations sexuelles et physiques des supplétifs de l'armée française (mais aussi des troupes du contingent) par l'ALN sont une réponse symbolique aux viols commis par l'armée française dans les villages.







Banalisation du viol comme arme de guerre

Combien de telles descentes, punitives ou pas, se sont-elles accompagnées de violences sexuelles ? Terrible comptabilité, à jamais impossible, les officiers qui acceptaient ou toléraient cette pratique et les hommes qui s'y livraient ne s'en vantant évidemment jamais. On imaginera peut-être l'état d'esprit de l'époque en voyant certaines photographies (en Algérie, au Maroc, mais aussi à Djibouti où passaient les troupes françaises), dont celle publiée un demi-siècle plus tard par Jacques Duquesne[20] : on y voit deux soldats hilares, presque fiers, posant avec une très jeune fille d'un village, totalement dénudée. Avant ou après le viol ?
Car ces viols ne furent pas des actes individuels, faits à la va-vite de façon honteuse. Ils étaient connus, commis en public (devant les *copains,* mais aussi parfois devant les familles des femmes souillées), puis répétés par ces mêmes *copains…* Raphaëlle Branche a employé à ce propos l'expression forte de « viols-partouzes »[21] pour désigner ces viols collectifs.

BMC [Algérie], photographie, tirage argentique, 1950-1951.

« En virée au bordel » [Rabat, Maroc], photographie, tirage argentique, 1931.

BMC [Algérie], série de deux photographies, tirages argentiques, 1955-1957.

« Prostituées » [Djibouti], photographie, tirage argentique, 1950-1954.

On imagine que le sentiment de honte des femmes, qui entendaient les rires, les plaisanteries grasses, qui supportaient les photographies vulgaires, qui voyaient les gestes obscènes, qui comprenaient ce qui les attendait *après,* devait être décuplé. Il est strictement impossible que les autorités civiles et politiques des métropoles coloniales n'en aient pas été informées. Bien des textes cités ici ont été publiés — mais souvent censurés — au cours même de la guerre. Mais les gouvernants agirent avec la même désinvolture cynique vis-à-vis du viol que dans la négation de l'usage de la torture. Un ministre de l'Intérieur de l'époque, Maurice Bourgès-Maunoury, répondant à des accusations précises portées par un député d'Alger, en 1955, Mostefa Benhamed, qui n'avait pourtant rien d'un extrémiste, utilisa une formule *joliment choisie* : « *Une enquête a été faite par le Gouverneur général au sujet de ces viols* [...]. *Elle n'a pas pu établir la matérialité des faits* » (Assemblée nationale, 29 juillet 1955).

Et l'état-major, à Alger ? Des consignes ont formellement condamné la pratique, par exemple une note du général Raoul Salan en date du 7 mai 1957[22]. Mais sur le terrain ? Comme dans le cas de la torture, le comportement des officiers fut prépondérant. En cas d'interdiction formelle et de contrôle, les subordonnés durent faire attention,

« Au bordel » [Rabat, Maroc], photographie, tirage argentique, 1931.

BMC dans les Aurès [Algérie], photographie, tirage argentique, 1955-1958.

Voleur, violeur : la peur de l'immigré

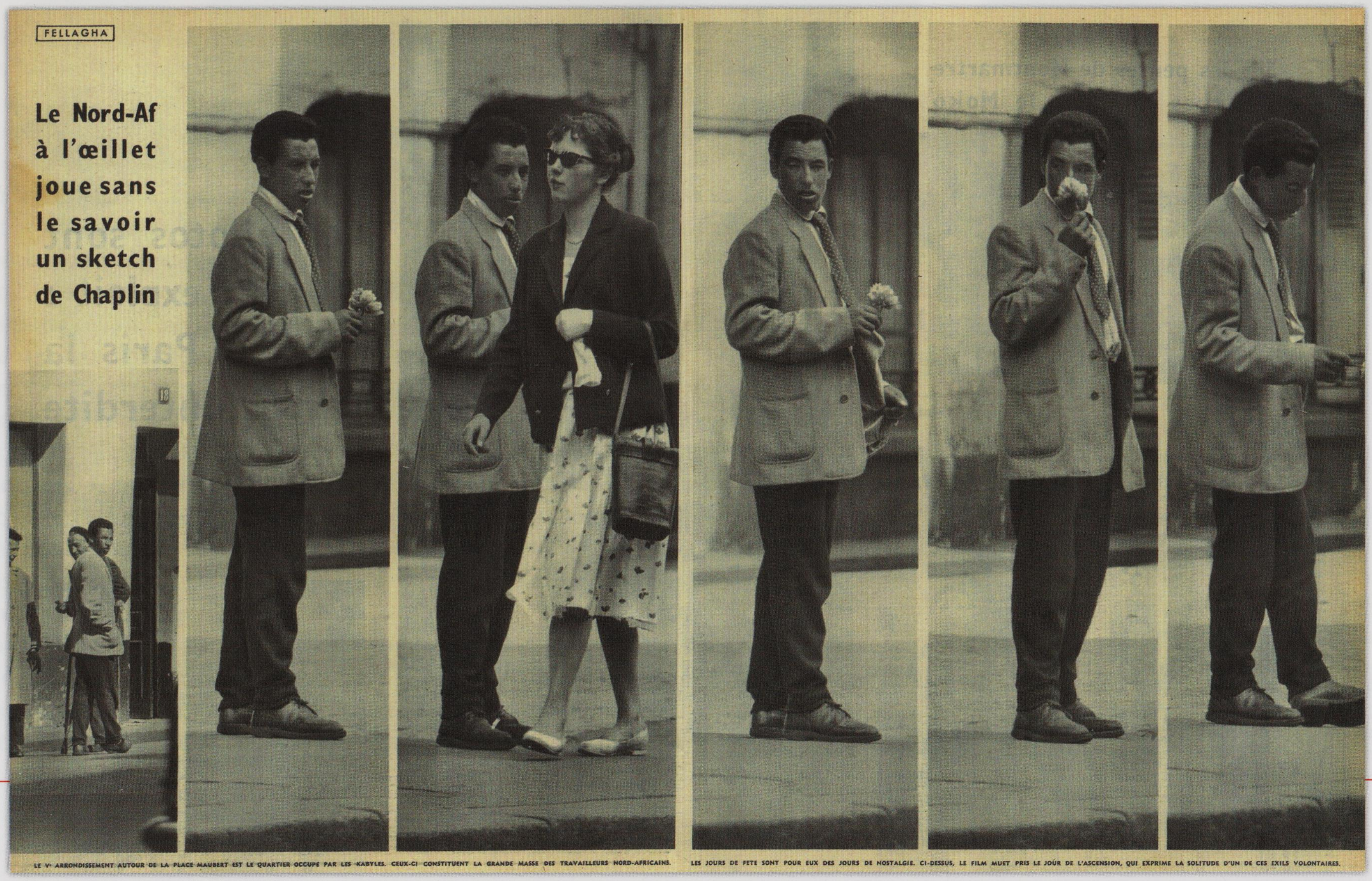
Yvan GASTAUT

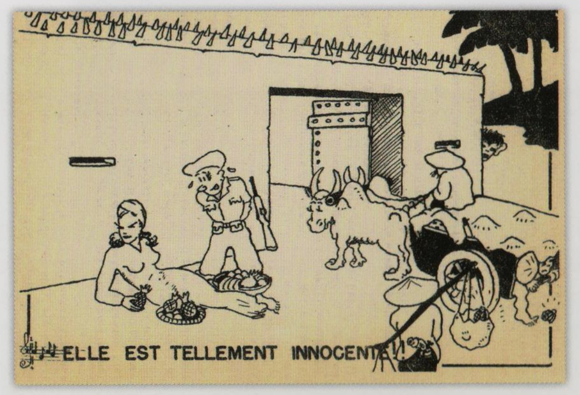
La figure fantasmatique de l'immigré se fonde sur divers stéréotypes qui s'inscrivent dans une continuité historique frappante avec la période coloniale. La plus significative est celle de la délinquance présumée : l'étranger est souvent considéré comme un voleur. De la rhétorique ancienne du « voleur de poules » concernant les « gens du voyage » voire les Italiens dès la fin du XIXe siècle, à celle, plus contemporaine, du délinquant, les deux stéréotypes vont structurer la vision européenne des immigrés coloniaux et postcoloniaux. Depuis la crise des « Sidis » au cours des années 1920, en France — violente campagne de presse xénophobe contre les immigrés —, jusqu'à la guerre d'Algérie, on retrouve ces archétypes, véhiculés par la presse populaire mais aussi par la littérature de gare et, plus tard, par la télévision. L'étendue des stigmatisations varie, allant du simple chapardeur au criminel. L'imaginaire du couteau, apparenté spécifiquement à l'« Arabe » et à ses pulsions supposées sanguinaires, est un leitmotiv.

La peur se précise lorsqu'elle active une forme d'animalisation de l'immigré, considéré comme gouverné par ses instincts sexuels, brutaux et pervers. Dans sa version la moins violente, ce fantasme répond à l'inquiétude d'une concurrence sexuelle des immigrés (« *ils nous prennent nos femmes* »), laissant ouverte l'hypothèse du consentement voire du désir de ces mêmes femmes natives pour *ces hommes-là*. C'était le cas de l'Italien largement décliné au cinéma, des années 1930 aux années 1960, à l'image du film *Mademoiselle* (1966). Ce sera aussi celui du « Noir » ou de l'« Arabe » au temps des colonies mais aussi dans le temps postcolonial comme après l'affaire de la gare de Cologne en Allemagne, le 31 décembre 2015. Dans sa version la plus brutale, ce préjugé induit que l'immigré *menace sexuellement* les femmes blanches. Le stéréotype de l'immigré africain ou nord-africain violeur a ainsi été véhiculé tout au long de la colonisation et de la période postcoloniale, sous des formes réactualisées.

« I saw the Casbah Love Slaves » [Canton, États-Unis], couverture du magazine *Adventure*, 1959 [août].

« Le Nord-Af à l'œillet joue sans le savoir un sketch de Chaplin », série photographique, *Paris Match* [Paris, France], 1957 [8 juin].





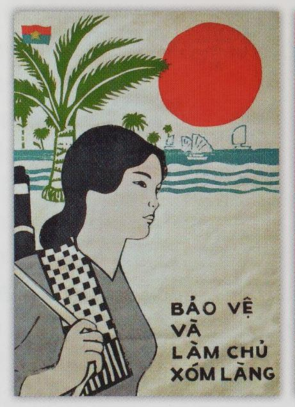
comme le précise ce témoignage de Jean-Yves Alquier en 1957 : « *Trois infirmières rebelles ont été faites prisonnières. Le colonel fait aussitôt déménager trois de ses officiers [...] et aménager leurs chambres pour les trois captives. Pendant les cinq jours où ces filles d'une vingtaine d'années furent nos prisonnières, une garde spéciale fut montée devant leurs chambres pour éloigner les "importuns" éventuels*[23]. » Mais combien d'officiers émirent fermement ce type d'interdiction ? Souvent, les soldats entendirent ce type de paroles, rapportées par Benoist Rey en 1961 : « *Vous pouvez violer, mais faites ça discrètement.* » Commentaire : « *Cela faisait partie de nos "avantages" et était considéré en quelque sorte comme un dû. On ne se posait aucune question morale sur ce sujet. La mentalité qui régnait, c'est que, d'abord, il s'agissait de femmes, et ensuite de femmes arabes, alors vous imaginez...*[24] »

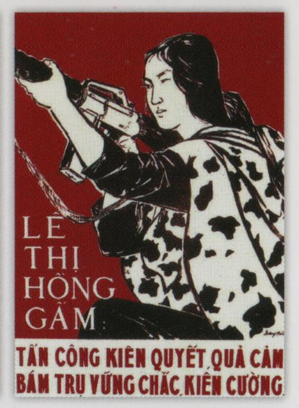
Qui, parmi les soldats, pouvait avoir la force morale (et le courage physique) pour (tenter de) s'opposer à ces pratiques ? Un soldat, dans ses mémoires, rappelle qu'il l'a fait. Réponse de ses camarades : « "On est bien d'accord avec toi, Ugo. C'est dégueulasse ce qu'on a fait ; mais c'est la guerre, et les femmes de *fel* [abréviation, alors courante, de *fellagha*] qui ont coupé les couilles à nos copains..." *Toujours la même "logique". En réalité, racisme et couilles trop pleines*[25]. » Mais, évidemment, la plupart du temps, ceux qui étaient révoltés par les pratiques de leurs camarades ne pouvaient protester : ils risquaient dans le meilleur des cas des quolibets, dans d'autres un passage à tabac en bonne et due forme, au pire une exposition, sciemment, de la part des sous-officiers, aux plus graves dangers.

Elle est tellement innocente [Indochine], tract dessiné attribué à l'armée française, 1948-1952. Durant la guerre d'Indochine se multiplient les brochures mettant en garde contre les « indigènes ». Les femmes, jouant de leur séduction pour espionner les soldats français, sont spécialement visées.

Prostituées dans les rues de Saïgon [Vietnam], photographie, tirage argentique, 1950.

« Civiles attachées avant leur exécution par l'armée américaine. Massacre de Mỹ Lai » [Vietnam], photographie de Ronald L. Haeberte [États-Unis], tirage argentique, 1968.





Des femmes combattantes célébrées par l'iconographie

A contrario, les mouvements anticolonialistes, comme leurs principaux soutiens internationaux — principalement la Chine et l'URSS, mais aussi en Corée du Nord ou en Inde — ont largement utilisé l'iconographie pour valoriser les femmes combattantes, comme une réponse à ces violences généralisées. Ces images reprennent en partie les logiques de la propagande communiste diffusée par l'URSS pendant la Seconde Guerre mondiale comme par la Chine à partir de 1949 : les femmes étaient alors représentées tantôt comme des victimes potentielles de l'ennemi, affichant explicitement le spectre du viol, tantôt comme une aide précieuse pour les combattants, travaillant dans les usines, les administrations ou les écoles ; plus rarement comme des femmes combattant directement au sein des armées révolutionnaires. Deux propagandes se font face et la violence des uns semble alors répondre à la propagande des autres.

Les affiches russes ou chinoises figurent alors les femmes combattantes de deux manières. Elles les représentent comme faisant partie d'une union mondiale des femmes contre l'impérialisme en rassemblant plusieurs femmes issues des différentes « races » sur les supports iconographiques, ou en les représentant unies aux femmes russes ou chinoises. La symbolique renvoie aux nations et mouvements alliés dans la lutte anti-impérialiste et, en plaçant ces figures féminines de front ou en face-à-face, en civil, ces images suggèrent que la paix mondiale ne pourra advenir qu'à la condition de cette union. Le blé (symbole de fécondité), les fleurs ou une mappemonde d'un doux bleu, suggèrent l'association entre les femmes et la paix.

La facture esthétique renvoie au réalisme socialiste, et met en évidence les « qualités » supposées de douceur et d'optimisme maternel des femmes, soulignées par de larges

« Suspecte viet-cong arrêtée et violentée par les troupes du Sud-Vietnam » [Vietnam], photographie, tirage argentique, 1964.

Cambodge, Vietnam, Laos, Victoire, affiche de propagande anti-américaine signée Pham Van Don, 70x50 cm, 1976.

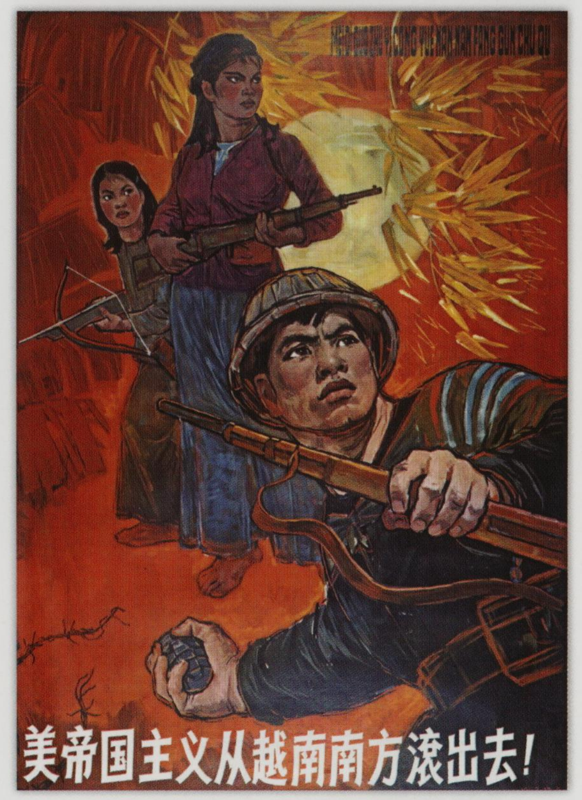
Série de deux affiches de propagande anticolonialiste [Vietnam] : *Lê Thị Hồng Gấm - Tấn công kiên quyết quả cảm ; Bám trụ vững chắc kiên cường* (*Attaque l'ennemi résolument, courageusement et jusqu'à la fin*), Comité central d'éducation et de propagande du PCV (Parti communiste vietnamien), signée Duong Anh, 30x55 cm, 1971 ; *Bảo vệ và làm chủ xóm làng* (*Protéger les villageois*), plusieurs formats, 1963 et 1965.

La controverse autour de Maria Hertogh

Christina WU

Maria Hertogh s'est retrouvée au centre de l'attention, à la fois comme catalyseur mais aussi comme illustration de l'impact de la décolonisation en marche. En mai 1950, une bataille pour la garde de la jeune Néerlandaise de 13 ans éclate entre ses parents (des catholiques néerlandais) et sa mère adoptive, une musulmane malaise avec qui elle vivait depuis l'âge de 5 ans. La bataille fit rapidement la une des journaux locaux et internationaux, dégénérant en un « scandale » colonial britannico-néerlandais à l'annonce du mariage de Maria Hertogh, qui fut soudain et discret, avec un maître d'école malais et musulman de 22 ans, alors que le procès pour sa garde était toujours en instance dans la colonie britannique de Singapour. Au fil des événements, l'opinion publique s'est alarmée et a commencé à critiquer la pratique locale des mariages religieux arrangés ainsi que des modes de garde des enfants. Ces nouveaux développements ont conduit les membres du Conseil législatif de Singapour à déposer un projet de loi sur l'âge du mariage dans la colonie. Celui-ci a suscité de sérieux débats et alimenté l'inquiétude de la population au sujet des conséquences politiques et sociales des inégalités de genre dans les mariages dans la Malaisie britannique d'avant l'indépendance. Alors que les débats faisaient rage, les événements ont culminé en décembre 1950, après qu'un juge civil britannique ait pris la décision d'accorder la garde de Maria Hertogh à sa famille néerlandaise et de déclarer son mariage musulman nul et non avenu. Cet acte fut sans précédent car un juge britannique du tribunal civil arbitra et intervint directement dans le droit matrimonial religieux local. Des émeutes anticoloniales éclatèrent alors à Singapour, faisant dix-huit morts et de nombreux blessés graves, signalant, de fait, le refus de laisser l'ex-tutelle coloniale décider du sort des métisses.

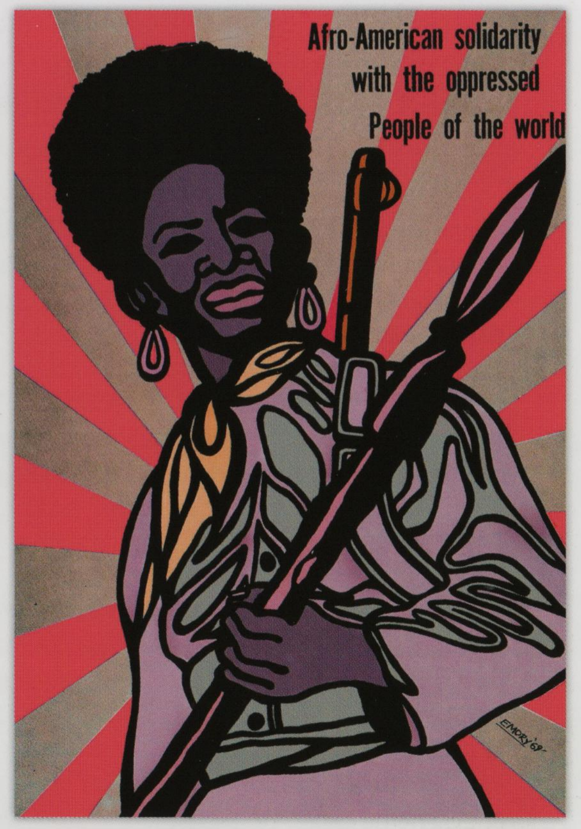
Maria Hertogh épouse un instituteur malaisien [Singapour], photographie, tirage argentique, 1950.



« Suspect under the gun » (« Suspecte sous la menace d'une arme ») [Vietnam], photographie, tirage argentique, *The Mexia Daily News* [Mexia, États-Unis], 1971 [février].

« Soldats coréens déshabillant une femme vietnamienne » [Vietnam], photographie, tirage argentique, sans date [1965].

Mei di guo zhu yi cong Yue Nan nan fang gun chu qu (*L'impérialisme américain doit être chassé du Vietnam du sud*) [Vietnam], affiche de propagande anti-américaine signée Qiongwen Ha, publiée par la Maison d'édition populaire de Shanghai [Chine], plusieurs formats, 1965-1967.



sourires, et un regard tourné vers l'avenir. Ces représentations ne dérogent pas aux règles esthétiques et morales qui font des femmes des auxiliaires des combattants masculins, impropres à user de la force. Mais d'autres images font émerger une tout autre figure féminine. Il s'agit de femmes armées, à l'égal des hommes, et participant aux combats. Autant les couleurs pastel des premières images suggèrent un avenir pacifique, autant les secondes utilisent à profusion des couleurs plus violentes, comme le jaune ou le rouge, signe du sang et d'une aube nouvelle. Les affiches du MPLA ou du Viet-Minh jouent sur la martialité des attitudes, la détermination du regard, la tension des corps tournés vers le combat. Ces images témoignent d'une reconnaissance du rôle militaire des femmes dans les conflits anticoloniaux et, de fait, changent leur statut symbolique.

Après les décolonisations, la priorité accordée à la construction nationale fit passer par pertes et profits les politiques d'égalité entre hommes et femmes. Cette représentation de la femme combattante n'était plus d'actualité. L'engagement de ces dernières dans les luttes pour l'indépendance fut relégué aux oubliettes de l'histoire. Très vite, leur action politique fut passée sous silence et rares furent les pays qui, comme la Tunisie ou l'Inde, accordèrent aux femmes une citoyenneté politique égale à celle des hommes et, dans le cas de l'Inde, une constitution garantissant l'égalité des salaires.

Filles du Sud et Képis Blancs, couverture du roman de Serge, édité par les éditions Baudinière [Paris, France], 1952.

Série de trois illustrations, *in Filles du Sud et Képis blancs* de Serge, édité par les éditions Baudinière [Paris, France], 1952.

Bọn Đế Quốc, Bọn Phăn Động Quốc Tế. Chớ dại dột đụng đến đến nớc này (*Les impérialistes, les menteurs internationaux. Ne sois pas idiot, ne touche pas cette eau*) [Vietnam], affiche du Viet-Minh, 55x80 cm, 1968-1970.

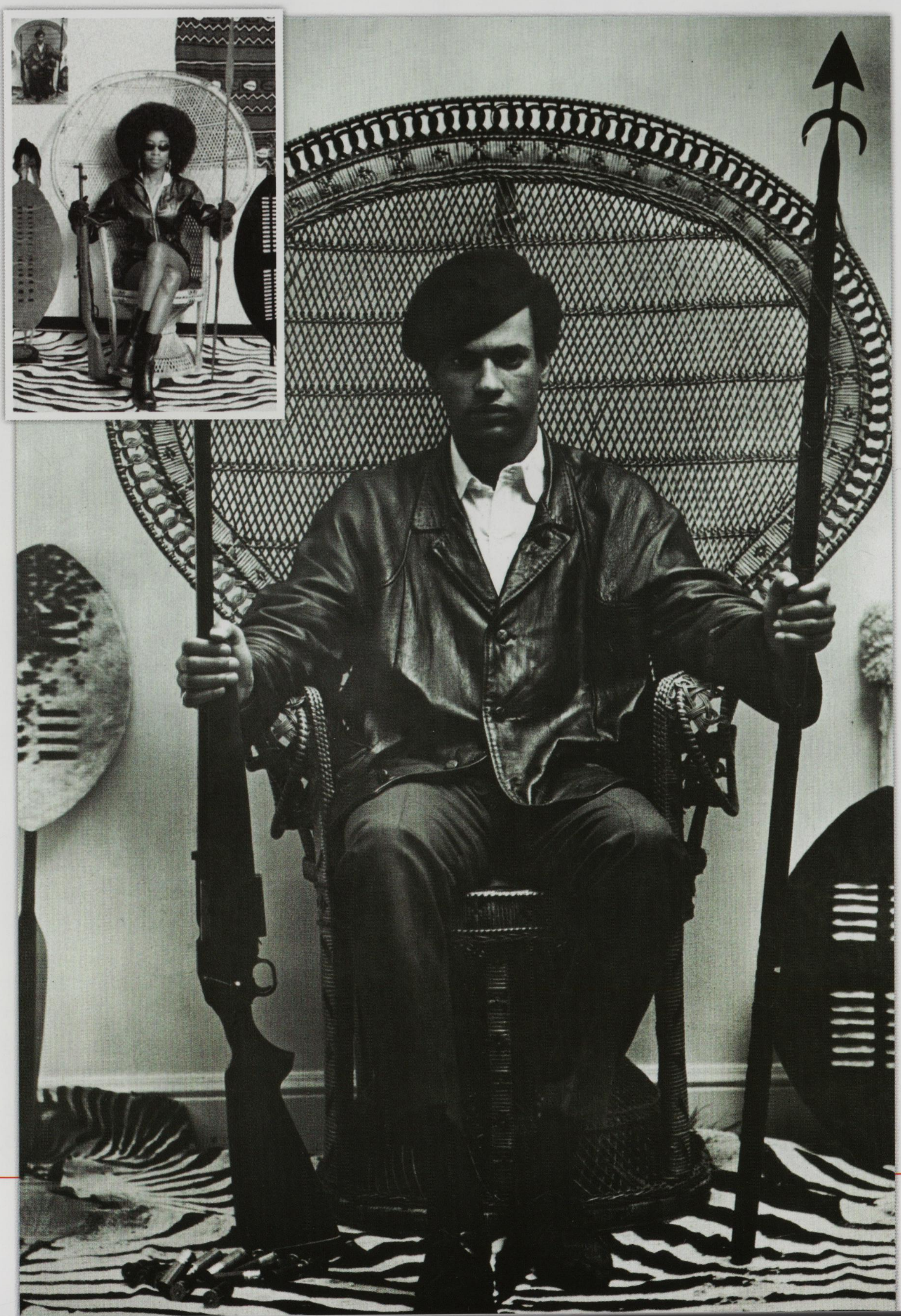
Afro-American solidarity with the oppressed People of the world (*Solidarité africaine-américaine avec les peuples opprimés du monde*) [États-Unis], affiche signée Emory Douglas [San Francisco, États-Unis], plusieurs formats, 1969.

8 марта - международный женский день *(8 marta - mezhdunarodnyj zhenskij den)* (*8 mars - journée internationale des femmes*), affiche signée Vladimir V. Slatinsky, éditée par Gosnak [Moscou, Paris], 1962.

Black Panthers : entre virilisme et féminisme

François DURPAIRE

Elaine Brown, dans le documentaire *The Black Panthers. Vanguard of Revolution* (2015), évoque en ces termes le mouvement dont elle était membre dans les années 1960 : « *Le* Black Panther Party *est quelque peu sexiste, c'est pourquoi nous avons essayé de changer les rôles prédéterminés en fonction du sexe pour que les femmes puissent avoir des fusils et que les hommes sachent préparer le petit déjeuner.* » En théorie, le Parti revendiquait l'égalité des sexes. En pratique, l'affirmation d'hypermasculinité noire a coïncidé avec une tentative d'assujettissement des femmes africaines-américaines. L'iconographie du mouvement a ainsi privilégié le corps masculin dans une dimension traditionnelle d'agressivité guerrière. C'est dans la deuxième partie des années 1960 que s'est cristallisée cette tension entre la ligne de couleur et la ligne du genre. Le rapport Moynihan affirmait d'ailleurs que c'était le matriarcat des familles noires qui nuisait au développement de la communauté, un prétexte pour attribuer aux femmes une part de responsabilité dans le racisme et pour réaffirmer un rapport dominant-dominée au sein du foyer. Dans ce contexte, les jeunes femmes noires se sont trouvées confrontées à un conflit d'allégeance. La loyauté « raciale » leur imposait une solidarité à l'égard des hommes noirs, quand leur émancipation les conduisait à privilégier une sororité liée au genre, éventuellement avec des femmes blanches. Frances Beal, comme Angela Davis, en rédigeant le premier manifeste féministe noir – *Double Jeopardy: To Be Black and Female* (1970) – tentaient de synthétiser et de dépasser cette contradiction en affirmant à la fois sa solidarité face aux discriminations racistes et son refus d'être « *l'esclave d'un esclave* ». La relation établie entre ces catégories de domination est la matrice du militantisme contemporain, né de l'intersectionnalité définie par Kimberlé Crenshaw, entre « race », genre et classe.



« Réinterprétation féminine de l'affiche mythique avec Huey P. Newton, co-fondateur des *Black Panthers* » [États-Unis], photographie, tirage argentique, sans date.

« The racist dog policemen must withdraw immediately from our communities, cease their wanton murder and brutality and torture of black people, or face the wrath of the armed people. Huey P. Newton, Minister of Defence » (« Les policiers racistes pourris doivent se retirer immédiatement de nos communautés, cesser leur crime injustifié et la brutalité et torture du peuple noir, ou faire face au courroux du peuple armé. Huey P. Newton, ministre de la Défense »), affiche signée Eldridge Cleaver, d'après une photographie attribuée à Blair Stapp (1966), éditée par *The Black Panther Party for Self-Defence* [États-Unis], 89x58 cm, 1967. Image mythique de Huey P. Newton, co-fondateur des *Black Panthers*, dans ce fauteuil devenu symbolique qui sera repris, en 2018, dans le film *Black Panther* avec T'Challa (Chadwick Boseman) sur le trône du Wakanda.

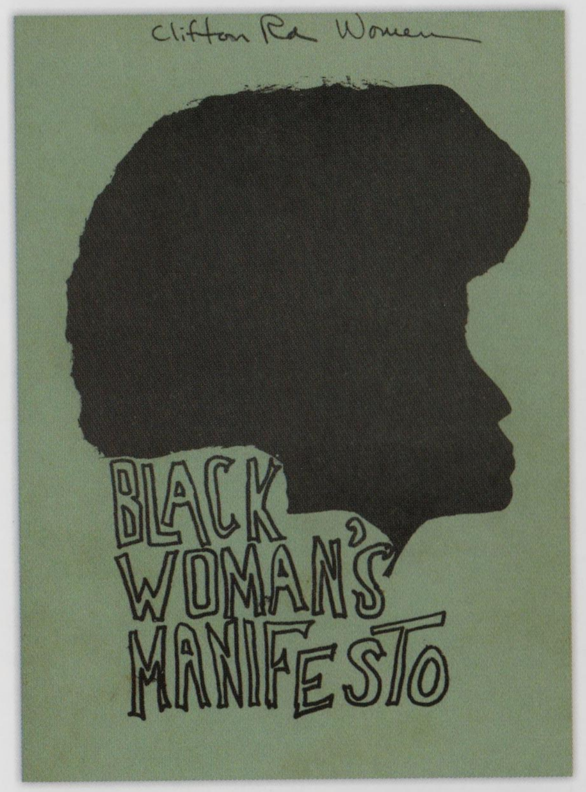
La négation des crimes

Derrière ces images et cette contre-propagande, le plus grave est à venir dans les territoires coloniaux en lutte : c'est la non-conscience de la portée du crime. S'il était difficile de nier l'aspect inhumain de la torture, de la *corvée de bois*, le viol, quant à lui, était banalisé, presque (auto) absous. Dans un superbe travail de collecte de la mémoire effectué auprès d'anciens appelés en Algérie, l'historienne Claire Mauss-Copeaux note que le viol, même quarante ans après, n'apparaît pas pour certains comme une violence : « *La question :* "Vous n'avez jamais vu de brutalités ?" *le conduit à reprendre son récit d'une manière moins assurée :* "Non, non… simplement… Si, j'ai vu des viols, mais c'était autre chose…"[26] ».

Pour la femme violée, le traumatisme était double. Elle se sentait salie, mais surtout incapable d'affronter de nouveau la société dont elle était issue. Louisette Ighilahriz, militante FLN prisonnière des *paras* d'Alger, rapporte ainsi les propos de sa mère : « "Bon, tu gardes tout pour toi. Surtout, ne raconte rien à personne. Tu me promets ?" […]. *Elle aurait préféré me savoir coupée en morceaux plutôt que torturée à ce point*[27]. » Pour une femme musulmane, *la chose* était *innommable*. Assia Djebar écrit que la formule utilisée était souvent : « *Ma sœur, y a-t-il eu pour toi* "dommage"[28] ? » Dans son témoignage sur l'affaire Djamila Boupacha, violée avec une bouteille lors de ses interrogatoires, en 1960, Gisèle Halimi rapporte cet échange : « "Et tu crois qu'un homme voudra de moi si la bouteille m'a abîmée ? Chez nous, c'est différent de chez vous… La jeune fille, il faut qu'elle soit vierge…" *Je tentai de la raisonner en empruntant son langage : elle était une militante, la lutte politique l'avait amputée, d'une certaine*

Franca Marzi et John Kitzmiller, photographie de tournage du film *Tombolo paradiso nero* réalisé par Giorgio Ferroni [Italie], 1947.

« Victime de la violence sexuelle pendant la guerre d'Algérie » [Algérie], photographie tirage argentique, [1957-1959].



manière : elle aurait pu perdre une jambe ou un bras… "C'est moins grave", coupa-t-elle avec force[29]. » Lorsqu'une femme violée était enceinte et accouchait, les plus obtus des hommes, côté algérien, voulurent *régler le problème* par une pratique monstrueuse. Danièle-Djamila Amrane-Minne rapporte qu'un commandant de maquis proposa d'immoler tous les bébés nés de ces viols. Idée repoussée avec effroi par les (rares) femmes maquisardes et d'autres hommes plus compréhensifs[30]. Mais qui peut affirmer que ce crime supplémentaire ne se produisit jamais ?

De ces viols, des enfants sont donc nés. Conçus dans la violence la plus extrême, nés dans la honte absolue, ils furent dès le début marqués par le destin. En 2001, le cas de Mohamed Garne émut les opinions algérienne et française. Né en avril 1960 d'un viol collectif sur une très jeune femme (il se dit « *Français par le crime* »), il fut abandonné à sa naissance, considéré comme orphelin, et ne retrouva sa mère qu'à l'âge de 28 ans. Il intenta un procès à l'État français et, à la surprise de beaucoup, obtint reconnaissance de la responsabilité de celui-ci[31]. Enfin, ne peut-on penser que la pratique, répandue pendant la guerre d'Algérie, des émasculations de cadavres français, terrible négation de la *virilité* des soldats adverses, fut une réponse à ces atteintes[32] ?

Torturer, violer, bafouer les femmes (mais aussi les hommes) fait partie intégrante de la sanction de la guerre coloniale, à l'heure de la fin des Empires. Humilier et prendre les corps par la force relève d'une symbolique mortifère dont les crimes, désormais connus, peinent à être reconnus aujourd'hui encore. Mais des plaintes sont déposées, qui aboutissent parfois à des succès judiciaires. En 2012, une action en justice est ainsi engagée par trois Kenyans contre le gouvernement britannique, pour des crimes coloniaux commis il y a soixante ans, lors de la révolte des Mau-Mau (1952-1960).

La répression collective qui s'était, alors, abattue sur ceux-ci avait été d'une violence extrême et les victimes « indigènes » se compteront par dizaines de milliers. D'autres furent enfermés, sans procès, dans des camps où ils subirent mauvais traitements, tortures et sévices sexuels. De ces trois Kenyans, Paulo Muoka Nzili, Wambugu Wa Nyingi et Jane Muthoni Mara, qui, en 2012, intentèrent une action en justice contre le gouvernement britannique, l'un avait été castré dans l'un de ces camps, le deuxième avait été battu très violemment et la dernière avait subi des violences sexuelles. Après avoir plaidé la prescription des faits, le gouvernement britannique accepte, en 2013, d'indemniser à hauteur de vingt millions de livres des victimes kenyanes de la répression et annonce la construction, à Nairobi, d'un mémorial à leur mémoire.

Si, dans la phase finale des processus des indépendances, le Congo belge, le Kenya britannique, l'Angola portugais, l'Algérie et le Cameroun français, le Vietnam de l'occupation française, puis américaine, décrivent des situations similaires, l'association entre guerre et violences sexuelles comme « arme de guerre » est ancienne et le phénomène ne s'est, certes, pas exprimé dans le seul cadre des décolonisations. Le lien spécifique qui unit domination coloniale et domination sexuelle est, pourtant, indéniable, et les exactions commises contre les corps des femmes et des hommes ne sont pas à envisager comme de simples « dommages collatéraux de conflit ». Difficile, alors, de ne pas faire de parallèle avec les indignations résurgentes qui frappent les conflits de l'ère postcoloniale. Un scandale comme celui des violations des droits de l'homme à l'encontre des détenus, à la prison d'Abou Ghraib en Irak, et ses photographies de prisonniers contraints de se masturber devant l'objectif ou tenus en laisse comme des animaux, illustre cette volonté, toujours vivace, de prendre possession du corps de l'« Autre » pour asseoir sa domination, coloniale ou postcoloniale. ■

Black Woman's Manifesto (*Manifeste de la femme noire*), couverture du pamphlet diffusé par la *Third World Women's Alliance* (TWWA) [États-Unis], 40x60 cm, 1970-1972. La TWWA a été créée fin 1968 par les femmes noires du SNCC et prend son nom définitif en 1970 : l'Alliance des femmes du Tiers-monde.

« Prison de Caen. L'avocate Gisèle Halimi et Djamila Boupacha, militante du Front de Libération Nationale algérien arrêtée et torturée par l'armée française » [France], photographie, tirage argentique, 1961.

Des colons réfugiés du Congo belge arrivent à Bruxelles [Belgique], photographie, tirage argentique, 1960.

1 Georges Balandier, 1951.
2 Eugène Pujarniscle, 1931.
3 Alain Ruscio, 1987.
4 Michel Bodin, 2006.
5 René Dussart, 1946.
6 Philippe de Pirey, 1953.
7 « Le drame tunisien », *in Cahiers du témoignage chrétien*, n° 34, juin 1952.
8 Thomas Deltombe, Manuel Domergue, Jacob Tatsitsa, 2011.
9 Dia Kassembe, 1995.

10 John P. Cann, 2005.
11 João de Melo, 1988.
12 Raphaëlle Branche, 2002(b).
13 Zineb Ali-Benali, 2008.
14 André Frémont, 1982.
15 Bernard W. Sigg, 1989.
16 Pierre Leulliette, 1961.
17 Mouloud Feraoun, 1962.
18 Mouloud Feraoun, 1962.

19 Fatima Besnaci-Lancou, 2006.
20 Jacques Duquesne, 2000.
21 Citée par Florence Beaugé, 2001.
22 Raphaëlle Branche, 2001.
23 Jean-Yves Alquier, 1957.
24 Benoist Rey, 1961.
25 Ugo Iannucci, 2001.
26 Claire Mauss-Copeaux, 1998.
27 Louisette Ighilahriz, 2001.

28 Assia Djebar, 1985.
29 Simone de Beauvoir, Gisèle Halimi, 1962.
30 Danièle-Djamila Amrane-Minne, 1994.
31 Franck Johannès, 2001.
32 Raphaëlle Branche, 2004.

Partie 4
Métissages I depuis 1970

Métissage et métis : sexualité, sociabilité et politique de l'identité 394-421
Rachel JEAN-BAPTISTE, Dominic THOMAS & Nicolas BANCEL

La leçon de piano : symphonie érotique aux colonies (1993)
Christelle TARAUD

L'homme arabe dans le discours des homosexuels en France Todd SHEPARD

Les « Beurettes », réalités et usages d'un terme
Nicolas BANCEL

Les couvertures hypersexuées des romans populaires
Farid ABDELOUAHAB

Baklas et *tomboys* aux Philippines
Gwénola RICORDEAU

Genre et sexualité dans l'Inde postcoloniale
Jyoti PURI

Le film *Loving* : au-delà de l'interdit Blanc-Noir aux États-Unis (2016)
Anne CRÉMIEUX

Du tourisme colonial au tourisme postcolonial
Nicolas BANCEL

Mondialisation et nouvelle identité : libérer le regard 422-449
Pascal BLANCHARD & Dominic THOMAS

Sexualité exotique : entre *blaxploitation* aux États-Unis et couvertures de magazines de charme en France
Pascal BLANCHARD

Entre mythe et réalités, désir et métissage au Brésil
Capucine BOIDIN

Sexe, exotisme et publicité Dominic THOMAS

Et plus si affinités : le rôle contradictoire des *Vadimbazaha* de Madagascar Jennifer COLE

La sexualisation du voile en France Bruno Nassim ABOUDRAR

La vision des femmes musulmanes dans l'Amérique en guerre au Moyen-Orient Magali DELALOYE

Médiatisation de la sexualité « dangereuse » des migrants : le cas des agressions de Cologne et Hambourg
Nicolas BANCEL

Les nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale 450-477
Christelle TARAUD & Jean-François STASZAK

Géographie racialisée et tourisme sexuel : le cas du film *Emmanuelle*
Kaoutar HARCHI

Érotisation et « exotisation » des filles musulmanes en France Kathryn KLEPPINGER

Prostitution postcoloniale au Maroc Mériam CHEIKH

« *Blacks on Blondes* » : machine à fantasmes et stéréotypes raciaux Tiffany ROUX

La prostitution masculine au Sud, boomerang du colonisé
Olivier BARLET

La prostitution « ethnique » au Sénégal
Emmanuel COHEN

L'univers du web et l'ethnicisation des catégories sexuelles
Gilles BOËTSCH

Reconstruire l'« *Autre* » *corps* : émancipation et création contemporaine 478-505
Sylvie CHALAYE

L'exposition *Au bazar du genre* (2013)
Magali DELALOYE

L'exposition *Bons baisers des colonies* : une bouffée d'oxygène aux Rencontres d'Arles (2014)
Véra LÉON

Oriental Is not Me, série *Akakir* de Walid Bouchouchi (2013)
Zahia RAHMANI

Couples mixtes, immigration et cinéma
Yvan GASTAUT

Clichés exotiques. Le tour du monde en photographies à Genève (2013)
Jean-François STASZAK

Kara Walker : exposer des œuvres d'art, exposer des identités (2007)
Rebecca PEABODY

Art, féminisme et critiques de l'orientalisme
Christelle TARAUD

◄ *La chronique coloniale*, technique mixte de Delphine Diallo [France/Sénégal, États-Unis], collage, peinture, photographie, 114x114 cm, 2018.

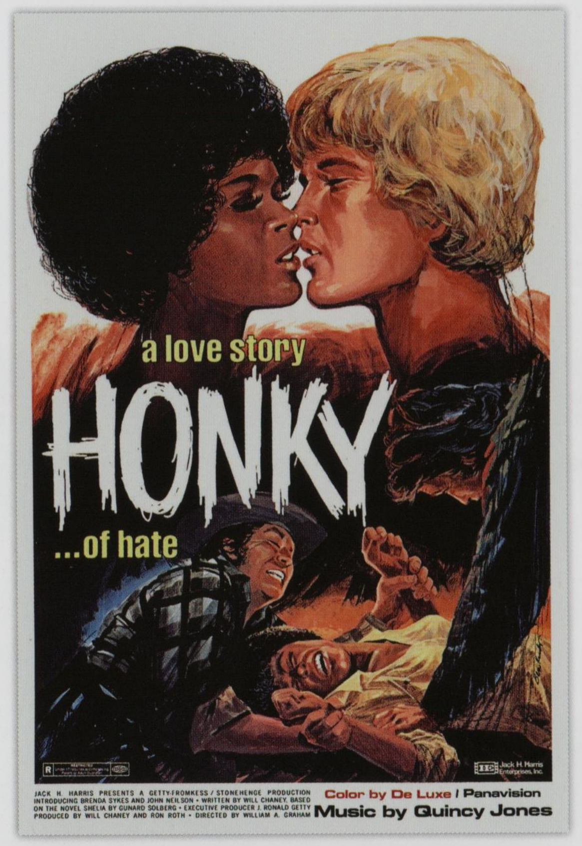
Métissage et métis : sexualité, sociabilité et politique de l'identité

Rachel JEAN-BAPTISTE, Dominic THOMAS & Nicolas BANCEL

Les sociétés et États européens se sont appuyés sur diverses conceptions de la différence et de la hiérarchisation raciales pour justifier l'expansion des régimes et pouvoirs coloniaux en Afrique, en Amérique, en Océanie et en Asie aux XIXᵉ et XXᵉ siècles. Ces conceptions ont trouvé leurs concrétisations dans des prescriptions réglementant la gestion des corps et des relations sexuelles et matrimoniales[1]. La réglementation de la reproduction biologique, du statut et du rôle des enfants métis dans les colonies et leurs métropoles a constamment préoccupé les États et les sociétés coloniales, influençant les relations sociales jusqu'à aujourd'hui et, dans ce processus, la période correspondant aux indépendances s'affirme comme un moment charnière[2].

Après la disparition des régimes coloniaux dans la seconde partie du XXᵉ siècle, et alors que les immigrations postcoloniales, dans les années 1960-1970, progressaient, l'influence de ces conceptions raciales continua à dresser des frontières et à déterminer qui pouvait avoir, et avec qui, des rapports sexuels ou des relations matrimoniales. De surcroît, les débats portant sur les droits des enfants métis demeuraient un champ de bataille à travers lequel institutions et gouvernements coloniaux cherchaient à définir les identités raciales, tout en précisant et en affermissant l'idée de « respectabilité sexuelle » dans les contextes postcoloniaux.

« Le footballeur brésilien Pelé et sa femme Rosemeri avant un match entre Fulham et Santos » [Londres, Angleterre], photographie, tirage argentique, 1973.



Honky, a love story... of hate, affiche du film réalisé par William Graham [États-Unis], 120x160 cm, 1971. Histoire d'amour de jeunes lycéens avec une musique mythique de Quincy Jones.

Beau Bridges et Diana Sands, photographie de tournage de Mary Evans du film *The Landlord* réalisé par Hal Ashby [États-Unis], 1970.

Clifton Davis et Lois Chiles, photographie de tournage de Michael Ochs du film *Together for Days* réalisé par Michael Schultz [États-Unis], 1972. Film-événement narrant l'histoire d'amour d'un Africain-Américain avec une femme blanche, et les réactions de la communauté africaine-américaine.

Pour souligner ce qu'étaient les conceptions de la sexualité interraciale et l'identité des enfants nés de relations mixtes non-maritales et maritales dans la période postcoloniale, nous nous sommes penchés sur la production littéraire mondiale de l'après-Seconde Guerre mondiale. D'abord à travers des récits de vie d'enfants (devenus adultes) nés de relations entre femmes d'origine asiatique ou africaine et hommes blancs, publiés aux lendemains de la décolonisation dans diverses parties du monde. Nous avons aussi fait le lien avec les fictions et les films postcoloniaux francophones pour analyser comment les migrations entre l'Europe, les Caraïbes et l'Afrique influençaient les relations interraciales et la créolisation des cultures, tout en puisant dans les écrits métissés entre l'Europe, l'Amérique et l'Afrique, qui posent les jalons d'une nouvelle pensée des relations interraciales postcoloniales.

« Berta et Roger Mills, le premier couple mixte ayant obtenu le droit de se marier dans l'État du Mississippi » [États-Unis], photographie, tirage argentique, 1970.

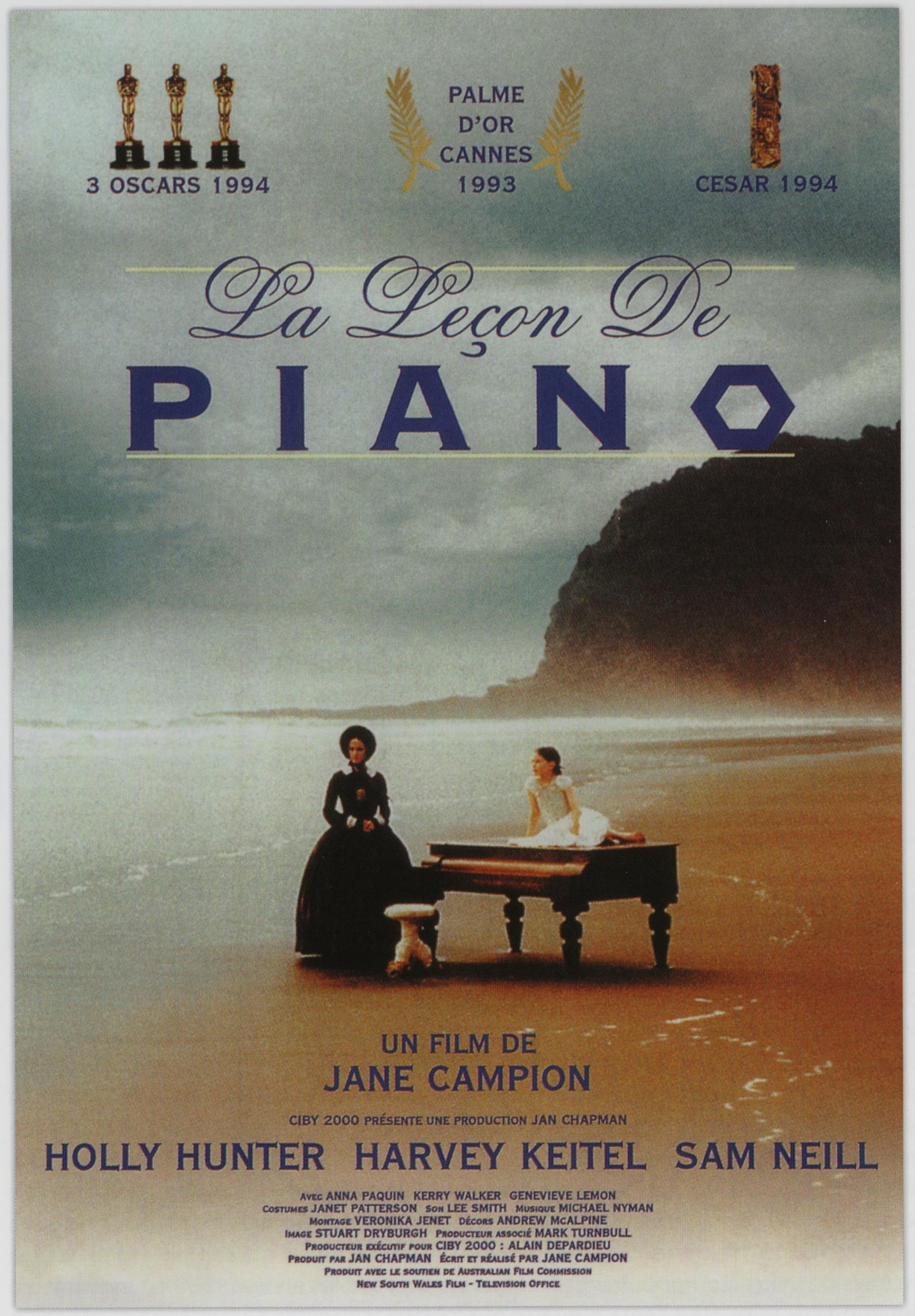
L'arrière-plan colonial

Dans les anciens espaces coloniaux (mais aussi aux États-Unis), individus, communautés, et États débattaient âprement de la question des « couples mixtes ». Les communautés colonisées avaient des pratiques et des conceptions différentes de celles des États coloniaux quant à la manière de déterminer qui était métis ou « de couleur », participant à la difficulté d'estimer le nombre de personnes métisses dans les divers empires d'Asie, d'Océanie et d'Afrique. Les recensements effectués dans les colonies n'étaient pas exempts de contradictions et de problèmes de méthodologie mais reposaient globalement sur l'idée que le nombre de métis était « statistiquement faible ». Ces recensements dénombraient, par exemple, autour de deux mille cinq cents à dix mille adultes et enfants métis d'origine africaine, européenne et asiatique dans les années 1950 en Afrique centrale britannique ; environ dix à douze mille enfants non-reconnus sur un total de, sans doute, plusieurs dizaines de milliers de métis d'origines française et asiatique dans les années 1930 en Indochine[3] ; et environ trois mille cinq cents à quatre mille métis d'origines européenne et africaine dans les années 1950 en Afrique-Occidentale Française (A-OF)[4].

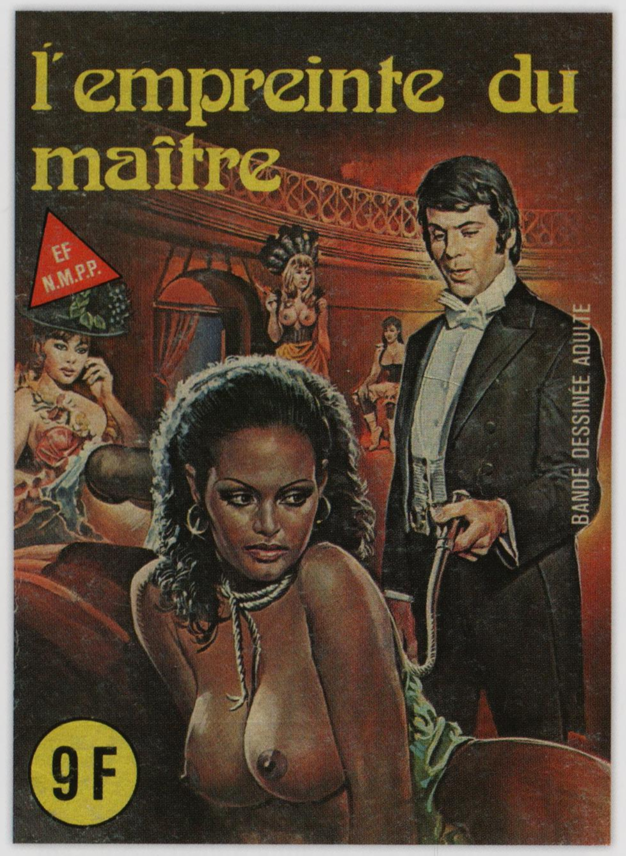
La Leçon de piano : symphonie érotique aux colonies (1993)

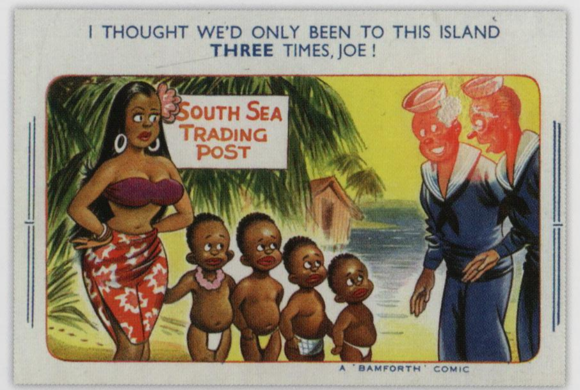
Christelle TARAUD

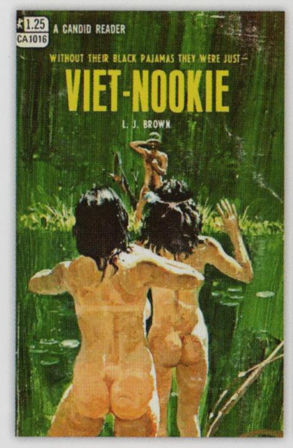
En 1993, la réalisatrice néo-zélandaise Jane Campion reçoit la Palme d'or, à Cannes, pour *La Leçon de piano*. Ce film, dont l'action se passe au milieu du XIXe siècle en Nouvelle-Zélande, devenue colonie britannique depuis le traité de Waitangi (1840), raconte l'histoire d'Ada MacGrath, une Écossaise envoyée avec Flora, sa fille de 9 ans, dans ce lointain pays pour y épouser un colon blanc, Alistair Stewart. Bien que mariée à cet homme, Ada MacGrath – murée dans le silence – ne semble s'intéresser qu'à son piano. Un piano, abandonné par le nouveau mari sur la plage où les deux femmes ont été débarquées, au tout début du film, et racheté par George Baines : un Blanc « acculturé », propriétaire terrien, portant tatouages maoris et costume européen. Fasciné par Ada MacGrath, George Baines va passer avec elle un marché surprenant : pour récupérer son piano, cette dernière devra – touche par touche – céder à des avances de plus en plus poussées faisant, au passage, la découverte de sa propre sensualité... En arrière-plan du film, les relations hommes-femmes, au sein de la minorité blanche, dans une société coloniale en construction mais aussi le portrait féministe d'une femme européenne ayant fait le choix de « vivre sa vie » avec un homme présenté comme un « sauvage », du fait de sa proximité avec une société maorie associée à la « nature ». Cette relation « mixte », en partie centrée sur le désir sexuel qu'Ada MacGrath éprouve pour George Baines – ce dernier étant, par l'exposition de son corps viril et dénudé et par son érotisme brûlant affirmé, renvoyé dans le camp des hommes « Autres » – fait de ce grand film de femmes une véritable « symphonie érotique aux colonies ». Car Jane Campion y brosse le portrait subtil d'une femme s'affranchissant, en même temps, d'un mari violent qui n'hésite pas à lui couper un doigt à la hache pour l'empêcher de jouer, de vivre et d'aimer, et des codes moraux et raciaux de la société coloniale de son époque.

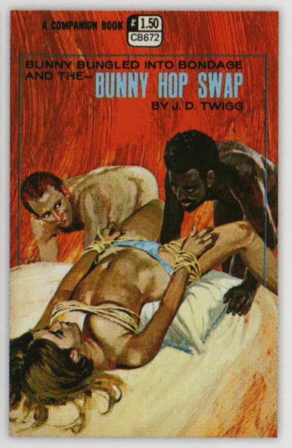


La Leçon de piano, dvd/affiche du film réalisé par Jane Campion [France et Nouvelle-Zélande], 1993.









Dans les colonies belges du Congo, du Rwanda et du Burundi, les statistiques sont confuses, mais on peut estimer le nombre de métis entre douze mille et quinze mille en 1945. Dans les colonies britanniques en Asie, le métissage était répandu, puisque plus de 50 % des adultes britanniques étaient recensés, dès 1900, comme « Eurasiens ». Dans la colonie hollandaise de Java, à la même date, plus de 70 % des Européens étaient issus de couples interraciaux, faisant de cette colonie une exception. Une exception provisoire, cependant, puisque l'arrivée massive de femmes blanches et/ou de familles de colons blancs, combinée à la rigidification des lois sur les relations interraciales allaient mettre fin, après la Première Guerre mondiale, à cette situation[5].

Dans l'Algérie française, les enfants métis nés d'unions entre un père européen et une mère algérienne – considérés comme fort nombreux sans qu'aucune statistique ne vienne corroborer cette impression – furent d'autant moins reconnus que le métissage était précisément peu visible du fait de la « proximité de couleur » entre les rives nord et sud de la Méditerranée. Ceci explique pourquoi le racisme y fut, dès l'origine, plus culturel que biologique. Dans ce contexte, ce sont donc la question de l'islam et le statut de musulman qui furent à l'origine du grand partage.

Ainsi, les métis furent-ils soit rejetés à la fois par les Européens et les « indigènes » – s'ils étaient considérés comme des individus de l'« entre-deux » mettant à mal les frontières raciales de la société coloniale comme ce fut le cas pour certains *yaouleds*, ces enfants des rues des médinas arabes[6] –, soit au contraire totalement absorbés par l'une ou l'autre des communautés dans le but, justement, de résoudre le problème de l'hybridité dans des sociétés très cloisonnées. Ainsi « être métis » ne fut jamais une question véritable – comme ce fut le cas, par exemple, pour l'Union indochinoise – durant les cent trente ans que dura la présence française en Algérie.

Le Sud, couverture de la bande dessinée pour adultes, éditée par les éditions ElviFrance [Paris, France], 1984.

L'Empreinte du maître, couverture de roman illustré, édité par les éditions Elvifrance [Paris, France], 1984.

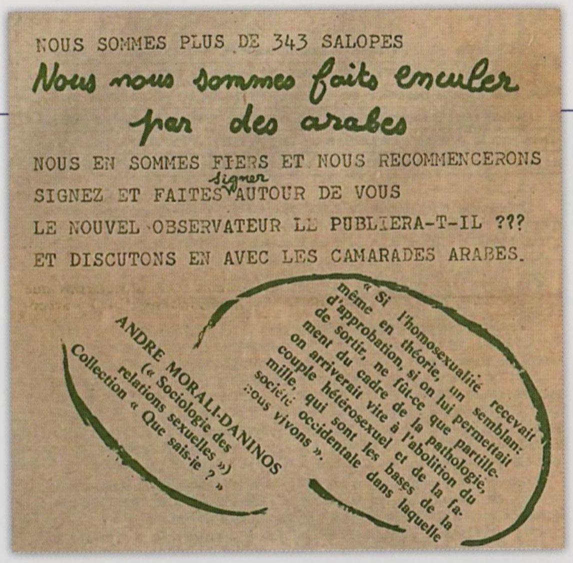
Série de deux cartes postales, éditées par Bamforth' Comic [Angleterre], 1975 : *I thought we'd only been to this island three times, Joe!* (*Je pensais que nous n'avions été sur cette île que trois fois, Joe !*) ; *Explorer*, d'après un dessin d'Arnold Taylor.

Série de deux couvertures de romans : *Viet-Nookie* de L. J. Brown, édité par A. Candid Reader [Londres, Angleterre], 1970 ; *Bunny bungled into bondage and the bunny hop swap* de J. D. Twigg, édité par A Companion Book [Londres, Angleterre], 1970.

L'homme arabe dans le discours des homosexuels en France

Todd SHEPARD

L'homme « arabe » a toujours occupé une place centrale dans l'imaginaire politique et les rêveries érotiques des homosexuels français. Le monde arabe et le monde musulman y étaient décrits comme des espaces de liberté sexuelle inconnus en France. Cependant, dans les années 1970, les hommes « arabes » vivant en France ont également suscité l'intérêt des militants homosexuels. En effet, de nombreux militants de la libération homosexuelle de la première heure affirmaient que les interactions sexuelles entre les homosexuels « français » (blancs) et les hommes « arabes » étaient fréquentes en France. Dans son premier manifeste, le Front homosexuel d'action révolutionnaire (le FHAR) proclama en 1971 : « *Nous sommes plus de 343* [salopes] *et nous nous sommes fait enculer par des Arabes.* » Selon eux, les rôles sexuels respectifs — les Arabes pénétrant activement des Français « passifs » — et l'acte spécifique (la pénétration anale) avaient de profondes implications politiques. En effet, les relations sexuelles créaient des liens dans un contexte marqué, d'une part, par la décolonisation et la fin de la guerre d'Algérie et, d'autre part, par le racisme anti-maghrébin. Le FHAR décrivait les hommes « arabes » comme étant « hypervirils », prêts à avoir des relations sexuelles avec n'importe qui, quel que soit le genre, tant qu'ils demeuraient « actifs ». La nouvelle presse pornographique homosexuelle proposait des représentations similaires. Le « petit garçon arabe », objet de désir sexuel prétendument consentant, pour les adultes, est réapparu dans les écrits des campagnes en faveur de la « pédérastie » (masculine), à la fin des années 1970. À de rares exceptions près (comme, par exemple, la pièce de Copi, en 1974, *La Tour de la Défense*), les militants homosexuels français de cette période ignoraient le fait que certains de ces soi-disant « Arabes » puissent être eux-mêmes homosexuels...


NOUS SOMMES PLUS DE 343 SALOPES
Nous nous sommes faits enculer par des arabes
NOUS EN SOMMES FIERS ET NOUS RECOMMENCERONS
SIGNEZ ET FAITES signer AUTOUR DE VOUS
LE NOUVEL OBSERVATEUR LE PUBLIERA-T-IL ???
ET DISCUTONS EN AVEC LES CAMARADES ARABES.

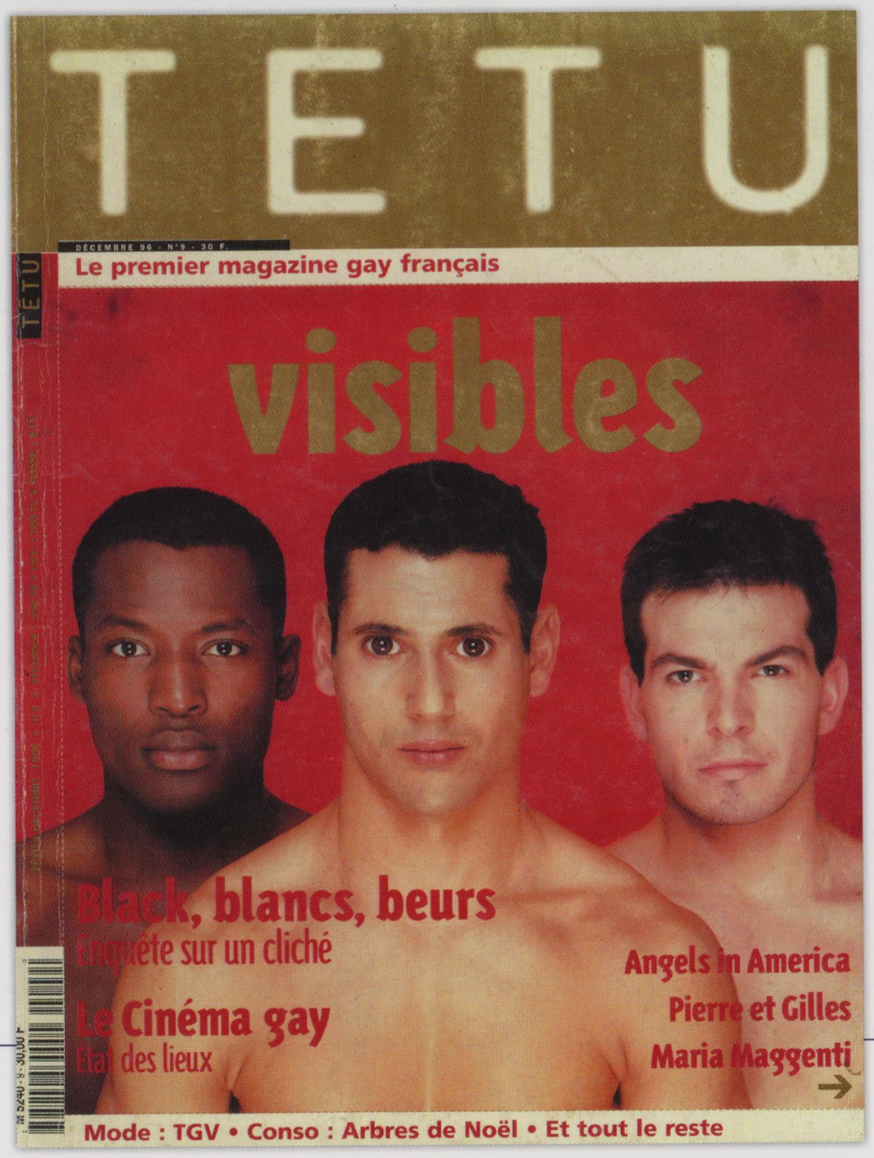
« Si l'homosexualité recevait même en théorie, un semblant d'approbation, si on lui permettait de sortir, ne fût-ce que partiellement du cadre de la pathologie, on arriverait vite à l'abolition du couple hétérosexuel et de la famille, qui sont les bases de la société occidentale dans laquelle nous vivons ».

ANDRE MORALI-DANINOS
(« Sociologie des relations sexuelles »)
Collection « Que sais-je ? »

« Nous sommes plus de 343 salopes » [France], extrait de la déclaration du FHAR, *Tout !*, 1971.
Le manifeste des 343 salopes est publié en avril 1971 dans *Le Nouvel Observateur*, par des femmes françaises déclarant « je me suis faite avorter ». Il est repris par le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) pour soutenir la cause LGBT.

« Visibles » [France], couverture du magazine *Têtu*, n° 9, 1996 [décembre].

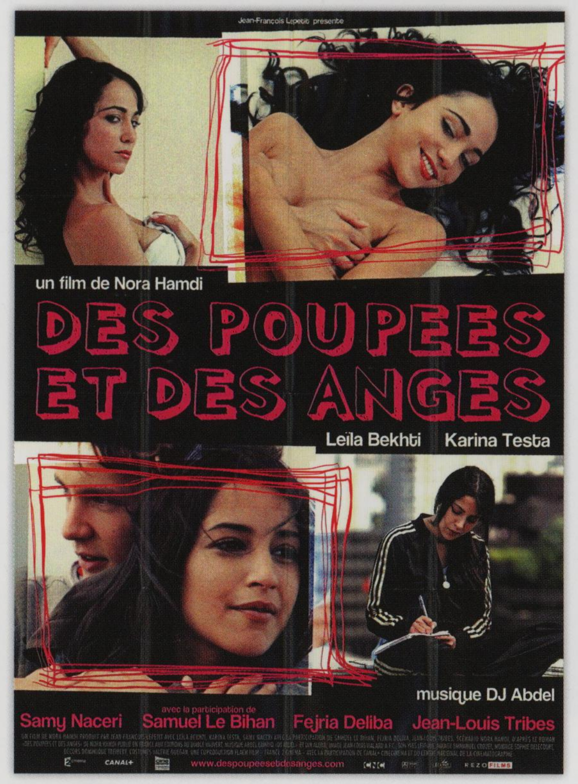
« François Sagat » [France], couverture du magazine *Têtu*, n° 200, 2014 [juin].
Le magazine met en couverture l'icône française des films pornographiques gay, François Sagat, connu sous le pseudonyme d'Azzedine pour son tatouage arabisant.



Les « Beurettes », réalités et usages d'un terme

Nicolas BANCEL

Le terme « beur » — qui signifie « arabe » en verlan, renvoyant donc aux origines ethniques — est apparu en 1982 lors la création de Radio Beur, puis a été repris par différents mouvements associatifs et s'est définitivement popularisé en 1983, lors de la célèbre Marche pour l'égalité et contre le racisme, surnommée « Marche des Beurs ». Au cours des années 1980, la « Beurette » est devenue le symbole de la jeune fille d'origine arabe, supposément tournée vers l'émancipation et la promotion sociale — notamment par l'école — mais contrainte par un environnement familial et social — les quartiers populaires — « machistes ». Comme le montre la sociologue et anthropologue Nacira Guénif-Souilamas dans son ouvrage *Des « Beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains* (2000), les situations vécues par les « Beurettes » sont très diverses, mais toutes sont cependant soumises à des injonctions contradictoires. La première vient des médias, qui les enjoignent à se « libérer » de ces contraintes (à l'image du mouvement Ni Putes Ni Soumises), la seconde provient d'un certain nombre de familles, notamment musulmanes, qui les poussent à préserver leur culture et leur « pureté ». Elles construisent alors des formes de subjectivation pour composer avec un double désir, d'indistinction et de reconnaissance. Au-delà de la réalité sociale, les « Beurettes » ont été mobilisées pour démontrer l'« arriération » et l'« obscurantisme » des descendants masculins de l'immigration maghrébine, argument qui prend bonne place dans le répertoire de la stigmatisation des « jeunes des quartiers ». Dans les représentations fantasmatiques de la sexualité, le terme « Beurette » est aussi largement employé dans l'industrie pornographique, qui en a fait une catégorie sexuelle en soi. Éric Fassin et Mathieu Trachman montrent, d'ailleurs, dans leur article « Voiler les Beurettes pour les dévoiler : les doubles jeux d'un fantasme pornographique blanc » (2013), que ce fantasme fondé sur la domination raciale et sociale, réduit celles-ci à un objet de consommation sexuelle.



La Beurette de la cité, dvd du film pornographique réalisé par Fred Coppula Prod [France], 2017.

Des poupées et des anges, affiche du film réalisé par Nora Hamdi [France], 120x160 cm, 2008.

Ni Putes Ni Soumises [France], affiche pour la marche des femmes contre les ghettos et pour l'égalité, d'après une photographie de Kate Barry, plusieurs formats, 2003.

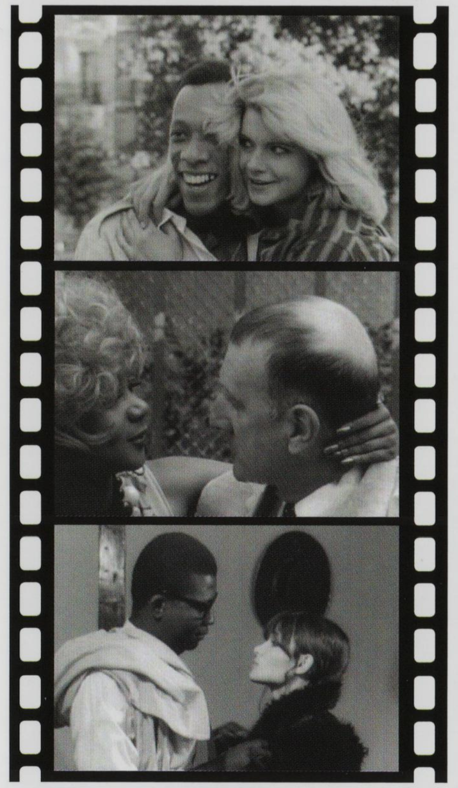
De même que pour l'Algérie française, nous manquons de données statistiques en ce qui concerne les enfants afro-asiatiques, nés pendant les deux guerres mondiales (dans les colonies, en Europe ou dans le Pacifique) et pendant la guerre d'Indochine (1946-1954) et du Vietnam (1955-1975), les métis dans les Indes britanniques, mais aussi sur les populations métissées dans l'ex-Empire colonial japonais, sans oublier les relations entre des soldats africains, maghrébins, ou africains-américains et des femmes asiatiques lors de l'occupation du Japon (1945-1952) ou bien des conflits de guerre froide qui commencent avec la guerre de Corée en 1950. Grâce au livre de l'historienne Nelcya Delanoë, on connaît mieux le destin des soldats marocains du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient qui ont déserté pour rejoindre le Viet-Minh pendant la guerre d'Indochine. Ayant souvent épousé des femmes vietnamiennes, ces derniers n'eurent le droit de rentrer au Maroc qu'en 1972, y constituant avec leurs femmes et leurs enfants métis une catégorie singulière que les Marocains appellent, encore aujourd'hui, les « Chinouis »[7]. C'est aussi de cette histoire peu connue, mais cette fois-ci du côté algérien, qu'il est question dans le roman de l'écrivaine franco-algérienne Leïla Sebbar, *Le Chinois vert d'Afrique*[8].

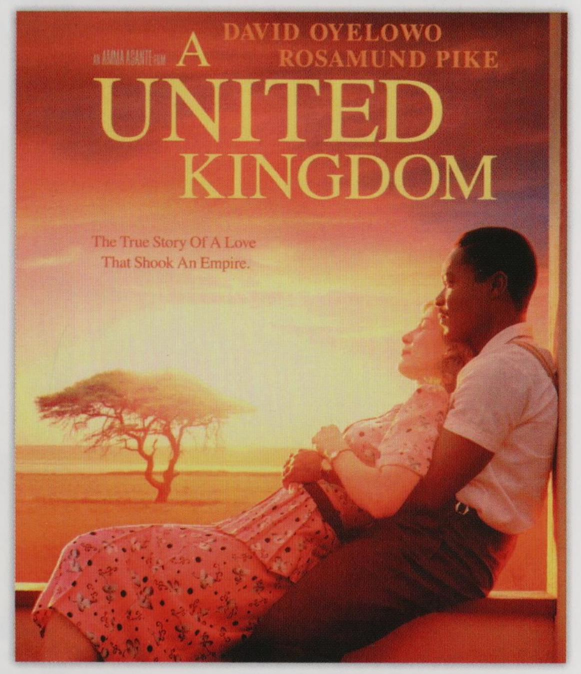
Quant aux États-Unis, bien qu'ils aient été une société multiraciale depuis leur fondation au XVIIIe siècle, les débats à propos des relations sexuelles interraciales et de l'identité raciale se sont focalisés sur les catégories binaires de « Noir » et de « Blanc », interrogeant rarement les métissages liés aux guerres (Philippines) ou aux occupations militaires (Haïti, Japon, Corée…) hors des États-Unis. La « règle de la goutte de sang », l'idée qu'un seul descendant d'origine africaine faisait d'un individu — quelle que soit l'origine de ses autres ancêtres — un Noir, rend très difficile à estimer le nombre d'individus issus de relations interraciales aux États-Unis[9]. Le métis présentant certaines caractéristiques physiques « blanches » faisait tout pour se faire passer pour blanc, afin d'échapper à

la discrimination sociale, politique et culturelle[10]. D'où cette représentation de « mulâtres » et de « mulâtresses tragiques » qui irriguent la littérature américaine des XIXe et XXe siècles. À cet égard, l'ouvrage *Passing* (*Passer*, 1929) est emblématique. Son auteure, Nella Larsen, est une écrivaine américaine métisse ; l'ouvrage narre l'histoire d'une femme métisse qui se fait passer pour une Blanche ; elle meurt tragiquement en se défenestrant lorsque son mari blanc découvre son secret[11]. L'interdit du couple interracial reste une donnée structurante de la société états-unienne jusqu'à la fin des années 1960, avant de devenir un axe majeur de la déconstruction du racisme.

Partout, les administrateurs coloniaux, missionnaires, législateurs, militaires, savants et organisations caritatives privées étaient partagés entre la volonté de préserver le « prestige blanc » et l'obligation morale des sociétés européennes d'offrir un minimum d'aide ou de recueillir les enfants métis. Dans l'Union indochinoise, aussi bien au Vietnam, au Cambodge qu'au Laos, des « sociétés de protection de l'enfance », financées par le gouvernement français et gérées par des citoyens français blancs et métis, retirèrent des milliers d'enfants à leur mère, souvent par la force, pour les confier à des institutions dirigées par des Français en Asie du Sud-Est ou en France[12]. En Indochine, la loi de 1928 accorda la possibilité d'accéder à la nationalité française aux métis pouvant prouver qu'ils étaient issus d'un père français (même sans la reconnaissance paternelle de ce dernier) et « assimilés » à la culture française. Ce principe a été promulgué dans plusieurs colonies de l'Empire colonial français dans les années 1930, selon des critères variables, afin de mettre un terme à une situation perçue par l'Administration comme potentiellement dangereuse, les métis constituant, à ses yeux, une population de frustrés et d'asociaux pouvant, éventuellement, se retourner contre l'ordre colonial. Concrètement, ce sont les femmes asiatiques, caribéennes, africaines-américaines et africaines et leur famille qui assumèrent la tâche d'élever les enfants d'ascendance métisse et la plupart de ceux-ci conservèrent un statut légal de « natif » dans les colonies anglophones et d'« indigène » dans les colonies francophones[13].

Aux lendemains des indépendances, et après la fin de la ségrégation aux États-Unis, les lois interdisant ou limitant les relations sexuelles et maritales interraciales disparurent, sauf bien sûr en Afrique du Sud, qui maintint le régime d'*Apartheid*. Pour autant, l'expérience métisse, culturellement et socialement, demeura une épreuve complexe. De l'interdit légal ou de la ségrégation institutionnelle, on est ainsi passé à une forme implicite d'interdit moral et/ou politique.





Série de quatre couvertures de *Black and White sex* [États-Unis], 1980 : « Hot hole go go » ; « Lots of wild, wild color » ; « Beautiful black & bare kinky young foxes » ; « Dark meat compulsive ». « Beautiful black & bare kinky young foxes » : ce titre est un jeu de mot avec le terme « kinky » qui, en anglais, signifie « crépu » mais aussi « coquin ».

« Black Jew love », couverture de magazine, *The New Yorker* [États-Unis], 1993 [février]. Cette couverture propose l'union interraciale comme réponse politique aux tensions entre les Noirs et les Juifs ultra-orthodoxes de Brooklyn en août 1991.

Soldats américains et femmes vietnamiennes devant un cinéma à Saïgon [Vietnam], photographie, tirage argentique, 1972.

Les princes noirs de Saint-Germain-des-Prés [Paris, France], série de trois photogrammes extraits du film réalisé par Ben Diogaye Bèye [Sénégal], 1975.

À nous deux [France], série de trois photogrammes extraits du film réalisé par Désiré Écaré [Côte d'Ivoire], 1970.

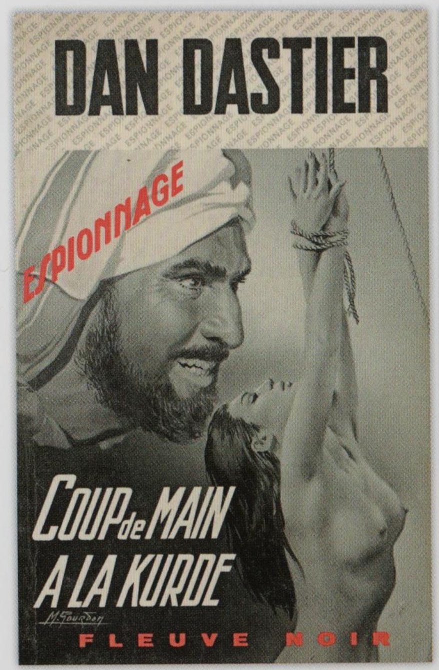
« Rigolo : les ethnololos », publicité presse, d'après une photographie de Richard Avedon, *New Look*, n° 11, 1984 [juillet].

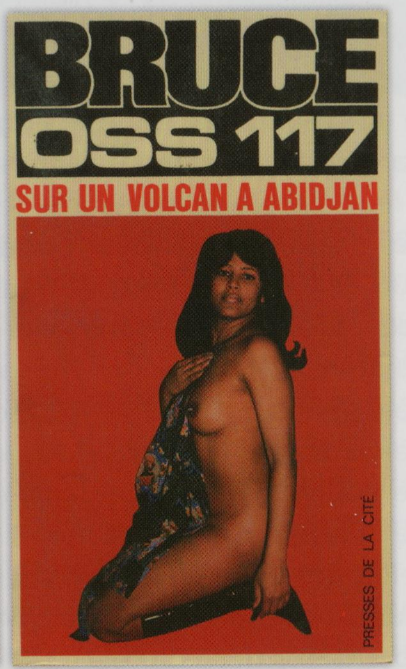
A United Kingdom, dvd/affiche du film réalisé par Amma Asante [Angleterre], 2016. En 1947, la relation amoureuse entre le premier roi du Botswana, Seretse Khama, et l'Anglaise Ruth Williams, défie l'ordre racial de l'Empire britannique et de l'*Apartheid* en Afrique du Sud.

Les couvertures hypersexuées des romans populaires

Farid ABDELOUAHAB

Dans les années 1970, un nouveau genre envahit les gares et les librairies : le roman populaire aux figures érotiques ethniques. Le style était déjà présent aux temps des colonies, mais de manière distincte et, à l'époque, les frontières raciales n'étaient pas à ce point franchies. Désormais, ce qui doit frapper le lecteur, c'est le choc de l'interdit sexuel, comme dans le roman d'espionnage qui constitue un sous-genre à part entière avec des titres comme *Miss Suzuki et les panthères noires* (un soutien-gorge comme seul habit) dès 1970, *Coup de main à la Kurde* (elle est nue et attachée)... Tout existe : la femme noire « soumise » avec chaînes dans *L'Empreinte du maître* (1984) ou la « pauvre jeune fille blanche » soumise au désir du cheik, avec *L'Amour est aveugle* (1972). La bande dessinée « érotique » s'engage sur ce créneau, avec *Comment je suis devenue la blanche d'un village noir* (1993) ou avec *Dard ou Bousbir, il faut choisir* (1984), un grand classique. Pour ceux qui seraient en manque d'émotions fortes, la série « *Nymphette fantaisies* » propose, en 1983, *Fetish for Blacks* (pas besoin de commentaire !) ; quant à l'ancienne Indochine, elle n'est pas oubliée, avec *Les infirmières captives des Viet Cong*, en 1979. Un must s'impose alors : la femme blanche livrée à la folie sexuelle des hommes du sud, comme avec *Viol et Harems* ou *Vartán, l'Indienne blanche*. Mais l'inverse est aussi vrai, avec cette couverture de *La Maîtresse noire* en 1986. Les auteurs populaires s'emparent du thème, comme Gérard de Villiers avec *L'Amour sauvage*, en deux versions (*La Déesse du Kama Sutra* et *Les Sorciers du Mali*), en 1985-1986, ou Don Russell et son titre pour le moins explicite (tout comme la couverture), *Orgie interraciale* (1971). Le genre ne disparaît pas avec les années 1990, mais devient moins visible. La mode est passée et s'insère désormais dans un genre pornographique global. On entre dans l'esprit *SAS* ou *OSS 117*. La femme seule, hypersexuée, de *Féroce Guinée* à *Sur un volcan à Abidjan*, est toujours en couverture, mais il n'y a plus de frontière raciale, elle pourrait être russe, chinoise ou suédoise.

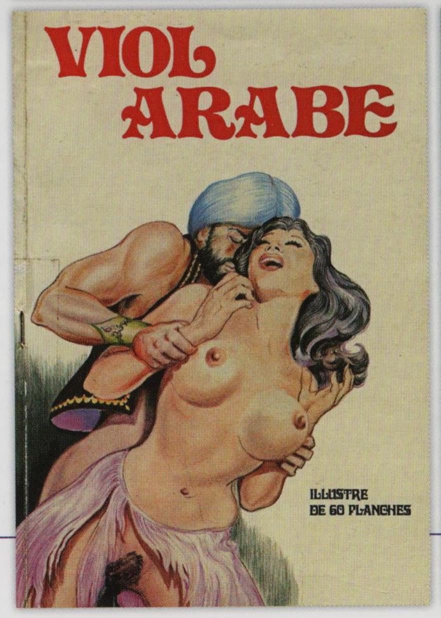


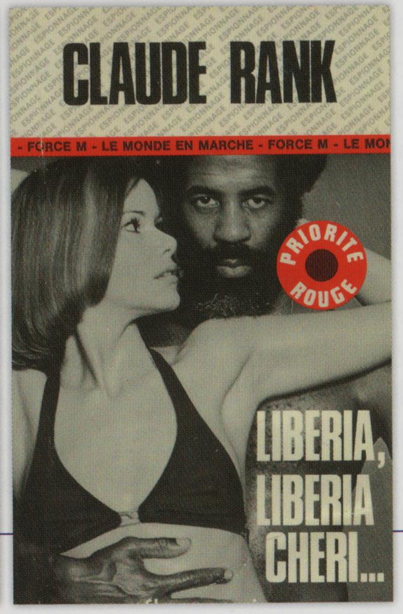


◄◄◄ *Coup de main à la Kurde*, couverture du roman de Dan Dastier, édité par Fleuve noir [Paris, France], 1973.

◄◄ *Vartán, l'Indienne blanche*, couverture du roman de Sandro Angiolini, édité par Furio Viano editore et Editoriale Mercury [Italie], 1972.

◄ *OSS 117. Sur un volcan à Abidjan*, couverture du roman de Josette Bruce, édité par les Presses de la Cité [Paris, France], 1982.

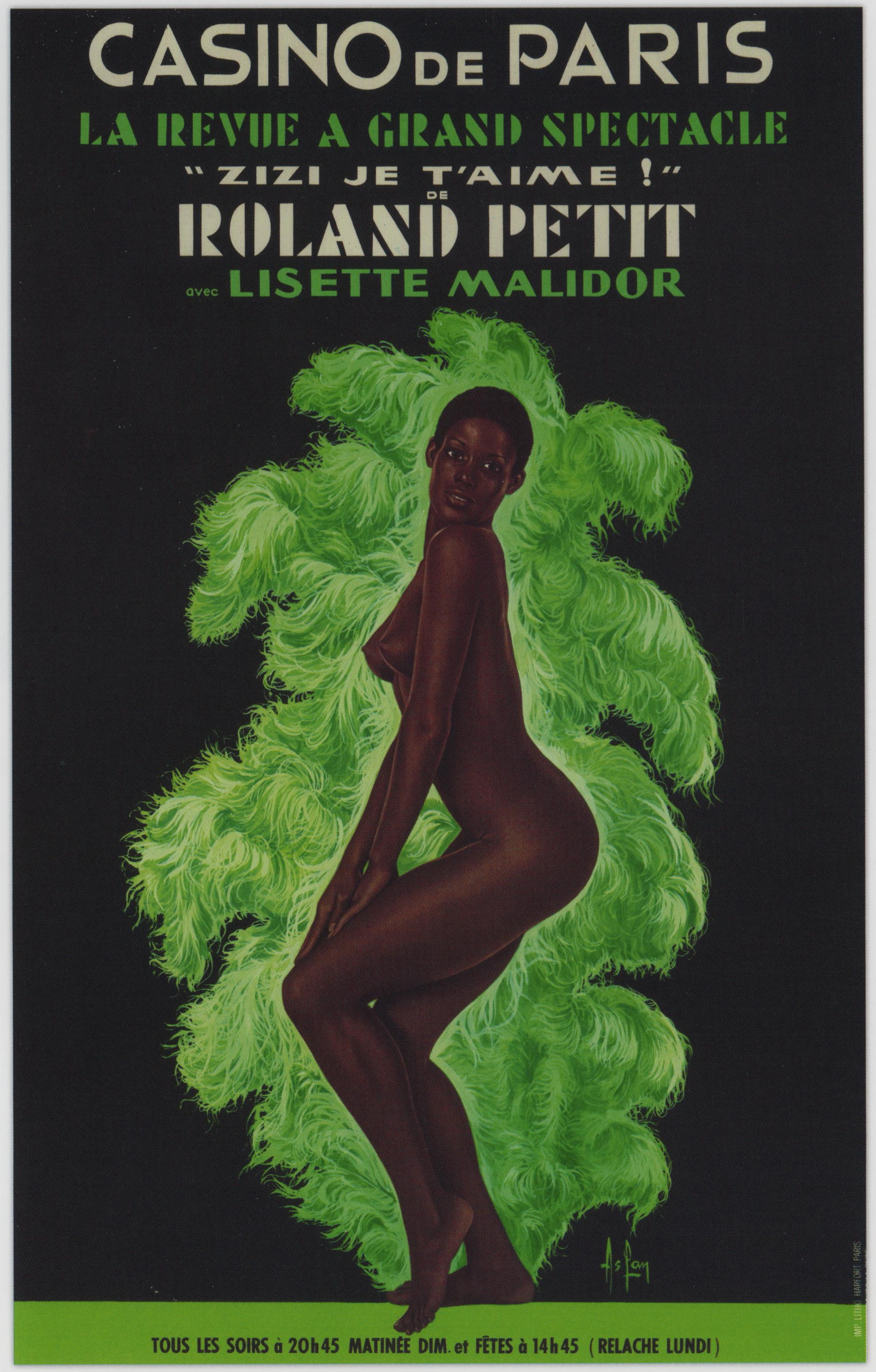


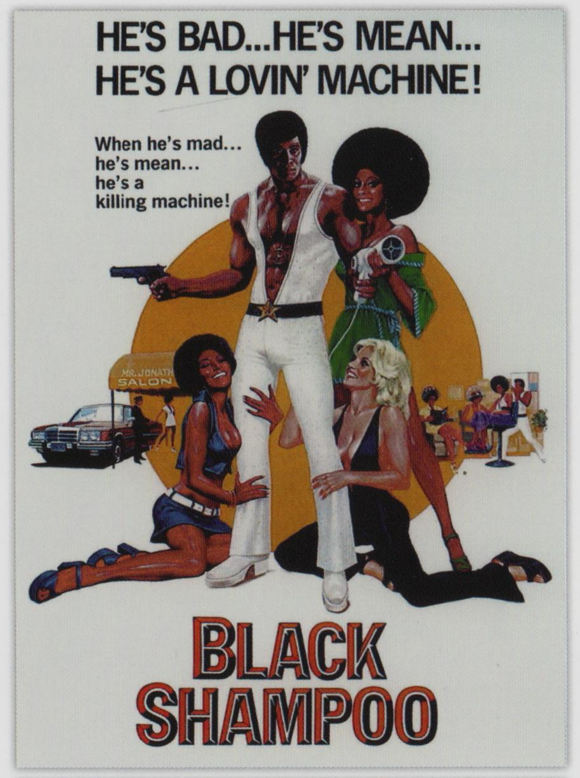


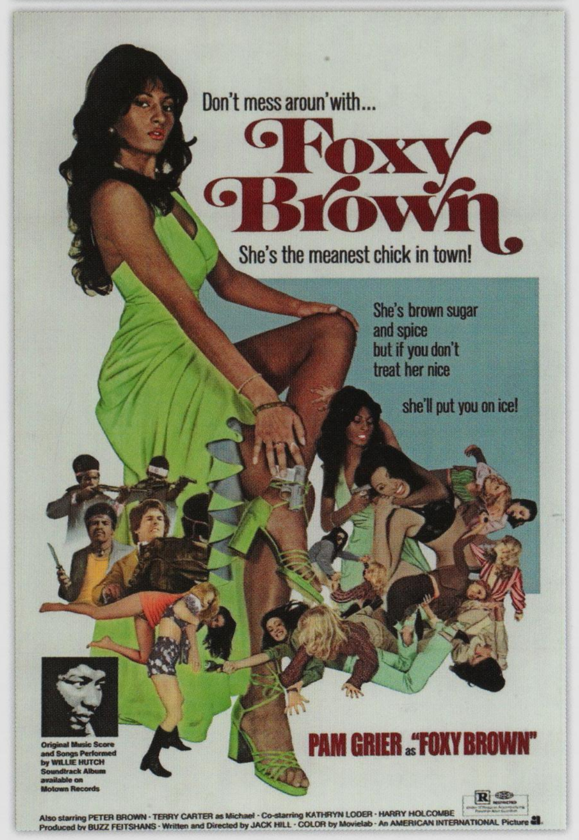
◄◄◄ *Viol arabe*, couverture de roman pornographique, édité par Choc Productions [Bagnolet, France], 1981.

◄◄ *Zeudia, terre d'Afrique*, couverture de la bande dessinée de Pigi et Alberto Del Mestre, éditée par ElviFrance [Paris, France], 1979.

◄ *Liberia Liberia Chéri...*, couverture du roman de Claude Rank, édité par Fleuve Noir [Paris, France], 1977.

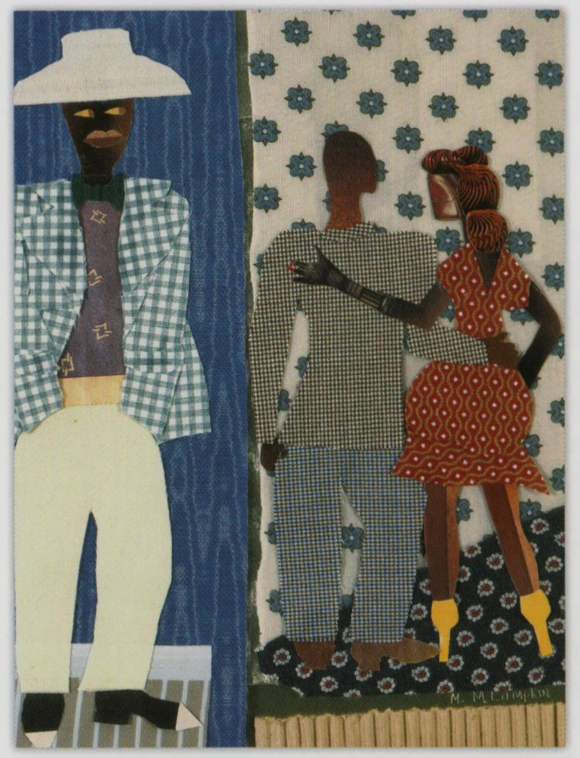


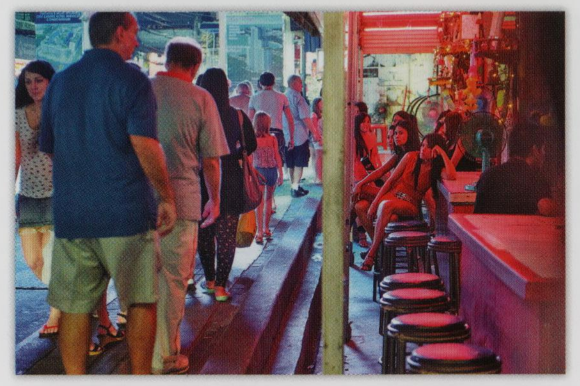




◄ *Casino de Paris. La revue à grand spectacle de Roland Petit avec Lisette Malidor* [Paris, France], affiche signée Aslan, 45x64 cm, 1973.

▲ Série de deux affiches de films [États-Unis] : *Black shampoo*, réalisé par Greydon Clark, 140x220 cm, 1976 ; *Foxy Brown*, réalisé par Jack Hill, plusieurs formats, 1974.





Feelin' Blue, collage de Melinda Moore Lampkin [États-Unis], 34x26 cm, 1989.

Pattaya [Thaïlande], photographie de Jonas Gratzer, tirage numérique, 2013.

« Un Marine en compagnie d'une jeune prostituée sur la base militaire américaine de Clark » [Philippines], photographie de Patrick Aventurier [France], tirage argentique, 1988.

Les expériences des enfants métis dans les contextes postcoloniaux

The Sympathizer[14] de Viet Thanh Nguyen et *Born a Crime*[15] de Trevor Noah sont deux œuvres contemporaines qui dessinent le portrait intime des expériences de métis au Vietnam, aux États-Unis et en Afrique du Sud depuis les années 1970 jusqu'à aujourd'hui, permettant d'éclairer le temps postcolonial autour de ces enjeux. Le romancier et professeur de littérature Viet Thanh Nguyen conçoit *The Sympathizer* comme une fiction, « *mais aussi profondément nourrie par toutes les recherches que j'ai faites* ». Pour le narrateur vietnamien anonyme du *Sympathizer*, le fait d'être né d'un père français et d'une mère vietnamienne constitue à la fois un avantage qui contribue à son succès en tant qu'espion et la source d'un sentiment d'aliénation au Vietnam et aux États-Unis. Le livre s'ouvre en 1975, par les affres tragiques d'un événement historique majeur désigné tantôt comme la chute, tantôt comme la libération de Saïgon, la capitale du Sud-Vietnam, et qui marque la fin de la guerre.

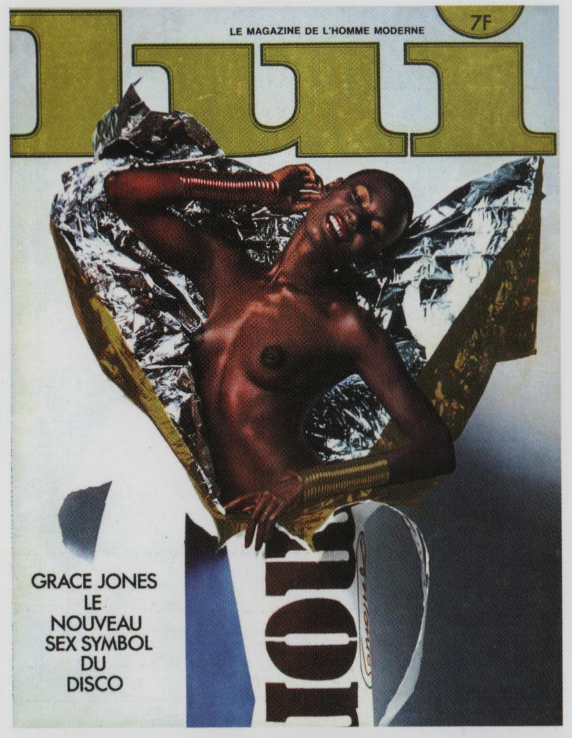
Le récit se fixe sur un fait divers. Lors d'une bagarre dans un bar, le narrateur vietnamien est pris dans une rixe avec des Américains avinés. L'un des marines l'insulte et lui crie : « *Je vais te dire ce que tu es. Un bâtard ! Un bâtard !* » Le narrateur sort alors son pistolet et le pointe vers le marine. La situation s'apaise et ce dernier se reproche d'avoir réagi avec colère, se disant : « *Depuis le temps, j'aurais dû être habitué à ce nom de* "bâtard" », *mais en fait je ne l'étais pas vraiment.* » Son père était en effet un prêtre français qui ne l'avait pas reconnu ni légalement, ni socialement. Pour le narrateur, la présence française au Vietnam, même en contexte postcolonial, est constituée de « *viols, pillages et vols* », y compris dans le cas de son père, un prêtre qui a séduit sa mère, une femme pauvre, alors qu'elle travaillait comme domestique à son service. L'enfant et sa mère ont continué à vivre dans la même paroisse, le narrateur subissant le mépris des autres membres de la communauté. Son père d'ailleurs lui-même l'ignorait, y compris en privé. Ainsi est-il devenu un « *bâtard* » : un terme utilisé par tous ceux qui voulaient le dénigrer et l'humilier, y compris sa famille maternelle. Le narrateur est ainsi perçu au travers de multiples catégorisations : comme *métis* ou *eurasien* par les Français, *amérasien* par les Américains, « poussière de la vie » par les autres Vietnamiens et « enfant de l'amour » par sa mère. Il évoque lui-même cet « *héritage embrouillé* », conditionnant sa capacité à s'insérer et à être accepté, mais aussi à être rejeté, dans le monde « *occidental* » et le monde « *oriental* ». Ces caractéristiques le rendent précieux en tant qu'« agent double ». D'ailleurs, les commandants militaires américains l'emploient pour espionner les activités des cellules communistes. Or, le narrateur est loyal à ses idées et agit en tant qu'« agent double », en renseignant en secret un commandant communiste.

Comme le personnage imaginaire de *The Sympathizer*, le comédien et écrivain Trevor Noah voit lui aussi, dans *Born a Crime*[16], le métissage comme un processus qui ouvre et ferme à la fois les portes de l'appartenance et de l'identité, et considère qu'il est de nulle part et de partout en même temps dans l'Afrique du Sud du XXe siècle. En choisissant d'intituler ses mémoires *Born a Crime*, Trevor Noah attire l'attention sur la façon dont l'*Apartheid* sud-africain et ses lois raciales ségrégationnistes ont rendu son existence même illégale. Si l'Afrique du Sud n'était plus vraiment une société « coloniale », elle se situait cependant dans un entre-deux du fait, simultanément, de son histoire et de son rapport à la ségrégation raciale institutionnalisée. En 1961, la République d'Afrique du Sud n'était plus, en effet, un *dominion* de l'Empire colonial britannique, elle était devenue un pays indépendant, tout en restant un « État colonial » dans la mesure où une minorité blanche gouvernait une majorité noire.

United Colors of Benetton, campagne publicitaire d'Oliviero Toscani [Italie], sans date [1984-1985].

Angst essen Seele auf (*Tous les autres s'appellent Ali*), affiche du film réalisé par Rainer Werner Fassbinder [Allemagne], 90x120 cm, 1974. Emmi, une veuve allemande d'environ 60 ans, décide de se mettre en couple avec un travailleur marocain en Allemagne, Ali, formant un couple qui « n'est pas naturel » selon une réplique du film.

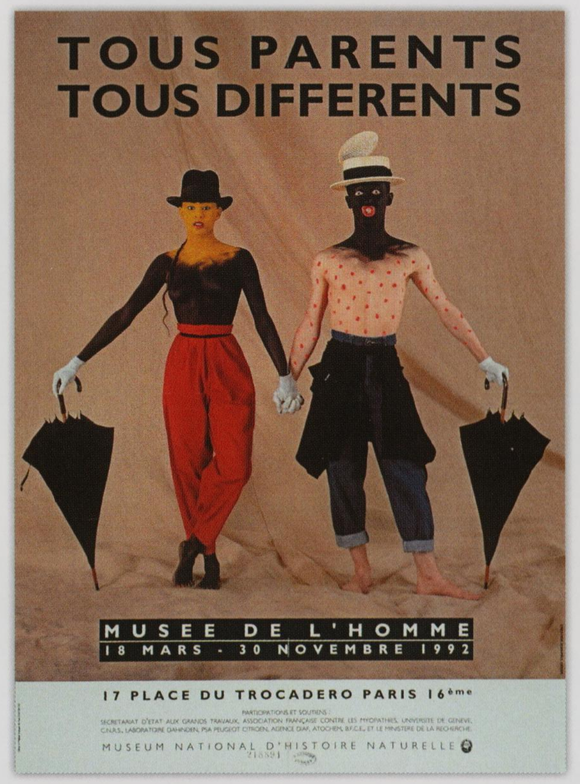
« Adele White, Clive Fischer et leurs enfants après la légalisation des mariages mixtes en Afrique du Sud », photographie de William F. Campbell, tirage argentique, 1983.

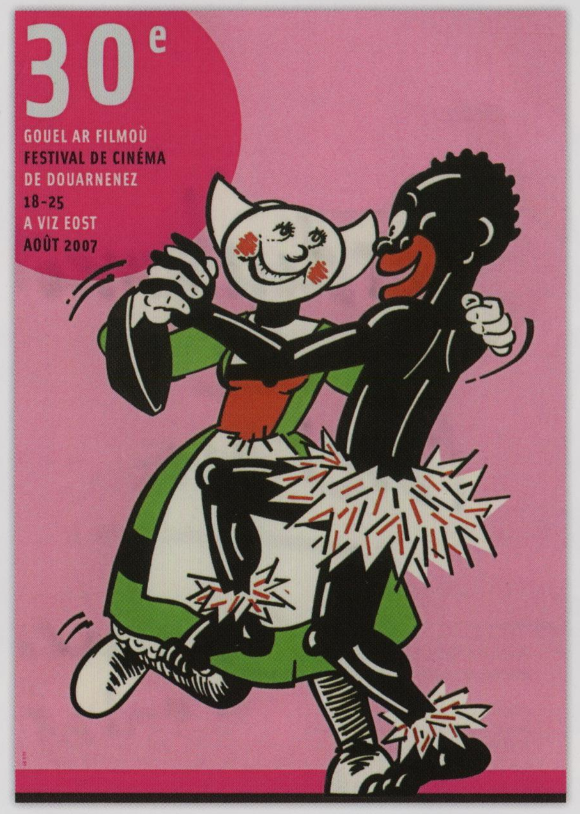


« Grace Jones, le nouveau sex symbol du disco » [France], photographie d'Antonio Lopez Estate issue de la série *Black and White Shower series*, couverture du magazine *Lui*, n° 185, 1979 [juin].

« Guy Lux, Yasser Arafat, Jo Attia, Omar Sharif et Annie Philippe » [France], couverture du magazine *Lui*, n° 96, 1972 [janvier].

Perrier c'est fou ! [France], affiche publicitaire signée Bernard Villemot, 1985.





Tous parents, tous différents, affiche du musée de l'Homme d'après une photographie de Jean-Paul Goude [Paris, France], 60x40 cm, 1992.

Bal Antillais [Douarnenez, France], affiche signée Alain le Quarnec, 111x176 cm, 1981.

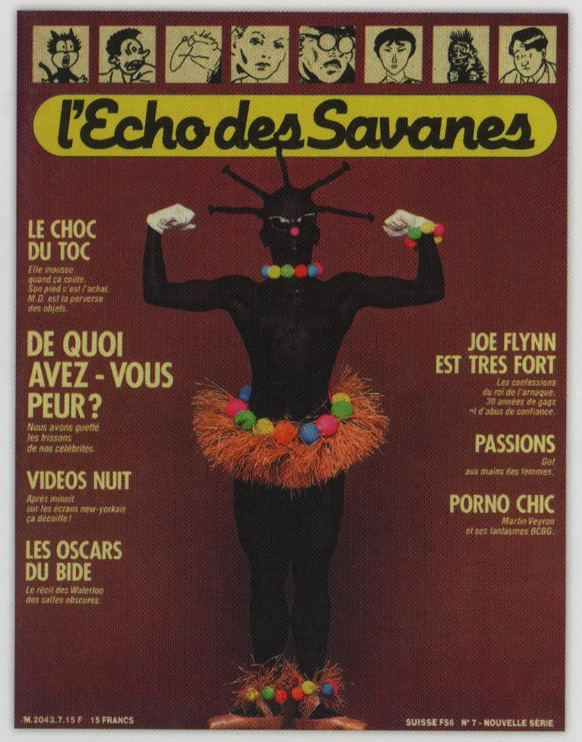
De fait, l'*Apartheid* était construit sur la stratification et la ségrégation raciales juridiques établies après 1945, répartissant les Sud-Africains en quatre groupes principaux : les Blancs, les Noirs, les Indiens et les « coloured » (descendants métis de relations entre Européens, Asiatiques et Africains nés avant l'*Apartheid*). L'État déterminait la catégorie racialo-juridique de chaque résident sur la base de facteurs tels que l'apparence physique, le statut socio-économique, la généalogie et le style de vie[17]. Une série de lois criminalisant les relations sexuelles interraciales entre Blancs et Noirs structurait jusqu'au quotidien de chacun. *Born a Crime* commence ainsi par des extraits de l'*Immorality Act* (loi sur l'immoralité) de 1927, loi toujours en vigueur en 1984 lorsque Trevor Noah naît d'une mère noire, xhosa, et d'un père blanc, suisse allemand.

À l'époque, la loi stipulait encore qu'un homme européen qui aurait eu des « *relations charnelles illicites avec une native* » ou une « *native qui permettrait à un Européen d'avoir des relations charnelles illicites avec elle* » serait coupable d'une infraction et passible d'emprisonnement. Les hommes noirs, ayant noué des relations sexuelles interraciales ou suspectés de l'avoir fait, pouvaient également être accusés de viol et étaient susceptibles d'être battus ou même tués par la police. La loi de 1927 faisait des femmes natives des sujets passifs, exclusivement victimes des avances sexuelles des hommes blancs.

En résumé, puisqu'il était illégal d'être métis, l'existence d'un enfant métis faisait en permanence courir à ses parents le risque d'être emprisonnés ou d'être victimes de violences. Cette peau *marron claire* de Trevor Noah était la preuve que sa mère avait enfreint l'*Immorality Act* de 1927. L'État aurait pu la déchoir de ses droits parentaux et placer l'enfant dans une institution ou chez des parents blancs. Celle-ci avait donc fait inscrire sur son certificat de naissance que son père était « *coloured* », donc une personne d'origine métisse avec laquelle les relations sexuelles ne constituaient pas un crime. Noah possédait donc un statut racialo-juridique de « *coloured* » et arpentait le monde en tant que tel.

Le fait que ses parents partagent un foyer commun était un crime en soi. Le « *type de famille* » que sa mère, son père et lui avaient réussi à constituer tout en restant en vie et sans être emprisonnés avait exigé qu'il déménage avec sa mère dans un autre quartier que celui où son père habitait. Trevor Noah évoque le « *caméléon* » pour décrire son rapport à son identité. Parler zoulou lui a évité de se faire agresser par certains jeunes Zoulous qui le considéraient comme un Blanc, et parler anglais lui a permis de fréquenter de meilleures écoles. Il explique : « [...] *ma couleur ne changeait pas, mais je pouvais changer votre perception de ma couleur. Je ne vous ressemblais peut-être pas, mais si je parlais comme vous, j'étais vous.* » Il a ainsi décidé que bien que son père soit blanc, qu'il ait passé une grande partie de son enfance à fréquenter des écoles avec des enfants blancs et « *coloured* » et que sa mère lui ait même organisé une bar-mitsva après s'être convertie au judaïsme, il avait « *grandi comme un Noir* » et était noir.

Il est toutefois resté, dans son esprit, un *caméléon*. Arrêté pour vol à l'âge de 20 ans, il a alors décidé d'être blanc et de rester avec les prisonniers blancs, car cela le mettait à l'abri des gangs violents noirs et « *coloured* ». Grâce à son habileté à reproduire le style culturel et le langage de n'importe quel membre d'une communauté donnée — que ce soit pour rapper comme un artiste de hip-hop africain-américain dans les *townships* ou pour se faire accepter comme un Blanc par les prisonniers blancs d'une prison sud-africaine — Trevor Noah a survécu. Mais être un survivant a aussi un coût. Résumant sa position ambiguë, entre les Noirs et les Blancs, il explique finalement : « *Je n'étais personne.* »



Le métissage, thème majeur de la littérature postcoloniale francophone

Ces questions s'étendent aussi aux régions francophones, dans le contexte africain et diasporique, et nous retrouvons des parallèles dans le contexte américain dans lequel apparaissent de nouvelles catégories identitaires — *chicano/chicana*, *latino/latina*, ou encore HAPA (désignant toute personne issue d'un métissage ethnique) qui reflètent les multiples manières dont les identités sont construites[18]. Dans les années 1970, des Américains issus de couples mixtes noir et blanc refusent la stigmatisation sociale associée à ces unions. Des personnages comme Rebecca Walker revendiquent des identités hybrides (noire, blanche, *et* juive dans son cas) ; le joueur de golf Tiger Woods se proclame « *Cablinasian* », en hommage à ses ascendances noire, blanche, indienne (d'Amérique) et asiatique ; et l'ex-président Barack Obama, né d'une mère blanche et d'un père noir, a évoqué en détail son identité multiculturelle et multiraciale[19].

Dans les premiers romans de la période coloniale française, les hiérarchies raciales sont manifestes dans les tensions sexuelles qui s'expriment entre les protagonistes africains et européens. Ceci est particulièrement évident dans le cadre du roman d'Ousmane Sembène qui se déroule à Marseille, *Le Docker noir* (1956). Le personnage principal, Diaw Falla, se voit ainsi accusé de viol et de meurtre, processus au cours duquel est réactualisée la longue histoire des récits « scientifiques » sur la sexualité africaine[20]. Ces tensions sont aussi manifestes dans les relations entretenues par le *boy* Toundi et la femme du commandant dans *Une vie de boy* (1956) de Ferdinand Oyono ou bien entre le Chinois et la jeune fille blanche dans *L'Amant* (1984) et *L'Amant de la Chine du Nord* (1991) de Marguerite Duras : une relation hiérarchique, sexualo-raciale, produit de l'ordre colonial.

« Face à face avec le Ku Klux Klan » [États-Unis], photographie de Thomas Pidgeon, tirage argentique, 1998.

« De quoi avez-vous peur ? » [France], couverture du magazine *L'Écho des Savanes*, n° 7, 1983.

The Lover (*L'Amant*), affiche anglophone du film réalisé par Jean-Jacques Annaud [France], 1992.

Baklas et *tomboys* aux Philippines

Gwénola RICORDEAU

Malgré les colonisations espagnole (1565-1898) et états-unienne (1898-1946), les catégories de genre occidentales ne se sont pas imposées aux Philippines. En effet, l'archipel a conservé, outre la masculinité (*pagkalalaki*) et la féminité (*pagkababae*), deux autres catégories désignant des hommes et des femmes ayant respectivement une apparence féminine (*bakla, binabae, bayot*…) et masculine (*tomboy, binalake*…) et qui recourent au travestissement. Ces identités sont articulées aux préférences sexuelles des *baklas* pour les « vrais » hommes et des *tomboys* pour les « vraies » femmes, les rapports sexuels entre eux/elles étant normalement proscrits car considérés comme « cannibalesques ». Alors socialement intégré.e.s, les *baklas/tomboys* ont accédé, à partir des années 1970-1980, à des formes de visibilité dans l'espace public, dont témoigne le film de Lino Brocka, *Ang Tatay Kong Nanay* (1978), mais ils/elles ont aussi été progressivement davantage défini.e.s par leurs désirs ou leurs pratiques sexuelles que par leur identité. Plus récemment, l'inscription de Manille parmi les destinations du tourisme gay et le phénomène d'immigration massive des travailleurs philippins ont contribué à importer, dans le pays, les catégories occidentales liées au genre et à la sexualité (*gay/straight*). La globalisation de la « scène gay » à Manille s'est faite, dès lors, essentiellement aux dépens des *baklas* (qui ne répondent pas aux normes de l'hypermasculinisation de la culture gay globalisée), mais aussi des gays philippins, victimes de représentations exotisantes sur des hommes asiatiques, liées aux imaginaires coloniaux. La dévalorisation des identités *bakla/tomboy* au profit de celles de *gay/lesbienne* se traduit aujourd'hui par la fréquente relégation des *baklas/tomboys* à des positions sociales inférieures, mais aussi par leur marginalisation au sein d'un mouvement LGBTQ+ plutôt énergique depuis les années 1990, en particulier depuis la *Gay March* en 1994, la première en Asie.

Vice Ganda is Girl, boy, bakla, tomboy, affiche du film réalisé par Wenn V. Deramas [Angleterre], 120x160 cm, 2013.

Un des chars de la Gay Pride [Manille, Philippines], photographie de Dondi Tawatao, tirage numérique, 2013.

Genre et sexualité dans l'Inde postcoloniale

Jyoti PURI

Pour comprendre le genre et la sexualité dans l'Inde postcoloniale, il faut commencer par explorer l'impact de la construction de l'État et de la nation. Pendant la période britannique, les préoccupations autour du genre et de la sexualité ont façonné les contours de la gouvernance coloniale et des nationalismes anticoloniaux émergents. La naissance de l'État postcolonial, à la suite de la division de la région en deux nations souveraines, l'Inde et le Pakistan, en 1947, a renforcé cet héritage. La violence intense qui s'ensuivit, des deux côtés de la frontière, s'est principalement portée sur les filles et les femmes, symboles de l'honneur de la nation. Actuellement, l'État est le principal vecteur de restauration de l'« honneur » et de la « respectabilité sexuelle » de la nation. Ainsi les institutions d'État continuent-elles de jouer un rôle central dans la régulation du genre et de la sexualité dans l'Inde contemporaine, par exemple avec le VIH/SIDA, la traite sexuelle, le travail sexuel et les lois sur le mariage. Plusieurs voix expriment fréquemment des inquiétudes à propos des « risques culturels et moraux » liés aux représentations sexuellement explicites des femmes dans les médias mais celles-ci sont alors prises en charge par les instances de régulation que sont les forces de police et les cours de justice. Ce fait est amplement illustré par les tentatives de parvenir à une citoyenneté pleine et entière pour les homosexuel.le.s au cours des dernières décennies. Bien que le désir homosexuel ait toujours eu sa place dans le tissu social et que des actions ayant pour but d'atteindre une plus grande acceptation sociale des genres « anormatifs » aient été entamées, ce mouvement se focalise toujours avec insistance sur une modification des lois. Les liens étroits entre genre, sexualité, État et nation soulignent la nécessité de diminuer l'intervention de l'État et d'encourager des visions alternatives du genre et de l'équité sexuelle.

Deux membres de la communauté LGBT à la Bengaluru Pride [Karnataka, Inde], photographie de Pee Vee, tirage numérique, 2008.

Mariages forcés [Sindh, Pakistan], photographie, tirage numérique, 2014.

Cette hiérarchie se retrouve dans le contexte postcolonial, notamment dans le regard porté sur la sexualité interraciale et les rapports entre homme « Autre » et femme blanche dans le cinéma au travers de films allant de *Hiroshima mon Amour* (1959) d'Alain Resnais à *Chocolat* (1988) de Claire Denis[21]. En 2005, à partir de récits de l'écrivain Dany Laferrière, né à Port-au-Prince, Laurent Cantet a réalisé le film *Vers le sud*, dont l'action se passe dans les années 1970 et qui traite — témoignant, par là même, des continuités entre périodes coloniale et postcoloniale — du tourisme sexuel féminin (blanc) alimenté par les *Beach boys* (noirs) en Haïti.

La fascination pour les métropoles des populations des Suds se traduit aussi dans la rencontre avec l'« Autre ». Deux mondes s'y observent, s'y affrontent et sont dorénavant dans un rapport complexe et ambigu aux héritages du passé colonial. On observe la complexité de ces relations entre hommes africains et femmes blanches françaises dans *Mirages de Paris* (1937) d'Ousmane Socé Diop, *Un Nègre à Paris* (1959) de Bernard Dadié, *L'Aventure ambiguë* (1961) de Cheikh Hamidou Kane, ou dans le film de Ben Diogaye Bèye, *Les Princes noirs de Saint-Germain-des-Prés* (1975), dans lequel de jeunes « dandys » africains partent à la conquête de femmes blanches françaises[22].

En 1967, c'est un livre coup de poing que propose Claire Etcherelli, avec *Élise ou la vraie vie*[23], prix Femina la même année, qui raconte, au cœur des Trente glorieuses, l'histoire d'amour entre une jeune Française et un travailleur immigré algérien, membre du FLN. C'est sans aucun doute le premier livre portant sur un couple mixte franco-algérien qui connaît un tel retentissement. Le film sera porté à l'écran, en 1970, par Michel Drach avec Marie-José Nat et Mohamed Chouikh dans les rôles principaux, marquant en profondeur la société française et levant partiellement un interdit. L'auteure parle de

Marie-José Nat et Mohamed Chouikh, photographie de presse du film *Élise ou la vraie vie* réalisé par Michel Drach [France], 1970.

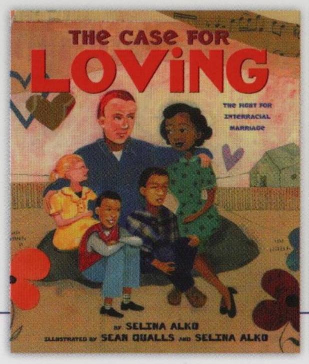
Le Sud, pochette du disque de Nino Ferrer et Radiah Frye, édité par CBS [Angleterre], 1974.

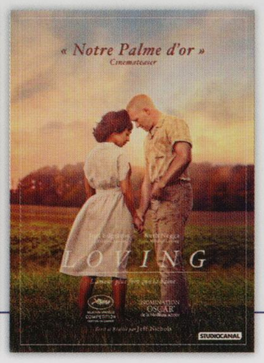
Marie-José Nat et Mohamed Chouikh [France], photographie de tournage d'Alain Loison du film *Élise ou la vraie vie* réalisé par Michel Drach, 1970.

Le film *Loving* : au-delà de l'interdit Blanc-Noir aux États-Unis (2016)

Anne CRÉMIEUX

Le film *Loving* revient sur une histoire invisible, celle des couples métis aux États-Unis en lien avec la décision de la Cour suprême du 12 juin 1967, Loving v. Virginia, qui invalide toute interdiction de mariage mixte, en Virginie et dans les tous les États du Sud des États-Unis. Le film est sorti en mai 2016 aux États-Unis, alors que le président américain, Barack Obama, est lui-même issu d'une union mixte. Le film arrive sur les écrans français en 2017, symboliquement un demi-siècle après le film-événement de Stanley Kramer, *Devine qui vient dîner ?*, avec Sidney Poitier, Spencer Tracy et Katharine Hepburn (1967). Le film de Jeff Nichols tente de raconter ce combat pour les mariages mixtes en posant sa caméra sur ces corps qui s'unissent si facilement dans la danse ou le travail, alors que l'État fédéral leur interdit le mariage. Plutôt que de réaliser un *procedural*, Jeff Nichols se concentre sur l'amour de ce couple divinement nommé, *Loving*, car c'est réellement leur nom de famille. *Devine qui vient dîner ?* (Stanley Kramer, 1967) était à l'époque bavard, *Jungle Fever* (Spike Lee, 1991) était brutal, *Loving* est lent et taiseux, jouant sur l'intime plus que sur la déconstruction de la société ségrégationniste. Elle est métisse, noire et indienne ; il est blanc et a grandi entouré de Noirs dans une région très mélangée. Noirs et Blancs y ramassent le coton côte à côte, loin des images ancrées du métayage rural. La timidité et la soumission de la femme, pourtant auteure de la lettre à Robert Kennedy, semble en accord avec la célébration de la ruralité face à la corruption citadine. Comme Rosa Parks, le couple se dresse contre l'absurdité du système. Les forces de l'ordre sont présentées comme puissantes et mesurées dans leur violence ; la désapprobation, lisible, reste le plus souvent silencieuse. Bien au-delà de la loi, l'opinion condamne ce désir marital, un siècle après la guerre de Sécession ; un récit qui nous fait penser aux combats récents pour le mariage gay et lesbien.

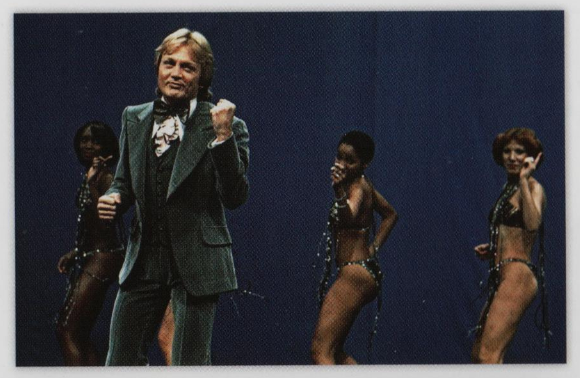




The Case for Loving. The Fight for Interracial Marriage (*Le plaidoyer pour l'amour. La lutte pour le mariage interracial*), illustration de Sean Qualls et Selina Alko, couverture du livre de Selina Alko, publié par Arthur A. Levine Books [New York, États-Unis], 2015.

Mildred et Richard Loving avec leurs enfants [États-Unis], photographie, tirage argentique, 1966.

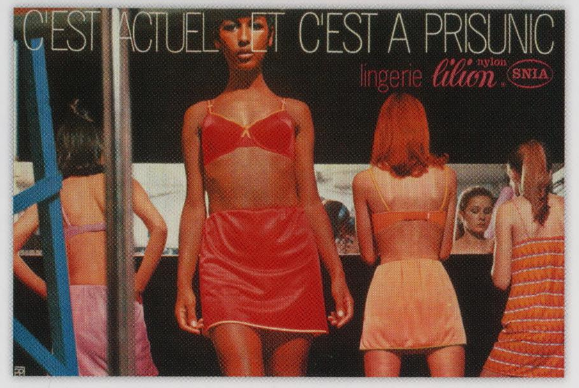
Loving, affiche du film réalisé par Jeff Nichols [États-Unis], 140x180 cm, 2016.



Claude François et les Claudettes au studio de la TSR [Suisse], photographie d'Erling Mandelmann, tirage argentique, 1971.

Bubble Mpondo and Janie Beetge [Afrique du Sud], photographie, tirage argentique, 1978.

Travestis et transsexuels de Bugis Street [Singapour], photographie, tirage cibachrome, 1970. Cette rue est devenue mythique car elle fut l'une des premières en Asie à être investie par des prostituées, travestis et transsexuels proposant leurs services.



son livre, à l'époque, en ces termes : « *Un amour naît entre Élise et Areski, le militant algérien, un amour triste, parce qu'avant même d'être interrompu tragiquement, il se heurte aux interdits nés de la guerre, à la haine de ceux qui les côtoient, à leur humiliation commune à la chaîne*[24]. »

La même année, en 1967, sort aux États-Unis un film majeur, *Devine qui vient dîner ?*. Réalisé par Stanley Kramer, celui-ci met en scène un autre couple inédit, à l'époque, symbolisé par le retour dans sa famille de Joey Drayton (Katharine Houghton), une jeune femme blanche décidée à épouser un Noir, le docteur John Prentice (Sidney Poitier). Le contexte n'est pas neutre car, cette année-là, Sidney Poitier est devenu une star avec la sortie d'un autre film mythique, *Dans la chaleur de la nuit*, un an avant l'assassinat de Martin Luther King, en 1968. La force du film réside dans son approche évitant la binarité : il montre que la réticence au métissage est alors présente dans les deux communautés. Omniprésente chez la gouvernante noire, Tilly, qui refuse le fait qu'un Noir puisse vouloir épouser une Blanche, ce refus se retrouve aussi chez les parents de John. Une discussion sur tous ces interdits s'engage alors. Pour faire passer le message dans une société bloquée et confrontée à une grave crise raciale, le film va jouer sur des moments d'humour. Mais le personnage joué par Sidney Poitier est médecin, a réussi professionnellement, socialement ; il est poli, éduqué, charismatique. C'est aussi ce miroir qui est tendu à la population africaine-américaine.

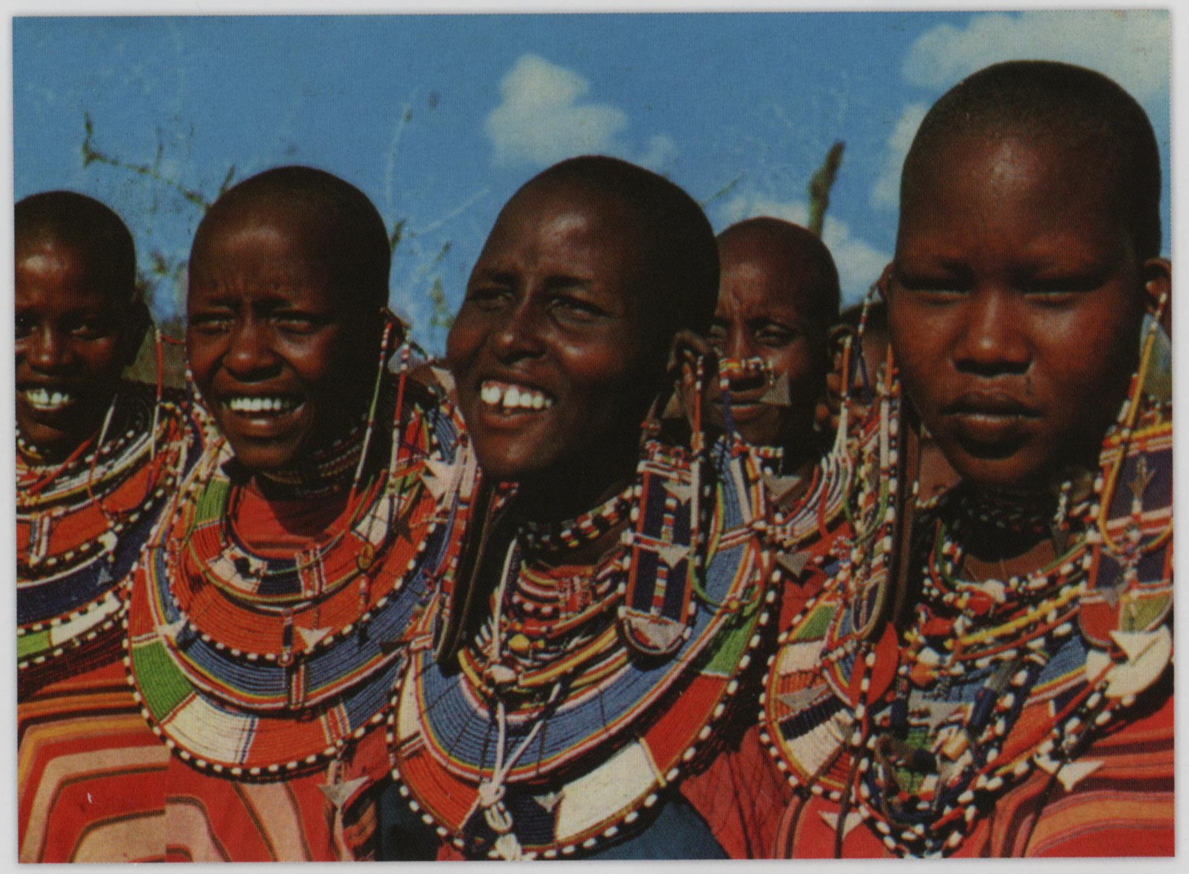
United Colors of Benetton, affiche publicitaire d'Oliviero Toscani avec l'agence Fabrica [Italie], plusieurs formats, c. 2002.

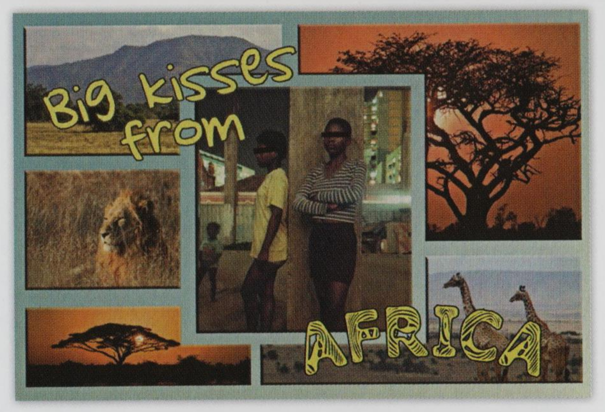
Série de deux affiches publicitaires : *Huit. Le coton s'émancipe !*, de l'Agence Bernard Moors [France], plusieurs formats, 1986 ; *C'est actuel et c'est à Prisunic. Lingerie Lilion Nylon*, imprimée par Affiches Gaillard [France], 77x115 cm, 1967.

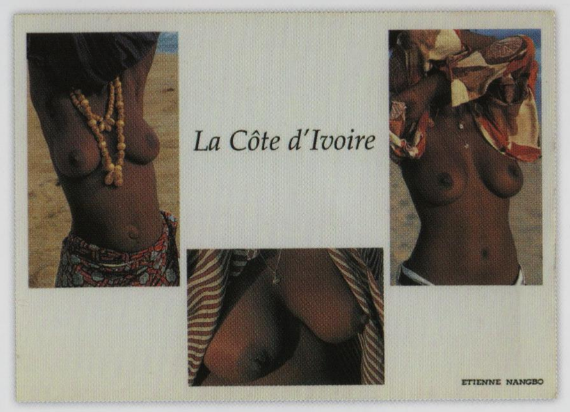
Du tourisme colonial au tourisme postcolonial

Nicolas BANCEL

Le tourisme colonial s'inscrit dans les mœurs de l'aristocratie et de la bourgeoisie cultivée européenne qui fait de lui un signe distinctif de son goût pour le savoir classique et la découverte du monde. Depuis l'ouverture au Maghreb, au Machreck, à l'Asie, et la création des « Tours du monde à forfait », on visite les vestiges de l'Empire romain en Afrique du Nord et les traces des civilisations chinoises, khmères ou indiennes, tout en recherchant partout les charmes dépeints par les orientalistes. Ce tourisme colonial et sexuel demeure cependant, jusqu'aux indépendances, l'apanage des fractions dominantes européennes. C'est l'essor fulgurant des transports, particulièrement aériens, qui, dans les années 1960, permet le développement d'un véritable tourisme de masse. La diversification des offres rend difficile une analyse détaillée, mais le goût pour l'exotisme apparaît comme l'un des principaux moteurs du voyage. Ceci est particulièrement vrai pour le tourisme sexuel – qui est devenu, depuis les années 1950-1960, une composante importante du tourisme au lointain – liant exotisme et imaginaire érotique. Certains pays, comme la Thaïlande, les Philippines, Saint-Domingue ou Madagascar sont devenus les destinations privilégiées de ce type de « tourisme » qui, indépendamment de ces localisations particulières, tend à se développer dans l'ensemble des pays pauvres de la planète. Dans une saisissante articulation entre périodes coloniale et postcoloniale, l'*Ailleurs*, exotisé et érotisé continue donc de pourvoir à la libido du monde occidental.





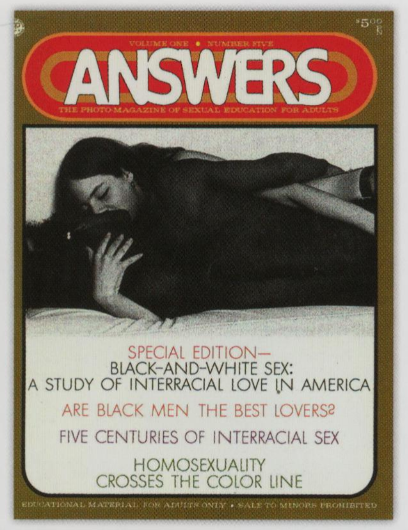


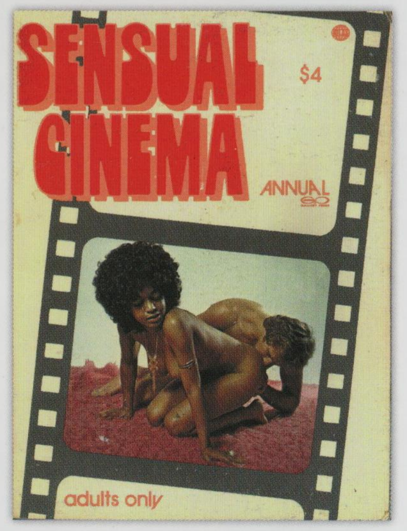
« Femmes du Kenya », carte postale éditée par Sapra Studio [Nairobi, Kenya], 1995.

Big kisses from Africa, carte postale de McCann Lowe d'après les photographies de David Davis, Alex Bramwell, Jérôme Dancette, Antonio Nunes, Mateo Pearson, Scoot McLean, Stéphanie Van der Vinde, éditée par Boomerang [Belgique], 2005.

La Côte d'Ivoire, carte postale d'Étienne Mango, éditée par Les images de chez nous [Côte d'Ivoire], 2002.

« France is in the Air », photographie des affiches de la campagne publicitaire d'Air France sur la façade de la gare Saint-Lazare [Paris, France], tirage numérique, 2018.

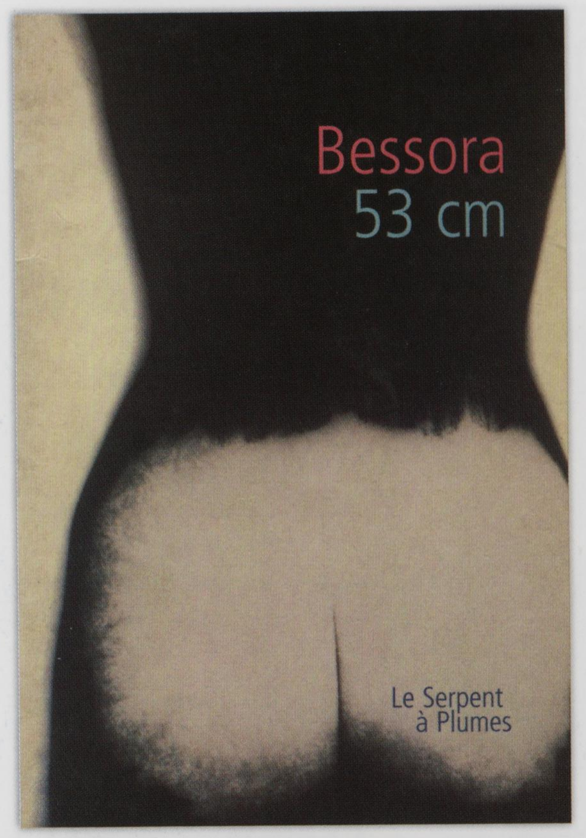


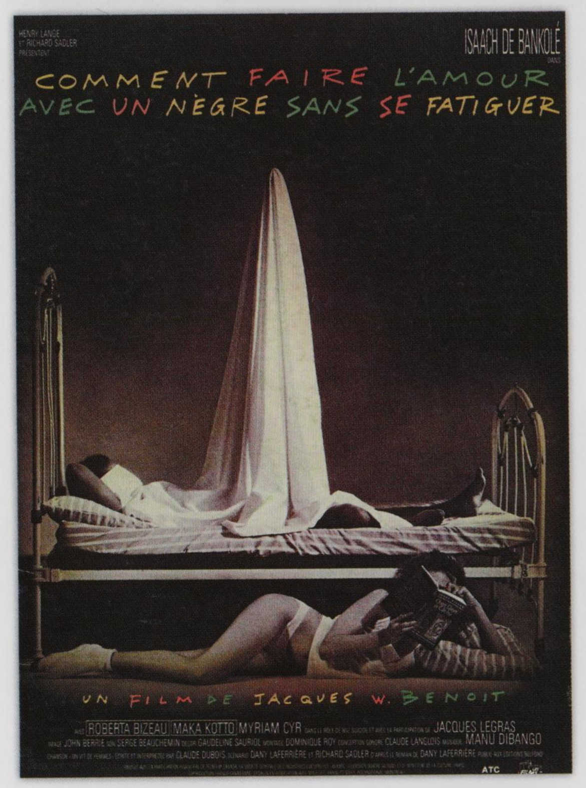


« Melba Moore », couverture du magazine *After Dark* [New York, États-Unis], 1970 [août]. Magazine américain publié à partir de mai 1968.

« Special edition. Black - and - White Sex » [États-Unis], couverture du magazine *Answers: The photo-magazine of sexual education for adults*, 1971. En réactualisant des typologies ethno-raciales coloniales, la pornographie occidentale cantonne l'« Autre » à une irréductible altérité et à une sexualisation de sa « race ».

« Sans titre » [États-Unis], couverture de magazine, *Sensual Cinema*, 1970.





53 cm, couverture du roman de Bessora, édité par Le Serpent à Plumes [France], 1999.

Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer, affiche du film réalisé par Jacques W. Benoît [France], adapté du roman de Dany Laferrière [France], plusieurs formats, 1989.

Knowledge of the Past is Key to the Future (St. Sebastian), peinture signée Robert H. Colescott [États-Unis], acrylique sur toile, 213x182 cm, 1986.

C'est ainsi qu'un *jeune homme noir* doit être ou devenir, s'il veut conquérir une jeune fille blanche et par conséquent s'intégrer à la société blanche, à ses règles et à ses valeurs. On n'est pas si loin ici de ce que pouvait écrire Frantz Fanon dans *Peau noire, Masques blancs*, dans les années 1950.

La période postcoloniale est extrêmement riche en exemples figurant la « migritude » comme productrice de métissage et d'hybridité. Le fameux « Fessologue », narrateur ethnologue urbain spécialiste de la « *face B* » des femmes dans le roman du Franco-Congolais Alain Mabanckou, *Black Bazar* (2009), en est l'exemple le plus frappant[25]. L'intertextualité entre le XIXe siècle et la figure emblématique de la « Vénus hottentote » fait ainsi surface dans le roman de Bessora, *53 cm* (1999), où la double appartenance de la protagoniste Zara, une jeune femme belge née à Bruxelles d'un père gabonais et d'une mère suisse, complique les mécanismes de classification lorsqu'elle se rend chez le médecin, en France, afin d'obtenir l'attestation médicale nécessaire pour ses papiers[26].

Ces questions sont devenues essentielles pour l'auteure Léonora Miano qui, dans son essai *Habiter la frontière* (2012), a évoqué une *hybridité culturelle*, symbole désormais de cet « entre-deux », à savoir le métissage culturel, pour évoquer les *Afropéens* : ces « *Européens noirs refusent d'avoir à choisir entre leur part subsaharienne ou caribéenne, et leur part européenne. Ils souhaitent abriter en eux les deux, les chérir, voguer de l'une à l'autre, les mélanger sans les hiérarchiser*[27] ». Dans la bibliothèque contemporaine héritière de ces années des postindépendances, les exemples de couples mixtes se multiplient, produits de la rencontre entre l'Afrique, la Caraïbe et l'Europe, mais surtout de l'Afrique *en* Europe. Tel est le cas avec *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985), le premier roman de Dany Laferrière, *L'Impasse* (1996) de Daniel Biyaoula, *Place des Fêtes* (2001) de Sami Tchak, *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou Diome, et de manière d'autant plus révélatrice dans le roman qui a pour sous-titre « Séquences afropéennes », *Blues pour Élise* (2010) de Léonora Miano, roman dans lequel un groupe de quatre amies, les « *Bigger Than Life* », se retrouvent régulièrement pour parler de leurs vies, mais aussi, et surtout, de sexe[28].

Le droit aux relations sexuelles et aux mariages en dehors des frontières raciales fait, en effet, désormais partie des droits humains universels, même si, dans de nombreux pays, ce droit est encore refusé par les normes sociales ou les pressions politique et religieuse. Bien qu'ils soient encore réprouvés socialement dans de nombreuses sociétés, les comportements tendent à évoluer. Au tournant des XXe et XXIe siècles, ils se sont traduits par une plus grande tolérance face à certaines formes et combinaisons de mariages mixtes[29], y compris dans l'univers de la publicité ou l'industrie du luxe. Être métis est parfois devenu à la mode.

Pour autant, la sexualité interraciale était et reste, en partie, marquée par des rapports de pouvoir asymétriques fondés sur le genre, la « race » et la classe, toujours héritière du passé colonial et de ses pratiques ségrégationnistes. Cependant, des relations sexuelles interraciales de plus en plus visibles, ainsi que la reproduction biologique d'enfants métis ont remis en question les frontières sexualo-raciales qui perduraient aux lendemains des indépendances. Les enfants nés de ces relations, comme on le voit dans nombre de romans et récits publiés depuis une trentaine d'années, affichent maintenant une « double conscience », négociant constamment leur double identité : celle correspondant à la perception qu'ils ont d'eux-mêmes et celle liée à la façon dont les autres les voient ; une double identité qui remettait déjà en question les frontières raciales, aux lendemains des décolonisations[30]. ■

1 Jock McCulloch, 2000 ; Ruth Iyob, 2005 ; Durba Ghosh, 2006 ; Carina Ray, 2015.
2 Emmanuelle Saada, 2007.
3 Dominique Rolland, 2007.
4 Owen White, 1999 ; Christina E. Firpo, 2016(a) ; Christopher Lee, 2014.
5 Frances Gouda, 2011.
6 Christelle Taraud, 2008(b).
7 Nelcya Delanoë, 2002.
8 Leïla Sebbar, 1984.
9 Daniel G. Reginald, 2002.

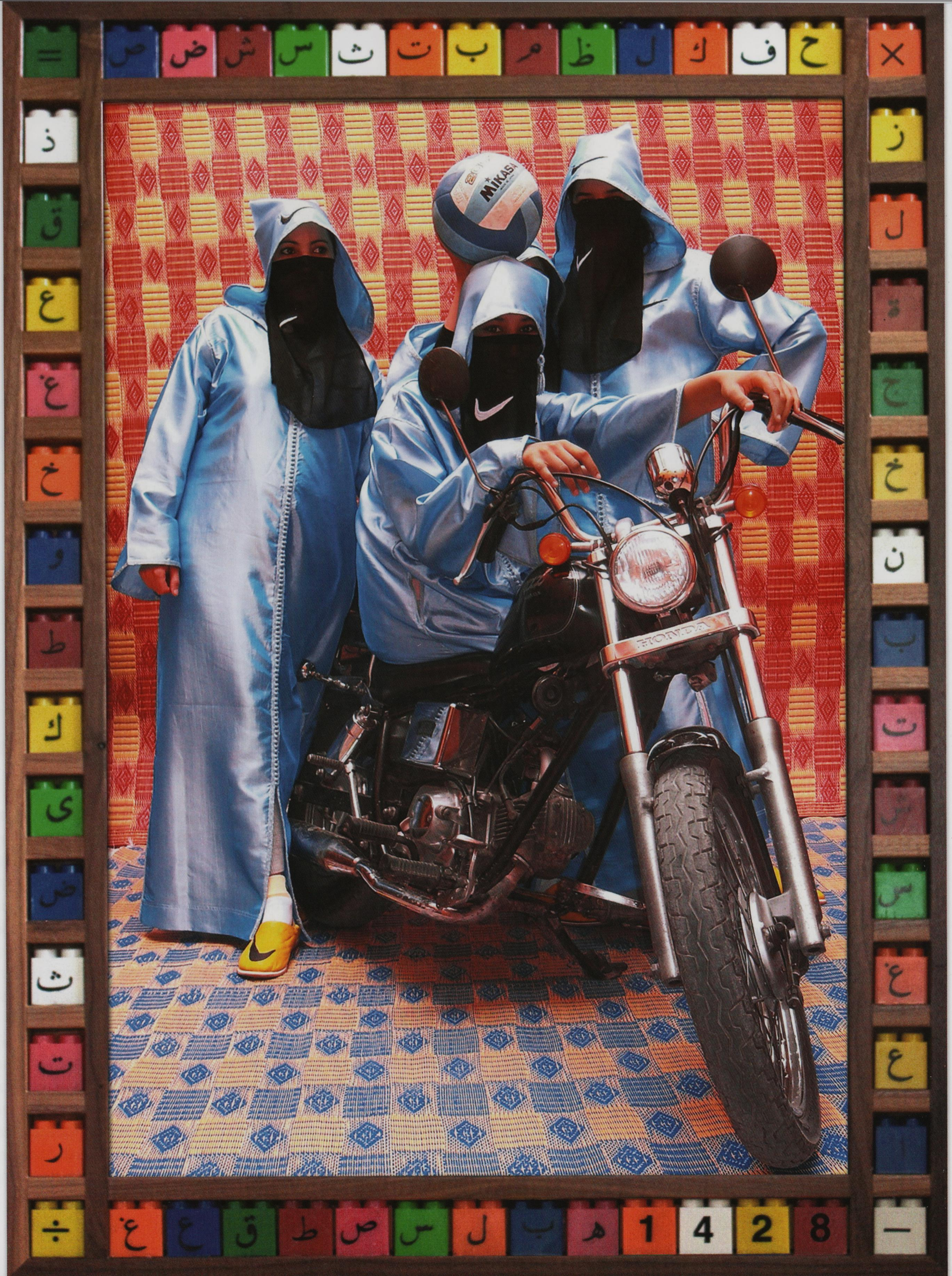
10 Bernardo Guimarães, 1875 ; Danzy Senna, 1998 ; Allyson Hobbs, 2014.
11 Carla Kaplan, 2007.
12 Christina E. Firpo, 2016(a).
13 Emmanuelle Saada, 2007.
14 Viet Thanh Nguyen, 2016.
15 Trevor Noah, 2016.
16 Trevor Noah, 2016.
17 Saul Dubow, 2014.
18 Juan E. De Castro, 2002 ; May-lee Chai, 2008.
19 Barack Obama, 1995 ; Rebecca Walker, 2002.

20 Ousmane Sembène, 1956.
21 Ferdinand Oyono, 1956.
22 Ousmane Socé Diop, 1937 ; Bernard Dadié, 1959 ; Cheikh Hamidou Kane, 1961.
23 Claire Etcherelli, 1967.
24 *Le Monde des livres*, 4 octobre 1967.
25 Alain Mabanckou, 2009.
26 Bessora, 1999.
27 Léonora Miano, 2012.
28 Daniel Biyaoula, 2001 ; Fatou Diome, 2003 ; Léonora Miano, 2010.
29 Renee C. Romano, 2006 ; Susan Williams, 2007. Voir aussi des films comme *Loving* (2016) et *A United Kingdom* (2016).
30 William Edward Burghardt Du Bois, 2007 [1903].

Mondialisation et nouvelle identité : libérer le regard

Pascal BLANCHARD & Dominic THOMAS

Métissages. *De Arcimboldo à Zombi*, tel est le titre d'un livre qu'ont réédité les éditions Pauvert en 2016[1]. Dès l'introduction, les auteurs affirment que « *le métissage est incontestablement à la mode* ». Développant le concept sur plus de mille pages, ils affirment qu'une « *vulgate médiatique et publicitaire s'en est emparée et l'utilise à satiété* ». Désormais le terme est, effectivement, en vogue, caractérisant une musique, une mode, une gastronomie, un livre et une culture.
Existerait-il un malentendu à propos du métissage ? Un terme vague perdu entre globalisation et mondialisation, un miroir tendu aux tenants du postcolonialisme, une mauvaise manière de définir l'hédonisme ou une sorte de « *plaisir gourmand* » issu de la « *chaleur des tropiques* ». Le métissage concerne des individus dont la « *condition métisse est très souvent douloureuse* » et qui, explicitement, n'ont ni la couleur de peau du dominant, ni tout à fait celles des dominés ! Ceci rappelle que le métissage, tout en étant à la fois le fruit de l'amour et du viol (colonial), est un processus majeur — individuel et collectif — car on s'éloigne de ce que l'on était en abandonnant ce que l'on avait.
Vivre dans une société métisse — ou dans laquelle certains individus le sont — est complexe, puisque l'on n'appartient en fait à aucun héritage spécifique, mais à un entre-deux. Le romancier Salman Rushdie a évoqué cette situation, en 1994, pour la génération née en Europe : « *Je croyais avoir trouvé un autre moyen de faire un pont entre ici et là-bas, entre mes deux altérités, ma double dés-appartenance*[2]. » Mais la condition métisse n'est pas nécessairement déceptive. Dans ce registre, un article du



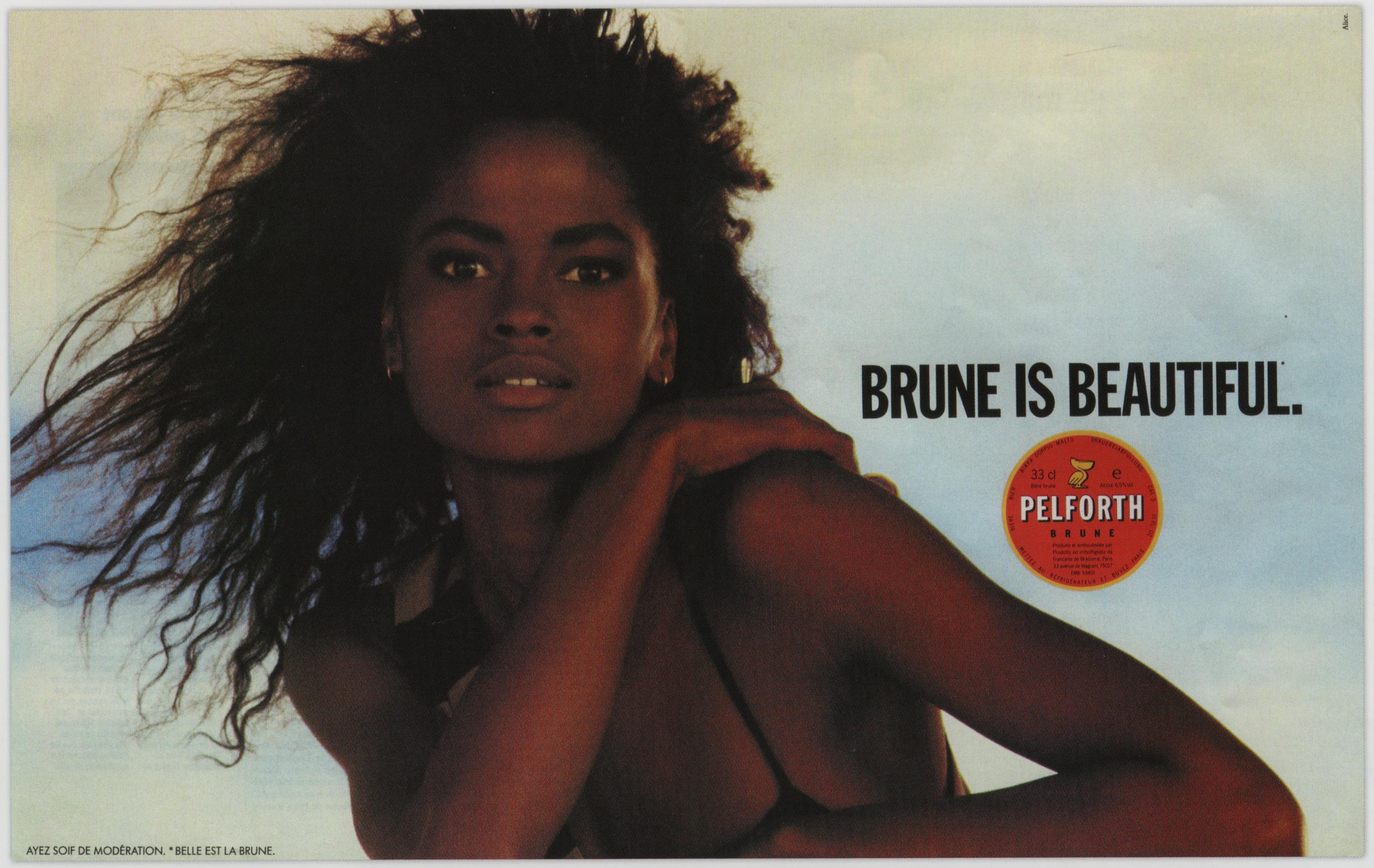
➨ *Bike Rider*, série *Kesh Angels*, photographie d'Hassan Hajjaj [Maroc/Angleterre], tirage lambda métallisé sur Dibond blanc 3 mm, figurines Lego sur cadre en bois, 2007.

Série de deux photographies de Raffael Dickreuter [États-Unis] avec le mannequin Deddeh Howard, tirages numériques, 2016-2017 : *Black Mirror project*, Vivara ; *Black Mirror project*, Dolce & Gabbana.

Jimi Hendrix [États-Unis/Angleterre], photographie de David Montgomery, pochette de l'album *Electric Ladyland*, 1968. Cette pochette de disque est un des plus grands scandales de l'année 1968 car elle donne le sentiment que ce sont « toutes » les femmes qu'aurait conquis le musicien. Ce n'était qu'un montage du label anglais Tracks Records, non validé par le chanteur, et l'album fut rapidement retiré de la vente.

magazine *People*, datant de 2016, examine le projet du mannequin Deddeh Howard, une Africaine-Américaine, sous la rubrique « La diversité compte », titre faisant allusion, évidemment, à l'organisation politique *Black Lives Matter*[3], qui s'est mobilisée pour dénoncer les crimes contre les Africains-Américains commis par la police. Porte-voix « minoritaire », Deddeh Howard est cependant bien en phase avec le temps présent, ce qui explique qu'elle prône une société métissée, une société diverse dont elle est d'ailleurs considérée comme un étendard et une icône.

Deddeh Howard est aussi un symbole de beauté absolue… mais à la « marge », comme le souligne une étude publiée en ligne par *Slate* : en 2013, moins de 5 % des femmes mannequins dans les défilés ou dans les grands magazines de mode en Occident seraient noires ou métisses. Aussi, fin 2016, le modèle Chanel Iman stigmatise l'absence de métissage dans le monde de la mode, déclarant au magazine *Teen Vogue* : « *Je ne pouvais pas l'endurer, je me sentais jugée, au lieu d'être acceptée pour qui j'étais.* » Deddeh Howard va dénoncer cette stigmatisation en créant des doubles-portraits entre elle et de grands mannequins pour souligner les « beautés égales ». Courageux combat, dans un monde qui, s'il est déjà très métissé, s'inscrit également dans le refus du métissage, refus hérité du temps colonial où la beauté blanche est encore la référence.



Le métissage, une mode ?

Le *métissage* est devenu un débat contemporain, mondialisé et pluriculturel. C'est aussi une nouvelle *norme*, contestée par certains qui adhèrent à une vision binaire du monde, revendiquée par d'autres. C'est enfin une ligne de fracture, entre deux pensées et deux visions du monde. Un siècle plus tôt, ce modèle du métissage hérité de la colonisation et de l'esclavage, tout comme les flux migratoires contemporains, était perçu négativement dans les univers coloniaux et les sociétés occidentales.

Aujourd'hui, au temps de la mondialisation et des immigrations Sud-Nord, ce modèle[4] s'affirme comme une référence esthétique de la « société-monde ». Dans ce contexte, la société métissée serait la manifestation d'une société sans « race », sans conflit et « belle ». Selon la sociologue Marie-Christine Bureau, « *au niveau individuel, le métissage se présente* [désormais] *comme expérience vécue de construction d'une identité narrative ; au niveau de la société civile, comme un processus de création collective qui permet de dépasser certains écueils du vivre ensemble ; au niveau politique, comme un projet de dépassement de l'opposition simpliste entre universalisme et culturalisme*[5] ».

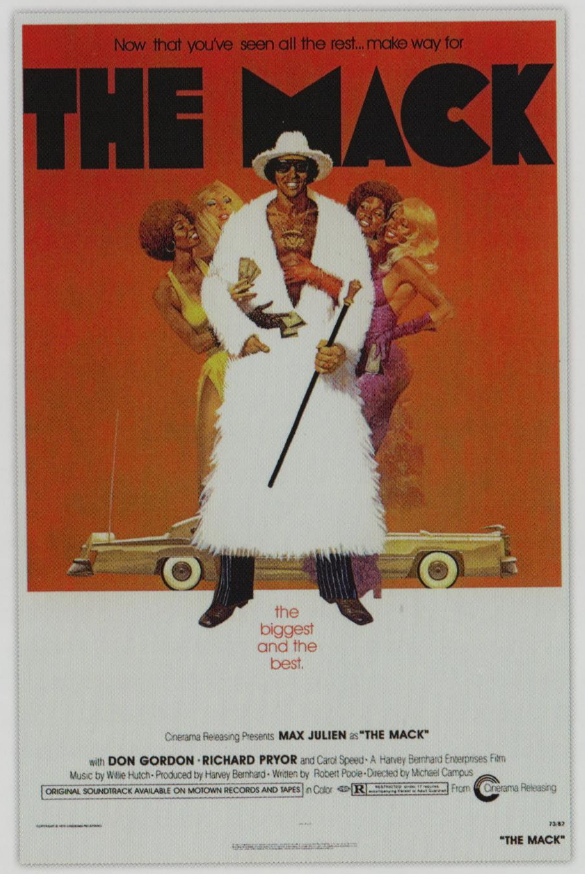
Le métissage est aussi le produit des chocs de l'histoire impériale et serait donc devenu, dans le temps postcolonial, une idéologie en soi. Contre elle, se dressent notamment

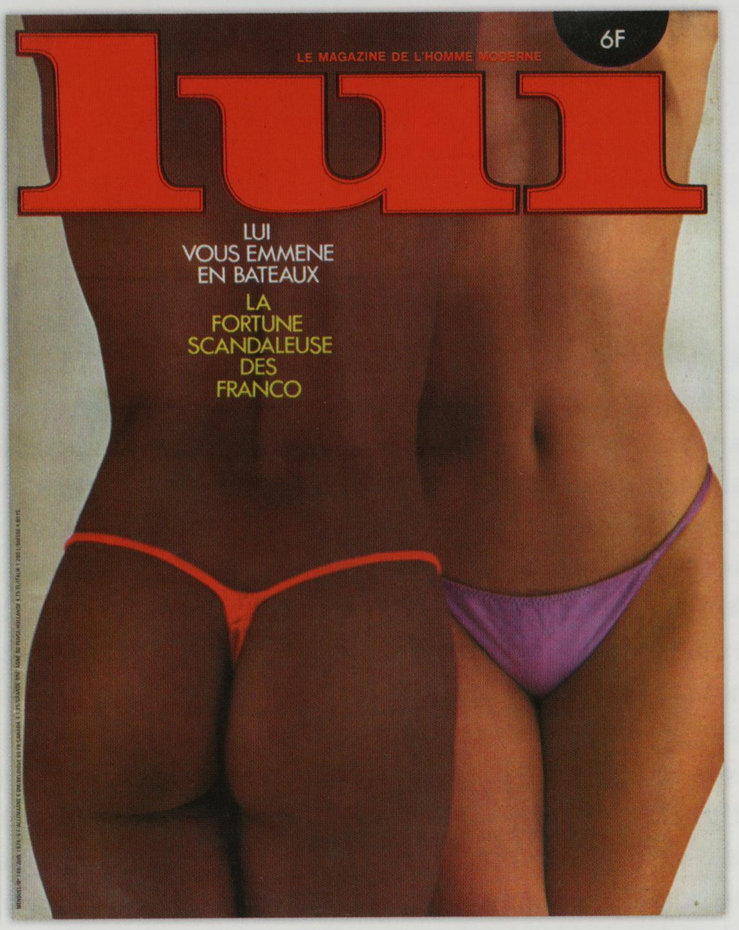
Brune is beautiful [France], affiche publicitaire de Pelforth par l'agence Alice, 175x120 cm, 1988. Cette publicité s'inspire du slogan historique « Black is beautiful » utilisé dans la lutte pour les droits civiques aux États-Unis par les *Black Panthers*.

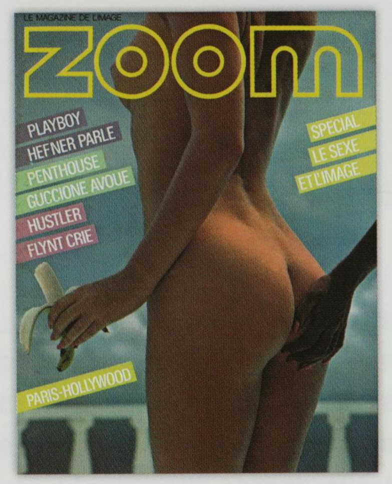
Sexualité exotique : entre *blaxploitation* aux États-Unis et couvertures de magazines de charme en France

Pascal BLANCHARD

Aux États-Unis, la pornographie ethnique a toujours existé. À chacun sa pornographie et la culture de la *blaxploitation* a eu la sienne, en lien avec un cinéma populaire hypersexualisé — avec des titres comme *Africanus Sexualis* (*Black is Beautiful*) (1970) de Matt Cimber, *Black Love* (1972) de Herschell Gordon Lewis ou *The Black Gestapo* (1975) de Lee Frost. Au milieu des années 1970, s'imposent, sur les couvertures, des vedettes hypersexualisées de *Jet*, *Ebony* ou *Playboy Magazine* ; une présence contre laquelle s'opposent les mouvements noirs, notamment avec la *Coalition Against Blaxploitation*. En Europe, *a contrario*, le temps colonial n'a qu'à la marge introduit dans les « magazines de charme » une dimension ethnique, à l'exception de quelques clichés de métisses Antillaises ou de jeunes Indochinoises. À partir des années 1970, en même temps qu'émergent dans l'univers publicitaire et de la mode des profils non-blancs, le monde du « magazine de charme » ou de la photographie introduit, petit à petit, la diversité dans les corps figurés et/ou exhibés. Dès 1971, *Playboy* affichait en couverture une jeune femme noire dans un style *Black Panthers*, une figure continuellement reprise par la suite. *Lui* réagit et renouvelle le genre, en présentant une femme noire et une femme blanche en 1976. On pense, de même, aux couvertures de *Photo* dans les années 2000, à la suite de celle de *L'Écho des Savanes* qui, en 1986, présentait une « Josephine Baker » relookée. L'évolution est nette. En 2014, c'est la chanteuse Rihanna qui fait la une du magazine *Lui* : succès populaire et buzz garanti. Aujourd'hui, Asiatiques, Beurs, Blacks, Muslims... sont devenus des « genres » sexuels à part entière, répondant tant à des codes qu'aux demandes du public. Ils ont, désormais, une place incontournable dans l'ensemble des publications à caractère érotique et/ou pornographique, un espace qui s'est banalisé tout en restant, finalement, très normatif.



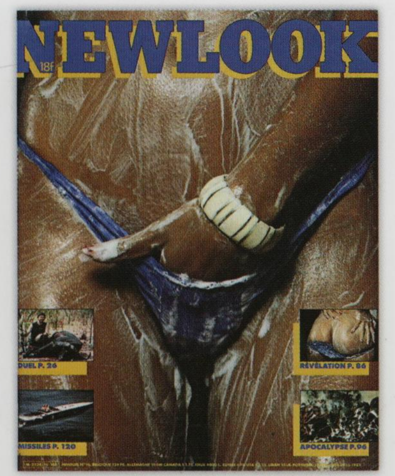


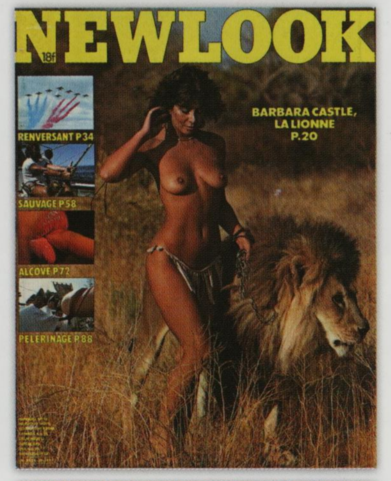


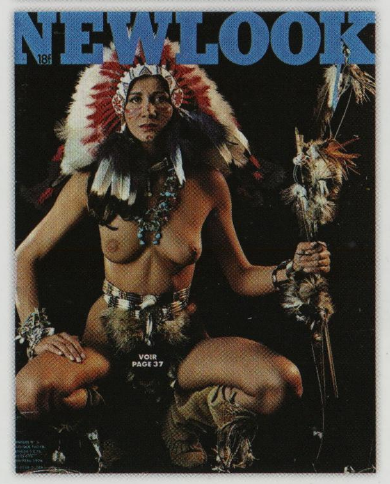
The Mack, affiche du film réalisé par Michael Campus [États-Unis], 120x170 cm, 1973. De retour à Oakland après cinq années de prison, Goldie se lance dans le proxénétisme alors que son frère est un militant de la cause africaine-américaine.

Zoom, n° 109, couverture de magazine [France], 1983.

Série de deux couvertures de magazine : *L'Écho des Savanes* [France], n° 39, 1986 ; *Lui* [France], n° 149, 1976 [juin].







Série de trois couvertures de magazine [France] : *New Look*, n° 13, 1986 ; *New Look*, n° 5, 1984 ; *New Look*, n° 16, 1984.

« Darine Stern », couverture du magazine *Playboy* [Chicago, États-Unis], 1971 [octobre].

les « petits Blancs » pour qui c'est un *diktat* progressiste qu'il faut combattre. Donald Trump est désormais le symbole de cette opposition, dans une réaction anti-métissage[6], une sorte de cri « *primitif du mâle blanc* » comme le souligne Hadley Freeman dans *The Guardian*[7].

À propos du métissage, le candidat à l'investiture du Parti démocrate, Barack Obama déclarait dans le cadre de l'élection présidentielle en 2008 : « *J'ai des frères, des sœurs, des nièces, des neveux, des oncles et des cousins de toutes races et de toutes couleurs, dispersés sur trois continents, et, aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai jamais que nul autre pays au monde n'aurait rendu mon histoire possible*[8]. » Les États-Unis seraient donc devenus le *paradis des métis*. Mais, le ressac, avec l'élection de Donald Trump, a été violent : les limites d'une utopie du métissage se heurtent — entre autres — à la réaction des classes moyennes et populaires blanches, qui y voient la fin inéluctable de leur hégémonie « blanche » sur la société américaine. Comme l'indiquent de nouvelles données et les rassemblements de l'extrême droite (comme à Charlottesville en août 2017), la motivation pour nombre de ceux qui ont voté Donald Trump n'est pas attribuable à l'incertitude économique, mais plutôt au racisme[9].

Le métissage comme idéologie

Au XXIe siècle, la question de la « race » — et donc celle du métissage — s'impose dans toutes les sociétés postcoloniales[10]. Le concept de « race » demeure puisque la question raciale et le racisme continuent à influencer les relations sociales. Pour ceux qui s'opposent à la perte de leur « pureté raciale », la *pensée métisse* est la pire des menaces (une pensée du partage et de l'échange), le cadeau empoisonné de la période coloniale et la conséquence la plus dévastatrice des flux migratoires (en Europe). Cette utopie s'incarne dans des sociétés « de minorités » (aux États-Unis) ou des sociétés « d'entre-deux » comme en Amérique du Sud. Ainsi, le métissage se profile-t-il comme l'horizon absolu de la perte de la tradition.

La revue *Foreign Affairs* a consacré son numéro de mars-avril 2015 à cette question, sous le titre « Le problème avec la race », dans lequel le philosophe Kwame Anthony Appiah examine la question dans un cadre historique comparatif[11] et souligne l'omniprésence de celle-ci dans les rapports internes de la société américaine. Pour la blogueuse Ana Marie Cox, cette « tentation métisse » est désormais visible, omniprésente et perçue comme oppressante pour les « petits Blancs ». Pour eux « *l'égalité se ressent comme une oppression* ». C'est ainsi que le *whitelash* (« retour de bâton blanc ») est né. En France, cela se résume par le slogan frontiste : « *On est chez nous* », qui cible la pensée *diversitaire*.

Cette utopie du métissage « positif » a une histoire et celle-ci remonte au début des années 1980. Une marque en est la signature la plus visible, *United Colors of Benetton*. En 2016, la compagnie lance une nouvelle campagne publicitaire, « Le visage de la ville », à travers une vidéo *morphing* et des images tentant de créer le « visage type » d'une esthétique métisse. Selon le président de l'agence publicitaire responsable du projet, « *le contexte actuel est favorable pour rappeler au monde que la diversité est,*

L'information est l'union de tous les points de vue (affiche publicitaire de Lafayette Agency faisant la promotion de i24 News) [Lyon, France], photographie de Robert Deyrail, tirage numérique, 2015.

I am not what I appear to be (*Je ne suis pas ce que je semble être*), campagne publicitaire de Diesel, 2013.

Défilé prêt-à-porter printemps-été de Hussein Chalayan [Paris, France], photographie de presse, tirage numérique, 1998.

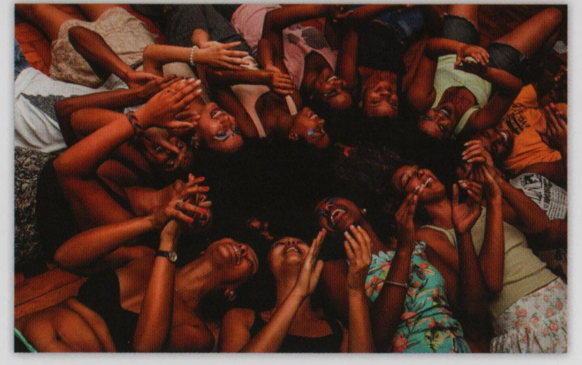
Manifestant brandissant une affiche de la campagne We the people [Paris, France], photographie de presse, tirage numérique, 2017.

« Freedom First » [États-Unis], couverture du magazine *Hustler*, 2017 [juin].

Entre mythe et réalités, désir et métissage au Brésil

Capucine BOIDIN

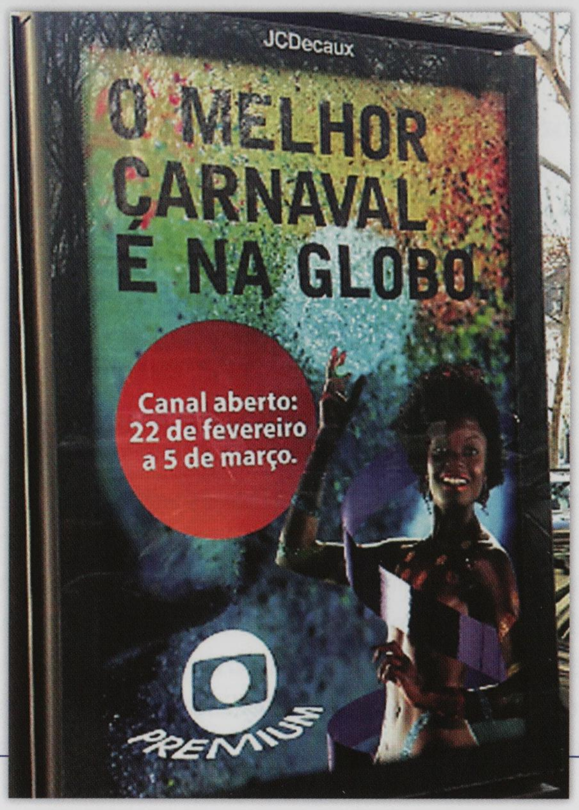
Nous assistons aujourd'hui dans toute l'Amérique latine à une déconstruction des mythes du métissage. L'érotisme interracial ne prouve plus que le Brésil n'est pas un pays raciste. Il devient une illusion qui détourne les Noirs du militantisme afro-brésilien pour s'adonner à des stratégies de blanchiment, économique et social *via* des relations sexuelles interraciales. Donna Goldstein, dans un article intitulé « "Interracial" Sex and Racial democracy in Brazil: twin concepts? » (1999), nous permet de mieux comprendre comment le mythe du métissage a été incorporé par certaines métisses noires des quartiers populaires : il prend la forme de la « Cendrillon noire » qui séduit un homme plus âgé, plus riche et généralement plus blanc, ironiquement appelé *coroa* (« couronne »). La femme qui y parvient donne le *golpe do bau*, remporte le gros lot. Laura Moutinho, quant à elle, montre, dans son ouvrage *Razão, cor e desejo* (2004) comment la gestion de la sexualité et du désir interracial fonde la construction du Brésil. Mais elle confronte aussi le mythe national à la réalité actuelle et montre que les mariages interraciaux sont moins nombreux que la population brésilienne ne le pense : 80 % des unions sont endogames, à l'intérieur d'un même groupe de couleur. Et parmi les mariages exogames, les unions entre hommes de couleur et femmes blanches prédominent. Dans les entretiens réalisés, les femmes blanches décrivent leur compagnon noir comme plus chaud et viril que l'homme blanc : du point de vue érotique, l'opposition binaire culture/nature prend une tournure positive pour l'homme de couleur. Cette dénonciation, déconstruction et relativisation des mythes du métissage, s'accompagne de mouvements culturels d'africanisation. Ils puisent une partie de leur imaginaire dans la culture *black funk soul* des États-Unis et produisent à leur tour de nouvelles figures : celle du jeune *brau* hypersexualisé et agressif accompagné de sa *beleza negra*, hyperféminisée.



Série de trois photographies de Gênova Wisniewski, tirages numériques, 2014 : *Les femmes du Coletivo Negração en campagne « Globeleza ne nous représente pas ».*

O melhor carnaval é na Globo (publicité avec Nayara Justino) [Brésil], photographie d'Estevan Avelar, tirage numérique, 2014. Cette Brésilienne sera déchue par Globo TV de son titre de reine de samba en raison de préjugés racistes concernant la couleur de sa peau.

Pacificar foi facil. Quero ver dominar (Pacifier était facile. Je veux pouvoir dominer) [Brésil], affiche publicitaire de Duloren par l'agence X-Tudo Comunicação, 110x160 cm, 2012.



Sans titre (campagne publicitaire United Colors of Benetton d'Oliviero Toscani), photographie, tirage argentique, sans date [1995].

Sexe, exotisme et publicité

Dominic THOMAS

« Brune is Beautiful » proclamait, en 1988, une jeune fille noire dans une publicité pour la bière Pelforth. Sexualisés à l'extrême, les « corps exotiques » de la publicité occidentale le sont certainement. Souvent dénudés, ils jouent alors de deux stéréotypes : féminins – et donc « soumis » –, ces corps sont « offerts », apparemment sans résistance aucune à la consommation de masse ; masculins, ils jouent, au contraire, le registre d'une hypervirilité. Omniprésents dans les univers publicitaires – qui ne déconstruisent pas, en général, les stéréotypes hérités des périodes esclavagistes et/ou coloniales – les « corps exotiques » se voient constamment (ré)assignés à leur « juste » place. L'exemple des États-Unis montre cependant la complexité des enjeux : l'utilisation de figures « ethniques » étant usuelle et, simultanément, vivement critiquée, à l'image des marques *Uncle Ben's* et *Aunt Jemina* qui ont été accusées de fonder leur communication visuelle sur des stéréotypes concernant les Africains-Américains.

En Europe, au milieu des années 1980, les « corps exotiques » surgissent au travers des publicités intitulées *United Colors of Benetton* d'Oliviero Toscani ou bien de la féminité/félinité d'une Grace Jones mise en scène par Jean-Paul Goude. Une érotisation des corps qui va s'amplifiant, comme le montrent les campagnes publicitaires des glaces Häagen-Dazs, du papier à cigarette OCB ou bien de Sloggi, en 2005, qui utilise l'image de Yannick Noah. D'autres publicités, à l'image de celle des confiseries Hershey's, jouent sur un autre registre, réduisant la femme noire figurée à une partie de son corps, les plis de son dos étant assimilés à des couches de chocolat liquide. En novembre 2002, une campagne pour la carte visa Egg – qui propose de « petits taux » à ses client.e.s – était ainsi illustrée : « *Idée reçue n° 9 : Les Blacks ont un grand sexe* », détournant le stéréotype. Mais généralement, femmes, hommes et « métis.ses » sont mis à contribution pour nourrir la boîte à fantasmes publicitaires.

Idée reçue n° 9 : Les blacks ont un grand sexe, campagne publicitaire de visa Egg par l'agence BDDP & Fils/Egg [France], 2002. Il est noir, c'est le mal, donc difforme. Son sexe n'est pas fait pour faire l'amour, pour reproduire, mais bien pour détruire la pureté de la femme blanche. Cette croyance renvoie au monde animal, au péché originel, à l'interdit ultime. Ici, elle est tournée en paradoxe par les publicitaires.

No tobacco, no taboo, campagne publicitaire de Nicofresh par l'agence Bloom Advertising [Irlande], 2014.

Toy Boy, campagne publicitaire de Suitsupply [Pays-Bas], 2016.

Charcoal Donut [Thaïlande], campagne publicitaire de Dunkin Donut Thaïlande, 2013.

Et plus si affinités : le rôle contradictoire des *Vadimbazaha* de Madagascar

Jennifer COLE

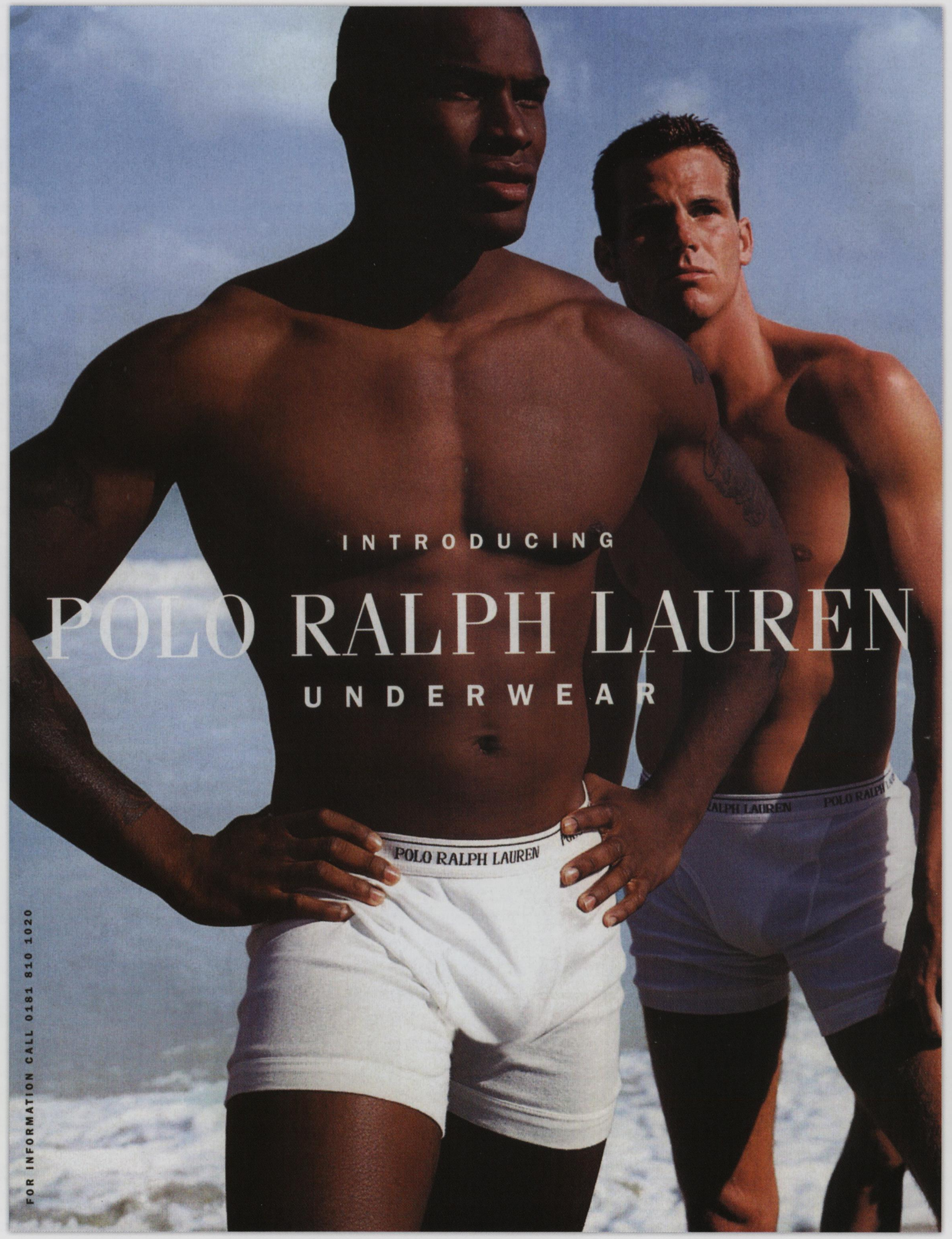
Depuis le XVIIIe siècle, à Madagascar, les colons français ont eu recours aux *Vadimbazaha* – des femmes acceptant de nouer des relations avec des « étrangers » – dans le but d'accéder aux réseaux sociaux locaux et d'obtenir des terres. Les changements survenus à partir de l'indépendance du pays, le 26 juin 1960, et plus encore lors de la libéralisation économique du début des années 1990, loin de voir disparaître ces « arrangements » entre Malgaches et Européens, les ont, au contraire, accentués. Cependant, en raison de la banalisation des rapports sexuels transactionnels à Madagascar, les *Vadimbazaha* sont plus facilement considérées aujourd'hui comme de « simples prostituées », d'autant que certaines d'entre elles pratiquaient déjà le commerce du sexe avant de trouver un *vazaha* à épouser. De surcroît, du fait des profondes inégalités économiques qui caractérisent la relation entre Madagascar et la France – comme le montre la série documentaire *Et plus si affinités*, réalisée par Gilles de Maistre en 2002, qui éclaire le commerce des « promises par correspondance » –, les *Vadimbazaha* sont toujours insérées dans un rapport de genre, de classe et de « race » profondément inégalitaire. Ce rapport asymétrique n'empêche toutefois pas certaines d'entre elles de gagner un meilleur statut social, de construire un espace économique en lien avec leur famille et d'obtenir plus de pouvoir à travers ces relations avec des Européens. Certaines femmes malgaches continuent donc, ainsi, à déployer leur capacité sexuelle et reproductrice pour gravir les différentes strates de la hiérarchie sociale, tout en perpétuant leur rôle d'intermédiaire entre Madagascar et le monde extérieur.

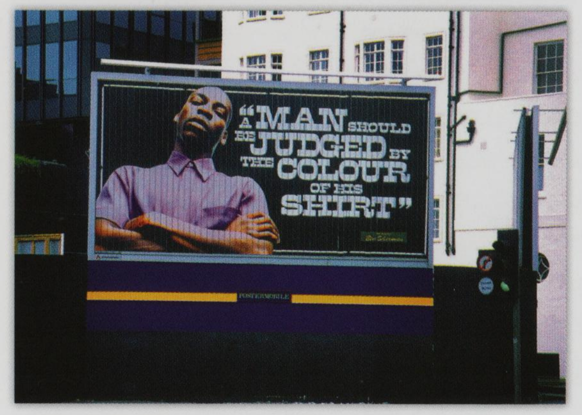
en effet, belle ». Sur le site de Benetton, on pouvait lire : « *Depuis ses débuts, Benetton envisage la mode comme un village global où vivent des jeunes gens de toutes les races.* » Et ce village global, ce dépassement des frontières, c'est justement l'apologie du « métissage total ».

Depuis plus de trois décennies, cette *utopie Benetton*, a suscité moult controverses, reposant sur deux théories qui s'opposent : le métissage et la pureté. Au début, les affiches de Benetton se concentraient sur une diversité liée à la jeunesse, mais progressivement s'est affirmée la mixité raciale et même sexualisée entre adultes. Plus qu'une simple image sur papier glacé, les affiches sont alors l'incarnation d'une société idéale qui est offerte au « consommateur-citoyen ». Le modèle devient le mélange, l'invention de nouvelles identités détachées des héritages coloniaux, dépassant le clivage du maître et de l'esclave. Certains y voient même un racisme inversé, à l'image de Jean-Loup Amselle qui parle d'un « *racisme du métissage* » qui « *s'exprime de façon emblématique dans la représentation d'une France bigarrée, enrichie par la multiplicité de ses appartenances et de ses différences*[12] ». Pour d'autres, c'est le but ultime à atteindre, qui nous ferait définitivement sortir de la « *nuit coloniale* ».

Provocations *benettoniennes* reprises, par exemple en France, par les militants d'associations comme SOS Racisme, en 1986, avec le slogan « *Touche pas à mon pote* » ; et jusqu'à Jean-Luc Mélenchon (homme politique français, aujourd'hui leader du mouvement La France insoumise), en 2012, lors d'un meeting sur la plage du Prado à Marseille déclarant, « *Notre chance, c'est le métissage* ». C'est aussi le fruit d'un temps mondialisé dans lequel désormais l'interdit du mariage interethnique n'est plus pratiqué qu'à la marge ou reste seulement un contre-modèle social symptomatique d'un « déclin de l'Occident[13] », face à un discours encourageant une société plus ouverte. Mais les flux migratoires et l'univers des cols blancs comme l'univers de la mode ont fabriqué cette société nouvelle. Cette antithèse de la norme coloniale est à la base d'une réaction violente : protéger la « race ».

Grace Jones & Roger Moore, illustration de Dan Goozé pour l'affiche du film *Dangereusement vôtre* réalisé par John Glen, 1985.





Le métissage comme modèle indépassable ?

À reprendre les multiples manifestations du *métissage* à l'échelle internationale dans ses rapports à la société mondialisée, on retrouve des filiations coloniales : *mestizo* dans le monde hispanophone, *mestiezen* en hollandais, *meticcio* en italien, *mischling* en allemand, ou *mestiço* en portugais. La notion de métissage renvoie donc, par essence, à une rencontre sexuelle interraciale, à un mélange qui se voit, à la trace indélébile d'un passé que l'on veut parfois oublier. La théorie du « Grand remplacement » est fondée sur cette angoisse.

On est alors très proche d'une société du paria, de l'indésirable, du métèque… d'ailleurs si les Noirs et les Blancs méritent une majuscule — il aura fallu quelques siècles de rapports de domination pour cela —, le « métis » n'en aura jamais. C'est l'incarnation de la menace pour ceux qui réclament la pureté comme pour ceux qui souhaitent que chacun reste à sa place (dans sa « race », son sexe ou bien sa sexualité). Le métissage brise le mythe des origines, il est l'« anti-authentique ».

Ce processus s'incarne dans le rejet d'une société métissée, c'est-à-dire définie comme multiethnique et multiculturelle, dans un temps où s'épanouissent, avec vigueur, le repli sur soi et la haine de l'« Autre ». Cette peur du mélange ou mixophobie, qualifiée de « *néo-racisme* »[14], de « *néo-racisme différentialiste* »[15] ou encore de « *xéno-racisme* »[16], vient s'exprimer dans la défense d'une prétendue « identité blanche » menacée par l'immigration et le métissage des sociétés, plongeant ses racines dans le contexte très spécifique des schémas migratoires des temps postcoloniaux.

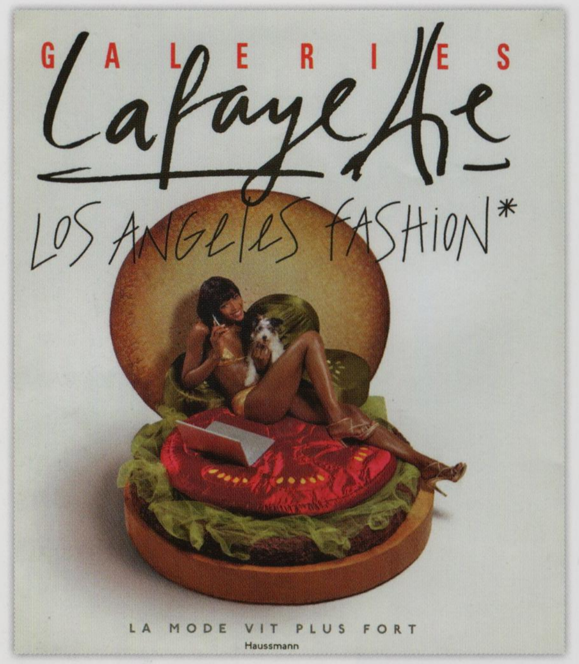
◄ *Introducing Polo Ralph Lauren Underwear* [Royaume-Uni], campagne publicitaire de Polo Ralph Lauren, sans date [c. 2005].

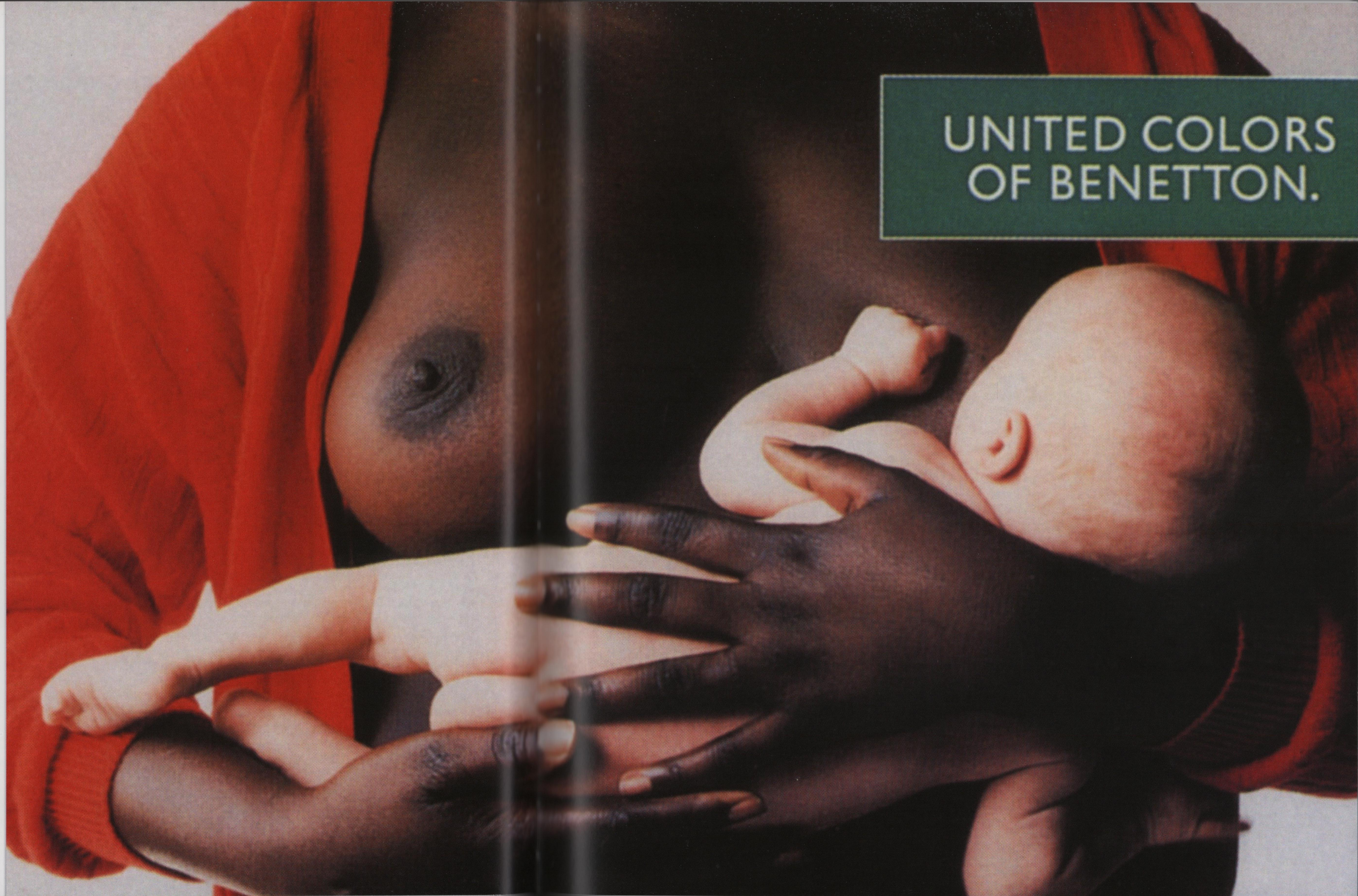
↘ *Tal Abyad, Life After Isis (Tal Abyad, la vie après Daesh)*, photographie d'Ahmet Sik [Turquie], tirage numérique, 2015.

▲▲▲ *Changing times, changing tastes (Changer d'époque, changer de goût)*, campagne publicitaire de Knorr Super Soup [Pays-Bas] par l'agence J. Walter Thompson Amsterdam, 2004.

▲▲ *Keeping you together*, campagne publicitaire de SnoereStop [États-Unis], 2013. La société commercialisant SnoreStop (produits anti-ronflement) imagine cette publicité représentant un soldat américain embrassant une femme musulmane vêtue d'un niqab destinée à « *symboliser le monde que nous aimerions voir un jour* ».

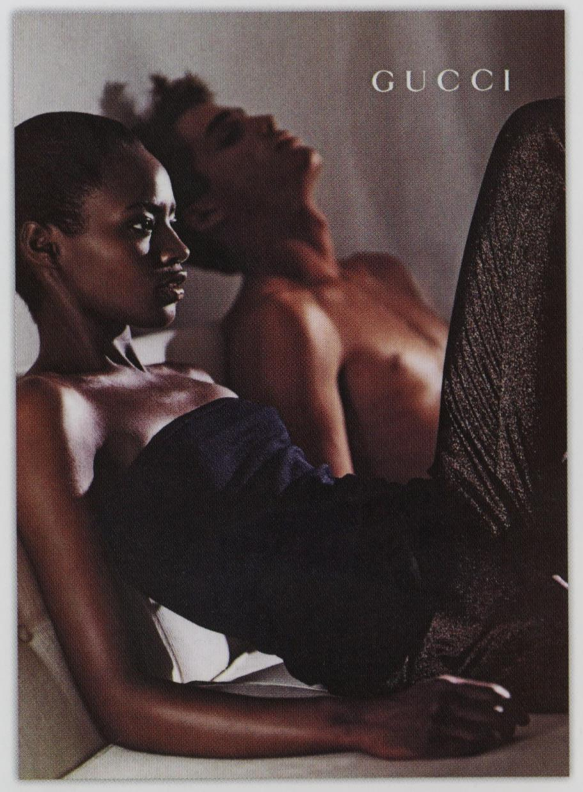
▲ « A man should be judged by the colour of his shirt » (« Un homme devrait être jugé à la couleur de sa chemise »), photographie d'une campagne publicitaire de Ben Sherman [Angleterre], tirage argentique, 1997.

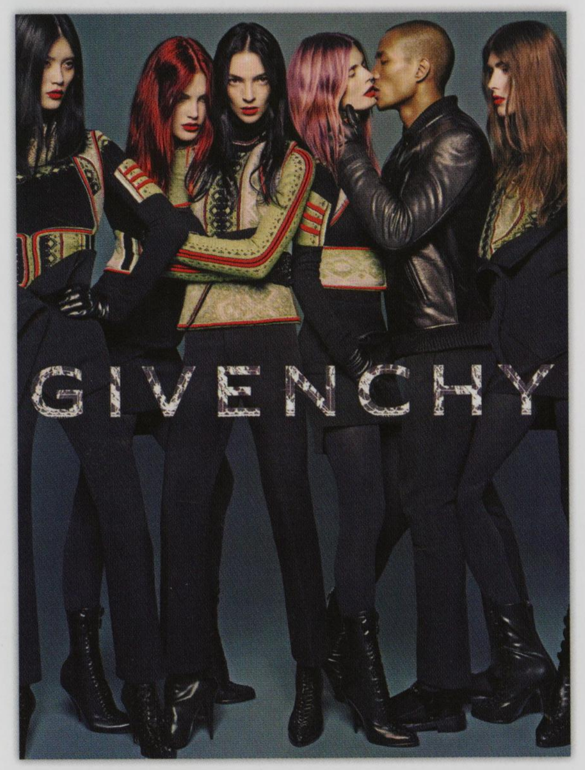




Los Angeles fashion. La mode vit plus fort, campagne publicitaire des Galeries Lafayette, d'après une photographie de Jean-Paul Goude [France], 2015. Grand illustrateur, photographe, réalisateur, Jean-Paul Goude a mis en scène de grands noms du monde des arts comme Grace Jones, Vanessa Paradis, Laetitia Casta. Son approche du métissage et des corps non-occidentaux a été au cœur de son travail.

United Colors of Benetton, affiche publicitaire d'Oliviero Toscani avec l'agence Eldorado, plusieurs formats, 1988.





Si cette angoisse est venue s'incarner, avec une violence extrême, dans le massacre de soixante-dix-sept personnes perpétré par Anders Behring Breivik, en Norvège en juillet 2011 (mais aussi dans les attentats islamistes aux quatre coins du monde qui, eux aussi, manifestent le rejet d'une société métissée), elle se concrétise politiquement dans la création et l'essor de mouvements populistes et identitaires, tels l'AfD (l'« Alternative pour l'Allemagne », fondé en 2013) et Pegida (« Patriotes européens contre l'islamisation de l'Occident », créé en 2014) en Allemagne ou UKIP (« Parti pour l'indépendance du Royaume-Uni », formé en 1993) en Angleterre, mais aussi le Front national depuis plus de quarante ans en France ou toute la branche des Républicains aux États-Unis que rassemble le *Tea Party* et qui a contribué à la victoire électorale de Donald Trump.

L'origine du métissage continue donc à obséder ceux qui se pensent comme « Blancs » ; celui-ci porterait, en effet, comme un terrible fardeau la marque d'une histoire fondée sur la violence extrême. Une violence exercée à la fois sur les corps et sur les esprits. C'est d'ailleurs le sens du livre du journaliste français Bertrand Dicale, qui constate que les « *métis sont perçus comme des humains à la fois incomplets et encombrés* : *ni tout à fait noirs, ni tout à fait blancs, on leur reproche pourtant, fatalement, d'être trop noirs ou trop blancs*... ». Ils portent le poids de la faute coloniale. Le débat est désormais mondial[17] et la guerre entre les pro- et anti-métissage ne fait que commencer. De fait, le métissage est à l'échelle des mutations des identités mondiales, ce que le multiculturalisme est à l'échelle de celles des nations.

Ainsi, le métissage n'est-il pour certains qu'un mythe face à une société en réalité fracturée. Pour d'autres, au contraire, comme Jean-Pierre Langellier, il faut encourager une « *nation métisse par excellence et fière de l'être* ». Il précise que le « *Brésil possède un mélange humain encore plus réussi qu'il ne le pensait*[18] ». Le recensement effectué

▲▲ *Sans titre* [États-Unis], campagne publicitaire de Gucci, sans date [2005].

▲ *Sans titre* [Royaume-Uni], campagne publicitaire de Givenchy, 2010.

◀ *If you're looking for the real thing, look twice* (*Vous voulez l'original ? Regardez à deux fois*) [Royaume-Uni], campagne publicitaire de Levi's, sans date [*c.* 1997].

dans le pays en 2010 « *montre aussi que la population noire ou métisse est plus jeune que la population blanche* » et que « *de plus en plus de personnes se déclarent noires ou métis*[19] ». Être métis devient une identité en soi, une façon d'être, une forme de modernité qui dépasse l'héritage colonial. Mais le Brésil n'est pas le monde. Et derrière ces statistiques, les hiérarchies socio-raciales perdurent.

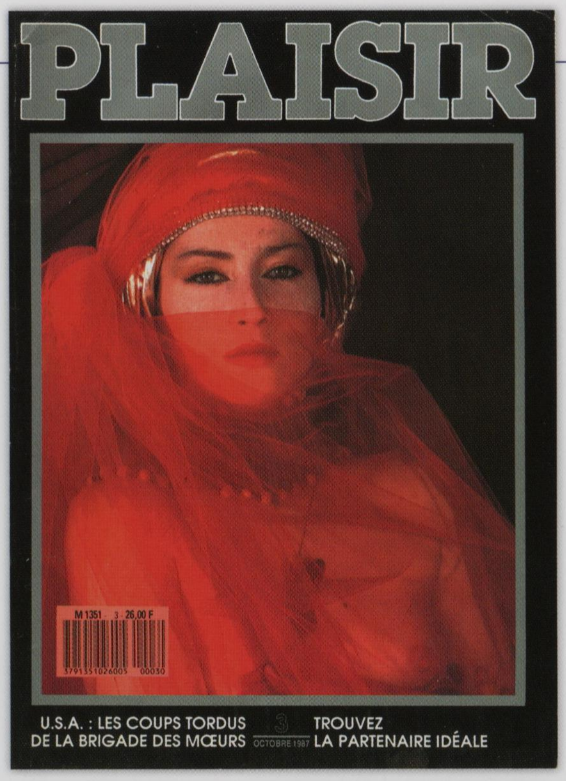
Ce débat se joue par contre différemment dans une Europe qui se pense toujours comme « blanche » et chrétienne ; un débat dominé par les populistes qui, « *au lieu de reconceptualiser l'Europe afin de les inclure* [les minorités raciales], *le processus d'unification crée un récit qui non seulement continue à exclure les minorités raciales mais aussi les définit comme l'essence même de la non-européanité dans des termes*

▲ *Sans titre*, campagne publicitaire de Burberry [Royaume-Uni], 2001.

La sexualisation du voile en France

Bruno Nassim ABOUDRAR

L'émergence en Europe du voile (dit « islamique ») a pour première conséquence de réintroduire localement un fort dimorphisme sexuel (culturel, bien entendu) dans des milieux jeunes, urbains, éduqués, que l'on croyait définitivement gagnés aux *us* de la mixité et à la mode unisexe. Celui-ci s'accompagne de la réactivation d'imaginaires traditionnels tendant à construire une sexualité à la fois sensuelle et agonistique, elle-même fondée sur le principe essentialiste d'une nature virile et d'une nature féminine, antagonistes et complémentaires. Sans varier dans ses postulats fondamentaux, le récit s'est enrichi, en fonction des évolutions stylistiques de l'objet « voile », qu'il modifie en retour. La « tenue islamique », long manteau terne et foulard épinglé autour de la face, affiche la pieuse volonté de soustraire le corps désirable à la concupiscence instinctive du mâle. En effet, dans cette partition imaginaire des rôles, la religion assigne à la femme la défense des valeurs de pudeur, de modestie, de dignité… Sa liberté sexuelle — revendiquée — se gagne en retrait, par le refus affiché de rentrer dans le jeu de l'échange et de la séduction. L'essayiste féministe égyptien Qasim Amin notait, dès 1900, ce qu'une telle construction a d'avilissant pour l'homme, réduit à une figure de brute incapable de maîtriser ses pulsions libidinales. Une variante de ce schéma, accompagnée d'une plus grande recherche d'élégance dans le voile, insiste sur la beauté inhérente à la femme dont il faudrait préserver le mystère par un dehors austère. Ce thème néo-orientaliste de la beauté cachée connaît des développements extraordinaires dans la mythologie contemporaine sur la lingerie érotique dont les islamistes, à l'abri du *niqab*, feraient grand cas. Ainsi, des femmes musulmanes recyclent-elles en se l'appropriant un vieil imaginaire raciste de l'ère coloniale : la sexualité voluptueuse, raffinée, torride de femmes dissimulées, interdites à tous, sauf à leur époux.



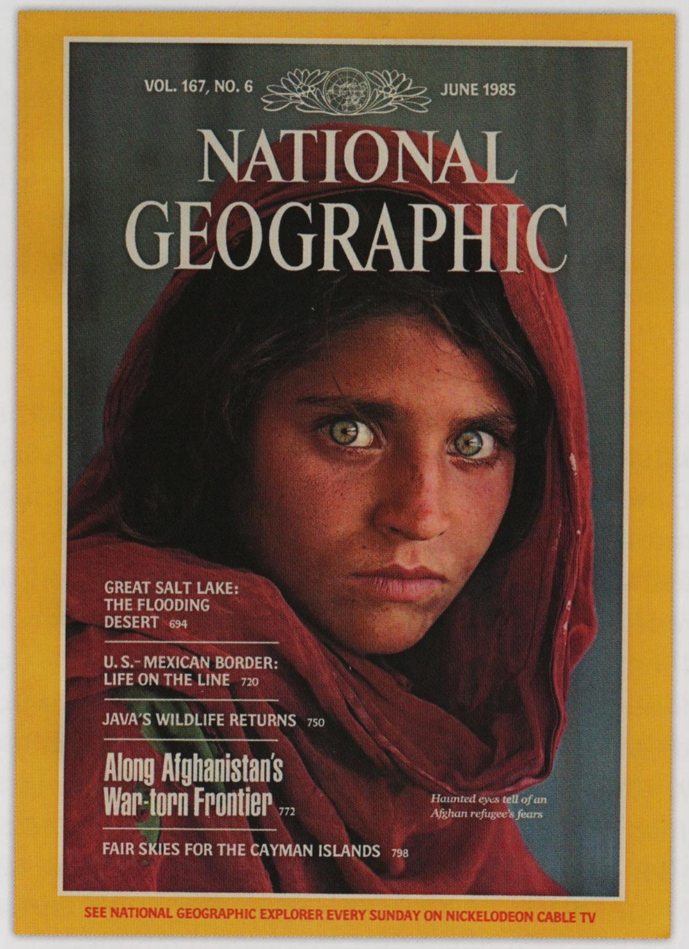
« Érotique », couverture du magazine *Plaisir*, n° 3, 1987.

Choisissez votre banlieue, votez Front ! (affiche du Front national) [France], photographie de Vittorio Zunino Celotto, tirage numérique, 2015.

La vision des femmes musulmanes dans l'Amérique en guerre au Moyen-Orient

Magali DELALOYE

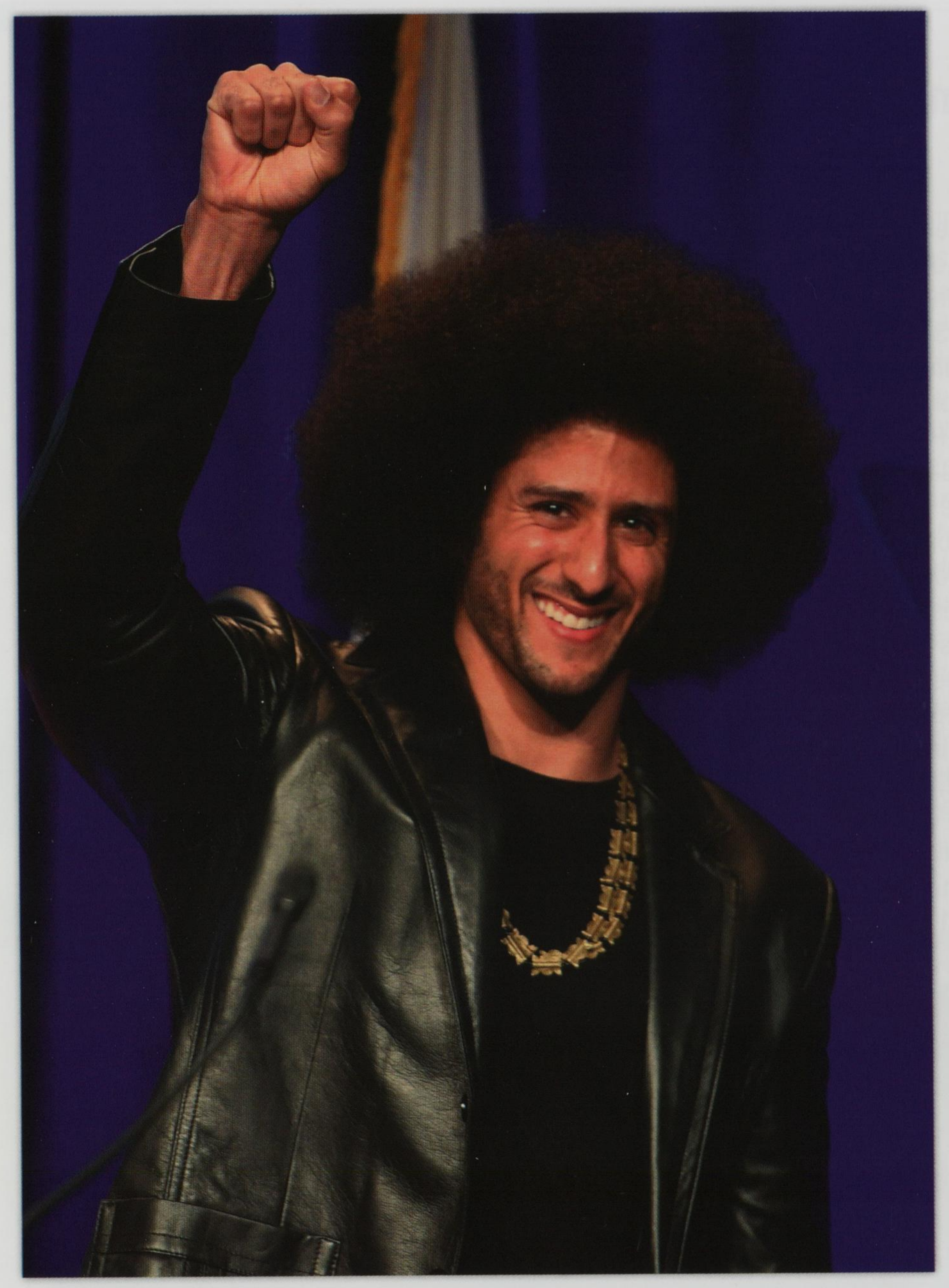
Quand, à la suite des attentats du 11 septembre 2001, le gouvernement américain et ses alliés de l'Otan attaquent l'Afghanistan, un discours idéologique puissant se met en place pour convaincre les opinons publiques euro-atlantiques de la *justesse* de l'intervention. Au centre de ce dispositif discursif : la libération des femmes afghanes qui s'étendra, au cours de la décennie, à celle des femmes musulmanes en général. On s'éloigne alors de l'image lascive et fantasmée des harems, propre à la vision orientaliste, pour donner un visage, ou plutôt un voile, à ces femmes. Désormais, la *burka* entre dans le vocabulaire de l'Occident et fait de celles que l'on nomme des « femmes-fantômes », des victimes. On oublie ainsi que cette situation a été rendue possible par le soutien sans failles du bloc de l'Ouest aux islamistes à la fin de la Guerre froide, c'est-à-dire pendant la première guerre d'Afghanistan (1979-1989). Dès lors, comme lors de la guerre d'Algérie, l'Occident moderne, avec le gouvernement américain en tête de proue, se fait fort de dévoiler les femmes en combattant les Talibans. En parallèle, une nouvelle image apparaît, dès 2013, avec la guerre contre Daesh : « derniers remparts contre la barbarie », les combattants kurdes sont mis à l'honneur dans la presse états-unienne. Parmi ces *peshmergas*, les femmes combattantes émergent pour devenir, dès 2015, des icônes de la lutte contre Daesh. Elles deviennent ainsi, pour le public américain, qui reproduit ici les stéréotypes orientalistes, les nouvelles amazones représentant la modernité et l'égalité hommes-femmes dans le combat mené contre les traditionnalistes islamistes. Mais il est occulté bien sûr que la présence des femmes combattantes n'est pas inédite dans cette région ou qu'elles y subissent, dans le contexte de sociétés patriarcales très dures, une domination masculine exemplaire comme l'a fort bien montré le très beau film de Hiner Saleem, *My Sweet Pepper Land*, sorti en 2013.



« What happens if we leave Afghanistan » (« Ce qui se passera si nous quittons l'Afghanistan »), couverture du magazine *Time*, n° 6 [États-Unis], 2010 [août].

« Along Afghanistan's war torn frontier » (« Le long de la frontière déchirée par la guerre en Afghanistan »), photographie de Steve McCurry, couverture du magazine *National Geographic*, n° 6, 1985 [juin].

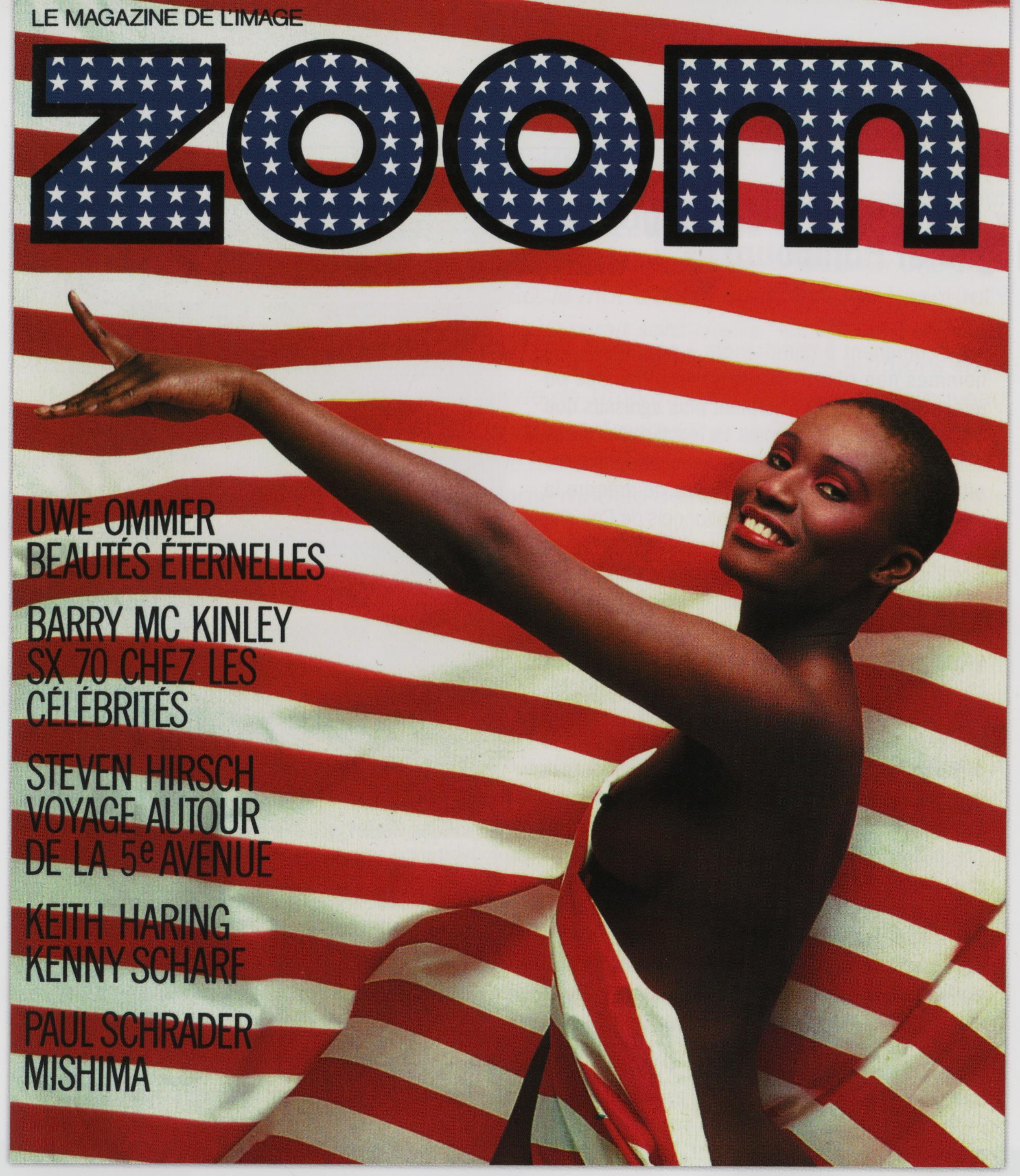
My Sweet Pepper Land, dvd/affiche du film réalisé par Hiner Saleem [Allemagne, France, Turquie], plusieurs formats, 2013. Le film glorifie les résistantes kurdes en lutte contre le régime turc, mais traite aussi du combat d'une femme kurde pour sa propre libération.



◆ « Colin Kaepernick lors de son discours au dîner annuel de la Déclaration des Droits » [Beverly Hills, États-Unis], photographie de Matt Winkelmeyer, tirage numérique, 2017.

◆ « Gisele & LeBron », photographie de Annie Leibovitz, couverture du magazine *Vogue* [États-Unis], 2008 [avril]. Cette couverture a créé une controverse à cause de la réitération de l'archétype colonial de l'homme noir, proche de l'animal (King Kong) et à l'instinct sexuel bestial, comme une reproduction de l'affiche du film mythique de 1933.

qui lient la migration à des différences de race, culture, et religion prétendument invincibles[20] ». En Europe, on assiste à un blocage face à ces dynamiques, et désormais aussi en Amérique, avec par exemple les débats concernant « *l'identité* » de Barack Obama (fils d'une femme blanche et d'un père noir kenyan, et non africain-américain descendant d'esclave) durant l'élection présidentielle de 2008 ainsi que la polémique sur le *boycott* de l'hymne national américain par certains sportifs pour protester contre les inégalités raciales et la brutalité policière ; une polémique lors de laquelle, rappelons-nous, Barack Obama avait précisé que Colin Kaepernick (jeune star du football américain), métis, adopté par une famille de Blancs, ne faisait « *qu'exercer son droit constitutionnel* » en refusant de chanter l'hymne national lors des cérémonies d'ouverture des matchs de la NFL (*National Football League*). L'engagement des pro-métissages, leur « propagande », leurs luttes contre les discriminations et leurs discours de valorisation ont, d'une certaine manière, en miroir, encore radicalisé les positions extrêmes des « anti » en favorisant l'intolérance vis-à-vis des métis.



Ce que symbolise le « repli-petit-Blanc » que vient de connaître l'Amérique est la limite de ce que l'on appelait, au temps de la fin des Empires coloniaux, le *melting-pot*, à partir du moment où celui-ci impliquerait, en fin de compte, des non-Blancs, des non-WASP. Il n'est tolérable qu'entre Européens. Très vite, le débat dépasse le simple combat des idées et beaucoup refuseront que les « races » non-blanches fassent partie de ce *mélange*… La xénophobie l'emporte (comme l'homophobie), chacun à sa place et désormais on ne peut qu'être américain et de sa « race » — le *US Census Bureau* (le bureau du recensement des États-Unis) ne cesse d'ajouter des catégories en fonction de critères raciaux ou ethniques — d'où l'émergence des populations du tiret — *African-American*, *American-Indian*, *Asian-American* — ou natifs de l'Alaska, des îles du Pacifique… Dans ce contexte, chacun se doit d'entrer dans une case, parabole absolue du refus du métissage. De fait, cette posture a des origines très anciennes — antérieures même à la colonisation et aux explorations —, un héritage des croyances du Moyen Âge : toute fusion produit obligatoirement des *monstres*.

◆ *Zoom* [France], photographie d'Uwe Ommer [Allemagne], couverture de magazine, n° 115, 1985 [mai].

◆ Série de quatre bandeaux publicitaires pour la BBB [France], 50x80 cm, 2016 : *Fine ass boys* ; *Black Panther* ; *Cinquante nuances de B* ; *Bootylicious*. La BBB est l'une des soirées LGBT parisiennes.

Médiatisation de la sexualité « dangereuse » des migrants : le cas des agressions de Cologne et Hambourg

Nicolas BANCEL

Le traitement médiatique de l'affaire de Cologne est symptomatique du croisement d'enjeux de genre, d'imaginaires fantasmatiques et d'une logique postcoloniale. Rappelons les faits de janvier 2016 : des centaines de femmes allemandes ou « blanches » sont sexuellement agressées, plusieurs plaintes pour viols sont déposées, d'autres ont été volées ou violentées par des « Nord-Africains » (désignés par le terme de « Nafris » par la police allemande), des « réfugiés » ou des « Arabes » selon les médias... De fait, il y a eu une agression massive, organisée, en groupe, et cela a déclenché en Allemagne une réaction immédiate de tous les partis politiques, mais surtout de l'extrême droite. Depuis longtemps, les féministes européennes et allemandes décryptent et dénoncent les viols et violences sexuelles. En 2004, le ministère fédéral de la Famille, des Personnes âgées et de la Jeunesse estimait que 58 % des femmes allemandes avaient subi des harcèlements sexuels, tout en signalant le très faible nombre de plaintes déposées. À l'aune de ces constats, des voix se sont élevées pour rappeler le caractère répandu des agressions sexuelles (y compris lors de grands événements) et dénoncer la focalisation médiatique soulignant l'altérité des « sauvages ». Les débats médiatiques et les tribunes qui ont rapidement suivi cherchent à comprendre « pourquoi » les hommes non-blancs et précaires (immigrés ou réfugiés, clandestins), seraient plus agressifs que les autres envers les femmes. La réactivation de ces clichés d'origine coloniale est évidente dans cette affaire. Ce constat n'empêche pas de prendre la mesure des événements exceptionnels de Cologne et de questionner la représentation des femmes « blanches » (ou habillées à l'occidentale) dans certaines fractions de l'immigration — car les personnes impliquées ne sont pas des réfugiés mais majoritairement des migrants clandestins, issus pour la plupart du Maghreb. *De facto*, la représentation de la femme dans certaines interprétations de l'islam interroge autant que la méconnaissance des codes sociaux occidentaux normant le rapport à l'« Autre » et au corps de ces populations marginalisées, sans-papiers et précarisées. Dès lors, c'est un dialogue de sourds qui s'est engagé et a finalement servi l'extrême droite allemande. Aussi le parti AfD a connu un score historique aux élections suivantes, mais a également contribué à la percée électorale du FPÖ en Autriche et favorisé le choix du parti de droite ÖVP comme allié dans la gouvernance du pays ; ces deux réactions politiques ont drastiquement modifié les politiques migratoires de ces pays.

« Frauen klagen an » (« Les femmes se plaignent »), couverture du magazine *Focus* [Allemagne], 2016 [janvier].

Manifestation anti-réfugiés à l'appel de Pegida [Leipzig, Allemagne], photographie de Fabrizio Bensch, tirage numérique, 2016.

« Respektiert uns! Wir sind Kein Freiwild selbst wenn wir nackt sind !!! » (« Respecte-nous ! Nous ne sommes pas en libre-service même quand nous sommes nues !!! ») [Allemagne], photographie de Dorothee Thiesing de la performance de Milo Moiré, tirage numérique, 2016.

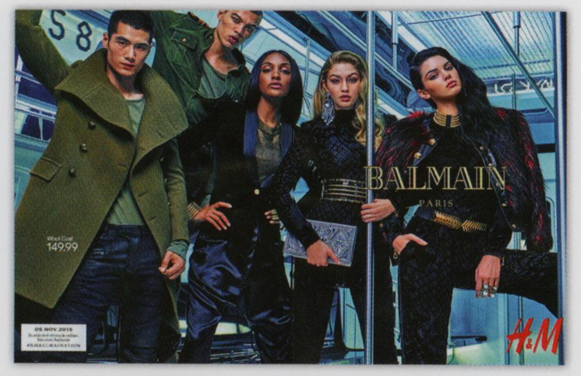
Le métissage, comme nouvelle frontière sociétale

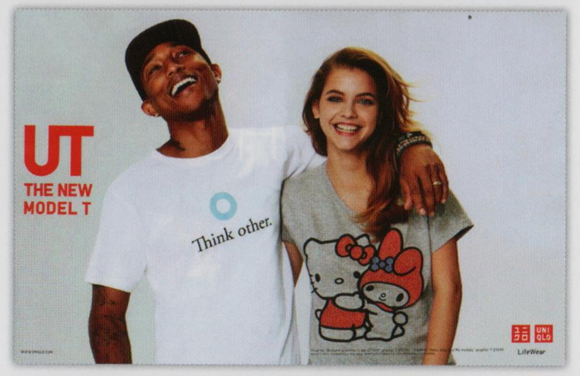
Dans son livre *Qui sommes-nous ? Identité nationale et choc des cultures*, Samuel Huntington constatait, en 2004, que l'évolution du discours sur la « race » et l'émergence d'une prise en compte et d'une valorisation du multiculturalisme, allait créer une crise d'une nouvelle forme. « *Dans les années 1960, le mot d'ordre était* "Black is beautiful". *Un mot d'ordre équivalent pour les années 1990 serait sans doute* "Biracial is beautiful" *ou* "Multiracial is beautiful". *Un indicateur souvent cité de l'évolution des attitudes en la matière est la couverture du numéro hors série de* Time *de 1993, consacré au* "Nouveau visage de l'Amérique". *On y voyait une femme extrêmement séduisante dont le visage virtuel était généré par ordinateur à partir de nombreuses races différentes*[21]. »

C'est cette mise en scène du métissage comme modèle de référence qui est désormais récusé dans les urnes et à travers les discours racistes qui fleurent bon le temps des colonies ou de la ségrégation raciale, comme aux États-Unis[22]. La critique est devenue virulente y compris dans le monde de la recherche. Pour Gérard Raulet, parti sur les traces de Jean-Loup Amselle, « *le métissage est sans doute l'idéologie la plus insidieusement dangereuse que véhicule actuellement la bonne conscience multiculturelle. Car il s'agit, à n'en point douter, d'une approche raciale, voire raciste — il convient de le réaffirmer fortement*[23] ». On voit même, précise Alain Brossat, « *prospérer aujourd'hui toute une idéologie du métissage, plus ou moins savante, plus ou moins commerciale*[24] ». Le métissage est maintenant combattu, on le voit, par les progressistes comme par les réactionnaires comme un élément anxiogène, déstructurant les identités.

D'après le recensement de 2010 aux États-Unis, « *les répondants s'identifiant à plusieurs races ont augmenté de 32 % sur une décennie. Une étude du* Pew Research Center *publiée en février 2012 montre que le nombre de mariages mixtes a plus que doublé depuis 1980. Cette hausse est attribuée au fait que le public tolère de plus en plus les relations interraciales*[25] ». Signe des temps ? Mattel — la compagnie qui produit Barbie — a annoncé, en 2016, qu'elle « *introduira une nouvelle diversité à leurs assortiments de poupées*[26] ». Le modèle métis, y compris pour les enfants, envahit donc le quotidien. Il est d'ailleurs paradoxal que cette idée devienne, dans une certaine mesure, un « principe collectif », puisque le métissage « *ne peut être considéré en termes d'appartenances collectives car il est d'abord un choix personnel dont la valeur repose sur le risque assumé de la perte identitaire*[27] ». À l'inverse de ce que furent les sociétés coloniales, en tant que modèle sociétal, la société métisse deviendrait, un contre-modèle universel, voire même « *une croisade*[28] ».

L'évolution sémantique valorisant le métissage est aussi l'illustration du discours antiraciste « bien-pensant » qui s'affirme dans le paysage public, que cela soit en Grande-Bretagne, au Canada, en Amérique du Sud et centrale (en Guyane, au Venezuela, en Colombie, au Brésil, au Mexique...), en Australie, en Suède, en France, en Belgique, aux Pays-Bas et depuis peu en Allemagne. De manière plus institutionnelle, la Grande-Bretagne, en 1976, avec la *Commission for Racial Equality*, marque un tournant majeur. Ce changement du discours, des imaginaires et des mobilisations politiques fait du métissage un nouveau référent. Mais cette opposition entre deux modèles antithétiques trouve aussi ses origines symboliques dans le processus de « séparation des races » et à travers l'interdit du mélange qu'a réglementé l'Afrique du Sud dans le cadre de l'*Apartheid*, au travers de plusieurs textes législatifs tels, en 1949, le *Prohibition of Mixed Marriages Act* qui proscrivait le mariage entre Blancs et Noirs, faisant écho dans son acception plus large à la situation coloniale des Empires français ou britannique, belge ou néerlandais.

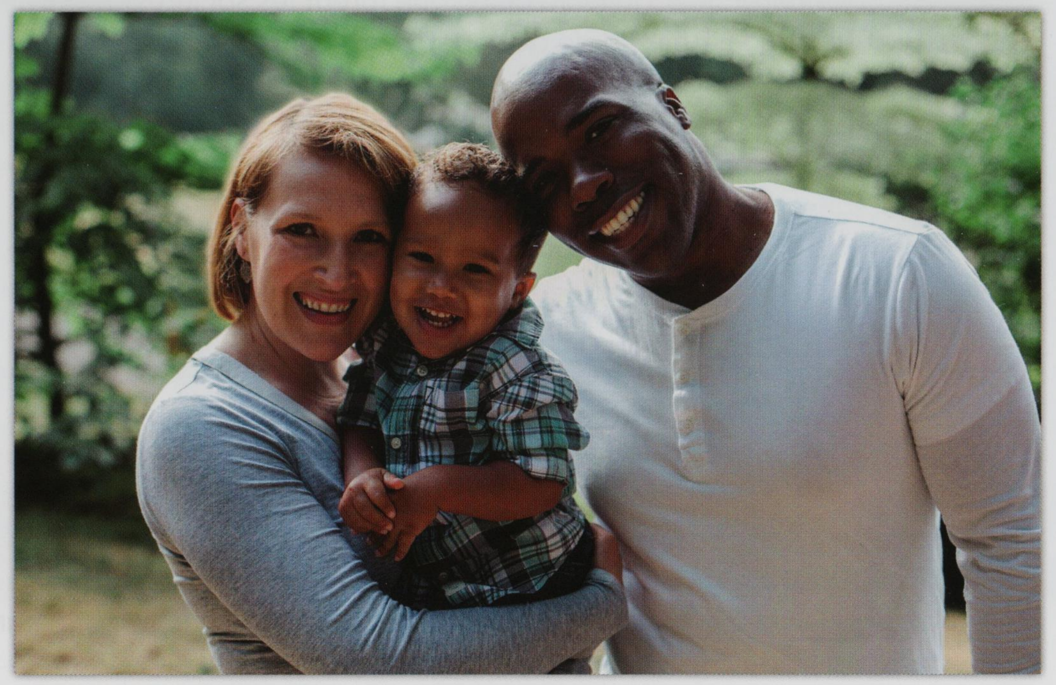




Sans titre, campagne publicitaire de H&M et Balmain, 2015.

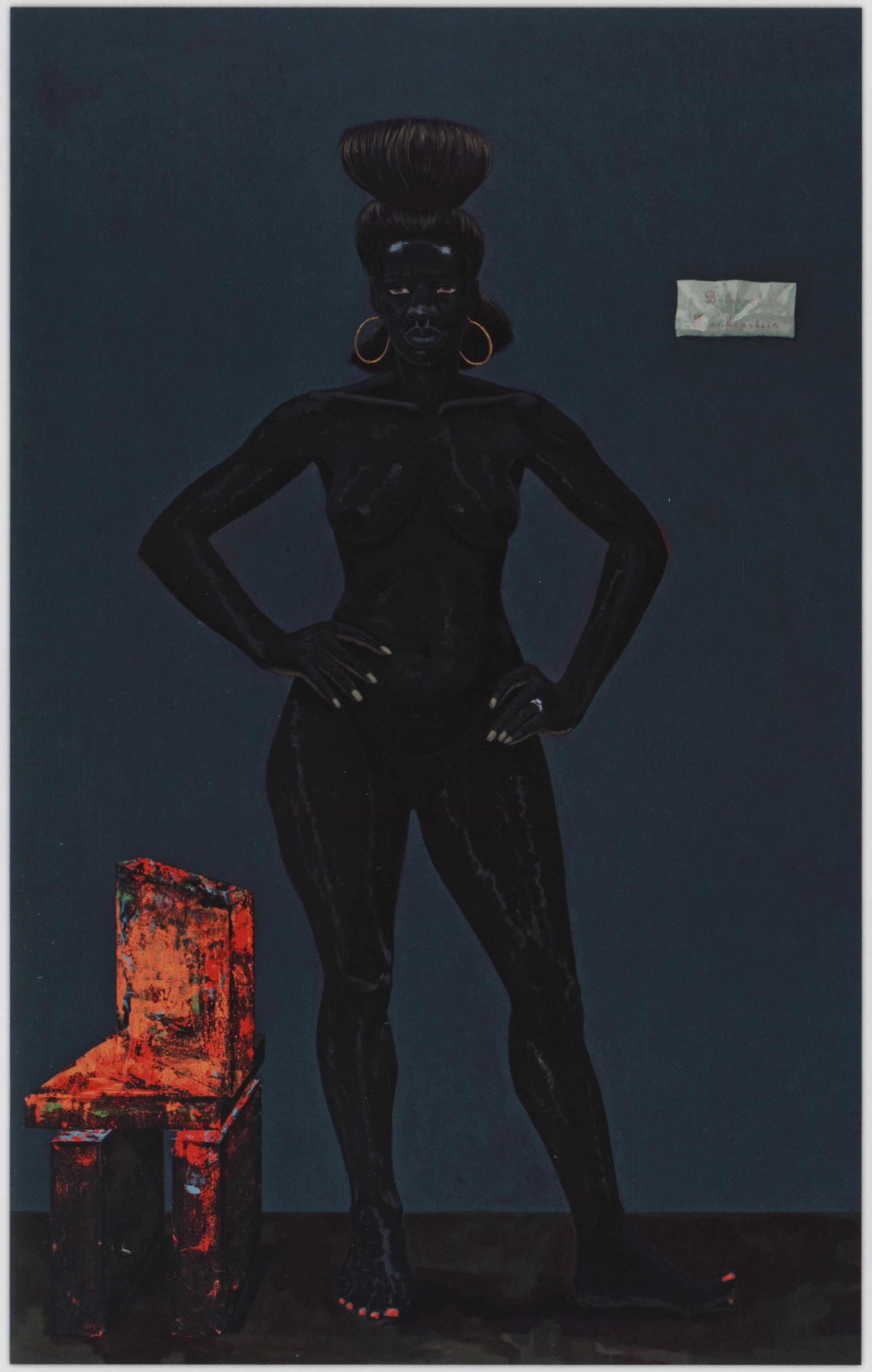
UT the new model T, campagne publicitaire d'Uniqlo, 2014.

« Halima Aden » [États-Unis], couverture du magazine *Allure*, photographie de Sølve Sundsbø, 2017 [juin]. Premier mannequin voilé en couverture d'un grand magazine aux États-Unis.



Course annuelle de chevaux [Durban, Afrique du Sud], photographie de Per-Anders Pettersson [Suède], tirage moderne, 2004.

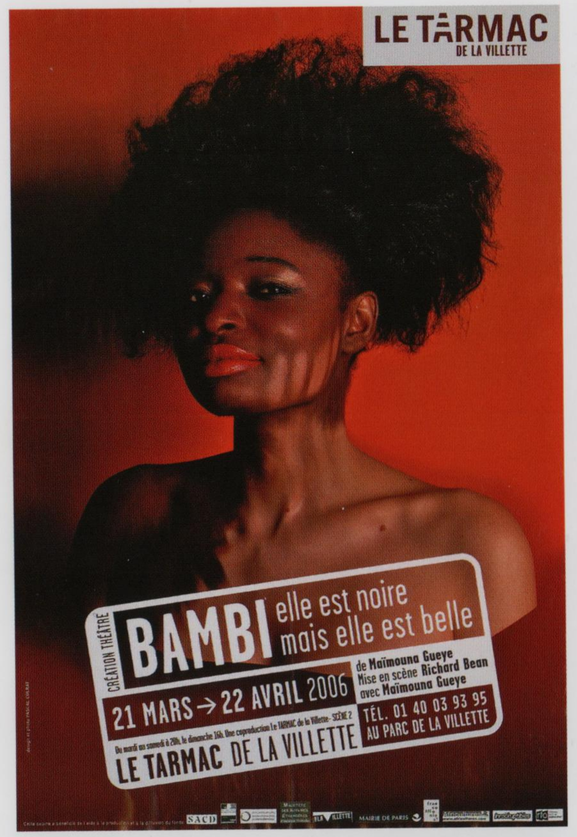
Couple mixte avec son enfant, photographie, tirage numérique, 2017. Dans les bases images destinées aux médias et aux entreprises, les couples mixtes (Blanc/Noire, Blanche/Noir, Maghrébine-Orientale/Blanc, Asiatique/Blanc, Asiatique/Blanche...) sont désormais systématiquement omniprésents.

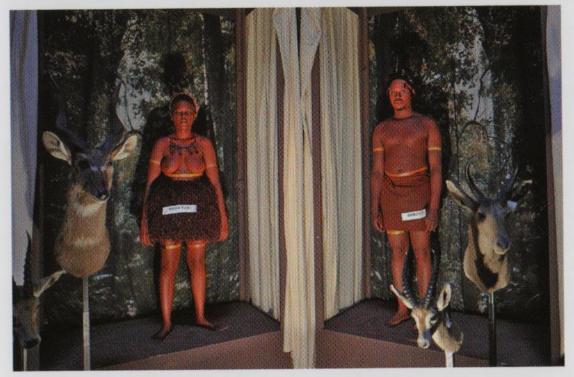


Lesbian and Gay Pride [Londres, Angleterre], photographie, tirage argentique, 1985.

La nouvelle génération de Barbie du fabricant Mattel [États-Unis], photographie, tirage numérique, 2016.

Bride of Frankenstein, peinture signée Kerry James Marshall [États-Unis], acrylique sur PVC, 215x154 cm, 2009. L'œuvre détourne un personnage de la science-fiction populaire « blanche » pour explorer les liens entre l'identité noire, la culture et le colonialisme.





Si la fin des interdits concernant les mélanges raciaux — et donc la potentialité d'un métissage *légal* — dans les empires remonte aux années 1960, il ne prend fin, dans l'Afrique du Sud de l'*Apartheid*, qu'au cours des années 1990 et la naissance symbolique de la « nation arc-en-ciel ». Aux États-Unis, l'invalidation des lois interdisant le métissage ne remonte qu'à 1967. Toutes ces pratiques d'interdiction s'appuyaient sur des théories racialistes analysant les menaces que le métissage faisait peser sur le « sang-pur » d'une nation ou d'un peuple et, dans cette perspective, le mariage mixte représentait le premier facteur de dégénération, légitimant l'interdit. Ces représentations s'effondrent aujourd'hui et cette prise de conscience va bien au-delà de la simple revendication pour une société multiculturelle.

Plusieurs leaders ont explicitement condamné la société multiculturelle, culpabilisant le plus souvent « l'étranger » dont la simple présence imposerait le métissage, comme Nicolas Sarkozy, en France, qui avait affirmé que dans « *toutes nos démocraties, on s'est trop préoccupé de l'identité de celui qui arrivait et pas assez de l'identité du pays qui accueillait*[29] ». L'extrême droite européenne surfe depuis quarante ans sur cette ligne de fracture complexe et impose à demi-mots la vision d'un continent blanc et chrétien menacé de dissolution raciale et culturelle. L'immigration est alors perçue comme une invasion, une *colonisation inversée*, un « remplacement » des nationaux par les « Autres » : thème que l'on retrouve par exemple dans la propagande du Front national sur la « France algérienne ». Intervenant sur la question de la polémique autour de la fameuse performance *Exhibit B* de l'artiste sud-africain Brett Bailey (un Blanc), qui mettait en exergue une lecture racisée de la société française, nous avions souligné dans des écrits précédents, que cette « *réticence de la France à se regarder dans le miroir est de près ou de loin liée à l'absence d'un discours* "objectif" *et* "scientifique" *sur ses méthodes et les aberrations de sa propagande pendant la colonisation, ce qui freine l'intégration dans la nation de ses citoyens qui composent aujourd'hui la* "France noire" *et dans laquelle on retrouve des descendants de ces femmes et ces hommes noirs qui ont* "fait" *la France et qui attendent de lire la* "geste de leurs arrière-grands-parents dans les livres d'Histoire"[30] ».

Nous regrettions également que certains militants afro-français se soient opposés à ce spectacle parce que le metteur en scène était blanc, une prise de position qui soulignait les difficultés à aller au-delà des taxonomies du racisme colonial fondées sur la couleur de la peau. Au cœur de ce débat, émerge une volonté de renouveler des codes racisés, de ne plus accepter d'être dans le commun, que symbolise le métissage (sous toutes ses formes[31]), mais bien dans des codes identitaires anciens qui protègeraient chacun dans un monde en mutation. L'écrivain Édouard Glissant avait compris l'enjeu en question : « *Nous vivons dans un bouleversement perpétuel où les civilisations s'entrecroisent, des pans entiers de culture basculent et s'entremêlent, où ceux qui s'effraient du métissage deviennent des extrémistes*[32]. » En fin de compte, ce métissage, qui est le fruit de plusieurs siècles de conquêtes, de colonisations, de rencontres, de violences et de viols, est devenu en ce début du XXIe siècle la troisième voie entre les discours d'assimilation et les revendications communautaires.

La *société métisse* héritée de la violence coloniale s'oppose aux sociétés dites « rationnelles » et à leur.s « identité.s figée.s ». Ceci explique pourquoi le métissage est un héritage complexe qui s'affirme, cependant, comme une utopie majeure de notre contemporanéité, puisqu'il permet l'oubli, la mise à distance nécessaire — quoique toujours difficile — du passé colonial et esclavagiste et qu'il matérialise le rêve de sortir, « enfin », d'un monde régi par les stéréotypes racistes. ■

▲▲ *Bambi, elle est noire mais elle est belle* [Paris, France], affiche signée Pascal Colrat pour le spectacle de Maïmouna Gueye mis en scène par Richard Bean, plusieurs formats, 2006.

▲ *Exhibit B* [Édimbourg, Écosse], spectacle de Brett Bailey [Afrique du Sud], photographie, tirage numérique, 2013.

► *Vive la France* (modèles : Serge, Moussa et Robert), photographie de Pierre et Gilles [France], imprimée par jet d'encre sur toile et peinte, 147x125 cm, 2006. Dans la dynamique du slogan « Black, Blanc, Beur » clamé lors de la victoire de la France lors de la Coupe du monde de football en 1998, les artistes français issus de la culture LGBT surajoutent la revendication homosexuelle.

1 François Laplantine, Alexis Nouss, 2016 [2001].
2 Salman Rushdie, 1994.
3 *People*, 9 décembre 2016.
4 Roger Toumson, 1998.
5 Marie-Christine Bureau, 2012.
6 Guillaume Gendron, 2017.
7 Hadley Freeman, 2016.
8 Barack Obama, 2008.
9 Sean McElwee, Jason McDaniel, 2017.

10 Jonathan Rutherford, 1990.
11 K. Anthony Appiah, 2015.
12 Jean-Loup Amselle, 1996.
13 Henri Massis, 1927.
14 Étienne Balibar, Immanuel Wallerstein, 1991.
15 Pierre-André Taguieff, 1985.
16 Ambalavaner Sivanandan, 2009.
17 Laurier Turgeon, 2002.
18 Jean-Pierre Langellier, 2011.

19 David Brooks, 2011.
20 Fatima El-Tayeb, 2011.
21 Samuel Huntington, 2004.
22 Gayatri Chakravorty Spivak, 1990.
23 Gérard Raulet, 2003.
24 Alain Brossat, 2001.
25 Sharon Chang, 2013.
26 Julie Wosk, 2016.
27 François Laplantine, Alexis Nouss, 2016.

28 Evelyn J. Hinz, 1996.
29 Christophe Bertossi, 2011.
30 Alain Mabanckou, Dominic Thomas, 2016.
31 Laurier Turgeon, 2002.
32 Frédéric Joignot, 2011.

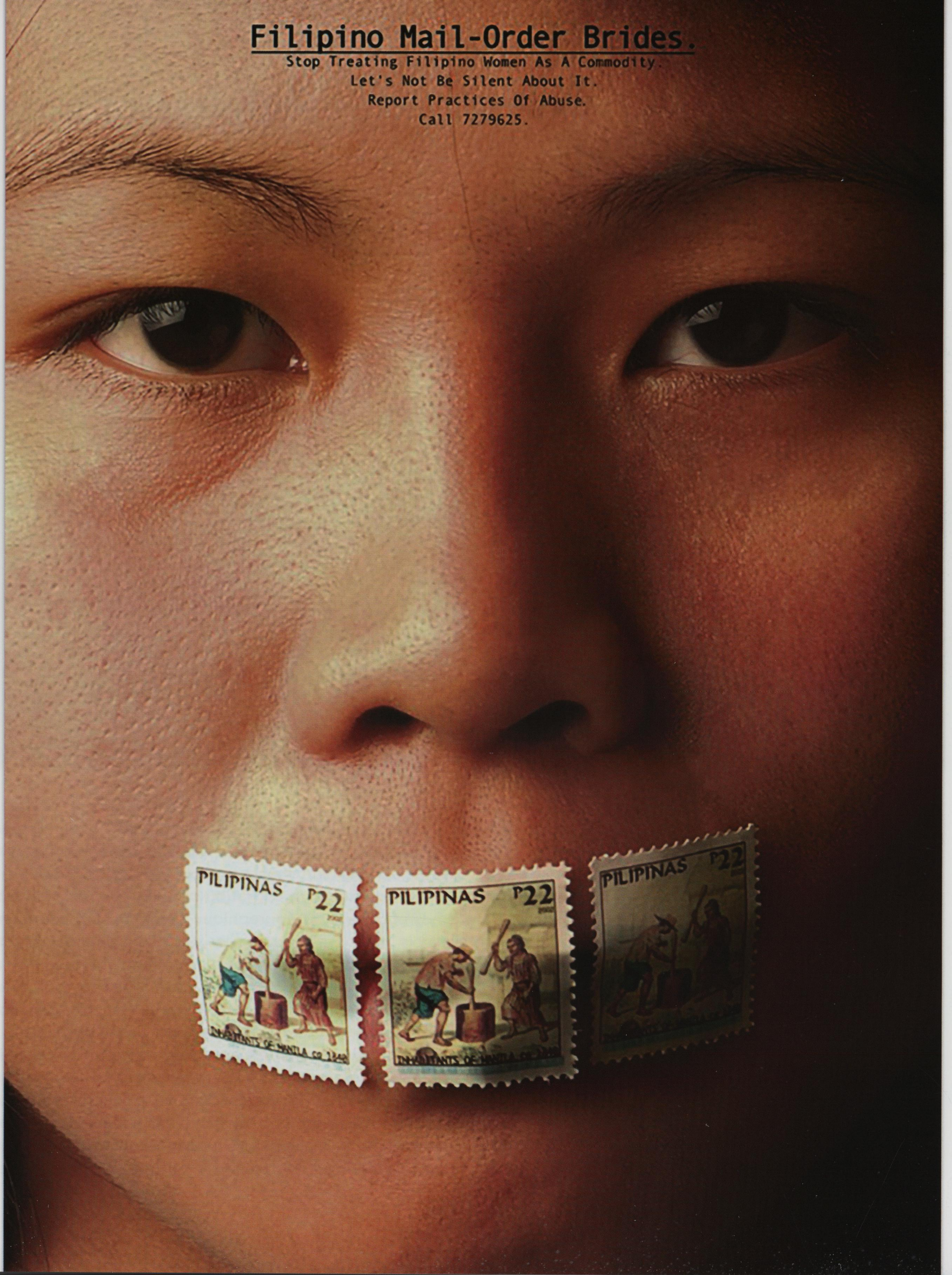
Les nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale

Jean-François STASZAK & Christelle TARAUD

Les pratiques, rôles, scripts ou fantasmes sexuels propres aux colonies ont-ils disparu avec la dissolution des empires — intérieurs et extérieurs — et leur indépendance dans les années 1950-1970 ? Parler de sexualité postcoloniale, ce n'est pas évoquer, en effet, une sexualité d'après la colonisation mais une sexualité débarrassée de sa dimension coloniale, une sexualité décolonisée en somme.

Cette question est loin d'être anecdotique car elle se pose, de manière renouvelée, à propos des rapports sexuels, amoureux et/ou conjugaux entre les habitants des anciennes métropoles coloniales et ceux des ex-colonies tout autant qu'entre ceux, dans un rapport Nord-Sud très dissymétrique, qui ont moins connu la colonisation directe que l'impérialisme, au moins à la période contemporaine — comme Cuba sous Fulgencio Batista avant la Révolution castriste en 1959 ou bien Haïti sous Jean-Claude Duvalier jusqu'en 1986, tous deux sous domination états-unienne —, et ce quels que soient les territoires où ces rapports s'exercent.

En somme, la question qui nous occupe ici pourrait être résumée ainsi : en quoi ces relations sexuelles, amoureuses et/ou conjugales interraciales resteraient-elles, de nos jours encore, racistes ou marquées par le racisme colonial et les politiques de ségrégation ? Il est peu probable, en effet, que ce qui a lié colonisateurs et « indigènes », et plus largement dominants et dominés dans les contextes impérialistes, ait pu, hier, exister indépendamment du rapport colonial/impérial, c'est-à-dire sans que leurs pratiques et imaginaires sexuels n'aient été directement affectés, voire définis, par la domination des premiers sur les seconds.



➨ *Filipino Mail-Order Brides. Stop treating Filipino Women as a commodity. Let's not be silent about it (Le mariage par correspondance aux Philippines. Cessez de traiter les femmes philippines comme des produits. Ne gardons pas le silence à ce sujet)*, campagne de Manila Bulletin par Tesdora, 2007.

Prostituées cubaines sur la plage avec des touristes européens [Varadero, Cuba], photographie de Bill Lyons, tirage numérique, 2013.

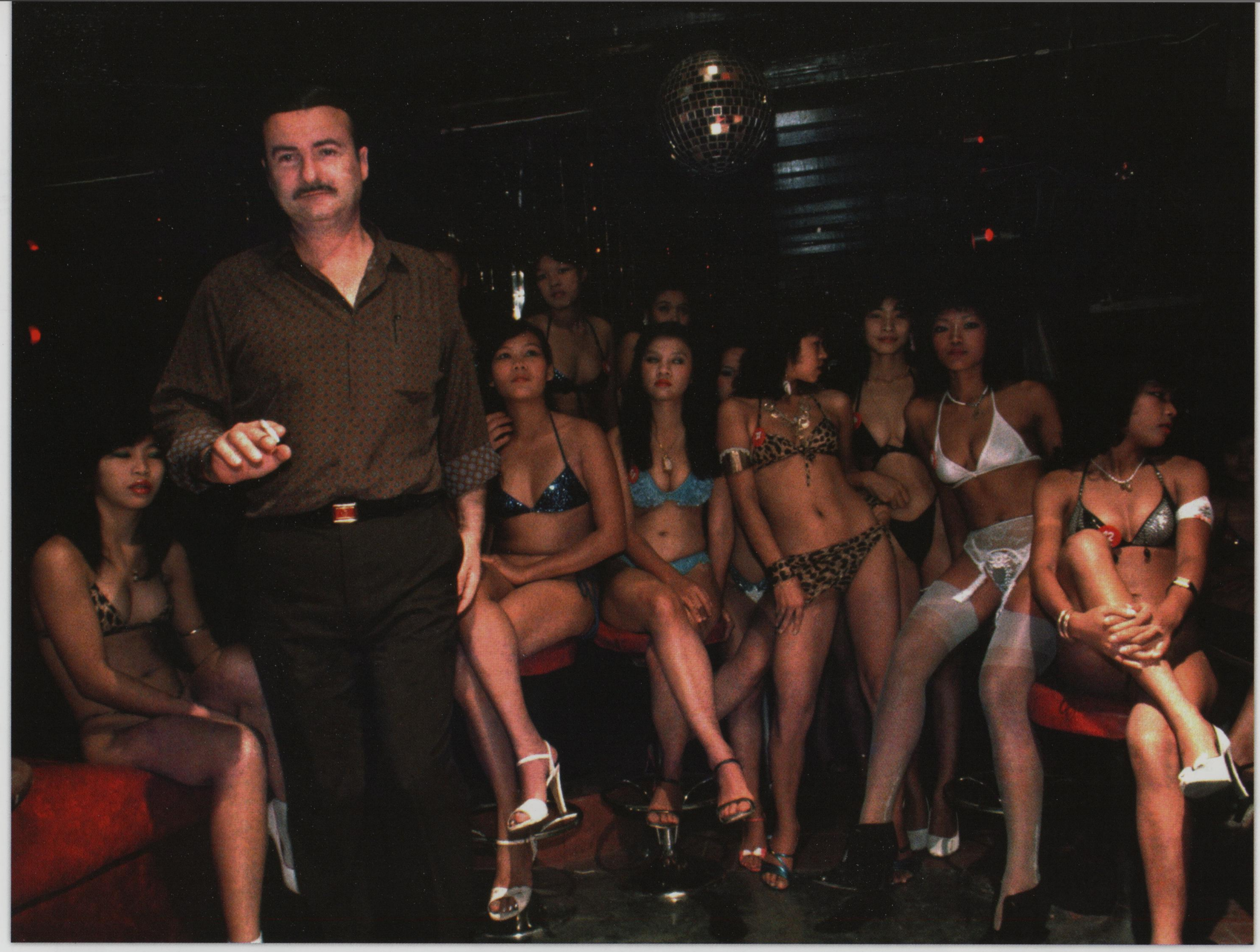
Le quartier de Patpong [Bangkok, Thaïlande], photographie de Roland Neveu, tirage argentique, 1982.

« Appel de la Croix rouge. Adoptez une prostituée de Saïgon ! », couverture du journal *Charlie Hebdo*, n° 233, 1975 [mai].

Cet héritage racialo-sexuel, loin de disparaître dans les situations contemporaines y est constamment réactualisé dans des territoires très clairement définis et circonscrits, et au travers de processus, aujourd'hui parfaitement visibles, à l'échelle planétaire : tourisme sexuel et conjugalité « racialisée », immigration sexuelle et marché prostitutionnel mondialisé, fantasmes et culture pornographique notamment virtuelle, imaginaires publicitaires et culturels, quartiers et catégories de populations ethnicisés des pays du Nord et/ou riches…

Tourisme sexuel et *sexscapes* en postcolonie

Généralement défini comme un déplacement visant à recourir dans le lieu de destination à des services sexuels commerciaux auprès de populations autochtones, le tourisme sexuel nécessite aussi une échelle spatiale et temporelle qui fasse sortir le *client* de son univers quotidien pour le projeter dans un territoire « Autre », fortement exotisé et érotisé[1]. Traditionnellement et majoritairement masculin, le tourisme sexuel produit, en effet, une relation où les clients et les travailleuses du sexe appartiennent donc *nécessairement* à deux univers différents et fortement hiérarchisés.



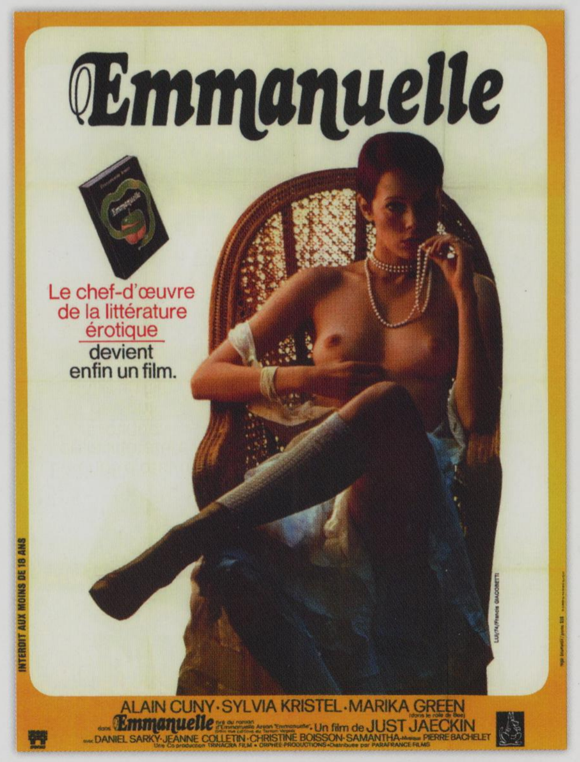
Les premiers viennent surtout des pays riches : Amérique du Nord, Australie, Nouvelle-Zélande, Japon, Taïwan, Europe, péninsule Arabique. Ils trouvent les second.e.s dans les pays pauvres : Amérique latine, Caraïbes, Asie du Sud-Est, Inde, Afrique sub-saharienne, Maghreb… alors constitués en véritables *sexscapes* — définis par Denise Brennan[2] comme ces zones où les inégalités de « race », de genre et de classe sont érotisées et exotisées pour constituer la base du commerce du sexe —, comme le démontrent les travaux d'Erik Cohen sur la Thaïlande[3] ou d'Amalia Cabezas sur la République dominicaine et Cuba[4].

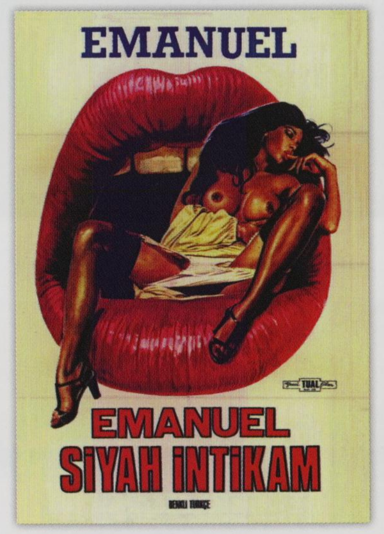
On date souvent l'essor du tourisme sexuel de la fin de la guerre du Vietnam en 1975. En réalité, son développement est bien antérieur et prend sa source dans les relations complexes entre armée, prostitution et colonisation et/ou impérialisme[5] comme le montre la mise en place de BMC (bordels militaires de campagne) par toutes les métropoles coloniales dans les colonies même et pendant les conflits en Europe, particulièrement pendant les deux guerres mondiales ; ou bien l'installation de *Comfort Stations* organisées par l'armée impériale japonaise dans les territoires occupés par elle (Mandchourie, Corée, Philippines, Indochine…) dans les années 1930-1945[6].

Géographie racialisée et tourisme sexuel : le cas du film *Emmanuelle*

Kaoutar HARCHI

En 1959, la romancière Emmanuelle Arsan – née Marayath Bibidh à Bangkok, en Thaïlande, en 1932 – publie (sous pseudonyme) un roman érotique, *Emmanuelle,* dans lequel elle raconte (sans doute en co-écriture avec son mari) les aventures sexuelles d'une jeune femme partie rejoindre son époux, diplomate, à Bangkok. Le réalisateur Just Jaeckin, selon un scénario de Jean-Louis Richard, l'adapte au cinéma. Le film sort en salle le 26 juin 1974. Il réunira neuf millions de spectateurs en France et quarante-cinq millions à travers le monde. Tant par sa narration littéraire que par sa mise en scène cinématographique, le déplacement physique – que symbolisent les scènes d'avion – est associé au déploiement de pratiques sexuelles inédites et libérées d'une certaine hétéro-normativité, alors supposée propre à l'Occident. Si l'iconographie coloniale avait typifié, « racialement », « la » femme orientale en la réduisant à l'état d'objet érotico-sexuel, le film *Emmanuelle*, produit en contexte postcolonial, a pour principale caractéristique de confiner la géographie elle-même à l'altérité exotique en la dotant d'un puissant potentiel aphrodisiaque. Insérée tantôt dans une végétation luxuriante tantôt dans des espaces reculés, la population autochtone est comme *contaminée* par l'onirisme des décors naturels et fait preuve, à partir de la mise en scène de sa propre « naturalité », d'une classique « avidité sexuelle ». C'est pourtant bien plongée au cœur de cet espace et au contact de cette population, qu'Emmanuelle se découvre *vraiment* à elle-même. Le thème *oriental* de l'exploration de soi est alors développé au travers des fantasmes sexuels que celle-ci accomplit, grâce à des autochtones dont la virilité sert, essentiellement, à déclencher, à entretenir et à assouvir son désir au gré de ses rencontres. Ainsi, le film *Emmanuelle* révèle-t-il bien les procédés d'exotisation de l'érotique et d'érotisation de l'exotique qui structurent les imaginaires, ainsi que les pratiques d'un tourisme sexuel mondial qui, au début des années 1970, est en pleine expansion.

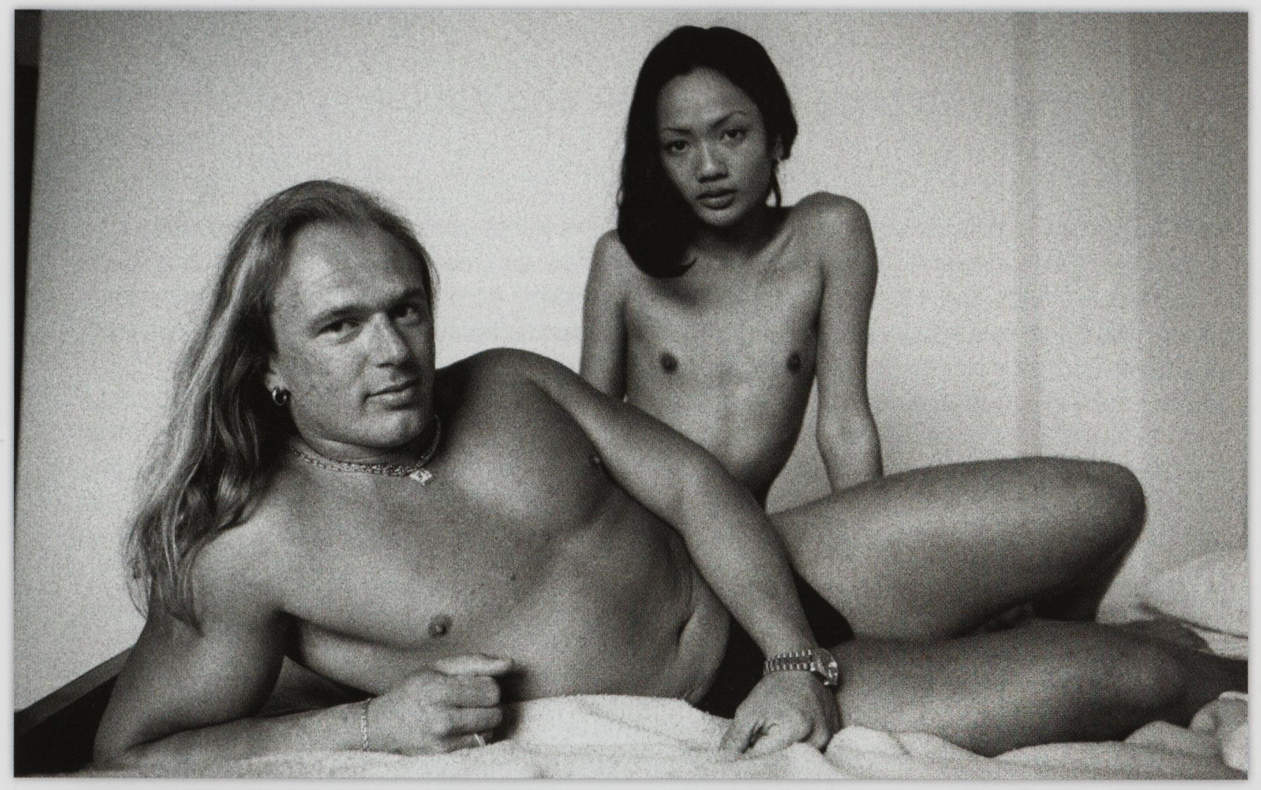


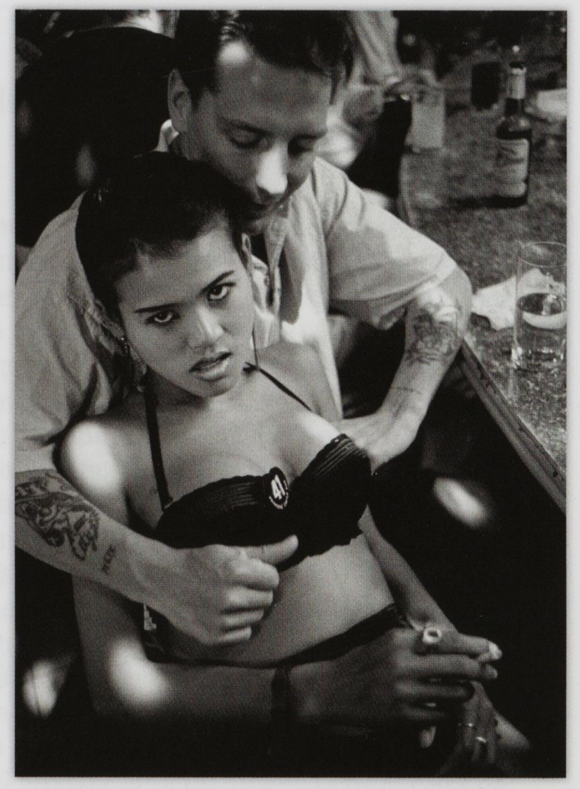


Emmanuelle, affiche du film réalisé par Just Jaeckin [France], 115x157 cm, 1974.

Emanuel Siyah Intikam [Turquie], affiche turque du film réalisé par Bitto Albertini [Italie et Espagne], plusieurs formats, 1975.

Sylvia Kristel, photographie de tournage du film *Emmanuelle* réalisé par Just Jaeckin [France], 24x18 cm, 1974.





Aussi, par de même, dès la guerre de Corée (1950-1953) et ensuite massivement pendant la guerre du Vietnam (1955-1975), l'armée états-unienne met-elle, en place – suivant en cela des pratiques largement utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale sur le front Pacifique et pendant l'occupation du Japon juste après la reddition de celui-ci en 1945 – des zones de repos et de récréation.s (*Rest & Recreation facilities*) pour ses soldats en permission dans les territoires qui lui servent de bases arrières comme les Philippines, le Japon, la Thaïlande, la Malaisie ou bien encore Singapour... S'y développe une intense activité prostitutionnelle dans des « clubs de vacances » où le sexe monnayé est central et omniprésent. La spécificité des *R&R* en la matière est d'avoir mis en place une industrie du sexe survivant au rapatriement des forces militaires auxquelles elles étaient originellement destinées.

Ainsi, la première agence de tourisme sexuel de la Thaïlande – *Tommie's Tourist* –, créée en 1971, pour satisfaire aux besoins des militaires états-uniens, se reconvertira avantageusement ensuite vers une clientèle civile. La Thaïlande (Bangkok, Pattaya) – mais aussi les Philippines (Manille) – voit ainsi les touristes états-uniens, australiens, japonais ou européens succéder aux GI's. Le tourisme sexuel s'est ensuite diffusé, à partir de l'Asie du Sud-Est et des territoires caribéens, à l'ensemble de la planète, peu de pays du Sud et/ou pauvres y échappant aujourd'hui[7].

Cette chronologie, placée dans le cadre d'une géographie politique globale de la domination, constitue d'emblée le tourisme sexuel postcolonial en héritier de la prostitution coloniale et/ou impérialiste. Dans ces deux contextes, les rapports sexuels entre dominants et dominées étaient en effet régulés par des dispositions matérielles et symboliques foncièrement asymétriques qui faisaient des secondes des objets de fantasme et de désir à disposition des premiers. Sur le plan symbolique, les cultures coloniales et impérialistes, notamment véhiculées par la littérature, les images, les chansons... présentaient les territoires sous domination comme des lieux d'intense.s expérimentation.s sexuelle.s, sortes de « paradis sexuels » où aucune censure ne s'exerçait plus[8].

Roger, un touriste sexuel allemand, avec une prostituée katoey (futur travesti) *de 19 ans dans leur chambre d'hôtel* [Pattaya, Thaïlande], photographie de Gerhard Joren, tirage numérique, 2000. Ce photographe a traversé l'Europe, les États-Unis, le Brésil, les Philippines et la Thaïlande pour mettre en lumière l'industrie du sexe.

Prostituée dans le quartier de Patpong [Bangkok, Thaïlande], photographie de Patrick Zachmann, tirage argentique, 1991. Ce photographe, photojournaliste et réalisateur, s'inscrit dans une démarche à caractère sociologique dans le but d'assumer ce qu'il appelle son « devoir de mémoire ».

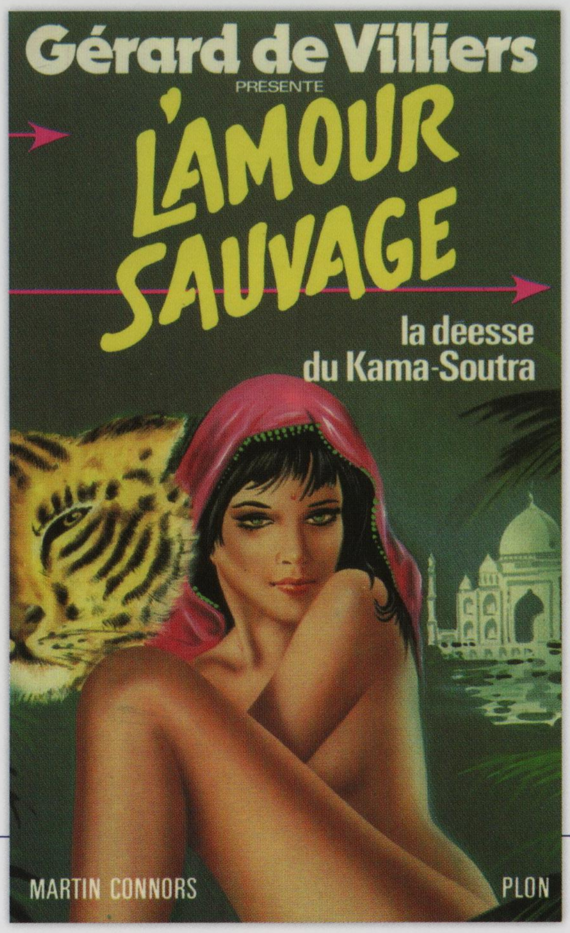
Érotisation et « exotisation » des filles musulmanes en France

Kathryn KLEPPINGER

L'organisation Ni Putes Ni Soumises (NPNS), fondée en France en 2002, fait connaître sur un mode provocateur ce que vivent les jeunes femmes de culture musulmane et leur ressenti sur la façon dont on présente leur sexualité dans la société française d'aujourd'hui. D'un côté, ces femmes se sentent visées en tant qu'objets sexuels, victimes pour certaines de « tournantes » et de meurtres sexistes et, de l'autre, elles sont considérées comme étant soumises au contrôle étroit des codes patriarcaux ou religieux qui régentent leur communauté. Depuis 1989, leur perception dans la société donne lieu à de vives controverses et des attaques législatives répétées ont été lancées pour encadrer leur tenue vestimentaire – foulard, voile, burqa, burkini –, symbole(s) extérieur(s) de leur incompatibilité avec les normes acceptées de l'identité sexuelle. Dans ces cas précis, le discours dominant a présenté des femmes opprimées par leurs frères et pères qui cherchent à contrôler l'expression de leur sexualité, tandis que le terme « Beurette » – mot d'argot employé pour désigner les filles nées en France de parents maghrébins – figure désormais parmi les mots arrivant en tête des consultations, en France, des sites pornographiques. Certaines filles et jeunes femmes musulmanes ont alors refusé d'être réduites à cette simple équation binaire qui les présente soit comme des victimes soumises, soit comme des prostituées exotisées. Le sociologue Laurent Mucchielli a étudié le cas des « viols en réunion », par exemple, et en a conclu que ces crimes sont généralement liés à un statut socio-économique plutôt qu'à une identification raciale ou religieuse. De son côté, la sociologue Nacira Guénif-Souilamas a mené des recherches approfondies sur les femmes de la minorité musulmane et montré que, pour la société française, ces jeunes gens – et tout particulièrement le « garçon arabe » – étaient perçus comme des individus « intrinsèquement violents » cherchant à réglementer les rencontres exogames de leurs sœurs.

L'amour sauvage, la déesse du Kama-Sutra, couverture du roman de Martin Connors, édité par Plon [France], 1984.

Marianne (Zahia Dehar), photographie de Pierre et Gilles [France], tirage numérique pigmentaire, 120x95 cm, 2015.



Prostitution postcoloniale au Maroc

Mériam CHEIKH

Pour une partie de la jeunesse féminine issue des classes populaires marocaines, se prostituer ou « sortir » (*l-khrij* en arabe marocain) constitue une voie d'insertion sociale alternative au mariage en recul et à un travail de plus en plus rare. Les relations qui se nouent dans le « sortir » ne sont jamais entièrement prédéfinies : elles peuvent être strictement prostitutionnelles, c'est-à-dire demeurer un simple échange commercial ou prendre la forme de transactions sexuelles où émergent sentiments romantiques et aspirations conjugales. Ainsi, ce ne sont pas seulement des services sexuels et de l'argent qui s'échangent entre les femmes et les hommes, mais aussi des biens symboliques (prestige), des affects ou des émotions. De ce point de vue, le « sortir » fait écho à un modèle conjugal caractérisé par l'idéologie du *don masculin*. Cet aspect multidimensionnel du « sortir » produit un espace social où sont hiérarchisées différentes pratiques de l'échange économico-sexuel. Selon la valeur personnelle qu'elles arrivent à constituer, les femmes peuvent se désengager des pratiques qu'elles considèrent les plus infâmantes (prostitution systématisée) pour se rapprocher de celles jugées plus respectables (relation amoureuse et/ou conjugale stable). Ce glissement est rendu possible du fait que la prostitution au Maroc, qui est un État prohibitionniste, n'existe pas en tant que secteur économique à part entière. Elle n'est d'ailleurs que très peu organisée en réseaux proxénètes et se déploie dans des espaces multiples où elle se mêle à d'autres activités économiques et/ou récréatives (places d'embauche, trottoirs, cafés, bars, boîtes de nuit…) en partie liées au renouveau économique, notamment dans le nord du pays, où le développement industriel et l'essor des économies du divertissement et du tourisme consolident une clientèle majoritairement nationale, tout en drainant une nouvelle clientèle internationale : Européens d'origine maghrébine, gens du Golfe et Occidentaux.

Prostituées dans une boîte de nuit [Marrakech, Maroc], photographie (floutée) de Francis Demange [France], tirage numérique, 2007.

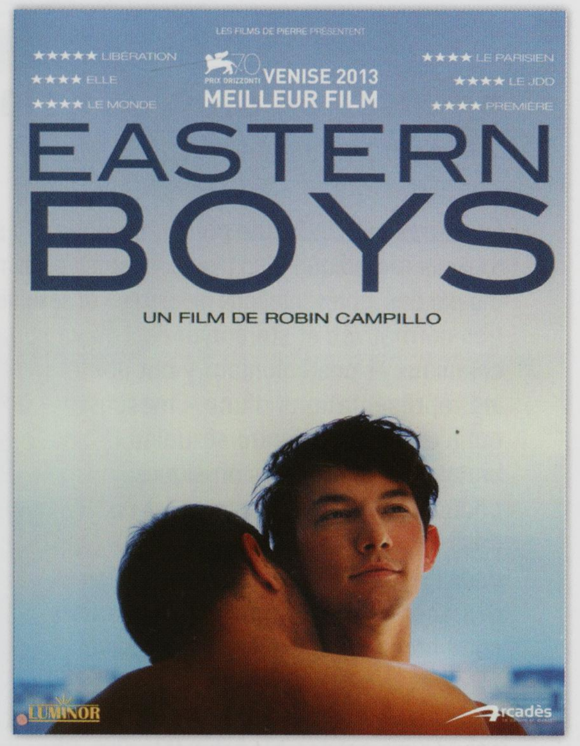
♦♦ *L'image de Pattaya comme capitale sexuelle de la Thaïlande* [Pattaya, Thaïlande], photographie de Jonas Gratzer, tirage numérique, 2013.

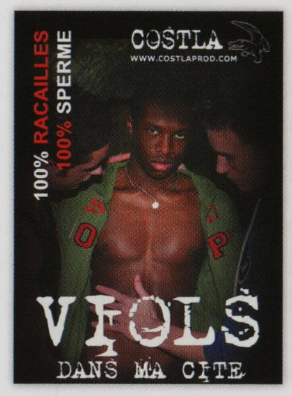
♦ « Marché de la rue Ratchadamri à Bangkok » [Thaïlande], photographie d'Adrian Streun, tirage numérique, 2012.

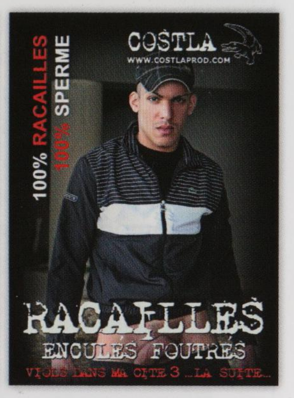
Sur le plan matériel, la mise à disposition de ces corps « Autres », fortement essentialisés, transformaient ceux-ci en objets sexuels consommables, en marchandises dont l'acquisition était facile, anodine et peu onéreuse. L'institutionnalisation de la prostitution, par les réglementarismes coloniaux mais aussi par les dispositifs mis en place dans les contextes impérialistes, a ainsi conduit à territorialiser — en en faisant, dans certains cas, d'immenses bordels à ciel ouvert — des espaces entiers dévolus au sexe vénal ; des lieux de désirs puissamment « racialisés » où pouvaient se réaliser tous les fantasmes, y compris et surtout ceux interdits dans les métropoles respectives des clients, où l'âge, le genre, le statut socio-économique et le consentement intervenaient bien davantage dans la définition des partenaires sexuels autorisés et tenus pour moraux.
Ainsi, le tourisme sexuel postcolonial est-il simultanément héritier de cette économie du sexe — en reproduisant les pratiques et stéréotypes coloniaux et impérialistes qui l'ont fondée — tout en participant, du fait de l'aggravation de plus en plus criante de la pauvreté, notamment féminine, à l'échelle mondiale, à la prostitutionalisation de sociétés entières comme ce fut le cas dans les années 1970-1980 en Thaïlande et aux Philippines.

Beach boys et paradis sexuels gays

Les situations jusqu'ici décrites confrontent des hommes hétérosexuels, issus des pays du Nord et/ou riches, possédant un certain capital économique et symbolique — les clients en recherche de relations sexuelles — à des femmes racialisées, travailleuses du sexe, venant en général de pays du Sud et/ou pauvres. On trouve cependant aussi, au sein de cette économie du sexe globalisée en perpétuelle.s mutation.s, d'autres catégories — comme les homosexuel.le.s et les femmes client.e.s — qui vont de même utiliser les espaces « Autres » comme lieux de récréation et d'expérimentations sexuelles hors normes. Notons cependant que le tourisme sexuel féminin a suscité dans les médias, le cinéma documentaire et de fiction, et même dans la littérature scientifique, depuis les années 1990, un intérêt et une production qui sont sans commune mesure avec son importance quantitative. Alors que le tourisme sexuel masculin, toujours ultramajoritaire, est globalement considéré comme banal, voire







➘ *Prostitués au bar homosexuel le « Super Rex » dans le quartier de Soï Cow Boy* [Bangkok, Thaïlande], photographie de Patrick Zachmann, tirage argentique, 1991.

♦♦ *Eastern Boys*, affiche du film réalisé par Robin Campillo [France], plusieurs formats, 2013.

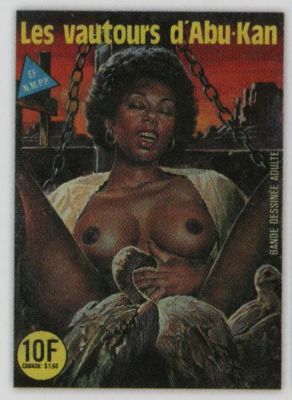
♦ *Viols dans ma Cité #1*, dvd du film pornographique produit par Costla Prod [France], 2014.

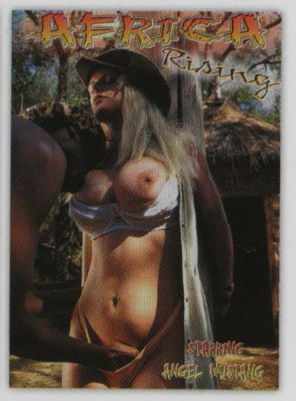
♦ *Racailles enculés foutrés #3*, dvd du film pornographique produit par Costla Prod [France], 2014.

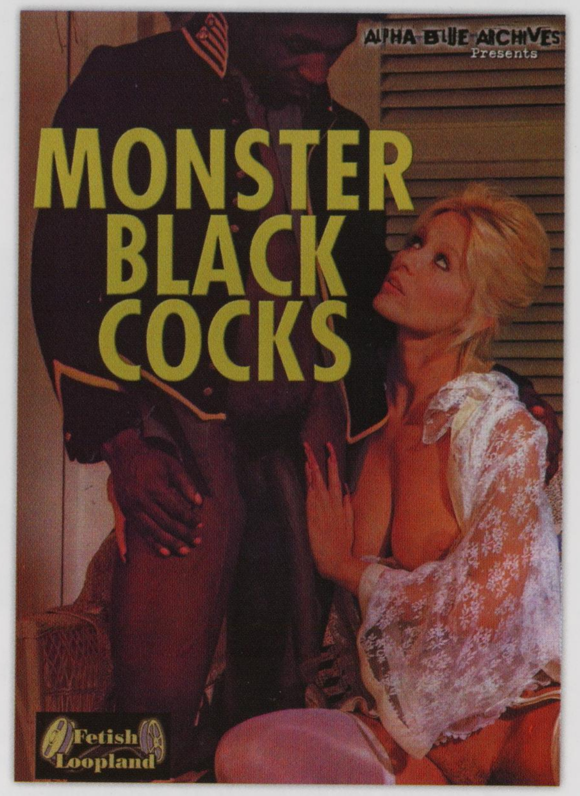
« *Blacks on Blondes* » : machine à fantasmes et stéréotypes raciaux

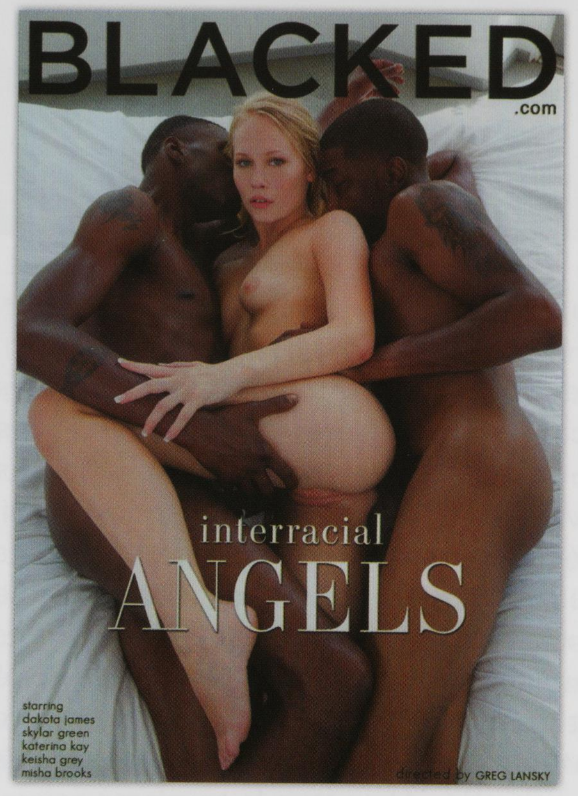
Tiffany ROUX

Le marché de l'industrie pornographique, s'il s'est toujours revendiqué d'un discours transgressif, reste mû par des représentations racialisées et sexualisées très normatives et stéréotypées. Les imaginaires coloniaux et postcoloniaux y ont notamment figé les représentations d'une « masculinité noire » qui n'existerait qu'entre sexualité débridée, voire brutale, et particularités physiques hors normes. Ce phénomène vient s'illustrer tout particulièrement dans les récentes prises de conscience à l'œuvre dans l'industrie du porno aux États-Unis, au sujet des scènes impliquant des relations sexuelles entre hommes noirs et femmes blanches. Depuis 1972 et la sortie de *Behind the Green Door*, l'un des premiers films pornographiques à mettre en scène une actrice blanche (Marilyn Chambers) et un acteur noir (Johnnie Keyes), la sexualité interraciale reste *problématique*, une pratique que l'on veut *spécifique*, un acte considéré comme *transgressif*. L'actrice Aurora Snow en témoigne, dans un article publié sur le site internet *The Daily Beast* (2013). Alors qu'elle débutait tout juste sa carrière, son agent s'enquit de savoir si elle « *faisait de l'interracial* » ; comme s'il s'agissait d'une pratique sexuelle en soi... Car la mise en scène d'acteurs noirs avec des femmes blanches est un classique très codifié du porno : les premiers ne pouvant avoir de relations sexuelles avec les secondes que dans la brutalité et l'effraction. Une scène de « sexe interracial » fait ainsi généralement appel à un ou plusieurs hommes noirs, clairement choisis pour la démesure de leurs attributs sexuels – on pense à Mandigo, acteur populaire aux titres de films évocateurs, tels *Little white chicks, Big black monster dicks* –, et à une femme blanche, dont la blondeur viendra souligner l'innocence et une certaine fragilité. Un classique à ranger dans la série de best-sellers « *Blacks on Blondes* »...









Les vautours d'Abu-Kan, couverture de la bande dessinée de Pigi (scénario) et d'A. Del Mestre (dessinateur), éditée par Studio ElviFrance [France], 1985.

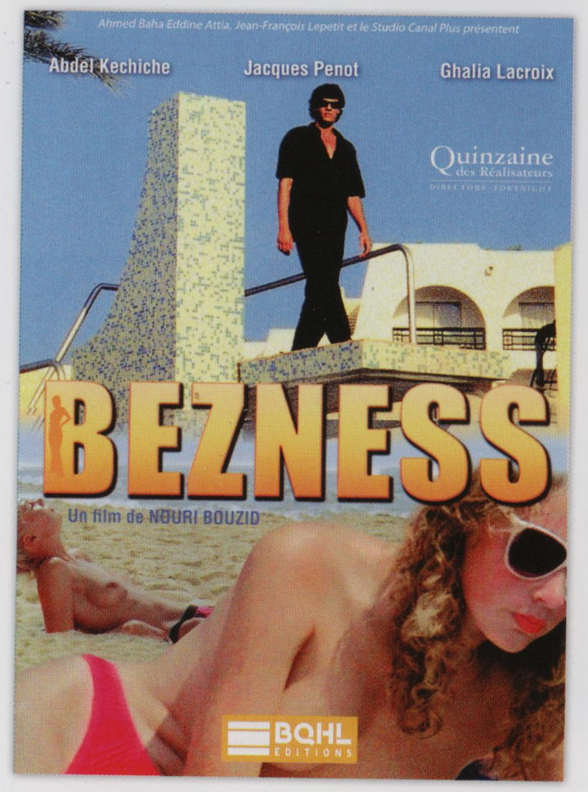
Africa rising, dvd du film pornographique produit par Heatwave [États-Unis], 1997.

Little White Chicks... Big Black Monster Dicks 5!, dvd du film pornographique réalisé par Jake Steeds [États-Unis], 2001.

Seka et Johnnie Keyes, dvd du film pornographique *Monster Black Cocks* [États-Unis], 1976.

Interracial Angels, dvd du film pornographique réalisé par Greg Lansky [États-Unis], 2015.

« L'Empire du soleil des sens », photographie de Garo Aida, couverture du magazine *Photo*, n° 225, spécial Japon [France], 1986 [juin].

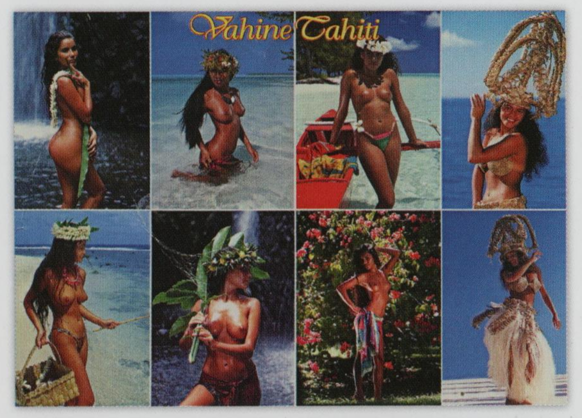


normal, sauf quand il est pédophile[9], l'existence du tourisme sexuel féminin surprend en effet : il ne cadre ni avec l'idée qu'on se fait de la sexualité féminine, ni avec celle qu'on se fait de la prostitution. Il remet en cause des théories ou des modèles explicatifs — portés par des mouvements tels l'abolitionnisme et le prohibitionnisme d'obédience féministe — qui ne faisaient sens que dans la relation homme-client/femme-prostituée. En cela, le tourisme sexuel féminin suscite donc des questions légitimes, mais aussi une fascination étrange qui n'est pas sans rappeler le regard ambigu sur les corps noirs et les corps des Suds[10].

Mais l'attention par trop voyeuriste dont il fait parfois l'objet, particulièrement dans les médias, s'explique aussi par l'usage politique qu'on peut en faire : le tourisme sexuel féminin peut servir à dédouaner son corollaire masculin et à tenter de prouver qu'en la matière, il n'y a pas d'effet.s de genre et que la situation des hommes et des femmes est, au fond, la même, et leurs rapports, symétriques[11]. Ce qui n'est évidemment pas le cas. Car le tourisme sexuel féminin ne fonctionne pas, en général, comme son homologue masculin — avec quelques exceptions ponctuelles comme au Maghreb[12] —, et ne peut donc être appréhendé comme une simple inversion de celui-ci. De ce point de vue, la construction de la féminité et le rapport que les femmes des pays du Nord et/ou riches ont encore à leur propre sexualité doivent être interrogés. Dans de nombreux cas, en effet, comme le montrent plusieurs études telles celles de Glenn Bowman sur la Palestine[13], de Deborah Pruitt et Suzanne Lafont sur la Jamaïque[14], ou bien de Christine Salomon sur le Sénégal[15], il s'agit, pour elles, autant de romance que de sexualité : l'expérience recherchée étant donc, tout à la fois, sensuelle et affective, voire spirituelle[16]. Par ailleurs, la configuration sexuelle et marchande dans laquelle la femme-cliente exercerait son pouvoir sur un homme — « Autre » — prostitué butte sur des limites et/ou des contradictions spécifiques, la féminité de l'une et la masculinité de l'autre se trouvant menacées par l'inversion des rapports de pouvoir à l'œuvre, comme si la femme risquait de se masculiniser et l'homme de se féminiser.

Le tourisme sexuel féminin opère donc une transgression des normes qu'on ne trouve généralement pas dans le tourisme sexuel masculin hétérosexuel, qui tend, au contraire, à réassigner chaque genre à sa place prétendument naturelle tout en confortant les stéréotypes les plus triviaux et caricaturaux sur la supposée soumission des Asiatiques, la lascivité des Maghrébines, la jovialité des Africaines et Caribéennes, le primitivisme des Océaniennes[17]… Cependant, s'il déroge clairement à la hiérarchie des genres encore en usage dans les pays du Nord et/ou riches, le tourisme sexuel féminin se joue des mêmes matrices de domination de « race » et de classe que son corollaire masculin, et (ré)active les mêmes situations hiérarchisées et les mêmes imaginaires (néo)-coloniaux et (néo)-impérialistes comme le montrent deux films récents : *Vers le sud* (2005) de Laurent Cantet dont l'action se passe à Haïti dans les années 1970 et *Paradis : Amour* (2012) d'Ulrich Seidl dans le Kenya contemporain.

Que ce soit dans les Caraïbes, au Maghreb, ou en Afrique subsaharienne — où se retrouvent la grande majorité des *Beach boys*[18] avec lesquels ces *Sugar Mamas* ont des relations sexuelles et amoureuses monnayées — le tourisme sexuel féminin reste exclusivement hétérosexuel. Le tourisme sexuel lesbien, s'il existe, n'est, à ce jour, pas documenté *a contrario* du tourisme homosexuel masculin[19]. Notons d'abord qu'il ne s'agit nullement ici de parler des lieux de rencontre.s de communautés gays



Touristes australiens et jeunes femmes cubaines à l'hôtel Inglaterra [La Havane, Cuba], photographie, tirage argentique, 2001.

Bezness, affiche du film réalisé par Nouri Bouzid [France], plusieurs formats, 1992.

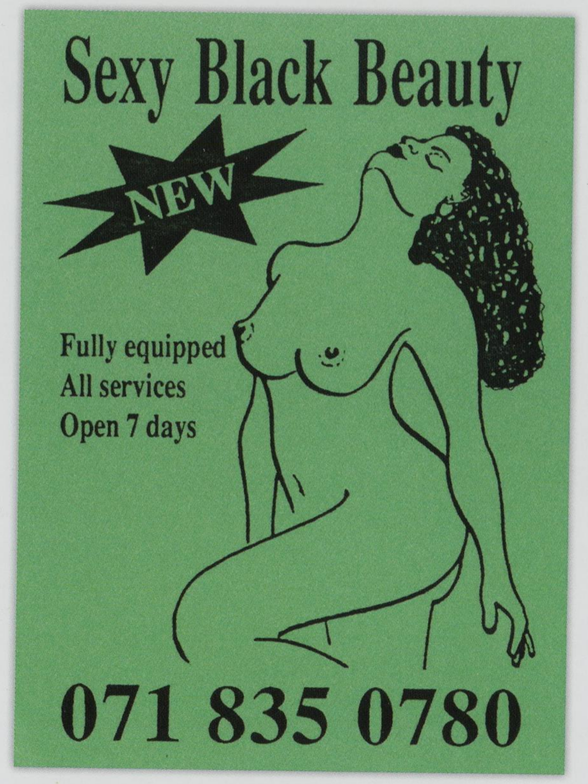
Greetings from Tahiti [Polynésie], carte postale éditée par Dormand Postcards [New York, États-Unis], 1982.

Qu'il fait bon respirer l'air pur et sain de Tahiti, dernier paradis terrestre !, carte postale d'après une photographie d'Afo Giau, éditée par Perles des Mers du Sud [Papeete, Tahiti], 1975.

Vahiné Tahiti. Collection Filles des Mers du Sud, carte postale, d'après des photographies de Teva Sylvain, éditée par Pacific Promotion [Polynésie], 1995.

Vers le sud, dvd/affiche du film réalisé par Laurent Cantet [France], plusieurs formats, 2005.

« Femme bronzant sur la plage de l'hôtel » [Togo], photographie de Michael Friedel, tirage argentique, 1975. Intéressé par les « îles de rêve de l'été éternel », ce photographe propose dans son travail de nombreuses facettes de la vie balnéaire. Ses photographies pionnières des Maldives lui ont valu une renommée mondiale.



mondialisées qui se rendent — dans le cadre d'un tourisme *gay-friendly* qui possède ses propres *tours operators*, moyens de transports (croisières roses…), guides touristiques — dans des destinations privilégiées de celui-ci : San Francisco, Sydney, Tel Aviv, Mykonos… Ce tourisme de niche, qui date du début des années 1980, relève plus de l'entre-soi que du *sexscape* à proprement parler, même si son regard est bien tourné vers les Suds, ce qui n'est nullement un hasard[20].

En effet, dès le XIXe siècle, certaines destinations comme l'Italie du Sud ou le Maghreb (en particulier Tanger) ont été recherchées par les homosexuels européens pour y trouver des partenaires sexuels locaux, dans le cadre de rapports marchands. Il s'agissait alors d'échapper au carcan d'une Europe hétéronormée en trouvant refuge auprès de sociétés que l'orientalisme littéraire et pictural conduisait à imaginer comme plus permissives : l'objectif étant de trouver sur place une offre prostitutionnelle présentant une disponibilité et des qualités érotiques spécifiques. C'est dans un contexte idéologique similaire, qui active une géographie du désir et des imaginaires fantasmatiques équivalents, que le tourisme homosexuel postcolonial s'inscrit.

Que ce soit en Amérique latine, dans les Caraïbes, au Maghreb ou en Asie du Sud-Est, les homosexuels du Nord et/ou des pays riches sont toujours à la recherche de partenaires plus jeunes, plus virils, plus disponibles. Ce n'est évidemment pas le caractère permissif de ces *sexscapes* qui expliquerait cette disponibilité (en général les lois contre l'homosexualité y sont plus répressives que celles des pays d'où viennent les touristes), mais bien la domination de classe et de « race » dans laquelle opère leur demande sexuelle ici similaire à celle des hétérosexuel.le.s[21].

Ainsi, la sexualité interraciale propre aux *sexscapes*, en contexte hétérosexuel et homosexuel, n'est-elle postcoloniale qu'au sens où le tourisme sexuel de masse ne s'est véritablement développé qu'*après* la décolonisation, c'est-à-dire à partir de la fin des années 1970 et du début des années 1980 — mais les rapports de pouvoir, pratiques et symboliques, qui la structurent, l'autorisent, et prétendent la légitimer restent profondément coloniaux et/ou impérialistes.

À la vérité cependant, les touristes sexuels ne sont pas les seuls responsables de cet état de fait car l'ensemble du secteur touristique, tout au moins pour certaines destinations (Polynésie, Brésil, Thaïlande, Maghreb, etc.), est concerné : l'érotisation des lieux de destination et la mise à disposition, ou tout du moins la mise en scène d'individus encore perçus comme « indigènes » ou « Autres », n'étant nullement leur monopole. Ainsi, altérisés, exotisés et érotisés, ceux-ci ont-ils été inscrits, de longue date, comme éléments essentiels des paysages touristiques de l'*Ailleurs*.

Participant d'une économie touristique allant en se massifiant, ces individus — et leurs corps — ont aussi été reproduits, à l'envi, en affiches (illustration, publicité)

◄◄ *Le petit château, le bordel local* [Philipsburg, Saint-Martin néerlandaise], photographie de Jochem Wijnands, tirage argentique, 1990.

◄ « Sexy Black Beauty », dépliant publicitaire d'une call-girl [Londres, Angleterre], 1994.

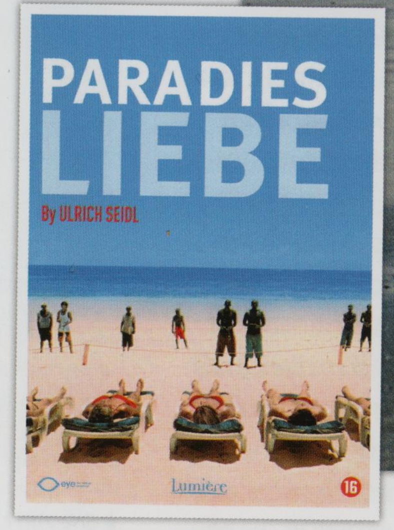
► *David et Jonathan, Jean-Yves et Moussa*, photographie de Pierre et Gilles [France], tirage numérique marouflé sur dibond, 127x103 cm, 2005.

▲ *She Ain't no Beyoncé (Ce n'est pas Beyoncé)*, poupée gonflable pour adultes (avec sa boîte), produite par Pipedream products, 2009.

La prostitution masculine au Sud, boomerang du colonisé

Olivier BARLET

Au cinéma, les films qui abordent la question de la prostitution masculine à destination des touristes européennes, dans les pays qui ont connu la colonisation, mettent en scène un jeu de boomerang. L'impasse coloniale s'illustre, ainsi, dans *Vers le sud* (2005), l'adaptation par Laurent Cantet de deux nouvelles de l'écrivain haïtien Dany Laferrière. Le film marque, en effet, un véritable tournant dans la visibilité de ce « tourisme sexuel » désormais généralisé et structuré aux quatre coins du monde. Sur les plages de la dictature de Baby Doc, alors « président à vie » du pays, c'est par le désir et par la chair que l'ex-esclave déstabilise sa « maîtresse » blanche et la fait déchoir de sa position dominante. De même, en 1992, les « *Beach boys* » de *Bezness*, du cinéaste tunisien Nouri Bouzid, combinent plaisir et profit au détriment de leurs victimes pour entretenir leur famille, tout en envisageant l'exil vers des cieux plus prometteurs. En Haïti comme en Tunisie, la prostitution masculine à destination de femmes blanches apparaît, dès lors, comme un jeu de pouvoir et de possession qui manipule la différence des attentes pour combler les manques. Argent d'un côté, amour de l'autre. Cela pourrait rester un jeu de dupes, mais, avec la persistance de la hiérarchie coloniale et des stéréotypes qui la constituent, le boomerang revient. C'est finalement toujours l'esclave ou le colonisé qui retombe dans les pièges du patriarcat et finit par payer durement le prix de l'inversion du rapport. Ainsi que l'écrit Dany Laferrière, « *le désir a toujours été le vrai moteur de l'histoire* […], *le sexe, le fameux désir de la chair du maître* ».



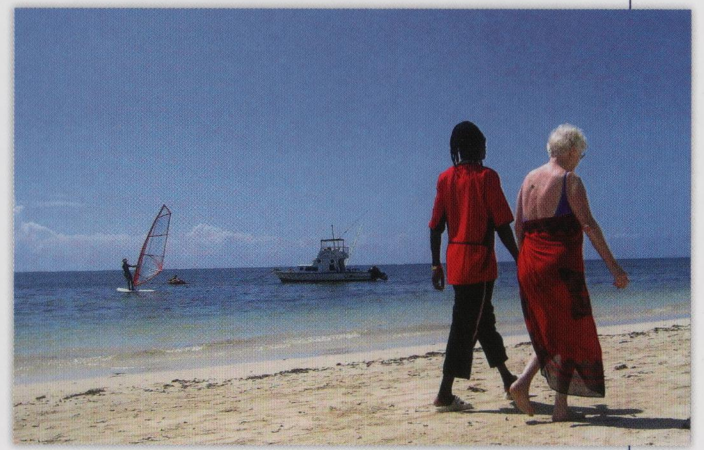
➨ *Paradies: Liebe* (*Paradis : Amour*) [Kenya], dvd/affiche du film réalisé par Ulrich Seidl [Autriche], 120x170 cm, 2011.

➨➨ *Carol Spencer et Lamin Marong se baladent sur la « plage aux gigolos » de Gambie*, photographie de Mike Goldwater, tirage argentique, 1995.

La prostitution « ethnique » au Sénégal

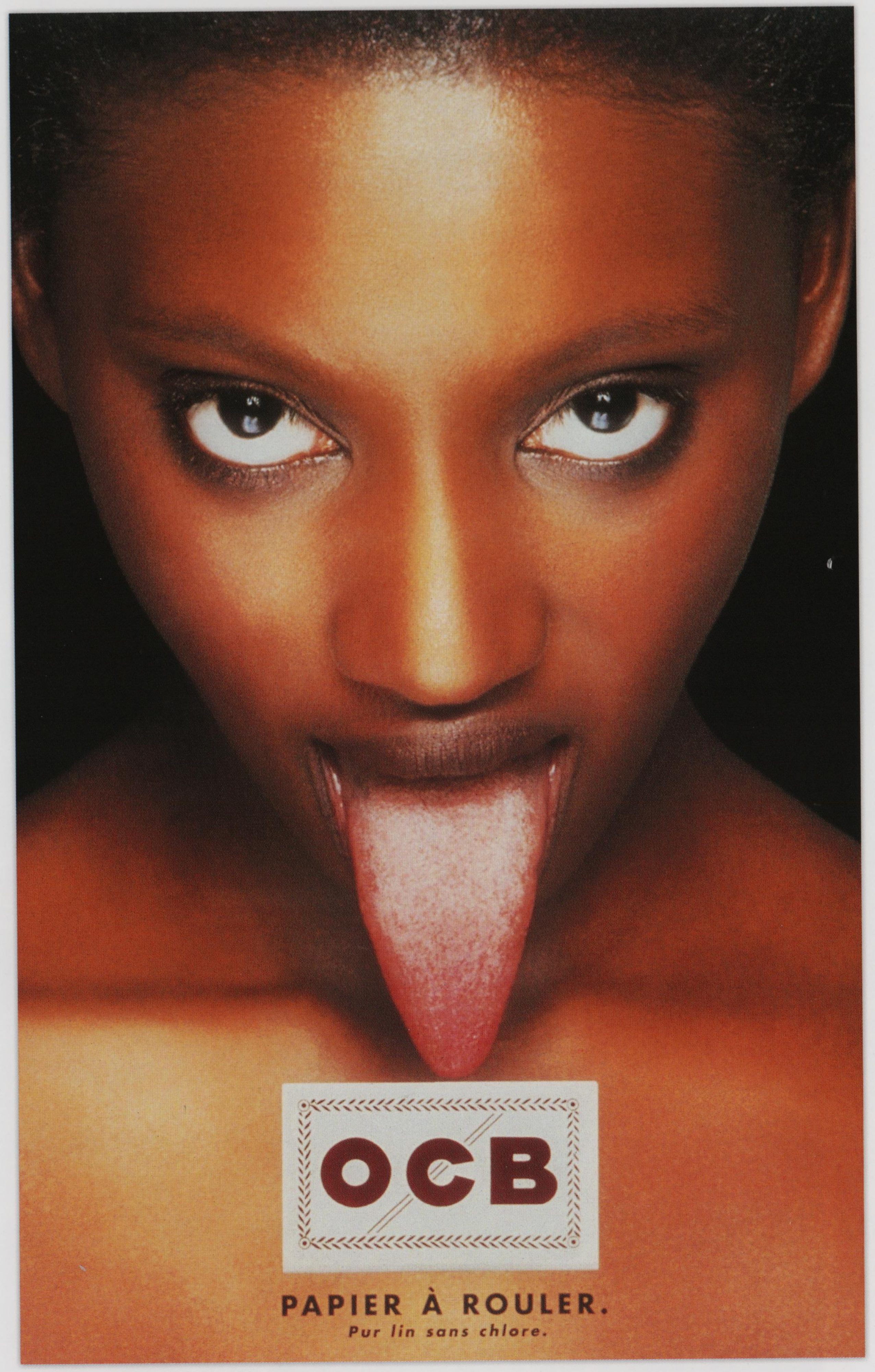
Emmanuel COHEN

L'ère postcoloniale au Sénégal est associée à l'hédonisme. Les plaisirs de la ville se développent : boîtes de nuit, tenues sexy, danses « collé-serré »…, autant de marques de « libération à l'occidentale » que les plus âgés condamnent fermement. S'il s'avère que dans la tradition wolof, la compensation matrimoniale est indispensable pour entériner un mariage, aujourd'hui, celle-ci a presque laissé place à une sorte de dot informelle, sans nuit nuptiale, s'inscrivant dans la durée. Depuis les années 1960 en effet, le Sénégal conserve un niveau de développement relativement faible, reléguant les femmes aux marges du marché de l'emploi. Celles-ci, progressivement dégagées de l'impératif rigide du mariage, n'ont pas d'autre choix que de chercher celui ou ceux qui pourront potentiellement les entretenir sur la durée. Plus l'âge au mariage recule, plus le rôle masculin de « pourvoyeur de ressources » s'avère vital. C'est dans ce contexte qu'une sorte de « prostitution informelle » s'est mise en place. Avec ou sans le statut officiel de *caga* [prostituée], nombre de jeunes Dakaroises, parfois en voile islamique la journée, partent en tenue sexy la nuit, chercher leur gagne-pain — la « dépense quotidienne » — sous les yeux à moitié fermés de leur famille. Le plus gros poisson convoité — le *super thiof* — est le *toubab* [le Blanc]. Perçu comme le plus aisé, il fait l'objet de tous les fantasmes : voyage gratuit, maison offerte ou mieux encore, passeport occidental. Les villes comme Dakar sont ainsi devenues des lieux de plaisirs sexuels pour nombre d'Occidentaux. Certaines boîtes de nuit des Almadies et du Plateau n'accueillent presque que des Sénégalaises qui vendent leur corps à « tous types » de *toubabs*. Le phénomène est tellement lucratif pour les un.e.s, hédoniste pour les autres, qu'à côté des *Sugar Daddies*, on découvre depuis le début du XXIe siècle des *Sugar Mummies*.



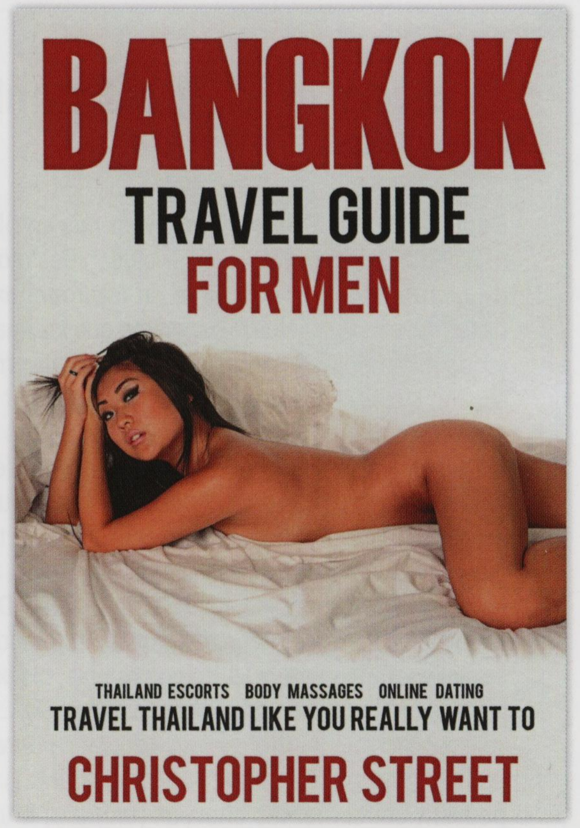
➧ *Une touriste allemande avec son compagnon kenyan* [Mombasa, Kenya], photographie de Stephen Morrison, tirage numérique, 2005.

➧ « Couple mixte sur l'île de Ngor » [Dakar, Sénégal], photographie, tirage numérique, 2016.



▲ Série de deux campagnes publicitaires d'Häagen Dasz par Bartle Bogle Hegarty [Londres, Angleterre], 1990-1995 : *Lose control* ; *Fireworks*.

► « Sans titre », affiche publicitaire d'OCB, 1998.



commerciales faisant la promotion d'un secteur d'activité en pleine croissance, ou bien en cartes postales — aussi supports de correspondance — apportant la preuve de la distance, mentale, physique et géographique parcourue. Constituant, ce faisant, une partie fondamentale de la spectacularisation du pittoresque et de l'authentique — au travers, par exemple, des classiques danses dites ethniques qui se pratiquent sur les scènes de presque tous les *resorts* hôteliers — et de sa marchandisation, les corps exotiques sont devenus autant une ressource qu'un produit d'appel pour une industrie touristique qui, *in fine*, capitalise sur le commerce du sexe en participant à la (re)production et en tirant bénéfice.s des stéréotypes qui l'érotisent.

Agences matrimoniales, immigration prostitutionnelle et ghettos racialisés et érotisés

Ces exotisation et érotisation de catégories entières de populations réifiées en « Autres » conduisent aussi à interroger, hors le tourisme sexuel proprement dit, d'autres formes et d'autres territoires de la sexualité postcoloniale, ici et là-bas. Ainsi du vaste et prolixe marché de la conjugalité classiste et racialisée qui se développe, là encore, dans une relation dissymétrique entre hommes du Nord et/ou des pays riches et femmes du Sud et/ou des pays pauvres. Parfois lié au tourisme sexuel — au-delà de la prestation sexuelle rémunérée, certains touristes peuvent évidemment rechercher une *girl friend experience*, plus ou moins ponctuelle, ou bien une véritable liaison affective pouvant aller jusqu'au mariage comme le montre, par exemple, le travail de Sébastien Roux sur la Thaïlande[22] —, ce marché, extrêmement prospère, se nourrit simultanément de la paupérisation croissante des populations féminines de certains pays du Sud ainsi que d'une recherche, chez les hommes du Nord, d'un « idéal féminin » qu'il convient ici de questionner.

Se sont en effet constituées, par exemple à Madagascar, comme le montrent les travaux de Jennifer Cole[23], ou bien aux Philippines, comme le soulignent ceux de Gwénola Ricordeau ou de Mina Roces[24], des agences matrimoniales qui permettent aux hommes des pays riches, Européens, Américains du Nord, Australiens, Japonais, Taiwanais... de se pourvoir en femmes « Autres » : « Asiatiques », « des îles », « Africaines » ou « Latinos ».

◥ « Employées d'un go-go bar à Pattaya » [Thaïlande], photographie de Paula Bronstein, tirage numérique, 2016.

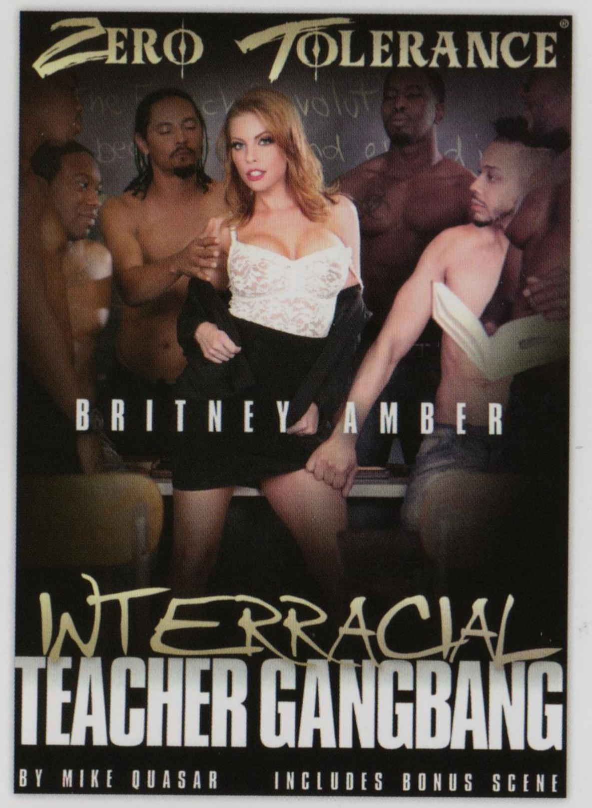
▲▲ *Bangkok travel guide for men* [Bangkok, Thaïlande], guide de voyage édité par CreateSpace Independent Publishing Platform [Londres, Angleterre], 2016.

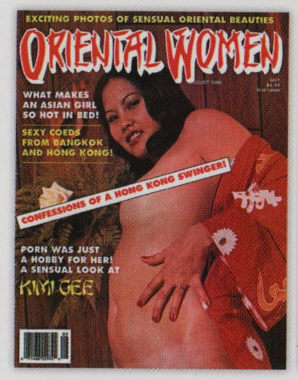
▲ *Canards Sex Toys*, photographie, tirage numérique, 2018.

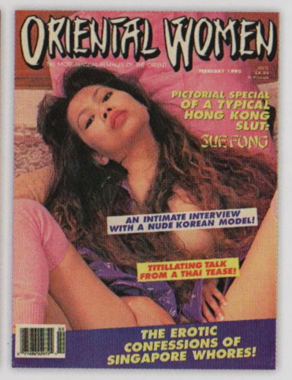
L'univers du web et l'ethnicisation des catégories sexuelles

Gilles BOËTSCH

Depuis 1993, le CERN de Genève a mis en place le *WorldWideWeb* (WEB), une révolution des modes de communication qui a mis en interconnexion l'ensemble de la planète, alors même que les images érotiques et pornographiques ont quantitativement explosé. En 2014, 12 % des sites du web sont des sites pornographiques et 25 % des requêtes des utilisateurs mondiaux concernent la pornographie. Le plus populaire de ces sites, XVideos, dépasse quatre milliards et demi de pages vues par mois, et trois cent cinquante millions de visiteurs uniques... Soit presque un tiers du trafic mensuel de YouTube. Dans cet univers d'images pornographiques, les pratiques sexuelles (hétérosexuel.le, homosexuel.le, bisexuel.le, triolisme, mature, SM, bondage, zoophilie...) se voient enrichies par des caractéristiques corporelles spécifiques (poids, taille, particularités...) qui peuvent concerner les cheveux (blond.e, brun.e, roux.sse) ou les poils (poilu.e ou rasé.e), ou par des qualifications « ethno-raciales » comme *Black*, *White*, *Asiatic* (dont Japonais), Européen (dont Ouest et Est), Latino, Beur et Beurette... La notion de « mélange » des populations selon des critères ethno-raciaux est une dominante mondiale : la femme blonde et « l'étalon noir », les « musulmanes voilées » qui se donnent à tous, l'Asiatique soumise et subissant mille dominations... Des sites français gratuits comme *pornovore* intègrent à la fois le sexe, les pratiques sexuelles, le physique, la dimension ethnique et les relations « interethniques » dans leurs options de choix croisés, tous ces critères pouvant se conjuguer à l'infini. Ainsi, les pratiques sexuelles, toutes formes confondues, dressent une sorte de grand catalogue virtuel de la diversité humaine dans sa version pornographique. Ceci participe à la mondialisation des représentations de la sexualité principalement construites dans les pays du Nord. Un mix des fantasmes coloniaux d'hier, ainsi que l'analyse l'anthropologue Florian Vörös, dans son étude pionnière *Cultures pornographiques. Anthologie des* porn studies (2015).



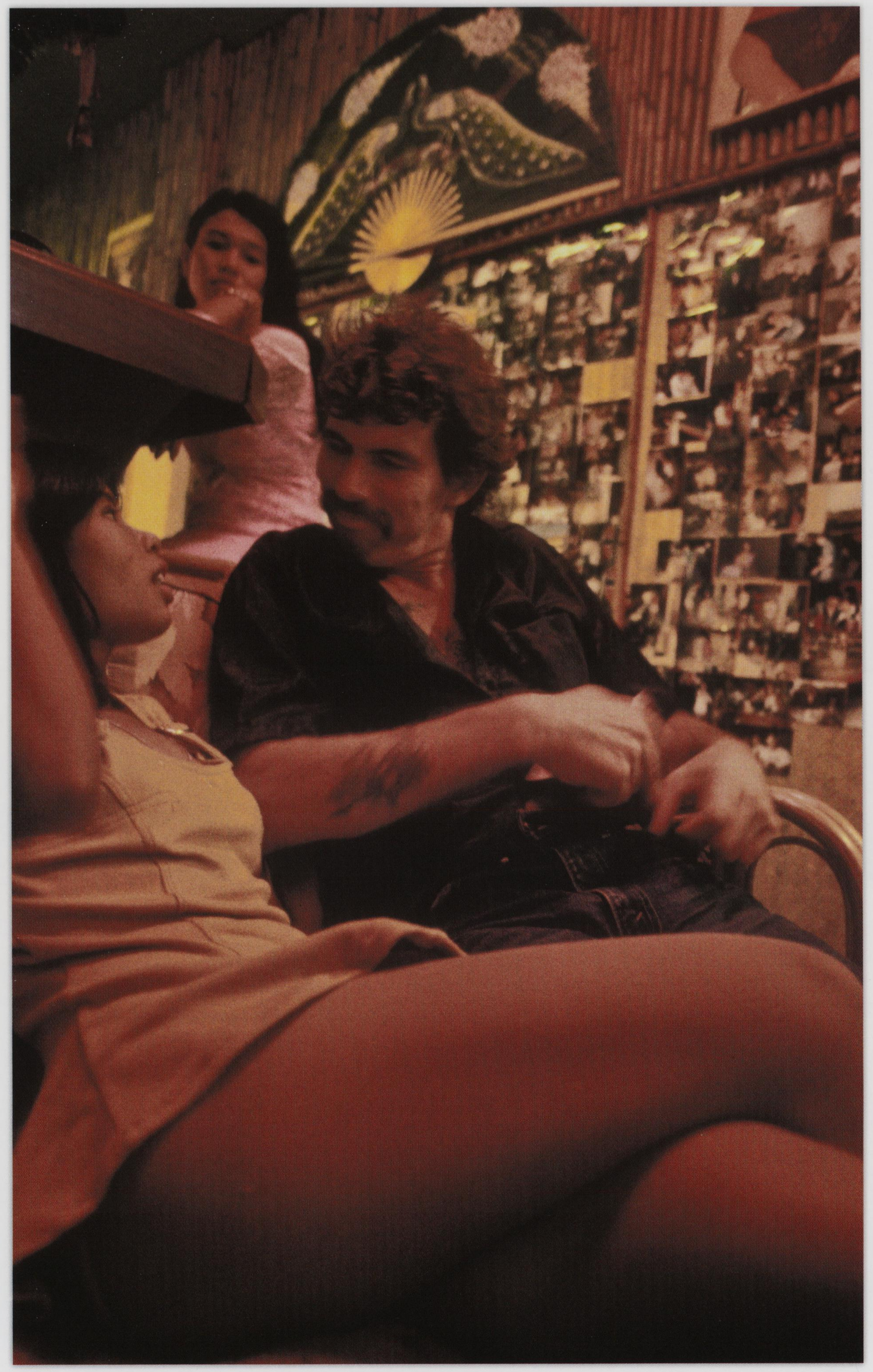


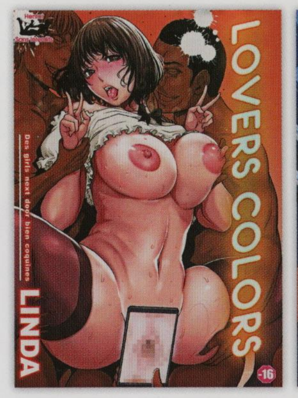


♦♦ *Interracial Teacher Gangbang*, affiche du film pornographique réalisé par Mike Quasar [Los Angeles, États-Unis], plusieurs formats, 2017.

♦ Série de deux couvertures du magazine *Oriental Women* : « Confessions of a Hong Kong Swinger » (« Confessions d'une échangiste de Hong Kong »), 1990 [août] ; « The erotic confessions of Singapore whores » (« Les confessions érotiques de prostituées de Singapour »), 1990 [février].

◄ *Squirt.org* (site de rencontres homosexuelles) [Angleterre], photographie, tirage numérique, 2010.





♦ *Un étranger discutant avec une jeune prostituée* [Pattaya, Thaïlande], photographie de Christopher Pillitz, tirage argentique, 1992.

♦♦ *Moko! Ece PC by Asus*, affiche publicitaire d'Asus [pour toute l'Asie], 120x180 cm, 2009.

♦♦ *Lovers Colors*, couverture du manga hentai de Linda, édité par Taifu comics [France], 2016.

♦♦ « Sans titre », planche du manga hentai *Flera* de Yukimi [Japon], 2008.

◆ Série de deux photographies, tirages argentiques, *Newlook* [France] : « Nikko » [Los Angeles, États-Unis] d'Ingo Harney, n° 12, 1984 [août] ; « Lena Papajou » [les Seychelles] de Chaikovski, n° 11, 1984 [juillet].

◆ « Couple mixte au carnaval » [Brésil], photographie de Lazyllama, tirage numérique, 2015.

◆ *China Loves Africa 68*, série *China Loves Africa*, peinture de Michael Soi [Kenya], acrylique sur toile, 200x140 cm, 2018.

« Latinos ». Jugées par eux plus dociles et soumises que leurs compatriotes, ces femmes sont, de surcroît, extrêmement érotisées et objectivées selon des stéréotypes spécifiques aux relations de domination, historiques, mais aussi contemporaines, qui se sont constituées ou ont été répliquées dans chacune des zones auxquelles elles sont liées. Pour beaucoup d'hommes, en effet, l'enjeu central semble être autant le pouvoir que la sexualité et la conjugalité. En épousant — grâce à ces réseaux internationaux de « promises par correspondance » — une partenaire qui diffère de celle qu'ils pourraient trouver dans leur pays d'origine, ils comptent en effet obtenir un « niveau » de services sexuels, domestiques et éventuellement reproductifs, que leur seul genre ne leur garantit plus chez eux. Les agences matrimoniales mettent, de surcroît, en avant le fait que ces hommes ordinaires au pouvoir d'achat modeste dans leur pays d'origine, qui constituent la majorité de leurs clientèles, se retrouvent pourvus, dans celui de leurs « promises », d'un capital économique et symbolique non négligeable. Celui-ci leur permet de négocier dans les meilleures conditions, une « femme à leur goût » : c'est-à-dire jeune et jolie, sensuelle et docile, mais aussi travailleuse et « adaptable » à

leurs critères conjugaux et culturels et à ceux de leurs pays respectifs... Y compris en testant *in situ*, la « marchandise », souvent préalablement sélectionnée sur « catalogue » *via* internet, lors de *Bridal Tours* comme le montre, sans aucune édulcoration, la série documentaire *Et plus si affinités* (2002) de Gilles de Maistre à propos de Madagascar. Enfin, les services de ces agences matrimoniales étant souvent onéreux, les hommes qui y ont recours ont évidemment des exigences d'autant plus affirmées qu'ils se sentent en situation de force par rapport à leurs « promises ». Ces dernières, cependant, ne sont nullement inertes dans les relations qui se mettent en place car elles mobilisent aussi, au travers de ces « mariages par correspondance », des stratégies d'ascension sociale souvent couplées à des projets de migrations qui s'incarnent, dès lors, dans les futurs époux.

Quitter un pays pauvre, pour s'installer dans un pays riche, devenant de plus en plus difficile, au tournant des années 1980-1990, un boom de migrations plus frontalement prostitutionnelles — en sus du classique marché de la domesticité féminine dont le caractère sexualisé est aussi évident comme l'ont montré, dans l'actualité récente,

plusieurs scandales d'esclavage sexuel de « petites bonnes » — se fait aussi jour. Ainsi observe-t-on, dans de nombreux pays du Nord et/ou riches, l'arrivée de femmes de pays pauvres et/ou du Sud dans un but affirmé de prostitution : Indiennes, Pakistanaises et Afghanes en Angleterre, Sierra-Léonaises, Libériennes et Chinoises[25] en France, Mexicaines et Portoricaines aux États-Unis…

Ainsi remarque-t-on aussi, dans la nébuleuse de l'impérialisme sexuel mondialisé, les déplacements ponctuels — sortes de migrations sexuelles saisonnières — de certaines catégories d'hommes, à l'image des riches émirs d'Arabie Saoudite, des Émirats arabes unis, du Koweit ou du Qatar qui viennent s'encanailler en Europe — notamment avec de très jeunes femmes (d'origine) maghrébine — ou au Maghreb même, comme l'a si bien montré le récent, et très polémique, film *Much Loved* (2015) de Nabil Ayouch. Ainsi distingue-t-on enfin la présence de plus en plus visible d'homosexuel.le.s, de travestis, et/ou de transgenres — comme les Latino-Américains, au bois de Boulogne à Paris, à partir des années 1980, et les Algériens autour de la gare Saint-Charles à Marseille, dans les années 1990-2010, étudiés par Laurent Gaissad[26] et filmés par Nicola Mai, dans son ethnofiction *Samira* (2015) — dans l'industrie prostitutionnelle globalisée.

Cette présence — constante et pérenne — d'individus, pensés et perçus comme « Autres », fantasmés et utilisés en tant que tels, dans les pays du Nord et/ou riches nous amène à questionner, *in fine*, les territoires de la sexualité postcoloniale, non plus seulement sur le terrain de l'exotisme érotisé *là-bas* et importé *ici*, mais aussi sur celui de la colonisation intérieure. Car certains espaces de ces pays — ghettos africains-américains (comme Harlem ou le Bronx, à New York) ou *barrios* latinos aux États-Unis ; « quartiers ethnicisés » de certaines villes européennes, comme le Matongé congolais et le Moleenbeek marocain de Bruxelles, ou bien encore certains « territoires perdus » de la République dans les banlieues françaises… — n'échappent pas non plus aux stéréotypes hérités des contextes coloniaux et/ou impérialistes précédents. Il y a une évidente essentialisation, dans ces territoires théorisés et vécus comme « Autres », de catégories entières de populations, au travers d'une vision en même temps classiste, racialisée et genrée. Des catégories clairement considérées, en effet, comme les nouvelles classes laborieuses, dangereuses et « vicieuses » de notre contemporanéité. Ceci est particulièrement visible dans les films ethnicisants de l'industrie pornographique où l'on retrouve *toujours* des profils féminins « lascifs » et « soumis » — « Black » ou « Latino » aux États-Unis, « Beurette » en France[27] — et des figures masculines — « Gang boy » outre-Atlantique ou « racaille » des banlieues hexagonales, selon les cas — à l'hypervirilité d'autant plus fantasmatique et excitante, qu'elle est considérée comme agressive et menaçante parce que supposément sauvage et primitive. De même, comme une image inversée de ce qui vient d'être dit, dans un va-et-vient entre ici et là-bas, on retrouve aussi une essentialisation pornographique de ces hommes « Autres » dans certaines représentations produites en temps de guerre.

Ainsi, des photographies diffusées sur le web (et reprises dans le *New Yorker* et sur *CBS*) en 2004, de militaires états-uniens — notamment celles de Lynndie England tenant en laisse un détenu — humiliant des prisonniers dans la prison d'Abou Ghraib en Irak. Travaillés aussi bien par les imaginaires gays qu'hétéros, ces stéréotypes, aujourd'hui *mainstream* dans de nombreux pays du Nord et/ou riches, participent largement de cette sexualité postcoloniale qui a *aussi* constitué certains territoires et certaines catégories de populations des pays du Nord et/ou riches en véritables colonies intérieures et, ce faisant, en réactualisant le vieux motif du XIXe siècle de la fugue sociale et raciale en *sexscapes* eux-mêmes. ■

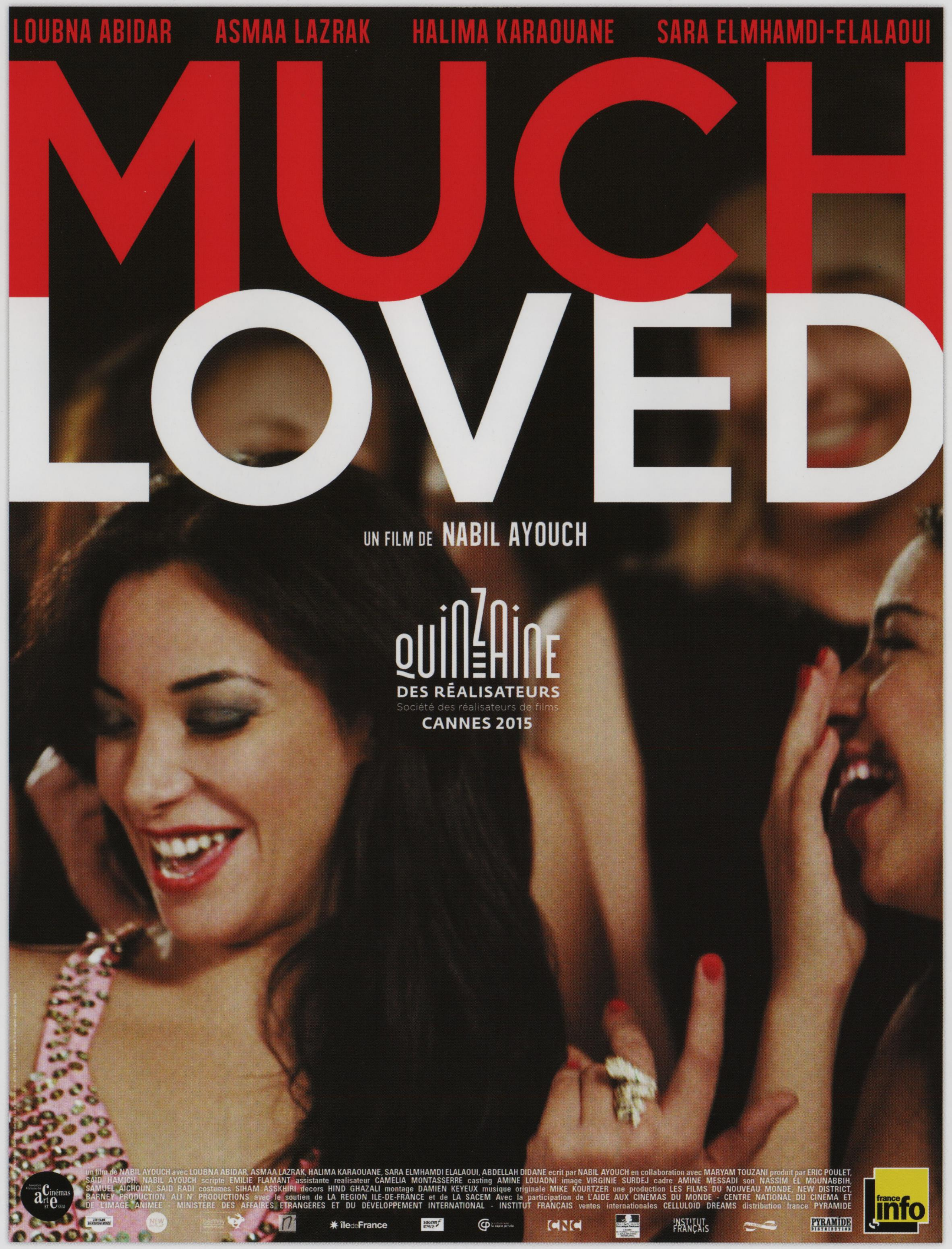
▲ « Installation autour du scandale d'Abou Ghraib », exposition *L'Un et l'Autre* de Jean-Jacques Lebel et Kader Attia [Palais de Tokyo, Paris, France], série de deux photographies, tirages numériques, 2018. Sous couvert d'une lutte contre le terrorisme, la guerre des États-Unis en Irak révèle pour Jean-Jacques Lebel une intrication de rapports de pouvoir, de genre et de « race », mais aussi de religion et de nationalisme.

► *Much Loved* [Maroc], affiche du film réalisé par Nabil Ayouch [France], plusieurs formats, 2015. Traitant du quotidien de quatre prostituées marocaines, le film de Nabil Ayouch fait scandale à sa sortie et est interdit de projection au Maroc où il est jugé « obscène ».

1 Jean-François Staszak, 2012(b).
2 Denise Brennan, 2004.
3 Erik Cohen, 1982 ; Lenore Manderson, Margaret Jolly, 1997.
4 Amalia L. Cabezas, 2009.
5 Cynthia Enloe, 1989. Voir aussi le documentaire de Stéphane Benhamou, Sergio G. Mondel, *Putains de guerre*, 2012, diffusé sur France 3.
6 George L. Hicks, 1995(a) ; Yoshimi Yoshiaki, 2000.
7 Richard Poulin, 2005.
8 Nicolas Bancel, 2006.
9 Giuseppe Valiante, 2016.
10 Jacqueline Sanchez Taylor, 2006.

11 Edward Herold, Rafael Garcia, Tony de Moya, 2001.
12 Corinne Cauvin-Verner, 2009(a).
13 Glenn Bowman, 1990.
14 Deborah Pruitt, Suzanne Lafont, 1995.
15 Christine Salomon, 2009.
16 Corinne Cauvin-Verner, 2009(a) ; Corinne Cauvin-Verner, 2009(b).
17 Suzy Kruhse-Mount Burton, 1995.
18 Naomi Brown, 1992.
19 Emmanuel Jaurand, Stéphane Leroy, 2011.
20 Howard L. Hughes, 2006.

21 David Berliner, 2011 ; Brian James Baer, 2002.
22 Sébastien Roux, 2011.
23 Jennifer Cole, 2014 ; Jennifer Cole, 2008.
24 Gwénola Ricordeau, 2011 ; Mina Roces, 1998.
25 Florence Lévy, Marylène Lieber, 2009.
26 Laurent Gaissad, 2010.
27 Christelle Taraud, 2009(a).



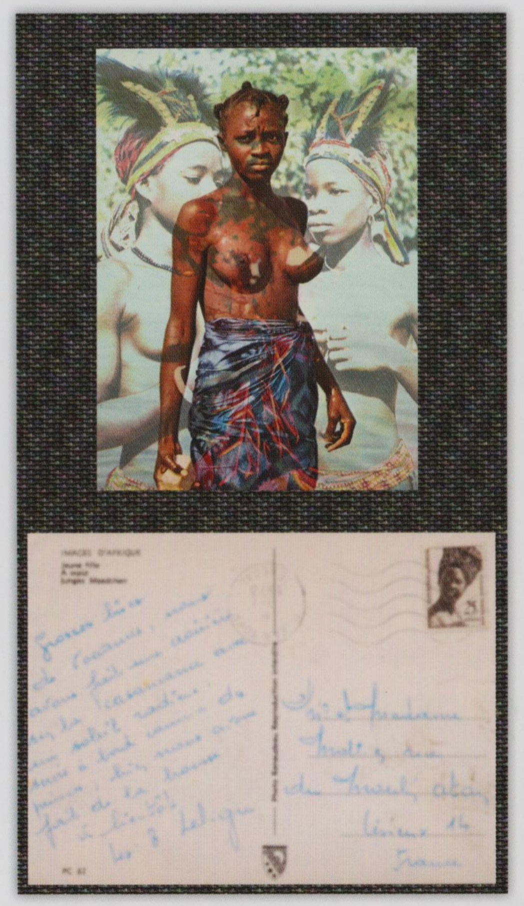
Reconstruire l'« *Autre* » *corps* : émancipation et création contemporaine

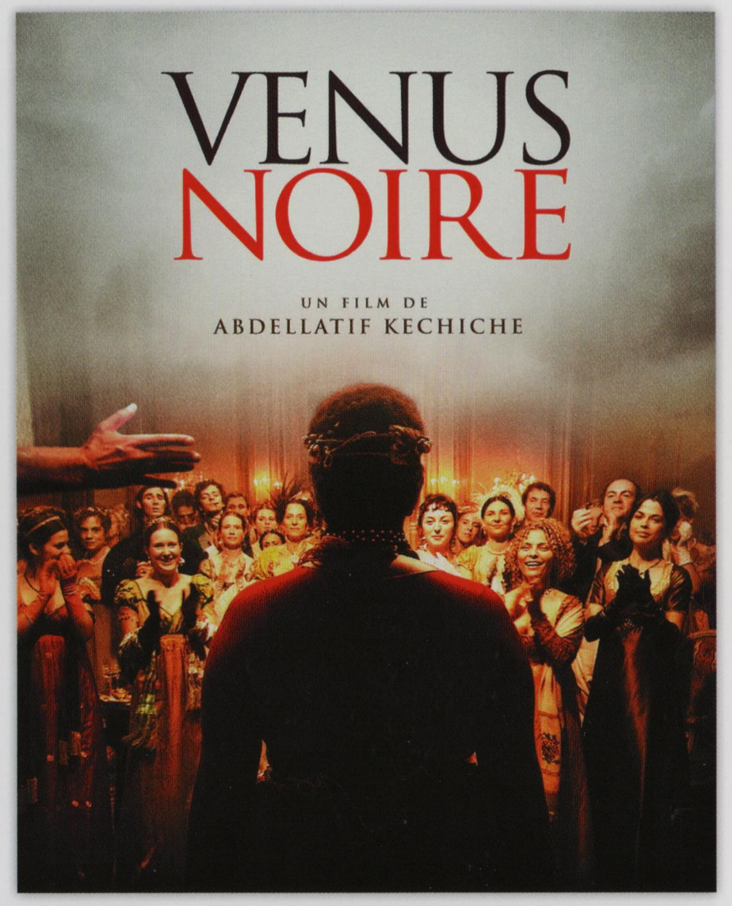
Sylvie CHALAYE

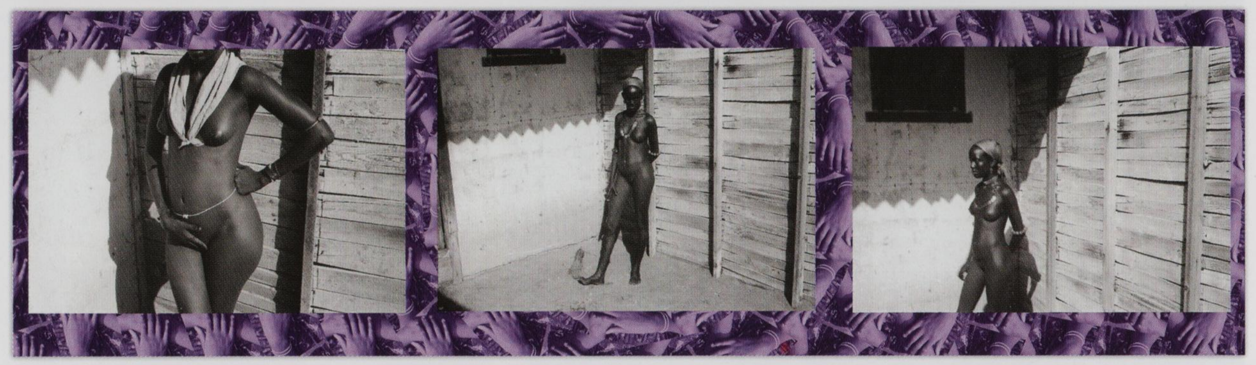
À l'aube du XXIe siècle, l'impact des études postcoloniales est un déclencheur. Les travaux de l'Américano-Palestinien Edward Said sur l'orientalisme, ceux de l'Indien Homi Bhabha[1], qui pose la question du regard dominant et de la nécessaire réappropriation de la narration de l'histoire par les colonisés, ainsi que la pensée politique du Camerounais Achille Mbembe, qui convoque imaginaires coloniaux et représentations, convergent en un faisceau analytique irriguant les *Postcolonial studies* et éclairent autrement le fait colonial.

C'est aussi le moment où le voile islamique commence à soulever la polémique dans les médias, où l'Europe découvre les *Subaltern* et *Postcolonial studies*, où les théories de la chercheuse indienne Gayatri Chakravorty Spivak[2] appellent aux déconstructions des images coloniales et sexistes, et où l'exhumation des « zoos humains »[3] — dont la portée s'avère internationale — et tout son cortège iconographique d'érotisme en carte postale marquent la recherche académique comme la société tout entière. De la « Mauresque aux seins nus » dont Malek Alloula dénonçait déjà l'invention en 1981[4] — et que donneront à voir les photographies historiques de l'exposition *Bons baisers des colonies*, à Arles en 2014 — , à la « Tonkinoise concubine »[5], en passant par l'histoire obscène de la « Vénus hottentote », exhumée en 2002 des réserves du musée de l'Homme pour être rendue à l'Afrique du Sud, impressionnent les esprits, ébranlent les consciences et engagent de nombreux artistes à revisiter l'histoire des colonisations et de ses refoulés sexuels.

➸ *Achraf I*, série *Body Talks*, photographie d'Héla Ammar [Tunisie], tirage numérique, 90x110 cm, 2018. La série *Body Talks / À fleur de peau* est une représentation du corps comme territoire politique. Activistes, blogueurs, danseurs, journalistes, tous les personnages de la série sont célèbres pour leur engagement et leur lutte pour les libertés et contre toutes les exclusions en tant que « minorités ». L'artiste les photographie masqués afin qu'ils laissent leur corps parler pour eux-mêmes.







Ces créateur.trice.s, plasticien.ne.s, dramaturge.s, metteur.e.s en scène, performeur.se.s, danseur.se.s, chorégraphes, photographes, vidéastes sont originaires d'Afrique, d'Orient, d'Europe, des Amériques, d'Asie… L'enjeu n'est pas simplement politique ou artistique, mais existentiel. Il s'agit de faire voler en éclats ce « corps colonial » qui pollue encore les imaginaires et empêche toute réappropriation de soi aux descendant.e.s de colonisé.e.s, tant il s'impose à leur insu.

Difficile néanmoins de traiter de ces exhibitions, des corps et des enjeux sexuels qui les traversent sans basculer, à nouveau, dans le voyeurisme du dispositif colonial que l'on souhaite dénoncer. C'est l'une des faiblesses du film *Vénus noire* (2010) d'Abdellatif Kechiche, qui traite de la « Vénus hottentote », mais qui met finalement le spectateur du XXIe siècle dans la même situation malsaine de voyeur que celle des curieux de l'époque. Comme le soulignent Anne Hugon, Delphine Peiretti et Christelle Taraud, « *le réalisateur fixe notre regard sur les mêmes parties du corps que celles qui ont fasciné les Européens du XIX*^e^ *siècle naissant, son fessier volumineux et ses prétendues particularités génitales,* "caractéristiques" *des Hottentotes*[6] ».

The Couple in the Cage: Two Undiscovered Amerindians Visit the West, performance de Coco Fusco et Guillermo Gómez-Peña [États-Unis, Mexique], photographie de Nancy Lytle, tirage argentique, 1993.

Série XOTIQUE - Xploitation #1, technique mixte de Fatoumata Sakho [France], collage et impression numérique, 48x90 cm, 2017.

Vénus noire, affiche du film réalisé par Abdellatif Kechiche [France], plusieurs formats, 2009.

Série XOTIQUE - Xploitation - Wall paper, technique mixte de Fatoumata Sakho [France], collage et impression numérique, plusieurs formats, 2017.

Comment conscientiser, dès lors, sans jouer de cette pulsion scopique qui anime l'humain ? La question a été posée à la New-Yorkaise Coco Fusco, à propos d'une performance parodique, intitulée *The Couple in the Cage*, qu'elle a réalisée en 1993, avec Guillermo Gómez-Peña. Les deux artistes y interprétaient des Amérindiens d'une île des Caraïbes inconnue et y accomplissaient les gestes que l'on peut attendre de prétendus « primitifs ». Ils prenaient la nourriture qu'on leur tendait et se laissaient prendre en photo par les spectateurs qui endossaient spontanément le rôle des colonisateurs. Pour la professeure Diana Taylor : « *Les hiérarchies et les approches épistémologiques que ce spectacle attaque risquent d'être reproduites. Notre vision devient unidirectionnelle et envahissante.* "Leur crédulité" *réaffirme la supériorité de notre intelligence :* "ils" *servent une fois de plus à nous conforter*[7]. »

C'est aussi l'une des limites de l'installation plastique *Exhibit B*, du Sud-Africain blanc Brett Bailey, qui travaille sur la reconstitution du regard colonial afin d'en dénoncer le cynisme et la cruauté. Ce faisant il crée, finalement, des « tableaux vivants » qui, en exhibant les frontières passées, construisent d'autres frontières, car

Portrait #3 : Groupe de femmes Warua sur fond d'aquarelle de Dardenne, série *Congo Far West: Retracing Charles Lemaire expedition,* technique mixte de Sammy Baloji [Congo], tirage numérique d'archive sur papier, 100x137 cm, 2011.

L'exposition *Au bazar du genre* (2013)

Magali DELALOYE

Quand le musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem) a ouvert ses portes à Marseille (France), en 2013, son exposition inaugurale fut *Au bazar du genre. Féminin/masculin en Méditerranée*. Sans viser l'exhaustivité, celle-ci montrait diverses facettes des rapports de genre dans les cultures du bassin méditerranéen, sans tomber dans les idées préconçues faisant de la partie Nord un lieu d'émancipation des femmes et des minorités sexuelles, et de la partie Sud un lieu d'oppression de celles-ci. L'exposition d'objets culturels variés — artefacts, affiches, photographies, projets artistiques... — permettait d'approcher la complexité des rapports de genre, en insistant sur la circulation des idées dans et entre ces aires culturelles. L'exposition revint aussi sur les grands thèmes de la construction des représentations et des pratiques, où se jouaient les rapports de genre. Entre « le trouble dans la fécondité » et les « chemins de l'égalité », en passant par « les nouveaux paysages de la rencontre amoureuse », c'est le destin des femmes méditerranéennes qui était mis à jour : rôle de mère questionné ; mobilisations des mouvements féminins et féministes pour pénétrer des domaines traditionnellement masculins (sport, police...) et pour récuser les stéréotypes de genre. Mais le genre ne va pas sans les sexualités. S'y posait donc aussi la question de l'homosexualité, qui oscille dans nombre des pays concernés entre reconnaissance et résistance, ainsi que celle des transgenres qui, dans tout le pourtour méditerranéen, développent des stratégies d'existence. Dans ce voyage qui mettait en lumière tant la dimension historique que contemporaine de ces questions, en montrant la multiplicité des pratiques des hommes et des femmes, il apparut qu'il était désormais impossible de penser la Méditerranée comme le lieu d'une confrontation univoque entre blocs religieux. S'impose alors l'image de la mosaïque et des échanges entre cultures que constituent aujourd'hui, comme hier, ces sociétés.

Au bazar du genre. Féminin/masculin en Méditerranée, exposition au Mucem [Marseille, France], photographies de Denis Chevallier, tirages numériques, 2013.

le jeu de gauchissement du dispositif, devenu miroir déformant, s'adresse d'abord à la mauvaise conscience occidentale. Or, en mettant à nouveau des corps noirs dénudés en situation d'exhibition, et ce, même si ce sont des acteurs, l'installation ne prend pas en charge le regard noir et « l'insoutenabilité » provoquée par la redondance du sentiment d'indignité, ni l'humiliation qui en résulte... L'installation s'est produite dans toute l'Europe, entre 2010 et 2014 : Vienne, Avignon, Bruxelles... Mais, à Berlin, des associations se sont indignées de la situation dans laquelle se trouvaient les performeurs et la polémique s'est ensuite envenimée au Royaume-Uni, à Édimbourg, puis à Londres, où elle a finalement été déprogrammée. En novembre 2013, l'exposition présentée au théâtre Gérard-Philippe, à Saint-Denis, puis au Centquatre, à Paris, a suscité une vive contestation et une pétition a été lancée pour l'interdire.

Risque du métier pas comme les autres, peinture de Chéri Samba [Congo], acrylique sur toile, 135x200 cm, 2017.

♦ *A Subtlety or the Marvelous Sugar Baby,* sculpture de Kara Walker [États-Unis], polystyrène recouvert d'un enduit à base de sucre, 1070x2290 cm, photographie d'Andrew Burton, tirage numérique, 2014. Cette *Sugar Baby* (petite amie payée par de riches Américains) évoque à la fois la majesté du sphinx et la sexualisation marchande de la femme noire, de l'esclavage à la prostitution.

Grimace, dérision et déconstruction

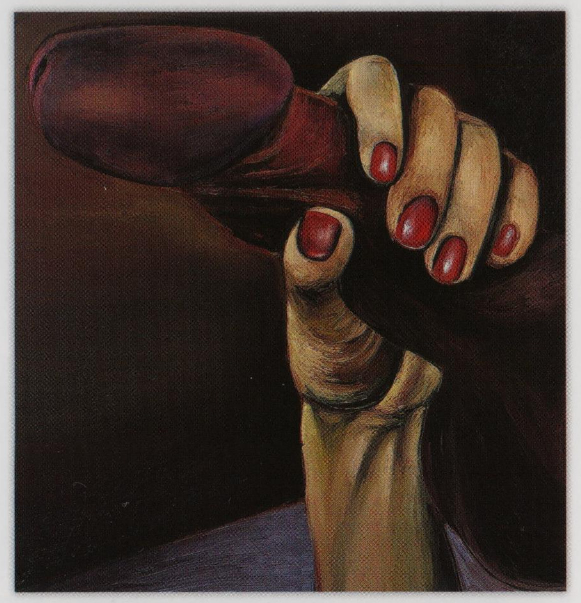
Le premier défi — comme l'exemplifie le débat à propos de l'exposition-performance *Exhibit B* — consiste donc à déconstruire les images et à ne pas reproduire le dispositif colonial et sa mise en scène fantasmatique et aliénante, mais, au contraire, à les déjouer jusqu'à la rupture, la mise en crise : décoloniser les corps, décoloniser les regards et surtout décoloniser le.s désir.s. C'est le travail surprenant réalisé par Latifa Laâbissi, artiste née en France et de culture arabe, dont les performances convoquent les images d'un corps tour à tour sauvage, burlesque, récalcitrant, brisé, ouvert, offert, convulsé… Un corps surexposé, à nu, le sexe livré aux regards, avec la tête seulement parée d'une coiffe d'Indien sioux, comme dans *Self Portrait Camouflage* (2006). Ce corps qui est le sien devient, alors, le lieu du politique, le reflet grimaçant du refoulé colonial, et les images qu'il nous tend déconcertent, provoquent, dérangent jusqu'aux limites du soutenable, contraignant le spectateur à sortir de ses clichés et de sa « zone de confort »[8].

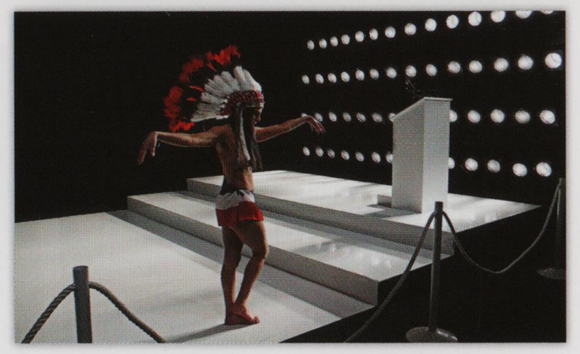
On retrouve cette démarche chez la danseuse et chorégraphe, d'origine sénégalaise, issue du hip-hop, Bintou Dembélé qui, dans une pièce comme *S/T/R/A/T/E/S* (2016), travaille à libérer les monstres enfouis en elle, et passe, elle aussi, par la grimace et une certaine violence faite à son propre corps pour briser la gangue des stéréotypes sexistes qui l'enferment, pour descendre dans les stratifications coloniales qui vrillent encore les représentations de soi.

L'exacerbation de la monstruosité et la dénonciation de la pornographie qui accompagnent la violence raciste habitent, de même, les œuvres de nombreuses plasticiennes africaines-américaines. On pense ici à Ayana V. Jackson qui, dans *Death* (2011), projette une photographie détourée de son propre corps nu dans une scène de lynchage en noir et blanc, mais aussi à la plasticienne et vidéaste Kara Walker, qui convoque des images spectrales et cauchemardesques, remplies d'obscénités qui semblent émerger du monde des plantations, en créant des installations lumineuses à partir de silhouettes qu'elle découpe d'un seul jet, faisant apparaître des formes et des associations improbables. Le geste plastique du découpage participe, chez Kara Walker, de la déconstruction des images et le jeu d'ombres permet de révéler la monstruosité qui se cache dans les silhouettes, tandis que s'expriment, en creux, la perversité des relations et l'hypersexualisation d'un monde colonial esclavagiste déliquescent et spectral qui ne cesse cependant de hanter le monde d'aujourd'hui.

Ce sont ces procédés hétérotopiques, mettant en tension passé et présent, qui se retrouvent particulièrement dans la photographie des « Nouvelles Schéhérazades » — pour reprendre la formule de Rose Issa, à propos du regard des femmes arabes sur notre temps[9]. Yasmine Bouziane et Majida Khattari, photographes d'origine marocaine, détournent avec humour et non sans parfois une certaine violence, les clichés orientalistes du XIXe siècle en retournant le regard de la femme vers le spectateur, appareil photo à l'appui dans *Sans titre n° 6* de Yasmine Bouziane par exemple, ou en subvertissant les postures de tableaux d'Eugène Delacroix ou de Benjamin-Constant jusqu'à l'indécence la plus incongrue, comme le fait Majida Khattari dans *Désirs* (2009-2010) ou *Tornade* (2012-2013). Violence et beauté cohabitent ainsi dans des œuvres comme *Knife on a cutting board* (1999) de la Palestinienne Raeda Saadeh.

Le metteur en scène tunisien Lofti Achour, poussant, quant à lui, la démarche à l'extrême, choisit même de renoncer aux images avec *La Comédie Indigène*, un spectacle qu'il crée en 2007 pour faire entendre, plutôt que de donner à voir comme c'est normalement l'usage, cet imaginaire colonial que distillait l'empire à travers toutes sortes de textes mis en voix : littérature des grands hommes, discours de propagande et circulaires à destination des soldats de la coloniale, chansons érotiques et, bien sûr, le fameux *Art d'aimer aux colonies* (1927) du docteur Jacobus, dont les conseils scabreux et les consignes délirantes provoquent désormais l'hilarité du public. Pour un plasticien comme Yinka Shonibare, anglais d'origine nigériane, la déconstruction se veut également ludique et humoristique avec *Jardin d'Amour*, une installation présentée en 2007 au musée du quai Branly, à Paris. Il travaille avec ironie sur le thème du renversement, mettant les références occidentales de la sensualité et du plaisir en situation d'exhibition, dans un dispositif qui reprend trois tableaux de Jean-Honoré Fragonard, emblématiques des jouissances du siècle des Lumières, où les personnages sont perdus dans un labyrinthe végétal, un jardin mystérieux qui reproduit les plaisirs de Versailles et de ses fêtes galantes. Ceux-ci, figurés en taille réelle, mais dépourvus de têtes, sont vêtus de costumes précieux réalisés en wax. La dimension ludique du parcours n'empêche pas, ici, la portée politique de l'œuvre. « *Il y a toujours une aiguille dans mon art, quelque chose d'inconfortable* », rappelle d'ailleurs ironiquement Yinka Shonibare[10].





♦♦♦ *In God We Trust*, peinture de Vasan Sitthiket [Thaïlande], huile sur toile, 120x120 cm, 2012.

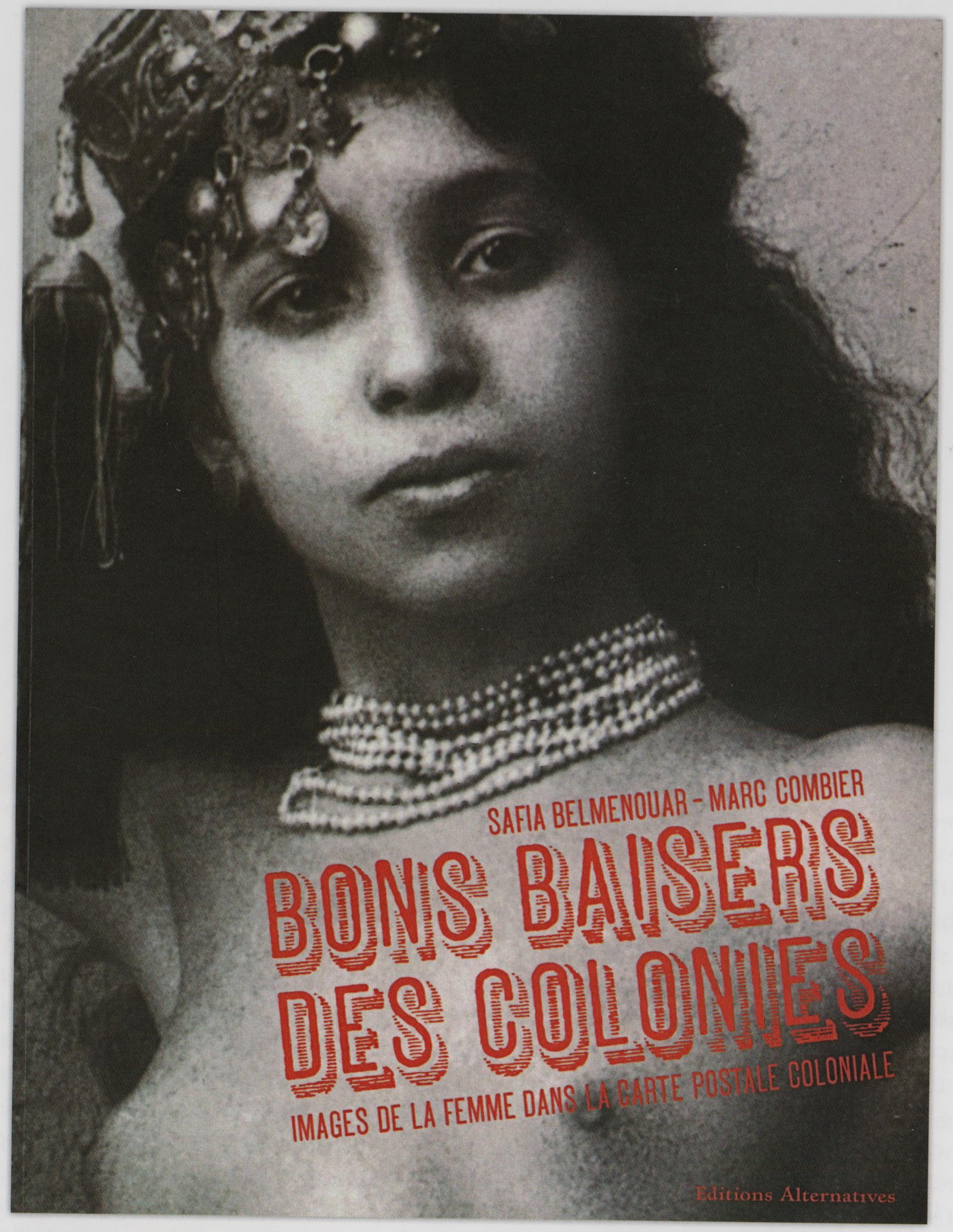
♦♦ *Two is Company*, peinture d'Ina van Zyl [Afrique du Sud], huile sur toile, 65x65 cm, 2004.

♦ *Self portrait camouflage*, chorégraphie de Latifa Laâbissi [France], photographie, dispositif scénographique et figure de Nadia Lauro, 2006.

L'exposition *Bons baisers des colonies* : une bouffée d'oxygène aux Rencontres d'Arles (2014)

Véra LÉON

Lors de l'édition 2014 des Rencontres photographiques d'Arles, Safia Belmenouar expose sa collection de cartes postales représentant des femmes colonisées de la première moitié du XXe siècle, constituée avec Marc Combier. Le titre de l'exposition, *Bons baisers des colonies*, reprenant celui de l'ouvrage éponyme (publié en 2007), annonce à lui seul l'ambivalence des images rassemblées. Produites dans un but commercial et dans un contexte colonial, elles construisaient de concert exotisme et érotisme. Si les légendes des images faisaient circuler une idéologie et un imaginaire évolutionnistes et scientistes, à travers des catégories pseudo-ethnologiques – dont les chimériques « Mauresques » –, l'ampleur de leur diffusion était confirmée par les marques des expéditeurs (inscriptions à l'encre, timbres collés sur les parties sexualisées du corps...). Cette monstration aurait pu rappeler les expositions coloniales, si elle n'était accompagnée de textes à l'argumentation ciselée et d'un dispositif scénographique amenant un contre-point de vue essentiel. Dès l'entrée dans l'exposition, en effet, ce sont des visages qui accueillent le public en toute humanité. Alors que dans les cartes postales, l'attention est focalisée sur les corps mis en scène, scrutés, objectivés et érotisés, les quatre cimaises centrales présentent un agrandissement des visages de l'exposition. Tournant littéralement le dos aux petits objets illustrés, pétris de stéréotypes de genre et de « race », ces grands recadrages redonnent une dimension matérielle et symbolique à la capacité d'agir de ces femmes et viennent clamer leur sororité subalterne. Dans un contexte politiquement clivé sur les questions d'identité, et intellectuellement rétif à l'analyse critique du passé colonial français, y compris dans le monde muséal, cette exposition est une prise de position forte qui rappelle l'importance du contexte socio-historique de production pour comprendre les imaginaires visuels.



◄ *Bons baisers des colonies*, exposition aux Rencontres internationales de la photographie [Arles, France], photographie de Marine Simon, tirage numérique, 2014.

▲ *Bons Baisers des Colonies. Images de la femme dans la carte postale coloniale* [France], couverture du livre de Safia Belmenouar et Marc Combier, édité par les Éditions Alternatives, 2007.

Oriental Is not Me, série *Akakir* de Walid Bouchouchi (2013)

Zahia RAHMANI

Cette œuvre créée en 2013 se trouve à Alger. Visible chez un collectionneur, ce grand format lithographique est posé à même le mur, face à l'entrée, dans un espace sans profondeur. On le lit d'emblée. *Oriental Is not Me* est une séquence de la série *Akakir*, un projet de détournements d'images stéréotypées mené par Walid Bouchouchi sur les réseaux sociaux puis dans l'espace urbain en Algérie. *Akakir*, en langue vernaculaire, signifie l'« épice », ou le « poivre » et, en arabe, le mot renvoie tout autant à l'idée de mauvais sort qu'à celle de son remède. La polysémie du mot, *Akakir*, joue ici avec l'idée du mauvais sort fait à l'image. À l'origine justement, *Oriental Is not Me* est la reprise d'un portrait de jeune homme issu de l'atelier photographique tunisien de Lehnert & Landrock et dont l'histoire a été remarquablement racontée par Pierre Centlivres et Micheline Centlivres-Demont dans leur article « Une étrange rencontre », publié dans la revue *Études photographiques*, en 2005. Ce portrait, que l'on date de 1905, va connaître un certain succès. On lui connaît deux poses. L'une, qui n'est pas sans qualité, nous montre un beau visage d'adolescent. La seconde, celle reprise par l'artiste, présente le même visage, la même coiffe avec turban et jasmin à l'oreille, mais dans une position plus suggestive, la tête légèrement penchée, sur l'épaule dénudée, la bouche et l'œil à l'avant. Cette image sera éditée en de nombreux pays, particulièrement dans l'entre-deux-guerres sous forme de cartes postales illustrées de légendes telles *Mohamed* ou *Jeune arabe* ou encore *An Arab and his flower*. Hasard de la séduction, en Iran, l'image est encore régulièrement reprise pour illustrer un tout autre portrait. Celui du prophète. *Mohammad Jeune* ou *Mohammad Envoyé de Dieu*, peut-on lire sur les cartes imprimées. L'image, ici, ne relève plus du *harem colonial*, mais devient un prototype de l'iconographie musulmane.

► *Oriental Is not Me*, série *Akakir*, lithographie de Walid Bouchouchi [Algérie], 180x90 cm, 2013.

Autoportrait avec Idées noires, technique mixte de Hassan Musa [Soudan], encre sur textile, 232x142 cm, 2003. L'artiste critique les assignations historiques et contemporaines définitoires de l'« Africain », qui réitèrent selon lui une classification europèocentrée des individus.

Revenir sur les stigmatisations sexuelles des populations indigènes, dans les Empires coloniaux, c'est aussi interroger le regard d'aujourd'hui sur les pratiques artistiques en postcolonie, comme l'affirme le plasticien d'origine soudanaise Hassan Musa, qui se représente dans *Autoportrait avec Idées noires* (2003), entre la « Vénus hottentote » et Josephine Baker. Car d'autres « zoos » persistent, notamment ceux des identités d'assignation[11] où l'artiste d'origine africaine, maghrébine, caribéenne, indienne... est systématiquement enfermé dans son origine, entouré d'une aura exotique et sensuelle. Refuser l'enclos de l'épithète « africain »[12] ou plus généralement ethnique, pour affirmer une esthétique avant tout contemporaine et inscrire la création dans le temps plus que dans un territoire, c'est sortir de l'exhibition et de l'exotisation de l'art, de l'érotisation aussi, pour revendiquer d'autres attendus, comme l'exprime avec véhémence le dramaturge et comédien congolais Dieudonné Niangouna dans *M'appelle Mohamed Ali* (2014), qui « boxe la situation », engage un combat avec le spectateur et refuse d'être « *cet Africain qu'on attend sur scène pour venir divertir avec ses grossièretés africaines, ses sauvageries exotiques, son accent de petit-nègre, ses ridiculités sordides, ses démangeaisons animales, ses folklores tonitruants, ses transes endiablées*[13] ».

Baartman et Baker, icônes sexuelles émancipatrices

La grimace brise le miroir et les reflets coloniaux qui y perdurent, mais ce travail de déconstruction qui passe par une revendication mémorielle et une quête d'émancipation convoque des figures historiques devenues « icônes sexuelles », comme Saartjie Baartman, la « Vénus hottentote » du début du XIXe siècle ou bien Josephine Baker, la « reine des colonies » du début du XXe siècle (selon le rôle que les organisateurs de l'Exposition coloniale internationale de Vincennes, en 1931, envisagèrent un temps de lui faire incarner), qui deviennent les motifs récurrents de nombreuses pratiques contemporaines. La professeure d'histoire de l'art Lisa Gail Collins explique cette focalisation par le fait que « *Baartman et Baker sont, étrangement, les deux femmes noires qui apparaissent le plus fréquemment déshabillées dans les archives de la culture visuelle occidentale. La* "Vénus hottentote" *et la* "Vénus noire" *ont donc en commun d'être les deux femmes dont les corps ont été les plus fétichisés par les Européens.* [...] *Elles étaient toutes les deux supposées incarner l'exotisme et l'érotisme, et toutes les deux payées pour faire la preuve de leur soi-disant différence*[14] ».

The Sacred Star of Isis (*L'étoile sacrée d'Isis*), technique mixte d'Adama Delphine Fawundu [États-Unis], collage, photographies, coton, cheveux collés sur toile, 114x165 cm, 2018.

Fieldnotes for Nicephora (double page of 27 collages), série *Nicephora*, technique mixte d'Alinka Echeverria [Mexique, Angleterre], cartes postales, papier, photocopies montés sur carton, 50x37 cm, 2015-2016.

Couples mixtes, immigration et cinéma

Yvan GASTAUT

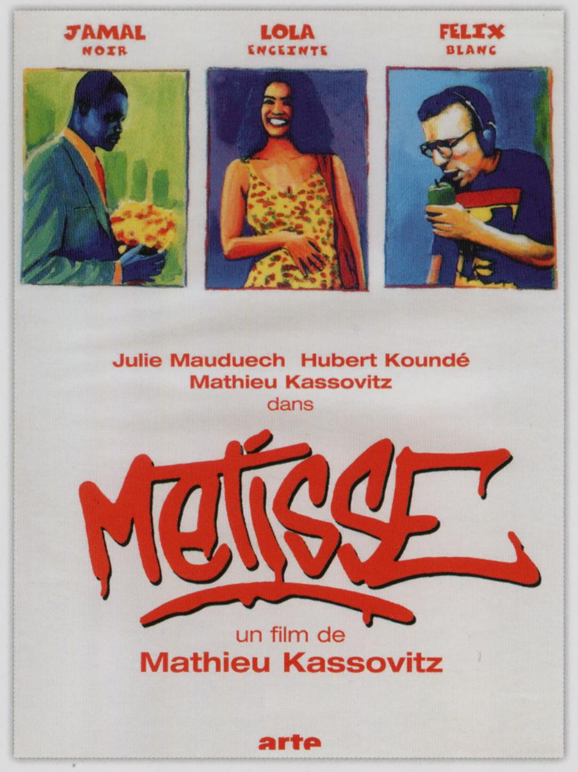
En 1970, la relation amoureuse entre un Arabe et une Française est mise en scène par l'adaptation d'un roman de Claire Etcherelli, *Élise ou la vraie vie*, par le cinéaste Michel Drach. Dans un autre registre, la même année, *À nous deux France* de Désiré Écaré, aborde de manière sarcastique les déboires du couple que forment un Africain et une Française. Puis deux courts-métrages méconnus soulignent ces relations complexes : en 1974, *Paris, c'est joli* d'Inoussa Ousseini et, en 1975, *Les Princes noirs de Saint-Germain-des-Prés* de Ben Diogaye Bèye. La même année, dans le film, très populaire, *Dupont Lajoie* d'Yves Boisset, l'accusation (fausse) de l'Arabe pour viol et crime constitue le fil conducteur de l'histoire. Dans les années 1980, la représentation du couple mixte est plus sexuelle, comme dans le film *Pierre et Djemila*, réalisé par Gérard Blain en 1987, qui raconte l'histoire d'une relation impossible. L'année précédente, *Black Mic-Mac*, film à grand succès de Thomas Gilou, a marqué un changement de perspective en figurant pour sujet une jeune femme blanche ensorcelée qui trouve consolation dans les bras de son marabout. Cette dimension, Jacques W. Benoît l'accentue en portant à l'écran en 1989 le roman de Dany Laferrière *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, avec Isaach de Bankolé et Maka Kotto. Par la suite, si les films illustrant la thématique des unions mixtes se développent, le sexe reste peu visible, sauf avec *Miss Mona* de Mehdi Charef (1986), qui traite des relations singulières entre un travesti et un travailleur immigré clandestin, et *Métisse* de Mathieu Kassovitz (1993), qui relate l'histoire de Lola, une jeune métisse antillaise, qui ignore, de son amant blanc ou de son amant noir, lequel est le père de l'enfant qu'elle porte. Un film néanmoins marque les esprits, en 1991, et allégorise ces années charnières sur le mode de l'humour : *Mohammed Bertrand-Duval* d'Alex Métayer. Le héros, Maurice Bertrand-Duval, bascule dans un autre monde, tombe amoureux de Fatima et doit donc arabiser son nom pour commencer, avec elle, sa nouvelle vie… En 2017, avec *Il a déjà tes yeux*, Lucien Jean-Baptiste interpelle le public sur l'enjeu interracial : un couple noir adopte un enfant blanc ! L'ensemble des paradigmes est alors bouleversé.

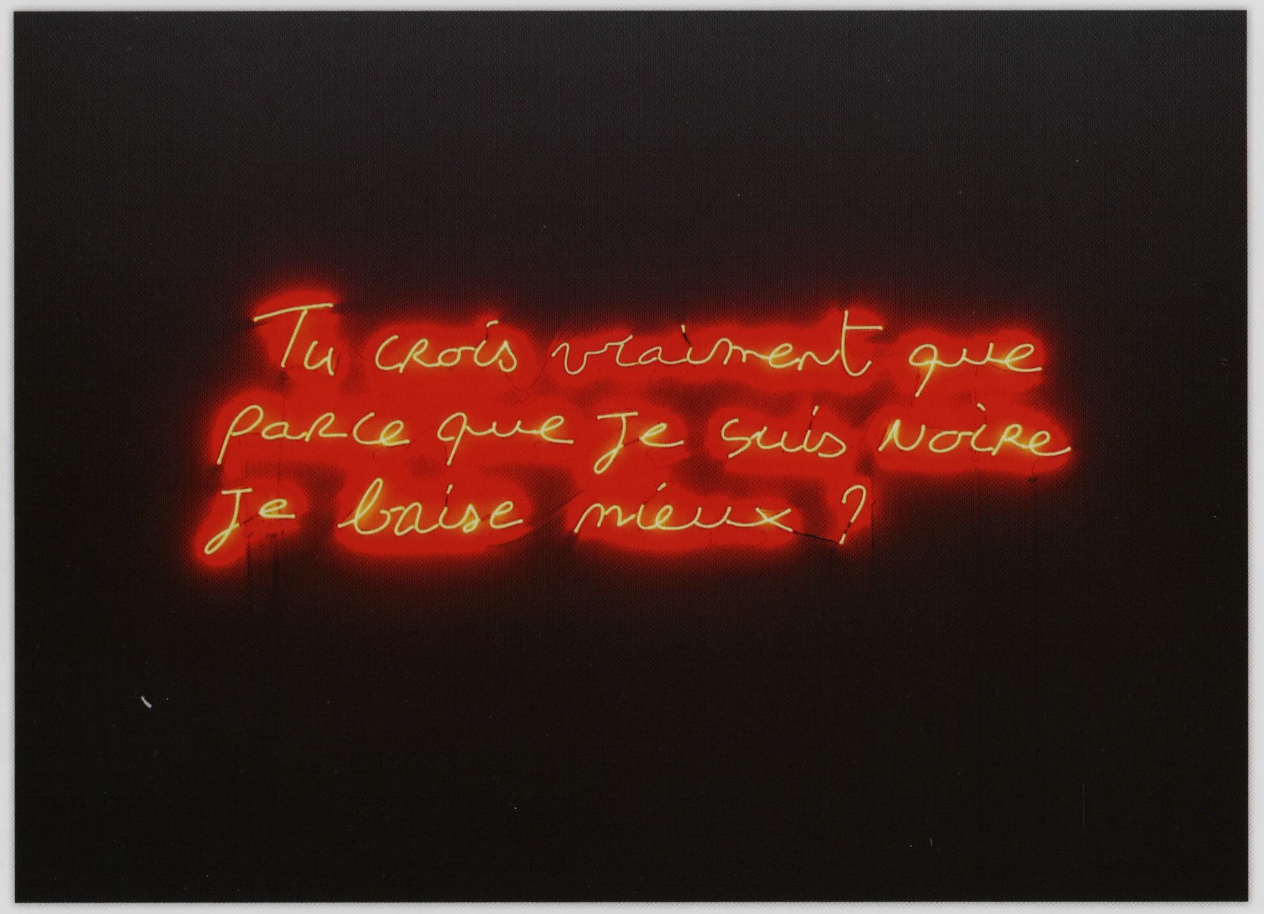
Alex Métayer et Netti, photographie de tournage du film *Mohammed Bertrand-Duval* réalisé par Alex Métayer [France], 1991.

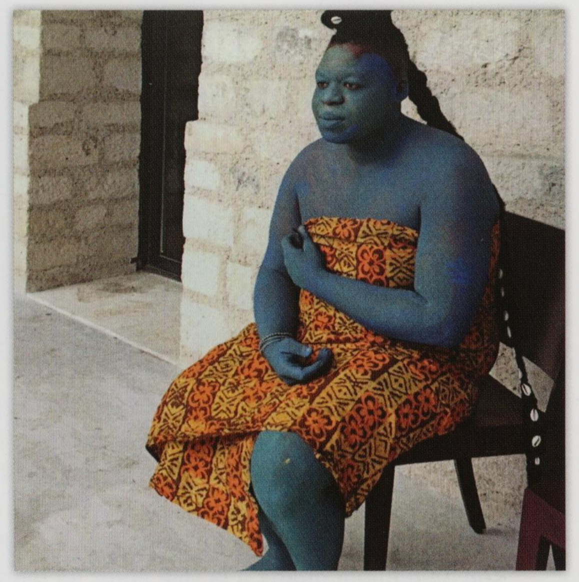
Il a déjà tes yeux, affiche du film réalisé par Lucien Jean-Baptiste [France], plusieurs formats, 2017.

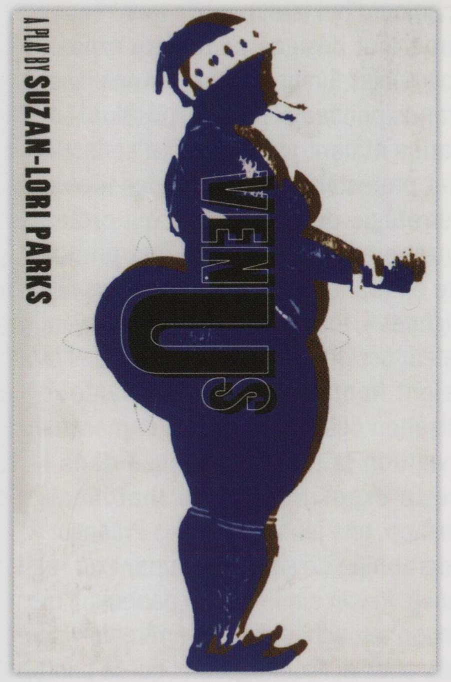
Métisse, dvd/affiche du film réalisé par Mathieu Kassovitz [France], 1993.

Pierre et Djemila, affiche du film réalisé par Gérard Blain [France], plusieurs formats, 1987.









La terrible aventure de Saartjie Baartman touche les créateurs afrodescendants qui en font une image emblématique de l'enfermement de l'artiste dans un corps racisé, ethnicisé et souvent hypersexualisé, qu'il s'agisse de la sensualité de la femme noire ou de l'hypervirilité de l'« étalon africain ». On a enfermé Saartjie Baartman dans son apparaître, sans envisager qu'elle jouait une comédie : celle de la « Vénus hottentote ». On lui a refusé la capacité de créer et on a plaqué sur son corps l'idée que l'on se faisait de sa sauvagerie, on l'a réduite à ses organes génitaux et à l'attraction sexuelle exotique qu'elle représentait. En enfermant l'artiste dans sa couleur, en le réduisant aux fantasmes qu'il inspire, on le ramène dans l'espace de l'exhibition.

Dès le milieu des années 1990, ce sont des plasticiennes et performeuses africaines-féministes venant des États-Unis qui se sont emparées de la figure de Saartjie Baartman, au risque d'en faire à nouveau « *une curiosité simplement rebaptisée icône culturelle* », comme l'explique l'historienne Sadiah Qureshi[15]. Et c'est aussi ce dont s'amuse la pièce chorégraphique de Robyn Orlin en 2011, présentée sous le titre *Have you hugged, kissed and respected your brown Venus today ?* L'Africaine-Américaine Suzan-Lori Parks est sans doute l'une des premières dramaturges à avoir porté l'histoire de Saartjie Baartman sur la scène contemporaine avec sa pièce *Venus*, en 1997. Elle aborde le fait divers historique comme phénomène monstrueux et proliférant, dont l'impact traumatique étend ses ramifications jusque dans notre contemporanéité, tandis qu'elle fait de « Vénus », une figure de revenante qui hante finalement son théâtre. C'est pourquoi la pièce s'ouvre, fort symboliquement, sur ces mots : « *I regret to inform you that the Venus Hottentot is dead. There won't be any show tonight* » (« *J'ai le regret de vous informer que la Vénus hottentote est morte. Il n'y aura pas de spectacle ce soir* »).

Tu crois vraiment que parce que je suis Noire je baise mieux ?, exposition au centre d'art Wiels [Bruxelles, Belgique], installation de Valérie Oka [Côte d'Ivoire], néons, 2015. L'œuvre est issue d'une série de travaux de recherches que l'artiste Valérie Oka mène sur la construction et la déconstruction d'un imaginaire fantasmagorique fabriqué par la machine à images du temps des colonisations.

And so you see… our honourable blue sky and ever enduring sun… can only be consumed slice by slice… (Et ainsi vous voyez… notre honorable ciel bleu et perpetuel soleil… ne peuvent être consommés que tranche par tranche), spectacle et photographie de Robyn Orlin [Johannesburg, Afrique du Sud], 2016. Pour ce spectacle, l'artiste imagine un solo sur mesure pour Albert Ibokwe Khoza, jeune homosexuel noir sud-africain, sur le thème des sept péchés capitaux, en lien avec les problématiques postcoloniales.

Venus, couverture du livre de la pièce de théâtre de Suzan-Lori Parks et Cristèle Alvez Meira [États-Unis], édité par Theatre Communications Group [New York, États-Unis], 2017 [1997].

Clichés exotiques. Le tour du monde en photographies à Genève (2013)

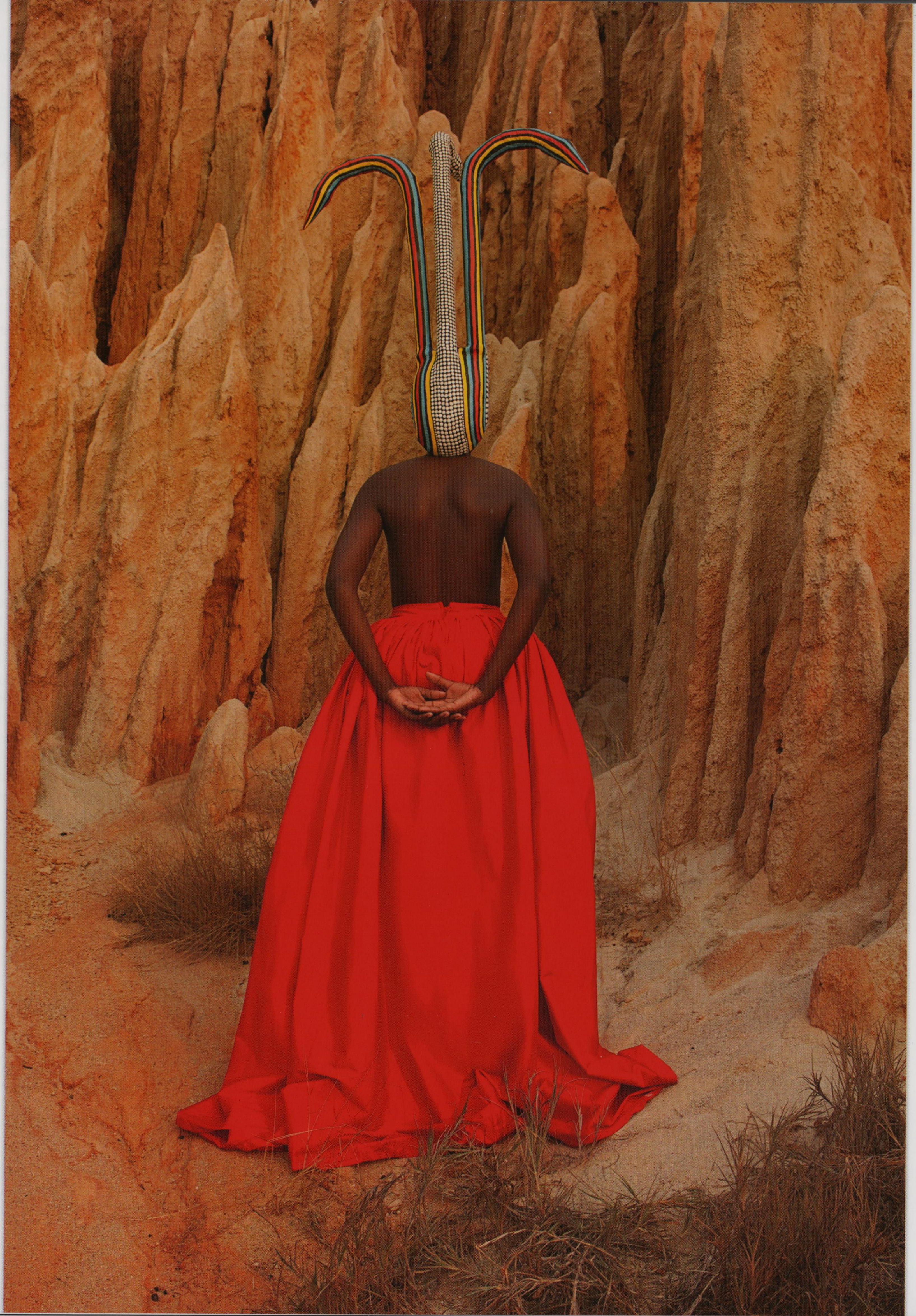
Jean-François STASZAK

L'exposition *Clichés exotiques* portait sur les ancêtres des cartes postales : des photographies vendues, à la fin du XIXe siècle, par des studios professionnels aux voyageurs occidentaux, du Caire à Calcutta, et qui montraient comment l'Occident se représentait alors le monde. Les clichés exposés à Genève, pour cette exposition dans le parc Bertrand, appartenaient à un collectionneur genevois qui les avait achetés à l'occasion d'un de ses tours du monde. Sa collection, sa villa et son parc furent offerts à la ville après sa mort. Ce parc, aujourd'hui jardin public très fréquenté, était l'endroit tout désigné pour cette exposition. Les photographies furent re-tirées sur une cinquantaine de grands panneaux pour l'exposition. Les clichés érotiques étaient rares dans la collection de ce fervent protestant. Leurs légendes reposaient sur une stratégie de l'innocence qui prétextait une démarche soi-disant « ethnographique » pour mettre en avant les prétendues mœurs légères des « indigènes », tout en satisfaisant le voyeurisme de l'amateur occidental. Trois panneaux de l'exposition traitaient frontalement de la dénudation et de l'érotisation des corps féminin et masculin. Notre intervention la plus audacieuse dans le cadre de cette exposition fut de rhabiller, grâce à Photoshop, une jeune « fille des Preanger » (Java), photographiée dévêtue et coupant un régime de bananes. Placer sur le même panneau l'original et la version retouchée visait à arrêter le visiteur et à susciter chez lui l'interrogation : quelle photographie est retouchée ? Pourquoi la jeune fille était-elle dénudée ? Quelles sont les manipulations et les regards légitimes ? Cette volonté affirmée de questionner les imaginaires racistes suscita quelques réactions négatives : elle fut dénoncée comme (trop ?) marquée idéologiquement et trop critique vis-à-vis de la colonisation.

Clichés exotiques. Le tour du monde en photographies (1860-1890), exposition au parc Bertrand [Genève, Suisse], photographie de Melina Tiphticoglou, 2013.

Fille des Preanger (Java), panneau d'exposition, tirage grand format d'après une photographie originale issue de la collection Alfred Bertrand datant d'avant 1880, 2013.

Who needs bananas?, technique mixte de Hassan Musa [Soudan], encre sur textile, 225x152 cm, 2001.



► *Fortia (4)*, photographie de Keyezua [Angola], masque *Womanhood-sex, love and betrayal*, giclée sur papier, 2018.

Kara Walker : exposer des œuvres d'art, exposer des identités

Rebecca PEABODY

L'artiste visuelle Kara Walker explore les intersections multiples de la « race », de la violence, du genre et de la sexualité dans ses œuvres depuis plus de vingt ans. Bien que ses supports créatifs soient diversifiés, le découpage domine son œuvre, et sa préoccupation centrale s'attache aux identités racialisées et sexualisées ; Kara Walker est née à Stockton, en Californie en 1969, et a vécu à Atlanta, en Géorgie — un choc culturel qui a inspiré et influencé son travail. Elle a montré ses œuvres dans plusieurs lieux aux États-Unis et à travers le monde — son exposition sur l'héritage de l'esclavage, *My Complement, My Enemy, My Oppressor, My Love*, a été présentée au sein de l'ARC/Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris en 2007. La critique a toujours réagi de manière diverse. Les personnages que Kara Walker traite s'entremêlent dans une gamme vertigineuse de comportements violents, notamment sexuels, et très vite, le public est perturbé devant le sens à donner à ces images. Mais, lorsqu'on les examine de plus près, les interprétations qui, au départ, semblaient stables, commencent à s'effriter, laissant ce public seul avec ses interrogations. Dans *Allegory*, par exemple, une femme noire et deux hommes blancs s'accrochent à un objet flottant à peine au-dessus de l'eau. L'un des hommes tente d'orienter le radeau de fortune, mais regarde dans la mauvaise direction. Entre-temps, l'autre pointe le télescope dans les parties génitales de la femme, geste qui mélange le désir de posséder avec celui de catégoriser ; une *scopophilie* violente en lien avec le racisme scientifique. Les ignorant, portant un regard fixe sur son flambeau, elle est apparemment sans conscience du fait qu'elle est sur le point de se brûler ou qu'elle risque d'éteindre l'unique source de lumière. Le désir est partout dans cette œuvre, y compris dans le regard du public qui cherche à comprendre ces personnages et leurs motivations. Peut-être, conformément au titre, sont-ils en quête de salut — mais, au final, condamnés à être engloutis par les flots.

► *Allegory*, peinture de Kara Walker [États-Unis], gouache sur papier, 162x131 cm, 1996.

Miss Azania 2019, photographie d'Athi-Patra Ruga [Afrique du Sud] et Hayden Phipps, impression archival sur papier, 150x190 cm, 2015.

Dans un article consacré à la scène contemporaine, Virginie Soubrier rapproche la pièce de Suzan-Lori Parks d'un texte de l'Ivoirien Koffi Kwahulé, *Misterioso-119*[16] (2005), qu'elle analyse comme « *une réécriture contemporaine de la tragédie de Saartjie Baartman*[17] », car il y est question de l'exhibition du corps féminin et de sa mise en pièces. En fait, la figure de la « Vénus hottentote » hante, littéralement, le théâtre de Koffi Kwahulé, comme celui de Suzan-Lori Parks. Il n'y fait jamais directement allusion, mais on la retrouve dans la femme noire couverte de cendres du *Masque boîteux*[18] (2002), ainsi que dans le personnage de Badi-Badi dans *Il nous faut l'Amérique*[19] (2000), qui pisse du pétrole et devient une attraction, et même dans l'allégorie du viol colonial que figure une pièce comme *Jaz*[20].

Hottentot Venus 2000, le travail que la plasticienne américaine d'origine jamaïcaine, Renee Cox, développe au milieu des années 1990, ne convoque pas le corps de Saartjie Baartman mais la fétichisation dont elle a été victime, par des objets qui sur-matérialisent

les parties convoitées de son corps et médiatisent ses formes jusqu'à les désexualiser dans une projection humoristique ; dans le même temps, son regard franchement tourné vers l'objectif, accroche celui du spectateur et crée une intersubjectivité.

Saartjie Baartman se retrouve ainsi avec force dans le spectacle vivant et en particulier dans l'expression chorégraphique de danseuses afro-descendantes, sud-africaines comme Nelisiwe Xaba, qui a choisi de se confronter avec poésie et humour à cette figure nationale avec *They look at me and that's all they think*, un solo créé en 2007 ; mais aussi caribéenne à l'image de la Guadeloupéenne Chantal Loïal qui ose, elle aussi, le décalé et l'humour avec *On t'appelle Vénus*. Elle a elle-même été une danseuse callipyge au sein de la compagnie Montalvo où elle a représenté cette singularité physique. Elle nous amène à « poser sur ses fesses » un autre regard et à nous départir de toute concupiscence. Elle en joue même de ses fesses et, dos au public, s'amuse à les faire applaudir.

Bintou Dembélé, qui interprète elle aussi un solo avec *Z.H.* (2013) pour convoquer Saartjie Baartman, est d'origine sénégalaise et a grandi en France, en banlieue parisienne. Il s'agit pour elle de faire advenir une autre image, un corps enfoui et dénié, dégagé de la gangue des regards réducteurs. Bintou Dembélé accomplit une danse rituelle qui la lave des clichés et lui permet de déposer — et, au final, de dépasser — la muselière et cette animalité qui lui collent encore à la peau. Elle travaille sur la transe, comme s'il s'agissait de laisser les énergies du passé la traverser, de danser pour libérer son corps des liens coloniaux qui l'attachent encore. C'est sur ce même jeu de filiation que repose *Venus Baartman*, une œuvre photographique de la plasticienne sud-africaine Tracey Rose

Z.H., chorégraphie de et par Bintou Dembélé [Ivry-sur-Seine, France], photographie d'Enrico Bartolucci, 2014.

They look at me and that's all they think (*Ils me regardent et ils ne pensent qu'à ça*), chorégraphie de Nelisiwe Xaba [Johannesbourg, Afrique du Sud], photographie de John Hogg, 2006.

On t'appelle Vénus, chorégraphie de Chantal Loïal [France] et Philippe Lafeuille, photographie de Patrick Berger [festival Outre-mer, Paris, France], 2011.

réalisée pour une série intitulée *Ciao Bella* (2001), où elle se met en scène entièrement nue et marchant dans de hautes herbes sauvages. Le geste est engagé, comme le rappelle Isabelle Ruf : « *On a voulu voir en Tracey une nouvelle Saartjie Baartman, la Vénus hottentote stéatopyge* [...]. *Mais la jeune artiste ne se pose pas en victime. C'est une femme en colère et fragile, qui s'est fait violence en s'exposant ainsi*[21]. »
À l'inverse, la Martiniquaise Annabel Guérédrat, dans son solo *A Freak Show for S* a choisi de jouer sur la provocation. Elle convoque l'histoire de la « Vénus hottentote » en ramenant sur scène toute l'érotisation dont son corps de femme noire est chargé : shorty rouge, talons aiguilles, perruque afro et grosses lunettes de soleil. Elle confiait à Rosita Boisseau, au sujet de ce spectacle : « *J'avais aussi envie d'exposer mon corps dans une tenue un peu indécente pour questionner la façon dont les gens, et en particulier les décideurs majoritairement blancs, regardent ma performance*[22]. »
L'histoire de Saartjie Baartman prend la valeur d'un objet médiateur, permettant de percer l'abcès de ce regard néocolonial qui continue de piéger les artistes noirs.
Quand Eva Doumbia, metteure en scène franco-ivoirienne, conçoit le spectacle *Afropéennes* en 2012, à partir des textes de la romancière afro-féministe d'origine camerounaise, Léonora Miano, sa démarche repose sur les mêmes ressorts : faire entendre avec humour et provocation une parole de femme noire d'aujourd'hui. Toutes témoignent avec ironie de ces images rémanentes de la « Vénus hottentote » ou de Josephine Baker qui hantent leur univers relationnel avec les hommes blancs ou noirs.

Corps étranges II - Jambes, collage de Zoulikha Bouabdellah [France/Algérie], 78x135 cm, 2013.

Art, féminisme et critiques de l'orientalisme

Christelle TARAUD

En 2003, sous l'égide de Fatima Mernissi, le Centre de culture contemporaine de Barcelone (CCCB) initiait une exposition très novatrice, *Fantaisies de Harem*, dans laquelle des femmes artistes, issues de pays musulmans ou de leurs diasporas, visibilisaient leurs critiques politiques et féministes. On pouvait ainsi déjà y retrouver l'œuvre très symbolique, datant de 1989, de la plasticienne Jananne Al-Ani qui revisitait l'un des tableaux les plus connus de l'orientalisme français, *Le Bain turc* d'Ingres, en y figurant les « Orientales » comme des « fruits à consommer » sur l'étal d'un marchand. Une critique de l'objectivation des femmes reprise, dans les années 2000, par la photographe Majida Khattari au travers de deux séries — *Orientalismes* (2009-2010) et *Luxe, désordre et volupté* (2012-2013). Yasmina Bouziane avait, quant à elle, à travers sa série d'autoportraits photographiques (1993-1994) *Inhabited by Imaginings We Did Not Choose*, réinvesti avec force la place de sujet, déniée aux « Orientales » dans l'orientalisme, en mettant en scène une « *femme arabe* [elle-même ici] *prenant le contrôle de l'appareil photo ainsi que de sa propre représentation* ». Autant analyse du présent que réflexion sur le passé, le travail de ces femmes artistes peut aussi devenir « réparateur », comme dans les « dispositifs » de la plasticienne Souad El Maysour qui, partant de cartes postales coloniales de « Mauresques aux seins nus », les recadre, et ce faisant, en mettant — littéralement — en lumière leurs visages, leur restitue identité et humanité. Dans la même veine, mais de manière inversée, c'est en couvrant de textes en arabe peints à la main les visages et les corps de ses *Odalisques de harem* que l'artiste Lalla Essaydi critique le regard prédateur de l'orientalisme tout en œuvrant, comme ses consœurs, à l'auto-émancipation des femmes arabes dans le monde.

Untitled #6 A.K.A The Signature Photo, série *Inhabited by Imaginings We Did Not Choose*, photographie de Yasmina Bouziane [Maroc], épreuve à développement chromogène marouflée sur aluminium, 40x30 cm, 1993-1994.

Tératogénèse #1 & #2, photographies de Meriem Bouderbala [Tunisie], tirages argentiques sur diasec, 180x140 cm, 2009.

Hassan Musa intègre, dans sa pratique artistique, des représentations coloniales de corps de femmes pour en interroger, lui aussi, les conséquences encore visibles sur l'imagerie actuelle. Il a réalisé en 2003 une peinture sur tissu où l'on reconnaît la « Vénus hottentote », *Worship Objects*. Toute sa démarche plastique consiste à transformer l'objet sexuel qu'a été Saartjie Baartman en un objet de culte et de vénération. Il fait de même de Josephine Baker un pendant de la « Vénus hottentote ». À la différence de cette dernière, Josephine Baker a subi, selon lui, « *un racisme subtil et masqué qui a fait d'elle la représentante d'une sexualité primitiviste débridée et diabolique à la fois, une sexualité noire capable d'assouvir tous les fantasmes érotiques du mâle blanc, chrétien et dompteur du monde sauvage*[23] ». Mais, surtout, Josephine Baker était une artiste reconnue et elle s'est jouée de ce racisme et du désir colonial nourri d'érotisme exotique. C'est pourquoi Hassan Musa fait d'elle une icône du pied de nez et de la dérision dans une série de peintures sur textile, *Who Needs Bananas?* « *Icône de la constellation noire* »[24], comme la définit Julie Crenn, Josephine Baker est au cœur des recherches plastiques de nombreux artistes afrodescendants, de l'Africaine-Américaine Faith Ringgold (*Jo Baker's Birthday*, *The French Collection, Part II: #10*, 1993) à la Sud-Africaine Billie Zangewa.

Reconstruire *l'« Autre » corps*

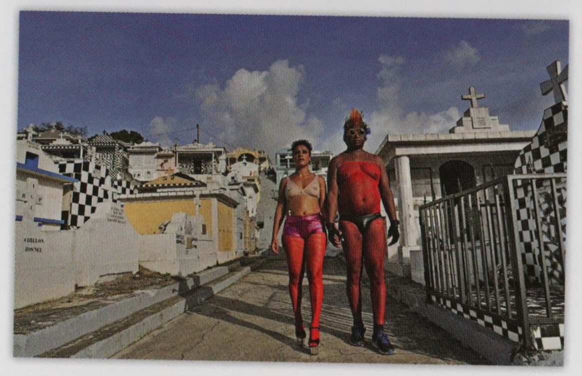
Les artistes contemporains de la postcolonie travaillent à la reconstruction de l'« *Autre* » *corps*. Ils tentent de faire advenir le corps que le regard colonial ou néocolonial ne voit pas, le corps occulté qui se cache sous l'apparence aveuglante de la gangue de préjugés, le corps qui échappe à l'emprise du regard dominant, ce « corps marron » qui n'appartient pas au maître et qui se soustrait au regard réifiant, autrement dit le corps onirique, le corps des rêves de l'esclave, car « *l'esclave appartient à son maître, mais le maître des rêves de l'esclave est l'esclave seul*[25] ».

Les pratiques plastiques de nombreuses artistes contemporaines du monde arabe, depuis la fin des années 1990, comme Lalla Essaydi ou Meriem Bouderbala, jouent de même de la dissolution du corps colonial et du regard concupiscent qui le faisait exister. Lalla Essaydi s'en prend, quant à elle, à l'orientalisme par les moyens de la création photographique. Elle retravaille les clichés coloniaux des harems et de leurs odalisques alanguies, en imprimant sur les corps de celles-ci une surimpression calligraphique en langue arabe dans laquelle le sujet se perd. Les corps caméléons qu'elle crée semblent alors se fondre dans le décor et glissent jusqu'à disparaître, comme pour mieux exister dans un *Ailleurs*, une autre dimension, un autre récit et se soustraire ainsi enfin aux regards. L'approche de Meriem Bouderbala, plasticienne tunisienne qui interroge le fantasme de la femme orientale et l'héritage colonial, joue de même du voile photographique et des effets ectoplasmiques et spectraux de celui-ci. Travaillant sur le pli, l'opacité, les jeux de miroir, elle en fait surgir des formes mystérieuses, des anamorphoses à la beauté improbable, dont la séduction se fait vibration chromatique. Une esthétique qui contraste fortement avec les ombres tissées des tapis de Selma Gürbüz, artiste turque qui fait naître des silhouettes étrangement rudimentaires, bien loin des raffinements fantasmés du harem d'Istanbul.

Ce processus de reconstruction relève du vibratoire chez le plasticien franco-russo-brésilien Alexis Peskine. Ce dernier fait apparaître une autre image corporelle des photographies sur lesquelles il travaille, par le miroitement de têtes de clou dorées qu'il plante par centaines dans les courbes et les interstices des ombres photographiques

Identité internationale, technique mixte d'Alexis Peskine [France], clous, feuille d'or, peinture laquée et vernis d'archivage sur bois de charpente, 46x70 cm, 2011. Le clou est la marque de fabrique de cet artiste qu'il intitule « le Négrifique » ou l'art de prendre quelque chose de banal et de le sublimer en quelque chose de beau.

Figurative Composition, peinture de Selma Gürbüz [Turquie], huile sur toile, 200x115 cm, 2011. Cette artiste peintre et sculpteur propose un univers mystérieux où se mêlent les traditions plastiques de l'Orient et de l'Occident.



(*Majestueuse, Jazzie Belle, Diskettes, Zumbi, Tellement au-dessus de la France, Identité internationale*, 2010). Ce sont ces photographies « vibrioniques » sublimées par les myriades de clous qui, tout en dénonçant une aimantation fantasmatique des corps noirs, crée un dépassement, une transcendance, l'effet d'un dédoublement pixellisé et suspensif d'un « *Autre* » *corps*[26].

Même recherche plastique de reconstruction avec l'Afro-Brésilienne Rosana Paulino, qui s'exprime à partir de photographies reconstituées comme des puzzles. Par exemple, dans la série *Assentamento(s)* réalisée en 2013, ce sont de vieilles photographies anthropométriques en morceaux d'une esclave noire nue, que l'on peut voir de face et de dos, qu'elle brode, noue et recoud en quinconce avec des fils rouges qui figurent des racines et tout un réseau de circulation sanguine. On retrouve ce travail dans les broderies de Ghada Amer, une plasticienne égyptienne qui coud ensemble des images découpées dans des magazines pornographiques en créant de grandes fresques traversées de lignes, vastes images striées ou nodales de fils enchevêtrés dans lesquelles apparaissent des corps spectraux dont les silhouettes se dessinent sous le regard. Elle se joue ainsi des odalisques orientales et des « Mauresques » lascives.

Le théâtre politique de Marine Bachelot-Nguyen, vietnamienne par sa mère, à la croisée du féminisme et des questions postcoloniales, interroge l'influence de l'histoire coloniale sur les représentations sexuelles et le genre, notamment dans *La Femme, ce continent noir* (2010) ou *La Place du chien* (*sitcom canin et postcolonial*) (2014). Elle fait un théâtre de décapage qui tente de faire surgir la complexité des corps et des projections identitaires sous la croûte de l'héritage colonial. Avec *Les Ombres et les Lèvres* (2016), elle traite des communautés lesbiennes au Vietnam. Le titre est la traduction de termes vietnamiens injurieux qui renvoient à l'histoire coloniale : *Bong* (« ombre ») désigne les homosexuels hommes et *Ô moi* (« lèvres »), les lesbiennes.

Une démarche à rapprocher des sculptures de Bharti Kher, comme *Six Women* (2013-2015) : l'artiste, d'origine indienne, a moulé six corps de prostituées de Calcutta assises nues, sereines, décapées de tout exotisme, de toute séduction, de tout désir, six corps de femme dans l'ordinaire d'une autre beauté, celle de la simple humanité.

À travers ce vaste — bien que non exhaustif — panorama, on voit bien combien la création contemporaine déconstruit — par les moyens vidéos, photographiques, textiles, performatifs ou scéniques — non sans une certaine provocation voire une certaine violence, les clichés coloniaux qui continuent de hanter tant les individus que les sociétés dans lesquelles ils/elles vivent. Grimace et dérision brisent les miroirs, décolonisent le.s désir.s, tandis que les figures historiques de l'aliénation sexuelle racialisée comme Saartjie Baartman ou Josephine Baker deviennent des icônes émancipatrices.

Au final, l'entreprise de déconstruction et d'émancipation vise à atteindre un autre enjeu plus essentiel, celui de reconstruire le corps perdu dans l'aliénation coloniale. La plupart des artistes d'Orient, d'Asie, d'Afrique, d'Europe, des Amériques qui convoquent corps, sexualité.s et colonisation dans leurs recherches plastiques, travaillent à cette reconstruction de *l'« Autre » corps*, que cela passe par des procédés de tissage et de broderie qui recousent autrement les silhouettes, par des effets décoratifs et des jeux de voile photographiques, par l'enluminure ou les calligraphies. On est alors en droit de se demander si la quête de cet « *Autre* » *corps* reconstruit par la création, clouté, détouré, cousu, brodé, tissé, redoré… ne pourrait pas être l'identité contemporaine des arts de la postcolonie. Ce corps pris dans un entre-deux historique, c'est le corps des « *identités frontalières*[27] » dont parle Léonora Miano, un corps cicatriciel. ■

▲▲▲ *La vie en pink*, photographie de Manit Sriwanichpoom [Bangkok, Thaïlande], tirage couleur, 2004.

▲▲ *La Place du chien*, Lamine Diarra et Flora Diguet dans le « sitcom canin et postcolonial », pièce de théâtre de Marine Bachelot-Nguyen, photographie de Caroline Ablain [Rennes, France], 2014.

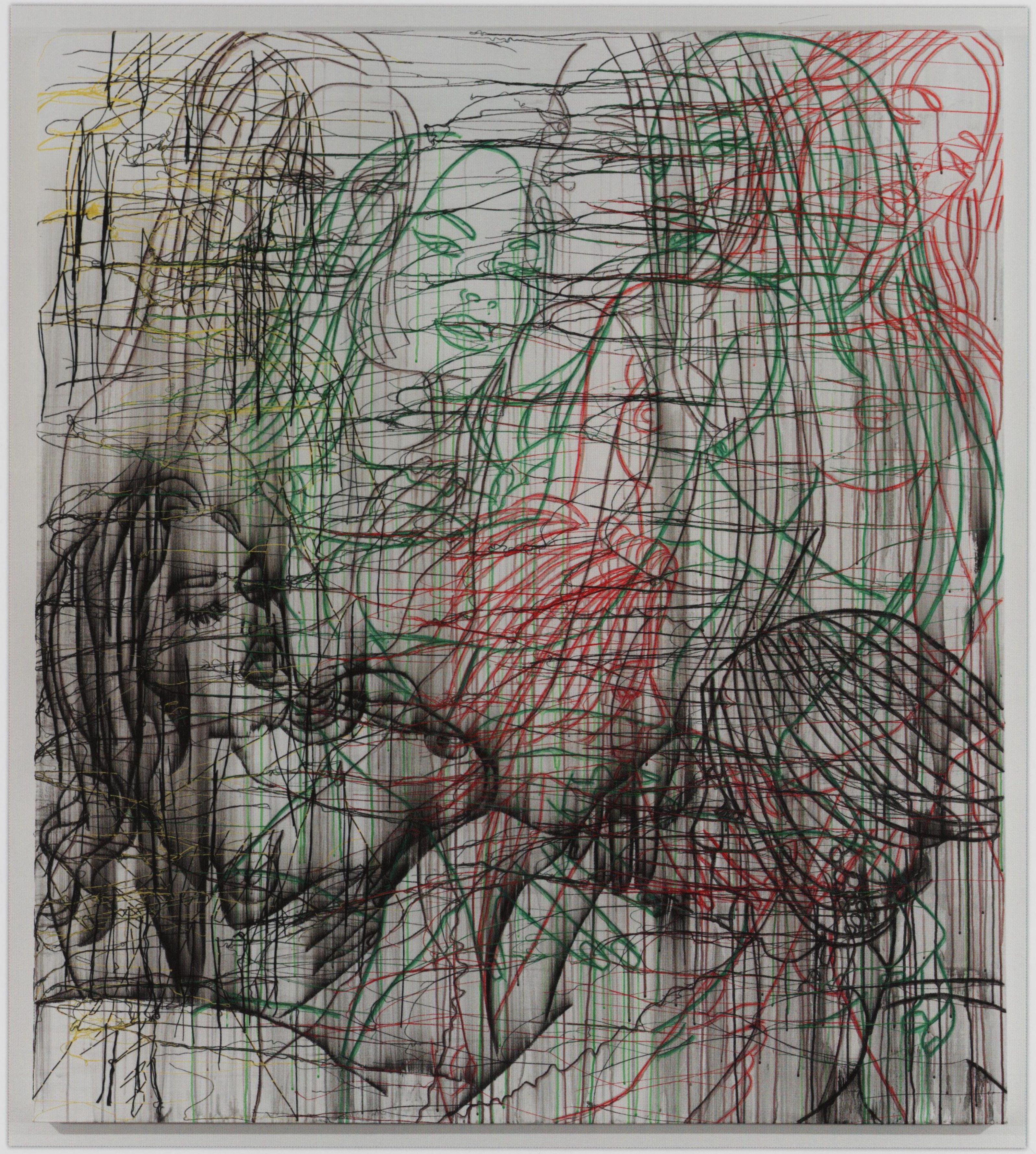
▲ *Nus descendant l'escalier #3*, performance du duo Annabel Guérédrat et Henri Tauliaut, conception d'Henri Tauliaut [2013], photographie, tirage numérique, 2015. Performance issue du monde afro-punk, le 3e monde des deux performers dans laquelle ils se représentent eux-mêmes avec une vision afrofuturiste et punk.

► *Who killed "Les demoiselles d'Avignon"?*, peinture de Ghada Amer [Égypte/États-Unis], acrylique, broderie et gel moyen sur toile, 183x163 cm, 2010.

1 Homi Bhabha, 2007.
2 Gayatri Chakravorty Spivak, 1988.
3 Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, 2002.
4 Malek Alloula, 1981.
5 Safia Belmenouar, Marc Combier, 2007.
6 Anne Hugon, Delphine Peiretti, Christelle Taraud, 2011.
7 Diana Taylor, 1998.
8 Alexandra Baudelot, 2016.
9 Rose Issa, 2003.
10 Julie Crenn, 2008.

11 Sylvie Chalaye, 2001.
12 Annie Bourdié, 2013.
13 Dieudonné Niangouna, 2014.
14 Lisa Gail Collins, 2001.
15 Sadiah Qureshi, 2004.
16 Koffi Kwahulé, 2005.
17 Virginie Soubrier, 2013.
18 Koffi Kwahulé, 2002.
19 Koffi Kwahulé, 2000.
20 Koffi Kwahulé, 1998(a).

21 Isabelle Ruf, 2001.
22 Rosita Boisseau, 2011.
23 Julie Crenn, 2008.
24 Julie Crenn, 2010.
25 Proverbe afro-caribéen cité par Koffi Kwahulé, 1998(b).
26 Sylvie Chalaye, 2015.
27 Léonora Miano, 2012.



Postface

Leïla SLIMANI

On ne devrait pas pouvoir parler du voile, de Trump, du tourisme sexuel dans les pays du Sud, du « grand remplacement », des violences policières à l'égard des Noirs, des migrants ou du nouvel an 2015 à Cologne sans avoir lu le texte qui précède. Il nous démontre, avec brio, que nous sommes les héritiers de siècles de représentations et de constructions culturelles de l'« Autre ». Et que notre présent, celui de la mondialisation, du métissage, du post-identitaire, n'a pas résolu les antagonismes du passé mais les a seulement digérés et transformés.

Retracer la généalogie de l'« Autre » est un exercice titanesque, à la fois bouleversant et révoltant. Avec une précision incroyable, les auteurs — près d'une centaine — font le récit du processus de création des étrangers et des barrières qui nous séparent de lui, de manière parfois irréductible. Depuis le XVe siècle, le monde occidental, conquérant et colonisateur, a assorti à son entreprise de domination l'invention de l'idée de « race ». Elle lui a été nécessaire pour pouvoir laisser libre cours à l'hubris esclavagiste puis à la violence coloniale. S'est imposée l'idée d'une pureté de sang et l'homme occidental chrétien est devenu pour l'Europe la référence identitaire. La notion de « race » nous est aujourd'hui devenue *naturelle* et au fond, nous ne l'interrogeons que très peu. C'est une donnée que nous acceptons alors même que nous luttons contre le racisme. Mais nous semblons avoir totalement oublié que la « race » n'est pas un fait mais une idée, un concept, forgé pour asservir et dominer... y compris sexuellement. La science, l'idéologie, la philosophie mais aussi les arts, se sont mis au service de cette vision racialiste du monde et l'ont nourrie et développée pendant des siècles.

L'Occident, berceau des droits de l'Homme, des Lumières et des démocraties, a un envers sombre. Alors même qu'en son sein on sacralise l'individu, on déshumanise toute une partie du monde. À travers ces images et ces textes, on mesure l'ampleur de la réification du corps de l'« Autre ». Le Noir, l'indigène, l'Indien, l'Arabe, l'étranger sont les sujets d'une iconographie qui les caricaturent et les enferment dans des fantasmes sexuels et avilissants. En pleine révolution industrielle, ces corps seront exposés dans des zoos, moqués par les adultes et les enfants qui assistent à de faux spectacles cannibales. Dénudé sur des cartes postales, déguisé en sauvage, hypersexualisé, le corps de l'« Autre » orne les revues pornographiques ou les affiches de spectacle. Pendant des siècles, les Occidentaux ont été abreuvés par ces images qui étaient le produit, ne l'oublions pas, d'une industrie florissante.

◄ *I like Olympia in Blackface*, construction peinte de Larry Rivers [États-Unis], 182x194x100 cm, 1970.

La force de ce colossal travail de recherche est d'être parti de la chair pour nous permettre de comprendre la psyché du dominant et la violence de l'imaginaire exotique. L'histoire de la « découverte » du Nouveau Monde puis de la colonisation est racontée à travers le destin de ces corps que l'on vend, dont on use et abuse, dont on utilise la force de travail, que l'on civilise, le parant des oripeaux occidentaux pour en masquer la honteuse nudité.

Lire ces pages m'a plongée à la fois dans la colère et dans la mélancolie. Car ce qui choque peut-être le plus c'est la désinvolture avec laquelle cela s'est produit et le fait que personne — ou si peu — ne se soit insurgé contre les traitements imposés aux populations dominées. Cet ouvrage donne en quelque sorte une réponse à ceux qui se demandent comment une telle violence a été possible. En établissant avec le corps de l'« Autre » une ligne de démarcation considérée à la fois comme naturelle et étanche, la violence est minimisée voire niée. Comme l'a souvent écrit la grande romancière américaine Toni Morrison, en réduisant le corps noir à l'animalité et à l'enfance éternelle, l'esclavagiste peut laisser libre cours à son sadisme.

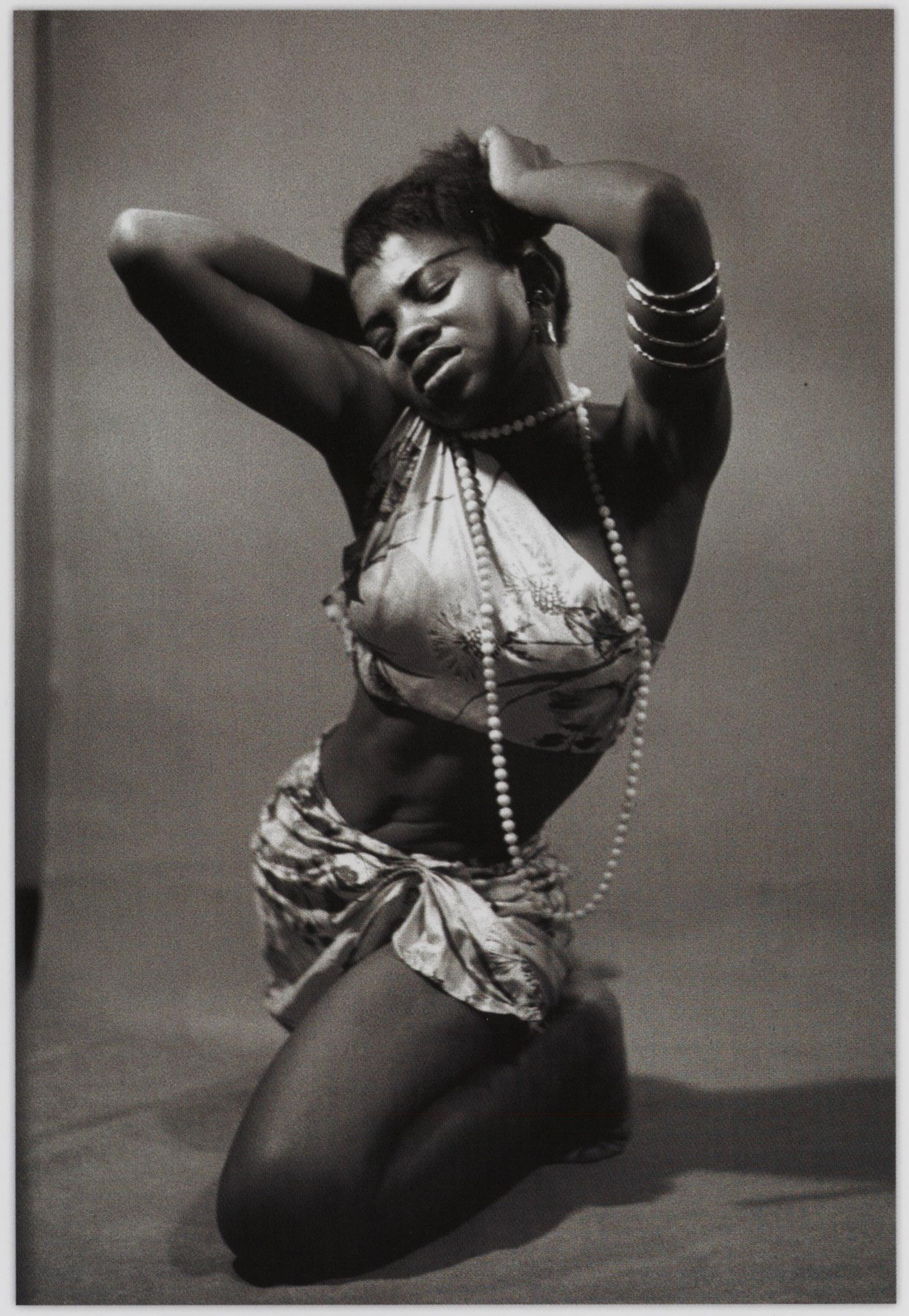
« Cet ouvrage donne en quelque sorte une réponse à ceux qui se demandent comment une telle violence a été possible. »

Leïla SLIMANI

Dans *Le Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir explique bien qu'une des caractéristiques ontologiques de l'homme est sa tendance à considérer celui qui n'est pas dans son clan comme ennemi et donc à le soumettre et à le dominer. Ici, les auteurs n'omettent pas de montrer la situation particulière des femmes qui sont doublement « Autres » et qui ont payé un très lourd tribut dans la construction de cet imaginaire. La figure de l'indigène, qu'elle soit une lascive Orientale, une Africaine sursexualisée ou une Tahitienne sensuelle, est à la fois répugnante et attirante, source de plaisir et de danger. Elles sont victimes de viols, de pédophilie, exposées dans des postures avilissantes. Dès 1983, Angela Davis avait compris ce que l'on désigne aujourd'hui sous le terme d'intersectionnalité : à savoir qu'il existe un lien très fort entre systèmes de classe, suprématie masculine et pouvoir esclavagiste.

Ce texte est nécessaire. Il nous oblige à explorer les palimpsestes de notre perception d'autrui et à nous confronter à nos fantômes. Au fond, il n'y a pas de rapport à l'« Autre » qui soit pur, dans lequel cet imaginaire ne soit engagé. Nous devons prendre conscience de l'emprise que l'Histoire a sur nous tous. Car, sans même nous en rendre compte, nous continuons à regarder le monde ainsi. Les deux guerres mondiales, puis la mondialisation, ont mis à mal la suprématie du corps blanc, mais nous n'en sommes pas moins les héritiers. Comment nier, par exemple, que le poids des représentations des hommes/femmes noirs/noires ou arabo-orientaux/orientales continue aujourd'hui à constituer un obstacle à leur mobilité sociale et à générer d'innombrables injustices aujourd'hui ?

Sans cesse, nous nous demandons qui nous sommes. Nos sociétés occidentales sont obsédées par les questionnements identitaires, par la nostalgie d'un âge d'or. Mais nous devrions plutôt nous demander qui est l'« Autre » ? C'est la grande leçon de cet ouvrage. ■



Woman in the mirror (*Femme dans le miroir*), photographie [États-Unis], tirage argentique, 1920-1930.

Ivy Burns (*La danseuse du Congo*), photographie de G. R. Nai, tirage moderne, 1956.

Ma belle mère, carte postale, cliché de Jean Geiser [Alger, Algérie], 1908.

Jeune Tahitienne posant dans la végétation [Tahiti, Polynésie], photographie de Roger Parry [France], tirage argentique, 1932.

Annexes

◄ *ASSENTAMENTO (SETTLEMENT)* [détails de l'installation], technique mixte de Rosana Paulino [Brésil], épreuve digitale sur tissu, linotype, broderie et couture, 180x70 cm, 2013.

Biographies

Préface

Achille Mbembe, historien, politologue et théoricien du postcolonialisme, il est spécialiste de l'histoire de l'Afrique et de la politique africaine. Il est professeur d'histoire et de science politique à l'Université de Witwatersrand à Johannesbourg et chercheur au WISER. Il est notamment l'auteur de *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000 ; *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée,* Paris, La Découverte, 2010 ou *Politiques de l'inimitié,* Paris, La Découverte, 2016.

Jacques Martial, acteur et metteur en scène, il est président du Mémorial ACTe (Centre caribéen d'expressions et de mémoire de la traite et de l'esclavage) en Guadeloupe depuis son ouverture en 2015. Il présidait auparavant l'Établissement public du parc et de la grande Halle de la Villette (2006-2015), où il a organisé la Saison créole avec, entre autres, l'exposition *Kréyol Factory* en 2009. En 2003, il a mis en scène et interprété *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire qu'il a joué autour du monde, et dont il a présenté un extrait lors de la cérémonie solennelle célébrant le 170e anniversaire de la signature du décret d'abolition de l'esclavage, le 27 avril 2018, au Panthéon.

Postface

Leïla Slimani, écrivaine et journaliste. Elle a notamment publié *Dans le jardin de l'ogre*, Paris, Gallimard, 2014 — son premier roman qui est sélectionné dans les finalistes pour le prix de Flore 2014 — ; *Chanson douce*, Paris, Gallimard, 2016 — son deuxième roman qui obtient le prix Goncourt 2016 — ainsi que *Sexe et mensonges. La vie sexuelle au Maroc,* Paris, Les Arènes, 2017.

Sous la direction de

Pascal Blanchard, historien, chercheur au CNRS au laboratoire Communication et Politique, Irisso/Université Paris-Dauphine (France), codirecteur du Groupe de recherche Achac (colonisation, immigration, postcolonialisme), il est spécialiste de la question coloniale, de l'histoire des immigrations et des enjeux postcoloniaux. Il a notamment codirigé *La République coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, 2003 et *Human Zoos. Science and Spectacle in the Age of Colonial Empires*, Liverpool, Liverpool University Press, 2009. Il a aussi publié *L'invention de l'Orient (1860-1910)*, Paris, La Martinière, 2016 et a codirigé *Images et colonies. Iconographie et propagande coloniale sur l'Afrique française de 1880 à 1962*, Paris, BDIC/MHC/Groupe de recherche Achac, 1993.

Nicolas Bancel, historien, professeur ordinaire à l'Université de Lausanne (Suisse), faculté des sciences sociales et politiques (ISSUL), professeur invité à l'Université de Californie Los Angeles (UCLA, États-Unis), codirecteur du Groupe de recherche Achac (colonisation, immigration, postcolonialisme), il est spécialiste du fait colonial, des questions postcoloniales et de l'histoire des activités physiques. Il a notamment codirigé *Human Zoos: Science and Spectacle in the Age of Colonial Empires*, Liverpool, Liverpool University Press, 2009 et *The Invention of Race*, Londres/New York, Routledge, 2015. Il a aussi codirigé *De l'indigène à l'immigré*, Paris, Gallimard, 1998 et *La Fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

Gilles Boëtsch, anthropobiologiste, directeur de recherche émérite au CNRS, membre de l'UMI Environnement, Santé, Sociétés à Dakar (Sénégal), il est spécialiste de la représentation et de la mise en scène des corps. Il a notamment codirigé *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, Bruxelles, De Boeck, 2007 et *Exhibitions. L'invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011. Il a aussi codirigé *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*, Paris, La Découverte, 2011 et *Dictionnaire du corps,* Paris, CNRS Éditions, 2015.

Christelle Taraud, historienne, enseignante dans les programmes parisiens de Columbia University et de New York University, membre associé du Centre d'histoire du XIXe siècle des Universités Paris I et Paris IV (France), elle est spécialiste des questions de genre et de sexualités dans les espaces coloniaux, tout particulièrement au Maghreb. Elle a notamment publié *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003] ; *Mauresques. Femmes orientales dans la photographie coloniale (1860-1910)*, Paris, Albin Michel, 2003 ; *Femmes d'Afrique du Nord. Cartes postales (1885-1930)*, Paris, Bleu Autour, 2011 [2006] et *« Amour interdit ». Prostitution, marginalité et colonialisme. Maghreb (1830-1962)*, Paris, Payot, 2012.

Dominic Thomas, spécialiste du postcolonial, professeur en littérature comparée, directeur du département d'études françaises et francophones à l'Université de Californie Los Angeles (UCLA, États-Unis), il travaille sur les politiques d'échanges culturels entre l'Afrique et l'Europe. Il a notamment codirigé *La France noire. Trois siècles de présences*, Paris, La Découverte, 2011 et *L'Invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014. Il a aussi publié *Black France: Colonialism, Immigration and Transnationalism*, Bloomington, Indiana University Press, 2007 et codirigé *The Colonial Legacy in France: Fracture, Rupture, and Apartheid*, Bloomington, Indiana University Press, 2017.

En collaboration avec

Rachel Jean-Baptiste, historienne, professeure associée à l'Université de Californie Davis (UC Davis, États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire du colonialisme, du genre, de la sexualité et des « races » en Afrique francophone. Elle a notamment publié *Conjugal Rights: Marriage, Sexuality, and Urban Life in Colonial Libreville, Gabon*, Athens, Ohio University Press, 2014 et « Miss Eurafrica: Men, Women's Sexuality, and Métis Identity in Late Colonial French Africa, 1945-1960 », *in Journal of the History of Sexuality*, vol. 20, n° 3, 2011.

&

Jennifer Anne Boittin, historienne et professeure associée à l'Université de l'État de Pennsylvanie (Penn State, États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire du colonialisme français, du genre, du féminisme et de la « race ». Elle est notamment l'auteure de *Colonial Metropolis: The Urban Grounds of Anti-Imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010 et de « The Militant Black Men of Marseille and Paris, 1927-1937 », *in Black France/France noire: The History and Politics of Blackness*, Durham/Londres, Duke University Press, 2012.

Elisa Camiscioli, historienne, professeure agrégée en histoire à la Binghamton University (SUNY, États-Unis), coéditrice du *Journal of Women's History*, elle est spécialiste des questions de genre et de « race » dans l'Europe contemporaine. Elle a notamment publié *Reproducing the French Race: Immigration, Intimacy, and Embodiment in Twentieth-Century France*, Durham/Londres, Duke University Press, 2009 et « Women, Gender, Intimacy, and Empire », *in Journal of Women's History*, vol. 25, n° 4, 2013.

Sylvie Chalaye, anthropologue et historienne, codirectrice de l'Institut de recherche en études théâtrales de l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle (France), elle est spécialiste des arts du spectacle et des représentions du monde noir dans les sociétés occidentales. Elle a notamment publié « Cirques, scènes et café-théâtre ou le mélange des genres (1850-1930) », *in Exhibitions. L'invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011 et *Culture(s) noire(s) en France : la scène et les images*, *Africultures*, n° 92-93, 2013.

Jean-Noël Ferrié, politologue, directeur de recherche au CNRS (Pacte, UMR 5194, Rabat), directeur de Sciences Po Rabat (Maroc), il est spécialiste du monde arabe et plus particulièrement de l'Égypte et du Maroc. Il a notamment copublié « Du daguerréotype au stéréotype : typification scientifique et typification du sens commun dans la photographie coloniale », *in Hermès*, n° 30, 2001 et « Des Touareg "sauvages" aux Égyptiens "urbains" : les gradations de l'émotion exotique », *in Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2004.

Arlette Gautier, sociologue, professeure de sociologie à l'Université de Bretagne occidentale (France), elle est spécialiste des transformations des régimes de genre en contexte colonial et postcolonial aux Antilles et au Mexique. Elle a notamment publié *Les Sœurs de Solitude. Les femmes esclaves aux Antilles françaises du XVIIe au XIXe siècle*, Rennes, PUR, 2010 et, en coédition, *Avec une touche d'équité et de genre. Les politiques publiques de développement et de santé au Yucatan*, Laval, Les Presses de l'Université Laval, 2013.

Christine de Gemeaux, germaniste, professeure émérite équipe ICD, Université de Tours (France), directrice de la collection « Carrefours d'Empires » aux éditions Le Manuscrit, elle est spécialiste de l'histoire impériale et coloniale allemande. Elle a notamment publié *Empires et colonies. L'Allemagne du Saint-Empire au deuil postcolonial*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2010 et, en coédition, *L'Europe coloniale et le grand tournant de la Conférence de Berlin (1884-1885)*, Paris, Le Manuscrit, 2013.

Olivier Le Cour Grandmaison, maître de conférences en sciences politiques à l'Université Paris-Saclay Évry-Val-d'Essonne (France), il est, entre autres, spécialiste de l'histoire coloniale française. Il a notamment publié *Coloniser. Exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005 ; *La République impériale. Politique et racisme d'État*, Paris, Fayard, 2009 et *L'empire des hygiénistes. Vivre aux colonies*, Paris, Fayard, 2014.

Sandrine Lemaire, historienne agrégée, enseignante en classes préparatoires aux grandes écoles à Reims (France), elle est spécialiste de l'histoire coloniale française et de la culture coloniale. Elle a notamment codirigé, *Culture coloniale. La France conquise par son empire*, Paris, Autrement, 2003 et *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République*, Paris, Autrement, 2004.

Pierre Ragon, historien, professeur à l'Université Paris X-Nanterre (France), il est spécialiste de l'histoire politique et religieuse de l'Amérique espagnole au temps de la domination ibérique (XVIe-XVIIIe siècles). Il a notamment publié *Les saints et les images du Mexique (XVIe-XVIIIe siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2003 et *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles. Le gouvernement du comte de Baños, vice-roi du Mexique (XVIIe siècle)*, Paris, Belin, 2016.

Alain Ruscio, historien, chercheur indépendant, il est spécialiste de l'histoire de l'Indochine, de la littérature coloniale et de la propagande coloniale française (France). Il a notamment publié *Histoire de la colonisation. Réhabilitations, falsifications, instrumentalisations*, Paris, Les Indes savantes, 2007 et a dirigé *Encyclopédie de la colonisation française*, Paris, Les Indes savantes, 2017.

Tracy Sharpley-Whiting, historienne, directrice du *Callie House Research Center for the Study of Global Black Cultures and Politics* à l'Université Vanderbilt (États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire littéraire, particulièrement des mouvements de la *Harlem Renaissance* et de la Négritude. Elle a publié *Black Venus: Sexualized Savages, Primal Fears, and Primitive Narratives in French*, Durham, Duke University Press, 1999 et *Negritude Women*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.

Jean-François Staszak, géographe, professeur ordinaire au département géographie et environnement de l'Université de Genève (Suisse), il est spécialiste des représentations géographiques en lien avec la question de l'altérité. Il a notamment publié *Clichés exotiques. Le tour du monde en photographies (1860-1890)*, Paris, De Monza, 2015 et « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel », *in L'Information géographique*, vol. 76, 2012.

Jérôme Thomas, anthropologue, chargé de cours à l'Université Paul-Valéry-Montpellier et chercheur associé à l'IRIEC (France), il est spécialiste de l'histoire du corps et des normes de comportement en Europe et en Amérique coloniale à l'époque moderne. Il a notamment publié *Embellir le corps. Les parures corporelles amérindiennes du XVI*e *au XVIII*e *siècle,* Paris, CNRS Éditions, 2011 et *Les Incas et la déformation intentionnelle du crâne. Un marqueur social, culturel, ethnique et religieux,* Nancy, PUN, 2017.

Françoise Vergès, politologue, titulaire de la chaire « Global Souths » au Collège d'études mondiales, Fondation Maison des Sciences de l'Homme à Paris (France), elle est spécialiste des politiques coloniales et des problématiques postcoloniales. Sa dernière publication est *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*, Paris, Albin Michel, 2017.

Avec les contributions de

Farid Abdelouahab, historien, écrivain et commissaire d'exposition, il est spécialiste de l'histoire de la photographie. Il a notamment publié *Le Maroc de Gabriel Veyre (1901-1936)*, Paris, Kubik Éditions, 2005 et *Jusqu'au bout du monde. Circumnavigations et grandes traversées*, Grenoble, Glénat, 2008.

Bruno Nassim Aboudrar, historien de l'art, directeur du laboratoire international de recherches en arts à Paris (LIRA, France) et professeur d'esthétique à Paris III-Sorbonne Nouvelle (France), il est spécialiste de la théorie de l'art. Il a notamment publié *Comment le voile est devenu musulman,* Paris, Flammarion, 2014 et « Intérieurs avec femmes voilées », *in Contact et cultures*, n° 43, 2008.

Robert Aldrich, historien, professeur d'histoire moderne européenne à la faculté d'arts et de sciences humaines de l'Université de Sydney (Australie), il est spécialiste de l'histoire de France depuis la Révolution et de ses empires coloniaux, particulièrement de l'histoire du genre et des sexualités. Il s'intéresse également à l'histoire des lieux de mémoires. Il a notamment dirigé *Une histoire de l'homosexualité*, Paris, Seuil, 2006, et a publié *Cultural Encounters and Homoeroticism in Sri Lanka: Sex and serendipity,* Londres, Routledge, 2014.

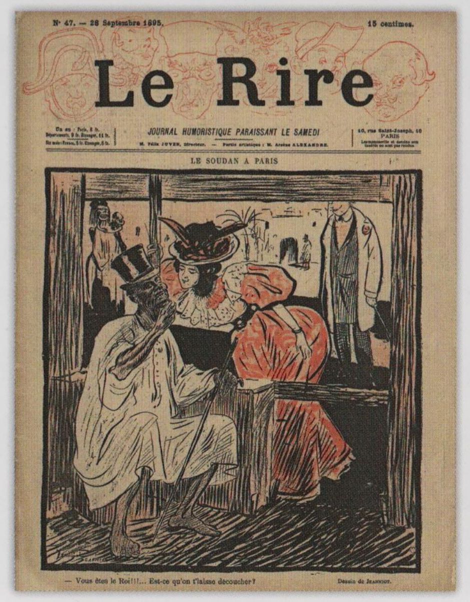
Elaine Kathryn Andres, doctorante dans le programme de Culture et Théorie de l'Université de Californie Irvine (UCI, États-Unis), elle est spécialiste des récits à l'œuvre dans les performances raciales, ethniques et économiques des artistes asiatiques-américains, notamment philippins, et des questions de genre. Elle est l'auteure de deux conférences au Museum of Pop Culture (MoPOP) à Seattle : *Singable Sexuality: Booty Eating et Jhené Aiko's Performance of Contingent Hypersexualities* en avril 2016 et *Use What You Got': Sugar Pie DeSanto's Bodily Performance of Pleasure* en avril 2017.

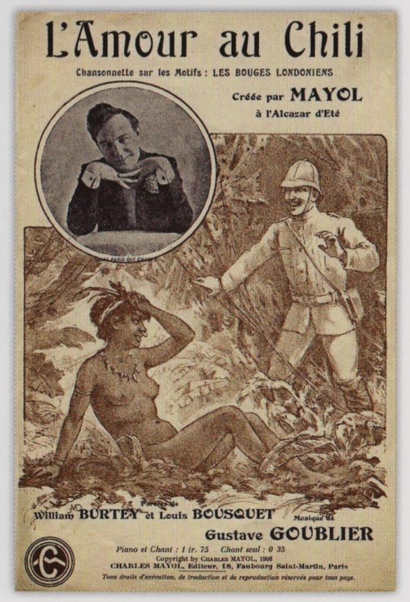
Julie d'Andurain, historienne, agrégée d'histoire, professeure à l'Université de Lorraine (France), elle est spécialiste d'histoire coloniale aux XIXe et XXe siècles. Elle a notamment publié *Henri Gouraud. Photographies d'Afrique et d'Orient,* Paris, Éditions Pierre de Taillac/Archives diplomatiques, 2016 et *Colonialisme ou impérialisme ? Le « parti colonial » en pensée et en action*, Léchelle, Éditions Zellige, 2017.

Lancelot Arzel, agrégé d'histoire, doctorant en histoire au Centre d'histoire de Sciences Po Paris (France), il est spécialiste de l'histoire des guerres et des violences coloniales. Il a notamment publié « À la guerre comme à la chasse ? Une anthropologie historique de la violence coloniale dans l'État indépendant du Congo (1885-1908) », *in L'Afrique belge aux XIX*e *et XX*e *siècles. Nouvelles recherches et perspectives en histoire coloniale*, Berne, Peter Lang, 2014 et a codirigé, pour la revue *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, « S'émouvoir des violences coloniales au début du XXe siècle », à paraître.

Gilles Aubagnac, historien, conservateur au musée de l'Air et de l'Espace du Bourget (France), il a travaillé plus spécifiquement sur l'histoire des troupes coloniales. Il a notamment publié « État d'esprit et moral des troupes coloniales (1944-1945) », *in Histoire et Défense, les Cahiers de Montpellier*, vol. 1, n° 37, 1998 et « Les présences du monde dans les deux conflits », *in Des champs de bataille aux réécritures de l'histoire*, Paris, Publications du Sénat, 2014.

◄ *Tangiers. Moorish girl* (*Fille maure*) [Tanger, Maroc], carte postale [Angleterre], 1930.





« Charley. A half-caste Kafir boy » (« Charley. Un métis kafir ») [Afrique du Sud], lithographie d'A. Laby d'après un dessin de George French Angas, *in The Kafirs illustrated* (*Les métis illustrés*), publié par J. Hogarth [Londres, Angleterre], 1849.

Au quartier réservé [Maroc], peinture signée Marguerite Barrière-Prévost [France], gouache sur papier, 32x21 cm, 1900.

« Le Soudan à Paris », lithographie de Garnier d'après un dessin de Jeanniot, *Le Rire*, 1895 [septembre].

L'Amour au Chili, créée par Félix Mayol, illustration de MD, couverture de partition musicale, éditée par Charles Mayol [Paris, France], 1908.

Olivier Auger, spécialiste de l'histoire de la prostitution et des sexualités coloniales et militaires, collectionneur, il a publié des études sur les imaginaires aux colonies en lien avec l'imaginaire érotique et sexuel, notamment « Sur quelques cas récents de censure ou de polémique dans l'iconographie de la colonisation », *in Images & mémoires,* n° 33, juillet 2012 et « Ordre moral et censure : sur une carte postale d'Algérie caviardée par l'éditeur Neurdein », *in Images & mémoires,* n° 55, hiver 2017-2018.

Olivier Barlet, journaliste, directeur des publications *Africultures* et *Afriscope* (France), il est spécialisé dans l'étude et la critique des cinémas d'Afrique. Il a notamment publié *Les Cinémas d'Afrique noire. Le regard en question*, Paris, L'Harmattan, 1996, et *Les Cinémas d'Afrique des années 2000. Perspectives critiques*, Paris, L'Harmattan, 2012.

Christian Benoit, historien, chargé du département Symbolique et Traditions au Service historique de l'armée de terre (France), il est spécialiste d'histoire militaire. Il a notamment publié *Le soldat et la putain*, Paris, Éditions Pierre de Taillac, 2013 et a codirigé *Un rêve d'aventure. Des troupes coloniales aux troupes de marine (1900-2000)*, Panazol, Lavauzelle, 2000.

Matthias Bjørnlund, historien, chef de recherche du département des études de l'Holocauste et du Génocide à Copenhague (Danemark), il est spécialiste de l'histoire des génocides européens. Il a notamment publié « "A Fate Worse Than Dying": Sexual Violence during the Armenian Genocide », *in Brutality and Desire: War and Sexuality in Europe's Twentieth Century,* Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009 et « "The Big Death": Finding precise terminology for the murder of the American people », *in Mirror-Spectator*, n° 40, 2015.

Capucine Boidin, anthropologue, maîtresse de conférences à l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle (France), elle est spécialiste en anthropologie historique des métissages, des guerres, des langues amérindiennes et du genre en Amérique latine. Elle a notamment codirigé les dossiers *Amériques métisses* pour la revue *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2008 (dont sont tirées les deux notices publiées dans le présent ouvrage) et *Université et construction des savoirs* pour la revue *IdeAs*, 2012.

Catherine Brun, professeure de littérature et de théâtre de langue française à l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle (France), elle est spécialiste des modalités contemporaines de l'écriture des événements historiques et politiques. Elle a notamment codirigé *Guerre d'Algérie : les mots pour le dire*, Paris, CNRS Éditions, 2014 et *Guerre d'Algérie : le sexe outragé*, Paris, CNRS Éditions, 2016.

Antoine Champeaux, historien, spécialiste de l'histoire des troupes coloniales de l'armée française, il a été conservateur du Musée des troupes de marine de Fréjus (France). Il est notamment l'auteur de « La culture post-coloniale au sein de l'armée et la mémoire des combattants d'outre-mer », *in Culture post-coloniale. Traces et mémoires coloniales en France (1961-2006)*, Paris, Autrement, 2006 et a codirigé *La Force noire. Gloires et infortunes d'une légende coloniale*, Paris, Tallandier, 2006.

Romain Chasles, historien et politiste, assistant diplômé à l'Université de Lausanne (Suisse), il est spécialiste de l'histoire de la chasse coloniale. Il a notamment codirigé *Ils ne savaient pas que c'était une guerre*, Lyon, Chronique sociale, 2017 et a publié « La chasse du prédateur au service d'absolus », *in L'animal et l'homme*, Paris, Actes du colloque national du CTHS, 2016.

Mériam Cheikh, anthropologue, Marie Skłodowska-Curie Fellow à l'Université d'Édimbourg (Écosse), elle est spécialiste des questions relatives aux cultures juvéniles, à la prostitution et à l'économie intime au Maroc. Elle a notamment publié « "Bnât Lycée dayrin sexy." De l'amusement à la prostitution à Tanger », *in Jeunesses Arabes. Du Maroc au Yémen : loisirs, cultures et politiques*, Paris, La Découverte, 2013 et « "Je cherche un garçon où me planquer". L'économie intime au Maroc : entre souci délirant de soi, prostitution et devenir adulte », *in Le Maroc au présent : d'une époque à l'autre, une société en mutation*, Casablanca, Éditions de la Fondation du roi Abdul-Aziz/ Centre Jacques Berque, 2016.

Julia Clancy-Smith, historienne, professeure d'histoire de l'Afrique du Nord, du Moyen-Orient et de la Méditerranée à l'Université d'Arizona (États-Unis), elle est spécialiste des mondes arabo-musulmans à l'époque coloniale. Elle a notamment publié *Rebel and Saint: Muslim Notables, Populist Protest, Colonial Encounters (Algeria and Tunisia, 1800-1904)*, Berkeley, University of California Press, 1994 et *Mediterraneans: North Africa and Europe in an Age of Migration, c. 1800-1900*, Berkeley, University of California Press, 2011.

Emmanuel Cohen, anthropologue, chercheur à l'Université Wits de Johannesburg (Afrique du Sud), financé par le Centre d'excellence sud-africain DST/NRF (CoE) en développement humain, chercheur associé au CNRS à l'UMI Environnement, Santé, Sociétés à Marseille (France), il est spécialisé en anthropologie bioculturelle. Il a notamment publié « La construction sociale du corps chez les Sénégalais dans un contexte de transition des modes de vie », *in Antropo*, n° 27, 2012 et « Corpulence et urbanisation au Sénégal », *in Santé et sociétés en Afrique de l'Ouest,* Paris, CNRS Éditions, 2015.

Jennifer Cole, anthropologue, professeure au département de développement humain comparé de l'Université de Chicago (États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire coloniale et postcoloniale de Madagascar. Elle a notamment publié *Forget Colonialism? Sacrifice and the Art of Memory in Madagascar*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2001 et *Sex and Salvation: Imagining the Future in Madagascar*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.

Andrew Cowell, anthropologue, professeur de linguistique et d'anthropologie à l'Université du Colorado (États-Unis), il est spécialiste des langues et des cultures autochtones de l'Amérique du Nord et de Polynésie. Il a notamment publié « Visions of Performance in Tahiti: Vairaumati no Ra'i-tea's *Arioi* », *in Text and Performance Quarterly*, n° 33, 2013 et, en coédition, « Reading Tahitian Francophone Literature: The Challenge of Scent and Perfume », *in International Journal of Francophone Studies*, vol. 16, n° 1-2, 2013.

Kellina Craig-Henderson, psychologue, directrice-adjointe à la Direction des sciences sociales, économiques et du comportement de la Fondation nationale scientifique américaine (National Sciences Foundation, États-Unis), elle est spécialiste des stéréotypes raciaux et genrés et des relations interraciales. Elle a notamment publié *Black Men in Interracial Relationships: What's Love Got to Do with It?*, New York, Transaction Publishers, 2006 et *Black Women in Interracial Relationships: In Search of Love and Solace*, New York, Transaction Publishers, 2010.

Anne Crémieux, angliciste, maîtresse de conférences à l'Université Paris-Ouest Nanterre (France), elle est spécialiste du cinéma et de la civilisation américaine. Elle a notamment publié *Les cinéastes noirs américains et le rêve hollywoodien*, Paris, L'Harmattan, 2004 et a dirigé *Les minorités dans le cinéma américain, CinémAction* n° 143, Paris, Corlet Éditions, 2012.

Catherine Coquery-Vidrovitch, historienne, professeure émérite à l'Université Paris Diderot (France), elle est spécialiste de l'histoire contemporaine du continent africain. Elle a notamment publié *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique du XIXe au XXe siècle*, Paris, Desjonquères, 1994 et *Des victimes oubliées du nazisme. Les Noirs et l'Allemagne dans la première moitié du XXe siècle*, Paris, Le Cherche-Midi, 2007.

Magali Delaloye, historienne, chercheuse à l'Institut des sciences sociales de l'Université de Lausanne (Suisse), elle est spécialiste de l'histoire du genre et de l'Union soviétique. Elle a notamment publié *Une histoire érotique du Kremlin. D'Ivan le Terrible à Raïssa Gorbatchev*, Paris, Payot, 2016 et « Polina Jemtchoujina-Molotov et les femmes du Kremlin : de la légèreté à la terreur », *in Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 126, 2015.

Marcel Dorigny, historien, professeur émérite à l'Université Paris VIII, rédacteur en chef de la revue *Dix-huitième siècle* et président de l'Apece (France), il est spécialiste des processus d'abolition de l'esclavage dans les colonies d'Amérique. Il a notamment publié *L'Atlas des esclavages. Traites négrières, sociétés coloniales, abolition de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Autrement, 2017 et a codirigé *Les lumières, l'esclavage, la colonisation*, Paris, La Découverte, 2003.

Elsa Dorlin, philosophe, professeure de philosophie politique et sociale au département de science politique de l'Université Paris VIII (France). Elle est spécialiste des réflexions féministes, du genre, de la « race » et des sexualités en lien avec l'histoire et la médecine. Elle a notamment publié *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, La Découverte, 2009 [2006] et dirigé *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain (1975-2000)*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Christine Douxami, anthropologue, maîtresse de conférences à l'Université de Franche-Comté en arts du spectacle et chercheuse en anthropologie de l'art à l'Institut des mondes africains à Ivry-sur-Seine (IMAF, EHESS-CNRS, France), elle est spécialiste des formes d'arts engagés et des enjeux liés au concept de patrimoine immatériel. Elle a notamment publié *Théâtres politiques. (En) Mouvement(s)*, Besançon, PUFC, 2011 et *Le théâtre noir brésilien, un processus militant d'affirmation de l'identité afro-brésilienne*, Paris, L'Harmattan, 2015.

Atala délivrant Chactas, pendule au cadran signé Gentilhomme [Paris, France], bronze doré et patiné et émail, 39x32x10 cm, 1815-1820.

Juliette Dumas, historienne, maîtresse de conférences à l'Université d'Aix-Marseille (France), elle est spécialiste du monde ottoman. Sa thèse sur les princesses ottomanes, *Les perles de nacre du sultanat*, est en cours de publication (2018) et elle a codirigé *Bâtir au féminin ? Traditions et stratégies en Europe et dans l'Empire ottoman*, Paris, Picard/IFEA, 2013.

François Durpaire, historien, maître de conférences en sciences de l'éducation à l'Université de Cergy-Pontoise (France), documentariste, il est spécialiste de l'histoire des États-Unis ainsi que des questions d'éducation et de diversité culturelle. Il a notamment publié *Les États-Unis ont-ils décolonisé l'Afrique noire francophone ?*, Paris, L'Harmattan, 2005 et, en coédition, *L'Amérique de Barack Obama*, Paris, Demopolis, 2007.

Claude Estèbe, historien de l'art, chercheur au Centre d'études japonaises (CEJ-Inalco) à Paris (France), il est spécialiste de l'histoire visuelle du Japon. Il a notamment publié « Japon période Bakumatsu (1853-1868) », *in La photographie ancienne en Asie*, Paris, Scala, 2016 et, en coédition, *Le crépuscule des geishas*, Paris, Marval, 2002.

Deborah Gaitskell, historienne, chercheuse associée au sein du département d'histoire de la *School of Oriental and African Studies* de l'Université de Londres (Angleterre), ancienne éditrice du *Journal of Southern African Studies*, elle est spécialiste de l'histoire des femmes en Afrique du Sud. Elle a notamment publié « Beyond "Devout Domesticity": Five Female Mission Strategies in South Africa, 1907-1960 », *in Transformation*, vol. 16, n° 4, 1999 et « Domestic Workers in South Africa: Class, Race and Gender », *in African Women: A Political Economy*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.

Yvan Gastaut, historien, maître de conférences à l'Université de Nice (Urmis, CNRS, France), il est spécialiste de l'histoire de l'immigration en France. Il a notamment codirigé *Générations, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard, 2009 et *La France arabo-orientale. Treize siècles de présences*, Paris, La Découverte, 2013.

Martine Geronimi, docteure en géographie, rédactrice en chef à *Maisons de Tunisie*, elle est spécialiste du tourisme urbain et culturel. Elle a notamment publié *Québec et la Nouvelle-Orléans. Paysages imaginaires français en Amérique du Nord,* Paris, Belin, 2003 et « Storyville et le tourisme sexuel : une tradition inventée ? », *in Téoros*, n° 22, 2003.

Fabio Giomi, historien, chercheur au Centre d'Études turques, ottomanes, balkaniques et centrasiatiques (EHESS, CNRS, Collège de France, France), il est spécialiste en histoire sociale et culturelle de la région yougoslave à l'époque contemporaine. Il a notamment publié « Daughters of Two Empires: Muslim Women and Public Writing in Habsburg Bosnia-Herzegovina, 1878-1918 », *in Aspasia: The International Yearbook of Central, Eastern and Southeastern European Women's and Gender History*, vol. 9, 2015 et « Forging Habsburg Muslim girls: gender, education and empire in Bosnia and Herzegovina, 1878-1918 », *in History of Education*, vol. 44, 2015.

Sue Gronewold, historienne, professeure à la Kean University-Union (États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire moderne de la Chine. Elle a notamment publié *Beautiful Merchandise: Prostitution in China, 1860-1936*, Londres, Routledge, 1985 et « New Life, New Faith, New Nation, New Women: Competing Models at the Door of Hope Mission in Shanghai », *in Competing Kingdoms: Women, Mission, Nation and the American Protestant Empire, 1812-1960*, Durham/Londres, Duke University Press Books, 2010.

Martial Guédron, historien de l'art, professeur à l'Université de Strasbourg (France), il est spécialiste de l'imaginaire et de la représentation du corps. Il a notamment publié « Physiognomonie de l'Autre : des caricatures de la nature à la ségrégation sociale », *in Études françaises*, vol. 49, n° 3, 2013 et « L'anatomie de l'homme entre luxe et précision. Le Traité complet de l'anatomie humaine de Bourgery et Jacob », *in De la couleur comme un code*, Paris/Strasbourg, Zeug/Hear, 2016.

Dorothée Guilhem, anthropologue, chercheuse associée CNRS au sein de l'UMI Environnement, Santé, Sociétés à l'Université de la Méditerranée à Marseille (France), elle est spécialiste des questions de construction sociale et culturelle du corps. Elle a notamment publié « Le charme féminin chez les Peuls Djeneri du Mali, un objet de la nature ou de la culture ? », *in Anthropologie et Société*, vol. 32, 2008 et « La sonorité du pet. Figures de la virilité et mises en scène du corps chez les Fulbe de Mopti (Mali) », *in Cahiers d'Études Africaines*, n° 209-210, 2013.

Marie-Paule Ha, historienne, maîtresse de conférences en histoire à l'Université de Hong Kong (HKU, Chine), elle est spécialiste de l'histoire coloniale française, du genre et de la sexualité. Elle est notamment l'auteure de *Figuring the East: Segalen, Malraux, Duras, and Barthes,* New York, State University of New York Press, 2000 et de *French Women and the Empire: The Case of Indochina*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Kaoutar Harchi, sociologue, chercheuse associée au Cerlis de l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle (France), elle est spécialiste des pratiques artistiques en situation coloniale et postcoloniale, en France et en Afrique du Nord. Elle a notamment publié *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve*, Paris, Fayard, 2016 et « Socialisation genrée et pratiques littéraires. Étude du cas de l'écrivaine francophone Malika Mokeddem », *in Créations. Le genre à l'œuvre* (vol. 2), Paris, L'Harmattan, 2012.

Jane Hathaway, historienne, professeure à l'Université de l'État d'Ohio (États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire de l'Empire ottoman. Elle a notamment publié *The Politics of Households in Ottoman Egypt: The Rise of the Qazdağlıs*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997 et *A Tale of Two Factions: Myth, Memory, and Identity in Ottoman Egypt and Yemen*, Albany, Suny Press, 2003.

Sultane à la mandoline, faïence « Santibelli » [Aubagne, France], 35 cm, sans date [1890] .

Anne Hugon, historienne, maîtresse de conférences en histoire contemporaine de l'Afrique à l'Université Paris I-Panthéon Sorbonne, membre de l'Institut des mondes africains à Ivry-sur-Seine (IMAF, France), elle est spécialiste de l'histoire des femmes et du genre en contexte colonial, particulièrement en *Gold Coast*. Elle a notamment publié *Un protestantisme africain au XIXe siècle. L'implantation du méthodisme en Côte de l'Or (1835-1874)*, Paris, Karthala, 2007 et a dirigé *Histoire des femmes en situation coloniale*, Paris, Karthala, 2004.

Hilary Jones, historienne, professeure associée à l'Université internationale de Floride (Miami, États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire sociale du Sénégal au XIXe siècle et de l'Empire français en Afrique. Elle a notamment publié *The Métis of Senegal: Urban Life and Politics in French West Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 2013 et « From Mariage à la mode to Weddings at Town Hall: Marriage, Colonialism, and Mixed-Race Society in Nineteenth Century Senegal », *in International Journal of African Historical Studies*, vol. 38, n° 1, 2005.

Shahin Kachwala, historienne, doctorante au département des études sur le genre à l'Université d'Indiana (États-Unis), elle est spécialiste de la violence genrée, de la politique, de la culture et du nationalisme durant la décolonisation de l'Inde. Elle est notamment l'auteure de « The Body of the Nation? Female Suicide Bombers and Derivative Agency in Mani Ratnam's Dil Se and Santosh Sivan's The Terrorist », *in Journal of Post-Colonial Cultures and Societies*, vol. 4, n° 1, 2013.

Dominique Kalifa, historien, professeur à l'Université Paris I-Panthéon Sorbonne (France) où il dirige le Centre d'histoire du XIXe siècle, il est spécialiste de l'histoire du crime et de ses représentations aux XIXe et XXe siècles. Il a notamment publié *Biribi. Les bagnes coloniaux de l'armée française*, Paris, Perrin, 2009 et *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013.

Kathryn Kleppinger, professeure de littératures contemporaines française et francophone à l'Université George Washington (États-Unis), elle est spécialiste des cultures post-coloniales. Elle a notamment publié *Branding the Beur Author: Minority Writing and the Media in France, 1983-2013*, Liverpool, Liverpool University Press, 2015 et a codirigé *French Cultural Studies in the 21st Century*, Newark, University of Delaware Press, 2017.

Amandine Lauro, historienne, chercheuse qualifiée au Fonds national de la recherche scientifique à l'Université libre de Bruxelles (Belgique), elle est spécialiste en histoire du genre et de la sexualité au Congo belge. Elle a notamment publié *Coloniaux, ménagères et prostituées au Congo Belge (1885-1930)*, Charleroi, Labor, 2005 et *Sexe, race et politiques coloniales. Encadrer le mariage et la sexualité au Congo Belge (1908-1945)*, Berne, Peter Lang, 2017.

Véra Léon, historienne, doctorante à l'Université Paris V-Descartes (France), elle est spécialiste des questions de genre dans la photographie. Elle a notamment publié « Photographes photographiés. Images de la formation et déformations des images », *in Images du travail. Travail des images*, n° 6, 2017, et a codirigé le numéro thématique *(Re)politiser les discours sur la photographie* de la revue *Image and Narrative*, vol. 18, n° 2, 2017.

Officiers français au bordel
[Algérie, sud du pays], photographie, tirage albuminé, 1900.
Bousbir, quartier réservé à Casablanca
[Maroc], photographie de Denise Bellon, tirage argentique, 1936.

Juliette Milner-Thornton, historienne, chercheuse adjointe à l'Université Griffith (Australie), elle est spécialiste de l'histoire de la « race », de la sexualité, de la famille et du colonialisme en Afrique australe. Elle a notamment publié *The Long Shadow of the British Empire: The Ongoing Legacies of Race and Class in Zambia*, New York, Palgrave, 2012 et « A Feather Bed Dictionary: Colonialism and Sexuality », *in History Compass*, vol. 5, n° 4, 2007.

Patrick Minder, maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Fribourg (Suisse), il est spécialiste de la perception des différences socioculturelles en Suisse, des représentations du corps et du traitement de l'image en histoire. Il a notamment publié *La Suisse coloniale. Les représentations de l'Afrique et des Africains en Suisse au temps de colonies (1880-1939),* Berne, Peter Lang, 2011.

Arnaud Nanta, historien, chargé de recherches au CNRS à l'Institut d'Asie orientale de Lyon (France), il est spécialiste de l'histoire moderne et contemporaine de l'Asie de l'Est. Il a notamment publié « Les militaires coréens de l'armée japonaise et les crimes de guerre », *in Cipango*, n° 15, 2008 et « L'organisation de l'archéologie antique en Corée coloniale », *in Ebisu. Études japonaises*, n° 52, 2015.

Claire Nicolas, historienne, assistante diplômée à l'Université de Lausanne (Suisse), elle est spécialiste de l'histoire culturelle coloniale et postcoloniale du Ghana et de la Côte d'Ivoire. Elle a notamment publié « Afrique 50, le cri anticolonialiste de René Vautier », *in Décadrages*, n° 29-30, 2016 et « The Ghana Young Pioneers: Intertwining global connexions to build a Pan-Africanist youth », *in Bend it like International Sport: Athletes, Organisations, Spaces during Cold War*, Berlin, De Gruyter, 2017.

Rebecca Peabody, historienne de l'art, directrice de recherches au *Getty Research Institute* de Los Angeles (États-Unis), elle est spécialiste des représentations de « race » et de genre dans les champs artistiques. Elle a notamment publié *The Unruly PhD: Doubts, Detours, Departures, and Other Success Stories*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014 et *Consuming Stories: Kara Walker, and the Imagining of American Race*, Berkeley, University of California Press, 2016.

Delphine Peiretti-Courtis, historienne, professeure agrégée en histoire contemporaine à l'Université d'Aix-Marseille (France), elle est spécialiste de l'histoire de la « race », du genre et de la sexualité. Elle a notamment copublié « Vénus noire : posture politique et imposture historique », *in Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 111, 2011 et publié « Quand le sexe incarne la race : le corps noir dans l'imaginaire médical français (1800-1950) », *in Les Cahiers de Framespa,* n° 22, 2016.

Jyoti Puri, sociologue, professeure au *Simmons College* de Boston (États-Unis), elle est spécialiste de la sexualité et du genre dans l'Inde contemporaine. Elle a notamment publié *Woman, Body, Desire in Post-colonial India: Narratives of Gender and Sexuality*, Londres, Routledge, 1999 et *Sexual States: Governance and the Struggle over the Antisodomy Law in India*, Durham/Londres, Duke University Press, 2016.

Zahia Rahmani, écrivaine, historienne d'art et responsable d'un domaine de recherche à l'Institut national d'histoire de l'art à Paris (France), elle est spécialiste des questions artistiques dans les processus de mondialisation. Elle a notamment publié « *Musulman » roman*, Paris, Sabine Wespieser, 2005 et *France, récit d'une enfance*, Paris, Sabine Wespieser, 2006.

Florence Renucci, juriste et historienne, directrice de recherches au CNRS à l'Institut des mondes africains à Aix-en-Provence (IMAF, France), elle est spécialiste de droit colonial en Algérie. Elle a notamment publié « "Citoyennes", sujets et mariages mixtes en Algérie (1870-1919) », *in Oublier les colonies. Contacts culturels hérités du fait colonial*, Paris, Mare & Martin, 2011 et « David Santillana, acteur et penseur des droits musulman et européen », *in Revue Monde(s), histoire, espace, relations*, n° 7, 2015.

Gwénola Ricordeau, sociologue, professeure assistante à la California State University (Chico, États-Unis), elle est spécialiste des questions relatives aux rapports sociaux de sexe, particulièrement aux Philippines. Elle a notamment publié « Faire la révolution ou faire l'amour ? Le mouvement communiste et la question de la sexualité aux Philippines », *in Dissidences,* n° 15, 2016 et a codirigé *International Marriages and Marital Citizenship: Southeast Asian Women on the Move*, Londres, Routledge, 2017.

Diane Robinson-Dunn, historienne, professeure associée à l'Université de Detroit Mercy (États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire de l'Empire colonial britannique au Moyen-Orient. Elle a notamment publié *The harem, slavery, and British imperial culture: Anglo-Muslim relations in the late nineteenth century*, Manchester, Manchester University Press, 2006 et « "Fairer to the Ladies" and of Benefit to the Nation: Abdullah Quilliam on Reforming British Society by Islamising Gender Relationships », *in Victorian Muslim: Abdullah Quilliam and Islam in the West,* Londres, C. Hurst & Co Ltd., 2017.

Fanny Robles, angliciste, maîtresse de conférences en cultures des mondes anglophones à l'Université d'Aix-Marseille (France), chercheuse au Laboratoire d'études et de recherche sur le monde anglophone, elle est spécialiste des Empires coloniaux britannique et français au XIXe siècle. Elle a notamment publié « When "The Present European Family" Contemplates "The Phases of Human Existence": The Court of Natural History at the Crystal Palace, Sydenham, 1854-1866 », *in Meet Me At the Fair: A World's Fair Reader*, Pittsburgh, ETC Press/Carnegie Mellon University, 2014 et « L'Europe des exhibitions », *in Zoos humains. L'invention du sauvage*, Liège, Centre d'Action Laïque de la Province de Liège, 2016.

Tiffany Roux, documentaliste-rédactrice en histoire, elle travaille sur les thématiques de genre et d'histoire coloniale. Elle a notamment assuré l'éditing de *L'invention de l'Orient*, Paris, La Martinière, 2016 et de *Zoos humains. L'invention du sauvage*, Liège, Centre d'Action Laïque de la Province de Liège, 2016.

Christophe Sabouret, historien, ingénieur d'études au CNRS, éditeur et secrétaire d'édition au Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France à Paris (France), il est spécialiste de l'histoire du Japon durant la Seconde Guerre mondiale. Il a traduit Shûichi Katô, *Le temps et l'espace dans la culture japonaise*, Paris, CNRS Éditions, 2009 et publié *Fukushima. L'apocalypse et après ?*, Saint-Malo, Éditions Pascal Galodé, 2011.

Nautiluspokal, tasse signée Johann Elias Geibinger [Autriche], corne de rhinocéros partiellement peinte, bois argent doré, 45 cm, 1691.

Raymond San Diego, doctorant dans le programme de Culture et Théorie de l'Université de Californie à Irvine (UCI, États-Unis), il étudie les cultures homosexuelles et pornographiques nées du métissage culturel entre Américains, Asiatiques et plus particulièrement des Philippins. Il est impliqué comme professeur dans le programme Pin@y Educational Partnerships à la Burton High School et au City College of San Francisco auprès des communautés philippines aux États-Unis.

Todd Shepard, historien, professeur à l'Université Johns Hopkins (États-Unis), il est spécialiste de la France et de l'Algérie au XXe siècle et des questions de « race », de sexualité et de nationalité. Il a notamment publié *1962. Comment l'indépendance algérienne a transformé la France,* Paris, Payot, 2008 et *Mâle décolonisation. L'« homme arabe » et la France (1962-1979)*, Paris, Payot, 2017.

SA Smythe, historienne, titulaire d'un doctorat d'*History of Consciousness* de l'Université de Californie à Santa Cruz (États-Unis), elle est spécialiste des études littéraires italiennes, de la théorie postcoloniale et des *Black Studies*. Poète et essayiste, elle a notamment publié des œuvres dans la revue *Johannesburg Salon* et est rédactrice de la revue *THEM: Trans Literary Journal.*

Barbara Spadaro, historienne à l'Université de Liverpool (Angleterre) pour le *Translating Cultures Theme of the Arts and Humanities Research Council*, elle est spécialiste de l'Empire colonial italien. Elle a notamment publié *Una colonia Italiana. Incontri, memorie e rappresentazioni tra Italia e Libia*, Milan, Le Monnier-Mondadori, 2013 et « The Italian Empire "at home". Fascist girls, imperial propaganda and the "racialized" memory of Italy (1937-2007) », *in Women in Transnational History: Connecting the Local and the Global*, New York, Routledge, 2016.

Federica Tamarozzi, ethnologue, conservatrice du département Europe au Musée d'ethnologie de Genève (Suisse), elle est spécialiste de la perception du corps dans les cultures populaires européennes. Elle a notamment publié « Voix Miss », *in Corps du monde. Atlas des cultures corporelles*, Paris, Armand Colin, 2013 et, en coédition, *Musée d'ethnographie de Genève. Regards sur les collections*, Genève, MEG, 2014.

Jean Gelman Taylor, historienne, professeure honoraire d'histoire à l'Université New South Wales (Australie), elle est spécialiste de l'histoire coloniale en Indonésie. Elle a notamment publié *Indonesia: Peoples and Histories*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2004 et *The Social World of Batavia*: *Europeans and Eurasians in Colonial Indonesia*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2009.

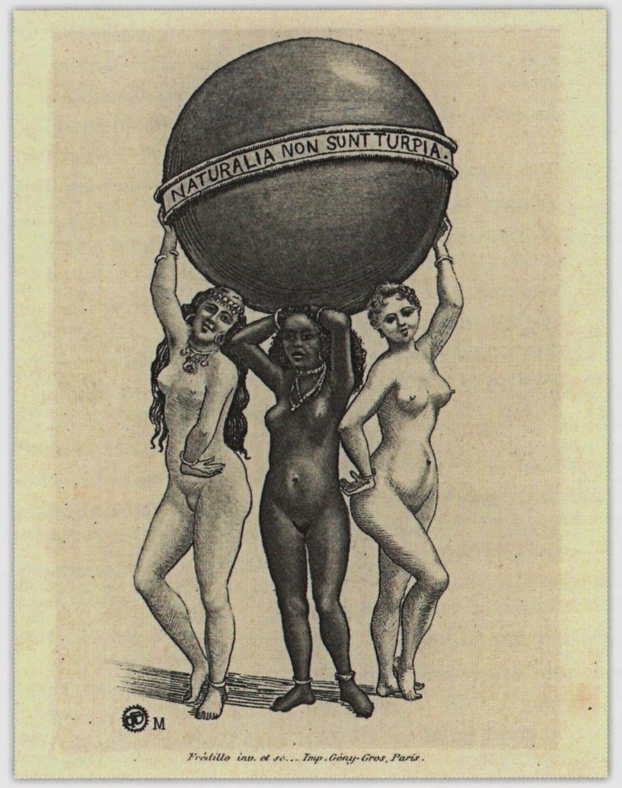
Serge Tcherkézoff, anthropologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris (France), cofondateur du Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie (EHESS/CNRS/Aix-Marseille Université). Il a publié des études ethnographiques sur l'archipel polynésien des Samoa et des analyses historiques sur les premières rencontres entre Européens et Polynésiens telles *Faa-Samoa, une identité polynésienne. Économie, politique, sexualité*, Paris, L'Harmattan, 2003 et *Tahiti 1768. Jeunes filles en pleurs*, Papeete, Au Vent des îles, 2004.

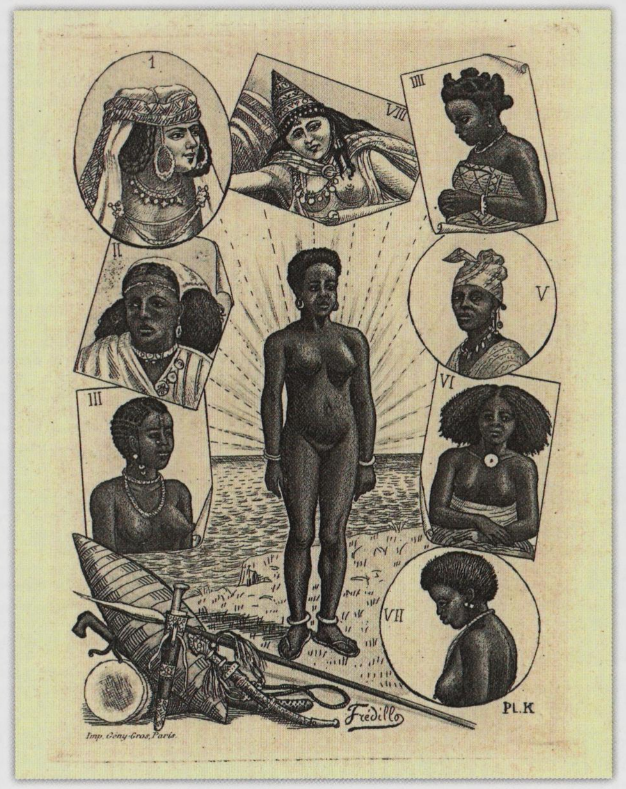
Violaine Tisseau, historienne, chargée de recherche au CNRS, membre de l'Institut des mondes africains à Aix-en-Provence (IMAF, France), elle est spécialiste de l'histoire sociale de Madagascar. Elle a notamment publié *Être métis en Imerina (Madagascar) aux XIXe-XXe siècles*, Paris, Karthala, 2017 et « Quand l'intime défie l'ordre colonial. Les couples de Malgaches et d'Européennes dans les Hautes Terres centrales de Madagascar (1896-1960) », *in Genre et Histoire*, n° 7, 2010.

Isabelle Tracol-Huynh, historienne, chercheuse associée à l'Institut d'Asie orientale de Lyon (France), elle est spécialiste de la prostitution en Indochine. Elle a notamment publié « The Shadow Theatre of Prostitution in French Colonial Tonkin: Faceless Prostitutes under the Colonial Gaze », *in Journal of Vietnamese Studies*, vol. 7, n° 1, 2012 et « Encadrer la sexualité au Vietnam colonial : police des mœurs et réglementation de la prostitution (des années 1870 à la fin des années 1930) », *in Genèses*, n° 86, 2012.

Christina Wu, historienne, maîtresse de conférences en histoire de l'Asie contemporaine à l'Université Paris I-Panthéon Sorbonne (France), elle est spécialiste de l'histoire de l'enfance, du genre et de la colonisation. Elle a notamment publié « A Life of Make-Believe: Being Boy Scouts and "Playing Indian" in British Malaya, 1910-1942 », *in Gender & History,* vol. 26, n° 3, 2014 et « A Malayan Girlhood on Parade: Colonial Femininities, Transnational Mobilities and the Girl Guide Movement in British Malaya », *in Transnational Histories of Youth in the Twentieth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

Jennifer Yee, professeure associée à l'Université d'Oxford et Tutorial Fellow à Christ Church (Grande-Bretagne), elle est spécialiste de littérature française du XIXe siècle en lien avec l'orientalisme et le colonialisme. Elle a notamment publié *Clichés de la femme exotique : un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914,* Paris, L'Harmattan, 2000, et *The Colonial Comedy: Imperialism in the French Realist Novel,* Oxford, Oxford University Press, 2016.





◄ Série de deux gravures signées Frédillo, *in La femme dans les colonies françaises* de Petrus Durel [France], 1898 : « Naturalia non sunt turpia » ; « Sans titre ».

Bibliographie

A

Andrew Jimenez Abalahin, *Prostitution Policy and the Project of Modernity: A Comparative Study of Colonial Indonesia and the Philippines, 1850-1940*, Ithaca, Cornell University Press, 2003.

Guido Abbattista, *Umanità in mostra. Esposizioni etniche e invenzioni esotiche in Italia (1880-1940)*, Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2013.

Guido Abbattista, **Rolando Minuti** (dir.), *Le problème de l'altérité dans la culture européenne*, Naples, Bibliopolis, 2006 [2004].

Séverin Abbatucci, *Médecins coloniaux*, Paris, Larose, 1924.

Farid Abdelouahab, *Le Maroc de Gabriel Veyre (1901-1936)*, Paris, Kubik Éditions, 2005.

Farid Abdelouahab, *Jusqu'au bout du monde. Circumnavigations et grandes traversées*, Grenoble, Glénat, 2008.

Aliyyah I. Abdur-Rahman, « "This Horrible Exhibition": Sexuality in Slave Narratives », *in* John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Bruno Nassim Aboudrar, « Intérieurs avec femmes voilées », *in Contact et cultures*, n° 43, 2008.

Bruno Nassim Aboudrar, *Comment le voile est devenu musulman*, Paris, Flammarion, 2014.

Peter Abrahams, *Le Sentier du tonnerre*, Paris, Gallimard, 1950 [1948].

Cristina Accornzro, « Meraviglia, divertimento e scienza. L'immagine dell'Africa attraverso le esposizioni torinesi (1884-1928) », *in* Cecilia Pennacini (dir.), *L'Africa in Piemonte tra '800 e '900*, Turin, Centro Piemontese di studi africani, 1999.

Bluford Adams, *Barnum: The Greatest Showman and the Making of US Popular Culture*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.

Michael Adas, *Machines as the Measure of Man. Science, Technology, and Ideologies of Western Dominance*, Ithaca, Cornell University Press, 1989.

Saheed Aderinto, « "The Problem of Nigeria is Slavery, Not White Slave Trade": Globalization and the Politicization of Prostitution in Southern Nigeria, 1921-1955 », *in Canadian Journal of African Studies*, n° 2, 2012.

Saheed Aderinto, « Of Gender, Race, and Class: The Politics of Prostitution in Colonial Lagos, Nigeria, 1923-1958 », *in Frontiers: A Journal of Women's Studies*, n° 3, 2012.

Saheed Aderinto, *When Sex Threatened the State: Illicit Sexuality, Nationalism, and Politics in Colonial Nigeria, 1900-1958*, Urbana, University of Illinois Press, 2015.

Saheed Aderinto, *Guns and Society: Firearms, Culture, and Public Order in Colonial Nigeria*, Bloomington, Indiana University Press, 2017.

Francis Affergan, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987.

Emily After, « Female Trouble in the Colonial Harem », *in Differences*, vol. 4, 1992.

Georgio Agamben, *Homo Sacer: Sovereign Power and Bare Life*, Stanford, Stanford University Press, 1998.

Charles-Robert Ageron, **Catherine Coquery-Vidrovitch**, **Gilbert Meynier**, **Jacques Thobie**, *Histoire de la France coloniale (1914-1990)*, Paris, Armand Colin, 2014.

Aischa Ahmed, « Die Sichtbarkeit ist eine Falle. Arabische Präsenzen, Völkerschauen und die Frage der gesellschaftlich Anderen in Deutschland (1896-1927) », *in* José Brunner, Shai Lavi (dir.), *Juden und Muslime in Deutschland. Recht, Religion, Identität*, Göttingen, Wallstein-Verlag, 2009.

Georges Aillaud, Isabelle Aillaud, Bernard Barbier (dir.), *Désirs d'ailleurs. Les expositions coloniales de Marseille 1906 et 1922*, Marseille, Éditions Alors Hors du temps, 2006.

Henriette Akofa, *Une esclave moderne*, Paris, Michel Lafon, 2000.

André Akoun, *Afrique noire, Amérique, Océanie. Mythes et croyances du monde*, Paris, Brepols, 1991.

Mohammed Akroun (dir.), *Histoire de l'islam et des musulmans en France : du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Albin Michel, 2006.

Idriss al'Amraoui, *Le paradis des femmes et l'enfer des chevaux. La France de 1860 vue par l'émissaire du Sultan*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2013 [1992].

Jean-Pierre Albert, **Bernard Andrieu**, **Pascal Blanchard**, **Gilles Boëtsch**, **Dominique Chevé** (dir.), *Coloris Corpus*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

Robert Aldrich, « Homosexuality in the French Colonies », *in Journal of Homosexuality*, n° 41, 2001.

Robert Aldrich, *Colonialism and Homosexuality*, Londres, Routledge, 2002.

Robert Aldrich, « Colonialisme », *in* Didier Eribon (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003.

Robert Aldrich, *Une histoire de l'homosexualité*, Paris, Seuil, 2006.

Robert Aldrich, « Colonial Man », *in* Christopher E. Forth, Bertrand Taithe (dir.), *French Masculinities: History, Culture and Politics*, Londres, Palgrave Macmillan, 2007.

Robert Aldrich, « Sex Matters: Sexuality and the Writing of Colonial History », *in* Andrew S. Thompson (dir.), *Writing Imperial Histories*, Manchester, Manchester University Press, 2013.

Robert Aldrich, *Cultural Encounters and Homoeroticism in Sri Lanka: Sex and Serendipity*, Londres, Routledge, 2014.

Ricardo E. Alegría, *Las primeras representaciones gráficas del indio Americano (1493-1523)*, Porto Rico, Centro de estudios avanzados de Puerto Rico y el Caribe, 1978.

Elizabeth Alexander, *The Venus Hottentot*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1990.

Zineb Ali-Benali, « "Ma sœur, y a-t-il eu pour toi dommage" ? Le déni du viol dans la guerre d'Algérie », *in* Pierre Bayart, Alain Brossat (dir.), *Les dénis de l'histoire. Europe et Extrême-Orient au XXe siècle*, Paris, Laurence Teper, 2008.

Syed Muhd Khairudin Aljunied, *Colonialism, Violence and Muslims in Southeast Asia: The Maria Hertogh Controversy and its Aftermath*, Londres, Routledge, 2009.

Patrick Allegaert (dir.), *De exotische mens. Andere culturen als amusement*, Tielt, Uitg Lannoo, 2009.

James Allen, *Without Sanctuary: Lynching Photography in America*, Santa Fe, Twin Palms Publishers, 1999.

Malek Alloula, *Le harem colonial. Images d'un sous-érotisme*, Paris, Éditions Slatkine, 1981.

Malek Alloula, *Belles Algériennes de Geiser*, Paris, Marval, 2001.

Jean-Yves Alquier, *Nous avons pacifié Tazalt. Journal de marche d'un officier parachutiste*, Paris, Robert Laffont, 1957.

Joseph S. Alter, « Celibacy, Sexuality, and the Transformation of Gender into Nationalism in North India », *in Journal of Asian Studies*, n° 53, 1994.

Richard D. Altick, *The Shows of London*, Cambridge/Londres, Belknap Press of Harvard University Press, 1978.

Henrice Altink, *Representations of Slave Women in Discourses of Slavery and Abolition, 1780-1838*, thèse d'histoire, University of Hull, 2002.

Henrice Altink, « Deviant and dangerous: Proslavery representations of Jamaican slave women's sexuality, *c.* 1780-1834 », *in* Gwyn Campbell, Suzanne Miers, Joseph C. Miller (dir.), *Women in Slavery: The Modern Atlantic*, Athens, Ohio University Press, 2007.

Paolo Ambrogetti, *La vita sessuale nell'Eritrea*, Rome, Capaccini, 1900.

Éric Ames, « Seeing the Imaginary: On the Popular Reception of Wild West Shows in Germany, 1885-1910 », *in* Pamela Kort, Max Hollein (dir.), *I like America: Fictions of the Wild West*, Francfort-sur-le-Main, Prestel, 2006.

Ludwig Ammann, *Cola und Koran. Das Wagnis einer islamischen Renaissance*, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 2004.

Valerie Amos, **Pratibha Parmar**, « Challenging Imperial Feminism », *in Feminist Review*, n° 17, 1984.

Danièle-Djamila Amrane-Minne, *Femmes au combat : la guerre d'Algérie (1954-1962)*, Alger, Éditions Rhama, 1993.

Danièle-Djamila Amrane-Minne, *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Karthala, 1994.

Jean-Loup Amselle, *Vers un multiculturalisme français*, Paris, Flammarion, 1996.

Barbara Andaya, *The Flaming Womb: Repositioning Women in Early Modern Southeast Asia*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2006.

Elijah Anderson, *Streetwise: Race, Class and Change in an Urban Community*, Chicago, University of Chicago Press, 1981.

Sylvie André, *Gobineau et la femme*, Pise/Paris, Libreria Goliardica/Nizet, 1987.

Rikke Andreassen, « Representations of Sexuality and Race at Danish Exhibitions of "Exotic" People at the Turn of the Twentieth Century », *in Nora: Nordic Journal of Feminist and Gender Research*, n° 20, 2012.

George Reid Andrews, *Blacks and Whites in São Paulo, Brazil, 1888-1988*, Madison, University of Wisconsin Press, 1991.

Bernard Andrieu, **Gilles Boëtsch** (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

Bernard Andrieu, **Gilles Boëtsch** (dir.), *Corps du monde*, Paris, Armand Colin, 2013.

Bernard Andrieu, **Gilles Boëtsch**, **David Le Breton**, **Nadine Pomarède**, **Georges Vigarello (dir.)**, *La peau. Enjeu de société*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

Julie d'Andurain, « Les armées coloniales, entre conquête et administration des sociétés coloniales », *in* Jacques Frémeaux, Dominique Barjot (dir.), *Les Sociétés coloniales à l'âge des empires : Afrique, Antilles, Asie (1850-1950)*, Paris, Éditions Sedes, 2012.

Julie d'Andurain, *Henri Gouraud. Photographies d'Afrique et d'Orient*, Paris, Éditions Pierre de Taillac/Archives diplomatiques, 2016.

Julie d'Andurain, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Éditions Zellige, 2017.

Pierre Martyr d'Anghiera, *De orbe novo*, Paris, Guillaume Auvray, 1587 [1511].

Anonyme, « Écran congolais », *in L'Avenir colonial belge*, 6 mars 1921.

Anonyme, *Les Expositions coloniales (1906-1922)*, Marseille, Vieille-Charité, 1982.

Marie-Amélie Anquetil, Olivier Michel, *Aquarelles orientales d'Émile Bernard (1893-1904)*, Saint-Germain-en-Laye, Musée départemental du Prieuré, 1983.

Ansom, « Conseil privé de la Guadeloupe, registre 164, année 1844, session de mai, n° 1 », *in* Dominique Rogers, *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Karthala, 2015.

Victoria A. Anyikwa, « The Intersections of Race and Gender in Help-Seeking Strategies among a Battered Sample of Low-Income African American Women », *in Journal of Human Behavior in the Social Environment*, vol. 25, n° 8, 2015.

Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.

K. Anthony Appiah, « Race in the Modern World: The Problem of the Color Line », *in Foreign Affairs*, vol. 94, n° 2, mars-avril 2015.

K. Anthony Appiah, Amy Gutmann, *Color Conscious: The Political Morality of Race*, Princeton, Princeton University Press, 1996.

Wazi Apoh, « The Archeology of German and British Colonial Entanglements in Kpando-Ghana », *in International Journal of Historical Archeology*, vol. 17, n° 2, 2013.

Karel Arnaut, « De menselijke zoo na Abu Graib: volkerenshows in tijden van reality tv », *in* Patrick Allegaert (dir.), *De exotische mens. Andere culturen als amusement*, Tielt, Uitg Lannoo, 2009.

David Arnold, *Colonizing the Body: State Medicine and Epidemic Disease in Nineteenth-Century India*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1993.

Antonin Artaud, *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1938.

Lancelot Arzel, « À la guerre comme à la chasse ? Une anthropologie historique de la violence coloniale dans l'État indépendant du Congo (1885-1908) », *in* Catherine Lanneau, Pierre-Luc Plasman, Patricia Van Schuylenbergh (dir.), *L'Afrique belge aux XIXe et XXe siècles. Nouvelles recherches et perspectives en histoire coloniale*, Berne, Peter Lang, 2014.

Lancelot Arzel, « Peut-on parler de "génocide colonial" en Afrique ? Le cas du Congo et de ses violences de masse », *in* Bernard Bruneteau, Guillaume Le Floch (dir.), *Génocide. Les usages d'un concept*, Rennes, PUR, 2017.

Bill Ashcroft, **Gareth Griffiths**, **Helen Tiffin**, *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, Abingdon-on-Thames, Routledge, 1989.

Bill Ashroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, (dir.) *Postcolonial Studies Reader*, New York/Londres, Routledge, 2006.

Jackie Assayag, « Aurore et crépuscule de l'Ève indienne : l'imaginaire de la danseuse de temple entre Théophile Gautier et Pierre Loti », *in* Denys Lombard (dir.), *Rêver l'Asie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993.

Jackie Assayag, *L'Inde fabuleuse. Le charme discret de l'exotisme français (XVIIe-XXe siècles)*, Paris, Éditions Kimé, 1999.

Feona Attwood, « Jane Campion's "The Piano" », *in Feminist Review*, n° 58, 1998.

Gilles Aubagnac, « État d'esprit et moral des troupes coloniales (1944-1945) », *in Histoire et Défense, Les Cahiers de Montpellier*, vol. 1, n° 37, 1998.

Gilles Aubagnac, « Les présences du monde dans les deux conflits », *in Des champs de bataille aux réécritures de l'histoire*, Paris, Publications du Sénat, 2014.

Sylvie Aubenas, « Les photographes en Orient (1850-1880) », *in* Sylvie Aubenas, Jacques Lacarrière (dir.), *Voyage en Orient*, Paris, BNF Éditeur, 2001.

Tom August, « Art and Empire Wembley (1924) », *in History Today*, n° 43, 1993.

Marie-France Auzepy, **Joël Cornette** (dir.), *Histoire du poil*, Paris, Belin, 2011.

B

Raymond Bachollet, **Jean-Barthélémi Debost**, **Anne-Claude Lelieur**, **Marie-Christine Peyriere** (dir.), *Négripub, l'image du Noir dans la publicité*, Paris, Somogy, 1994.

Klaus J. Bade (dir.), *Europa in Bewegung. Migration vom späten 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Munich, C. H. Beck, 2000.

Nana Badenberg, « Zwischen Kairo und alt-Berlin », *in* Alexander Honold, Klaus R. Scherper (dir.), *in* Alexander Honold, Klaus R. Scherpe, *Mit Deutschland um die Weld. Eine Kulturgeschichte des Fremden in der Kolonialzeit*, Stuttgart, J. B. Metzlersche, 2004.

Brian James Baer, « Russian Gays/Western Gaze: Mapping (Homo)Sexual Desire in Post-Soviet Russia », *in GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 8, n° 4, 2002.

Martin Baer, **Olaf Schröter**, *Eine Kopfjagd in Afrika. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*, Berlin, Ch. Links, 2001.

Georges Balandier, « La situation coloniale : approche théorique », *in Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 11, 1951.

Michel Balard (dir.), *États et colonisation au Moyen Âge et à la Renaissance*, Lyon, La Manufacture, 1989.

Anne Baldassari, *Picasso photographe (1901-1906)*, Paris, RMN, 1994.

Kate Baldwin, *Beyond the Color Line and the Iron Curtain: Reading Encounters Between Black and Red, 1922-1963*, Durham/Londres, Duke University Press, 2002.

Étienne Balibar, **Immanuel Wallerstein**, *Race, Nation, Class: Ambiguous Identities*, Londres, Verso, 1991.

Tony Ballantyne, **Antoinette Burton** (dir.), *Bodies in Contact: Rethinking Colonial Encounters in World History*, Durham/Londres, Duke University Press, 2005.

Kenneth Ballhatchet, *Race, Class and Sex under the Raj: Imperial Attitudes and Policies and Their Critics, 1793-1905*, New York, St. Martin's Press, 1980.

Arnaud Balvay, *L'épée et la plume. Amérindiens et soldats des troupes de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683-1763)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006.

Nicolas Bancel, « Tourisme ethnique : une reconquête symbolique ? », *in* Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, *Culture post-coloniale. Traces et mémoires coloniales en France (1961-2006)*, Paris, Autrement, 2006.

Nicolas Bancel, *Retours sur la question coloniale*, Paris, Culture Sud, 2008.

Nicolas Bancel, « Le maelström colonial : Politique de la mémoire coloniale et rôle de l'histoire universitaire », *in Revue canadienne des études africaines*, n° 45, 2011.

Nicolas Bancel, « L'historiographie de la colonisation en France. Réalisations, débats, questions », *in Diversité*, n° 174, 2013.

Nicolas Bancel, « France, 2005: A Postcolonial Turning Point », *in French Cultural Studies*, vol. 24, n° 2, 2013.

Nicolas Bancel, **Thomas Riot**, *La forge corporelle du politique*, *Politique africaine*, n° 147, 2017.

Nicolas Bancel, **Olivier Sirost**, « Le corps de l'Autre : une nouvelle économie du regard », *in* Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.

Nicolas Bancel, **Pascal Blanchard**, **Ahmed Boubeker**, *Le Grand repli*, Paris, La Découverte, 2015.

Nicolas Bancel, **Pascal Blanchard**, **Francis Delabarre** (dir.), *Images d'Empire. Trente ans de photographies officielles sur l'Afrique française (1930-1960)*, Paris, La Documentation française/La Martinière, 1998.

Nicolas Bancel, **Pascal Blanchard**, **Laurent Gervereau** (dir.), *Images et colonies. Iconographie et propagande coloniale sur l'Afrique française de 1880 à 1962*, Paris, MHC/BDIC/Groupe de recherche Achac, 1993.

Nicolas Bancel, **Pascal Blanchard**, **Dominic Thomas** (dir.), *The Colonial Legacy in France: Fracture, Rupture, and Apartheid*, Bloomington, Indiana University Press, 2017.

Nicolas Bancel, **Pascal Blanchard**, **Françoise Vergès**, *La République coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, 2003.

Nicolas Bancel, **Daniel Denis**, **Youcef Fates**, *De l'Indochine à l'Algérie. La jeunesse en mouvement des deux côtés du miroir colonial (1940-1962)*, Paris, La Découverte, 2009.

Nicolas Bancel, **Thomas David**, **Dominic Thomas** (dir.), *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.

Nicolas Bancel, **Pascal Blanchard**, **Gilles Boëtsch**, **Éric Deroo**, **Sandrine Lemaire** (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.

Nicolas Bancel, **Pascal Blanchard**, **Florence Bernault**, **Ahmed Boubeker**, **Achille Mbembe**, **Françoise Vergès** (dir.), *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, 2010.

Sekhar Bandyopadhyay, *From Plassey to Partition: A History of Modern India*, New Delhi, Orient Longman, 2004.

Melissa Banta, **Curtis Hinsley**, *From Site to Sight: Anthropology, Photography and the Power of Imagery*, Cambridge, Peabody Museum Press, 1986.

Michael Banton, *The International Politics of Race*, Oxford, Polity Press, 2002.

Edward E. Baptist, « "Cuffy", "Fancy Maids" and "One-Eyed Men": Rape, Commodification, and the Domestic Slave Trade in the United States », *in The American Historical Review*, vol. 106, n° 5, 2001.

Dominique Baqué, *Mauvais genre(s). Érotisme, pornographie et art contemporain*, Paris, Édition de Regard, 2002.

Claire Barbillon, *Les canons du corps humain au XIXe siècle. L'art et la règle*, Paris, Odile Jacob, 2004

Peter W. Bardaglio, « "Shameful Matches": The Regulation of Interracial Sex and Marriage in the South before 1900 », *in* Martha E. Hodes (dir.), *Sex, Love, Race: Crossing Boundaries in North American History*, New York, New York University Press, 1999.

Ruben Bareiro Saguier, « Le Paraguay : Nation de Métis », *in Revue de psychologie des peuples*, vol. 18, n° 4, 1963.

Laurent Baridon, **Martial Guedron**, *Corps et arts. Physionomies et physiologies dans les arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Olivier Barlet, *Les Cinémas d'Afrique noire. Le regard en question*, Paris, L'Harmattan, 1996.

Olivier Barlet, *Les cinémas d'Afrique des années 2000. Perspectives critiques*, Paris, L'Harmattan, 2012.

Tani E. Barlwo, *The Modern Girl Around the World: Consumption, Modernity, and Globalization*, Durham, Duke University Press, 2008.

Docteur Barot, *Guide pratique de l'Européen dans l'Afrique occidentale à l'usage des Militaires, Fonctionnaires, Commerçants, Colons & Touristes*, Paris, Flammarion, 1902.

Giulia Barrera, *Dangerous Liaisons: Colonial Concubinage in Eritrea, 1890-1941*, Evanston, Northwestern University, 1996.

Giulia Barrera, « Mussolini's colonial race laws and state-settler relations in Africa Orientale Italiana, 1935-1941 », *in Journal of Modern Italian Studies*, vol. 8, 2003.

Giulia Barrera, « Sex, Citizenship and the State: The Construction of the Public and Private Spheres in Colonial Eritrea », *in* Perry Willson (dir.), *Gender, Family and Sexuality: The Private Sphere in Italy, 1860-1945*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004.

Tim Barringer, **Geoff Quilley**, **Douglas Fordham**, *Art and the British Empire*, Manchester, Manchester University Press, 2007.

Victor Barrucand, *L'Algérie et les peintres orientalistes*, Blida, Éditions du Tell, 2005 [1930].

Volker Barth, **Roland Cvetkovski** (dir.), *Imperial Co-operation and Transfer, 1870-1930: Empires and Encounters*, Londres, Bloomsbury Academic, 2015.

Pascale Barthélémy, « Je suis une Africaine... j'ai vingt ans. Écrits féminins et modernité en Afrique occidentale française (*c.* 1940-*c.* 1950) », *in Annales, Histoire, Sciences sociales*, n° 4, 2009.

Pascale Barthélémy, *Africaines et diplômées à l'époque coloniale (1918-1957)*, Rennes, PUR, 2010.

Alison Bashford, *Imperial Hygiene: A Critical History of Colonialism, Nationalism and Public Health*, New York, Palgrave Macmillan, 2004.

Loretta Bass, *African Immigrant Families in Another France*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.

Roger Bastide, « Color, Racism and Christianity », *in Daedalus*, vol. 96, n° 2, 1967.

Essohanam Batchana, « Acteurs et victimes de la contestation au Togo à travers les colonnes de la presse (1911-1958) », *in* Essoham Assima-Kpatcha, Koffi Nutefé Tisigbé (dir.), *Le refus de l'ordre colonial en Afrique et au Togo (1884-1960)*, Lomé, PUL, 2013.

Alexandra Baudelot (dir.), *Latifa Laâbissi. Grimaces du réel*, Dijon, Les presses du réel, 2016.

Antonin Baudenne, **Gaston Strarbach**, *Sao-Tiampa, épouse Laotienne*, Paris, Kailash Éditions, 1993 [1912].

Joachim K. Bautze, *Das koloniale Indien. Photographien von 1855 bis 1910*, Cologne, Fackelträger, 2007.

Kurt Bayertz, Jürgen Kroll, Peter Weingart, *Rasse, Blut und Gene. Geschichte der Eugenik und Rassenhygiene in Deutschland*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 2006 [1992].

Christopher Allen Bayly, *La naissance du monde moderne*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2007.

Florence Beaugé, « Le tabou du viol des femmes pendant la guerre d'Algérie commence à être levé », *in Le Monde*, 11 octobre 2001.

Gilbert Beaugé, **Jean-François Clément**, *L'image dans le monde arabe*, Paris, CNRS Éditions/Iremam, 1995.

Scarlet Beauvalet, *Histoire de la sexualité à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, 2010.

Simone de Beauvoir, **Gisèle Halimi**, *Djamila Boupacha*, Paris, Gallimard, 1962.

Marianne Bechhaus-Gerst, **Anne-Kathrin Horstmann** (dir.), *Köln und der deutsche Kolonialismus: Eine Spurensuche*, Cologne, Böhlau Verlag, 2013.

Marianne Bechhaus-Gerst, **Mechthild Leutner** (dir.), *Frauen in der deutschen Kolonien*, Berlin, Verlag, 2009.

Felicitas Becker, **Jigal Beez** (dir.), *Der Maji-Maji-Krieg in Deutsch-Ostafrika (1905-1907)*, Berlin, Ch. Links, 2005.

Xavier Beguin-Billecocq, *Charles Fouqueray, un peintre français en Arabie Saoudite (1917-1924)*, Paris, X. Beguin-Billecocq, 1998.

Farida Begum, *The Creation of Difference Empire: Race, and the Discourse on Prostitution in Colonial Bengal, 1880-1940*, thèse d'histoire, Barnard College, 2012.

Manuel Dias Belchior, *Compreendamos os negros!*, Lisbonne, Agência Geral do Ultramar, 1951.

Masha Belenky, Kathryn Kleppinger, Anne O'Neil Henry, (dir.), *French Cultural Studies in the 21st Century*, Newark, University of Delaware Press, 2017.

Whitfield Bell (dir.), *A Cabinet of Curiosities*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1967.

François Bellec, *La généreuse et tragique expédition Lapérouse*, Paris, Ouest-France, 1985.

Safia Belmenouar, **Marc Combier**, *Bons baisers des colonies. Images de la femme dans la carte postale coloniale*, Paris, Alternatives, 2007.

Safia Belmenouar, **Gérard Guicheteau**, **Marc Combier** (dir.), *Rêves mauresques. De la peinture orientaliste à la photographie coloniale*, Paris, Hors collection, 2007.

Adolphe Belot, *La Vénus noire, voyage dans l'Afrique centrale*, Paris, Dreyfus, 1879.

Marcel Benabou, « Monstres et Hybrides chez Lucrèce et Pline l'Ancien », *in* Léon Poliakov (dir.) *Hommes et bêtes : entretiens sur le racisme*, Paris, Éditions Mouton, 1973.

Sumanta Benerjee, *Under the Raj: Prostitution in Colonial Bengal*, New York, Monthly Review Press, 1998.

Judith A. Bennett, **Angela Wanhalla** (dir.), *Mothers' Darlings of the South Pacific: The Children of Indigenous Women and U.S. Servicemen, World War II*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2016.

Christian Benoit, *Le soldat et la putain*, Paris, Éditions Pierre de Taillac, 2013.

Christian Benoit, **Antoine Champeaux**, **Éric Deroo**, **Maurice Rives** (dir.), *Un rêve d'aventure. Des troupes coloniales aux troupes de marine (1900-2000)*, Panazol, Lavauzelle, 2000.

Albert Bensa, *La fin de l'exotisme*, Toulouse, Anacharsis Éditions, 2006.

Maryam Ben Salem, « Le voile en Tunisie. De la réalisation de soi à la résistance passive », *in Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 128, 2010.

Fethi Benslama, **Nadia Tazi** (dir.), *La virilité en Islam*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2004.

Trevor Bentley, **Pakeha Maori**, *The Extraordinary Story of The Europeans who Lived as Maori in Early New Zealand*, Auckland, Penguin Books, 1999.

Jean-Claude Bercher, *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1985.

Narcisse Berchère, *Le Désert de Suez, Cinq mois dans l'Isthme*, Londres, The Modern Humanities Research Association, 2010.

Françoise Bérenguer, *Le mythe de la femme orientale chez les écrivains voyageurs français de 1806 à 1869*, thèse de littérature française, Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle, 1988.

Berkeley Art Center, *Ethnic Notions, Black Images in the White Mind and Exhibition of Afro-American Stereotype and Caricature*, Berkeley, Berkeley Art Center, 1982.

Robert F. Berkhofer, *The White Man's Indian: Images of the American Indian from Columbus to the Present*, New York, Knopf, 1978.

David Berliner, « Luang Prabang, sanctuaire Unesco et paradis gay », *in Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011.

Nina Berman, **Klaud Mühlhahn**, **Patrice Nganang** (dir.), *German Colonialism Revisited: African, Asian, and Oceanic Experiences*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2014.

Jean Bernabé, **Raphaël Confiant**, **Patrick Chamoiseau**, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989.

Carmen Bernand, **Capucine Boidin**, **Luc Capdevila**, « Amériques métisses », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

Richard Bernheimer, *Wild Men in the Middle Ages: A Study in Art, Sentiment, and Demonology*, Cambridge, Harvard Universty Press, 1952.

François Bernier, « Nouvelle division de la terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent », *in Le Journal des Savants*, avril 1684.

Elizabeth Bernstein, *Temporarily Yours*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

Christophe Bertossi, « Multiculturalisme : Sarkozy déplace le débat », *in Libération*, 11 février 2011.

Bessora, *53 cm*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1999.

William Betagh, *A Voyage Round the World: Being an Account of a Remarkable Enterprize begun in the year 1719 chiefly to cruise on the Spaniards in the Great South Ocean...*, Londres, T. Combres, 1728.

Yamina Bettahar, « La sexualité au Maghreb entre ordre social et morale religieuse », *in Bastidiana*, n° 27-28, juillet-décembre 1999.

Piero Bevilacqua, **Adreina De Clementi**, **Emilio Franzina** (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, Rome, Donzelli, 2001.

Calixthe Beyala, *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, Paris, Spengler, 1995.

Calixthe Beyala, *Lettre d'une Afro-Française à ses compatriotes*, Paris, Éditions Mango, 2000.

Calixthe Beyala, *Femme nue, femme noire*, Paris, Albin Michel, 2003.

Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007.

Gautama Bhadra, **Gyan Prakash**, **Susie J. Tharu** (dir.), *Subaltern Studies X: Writings on South Asian History and Society*, New Delhi, Oxford University Press, 1999.

Heiner Bielefeldt, *Muslime im säkularen Rechtsstaat. Integrationschancen durch Religionsfreiheit*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2003.

Serge Bilé, *La légende du sexe surdimensionné des Noirs*, Paris, Éditions du Serpent à plumes, 2005.

Serge Bilé, **Alain Roman**, **Daniel Sainte-Rose**, *Paroles d'esclavage. Les derniers témoignages*, Saint-Malo, Pascal Galodé, 2011.

Auguste Billiard, *Politique et organisation coloniale (principes généraux)*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1899.

David Birmingham, « Vinho, mulheres e guerra », *in* Alexandre Valentim (dir.), *O Império africano (séculos XIX e XX)*, Lisbonne, Colibri, 2000.

Eva Bischoff, « Tropenkoller: Male Self-Control and the Loss of Colonial Rule », *in* Maurus Reinkowski, Gregor Thum (dir.), *Helpless Imperialists: Imperial Failure, Fear and Radicalization*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2013.

Catherine Bishop, **Angela Woollacott**, « Business and Politics as Women's Work: The Australian Colonies and the Mid-Nineteenth-Century Women's Movement », *in Journal of Women's History*, vol. 28, n° 1, 2016.

Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996.

Matthias Bjørnlund, « "A Fate Worse Than Dying": Sexual Violence during the Armenian Genocide », *in* Dagmar Herzog (dir.), *Brutality and Desire: War and Sexuality in Europe's Twentieth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009.

Matthias Bjørnlund, « "The Big Death": Finding precise terminology for the murder of the American people », *in Mirror-Spectator*, n° 40, 2015.

Robin Blackburn, « The Old World Background to European Colonial Slavery », *in The William and Mary Quarterly: A Magazine of Early American History and Culture*, vol. 54, n° 1, 1997.

Emmanuel Blanchard, « Le mauvais genre des Algériens. Des hommes sans femme face au virilisme policier dans le Paris d'après-guerre », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

Emmanuel Blanchard, *La police parisienne et les Algériens (1944-1962)*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011.

Pascal Blanchard, « L'invention du corps du colonisé à l'heure de l'apogée colonial », *in* Gilles Boëtsch, Dominique Chevé (dir.), *Le corps dans tous ses états*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

Pascal Blanchard, « Les représentations de l'indigène dans les affiches de propagande coloniale : entre concept républicain, fiction phobique et discours racialisant », *in Hermès*, n° 30, 2001.

Pascal Blanchard, « Black Logo. Déshabillez-moi ! », *in Africultures*, n° 59, 2004.

Pascal Blanchard, « Altérité, identité, stéréotypes des corps dans les affiches de spectacles ethnographiques », *in* Gilles Boëtsch, Christian Hervé, Jacques J. Rozenberg (dir.), *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2007.

Pascal Blanchard, « Le grand théâtre des expositions », *in* Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahi (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.

Pascal Blanchard, « Question noire et présence afro-antillaise en France : de l'invisible au visible », *in* Marie Poinsot, Serge Weber (dir.), *Migrations et mutations de la société française. L'état de savoirs*, Paris, La Découverte, 2014.

Pascal Blanchard (dir.), *Zoos humains. L'invention du sauvage*, Liège, Centre d'Action Laïque de la Province de Liège, 2016.

Pascal Blanchard, *L'Invention de l'Orient*, Paris, La Martinière, 2016.

Pascal Blanchard, **Nicolas Bancel** (dir.), *Culture post-coloniale. Traces et mémoires coloniales en France (1961-2006)*, Paris, Autrement, 2006.

Pascal Blanchard, **Gilles Boëtsch**, « La construction du "Blanc" dans l'iconographie coloniale », *in* Sylvie Laurent, Thierry Leclère (dir.), *De quelle couleur sont les Blancs ?*, Paris, La Découverte, 2013.

Pascal Blanchard, **Éric Deroo** (dir.), *Le Paris Asie*, Paris, La Découverte, 2004.

Pascal Blanchard, **Sandrine Lemaire** (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2003.

Pascal Blanchard, **Sandrine Lemaire** (dir.), *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République*, Paris, Autrement, 2004.

Pascal Blanchard, **Nicolas Bancel**, **Sandrine Lemaire** (dir.), *La Fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

Pascal Blanchard, **Nicolas Bancel**, **Sandrine Lemaire** (dir.), *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS Éditions/Autrement, 2008.

Pascal Blanchard, **Gilles Boëtsch**, **Nanette Snoep** (dir.), *Exhibitions. L'invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011.

Pascal Blanchard, **Éric Deroo**, **Gilles Manceron**, *Le Paris noir*, Paris, Hazan, 2001.

Pascal Blanchard, **Nicolas Bancel**, **Ahmed Boubeker**, **Éric Deroo**, *Frontière d'Empire, du Nord à l'Est. Soldats coloniaux et immigrations des Suds*, Paris, La Découverte, 2008.

Pascal Blanchard, **Sandrine Lemaire**, **Nicolas Bancel**, **Dominic Thomas** (dir.), *Colonial Culture in France since the Revolution*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.

Pascal Blanchard, **Naïma Yahi**, **Yvan Gastaut**, **Nicolas Bancel** (dir.), *La France arabo-orientale. Treize siècles de présences*, Paris, La Découverte, 2013.

Pascal Blanchard, **Nicolas Bancel**, **Gilles Boëtsch**, **Éric Deroo**, **Sandrine Lemaire** (dir.), *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*, Paris, La Découverte, 2011.

Pascal Blanchard, **Stéphane Blanchoin**, **Nicolas Bancel**, **Gilles Boëtsch**, **Hubert Gerbeau** (dir.), *L'Autre et Nous. « Scènes et Types »*, Paris, Groupe de recherche Achac/Syros, 1996.

Pascal Blanchard, **Sylvie Chalaye**, **Éric Deroo**, **Dominic Thomas**, **Mahamet Timera** (dir.), *La France noire. Trois siècles de présences*, Paris, La Découverte, 2011.

Claude Blanckaert, « Of Monstrous Metis? Hybridity, Fear of Miscegenation, and Patriotism from Buffon to Paul Broca », *in* Sue Peabody, Tyler Stovall (dir.), *The Color of Liberty: Histories of Race in France*, Durham, Duke University Press, 2003.

Claude Blanckaert (dir.), *La Vénus hottentote entre Barnum et Muséum*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2013.

Paul Bleton, *Western, France. La place de l'Ouest dans l'imaginaire français*, Paris/Amiens, Encrage, 2002.

Sharon Block, *Rape and Sexual Power in Early America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006.

John Block Friedman, *The Monstruous Race in Medieval Art and Thought*, Syracuse, Syracuse University Press, 2000.

Marieke Bloembergen, *Colonial Spectacles: The Netherlands and the Dutch East Indies at the World Exhibitions, 1880-1931*, Singapour, Singapore University Press, 2006.

Gisela Bock, Pat Thane (dir.), *Maternity and Gender Policies: Women and the Rise of European Welfare States, 1880s-1950s*, Londres, Routledge, 1991.

Massimo Boddi, *Letteratura dell'impero e romanzi coloniali (1922-1935)*, Minturno, Caramanica Editore, 2012.

Michel Bodin, « Le plaisir du soldat en Indochine (1945-1954) », *in Guerres mondiales et Conflits contemporains*, n° 222, avril 2006.

Vincent Boele, **Esther Schreuder**, **Elmer Kolfin** (dir.), *Black is Beautiful: Rubens to Dumas*, Zwolle, Waanders, 2008.

Gilles Boëtsch, « La Mauresque aux seins nus : l'imaginaire érotique colonial dans la carte postale », *in* Pascal Blanchard, Armelle Chatelier (dir.), *Images et colonies (1880-1962)*, Paris, Syros, 1993.

Gilles Boëtsch, « Corps mauresques », *in Corps*, n° 1, 2006(a).

Gilles Boëtsch, « Arabes/Berbères, l'incontournable raciologie du XIXe siècle », *in* Hélène Claudot-Hawad (dir.), *Berbères ou Arabes ? Le tango des spécialistes*, Paris, Éditions Non Lieu, 2006(b).

Gilles Boëtsch, « Le corps métis », *in* Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello (dir.), *La peau. Enjeu de société*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

Gilles Boëtsch, « Beautés hybrides », *in* Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello, Bernard Andrieu (dir.), *La belle apparence*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

Gilles Boëtsch, **Pascal Blanchard**, « The Hottentot Venus: Birth of a "freak" (1815) », *in* Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, Charles Forsdick (dir.), *Human Zoos: Science and Spectacle in the Age of Colonial Empires*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008.

Gilles Boëtsch, **Dominique Chevé** (dir.), *Le Corps dans tous ses états*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

Gilles Boëtsch, **Jean-Noël Ferrié**, « Le paradigme berbère : approche de la logique classificatoire des anthropologues français du XIXe siècle », *in Bulletins et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris*, vol. 1, n° 3-4, 1989.

Gilles Boëtsch, **Jean-Noël Ferrié**, « La mise en scène du Maghrébin dans l'illustration populaire durant la période coloniale », *in* Jean-Robert Henry, Lucienne Martini (dir.), *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, Aix-en-Provence, Édisud, 1999.

Gilles Boëtsch, **Jean-Noël Ferrié**, « Du daguerréotype au stéréotype : typification scientifique et typification du sens commun dans la photographie coloniale », *in Hermès*, n° 30, 2001.

Gilles Boëtsch, **Jean-Noël Ferrié**, « Du Maure à la Mauresque : les métamorphoses d'un stéréotype dans les représentations savantes et vulgaires », *in* Gilles Boëtsch, Zeyneb Samandi, Christiane Villain-Gandossi (dir.), *Individu, famille et société en Méditerranée entre construction d'un savoir anthropologique et stéréotypes*, Tunis, Cérès, 2003.

Gilles Boëtsch, **Jean-Noël Ferrié**, « A moura de seios nus: o imaginàrio érotico colonial no cartao posta », *in* Étienne Samain (dir.), *O Fotografico*, São Paulo, Hucitec/Senac, 2005 [1998].

Gilles Boëtsch, **Michèle Fonton**, « L'ethnographie criminelle : Lombroso aux colonies », *in* Laurent Mucchielli (dir.), *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Gilles Boëtsch, **Éric Savarese**, « Photographies anthropologiques et politiques des races. Sur les usages de la photographie à Madagascar (1896-1905) », *in Journal des anthropologues*, n° 80-81, 2000.

Gilles Boëtsch, **Éric Savarese**, « Le corps de l'Africaine : érotisation et inversion », *in Cahiers d'Études africaines*, n° 153, 1999.

Gilles Boëtsch, **Christiane Villain-Gandossi**, « Les stéréotypes dans les relations Nord-Sud : images du physique de l'Autre et qualifications mentales », *in Hermès*, n° 30, 2001.

Gilles Boëtsch, **Federica Tamarozzi** (dir.), *Morceaux exquis. Le corps dans les cultures populaires*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

Gilles Boëtsch, **Dominique Chevé**, **Pascal Blanchard** (dir.), *Corps & couleurs*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

Gilles Boëtsch, **Dominique Chevé**, **Hélène Claudot-Hawad** (dir.), *Décors des corps*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

Gilles Boëtsch, Hélène Claudot-Hawad, Jean-Noël Ferrié, « Des Touaregs "sauvages" aux Égyptiens "urbains" : les gradations de l'émotion exotique », *in* Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2004.

Gilles Boëtsch, Christian Hervé, Jacques J. Rozenberg (dir.), *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, Bruxelles, De Boeck, 2007.

Robert Bogdan, *Freak Show: Presenting Human Oddities for Amusement and Profit*, Chicago, University of Chicago Press, 1988 [édition française : 2013].

Félix Boggio Éwanjé-Épée, « L'hégémonie au regard des politiques sexuelles et nationales du socialisme bolchévik dans la Russie révolutionnaire », *in Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.

Albert Boime, *The Art of Exclusion: Representing Blacks in the Nineteenth Century*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 1990.

Dominique Bois, « Tamatave, la cité des femmes », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 6, 1997.

Rosita Boisseau, « Nous sommes toutes des Vénus hottentotes ! Quatre chorégraphes s'emparent au même moment du personnage de cette femme callipyge devenue symbole », *in Le Monde*, 21 novembre 2011.

Jennifer Anne Boittin, *Colonial Metropolis: The Urban Grounds of Anti-Imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010.

Jennifer Anne Boittin, « Feminist Mediations of the Exotic: French Algeria, Morocco and Tunisia, 1921-1939 », *in Gender & History*, vol. 22, n° 1, 2010.

Jennifer Anne Boittin, « The Militant Black Men of Marseille and Paris, 1927-1937 », *in* Trica Danielle Keaton, Tracy Sharpley-Whiting, Tyler Stovall (dir.), *Black France/France noire: The History and Politics of Blackness*, Durham/Londres, Duke University Press, 2012.

Norman Bolotin, Christine Laing, *The Chicago World's Fair of 1893: The World's Columbian Exposition*, Washington, Preservation Press, 1992.

Adolphe Bonain, *L'Européen sous les tropiques. Causeries d'hygiène coloniale pratique*, Paris, Charles Lavauzelle, 1907.

Riccardo Bonavita, « L´amore ai tempi del razzismo. Discriminazioni di razza e di genere nela narrativa fascista », *in* Antonio Burgio (dir.), *Nel nome della razza. Il razzismo nella storia d'Italia (1870-1945)*, Bologne, Il Mulino, 1999.

Nathalie Bondil, *Benjamin-Constant. Merveilles et mirages de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2014.

Chris Bongie, *Exotic Memories: Literature, Colonialism and the Fin de Siècle*, Stanford, Stanford University Press, 1991.

Pascale Bonnemère, **Irène Théry** (dir), *Ce que le genre fait aux personnes*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2008.

Jean-Luc Bonniol, *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Paris, Albin Michel, 1992.

Jean-Luc Bonniol, Jean Benoist, « Hérédités plurielles : représentations populaires et conceptions savantes du métissage », *in Ethnologie française*, vol. 24, n° 1, 1994.

Marilyn Booth, *Harem Histories: Envisioning Places and Living Spaces*, Durham, Duke University Press, 2011.

Sheela Bose, « Roots of Feminine Consciousness in Bengal during the Pre-Swadeshi Days », *in Quarterly Review of Historical Studies*, vol. 27, n° 1, 1987.

Sugata Bose, *A Hundred Horizons: The Indian Ocean in the Age of Global Empire*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.

Catherine Bouché, Sabine Fazekas, *Expression des horizons lointains. La peinture coloniale (1900-1940)*, Bayonne, Musée Bonnat, 1991.

Abdelwahab Bouhdiba, *La sexualité en islam*, Paris, PUF, 1975.

Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du roi* La Boudeuse *et* La flûte L'Étoile *en 1766, 1767, 1768 et 1769*, Paris, Saillant et Nyon, 1771.

Roger Boulay, « Imagerie, lieux communs et clichés appliqués aux peuples d'Océanie au XIXe siècle », *in Les Cahiers de l'école nationale du Patrimoine*, n° 5, 1999.

Roger Boulay, *Hula hula, pilou pilou, cannibales et vahinés*, Paris, Le Chêne, 2005.

Christian Boudon, Jean-Pierre Bourgeron, *Jean Agélou, de l'académisme à la photo de charme*, Paris, Marval, 2006.

Annie Bourdié, *Créations chorégraphiques d'Afrique francophone : systèmes de représentations et stratégies de reconnaissance en période contemporaine*, thèse en sciences sociales, Université Paris-Est, 2013.

Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

Serge Bourjea, « "Une Mandchoue peut-elle être aimée d'un Européen ? " (Théorie du roman "exotique" dans René Leys de Victor Segalen) », *in Itinéraires et contacts de cultures*, n° 12, 1990.

James A. Boutilier, « European Women in the Solomon Islands, 1900-1942: Accommodation and Change on the Pacific Frontier », *in* Denise O'Brien, Sharon W. Tiffany (dir.), *Rethinking Women's Roles: Perspectives from the Pacific*, Berkeley, University of California Press, 1984.

Malek Bouyahia, « Genre, sexualité et médecine coloniale. Impensés de l'identité "indigène" », *in Cahiers du Genre*, n° 50, 2011.

Marc Bouyer, Jean-Paul Duviols, *Le Théâtre du Nouveau Monde. Les Grands Voyages de Théodore de Bry*, Paris, Gallimard, 1992.

Charles Ralph Boxer, *Racial Relations in the Portuguese Colonial Empire, 1415-1825*, Oxford, Oxford University Press, 1963.

Glenn Bowman, « Fucking Tourists: Sexual Relations and Tourism in Jerusalem's Old City », *in Critique of Anthropology*, vol. 9, n° 2, 1989.

John Brackett, « Race and Rulership: Alessandro de Medici, First Medici Duke of Florence, 1529-1537 », *in* Thomas Earle, Kate Lowe (dir.), *Black Africans in Renaissance Europe*, New York, Cambridge University Press, 2005.

Sabrina Brancato, *Afro-Europe: Texts and Contexts*, Berlin, Trafo, 2009.

Daniel Branch, *Defeating Mau Mau, Creating Kenya*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

Raphaëlle Branche, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie (1954-1962)*, Paris, Gallimard, 2001.

Raphaëlle Branche, « Être soldat en Algérie face à un ennemi de l'autre sexe », *in Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, vol. 109, n° 2, 2002(a).

Raphaëlle Branche, « Des viols pendant la guerre d'Algérie », *in Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 75, 2002(b).

Raphaëlle Branche, « *La masculinité à l'épreuve de la guerre sans nom* », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 20, 2004.

Raphaëlle Branche, « Le sexe, le genre et la parole : quand une femme interroge des hommes sur les violences infligées », *in* Geneviève Dermenjian, Françoise Thébaud (dir.), *Quand les femmes témoignent : histoire orale, histoire des femmes, mémoire des femmes*, Paris, Publisud, 2009.

Raphaëlle Branche, *L'embuscade de Palestro. Algérie 1956*, Paris, Armand Colin, 2010.

Raphaëlle Branche, « Gender and Wars of liberation », *in* Karen Hagemann (dir.), *The Oxford Handbook: Gender, War and the Western World since 1600*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

Raphaëlle Branche, **Fabrice Virgili** (dir.), *Viols en temps de guerre*, Paris, Payot, 2011.

James Braun, *The North American Indian Exhibits at the 1876 and 1893 World Expositions: The Influence of Scientific Thought on Popular Attitudes*, Washington, D.C., George Washington University, 1975.

Carol Breckenridge, **Peter van der Veer** (dir.), *Orientalism and the Postcolonial Predicament: Perspectives on South Asia*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993.

Louis Bréhier, « À propos de l'origine des Vierges noires », *in Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et Belles-lettres*, vol. 79, n° 3, 1935.

Piers Brendon, *The Decline and Fall of the British Empire, 1781-1997*, New York, Knopf Doubleday Publishing Group, 2008.

Denise Brennan, *What's Love Got to Do with It? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham/Londres, Duke University Press, 2004.

Stefan Breuer, *Die Völkischen in Deutschland. Kaiserreich und Weimarer Republik*, Darmstadt, Wiss Buchges, 2008.

Carolyn Brewer, « Baylan, Asog, Transvestism and Sodomy: Gender, Sexuality and the Sacred in Early Colonial Philippines », *in Intersections: Gender, History and Culture in the Asian Context*, vol. 2, 1999.

Pamela Bridgewater, *Breeding a Nation: Reproductive Slavery, the Thirteenth Amendment and the Pursuit of Freedom*, Brooklyn, New York, South End press, 2014.

André Brink, *Au-delà du silence*, Paris, Stock, 2003.

Rodrigo Brito, **Lope Diniz**, **Jorge Vala** (dir.), *Expressões do racismo em Portugal*, Lisbonne, Instituto de ciências sociais, 1999.

Paul Broca, « Mémoire sur les phénomènes d'hybridité dans le genre humain », *in Journal de physiologie animale et humaine*, 1859-1860.

Pierre Brocheux, « Le métis dans la littérature indochinoise », *in* Denys Lombard (dir.), *Rêver l'Asie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993.

Rita N. Brock, **Susan B. Thistlethwait**, *Casting Stones: Prostitution and Liberation in Asia and the United States*, Minneapolis, Fortress Press, 1996.

David Brooks, « Brésil. Un pays majoritairement métissé », *in Courrier International*, 23 novembre 2011.

George E. Brooks, « The *Signares* of Saint-Louis and Goree: Women Entrepreneurs in Eighteenth-Century Senegal », *in* Nancy J. Hafkin, Edna G. Bay (dir.), *Women in Africa*, Stanford, Stanford University Press, 1976.

Alain Brossat, « Métissage culturel, différend et disparition », *in Lignes*, n° 6, octobre 2001.

Catherine Broué, **Mylène Tremblay**, « Du fleuve Saint-Laurent vers la Chine au XVIIe siècle : quand l'imaginaire se fraye un passage », *in Tangence*, n° 90, 2009.

Kathleen M. Brown, *Good Wives, Nasty Wenches, and Anxious Patriarchs: Gender, Race and Power in Colonial Virginia*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996.

Naomi Brown, « Beachboys as culture brokers in Bakau Town, The Gambia », *in Community Development Journal*, vol. 27, n° 4, 1992.

Richard Brown, *Modernization: The Transformation of American Life (1600-1865)*, New York, Hill and Wang, 1976.

Robert Brubaker, *Citoyenneté et nationalité en France et en Allemagne*, Paris, Belin, 1997.

Catherine Brun, *Algérie : d'une guerre à l'autre*, Paris, Presses Nouvelle Sorbonne, 2014.

Catherine Brun, **Todd Shepard**, *Guerre d'Algérie. Le sexe outragé*, Paris, CNRS Éditions, 2016.

Bernard Bruneteau, **Guillaume Le Floch** (dir.), *Génocide. Les usages d'un concept*, Rennes, PUR, 2017.

José Brunner, **Shai Lavi** (dir.), *Juden und Muslime in Deutschland. Recht, Religion, Identität*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2009.
Sérgio Buarque de Holanda, *Visão do Paraíso: os motivos edênicos no descobrimento e colonização do Brasil*, São Paulo, Editora Brasiliense, 2002 [1959].
Bernadette Bucher, *La sauvage aux seins pendants*, Paris, Herman, 1977.
Louis Büchner, *Science et Nature*, Paris, Germer Baillière, 1866.
Marie-Christine Bureau, « Penser le métissage. De la tragédie individuelle de l'identité au débat politique sur le multiculturalisme », *in Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 43, n° 2, 2012.
Forence Burgat, « Réduire le sauvage », *in Études rurales*, n° 129-130, 1993.
Alberto Burgio, *Nel nom della razza. Il razzismo nella storia d'Italia (1870-1945)*, Bologne, Il Mulino, 1999.
Jane Burkbank, **David Ransel** (dir.), *Imperial Russia and Its Possibilities*, Bloomington, Indiana University Press, 1998.
Trevor Burnard, *Mastery, Tyranny, and Desire: Thomas Thistlewood and His Slaves in the Anglo-Jamaican World*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004.
Emily Burns, *Transnational Frontiers: The Visual Culture of the American West in the French Imagination, 1867-1914*, Norman, University of Oklahoma Press, 2017.
Antoinette Burton, *Burdens of History: British Feminists, Indian Women, and Imperial Culture, 1865-1915*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1994.
Antoinette Burton, *At the Heart of the Empire: Indians and the Colonial Encounter in Late-Victorian England*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1998.
Rainer F. Buschmann, *Anthropology's Global Histories: The Ethnographic Frontier in German New Guinea, 1870-1935*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2009.
Barbara Bush, *Slave Women in Caribbean Society, 1650-1838*, Bloomington, Indiana University Press, 1990.
Julia Bush, « "The Right Sort of Woman": Female Emigrators and Emigration to the British Empire, 1890-1910 », *in Women's History Review*, vol. 3, n° 3, 1994.
Julia Bush, *Edwardian Ladies and Imperial Power*, Leicester, Leicester University Press, 2000.
Abena Busia, « Miscegenation as Metonymy: Sexuality and Power in the Colonial Novel », *in Ethnic and Racial Studies*, vol. 9, n° 3, 1986.
Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, Londres/New York, Routledge, 1990.
Judith Butler, *La vie psychique du pouvoir*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2002.
Amila Buturović, **Irvin Cemil Schick** (dir.), *Women in the Ottoman Balkans: Gender, Culture and History*, Londres, I. B. Tauris, 2007.

C

Agathe Cabau, « Touche pas à la femme blanche ! Le thème de l'enlèvement des femmes par les "Indiens Peaux-Rouges" dans les salons parisiens du XIXe siècle », *in Histoire de l'art. Figures de l'altérité*, vol. 2, n° 75, 2014.
Rosa Cabecinhas, **Luis Cunha** (dir.), « Colonialismo, identidade nacional e representações do "negro" », *in Estudos do século XX*, n° 3, 2003.
Amalia L. Cabezas, « Between Love and Money: Sex, Tourism, and Citizenship in Cuba and the Dominican Republic », *in Signs: Journal of Women in Culture and Society*, n° 29, 2004.
Amalia L. Cabezas, *Economies of Desire: Sex and Tourism in Cuba and the Dominican Republic*, Philadelphie, Temple University Press, 2009.
Olga Cabrera, « Gênero, sexo e raça e a formação de subjetividades femininas em Cuba, século XIX », *in Revista Estudos Feministas*, vol. 25, n° 1, 2017.
Marcello Caetano, *Tradicoes, Principios, e Metodos da Colonizacao Portuguesa*, Lisbonne, Agencia Geral do Ultramar, 1951.
Marc-Antoine Caillot, *A Company Man: The Remarkable French-Atlantic Voyage of a Clerk for the Company of the Indies*, La Nouvelle-Orléans, The Historic New Orleans Collection, 2013 [1730].
Albert Caise, *Tourkia, mœurs algériennes*, Paris, Marpon/Flammarion, 1888.
Emily Callaci, « Dancehall Politics: Mobility, Sexuality, and Spectacles of Racial Respectability in Late Colonial Tanganyika, 1930s-1961 », *in Journal of African History*, vol. 52, n° 3, 2011.
Helen Callaway, *Gender, Culture and Empire: European Women in Colonial Nigeria*, Londres, Palgrave Macmillan, 1987.
Silvia Camillotti, *Cartoline dall'Africa. Le colonie Italiane nelle rappresentazioni letterarie*, Venise, Ca' Foscari, 2014.
Elisa Camiscioli, *Reproducing the French Race: Immigration, Intimacy, and Embodiment in the Early Twentieth Century*, Durham/Londres, Duke University Press, 2009.
Elisa Camiscioli, « Women, Gender, Intimacy, and Empire », *in Journal of Women's History*, vol. 25, n° 4, 2013.
Gwyn Campbell, « Female Bondage and Agency in the Indian Ocean World », *in* Ehud R. Toledano (dir.), *African Communities in Asia and the Mediterranean: Identities between Integration and Conflict*, Trenton, Africa World Press, 2012.
Gwyn Campbell, **Elizabeth Elbourne** (dir.), *Sex, Power and Slavery*, Athens, Ohio University Press, 2014.
Gwyn Campbell, **Suzanne Miers**, **Joseph Miller** (dir.), « Women in Western Systems of Slavery », *in Slavery & Abolition*, vol. 26, n° 2, 2005.
Gwyn Campbell, **Suzanne Miers**, **Joseph Miller** (dir.), *Women in Slavery: The Modern Atlantic*, Athens, Ohio University Press, 2007.
Nicole Canet, *Lehnert & Landrock. Tunis intime, Portraits et Nus (1904-1910)*, Paris, Éditions Nicole Canet/Galerie Au Bonheur du Jour, 2007.
Nicole Canet, *Le Voyage amoureux. Beautés orientales, Ouled-Naïls, Courtisanes (1870-1960)*, Paris, Éditions Nicole Canet/Galerie Au Bonheur du Jour, 2010.
John P. Cann, *Counterinsurgency in Africa: The Portuguese Way of War, 1961-1974*, Pontevedra, Hailer Publishing, 2005.
Ingreet Juliet Cano, « Imagen del cuerpo desnudo. Acercamiento a algunos dibujos y grabados del siglo XVI », *in Revista Chilena de Antropología Visual*, n° 3, 2003.
Mayotte Capétia, *Je suis Martiniquaise*, Paris, Corréa, 1948.
Mark Caprio, *Japanese Assimilation Policies in Korea, 1910-1945*, Seattle, University of Washington Press, 2009.
Hazel Carby, « À l'orée de l'ère de la femme : lynchage, Empire et sexualité dans la théorie du féminisme noir », *in Les Cahiers du Cedref*, n° 17, 2010.
Margaret D. Carroll, « The Erotics of Absolutism: Rubens and the Mystification of Sexual Violence », *in Representation*, n° 25, 1989.
Charlotte Castelnau-de l'Estoile, *Les ouvriers d'une vigne stérile. Les Jésuites et la conversion des Indiens aux Brésil (1580-1620)*, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 2000.
Alfredo Castiller, *Conquista, evangelización y resistencia*, Panama, Editorial Mariano Arosemena, 1995.
Enrico Castelli, **David Laurenzi**, *Permanenze e metamorfosi dell'immaginario coloniale*, Pérouse, Edizioni Scientifiche italiane, 2000.
Cláudia Castelo, *Passagens para África: O povoamento de Angola e Moçambique com naturais da metrópole (1920-1974)*, Porto, Afrontamento, 2007.
Bernal Díaz del Castillo, *Historia de la conquista de Nueva España*, Mexico, Porrúa, 2015.
George Catlin, Brian W. Dippie, George Gurney, *Georges Catlin and His Indian Gallery*, New York, Smithsonian Americain Art Museum/W. W. Norton & Company, 2002.
Mathieu Caulier, « L'antiféminisme des "populationnistes", *in Cahiers du Genre*, vol. 25, n° 1, 2012.
Corinne Cauvin-Verner, « Du tourisme culturel au tourisme sexuel. Les logiques du désir d'enchantement », *in Cahiers d'Études africaines*, n° 193-194, 2009(a).
Corinne Cauvin-Verner, « Les Hommes bleus du Sahara ou l'autochtonie globalisée », *in Civilisations*, n° 57, 2009(b).
Luigi Luca Cavalli-Sforza, **Paolo Menozzi**, **Alberto Piazza** (dir.), *The History and Geography of Human Genes*, Princeton, Princeton University Press, 1994.
Giovanni Antonio Cavazzi da Montecuccolo, *Njinga, reine d'Angola*, Paris, Chandeigne, 2014 [1687].
Irvin Cemil Schick, *The Erotic Margin: Sexuality and Spatiality in Alteritist Discourse*, Londres/New York, Verso, 1999.
Pierre Centlivres, **Micheline Centlivres-Demont**, « Une étrange rencontre. La photographie orientaliste de Lehnert et Landrock et l'image iranienne du prophète Mahomet », *in Études photographiques*, n° 17, 2005.
Maxime Cervulle, « De l'articulation entre classe, race, genre et sexualité dans la pornographie "ethnique" », *in MEI « Médiation & Information »*, n° 24-25, 2006.
Maxime Cervulle, « Exposer le racisme. *Exhibit B* et le public oppositionnel », *in Études de communication*, vol. 48, n° 1, 2017.
Maxime Cervulle, **Nick Rees-Roberts**, *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin, 2010.
Stéphanie Chaffray, *Le corps amérindien dans les relations de voyage en Nouvelle-France au XVIIIe siècle*, thèse d'histoire, Université Paris IV-Sorbonne/Université Laval (Québec), 2006.
May-lee Chai, *Hapa girl: A Memoir*, Philadelphie, Temple University Press, 2008.
Dipesh Chakrabarty, *Habitations of Modernity: Essays in the Wake of Subaltern Studies*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.
Sylvie Chalaye, « Du dangereux indigène au cannibale sympathique, les images du théâtre à l'époque coloniale », *in Africultures*, n° 3, 1997.
Sylvie Chalaye, *Du Noir au nègre, l'image du Noir au théâtre de Marguerite de Navarre à Jean Genet (1550-1960)*, Paris, L'Harmattan, 1998.
Sylvie Chalaye, *Afrique noire et dramaturgies contemporaines. Le syndrome Frankenstein*, Montreuil, Théâtrales, 2004.
Sylvie Chalaye, « Briser l'enclos et donner rendez-vous ailleurs », *in Africultures*, n° 41, 2001.
Sylvie Chalaye, *Traces noires de l'histoire en Occident*, *Africultures*, n° 63, 2005.
Sylvie Chalaye, « Cirques, scènes et café-théâtre ou le mélange des genres (1850-1930) », *in* Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Nanette Snoep (dir.), *Exhibitions. L'invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011.
Sylvie Chalaye, « Vibration Alexis Peskine, l'invention plastique d'un Afropéen de France », *in Africultures*, n° 99-100, 2015.
Robert Challe, *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales par une escadre de six vaisseaux commandez par M. Du Quesne, depuis le 24 février 1690, jusqu'au 20 août 1691*, Paris, Mercure de France, 2002 [1721].
Sandra Chamaret (dir.), *De la couleur comme un code*, Strasbourg, HEAR, 2016.
Iain Chambers, **Alessandra De Angelis**, **Celeste Ianniciello**, **Mariangela Orabona**, **Michaela Quadraro** (dir.), *The Postcolonial Museum: The Arts of Memory and the Pressures of History*, Burlington, Ashgate Publishing, 2014.
Antoine Champeaux, « La culture post-coloniale au sein de l'armée et la mémoire des combattants d'outre-mer », *in* Pascal Blanchard, Nicolas Bancel (dir.), *Culture post-coloniale. Traces et mémoires coloniales en France (1961-2006)*, Paris, Autrement, 2006.
Antoine Champeaux, **Éric Deroo** (dir.), *La Force noire. Gloires et infortunes d'une légende coloniale*, Paris, Tallandier, 2006.
Sharon Chang, « Mixed Race, Pretty Face », *in Racism Review*, 4 avril 2013.
Johann Chapoutot, **Jean Vigreux**, *Des soldats noirs face au Reich : Les massacres racistes de 1940*, Paris, PUF, 2015.
Jean-Claude Charles, *Le Corps noir*, Paris, Hachette, 1980.
Barbara Chase-Riboud, *La Grande Sultane*, Paris, Albin Michel, 1987.
Barbara Chase-Riboud, *Hottentot Venus*, New York, Doubleday, 2003.
Romain Chasles, « La chasse du prédateur au service d'absolus », *in L'Animal et l'homme*, Paris, Actes du colloque national du CTHS, 2016.
Allyre Chassevant, « L'hygiène collaboratrice de la victoire et de la reconstitution nationale. Son rôle en Algérie », *in Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, série 4, n° 33, 1920.
Indrani Chatterjee, « Colouring Subalternity: Slaves, Concubines, and Social Orphans », *in* Gautama Bhadra, Gyan Prakash, Susie J. Tharu (dir.), *Subaltern Studies X: Writings on South Asian History and Society*, New Delhi, Oxford University Press, 1999(a).
Indrani Chatterjee, *Gender, Slavery and Law in Colonial India*, Oxford, Oxford India Paperbacks, 1999(b).
Nupur Chaudhuri, **Ruth Roach Pierson** (dir.), *Nation, Empire, Colony: Historicizing Gender and Race*, Bloomington, Indiana University Press, 1998.
Nupur Chaudhuri, **Margaret Strobel** (dir.), *Western Women and Imperialism: Complicity and Resistance*, Indiana, Indiana University Press, 1991.
Stéphane Chauvin, « Le cinéma colonial et l'Afrique (1895-1962) », *in Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 1, n° 43, juillet-septembre 1994.
Mériam Cheikh, « "Bnât Lycée dayrin sexy". De l'amusement à la prostitution à Tanger », *in* Laurent Bonnefoy, Myriam Catusse (dir.), *Jeunesses arabes. Du Maroc au Yémen : loisirs, cultures et politiques*, Paris, La Découverte, 2013.
Mériam Cheikh, « "Je cherche un garçon où me planquer". L'économie intime au Maroc : entre souci délirant de soi, prostitution et devenir adulte », *in* Baudouin Dupret, Zakaria Rhani, Assia Boutaleb, Jean-Noël Ferrié (dir.), *Le Maroc au présent : d'une époque à l'autre, une société en mutation*, Casablanca, Éditions de la Fondation du roi Abdul-Aziz/Centre Jacques Berque, 2016.
Constant Cheret, **Charles Dubois de Gennes**, *Chasse aux femmes et aux lions en Algérie*, Paris, Sartorius, 1875.
Deborah Cherry, « Shuttling and Soul-Making: Tracing the Links between Algeria and Egalitarism Feminism in the 1850's », *in* Shearer West (dir.), *The Victorians and Race*, Aldershot, Scholar Press, 1996.
Jean-Claude Chesnais, *Histoire de la violence en Occident, de 1800 à nos jours*, Paris, Robert Laffont, 1981.
Jean-Louis Chevalier, **Mariella Colin**, **Ann Thomson** (dir.), *Barbares et Sauvages. Images et reflets dans la culture occidentale*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1994.
Brunetto Chiarelli, **Paolo Chiozzi**, *Etnie. La scuola antropologica fiorentina e la fotografia*, Florence, Alinari, 1996.
Elizabeth C. Childs, *Vanishing Paradise: Art and Exoticism in Colonial Tahiti*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2013.
Erica Chito Childs, *Fade to Black and White: Interracial Images in Popular Culture*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2009.
Clotilde Chivas-Baron, *Confidences de métisse*, Paris, Fasquelle, 1927.
Clotilde Chivas-Baron, *La Femme française aux colonies*, suivi de *Contes et légendes de l'Annam*, Paris, L'Harmattan, 2009 [1929 et 1917].
Driss Chraïbi, *Les Boucs*, Paris, Denoël, 1955.
Marie-Françoise Christout, « Rêver l'Inde à travers la danse. De la fascination exotique à la connaissance », *in Corps Écrit*, n° 34, 1990.
David Ciarlo, *Advertising Empire: Race and Visual Culture in Imperial Germany*, Cambridge, Harvard University Press, 2011.
Suzanne Citron, *Le Mythe national. L'histoire de France revisitée*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2008.
Julia Clancy-Smith, *Rebel and Saint: Muslim Notables, Populist Protest, Colonial Encounters (Algeria and Tunisia, 1800-1904)*, Berkeley, University of California Press, 1994.
Julia Clancy-Smith, « The Colonial Gaze: Sex and Gender in the Discourses of French North Africa », *in* Brown L. Carl, Mathew S. Gordon (dir.), *Franco-Arab Encounters*, Beyrouth, American University of Beirut and Syracuse, 1996.
Julia Clancy-Smith, « Islam, Gender, and Identities in the Making of French Algeria, 1830-1962 », *in* Julia Clancy-Smith, Frances Gouda (dir.), *Domesticating the Empire: Race, Gender, and Family life in French and Dutch Colonialism*, Charlottesville, The University Press of Virginia, 1998.
Julia Clancy-Smith, *Mediterraneans: North Africa and Europe in an Age of Migration, c. 1800-1900*, Berkeley, University of California Press, 2011.
Julia Clancy-Smith, *A History of North Africa in the Modern Period*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.
Julia Clancy-Smith, **Frances Gouda** (dir.), *Domesticating the Empire: Race, Gender, and Family Life in French and Dutch Colonialism*, Charlottesville/Londres, University Press of Virginia, 1998.
Elizabeth Clement, « From Sociability to Spectacle: Interracial Sexuality and the Ideological Uses of Space in New York City, 1900-1930 », *in Journal of International Women's Studies*, vol. 6, n° 2, 2005.
James Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts, 1996.
Claudine Cohen, « La mulâtresse et la courtisane. Classifications raciales dans la société coloniale de Saint-Domingue », *in* Claudine Cohen (dir.), *L'homme des origines : savoirs et fictions en préhistoire*, Paris, Seuil, 1999.
Emmanuel Cohen, « La construction sociale du corps chez les Sénégalais dans un contexte de transition des modes de vie », *in Antropo*, n° 27, 2012.
Emmanuel Cohen, « Corpulence et urbanisation au Sénégal », *in* Gilles Boëtsch, Enguerran Macia, Lamine Gueye, Yannick Jaffré (dir.), *Santé et Sociétés en Afrique de l'Ouest*, Paris, CNRS Éditions, 2015.
Erik Cohen, « Thai girls and Farang men: The edge of ambiguity », *in Annals of Tourism Research*, vol. 9, n° 3, 1982.
Jean Cohen, « Colonialisme et racisme en Algérie », *in Les Temps Modernes*, n° 119, 1955.
William B. Cohen, *The French Encounter with Africans: White Responses to Blacks, 1530-1880*, Bloomington, Indiana University Press, 1980.
Jennifer Cole, *Forget Colonialism? Sacrifice and the Art of Memory in Madagascar*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2001.
Jennifer Cole, « "Et Plus Si Affinités": Malagasy Internet Marriage, Shifting Post-Colonial Hierarchies, and Policing New Boundaries », *in Historical Reflections*, vol. 34, n° 1, 2008.
Jennifer Cole, *Sex and Salvation: Imagining the Future in Madagascar*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.
Jennifer Cole, « Transnationalizing a Sexual Economy: Managing Social Roles and Producing Value among Malagasy Marriage Migrants in France », *in Current Anthropology*, vol. 55, 2014.
Mariella Colin, **Enzo Rosario Laforgia** (dir.), *L'Afrique coloniale et post-coloniale dans la culture, la littérature et la société italienne. Représentations et témoignages*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2003.
Collectif, « Le drame tunisien », *in Les Cahiers du Témoignage chrétien*, n° 34, juin 1952.
Collectif, *Gauguin Tahiti. L'atelier des tropiques*, Paris, RMN, 2003.
Beate Collet, **Emmanuelle Santelli**, *Couples d'ici, parents d'ailleurs. Parcours de descendants d'immigrés*, Paris, PUF, 2012.
Linda Colley, *Captives: Britain, Empire, and the World, 1600-1850*, Londres, Pimlico, 2002.
Jane Collier, **Sylvia Yanagisako** (dir.), *Gender and Kinship*, Stanford, Stanford University Press, 1987.
Elizabeth M. Collingham, *Imperial Bodies: The Physical Experience of the Raj, 1800-1947*, Cambridge, Polity Press, 2001.
Lisa Gail Collins, « Économie de la chair. Représentations artistiques du corps des femmes noires », *in* Fabienne Dumont (dir.), *La rébellion du Deuxième Sexe. L'histoire de l'art au crible des théories féministes anglo-américaines (1970-2000)*, Paris, Les Presses du réel, 2001.
Anne de Colney, *L'Amour aux colonies*, Paris, Librairie Astra, 1932.
John L. Comaroff, « Images of Empire, Contests of Conscience. Models of Colonial Domination in South Africa », *in* Frederick Cooper, Ann Laura Stoler (dir.), *Tensions of Empire: Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1997.
Raphaël Confiant, *Aimé Césaire. Une traversée paradoxale de ce siècle*, Paris, Stock, 1993.
Alice Conklin, *A Mission to Civilize: The Republican Ideal of Empire in France and West Africa, 1895-1930*, Stanford, Stanford University Press, 1997.
Alice Conklin, « Faire Naître v. Faire du Noir: Race Regeneration in France and French West Africa, 1895-1940 », *in* Tony Chafer, Amanda Sackur (dir.), *Promoting the Colonial Idea: Propaganda and Visions of Empire in France*, New York, Palgrave Macmillan, 2002.
Steven Conn, *Museums and American Intellectual Life, 1876-1926*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
Annie Coombes, *Reinventing Africa: Material Culture and Popular Imagination in Late Victorian and Edwardian England*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1994.
Frederick Cooper, *Colonialism in Question: Theory, Knowledge, History*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 2005.
Frederick Cooper, **Ann Laura Stoler** (dir.), *Tensions of Empire: Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1997.
Frederick Cooper, *Empires in the World: Power and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010.
Henri Copin, *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954, exotisme et altérité*, Paris, L'Harmattan, 1996.
Henri Copin, « De Thi-Bâ à Thi-Nhi, filles d'Indochine », *in Carnets de l'exotisme*, n° 15-16, 1996.
Catherine Coquery-Vidrovitch, *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique du XIXe au XXe siècle*, Paris, Desjonquères, 1994.
Catherine Coquery-Vidrovitch, « Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire », *in* Marc Ferro (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003.
Catherine Coquery-Vidrovitch, *Des victimes oubliées du nazisme. Les Noirs et l'Allemagne dans la première moitié du XXe siècle*, Paris, Cherche Midi, 2007.
Catherine Coquery-Vidrovitchn, *Enjeux politiques de l'histoire coloniale*, Marseille, Agone, 2009.
Catherine Coquio (dir.), *Retours du colonial ? Disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale*, Paris, L'Atalante, 2008.
Raymond Corbey, « Alterity: the Colonial Nude », *in Critique of Anthropology*, vol. 8, n° 3, 1988.
Raymond Corbey, « Ethnographic Showcases, 1870-1930 », *in Cultural Anthropology*, vol. 8, n° 3, 1993.
Alain Corbin, *Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Aubier-Montaigne, 1978.
Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982.
Alain Corbin, **Jean-Jacques Courtine**, **Georges Vigarello** (dir.), *Histoire du corps* (3 tomes), Paris, Seuil, 2005-2006.
Alain Corbin, **Jean-Jacques Courtine**, **Georges Vigarello** (dir.), *Histoire de la virilité* (3 tomes), Paris, Seuil, 2011.
Grâce Corneau, *La Femme aux Colonies*, Paris, Hachette/BNF, 2012 [1900].
Armand Corre, *L'ethnographie criminelle d'après les observations et les statistiques criminelles recueillies dans les colonies françaises*, Paris, Reinwald, 1894.
Mendes Correia, « Os mestiços nas colónias portuguesa », *in Trabalhos do 1° Congresso de Antropologia Colonial*, 1934.
Jane Tusset Costlow, **Stephanie Sandler**, **Judith Vowles**, *Sexuality and the body in Russian Culture*, Stanford, Stanford University Press, 1993.
Myriam Cottias, « La séduction coloniale. Damnation et stratégie des femmes antillaises (XVIIe-XIXe) », *in* Cécile Dauphin, Arlette Farge (dir.), *Séduction et Sociétés. Approches historiques*, Paris, Seuil, 2001.
Myriam Cottias, **Hebe Mattos** (dir.), *Esclavage et subjectivités dans l'Atlantique luso-brésilien et français (XVIIe-XXe siècles)*, Marseille, OpenEdition Books, 2016.
Pierre de Coubertin, *Mémoires olympiques*, Lausanne, Bureau international de pédagogie sportive, 1931.
Christian Coulon, *L'Islam au féminin : Sokhna Magat Diop, cheikh de la confrérie mouride*, Talence, Centre d'étude d'Afrique noire, 1990.
Vincent Cousseau, « La famille invisible. Illégitimité des naissances et construction des liens familiaux en Martinique (XVIIe siècle-début du XIXe siècle) », *in Annales de Démographie Historique*, n° 2, 2011.
Nathalie Coutelet, « Habib Benglia, le "nègrérotique" du spectacle français », *in Genre, sexualité & société*, n° 1, printemps 2009.
Gaspar do Couto Ribeiro Villas, *Os Portugueses na colonização, seu papel ao lado dos restantes povos no movimento colonizador: esboço de história colonial*, Lisbonne, ESC, 1929.
Andrew Cowell, « Visions of Performance in Tahiti: Vairaumati no Ra'iātea's *Arioi* », *in Text and Performance Quarterly*, n° 33, 2013.
Andrew Cowell, **Maureen DeNino**, « Reading Tahitian Francophone Literature: The Challenge of Scent and Perfume », *in International Journal of Francophone Studies*, vol. 16, n° 1-2, 2013.
Kellina Craig-Henderson, *Black Men in Interracial Relationships: What's Love Got to Do with It?*, Piscataway, Transaction Publishers, 2006.
Kellina Craig-Henderson, *Black Women in Interracial Relationships: In Search of Love and Solace*, Piscataway, Transaction Publishers, 2010.
Clifton Crais, **Pamela Scully**, *Sara Baartman and the Hottentot Venus: A Ghost Story and a Biography*, Princeton, Princeton University Press, 2008.
Ralph Crane, **Radhika Mohanram**, *Imperialism as Diaspora: Race, Sexuality and History in Anglo-India*, Liverpool, Liverpool University Press, 2013.
Anne Crémieux, *Les cinéastes noirs américains et le rêve hollywoodien*, Paris, L'Harmattan, 2004.
Anne Crémieux (dir.), *Histoire des images en Amérique du Nord*, Paris, Hazan, 2013.
Julie Crenn, « Arts contemporains et mémoire coloniale », *in Africultures*, n° 37, 2008.
Julie Crenn, « Icône de la constellation noire : Joséphine Baker », *in Africultures*, n° 82, 2010.
William Cross, *Shades of Black: Diversity in African-American Identity*, Philadelphie, Temple University Press, 1991.
Michele da Cuneo, « Letter on the Second Voyage », *in* Samuel E. Morison, *Journals and the Other Documents in the Life and Voyages of Christophe Colombus*, New York, Heritage Press, 1963.

Andrew S. Curran, *The Anatomy of Blackness: Science and Slavery in an Age of Enlightenment*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2011.
Philip Curtin, *The Image of Africa British Idea and Action, 1780-1850*, Madison, University of Wisconsin Press, 1964.
Sarah A. Curtis, « Emilie de Vialar and the Religious Reconquest of Algeria », *in French Historical Studies*, vol. 29, n° 3, 2006.
Sarah A. Curtis, *Civilizing Habits: Women Missionaries and the Revival of French Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2010.

D

Martiniano José Da Silva, *Racismo à Brasileira: Raízes históricas*, São Paulo, Editora Anita Garibaldi, 1986.
Bernard Dadié, *Un Nègre à Paris*, Paris, Présence Africaine, 1959.
Megan Daigle, *From Cuba with Love: Sex and Money in the Twenty-First Century*, Oakland, University of California Press, 2015.
Jocelyne Dakhlia, « Entrées dérobées : l'historiographie du harem », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 9, 1999.
Jocelyne Dakhlia, « Harem : ce que les femmes, recluses, font entre elles », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 26, 2007.
Jocelyne Dakhlia, « Homoérotismes et trames historiograhiques du monde islamique », *in Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 62, n° 5, 2007.
Iremia Salesa Damon, *Racial Crossing: Race, Intermarriage, and the Victorian British Empire*, Oxford, Oxford Univerity Press, 2011.
Joy Damousi, *Depraved and Disorderly: Female Convicts, Sexuality and Gender in Colonial Australia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.
Zakya Daoud, *Féminisme et politique au Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1994.
Pierre Darmon, *Un siècle de passions algériennes. Une histoire de l'Algérie coloniale (1830-1940)*, Paris, Fayard, 2009.
Martin Daunton, **Rick Halpern** (dir.), *Empire and Others: British Encounters with Indigenous Peoples, 1600-1850*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1999.
Cécile Dauphin, **Arlette Farge**, *Séduction et sociétés. Approches historiques*, Paris, Seuil, 2001.
Christine Davenne, *Modernité du cabinet de curiosités*, Paris, L'Harmattan, 2004.
Paul A. David, **Herbert G. Gutman**, **Richard Sutch**, **Peter Temin**, **Gavin Wright**, *Reckoning with Slavery: A Critical Study in the Quantitative History of American Negro Slavery*, New York, Oxford University Press, 1976.
Alastair Davidson, « Une race condamnée. La colonisation et les Aborigènes d'Australie », *in* Marc Ferro (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003.
Angela Y. Davis, *An Autobiography*, New York, International Publishers, 1974.
Angela Y. Davis, *Women, Race and Class*, New York, Random House, 1981.
Angela Y. Davis, « Reflections on the Black Woman's Role in the Community of Slaves », *in* Joy James (dir.), *Angela Davis Reader*, Malden/Oxford, Blackwell Publishing, 1998.
Angela Y. Davis, *Blues Legacies and Black Feminism: Gertrude "Ma" Rainey, Bessie Smith and Billie Holiday*, New York, Vintage Books, 1999.
Angela Y. Davis (dir.), *Radical Thinkers: Black Civil Rights*, New York, Verso Books, 2016.
David Brion Davis, « Slavery, Sex and Deshumanization », *in* Gwyn Campbell, Elizabeth Elbourne (dir.), *Sex, Power, and Slavery*, Athens, Ohio University Press, 2014.
Janet M. Davis, *The Circus Age: Culture and Society under the American Big Top*, Chapell Hill, University of North Carolina Press, 2002.
Joanne Davis, « Family Trees: Roots and Branches. The Dynasty and Legacy of the Reverend Tiyo Soga », *in Studies in World Christianity*, vol. 21, n° 1, 2015.
Robert C. Davis, *Christian Slaves, Muslim Masters: White Slavery in the Mediterranean, The Barbary Coast, and Italy, 1500-1800*, Londres, Palgrave Macmillan, 2003.
Robert C. Davis, *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. L'esclavage blanc en Méditerranée (1500-1800)*, Rodez, Jacqueline Chambon, 2006.
Heather Davis-Fisch, « Girls in "White" Dresses, Pretend Fathers: Interracial Sexuality and Intercultural Community in the Canadian Arctic », *in TRIC-RTAC. Theatre Research in Canada-Recherches théâtrales au Canada*, vol. 31, n° 1, 2011.
Joan Dayan, *Haiti, History, and the Gods*, Oakland, University of California Press, 1998.
Joseph D. Deal, *Race and Class in Colonial Virginia: Indians, Englishmen, and Africans on the Eastern Shore During the Seventeenth Century*, New York, Garland Publishing Company, 1993.
Hans Werner Debrunner, *Presence and Prestige, Africans in Europe: A History of Africans in Europe before 1918*, Basel, Afrika Bibliographien Basel, 1979.
Antonio De Almeida Mendes, « Africaines esclaves au Portugal : dynamiques d'exclusion, d'intégration et d'assimilation à l'époque moderne (XVe-XVIe siècles) », *in Renaissance and Reformation*, vol. 31, n° 2, 2008.
Hélène De Burgh, *Sex, Sailors and Colonies: Narratives of Ambiguity in the Works of Pierre Loti*, Berne, Peter Lang, 2005.
Juan E. De Castro, *Mestizo Nations: Culture, Race & Conformity in Latin American Literature*, Tuscon, The University of Arizona Press, 2002.
Pénélope Dechaufour, **Sylvie Chalaye** (dir.), *Afropéa, un territoire culturel à inventer*, *Africultures*, n° 99-100, 2015.
Anne Décoret-Ahiha, *Les Danses exotiques en France (1880-1940)*, Paris, Centre national de la Danse, 2004.
Jean Déjeux, « L'étrangère dans la littérature maghrébine de langue française », *in Hommes et Migrations*, vol. 1167, n° 1, 1993.
Jean Déjeux, *Image de l'étrangère. Unions mixtes franco-maghrébines*, Paris, La Boîte à documents, 1999.
Christian Delage, *La vision nazie de l'histoire à travers le cinéma documentaire du Troisième Reich*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989.
Magali Delaloye, « Polina Jemtchoujina-Molotov et les femmes du Kremlin : de la légèreté à la terreur », *in Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 126, 2015.
Magali Delaloye, *Une histoire érotique du Kremlin. D'Ivan le Terrible à Raïssa Gorbatcheva*, Paris, Payot, 2016.
Michelle Delaney, *Buffalo Bill's Wild West Warriors: A Photographic History by Gertrude Käsebier*, Washington, D.C., Smithsonian National Museum of American History, 2007.
Nelcya Delanoë, *Poussières d'Empires*, Paris, PUF, 2002.
Jérôme Delaplanche, *Ravissement. Les représentations d'enlèvements amoureux dans l'art de l'antiquité à nos jour*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2018.
Angelo Del Boca, *Italiani in Africa Orientale. La conquista dell'Impero*, Rome/Bari, Laterza, 1985.
Angelo Del Boca, *L'Africa nella coscienza degli italiani. Miti, memorie, errori, sconfitte*, Rome/Bari, Laterza, 1992.
Angelo Del Boca, **Nicola Labanca** (dir.), *L'Impero africano del fascismo nelle fotografie dell'Istituto Luce*, Rome, Riuniti/Istituto Luce, 2002.
Louis Delluc, *Le Cinéma et les Cinéastes*, Paris, Cinémathèque française, 1985.
Joan DelPlato, *Multiple Wives, Multiple Pleasures: Representing the Harem, 1800-1875*, Madison/Teaneck, Fairleigh Dickinson University Press, 2002.
Mary Del Priore, *História do Amor no Brasil*, São Paulo, Contexto, 2005.
Michel Delon, « Corps sauvages, Corps étranges », *in Dix-huitième siècle*, n° 9, 1977.
Thomas Deltombe, **Manuel Domergue**, **Jacob Tatsitsa**, *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique (1948-1971)*, Paris, La Découverte, 2011.
Walter Demel, *Come i cinesi divennero gialli. Alle origini delle teorie razziali*, Milan, Vita e Pensiero, 1977.
Christiane Demeulenaere-Douyere, « Avant les expositions coloniales. Les colonies dans les expositions industrielles et universelles du XIXe siècle », *in* Archives municipales de Marseille, *Désirs d'ailleurs : les expositions coloniales de Marseille 1906 et 1922*, Marseille, Éditions Alors Hors du temps, 2006.
Éric Deroo, « Mourir : l'appel à l'Empire », *in* Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2003.
Jean-Pierre De Rycke, *Africanisme et modernisme. La peinture et la photographie d'inspiration coloniale en Afrique centrale (1920-1940)*, Bruxelles/Berne/Berlin/Francfort/New York/Oxford, Peter Lang, 2010.
Jean-Pierre De Rycke (dir.), *L'Afrique rêvée. Images d'un continent à « l'Âge d'or » de la colonisation (1920-1940)*, Bruxelles, Racine Lannoo, 2010.
Jean-Pierre De Rycke, *Delacroix et l'aube de l'orientalisme. De Decamps à Fromentin. Peintures et dessins*, Paris/Chantilly, Somogy/Domaine de Chantilly, 2012.
Jean d'Estray, *Petits quarts d'heure amoureux d'Extrême-Orient*, Paris, Éditions de la Revue Libre, 1903.
Pierre Dessalles, *La vie d'un colon à la Martinique au XIXe siècle*, Fort-de-France, Désormeaux, 1987.
Nathalie Dessens, *Myths of the Plantation Societies: Slavery in the American South and the West Indies*, Gainesville, University Press of Florida, 2003.
Deutsches Historisches Museum, *German Colonialism: Fragments Past and Present*, Stuttgart, Konrad Theiss Verlag, 2016.
Jean Devisse, **Michel Mollat**, *L'Image du Noir dans l'art occidental*, Fribourg, Office du Livre/Publications de la Menil Foundation, 1979(a).
Jean Devisse, **Michel Mollat**, *Les Africains dans l'ordonnance chrétienne du monde*, Paris, Bibliothèque des Arts, 1979(b).
Faisal Fatehali Devji, « Gender and the Politics of Space: the Movement for Women's Reform in Muslim India, 1857-1900 », *in South Asia*, vol. 14, n° 1, 1991.
Mary Dewhurst Lewis, *The Boundaries of the Republic: Migrant Rights and the Limits of Universalism in France, 1918-1940*, Stanford, Stanford University Press, 2007.
Philippe Dewitte, *Les mouvements nègres en France (1919-1939). Aux origines de la révolution culturelle nègre*, thèse d'histoire, Université Paris I, 1984.
Nélia Dias, « Photographier et mesurer, les portraits anthropologiques », *in Romantisme*, n° 84, 1994.
Pascal Dibie, *La Passion du regard*, Paris, Métailié, 1998.
Olive Patricia Dickason, *Le Mythe du sauvage*, Paris, Philippe Lebaud, 1995.
Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Gallimard, 2002 [1796].
Frank Dikötter, *The Discourse of Race in Modern China*, Stanford, University Press, 1992.
Frank Dikötter (dir.), *The Construction of Racial Identities in China and Japan: Historical and Contemporary Perspective*, Hong-Kong, C. Hurst & Co, 1997.
Ingolf Diener, « De Waterberg à Auschwitz. Le retour du refoulé colonial », *in* Christine de Gemeaux (dir.), *Empires et colonies. L'Allemagne du Saint-Empire au deuil postcolonial*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2010.
Étienne Dinet, **Slimane Ben Ibrahim**, *Khadra, danseuse Ouled-Naïl*, Paris, L'édition d'art H. Piazza, 1926 [1909].
Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2003.
Olivier Diraison-Seylor, « Femmes du Pacifique », *in La Revue Blanche*, vol. 28, n° 215, 1902.
Assia Djebar, *L'Amour, la fantasia*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1985.
Hastings Donnan, **Fiona Magowan**, *The Anthropology of Sex*, Oxford/New York, Berg, 2010.
Marcel Dorigny, *L'Atlas des esclavages. Traites négrières, sociétés coloniales, abolitions de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Autrement, 2006.
Marcel Dorigny, **Roland Desné**, *Les Lumières, l'esclavage, la colonisation*, Paris, La Découverte, 2003.
Elsa Dorlin, « De l'usage épistémologique et politique des catégories de "sexe" et de "race" dans les études sur le genre », *in Cahiers du Genre*, n° 39, 2005.
Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF, 2008.
Elsa Dorlin (dir.), *Black Feminism: Anthologie du féminisme africain-américain (1975-2000)*, Paris, L'Harmattan, 2008.
Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2009 [2006].
Elsa Dorlin, **Myriam Paris**, « Genre, esclavage et racisme : la fabrication de la virilité », *in Contretemps*, n° 16, 2006.
Elsa Dorlin, **Jim Cohen**, **Dimitri Nicolaïdis**, **Malika Rahal**, **Patrick Simon**, « Le tournant postcolonial à la française », *in Mouvements*, n° 51, 2007.
Claude-Olivier Doron, *L'homme altéré, races et dégénérescence (XVIIe-XIXe siècles)*, Cézérieu, Champ Vallon, 2016.
Christine Douxami, *Théâtres politiques. (En) Mouvement(s)*, Besançon, PUFC, 2011.
Christine Douxami, *Le théâtre noir brésilien, un processus militant d'affirmation de l'identité afro-brésilienne*, Paris, L'Harmattan, 2015.
Jean-Pierre Dozon, **Christine Obbo**, **Moriba Toure** (dir.), *Vivre et penser le sida en Afrique. Experiencing and Understanding AIDS in Africa*, Paris, Codesria/Karthala, 1999.
Maximilien Dralsé de Grandpierre, *Relation de divers voyages dans l'Afrique, l'Amérique et aux Indes Occidentales*, s. l., 1726.
Anne Dreesbach, *Gezähmte Wilde. Die Zurschaustellung "exotischer" Menschen in Deutschland (1870-1940)*, Francfort-sur-le-Main, Campus Verlag, 2005.
Maurice Dubard, **Ernest Grasset**, *Deux petites sauvages : Thi-Bai-Tran, Akoulina*, Paris, Dreyfus, 1886.
William Edward Burghardt Du Bois, *Les Âmes du peuple noir*, Paris, La Découverte, 2007 [1903].
Daniel Dubois, « L'indianisme français de 1875 à 1990 », *in Big Bear*, n° 105, 2008.
Ellen Carol Dubois, **Linda Gordon**, « Seeking Ecstasy on the Battlefield: Danger and Pleasure in Nineteenth-Century Feminist Sexual Thought », *in* Carole S. Vance (dir.), *Pleasure and Danger: Exploring Female Sexuality*, Boston/Londres/Melbourne/Henley-on-Thames, Routledge/Kegan Paul, 1984.
Laurent Dubois, *Avengers of the New World: The Story of the Haitian Revolution*, Cambridge, The Belknap Press, 2005.
Pierre du Bourget, « La couleur noire de la peau du démon dans l'iconographie chrétienne a-t-elle une source précise ? », *in Actes du Congrès international d'archéologie chrétienne*, Rome, Citta del Vaticano, 1972.
Saul Dubow, *Apartheid, 1948-1994*, Oxford, Oxford University Press, 2014.
Michel Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, François Maspero, 1971.
Sophie Dulucq, **Caroline Herbelin**, **Colette Zytnicki**, « La domination incarnée. Corps et colonisation (XIXe-XXe siècles) », *in Les Cahiers de Framespa*, n° 22, 2016.
Juliette Dumas, **Sabine Frommel** (dir.), *Bâtir au féminin ? Traditions et stratégies en Europe et dans l'Empire ottoman*, Paris, Picard/IFEA, 2013.
François Dumasy, **Odile Goerg**, **Xavier Huetz de Lemps**, *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires*, Paris, Bréal, 2012.
Jacques Duquesne, « Torture : le témoignage inédit de Jacques Duquesne », *L'Express*, 30 novembre 2000.
Pétrus Durel, *La Femme dans les colonies françaises. Études sur les mœurs au point de vue myologique et social*, Paris, J. Dulon, 1898.
François Durpaire, *Les États-Unis ont-ils décolonisé l'Afrique noire Francophone ?*, Paris, L'Harmattan, 2005.
François Durpaire, **Olivier Richomme** (dir.), *L'Amérique de Barack Obama*, Paris, Demopolis, 2007.
René Dussart, « Conquête de l'Indochine », *in Les Lettres françaises*, 9 août 1946.
Jean-Baptiste Du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, Thomas Jolly, 1667-1771.
Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Promodis, 1985.
Jean-Paul Duviols, *Le miroir du Nouveau Monde. Images primitives de l'Amérique*, Paris, PUPS, 2006.
Lynda Dyson, « The return of the repressed? Whiteness, femininity and colonialism in *The Piano* », *in Screen*, vol. 36, n° 3, 1995.

E-F

Rebecca Earle, *The Body of the Conquistador*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
Alice Echols, *Daring to Be Bad: Radical Feminism in America, 1967-1975*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989.
Carolyn J. Eichner, « *La Citoyenne* in the World: Hubertine Auclert and Feminist Imperialism », *in French Historical Studies*, n° 32, 2009.
Karina Eileraas, « Disorienting Looks, Ecarts d'identité: Colonial Photography and Creative Misrecognition in Leila Sebbar's *Sherazade* », *in* Inge E. Boer (dir.), *After Orientalism: Critical Entanglements, Productive Looks*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2003.
Miriam Eliav-Feldon, Benjamin Isaac, Joseph Ziegler (dir.), *Racism in Western Civilisation Before 1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.
Ter Ellingson, *The Myth of the Noble Savage*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2001.
António Enes, *Moçambique: Relatório apresentado ao governo (1893)*, Lisbonne, Agência Geral das Colónias, 1945 [1893].
Khaled El Rouayheb, *Before Homosexuality in the Arab-Islamic world, 1500-1800*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.
Fatima El-Tayeb, *Schwarze Deutsche: der Diskurs um « Rasse » und nationale Identität (1890-1933)*, Francfort-sur-le-Main, Campus Verlag, 2001.
Fatima El-Tayeb, « If You can't Pronounce My Name, You Can Just Call Me Pride: Afro-German Activism, Gender and Hip Hop », *in Gender & History*, vol. 15, n° 3, 2003.
Fatima El-Tayeb, « Dangerous Liaisons: Race, Nation, and German Identity », *in* Patricia Mazón, Reinhild Steingröver (dir.), *Not So Plain as Black and White: Afro-German Culture and History, 1890-2000*, Rochester, University of Rochester Press, 2005.
Fatima El-Tayeb, *European Others: Queering Ethnicity in Postnational Europe*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.
David Eltis, **Frank D. Lewis**, **David Richardson**, « Slave Prices, the African Slave Trade and Productivity in the Caribbean, 1674-1807 », *in Economic History Review*, vol. 58, n° 4, 2005.
Driss El Yazami, **Yvan Gastaut**, **Naïma Yahi** (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Gallimard/Génériques/CNHI, Paris, 2009.
Tanfer Emin, « Monstres et phénomènes de foire : les numéros d'attraction de Coney Island et les eugénistes de Long Island (1910-1935) », *in* Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.
Laura Engelstein, *Castration and the Heavenly Kingdom: A Russian Folktale*, Ithaca, Cornell University Press, 1999.
Cynthia Enloe, *Bananas, Beaches & Bases: Making Feminist Sense of International Politics*, Londres, Pandora, 1989.
Mohammed Ennaji, *Soldats, domestiques et concubines. L'esclavage au Maroc au XIXe siècle*, Paris, Balland, 1994.
Robert M. Entman, **Andrew Rojecki**, *The Black Image in the White Mind: Media and Race in America*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, Oxford, Oxford University Press, 2014.
Raphaële Espiet-Kilty, **Martine Spensky**, **Thimothy Whitton**, *Citoyenneté, empires et mondialisation*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006.
Claude Estèbe, « Japon Période Bakumatsu (1853-1868) », *in* Jérôme Ghesquière (dir.), *La photographie ancienne en Asie*, Paris, Scala, 2016.
Claude Estèbe, **Didier Du Castel**, **François Daudier**, *Le Crépuscule des geishas*, Paris, Marval, 2002.
Jean d'Estray, *Thi-Sen, la petite-amie exotique*, Paris, M. Bauche, 1911.
Claire Etcherelli, *Élise ou la vraie vie*, Paris, Denoël, 1967.
Bernardine Evaristo, **Karen McCarthy Woolf** (dir.), « Black Britain: Beyond Definition », *in Wasafari: International Contemporary Writing*, n° 64, 2010.
Elizabeth Ezra, *The Colonial Unconscious: Race and Culture in Interwar France*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 2000.
Leonor Faber-Jonker (dir.), *Le premier génocide du XXe siècle. Herero et Nama dans le Sud-Ouest africain allemand (1904-1908)*, Paris, Mémorial de la Shoah, 2017.
Jules Falquet, « Le *Combahee River Collective*, pionnier du féminisme noir », *in Les Cahiers du Cedref*, n° 14, 2006.
Frantz Fanon, *Peaux noires, Masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.
Frantz Fanon, *Les Damnés de la Terre*, Paris, François Maspero, 1961.
Léon Fanoudh-Sieffer, *Le Mythe du Nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française de 1800 à la Deuxième Guerre mondiale*, Dakar, NEA, 1980.
James Farrer, « A Foreign Adventurer's Paradise? Interracial Sexuality and Alien Sexual Capital in Reform Era Shanghai », *in Sexualities*, vol. 13, n° 1, 2010.
Éric Fassin, **Mathieu Trachman**, « Voiler les beurettes pour les dévoiler : les doubles jeux d'un fantasme pornographique blanc », *in Modern & Contemporary France*, vol. 21, n° 2, 2013.
François-Xavier Fauvelle-Aymar, « Les Khoisan dans la littérature anthropologique du XIXe siècle : réseaux scientifiques et constructions des savoirs au siècle de Darwin et de Barnum », *in Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n° 11, 2002.
François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'invention du Hottentot : Histoire du regard occidental sur les Khoisan (XVe-XIXe siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.
François-Xavier Fauvelle-Aymar, **Bertrand Poissonier** (dir.), *La culture Shay d'Éthiopie (X^e-XIVe siècles)*, Paris, De Boccard/CFEE, 2012.
Charles-Henri Favrod, *Étranges étrangers. Photographie et exotisme (1850-1910)*, Paris, Centre national de la photographie, 1989.
Christian Feest, « Dürer et les premières évaluations européennes de l'art mexicain », *in* Sylvie Devers, Jean Malaurie (dir.), *Destins croisés. Cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens*, Paris, Unesco/Albin Michel, 1997.
Crystal N. Feimster, *Southern Horrors: Women and the Politics of Rape and Lynching*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.
Liz Fekete, *A Suitable Enemy: Racism, Migration and Islamophobia in Europe*, Londres, Pluto Press, 2009.
Mouloud Feraoun, *Journal (1955-1962)*, Paris, Seuil, 1962.
Barkahoum Ferhati, « La danseuse prostituée dite "Ouled Naïl", entre mythe et réalité (1830-1962). Des rapports sociaux et des pratiques concrètes », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 17, 2003.
Barkahoum Ferhati, *De la « tolérance » en Algérie (1830-1962). Enjeux en soubassement*, Alger, El Dar El Othmania, 2007.
Barkahoum Ferhati, « Une réalité urbaine sans nom : les espaces de la "tolérance" dans la Casbah d'Alger (1830-1962) », *in* Pierre-Robert Baduel (dir.), *Chantiers et défis de la recherche sur le Maroc contemporain*, Paris, IRMC/Karthala, 2009.
Florestan Fernandes, *A integração do negro na sociedade de classes*, São Paulo, Editora Dominus/USP, 1965.
Patricia Ferraz de Matos, *As "Côres" do Império: Representações raciais do Império colonial português*, Lisbonne, Imprensa de Ciências Sociais, 2012.
Patrícia Ferraz de Matos, *The Colours of the Empire: Racialized Representations during Portuguese Colonialism*, Oxford/New York, Berghahn Books, 2013.
Fabien Ferrer-Joly (dir.), *Plumes. Visions de l'Amérique précolombienne*, Paris, Somogy, 2016.
Jean-Noël Ferrié, **Gilles Boëtsch**, « Contre Alloula : le "harem colonial" revisité », *in* Gilbert Beaugé, Jean-François Clément (dir.), *La question de l'image dans le monde arabe*, Paris, CNRS Éditions, 1995.
Ernest Feydeau, *Souna, Mœurs arabes (À franc étrier ! Contes des mille et une nuits. Anifa, Madina et Aïcha)*, Paris, Calmann-Lévy, 1876.
Eileen Findlay, *Imposing Decency: The Politics of Sexuality and Race in Puerto Rico, 1870-1920*, Durham/Londres, Duke University Press, 1999.
Agnès Fine, **Claudine Leduc** (dir.), « Femmes du Maghreb », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 9, 1999.
Christina E. Firpo, *The Uprooted: Race, Children, and Imperialism in French Indochina, 1890-1980*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2016(a).
Christina E. Firpo, « Sex and Song: Clandestine Prostitution in Tonkin's À Đào Music Houses, 1920s-1940s », *in Journal of Vietnamese Studies*, vol. 11, n° 2, 2016(b).
Giovanna Fiume, « L'esclave, le roi et le cardinal. L'iconographie de Benoît le Maure (1524-1589) au XVIIe siècle », *in* Dieudonné Gnammankou, Yao Modzinou (dir.), *Les Africains et leurs descendants en Europe avant le XXe siècle*, Toulouse, MAT, 2008.
Jean-Louis Flandrin, *Le sexe et l'Occident : évolution des attitudes et des comportements*, Paris, Seuil, 1981.
Jean-Louis Flandrin, *Familles. Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris, Seuil, 1984 [1976].
Gustave Flaubert, *Voyage en Égypte*, Paris, Grasset, 1991 [1850].
Gustave Flaubert, *Cinq Lettres d'Égypte*, Paris, Mille et une nuits, 2002.
Anaïs Flechet, « L'exotisme comme objet d'art », *in Hypothèses*, 2008.
Jennifer Fleischner, *Mastering Slavery: Memory, Family, and Identity in Women's Slave Narratives*, New York/Londres, New York University Press, 1996.
Michael Fleshman, « Exactions des casques bleus : l'ONU est ferme », *in Afrique renouveau*, avril 2015.
Richard S. Fogarty, *Race and War in France: Colonial Subjects in the French Army, 1914-1918*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008.
Geraldine Forbes, *Women in Modern India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
Michel Foucault, *Histoire de la sexualité* (3 tomes), Paris, Gallimard, 1976-1984.
Michel Foucault, *Dits et écrits (1954-1988)*, Paris, Gallimard, 1994.
Sarah L. Franklin, *Women and Slavery in Nineteenth-Century Colonial Cuba*, New York, University of Rochester Press, 2012.
Anaïs Frantz, « Du contrôle du corps des femmes dans les Empires coloniaux. Rencontre avec Martine Spensky », *pointsdaccroche.com*, 7 mai 2016.
George M. Fredrickson, *The Black Image in the White Mind: Character and Destiny, 1817-1914*, Middletown, University of New England Press, 1971.
George M. Fredrickson, *White Supremacy: A Comparative Study in American and South African History*, New York, Oxford University Press, 1981.

George M. Fredrickson, *Racism: A Short History*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

George M. Fredrickson, « Mulâtres et autres métis. Les attitudes à l'égard du métissage aux États-Unis et en France depuis le XVIIe siècle », *in Revue internationale des sciences sociales*, n° 183, 2005.

Hadley Freeman, « "Don't play identity politics!" The primal scream of the straight white male », *in The Guardian*, 2 décembre 2016.

André Frémont, *Algérie-El Djézaïr*, Paris, Maspero, 1982.

Asuncion Fresnoza-Flot, Gwénola Ricordeau, *International Marriages and Marital Citizenship: Southeast Asian Women on the Move*, Londres, Routledge, 2017.

Gilberto Freyre, *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, 1974 [1933].

Amédée-François Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, du Pérou et du Brésil, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714*, Paris, Pierre Humbert, 1716.

Annegret Friedrich, Birgit Haehnel, Christina Threuter (dir.), *Projektionen. Rassismus und Sexismus in der Visuellen Kultur*, Marbourg, Jonas Verlag, 1997.

Lorenz Fries, *Uslegung der Mercarthen oder Cartha marina*, Strasbourg, Johannes Grüninger, 1525.

Frontispice de Abraham Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, apud A. Coppenium Diesth, 1570.

Takeshi Fujinaga, « Shokuminchi Chōsen ni okeru kōshō seido no kakuritsu katei » [« La constitution du système de prostituées publiques en Corée coloniale »], *in Nijū seiki kenkyū* 二十世紀究, n° 5, décembre 2004.

G

Thomas Gage, *La nouvelle relation, contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, ses diverses aventures, et son retour dans la Province de Nicaragua jusqu'à la Havane*, Amsterdam, Paul Marret, 1699.

Christine Ward Gailey, *Kinship to Kingship: Gender Hierarchy and State Formation in the Tongan Islands*, Austin, University of Texas Press, 1987.

Laurent Gaissad, « "En femme" à la gare Saint-Charles : la prostitution des Algériens à Marseille », *in L'Année du Maghreb*, n° 6, 2010.

Deborah Gaitskell, « Beyond "Devout Domesticity": Five Female Mission Strategies in South Africa, 1907-1960 », *in Transformation*, vol. 16, n° 4, 1999.

Deborah Gaitskell, « Domestic Workers in South Africa: Class, Race and Gender », *in* Meredeth Turshen (dir.), *African Women: A Political Economy*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.

David W. Galenson, *Traders, Planters, and Slaves: Market Behavior in Early English America*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

Éliane Gandin, *Le Voyage dans le Pacifique de Bougainville à Goraudoux*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Man-Gil Gang et al., 일본군 위안부 문제의 진상 [*La vérité des affaires des femmes de conforts du Japon impérial*], Séoul, 역사비평사, 1997.

Neil J. Garcia, *Philippine Gay Culture: Binabae to Bakla, Silahis to MSM*, Quezon City, University of the Philippines Press, 2008 [1996].

Rosemarie Garland-Thomson (dir.), *Extraordinary Bodies: Figuring Physical Disability in American Culture and Literature*, New York, Columbia University Press, 1997.

Doris Lorraine Garraway, *The Libertine Colony: Creolization in the Early French Caribbean*, Durham/Londres, Duke University Press, 2005.

Davis Barry Gaspar, Darlene Clark Hine (dir.), *More than Chattel: Black Women and Slavery in the Americas*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1996.

Françoise Gaspard, Farhad Khosrokhavar, *Le Foulard et la République*, Paris, La Découverte, 1995.

Henry-Louis Gates Jr., *Figures in Black*, New York, Oxford University Press, 1987.

Henry-Louis Gates Jr., *Race, Writing, and Difference*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.

Julie Gaucher, « La masculinité noire dans les romans sportifs (1918-1945) », *in* Régis Révenin (dir.), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, Autrement, 2007.

Lionel Gauthier, « Femmes orientales et photographes commerciaux. La construction d'un imaginaire dans la production photographique des années 1860-1880 », *in Cybergeo: European Journal of Geography*, n° 545, octobre 2011.

Arlette Gautier, « "Nou Le Pa Z'enfants batards" : la construction par la France du genre outre-mer », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 12, 2000.

Arlette Gautier, « Les esclaves femmes du Nouveau Monde : étude comparative », n° spécial « Les femmes et l'esclavage », *Revue haïtienne d'histoire et de géographie*, vol. 76, n° 210, janvier-mars 2002.

Arlette Gautier, *Les Sœurs de Solitude. Femmes et esclavage aux Antilles du XVIIe au XIXe siècle*, Rennes, PUR, 2010 [1985].

Arlette Gautier, « Biopolitiques esclavagistes : genre et supplices dans l'empire français aux Antilles (1776-1848) », *in* Martine Spensky (dir.), *Le contrôle des corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empire, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.

Arlette Gautier, Marie-France Labrecque (dir.), *Avec une touche d'équité et de genre. Les politiques publiques de développement et de santé au Yucatan*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2013.

Bernard Gay, « Les relations entre hommes et femmes au Cambodge et au Laos, vues par la littérature coloniale de fiction », *in* Denys Lombard, *Rêver d'Asie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993.

Jean Gayon, « Le corps racialisé. Le philosophe et la notion de race », *in* Gilles Boëtsch, Christian Hervé, Jacques J. Rozenberg (dir.), *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, Bruxelles, De Beck Supérieur, 2007.

Ron Geaves, Jamie Gilham (dir.), *Victorian Muslim: Abdullah Quilliam and Islam in the West*, Londres, C. Hurst & Co, 2017.

Christine de Gemeaux, *Empires et Colonies. L'Allemagne du Saint-Empire au deuil postcolonial*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2010.

Christine de Gemeaux, « Désir d'Afrique : trois Allemandes dans les colonies du Reich. Meg Gehrts au Togo, Magdalene von Prince en Afrique orientale allemande et Antonia Thiede dans le Sud-Ouest africain », *in* Dotsé Yigbe, Amatso O. Assemblons, Kuassi A. Akakpo (dir.), *L'Afrique post/coloniale. Das post/koloniale Afrika. Enjeux culturels des études littéraires et historiques*, Berlin, Lit Verlag, 2018.

Christine de Gemeaux, Amaury Lorin (dir.), *L'Europe coloniale et le grand tournant de la Conférence de Berlin (1884-1885)*, Paris, Le Manuscrit, 2013.

Guillaume Gendron, « Trump, la victoire de l'idéologie des trolls contre le "diktat" progressiste », *Libération*, 10 janvier 2017.

Jean Genet, *Les Nègres*, Décines, Marc Barbezat, 1958.

Charles Géniaux, *Les Musulmanes*, Paris, Éditions du « Monde illustré », 1909.

Vanina Géré, « Violences dans l'œuvre de Kara Walker », *in Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 19, 2010.

Martine Geronimi, « Storyville et le tourisme sexuel : une tradition inventée ? », *in Téoros*, vol. 22, n° 1, 2003.

Anindita Ghosh (dir.), *Behind the Veil: Resistance, Women and the Everyday in Colonial South Asia*, Londres, Palgrave Macmillan, 2008.

Durba Ghosh, *Sex and the Family in Colonial India: The Making of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

Sonia Maria Giacomini, *Femmes et Esclaves. L'expérience brésilienne (1850-1888)*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 [1988].

Mary Gibson, *Stato e Prostituzione in Italia (1860-1950)*, Milan, Il Saggiatore, 1995.

Mary Gibson, *Born to Crime. Cesare Lombroso and the Origins of Biological Criminology*, Westport/Londres, Praeger, 2002.

Sander L. Gilman, *Difference and Pathology: Stereotypes of Sexuality, Race, and Madness*, Ithaca, Cornell University Press, 1985.

Sander L. Gilman, *L'Autre et le Moi. Stéréotypes occidentaux de la race, de la sexualité et de la maladie*, Paris, PUF, 1996.

Paul Gilroy, *There ain't No Black in the Union Jack: The Cultural Politics of Race and Nation*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.

Paul Gilroy, *Against Race: Imagining Political Culture Beyond the Color Line*, Cambridge, Harvard University Press, 2000.

Paul Gilroy, *Between Camps: Race, Identity and Nationalism at the End of the Colour Line*, Londres, Penguin, 2000.

Paul Gilroy, *L'Atlantique noire : modernité et double conscience*, Paris, Amsterdam, 2017 [2003].

Fabio Giomi, « Daughters of Two Empires: Muslim Women and Public Writing in Habsburg Bosnia and Herzegovina, 1878-1918 », *in Aspasia: The International Yearbook of Central, Eastern and Southeastern European Women's and Gender History*, vol. 9, 2015.

Fabio Giomi, « Forging Habsburg Muslim girls: gender, education and empire in Bosnia and Herzegovina, 1878-1918 », *in History of Education*, vol. 44, n° 3, 2015.

Paul Giran, *De l'éducation des races. Études de sociologie coloniale*, Paris, Éditions A. Challamel, 1913.

Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, Hachette, 1990.

Giuliano Gliozzi, *Adam et le nouveau monde. La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale : des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, Lecques, Théétète Éditions, 2000.

Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, 1981.

Édouard Glissant, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.

Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997.

Maurice Godelier, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel, 2007.

Odile Goerg, *Perspectives historiques sur le genre en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Luigi Goglia, *Colonialismo e fotografia. Il caso italiano*, Messine, Sicania, 1989.

Donna Goldstein, « "Interracial" Sex and Racial Democracy in Brazil: Twin Concepts? », *in American Anthropologist*, vol. 101, n° 3, 1999.

Nadine Gordimer, *Occasion for Loving*, Londres, Viking Press, 1963.

Frances Gouda, *Poverty and Political Culture: Rhetoric of Social Welfare in the Netherlands and France, 1815-1854*, Lanham, Rowman & Littlefield, 1995.

Frances Gouda, « Languages of Gender and Neurosis in the Indonesian Struggle for Independence, 1945-1949 », *in Indonesia*, vol. 64, octobre 1997.

Frances Gouda, *American Visions of the Netherlands East Indies/Indonesia: US Foreign Policy and Indonesian Nationalism, 1920-1949*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2003.

Frances Gouda, « Genre, métissage et transactions coloniales aux Indes néerlandaises (1900-1942) », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 33, 2011.

Jean-Paul Goujon, « Pierre Loüys photographe érotique », *in La Recherche Photographique* n° 5, novembre 1988.

Frédéric Goupil-Fesquet, *Voyage d'Horace Vernet en Orient*, Paris, Challamel, 1843.

Fabien Gouriou, « Le sexe des indigènes. Adolphe Kocher et la médecine légale en Algérie », *in Droit et Cultures*, n° 60, 2010.

Gouvernement général de Madagascar, *Guide de l'immigrant à Madagascar* (t. 3), Paris, Armand Colin, 1899.

Nelson H. H. Graburn, « Tourism and Prostitution », *in Annals of Tourism Research*, vol. 10, n° 3, 1983.

Sandra L. Graham, *House and Street: The Domestic World of Servants and Masters in Nineteenth-Century Rio de Janeiro*, Austin, University of Texas Press, 1992 [1988].

Charles S. Grant, *Petit guide d'hygiène pratique dans l'Ouest africain*, Paris, Octave Doin, 1893.

Michel de Grèce, *La nuit du sérail*, Paris, Olivier Orban, 1982.

Florian Gredig, *Faszination Indianer. Vorstellungen, Darstellungen: ein Streifzug durch die Jahrhunderte*, Zurich, Nordamerika Native Museum, 2012.

Christopher Grenn, Frances Morris, *Le Douanier Rousseau. Jungles à Paris*, Paris, RMN, 2006.

December Green, *Gender Violence in Africa: African Women's Responses*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 1999.

Sue Gronewold, *Beautiful Merchandise: Prostitution in China, 1860-1936*, Londres, Routledge, 1985.

Sue Gronewold, « New Life, New Faith, New Nation, New Women: Competing Models at the Door of Hope Mission in Shanghai », *in* Barbara Reeves-Ellington, Kathryn Kish Sklar, Connie A. Shemo (dir.), *Competing Kingdoms: Women, Mission, Nation and the American Protestant Empire, 1812-1960*, Durham/Londres, Duke University Press Books, 2010.

Paul De Groote, *L'Européen dans les pays chauds. Guide raisonné et pratique*, Gand, Typographie Leliaert/Siffer, 1887.

Alain Grosrichard, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Seuil, 1979.

Ariela J. Gross, *What Blood Won't Tell: A History of Race on Trial in America*, Cambridge, Harvard University Press, 2008.

Maria Grosz-Ngaté, Omari H. Kokole (dir.), *Gendered Encounters: Challenging Cultural Boundaries and Social Hierarchies in Africa*, New York, Routledge, 1997.

Bernard Grunberg, Monique Lakroum, *Histoire des métissages hors d'Europe*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Martial Guédron, « Physiognomonie de l'Autre : des caricatures de la nature à la ségrégation sociale », *in* Études françaises, vol. 49, n° 3, 2013.

Martial Guédron, « L'anatomie de l'homme entre luxe et précision. Le Traité complet de l'anatomie humaine de Bourgery et Jacob », *in* Sandra Chamaret (dir.), *De la couleur comme un code*, Paris/Strasbourg, Zeig/Hear, 2016.

Martial Guédron, Sophie Harent, *Beautés monstres. Curiosités, prodiges et phénomènes*, Paris/Nancy, Somogy/Musée des Beaux-Arts de Nancy, 2009.

Stéphane Guégan (dir.), *De Delacroix à Renoir, l'Algérie des peintres*, Paris, Institut du monde arabe/Hazan, 2003.

Lowell Gudmundson, « Black into White in Nineteenth-Century Spanish America: Afro-American Assimilation in Argentina and Costa Rica », *in Slavery and Abolition*, vol. 5, n° 1, 1984.

Nacira Guénif-Souilamas, *Des beurettes aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset, 1999.

Nacira Guénif-Souilamas, « L'enfermement viriliste : des garçons arabes plus vrais que nature », *in Cosmopolitiques : Cette violence qui nous tient*, n° 2, 2002.

Nacira Guénif-Souilamas, « Ni pute, ni soumise ou très pute, très voilée : laïcité d'en haut, féminisme d'en bas », *in* Charlotte Nordmann (dir.), *Le foulard islamique en questions*, Paris, Amsterdam, 2004.

Nacira Guénif-Souilamas, « La réduction à son corps de l'indigène de la République », *in* Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire (dir.), *La Fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

Nacira Guénif-Souilamas, « En un combat douteux. Concurrence pour la conformation sexuée des Français d'ascendance migrante et coloniale », *in Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 21, n° 2, 2005.

Nacira Guénif-Souilamas, « L'autochtone et l'indigène : la fin de l'exotisme dans la France postcoloniale », *in* Michel Wieviorka (dir.), *Peut-on encore chanter la Douce France ?*, La Tour d'Aigue, Éditions de l'Aube, 2007.

Nacira Guénif-Souilamas, « Genre et ethnicité : un mariage forcé ? Les résonances sociales et symboliques des Français d'ascendance migrante nord-africaine en France », *in* Maryse Potvin, Paul Eid, Nancy Venel (dir.), *La deuxième génération issue de l'immigration. Une comparaison France-Québec*, Québec, Athena Éditions, 2007.

Nacira Guénif-Souilamas, « Le corps-frontière, traces et trajets postcoloniaux », *in* Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Florence Bernault, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe, Françoise Vergès (dir.), *Ruptures Postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, 2010.

Nacira Guénif-Souilamas, Éric Macé, *Les féministes et le garçon arabe*, La Tour d'Aigue, Éditions de l'Aube, 2004.

Jean-Louis Guerena (dir.), *Sexualités occidentales (XVIIIe-XXIe siècles)*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2014.

Claudine Guiard, *Des Européennes en situation coloniale. Algérie (1830-1939)*, Aix-en-Provence, Éditions de l'Université de Provence, 2009.

Dorothée Guilhem, « Le charme féminin chez les Peuls Djeneri du Mali, un objet de la nature ou de la culture ? », *in Anthropologie et Société*, vol. 32, 2008.

Dorothée Guilhem, « La sonorité du pet. Figures de la virilité et mises en scène du corps chez les Fulbe de Mopti (Mali) », *in Cahiers d'Études africaines*, n° 209-210, 2013.

Colette Guillaumin, *L'idéologie raciste*, Paris, Mouton, 1972.

François Guillemot, Agathe Larcher Goscha, *La Colonisation des corps. De l'Indochine au Vietnam*, Paris, Vendémiaire, 2014.

Antonio Sergio Alfredo Guimarães, *Classes, raças e democracia*, São Paulo, Editora 34, 2002 [1999].

Bernardo Guimarães, *A Escrava Isaura (The Slave Girl)*, Rio de Janeiro, Casa Garnier, 1875.

Charu Gupta, *Sexuality, Obscenity, Community: Women, Muslims and the Hindu Public Colonial India*, New York, St. Martin's Press, 2002.

Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des lumières. Les sciences humaines et la pensée occidentale* (t. 5), Paris, Payot, 1972.

Bodo Guthmüller, *Europe und due Türken in der Renaissance*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2000.

Herbert G. Gutman, Richard Sutch, « Victorians all? The Sexual mores and conduct of slaves and their masters », *in* Paul A. David, Herbert G. Gutman, Richard Sutch, Peter Temin, Gavin Wright, *Reckoning with Slavery: A Critical Study in the Quantitative History of American Negro Slavery*, New York, Oxford University Press, 1976.

Donna Guy, *Sex and Danger in Buenos Aires: Prostitution, Family and Nation in Argentina*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1991.

H-I

Marie-Paule Ha, *Figuring the East: Segalen, Malraux, Duras, and Barthes*, New York, State University of New York Press, 2000.

Marie-Paule Ha, « "La Femme française aux colonies": Promoting Colonial Female Emigration at the Turn of the Century », *in French Colonial History*, vol. 6, 2005.

Marie-Paule Ha, *French Women and the Empire: The Case of Indochina*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Caroline Haardt de la Baume, *Alexandre Iacovleff, l'artiste voyageur*, Paris, Flammarion, 2000.

Nancy J. Hafkin, Edna G. Bay (dir.), *Women in Africa*, Stanford, Stanford University Press, 1976.

Karen Hagenmann (dir.), *The Oxford Handbook: Gender, War and the Western World since 1650*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

Catherine Hall (dir.), *Race, Nation and Empire*, Manchester, Manchester University Press, 2010.

Douglas Hall, *In Miserable Slavery: Thomas Thistlewood in Jamaica, 1750-1786*, Kingston, University of the West Indies Press, 2012.

Cheikh Hamidou Kane, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.

Carrie Hamilton, *Sexual Revolutions in Cuba: Passion, Politics, and Memory*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2012.

Henry W. Hamilton, Jean T. Hamilton, John A. Anderson, *The Sioux of the Rosebud: A History in Pictures*, Norman, University of Oklahoma Press, 1980.

Lu Han, « Le tabou perpétuel : les femmes et la miscégénation aux États-Unis », *in Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n° 95-96, 2012.

Melanie Hanan, « Exotic, Demonic, or Economic: Using Black Africans for Political Gain in Western European Medieval Art, 1000-1400 », *in Enarratio*, n° 13, 2006.

Lewis Hanke, *Aristotle and the American Indians: A Sudy in Race Prejudice in the Modern World*, Bloomington, Indiana University Press, 1970.

Karen Hansen, *African Encounters with Domesticity*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1992.

Kaoutar Harchi, « Socialisation genrée et pratiques littéraires. Étude du cas de l'écrivaine francophone Malika Mokeddem », *in* Mélody Jan-Ré (dir.), *Créations. Le genre à l'œuvre* (v. 2), Paris, L'Harmattan, 2012.

Kaoutar Harchi, *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve*, Paris, Fayard, 2016.

Michel Serge Hardy, *De la Morale au moral des troupes ou l'histoire des B.M.C. (1918-2004)*, Paris, Lavauzelle, 2004.

Laura Harris, « Hybrid Italians, Diasporic Africans: Who's/Whose Meticcio? », *in Callaloo: A Journal of African Diaspora Arts & Letters*, vol. 31, n° 2, 2008.

Myriam Harry, *Petites Épouses*, Paris, Flammarion, 1927 [1901].

Lorédana Harscoët-Maire, Félix Marcilhac, Philippe Chabert (dir.), *André Maire, peinture voyageur (1898-1984)*, Paris, Somogy, 2002.

Carlos Hasenbalg, *Discriminação e desigualdades raciais no Brasil*, Rio de Janeiro, Graal, 1979.

Gabriel Hautemer, *Petite mousmé*, Paris, Librairie Plon, 1907.

Jane Hathaway, « The Role of the Kizlar Agasi in 17th-18th Century Ottoman Egypt », *in Studia Islamica*, n° 75, 1992.

Jane Hathaway, « The Wealth and Influence of an Exiled Ottoman Eunuch in Egypt: The Waqf Inventory of Abbās Agha », *in Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 37, n° 4, 1994.

Jane Hathaway, *The Politics of Households in Ottoman Egypt: The Rise of the Qazdağlıs*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Jane Hathaway, *A Tale of Two Factions: Myth, Memory, and Identity in Ottoman Egypt and Yemen*, Albany, Suny Press, 2003.

Jane Hathaway, *Beshir Agha: Chief Eunuch of the Ottoman Imperial Harem*, Londres, Oneworld Publications, 2005.

Maxime Haubert, *La vie quotidienne au Paraguay sous les Jésuites*, Paris, Hachette, 1967.

Gilles Havard, « Virilité et ensauvagement », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

Gilles Havard, Mickaël Augeron (dir.), *Un continent en partage. Cinq siècles de rencontres entre Amérindiens et Français*, Paris, Les Indes savantes, 2013.

Jarrod Hayes, *Queer Nations: Marginal Sexualities in the Maghreb*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

Doug Headline, Dominique Cazenave, *John Cassavetes. Portraits de famille*, Paris, Ramsay, 1994.

Dan Healey, *Homosexual Desire in Revolutionnary Russia: The Regulation of Sexual and Gender Dissent*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.

Chad Heap, *Slumming: Sexual and Racial Encounters in American Nightlife, 1885-1940*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.

Ingrid Heermann, *Mythos Tahiti*, Südsee-Traum *und Realität, Exotisches Welten Europäsche Phantasien*, Stuttgart/Berlin, Linden-Museum Stuttgart/Dietrich Reimer Verlag Berlin, 1987.

Nathalie Heinich, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996.

Louis Hémon, *Battling Malone, pugiliste*, Paris, Grasset, 1925.

Guy Hennebelle, Roland Schneider (dir.), « Cinémas métis : de Hollywood aux films beurs », *in CinémAction*, n° 56, 1990.

Christian Henriot, « "La fermeture": The Abolition of Prostitution in Shanghai, 1949-1958 », *in The China Quaterly*, n° 142, 1995.

Christian Henriot, *Belles de Shanghai. Prostitution et sexualité en Chine aux XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1997.

Maria R. Henson, *Comfort woman: a Filipina's story of prostitution under the Japanese military*, Lanham, Rowman & Littlefield, 1999.

Christopher Herbert, *The War of No Pity: Indian Mutiny and Victorian Trauma*, Princeton, Princeton University Press, 2008.

Edward Herold, Rafael Garcia, Tony de Moya, « Female Tourists and Beach Boys: Romance or Sex Tourism? », *in Annals of Tourism Research*, vol. 28, n° 4, 2001.

Antonio de Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del Mar Oceano*, Madrid, Andrés Gonzales de Barcia Carballido y Zúñiga, 1601-1615.

Gail Hershatter, *The Workers of Tianjin, 1900-1949*, Stanford, Stanford University Press, 1986.

Gail Hershatter, « Courtesans and Streetwalkers: The Changing Discourses of Shanghai Prostitution, 1890-1949 », *in Journal of History of Sexuality*, vol. 3, n° 2, 1992.

Dagmar Herzog (dir.), *Brutality and Desire: War and Sexuality in Europe's Twentieth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009.

George L. Hicks, *Comfort Women: Sex Slaves of the Japanese Imperial Force*, Singapour, Heinemann Asia, 1995(a).

Georges L. Hicks, *The Comfort Women: Japan's Brutal Regime of Enforced Prostitution in the Second World War*, New York, Yen Books, 1995(b).

Manuel Hidalgo Huerta, *España en Hispanoamérica*, Madrid, Editorial Complutense, 1998.

Hermann J. Hiery, « Germans, Pacific Islanders and Sexuality: German Impact and Indigenous Influence in Melanesia and Micronesia », *in* Hermann J. Hiery, J. M. MacKenzie (dir.), *European Impact and Pacific Influence: British and German Colonial Policy in the Pacific Islands and the Colonial Response*, Londres, German Historical Institute London/I. B. Tauris, 1997.

Kathleen J. Higgins, « Licentious Liberty » *in a Brazilian Gold-Mining Region: Slavery, Gender, and Social Control in Eighteenth-Century Sabará, Minas Gerais*, University Park, The Penn State University Press, 1999.

Naoto Higuchi, *Nihon ban haigai shugi* [*La xénophobie à la Japonaise*], Nagoya, Presses universitaires de Nagoya, 2014.

David Hill, *The Forgotten Children: Fairbridge Farm School and its Betrayal of Britain's Child Migrants to Australia*, Sydney, Penguin Random House Australia, 2007.

Patricia Hill Collins, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, Londres, Unwin Hyman, 1990.

Darlene Clark Hine, Trica Danielle Keaton, Stephen Small (dir.), *Black Europe and the African Diaspora*, Urbana/Chicago, University of Illinois Press, 2009.

Evelyn J. Hinz, « What is Multiculturalism? A "Cognitive" Introduction », *in* Evelyn J. Hinz (dir.), *Idols of Otherness: The Rhetoric and Reality of Multiculturalism*, Winnipeg, University of Manitoba, 1996.

Arnold R. Hirsch, Joseph Logsdon, *Creole New Orleans: Race and Americanization*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1992.

Nicki Hitchcott, Dominic Thomas (dir.), *Francophone Afropean Literatures*, Liverpool, Liverpool University Press, 2014.

Allyson Hobbs, *A Chosen Exile: A History of Racial Passing in American Life*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 2014.

Janell Hobson, *Venus in the Dark: Blackness and Beauty in Popular Culture*, New York, Routledge, 2005.

Janell Hobson, *Body as Evidence: Mediating Race, Globalizing Gender*, New York, Suny Press, 2012.

Catherine Hodeir, Michel Pierre, *1931, l'Exposition coloniale*, Bruxelles, Complexe, 1991.

Martha Hodes, *White Women, Black Men: Illicit Sex in the Nineteenth-Century South*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1997.

Derrick G. Hodge, « Colonization of Cuban Body: The Growth of Male Sex Work in Havana », *in NACLA Report on the Americas*, n° 34, 2001.

Barbara Hodgson, *Les Aventurières (XVIIe-XIXe siècle). Récits de femmes voyageuses*, Paris, Seuil, 2002.

Barbara Hodgson, *Dreaming of East: Western Women and the Exotic Allure of the Orient*, Vancouver, Greystone Books, 2005.

Philip Holden, Richard J. Ruppel (dir.), *Imperial Desire: Dissident Sexualities and Colonial Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003.

Dorothy L. Hodhson, Shirley A. McCurdy (dir.), *"Wicked" Women and the Reconfiguration of Gender in Africa*, Postmouth/Oxford/Cape-Town, Heinemann/James Currey/David Philip, 2001.

Laura Hollengreen, Celia Pearce, Rebecca Rouse, Bobby Schweizer (dir.), *Meet me at the Fair: A World's Fair Reader*, Pittsburgh, ETC Press/Carnegie Mellon University, 2014.

Rachel Holmes, *African Queen: The Real Life of the Hottentot Venus*, Londres, Random House, 2007.

Thomas C. Holt, *The Problem of Freedom: Race, Labor and Politics in Jamaica and Britain, 1832-1938*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990.

Hugh Honour (dir.), *L'Amérique vue par l'Europe*, Paris, Éditions des Musées nationaux, 1976.

Hugh Honour, *L'image du Noir dans l'art occidental. De la Révolution américaine à la Première Guerre mondiale*, Paris, Gallimard, 1989.

Bell Blair Hooks, *Elogio del margine. Razza, sesso e mercato culturale*, Milan, Feltrinelli, 1998.

Reginald Horsman, *Race and Manifest Destiny: The Origins of American Racial Anglo-Saxonism*, Cambridge, Harvard University Press, 1981.

Ayako Hotta-Lister, *The Japan-British Exhibition of 1910: Gateway to the Island Empire of the East*, Richmond, Japan Library, 1999.

Jacques Houdaille, « Le métissage dans les anciennes colonies françaises », *in Population*, vol. 36, n° 2, 1981.

Michel Houellebecq, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001.

Laurent Houssais, Dominique Jarrassé (dir.), « Nos artistes aux colonies », *in Sociétés, expositions et revues dans l'empire français (1851-1940)*, Paris, Esthétiques du divers, 2015.

Frederick E. Hoxie, *A Final Promise: The Campaign to Assimilate the Indians, 1880-1920*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1984.

Annabelle d'Huart, Nadia Tazi, *Harems*, Paris, Le Chêne, 1980.

Lee Elridge Huddleston, *Origins of the American Indians: European Concepts*, 1492-1729, Austin, University of Texas Press, 1972.

Howard L. Hughes, *Pink Tourism: Holidays of Gay Men and Lesbians*, Oxford, Cabi, 2006.

Langston Hughes, *The Big Sea*, New York, Hill & Wang, 1993 [1940].

Anne Hugon (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale*, Paris, Karthala, 2004.

Anne Hugon, *Un protestantisme africain au XIXe siècle. L'implantation du méthodisme en Côte de l'Or (1835-1874)*, Paris, Karthala, 2007.

Anne Hugon, Delphine Peiretti, Christelle Taraud, « Vénus noire : posture politique et imposture historique », *in Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 111, 2011.

Christine Hünefeldt, *Paying the Price of Freedom: Family and Labor Among Lima's Slaves, 1800-1854*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1995.

Darnell M. Hunt (dir.), *Channeling Blackness: Studies on Television and Race in America*, New York, Oxford University Press, 2005.

Nancy Rose Hunt, « "Le bébé en brousse": European Women, African Birth Spacing and Colonial Intervention in Breast Feeding in the Belgian Congo », *in The International Journal of African Historical Studies*, vol. 21, n° 3, 1998.

Nancy Rose Hunt, Tessie Liu, Jean Quataert (dir.), *Gendered Colonialisms in African History*, Oxford, Blackwell, 1997.

Samuel P. Huntington, *Who are we? The Challenges to America's National Identity*, New York, Simon & Schuster, 2004.

Elizabeth Hutchinson, « When the "Sioux Chief's Party Calls": Käsebier's Indian Portraits and the Gendering of the Artist's Studio », *in American Art*, vol. 16, n° 2, 2002.

Ronald Hyam, « Concubinage and the Colonial Service: The Crewe Circular (1906) », *in Journal of Imperial and Commonwealth History*, vol. 3, n° 14, 1986.

Ronald Hyam, *Empire and Sexuality: The British Experience*, Manchester, Manchester University Press, 1991.

Laura Hyun Yi Kang, *Compositional Subjects: Enfiguring Asian/American Women*, Durham/Londres, Duke University Press, 2002.

Ugo Iannucci, *Soldat dans les gorges de Palestro*, Paris, Aléas, 2001.

Mamaye Idriss, « Le mouvement des chatouilleuses : genre et violence dans l'action politique à Mayotte (1966-1976) », *in Le Mouvement Social*, n° 255, 2016.

Louisette Ighilahriz, *Algérienne* (entretiens avec Anne Nivat), Paris, Fayard, 2001.

Adria L. Imada, *Aloha America: Hula Circuits through the U.S. Empire*, Durham/Londres, Duke University Press, 2012.

Oliver Impey, Arthur Macgregor, *The Origins of Museums: The Cabinet of Curiosities in Sixteenth and Seventeenth Century Europe*, New York, Ursus Press, 2004.

Thomas N. Ingersoll, *Mammon and Manon in early New Orleans: The First Slave Society in the Deep South, 1718-1819*, Knoxville, University of Tennessee Press, 1999.

Amirah Inglis, *The White Women's Protection Ordinance: Sexual Anxiety and Politics in Papua*, Londres, Sussex University Press, 1975.

Mario Insneghi, *L'Italia del Fascio*, Florence, Giunti, 1996.

Pernille Ipsen, « "The Christian Mulatresses": Interracial Marriage in a Slave Trading Town », *in The William and Mary Quarterly*, vol. 70, n° 2, 2013.

Pernille Ipsen, *Daughters of the Trade: Atlantic Slavers and Interracial Marriage on the Gold Coast*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2015.

Rose Issa, « Les nouvelles Schéhérazades », *in* Patricia Almarcegui (dir.), *Fantaisies du harem et nouvelles Schéhérazades*, Paris, Somogy, 2003.

Rada Ivekovic, « L'apport des Études féministes et des *Subalternes Studies* à la recherche sur la citoyenneté et les empires », *in* Martine Spensky, Timothy Whitton (dir.), *Citoyenneté, Empires et Mondialisation*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006.

Ruth Iyob, « Madamismo and Beyond: The Construction of Eritrean Women », *in* Ruth Ben-Ghiat, Mia Fuller (dir.), *Italian Colonialism*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

J-K

Annie Jacob, « Civilisation/sauvagerie. Le Sauvage américain et l'idée de civilisation », *in Anthropologie et Sociétés*, n° 15, 1991.

Carol Jacobs, « Playing Jane Campion's *Piano*: Politically », *in Modern Language Notes*, vol. 109, n° 5, 1994.

Harriet Jacobs, *Incidents in the Life of a Slave Girl*, Boston, Lydia Maria Child, 1861.

Dan Jacobsen, *The Evidence of Love*, Londres, Little & Brown, 1960.

Sophie Jacotot, « Danses de société des Amériques en France dans l'entre-deux-guerres. Les mirages de l'exotisme », *in Hypothèses*, n° 1, 2008(a).

Sophie Jacotot, « Genre et danses nouvelles en France dans l'entre-deux-guerres. Transgressions ou crise des représentations ? », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008(b).

Jean-Pierre Jacquemin (dir.), *Racisme, continent obscur. Clichés, stéréotypes, phantasmes à propos des Noirs dans le royaume de Belgique*, Bruxelles, CEC/Le Noir du Blanc, 1991.

Catherine Jacques, Valérie Piette, « La femme européenne au Congo belge : un rouage méconnu de l'entreprise coloniale. Discours et pratique (1908-1940) », *in Bulletin des séances de l'Académie royale des Sciences d'Outre-mer*, vol. 49, n° 3, 2003.

Catherine Jacques, Valérie Piette, « L'Union des femmes coloniales (1923-1940). Une association au service de la colonisation », *in* Anne Hugon (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale. Afrique et Asie (XXe siècle)*, Paris, Karthala, 2004.

Catherine Jacques, Valérie Piette, « Féminisme et société coloniale au Congo belge (1918-1960) », *in* Philippe Denis, Carole Sappia (dir.), *Femmes d'Afrique dans une société en mutation*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2004.

François Jacquin, *De Constantinople à Tahiti. Seize ans d'aquarelles autour du monde (1840-1856) : en suivant René Gillotin*, Paris, Karthala, 2007.

Cornélius J. Jaenen, « Pelleteries et Peaux-Rouges : Perceptions françaises de la Nouvelle-France et de ses peuples indigènes aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles », *in Recherches amérindiennes au Québec. Bulletin d'information Montréal*, vol. 13, n° 2, 1983.

Emmanuel Jaurand, Stéphane Leroy, « Tourisme sexuel : "clone maudit du tourisme" ou pléonasme ? », *in Mondes du Tourisme*, n° 3, 2011.

François Jauréguiberry, *Les Blancs en pays chauds. Déchéance physique et morale*, Paris, Maloine et Fils, 1924.

Stephen Jay Gould, *The Mismeasure of Man*, New York, W. W. Norton & Company, 1996.

Rachel Jean-Baptiste, « The Option of the Judicial Path: Disputes over Marriage, Divorce, and Extra-Marital Sex in Colonial Courts in Libreville, Gabon, 1939-1959 », *in Cahiers d'Études africaines*, vol. 187-188, 2007.

Rachel Jean-Baptiste, « These Laws should be made by us: Customary Marriage Law, Codification and Political Authority in Twentieth-Century Colonial Gabon », *in The Journal of African History*, vol. 49, n° 2, 2008.

Rachel Jean-Baptiste, « A Black Girl should not be with a White Man: Sex, Race, and African Women's Social and Legal Status in Colonial Gabon, c. 1900-1946 », *in Journal of Women's History*, vol. 22, n° 2, 2010.

Rachel Jean-Baptiste, « Miss Eurafrica: Men, Women's Sexuality, and Métis Identity in Late Colonial French Africa, 1945-1960 », *in Journal of the History of Sexuality*, vol. 20, n° 3, 2011.

Rachel Jean-Baptiste, *Conjugal Rights: Marriage, Sexuality, and Urban Life in Colonial Libreville, Gabon*, Athens, Ohio University Press, 2014.

Thomas Jefferson, *Notes on the State of Virginia*, Londres, John Stockdale, 1787 [1781].

Jean-Noël Jeanneney (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris, Odile Jacob, 2000.

Francis Jennings, *The Invasion of America: Indians, colonialism, and the Cant of Conquest*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975.

Timothée Jobert, *Champions noirs, racisme blanc. La métropole et les sportifs noirs en contexte colonial (1901-1944)*, Grenoble, PUG, 2006.

Timothée Jobert, « "Corps noir" : l'avènement historique d'une figure du racisme quotidien », *in Migrations Société*, vol. 6, n° 126, 2009.

Richard Ivan Jobs, David Pomfret (dir.), *Transnational Histories of Youth in the Twentieth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

Franck Johannès, « Mohamed Garne, né d'un viol pendant la guerre d'Algérie, reconnu comme victime », *Le Monde*, 24 novembre 2001.

Cheryl Johnson-Odim, Nina Emma, *For Women and the Nation: Funmilayo Ransome-Kuti of Nigeria*, Urbana-Champaign, University of Illinois Press, 1997.

Frédéric Joignot, « Pour l'écrivain Édouard Glissant, la créolisation du monde est "irréversible" », *in Le Monde*, 4 février 2011.

Vincent Joly, « "Races guerrières" et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 33, 2011.

Margaret Jolly, « Colonizing Women: The Maternal Body and Empire », *in* Sneja Gunew, Anna Yeatman (dir.), *Feminism and the Politics of Difference*, Boulder, Westview Press, 1993.

Hilary Jones, « From *Mariage à la mode* to Weddings at Town Hall: Marriage, Colonialism, and Mixed-Race Society in Nineteenth Century Senegal », *in International Journal of African Historical Studies*, vol. 38, n° 1, 2005.

Hilary Jones, *The Métis of Senegal: Urban Life and Politics in French West Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 2013

Jacqueline Jones, *Soldiers of Light and Love: Northern Teachers and Georgia Blacks, 1865-1873*, Athens, University of Georgia Press, 1992.

Jacqueline Jones, *Labor of Love, Labor of Sorrow: Black Women, Work, and the Family, from Slavery to the Present*, New York, Basic Books, 2010.

Cheryl Johnson-Odim, Emma Nina, *For Women and the Nation: Funmilayo Ransome-Kuti of Nigeria*, Champaign, University of Illinois Press, 1997.

Winthrop D. Jordan, *White over Black: American Attitudes toward the Negro, 1550-1812*, New York, The Norton Library, 1977.

Huguette Joris de Zavala, *L'allégorie de l'Amérique*, La Rochelle, Musée du Nouveau Monde, 1980.

Bernard Joyeux, *Le péril vénérien et la prostitution à Hanoï*, Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.

Zhifen Ju, *Japan's Atrocities of Conscripting and Abusing North China Draftees after the Outbreak of the Pacific War*, Washington, D.C., Library of Congress, 2002.

Eugène Jung, *Mademoiselle moustique, mœurs tonkinoises*, Paris, Flammarion, 1895.

Jean-Pierre Julliand, Frédéric Badol, Claire Nicolas (dir.), *Ils ne savaient pas que c'était une guerre*, Lyon, Chronique sociale, 2017.

Shahin Kachwala, « The Body of the Nation? Female Suicide Bombers and Derivative Agency in Mani Ratnam's Dil Se and Santosh Sivan's The Terrorist », *in Journal of Post-Colonial Cultures and Societies*, vol. 4, n° 1, 2013.

Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013.

Dominique Kalifa, *Biribi. Les bagnes coloniaux de l'armée française*, Paris, Perrin, 2016.

Sylvie Kandé (dir.), *Discours sur le métissage, identités métisses. En quête d'Ariel*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Carla Kaplan, *Passing: Nella Larsen*, New York, W. W. Norton & Company, 2007.

Dia Kassembe, *Angola, 20 ans de guerre civile. Une femme accuse...*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Ivan Karp, Steven Lavine (dir.), *Exhibiting Cultures: The Poetics and Politics of Museum Display*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 1991.

Simon Katzenellenbogen, « Femmes et racisme dans les colonies européennes », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 9, 1999.

Ilona Katzew, *Casta Painting: Images of Race in Eighteenth-Century Mexico*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2004.

Trica Danielle Keaton, Tracy Sharpley-Whiting, Tyler Stovall (dir.), *Black France/France noire: The History and Politics of Blackness*, Durham/Londres, Duke University Press, 2012.

Daniel J. Kelves, *Au nom de l'eugénisme. Génétique et politique dans le monde anglo-saxon*, Paris, PUF, 1995.

Kamala Kempadoo (dir.), *Sun, Sex, and Gold: Tourism and Sex Work in the Caribbean*, Oxford, Rowman & Littlefield, 1999.

Dane Kennedy, *Islands of White: Settler Society and Culture in Kenya and Southern Rhodesia, 1890-1939*, Durham/Londres, Duke University Press, 1987.

Eberhardt Kettlitz, *Afrikanische Soldaten aus deutscher Sicht seit 1871. Stereotype, Vorurteile, Feindbilder und Rassismus*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2006.

Mounira Khemir, *L'Orientalisme. L'Orient des photographes au XIXe siècle*, Paris, Nathan, 2001.

Pap Khouma, *Noi italiani neri. Storie di ordinario razzismo*, Milan, Baldini Castoldi Dalai, 2010.

Azadeh Kian, « Introduction : genre et perspectives post/dé-coloniales », *in Les cahiers du Cedref*, n° 17, 2010.

Monder Kilani, *L'invention de l'autre*, Lausanne, Payot, 1994.

Puja Kim, *Shokuminchi-ki Chōsen no kyōiku to jendā* [*Éducation et genre en Corée durant la période coloniale*], Tokyo, Seori shobō, 2005.

Sara L. Kimble, « Emancipation through Secularization: French Feminist Views of Muslim Women's Condition in Interwar Algeria », *in French Colonial History*, vol. 7, 2006.

Stewart R. King, *Blue Coat or Powdered Wig: Free People of Color in Pre-Revolutionary Saint Domingue*, Athens, University of Georgia Press, 2001.

Kenneth F. Kiple, « Biology and African Slavery », *in* Robert L. Paquette, Mark M. Smith (dir.), *The Oxford Handbook of Slavery in the Americas*, Oxford, Oxford University Press, 2010.

Ernst Klee, *Die Nigger Europas: Zur Lage der Gastarbeiter. Eine Dokumentation*, Düsseldorf, Patmos-Verlag, 1971.

Cornelia Kleinlogel, *Exotik-Erotik. Zur Geschichte des Türkenbildes in der deutschen Literarur der frühen Neuzeit (1453-1800)*, Francfort, Peter Lang, 1989.

Kathryn Kleppinger, *Branding the Beur Author: Minority Writing and the Media in France, 1983-2013*, Liverpool, Liverpool University Press, 2015.

Yvonne Knibiehler, Régine Goutalier, *La Femme aux temps des colonies*, Paris, Stock, 1985.

Arthur J. Knoll, Lewis H. Gann (dir.), *Germans in the Tropics: Essays in German Colonial History*, Westport, Greenwood Press, 1987.

Duygu Köksal, Anastasia Falierou, *A Social History of Late Ottoman Women: New Perspectives*, Leiden, Brill, 2013.

Korean Concil for the Women Drafted for Military Sexual Slavery by Japan (The), 일본군 위안부 문제의 진상 [*La vérité des affaires des femmes de confort du Japon impérial*], Séoul, 역사비평사, 1997.

Pamela Kort, Max Hollein (dir.), *I like America: Fictions of the Wild West*, Francfort-sur-le-Main, Prestel, 2006.

Katharina Krämer, *Individuelle und kollektive Zurechnung im Strafrecht*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2015.

Paula M. Krebs, *Gender, Race and the Writing of Empire: Public Discourse and the Boer War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 [1999].

Karl Markus Kreis, « "Indians" on Old Picture Postcards », *in European Review of Native American Studies*, vol. 6, n° 1, 1992.

Gary Krist, *Empire of Sin: A Story of Sex, Jazz, Murder, and the Battle for Modern New Orleans*, New York, Crown Publishers, 2014.

Suzy Kruhse-Mount Burton, « Sex Tourism and Traditional Australian Male Identity », *in* Marie-Françoise Lanfant, John B. Allcock, Edward M. Bruner (dir.), *International Tourism: Identity and Change*, Londres, Sage, 1995.

Philip B. Kunhardt, *P. T. Barnum: America's Greatest Showman*, New York, Knopf, 1995.

Leo Kuper (dir.), *Race, Science and Society*, New York/Paris, Columbia University Press/Unesco Press, 1975.

Vera M. Kutzinski, *Sugar's Secrets: Race and the Erotics of Cuban Nationalism*, Charlottesville/Londres, University Press of Virginia, 1993.

Koffi Kwahulé, *Il nous faut l'Amérique*, Paris, Acoria, 1997.

Koffi Kwahulé, *Jaz*, Montreuil, Théâtrales, 1998(a).

Koffi Kwahulé, *Fama*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, 1998(b).

Koffi Kwahulé, *Le Masque boîteux. Histoire de soldats*, Montreuil, Théâtrales, 2002.

Koffi Kwahulé, *Misterioso-119*, Montreuil, Théâtrales, 2005.

L

Nicolas Labanca, *L'Africa in vetrina. Storie di musei e di esposizioni coloniali in Italia*, Trévise, Pagus Edizioni, 1992.

Suzanne Lacascade, *Claire-Solange, âme africaine*, Paris, Eugène Figuière, 1924.

Dany Laferrière, *Vers le sud*, Paris, Grasset, 2006

François-Joseph Lafitau, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain l'aîné et Hochereau, 1624.

Anne Lafont, *L'artiste savant à la conquête du monde moderne*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2010.

Anne Lafont, « Fabric, Skin, Clor: Picturing Antilles' Markets as an Inventory of Human Diversity », *in Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, vol. 43, n° 2, 2016.

Maneesha Lal, « "The Ignorance of Women is the House of Illness": Gender, Nationalism, and Health Reform in Colonial North India », *in* Bridie Andrews, Mary P. Sutphen (dir.), *Medicine and Colonial Identity*, Londres, Routledge, 2003.

Feriel Lalami, « L'enjeu du statut des femmes durant la période coloniale en Algérie », *in Nouvelles questions féministes*, vol. 27, n° 3, 2008.

Fatima Besnaci-Lancou, *Nos mères, paroles blessées. Une autre histoire de harkis*, Léchelle, Zellige, 2006.

Lothar Lang, « 1890-1917 », *in* Harald Olbrich (dir.), *Sozialistische deutsche Karikatur (1848-1978), Von den Afängen bis zur Gegenwart*, Berlin, Eulenspiegel Verlag, 1978.

Jean-Pierre Langellier, « Les secrets révélés du métissage à la brésilienne », *in Le Monde*, 23 février 2011.

Catherine Lanneau, Pierre-Luc Plasman, Patricia Van Schuylenbergh (dir.), *L'Afrique belge aux XIXe et XXe siècles. Nouvelles recherches et perspectives en histoire coloniale*, Berne, Peter Lang, 2014.

Isaac de La Peyrère, *Præadamitæ, sive Exercitatio super Versibus duodecimo, decimotertio et decimoquarto, capitis quinti Epistolae D. Pauli ad Romanos, quibus inducuntur primi homines ante Adamum conditi*, Paris, Éditions Louis et Daniel Elzevier, 1655.

François Laplantine, Alexis Nouss (dir.), *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*, Paris, Pauvert, 2016 [2001].

Dalenda Larguèche (dir.), *Histoire des femmes au Maghreb. Culture matérielle et vie quotidienne*, Tunis, Centre de publications universitaires, 2000.

Dalenda Larguèche, Abdelhamid Larguèche, *Marginales en terre d'Islam*, Tunis, Cérès, 1992.

Gilbert Lascaulot, *Figurées, défigurées. Petit vocabulaire de la féminité représentée*, Paris, Union générale d'éditions, 1977.

Barbara Laslett, Johanna Brenner, « Gender and Social Reproduction: Historical Perspectives », *in Annual Review of Sociology*, vol. 15, 1989.

Bruno Latour, *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, 1996.

Émile Laurent, « La Prostituée arabe », *in Archives d'anthropologie criminelle, de criminologie et de psychologie normale et pathologique*, vol. 8, 1898.

Émile Laurent, « La Femme birmane », in *Archives d'anthropologie criminelle, de criminologie et de psychologie normale et pathologique* (nouvelle série), vol. 2, 1903.

Amandine Lauro, *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo belge (1885-1930)*, Charleroi, Éditions Labor, 2005.

Amandine Lauro, *Sexe, race et politiques coloniales. Encadrer le mariage et la sexualité au Congo belge (1908-1945)*, Berne, Peter Lang, 2017.

Pyrard de Laval, *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes Orientales (1601-1611)*, Paris, Chandeigne, 1998.

Bernard Lavallé, *Transgression et stratégie du métissage en Amérique coloniale*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 1999.

Marnia Lazreg, *The Eloquence of Silence: Algerian Women in Question*, Londres, Routledge, 1994.

Marnia Lazreg, *Torture and the Twilight of Empire: From Algiers to Baghdad*, Princeton, Princeton University Press, 2008.

Michael Leapman, *The World for a Shillling: How the Great Exhibition of 1851 Shaped a Nation*, Londres, Headline Book Publishing, 2001.

Yann Le Bihan, « L'ambivalence du regard colonial porté sur les femmes d'Afrique noire », *in Cahiers d'Études africaines*, n° 183, 2006.

Marius-Ary Leblond, *Le Zézère, amour de Blancs et de Noirs*, Paris, Eugène Fasquelle, 1903.

Annie Le Brun, *Sade. Attaquer le soleil*, Paris, Musée d'Orsay/Gallimard, 2014.

Olivier Le Cour Grandmaison, *Coloniser. Exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005.

Olivier Le Cour Grandmaison, *L'Empire des hygiénistes. Vivre aux colonies*, Paris, Fayard, 2014.

Christopher Lee, *Unreasonable Histories: Nativism, Multiracial Lives, and the Genealogical Imagination in British Africa*, Durham/Londres, Duke University Press, 2014.

Jo-Anne Lee, John Sutton Lutz (dir.), *Situating « Race » and « Racism »* in Time, *Space and Theory*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005.

Ju-Ling Lee, *La nudité dans l'image : pouvoir et représentations du corps à Taiwan (1895-1987)*, thèse d'histoire, Université Lumière-Lyon 2, 2014.

Na Young Lee, « The Construction of Military Prostitution in South Korea during the U.S. Military Rule, 1945-1948 », in *Feminist Studies*, vol. 33, n° 3, 2007.

Fred Leeman, *Émile Bernard*, Paris, Citadelle & Mazenod, 2013.

Kim Lefevre, « Èves jaunes et colons blancs », *in* Philippe Franchini (dir.), *Saigon (1925-1945). De la « Belle Colonie » à l'éclosion révolutionnaire ou la fin des dieux blancs*, Paris, Autrement, 1994.

Pierre-Jean Le Foll-Luciani, « "J'aurais aimé être une bombe pour exploser". Les militantes communistes algériennes entre assignations sexuées et subversion des rôles de genre (1944-1962) », *in Le Mouvement social*, n° 255, 2016.

Yves Le Fur (dir.), *D'un regard l'autre : Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Paris, RMN, 2006.

Pierre Legendre, « L'image de ce qui ne peut être vu », *in Anthropologie et Sociétés*, vol. 16, n° 1, 1992.

Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais, *Nouveau voyage autour du monde*, Paris, Flahaut, 1727.

Peter Lehman, *Pornography: Film and Culture*, New York, Rutgers University Press, 2006.

Jean-Yves Le Naour, « Un mouvement antipornographique : la Ligue pour le relèvement de la moralité publique (1883-1946) », *in Histoire, Économie et Société*, n° 3, 2003.

Jean-Yves Le Naour, *La honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises (1914-1945)*, Paris, Hachette, 2004.

Jean-Yves Le Naour, « La "honte noire". La haine raciale des Allemands à l'encontre des troupes coloniales de l'armée française (1914-1940) », *in Quasimodo*, n° 8, printemps 2006.

William Gribble's best Virginia Tobacco, Barnstaple (Le meilleur tabac de Virginie de William Gribble, Barnstaple) [Angleterre], xylographie, 8x6 cm, 1670-1680.

Sandrine Lemaire, *L'Agence économique des colonies. Instrument de propagande ou creuset de l'idéologie coloniale en France (1870-1960) ?*, Florence, Institut universitaire européen, 2000.

Sandrine Lemaire, « Le "sauvage" domestiqué par la propagande coloniale », *in* Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux* reality shows, Paris, La Découverte, 2002.

Sandrine Lemaire, « Promouvoir : fabriquer du colonial », *in* Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République (1931-1961)*, Paris, Autrement, 2004.

Véra Léon, « Biographies of women photographers », *in* Nathalie Herschdorfer (dir.), *Dictionary of Photography*, Londres, Thames & Hudson, 2015.

Véra Léon, « Femmes en métiers d'hommes (cartes postales, 1890-1930). Une histoire visuelle du travail et du genre », *in Études photographiques*, n° 32, 2015.

Véra Léon, « Photographes photographiés. Images de la formation et déformations des images », *in Images du travail. Travail des images*, n° 6, 2017.

Véra Léon, **Éliane de Larminat**, **Anaïs Mauuarin**, **Alice Morin** (dir.), *(Re)politizing Discourses on Photography, Image and Narrative*, vol. 18, n° 2, 2017.

Yves Léonard, « Le Portugal et ses "sentinelles de pierre". L'exposition du monde portugais en 1940 », *in Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 62, n° 1, 1999.

Micaela di Leonardo (dir.), *Gender at the Crossroads of Knowledge: Feminist Anthropology in the Postmodern Era*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1991.

E. Lépinay, « Courtisanes marocaines. Leur vie dans un quartier réservé », *in Paris médical : la semaine du clinicien*, n° 100, 1936.

Élisabeth Leprêtre (dir.), *Paul & Virginie, un exotisme enchanteur*, Paris/Le Havre, N. Chaudun/Musées historiques de la ville du Havre, 2014.

Sylviane Leprun, *Le Théâtre des colonies. Scénographie, acteurs et discours de l'imaginaire dans les expositions (1855-1937)*, Paris, L'Harmattan, 1986.

Gerda Lerner, *De l'esclavage à la ségrégation*. Les femmes noires dans *l'Amérique des Blancs*, Paris, Denoël/Gonthier, 1975 [1972].

Hugues Leroux, *L'Heureux et l'Heureuse, ou l'Amour arabe*, Paris, F. Juven, 1906.

Sacha Leroy, *Un maître de la peinture française, Paul Leroy*, Paris, A. Leroy, 1974.

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, Paris, EPI, 1972 [1578].

Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, Paris, Adrian Périer, 1617.

Benoît de L'Estoile, *Le goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007.

Frank Lestringant, *Le cannibale. Grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994.

Frank Lestringant, « L'exotisme en France à la Renaissance de Rabelais à Léry », *in* Dominique de Courcelles (dir.), *Littérature et exotisme (XVIe-XVIIIe siècle)*, Paris, École nationale des Chartes, 1997.

Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, Genève, Droz, 2004.

Frank Lestringant, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris, H. Champion, 2005.

Guillaume Le Testu, *Cosmographie universelle*, Paris, Arthaud, 2012 [1556].

Pierre Leulliette, *Saint-Michel et le Dragon*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.

Rosenman Leventhal, *La couleur pourpre*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1986.

Philippa Levine, *Prostitution, Race, and Politics: Policing Venereal Diseases in the British Empire*, New York, Routledge, 2003.

Philippa Levine, *Gender and Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

Florence Lévy, **Marylène Lieber**, « La sexualité comme ressource migratoire. Les Chinoises du Nord à Paris », *in Revue française de sociologie*, vol. 50, n° 4, 2009.

Reina Lewis, *Gendering Orientalism: Race, Femininity and Representation*, Londres, Routledge, 1996.

Reina Lewis, *Women, Travel and the Ottoman Harem: Rethinking Orientalism*, New York, I. B. Tauris, 2004.

Claude Liauzu, **Josette Liauzu**, *Quand on chantait les colonies. Colonisation et culture populaire de 1830 à nos jours*, Paris, Syllepse, 2002.

Richard Ligon, *A True and Exact History of the Island of Barbados*, Londres, Parker & Guy, 1673.

Shirley Jennifer Lim, *A Feeling of Belonging: Asian American Women's Public Culture, 1930-1960*, New York, New York University Press, 2006.

Jocelyn Linnekin, *Sacred Queens and Women of Consequence: Rank, Gender and Colonialism in the Hawaiian Islands*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1990.

António Lobo Antunès, *Lettres de la guerre*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2006.

Elsbeth Locher-Scholten, « Morals, Harmony, and National Identity: "Companionate Feminism" in Colonial Indonesia in the 1930s », *in Journal of Women's History*, vol. 14, n° 4, 2003.

Denys Lombard (dir.), *Rêver l'Asie. Exotisme et littérature coloniale aux Indes, en Indochine et en Insulinde*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1991.

Edward Long, *The History of the Jamaïca*, Londres, Lownuts, 1774.

Carlos Lopez-Beltrán, « Hippocratic Bodies: Temperament and Castas in Spanish America », *in Journal of Spanish Cultural Studies*, vol. 8, n° 2, 2007.

Carlos Lopez-Beltrán, « Sangre et temperament. Rureza y mestizajes en las sociedades de castas americanas », *in* Frida Gorbach, Carlos Lopez-Beltrán, *Saberes locales, ensayos sobre historias de la cienca en America Latina*, Zamora, El colegio de Michoacán, 2008.

Patricia Lorcin, *Imperial Identities: Stereotyping, Prejudice and Race in Colonial Algeria*, Londres/New York, St. Martin's Press, 1995.

Patricia Lorcin, « Women, Gender and Nation in Colonial Novels of Interwar Algeria », *in Historical Reflections*, n° 28, 2002.

Patricia Lorcin, « Sex, Gender, and Race in the Colonial Novels of Elissa Rhaïs and Lucienne Favre », *in* Sue Peabody, Tyler Stovall (dir.), *The Color of Liberty: Histories of Race in France*, Durham/Londres, Duke University Press, 2003.

Patricia Lorcin, *Migrances, Diasporas et Transculturalités Francophones*, Paris, L'Harmattan, 2006.

Pierre Loti, *Propos d'exil*, Paris, Calmann-Lévy, 1887.

Pierre Loti, *Aziyadé*, Paris, Calmann-Lévy, 1895 [1879].

Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*, Paris, Flammarion, 1900 [1887].

Pierre Loti, *Le mariage de Loti*, Paris, Flammarion, 1991 [1882].

Martine Loufti, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française (1871-1914)*, Paris, Mouton, 1971.

Pierre Louÿs, *Journal de Meryem (1894)*, Saint-Genouph, Librairie A. G. Nizet, 1992.

Paul E. Lovejoy, **David Richardson**, « Competing Markets for Male and Female Slaves: Slave Prices in the interior of West Africa, 1780-1850 », *in International Journal of African Historical Studies*, vol. 28, n° 2, 1995.

Mara Loveman, *National Colors: Racial Classification and the State in Latin America*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Marie-José Loverini, *L'interdite. Davia, une sultane corse au Maroc*, Paris, Albiana, 2005.

Lisa Lowe, *Critical Terrains: French and British Orientalisms*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.

Alex Lubin, *Romance and Rights: The Politics of Interracial Intimacy, 1945-1954*, Jackson, University Press of Mississippi, 2005.

Christopher Lucken, « Les Sarrasins ou la malédiction de l'Autre », *in Médiévales*, n° 46, 2004.

Anne Lumet, *Le pacte. Les relations russo-japonaises à l'épreuve des incidents de frontière*, Saint-Denis, Publibook, 2004.

M

Alain Mabanckou, *Black Bazar*, Paris, Seuil, 2009.

Alain Mabanckou, **Dominic Thomas**, « Crispations : la question noire ou le débat autour d'*Exhibit B* », *in* Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Dominic Thomas (dir.), *Vers la guerre des identités. De la fracture coloniale à la R*évolution ultranationale, Paris, La Découverte, 2016.

John M. MacKenzie, *Imperialism and Popular Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1986.

Driss Maghraoui, « Gendering Urban Colonial Casablanca: The case of the *Quartier Reservé* of Bousbir », *in* Martina Rieker, Kamran Asdar Ali (dir.), *Gendering Urban Space in the Middle East, South Asia, and Africa*, New York, Palgrave Macmillan, 2008.

Louis Malleret, *L'exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, Paris, Larose, 1934.

Jean Malonga, *Cœur d'Aryenne*, Paris, Présence Africaine, 1954.

Pierre Victor Malouet, *Mémoire sur l'affranchissement des Nègres*, Neuchâtel, sans éditeur, 1788.

Lenore Manderson, **Margaret Jolly** (dir.), *Sites of Desire: Economies of Pleasure: Sexualities in Asia and the Pacific*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

Jean de Mandeville, *Livre des merveilles du Monde*, Paris, CNRS Éditions, 2000 [1355-1357].

Kristin Mann, *Marrying Well: Marriage, Status, and Social Change among the Educated Elite in Colonial Lagos*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

Gina Marchetti, *Romance and the « Yellow Peril »: Race, Sex, and Discursive Strategies in Hollywood Fiction*, Berkeley, University of California Press, 1993.

Gina Marchetti, *The Chinese Diaspora on American Screens: Race, Sex, and Cinema*, Philadelphie, Temple University Press, 2012.

Félix Marcilhac, *Jean Dunand, Vie et œuvre*, Paris, Éditions de l'Amateur, 1991.

Pieter de Marees, *A Descriptive and Historical Declaration of the Golden Kingdom of Guinea*, Londres, Éditions Samuel Purchas, 1602.

Daniel Margueron, *Tahiti dans toute sa littérature*, Paris, L'Harmattan, 1989.

Jeremy C. Martens, « Settler Homes, Manhood and "Houseboys": An Analysis of Natal's Rape Scare of 1886 », *in Journal of Southern African Studies*, vol. 28, n° 2, 2002.

Peter Martin, **Christine Alonzo** (dir.), *Zwischen Charleston und Stechschritt. Schwarze im Nationalsozialismus*, Hambourg, Dölling und Galitz Verlag, 2004.

Verena Martinez-Alier, *Marriage, Class and Colour in Nineteenth-Century Cuba: A Study of Racial Attitudes and Sexual Values in a Slave Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1974.

Ada Martinkus-Zemp, *Le Blanc et le Noir. Essai d'une description de la vision du Noir par le Blanc dans la littérature française de l'entre-deux-guerres*, Paris, Nizet, 1975.

Aníbal Martins dos Santos, *Memórias de um Expedicionário a África*, Lousã, Câmara Municipal, 1996.

Peter Mason, *Infelicities: Representations of the Exotic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1998.

Joseph A. Massad, *Desiring Arabs*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

Henri Massis, *Défense de l'Occident*, Paris, Plon, 1927.

Inocência Mata (dir.), *A rainha Nzinga Mbandi: história, memória e mito*, Lisbonne, Edições Colibri, 2012.

Marie-Anne Matard-Bonucci, « D'une persécution l'autre : racisme colonial et antisémitisme dans l'Italie fasciste », *in Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 55-3, 2008.

Roger Mathé, « L'image de l'Indien emplumé et du trappeur dans la littérature populaire au XIXe siècle », *in* Marc Bertrand (dir.), *Popular Traditions and Learned Culture in France*, Stanford, Anma Libri, 1985.

Guy de Maupassant, *À la feuille de rose. Maison turque*, Paris, Mille et une nuits, 2010 [1945].

Claire Mauss-Copeaux, *Appelés en Algérie. La parole confisquée*, Paris, Hachette, 1998.

Nancy Mowll Mathews, *Paul Gauguin: An Erotic Life*, New Haven, Yale University Press, 2001.

Anne Maxwell, *Colonial photography & Exhibitions: Representations of the « Native » and the Making of European Identities*, Londres/New York, Leicester University Press, 1999.

Patricia Mazón, **Reinhild Steingröver** (dir.), *Not So Plain as Black and White: Afro-German Culture and History, 1890-2000*, Rochester, University of Rochester Press, 2005.

Achille Mbembe, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010.

Penda Mbow (dir.), *Hommes et femmes entre sphères publique et privée*, Dakar, Codesria, 2005.

Anne McClintock, « The Very House of Difference: Race, Gender and the Politics of South African Women's Narrative », *in Social Text*, n° 25-26, 1990.

Anne McClintock, « Sex, Money and Morality: Prostitution and Tourism in South East Asia », *in Times Literary Supplement*, n° 16, 1991.

Anne McClintock, « The Scandal of the Whorearchy: Prostitution in Colonial Nairobi », *in Transition*, n° 52, 1991.

Anne McClintock, *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Contest*, Londres/New York, Routledge, 1995.

Anne McClintock, *Double Crossings: Madness, Sexuality, and Imperialism*, Vancouver, Ronsdale, 2001.

Anne McClintock, « Race, classe, genre et sexualité : entre puissance d'agir et ambivalence coloniale », *in Multitudes*, vol. 26, n° 3, 2006.

Anne McClintock, **Aamir Mufti**, **Ella Shohat**, *Dangerous Liaisons: Gender, Nation, and Postcolonial Perspectives*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.

Jock McCulloch, *Black Peril, White Virtue: Sexual Crime in Southern Rhodesia, 1902-1935*, Bloomington, Indiana University Press, 2000.

Perry McIntyre, *Free Passage: The Reunion of Irish Convicts and Their Families in Australia, 1788-1852*, Dublin, Irish Academy Press Ltd, 2010.

Sean McElwee, **Jason McDaniel**, « Economic Anxiety Didn't Make People Vote Trump, Racism Did », *in The Nation*, 8 mai 2017.

Ann McGrath, « Consent, Marriage, and Colonialism: Indigenous Australian Women and Colonizer Marriages », *in Journal of Colonialism and Colonial History*, vol. 6, n° 3, 2005.

Margaret Mead, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1973.

Ronald Meek, *Social Sciences and the Ignoble Savage*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.

Claude Meillassoux, *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, François Maspéro, 1975.

Billie Mellman, *Women's Orients: English Women and the Middle East, 1718-1918: Sexuality, Religion and Work*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992.

Billie Mellman, *Women's Orients: English Women and the Middle East, 1718-1918: Sexuality, Religion and Work*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.

João de Melo, *Autópsia de Um Mar de Ruínas*, Lisbonne, Dom Quixote, 1984.

João de Melo, *Os Anos da guerra (1961-1975). Os portugueses em Africa. Crónica, ficção e história* (2 tomes), Lisbonne, Círculo de Leitores, 1988.

Albert Memmi, *Agar*, Paris, Buchet-Chastel, 1955.

Albert Memmi, *Le racisme*, Paris, Gallimard, 1982.

Ilda Mendes dos Santos, *La découverte du Brésil (1500-1530)*, Paris, Chandeigne, 2000.

Gilles Menegaldo, **Lauric Guillaud** (dir.), *Le Western et les mythes de l'Ouest. Littérature et arts de l'image*, Rennes, PUR, 2015.

Nicolas Menut, « Anthologie de la photographie africaine et de l'océan Indien », *in L'Homme*, n° 157, 2001.

Nicolas Menut, *L'homme blanc. Les représentations de l'Occidental dans les arts non européens*, Paris, Le Chêne, 2010.

Volker Mergenthaler, *Völkerschau. Kannibalismus. Fremdenlegion. Zur Ästhetik der Transgression (1897-1936)*, Tübingen, Niemeyer, 2005.

Fatima Mernissi, *Sexe, idéologie, islam*, Paris, Tierce Éditions, 1983.

Fatima Mernissi, *Le harem politique. Le prophète et les femmes*, Paris, Albin Michel, 1987.

Fatima Mernissi, *Le harem et l'Occident*, Paris, Albin Michel, 2001.

Jean-Pierre Meunier, **Brigitte Léardée**, *La Biguine de l'Oncle Ben's. Ernest Léardée raconte*, Paris, Caribéennes, 1989.

Léonora Miano, *Blues pour Élise*, Paris, Plon, 2010.

Léonora Miano, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche Éditeur, 2012.

Dash J. Michael, *Haiti and the United States: National Stereotypes and the Literary Imagination*, Londres, Palgrave Macmillan, 1997.

Yves Michaud (dir.), *Féminisme, art et histoire de l'art*, Paris, La Découverte, 1994.

Franck Michel, *Voyage au bout du sexe. Trafics et tourismes sexuels en Asie et ailleurs*, Laval, Les Presses de l'Université Laval, 2006.

Régis Michel, *Posséder et détruire. Stratégies sexuelles dans l'art d'Occident*, Paris, RMN, 2000.

Clare Midgley, *Women Against Slavery: The British Campaigns, 1780-1870*, Londres, Routledge, 1995.

Clare Midgley, *Gender and Imperialism*, Manchester, Manchester University Press, 1998.

Clare Midgley, **Alison Twells**, **Julie Carlier** (dir.), *Women in Transnational History: Connecting the Local and the Global*, New York, Routledge, 2016.

Gwendolyn Midlo Hall, *Social Control in Slave Plantation Societies: A Comparison of St. Domingue and Cuba*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1971.

Pierre Mille, *Barnavaux et quelques femmes*, Paris, Calmann-Lévy, 1908.

Christopher L. Miller, *Blank Darkness: Africanist Discourse in French*, Chicago, University of Chicago Press, 1985.

Christopher L. Miller, *Nationalists and Nomads: Essays on Francophone African Literature and Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.

Sarah Mills, *Discourses of Difference: An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, New York, Routledge, 1993.

Juliette Milner-Thornton, « A Feather Bed Dictionary: Colonialism and Sexuality », *in History Compass*, vol. 5, n° 4, 2007.

Juliette Milner-Thornton, *The Long Shadow of the British Empire: The Ongoing Legacies of Race and Class in Zambia*, New York, Palgrave, 2012.

Patrick Minder, *La Suisse coloniale. Les représentations de l'Afrique et des Africains en Suisse au temps des colonies (1880-1939)*, Berne, Peter Lang, 2011.

Hanneke Ming, « Barracks-Concubinage in the Indies, 1887-1920 », *in Indonesia*, n° 35, 1983.

Patrick Minges, *Far More Terrible for Women: Personal Accounts of Women in Slavery*, Winston-Salem, John F. Blair Publisher, 2006.

Nancy Raquel Mirabal, *Suspect Freedoms: The Racial and Sexual Politics of Cubanidad in New York, 1823-1957*, New York, New York University Press, 2017.

Jean-Paul Monery, *De Delacroix à Matisse : la couleur sous la lumière de l'Orient*, Saint-Tropez, Musée de l'Annonciade, 2014.

Marina B. Mogilner, *Homo imperii. Istorija fizicheskoj antropologii v Rossi*, Moscou, NLO, 2008.

Laurence Monnais, *Médecine et colonisation. L'aventure indochinoise (1860-1939)*, Paris, CNRS Éditions, 1999.

Frédéric Monneyron, *L'androgyne décadent. Mythe, figure, fantasmes*, Grenoble, ELLUG, 1996.

Jean de Monségur, *Mémoires du Mexique. Le manuscrit de Jean de Monségur*, Paris, Chandeigne, 2002 [1709].

Michel Eyquem de Montaigne, *Les essais. Livre I*, Bordeaux, Simon Millanges, 1580.

Nicolas Monti, *Africa Then: Photographs, 1840-1918*, New York, Alfred A. Knopf, 1987.

Brian L. Moore, *Cultural Power, Resistance, and Pluralism: Colonial Guyana, 1838-1900*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995.

Barth J. Moore-Gilbert, *Kipling and « Orientalism »*, New York, St. Martin's Press, 1986.

Moshe Morad, *Fiesta de Diez Pesos: Music and Gay Identity in Special Period Cuba*, Londres/New York, Routledge, 2015.

Isabel Morais, « "Little Black Rose" at the 1934 Exposição Colonial Portuguesa », *in* Tracey Jean Boisseau, Abigail Markwyn (dir.), *Gendering the Fair: Histories of Women and Gender at World's Fairs*, Champaign, University of Illinois Press, 2010.

Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry, *Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent* (6 volumes), Paris, Mequignon jeune, 1784-1790 [Hachette Livre BNF, 2006].

Jennifer Morgan, « "Some Could Suckle over their Shoulder": Male Travelers, Female Bodies, and the Gendering of Racial Ideology, 1500-1770 », *in The William and Mary Quarterly: A Magazine of Early American History and Culture*, vol. 54, n° 1, 1997.

Jennifer Morgan, *Laboring Women: Reproduction and Gender in New World Slavery*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2004.

Magnus Mörner, *Le métissage dans l'histoire de l'Amérique latine*, Paris, Fayard, 1971.

Karen Y. Morrison, *Cuba's Racial Crucible: The Sexual Economy of Social Identities, 1750-2000*, Bloomington, Indiana University Press, 2015.

Toni Morrison, *Beloved*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1989 [Knopf, 1987].

Toni Morrison, *L'Œil le plus bleu*, Paris, Robert Laffont, 1970 [Holt, Rinehart & Winston, 1970].

Toni Morrison, *Home*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2012 [Knopf, 2012].

George Mosse, *Nationalism and Sexuality*, Madison, University of Wisconsin Press, 1985.

Hakima Mounir, « Quand les femmes maghrébines remettent en question la place des hommes », *in Hommes et migrations*, n° 1245, septembre-octobre 2003.

Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

Jean-Marc Moura, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen du XXe siècle*, Paris, Champion, 1998.

Carlos Alberto de Moura Ribeiro Zerón, *Ligne de foi : la Compagnie de Jésus et l'esclavage dans le processus de formation de la société colonial en Amérique portuguaise (XVIe-XVIIe siècle)*, Paris, Champion, 2009.

Bernard Mouralis, *Littérature et développement. Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, Silex, 1984.

Sarga Moussa, « Rencontre en images. Regard du voyageur, regard du modèle », *in* Clément Beaugé, Jean-François Clément (dir.), *L'image dans le monde arabe*, Paris, CNRS Éditions, 1995.

Laura Moutinho, *Razão, cor e desejo*, São Paulo, Editora Unesp, 2004.

Fadela M'Rabet, *La Femme algérienne*, Paris, François Maspéro, 1965.

Laurent Mucchielli, *Le scandale des "tournantes" : Dérives médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.

Stéphanie Mulot, « Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises », *in Ethnologie française*, n° 3, vol. 37, 2007.

Stéphanie Mulot, « Chabines et métisses dans l'univers antillais », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

Clarence J. Munford, *The Black Ordeal of Slavery and Slave Trading in the French West Indies, 1625-1715: The Middle Passage and the Plantation Economy*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1991.

Norbert Murie, *Octave Morillot, peintre de la Polynésie (1878-1931)*, Courbevoie, ACR Édition, 2005.

Stephen O. Murray, **Will Roscoe** (dir.), *Islamic Homosexualities: Culture, History, and Literature*, New York, New York University Press, 1997.

David Murphy (dir.), *The First World Festival of Negro Arts, Dakar 1966*, Liverpool, Liverpool University Press, 2016.

Sowande M. Mustakeem, *Slavery at Sea: Terror, Sex, and Sickness in the Middle Passage*, Champaign, University of Illinois Press, 2016.

N-O

Janaki Nair, « Uncovering the Zenana: Visions of Indian Womanhood in English women's Writings, 1813-1940 », *in Journal of Women's History*, n° 2, 1990.

June Namias, *White Captives: Gender and Ethnicity on the American Frontier*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1993.

Arnaud Nanta, *Débats sur les origines du peuplement de l'archipel japonais dans l'anthropologie et l'archéologie (décennie 1870-décennie 1990)*, thèse d'histoire, Université Paris VII-Diderot, 2004.

Arnaud Nanta, « Expositions coloniales et hiérarchie des peuples dans le Japon moderne », *in Ebisu. Études japonaises*, n° 37, 2007(a).

Arnaud Nanta, « Kiŏk chŏnjaeng gwa singminji pŏmjwe [*Guerres des mémoires et crimes coloniaux*] », *in Northeast Asian History Foundation*, 2007(b).

Arnaud Nanta, « Les militaires coréens de l'armée japonaise et les crimes de guerre », *in Cipango*, n° 15, 2008(a).

Arnaud Nanta, « Colonial Expositions and Ethnic Hierarchies in Modern Japan », *in* Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, Charles Forsdick (dir.), *Human Zoos: Science and Spectacle in the Age of Colonial Empire*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008(b).

Arnaud Nanta, « La Société d'anthropologie de Tokyo et la question aïnoue : classifications raciales, préhistoire et identité nationale dans les années 1880-1910 », *in* Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas (dir.), *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.

Arnaud Nanta, « L'organisation de l'archéologie antique en Corée coloniale », *in Ebisu. Études japonaises*, n° 52, 2015.

Jane Nardal, « Pantins exotiques », *in La Dépêche africaine*, n° 8, 1928.

Pierre-Just Navarre, *Manuel d'hygiène coloniale. Guide de l'Européen dans les pays chauds*, Paris, Octave Doin, 1895.

Jan Nederveen Pieterse, *White on Black: Images of Africa and Blacks in Western Popular Culture*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1992.

Garcia Neil, *Philippine Gay Culture: Binabae to Bakla, Silahis to MSM*, Quezon City, University of the Philippines Press, 2008.

João Manuel Neves, « *Fête* et *sexualité coloniale au Mozambique vers 1940* », *in Les Cahiers du Crepal*, n° 19, 2015.

Gérard Neyrand, **Marine M'Sili**, « Les couples mixtes dans la France contemporaine. Mariage, acquisition de la nationalité française et divorce », *in Population*, vol. 52, n° 3, 1997.

Thu Huong Nguyen Võ, *The Ironies of Freedom: Sex, Culture and Neoliberal Governance in Vietnam*, Seattle, University of Washington Press, 2008.

Viet Thanh Nguyen, *The Sympathizer*, New York, Grove Press, 2016.

Dieudonné Niangouna, *M'appelle Mohamed Ali*, Paris, Les Solitaires intempestifs, 2014.

Claire Nicolas, « Afrique 50, le cri anticolonialiste de René Vautier », *in Décadrages*, n° 29-30, 2016.

Claire Nicolas, « The Ghana Young Pioneers: Intertwining Global Connections to Build a Pan-Africanist Youth », *in* Philippe Vonnard, Nicolas Betti, Grégory Quin (dir.), *Bend it like International Sport: Athletes, Organisations, Spaces during Cold War*, Berlin, De Gruyter, 2017.

Nicolas de Nicolay, *The Navigations, Peregrinations and Voyages made into Turkey*, Londres, Thomas Dawson, 1585.

Mark Niemeyer, « From Savage to Sublime (and Partway Back): Indians and Antiquity in Early Nineteenth-Century American Literature », *in Transatlantica: American Studies Journal*, 2015.

Raimundo Nina Rodrigues, *Métissage, dégénérescence et crime*, Lyon, A. Stock & Cie, 1889.

Raimundo Nina Rodrigues, *Os Africanos no Brasil*, SãoPaulo, Editora Nacional, 1889 [1933].

Soraya Nini, *Ils disent que je suis une beurette...*, Paris, Éditions Fixot, 1993.

Obioma Nnaemeka (dir.), *Female Circumcision and the Politics of Knowledge African Women in Imperialist Discourses*, Westport, Praeger Publishers, 2005.

Trevor Noah, *Born a Crime: Stories from a South African Childhood*, New York, Spiegel & Grau, 2016.

Linda Nochlin, *The Politics of Vision: Essays on Nineteenth-Century Art and Society*, New York, Harper & Row, 1991.

Linda Nochlin, « L'Orient imaginaire », *in* Linda Nochlin, *Les politiques de la vision. Arts, société et politique*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 1995 [1989].

Louis Noir, *L'amour au pays de la soif*, Paris, Arthème Fayard, 1895.

Gérard Noiriel, *Chocolat. La véritable histoire d'un homme sans nom*, Paris, Bayard, 2016.

Charles Nokan, *Le Soleil noir point*, Paris, Présence Africaine, 1962.

Solomon Northup, *Douze ans d'esclavage*, Genève/Paris, Entremonde, 2013 [1853].

Nathan Nuun, **Nancy Qian**, « The Columbian Exchange: History of Disease, Food, and Ideas », *in Journal of Economic Perspectives*, vol. 24, n° 2, 2010.

Barack Obama, *Dreams from My Father: A Story of Race and Inheritance*, New York, Times Books, 1995.

Barack Obama, *De la race en Amérique*, Paris, Grasset, 2008.

Denise O'Brien, **Sharon W. Tiffany** (dir.), *Rethinking Women's Roles: Perspectives from the Pacific*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1984.

Adjaï P. Oloukpona-Yinnon, *La Révolte de Tové en 1895. Textes et contextes d'une insurrection au Togo sous l'administration allemande*, Lomé, PUL, 2017.

Valérie K. Orlando, « The Politics of Race and Patriarchy in Claire-Solange, âme africaine by Suzanne Lacascade », *in Studies in 20th & 21st Century Literature*, vol. 29, n° 1, 2005.

George Orwell, *Une histoire birmane*, Paris, Ivrea, 2003 [1934].

Michael Osborne, *Nature, the Exotic, and the Science of French Colonialism*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.

Wambui Waiyaki Otieno, *Mau Mau's Daughter: A Life History*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, 1998.

Caroline Oudin-Bastide, *Travail, capitalisme et société esclavagiste. Guadeloupe, Martinique (XVIIe-XIXe siècles)*, Paris, La Découverte, 2005.

Réal Ouellet, « Le Beau, le Bon et le Mauvais Sauvage », *in Québec-français*, n° 123, 2001.

Mélica Ouennoughi, *Algériens et Maghrébins en Nouvelle-Calédonie : anthropologie historique de la communauté arabo-berbère de 1864 à nos jours*, Alger, Casbah Éditions, 2008.

Alonso de Ovalle, *Histórica relación del Reyno de Chile y de las misiones y ministerios que exercita en la Compañía de Jesus*, Rome, Francisco Caballo, 1646.

Gonzalo Fernández de Oviedo, *Sumario de la natural historia de las Indias*, Mexico/Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1950 [1526].

Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959 [1535].

Deborah Oxley, *Convict Maids: The Forced Migration of Women to Australia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

Ferdinand Oyono, *Une vie de boy*, Paris, Julliard, 1956.

P-Q

Mark Padilla, *Love and Globalization: Transformations of Intimacy in the Contemporary World*, Nashville, Vanderbilt University Press, 2007.

Maria Pagliara, *Il romanzo coloniale. Tra imperialismo e rimorso*, Bari, Laterza, 2001.

Silvana Palma, *L'Italia coloniale*, Rome, Editori Riuniti, 1999.

Jennifer Palmer, *Intimate Bonds: Family and Slavery in the French Atlantic*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2016.

Marie-Élise Palmier-Chatelain, **Pauline Lavagne d'Ortigue** (dir.), *L'Orient des femmes*, Paris, ENS Éditions, 2002.

Richard Pankhurst, « The History of Prostitution in Ethiopia », *in Journal of Ethiopian Studies*, vol. 12, n° 2, 1974.

John Pape, « Black and White: The "Perils of Sex" in Colonial Zimbabwe », *in Journal of Southern African Studies*, vol. 16, n° 4, 1990.

Édouard Papet (dir.), *À fleur de peau. Le moulage sur nature au XIXe siècle*, Paris, RMN, 2001.

Graziella Parati, *Migration Italy: The Art of Talking Back in a Destination Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 2004.

Florence Paravy, « La littérature africaine francophone : un métissage protéiforme », *in* Yves Clavaron, Bernard Dieterle (dir.), *Métissages littéraires*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005.

Alexandre Parent-Duchâtelet, *De la prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1836.

Rebecca Parker Briennen, *Visions of Savage Paradise: Albert Eckhout, Court Painter in Colonial Dutch Brazil*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2006.

Celine Parreñas Shimizu, *The Hypersexuality of Race: Performing Asian/American Women on Screen and Scene*, Durham/Londres, Duke University Press, 2007.

Peggy Pascoe, *What Comes Naturally*, New York, Oxford University Press, 2009.

Michel Pastoureau, *Noir. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2008.

Vincenzo Patanè, « L'homosexualité au Moyen-Orient et en Afrique du Nord », *in* Robert Aldrich (dir.), *Une histoire de l'homosexualité*, Paris, Seuil, 2006.

Heloisa Paulo, **Luis Reis Torgal** (dir.), *Estados autoritarios e totalitarios esuas representações. Propaganda, ideologia, historiografia e memoria*, Coimbra, Université de Coimbra, 2008.

Nancy L. Paxton, *Writing Under the Raj: Gender, Race and Rape in the British Colonial Imagination, 1830-1947*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1999.

Rebecca Peabody, « Kara Walker, on The End of Uncle Tom », *in Word & Image*, vol. 28, 2012.

Rebecca Peabody, « The Art of Storytelling in Kara Walker's Film and Video », *in Black Camera*, vol. 5, n° 1, 2013.

Rebecca Peabody, *The Unruly PhD: Doubts, Detours, Departures, and Other Success Stories*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014.

Rebecca Peabody, *Consuming Stories: Kara Walker, and the Imagining of American Race*, Berkeley, University of California Press, 2016.

Sue Peabody, **Tyler Stovall** (dir.), *The Color of Liberty: Histories of Race in France*, Durham/Londres, Duke University Press, 2003.

Susan Pedersen, « National Bodies, Unspeakable Acts: The Sexual Politics of Colonial Policymaking », *in Journal of Modern History*, n° 63, 1991.

Jean E. Pedersen, « "Special Customs": Paternity Suits and Citizenship in France and the Colonies, 1870-1912 », *in* Julia Clancy-Smith, Frances Gouda (dir.), *Domesticating the Empire: Race, Gender, and Family Life in French and Dutch Colonialism*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1998.

Douglas M. Peers, **Nandini Gooptu**, *India and the British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

Michael Peletz, *Gender Pluralism: Southeast Asia Since Early Modern Times*, New York, Routledge, 2009.

Christine Peltre, *Femmes ottomanes et dames turques*, Paris, Bleu Autour, 2014(a).

Christine Peltre, « Un "orientaliste des Batignolles" », *in* Nathalie Bondil (dir.), *Benjamin-Constant. Merveilles et mirages de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2014(b).

Delphine Peiretti-Courtis, « Sexualité et organes génitaux des Africain(e)s dans le discours médical français », *in Sextant*, n° 30, 2013.

Delphine Peiretti-Courtis, *Corps noirs et médecins blancs. Entre race, sexe et genre : savoirs et représentations du corps des Africain(e)s dans les sciences médicales françaises (1780-1950)*, thèse d'histoire, Université d'Aix-Marseille, 2014.

Delphine Peiretti-Courtis, « Quand le sexe incarne la race : le corps noir dans l'imaginaire médical français (1800-1950) », *in Les Cahiers de Framespa*, n° 22, 2016.

Anne Pérotin-Dumon, *La ville aux Îles, la ville dans l'île : Basse-Terre et Pointe-à-Pitre*, Paris, Karthala, 2000.

Beatriz Perrone-Moisés, « L'alliance normando-tupi au XVIe siècle. La célébration de Rouen », *in Journal de la Société des Américanistes*, vol. 94, n° 1, 2008.

Samuel L. Perry, « Racial Composition of Social Settings, Interracial Friendship, and Whites' Attitudes toward Interracial Marriage », *in The Social Science Journal*, vol. 50, n° 1, 2013.

Bernard Phan, *Colonisation et décolonisation (XVIe-XXe siècle)*, Paris, PUF, 2009.

Andrew Phillips, **Jason Sharman** (dir.), *International Order in Diversity: War, Trade and Rule in the Indian Ocean*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

Caryl Phillips, *Color me English: Migration and Belonging Before and After 9/11*, New York, The New Press, 2011.

Oliver Phillips, « The "Perils" of Sex and the Panics of Race: The Dangers of Interracial Sex in Colonial Southern Rhodesia », *in* Sylvia Tamale (dir.), *African Sexualities: A Reader*, Oxford, Pambazuka Press, 2011.

Edmond Picard, *En Congolie*, suivi de *Notre Congo en 1909*, Bruxelles, Éditions Ferdinand Larcier, 1909 [1896].

Dina V. Picotti (dir), *El negro en la Argentina: presencia y negación*, Buenos Aires, Ediciones América Latina, 2001.

Leslie Pierce, *The Imperial Harem: Women and Sovereignty in the Ottoman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1993.

Antonio Pigafetta, *La relation d'Antonio Pigafetta et autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007 [1522].

Philippe de Pirey, *Opération gâchis*, Paris, La Table Ronde, 1953.

Pierre Pluchon, *Nègres et Juifs au XVIIIe siècle. Le racisme au siècle des Lumières*, Paris, Tallandier, 1984.

Roslyn Poignant, *Professional Savages: Captive Lives and Western Spectacle*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2004.

Christian Polak, **Kiyoko Sawatari**, *Un artiste voyageur en Micronésie. L'Univers flottant de Paul Jacoulet*, Paris, Musée du quai Branly/Somogy, 2013.

Loredana Polezzi, « Imperial reproductions: The circulation of colonial images across popular genres and media in the 1920s and 1930s », *in Modern Italy*, vol. 8, 2003.

Marco Polo, *Puch des edeln Ritters und landtfarers Marcho Polo, in dem er schreibt die grossen wunderlichen ding dieser welt. Übers. aus dem Ital*, Nuremberg, Friedrich Creußner, 1477.

Marco Polo, *Devisement du Monde*, Paris, La Découverte, 2011 [1298].

Griselda Pollock, « L'histoire de l'art peut-elle survivre au féminisme ? », *in* Yves Michaud (dir.), *Féminisme, art et histoire de l'art*, Paris, La Découverte, 1994.

Deborah Poole, *Vision, Race and Modernity: A Visual Economy of the Andean Image World*, Princeton, Princeton University Press, 1997.

David Porter, *Haunted Journeys: Desire and Trangression in European Travel Writing*, Princeton, Princeton University Press, 1991.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, Paris, Garnier-Flammarion, 2008 [1804].

Richard Poulin, *La mondialisation des industries du sexe*, Paris, Imago, 2005.

Richard Poulin, « Prostitution et campagnes militaires en Asie », *in Les Temps Modernes*, n° 641, 2006/7.

Émile Pourésy, *La Gangrène pornographique, choses vues*, Sainte-Blaise/Roubaix, Foyer solidariste, 1908.

Elizabeth A. Povinelli, *The Empire of Love: Toward a Theory of Intimacy, Genealogy, and Carnality*, Durham/Londres, Duke University Press, 2006.

Stephanie Pratt, « Truth and Artifice in the Vizualization of Native Peoples: From the Time of John White to the Beginning of the 18th Century », *in* Kim Sloan (dir.), *European Visions: American Voices*, Londres, British Museum Research Publications, 2009.

Cora Ann Presley, *Kikuyu Women, the Mau Mau Rebellion, and Social Change in Kenya*, San Francisco, Westview Press, 1992.

Mary Prince, *La Véritable Histoire de Mary Prince, esclave antillaise*, Paris, Albin Michel, 2000 [1831].

Jean-Jacques Proa, *Mémoires d'un marin rochelais*, Le-Poiré-sur-Vie, Imprimerie graphique de l'Ouest, 1993 [1781].

Frank Proschan, « "Syphilis, Opiomania, and Pederasty": Colonial Construction of Vietnamese (and French) Social Diseases », *in Journal of the History of Sexuality*, vol. 11, n° 4, 2002.

Franck Proschan, « Eunuch Mandarins, Soldats Mamzelles, Effeminate Boys, and Graceless Women: French Colonial Constructions of Vietnamese Genders », *in GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 8, n° 4, 2002.

Deborah Pruitt, **Suzanne Lafont**, « For Love and Money: Romance Tourism in Jamaica », *in Annals of Tourism Research*, vol. 22, n° 2, 1995.

Michel Prum (dir.), *Sexe et race dans l'aire anglophone*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Eugène Pujarniscle, *Philoxène ou De la littérature coloniale*, Paris, Larose, 1931.

Jyoti Puri, *Woman, Body, Desire in Post-colonial India*, Londres, Routledge, 1999.

Jyoti Puri, *Sexual States: Governance and the Struggle over the Antisodomy Law in India*, Durham/Londres, Duke University Press, 2016.

Zhenchao Qian, **Daniel T. Licher**, « Changing Patterns of Interracial Marriage in a Multiracial Society », *in Journal of Marriage and Family*, vol. 73, n° 5, 2011.

Lise Queffélec, « La construction de l'espace exotique dans le roman d'aventures au XIXe siècle », *in L'Exotisme*, actes du colloque de Saint-Denis de la Réunion, *Cahiers CRLH-Ciraoi*, n° 5, 1988.

Pascal Quignard, *Le Sexe et l'Effroi*, Paris, Gallimard, 1994.

Sadiah Qureshi, « Displaying Sara Baartman, the "Hottentot Venus" », *in History of Science*, n° 42, 2004.

R

Vincent Rafael, « Colonial Domesticity: White Women and United States Rule in the Philippines », *in American Literature*, vol. 67, n° 4, 1995.

Pierre Ragon, *Les amours indiennes. L'imaginaire du conquistador*, Paris, Armand Colin, 1992(a).

Pierre Ragon, *Les Indiens de la découverte. Évangélisation, mariage et sexualité dans le Mexique du XVIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 1992(b).

Pierre Ragon, « Evangelización, matrimonio cristiano y poder de los caciques en el Valle de México (siglo XVI) », *in* Nelly Sigaut (dir.), *La Iglesia católica en México*, Zamora, El Colegio de Michoacán, 1997.

Pierre Ragon, *Les saints et les images du Mexique (XVIe-XVIIIe siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2003.

Pierre Ragon, *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles. Le gouvernement du comte de Baños, vice-roi du Mexique (XVIIe siècle)*, Paris, Belin, 2016.

Zahia Rahmani, « *Musulman* » *roman*, Paris, Sabine Wespieser, 2005.

Zahia Rahmani, *France, récit d'une enfance*, Paris, Sabine Wespieser, 2006.

Heike Raphael-Hernandez (dir.), *Blackening Europe: The African American Presence*, Londres/New York, Routledge, 2004.

Gérard Raulet, « L'exotisme de l'intérieur. Tentative d'état des lieux épistémologique », *in L'Homme et la société*, n° 149, 2003.

Gustave de Raulin, *Owanga, amours exotiques*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897.

Carina E. Ray, « Decrying White Peril: Interracial Sex and the Rise of Anticolonial Nationalism in the Gold Coast », *in The American Historical Review*, vol. 199, n° 1, 2014.

Carina E. Ray, *Crossing the Color Line: Race, Sex, and The Contested Politics of Colonialism in Ghana*, Athens, Ohio University Press, 2015.

Hugues Rebell, *Les nuits chaudes du Cap français*, Paris, Éditions de La Plume, 1902.

André-D. Rebreyend, *Les Amours marocaines*, Paris, La Maison française, 1919.

Marcus Rediker, *The Slave Ship: A Human History*, Londres, John Murray, 2008.

Barbara Reeves-Ellington, **Kathryn Kish Sklar**, **Connie A. Shemo** (dir.), *Competing Kingdoms: Women, Mission, Nation and the American Protestant Empire, 1812-1960*, Durham/Londres, Duke University Press, 2010.

Frédéric Régent, **Gilda Confier**, **Bruno Maillard**, *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français*, Paris, Fayard, 2015.

Daniel G. Reginald, *More Than Black? Multiracial Identity and the New Racial Order*, Philadelphie, Temple University Press, 2002.

Eike Reichart, *Health, « Race » and Empire: Popular-Scientific Spectacles and National Identity in Imperial Germany, 1871-1914*, thèse d'histoire sociale, State University of New York at Stony Brook, 2006.

Benjamin Reiss, *The Showman and the Slave: Race, Death, and Memory in Barnum's America*, Cambridge, Harvard University Press, 2001.

Mary Renda, *Taking Haiti: Military Occupation and the Culture of U.S. Imperialism, 1915-1940*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001.

Florence Renucci, « "Citoyennes", sujets et mariages mixtes en Algérie (1870-1919) », *in* Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante (dir.), *Oublier les colonies. Contacts culturels hérités du fait colonial*, Paris, Mare & Martin, 2011.

Florence Renucci, « David Santillana, acteur et penseur des droits musulman et européen », *in Revue Monde(s), histoire, espace, relations*, n° 7, 2015.

Benoist Rey, *Les Égorgeurs*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.

Carol Reynaud-Paligot, *De l'identité nationale. Science, race et politique en Europe et aux États-Unis* (XIXe-XXe siècle), Paris, PUF, 2011.

Paul Rich, *Race and Empire in British Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

Paul Rich, « Race, Science and the Legitimization of White Supremacy in South Africa, 1902-1940 », *in International Journal of African Historical Studies*, vol. 23, n° 4, 1990.

Thomas Richards, *The Commodity Culture of Victorian England: Advertising and Spectacle, 1851-1916*, Chicago, University of Chicago Press, 1990.

Anthony Richmond, « Migration, Ethnicity and Race Relations », *in Ethnic and Racial Studies*, vol. 1, n° 1, 1978.

Gwénola Ricordeau, « À la recherche de la femme idéale... Les stéréotypes de genre et de race dans le commerce de "promises par correspondance" », *in Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011.

Gwénola Ricordeau, « Baklas et tomboys : globalisation et politisation des identités homosexuelles », *in* William Guéraiche (dir.), *Philippines contemporaines*, Paris, Les Indes Savantes, 2013.

Gwénola Ricordeau, « Faire la révolution ou faire l'amour ? Le mouvement communiste et la question de la sexualité aux Philippines », *in Dissidences*, n° 15, 2016.

János Riesz, *De la littérature coloniale à la littérature africaine. Prétextes. Contextes. Intertextes*, Paris, Karthala, 2007.

Bernard Rigo, *Lieux-dits d'un malentendu culturel*, Papeete, Aux vents des îles, 1997.

Virginie Riou, « Femmes indigènes du Condominium des ex-Nouvelles-Hybrides (Vanuatu) de la fin du XIXe siècle à l'entre-deux-guerres : les matrices d'une nouvelle reconfiguration sociale », communication au colloque *Femmes et genre en contexte colonial (XIXe-XXe siècles)* à Sciences Po Paris, janvier 2012.

Monique Rivet, *Le Glacis*, Paris, Métailié, 2002.

Pascal Riviale, « L'ethnographie, de l'indigène au musée », *in* Isabelle Poutrin (dir.), *Le XIXe siècle. Science, politique et tradition*, Paris, Berger-Levrault, 1995.

Dorothy Robert, *Killing the Black Body: Race, Reproduction, and the Meaning of Liberty*, New York, Vintage Books, 1997.

Claudine Robert-Guiard, *Des Européennes en situation colonial. Algérie (1830-1939)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2009.

Mary Roberts, *Intimate Outsiders: The Harem in Ottoman and Orientalist Art and Travel Literature*, Durham/Londres, Duke University Press, 2008.

Mary Louise Roberts, *What Soldiers Do: Sex and the American GI in World War II France*, Chicago, University of Chicago Press, 2013.

Claire C. Robertson, **Martin A. Klein** (dir.), *Women and Slavery in Africa*, Portsmouth, Heinemann, 1997.

David Robichaux (dir.), *El matrimonio en Mesoamérica ayer y hoy: unas miradas antropológicas* (t. 1), Mexico, Universidad Iberoamericana, 2003.

Hilary Robinson (dir.), *Feminism-Art-Theory: An Anthology 1968-2000*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2001.

Jane Robinson, *Angels of Albion: Women of the Indian Mutiny*, New York, Viking, 1996.

Jane Robinson, *Parrot Pie for Breakfast: An Anthology of Women Pioneers*, Oxford, Oxford Paperbacks, 1999.

Diane Robinson-Dunn, « "Fairer to the Ladies" and of Benefit to the Nation: Abdullah Quilliam on Reforming British Society by Islamising Gender Relationships », *in* Jamie Gilham, Ron Geaves (dir.), *Victorian Muslim: Abdullah Quilliam and Islam in the West*, Londres, C. Hurst & Co, 2017.

Diane Robinson-Dunn, *The harem, slavery, and British imperial culture: Anglo-Muslim relations in the late nineteenth century*, Manchester, Manchester University Press, 2006.

Fanny Robles, « When "The Present European Family" Contemplates "The Phases of Human Existence": The Court of Natural History at the Crystal Palace, Sydenham, 1854-1866 », *in* Laura Hollengreen, Celia Pearce, Rebecca Rouse, Bobby Schweizer (dir.), *Meet me at the Fair: A World's Fair Reader*, Pittsburgh, ETC Press/Carnegie Mellon University, 2014.

Fanny Robles, « L'Europe des exhibitions », *in* Pascal Blanchard (dir.), *Zoos humains. L'invention du sauvage*, Liège, Centre d'Action Laïque de la Province de Liège, 2016.

Mina Roces, « "Kapit sa patalim" (Hold on to the Blade): Victim and Agency in the Oral Narratives of Filipino Women Married to Australian Men in Central Queensland », *in Lila: Asia-Pacific Women's Studies Journal*, n° 7, 1998.

Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement (XVIIe-XVIIIe siècle)*, Paris, Fayard, 1989.

Marie-Christine Rochmann, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*, Paris, Karthala, 2000.

Maxence Rodemacq, « L'industrie de l'obscénité à Paris (1855-1930) », *in Romantisme*, n° 167, janvier 2015.

Marie Rodet, « Sexualité, mariage et esclavage au Soudan français à la fin du XIXe siècle », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 33, 2011.

L. A. Rodrigues, « Portuguese Feminine Emigration for Colonization of India », *in Journal of Indian History*, vol. 58, n° 1-3, 1980.

Marie-Corinne Rodriguez, « Insights into Prostitution in Vietnam During the Colonial Era from the Late 19th Century to the Early 1930s », *in* Pierre Le Roux, Jean Baffie, Gilles Beullier (dir.), *The Trade in Human Beings for Sex in Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus Press, 2010.

Barbara Rogers, *The Domestication of Women: Discrimination in Developing Societies*, Londres, Tavistock, 1980.

Dominique Rogers (dir.), *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Karthala, 2015.

Rebecca Rogers, « Décrypter le regard national : voyageuses anglaises et françaises en Algérie », *in* Nicolas Bourguinat (dir.), *Le voyage au féminin. Aspects historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.

Rebecca Rogers, « Telling Stories about the Colonies: English and French Women in Algeria in the 19th century », *in Gender and History*, vol. 21, n° 1, 2009.

Rebecca Rogers, *A Frenchwoman's Imperial Story: Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*, Stanford, Stanford University Press, 2013.

Caroline Rolland Diamond, **Capucine Boidin**, **James Cohen**, **Ramon Grosfoguel**, « Université et construction des savoirs », *in IdeAs*, n° 2, 2012.

Dominique Rolland, *De sang mêlé. Chronique du métissage en Indochine*, Bordeaux, Élytis, 2006.

Dominique Rolland, « Métis d'Indochine, l'inconfort d'un entre-deux », *in L'Autre*, vol. 8, n° 7, 2007.

Cesare Romani, « Il corpo dell'Esotismo: cartografia, fotografia, cinema », *in Le Globe. Revue genevoise de géographie*, n° 148, 2008.

Renee C. Romano, *Race Mixing: Black-White Marriage in Postwar America*, Gainesville, University Press of Florida, 2006.

Birgit Rommelspacher, « Feminismus und kulturelle Dominanz. Kontroversen um die Emanzipation der muslimischen Frau », *in* Sabine Berghahn, Petra Rostock (dir.), *Der Stoff, aus dem Konflikte sind. Debatten um das Kopftuch in Deutschland, Österreich und der Schweiz*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2009.

Albert Ronsin, **Marianne Masson**, **Jocelyne Doiret**, *America : images d'un continent du XVe au XXe siècle*, Saint-Dié-des-Vosges, Société Philomatique Vosgienne, 1987.

Al Rose, *Storyville, New Orleans: Being an Authentic, Illustrated Account of the Notorious Red Light District*, Tuscaloosa/Londres, University of Alabama Press, 1978.

Phyllis Rose, *Joséphine Baker. Une Américaine à Paris*, Paris, Fayard, 1990.

Ruth Rosen, *The Lost Sisterhood: Prostitution in America, 1900-1918*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990.

Kristin Ross, *Fast Cars, Clean Bodies: Decolonization and the Reordering of French Culture*, Boston, MIT Press, 1995.

Joshua D. Rothman, *Notorious in the Neighborhood: Sex and Families across the Color Line in Virginia, 1787-1861*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003.

André Rouillé, **Bernard Marbot**, *Le corps et son image. Photographies du dix-neuvième siècle*, Paris, Contrejour, 1986.

Sébastien Roux, *No money, no honey. Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris, La Découverte, 2011.

Bleys Rudy, *The Geography of Perversion: Male-to-Male Behavior Outside the West and the Ethnographic Imagination, 1750-1918*, New York, New York University Press, 1995.

Isabelle Ruf, « La colère des artistes noirs », *in Le Temps*, 28 février 2001.

Britta Rupp-Eisenreich, « La "science nouvelle" de Christoph Meiners (1747-1810) », *in* Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas (dir.), *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.

Alain Ruscio, *La décolonisation tragique*, Paris, Messidor, 1987.

Alain Ruscio, *Amours coloniales. Aventures et fantasmes exotiques de Claire de Duras à Georges Simenon*, Paris, Complexe, 1996.

Alain Ruscio, *Le Credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Complexe, 2002.

Alain Ruscio, *Histoire de la colonisation. Réhabilitations, falsifications, instrumentalisations*, Paris, Les Indes savantes, 2007.

Alain Ruscio (dir.), *Encyclopédie de la colonisation française*, Paris, Les Indes savantes, 2017.

Salman Rushdie, *East, West*, Londres, Jonathan Cape Ltd, 1994.

Don Russell, *The Wild West: A History of the Wild West Shows*, Fort Worth, Amon Carter Museum of Western Art, 1970.

Don Russell, *The Lives and Legends of Buffalo Bill*, Norman, University of Oklahoma Press, 1973 [1960].

Jonathan Rutherford (dir.), *Identity, Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence & Wishart, 1990.

Robert W. Rydell, *All the World's a Fair: Visions of Empire at American International Expositions, 1876-1916*, Chicago, University of Chicago Press, 1984 [1974].

Robert W. Rydell, **Nancy E. Gwinn** (dir.), *Fair Representations: World's Fairs and the Modern World*, Amsterdam, VU University Press, 1994.

Robert W. Rydell, **John E. Findling**, **Kimberly D. Pelle**, *Fair America: World's Fairs in the United States*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 2000.

S

Emmanuelle Saada, *Les Enfants de la colonie. Les métis de l'Empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, 2007.

Christophe Sabouret, *Fukushima. L'apocalypse et après ?*, Saint-Malo, Pascal Galodé, 2011.

Christophe Sabouret, **Shûichi Katô**, *Le temps et l'espace dans la culture japonaise*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

Ignacy Sachs, « L'image du Noir dans l'art européen », *in Annales*. Économies, Sociétés, Civilisations, vol. 24, n° 4, 1969.

Gabriel Sagard, *Le grand voyage du pays des Hurons*, Paris, Denys Moreau, 1632.

Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.

Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, New York, Vintage, 1994(a).

Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1994(b).

John Saillant, « The Black Erotic Body and the Republican Body Politic, 1790-1820 », *in Journal of the History of Sexuality*, vol. 5, n° 3, 1995.

Brau de Saint-Pol Lias, *Amour sauvage*, Paris, G. Havard, 1896.

Isaure de Saint Pierre, *La Magnifique*, Paris, Albin Michel, 2002.

Anne Salmond, *Two Worlds: First meetings between Maori and Europeans, 1642-1772*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1991.

Christine Salomon, « Vers le nord », *in Autrepart*, n° 49, 2009.

Diane Sambron, *Les Femmes algériennes pendant la colonisation*, Paris, Riveneuve, 2009.

Peggy Reeves Sanday, *Female Power and Male Dominance: On Origins of Sexual Inequality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.

Jean-Pierre Sanderson, « Le Congo belge entre mythe et réalité. Une analyse du discours démographique colonial », *in Population*, n° 2, mars-avril 2000.

Laura Santone, « Publicité ethnique : enjeux commerciaux et dynamiques identitaires », *in Semen*, n° 36, 2013.

Mahua Sarkar, « The Colonial Cast: The Merchant, the Soldier, the "Writer" (Clerk) and their Lovers: British Imperialism and Native Women's Histories », communication au colloque *Femmes et genre en contexte colonial (XIXe-XXe siècle)* à Sciences Po Paris, 2012.

Thilo Sarrazin, *L'Allemagne disparaît*, Paris, Éditions du Toucan, 2013.

A. C. de C. M. Saunders, *A Social History of Black Slaves and Freedmen in Portugal, 1441-1555*, New York, Cambridge University Press, 1982.

Tanya L. Saunders, « Grupo OREMI: Black Lesbians and the Struggle for Safe Social Space in Havana », *in Souls: A Critical Journal of Black Politics, Culture, and Society*, vol. 11, n° 2, 2009.

Marcel Sauvage, *Voyages et aventures de Josephine Baker*, Paris, Marcel Seheur, 1931.

Jean-Frédéric Schaub, *Pour une histoire politique de la race*, Paris, Seuil, 2015.

Raffael Scheck, *Une saison noire : Les massacres de tirailleurs sénégalais, mai-juin 1940*, Paris, Tallandier, 2007.

Joanna Cohan Scherer, « The Photographic Document: Photographs as Primary Data in Anthropological Inquiry », *in* Elizabeth Edwards (dir.), *Anthropology and Photography, 1860-1920*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1992.

Irvin Cemil Schick, *The Erotic Margin: Sexuality and Spatiality in Alteritist Discourse*, Londres/New York, Verso, 1999.

Nina Glick Schiller, **Data Dea**, **Markus Höhne**, *African Culture and the Zoo in the 21st Century: the « African Village » in the Augsburg Zoo and its Wider Implications*, Halle, Max Planck Institute for Social Anthropology, 2005.

Britta Schilling, *Postcolonial Germany: Memories of Empire in a Decolonized Nation*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Ulrich Schmidel, *Voyage curieux au río de la Plata (1534-1554)*, Paris, Utz/Unesco, 1998 [édition originale en allemand : 1567].

Elizabeth Schmidt, « Race, Sex, and Domestic Labor: The Question of African Female Servants in Southern Rhodesia, 1900-1939 », *in* Karen Tranberg Hansen (dir.), *African Encounters with Domesticity*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1992.

Nelly Schmidt, *Histoire du métissage*, Paris, La Martinière, 2003.

Dominique Schnapper, *La Relation à l'autre. Au cœur de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1998.

Esther Schreuder, « "Blacks" in Court Culture in the Period 1300-1900: Propaganda and consolation », *in* Vincent Boele (dir.), *Black is Beautiful: Rubens to Dumas*, Amsterdam, Waanders Publishers Zwolle, 2008.

Lilia Moritz Schwarcz, *Racismo no Brasil*, São Paulo, Publifolha, 2001.

Marie Jenkins Schwartz, *Birthing a Slave: Motherhood and Medicine in the Antebellum South*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.

Werne Michael Schwarz, *Anthropologische Spektakel. Zur Schaustellung « exotischer » Menschen, Wien (1870-1910)*, Vienne, Turia und Kant, 2001.

James C. Scott, *La Domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Amsterdam, 2009.

Joan W. Scott, *The Politics of the Veil*, Princeton, Princeton University Press, 2007.

Pamela Scully, « Rape, Race, and Colonial Culture: The Sexual Politics of Identity in the Nineteenth-Century Cape Colony, South Africa », *in American Historical Review*, n° 100, 1995.

Laurie Sears, *Fantasizing the Feminine: Sex and Death in Indonesia*, Durham, Duke University Press, 1995.

Santiago Sebastián, « El indio desde la iconografía », *in* Olga Cuevas Fernandez (dir.), *La imagen del indio en la Europa moderna*, Madrid, CSIC, 1990.

Santiago Sebastián, *Iconografía del Indio Americano. Siglos XVI-XVII*, Madrid, Ediciones Tuero, 1992.

Leïla Sebbar, *Le Chinois vert d'Afrique*, Paris, Stock, 1984.

Leïla Sebbar, **Christelle Taraud**, **Jean-Michel Belorgey**, *Femmes d'Afrique du Nord. Cartes postales (1885-1930)*, Paris, Bleu Autour, 2011 [2006].

Patricia Seed, *To Love, Honor and Obey in Colonial Mexico: Conflicts over Marriage Choice, 1574-1821*, Stanford, Stanford University Press, 1988.

Ryme Seferdjali, « French Reforms and Muslim Women's Emancipation during the Algerian War », *in The Journal of North African Studies*, vol. 9, n° 4, 2004.

Ryme Seferdjali, « The French Army and Muslim Women during the Algerian War », *in Hawwa: Journal of Women in the Middle East and Islamic World*, vol. 3, n° 1, 2005.

Taiye Selasi, « Bye-Bye Babar », *in The Lip*, 3 mars 2005.

Ousmane Sembène, *Le Docker noir*, Paris, Présence Africaine, 1956.

Ousmane Sembène, *Ô Pays, mon beau peuple*, Paris, Présence Africaine, 1957.

Philippe Sénac, *L'Image de l'Autre. L'Occident médiéval face à l'islam*, Paris, Flammarion, 2000 [1983].

Danzy Senna, *Caucasia*, New York, Riverhead Books, 1998.

Michel Serceau, *Le Mythe, le miroir et le divan. Pour lire le cinéma*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009.

Catherine Servan-Shreiber, « Inde et Grande-Bretagne : deux regards sur un passé colonial à travers le cinéma », *in Hermès*, n° 52, 2008.

Vanessa Seth, *Europe's Indians: Producing Racial Difference, 1500-1900*, Durham/Londres, Duke University Press, 2010.

Paul Shankman, « Interethnic Unions and the Regulation of Sex in Colonial Samoa, 1830-1945 », *in The Journal of Polynesian Society*, vol. 110, n° 2, 2001.

Tracy Sharpley-Whiting, *Black Venus: Sexualized Savages, Primal Fears, and Primitive Narratives in French*, Durham, Duke University Press, 1999.

Tracy Sharpley-Whiting, *Negritude Women*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.

Tracy Sharpley-Whiting, *Bricktop's Paris: African American Women in Paris Between the Two World Wars*, Binghampton/New York, Suny Press, 2015.

Todd Shepard, « La "bataille du voile" pendant la guerre d'Algérie », *in* Charlotte Nordmann (dir.), *Le foulard islamique en questions*, Paris, Amsterdam, 2004.

Todd Shepard, *The Invention of Decolonization: The Algerian War and the Remaking of France*, New York, Cornell University Press, 2006.

Todd Shepard, *Mâle décolonisation. L'« homme arabe » et la France (1962-1979)*, Paris, Payot, 2017.

Rebecca Sherman, **Melissa Steyn**, « E-race-ing the Line: South African Interracial Relationships Yesterday and Today », *in* Melissa Steyn, Mikki van Zyl (dir.), *The Prize and the Price: Shaping Sexualities in South Africa*, Pretoria, HSRC Press, 2009.

Gi-Wook Shin, **Michael Robinson** (dir.), *Colonial Modernity in Korea*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.

Bernard W. Sigg, *Le silence et la honte. Névroses de la guerre d'Algérie*, Paris, Messidor/Éditions Sociales, 1989.

Mrinalini Sinha, *Colonial Masculinity: The « Manly Englishman » and the « Effeminate Bengali » in the Late Nineteenth Century*, Manchester, Manchester University Press, 1995.

Mrinalini Sinha, « Giving masculinity a History: Some Contributions from the Historiography of Colonial India », *in Gender and History*, vol. 11, n° 3, 1999.

Ambalavaner Sivanandan, « Foreword », *in* Liz Fekete, *A Suitable Enemy: Racism, Migration and Islamophobia in Europe*, Londres, Pluto Press, 2009.

Leïla Slimani, *Sexe et mensonges. La vie sexuelle au Maroc*, Paris, Les Arènes, 2017.

Alison Smith, **David Brown**, **Carol Jacobi** (dir.), *Artists and Empire: Facing Britain's Imperial Past*, Londres, Tate Publishing, 2015.

Bernard Smith, *European Vision and the South Pacific*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1985.

Merril D. Smith (dir.), *Sex and Sexuality in Early America*, New York, New York University Press, 1998.

Gregory D. Smithers, *Slave Breeding: Sex, Violence and Memory in African American History*, Gainesville, University Press of Florida, 2012.

Alfred Smoular, *Sont-ils des humains à part entière ? L'intoxication anti-japonaise*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1992.

Frank M. Snowden, *Blacks in Antiquity Ethiopians in the Greco-Roman Experience*, Cambridge, Harvard University Press, 1970.

Jiyŏng Sŏ, *Kyŏngsŏng ŭi modŏn gŏl. Sobi, nodong, jendŏ ro bon singminji kŭndae* [*Les filles modernes du Séoul colonial. La modernité coloniale considérée à partir de la consommation, du travail et du genre*], Séoul, Yŏi-yŏn, 2013.

Ousmane Socé Diop, *Mirages de Paris*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1937.

Anne-Marie Sohn, « Histoire des hommes et des masculinités », *in Historiens et géographes*, n° 394, 2006.

Werner Sollors, *Interracialism: Black-White Intermarriage in American History, Literature and Law*, New York, Oxford University Press, 2000.

Werner Sollors, « La maledizione di Cam : ovvero della "generazione" alla "razza" », *in* Girolamo Imbruglia (dir.), *Il razzismo e le sue storie*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiana, 1992.

Yŏnok Song, « Nihon no shokuminchi shihai to kokka teki kanri baishun. Chōsen no kōshō o chūshin ni shite » [« La prostitution sous gestion étatique et la domination coloniale japonaise. Le cas des prostituées publiques en Corée colonisée »], *in Chōsenshi kenkyūkai ronbunshū*, n° 32, 1994.

Louis Sonolet, *Le parfum de la dame noire*, Paris, Éditions La Renaissance du Livre, 1910.

Barbara Sorgoni, *Parole e corpi. Antropologia, discorso giuridico e politiche sessuali interrazziali nella colonia Eritrea (1890-1940)*, Naples, Liguori Editore, 1998.

Barbara Sorgoni, *Etnografia e colonialismo. L'Eritrea e l'Etiopa di Alberto Pollera*, Turin, Bollati Boringhieri, 2001.

Virginie Soubrier, « La Vénus hottentote sur la scène contemporaine ou le théâtre en question », *in Africultures*, n° 92-93, 2013.

Daniel Soutif, *The Color Line. Les artistes africains-américains et la ségrégation (1865-2016)*, Paris, Flammarion/Musée du quai Branly, 2016.

Fatou Sow, « Les femmes, le sexe de l'État et les enjeux du politique : l'exemple de la régionalisation au Sénégal », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 6, 1997.

Barbara Spadaro, *Una colonia Italiana. Incontri, memorie e rappresentazioni tra Italia e Libia*, Milan, Le Monnier-Mondadori, 2013.

Barbara Spadaro, « The Italian Empire "at home": Fascist Girls, Imperial Propaganda and the "Racialized" Memory of Italy, 1937-2007 », *in* Clare Midgley, Alison Twells, Julie Carlier (dir.), *Women in Transnational History: Connecting the Local and the Global*, New York, Routledge, 2016.

Jennifer Spear, « Colonial Intimacies: Legislating Sex in French Louisiana », *in The William and Mary Quarterly*, vol. 60, n° 1, 2003.

Martine Spensky, « Identités multiples : l'affaire du foulard », *in Modern and Contemporary France*, n° 42, 1990.

Martine Spensky, *Universalisme, particularisme et citoyenneté dans les Iles Britanniques*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Martine Spensky, « L'émigration des femmes "seules" dans l'Empire britannique vue par *The Imperial Colonist* (1900-1918). Une alternative à la citoyenneté ? », *in Sextant*, vol. 5, n° 25, 2008.

Martine Spensky, « Louisa Knightley of Fawsley et les Dames de la revue *The Imperial Colonist* (1902-1914) », *in* Véronique Molinari (dir.), *Droits des Femmes, droits des autres. Des féministes britanniques face aux autres exclus de la citoyenneté (1860-1930)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2012.

Martine Spensky (dir.), *Le contrôle du corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empires, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.

Gayatri Chakravorty Spivak, « Imperialism and Sexual Difference », *in Oxford Literary Review*, n° 8, 1986.

Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak? », *in* Cary Nelson, Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988.

Gayatri Chakravorty Spivak, « Poststructuralism, Marginality, Postcoloniality and Value », *in* Peter Collier, Helga Geyer-Ryan (dir.), *Literary Theory Today*, Ithaca/New York, Cornell University Press, 1990.

Hans Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, Paris, Métailié, 2005 [1557].

Daiva Stasiulis, **Nira Yuval Davies**, *Racialised Boundaries*, Londres/New York, Routledge, 1993.

Jean-François Staszak, « Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'Autre (XVIIIe-XXIe siècles) », *in Annales de Géographie*, n° 660-661, 2008.

Jean-François Staszak, « La fabrique cinématographique de l'altérité. Les personnages de "Chinoises" dans le cinéma occidental », *in Annales de Géographie*, n° 682, 2011.

Jean-François Staszak, « La construction de l'imaginaire occidental de l'Ailleurs et la fabrication des exotica. Le cas des *toi moko* maoris », *in* Daniel Herniaux, Alicia Lidon (dir.), *Geografia de los imaginerarios*, Barcelone/Mexico, Anthropos/Universidad Autónoma Metropolitana Iztapalapa, 2012(a).

Jean-François Staszak, « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel », *in L'Information géographique*, vol. 76, 2012(b).

Jean-François Staszak, « L'écran de l'exotisme. La place de Joséphine Baker dans le cinéma français », *in Annales de Géographie*, n° 695-696, 2014.

Jean-François Staszak, *Clichés exotiques. Le Tour du Monde en photographies (1860-1890)*, Paris, De Monza, 2015

Alessandro Stella « Des esclaves pour la liberté sexuelle de leurs maîtres (Europe occidentale, XIVe-XVIIIe siècles) », *in Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 5, 2005.

Francesca Stella, *Lesbian Lives in Soviet and Post-Soviet Russia: Post-Socialism and Gendered Sexualities*, New York, Palgrave Macmillan, 2015.

Katérina Stenou, *Images de l'autre : la différence, du mythe au préjugé*, Paris, Seuil, 1998.

Nancy Stepan, « *The Hour of Eugenics »: Race, Gender, and Nation in Latin America*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.

Melissa Steyn, **Mikki van Zyl** (dir.), *The Prize and the Price: Shaping Sexualities in South Africa*, Pretoria, HSRC Press, 2009.

George William Stocking, *Race, Culture and Evolution: Essays in the History of Anthropology*, Chicago, University of Chicago Press, 1982 [1968].

George William Stocking (dir.), *The Retreat of Scientific Racism: Changing Concepts of Race in Britain and the United States between the World Wars*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

Victor I. Stoichita, *Noirs, Juifs, Musulmans et « Gitans » dans l'art occidental des Temps modernes*, Paris, Hazan/Louvre éditions, 2014.

Verena Stolcke, *Coffee Planters, Workers and Wives: Class Conflict and Gender Relations on São Paulo Plantations, 1850-1980*, Londres/Oxford, Macmillan/St Anthony's College, 1988.

Ann Laura Stoler, « Making Empire Respectable: The Politics of Race and Sexual Morality in 20th Century Colonial Cultures », *in American Ethnologist*, vol. 16, n° 4, 1989.

Ann Laura Stoler, « Coffee Planters, Workers and Wives: Class Conflict and Gender Relations on São Paulo Plantations 1850-1980 by Verena Stolcke », *in American Ethnologist*, vol. 92, n° 1, 1990.

Ann Laura Stoler, « Carnal Knowledge and Imperial Power: Gender, Race and Morality in Colonial Asia », *in* Micaela di Leonardo (dir.), *Gender at the Crossroads of Knowledge: Feminist Anthropology in the Postmodern Era*, Berkeley, University of California Press, 1991.

Ann Laura Stoler, « Sexual Affronts and Racial Frontiers: European Identities and the Cultural Politics of Exclusion in Colonial Southeast Asia », *in Comparative Studies in Society and History*, vol. 34, n° 3, 1992.

Ann Laura Stoler, *Race and the Education of Desire: Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things*, Durham/Londres, Duke University Press, 1995.

Ann Laura Stoler, *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule*, Berkeley, University of California Press, 2002.

Ann Laura Stoler, « Genre et moralité dans la construction impériale de la race », *in Actuel Marx*, n° 38, 2005.

Ann Laura Stoler, *Haunted by Empire: Geographies of Intimacy in North American History*, Durham, Duke University Press, 2006.

Ann Laura Stoler, « L'aphasie coloniale française. L'histoire mutilée », *in* Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Florence Bernault, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe, Françoise Vergès (dir.), *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, 2010.

Ann Laura Stoler, *Duress: Imperial Durabilities in Our Times*, Durham, Duke University Press, 2016.

Tyler Stovall, « Love, Labor, and Race: Colonial Men and White Women in France During the Great War », *in* Tyler Stovall, Georges Van Den Abbeele (dir.), *French Civilization and Its Discontents: Nationalism, Colonialism, Race*, Lanham, Lexington Books, 2003.

Heather Streets, *Martial Races: The Military, Race and Masculinity in British Imperial Culture, 1857-1914*, Manchester, Manchester University Press, 2004.

Margaret Strobel, « Gender and Race in the Nineteenth — and Twentieth — Century British Empire », *in* Renate Bridenthal, Claudia Koonz, Susan Stuard (dir.), *Becoming Visible: Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1987.

Margaret Strobel, *European Women and the Second British Empire*, Bloomington, Indiana University Press, 1991.

Margaret Strobel, « Gender, Sex and Empire », *in* Michael Adas (dir.), *Islamic and European Expansion: The Forging of a Global Order*, Philadelphie, Temple University Press, 1993.

Margaret Strobel, « Women in Religion and Secular Ideology », *in* Margaret Jean Hay, Sharon Stichter (dir.), *African Women South of the Sahara*, New York, Longman, 1995.

Margaret Strobel, **Nupur Chaudhuri** (dir.), *Western Women and Imperialism: Complicity and Resistance*, Bloomington, Indiana University Press, 1992.

George Sullivan, *Black Artists in Photography, 1840-1940*, New York, Cobblehill Books, 1996.

Isabelle Surun (dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires (1850-1950)*, Paris, Atlande, 2012.

Deborah J. Swiss, *The Tin Ticket: The Heroic Journey of Australia's Convict Women*, New York, Berkley Publishing Corporation, 2010.

Dominique Szymusiak, *Matisse et l'Océanie. Le voyage à Tahiti*, La Cateau-Cambrésis, Musée Matisse, 1998.

T

Pierre-André Taguieff, « Le néo-racisme différentialiste. Sur l'ambiguïté d'une évidence commune et ses effets pervers », *in Langage et société*, vol. 34, n° 1, 1985.

Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé : essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, Gallimard/La Découverte, 1990.

Pierre-André Taguieff, « Doctrines de la race et hantise du métissage : Fragment d'une histoire de la mixophobie savante », *in Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, n° 17, 1991.

Pierre-André Taguieff, « Eugénisme ou décadence ? L'exception française », *in Ethnologie française*, n° 24, 1994.

Ronald T. Takaki, *Iron Cages: Race and Culture in Nineteenth-Century America*, New York, Knopf, 1977.

Eiji Takemae, *Inside GHQ: The Allied Occupation of Japan and Its Legacy*, New York/Londres, Continuum International Publishing Group, 2002.

Nobuko Takenaka, *Shokuminchi Taiwan no Nihon josei seikatsu-shi* [*Histoire de la vie des femmes japonaises dans le Taiwan colonial*], Tokyo, Tabata shoten, 1995.

Éric Taladoire, *D'Amérique en Europe. Quand les Indiens découvraient l'Ancien Monde (1493-1892)*, Paris, CNRS Éditions, 2014.

Eusebio Tamagnini, « Os problemas da mestiçagem », *in Trabalhos do 1° Congresso de Antropologia Colonial*, Porto, 1934.

Federica Tamarozzi, « Voix Miss », *in* Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch (dir.), *Corps du monde. Atlas des cultures corporelles*, Paris, Armand Colin, 2013.

Federica Tamarozzi, **Gilles Boëtsch** (dir.), *Morceaux exquis. Il y a un corps entre nous*, Paris, Beaux Arts éditions/Fondation EDF Diversterre, 2011.

Federica Tamarozzi, **Madeleine Leclair**, **Floriane Morin** (dir.), *Musée d'ethnographie de Genève. Regards sur les collections*, Genève, MEG, 2014.

Ashwini S. Tambe, *Codes of Misconduct: The Regulation of Prostitution in Colonial Bombay*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2000.

Christelle Taraud, *Mauresques. Femmes orientales dans la photographie coloniale (1860-1910)*, Paris, Albin Michel, 2003.

Christelle Taraud, « Angélique et l'Orient : une certaine vision de l'altérité ? », *in L'Homme et la société*, n° 154, 2004.

Christelle Taraud, « Genre, classe et "race" en contexte colonial et post-colonial : une approche par la mixité sexuelle », *in* Pascale Bonnemère, Irène Théry (dir), *Ce que le genre fait aux personnes*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2008(a).

Christelle Taraud, « Les yaouleds : entre marginalisation sociale et sédition politique. Retour sur une catégorie hybride de la casbah d'Alger dans les années 1930-1960 », *in* Christine Machiels, Éric Pierre (dir.), « La prostitution des mineur(e)s au XXe siècle », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n° 10, octobre 2008(b).

Christelle Taraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003].

Christelle Taraud, « Le rêve masculin de femmes dominées et soumises », *in* Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahi (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009(a).

Christelle Taraud, « Les bagnes de l'Empire au féminin ou comment déporter les opposantes politiques de la métropole dans les colonies françaises au XIXe siècle », *in Sextant*, n° 26, 2009(b).

Christelle Taraud, « La virilité en situation coloniale, de la fin du XVIIIe siècle à la Grande Guerre », *in* Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité* (t. 2), Paris, Seuil, 2011.

Christelle Taraud, *« Amour interdit ». Prostitution, marginalité et colonialisme. Maghreb (1830-1962)*, Paris, Payot, 2012.

Christelle Taraud, « Femmes "indigènes" sur étriers : discours hygiéniste et violence photographique dans le Maroc colonial des années 1930 », *in* Jean-Louis Guerena (dir.), *Sexualités occidentales (XVIIIe-XXIe siècles)*, Tours, PUFR, 2014(a).

Christelle Taraud, « Jean-Joseph Benjamin-Constant : peindre une féminité orientale érotique et exotique en suspension », *in* Nathalie Bondil (dir.), *Benjamin-Constant. Merveilles et mirages de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2014(b).

Théodore Tarczylo, *Sexe et liberté au siècle des Lumières*, Paris, Presses de la Renaissance, 1983.

Diana Taylor, « Guillermo Gomez-Pena and Coco Fusco's Couple in the Cage », *in The Drama Review*, n° 42, 1998.

Jacqueline Sanchez Taylor, « Female sex tourism: a contradiction in terms? », *in Feminist Review*, n° 83, 2006.

Jean Gelman Taylor, *Women Creating Indonesia: The First 50 Years*, Parkville, Monash Asia Institute, 1997.

Jean Gelman Taylor, *Indonesia: Peoples and Histories*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2004.

Jean Gelman Taylor, *Identity, Nation and Islam: A Dialogue about Men's and Women's Dress in Indonesia*, Brighton, Sussex Academic Press, 2007.

Jean Gelman Taylor, *The Social World of Batavia: Europeans and Eurasians in Colonial Indonesia*, Madison, University of Wisconsin Press, 2009.
Sami Tchak, *Place des Fêtes*, Paris, Gallimard, 2001.
Serge Tcherkézoff, *Le mythe de la sexualité polynésienne*, Paris, PUF, 2001.
Serge Tcherkézoff, *Faa-Samoa, une identité polynésienne. Économie, politique, sexualité*, Paris, L'Harmattan, 2003.
Serge Tcherkézoff, *Tahiti (1768). Jeunes filles en pleurs. La face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental (1595-1928)*, Tahiti, Au Vent des îles, 2004.
Enrico Tellini (dir.), *La Mostra d'Oltremare. Immagini di settanta anni di storia*, Naples, Mostra d'Oltremare, 1997.
Emma Jinhua Teng, *Eurasian: Mixed Identities in the United States, China, and Hong Kong, 1842-1943*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 2013.
Simona Tersigni, « La virginité des filles et l'honneur maghrébin dans le contexte français », *in Hommes et migrations*, n° 1232, juillet-août 2001.
Sylvie Thénault, « Personnel et internés dans les camps français de la guerre d'Algérie. Entre stéréotypes coloniaux et combat pour l'indépendance », *in Politix*, n° 1, 2005.
André Thevet, *Les singularités de la France antarctique*, Paris, Chandeigne, 1997 [1557].
Awa Thiam, *La parole aux négresses*, Paris, Denoël/Gonthier, 1978.
Ngugi wa Thiong'o, *Décoloniser l'esprit*, Paris, La Fabrique, 2011 [1986].
Dominic Thomas, *Black France: Colonialism, Immigration, and Transnationalism*, Bloomington, Indiana University Press, 2007.
Dominic Thomas, « Intersections et Trajectoires : Les études francophones et la théorie postcoloniale », *in Cahiers d'Études africaines*, n° 198-199-200, 2010.
Dominic Thomas, *Noirs d'encre. Colonialisme, immigration et identité au cœur de la littérature afro-francaise*, Paris, La Découverte, 2013 [2007].
Dominic Thomas, *Africa and France: Postcolonial Cultures, Migration and Racism*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.
Dominic Thomas (dir.), *Afroeuropean Cartographies*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2014.
Greg Thomas, *The Sexual Demon of Colonial Power: Pan-African Embodiment and Erotic Schemes of Empire*, Bloomington, Indiana University Press, 2007
Jérôme Thomas, « Le corps dans la pensée quechua », *in Corps,* n° 1, 2006.
Jérôme Thomas, *Embellir le corps. Les parures corporelles amérindiennes du XVIe au XVIIIe siècle (Antilles, Amérique centrale, Amérique du Sud),* Paris, CNRS Éditions, 2011.
Jérôme Thomas, *L'évangélisation des populations andines au XVIe siècle. Policía cristiana et conquête des corps*, Paris, Les Indes savantes, 2014.
Jérôme Thomas, *Les Incas et la déformation intentionnelle du crâne. Un marqueur social, culturel, ethnique et religieux*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2017.
Andrew Thompson, *Britain's Experience of Empire in the Twentieth Century*, Oxford, Oxford University Press, 2016.
James Thompson, Barbara Wright, *Eugène Fromentin (1820-1876). Visions d'Algérie et d'Égypte*, Courbevoie, ACR Édition, 2008.
Lynne Thornton, *Les Orientalistes, peinture voyageurs (1828-1908)*, Courbevoie/Paris, ACR Édition/Éditions de l'Amateur, 1983.
Lynne Thornton, *La femme dans la peinture orientaliste*, Courbevoie, ACR Édition, 1994.
Lynne Thornton, Alain Jacob, *Les Peintres et l'Afrique noire*, Paris, C.P.I.P., 1982.
Germaine Tillion, *Le harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1966.
Violaine Tisseau, « Quand l'intime défie l'ordre colonial. Les couples de Malgaches et d'Européennes dans les Hautes Terres centrales de Madagascar (1896-1960) », *in Genre et Histoire*, n° 7, 2010.
Violaine Tisseau, « La politique à l'égard du métissage à Madagascar (1896-1945) », *in* Martine Spensky (dir.), *Le contrôle du corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empire, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.
Violaine Tisseau, *Être métis en Imerina (Madagascar) aux XIXe-XXe siècles*, Paris, Karthala, 2017.
Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989.
Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 1997.
Paul Toinet, *Paul et Virginie, répertoire bibliographique et iconographique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1963.
Ehud R. Toledano, « Enslavement in the Ottoman Empire in the Early Modern Period », *in* David Eltis, Stanley L. Engerman (dir.), *The Cambridge World History of Slavery* (t. 3), Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
Giovanna Tomasello, *L'Africa tra mito e realtà. Storia della letteratura coloniale italiana*, Palerme, Sellerio, 2004.
Tanaka Toshiyuki, *Japan's Comfort Women: Sexual Slavery and Prostitution During World War II and the US occupation*, Londres, Psychology Press, 2002.
Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, Paris, PUF, 1998.
Isabelle Tracol-Huynh, « La prostitution au Tonkin colonial, entre races et genres », *in Genre, sexualité & société*, n° 2, 2009.
Isabelle Tracol-Huynh, « Encadrer la sexualité au Viêt-Nam colonial : police des mœurs et réglementation de la prostitution (des années 1870 à la fin des années 1930) », *in Genèses*, n° 86, 2012(a).
Isabelle Tracol-Huynh, « The Shadow Theatre of Prostitution in French Colonial Tonkin: Faceless Prostitutes under the Colonial Gaze », *in Journal of Vietnamese Studies*, vol. 7, n° 1, 2012(b).
Isabelle Tracol-Huynh, *Entre ordre colonial et santé publique, la prostitution au Tonkin colonial de 1885 à 1954*, thèse d'histoire, Institut d'Asie orientale de Lyon, 2013.
Céline Trautmann-Waller (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris, CNRS Éditions, 2004.
Giovanna Trento, « Madamato and Colonial Concubinage in Ethiopia: A Comparative Perspective », *in Aethiopica: International Journal of Ethiopian and Eritrean Studies*, n° 14, 2011.
Giovanna Trento, « Ethiopian-Italians: Italian Colonialism in Ethiopia and Gender Legacies », *in International Journal of Archaeology and Social Sciences in the Arabian Peninsula*, n° 17, 2012.
Guy Turbet-Delof, *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux XVIe et XVIIe siècles*, Genève, Droz, 1973.
Laurier Turgeon (dir.), *Regards croisés sur le métissage*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002.
Victor Turner, *The Anthropology of Performance*, New York, PAJ Publications, 1987.
Meredeth Turshen (dir.), *African Women: A Political Economy*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.
France Winddance Twine, *Racism in a Racial Democracy: The Maintenance of White Supremacy in Brazil*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1998.

U-V

Chizuko Ueno, ナショナリズムとジェンダ [*Nationalisme et sexe*], Tokyo, 青土社, 1998.
Sachiyo Ukigaya, « Les expositions hygiénistes, les modèles anatomiques et les marionnettes réalistes », *in Ebisu. Études japonaises*, n° 34, 2005.
David Van Reybrouck, *Congo. Une histoire*, Arles, Actes Sud, 2012.
Jean-Jacques Van-Helten, **Keith Williams**, « "The Crying Need of South Africa": The Emigration of Single British Women to the Transvaal, 1901-1910 », *in Journal of Southern African Studies*, vol. 10, n° 1, 1983.
Ronaldo Vainfas, *História e sexualidade no Brasil*, Rio de Janeiro, Graal, 1986.
Giuseppe Valiante, « Pédophilie au Vietnam : un Montréalais est condamné à la prison », *in La Presse*, 13 janvier 2016.
Godelieve van Geertruyen, « Démons sans merveilles, peuples sans histoire. Comment l'Occident a perçu les Africains à travers les siècles », *in* Jean-Pierre Jacquelin (dir.), *Racisme, continent obscur. Clichés, stéréotypes, phantasmes à propos des Noirs dans le royaume de Belgique*, Bruxelles, CEC/Texstyles, 1991.
Nadia Vartaftig, *Des empires en carton. Les expositions coloniales au Portugal et en Italie (1918-1940)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2016.
Gabrielle Varro, « Les "couples mixtes" à travers le temps : vers une épistémologie de la mixité », *in Enfances, Familles, Générations*, n° 17, 2012.
Alden Vaughan, « Early English Paradigms for New World Natives », *in American Antiquarian Society*, vol. 102, n° 1, 1992.
Georgina Vaz Cabral, *La Traite des êtres humains, réalités de l'esclavage contemporain*, Paris, La Découverte, 2006.
María Elisa Velázquez Gutiérrez, *Mujeres de origen africano en la capital novohispana, siglos XVII y XVIII*, Mexico, Instituto Nacional de Antropología e historia de la Universidad nacional Autónoma de México, 2006.
María Elisa Velázquez Gutiérrez, **Carolina González Undurraga** (dir.), *Mujeres africanas y afrodescendientes: experiencias de esclavitud y libertad en América Latina y África (Siglos XVI al XIX)*, Mexico, Instituto Nacional de Antropología e Historia, 2016.
María Elisa Velázquez Gutiérrez, **Cristina Verónica Masferrer León** (dir.), *Muleke, negritas y mulatillos: niñez, familia y redes sociales de los esclavos de origen africano en la ciudad de México*, Mexico, Instituto Nacional de Antropología e Historia, 2013.
Françoise Vergès, *Monsters and Revolutionaries: Colonial Family Romance and Métissage,* Durham/Londres, Duke University Press, 1999.
Françoise Vergès, *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*, Paris, Albin Michel, 2017.
Jacques Vergès, Arnaud Georges, *Pour Djamila Bouhired*, Paris, Éditions de Minuit, 1957.
Giovanni da Verrazzano, *Relation du voyage de la Dauphine à François 1er, roi de France, relation datée du 8 juillet 1524*, *in* Charles-André Julien, René Herval, Théodore Beauchesne (dir.), *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVIe siècle*, Paris, PUF, 1946.
Amerigo Vespucci, *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, Paris, Chandeigne, 2005 [1509].
Éric Vibart, *Tahiti, naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Paris, Complexe, 1985.
Filipa Vicente, *O Império da visão. Fotografia no contexto colonial português (1850-1950)*, Lisbonne, Edições 70, 2014.
Marion Vidal-Bué, *L'Algérie des peintres (1830-1960)*, Paris, Paris-Méditerranée, 2002.
Marion Vidal-Bué, *André Suréda, peintre orientaliste. Algérie, Maroc, Tunisie, Syrie, Palestine (1872-1930)*, Courbevoie, Éditions de l'Amateur, 2006.
Georges Vigarello, *Histoire du viol (XVIe-XXe siècles)*, Paris, Seuil, 1998.
Georges Vigarello, « Histoire et modèles du corps », *in Hypothèses,* n° 6, 2003.
Georges Vigarello, « Le corps comme objet de représentations : un regard d'historien », *in* Béatrice Madiot, Élizabeth Lage, Angela Arruda (dir.), *Une approche engagée en psychologie sociale : l'œuvre de Denise Jodelet*, Toulouse, ERES, 2008.
Georges Vigarello, « La virilité et ses "crises" », *in Travail, Genre et Sociétés*, n° 29, 2013.
Paul Vigné d'Octon, *Chair noire*, Paris, Lemerre, 1889.
Julien-Joseph Virey, *Histoire naturelle du genre humain*, Paris, F. Dufart, 1800.
Henri Virgitti, **Bernard Joyeux**, « Les maisons de chanteuses à Hanoï », *in Revue de paludisme et de médecine tropicale*, n° 34, 1947.
Benoît Vitkine, « Viols collectifs : l'affaire de Rochdale et son équation raciale », *in Le Monde*, 19 novembre 2012.
Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des* Porn Studies, Paris, Amsterdam, 2015.

W

Abdourahman Waberi, « Fragments of an African Discourse: Elements for a New Literary Ecosystem », *in Yale French Studies*, n° 120, 2011.
Deborah Waite, *Art of the Solomon Islands from the Collection of the Barbier-Müller Museum*, Genève, Musée Barbier-Müller, 1983.
Theodor Waitz, *Anthropologie der naturevölker*, Leipzig, Fleicher, 1859.
Erica Wald, « Defining Prostitution and Redefining Women's Roles: The Colonial State and Society in Early Nineteenth-Century India », *in History Compass*, vol. 7, n° 6, 2009.
Katharina Walgenbach, « *Die weiße Frau als Trägerin deutscher Kultur* »: *Koloniale Diskurse über Geschlecht,* « *Rasse* » *und Klasse im Kaiserreich*, Hambourg, Campus Forschung, 2006.
Alice Walker, *La couleur pourpre*, Paris, Robert Laffont, 1984 [Harcourt Brace Jovanovich, 1982].
Rebecca Walker, *Black White and Jewish: Autobiography of a Shifting Self*, New York, Riverhead Books, 2002.
Daniel Joseph Walther, « Racializing Sex: Same-Sex Relations, German Colonial Authority, and Deutschum », *in Journal of the History of Sexuality*, vol. 17, 2008.
Wendy Wang, *The Rise of Intermarriage Rates: Characteristics Vary by Race and Gender*, Washington, D.C., Pew Research Center, 2012.
Angela Wanhalla, *Matters of the Heart: A History of Interracial Marriage in New Zealand*, Auckland, Auckland University Press, 2013.
Geoffrey C. Ward, *Unforgivable Blackness: The Rise and Fall of Jack Johnson*, New York, Alfred A. Knopf, 2004.
James Francis Warren, *Prostitution in Singapore, 1870-1940*, New York, Oxford University Press, 1993.
Christoph Weiditz, *Das Trachtenbuch des Christoph Weiditz von seinen Reisen nach Spanien (1529) und die Niderlanden (1531-1532)*, Berlin/Leipzig, W. de Gruyter, 1927.
Alain Weill (dir.), *Homme blanc, homme noir. Impressions d'Afrique*, Lausanne, Favre, 2015.
Mary Wren Bivins, *Telling Stories, Making Histories: Women, Words, and Islam in Nineteenth Century Hausaland and the Sokoto Caliphate*, Portsmouth, Heinemann, 2007.
Roxan Wheeler, « The Complexion of Desire: Racial Ideology and Mid-Eighteenth-Century British Novels », *in Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, n° 3, 1999.
Roxan Wheeler, *The Complexion of Race: Categories of Difference in Eighteenth-Century British Culture*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000.
Roxan Wheeler, « Colonial Exchanges », *in Geoff* Quilley, Kay Dian Kritz (dir.), An *Economy of Colour: Visual Culture and the North Atlantic World, 1660-1830*, Manchester, Manchester University Press, 2003.
Deborah Gray White, *Ar'n't I a Woman? Female Slaves in the Plantation South*, New York, W. W. Norton & Company, 1999 [1985].
George White Jr, *Holding the Line: Race, Racism, and American Foreign Policy Toward Africa, 1953-1961*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2005.
Luise White, *The Comforts of Home: Prostitution in Colonial Nairobi*, Chicago, University of Chicago Press, 1990.
Owen White, *Children of the French Empire: Miscegenation and Colonial Society in French West Africa, 1895-1960*, Oxford, Clarendon Press, 1999.
Véronique Wiesinger (dir.), *Sur les sentiers de la découverte : rencontres franco-indiennes du XVe au XXe siècle*, Paris, RMN, 1992.
Merry E. Wiesner-Hanks, *Christianity and Sexuality in the Early Modern World: Regulating Desire, Reforming Practice*, Londres/New York, Routledge, 2002.
Iris Wigger, *Die « Schwarze Schmach am Rhein ». Rassistische Diskriminierung zwischen Geschlecht, Klasse, Nation und Rasse*, Münster, Verlag Westfälisches Dampfboot, 2006.
Lora Wildenthal, « Race, Gender, and Citizenship in the German Colonial Empire », *in* Frederick Cooper, Ann Laura Stoler (dir.), *Tensions of Empire. Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1997.
Lora Wildenthal, *German Women for Empire, 1884-1945*, Durham/Londres, Duke University Press, 2001.
Gary Wilder, *The French Imperial Nation State: Negritude and Colonial Humanism between the Two World Wars*, Chicago, The University of Chicago Press, 2005.
Gary Wilder, *Freedom Time: Negritude, Decolonization and the Future of the World*, Durham/Londres, Duke University Press, 2015.
Jennifer M. Wilks, *Race, Gender & Comparative Black Modernism: Suzanne Lacascade, Marita Bonner, Suzanne Césaire, Dorothy West*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2008.
Susan Williams, *Colour Bar: The Triumph of Seretse Khama and His Nation*, Londres, Penguin Books, 2007.
Perry Willson (dir.), *Gender, Family and Sexuality: The Private Sphere in Italy, 1860-1945*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004.
Monique Wittig, « La pensée straight » [« The Straight Mind »], *in Nouvelles Questions Féministes & Questions Féministes*, février 1980.
Kirsten E. Wood, « Gender and Slavery », *in* Robert L. Paquette, Mark M. Smith (dir.), *The Oxford Handbook of Slavery in the Americas*, Oxford, Oxford University Press, 2010.
Angela Woollacott, « Creating the White Colonial Woman: Mary Gaunt's Imperial Adventure and Australian Cultural History », *in* Hsu-Ming Teo, Richard White (dir.), *Cultural History in Australia*, Sydney, UNSW Press, 2003.
Angela Woollacott, *Gender and Empire*, Londres, Palgrave, 2006.
Angela Woollacott, « Gender and Sexuality », *in* Deryck M. Schreuder, Stuart Ward (dir.), *Australia's Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
Angela Woollacott, « Colonialism: What Girlhoods Can Tell Us », *in* Kristine Moruzi, Michelle J. Smith (dir.), *Colonial Girlhood in Literature, Culture and History, 1840-1950*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014.
Julie Wosk, « The New Diversity in Barbie Dolls: Radical Change or More of the Same? », *in Huffington Post*, 8 février 2016.
Christina Wu, « A Life of Make-Believe: Being Boy Scouts and "Playing Indian" in British Malaya, 1910-1942 », *in Gender & History*, vol. 26, n° 3, 2014.
Christina Wu, « A Malayan Girlhood on Parade: Colonial Femininities, Transnational Mobilities and the Girl Guide Movement in British Malaya », *in* Richard Ivan Jobs, David Pomfret (dir.), *Transnational Histories of Youth in the Twentieth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

X-Y-Z

Docteur Jacobus X, *L'Amour aux colonies. Singularités physiologiques et passionnelles*, Paris, Isidore Lisieux, 1893.
Naïma Yahi, « L'immigré dans la fiction, des années soixante à nos jours », *in* Benjamin Stora, Émile Temine (dir.), *Immigrances. L'immigration en France au XXe siècle*, Paris, Hachette, 2007.
Jennifer Yee, « Neither Fish nor Fowl: "Métissages" in fin-de-siècle French Colonial Fiction », *in L'Esprit créateur*, vol. 28, n° 1, 1998.
Jennifer Yee, *Clichés de la femme exotique : un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000.
Jennifer Yee, *Exotic Subversions in Nineteenth-Century French Fiction*, Oxford, Legenda, 2008.
Jennifer Yee, *The Colonial Comedy: Imperialism in the French Realist Novel*, Oxford, Oxford University Press, 2016.
Meyda Yeyenoglu, *Colonial Fantasies: Toward a Feminist Reading of Orientalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
Theodore Jun Yoo, *The Politics of Gender in Colonial Korea: Education, Labor, and Health, 1910-1945*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2008.
Kenji Yoshida, John Mack (dir.), *Images of Other Cultures*, Japon, NHK Service Center, 1997.
Yoshiaki Yoshimi, *Comfort Women: Sexual Slavery in the Japanese Military During World War II*, New York, Columbia University Press, 2000.
Robert J. C. Young, *Colonial Desire: Hybridity in Theory, Culture and Race*, Londres, Routledge, 1995.
Nikolay Zakharov, *Attaining Whiteness: A Sociological Study of Race and Racialization in Russia*, Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 2013.
Nikolay Zakharov, *Race and Racism in Russia*, Londres, Palgrave Macmillan, 2015.
Jürgen Zimmerer, **Joachim Zeller** (dir.), *Völkermord in Deutsch-Südwestafrika. Der Kolonialkrieg (1904-1908) in Namibia und seine Folgen*, Berlin, Ch. Links Verlag, 2003.
Howard Zinn, *A People's History of the United States*, New York, Harper & Row, 1980.
Peter Zinoman, *The Colonial Bastille: A History of Imprisonment in Vietnam, 1862-1930*, Berkeley, University of California Press, 2001.
Jean-Paul Zuniga, « La voix du sang. Du métis à l'idée de métissage en Amérique espagnole », *Annales, Histoire, Sciences sociales*, n° 2, 1999.
Colette Zytnicki, Habib Kazdaghli, *Le tourisme dans l'Empire français : politiques, pratiques et imaginaires (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 2009.

Crédits photographiques

Caroline Ablain : 504 milieu

AFP : 413 bas, 429 gauche

AKG-images

AKG-images : 28 bas gauche, 59 gauche, 70 droite, 72 haut, 73 milieu droite, 92 haut gauche, 120, 144 droite, 153 bas droite, 194 bas gauche, 201 gauche, 279 colonne droite bas gauche, 359 bas droite, 365 haut, 466 bas

AKG-images/Ullstein Bild : 462 haut

AKG-images/Daniel Frasnay : 349 bas droite

AKG-images/Jochem Wijnands : 466 haut

Alamy Stock Photo

The Advertising Archives/Alamy Stock Photo : 434, 435 bas droite, 438 (3), 439, 445 haut (2), 470 gauche (2)

The Advertising Archives/Alamy Stock Photo, ADAGP, Paris, 2018 : 407 gauche, 417 gauche, 436-437

AF Archive/Alamy Stock Photo : 433

Age Fotostock/Alamy Stock Photo : 469 bas

Art Collection 2/Alamy Stock Photo : 267 bas droite

Art Directors & TRIP/Alamy Stock Photo : 435 bas droite

ClassicStock/Alamy Stock Photo : 281 gauche

Entertainment Pictures/Alamy Stock Photo : 357 gauche

Mike Goldwater/Alamy Stock Photo : 468 droite

Granger Historical Picture Archive/Alamy Stock Photo : 116

Historic Collection/Alamy Stock Photo : 364 haut gauche

Images & Stories/Alamy Stock Photo : 200 haut

Interfoto/Alamy Stock Photo : 198 bas

Interfoto/Alamy Stock Photo, ADAGP, Paris, 2018 : 310 droite

Keystone Pictures USA/Alamy Stock Photo : 391

Lazyllama/Alamy Stock Photo : 475 haut

Bill Lyons/Alamy Stock Photo : 452

Marka/Alamy Stock Photo : 431

Moviestore collection Ltd/Alamy Stock Photo : 411 bas droite

Painting/Alamy Stock Photo : 249 haut

Alex Ramsay/Alamy Stock Photo : 50 haut

Science History Images/Alamy Stock Photo : 220 bas

Steven Scott Taylor/Alamy Stock Photo : 448 bas

Universal Images Group North America LLC/Alamy Stock Photo : 88 haut

Ghada Amer/Cheim & Read, New York : 505

Héla Ammar : 479

AMVPPC, Tunis : 209 gauche

Archives d'Eros : 176 haut droite, 183 bas droite, 186 bas gauche, 205 haut droite, 205 droite milieu (2), 228 (2), 239 gauche, 246 droite, 250 (3), 251 gauche (2), 256 droite, 260 colonne gauche haut droite, 260 haut droite (2), 268 bas, 269, 274 droite, 282 bas gauche, 286-287, 288 droite, 289 haut, 293 gauche, 296 bas milieu, 311 haut (2), 315 gauche, 318 droite, 323 haut gauche, 323 haut milieu, 323 bas, 324 bas droite, 327 haut droite, 333, 335, 338 haut droite, 343 colonne droite haut droite, 343 colonne droite bas droite, 367 gauche, 370 droite, 375 haut, 379 droite (4), 380 haut

Archives de la famille Marino : 312 droite

Archives municipales de Marseille : 211 milieu gauche

Archives nationales d'outre-mer : 373 milieu (3)

Arizona Historical Society : 229 colonne droite bas droite

Arkivi : 224 haut gauche

Aurimages : 396 bas gauche, 340 bas gauche, 345 haut gauche

Baileys African History Archive/Africamediaonline/Archivi Alinari : 509 droite

Rémi Baille : 471 bas droite

Sammi Baloji/Galerie Imane Farès : 481 haut

Denise et Robert Barrat/collection Agnès Barrat : 378 gauche

Enrico Bartolucci : 499 gauche

Basel Institute : 187 haut (2), 188 haut droite, 247 haut gauche, 263 haut gauche, 263 haut milieu droite

Bassenge, Berlin : 186 haut gauche

Fabrizio Bensch/Reuters : 444 bas gauche

Patrick Berger : 499 bas droite

Biblioteca Casanatense MIBACT Italy : 108 haut

Bibliotheek van de Universiteit van Amsterdam : 69 haut droite

Bibliothèque Forney : 275 haut, 292 bas milieu

Bibliothèque Forney/Roger-Viollet/ADAGP, Paris, 2018 : 408-409

Bibliothèque municipale de Rouen (Ms Y 28, f° 62) : 92 bas gauche

Bifi/DR : 325 haut

Bloom : 432 bas gauche

BNF : 17 bas, 46 bas gauche, 61 bas milieu droite, 70 gauche, 74 haut droite, 74 bas droite, 74 gauche, 78 haut gauche, 87 bas (2), 97 (3), 99 gauche, 106 droite, 121 haut, 122 bas gauche, 129 milieu (2), 136, 141, 152 haut gauche, 152 haut droite, 167 bas droite, 177 droite, 203 colonne droite bas, 277 colonne droite milieu droite

BNF/RMN : 31 bas gauche, 45 bas

Boston Library/DR : 176 haut gauche

Sabrina Amrani/Zoulikha Bouabdellah : 500

Walid Bouchouchi : 487

Meriem Bouderbala, collection de l'artiste : 502 (2)

Yasmina Bouziane/Galerie 127 : 501

Bridgeman Images

AGIP/Bridgeman Images : 390 bas

Berko Fine Paintings, Knokke-Heist, Belgium/Bridgeman Images : 229 haut gauche

Bridgeman Images : 402 droite

Bridgeman Images/Breamore House : 95 haut gauche

British Library Board/Bridgeman Images : 190 haut

Christie's Images/Bridgeman Images : 52

Central Saint Martins College of Art and Design, London/Bridgeman Images : 221 haut gauche

Dahesh Museum of Art, New York, USA/Bridgeman Images : 195 haut droite

Dazy Rene/Bridgeman Images : 299 haut

The Henry Barber Trust, The Barber Institute of Fine Arts, University of Birmingham/Bridgeman Images : 44

Morris Museum of Art, Augusta, Georgia/Bridgeman Images : 406 haut gauche

Royal Collection Trust/Her Majesty Queen Elizabeth II, 2018/Bridgeman Images : 10 haut

Pictures from History/Bridgeman Images : 278 haut milieu gauche

Private Collection/Archives Charmet/Bridgeman Images : 292 droite

Victoria & Albert Museum, London, UK/Bridgeman Images : 284 bas gauche

The British Library/Archeological Survey of India collections : 237 haut gauche

The British Library Board : 58 droite, 121 bas, 122 milieu droite, 136 haut, 148 haut droite, 153 haut droite

Brooklyn Museum/Gift of Mrs. H de Silver : 84 bas gauche

Bundesarchiv, Bild 183-S40874/photo O. Ang. : 144 gauche

Cabinet d'art graphique des Musées d'Art et d'Histoire de Genève : 214 bas

Hussein Chalayan : 428 bas

Marion Charroppin : 418 bas, 467, 476 (2)

CGB Numismatique Paris : 96 milieu

Clark Art Institute, Williamston : 194 droite

Cleveland Museum of Art : 22 haut gauche

Robert Colescott/Artists Rights Society (ARS), New York/Private collection, Milwaukee, Wisconsin : 421

Coll. et Cliché Caricadoc/Droits réservés, ADAGP, Paris, 2018 : 171 gauche

Collection Robert Aldrich : 336 bas droite

Collection Olivier Auger : 25 haut (3), 25 milieu, 32 haut, 35 haut gauche, 35 bas, 36 (2), 150 droite, 160 haut gauche, 181 haut, 182 haut gauche, 183 haut (2), 184 bas gauche, 184 haut droite, 186 haut milieu, 196 haut droite, 196 haut milieu, 199 colonne droite bas droite, 210 colonne gauche bas gauche, 210 droite, 211 haut gauche, 211 colonne droite haut (2), 216 bas, 217 haut gauche, 222 milieu, 222 bas milieu, 222 bas gauche, 223 colonne droite (4), 230-231, 232 colonne gauche haut gauche, 233 droite, 234 haut droite, 238 haut, 239 haut droite, 240 bas droite, 241 haut droite, 241 bas, 243, 246 colonne gauche milieu (2), 253 droite milieu (2), 253 droite bas droite, 253 bas gauche, 254, 255, 260 milieu droite (2), 261 haut (3), 261 bas gauche, 263 haut milieu gauche, 264 milieu, 267 gauche, 267 haut droite, 267 haut milieu, 268 haut, 275 bas, 277 bas droite, 281 haut, 281 milieu, 281 milieu bas, 283 bas gauche, 285 gauche, 291 (6), 294 milieu droite, 295 colonne droite bas, 295 gauche, 296 haut droite, 296 bas droite, 297 (3), 301, 310 gauche, 322 gauche (2), 334 haut (3), 338 gauche (3), 340 milieu droite, 340 bas droite, 341 bas droite, 342 haut (2), 343 colonne droite haut gauche, 343 colonne droite bas gauche, 343 gauche, 352 gauche (2) gauche, 366 haut, 369 haut, 369 bas, 371 bas droite, 379 gauche, 380 bas, 382 bas gauche, 416 droite, 418 milieu (2), 518 haut droite, 525 haut

Collection Anthony Barboza : 509 haut gauche

Collection Bazzani : 313 haut droite, 319 gauche

Collection Gilles Boëtsch : 32 bas droite, 150 gauche, 159 bas droite, 199 haut, 203 colonne droite milieu droite, 204 gauche, 205 droite bas, 209 droite, 210 colonne gauche milieu (2), 211 colonne droite milieu (2), 211 colonne droite bas (2), 212, 215 bas droite

Collection Gilles Boëtsch : 223 haut gauche, 232 colonne gauche milieu, 234 bas, 237 milieu droite, 240 haut droite, 240 bas milieu droite, 246 colonne gauche bas, 248 bas, 252 haut (2), 262 milieu bas, 277 colonne droite milieu gauche, 283 milieu gauche, 290 bas droite, 290 milieu bas, 294 bas gauche, 294 bas droite, 295 colonne droite haut, 304 colonne gauche milieu gauche, 307 haut gauche, 308 bas droite, 321 haut droite, 324 milieu, 327 bas (2), 340 bas milieu, 345 colonne droite bas droite, 350 haut, 350 bas (2), 351 haut droite, 355 bas droite, 361 gauche, 370 bas gauche, 373 haut gauche, 399 haut droite, 399 milieu droite, 463 haut (3), 529 (2)

Collection Éric Deroo : 28 haut droite, 29, 184 bas droite, 234 haut gauche, 240 haut milieu, 240 bas milieu gauche, 240 bas gauche, 242 haut droite, 242 milieu (2), 247 colonne droite milieu droite, 260 colonne gauche haut gauche, 260 colonne gauche bas, 262 milieu droite, 279 colonne droite bas droite, 280 haut, 280 milieu gauche, 283 milieu, 304 bas milieu, 305 bas milieu, 321 haut gauche, 345 colonne droite bas gauche, 366 bas

Collection Nicolas Draeger : 299 bas (2)

Collection Filippini : 313 haut gauche

Collection Lambert/Richard Cook : 523

Collection Loterie Nationale, Bruxelles/photo Jean-Luc Tillière : 304 haut droite

Collection Patrick Minder : 175 bas (2), 308 milieu gauche

Collection Nationaal Museum van Wereldculturen : 160 droite, 220 haut, 238 bas gauche

Collection of Pinacoteca do Estado de São Paulo, Brazil. Coleção Brasiliana/Fundação Estudar. Donated by Fundação Estudar, 2007 : 93 haut

Collection du prince de Lichtenstein/Palais de Lichtenstein/DR : 49 haut droite

Collection Clemens Radaeur : 148 bas droite, 272

Collection Alain Ruscio : 280 milieu droite, 296 bas gauche, 404 haut droite

Coll. part./DR : 94 milieu gauche, 176 milieu gauche, 245, 278 haut gauche, 304 colonne gauche haut droite, 304 colonne gauche milieu droite, 304 haut milieu, 305 haut droite, 306 (2), 307 haut droite, 307 bas (2), 311 bas milieu, 314 bas milieu, 320 droite (4), 320 milieu, 321 bas gauche, 321 bas milieu, 329 gauche, 330 (2)336 haut, 342 bas, 345 colonne droite haut, 350 milieu gauche, 351 bas droite (2), 352 haut droite, 355 milieu droite, 356 (3), 360 bas, 368 haut droite, 369 milieu gauche, 373 haut droite, 381 haut, 383 haut gauche

Coll. part./DR : 385 haut droite, 402 gauche haut (4), 403 (4), 404 haut gauche, 404 haut milieu, 405 haut droite, 405 bas droite, 410 bas gauche, 407 haut droite, 411 haut droite, 412 haut, 414 gauche (2), 415 bas gauche (2), 417 droite (2), 419 (3), 420 (2), 424 droite, 425, 426 haut, 427 (4), 432 bas droite, 436 gauche, 440 haut, 443 gauche, 443 droite (4), 454 (3), 461, 462 bas, 467 haut droit, 470 droite, 471 haut droite, 472 bas droite (2), 473 bas droite, 474 (2), 486 droite, 492 haut droite, 493 bas droite

The Colonial Williamsburg Foundation : 80-81, 536

Cornell University Library : 185 droite (2)

Costla Prod. : 459 bas droite (2)

Steven Curtis : 372

Delphine Diallo : 392

Omar Victor Diop/Galerie Magnin-A, Paris : 39 haut droite

Det Kongelige Bibliotek, Copenhague : 61 bas

Detroit Institute of Arts : 161 haut

Delta of Venus : 327 haut gauche

Jean Depara/Galerie Magnin-A, Paris : 37

Deutsches Historisches Museum : 229 haut droite

Deutsches Historisches Museum/I. Desnica : 357 haut droite

Docpix : 6, 27 bas gauche, 110 droite, 189, 213 (4), 221 bas droite, 300 milieu droite, 303, 308 haut, 308 milieu droite, 308 bas gauche, 324 haut gauche, 337 haut gauche, 353 haut droite, 357 haut milieu, 359 gauche, 367 haut droite, 383 bas (2), 385 gauche, 387 gauche, 389 haut

Docpix, ADAGP, Paris, 2018 : 355 haut gauche, 387 haut droite

DR : 208 haut droite, 215 haut gauche, 236, 273, 292 bas gauche, 319 haut milieu, 319 haut droite, 348 droite, 352 milieu droite, 355 haut droite, 360 haut, 378 haut droite, 378 milieu droite, 382 haut gauche, 388 gauche, 398, 399 bas droite (2), 400 (3), 401 haut droite, 402 bas gauche, 408 gauche (2), 426 bas (3), 428 milieu gauche, 429 droite, 430 haut droite (3), 430 bas gauche, 432 haut, 435 haut droite, 441 (3), 442 droite, 444 haut, 445 bas, 447 bas droite, 451, 453 bas, 459 haut droite, 460 haut, 460 bas (2), 460 milieu droite, 463 bas, 468 gauche, 472 bas gauche, 472 haut, 473 haut droite, 473 bas gauche, 480 bas droite, 492 bas milieu, 492 bas droite

Drum Social Histories/Baileys African History Archive/Africa Media Online : 416 bas gauche

Dualpha : 378 bas droite

Duke University Library : 390 haut

Alinka Echeverria, 2016/Résidence BMW au musée Nicéphore Niepce : 490-491

Editori Runiti : 283 haut droite (2), 312 bas gauche (2)

The Estate of Erwin Blumenfeld : 326

Adama Delphine Fawundu/Steven Kasher : 489

Mario Fiore : 375 bas

Flach Film : 401 bas droite

Fondazione Luigi Micheletti : 353 bas gauche

Fonds Louis-Joseph Bouge, Musée des Beaux-Arts de Chartres : 190 bas, 252 bas droite

Fonds MACTe/coll. Région Guadeloupe : 218

Fotograaf Onbekend/ANP/Fotocollectie Elsevier : 384

Michael Friedel : 464-465

Coco Fusco : 480 haut gauche

Gallerie dell'Accademia di Venezia : 71 milieu droite

Galleria d'Arte Moderna, Milano : 153 gauche

Galerie Au Bonheur du Jour, Paris/DR : 2, 25 bas gauche, 203 gauche, 205 gauche, 525 bas, 208 bas, 222 haut, 253 haut, 262 milieu (2), 318 gauche (3), 4e de couverture

Galerie du Milieu, Lausanne/DR : 174 (2)

Le Gallerie degli Uffizi, Florence : 48 haut gauche

Marc Garanger : 374

Geheugen van Nederland : 60 haut gauche

George Eastman Museum : 200 bas

Ger Eenens Collection, Netherlands : 206-207

Germanisches Nationalmuseum Nürnberg : 87 haut droite

Getty Images

Archiv Gerstenberg/Ullstein Bild/ Getty Images : 58 gauche

Patrick Aventurier/Gamma-Rapho/ Getty images : 406 droite

Oliver Berg/photographe indépendant/ Getty Images : 444 bas droite

Bettmann/ Getty Images : 337 milieu droite, 339 haut (2), 359 haut droite

Jack Birns/The Life Picture Collection/ Getty Images : 341 bas gauche

Paula Bronstein/ Getty Images : 471 haut gauche

Andrew Burton/Getty Images : 484

Buyenlarge/Getty Images : 278 haut milieu droite

William F. Campbell/Timepix/The Life Images Collection/Getty Images : 407 bas droite

Vittorio Zunino Celotto/Getty Images : 440 bas

Corbis Historical/Getty Images : 21 haut

Ralph Crane/The Life Images Collection/ Getty Images : 340 haut droite

DEA/A. Dagli Orti/Getty Images : 17 haut

DEA Pictures Library/Getty Images : 65 bas gauche

Francis Demange/Gamma-Rapho/ Getty Images : 457

Robert Deyrail/Gamma-Rapho/Getty Images : 428 haut

Robert Doisneau/Gamma-Rapho/ Getty Images : 349 haut droite

John Dominis/The Life Picture Collection/Getty Images : 358 haut gauche, 358 milieu gauche

Terry Fincher/Getty Images : 344 bas

John Florea/The Life Picture Collection/Getty Images : 344 haut, 359 bas milieu, 368 bas gauche

Getty Images/Bettmann : 397

Getty Images/DEA/M. Seemuller : 61 haut

Getty Images/Popperfoto : 305 haut milieu, 328, 395, 337 bas droite, 354 haut bas gauche, 371 gauche

Jonas Gratzer/LightRocket/Getty images : 406 bas gauche, 458 haut

Hulton Archive/Getty Images : 84 droite, 257

Hulton-Deutsch/Hulton-Deutsch Collection/Corbis/Getty Images : 82 gauche

Hulton-Deutsch Collection/Corbis/ Getty Images : 322 droite

Imagno/Getty Images : 84 droite

In Pictures Ltd./Corbis/Getty Images : 473 gauche

Gerhard Joren/LightRocket/ Getty Images : 455 gauche

John D. Kisch/Separate Cinema Archive/Getty Images : 370 haut gauche, 396 haut gauche

Keystone/Hulton Archive/Getty Images : 354 haut gauche

Wolfgang Kunz/Ullstein Bild/Getty Images : 351 gauche (2), 358 droite

Leemage/Corbis Historical/Getty Images : 95 milieu droite

Alain Loison/Apis/Sygma/Getty Images : 414 droite

Felix Man/Picture Post/Hulton Archive/Getty Images : 353 milieu droite

Movie Poster Image Art/Getty Images : 352 milieu droite

MPI/Getty Images : 119 haut

Roland Neveu/LightRocket/Getty Images : 453 haut

Nik Wheeler/Corbis/Getty Images : 358 bas gauche

Michael Ochs Archives/ Getty Images/ Moviepix : 396 droite

Per-Anders Pettersson/Getty Images : 446 haut

Photofusion/UIG/Getty Images : 447 haut droite

Thomas Pidgeon/Sygma/Getty Images : 411 gauche

Print Collector/Getty Images : 119 bas

Prisma/UIG via Getty Images : 102 haut gauche

Andre Sas/Gamma-Rapho/Getty Images : 337 haut droite

Ahmet Sik/Intermittent/Getty Images : 435 gauche

George Silk/The Life Picture Collection/Getty Images : 368 milieu gauche

SSPL/Getty Images : 242 bas

Adrian Streun/ASAblanca/ Getty Images : 458 bas

The Print Collector/Print Collector/ Getty Images : 162 bas gauche

Three Lions/Getty Images : 363

Dondi Tawatao/Getty Images : 412 bas

Universal History Archives/Getty images : 198 haut gauche, 364 bas milieu, 382 droite

Universal History Archive/UIG/Getty Images : 364 haut droite

Glenbow Archives : 229 colonne droite bas gauche

The Granger Collection : 64 haut

Groupe de recherche Achac/coll. part. : 4, 23, 28 haut gauche, 31 haut (2), 31 bas droite, 32 bas gauche, 35 haut droite, 146, 149 haut, 149 bas droite, 151 haut, 159 bas gauche, 163 bas (2), 164 haut, 167, 170 haut, 170 bas, 171 droite, 181 bas, 186 haut droite, 186 bas droite, 186 bas milieu, 188 haut gauche, 190 milieu, 198 haut droite, 199 colonne droite haut gauche, 199 colonne droite haut droite, 199 colonne droite bas gauche, 202 haut gauche (2), 202 milieu gauche (2), 203 colonne droite haut (2), 204 haut droite, 210 colonne gauche haut (2), 210 colonne gauche bas droite, 215 haut droite, 216 haut (2), 217, 221 haut droite, 222 milieu droite, 232 colonne gauche haut droite, 232 colonne gauche bas gauche, 233 gauche, 235 droite (2), 237 haut droite, 241 haut milieu, 242 haut gauche, 246 colonne gauche haut (2), 247 colonne droite milieu gauche, 247 colonne droite bas gauche, 249 bas gauche, 251 droite (2), 253 droite bas gauche, 256 gauche (2), 262 bas droite, 262 bas gauche, 266 haut, 266 bas gauche et milieu (2), 267 bas milieu, 274 milieu gauche, 274 haut gauche, 276 (2), 277 gauche, 277 colonne droite haut gauche, 278 colonne gauche bas (2), 278 haut droite, 279 colonne droite haut (2), 279 colonne droite milieu (2), 280 bas, 282 haut gauche, 283 milieu droite, 284 haut (2), 284 milieu (2), 284 bas droite, 285 haut droite, 285 bas droite, 288 gauche, 289 bas, 290 haut droite, 290 milieu droite, 290 bas gauche, 292 haut gauche (2), 293 colonne droite haut (2)

Groupe de recherche Achac/coll. part. : 293 colonne droite bas droite, 294 haut, 295 colonne droite milieu (2), 296 haut gauche, 300 haut (2), 300 milieu gauche, 304 colonne gauche haut gauche, 305 haut gauche, 309 haut droite, 313 bas, 314 bas droite, 314 bas gauche, 315 droite (3), 319 bas droite, 321 bas droite, 323 haut droite, 324 haut droite, 324 bas gauche (2), 325 bas, 329 droite (2), 331, 334 bas gauche, 336 bas gauche, 340 milieu gauche, 341 haut droite, 341 milieu droite, 348 gauche, 350 milieu droite, 353 milieu bas, 357 bas droite (2), 363 gauche, 371 haut gauche, 371 milieu bas, 373 bas, 376-377, 386 (4), 387 bas droite, 389 bas, 399 gauche, 399 haut milieu, 403 haut droite, 404 bas (3), 405 gauche, 418 haut, 456 gauche, 460 milieu gauche, 509 bas gauche, 516, 518 bas (2)

Groupe de recherche Achac/coll. part., ADAGP, Paris, 2018 : 244

Annabel Guérédrat/Henri Tauliaut : 504 bas

Selma Gürbüz : 503 droite

Hahnloser/Jaeggli Stiftung, Winterthur : 18 haut

Hassan Hajjaj : 39 bas gauche, 423

Herzog August Bibliothek : 47 haut gauche

Hewitt Smithsonian Design Museum : 75 (4)

History of Colorado Center : 264 bas gauche (3)

John Hogg : 499 haut droite

Deddeh Howard/Raffael Dickreuter : 424 gauche (2)

IMA/Nabil Boutros : 202 bas gauche

Institut Bonartes, Vienne : 203 colonne droite milieu gauche

International Center of Photography : 265 gauche

International Institute of Social History, Amsterdam/DR : 304 colonne gauche bas gauche

Internet Archives : 235 gauche

Ayana V. Jackson : 39 haut gauche

John Carter Brown Library/DR : 46 bas droite, 65 milieu (2), 71 haut droite, 72 bas gauche, 78 bas, 85 colonne droite bas, 94 haut droite, 96 haut gauche, 123 milieu droite, 131 haut droite, 132, 135 haut

Keyezua : 496

Kieler Stadt-und Schifffahrtsmuseum : 143 bas

Kharbine-Tapabor : 173 haut gauche, 175 haut, 180 (3), 227 haut, 263 haut droite, 274 milieu haut, 311 bas droite, 311 bas gauche, 383 haut droite, 385 bas droite, 518 haut gauche

Kunsthistorisches Museum : 49 gauche, 77 bas, 527

Leemage/Caricadoc : 224 droite

Paul Leicht/Amon Carter Museum of American Art : 145

Les Nuits Rouges : 224 bas gauche

The Library Company of Philadelphia : 226

Library of Congress/DR : 83 haut, 94 bas droite, 147 bas gauche, 160 bas gauche, 258-259, 388 droite

Liverpool International Slavery Museum : 131 bas

Jean-Claude Lother/Nolita cinéma : 492 bas gauche

Erling Mandelmann/Gamma Rapho : 416 haut gauche

The Mariner's Museum : 19

Kerry James Marshal/Jack Shainman Gallery, New York : 447 gauche

Cyrille Martin/Galerie Magnin-A, Paris : 483

Fred Mazzulla Photograph Collection/ History of Colorado : 191

Catherine Meehan Blount : 229 colonne droite milieu gauche

The Menil Collection : 40, 163 haut

Menziee Library, Australia National University : 185 bas gauche

Metropolitan Museum of Art : 24, 47 bas (4), 48 droite, 69 bas droite, 107 bas droite, 225 haut

Montana Historical Society : 264 haut

Stephen Morrison/MaxPPP : 469 haut

Mucem/Denis Chevallier : 314 haut droite, 482 (2)

Hassan Musa : 488, 495

Musée Balaguier : 266 bas droite

Musée d'Aquitaine : 9, 128, 138, 161 bas, 164 bas

Musée de la Compagnie des Indes, ville de Lorient : 88 milieu

Musée d'ethnographie de Genève (MEG) : 187 bas droite

Musée de l'Hermitage : 195 haut gauche

Musée départemental Victor Schœlcher, Pointe-à-Pitre : 122 haut gauche

Musées départementaux de la Haute-Saône/photo Jacques Monnin : 104-105

Musée des Beaux-Arts de Dunkerque : 49 bas droite

Musée des Beaux-Arts de Nancy : 277 colonne droite haut droite

Musée des Beaux-Arts de Pau : 168

Musée des Beaux-Arts de Strasbourg : 133

Musée du Nouveau Monde, La Rochelle : 53 bas gauche, 96 haut droite

Musée Groninger : 28 bas droite

Musée historique de Vevey/Vevey-Suisse : 82 droite

Musée MCcord : 62 bas droite

Musée national de l'histoire de l'immigration : 401 gauche, 448 haut

Musée Rodin : 249 bas droite

Museo de America : 73 gauche, 73 haut droite

Museo de Artes Decorativas Portuguesas Fundaçao Ricardo Espirito Santo Silva, Lisbonne : 125 gauche

Museu Bordalo Pinheiro, Lisbonne : 170 milieu

Museum of Fine Arts of Boston : 172 bas gauche

The Museum of Modern Art, New York/ Scala, Florence : 248 haut

Museumslandschaft Hessen Kassel : 68 droite, 69 haut gauche

Museu Nacional de Arte Antiga, Lisbonne : 50 bas

Museu Nacional Frei Manuel do Cenáculo, Évora, inv. n° ME 1540 : 73 bas droite

Muzeum Narodowe w Warszawi : 76 droite

National Archives of America : 346 bas, 346-347, 364 bas gauche, 365 bas (2)

National Gallery of Art, Washington/ DR : 60 droite

National Gallery of Denmark : 63 (2)

National Library of Australia : 15

National Maritime Museum : 65 bas droite, 78 haut droite, 85 gauche, 92 haut droite, 109 haut droite, 119 milieu, 123 gauche, 126-127, 147 haut droite, 172 haut gauche

National Museum of African American History and Culture : 149 bas gauche

National Museum of Denmark : 62 haut gauche

National Museum of Sweden : 54 droite

National Portrait Gallery : 55 haut

National Trust Images : 54 bas gauche

Nebraska State Historical Society : 265 haut droite

Netherlands Institute of Military History : 25 bas droite

New York Public Library/DR : 46 haut, 115, 122 haut droite, 147 bas droite, 147 haut gauche, 156 haut, 367 bas droite

Niedersächsische Staats-und Universitätsbibliothek Göttingen/ Black Central Europe : 45 haut gauche

Nordiska Museet/Karolina Kristensson : 48 bas gauche

Norman Film Studio : 320 bas gauche, 320 bas milieu

North Wind Picture Archives : 117 haut

Valérie Oka : 493 gauche

Robyn Orlin : 493 haut droite

Österreichisches Museum für Volkskunde, Vienne : 201 droite

Paula Pacheco : 430 bas droite

Paris Match : 381 bas

Paul Getty Museum/DR : 27 bas droite, 71 bas gauche, 151 bas, 156 bas, 196 bas gauche, 205 milieu bas droite, 208 milieu, 298 droite

Rosana Paulino : 510-511

Alexis Peskine : 503 gauche

Pierre et Gilles : 449, 456 droite, 467 gauche

Pinoy Collection : 227 bas

Pixabay/DR : 446 bas

Photo Bénédicte Mayer-Camille Bonnard/Collection Barré-Laprade/ DR : 279 gauche

Photo, dispositif scénographique et figure Nadia Lauro : 485 bas

Photographic Archive Museo Nacional del Prado, Madrid : 53 haut gauche

Photography Peter Cox/Galerie Onrust, Amsterdam : 485 milieu

Princeton University Art Museum : 237 bas (2)

Pyramide distribution : 477

Réunion des Musées Nationaux (RMN)

Archives Alinari, Florence, Dist. RMN-Grand Palais/Mauro Magliani : 91

BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/ Knud Petersen : 93 bas

Jean-Gilles Berizzi/RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) : 64 bas

MBA, Rennes, Dist. RMN-Grand Palais/ Louis Deschamps : 143 haut gauche

Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine/RMN : 509 bas droite

Musée d'Orsay, Dist. RMN-Grand Palais/Patrice Schmidt : 225 bas

Musée d'Orsay/RMN : 21 bas gauche, 22 bas, 143 haut droite

Musée du quai Branly-Jacques Chirac, Dist. RMN-Grand Palais/image musée du quai Branly-Jacques Chirac : 21 bas droite, 27 haut, 67 (3), 110 gauche (2), 122 milieu gauche, 130 haut, 134 droite, 159 haut, 169 bas, 173 haut droite, 173 bas droite, 177 gauche, 182 bas gauche, 247 colonne droite bas droite, 252 bas milieu, 282 droite, 455 droite, 459 gauche

Muséum national d'Histoire naturelle, Dist. RMN-Grand Palais/Image du MNHN, bibliothèque centrale : 108 bas, 111 bas, 124 milieu

Man Ray Trust/Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais/ Christian Bahier/Philippe Migeat, ADAGP, Paris, 2018 : 270

RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt)/Gérard Blot : 95 haut droite

RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt)/Franck Raux : 102 haut droite

RMN-Grand Palais (Château de Versailles)/Gérard Blot : 77 haut

RMN-Grand Palais (Château de Versailles)/image RMN-GP : 45 haut droite, 55 bas

RMN-Grand Palais (Limoges, Cité de la céramique)/Martine Beck-Coppola : 197 bas

RMN-Grand Palais (MNAAG, Paris)/ Thierry Ollivier : 247 haut droite

RMN-Grand Palais (musée de la Renaissance, château d'Écouen)/ Mathieu Rabeau : 109 bas droite

RMN-Grand Palais (musée d'Orsay)/ Hervé Lewandowski : 194 haut gauche, 262 haut, 263 bas

RMN-Grand Palais (musée du Louvre)/ Gérard Blot : 137

RMN-Grand Palais (musée du Louvre)/ Philippe Fuzeau : 154-155, 195 bas

RMN-Grand Palais (musée du Louvre)/ Mathieu Rabeau : 202 haut droite

RMN-Grand Palais (musée Magnin)/ Michel Urtado : 89

RMN-Grand Palais (Sèvres, Cité de la céramique)/Martine Beck-Coppola : 90

RMN/Musée national d'Art moderne : 506

RMN/Musée national de l'histoire de l'immigration : 316-317

RMN-Grand Palais/Gérard Blot : 193

RMN-Grand Palais/Agence Bulloz : 169 haut

RMN-Grand Palais/Musée des Arts Décoratifs/Musée de la Publicité : 214 haut

RMN-Grand Palais/René-Gabriel Ojéda/Thierry Le Mage : 165

RMN-Grand Palais/Thierry Ollivier : 172 droite

RMN-Grand Palais/SMB : 157, 158 gauche, 219, 239 bas droite

RMN-Grand Palais/Benoît Touchard : 197 haut

Rijks Museum/DR : 43, 47 haut droite, 59 droite, 65 haut, 72 bas droite, 98 (2), 101 haut, 102 bas gauche, 107 gauche, 109 gauche, 117 bas droite, 296 haut milieu

Roger-Viollet : 152 bas gauche, 178-179, 196 haut gauche, 232 droite, 232 colonne gauche bas droite, 309 gauche, 349 gauche, 354 droite, 361

Roger-Viollet/Bibliothèque Forney : 410 haut gauche

Rotenberg Collection : 309 bas droite

Royal Anthropological Institute, London : 158 droite

Athi-Patra Ruga/Whatiftheworld : 498

Saint Louis Art Museum : 103 droite

Fatoumata Sakho : 480 haut, 480 bas gauche

Schalkwijk/Art Resource/Scala, Florence : 14, 86

Scottish National Portrait Gallery : 56-57

SGM Herbert A. Friedman : 369 milieu droite

Marine Simon : 486 gauche

Vassan Sitthiket/Thavibu Art Advisory : 485 haut

Smithsonian Library/DR : 62 bas gauche

Michael Soi : 475 bas

Craig Sotres/Green Pharmaceuticals : 435 milieu droite

Special Collections, Leiden University Libraries (PK-F-92.113/013) : 293 colonne droite bas gauche

Manit Sriwanichpoom/Agence VU : 504 haut

The State Hermitage Museum : 113

The State Russian Museum : 13

Statens Museum for Kunst, Copenhague : 54 haut gauche, 99 droite

Stephen H. Hart Library & Research Center, History of Colorado : 265 bas droite

Garjan Sterk : 432 bas milieu

Tel Beeldbank WO2 Niod : 339 bas droite

Te Papa Tongarewa, Museum of New Zealand : 164 milieu

Tomasso Brothers : 103 gauche

Trustees of the British Museum : 18 bas gauche, 53 droite (2), 60 bas gauche, 62 bas milieu, 68 gauche, 79, 85 colonne droite haut, 100, 107 haut droite, 112 (3), 114, 118, 123 haut droite, 124 droite, 125 droite (2), 129 droite, 130 bas, 162 haut, 162 bas droite

UNIGE : 494 (2)

Universitätsbibliothek Heidelberg : 305 haut milieu droite

Université d'Ottawa/DR : 204 bas droite

US Army : 368 bas droite

Van Brug Collection/DR : 521

Pee Vee : 413 haut

Victoria and Albert Museum : 22 haut droite, 69 bas milieu, 76 gauche, 83 bas droite, 84 haut gauche, 85 colonne droite milieu (2), 101 bas, 111 haut, 134 gauche, 135 bas, 176 bas, 215 bas gauche

Ap/Sipa : 415 droite

Volkenkunde/Wereldculturen : 252 bas gauche, 261 bas droite

Kara Walker/Gallery Sikkema Jenkins & Co. : 497

The Wellcome Library : 51, 124 gauche, 148 bas gauche

Welt Museum : 182 haut droite, 188 bas gauche

Lionel Wendt/Gitterman Gallery : 298 gauche

Wilberforce House Museum, Hull : 142

Kehinde Wiley/Galerie Templon (Paris, Bruxelles) : 39 bas droite

Matt Winkelmeyer/AFP : 442 gauche

Yale University Library, DR : 18 bas droite, 229 colonne droite milieu droite

Yale Center for British Art : 106 gauche, 129 gauche, 131 haut gauche

2017, The Trustees of Indiana University on behalf of the Kinsey-Institute. All rights reserved : 176 haut haut droite

Achevé d'imprimer en septembre 2018
sur les presses de l'imprimerie Pollina à Luçon - 85166.
Dépôt légal : septembre 2018.
Imprimé en France

SEXE, RACE & COLONIES

Reposant sur plus de mille peintures, illustrations, photographies et objets répartis sur six siècles d'histoire au creuset de tous les empires coloniaux, depuis les conquistadors, en passant par les systèmes esclavagistes, notamment aux États-Unis, et jusqu'aux décolonisations, ce livre s'attache à une histoire complexe et taboue. Une histoire dont les traces sont toujours visibles de nos jours, dans les enjeux postcoloniaux, les questions migratoires ou le métissage des identités.

C'est le récit d'une fascination et d'une violence multiforme. C'est aussi la révélation de l'incroyable production d'images qui ont fabriqué le regard exotique et les fantasmes de l'Occident. Projet inédit tant par son ambition éditoriale, que par sa volonté de rassembler les meilleurs spécialistes internationaux, l'objectif de **Sexe, race & colonies** est de dresser un panorama complet de ce passé oublié et ignoré, en suivant pas à pas ce long récit de la domination des corps.

Préface d'Achille MBEMBE & Jacques MARTIAL
Postface de Leïla SLIMANI
Sous la direction de Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Gilles BOËTSCH, Christelle TARAUD & Dominic THOMAS

La Découverte
9 *bis*, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

9 782348 036002

65 €